REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

2334

8°Z
21190.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

9e ANNÉE — 1929

8° Z 21190

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

LES RELATIONS

ENTRE L'ALSACE ET L'ANGLETERRE

AU XVI^e SIÈCLE

On a quelque peine, tout d'abord, à imaginer que des relations vraiment dignes d'étude aient jamais pu s'établir entre deux pays aussi inégaux, aussi distants, aussi différents, que l'Angleterre et l'Alsace. C'est pourtant ce qui est arrivé au xvi^e siècle. Grande époque dans l'histoire des uns et des autres, le siècle de l'Humanisme et de la Réforme a donné aux Alsaciens et aux Anglais des raisons exceptionnelles de se connaître, de se rencontrer, de s'intéresser à leurs activités religieuses ou littéraires respectives. Et c'est bien, au total, le petit pays qui surtout a influencé le grand — ce qui justifie l'ordre des noms qu'a adopté notre titre. Le christianisme « anglican » tel qu'il s'est élaboré, sous Édouard VI en particulier (1547-1553), l'humanisme anglais tel qu'il a fleuri de Spenser à Milton, doivent certainement quelque chose à nos grands Alsaciens, à nos grands Strasbourgeois du temps. La nature et le montant exacts de cette dette sont encore à déterminer. Les pages qui suivent n'en sont qu'une première estimation assez approximative[1].

*
* *

Peut-être n'est-il pas superflu, en commençant, pour préparer la conviction du lecteur, de lui rappeler le fait, trop facile à oublier aujourd'hui, que l'Alsace et la vallée du Rhin

1. Elles traduisent et adaptent une conférence qui a été donnée à Londres (King's College), à Oxford, à Liverpool, à St. Andrews, à Chester (Historical Association), enfin à l'Université Harvard et à celle de Chicago, dans le but d'attirer l'attention des chercheurs sur un sujet qu'on est loin d'avoir épuisé.

ont longtemps constitué pour les Anglais une des grandes voies naturelles[1] qui les reliaient avec le Continent, une route de commerce et de civilisation très fréquentée par eux, et par beaucoup d'autres.

C'est la voie que suivaient évidemment, en descendant le fleuve, ces vins d'Alsace qui, sous le nom d'*Osey wine*, auraient été si appréciés en Angleterre depuis le siècle de Chaucer jusqu'à celui de Shakespeare[2]. Plus anciennement, nous disent les historiens de l'art[3], c'est la grande route par laquelle, cheminant d'Italie, des traditions architecturales ont dû atteindre la Grande-Bretagne — telle la décoration par faux pilastres, ou « bandes lombardes », de tant de façades et de tours de vieilles églises anglo-saxonnes et alsaciennes.

Pour en venir à notre période, retenons que cette voie est celle aussi que l'art de l'imprimerie a suivie surtout pour aller s'implanter en Angleterre. On savait que Caxton était venu à Londres de Bruges en Belgique; mais de récentes découvertes ont confirmé le soupçon déjà exprimé qu'il avait appris son métier à Cologne[4]. Bien d'autres, parmi les tout premiers imprimeurs anglais, Rood d'Oxford, Siberch de Cambridge, venaient des pays rhénans[5]. Le fameux Wynkin de Worde, aide, puis successeur de Caxton, appartenait à une famille alsacienne — Worde n'étant pas autre chose que l'un de nos « Wörth ».

Récemment encore d'ailleurs, comme autrefois, la route du Rhin voyait passer, très nombreux, ces Anglais qui faisaient leur plus ou moins « grand tour » d'Europe. C'est par Rotterdam, et non « via Calais-Bruxelles », que le futur ro-

1. Voir P. Vidal de la Blache, *la France de l'Est*. Paris, Colin, 1918, p. 16.

2. La question semble encore discutable. Voir d'une part *New English Dictionary*. Oxford, 1905, s. v.; C. Oberreiner, article de la *Revue d'Alsace*, 1924, p. 289-303 (conclusion acceptée par Chr. Pfister, *Bibliographie alsacienne*, 1926, p. 27-28); et, d'autre part, Kuno Mayer, *Sitzungsberichte der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften*, mai 1914; aussi l'édition récente du *Libelle of Englyshe Polycye*, de sir George Warner. Oxford, 1926, p. 66.

3. G. Baldwin Brown, *Anglo-Saxon Architecture*. London, Murray, 1925, p. 239.

4. Voir un article dans *The Library*, vol. IV, 1923-1924, p. 50-52, confirmant l'idée du *Dict. of Nat. Biography*, 1887, et corrigeant la biographie de W. Blades, 1877, ch. III et VII.

5. E. Gordon Duff, *The English provincial printers, stationers and bookbinders to 1557*, Cambridge, 1912.

mancier George Meredith se rendait en 1842 à son école de Neuwied-am-Rhein. Avant lui, c'est par le Rhin que Byron, en 1816, opéra sa retentissante retraite en Suisse, puis en Italie — on se souvient des strophes 46 et suivantes du IIIe chant de *Childe Harold*. Et bien avant lui encore, pour négliger des touristes moins intéressants et pour revenir une fois de plus à notre période, c'est l'Alsace et la vallée du Rhin que traversa, à son retour d'Italie, en 1608, le bon Coryate, l'auteur de ces piquantes *Crudities* (1611) où l'on trouve une description si précise et si enthousiaste de notre petit pays et de sa capitale.

Bref, le souvenir de ces conditions géographiques d'autrefois, qui n'étaient pas celles d'aujourd'hui, rend déjà plus plausibles les relations, dont nous voudrions parler, entre l'Alsace et l'Angleterre.

* * *

Ces relations, les circonstances religieuses qui se définirent au premier quart du xvie siècle allaient les rendre inévitables[1].

Mais un premier exemple, un exemple illustre, et dont on a fait grand bruit jusqu'en ces tout derniers temps, va nous avertir qu'il faut être prudent avant de conclure à des relations, à des influences directes.

Il s'agit de l'un des plus grands monuments de la littérature alsacienne, de la *Nef des Fols*, *Narrenschiff*, du strasbourgeois[2] Sébastien Brant. Livre amusant, sinon admirable, dont la bonne grosse gaieté satirique nous promène, dans une « nacelle » imaginaire, sur tout l'océan des « folies », c'est-à-dire des sottises et des péchés humains. Livre que rehausse encore son illustration, une série — vraiment admirable, celle-là — de gravures sur bois où d'aucuns croient voir la

1. Sur ce premier point, le lecteur trouvera un guide très sûr dans le discours prononcé par M. Ch. Bémont au Congrès des Sociétés savantes à Strasbourg en 1920. Cf. *Bulletin philologique et historique* du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Paris, 1922.

2. Non un « Souabe », comme le disait l'éditeur du *Ship of Fools*, T. H. Jamieson, en 1874 (et comme le répète M. Legouis, *Histoire de la littérature anglaise*, 1924, p. 159).

main du jeune Albert Dürer. Ce livre, paru à Bâle en 1494, eut bientôt de nombreuses éditions, en différents lieux. Et en 1509 déjà paraissait en Angleterre *The Ship of Fools*, par Alexander Barclay, adaptation du texte allemand, et reflet (beaucoup plus fidèle) des gravures de l'original. L'ouvrage anglais eut une vogue attestée outre-Manche par une nouvelle édition (en 1570) et par d'assez nombreuses allusions dans la littérature ultérieure. Mais voyez le danger de rapprochements trop hâtifs. En y regardant de plus près, un critique hollandais, le P. Aurelius Pompen, s'est aperçu récemment[1] que l'œuvre anglaise doit pratiquement tout, non pas au texte de Brant, mais aux versions latine et française de son œuvre qui avaient paru dans l'intervalle. Du coup c'est une bonne partie d'un chapitre du III^{e} volume de la *Cambridge History of English Literature* (intitulé glorieusement « influences allemandes en Angleterre ») qu'il faudra prendre désormais « cum grano salis ».

En fait, la veille de la Réforme était encore une de ces époques où non seulement le latin servait de truchement habituel entre les différents peuples de l'Europe, mais où l'esprit de la Chrétienté était encore assez *un* pour qu'il fût possible à un Alsacien d'écrire une satire dont la verve, d'ailleurs plus amusée encore que vraiment irritée, pût être goûtée en Angleterre comme en France, à Londres comme à Lyon ou à Paris.

Une comédie, universellement appréciée, précédait une tragédie qui allait être accueillie très diversement, suivant les lieux de la scène changeante.

*
* *

Le vrai mouvement de Réforme commençant, en effet, la vieille unité spirituelle de la chrétienté allait être brisée. Chaque pays, chaque ville presque, allait faire face à la crise religieuse à sa manière. La vieille langue latine elle-même allait se voir disputer son domaine maintes fois centenaire par la hardiesse nouvelle des langues nationales. On ne fit plus partout les mêmes gestes, on ne rit plus partout des mêmes

1. *The English versions of the Ship of Fools*. London, 1925.

choses. Et les faits, et les paroles, prenant un accent particulier suivant les endroits, la découverte d'influences précises, sûrement localisables, devient plus facile.

Il nous faut ici rappeler ce qui survint à Strasbourg au cours de cette prodigieuse dizaine d'années qui en transforma toute la figure spirituelle[1]. Dès 1518, les fameuses thèses de Luther, protestant contre la théorie et la pratique des indulgences et beaucoup d'autres choses, pouvaient se lire sur les portes d'églises strasbourgeoises, quelques mois seulement après leur retentissante publication à Wittemberg. En 1519, toutes sortes de feuilles, soutenant ou attaquant Luther, sortaient déjà de nos presses locales. En 1521, l'un des curés les plus éminents de la ville, Mathias Zell, se rangeait du côté des novateurs et attirait des foules à ses prêches de la cathédrale. On sait que l'évêque et le chapitre lui interdirent l'usage de la belle chaire que nous admirons et qui avait été achevée peu auparavant; et comment la corporation des charpentiers lui construisit une chaire démontable qui lui permit de poursuivre sa propagande, avec un succès croissant. Cette année-là, Luther ayant été déclaré hérétique à la diète de Worms, « le magistrat » de Strasbourg proclama au contraire qu'il se considérait comme le protecteur des nouveaux évangélistes. Et Strasbourg commença à se glorifier d'être un lieu de refuge pour les persécutés d'autres régions, et, comme on disait, « l'hôtellerie de la justice ». En 1523 plusieurs prêtres se mariaient. En 1524 la rupture avec l'évêque était presque complète. L'Eucharistie se donnait sous les deux espèces; la messe se célébrait en allemand; de simples robes sombres remplaçaient les riches vêtements d'autrefois; les tableaux, les statues, les reliques étaient déménagés; la plupart des couvents étaient dissous. En 1526 on éteignait les lampes perpétuelles, on supprimait le grand crucifix qui était suspendu à l'arcade de la nef principale de la cathédrale. Les prédicateurs insistaient sur l'abolition de la messe elle-même. Après bien des discussions qui mirent aux prises partisans et adversaires de cette mesure, le Conseil des trois cents devait, en 1529, se déclarer en sa faveur.

1. Nous suivons ici E. Reuss, *Histoire de Strasbourg*, 1922.

Or tout ceci se trouve décrit avec un grand luxe de détails dans une satire en vers anglais qui parut, à Strasbourg, imprimée chez Johann Schott, sans doute en 1528, sous le titre humoristique « Lisez-moi, et ne vous fâchez point »; — en réalité, le poème entendait bien mettre fort en colère toute une catégorie de lecteurs. Cette œuvre fort curieuse[1] — le premier poème anglais, si je ne me trompe, qui soit jamais sorti de nos presses — se présente sous la forme d'un dialogue entre deux domestiques de quelque évêque anglais, Watkin et Jeffrey : ils ont entendu dire que la messe était morte à Strasbourg, et ils vont se demander plaisamment où on l'enterrera; mais ils s'étendent d'abord assez longuement sur les circonstances d'un décès aussi extraordinaire :

(Jeffrey) I would hear marvelously fain
In what place the mass deceased.
(Watkin) In Strasburg that noble town
A city of most famous renown
Where the Gospel is freely preached.
(J.) And what dost thou their names call
Which were counted in especial
The adversaries of the mass?
(W.) Truly there were clerks many one,
And greatly learned every one,
Whose names my memory do pass
How be it Hedius, Butzer, and Capito,
Celarius, Symphorian[2], and other mo
Indeed were reputed the chief...
(J.) What did then the temporalty?
Would they all thereunto agree
Withouten any dissension?
(W.) As for the commons, universally,
And a great part of the senatory,

1. Voir l'excellent *Short-title catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland, and of English books printed abroad, 1475-1640,* de MM. Pollard et Redgrave. Bibliographical Society, 1926.

2. Tous ces noms sont des noms de réformateurs strasbourgeois plus ou moins connus : Edward Arber, dans son édition de 1871 (*English Reprints*), s'est trompé pour ce qui est des deux derniers : Symphorien est Meister Ziprian (Symphorianus Pollio), comme M. Herford l'a remarqué (*Studies in the literary relations of England and Germany in the Sixteenth Century*, 1886); et nous ajouterons que Cellarius est Andreas K. Keller, prédicateur arrivé à Strasbourg vers 1524 (cf. *Allg. Deutsche Biographie,* Nachträge, vol. 51).

Were of the same intention...
(J.) I perceive then manifestly
The bishop with his whole clergy
Were absent and away.
(W.) They were *not* absent, I thee assure,
For with the mass they did endure
Whilst to speak they had any breath...
He spares not to curse and ban
Doing all that ever he can
To revoke mass into life again
He spendeth many a gulden
To hang, murder, and burn
The masses adversaries, certain.

Nous ne suivrons pas davantage cette conversation. Les vers cités montrent assez que si le style n'en est pas très relevé, la verve en est incontestable [1]. Bientôt d'ailleurs le poème devient, ce qu'il voulait être avant tout, une longue et fougueuse diatribe contre le cardinal Wolsey et contre le Pape. L'auteur principal, sinon unique, de ce pamphlet était peut-être William Barlow [2], un futur évêque d'Henry VIII, un de ceux qui jouent un grand rôle dans la question controversée des ordinations anglicanes. En tout cas l'œuvre émane du groupe de moines défroqués qui, peu après la fuite de Tindale, ou peut-être en même temps que lui, avaient cherché refuge, comme lui, dans la vallée du Rhin. L'Angleterre, en effet, on l'imagine aisément, n'était guère habitable pour des « protestataires » de ce genre, à une époque où le roi Henri VIII se glorifiait de son titre récent de *Defensor Fidei*.

* * *

Ce fait en apparence si singulier — l'apparition à Strasbourg, en édition originale, d'une œuvre poétique anglaise — se comprend plus aisément si l'on songe que ce fut le cas de beaucoup d'autres écrits de controverse religieuse du temps.

1. Cette verve est caractéristique de la littérature alsacienne polémique du temps. Voir l'admirable étude de Paul Merker, *Der Verfasser des Eccius Dedolatus*. Halle, 1923.

2. Voir notre article « Was Bishop Barlow Friar Jerome Barlow? » dans *The Review of English Studies*, janvier 1928.

Ouvrons certaine *Réplique à la Réponse de Tindale* (1532), œuvre du chancelier Thomas More, qui contient une liste importante de livres ou libelles hérétiques. Nous constaterons aisément qu'en grande majorité ils émanent des presses de Bâle, de Strasbourg, de Marbourg ou d'Anvers, et autres centres rhénans du nouvel art de l'imprimerie. En fait, jamais sans doute on n'a imprimé autant de livres anglais dans ces régions que pendant le second quart du XVI^e^ siècle[1].

D'ailleurs, William Tindale, dont nous venons de citer le nom, n'est-il pas l'auteur bien connu du premier *Nouveau Testament* imprimé en anglais? Et ce Testament ne sort-il pas des presses de Cologne et de Worms (1525)? Et, dix ans plus tard, n'est-ce pas en caractères gothiques allemands que paraît — peut-être à Zurich, mais le point a été débattu — la première Bible anglaise complète imprimée, œuvre de Miles Coverdale, que son auteur avoue avoir traduite « de l'allemand et du latin »?

Ce Miles Coverdale offre pour nous cet intérêt de plus qu'il a vécu plusieurs années, de 1543 à 1548, tout près de nos frontières, à Bergzabern. Cet Anglais du Nord, originaire du Yorkshire, se trouvait là dans le rôle inattendu de pasteur de la petite paroisse réformée de l'endroit. Et ne croyez pas qu'il fût le seul Anglais qui grâce à sa connaissance de l'allemand pût alors remplir des fonctions de ce genre. Lui-même nous donne le nom d'un compatriote qui cherchait un emploi similaire. Et nous trouvons à Wissembourg, où il n'était, lui, que simple vicaire, une des figures les plus amusantes de l'Angleterre de la Renaissance, William Turner, un des pères du non-conformisme anglais, personnage excentrique de manières, mais très diversement doué, à la fois botaniste et œnologue, dont les livres aujourd'hui très recherchés des amateurs, écrits à la louange des fleurs et à celle des vins, ont souvent paru, en première édition, à Bâle, Cologne et Anvers[2].

Mais c'est bien Coverdale qui nous dit le mieux ce que pouvait être la vie, dans nos pays, d'un exilé anglais du temps de la réaction catholique à la fin du règne de Henri VIII. Nous

1. Précisément à une époque où les presses anglaises furent relativement peu actives. Voir E. Gordon Duff, *op. cit.*

2. Voir Pollard and Redgrave, *op. cit.*

avons en effet de lui, à Strasbourg, aux archives de Saint-Thomas, un lot fort important de lettres (généralement latines) qu'il adresse de Wissembourg à son bon ami strasbourgeois Conrad Hubert, chanoine de Saint-Thomas et secrétaire de Martin Bucer. Nous voyons là notre studieux Anglais achetant des livres chez un vieux libraire de notre ville, « Johannes Grymmus », qui possède « deux échoppes face à l'entrée occidentale de la grande église » (et c'est apparemment au même endroit que se trouvent aujourd'hui les libraires Benziger et Vix). Ailleurs il nous apprend que plusieurs petits Anglais sont élevés à l'école de Landau, et même que tout bons boxeurs qu'ils puissent être, ils ont à se plaindre des manières trop rudes de leurs compagnons du pays. Ailleurs encore Coverdale demande à Hubert une recette qui lui permette de fabriquer de bonne encre. Ou il le charge de faire à un autre ami de Strasbourg le modeste présent d'un petit sac de châtaignes, etc. De temps à autre aussi il nous parle des traductions de l'allemand en anglais qui l'occupent; et de fait on possède de lui non seulement de petits ouvrages théologiques ainsi empruntés à des auteurs d'Allemagne[1], mais encore des *Psaumes et autres chants spirituels* dont l'origine allemande et parfois strasbourgeoise a été reconnue par les érudits[2].

Ainsi donc, dès la première moitié du siècle, l'Alsace avait été un lieu de refuge pour nombre d'Anglais, dont quelques-uns de marque, qui s'intéressaient à la grande crise religieuse du pays, qui se mêlaient de très près à sa vie, qui fréquentaient ses habitants et qui lisaient ses livres. Retenant ceci, nous serons moins étonnés d'apprendre avec quelle attention, de leur côté, les grands Alsaciens du temps suivaient le cours des événements en Angleterre.

* * *

Le temps vint, au milieu du siècle, où l'Angleterre put rendre à l'Alsace quelque chose de l'hospitalité qui déjà avait

1. En particulier Otto Werdmüller. Voir les *Remains of Myles Coverdale* (Parker Society, vol. XIV), 1846.

2. Voir *Dict. of Nat. Biog.* et Henry E. Jacobs, *The Lutheran movement in England...*, 1891.

été offerte chez nous à ses premiers réformateurs. Une réaction catholique se dessinait alors dans le Saint-Empire germanique. Charles-Quint menaçait tous les États, toutes les villes, qui prétendaient rejeter l'essai de conciliation entre la tradition et la Réforme dont il avait imaginé la formule. Strasbourg avait dès lors cherché du côté français une aide contre son suzerain; mais cette aide maintes fois promise ne vint pas; la libre cité dut se soumettre à l'Empereur, et lui donner des gages de sa soumission en repoussant de son sein quelques-uns de ses meilleurs sujets, les chefs du premier mouvement strasbourgeois. Justement le roi Henri VIII venant de mourir, et son successeur Édouard VI se montrant disposé à établir définitivement les bases de l'anglicanisme, les partisans de la Réforme en Angleterre désiraient vivement être aidés par les lumières et l'expérience des réformés de Germanie.

C'est ainsi que sur l'invitation de Cranmer, archevêque de Canterbury, Pierre Martyr Vermigli, professeur de théologie à Strasbourg, fut reçu à Oxford en 1548 et aussitôt nommé « Regius Professor of Divinity ». En 1549, il fut suivi outre-Manche par Martin Bucer, le chef de l'Église de Strasbourg, qui devint « Professeur royal des Saintes Écritures » à Cambridge. Paul Fagius, professeur d'hébreu dans notre ville, accompagna Bucer; il fut comme lui fort gracieusement reçu au palais épiscopal de Lambeth; mais il mourut quelques mois plus tard, avant d'avoir pu recevoir un emploi en Angleterre[1].

Bucer était incontestablement la plus grande figure de ce trio. Et la complexité même de son attitude religieuse le rend d'autant plus intéressant pour notre propos. Très représentatif du premier esprit de la Réforme strasbourgeoise, chercheur ingénieux de compromis et de conciliation, Bucer semblait prédestiné à jouer un rôle dans l'élaboration de l'anglicanisme. De bonne heure les affaires anglaises avaient attiré son attention. On n'a pas encore remarqué, je crois (Bucer attend toujours son biographe), que, dès 1536, il avait été des Strasbourgeois qui voulurent préfacer, un an seulement après son apparition en Angleterre, le traité de Gardiner, in-

1. Voir l'intéressant journal de voyage de Bucer et Fagius, heureusement retrouvé par P. Janelle, et publié dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*. Strasbourg, avril 1928.

titulé *De Vera Obedientia*[1] — expression de l'érastianisme qui pour un temps inspira cet évêque de Winchester.

Professeur à Cambridge, Bucer connut les honneurs universitaires et la faveur du roi. C'est pour lui, dit-on, que fut institué le premier doctorat « honoris causa » de Cambridge. Et comme, déjà affaibli par la maladie, il se plaignait de ne plus connaître le tiède réconfort d'un poêle alsacien, un don spécial d'Édouard lui permit de s'en faire construire un. Comme professeur, Bucer paraît avoir été très apprécié de ses disciples anglais — l'un d'eux était ce Roger Ascham que nous retrouverons tout à l'heure. Comme théologien, sa position n'était pas toujours facile. D'abord il se rendait compte que la masse des Anglais était encore très loin d'être acquise à la Réforme. De plus, quelques-unes de ses vues à lui, notamment sur les cas où non seulement le divorce mais même la bigamie lui paraissaient admissibles, n'étaient pas sans exciter dans son entourage bien des scandales et bien des soupçons. Chose curieuse, pourtant, ce furent précisément les chapitres de son *De Regno Christi* où il développa complaisamment son extraordinaire théorie, qui plus tard, en 1644, retinrent l'attention du poète Milton — lequel alors les traduisit. Mais, dans l'ensemble, on estime généralement[2] que les avis de Bucer et de Pierre Martyr exercèrent une influence considérable sur l'élaboration de la doctrine et de la liturgie anglicane. Ces trois docteurs de Strasbourg, Bucer, Fagius et P. Martyr (Vermigli) sont dans le *Dictionary of National Biography* (tant il est vrai que les Anglais ont adopté ces émigrés de chez nous) l'objet d'excellents articles.

Un autre n'a pas eu le même honneur — peut-être parce qu'il n'obtint jamais la chaire d'Oxford à laquelle il fut candidat. Mais son cas n'est pas moins digne d'être retenu. Il s'agit de Valerand Poullain, ce réformateur flamand que Strasbourg avait accueilli, et qui, lui aussi, jugea prudent de fuir devant « l'Interim ». Il alla dans l'ouest de l'Angleterre, à Glas-

1. Une réimpression, et une préface, que semblent avoir omises les bibliographies de Bucer (F. Mentz, *Bibliographische Zusammenstellung der gedruckten Schriften Butzers*. Strassburg, 1891).

2. A. F. Pollard, *Cranmer and the English Reformation*, 1904; C. H. Smyth, *Cranmer and the Reformation under Edward VI*. Cambridge, 1926.

tonbury, servir de pasteur à un groupe de tisserands flamands que le comte de Somerset avait fait venir. Et « l'Ordre de Prière et de Service Divin » que Poullain rédigea pour sa petite Église reflète très exactement les habitudes liturgiques qu'il avait connues à Strasbourg[1].

*
* *

Mais la réaction catholique qui allait peu après, sous la reine Marie Tudor, entraîner l'Angleterre, fut, comme chacun sait, autrement violente que celle qui avait ainsi chassé quelques Alsaciens d'Alsace. Tandis que le corps de Bucer allait être déterré et brûlé solennellement à Cambridge (1556), des centaines de réfugiés anglais prenaient à leur tour, mais en sens contraire, le chemin du Rhin. Leur nombre exact est difficile à évaluer, mais la plupart semblent s'être établis de préférence à Francfort et à Strasbourg[2]. Et c'est à Strasbourg que résidèrent presque tous ceux d'entre eux qui ont laissé un nom dans l'histoire de la Réforme ou de l'Humanisme. Tels — pour ne citer ici que quelques noms — Aylmer, évêque de Londres, ancien précepteur de Lady Jane Grey; sir John Cheke, professeur de grec à Cambridge, qui enseigna à Strasbourg, dans la vénérable aïeule de notre université; Anthony Cooke, précepteur d'Édouard VI; Grindal, qui allait devenir archevêque d'York et de Canterbury, et l'ami du poète Edmund Spenser; Poynet, ex-évêque de Winchester qui mourut à Strasbourg (1556) — bon nombre de ses ouvrages virent le jour dans les villes rhénanes; Nowell, futur évêque, auteur des plus célèbres catéchismes du siècle; Edwin Sandys, vice-chancelier de l'université de Cambridge, etc.

On sait malheureusement bien peu de chose de l'activité de ces grands réfugiés anglais à Strasbourg. Et il n'est pas interdit d'espérer que des recherches systématiques amèneraient des découvertes intéressantes et sur ce qu'ils firent, et sur ce qu'ils apprirent dans cette province, éclairée entre

1. John Strype, *Ecclesiastical Memorials...*, éd. 1822, II, I, 378; *Biographie nationale de Belgique*, 1905, s. v. « Poullain ».

2. Des listes en ont été tentées à diverses reprises. On en trouve dans les manuscrits de la Dr. Williams's Library, à Londres, et dans les articles de C. Oberreiner, *Revue catholique d'Alsace*, 1919-1921.

toutes les provinces de l'Empire germanique, qu'était alors l'Alsace. Qu'il nous soit permis de donner sur ce point un exemple, si modeste soit-il. Parmi les réfugiés strasbourgeois se trouvait John Parkhurst, qui devait devenir évêque de Norwich sous Élisabeth. Parkhurst n'est guère connu jusqu'à présent que comme l'auteur de certaines épigrammes latines (parues en 1573) — dont on a le regret d'avouer qu'elles sont assez licencieuses. Or, parmi les papiers de ce Conrad Hubert que nous avons déjà nommé — papiers conservés aux Archives de la ville de Strasbourg — se trouve la copie d'une lettre de Parkhurst, à lui adressée, le 26 mai 1556, où notre Anglais offre à son correspondant quelques poèmes, latins évidemment, qu'il espère voir admettre dans un recueil d'hymnes auquel Hubert songeait. Parkhurst ajoutait d'ailleurs qu'il ne serait nullement fâché par un refus : « S'ils ne vous plaisent pas, laissez-les simplement pourrir dans quelque coin, déchirer, dévorer même, par les cafards et les araignées — *in aliquo angulo sinas delitescere et eum blattis araneisque rixari, adeoque ab ipsis corrodi!* » Document peu édifiant, à coup sûr, pour qui voudrait apprécier l'état des maisons strasbourgeoises du temps, mais indice utile à retenir pour qui aimerait penser que tous les écrits de Parkhurst n'étaient pas indignes de la plume d'un futur évêque.

Sur la vie même, assurément hasardeuse parfois, menée par tous ces Anglais qui allaient et venaient entre Rotterdam, Cologne et Bâle ou Zurich, nous ne sommes pas absolument sans renseignements. Le cas de la duchesse de Suffolk est connu et, sans doute, significatif. Devenue veuve en 1545, elle avait épousé un « fellow » d'Oriel, Richard Bertie, en 1552. Tous deux fuirent devant la menace du chancelier de la reine Marie, l'évêque Gardiner. Après avoir erré entre Clèves, Wesel et Strasbourg, ils allaient devoir chercher un repos plus assuré dans la lointaine Pologne. A en croire le vieil historien Fuller, « it would trouble one's head to invent more troubles than they had all at once, and it would break one's heart to undergo but half so many, seeing their real sufferings out-romanced the fictions of many errant-adventurers ». A vrai dire, les mésaventures n'atteignaient pas que les fugitifs, témoin l'un de ces envoyés que la reine chargeait de

surveiller en terre étrangère les faits et gestes de ces exilés dont tant d'écrits, passant en fraude en Angleterre, venaient gêner l'œuvre de la Contre-réforme. Cet agent secret, John Brett, a laissé par écrit le souvenir des difficultés qu'il éprouva, à Strasbourg et ailleurs, à jouer le rôle qu'on lui imposait[1] : « Il m'a fallu attendre le jour de mon départ pour arriver à voir deux Anglais l'un avec l'autre : ce matin-là j'en aperçus quatre qui selon toute apparence cherchaient à savoir si j'allais partir par terre ou par eau... L'un d'eux, me dit mon guide, était le fils de maître Cooke; un autre devait être son valet, car étant revenu en ville je le vis entrer dans la maison de maître Cooke. Et de cette même maison sortit un certain Becon (si je ne me trompe). Et celui-ci me dit, entre autres choses, qu'un jour je pourrais me repentir de mon entreprise, et que pour lui, il ne voudrait pas, pour mille livres, être dans ma peau (in my coat). » Évidemment les protestants anglais, soutenus par leurs amis strasbourgeois, ne faisaient pas figure de vaincus.

Et de ce contact avec la Réforme strasbourgeoise, ils allaient rapporter en Angleterre un esprit qui restera caractéristique de l'Anglicanisme, et qui doit probablement quelque chose, beaucoup peut-être[2], à l'esprit du Strasbourg religieux d'alors. Nous ne saurions ici entrer dans un détail malaisé à déterminer, mais les historiens de la Réforme nous disent que Strasbourg, au milieu du siècle encore, se distinguait de Wittemberg, comme aussi de Francfort et de Genève ou Zurich, par sa préférence marquée pour les compromis en matière dogmatique. Située à mi-chemin entre Luther et Calvin, entre Melanchton et Zwingle, Strasbourg s'acharna longtemps à la recherche d'une « via media » où, évitant les extrêmes de droite et de gauche, toutes les églises nouvelles du moins pourraient marcher d'accord. Elle montra même parfois plus de répugnance que ses sœurs en réforme à rompre avec Rome. Plus que d'autres surtout, elle essaya de traiter avec patience et tolérance ces anabaptistes qui causaient tant d'effroi à la plupart des princes réformés.

1. Rapport publié dans les *Transactions of the Royal Historical Society*, 1897.

2. Cf. Smyth, *op. cit.*

Il n'en faut pas dire davantage pour évoquer à l'esprit les destinées durables de ce qui allait être l'Église anglicane.

*
* *

Mais il y eut plus, pendant et après cette période de persécution, qu'une influence ecclésiastique de Strasbourg sur l'Angleterre. Il y eut une influence, ou plutôt des influences, assez éparses peut-être, discontinues et plus ou moins directes, mais saisissables en plusieurs points, *de culture*.

C'est que Strasbourg n'avait pas été seulement un des centres les plus originaux du nouveau mouvement religieux, où beaucoup de ferveur essayait de se combiner avec beaucoup de liberté. Même, à mesure que dans les quarante dernières années du siècle la ville se conformait davantage au luthéranisme pur et simple, son exemple, devenant moins rare, se faisait moins frappant. Mais son importance politique, sa situation géographique même, entre les deux grandes puissances, l'Allemagne et la France, qui hésitaient encore sur le rôle qu'elles joueraient dans l'Europe divisée par la Réforme, faisait de Strasbourg un poste d'observation très recherché par les agents diplomatiques.

Or, parmi ces agents figurent quelques-uns des Anglais les plus cultivés du siècle. Ce fut par exemple sir Thomas Hoby, le traducteur (dès 1561) du *Courtisan* de Castiglione, qui fut l'hôte de Bucer peu avant le départ de ce dernier pour l'Angleterre — Hoby, qui se fit un plaisir d'entendre les plus célèbres professeurs strasbourgeois, et qui voulut traduire l'Épître, un peu prématurée, dans laquelle Bucer félicitait l'Eglise d'Angleterre « d'avoir restauré la vraie religion du Christ[1] ». Ce fut encore sir Richard Moryson, ambassadeur à la cour de Charles-Quint, qui mourut à Strasbourg en 1556 — lui aussi un grand admirateur de Jean Sleidan, l'historien alsacien, de Pierre Martyr, et de Jean Sturm, le célèbre fondateur de ce gymnase d'où l'université devait sortir, et dont

1. *The gratulation of the most famous Clerke, M. Martin Bucer... ynto the Churche of England for the restitucion of Christes religion.* London, [1549]. Le journal de voyage de Thomas Hoby a été publié par la Camden Society, *Miscellanies*, vol. X, 1902.

l'heureuse économie attirait l'attention des humanistes de l'Europe entière; dès 1538, Moryson traduisit en anglais l'une des premières des œuvres de Sturm, celle où s'adressant aux cardinaux réunis par le pape Paul III sous la présidence de Contarini, il essayait de leur faire approuver « l'amendement de l'Église » tel qu'il le concevait[1].

Mais la personnalité la plus connue, et la plus attachante, de ce corps diplomatique qui si souvent regardait vers Strasbourg, lors même qu'il n'observait point de Strasbourg les événements, est bien le secrétaire de sir Richard Moryson, Roger Ascham. C'était un humaniste né, mais nullement un pédant livresque; bon musicien, et qui était presque aussi féru de « toxophilie » que de philologie; véritable artiste en calligraphie au demeurant. Un de ses vœux les plus chers était depuis longtemps de voyager sur le Continent. Mais pauvre, il dut attendre l'occasion qui s'offrit à lui, à trente-quatre ans, avec la place de secrétaire auprès de l'ambassadeur. Ses lettres, latines et anglaises, nous le montrent remontant, lui aussi, par la Flandre, cette grande route de la vallée du Rhin, ravi de tout ce qu'il voit, ému par la beauté des paysages, et plus encore par les beaux livres et les belles monnaies qu'il contemple avec piété, chaque fois qu'il le peut, dans les grandes villes de civilisation qu'il traverse[2].

Grâce à lui nous pouvons nous faire une idée un peu précise de la manière dont on remontait le Rhin à cette époque. « Nous prîmes un beau chaland, dit-il, avec de belles fenêtres de vitre » (on sait que le verre était encore une matière rare au XVIe siècle), « de bons sièges de sapin, le tout aussi bien clos qu'une maison; et nous avancions sans le savoir. Le Rhin est un fleuve tel que je ne m'étonne plus que les poètes aient divinisé les rivières... Des chevaux nous halaient. Nous passions devant de petits villages et chaque fois six ou sept en-

1. *Epistola de Emendenda Ecclesia...* (Strasb., 1538). — *The Epistle that Johan Sturmius, a man of great lerninge and iugement, sent to the Cardynales and Prelates...* London, Berthelet, 1538. (Les traductions des œuvres de Sturm semblent en général avoir échappé à son excellent biographe, Charles Schmidt, *la Vie et les Travaux de Jean Sturm*, 1855.)

2. La correspondance d'Ascham, déjà considérable, pourrait être complétée : nous avons du moins trouvé des copies de quelques textes inédits dans les manuscrits de la bibliothèque de Bradford.

fants, les uns tout nus, les autres en chemise, couraient le long du rivage en nous suivant, et chantaient des psaumes en courant ainsi parfois un demi-mille, jusqu'à ce que nous leur lançassions quelque argent. » Ascham est pris déjà d'un frisson presque romantique lorsqu'il décrit les sauvages aspects de ces rives célèbres; et lui aussi trouve des mots caressants pour louer « ce vin du Rhin, si bon, si naturel, si tempéré, si constant de qualité, que nul n'en voudrait d'autre pour son usage ». Strasbourg en particulier l'enchante : « Il me semblait, dit-il, dans votre *Argentina*, sans tenir compte même de vos puissants remparts, me trouver dans l'antique Lacédémone. Et j'ai fort prisé la frugalité laconienne de votre manière de vivre, et cette gravité dans vos aspects et toute cette allure qui repoussera plutôt par je ne sais quelle simplicité rustique qu'elle ne recherchera des légèretés artificielles » (on ne dirait pas mieux de nos jours encore).

Mais ce qui attire ici Ascham plus que toute autre chose, c'est l'espoir d'une entrevue avec Monsieur le Recteur, avec ce Jean Sturm que les résidents anglais lui ont vanté en termes enthousiastes[1], et avec qui il correspond déjà, et correspondra abondamment. Malheureusement les devoirs diplomatiques l'arrachèrent trop vite à la cité, lors d'une première visite; et quand plus tard il y put faire un petit séjour, le « Recteur » se trouva absent. Ascham dut se consoler en savourant *Sturmius de periodis*, et en rêvant à cette traduction et à ce commentaire de la *Rhétorique* d'Aristote qu'il attendait de Sturm depuis longtemps.

* * *

Et c'est ici que nous touchons au point qui surtout peut-être devrait nous retenir. Tous ces Anglais cultivés qui traversent la région, dès que le ferment des controverses religieuses se calme un peu, y viennent en pèlerins, visitant les sanctuaires du Nouveau Sçavoir. Et leur culte pourtant ne veut nullement être exclusif. Ascham par exemple connaît et apprécie ce

1. Voir la lettre de John Hales à Ascham : il n'est rien de plus « instructif et délicieux » qu'un commentaire de Démosthène, de Cicéron, ou d'Aristote, fait par Sturm (A. Katterfeld, *Roger Ascham*, Strassburg, 1879, p. 192).

qu'écrivent les érudits d'autres pays; il porte en particulier aux ouvrages des savants français autant d'intérêt que peut faire Sturm lui-même — dont la femme, rappelons-le en passant, est française. Mais comparant ce qui sort des presses de Strasbourg aux productions des pays voisins[1], plus d'une fois Ascham avoue ses préférences : « Les traductions d'Aristote et de Platon récemment publiées en France et en Allemagne sont imparfaites » — Sturm, assurément, fera mieux. En matière pédagogique d'ailleurs, comme aussi bien en matière théologique, Sturm est son maître avéré : lorsqu'il cherchera (dans son *Schoolmaster*, 1570, publié après sa mort) deux livres à recommander aux jeunes latinistes, il pensera à une pièce de Térence, et au choix de passages cicéroniens fait par Jean Sturm. L'affection pour l'homme se mêle d'ailleurs à l'admiration pour le savant : le second fils d'Ascham, né en 1562, s'appellera Sturm, du nom de ce correspondant strasbourgeois pour qui le père épuise les ressources de son art panégyrique.

Sturm, de son côté, sa riche personnalité en ayant fait un diplomate longtemps très apprécié de sa ville de Strasbourg, avait toujours eu un regard attentif pour les choses d'Angleterre. Il alla même, paraît-il, jusqu'à construire tout un projet politique et économique qui devait à jamais rendre impossible une invasion de la Grande-Bretagne! Et quand Christopher Mount (ou Mundt), un habile agent que l'Angleterre entretint longtemps à Strasbourg, mourut en 1572[2], c'est à Sturm qu'Elizabeth songea pour le remplacer. En 1576, c'est lui qui réédita à Strasbourg un livre de l'évêque Poynet, sur l'Eucharistie[3]. En 1578, nombre d'Anglais se trouvaient à coup sûr parmi les quelque deux cents jeunes nobles étrangers que leurs parents confiaient à l'académie strasbourgeoise. Le modèle des chevaliers de la Renaissance anglaise, sir Philip Sid-

1. F. Schoell, dans ses belles *Études sur l'humanisme continental en Angleterre* (Paris, Champion, 1926), indique, çà et là, l'importance des productions strasbourgeoises. Voir notamment, p. 110, la liste édifiante des premières traductions latines d'Épictète.

2. Voir *Dict. of Nat. Biography*, s. v. « Mont ».

3. *Diallacticon de veritate, natura et substantia corporis et sanguinis Christi in Eucharistia*. (Cette édition n'est pas signalée par le *Dict. of Nat. Biog.*, s. v. « Ponet »).

ney, fut l'un de ses visiteurs quelques années plus tôt; Robert Sidney fut l'un de ses correspondants[1]. Et quand Sturm vieilli, très assombri par le triomphe que finalement remporta dans sa ville un luthéranisme intransigeant, se retira au pied des Vosges, à Northeim, il trouva dans ses amitiés anglaises une de ses meilleures consolations; il regrettait, disait-il, de se voir empêché par ses infirmités d'aller en Angleterre goûter les charmes d'un refuge idéal.

Ses ouvrages y étaient largement connus. On a cru récemment y trouver l'un des canaux par lesquels l'Angleterre reçut la tradition hellénique. Un des plus vivants des livres de Sturm, paru en 1549, fut traduit et justement loué en 1570 par un certain T[homas] B[rowne], sous le titre *A ritch Storehouse or Treasurie for Nobilitye and Gentlemen, which in Latin is called Nobilitas literata, written by a famous and excellent man Iohn Sturmius;* et le professeur bien connu de l'université Cornell, M. Lane Cooper, a signalé dans cette traduction[2] « le premier commentaire étendu qu'aient reçu en anglais certaines idées de Platon et d'Aristote — notamment sur la question de l'imitation ». De même c'est peut-être cette traduction commentée de la *Rhétorique* d'Aristote (elle ne parut qu'en 1570) qui aurait révélé à la pensée académique anglaise le fait longtemps insoupçonné qu'Aristote ne fut pas seulement un grand prince de la dialectique, mais, en matière rhétorique et critique, un guide magistral dont Cicéron, le « rhéteur » idéal du moyen âge, n'était que le disciple[3].

Bref, ce que nous savons — et nous avons sans doute encore beaucoup à apprendre — des rapports de Sturm de Strasbourg avec l'Angleterre, suffit à nous expliquer le fait surprenant au premier abord que lorsque après la mort du grand homme, en 1589, on lui éleva un « Tombeau » dans le

1. La correspondance formidable du fondateur de l'Université de Strasbourg reste à publier. Ch. Schmidt en a jeté les bases dans deux volumes de copies qui se trouvent depuis quelques années à la Bibliothèque nationale de Strasbourg. Il avait curieusement négligé les très nombreuses lettres qui se trouvent dans des fonds anglais, ou même écossais. Nous avons commencé de les copier.

2. Négligée aussi par Schmidt, *op. cit.* Voir Lane Cooper, *The poetics of Aristotle, its meaning and influence*. Boston, 1923, p. 129.

3. Myron T. Herrick, « The early history of Aristotle's Rhetoric in England », dans *Philological Quarterly*. Iowa, juillet 1926.

goût du temps, ce volume, les *Manes Sturmiani* (Bâle, 1590), fut dédié, non pas à un prince d'Allemagne ou de France, mais à la reine Élizabeth d'Angleterre.

*
* *

Ainsi donc, ce n'est pas seulement au point de vue de l'histoire ecclésiastique — comme on le savait déjà, encore qu'on le sache encore imparfaitement; c'est aussi au point de vue de l'histoire de la culture — comme on ne fait guère que commencer à l'entrevoir — que les relations de l'Alsace et de l'Angleterre au xvi^e siècle méritent l'attention. L'influence religieuse, même, pour être plus palpable, parfois presque sensationnelle, n'a peut-être fait que préparer les voies aux insinuations d'un humanisme par nature plus discret. Mais bien qu'en gros elles se succèdent ainsi dans le temps, les deux séries de rapports semblent se confondre plus d'une fois; un même sort les lie l'une à l'autre. On le voit bien, au moment où nous arrêtons cette enquête, avant la fin du xvi^e siècle : à cette date, le durcissement, le rétrécissement de la vie religieuse ont fait tort, à Strasbourg même, aux belles-lettres; et tout le rayonnement de la cité en souffre.

Ainsi, pour sommaire et provisoire qu'elle soit, notre esquisse couvre sans doute à peu près le champ du tableau entrevu — un tableau, redisons-le en terminant, qui reste à peindre, et dont certes l'intérêt serait aussi grand qu'inattendu. Car il est aussi beau que surprenant de voir deux pays si différents, si distants, malgré l'abîme que les contingences de la langue et de l'histoire creusent entre eux, rapprochés par ces deux forces qui transcendent toutes les divergences nationales : les aspirations de l'âme universelle, et le culte des humanités.

André Koszul.

VOLTAIRE ANGLOPHILE
AVANT SON SÉJOUR D'ANGLETERRE

> Les voyageurs jugent d'un pays d'après les hommes qu'ils ont vus...
>
> VOLTAIRE à Bubb Dodington, 1730.

On connaît la lettre de Voltaire où le jeune écrivain, encore furieux de sa détention à la Bastille, mais hésitant à franchir pour de bon la Manche traversée une première fois, expose au fidèle Thieriot, le 12 août 1726, les raisons de son indécision :

> Je suis encore très incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où l'on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser... Je suis très bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage...

N'est-ce pas, avant l'expérience anglaise réelle de Voltaire, la *préfiguration* de quelques-uns des traits dominants que les *Lettres philosophiques* mettront en valeur et porteront au crédit de la civilisation britannique? « Apprendre à penser », et pour cela se fixer parmi les Anglais, héritiers, disciples de Bacon et de Locke, quel hommage par avance rendu à ceux que Voltaire appellera, en effet, « un peuple de philosophes »! Les *Seigneurs qui cultivent les lettres*, comme s'intitule la XX^{e} des missives prétendues[1] : quel contraste avec les nobles

1. Il va sans dire que toutes les citations des *Lettres anglaises* sont faites d'après l'édition excellente de M. Gustave Lanson (Société des Textes français modernes).

ignorants auxquels on risque d'avoir affaire de ce côté de la Manche! La France contraignant Descartes philosophe — et aussi ce voyageur de 1726 qui, pour être anti-cartésien, ne se sent que davantage philosophe à son tour — à s'éloigner de ses frontières pour méditer à sa guise : quelle misère auprès de la Grande-Bretagne, où Newton fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit et opéré » (*Appendice II* à la XVII[e] lettre), où « M. Newton était honoré de son vivant et l'a été après sa mort comme il devait l'être » (XXIII[e] lettre)! « Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation [que des encouragements officiels]; tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite fait toujours fortune » (XXIII[e] lettre) : cette *Considération qu'on doit aux gens de lettres*, c'est là, n'en doutons pas, la raison profonde du dépaysement que Voltaire songe à pratiquer, et aussi des transformations qu'il voudrait infliger à une ingrate patrie dédaigneuse pour le vrai mérite, indifférente à la pensée...

Or, c'est *avant* son expérience de l'Angleterre que Voltaire attribue à celle-ci ces flatteuses supériorités qui peut-être, vérification faite, lui sembleront de moins authentiques certitudes : il convient donc de rechercher, s'il se peut, comment se fit cette manière d'initiation *avant la lettre*, ce renversement des valeurs destiné à provoquer dans la pensée du siècle d'assez fameuses conséquences.

I

Avec la culture tout humaniste et l'éducation cartésienne que possède, à vingt ans, ce parfait élève des Jésuites, Voltaire a besoin de découvrir certains points de vue qui ne s'étaient révélés que timidement, et par rencontres toutes sporadiques, à la France intellectuelle de son temps. Aujourd'hui où nous apparaissent surtout les filiations entre les systèmes et maintes analogies de méthode, nous cachant des disparités dont les contemporains, au contraire, étaient vivement frappés, nous admettons un peu aisément que le cartésianisme se trouvait à sa façon continué par toutes les doctrines qui lui succèdent dans l'ouest de l'Europe. En réalité,

c'est une divergence presque absolue qu'il faut se représenter, après 1700, entre le développement pris en Angleterre et en France par le problème de la connaissance : l'empirisme des Anglais s'était opposé, dès la fin du XVII^e siècle, au spiritualisme cartésien avec une netteté dont seuls les témoignages contemporains nous permettent de nous faire une idée. « Il est assez remarquable, observait encore, en 1760, un des collaborateurs de la *Biographia Britannica*[1] (art. LOCKE, note R), que les *Principia* de Newton étaient achevés vers le même temps que l'*Essai* de Locke *sur l'entendement humain;* ces deux ouvrages introduisaient un nouveau procédé, le seul vrai, de philosophie fondé sur l'expérience et l'observation, tous deux renversant la philosophie de Descartes, l'un en ce qui concerne le système du monde, l'autre le système de l'homme. » Si des spécialistes accusaient ainsi la divergence entre deux variétés de spéculation, combien devait paraître plus inconciliable cet écart aux gens du monde, au public simplement cultivé! L'astronome Halley, de son côté, en élaborant selon le système newtonien sa théorie des comètes, en identifiant pour ainsi dire l'astre errant de 1682 et en prédisant son retour pour 1758, avait rendu sensible à l'esprit le coup d'État de la méthode inductive sur le système des choses : de Bacon aux résultats de la science appliquée, c'est tout un ensemble divergent de valeurs qui s'était constitué outre-Manche.

Qu'on ajoute, à ces différences philosophiques et à des écarts évidents dus à la religion, le contraste entre les habitudes de centralisation pratiquées par la France, le goût de la société brillante, quelque indifférence aux soucis mercantiles et à la marche de l'État — et la pratique anglaise d'un parlementarisme où des marchands de la Cité et des propriétaires terriens pouvaient tenir en échec la Royauté — et l'on se fera quelque idée de la volte-face à risquer par un esprit admirablement fait pour se satisfaire du connu, et qui pourtant allait hasarder autre chose.

Il est peu probable que le jeune Arouet, emmené à La Haye[2]

1. *Biographia britannica*, 6 vol. London, 1760-1763. Il convient d'observer que toute cette encyclopédie, très analogue au *Dictionnaire* de Bayle à certains égards, est remarquable par sa virulence anti-cartésienne.

2. F. Allizé, *Voltaire à La Haye en 1713* (*Revue de Paris*, 15 novembre 1922).

par le nouvel ambassadeur, le marquis de Châteauneuf, frère de son parrain, profite de son séjour en terre néerlandaise pour s'intéresser à ces choses d'Angleterre dont les Pays-Bas étaient, de tous les pays continentaux, les plus familièrement informés : Olympe Du Noyer, « Pimpette », au cours de l'hiver 1713-1714, l'occupe bien plus que les fameux périodiques de Hollande, comme le *Journal littéraire* qui vient de parler de Swift; il ignore certain traité, récemment publié par le Dr Mandeville, sur les vices opportuns d'une société constituée à la moderne. Puis c'est Paris, avec la société du Temple, ou c'est la vie de château, ses spirituelles mondanités, ses galanteries à fleur de peau. Voltaire élit volontiers pour patrons, vers 1715, l'abbé de Chaulieu parmi les vivants, ou Chapelle et La Fare s'il faut invoquer les morts,

> Qui, rimants, chassants, disputants,
> Sur les bords heureux de la Loire
> Passaient l'automne et le printemps
> Moins à philosopher qu'à boire.

Même Gassendi, que Voltaire invoque à l'occasion dans ces années de joyeuse turbulence, lui semble surtout fait pour patronner à sa façon un épicurisme sans ambages. Tout cela permet assurément à notre spirituel poète de déployer une verve badine dans laquelle ses protecteurs le verraient sans chagrin persévérer, et les soupers de bonne compagnie n'ont guère chance de faire apparaître dans ses alentours un convive qui puisse l'initier à mieux que cela. Un premier séjour à la Bastille, de mai 1717 à avril 1718, l'arrache à ce libertinage délicieux : une année de « purgatoire », semble-t-il, en même temps qu'elle lui permet d'avancer sa tragédie d'*Œdipe*, le fait réfléchir sur les conditions de l'indépendance individuelle. Mais, rendu à la liberté, il reconnaît que son poème épique, la *Henriade*, ne progresse guère : c'est pourtant une œuvre comme celle-là qui pourra conférer à un poète selon l'ancienne doctrine, avec la gloire, les pensions tutélaires et les fructueuses protections. S'il a faussé compagnie aux maîtres de libertinage, il s'est tourné vers les grands hommes qui se contentent de continuer, comme La Motte et J.-B. Rousseau, la pratique héritée des classiques français.

Il semble tout aussi loin de toute curiosité scientifique lorsqu'en juin 1721 il écrit à Fontenelle au nom de quelques belles curieuses qui, à Villars où il séjourne, « mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient mieux employer » : notre jeune auteur a beau proclamer, dans une lettre à Thieriot de la même date, qu'il est à la fois « poète et physicien », il est surtout prêt à persifler sur ses graves prétentions un homme qui, de galant fredonneur d'églogues, est « devenu philosophe » :

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui, par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles
Dont très prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles ?

*
* *

Dès cette époque cependant, et sans qu'il y paraisse, Voltaire a fait sa jonction avec la Grande-Bretagne — et même la plus officielle. Cet enfant prodige qui semble fait, une fois assagi, pour continuer la littérature du siècle de Louis XIV, aurait-il attiré l'attention de Mathew Prior, le poète anglais qui, résidant chez nous jusqu'en 1715 à titre de diplomate, avait apporté au vieux Boileau son tribut d'hommages ? Ce n'est pas impossible, si l'on observe que Prior (reçu dans le milieu Ferriol-Argental) mentionne, le 17 février 1714, — le moment à partir duquel Voltaire commence à faire parler de lui — certain « petit philosophe », et que la XXII[e] *Lettre anglaise* se souviendra dès la première ligne de « M. Prior, un des plus aimables poètes d'Angleterre, que vous avez vu à Paris plénipotentiaire et envoyé extraordinaire en 1712 ». Mais voici qui l'accrédite mieux encore à l'Ambassade britannique : vers la fin de l'hiver 1718-1719, il donne lecture de fragments de son *Henry le Grand* au nouvel ambassadeur lui-même,

lord Stair, qui avait fait en février une entrée fastueuse dans Paris : celui-ci, qui sait très bien le français et s'est fort avancé dans la confiance du Régent, sert aussitôt la brigue de notre poète. Voltaire envoie à Georges I[er], roi d'Angleterre, sa tragédie d'*Œdipe*, publiée dans les premiers mois de 1719, avec des vers flagorneurs qui font prévoir beaucoup de ses coups d'encensoir aux grands de ce monde :

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains...

Tu règnes sur l'Anglais par le droit de naissance;
Par tes vertus, sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands;
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

Sur les instances de l'ambassadeur, le roi d'Angleterre s'exécute[1]; il fait au petit Français une libéralité qui semble fort appréciable. C'est, avec une médaille d'or, une montre à répétition de même métal : sans doute un de ces instruments de précision que Nicolas Barlow avait inventés quelque temps auparavant et qui sonnaient les heures et les quarts avec autant d'exactitude que de docilité. L'Angleterre, avec des horlogers tels que Clay, avait porté à une perfection exclusive cette fabrication. Et peut-être est-ce à cette première libéralité faite par un souverain étranger à un intellectuel qui ne se gênera guère pour accepter des gratifications de toutes

1. Paris, 2 april 1719. — I hope y[e] King will make my little poet y[e] Author of « Œdipus » a present, he's y[e] best poet maybe ever was in France, he is just now writing an Epic Poem Henry le grand, he has read pieces of it to me y[t] are most wonderfully fine.

Paris, ce 24 avril 1719. — Je vous remercie du présent que le Roy veut bien faire à Arrouet je crois qu'une médaille d'or du Roy, avec une montre d'or a répétion [*sic*] sera un present plus agreable que de luy donner 100 guineas (billets trouvés dans les Stowe Manuscripts par E. Scott, qui les a publiés dans l'*Athenaeum*, et reproduits dans les *Miscellanea* du *Bookworm*. London, 1891, IV, 351).

mains, qu'il faut rapporter un passage important des *Lettres philosophiques* (car ce fut un événement que le don de cette montre, que le jeune Arouet demande instamment qu'on envoie à l'adresse de son père en même temps qu'un mot d'accompagnement)[1] :

> Vous êtes à peu près comme un Régent de collège qui, n'ayant vu d'horloge de sa vie, aurait tout d'un coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent et marquent le temps, et encore plus étonné de voir qu'un bouton pressé par le doigt sonne précisément l'heure que l'aiguille montre... Un de ses écoliers ouvre la montre... Je suis cet écolier[2]...

Dirons-nous qu'avec ce beau cadeau, évidemment escompté et accepté sans réserve, Voltaire commence ce qu'il faut bien appeler, d'un terme qu'un livre récent a employé dans un tout autre sens, *la trahison des clercs :* c'est-à-dire l'excessive déférence à un État étranger sous prétexte qu'on se meut dans la zone supérieure de l'art ou des lettres? Ce serait pousser bien loin le scrupule. Le parfait accord de fait entre France et Grande-Bretagne, face aux prétentions de l'Empereur et aux dangers de guerre du Nord européen, était à la fois une réalité diplomatique et un idéal de civilisation après les traités d'Utrecht : l'abbé de Saint-Pierre, qu'on ne taxera pas de *bellicisme*, travaillait lui-même de toutes ses forces, à ce moment même, à rendre « perpétuelle » dans la mesure du possible la paix entre les pays d'Occident et à lui donner comme assise cette entente cordiale avant la lettre. En ces temps d'opinion publique commençante, le fastueux représentant de Sa Majesté Britannique était aussi avisé que son ministre lord Stanhope de l'intérêt qu'il y avait à se créer des sympathies parmi les gens de lettres : et, par exemple, on invite à dîner à l'ambassade un homme de la situation de Fontenelle. Plus précoce que ce sexagénaire, l'auteur d'*Œdipe* et de la

1. J. M. Graham's, *Annals and Correspondence of the first and second Earls of Stair*, t. II, p. 128. Cf. Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England*. London, 1908, p. 45.

2. T. I, p. 194.

Ligue tient visiblement à se procurer chez les Britanniques des protecteurs de rechange.

M. H. M. Stephens, dans l'article Dalrymple du *Dictionary of National Biography*, va jusqu'à avancer qu'une véritable amitié liait désormais le très hautain lord Stair avec Voltaire : celui-ci, à la vérité, a revu à La Haye, en 1743, l'ancien ambassadeur redevenu homme de guerre, et s'est fait renseigner aisément par lui sur la bataille de Dettingen, que son *Louis XV* devait relater. Mais il est permis de supposer, au contraire, que le jeune Français crut avoir à se plaindre (comme d'ailleurs d'aussi hauts personnages que les princes du sang en mars 1719 et le cardinal Dubois même après le rappel de Stair) de quelque maladresse de la part du diplomate : « Milord Stair a le nez haut et perfide », dira Voltaire le 21 décembre 1771, comme si de vieux ressentiments lui revenaient sur le tard à l'esprit.

D'ailleurs, en 1720, cet ambassadeur de grand style est rappelé et remplacé par de plus minces représentants : après sir Robert Sutton, qu'on dit fort « vif et emporté », c'est un petit Bâlois dont on déplore à l'occasion le persistant helvétisme, Luke Schaub, qui, en mars 1721, est chargé de veiller aux intérêts financiers autant que politiques de l'Angleterre : médiocre conquête à tenter. L'intimité du chevalier Schaub avec M^me^ de Tencin rendrait d'ailleurs le contact fort aisé. Une autre rencontre décevante avec la diplomatie britannique s'offre à Voltaire au cours de l'été 1722, à cette conférence de Cambrai qui semble avoir été le type des vains congrès qui n'arrangent rien : du moins — s'il faut en croire une lettre de Voltaire à Dubois, que devait accompagner un rapport plus ou moins secret — le vin de Sillery domine terriblement ces négociations languissantes : « Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres... »

En juillet 1724, Horace Walpole est accrédité à Paris : il est l'oncle d'un original bien connu, qui se dira un jour l'élève de Voltaire. Et, frère d'un chef de gouvernement, ce personnage nouerait sans doute des relations avec notre ambitieux, s'il n'était en termes assez douteux avec un homme qui prend dans la vie du poète une place décisive, presque exclusive un moment : lord Bolingbroke.

II

Haute figure que celle-là, en dépit de quelques taches, et bien faite pour en imposer au malicieux Français. On a signalé récemment — nécessaire réaction contre de trop faciles allégations de W. Sichel et de Ch. Collins — tous les dissentiments, toutes les incompatibilités, toutes les discordances qui devaient ouvrir un abîme entre le déisme de Bolingbroke et le pyrrhonisme de Voltaire[1]. Qu'il dût paraître de plus en plus, entre les doctrines assez inconsistantes de l'Anglais et le scepticisme conséquent du Français, une véritable divergence de fond, rien n'est plus évident — ni plus humain : y a-t-il beaucoup d'accords qui résistent, dans le monde des lettres, à quelques années de pratique, et n'est-il pas douloureusement vrai, le mot de Vigny qui constatait pour l'avoir éprouvé que les intellectuels d'une génération peuvent être liés par le cœur, mais qu'ils se séparent fatalement par la tête?

Bolingbroke à quarante-quatre ans, avec son orgueil d'aristocrate britannique, et Voltaire à vingt-six, souple et curieux, bourgeois prudent sous ses apparences désinvoltes, ne pouvaient pas être des amis à toute épreuve. Mais si les destinées intellectuelles sont intéressantes par les déviations qui les écartent d'une ligne antérieure, ou par les redressements qui les mettent dans ce qui semblera leur vraie direction, ne faut-il pas s'inquiéter surtout de ces inflexions des grandes existences, et faire leur large part aux accidents auxquels elles sont dues? Influence, prestige, *hero worship* inconscient ou soumission de l'esprit à des modèles spirituels, sous quelque forme que de telles actions se présentent, elles comptent infiniment dans une biographie. Or, même si la démonstration est faite d'un désaccord entre deux variétés de philosophie religieuse, il reste que Bolingbroke, « un des plus brillants génies et l'homme le plus éloquent de son siècle » (*Histoire*

1. Cf. A. S. Hurn, *Voltaire et Bolingbroke*, thèse d'Université; Paris, 1915, et surtout Norman L. Torrey, *Bolingbroke and Voltaire* (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLII, n° 3). Une présentation assez juste avait été donnée en raccourci par H. Reynald, *Bolingbroke*, dans la *Revue des Cours littéraires*, 4 juillet 1868.

de Charles XII), Bolingbroke, « le plus grand maître de sagesse et de mœurs qui ait jamais été » (*Défense de Bolingbroke*), en imposait surtout par une personnalité qui, au gré de Voltaire, « valait mieux que ses livres » (18 février 1760) : à quatre-vingt-sept ans, c'est le souvenir de *l'homme* qui, dans sa mémoire, l'emporte sur l'estime pour ses écrits : « Sa figure, déclare-t-il à un visiteur, était imposante et sa voix aussi; dans ses œuvres, il y a beaucoup de feuilles, mais peu de fruits. »

Pour un Arouet mécontent du dédain où l'aristocratie française lui paraissait tenir les lettres, c'était évidemment une flatteuse amitié que celle de ce voluptueux et raffiné personnage, offrant le mélange, fréquent dans la noblesse anglaise, de forte culture, d'ambition peu scrupuleuse et de fier caractère. Son portrait peint par H. Rigaud (aujourd'hui à la « National Portrait Gallery ») fait voir l'homme malgré l'accumulation des somptuosités héraldiques : la bouche gourmande et spirituelle, le double menton trop douillet et confortable, mais, sous la grande perruque, une vraie distinction dans le haut du visage : « Viscount Bolingbroke and Baron S[t] John of Lydiard Tregoze », l'homme qui avait lié sa fortune politique à celle de Harley et contribué à la paix d'Utrecht, s'était trouvé presque aussitôt après, dès la mort de la reine Anne, ruiné dans sa situation de chef *tory* et menacé dans sa sécurité et son existence : le 26 mars 1715, à trente-sept ans, Bolingbroke fuyait sa patrie pour éviter d'y être mis en accusation. Un autre exilé, le prétendant Stuart, s'empressait de faire de lui son secrétaire d'État. Mais assez dépaysé, à ce qu'il semble, parmi des prêtres irlandais et les absurdes champions d'une Légitimité errante, il n'était guère fâché, après l'échec de diverses tentatives jacobites, d'être rendu à la vie privée — d'autant que des séjours antérieurs l'avaient rendu *doctus sermonis utriusque linguae*, comme dira Voltaire, et lui avaient fait apprécier en France d'autres agréments que la commodité des complots.

Peu à peu, en effet, cette orgueilleuse personnalité se dépouille, au moins pour un temps, de son âpreté dominatrice de grand seigneur politicien. Voltaire a pu connaître en lui un de ces aristocrates « semblables aux sénateurs de l'ancienne

Rome », prêts à recourir à leurs prérogatives pour restreindre les prétentions du pouvoir, ardents à croire aussi que c'étaient les intérêts de toute l'Europe que gardait une Angleterre forte, hostiles au Droit divin « qui ne servirait qu'à faire des tyrans en camail et en rochet »; et, presque aussitôt, il pouvait aussi pratiquer de près un puissant de ce monde sachant tirer d'une culture latine approfondie, non pas des citations à faire étinceler dans ses entretiens, mais des préceptes de dignité et de résignation, appliquant aux faits sa devise de *Nil admirari*, même si, dépouillé de son patrimoine, il perdait encore les quatre cinquièmes de ses rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Sans doute la résignation de Bolingbroke, dans ces années 1716 à 1721[1], est-elle un peu trop disposée à s'affirmer pour être un vrai stoïcisme : un renoncement authentique serait moins éloquent. Mais ce ne devait pas être, pour un parfait rhétoricien comme le jeune Arouet, une cause de défaveur qu'une aussi diserte profession de sagesse; et au gré d'un aussi subtil appréciateur des mérites de société, c'était une belle supériorité que de posséder tous les dehors de l'homme du monde. Car ce Britannique faisait à la France assez déchue, à ce moment, de sa suprématie louisquatorzième, l'honneur de trouver chez elle, non seulement des agréments d'ur-

1. En août 1721 il est encore expressément excepté d'une amnistie qui s'applique à certains hommes qu'il déteste, tels que le comte d'Oxford. Ses *Reflections upon exile*, toutes pénétrées de Sénèque, sont de cette année. D'autre part, sa disgrâce sembla de bonne heure, à des gens bien — trop bien — renseignés, devoir être assez provisoire. « Il y a des Lettres de Paris en ville, relate le *Journal de nouvelles* envoyé de Londres le 7/18 novembre 1717 par l'ambassade de France, qui portent que le comte de Stair, Ambassadeur du Roy à la Cour de France, a dit étant à table que le Roy son maître avait pris sous sa protection le lord Bolingbrook (*sic*), qui est atteint par Acte de Parlement, ce qui confirme ce qu'on a dit qu'on devait porter un Bill la prochaine session de Parlement pour rappeller cet acte d'atteinder contre Seigneur, et que le Roy lui accordera sa grâce. » Et le 11/18 novembre : « L'on asseure toujours que le vicomte de Bolingbroke a fait sa paix avec le Roy... On prétend [après d'autres raisons] que cet Exilé a donné des lumières pour les affaires d'Angleterre qui n'ont pas été inutiles; et que pour faire valoir et son repentir et ses services, il a trouvé le moyen de se rendre agréable, non seulement au comte de Stair, mais même à la duchesse douairière d'Orléans, qui ont écrit en sa faveur, et qui lui ont procuré la permission d'envoyer ici le s[r] Brinsden, son homme d'affaires, pour solliciter pour lui auprès des membres des Communes. Ainsi l'on ne doute plus de son rappel, mais la grande question est, quel rôle il jouera après qu'il aura obtenu un acte d'abolition » (Aff. étr., Corresp. pol. d'Angleterre, vol. 298, fol. 349 et fol. 357).

banité et des relations qui atténueront jusqu'à l'oubli le regret de la patrie absente, mais une représentante distinguée de la féminité française : et ainsi, l'amertume et la partialité qu'on rencontre si souvent dans les milieux d'*exil* repliés sur eux-mêmes font à peu près défaut, très heureusement, à un homme que ses adversaires britanniques jugeaient encore redoutable et que la France voyait sous un aspect plus séduisant.

Fixant en effet sur un seul objet, comme il disait à un ami d'Angleterre, l'amour qu'il avait longtemps dispersé sur toute la gent féminine[1], Bolingbroke, veuf depuis 1718, avait épousé secrètement dès l'année suivante, en 1719, la marquise de Villette, née Marie-Claire Deschamps de Marcilly, alors âgée de quarante-cinq ans, veuve d'un cousin germain de M^me^ de Maintenon, laquelle estimait en elle la plus sensée de ses relations. Même cette mauvaise langue d'Horace Walpole ne trouvera pas à dire de mal de la Française de belle qualité, un peu dolente au voisinage de la cinquantaine, prenant assez à cœur certaines avanies imputables à la politique, mais douée d'autant de sensibilité que de bonne grâce spirituelle.

Dès 1719, et à propos de la même circonstance qui avait fait franchir au jeune Arouet le seuil de l'ambassade d'Angleterre, Bolingbroke s'était montré curieux de connaître ce prodige, la tragédie d'*Œdipe*. Il était fort lié avec M^me^ de Ferriol, mère du comte d'Argental, le camarade de collège de Voltaire à Louis-le-Grand, le fidèle correspondant de toujours, le « seigneur *Prudent* » que le noble lord semble un peu persifler. Nul doute que ce ne soit par cette entremise, plutôt que par les milieux officiels, que Bolingbroke va se trouver au contact. Il écrit à M^me^ de Ferriol en février :

Je vous serai très obligé, ma chère madame, de la lecture que vous voulez bien me procurer de la tragédie de M. Arouet. Si je n'avais pas entendu parler avec éloge de cette pièce je ne laisserais pas d'avoir une grande impatience de la lire. Celui qui débute, en chaussant le cothurne, par jouter contre un tel original que M. Corneille, fait une entreprise fort hardie, et peut-être plus sensée qu'on ne pense communément. Je ne doute pas qu'on n'ait appliqué

1. Pour les amourettes parisiennes qui lui étaient attribuées jusque-là, cf. P. M. Masson, *Madame de Tencin*, Paris, 1909, p. 20.

à M. Arouet ce que M. Corneille met dans la bouche du Cid. En effet, son mérite n'a pas attendu le nombre des années, et son coup d'essai passe pour un coup de maître...

Des avances aussi bienveillantes auraient dû amener une familiarité des plus promptes. La jonction cependant tarde à se produire : de ce retard, qui sait s'il ne faut pas accuser la déférence, un peu trop marquée au gré d'un exilé politique, avec laquelle Arouet allait faire sa cour à l'ambassadeur et à son souverain? Et puis Bolingbroke — assez mobile entre les villes d'eau où la « fièvre lente » de M^me^ Villette conduisait le ménage, et les résidences de Paris ou de banlieue qui tour à tour l'appellent, occupé au printemps 1718 à embellir un bien de sa future femme, la résidence de Marcilly-le-Hayer, près Nogent, « petite maison sur les bords de la Seine », gardant rue Saint-Dominique un pied-à-terre parisien — ne pouvait être saisi d'abord que pour des rencontres éventuelles, comme à souper chez M^me^ de Bernières. Enfin l'aimable couple va se fixer, et de la façon qui peut le mieux plaire au gentil parasitisme d'un bel esprit qui paie son écot en agréments littéraires : une « retraite » accueillante va être embellie par les soins du « mylord » et de sa femme, qui reste « M^me^ de Villette » jusqu'en 1724.

Grâce, semble-t-il, à des spéculations heureuses dans les affaires du Mississipi, Bolingbroke acquérait, à moins de deux lieues au sud d'Orléans, un modeste château de 1632 dans un beau jardin, avec des ombrages d'autant plus appréciés que la route dénuée d'arbres de Saint-Cyr-au-Val en est plus démunie : c'est « la Source », dont Voltaire sera l'hôte charmé, à plusieurs reprises, entre 1722 et 1726, et où la tradition veut qu'existe encore « la chambre de Voltaire ».

Ne faut-il pas regretter qu'on ne possède pas, sur cette résidence illustrée par d'aussi notables rencontres, une de ces études comme la piété locale les prodigue parfois à des sites moins mémorables? Il ne semble pas que les sociétés savantes du Loiret aient donné la moindre attention à la résidence que rendent intéressante le choix d'un exilé de marque, le soin mis à l'orner par un couple anglo-français de belle tenue, l'hospitalité offerte ici à plus d'un hôte illustre. Les géographes nous

assurent que c'est à tort qu'on a célébré pour une extraordinaire abondance le jaillissement qui, là, fait sortir le bleu Loiret de deux grandes fontaines : le *Bouillon* et l'*Abîme* auraient quelque peu usurpé leur nom. Il n'en reste pas moins que les ombrages du château de la Source, au pied du faible talus dont le sommet commence les plaines de Sologne, voient naître une limpide rivière, aussitôt promue à la dignité d'immédiat affluent de la Loire, et que cette particularité a conféré au domaine son nom avec son illustration particulière. Le domaine acheté, les maîtres de céans, décidés à rendre confortable leur retraite, s'ingénient à le perfectionner à leur guise : après les premières réfections, une galerie-bibliothèque est installée; une orangerie, une glacière s'ajoutent aux dépendances nécessaires pour une carrosserie importante et un nombreux domestique — et pourtant cuisiniers et valets de chambre renâclent un peu à l'idée d'un exil loin des cités qu'ils ne prennent pas aussi stoïquement que leur maître! Dès le mois de mai 1720, après avoir eu longtemps les ouvriers chez lui, Bolingbroke pouvait écrire : « J'ai trouvé à la fin une habitation, un chez moi... C'est une retraite où la nature a beaucoup fait et où je m'amuserai à la seconder par l'art, si je reste en France... »

C'est là que dès 1721 Bolingbroke convie Swift à le venir voir — et il est presque normal de penser que la rencontre future entre l'auteur de *Gulliver* et celui de *Zadig* pouvait se faire cinq ans plus tôt, et que seuls les ennuis incessants du doyen de Saint-Patrick l'empêchèrent de faire connaissance de ce domaine que son ami vantait d'une façon si attrayante pour un humaniste tel que Swift :

Je perfectionne, lui disait-il, autant mon ermitage, qui tient le milieu entre le *château* et la *maison bourgeoise*, que si je devais y passer ma vie; et si je pouvais vous y voir quelquefois, je serais assez porté à prendre ce parti. J'ai dans mon bois la source la plus belle et la plus claire qui soit peut-être en Europe; elle forme là, avant de sortir du parc, une rivière beaucoup plus belle qu'aucune de celles qui coulent dans les vers grecs ou latins...

A défaut de l'amer humoriste que la grâce de lady Bolingbroke devait amadouer, ou de Pope qui se contentait de

chanter ce beau site en des vers faits à distance, d'autres hôtes se laissaient aisément attirer à la Source. D'Argental et sa mère, M^me de Ferriol, pouvaient en faire à Voltaire un rapport sympathique. Sans être jamais en danger d'être envahi par des fâcheux — les difficultés de transport, à elles seules, formaient protection — c'était un coin de France où des hôtes disparates pouvaient se rencontrer agréablement. Peterborough, homme à mystères et grand itinérant devant le Seigneur, daignait s'y arrêter dans ses incessants voyages. Les aventures que contera l'*Histoire de Jenni* font déjà partie de son passé en Espagne. On y avait, à l'occasion, des vues sur l'Orient le plus romanesque par M^lle Aïssé la Circassienne, et sur la Turquie la plus officielle par Mrs W. Montaigu ou par Mohamed Effendi, ambassadeur de la Sublime Porte à Londres; mais ce parfait logis favorisait surtout une diserte entente anglo-française, ouverte à des singularités exotiques d'autant moins redoutables qu'on était plus sûr de sa propre culture. Il faut qu'une sorte de cosmopolitisme intellectuel s'y soit trouvé chez lui pour que des romans de chevalerie et l'*Amadis* soient cités plaisamment par Bolingbroke, ou que Garcilasso de la Vega, historien espagnol, apparaisse à l'improviste dans sa correspondance. Tout cela met en mouvement les curiosités; mais Montaigne, « old fellow » invoqué familièrement par le maître de céans, reste bien encore le vrai dieu lare du château de la Source.

*
* *

Sans qu'il s'en doutât peut-être, le cadre autant que l'amphitryon pouvait donner à Voltaire l'impression d'un plaisant dépaysement. Un rare mélange de *confortable* britannique et d'agrément français reflétait dans les choses elles-mêmes ce que ce couple apportait de nouveauté à la curiosité du poète. On peut être certain qu'un Anglais installant comme celui-ci une maison montée en pleine province française, au sortir des dures années qu'avait traversées la monarchie et tandis que l'agiotage rendait fort instables les fortunes qui n'étaient pas terriennes, offrait à ses invités une singularité dont ceux-ci pouvaient s'ébahir. Mais c'est sur l'hôte que

s'extasie le visiteur : « Je pars du Bruel; je vais passer un jour à la Source, chez milord Bolingbroke », écrit-il en 1722 à Thieriot tandis qu'il est en route pour Ussé; puis, à propos d'un séjour décisif enfin, au cours des dernières semaines de 1722, il dit, le 2 janvier 1723, son enchantement à son fidèle correspondant :

J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton; il aime la poésie anglaise, la française et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies.

Après le portrait que je vous fais de milord Bolingbroke, il me siéra peut-être mal de vous dire que M^{me} de Villette et lui ont été infiniment satisfaits de mon poème. Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées...

Du moment qu'on goûte la *Henriade*, on pénètre dans les bonnes grâces de notre écrivain : le violon d'Ingres n'aura pas d'exécutant plus convaincu que Voltaire poète épique. Comme on voudrait connaître le détail de cette initiation d'un avide esprit à la variété des littératures! Notre visiteur est ébloui d'un tel déploiement de connaissances chez un étranger qui a sa double légende de voluptueux raffiné et de rude jouteur politique. Je ne jurerais pas non plus que les vues de Bolingbroke sur l'aristocratie française de ce temps, si elles étaient déjà aussi nettes que plus tard, quand il leur donnera, en 1735, l'expression qui nous a été conservée[1], ne fussent pour Voltaire un vrai délice : une disqualification cavalière de la no-

1. *On the Study of History* dans *Works*. London, 1754, t. II, p. 355 : « The nobility of France, like the children of tribute among the ancient Saracens and modern Turks, are set apart for war. They are bred to make love, to hunt, and to fight; and, if any of them should acquire knowledge superior to this, they would acquire that which might be prejudicial to themselves, but could not become beneficial to their country... » Un éloge circonstancié de Colbert faisait pendant à cette dépréciation de la frivolité titrée.

blesse française par un noble anglais, au nom de lumières que ne se donnent qu'en désespoir de cause courtisans et hobereaux, spécialisés dans l'amour, la chasse et la guerre, il n'y a point là de quoi déplaire à un intellectuel qui fait le rêve de tant de ses pareils : avoir accès, par le seul mérite de l'esprit, dans cette caste jalouse de ses distinctions, orgueilleuse et fermée.

Ce sont assurément les lettres de Voltaire à Bolingbroke lui-même qui permettraient d'apprécier au plus juste, de la part de l'élève, le degré de familiarité, de déférence, de gratitude où se marquerait l'influence de « mylord » sur lui. Bacon, Locke et Newton sont les guides de cet homme qui « a trouvé le moyen de tout apprendre et de tout retenir » ; Descartes, à ses yeux, eut le tort de « construire la vérité d'une main, tout en posant de l'autre les fondations d'erreurs infinies. Il a désarmé les scolastiques, mais il a fourni des armes aux mystiques[1]... » Malebranche et Leibniz ne satisfont pas pleinement l'empirisme de Bolingbroke — lequel d'ailleurs n'a pas assez d'ironie pour les chapelains presbytériens qui l'ont ennuyé de leurs sermons, pendant sa jeunesse, dans le château de sa famille ! Il n'est peut-être pas facile de ramener à une simplicité logique les contradictions qu'un dialecticien habile trouvera dans les idées de Bolingbroke. « Les Anglais pensent profondément » : c'est depuis quelque temps une idée admise en France, mais il est entendu aussi qu'ils admettent parfois côte à côte des notions qu'un Français n'arrive pas à accorder.

Dès qu'il s'agit d'abstractions, de langage métaphysique, le noble lord reconnaît au reste que c'est en France qu'il a trouvé son maître. Lui si orgueilleux, il a humblement confessé qu'il avait appris à formuler abstraitement sa pensée grâce à un homme qu'il remerciera en lui adressant une partie de ses « lettres » philosophiques. Pour Voltaire qui n'est pas sans avoir besoin d'un intermédiaire de cette sorte, quelle aubaine ! Il semble n'avoir pas attendu le séjour à la Source pour se lier avec cet intime de Bolingbroke (car on voit qu'il connaît ses habitudes studieuses à Paris dès la mi-décembre 1722) : Lévesque de Pouilly.

1. *Essay the second* dans *Works*, t. IV, p. 162.

*
* *

De sa haute estime pour ce personnage trop peu connu[1], Voltaire n'a jamais fait mystère : ce n'est pas un Desfontaines ou un Saint-Hyacinthe, de ces méprisables rivaux qui portent ombrage au grand agitateur, à la fois par leur insupportable prétention et par une certaine analogie malgré tout entre leurs curiosités et la sienne. Ce Rémois distingué, né en 1691, mathématicien de formation et qui devait rendre les plus grands services à sa ville natale comme fonctionnaire local, est un laborieux et un modeste, de qui Voltaire peut apprendre beaucoup sans nulle rivalité. Une lettre du 29 octobre 1738, adressée au frère de Pouilly, à propos des *Éléments de la philosophie de Newton*, renferme l'hommage sans réserve que rendra Voltaire à la priorité des travaux de Lévesque : « Cette philosophie, écrit l'homme qui est devenu à ce moment un commentateur attitré de Newton en France, a plus d'un droit sur vous : elle est la seule vraie, et Monsieur votre frère de Pouilly est le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé effleurer le premier, en public, ce qu'il eût approfondi s'il eût voulu. »

L'éclatant vulgarisateur reconnaissait ainsi tout ce que, pour son compte, il devait à l'étude que Pouilly avait faite de Newton et de ses *Principia :* des garanties telles que l'approbation du mathématicien Fermat la rendait doublement précieuse. Ce n'est encore, assurément, qu'une introduction provisoire à la gravitation, à l'attraction, à la dioptrique et à la géométrie de l'Infini — régions où se risquera plus hardiment, plus tard, l'auteur des *Lettres philosophiques* XIV à XVII. Mais il n'était pas indifférent qu'un Français de mérite, à peine plus âgé que Voltaire et originaire de cette cité rémoise à laquelle la grande figure de Colbert avait laissé un renom de sérieux et d'esprit de suite, se portât garant, pour l'initiation commençante, de la haute plausibilité du système.

1. Très peu de chose sur lui dans les Dictionnaires biographiques et les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions. On est déçu de ne pas trouver davantage, même du point de vue rémois, dans l'article de E. Arnould, *Voltaire et Lévesque de Pouilly* (*Séances et Travaux de l'Académie de Reims*, t. II, 1845, p. 69).

Autour de Bolingbroke se développe un autre ordre de recherches dont Lévesque de Pouilly se fait presque aussitôt le répondant, et qui est applicable également à l'histoire laïque et à la critique religieuse : c'est l'étude de la *chronologie*, des concordances ou des discordances des temps, des impossibilités ou des compatibilités des aventures humaines avec de grands faits cosmiques : c'est la matière de la *XVII*e *Lettre anglaise* et, dans une large mesure, l'application des doctrines newtoniennes. Il est assez naturel que, sans initiation spéciale, un homme du monde qui a traversé la vie politique et qui est doué de clairvoyance rétrospective répudie en ces matières un scepticisme radical à la Bayle, tout en s'amusant des perturbations que l' « art de vérifier les dates » suscite chez tous les orthodoxes. Le renfort d'un spécialiste n'a pas fait défaut aux curiosités de Bolingbroke pour préciser les résultats de la chronologie newtonienne qui avaient rétréci les époques trop distendues de l'ancienne histoire : un mathématicien disciple de Newton, Brook Taylor, qui avait rencontré Bossuet au cours de son voyage en France en 1716, se retrouve sur le Continent quatre ans plus tard : c'est en 1720 que cet ami de Bolingbroke fait séjour à la Source, et la correspondance du maître de céans témoigne de l'intérêt qu'il prend pour son compte à ces contestations chronologiques. Lévesque de Pouilly les applique aux débuts de Rome : le 15 décembre 1722 et le 22 décembre 1724, il exposera devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres une *Dissertation sur l'incertitude de l'histoire des quatre premiers siècles de Rome*, de *Nouveaux essais de critique sur la fidélité de l'histoire*. « Est-ce combattre tous les faits historiques que d'attaquer quelques fables? N'est-ce pas, au contraire, servir la vérité que de la dégager de ce qui pourrait nous la rendre suspecte? » « Reconnaissons que dans l'histoire le faux est mêlé avec le vrai; mais qu'il est des marques auxquelles on peut le distinguer. » Cette sage discrimination, malgré les précautions prises, alarme tous les étroits partisans de la tradition, et l'abbé Sallier, dans les séances des 30 avril 1723 et 11 février 1724, s'imagine défendre l'histoire romaine en maintenant les anciennes computations dans leur rigidité.

Quant à l'adhésion de l'attentif Rémois au sensualisme de Locke, si le petit livre qui semble le seul vestige laissé par Lévesque de Pouilly, la *Théorie des sentiments agréables*, est insuffisant à nous donner une idée de tout son mérite, du moins nous permet-il de juger, et de la dépendance qui lie sa pensée à l'initiative de Bolingbroke, et surtout de l'empirisme déclaré de cette tentative assez neuve de psycho-physiologie sa première forme avait été une « lettre adressée à Mylord *** », et c'est évidemment l'amphitryon de la Source qui est honoré de la sorte, sans que la réédition anonyme qui suivra soit explicite là-dessus. Quant à son inspiration générale — hostile à Bayle de façon fort expresse[1] — elle s'annonce presque au début en ces termes :

Quoique les modifications secrètes du corps et de l'âme, qui font éclore en nous les sentiments, ne soient point susceptibles de mesure précise, elles n'en sont pas moins des objets d'une connaissance certaine...

Une théorie des agréments visuels fondée expressément sur l'optique de Newton ; le « rapport secret à nos dispositions particulières » aboutissant à des « impressions » sur lesquelles se fonderait l'esthétique ; le poète considéré comme devant être « orateur et musicien tout à la fois », et la musique envisagée dans ses rapports avec l'organe de l'ouïe ; une justification des unités classiques elle-même rattachée à des sensations plutôt qu'à d'abstraites entités : tel est l'essentiel d'un petit livre trop « harmonien », trop finaliste pour notre goût, mais nettement moderne dans ses vues si l'on compare à une esthétique *intellectualiste* des passages tels que celui-ci :

Nous sommes donc autorisés à croire qu'un objet qui est agréable met en mouvement des fibres du cerveau, sans les affaiblir ou les épuiser ; que ce qui est douloureux, les blesse ; et que ce qui est ennuyeux, les laisse dans l'inaction... Ce n'est pas seulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau, qui y fait éclore le plaisir ; c'est principalement le rapport qu'ont entre eux les différents mouvements qui y sont imprimés[2]...

1. C'est une des bêtes noires de Bolingbroke : on sait que son nom ne paraît que tard avec son plein sens dans l'œuvre de Voltaire.

2. Paris, 1748, p. 105 et 106.

*
* *

Enfin, s'il est un dogme avéré pour de substantiels Britanniques, à l'aube du XVIIIe siècle et après la victoire de l'Angleterre et de la Hollande mercantiles sur la monarchie somptueuse de Louis XIV, c'est celui qui place l'essentiel du progrès et de la force dans le développement du négoce, de la banque, de la fortune publique. Le royaume de France, avec tous ses charmes de société, tous ses agréments d'urbanité, la douceur de son ciel et l'agrément de ses paysages, reste pour eux, en dépit des grandes leçons de Colbert, un pays de surface et d'apparence plutôt que de réelle structure, et ils s'enorgueillissent sans doute assez hautainement de la livre sterling à 400 livres françaises en ces temps d'agiotage et de reconstruction! Ici encore, l'aristocratie britannique a fait une sorte de jonction avec les classes de négoce et de banque. La leçon n'est pas perdue pour notre apprenti : il y paraît, à neuf ans de distance, à ses deux voyages de Hollande. Entre le Voltaire de 1713, indifférent à ce réalisme, et celui qui, en octobre 1722, fait un saut de La Haye à Amsterdam et goûte la salutaire impression qui se dégage d'une ville mercantile et affairée où règnent l'ordre et la prospérité, il y a plus que neuf années de distance : il y a une conception différente de la société, une entente nouvelle de l'économie politique. Est-il téméraire d'avancer que cette acceptation d'un mercantilisme éclairé et libéral, que le *Mondain* proclamera en 1734 et que refléteront certains tableaux des *Lettres anglaises*, porte la marque d'une sorte de révolution, d'une acceptation des vues de Mandeville et de sa *Fable des abeilles?* On a souvent observé que ces nouvelles impressions de Hollande annoncent celles que Voltaire éprouvera dans une Angleterre dont les « répondants » avaient agi sur son esprit. Écoutons-le dès 1722 :

J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie

pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie...

Et, pour la tolérance de fait plutôt que de principes, qui résulte en Hollande du pullulement des sectes :

Je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui, en vérité, ont tous raison...

*
* *

Ces initiations *in partibus* sont-elles menacées de prendre fin avant l'heure? Voltaire le redoute sur ces entrefaites :

Une chose qui m'intéresse davantage [que l'*Inès de Castro* de La Motte-Houdard, jouée au printemps de 1723], c'est le rappel de milord Bolingbroke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours[1]...

Avec d'autres départs, en effet, pour le désorienter en cet été de 1723, Voltaire « ne sait plus que devenir dans Paris ». Bolingbroke rentre en Angleterre[2] pour bénéficier d'un pardon, et bientôt d'une restitution au moins partielle et conditionnelle de sa fortune d'exilé politique; et c'est un grand interprète des choses britanniques qui va manquer pour un temps à la France. Mais il se trouve qu'il a été — les Anglais en font la plaisante remarque — « échangé » avec un autre exilé politique, l'évêque de Rochester Atterbury, qui passe la Manche en sens inverse et dont bientôt l'on pourra dire, le 9 août 1724, qu'il a employé tout son temps à visiter les bibliothèques, à fréquenter les académies et à se lier avec les sa-

1. Cf. sur la date de cette lettre Ch. Charrot, *Quelques notes sur la « correspondance » de Voltaire* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, 1912, p. 177).

2. On l'attend « de jour en jour », écrit le 10 juin l'envoyé de France, qui ajoute : « Ce pardon ne lui rend ni son titre ni ses biens... En attendant il ne sera ici que sous le nom d'Henry Saint-Jean, le Roi ne pouvant lui donner que la vie et la liberté. On dit que parmi les lettres qui ont été interceptées dans ces derniers temps il s'en est trouvé plusieurs dans les quelles il marquait à ses amis le peu de fond qu'il y avait à faire sur le Prétendant, et les exhortait à ne songer qu'à vivre en repos dans une parfaite soumission au Gouvernement présent. On assure que S. M. B. touchée du rapport qui lui en a été fait, a résolu de lui en marquer sa satisfaction en le rendant à sa famille... » (Aff. étr., Corresp. politique, Angleterre, vol. 345, fol. 120 et suiv.)

vants français[1] : tant il est vrai qu'entre pays voisins et qui pratiquent correctement le jeu international, même des accidents politiques tels que des bannissements, des exils, des « refuges », contribuent à maintenir en communication la civilisation générale. Atterbury va se lier d'amitié avec le fidèle Thieriot, et Voltaire, au chapitre « Milton » de l'*Essai sur la poésie épique*, citera cet admirateur du *Paradis perdu* comme le restaurateur de la renommée miltonienne : ce qui, joint à l'absence si caractéristique du nom même de Milton dans les *Lettres*, peut faire supposer que Voltaire s'acquittait indirectement d'une dette[2]. Enfin Everard Falkener, le négociant distingué qui le recevra si cordialement à Wandsworth, indifférent, lui aussi, à la fortune adverse, est un esprit à la fois positif et curieux, et peut confirmer la doctrine du mercantilisme civilisateur que la déconfiture de Law et les incertitudes de la Compagnie des Indes pouvaient ébranler dans l'esprit de Français encore hésitants.

D'ailleurs Bolingbroke, après ce départ qui contriste si fort son ami, ne passe outre-Manche que peu de temps : le 29 juillet, on s'attend en Angleterre à son prochain départ pour Aix-la-Chapelle, mais le 9 août un accès de fièvre tierce a retardé ce voyage ; toutefois il paraît assuré aux gens informés que c'est bien la France qui reverra, et non l'Angleterre politique qui fixera cette forte intelligence et ces vastes lumières (tout cela paraissant d'ailleurs, à l'envoyé de France, Chammorel, assez important pour devoir passer par le chiffre diplomatique : sait-on, en effet, si les ministres anglais n'ouvrent pas les dépêches des agents de la France, et encore si le retour de Bolingbroke est agréable ou fâcheux aux hommes en place, Carteret et Walpole ?).

L'absence du grand ami n'est donc pas aussi longue que ne le faisait prévoir la déploration de Voltaire. Celui-ci, en novembre 1723, est gravement atteint de la petite vérole : nouvelle occasion, si malencontreuse qu'elle soit, d'être redevable à Bolingbroke d'une amabilité, et à l'Angleterre d'un hommage à défaut d'un remède. Il se trouve en effet — comme bien souvent en ces matières — que l'étranger a sur la France une

1. *Hearn's Collection*, t. VIII, p. 251.
2. C'est l'hypothèse assez vraisemblable de M. E. Merian-Genast. *Voltaire und die Entwicklung der Idee der Weltliteratur* (*Roman. Forschungen*, XL, 1).

certaine avance en fait de prophylaxie et de médication. M. Lanson a fort justement rappelé, à propos de la *XI^e Lettre philosophique*, un peu inattendue, sur « l'insertion de la petite vérole », qu'une thèse avait été soutenue à Montpellier dès 1717 sur cette pratique préventive dont le clergé s'indignait si absurdement, et que tout un mouvement, favorable ou hostile, témoigne de l'intérêt pris par la France à cette question. Rappelons surtout que la charmante Aïssé, la « nymphe de Circassie » que M. de Ferriol avait ramenée du Levant, pouvait garantir l'opportunité des vaccinations pratiquées en vue des harems du Grand-Turc : cette enfant que Voltaire connaît bien, que lady Bolingbroke protégera si efficacement contre d'autres périls, est atteinte d'une façon si bénigne par l'épidémie, sans aucun vestige risquant de l'enlaidir, que la démonstration est faite, pour ainsi dire, dans les milieux les plus familiers à Voltaire et à ses amis anglais. Ceux-ci pouvaient d'ailleurs s'autoriser d'un mémoire destiné à l'entourage du duc d'Orléans et par lequel le D^r Guyonneau, de Londres, avait, dès le 27 août 1719, renseigné exactement les milieux officiels sur le remède de la vaccine[1].

Et pourtant l'intime de Voltaire, « l'aimable Genonville », était mort du terrible mal : deuil qui ne laissait pas de rendre pathétique un remerciement, un hymne de gratitude du *rescapé* à ceux qui l'avaient conservé en vie dans ce château de Maisons-Laffitte où il avait failli mourir. L'épître de Voltaire à Gervasi, le médecin qui l'avait tiré d'affaire, associe à son guérisseur le noble ami anglais qui s'était si humainement occupé du malade :

Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,
Et la science de Varron,

1. Aff. étr., Corresp. pol., Angleterre, p. 328. La médecine anglaise, à ce moment, semble riche de nouveautés et d'initiatives : le diabète, entre autres maladies, y est diagnostiqué d'une façon qui met en mouvement les plumes diplomatiques. Or, on sait que, pour le public, une supériorité scientifique générale est volontiers attribuée à un pays qui développe l'art de guérir.

Bolingbroke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc je respire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre.

N'y aurait-il pas ici, sous la désinvolture un peu convenue du vers libre, un frisson de sensibilité et de spontanéité plus émue? A l'heure où l'Anglais proclame que, décidément, l'amitié seule vaut qu'on lui voue un culte, mais aussi qu'une sorte d'épreuve et d'apprentissage s'impose à qui revendique le titre d'ami (lettre à Swift d'août 1723), le jeune Français se sent touché, non plus seulement dans sa reconnaissance de roturier homme d'esprit, admis dans l'intimité d'un grand seigneur, mais dans une gratitude plus purement humaine pour de vives marques d'intérêt.

C'est assez peu de temps après cette décisive alerte que Bolingbroke, qui semble vraiment jouir de son reste dans cette France intellectuelle et diserte si fort appréciée de lui, tient à se griser de philosophie. Griserie solide, comme il convient à un Anglais habitué au *stout* au moins autant qu'au Sillery; mais griserie de philosophe déterminé, qu'il fait partager à Pouilly, car il écrit à l'abbé Alary à ce moment[1] :

La physique nous occupe un peu : mais c'est la physique qui est fondée sur des observations et sur des expériences, et qui est cultivée par la géométrie. La métaphysique même, mon cher abbé, prend une partie de notre temps; mais c'est la métaphysique qui est fondée sur des idées claires et déterminées. Quand on ne passe pas ces bornes, tout ce qu'on acquiert est véritablement connaissance, et le progrès dans les véritables connaissances est le plus grand plaisir dont la nature humaine soit capable...

Dirait-on pas Voltaire proclamant de Cirey, une fois cette gentilhommière remise en état par l'architecte improvisé que sera notre homme en 1735, sa joie à organiser une vie de

1. Il y aurait une étude intéressante à faire sur ce précepteur de Louis XV. Cf. en attendant L. van Roosbroeck, *Voltaire and abbé Alary* (*Mod. Lang. Notes*, janvier 1924).

plaisante intellectualité avec la divine Émilie, ou avec Algarotti, « qui sait son Locke et son Newton »? « La métaphysique, un peu de géométrie et de physique, ont aussi leurs temps marqués chez moi... » : c'est ainsi, à dix ans de distance, que l'élève continuera à sa façon le maître. Celui-ci organise, au début de 1724, un *symposium* exclusif et privé dont il donne des nouvelles aux amis d'Angleterre, à Pope en particulier :

... Je n'ai l'intention de voir personne les sept ou huit jours qui viennent, sauf la compagnie que j'ai transportée avec moi : à savoir mon jugement et mon imagination. Mon jugement réside dans la tête d'un excellent jeune homme que j'espère vous faire connaître quelque jour, et mon imagination dans celle de Voltaire, qui dit qu'il se présentera lui-même, et que les Muses seront ses répondantes[1].

Vers la même heure, en février 1724, Voltaire ravi mande à M^{me} de Bernières qu'il croit être « déjà à cent lieues de Paris ; milord Bolingbroke me fait oublier et *Henri IV*, et *Mariamne*, et comédiens et libraires[2] ». M^{me} de Villette n'est pas là, et la littérature, plus chère que la philosophie à une Française de son éducation, chômera décidément au profit de celle-ci : la « dame de la Source » ne sera pas, de quelque temps, de ces réunions plus doctes, car il lui faut en Angleterre lutter longuement pour que le « bill de restitution » du patrimoine de son mari ne tende pas à l'exclure de toute hoirie au profit de sa belle-famille.

Ce sera donc dans un château privé de toute maîtresse de maison, ou dans le logis parisien de l'Anglais, ou dans la propriété d'Ablon mise par M^{me} de Ferriol à sa disposition et où Voltaire est fier en 1725 de se rendre « avec milord », que s'effectuent ces dernières rencontres de l'apprenti ès choses d'Angleterre[3]. L'affaire Rohan-Chabot peut venir, et la nouvelle incarcération à la Bastille : Voltaire n'est pas sans pos-

1. Il s'agit de Lévesque de Pouilly.

2. Lettre justement remise à sa date probable par M. Foulet, *Correspondance de Voltaire* (1726-1729). Paris, 1913, p. 31, note.

3. Et au club de l'Entresol. L'*Athenaeum* du 11 janvier 1913 a publié la lettre du 6 octobre 1725 dans laquelle Voltaire déclare à Georges I^{er} qu'il se regarde « comme un de ses sujets ».

séder une certitude qui déterminera, s'il le faut, le choix de sa « retraite ».

III

Notre jeune Français n'était-il pas — avec cette extraordinaire vanité qui donnera prise sur lui à tant de gens — beaucoup plus « manœuvré » qu'il ne l'imaginait par ces aristocrates anglais, amusés et charmés, c'est entendu, par un mince et souple bel-esprit de France, mais assez disposés tout de même à se servir de lui à leur façon? Au lendemain des traités d'Utrecht, et en dépit d'un désir apparemment sincère de faire régner une paix équitable dans le monde, il y a, chez les maîtres britanniques de l'heure, un redoublement bien explicable de hautaine et suffisante supériorité.

C'est à la fin de l'hiver 1718-1719, nous l'avons vu, que lord Stair s'est fait lire des fragments de la *Henriade* par le jeune prodige. Or, Voltaire aura beau répéter que son épopée est, « dans le fond, un éloge de la religion catholique », un tribut qu'il paie à Rome même : il est permis de croire que ce n'est pas précisément de passages pouvant blesser un Écossais orangiste qu'il a donné lecture à l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique. Ne sait-il pas que dans le Discours du Trône, le 2 décembre 1717, le roi d'Angleterre s'est flatté « de chercher le moyen d'unir les protestants de l'Europe dont l'Église anglicane, qui en est le principal boulevard, retirerait le plus grand avantage »[1]? On prend ombrage, dans les milieux diplomatiques français, de la trop grande facilité avec laquelle lord Stair, dans cette même année 1717, fait accorder des passeports à des huguenots réfugiés, sous prétexte que ce sont des citoyens anglais[2]. Enfin c'est en 1717 et 1718 que se trame ce singulier incident : lord Peterborough, accusé par la police vaticane d'avoir comploté l'assassinat du Prétendant, le chevalier de Saint-Georges, est emprisonné dans les États de l'Église, et l'Amirauté arme ses frégates contre le Pape[3]!

1. Aff. étr., Angleterre, vol. 296, fol. 108.
2. *Ibid.*, vol. 298, *passim*.
3. *Ibid.*, vol. 295, fol. 169 en particulier, avec une lettre d'Addison du 14 octobre 1717.

Enfin il importe visiblement à la diplomatie anglaise de détourner la France de ses sympathies jacobites et aussi de toute indulgence pour l'Espagne du cardinal Alberoni.

Dans le groupe intellectuel si distingué dont Bolingbroke est le centre, l'animateur à beaucoup d'égards et l'intelligent Mécène, il convient à cette date d'observer une préoccupation différente et fort avouable, celle de faire estimer au dehors la poésie anglaise actuelle à l'égal des chefs-d'œuvre italiens et français : émulation très légitime qui pousse non seulement les poètes eux-mêmes, mais leurs répondants et leurs « patrons », à s'inquiéter de trouver un écho plus sonore à l'extérieur; car pourquoi ne pas rivaliser avec l'éclat dont Louis XIV avait récemment accru le mérite indiscutable du classicisme français? Une sage hiérarchie des activités littéraires, le choix habile de répondants au dehors sont impliqués dans cette louable ambition. La longue lettre écrite à ce sujet, le 18 février 1724, par Bolingbroke à Pope coïncide assez étroitement avec un des principaux épisodes de l'intimité avec Voltaire pour qu'il convienne d'en citer un important passage; il s'agit de faire valoir *au mieux* une littérature restée encore amèrement insulaire, et qu'on pourrait avec plus de sonorité faire apprécier hors des Iles Britanniques :

Une langue destinée à s'étendre doit se recommander par la poésie, par l'éloquence et par l'histoire. Pourquoi donc notre poésie est-elle si peu demandée parmi les étrangers? Diverses raisons peuvent être données de ce fait, la plus importante assurément étant que nous ne possédons pas un seul grand ouvrage de cette sorte approchant assez de la perfection pour piquer la curiosité d'autres nations, comme la poésie épique des Italiens et la poésie dramatique des Français piquent la nôtre. L'éloquence et l'histoire, Dieu le sait, sont au point le plus bas de la marée descendante : leurs styles respectifs ne sont pas fixés, le barreau et la chaire n'ont pas de standard, et nos histoires sont de pures gazettes, indigestes et d'un style pire. Les choses sont bien différentes en France et en Italie. L'éloquence a été extrêmement cultivée dans ces deux pays, et je ne sais si les Italiens, dans le genre de l'histoire, n'ont pas égalé Grecs et Romains. Guichardin me semble supérieur à Thucydide en un sujet bien plus enchevêtré que les guerres du Péloponèse, et peut-être

l'ampleur de son dessein est-elle, pour Tite-Live, le seul avantage qu'il ait sur Davila.

Bref, des œuvres originales excellentes peuvent seules recommander un idiome et contribuer à sa diffusion. Personne n'apprendra l'anglais pour lire Homère et Virgile en cette langue. Vous, tandis que vous faites des traductions, vous négligez de propager la langue anglaise; et, ce faisant, vous négligez d'étendre votre propre réputation, car vous pouvez être sûr que vos propres écrits vivront aussi longtemps et parviendront aussi loin que la langue elle-même : plus de durée, plus d'espace que celle-ci leur sont interdites.[1]

Or, si l'on constate que plusieurs de ces vues ont leur contre-partie dans les *Lettres philosophiques*, on peut se demander si Voltaire n'était pas choisi, plus ou moins explicitement, comme le porte-voix désirable de l'intellectualité britannique. Sa vive intelligence, sa plume diserte et facile, et aussi ses défauts de caractère, autorisaient un tel choix. Sans doute, l'effet aurait été un peu lent à se produire, puisque tant d'années nous séparent encore de la sonore propagande baconienne, newtonienne, « lockienne », « swiftienne », politique et religieuse des *Lettres* de 1733, mais en faut-il être surpris? Outre que Voltaire n'a pas du tout le goût du martyre, et que son stage en Bastille lui a appris les inconvénients des propos trop libres dans un régime de bon plaisir, il est trop affairé à ses entreprises et à ses spéculations pour y ajouter de propos délibéré : son exil hors de France sera, à cet égard, une heureuse délivrance, puisqu'elle le mettra enfin devant une situation nette. Jusque-là, un homme « entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens », parce qu'il a « un procès, un poème épique, une tragédie et une comédie sur les bras », ne saurait vraiment jouer par surcroît les philosophes, ou même rechercher de préférence leur société. Sous une forme quelconque, l'adhésion de Voltaire à des idées nouvelles, et comme à un ensemble différent de « valeurs », se serait manifestée quelque jour : c'est presque une bonne fortune qui lui advint — si l'on envisage une grande et totale destinée dominant les contingences d'une carrière et les détails d'une simple réussite — par la malencontreuse aventure qui le mit à l'ombre du vieux château symbolique et le confia

ensuite à un exempt chargé de l'éloigner congrûment de ce Paris où il n'avait que trop bien réussi...

Tandis que le poète mordait à l'hameçon des politesses britanniques et se félicitait d'avoir ainsi, pour la *Henriade* et pour lui-même, des protecteurs de rechange, on découvre assez nettement, dans les échanges d'impressions qui vont leur train entre Bolingbroke banni et ses amis littéraires d'Angleterre et d'Irlande, un souci qui est naturel dès qu'on voit toute l'affaire sous le jour convenable. Est-il vraiment leur homme, est-il l'étranger digne de devenir l'associé de Pope, de Swift et des autres, ce remuant Français dont on peut attendre tant de choses? Talent et caractère, est-il digne de l'investiture qu'on lui décerne implicitement? Bolingbroke, en 1724, est fort enthousiaste de l'œuvre d'Arouet. « Dans la *Mort de Mariamne*, écrit-il à Pope, vous trouverez, je crois, cet art que Racine a mis dans la conduite de ses pièces, et cette délicatesse qui paraît dans son style, avec une inspiration poétique dont il a toujours été dépourvu et qui se déploie souvent dans les meilleures tragédies de Corneille. Mais je ne vous en dis pas davantage, puisque l'auteur se propose de vous envoyer sa pièce... »

Pope semble muet sur *Mariamne*, soit que l'envoi de Voltaire n'ait pas été fait ou ne l'ait pas atteint, soit que son jugement soit moins favorable et ne se soit manifesté que par son silence. Mais sa lettre du 9 avril à Bolingbroke contient une sage appréciation du poème de la *Ligue*, lu par lui « avec l'attention qu'il mérite » après que Bolingbroke (et non Voltaire) le lui a fait passer :

Je ne saurais prétendre juger avec exactitude les beautés d'une langue étrangère que je ne comprends qu'imparfaitement. Je ne puis dire mes vues que sur le plan et la conduite du poème, ou au sujet des sentiments. J'admets les machines épiques construites sur des personnifications allégoriques de Vertus et de Vices, ce procédé pouvant à la fois s'appliquer à des sujets anciens ou modernes, à toutes les religions, à toutes les époques. Nous voyons en ces allégories moins des divinités païennes que des passions naturelles.

Va donc pour les allégories! Elles sont aujourd'hui la part la moins tolérable du poème de Voltaire : Pope, rallié à l'es-

thétique classicisante, ne peut mieux faire que d'entériner un procédé qui paraît renouveler à la moderne les divinités d'Homère. Et pour les sentiments de l'auteur, tels qu'ils transparaissent dans l'agencement même du poème? Là encore, Pope se déclare rassuré et donne en ces termes son *satisfecit :*

Il me semble que son jugement sur l'humanité, son observation des actions humaines d'un point de vue de haute philosophie sont parmi les principales caractéristiques d'un auteur qui, d'ailleurs, n'est pas moins un poète pour être un homme sensé, comme l'étaient Sénèque et son neveu. Ne souriez pas, si j'ajoute que je l'estime pour les honorables principes de vraie religion qui paraissent à travers tous ses écrits, et qui me font conclure, bien que je ne connaisse point M. de Voltaire personnellement, que c'est à la fois un *free thinker* et un ami du repos : ni bigot, ni hérétique cependant; adonné à l'étude de la controverse moins que de la raison, et des Pères de l'Église moins que de l'humanité : en un mot, un homme que ses dispositions toutes rationnelles rendent digne de cette portion d'amitié et d'intimité dont vous l'honorez.

Pope, le poète, prend donc la défense de son confrère en Apollon. C'est cette année 1724, qu'on peut considérer comme vraiment critique en la matière, qui a vu Bolingbroke, de retour en France, organiser la diserte retraite où il lui suffira d'avoir avec lui son poète, Voltaire, et son philosophe, Lévesque de Pouilly : la raison avec celui-ci, l'imagination avec celui-là, sont délicieusement pourvues. Quel rigoureux cloisonnement! Et, pour un personnage tel que Bolingbroke, comme il est probable qu'il correspondait à une division sincère des choses et à une façon visible de se comporter[1]! De fait, il passait pour ne pas trouver beaucoup de philosophie dans l'esprit de Voltaire : lui qui se flatte d'avoir suggéré le thème et les développements de l'*Essai sur l'homme* à son ami Pope, il n'avait qu'une confiance relative dans les démarches propres du Français sur les chemins de la « saine raison ». Et c'est de quoi le poète de la *Henriade* ne pouvait

1. Cf. *Works*, éd. citée, t. III, p. 444. *Of human Knowledge :* les poètes (avec les orateurs) sont traités avec une condescendance un peu dédaigneuse : ils sont menés par l'imagination, qui ne donne à leur talent « ni précision, ni propriété ». Il est vrai que Descartes est éconduit avec cette étiquette péjorative de « poète » accolée à ses « rêveries ».

manquer d'être impatient : l'effort de Voltaire, à ce moment, c'est précisément de sauter les barrières ou de les rompre, de détruire une cloison qui confinait trop strictement les nourrissons des Muses dans une région exiguë du Parnasse.

Pour ces Anglais qui demandent à la philosophie de ne pas aboutir au pyrrhonisme, Voltaire n'arrivera pas tout à fait à une telle conciliation des valeurs. Leur « déisme » ne se trouvera pas entièrement satisfait des dispositions assez vacillantes de leur associé français. Et c'est ici que sera le point critique.

On peut se demander si l'impatience irréligieuse de Voltaire, librement affirmée, n'est pas pour quelque chose dans la fameuse déclaration de principes par laquelle, le 12 septembre 1724, Bolingbroke marquait à Swift la différence qu'il tenait à faire entre deux attitudes d'esprit en ces matières :

Il faut, à ce propos, que je rectifie une opinion que je serais désolé que vous entreteniez à mon sujet. Le terme d'*esprits forts*, en anglais *free-thinkers*, est, selon mon observation, appliqué ordinairement aux êtres que je considère comme la peste de la société, parce que leurs efforts visent à en défaire les liens, à enlever au moins un des freins de la bouche de la bête sauvage nommée l'homme, alors qu'il ne serait pas mal de le réfréner par un grand nombre d'autres. Ils vont même plus loin. La religion révélée est un édifice sublime et magnifique élevé à côté de l'humble et simple bâtisse de la religion naturelle[1].

Et, de même, Voltaire pourrait bien être le pyrrhonien « Damon » des lettres à Lévesque de Pouilly, proclamant que « matière, mouvement, pensée, sont éternels », tandis que Bolingbroke pose en principe que « le monde a un commencement » et qu'il y a dans toutes les religions une vérité fondamentale; « Damon » se moque de tout ce que les doctrines théistes ont dit d'absurde et de contradictoire. C'est là, évidemment, bien avant les manifestations plus connues de dif-

1. La *Biographia Britannica*, art. SAINT-JOHN, p. 3580, note O O, donne du « théiste » à la Bolingbroke, différent du « déiste déterminé, sceptique absolu en matière de religion révélée », une définition assez subtile dans ses *distinguos*.

férences doctrinales, un point de désaccord essentiel : quelques politesses faites incidemment par l'auteur du *Dictionnaire philosophique* à l'Être suprême ne suffiront pas à arbitrer un tel différend — et c'est toute l'action de Voltaire outre-Manche qui s'y trouve peu ou prou impliquée[1].

Une autre *limite* encore trace sa démarcation — faut-il dire sa barrière? — entre les idées de nos Anglais et la personnalité de l'agile Français. Certains procédés de celui-ci, bien avant le voyage d'Angleterre, ne sont pas de nature à plaire à ceux-là. L'affaire de la *Henriade* — encore! — et de ses dédicaces fournit une occasion de secret froissement. Bolingbroke se demande si Voltaire joue vraiment franc jeu dans sa quête aux patronages; il écrit à M^{me} de Ferriol le 24 novembre-5 décembre 1725 :

Avez-vous reçu, il y a quelque temps, une lettre que je vous ai écrite, avec une seconde que j'ai écrite à Voltaire? Vous m'avez dit dans une des vôtres qu'il voulait me dédier son poème. Un aussi bel ouvrage demande un patron plus considérable. Je suis prêt à lui rendre tous les services qui dépendront de moi : l'amitié que j'ai pour lui et le mérite réel de son poème m'y engageront de reste, et je n'ai besoin d'aucun autre motif. Il se peut donc qu'il change de dessein : il se peut même qu'il ne l'ait jamais eu; mais la grâce que j'ai à vous demander, c'est de le sonder de fort loin sur ce sujet, et de tâcher de me mettre au fait de ses intentions : je vous en dirai tout naturellement la raison. Je serais curieux de savoir comment il veut parler de moi par une raison toute opposée à celle qu'avait Cicéron, quand il écrivait à son ami Lucceius : *Je crains les louanges, parce que je crains le ridicule*. J'aurais d'autres choses à vous dire sur ce sujet, mais en voici assez pour le coup. Gardez-moi le secret, et répondez-moi à votre loisir...

Il semble que M^{me} de Ferriol, assez inquiète de l'irritation qui se cache sous ces dernières lignes, ait mis grande diligence à « sonder de loin » l'ami de son fils et à mettre son

1. Cf. en particulier, p. 230, où « Damon » est embarrassé, malgré sa souplesse de dialectique, par l'argument de la *tradition*, comprise dans un sens providentialiste et optimiste. En 1735, Bolingbroke insistera surtout sur la distinction entre l'historicité de la Bible — parfaitement vaine — et sa valeur doctrinale, nécessaire « aux intérêts de la religion » (*On the study of history*).

correspondant au fait de ses intentions, car Bolingbroke réplique, moins de quinze jours plus tard, à une réponse qui nous manque :

Ce que vous me mandez de Voltaire et de ses projets est dans son caractère, et tout à fait probable; ce qu'il me mande est tout à fait contraire. Je lui répondrai dans quelque temps d'ici, et je lui laisserai toute sa vie la satisfaction de croire qu'il me prend pour dupe avec un peu de verbiage...

Est-ce lire entre les lignes que de supposer, chez Bolingbroke, cette conviction — la plus grave pour un homme de sa qualité — que Voltaire « n'est pas un gentleman »? Et ne faut-il point, d'avance, expliquer par là le fameux incident londonien, bien vraisemblable si l'on songe aux circonstances, où le petit Français devait, en mai et juin 1727, être accusé par ses relations anglaises de trahir fort vilainement un très important secret, l'identité du pamphlétaire THE OCCASIONAL WRITER[1], dans l'entourage de Walpole et dans les milieux de la Cour avec lesquels Bolingbroke et son groupe restaient en guerre?

Quoi qu'il en soit, c'est un peu les limites mêmes[2] de l'ac-

1. Voir à l'appendice VI de L. Foulet, *Correspondance de Voltaire* (1726-1729). Paris, 1913, p. 258, la reconstruction de cette affaire. Il est curieux que Mlle Aïssé, dans une lettre de 1727, signale que « Bolingbroke nie hautement les lettres » en question.

Bolingbroke proclamait, en raison même des inextricables manœuvres qui constituaient l'essentiel de la vie parlementaire, une prétention à ne pas « faire les choses à demi », et la hautaine affirmation que « consentir à trahir des particuliers, ou à révéler ce qui m'a été confié ce serait me déshonorer à jamais... » (d'après une lettre de Stair, qui essaie de l'employer à son information diplomatique).

2. Le futur contrôleur général Silhouette, très recommandé outre-Manche où il apprend l'anglais, écrit de Londres le 4 février 1734 (Aff. étr., Angleterre, vol. 383, fol. 215) et répète évidemment le jugement de son hôte au moins autant qu'il affirme le sien : « J'ai été en général fort bien accueilli de toutes les personnes à qui j'ai été recommandé et particulièrement de Mylord et Mylady Boulinbrock (*sic*). Je m'arrêtai en allant à Oxford à leur maison de campagne où je restai deux jours. Il y avait le chevalier de Windam (*sic*), ami de Mylord. La conversation a roulé sur les belles-lettres, la politique, le commerce et les finances. Nous y avons lu le manuscrit de la nouvelle tragédie de M. Voltaire qui est bien remplie de négligences. Mylord est reconnu pour un des premiers génies de l'Europe... » Ce jeune homme est bien sévère pour une pièce qui est sans aucun doute *Adélaïde Du Guesclin*, sans cesse retouchée en 1733, représentée sans aucun succès le 18 janvier 1734, imprimée en mars, semble-t-il. C'est donc dans l'intervalle qu'une des rares

tion voltairienne en Angleterre qui se trouvent déterminées par ces réserves de la première heure. Lady Bolingbroke, se souvenant de leur commune nationalité, reste visiblement plus serviable à Voltaire que son mari : c'est elle qui envoya la *Henriade* à Swift; c'est elle qui concilia à *Mariamne* et à la *Henriade* les bonnes grâces de la Princesse de Galles. Par ailleurs, les légendes vont vite assez grand train, n'empêchant pas les succès littéraires de l'écrivain, nuisant toutefois au plein épanouissement de sa renommée personnelle. Pope et sa femme auraient eu à se plaindre de lui à table; Gray, selon Walpole, ne pouvait entendre sans impatience le nom de Voltaire, tant il le trouvait « vil », tout en admirant son esprit; et il serait allé jusqu'à dire que l'écrivain français, s'il avait fait en Angleterre un plus long séjour, y aurait été pendu pour falsification de billets de banque[1]. On connaît les vers parodiques de Young sur son confrère de France, et les démêlés de celui-ci avec Warburton : même si, dans tout cela, il n'y a que légende calomnieuse, on peut regretter que le confident de Bolingbroke ait pu si aisément encourir une réprobation qui semblait justifiée à tant d'Anglais.

IV

M. Foulet en a fait la juste remarque[2] : Voltaire, à sa sortie de la Bastille, n'était nullement banni du royaume; il lui était simplement défendu de s'approcher de Paris de plus de cinquante lieues. S'il va en Angleterre, c'est donc qu'il lui plaît de s'y rendre. M. Lanson, non moins justement, a insisté sur les dispositions apportées outre-Manche par le visiteur. « L'Angleterre a mûri, armé, excité Voltaire : elle ne l'a pas fait[3]. »

copies manuscrites a été mise à la disposition de Lord et Lady Bolingbroke : s'agit-il d'une politesse à faire ou d'une protection à trouver? L'œuvre ne sera dédiée à personne, et il y a peut-être là une affaire inconnue de dédicace manquée.

1. D. C. Torcy, *Gray and his friends : letters and relics*. Cambridge, 1890, p. 286 (d'après Mason et Warburton).

2. *Le Voyage de Voltaire en Angleterre* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, 1906, p. 2).

3. *Voltaire* dans la collection des Grands Écrivains français, p. 36. M. G. Ascoli a touché à cette question dans la *Revue des Cours et Conférences*, 1923-1924, p. 16-24.

On pourrait aller plus loin encore. En dehors de la question, si importante pour sa renommée et pour ses finances, d'une édition britannique de la *Henriade*, Voltaire se devait, en somme, de passer la Manche pour « vérifier » des idées qu'il s'était faites, ainsi qu'il arrive, par flatteuse anticipation, mais qu'il n'avait plus guère à découvrir. Il serait à peine paradoxal de dire que le séjour en Angleterre, en dehors de certaines « choses vues », représente plutôt, au fond, une déception qu'une découverte. L'île inconnue était une île bienheureuse, à n'y point regarder de trop près : la pratiquer n'était pas le plus sûr moyen de lui faire bonne mesure. Ne disons rien de la terrible vénalité parlementaire de ces années-là, ni de la féroce guerre civile de pamphlets et de dénonciations dans laquelle l'hôte français se hasardera peut-être à son grand dam. Mais, dans une « nation de philosophes » qu'on tenait à opposer à la France « superstitieuse » du fidéisme catholique, des miracles jansénistes, des prophéties calvinistes, était-il normal que les « enthousiastes » religieux fissent si grand bruit? De cette scandaleuse découverte, les premières des *Lettres anglaises* portent témoignage, avec l'indice manifeste d'une curiosité scandalisée, déconcertée, pour un « peuple si extraordinaire »[1]. Les goûts personnels de Bolingbroke, l'effort classicisant de ses amis semblaient garantir une littérature régulière et un théâtre « bienséant » : qu'étaient-ce donc, à Drury Lane et à Lincoln's Inn Field,

1. Et encore faut-il se garder d'être trop affirmatif là-dessus. Il est précieux de savoir que dans la Bastille assez familiale où Voltaire avait quelque liberté de mouvement, un quaker authentique était détenu en même temps que lui. La Correspondance diplomatique (Angleterre, t. 355, fol. 29 et suiv.) s'occupe assez longuement et instamment de ce personnage. On transmet à Londres une requête au roi de France, 15 [ou 16] avril 1726 : « Marie Lacy, femme de Joseph Lacy, négociant anglais, et Trembleur ou quaker de profession, représente très humblement à Votre Auguste Majesté qu'il y a plus de cinq mois que son mari est détenu prisonnier à la Bastille par lettre de cachet subrepticement obtenue par le s^r de Walpole, ambassadeur d'Angleterre. » Devait-il — demande une note — sous l'influence de l'abbé Girardin, docteur en Sorbonne, « se convertir et travailler à l'arrangement de ses affaires »? Une autre note à M. Hérault [lieutenant genéral de police], le 18 avril, résume le cas « du nommé Lacy, négociant anglais, que vous savez qui a été mis à la Bastille il y a près de six mois » (*ibid.*, fol. 31). Il n'est pas autorisé à recevoir de visites du dehors, mais semble être traité avec égards.

que ces fossoyeurs et ces ivrognes qui paraissaient sur la scène, et que signifiait cette exhumation du « barbare » Shakespeare dans un pays où le *Caton* d'Addison avait donné l'exemple de la sagesse[1]? Que de fâcheuses anomalies dans un pays qu'il eût été si commode d'opposer et de donner en exemple, sans réserve et sur toute la ligne, à une France ignorante de la cosmographie de Newton et du sensualisme de Locke!

Ainsi s'expliqueraient aussi, au fond, les lacunes trop évidentes dans la célèbre enquête du visiteur, d'abord la méconnaissance de conditions fort peu favorables pour les gens de lettres, avec l'horrible Grub Street qui devenait leur refuge, puis l'indifférence à l'égard de ces grands faits sociaux ou intellectuels : l'activité de De Foe, l'auteur de *Robinson Crusoe*, le développement du *Gulliver* de Swift, les débuts de la poésie descriptive avec l'*Été* de Thomson, le succès du *Beggar's Opera* de Gay et les triomphes de Haendel. Il va s'y ajouter, entre 1729 et 1733, l'extension du méthodisme et l'aube du drame bourgeois...[2].

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » : la grave parole que se fait dire par son Dieu ce Pascal que son ennemi appellera « le misanthrope chrétien », c'est en somme celle qu' « Albion » pouvait adresser au Français de trente ans qui de bel-esprit se faisait philosophe, en même temps qu'il se proposait de révéler à ses concitoyens l'île merveilleuse sur laquelle il voulait leur faire prendre modèle.

Fernand Baldensperger.

1. En mars 1726, Pope avait été tout aussi furieux du *Shakespeare restored* de Theobald, si différent de sa propre édition de 1725.

2. J'ai signalé quelques-uns de ces « manques » dans un article de l'*Archiv* (1913), *la Chronologie du séjour de Voltaire en Angleterre et les « Lettres philosophiques »*; on en trouvera d'autres relevés dans H. Perrochon, *Voltaire juge des classiques français du XVIII^e siècle*. Fribourg, 1925, p. 63 et suiv.

L' « ACADÉMIE CELTIQUE »

ET

LA CHANSON POPULAIRE

Quand l'Allemagne se tourna vers ses chants populaires, elle obéissait à une nécessité. Dans le morcellement politique et la soumission de la littérature aux influences étrangères, comment se manifester à soi-même sa force, son originalité, son *être?* En se découvrant des trésors propres : dans leur modestie, les chants populaires étaient les témoignages à la fois les plus probants et les mieux imprégnés d'une saveur autochtone; ils étaient comme les preuves d'un droit à la vie, les gages d'une existence nationale déjà séculaire. D'où, pour beaucoup, cette passion à les rechercher, à les exalter. La France, qu'avait-elle besoin de pareilles justifications : vieux pays possesseur dès longtemps d'une individualité globale, royaume serré autour d'un souverain, puis république plus consciente encore de l'entité qu'elle constituait, et chaque région volontairement donnée aux autres par le pacte de la Fédération? Mais de confiance en soi un peuple n'a jamais assez, et de prestige il ne se rassasie point. La même recherche qui naquit en Allemagne de l'humiliation vint à la France de l'orgueil. En plein triomphe napoléonien elle se pencha sur les vestiges de son passé, et, sous l'impulsion du Maître, fonda, l'an 1807, l'Académie celtique. L'épître dédicatoire à Joséphine qui ouvre le premier volume des *Mémoires* le proclame : « Madame, le désir de retrouver et de réunir les titres de gloire légués à leur descendans par les Celtes, les Gaulois et les Francs, a fait naître l'Académie celtique. »

Les devises sont superbes : *Sermonem patrium moresque requirit*, et *gloriae majorum*. Victorieuse de l'Europe, la France paraît à ces savants digne de les préoccuper par ses

illustrations antiques; le désir surgit de prouver que tant d'éclat n'est pas accidentel, mais attaché à ce sol, à cette race, qu'il durera puisqu'il remonte si haut[1].

Humiliation, enivrement, il semble que pour fixer l'attention sur les chants populaires, l'un ni l'autre ne suffise seul; un mélange, à proportions variables, est indispensable! L'Allemagne avait attendu la satisfaction que lui apportait la guerre de Sept ans. La France s'irrite contre l'Angleterre qui veut « s'approprier la primogéniture celtique » (t. I, p. 15). Comme l'Allemagne, elle sent la honte d'être étrangère à ses origines, et, chez soi, ainsi que dans une contrée inconnue (t. I, p. 38). Comme l'Allemagne encore, elle est poussée par un sentiment d'émulation. Herder fouettait l'amour-propre de ses concitoyens en leur vantant les efforts britanniques en faveur des productions nationales; même, quoiqu'il essayât surtout de les détourner d'imiter la France, il ne pouvait s'empêcher de leur citer les Caylus, les Sainte-Palaye. Cette jalousie, principe d'activité, aiguillonne les fondateurs de l'Académie celtique : « Quoi! il existe à Londres une société de voyageurs africains, une de voyageurs athéniens, une autre d'orientalistes, et à Calcuta une société de recherches asiatiques... et nous n'aurions pas en France une société d'antiquaires et de voyageurs français! Quoi! la Grèce a son Pausanias, l'Angleterre a son Camden, la Suède a son Dalberg, et la France n'aurait pas de nouveaux Pausanias, de nouveaux Camden! » (t. I, p. 38). Ah! la société d'antiquaires de Londres, celle d'Édimbourg, l'Académie étrusque de Cordoue, les groupements de Florence, de Copenhague, de Stockholm, de Moscou, tous adonnés à l'histoire ancienne de leurs patries! (t. I, p. 39-41). L'Académie celtique les énumère; et s'enflamme : « Quoi! il y a à peine un siècle que la Russie est sortie de la barbarie, et elle s'occupe déjà de revenir sur les temps anciens de son histoire... et nous...! Non, il ne sera pas dit que la France... [etc.!] » (t. I, p. 41-42). Ainsi se conjuguaient, en un verbe oratoire, la vergogne et l'instinct de rivalité.

1. T. I, *Épître dédicatoire*, et, de même, p. 21 et suiv. Sauf indication contraire, les citations contenues dans cet article viennent des *Mémoires de l'Académie celtique*, 5 vol. in-8° avec planches. Paris, 1807 à 1812.

L'ambition de l'Académie celtique n'était pas mince. Elle ne tendait à rien de moins qu'à assurer au peuple français le titre de « Fils aîné des Celtes ». Car ces gens de science nourrissaient pour les Celtes une singulière partialité. Le temps n'était pas loin où l'avocat Le Brigant de Tréguier avait donné à l'Europe le spectacle de sa celtomanie. Cet homme « vraiment extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit vif, caustique et mordant dans la dispute », avait la conviction d'être le *dépositaire de la langue primitive des hommes :* le celtique réincarné dans le bas-breton. Il fut le Don Quichotte de cette Dulcinée d'un nouveau genre, et la préféra à ses deux femmes successives ainsi qu'à ses vingt-deux enfants. Il proclamait « qu'il n'est pas possible de prononcer un seul mot qui ne soit celtique » et réduisait entre autres au bas-breton le sanscrit, le hottentot et le punique. Plein de connaissances, d'enthousiasme, de générosité, pauvre, et si digne d'estime que ce fut pour remplacer son dernier fils que La Tour d'Auvergne s'engagea comme volontaire à l'armée de Sambre-et-Meuse, il eut dans ses dernières années une phrase poignante : « J'ai encore du feu, s'il était attisé; la mèche brûle, l'huile se consume, dans peu la lampe cessera d'éclairer; il y avait cependant de quoi éclairer les nations [Ecce citò in pulvere dormiam et si manè me quaesieris, non subsistam][1]. » Maître de Court de Gébelin et de La Tour d'Auvergne, sympathique mais fol, son exemple incitait nos académiciens celtiques à des prudences. Ils n'en considéraient pas moins les Celtes comme une nation antérieure à toute autre et dont la population s'étendit jadis jusqu'aux limites de la terre. Nation assez longtemps dominatrice pour que toutes les langues se soient teintées de la sienne et qu'il faille y voir la source de ces mots qui se retrouvent partout sans qu'on leur puisse assigner de racine. Nation assez sage et haute pour que les principes du druidisme aient inspiré « Zoroastre, Orphée, Pythagore, Zamol-

1. Je me sers surtout dans ce passage sur Le Brigant de la *Notice* d'Éloi Johanneau, substantielle et amusante (t. V, p. 5 *bis* et suiv.). Cf. Tronchon, *Herder en France,* p. 65 et suiv., qui cite d'autres témoignages. La dernière phrase vient d'une lettre de Le Brigant à Éloi Johanneau (1801). Sur le mouvement chez nous des études celtiques dès la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, cf. Van Tieghem, *Ossian en France,* t. I, p. 193 et suiv.

xis et tant d'autres philosophes », et que l'on doive enfin reconnaître les druides pour « les fondateurs de la morale » et « les créateurs de l'ordre social[1] ». Comment résister à la tentation de s'annexer pareils ancêtres?

De telles erreurs, l'état de la science et celui du patriotisme les rendaient sans doute inévitables. Les incriminer serait injuste. Peut-être, aussi, les regretter. L'essentiel n'était pas, dans ces ébauches de préoccupations linguistiques ou autres, la fermeté de la doctrine, mais la vigueur de l'impulsion. Grâce aux questionnaires de l'Académie celtique, lancés à travers les départements, les curiosités locales s'éveillent. Le gouvernement prêche d'exemple, et Crétet, ministre de l'Intérieur, voulant recueillir « des échantillons des idiomes usités dans l'étendue de l'Empire », et les comparer entre eux, demande à chaque patois une traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue (t. II, p. 118 et suiv.). Les membres de l'Académie partent en voyage à travers la France et tâchent de surprendre sur place les coutumes subsistantes. Des correspondants provinciaux apportent leur contribution volontaire à la collection des faits. Comme il s'agit le plus souvent de rendre compte, en toute simplicité, de ce que les yeux ont entrevu ou les oreilles perçu, les partis pris théoriques ont peu de place et les constatations n'en sont d'ordinaire pas faussées. Tout y passe, la mythologie celtique, la langue slave, tel monument romain de Paris ou des bords de la Loire, l'alphabet ou les médailles celtibériennes, une hache de pierre, un roman breton, le temple de Montmorillon ou de Lanlef, le calendrier, l'onomastique et l'étymologie, les inscriptions et l'architecture « appelée improprement gothique », les dolmens, les vases lacrymatoires, le château d'Anet, les menhirs, etc., etc. Mais la grande place est faite aux usages, aux traditions; et naturellement les contes de fées et les chansons s'inscrivent au programme. Dès le discours d'ouverture, le secrétaire perpétuel, Éloi Johanneau, rappelait l'importance des « traditions populaires trop généralement négligées ou méprisées » et qui ont produit « l'Edda et Os-

1. T. I, p. 16 à 20. Pour mesurer rapidement les progrès de la science, quant aux questions celtiques, il suffit de parcourir *Les Celtes*, par A. d'Arbois de Jubainville. Paris, 1904.

sian ». Il recommandait de « consulter le peuple, dont toute la science n'est que traditionnelle, dont les expressions même ne sont que des formules consacrées », et de ne pas imiter ces Grecs et ces Romains des derniers temps qui, faute de les entendre, traitaient de *fabulas aniles* les fables mythologiques de leurs dieux. Au lieu de moquer les « contes populaires », il faut y voir les restes d'une sagesse ancestrale (t. I, p. 51-63). Sitôt que des possibilités d'enquêtes sont envisagées, Mangourit écrit à ses confrères : « Vous n'oublierez pas de demander les anciennes poésies, chansons, et leurs airs notés en musique » (29 messidor an XIII, t. I, p. 73). Et, sur les quatre paragraphes du questionnaire, le troisième commence par cette interrogation : « Quels sont les jeux particuliers de chaque pays, les chansons, leurs airs, sont-ils tristes ou gais? Quels sont les danses et les instrumens de musique? Y a-t-il quelques chants qui semblent appartenir à une haute antiquité? Quels sont les proverbes, les adages, les rébus particuliers à chaque pays? » (t. I, p. 82-83). Cette fois encore l'administration dit son mot et Crétet, le 26 janvier 1808, demande, outre les échantillons dialectaux, *des chansons populaires*[1].

Trait notable que la reconnaissance officielle des chansons, et, du même coup — Herder eût applaudi — cette consécration des mélodies qui les portent. Pourtant, quelle petite part reste la leur! L'Académie celtique ne songe pas un instant à leur attribuer une importance propre. Leur étude n'est pas une fin, mais un moyen. Par les chansons se transmettent d'anciennes croyances, d'anciens vocables; elles sont les reflets de vieilles choses, de vieux modes de penser ou de sentir; elles instruiront sans doute sur ces Celtes incomparables : à ce titre seulement s'étend sur elles la vigilance de l'Académie. Jamais elles ne deviendront à ses yeux, comme à ceux de Herder, une richesse qui se peut suffire, une beauté qui s'impose de soi. L'auteur des *Idées* avait, lui aussi et bien davantage, ses con-

1. « Dans le cas où il existerait en bas-breton des *Chansons populaires*, ou d'autres morceaux propres à faire connaître les mœurs et les usages des habitans des campagnes, je ne pourrais que vous être extrêmement obligé de vouloir bien m'en donner connaissance » (t. II, p. 126, même lettre du 26 janvier 1808).

ceptions générales, et ce fut la curiosité de l'humanité primitive qui l'attira vers les chansons populaires et ne le quitta plus. Mais sans jamais l'arrêter d'ouvrir sur ces petits poèmes un regard émerveillé. Il pouvait bien avoir édifié des théories sur les origines; il n'en plantait pas moins là sa philosophie et partait vers son domaine plus personnel encore : la poésie. Au contraire, les principes scientifiques de l'Académie semblent lui fermer l'univers esthétique. Ils ne sont pas assez virulents pour empêcher les observations d'être objectives; mais, obsédés inconsciemment par la pensée que leurs notes seront employées à des conclusions celtisantes, les collecteurs craindraient pour la plupart d'y ajouter un mot qui ressemblât à une appréciation d'art.

Du moins, ces notes, les prenaient-ils. Le comte de Sorgo, à propos des peuples slaves, s'engage dans les développements déjà vieux sur « l'intelligence remarquable de ces peuples qui, privés du secours des arts, savent y suppléer par une sorte de génie souvent en défaut chez l'homme des nations plus avancées dans la civilisation ». Il parle du « paysan peu instruit » qui chante les exploits de ses ancêtres « sur une gamme peu étendue, divisée par quarts de ton, et basée sur un système différent de celui de Gui d'Arezzo ». Mais, d'habitude, il s'agit de la France même. La moisson est variée. Voici les cris des Solognots courant à l'entour de leurs blés, le dimanche des Rameaux, des torches de paille enflammées en main : « Branlons, brûlez, par les vignes et par les prés. Sortez, petits mulots, des blés... »; la facilité improvisatrice des habitants du Bas-Léon; les cornets à bouquin, les *vèses*, les binious et les cornemuses; les couplets que les femmes de La Tombe (près Montereau) récitent le dernier jour du carnaval, en s'introduisant dans les maisons des nouveaux ménages, sur l'air de l'épître qu'on chante à la grand'messe :

> Comment cette semaine nous serons traitées!
> Le lundi du bouilli,
> Le mardi du rôti,
> Le mercredi du jambon,
> Le jeudi un chapon...

Voici les veillées lorraines où les assistants reprennent tour à

tour les contes de l'ancien temps, et les soirées filandières d'Ille-et-Vilaine où l'on cause, conte, chante; les airs de danses landais, tout d' « inflexions de voix brusques, rauques, sauvages, sans mesure », et les lamentations des veuves de la contrée quand elles développent sur le corps du mari trépassé les évocations de la vie commune; les compliments des gens du pays chartrain aux nouveaux époux, puis leurs cantiques sur des rythmes de Noël :

> Voisins et voisines,
> Bien venus soyez,
> Pour chacun chopine,
> Ne vous enfuyez;
> Car suivant les traces
> De nos pères vieux,
> Faut boire après grâces,
> Pour être joyeux.
> Alleluia, etc.

Voici encore la mention d'une romance « extrêmement triste » que, dans l'arrondissement de Remiremont, une jeune fille chante à la mariée, « sur un mode très tendre », pour lui faire regretter « la noble qualité de fille », et de ces rondes des banvolles (bannières), qu'il y a pour la mi-carême, dans les communes d'Eure-et-Loir : la cadence est « régulière, mais pleureuse », comme pour endormir un enfant, et le refrain seul enlève les danseurs. Le contremaître de la marine qui fait à l'Académie celtique cette dernière communication regrette de ne pas être assez musicien pour noter l'air de la danse, mais il l'a bien retenu et se promet de le fredonner en personne « lorsque nous aurons occasion de nous voir[1] ». Tout au long est citée la *Chanson du Ban*[2], en honneur des jours de noce aux environs de Chartres,lors qu'une troupe de laboureurs veut se faire ouvrir la porte :

CHANSON DU BAN

> Sur le pont d'Avignon j'ai ouï chanter la belle,
> Qui dans son chant disait une chanson nouvelle (*bis*).

1. Sur tout cela, voir t. II, p. 28, 211, 368 et suiv., 377, 449-450; t. III, p. 448-449; t. IV, p. 78, 252 et suiv., 338; t. V, p. 246; t. IV, p. 461 et suiv.
2. T. IV, p. 257 et suiv. Le ban « est un bouquet au milieu duquel on place une petite figure d'un attribut de métier ».

Il faut brider Moreau et lui mettre sa selle;
Puis piquer de l'épron jusqu'au lieu de la belle (*bis*).

Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée.

La mariée répond par des phrases savoureuses et sans modestie :

Comment que j'ouvrirais? je suis au lit couchée,
Auprès de mon mari qui me tient à brassée (*bis*).

Et comme il m'y tiendra pendant cette nuitée
Attendez à demain la fraîche matinée (*bis*).

Les jeunes hommes répliquent, et leurs paroles d'abord uniquement pittoresques et même drôlatiques prennent ensuite on ne sait quel envol d'un instant avant de retomber :

Comment que j'attendrais? J'ai la barbe gelée!
La barbe et le menton, la main qui tient l'épée (*bis*).

J'ai mon cheval grison qui en a la tranchée;
Et mon petit chien blanc qui mord dans la gelée (*bis*).

Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée.
Sont trois petits oiseaux qui ont pris leur volée (*bis*).

Ils ont volé si haut, qu'ils ont la mer passée;
La mer et les poissons et toute la marée (*bis*).

Sur le château du roi ils ont pris reposée;
Ils ont pondu, couvé, ont amené grouée (*bis*).

Sur la table du roi ils ont pris leur bechée.
Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée (*bis*) [1].

1. L'auteur de l'article donne aussi une autre version :

« Sur le pont d'Avignon j'ai ouï chanter la belle.
Elle chantait d'un chant si doux,
Comme une demoiselle lon la,
Comme...
Le fils du roi l'a entendue (*bis*),
Du logis de son père lon la,
Du logis...
Il appela ses serviteurs (*bis*),
Valets et chambrières... lon la,
Valets et...
Que l'on bride mon cheval,
Et lui mette sa selle... lon la,
Et lui mette...

Les estimables collectionneurs se gardent de commenter ces citations. Ou, quand ils s'y risquent furtivement, ils ne joignent pas toujours l'admiration au zèle. Sous quelques mots rapides l'ironie traditionelle se laisse deviner. Elle se comprend pour la litanie du bouilli, rôti, jambon, chapon ; il est dommage qu'elle empêche Thomas de Saint-Mars de donner quelque « échantillon du produit des muses sauvages de *son* pays », la Loire-Inférieure (t. II, p. 379). Aussi des remarques même élémentaires, mais qui contiennent les germes d'une appréciation, et surtout sans sarcasme, étonnent-elles comme une rareté. On sait gré à Thomas Reboud de dire à propos des habitants de certaines villes de l'Ain qui lui semblent descendre des Arabes : « Les chants des Burhins et de leurs voisins sont lents et monotones ; ils semblent tenir du ton de la romance, très usitée chez les Maures » (t. V, p. 23).

Entre toutes les notices il en est une qui donne aux chansons une place importante et se hasarde presque à les évaluer littérairement : celle de Larevellière-Lépeaux sur le « patois vendéen[1] ». Vendéen, lui aussi, d'origine, avocat, botaniste, député aux États-Généraux de 1789, membre de la Législative, de la Convention, du Directoire, et théophilanthrope, Larevellière se raidissait dans son opposition à l'Empereur et se consolait de l'inaction par les chères études. Quoique membre de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie celtique, il se refusait à paraître à leurs séances, mais leur envoyait des communications. Il possédait des goûts idylliques, avait appelé son fils Ossian, aimait en Monsigny « le musicien par excellence pour peindre la naïveté villa-

Monsieur, où voulez-vous aller ?
Ce n'est qu'une bergère... lon la,
Ce n'est qu'une...
Bergère ou non, je la veux voir.
Ou que mon cheval en crève lon la,
Ou que mon cheval...

Sur cette chanson « populaire surtout dans la région ouest de la France », et qui « avait été déjà imprimée, au moins fragmentairement, au XVIe siècle », et, d'ailleurs « de beaucoup antérieure à cette date », voir Tiersot, *Histoire de la Chanson populaire en France*. Paris, 1889.

1. T. III, p. 267 et suiv., 370 et suiv. Voir les *Mémoires de Larevellière-Lépeaux... publiés par son fils*. Paris, Plon. La *Notice sur le patois vendéen* fut rééditée en 1868 à Niort et à Fontenay par Dugast-Matifeux.

geoise », et son ami Ducis lui envoyait « la romance du pauvre Bélisaire », ou encore « une romance écossaise bien mélancolique en vingt-six couplets » pour que sa fille Clémentine les chantât accompagnée du piano ou de la harpe. Bref, ayant communiqué à ses collègues ses remarques sur le patois de sa région natale, il voulut leur donner à lire quelque production de ses compatriotes. Mais ne trouva parmi les recueils imprimés rien qui en valût la peine. Il préféra les chansons « qui se transmettent par tradition » et où il jugeait que se rencontrent « les meilleures pièces ». Il reproduisit, sous la forme dialectale et en traduction française, la chanson du paysan qui vient de voir la ville de Poitiers pour la première fois, la complainte du pauvre Vendéen, et le récit coloré d'une scène de foire; il en nota les airs, et encore celui d'une danse. Il sut voir que la manière dont le campagnard à Poitiers décrivait les objets était « si plaisante », « si conforme à la nature de ses idées et de ses connaissances », que le morceau y gagnait son « originalité ». Il sut indiquer ce que le tableau des chagrins et des misères du lamentable mal marié avait de « vrai », de « naïf », de « touchant[1] ».

1. A notre tour citons quelques strophes, de la traduction française (p. 375 et suiv.) :

« C'est ces jours un beau matin
Que j'épousai Marjolette ;
Que le prêtre et le sacristain
Firent mes culottes [mes goussets] nettes,
Un bon écu pour le premier,
Cinq sous au second pour sonner.

Refrain

Ceux-là se trompent, qui cherchent
Le bien-être en mariage.

...
Dans un ménage il faut un poêlon,
Un pot, une marmite;
Un tamis, un travouil, un chaudron;
Tout plein d'ustensiles;
Un chatelet, des ties, des fuseaux,
Des sabots, des lacets, des couteaux.

(*Refrain*)

...
Ce n'est pas tout, c'est bien pis
De notre ménagère!

Enfin, il conclut que les airs de ces chansons sont une preuve à l'appui de « ce qu'on a déjà observé; c'est qu'en général, la musique des peuples sauvages, un peu avancés dans la civilisation, est empreinte d'une forte teinte de mélancolie, et que le mode mineur est celui qui y domine[1] ».

Savais-je, moi, quand je la pris,
Qu'elle serait la première
A mettre mon âme aux abois
Par tout ce qu'elle veut avoir!
(*Refrain*)

Tantôt il lui faut une jupe de dessus,
Tantôt une jupe de toile;
Un tablier, un cotillon,
Des coiffes, des brassières.
A Jeannot il faut un habillement,
Puis à François un bonnet gris.
(*Refrain*)

Ils mangent, que cela fait pitié
Dans ce chétif ménage!
Marie prend un gros morceau de pain,
Et Pierre de la bonne chère.
Quand ils ont tout leur content
Il faut que je jeûne en attendant.
(*Refrain*)

...
Que je sois en mon lit accablé,
Que la fièvre m'y mange;
Je n'ai rien pour me soulager
Du mal qui me mange.
De l'eau froide en un pot à l'eau;
Du pain, et rien pour le graisser.
(*Refrain*)

Encore si, pour me gouverner,
J'avais ma compagne!
Mais elle a sa vache à garder :
Il faut qu'elle soit soignée
Bien mieux que moi et mes amis,
Car c'est la coutume en ce pays!
(*Refrain*)

C'est pourtant sur ces deux bras
Que roule la dépense!
Quand ces deux bras n'iront pas,
Que deviendra la chance?
. . . .
. . . .
(*Refrain*)

1. Il va de soi que nous ne nous préoccupons pas ici de discuter les théories,

*
* *

En 1813, l'Académie celtique change de nom, ses ambitions se modifient, elle devient la Société des Antiquaires de France. Elle laissait cinq volumes de Mémoires : peu de chose, somme toute. Mais, grâce à elle, l'attention s'est portée sur des vestiges si humbles qu'ils se perdaient dans l'oubli. Elle a, quant aux chansons, recueilli quelques couplets, noté quelques airs ; elle les a surtout mis au nombre des matériaux de science et leur a ouvert une publication savante. Ainsi se posait-elle en ancêtre des folkloristes, et, si elle ignorait la manière de joindre à la rigueur technique des appréciations moins austères, elle faisait pourtant œuvre utile. Sans elle, déjà il y avait un courant d'admiration attendrie. Par elle, une orientation historique et scientifique se dessinait nettement[1]. Restait tout le domaine de la poésie : en 1808 naissait Gérard de Nerval.

Marie-Jeanne Durry.

musicales ou autres, de Larevellière-Lépeaux ni de ses contemporains. Voir, sur *la Tonalité dans la mélodie populaire,* en particulier le chapitre de Tiersot, *ouvr. cit.* Voir d'ailleurs Weckerlin, *Chansons populaires du pays de France* (t. II, p. 331 dans l'éd. de Paris, Heugel, 1903). « Les tons mineurs ont toujours joui d'une certaine faveur parmi le peuple ; cette tonalité triste, mélancolique, se rencontre très fréquemment en Bretagne et dans quelques provinces environnantes. Il n'en est pas de même dans les pays de soleil... »

1. Voir dans le *Livre du Centenaire de la Société nationale des Antiquaires de France* (1804-1904) un article de Henri Gaidoz, *De l'influence de l'Académie celtique sur les études de folklore*, où est signalée en particulier l'influence que les recherches de l'Académie celtique eurent sur Jacob Grimm.

VOYAGES MODERNES
AU CENTRE DE LA TERRE

Malgré l'influence très réelle et très considérable exercée par le développement des sciences sur toutes les littératures, nous ne possédons encore qu'un petit nombre d'études précises sur la littérature scientifique. On considère le plus souvent les ouvrages de ce genre comme une espèce de complément aux manuels de classe, une sorte de subdivision de la littérature enfantine. Il en est pourtant quelques-uns qui occupent une place importante dans l'histoire des idées.

Il n'est pas question de traiter ici un sujet qui pourrait dès maintenant occuper plusieurs escouades d'érudits. Nous nous proposons seulement d'en dire quelques mots à propos d'un genre très spécial de roman scientifique : le voyage au centre de la terre.

*
* *

L'imagination des hommes s'est préoccupée de bonne heure des choses qui pouvaient être sous la terre autant que de celles qui étaient au-dessus. Les régions souterraines occupent, dans les anciennes cosmogonies, autant de place que les régions célestes ; elles sont décrites avec autant de minutie et autant de fantaisie. Puisque nous nous plaçons au point de vue de l'influence de la science, il nous est difficile de tenir compte de ces constructions imaginaires élevées à une époque où la science n'existait pas encore. Pas davantage ne pouvons-nous tenir compte des innombrables voyages aux enfers, qui, sous une forme satirique, mythologique, allégorique, ont foisonné jusqu'à une date très voisine de la période contemporaine. Ce ne sont encore là que des survivances indirectes de la période préscientifique, puisque le royaume de Pluton,

aussi bien que le royaume de Satan, sont des conceptions qui se rattachent aux anciennes cosmogonies.

Et pourtant quelque chose de ces antiques légendes est souvent venu se mêler à des idées plus modernes pour inspirer les romanciers, ne fût-ce que pour donner la chiquenaude nécessaire à la mise en branle de l'imagination romanesque et l'aider à combler les lacunes de la science. A propos de vieilles légendes asiatiques auxquelles les récits de F. Ossendowski sont venus donner récemment un regain de jeunesse, M. R. Guénon (le *Roi du monde*, p. 81) rappelait les légendes analogues de la tradition talmudique au sujet de la mystérieuse ville de Luz. Luz, la ville célèbre pour sa couleur bleue, où Sennacherib entra sans pouvoir lui faire de mal, et que Nabuchodonosor ne put détruire. Près de Luz se trouvait un amandier, percé d'une ouverture qui permettait de pénétrer dans une caverne, laquelle conduisait enfin jusque dans la mystérieuse cité[1]. La reviviscence toute moderne de légendes de ce genre, et la faveur avec laquelle elles sont accueillies du public doivent nous faire souvenir que le courant légendaire continue sa course tout à côté du courant scientifique, et souvent même se mélange avec lui.

Ils sont encore mélangés d'une manière presque indiscernable à l'aurore des temps modernes, c'est-à-dire au temps de la Renaissance. Le poème de Dante est incontestablement un modèle de « descente aux enfers » du genre allégorique et satirique, que nous écartions tout à l'heure. Cependant, comme on l'a déjà fait remarquer depuis longtemps[2], si

1. « Legend invested the place with miraculous qualities, « Luz, the city « known for its blue dye, is the city which Sennacherib entered but coult not « harm, Nebuchadnezzar, but could not destroy; the city over which the an- « gel of death has no power... » It is furthermore stated that an almond-tree with an hole in it stood before the entrance to a cave that was near Luz; through that hole persons entered the cave and found the way to the city, which was altogether hidden » (*Gen.*, *R.*, LXIX, 7; *Jewish Encyclopedia*, art. *Luz*). En outre, le nom de la ville est rapproché, d'après Winckler, de *laudh*, asile, ce qui permettrait de supposer qu'à la base de la légende se trouvait tout simplement une histoire de caverne servant de refuge. Il ne s'agissait sans doute pas d'une ville vraiment et profondément souterraine.

2. Camille Flammarion, *les Mondes imaginaires et les mondes réels*, p. 265, qui renvoie à Ferdinand Denis, *le Monde enchanté*, et cite ce passage de Brunetto Latini (*Trésor de toutes choses*) susceptible, selon lui, d'avoir inspiré le poète italien : « Et à la vérité dire, la terre est autressi comme li poins dou

Dante agit au XXXIVe chant de l'*Enfer* selon les lois de la gravitation, c'est sans doute grâce à l'influence des théories astronomiques qui commençaient à poindre alors dans leur verte nouveauté.

Mais sur ce sujet spécial la forme proprement scientifique du récit ne devait se dégager qu'assez tard, à cause sans doute des difficultés techniques. Cyrano, qui poussa l'audace jusqu'à visiter les empires de la lune et du soleil, ne songea pas à explorer les demeures souterraines. Peut-être ne vécut-il pas assez longtemps pour cela. Autour de lui, sous l'influence de l'éducation classique, on se bornait à fabriquer des récits de voyages aux enfers, aussi pleins de mythologie que dépourvus d'intérêt. C'est à Louis Holberg, l'une des gloires de la littérature danoise, qu'appartient, semble-t-il, l'honneur d'avoir devancé sur ce point Jules Verne et bien d'autres. Traduit plus tard dans la langue maternelle de l'auteur, *Niels Klim* fut publié en latin en 1741 : *Nikolaï Klimii iter subterraneum*, et mis en français par l'abbé de Mauvillon; il parut par la suite en anglais à diverses dates.

Niels Klim est un bachelier en philosophie de l'Université de Copenhague, mais Norvégien d'origine. Revenu dans sa patrie, à Bergen, il décide d'explorer la montagne de Flöien, située dans les environs de Sandvik. Dans la susdite montagne se trouve une ouverture « qui exhale de temps en temps un petit vent qui n'est pas désagréable, et qui, formant un son pareil à des sanglots, semble tantôt vouloir élargir le passage, et tantôt vouloir le boucher ». Klim se fait descendre dans cette ouverture au bout d'une corde, un croc à la main, afin de se tenir éloigné des aspérités des parois. Mais la corde casse, et le voilà tombant à l'intérieur de la terre, dans le monde souterrain.

Le monde souterrain de Niels Klim — ou plutôt de Holberg

compas qui tousiours est el milieu de son cercle, si qu'il ne s'eslongne nient plus d'une part que de l'autre. Et pour chou est nécessaire chose que la terre soit ronde. Car s'ele fust d'autre forme ja serait le plus près du chiel et dou firmament en un lieu qu'en un autre, et ce ne peut estre, car se il fust chose possible qu'on peust cheviller la terre et faire un puis qui alast d'outre en outre, et par cel puis getast on une grandesisme pierre ou autre chose pesant, je diroie que celle pierre n'en irait pas autre, ains se rendroit tousiours el milieu de la terre. »

— est extraordinairement bizarre et compliqué. Au-dessous de l'écorce terrestre, Klim retrouve soudain un ciel, un soleil, plusieurs planètes. Tous ces astres sont soumis aux lois de la gravitation, du moins telles que les concevait Holberg; et bien que notre auteur utilise les données de la science, il en use avec plus de désinvolture encore que Voltaire dans *Micromégas*. Niels Klim, dans sa chute, aperçoit une première planète; mais au lieu de tomber dessus, il se met à tourner tout autour dans l'espace, comme un satellite. Bien mieux, ayant tiré de sa poche un petit pain, pour déjeuner, le pain lui échappe et se met à graviter autour de lui. Le voilà donc élevé à son tour au rang de planète ayant un satellite. Klim est très fier de cette promotion.

Les commentateurs de Holberg ne semblent pas s'être beaucoup préoccupés jusqu'ici d'établir l'origine de ces conceptions hétéroclites. Sans doute, Holberg n'est pas toujours sérieux, mais il montre, au moins par endroits, un certain souci de la vraisemblance. Comment a-t-il pu avoir cette idée de loger au centre de la terre un soleil et plusieurs planètes? Cela fait bien des choses à caser dans les entrailles de cette malheureuse terre, et on se demande comment la gravitation peut fonctionner dans un espace relativement si petit. Pour ma part, j'incline à penser qu'à l'influence toute récente des théories de Newton, encore très mal connues du temps de Holberg, aussi mal connues et mal comprises qu'aujourd'hui les théories d'Einstein, est venu s'ajouter un souvenir des cosmogonies antiques. Holberg, qui était un lettré, n'ignorait certainement pas les spéculations de Philolaüs sur l'existence d'une anti-terre, symétrique à notre terre. Si Holberg avait adopté entièrement cette conception, il ne s'agirait plus d'un voyage souterrain, mais d'un voyage subterrain, et Niels Klim, ayant traversé la terre de part en part, tomberait en réalité dans le ciel, avec sa corde cassée, son petit pain et son croc. Mais cette idée a été contaminée par les idées de Newton, plus ou moins bien comprises, et tout se passe comme si Niels Klim faisait tantôt un voyage *sous terre*, tantôt un voyage *derrière la terre*.

Le reste de l'histoire retombe d'ailleurs, presque entièrement, dans le genre de la satire allégorique. Malgré sa nou-

velle dignité astrale, Klim doit soutenir un combat avec un griffon, à la suite duquel il perd l'équilibre et tombe sur une petite planète intérieure. Il visite quantité de peuples étranges et finit par devenir empereur de Quama, mais perd son trône à la suite d'une défaite et d'une insurrection, et, comme il s'enfuit, harassé et menacé, il trébuche dans un trou caché sous les broussailles. Il tombe... et se retrouve précisément à l'endroit d'où il était parti, dans les environs de Sandvik. Son absence a duré douze ans.

A l'heure actuelle, ce qui nous frappe surtout dans ce récit, c'est de voir combien les explications proprement scientifiques de l'aventure sont vagues, incohérentes, et même contradictoires. Voici par exemple ce que l'auteur nous dit du voyage du retour vers la surface de la terre :

A mesure que cette lueur augmentait, je sentais diminuer la rapidité de ma chute : en sorte que peu à peu, et par un doux effort, comme d'un nageur qui fend l'onde, je me trouvai, sans le moindre mal, au milieu de plusieurs rochers que je reconnus avec étonnement pour ceux par où j'étais descendu, quelques années auparavant, dans le monde souterrain. La cause du ralentissement du mouvement de ma chute et de la diminution de la force impulsive me parut naître de la qualité de l'atmosphère supérieure, qui a plus de gravitation et de pesanteur que la souterraine, car, si la nôtre n'était pas plus pesante, j'aurais eu le même sort en remontant qu'en descendant, et peut-être j'eusse été élevé au travers des airs, jusqu'à la région de la lune. Je soumets toutefois cette hypothèse à un plus ample examen de MM. les physiciens.

(*Op. cit.*, trad. Mauvillon, ch. xv.)

Et voilà. MM. les physiciens du temps de Holberg n'étaient vraiment pas difficiles. Il est clair que l'immense majorité des gens cultivés, parmi les contemporains de Holberg, étaient loin d'avoir assimilé les nouvelles notions acquises déjà par la science de cette époque, au point d'en avoir modifié sensiblement leur vision intérieure de l'Univers, leur *Weltanschauung*. Et cela peut aider à comprendre, sans doute, pourquoi les charlatans et les faux savants n'ont jamais été si nombreux ni si prospères que dans le siècle des lumières. La critique que le moindre petit grimaud de nos écoles pourrait faire des

explications de Niels Klim nous permet de mesurer le chemin parcouru[1].

***

Et pourtant, si les aventures de Niels Klim nous paraissent extravagantes, plus extravagantes encore sont les aventures narrées dans un récit français à peu près contemporain de Niels Klim, *Lamékis*, de Fieux de Mouhy[2].

Cet auteur fécond n'est plus guère connu aujourd'hui que par *la Mouche, ou les Espiègleries et aventures galantes de Bigand*, sorte de roman picaresque auquel on attribue parfois l'honneur d'être une des sources de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque.* Et en effet au tome I, p. 53 (de la deuxième édition), le héros raconte un rêve au cours duquel lui est apparu un vieux cabaliste nommé Mosaïde, qui ressemble plus ou moins vaguement au sigisbée de la belle Jahel, et qui le fait assister à toute sorte de spectacles extravagants. L'auteur ajoute en note :

> Mosaïde devait faire un voyage dans l'intérieur de la terre; il y devait entrer par le volcan du mont Etna.

Ceci semble présager Jules Verne, et l'on regrette d'abord que Mosaïde ne mette pas son projet à exécution; mais on cesse de le regretter quand on a lu *Lamékis*. De Mouhy a en effet repris son idée dans ce roman contemporain de la *Mouche*, qui parut de 1735 à 1737. C'est un extraordinaire pot pourri où l'auteur entasse jusqu'à l'étourdissement les idées les plus folles.

Lamékis est un Égyptien qui, à une époque aussi indéterminée que la cime des forêts, faisant un voyage sur mer avec son ami Sinoüis, lui raconte son histoire. Mais pour ce faire, il commence par raconter celle de son père, puis celle d'un autre personnage, qui à son tour en rencontre un autre, lequel narre également ses aventures, etc. Bref, tout le livre est

1. Flammarion prétend (*op. cit.*, p. 470) que le livre de Holberg a été démarqué par Hoffmann dans *les Élixirs du Diable.* Il m'a été impossible de retrouver le passage auquel le célèbre astronome faisait allusion.

2. 1736.

une salade de récits à la première personne où il est difficile de se reconnaître.

Pour faire court, disons seulement que le petit Lamékis, fils d'un grand prêtre égyptien, est abandonné sur un radeau avec sa famille sur l'ordre de la reine Sémiramis. Les flots rejettent l'enfant dans une caverne où il trouve un homme bleu, une femme rose et un animal extraordinaire :

Un grand animal presqu'aussi haut que nos ânes, dont la couleur du poil était d'un bleu céleste, avec des taches noires. Il avait le corps fait à peu près comme celui d'un cerf, la tête d'un doguin, et les yeux d'une douceur et d'une beauté infinies.

L'homme bleu, qui s'appelle Motacoa, l'emmène d'abord faire une excursion dans une singulière embarcation :

Nous entrâmes dans un petit bateau rond, qui avoit à chacun de ses flancs une roue attachée, dont les ailes servoient de rames; une manivelle double les faisait tourner à la fois. A peine y eut-il mis la main que nous nous éloignâmes avec une vitesse dont je fus effrayé.

(*Op. cit.*, 1re partie.)

Motacoa est fils de l'Houcaïs des Abdalles, qui sont des hommes bleus. Mais il est venu au monde blanc, ce qui a fait concevoir à l'Houcaïs des doutes sur la fidélité de son épouse. Ce sont ces doutes qui nous valent un voyage au centre de la terre.

En effet, sur l'ordre de l'époux irrité, femme et enfant sont placés dans un panier, et descendus au bout d'une corde dans un puits sans fond, nommé Houzaïl. Ils descendent pendant trois jours et trois nuits. La reine a la chance d'atterrir sans aucun mal au sommet d'une montagne, située dans une immense caverne, sorte de bulle gigantesque soufflée au sein de la terre :

Elle vit avec surprise une voûte au-dessus d'elle d'une hauteur immense, au travers de laquelle il paroissoit obliquement des ouvertures à des distances inégales. De quelques-unes il tombait des chutes d'eau, dont les jours réfléchis les éclairaient de mille couleurs diverses. D'autres s'écouloient en serpentant, et sembloient ne pouvoir quitter les voûtes auxquelles elles sembloient attachées. Dans un endroit plus éloigné couloit de la voûte un torrent qui avoit l'air

d'argent massif. Cette liqueur étoit d'un brillant si éclatant qu'à peine en pouvoit elle soutenir la vue. Hildaë s'amusa quelques tems (si l'on ose se servir de ce terme) à considérer ces prodiges; mais bien d'autres choses firent naître son étonnement; en tournant les yeux vers la gauche, elle vit une mer de feu dans laquelle un grand nombre de fleuves venoit se rendre : tous les environs étoient couverts d'une fumée sombre et violette, et l'agitation de ces flammes sembloit faire mouvoir la terre. Elle vit en rapprochant sa vue des colonnes d'eau transparentes et moins agitées que les premières dont les unes sembloient descendre et les autres monter.

(*Id.*, ibid.)

Bien qu'une note au bas de la page nous avertisse que cette mer de feu est le feu central et les colonnes transparentes des « esprits végétaux », ce qui indique une connaissance au moins vague de certaines hypothèses scientifiques, l'auteur ne paraît pas s'être beaucoup préoccupé de la vraisemblance ni piqué d'une exactitude scientifique. Après cette description sommaire, il se borne à promener ses héros à travers des aventures romanesques et parmi des êtres singuliers qui, selon lui, abondent dans le monde souterrain. On y trouve « des poules incarnates et noires » gratifiées de deux becs, des ruisseaux d'or liquide, qui ont la propriété de guérir toutes les blessures, et des monstres moitié hommes moitié vers :

Quel spectacle effroyable! Un homme (l'appellerai-je de ce nom?) s'avance vers moi. Il avait la tête, les bras, la poitrine comme les humains; mais le reste du corps ressemblait à un ver de terre, excepté qu'il était de la grosseur de celui dont Falbao avait triomphé. Il étoit d'une grandeur énorme, et l'extrémité de son corps le faisoit marcher par ses replis; tantôt il se traînoit avec ses mains, et tantôt il se dressoit. Son nez étoit extrêmement gros et épaté, et finissoit par une pointe qui alloit recouvrir sa lèvre supérieure. Ses yeux étoient environnés d'un sourcil épais qui tournoit à l'entour. La couleur de ce visage effroyable étoit d'un rouge marbré et sa barbe, ses cheveux et le poil dont il étoit couvert se confondoient ensemble.

Falbao est le chien bleu céleste déjà décrit plus haut, et qui seul est capable de lutter avec les hommes-lombrics. Lamékis, Matacoa, et un autre personnage nommé Boldeon, ont une infinité d'aventures extraordinaires, soit avec les hommes-vers, soit au pays des Abdalles, soit dans l'île des Sylphides,

où ils se rendent par la suite. Mais comme on ne découvre plus aucune relation nécessaire entre ces aventures et l'intérieur du globe, où pourtant quelques-unes d'entre elles sont censées se dérouler, il est inutile de s'y attarder[1].

Beaucoup plus intéressant, quoique plus bref, au point de vue de la relation entre la littérature romanesque et les idées scientifiques, est un ouvrage anonyme paru en 1723 et intitulé : *Relation d'un voyage du pôle arctique au pôle antarctique par le centre du monde.* L'idée qui sert de point de départ à ce récit est la suivante : on suppose que les eaux de la mer viennent se rassembler au pôle nord sous l'influence de courants centripètes ; là, elles se précipitent dans un gouffre, qui traverse la terre de part en part suivant son grand axe, et vient aboutir au pôle antarctique où les eaux ressortent pour se déverser à nouveau dans les océans.

A vrai dire, si les héros du récit sont supposés passer réellement au centre de la terre, ils ne nous donnent pas beaucoup de détails sur ce lieu vraiment unique. Le narrateur, parti d'Amsterdam pour se rendre au Groenland, voit son navire aspiré par « l'effroyable tournant d'eau qui est sous le pôle arctique ». Mais le sifflement effroyable de ce « tournant » les jette dans une espèce d'évanouissement qui les empêche de rien voir pendant leur passage au travers de la terre. Ce n'est qu'à l'arrivée au pôle sud que commencent les aventures et les descriptions d'êtres étranges.

L'idée qui est à la base de ce récit n'était pas nouvelle puisqu'on la trouve exprimée graphiquement sur beaucoup de vieilles cartes où l'on voit les eaux se précipiter dans une espèce de maelström autour du pôle sud. Il s'agit donc ici de théories non seulement peu modernes, mais en contradiction avec la plupart des idées modernes. Aussi aurions-nous men-

1. Ce serait ici le moment de parler d'une œuvre très peu connue du très connu Casanova : *l'Icosaméron, ou histoire d'Édouard ou d'Élisabeth, qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme, dans l'intérieur de notre globe.* Prague, 1788, 5 vol. Je n'ai pu me procurer ce livre rarissime, qui doit être curieux à plus d'un point de vue. Un mot du titre (Mégamicres) fait soupçonner que l'influence de Voltaire pourrait s'y faire sentir. Souhaitons que les casanovistes, qui rééditent tant de pages oubliées d'un intérêt parfois contestable, nous donnent quelque jour une réimpression de ce curieux ouvrage.

tionné ce récit beaucoup plus tôt, s'il n'avait ceci de particulier que le thème en a été repris par Edgar Poe dans un de ses premiers contes, qui est aussi l'un des plus fameux, le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*. Là aussi le narrateur se trouve sur un bateau qui est aspiré par le tourbillon du gouffre arctique, mais Poe, plus soucieux de la vraisemblance que son prédécesseur, n'a pas essayé de nous faire croire qu'un homme ait pu sortir sain et sauf d'une pareille aventure. Le manuscrit s'arrête au moment de la descente dans le gouffre, au moment où son auteur l'a mis dans la bouteille et jeté à la mer. C'est donc la bouteille, et la bouteille seule, qui a été rejetée intacte dans les mers du sud après avoir été au centre de la terre.

Poe, dans une note placée à la fin de son récit, affirme qu'il ne s'est pas inspiré des anciennes cartes pour l'écrire :

> The « MS found in a bottle » was originally published in 1831[1], and it was not until many years afterward that I became acquainted with the maps of Mercator, in which the ocean is represented as rushing, by four mouths, into the (northern) Polar Gulf, to be absorbed into the bowels of the earth; the Pole itself being represented by a black rock, towering to a prodigious height.

Faut-il croire qu'en se défendant ainsi sans être attaqué, notre auteur indique sa véritable source? Faut-il croire qu'en se taisant sur les récits antérieurs, et notamment sur la relation de 1711, il essaye au contraire de la dissimuler[2]?

En tout cas, puisque la bouteille est passée par le centre de la terre, le récit d'Edgar Poe se rattache à notre sujet, et devait être mentionné ici. Le sujet, il est vrai, n'a été qu'effleuré par l'auteur américain, et d'ailleurs il faut avouer que, jusqu'ici, nous n'avons guère rencontré que des développements fantaisistes brodés autour de notre thème. Pour le trouver traité d'une manière rationnelle et avec un sérieux effort vers l'exactitude scientifique, il faut en venir à Jules Verne.

Tout le monde a lu le *Voyage au centre de la terre* de cet

1. En réalité, autant qu'on peut le vérifier, le *MS found in a bottle* fut publié pour la première fois en 1833.

2. Cette question sera examinée d'une manière plus détaillée dans un ouvrage en préparation sur *les Influences françaises dans l'œuvre d'Edgar Poe*.

auteur, un de ses meilleurs livres. Jules Verne commence par combattre la théorie du feu central, qui enlèverait évidemment toute vraisemblance à son récit, car elle suppose au-dessous de l'écorce terrestre une température incompatible avec la vie. C'est la première fois que nous voyons un auteur se préoccuper de cette objection, pourtant élémentaire, et cela seul permet de mesurer le changement qui s'est produit dans les esprits au cours du XIX^e^ siècle. Le professeur Lidenbrock, le savant du roman de Jules Verne, dans une discussion avec son neveu, fait ressortir que le feu central n'est qu'une hypothèse, sujette à la revision, comme toutes les hypothèses :

Ni toi ni personne ne sait d'une façon certaine ce qui se passe à l'intérieur du globe, attendu qu'on connaît à peine la douze millième partie de son rayon... La science est éminemment perfectible et chaque théorie est incessamment détruite par une théorie nouvelle. N'a-t-on pas cru jusqu'à Fourier que la température des espaces planétaires allait toujours diminuant, et ne sait-on pas aujourd'hui que les plus grands froids des régions éthérées ne dépassent pas quarante ou cinquante degrés au-dessous de zéro? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la chaleur interne? Pourquoi, à une certaine profondeur, n'atteindrait-elle pas une limite infranchissable, au lieu de s'élever jusqu'au degré de fusion des minéraux les plus réfractaires?

(*Op. cit.*, ch. VI.)

D'ailleurs, un noyau terrestre liquide serait sujet à des marées qui crèveraient l'écorce. Il vaut mieux croire que la chaleur soi-disant centrale a des origines purement superficielles. Dans les premiers âges de la terre

sa surface était composée d'une grande quantité de métaux, tels que le potassium et le sodium, qui ont la propriété de s'enflammer au seul contact de l'air et de l'eau; ces métaux prirent feu quand les vapeurs atmosphériques se précipitèrent en pluie sur le sol, et peu à peu, lorsque les eaux pénètrent dans les fissures de l'écorce terrestre, elles déterminèrent de nouveaux incendies avec explosions et éruptions. De là les volcans si nombreux aux premiers âges du monde.

Et là-dessus le professeur invoque le témoignage d'Humphry Davy.

Quoi que l'on puisse penser aujourd'hui des assertions de Jules Verne, il n'en est pas moins vrai que nous voilà loin des fantaisies délirantes de Fieux de Mouhy et de la désinvolture de Holberg. S'il faut en croire des gens qui l'ont connu, Jules Verne se serait d'ailleurs documenté auprès d'un ingénieur, Badoureau, qui habitait comme lui Amiens, et dont il avait fait la connaissance. M. Charles Leluau, professeur à l'école polytechnique de Montréal, qui a connu jadis à Amiens et Badoureau et Jules Verne, croit que le *Voyage au centre de la terre* est né de la combinaison des vieilles légendes sur les royaumes souterrains avec les indications techniques fournies par Badoureau :

Badoureau était un mathématicien remarquable, sa capacité de travail était énorme, ses connaissances pour ainsi dire sans limite. N'a-t-il pas fourni à Jules Verne cette extraordinaire théorie des passages souterrains par les volcans qui remonte à l'Égypte des Ptolémées peut-être, que les Rosecroix hermétiques, je pense, ont reprise? Cette théorie fait la base du voyage au centre de la terre. Des savants ont voulu y recourir pour expliquer le passage des Asiatiques en Amérique et leur descente de l'Alaska au Mexique... Remarquez qu'ici je n'affirme rien : simplement je cite. Remarquez encore que personne ne s'est jamais avisé de contester les chiffres, les données scientifiques qui constituent la base et l'armature des romans de Jules Verne. La raison en est qu'ils lui étaient fournis par son partenaire intellectuel, par Badoureau qui y prenait un véritable plaisir de dilettante des chiffres.

(*La Presse*, de Montréal, 28 février 1928.)

Est-ce à dire, pourtant, que l'auteur des *Voyages extraordinaires* ne doive rien à ses prédécesseurs, à ceux qui ont avant lui romancé des idées scientifiques?

Il pourrait bien avoir connu le livre de Holberg. Si le professeur Lidenbroek entreprend de visiter les entrailles du globe, c'est que le manuscrit d'un savant islandais, Arne Saknussemm, l'avertit que la chose a déjà été faite, et que l'entrée du passage souterrain se trouve dans le cratère du Sneffels, un volcan éteint d'Islande. Niels Klim, lui aussi, opère sa descente par une ouverture analogue. Si l'Islande a remplacé la Norvège et si le Sneffels s'est substitué au Flöien, cela em-

pêche-t-il que le roman de l'auteur danois ait joué pour Jules Verne le rôle que le manuscrit d'Arne Saknussemm joue pour le professeur Lidenbroek[1]?

Par ailleurs, s'il n'y a aucun point de contact entre le *Manuscrit trouvé dans une bouteille* et le *Voyage au centre de la terre,* Jules Verne, d'une manière générale, n'ignorait certainement pas les œuvres d'Edgar Poe, et a pu s'en inspirer pour certains détails. C'est Edgar Poe qui, le premier, a nettement conçu et formulé les règles de la vraisemblance, de la « crédibilité » des récits scientifiques ; il les a exposées principalement dans une longue note ajoutée en appendice à l'*Aventure d'un certain Hans Phaall,* à propos du « Moon Hoax » de son confrère en journalisme Locke, et Jules Verne doit en avoir fait son profit. De plus, la découverte du manuscrit d'Arne Saknussemm, qui est un cryptogramme, les péripéties de son déchiffrement, l'allure mystérieuse des indications qu'il donne, tout cela n'est pas sans rappeler, parfois d'assez près, la manière de Poe, et spécialement le *Scarabée d'or.*

Jules Verne paraît être resté plus indépendant de ses devanciers dans ce qui était, en somme, la partie la plus difficile et la plus originale de sa tâche, c'est-à-dire la description des régions souterraines. Le professeur Lidenbroek et son neveu s'étant enfoncés dans les profondeurs du Sneffels parviennent, après diverses péripéties, dans une caverne titanique. Elle est remplie par une atmosphère assez semblable à celle de la surface et rendue lumineuse par des phénomènes électriques. Le centre est occupé par une mer dont les rivages sont agrémentés de fougères et de champignons préhistoriques. La faune est également préhistorique et nous assistons à un combat entre un ichtyosaure et un plésiosaure. Malgré l'ingéniosité de quelques détails[2] et la conscience avec laquelle l'auteur a travaillé son sujet, tout cela reste en général assez

1. Selon d'autres témoins, J. Verne ne se serait établi à Amiens qu'après 1870, c'est-à-dire après la publication du *Voyage au centre de la terre.* L'auteur du « manuscrit » semble devoir son nom au savant islandais Arne Magnusson.

2. L'idée la plus heureuse qu'il a eue a consisté à nous faire entrevoir seulement l'humanité géante qu'il place sur les bords de sa mer intérieure. Cette brève apparition évoquée en quelques lignes est plus impressionnante que tant de longues et paisibles descriptions.

froid. Les descriptions de Jules Verne sont précises, mais plates et verbeuses :

La voûte suspendue au-dessus de ma tête, le ciel si l'on veut, semblait fait de grands nuages, vapeurs mobiles et changeantes qui, par l'effet de la condensation, devaient à de certains jours se résoudre en pluies torrentielles. J'aurais cru que, sous une pression aussi forte de l'atmosphère, l'évaporation de l'eau ne pouvait se produire, et cependant, par une raison physique qui m'échappait, il y avait de larges nuées étendues dans l'air. Mais alors « il faisait beau ». Les nappes électriques produisaient d'étonnants jeux de lumière sur les nuages très élevés; des ombres vives se dessinaient à leurs volutes inférieures, et souvent, entre deux couches disjointes, un rayon glissait jusqu'à nous avec une remarquable intensité. Mais, en somme, ce n'était pas le soleil, puisque la chaleur manquait à sa lumière. L'effet en était triste et souverainement mélancolique. Au lieu d'un firmament brillant d'étoiles, je sentais par-dessus ces nuages une voûte de granit qui m'écrasait de tout son poids, et cet espace n'eût pas suffi, tout immense qu'il fût, à la promenade du moins ambitieux des satellites.

(*Op. cit.*, ch. xxx.)

Tout cela à vrai dire n'est ni très neuf, ni très différent de ce que nous voyons tous les jours : une mer, un ciel, des nuages. Cette caverne-bulle, c'est celle de Fieux de Mouhy, revue et corrigée au goût du jour. L'allusion finale à l'impossibilité d'y loger un satellite pourrait bien être un souvenir de Niels Klim[1]. Par ailleurs les difficultés scientifiques sont escamotées plutôt que résolues. Admise l'existence de cette vaste caverne et de son atmosphère, comment peut-on y respirer un air nécessairement soumis à des pressions formidables? Il y a là une « raison physique » qui nous échappe tout autant qu'à Jules Verne. Elle nous échappe même trop.

Enfin les voyageurs de Verne ne vont pas réellement jusqu'au centre de la terre. Après avoir traversé la mer inté-

1. Dans un autre endroit du même chapitre, Jules Verne fait allusion à un autre auteur qui aurait soutenu des idées analogues à celles de Klim : « Je me souvins alors de cette théorie d'un capitaine anglais qui assimilait la terre à une vaste sphère creuse, à l'intérieur de laquelle l'air se maintenait lumineux par suite de la pression, tandis que deux astres, Pluton et Proserpine, y traçaient leurs mystérieuses orbites. » Quel est ce « capitaine anglais »? Le vague de l'allusion ne m'a pas permis de le retrouver.

rieure, ils sont entraînés par un phénomène volcanique qui les rejette à la surface par le cratère du Stromboli. Le romancier n'a pas voulu, à l'instar de Holberg, faire sortir ses héros par le chemin où ils étaient entrés. Sa caverne comporte une entrée et une sortie, comme le métro. C'est un effort d'imagination louable.

On voit que Jules Verne même, si, à certains égards, il s'inspire de la science, ou de la conversation de certains savants qu'il a pu connaître, n'en continue pas moins une tradition littéraire. Elle ne s'est pas éteinte avec lui, loin de là. M. R. Guénon (*Le Roi du monde*, loc. cit.) émet l'idée que Bulwer Lytton, dans *The coming Race*, s'est inspiré des légendes relatives aux villes souterraines telles que Luz. Assurément, ces légendes, dont l'influence persistante ne s'est jamais démentie, et qui mériteraient une étude à part, ont dû capter l'attention de beaucoup d'écrivains; encore ne faut-il pas oublier le rôle possible des productions proprement littéraires; et c'est précisément un des buts de cette étude de signaler ce rôle. Jules Verne avait eu des prédécesseurs; à plus forte raison Bulwer Lytton, qui publia son récit sept ans après Jules Verne (1871).

Dans la *Race future*, le héros, un jeune Américain, fait connaissance avec un ingénieur des mines. Il explore avec lui sa mine. Un beau jour, un puits de forage fait apparaître une vaste crevasse. L'ingénieur va l'explorer et revient tout pensif. Son ami l'adjure de lui confier ce qu'il a vu. Après quelques hésitations l'ingénieur avoue qu'il a cru voir, entrevoir plutôt, une vaste contrée souterraine, avec des routes, des villes, et de la lumière artificielle. Les deux amis décident de tenter une exploration. Ils se font descendre à nouveau dans la crevasse. Mais le câble casse, l'ingénieur est dévoré par un monstre soudain surgi d'une caverne, et le narrateur est abandonné tout seul dans le pays mystérieux. Il est recueilli par les habitants de ce pays, les Ana, plus grands et plus forts que les hommes, capables de voler avec des ailes artificielles et maîtres d'une source d'énergie inépuisable, qui semble dériver de l'électricité atmosphérique, et qu'ils appellent Vril.

A partir de ce moment le récit de Bulwer cesse d'appartenir

véritablement à notre sujet, car il est visible que le voyage souterrain n'a été pour l'auteur qu'un cadre où placer son utopie et que les Ana n'ont rien de spécifiquement souterrain. Leurs qualités merveilleuses seraient les mêmes à la surface du sol, dans quelque pays perdu analogue au *Lost World* de Conan Doyle.

Mais la série des voyages au centre de la terre n'est pas terminée pour autant. Sans parler de certaines fictions qui se rapprochent de cette formule sans y correspondre exactement[1], les voyages souterrains ne sont pas rares à l'époque contemporaine. On ne saurait passer sous silence le remarquable récit de J. H. Rosny : la *Contrée mystérieuse des cavernes*[2], quoiqu'il s'agisse à proprement parler d'un voyage souterrain plutôt que subcortical. Un parti d'explorateurs monté sur un bateau électrique remonte le cours d'un fleuve tropical, dans l'Amérique du sud. Ils vont vérifier les indications vagues et légendaires mais mystérieusement attirantes données par les indigènes : « La rivière vient des lacs qui sont au coucher du soleil... elle est d'abord plus vaste que la mère des rivières... mais la terre la boit par trois grandes bouches... et à chaque fois l'eau diminue. » Les explorateurs parviennent en effet jusqu'à la troisième bouche, la « Bouche de la Terre ». Certains détails suggèrent qu'il y a eu dans la région un cataclysme volcanique : « La végétation s'arrêtait presque net ; de grands espaces arides s'étendaient à la rive opposée aux rocs ; des débris calcinés, des laves, des pierres vitreuses, racontaient un très ancien cataclysme, une tempête

1. Ainsi G. Tarde, dans son *Fragment d'histoire future*, imagine que l'humanité, pour échapper au froid intense causé par l'extinction graduelle du soleil, se réfugie tout entière sous terre. Il va même jusqu'à supposer que les hommes s'enfonceront de plus en plus, à mesure que le froid augmentera, afin de se rapprocher du feu central, destiné lui aussi à s'éteindre graduellement. En même temps, la population décroisssant nécessairement à chaque nouvelle étape, il prévoit le jour où l'humanité sera réduite à un seul homme, occupant mathématiquement le centre de la terre, devenue sa coquille. Sans doute ce n'est qu'un paradoxe développé avec un sourire et destiné surtout à servir de prétexte à l'exposé des théories sociales de l'auteur. Mais, de notre point de vue, il n'est pas indifférent de noter que ce livre attira l'attention de H. G. Wells, qui écrivit une préface enthousiaste pour la traduction anglaise intitulée : *The Underground Man*.

2. Recueilli dans le volume intitulé *les Profondeurs de Kyamo*, Paris, Plon, s. d.

plutonienne. » L'eau du fleuve tombe dans le gouffre et est aspirée vers le centre de la terre, un peu comme l'eau de l'océan dans le récit d'Edgar Poe.

Les explorateurs engagent leur bateau dans le courant et découvrent des contrées étranges. De combien descendent-ils, à vrai dire, on ne nous le dit pas, et il est assez difficile de le deviner. La seule indication précise est celle-ci : la température s'élève graduellement jusqu'à 32°. Si l'on admet, comme on l'a fait souvent, que chaque degré de chaleur représente une profondeur supplémentaire de trente mètres, cela ne nous mène pas bien loin. Mais à partir de 32° la température devient constante et le voyage continue. Le guide indigène déclare qu'il n'est jamais allé aussi loin et rapporte une légende d'après laquelle « la rivière finit par rouler dans un abîme où il y a des pays plus mystérieux encore que ceux par où on passait ». Les voyageurs parviennent aux abords d'une immense cataracte. Ils sont obligés de jeter l'ancre pour s'approcher à pied des bords de l'abîme, et ils entrevoient un gouffre apparemment sans limites éclairé par une luminosité violette. Sont-ils parvenus aux confins de l'écorce terrestre, ou n'est-ce qu'une caverne de dimensions exceptionnelles? On ne nous le dit pas. Les explorateurs sont mis en danger par des vampires blanchâtres qui les affaiblissent en leur prenant leur sang. Ils regagnent à grand'peine leur bateau et ne songent plus qu'à remonter à la surface.

La partie la plus réussie de ce récit se trouve dans les pages consacrées à évoquer la faune et la flore de la contrée souterraine. Les descriptions de J.-H. Rosny, quoique très brèves, sont infiniment plus évocatrices que celles de Jules Verne. En quelques phrases il arrive à donner l'impression d'un grouillement d'êtres et de formes, nouveaux, étranges, et pourtant dessinés d'un trait si ferme qu'ils paraissent réels. Il nous promène au milieu « des jardins d'argent mat, des fourrés de filigrane couleur de chanvre, des pâturages blancs ». Et plus loin

Une forêt de fougères entrecoupée de fantomatiques champignons hauts comme des arbres, formant des clairières argentées, saisissantes, où la faune des rongeurs s'augmentait de lémuriens albinos

tristement perchés, dont parfois on entendait la plainte douce, où des hiboux blancs comme des cygnes alternaient avec des vampires livides et grands comme des aigles.

*
* *

Après la nouvelle de Rosny, qui était le caprice d'un maître, on retombe trop souvent dans le roman populaire ou la pure fantaisie. A la catégorie fantaisiste appartient le *Voyage à l'axe de la terre* par Ed. de Fréjac, qui pourrait passer pour un aimable pastiche de Voltaire, et où, du reste, on ne quitte pas un seul instant la surface de la terre[1]. Le livre atteste pourtant l'influence de la pensée scientifique, et son auteur nous révèle clairement qu'il était un contemporain d'Henri Poincaré, en écrivant des phrases comme celle-ci (p. 88).

L'hypothèse de Laplace a expliqué bien des choses. Mais une hypothèse n'est qu'une vache à lait, et les mamelles de celle-ci, après un siècle à peine, commencent à s'épuiser.

Ce fantaisiste récit est daté de 1909. Je ne sais exactement de quand datent deux romans populaires français, la *Cité des Ténèbres* de Léon Groc, et le *Monde de l'Abîme* du C[t] de Wailly, ni s'ils sont antérieurs ou postérieurs au roman d'Edgar Rice Burroughs *At the Earth's Core*, dont il me faudra parler plus loin. Ces deux ouvrages représentent un effort assez sérieux pour se rapprocher de la vraisemblance scientifique, mais la science qu'ils nous offrent, c'est de la science à gros grain.

Dans la *Cité des Ténèbres*, un capitaliste corse, Bricardi, et un ingénieur (l'inévitable ingénieur) Fortier, entreprennent de creuser un tunnel subméditerranéen, qui joindra la Corse à l'Italie. Car Bricardi est sujet au mal de mer, et ce tunnel lui évitera des tortures répétées. Pour creuser ce tunnel on se

1. L'auteur suppose que l' « axe » de la terre, dont on parle si souvent, existe matériellement (en le décrivant il le compare à une cheminée d'usine) ; son héros se rend donc au pôle nord, où il trouve une température très douce, car l'axe, semblable à une tige de fer, frotte contre le globe terrestre pendant la rotation de celui-ci, et ce « demi-grippage » dégage une douce chaleur.

sert d'une espèce d'auto foreuse, de l'invention de Fortier. Mais en s'enfonçant dans l'écorce terrestre, Bricardi, Fortier et quelques autres rencontrent une immense caverne où ils sont retenus prisonniers par un éboulement. Cette caverne est habitée par des hommes aveugles, ou plutôt devenus aveugles par adaptation au milieu, car ils sont les descendants des Chaldéens. On s'en aperçoit grâce à un savant qui fait partie de l'expédition et qui parle « le chaldéen le plus pur ». Il découvre même, au cours de son séjour, un papyrus qui le renseigne sur l'origine de la cité des ténèbres :

A une époque qui n'est malheureusement pas nettement déterminée, une noble famille de Chaldéens, convaincue d'avoir commis un sacrilège, que le manuscrit ne précise pas, fut condamnée à être précipitée toute entière dans le cratère d'un volcan éteint, mais que l'opinion croyait être le réceptacle d'une mer de feu.

C'est le chef de cette famille, un lettré, qui est l'auteur du manuscrit. Il est bien fâcheux que son nom, la date et la détermination exacte de l'emplacement du volcan aient disparu du document...

Les condamnés eurent la surprise de ne point trouver du feu, mais après une longue et périlleuse descente, une énorme caverne, dans laquelle ils s'aventurèrent, et où ils tentèrent de s'acclimater et de vivre.

(*Op. cit.*, ch. XIII.)

Nous avons ici un bon exemple de ce que le roman scientifique peut gagner à garder un contact toujours étroit avec la science. Si celui-ci reste médiocre, ce n'est pas que l'auteur ne sache pas son métier : il sait amener les coups de théâtre et manœuvrer la péripétie. Mais comment accepter sans sourire le « chaldéen le plus pur »? Est-il besoin de faire remarquer que, si l'on dispute encore à perte de vue sur la façon dont se prononçaient le latin et le grec, qui sont les langues anciennes les mieux connues, à plus forte raison ignorons-nous comment se prononçaient d'anciens dialectes connus surtout par quelques inscriptions mutilées. De plus, s'il n'a fallu que quelques siècles au latin pour se métamorphoser en français, comment admettre que le « chaldéen » a pu rester pur pendant des millénaires. Car songez que les descendants des Chaldéens sont restés assez longtemps sous la terre pour que les organes de la vision soient chez eux complètement

atrophiés. Ainsi l'auteur, qui fonde une partie de son récit sur l'hypothèse transformiste, oublie complètement cette hypothèse en d'autres endroits. Les yeux ont évolué, mais le langage, lui, n'a pas changé. Ce serait plutôt le contraire : les langues évoluent sans cesse sous nos yeux, tandis qu'il est impossible d'observer des transformations d'organes dans la période historique.

Néanmoins cet ouvrage est intéressant comme type de transition, car nous voyons apparaître, à côté de rengaines traditionnelles, certaines modifications toutes modernes du vieux thème. Il est clair que toutes ces histoires de Chaldéens s'inspirent des antiques légendes relatives au « roi du monde » et aux villes souterraines. Mais si le peuple des ténèbres est descendu dans l'abîme par un ancien volcan, tout comme Lamékis, ce procédé, qui était encore bon pour les héros de Jules Verne ou de Rosny, est désormais démodé pour nos contemporains : il faut qu'ils creusent leur chemin eux-mêmes, il faut une machine perforeuse et un ingénieur, et des moteurs, c'est l'âge de la mécanique.

Tout cela se retrouve dans le *Monde de l'Abîme*. L'ingénieur porte le nom symbolique de Santix; la machine est une perforeuse conique adaptée à une sphère creuse servant d'habitation à deux voyageurs qui s'enfoncent perpendiculairement dans l'écorce terrestre, avec l'intention de traverser le globe de part en part. Mais ils ne vont pas si loin. La chaleur monte à 60 centigrades, puis redescend à 50°, et, au bout de vingt-neuf kilomètres de voyage vertical, la perforeuse ne rencontre que le vide. Santix et son compagnon traversent une atmosphère éclairée par une lumière diffuse, et tombent dans l'eau, car le milieu de la terre est occupé par un globe aqueux, ou tout au moins recouvert d'eau presque en entier. Il y a cependant quelques terres, où croissent des arbres de quinze cents mètres, et où vivent des monstres préhistoriques cinq ou six fois plus grands que ceux dont on a retrouvé les ossements fossiles. Il y a aussi une humanité, mais plus grande et plus forte que la nôtre, et douée d'ailes membraneuses. Santix entre en communication avec elle par l'intermédiaire d'un échantillon féminin de la dite humanité, répondant au nom de Miaouka. Ceci n'est pas sans rappeler un ro-

man anglais du XVIII^e siècle, les *Aventures de Peter Wilkins* de R. Paltock, où le héros, naufragé dans une terre étrange, finit par épouser la femme ailée qu'il y rencontre, et qui est d'une merveilleuse beauté. La Miaouka du *Monde de l'Abîme* est beaucoup moins belle, vu qu'elle a des griffes et un ergot pointu, mais elle est fort intelligente. Elle parle un langage voisin du sanscrit; il y a même des mots presque semblables dans les deux langues, à ce que nous dit l'auteur : *Hhyaôss* en subterraqué et *Yaos* en sanscrit signifient tous deux justice. « C'était bien un langage primitif et d'une belle simplicité grammaticale, dont nombre de mots cousinaient étroitement avec le sanscrit, langue des brahmanes, dont l'excellente mémoire de Santix avait recueilli par-ci par-là quelques bribes, quoiqu'il n'eût jamais étudié en philologue cet idiome antique » (ch. x).

Cette étroite parenté avec le sanscrit n'est pas clairement expliquée, non plus que l'origine de la civilisation des subterraqués, à la fois très subtile et presque primitive, car ils se font véhiculer sur l'eau par des attelages de monstres marins et n'ont jamais eu l'idée de construire un bateau électrique, bien qu'ils aient su capter l'électricité de leur atmosphère et l'utilisent d'une manière qui la fait ressembler au « Vril » de la *Race future* de Bulwer. La lumière diffuse qui éclaire ce monde sans soleil rappelle aussi Bulwer, mais ce qui est original, c'est la façon dont les subterraqués mesurent le temps :

> Pour diviser le temps, ces habitants des abîmes ne disposent pas des nombreux moyens que nous possédons. Ils n'ont ni jour, ni nuit, ni saison, ni observations astronomiques. Et pourtant, sans qu'ils s'en doutent, leurs années sont astronomiques au premier chef et correspondent en moyenne à une double saison des nôtres. Elles commencent, de fait, aux environs de chaque équinoxe.
>
> C'est que, de même que notre humanité, pour partager la durée, a observé la périodicité des mouvements célestes, l'humanité des abîmes a noté la seule périodicité qui lui fût sensible, celle des marées.
>
> (*Id.*, ibid.)

Leur jour est compris entre deux hautes mers, et leurs années entre deux équinoxes; jour et année sont donc à peu près

la moitié des jours et des années de la surface, c'est-à-dire qu'ils sont réglés, comme nos jours et nos années, par les mouvements de la lune et du soleil; or, malgré toute leur subtilité, les subterraqués n'ont jamais soupçonné l'existence de ces astres, ni même rien de semblable. Il y a dans cette invention quelque chose qui chatouille la réflexion.

Il est intéressant de confronter cet apologue, où se retrouvent des détails qui font songer à des auteurs anglais, comme Bulwer et Paltock, avec un roman anglais paru en 1922, *At the Earth's Core*, par Edgar Rice Burroughs. Quel que soit celui des deux auteurs qui ait eu la priorité, et qu'ils aient eu connaissance de leurs œuvres respectives ou non, on voit qu'ils n'ont pas dû écrire dans des temps bien éloignés, et qu'ils s'adressent à des publics de formation analogue. E. R. Burroughs place lui aussi deux personnages, dont un ingénieur, dans une machine perforatrice, composée d'un cône ajusté à un cylindre à double paroi (la terre de creusement est aspirée entre les deux parois, avant d'être rejetée en arrière). Les explorateurs traversent une croûte qui atteint cette fois cinq cents milles d'épaisseur. Elle se compose de couches rocheuses de température variable, mais jamais assez élevée pour s'opposer à la vie; il s'y trouve même de temps en temps des couches de glace. En vertu de son épaisseur, cette écorce possède une gravité particulière, dont le centre est situé uniformément à 250 milles de chacune de ses surfaces. La surface intérieure forme ainsi un immense continent (avec une mer relativement exiguë) où l'on peut aller et venir comme dans notre monde, avec cette différence pourtant que l'horizon se relève partout où la vue peut se porter, au lieu de s'abaisser comme chez nous. Le vide intérieur de la terre s'explique par une contraction de l'écorce et du feu central, qui s'est réduit à une boule lumineuse, laquelle sert de soleil à ce nouveau monde. Ce soleil a même un satellite obscur, mais qui tourne à la même vitesse que l'ensemble de la terre, ce qui est cause qu'il demeure toujours au même endroit; son seul effet est de déterminer une « région de l'ombre » directement au-dessous de lui. Partout ailleurs il est midi et toujours midi, car le soleil intra-terrestre est toujours immuablement au zénith. Les habitants de Pellu-

cidar (c'est le nom de ce monde) n'ont donc aucun moyen de mesurer le temps, et en fait ils n'ont pas la notion du temps. Le héros, David Innes, a passé dix ans dans ce monde, et quand il revient à la surface[1], il ne croit pas avoir été absent plus de deux ou trois ans. Il n'a d'ailleurs pas eu le temps de s'ennuyer. Le monde souterrain contient d'abord, et naturellement, une abondante provision de monstres préhistoriques. Ce serait ici le lieu de faire observer que ces monstres préhistoriques, que tant d'auteurs, depuis Jules Verne, ont mis au centre de la terre, n'ont, en vérité, aucune raison d'y être. En ce qui concerne Edgar Rice Burroughs en particulier, on pourrait lui demander à quoi servent les longs poils de son ours des cavernes, dans un monde où il n'y a ni fraîcheur des nuits, ni froidure de l'hiver, où la température est toujours exactement la même? Les habitants de Pellucidar devraient tous avoir la peau lisse. De même, pourquoi placer et faire fleurir, dans ce monde où il n'y a pas de saisons, des plantes qui, sur la terre, ne fleurissent et se reproduisent que grâce au rythme des saisons? A quel moment ces fleurs deviennent-elles fruits? Jamais, sans doute, puisqu'il n'y a pas d'automne. Mais alors, de quelles graines sont-elles sorties?

La vérité est que la faune et la flore préhistoriques offraient un riche assortiment d'étrangetés à des romanciers qui décrivent des contrées où personne ne peut aller voir. Cette faveur dont jouit la science de Cuvier se justifie surtout par des raisons exclusivement littéraires.

Cependant il y a aussi dans l'intérieur de la planète de M. Burroughs des êtres intelligents. Des hommes, d'abord. Ils en sont encore à l'âge de pierre, il est vrai, mais ils sont très perfectibles. Leurs femmes aussi : l'une d'entre elles déploie les artifices d'une coquetterie très moderne pour captiver David Innes, ce à quoi elle réussit parfaitement. Entre temps, pour charmer les loisirs de son flirt préhistorique, Innes s'attaque à la race dominante de Pellucidar. Ce sont des rhamphorynques, géants, ailés, et très intelligents. Très méchants aussi. Leur race est d'ailleurs exclusivement composée de fe-

1. Il y revient au beau milieu du Sahara et est recueilli par une caravane. Il y a, dans cette partie de l'affabulation, comme un vague air de famille avec l'*Atlantide* de M. Pierre Benoît.

melles, car celles-ci, ayant découvert le secret de la parthénogénèse, se sont entièrement débarrassées, et pour jamais, des mâles encombrants et tyranniques. Elles ont ensuite réduit plusieurs races humaines à un état d'esclavage ou de vassalité; elles s'adonnent même de temps en temps au cannibalisme. Ces intéressants animaux sont d'ailleurs complètement sourds, mais ils se communiquent leurs pensées par une espèce de télépathie quadridimensionnelle, si j'ai bien compris la pensée de l'auteur. Au reste, voici le texte explicatif :

— What they do, said Perry, is to project their thoughts into the fourth dimension, when they become appreciable to the sixth sense of their listener. Do I make myself quite clear?

— You do not, Perry, I replied.

(*Op. cit.*, ch. v.)

Il faut avouer, du reste, que tout cela est présenté d'une manière très amusante, très entraînante même, et qui explique l'immense succès obtenu par l'auteur. Mais malgré beaucoup d'ingéniosité, son talent de vulgarisateur scientifique n'est pas à la hauteur de ses qualités de romancier.

Au contraire, beaucoup plus soigneusement étudiée au point de vue scientifique est la dernière tentative dont nous avons à parler : *Au centre de la terre*, un volume signé Jean Duval, et paru en 1925[1]. L'auteur commence, comme Jules Verne, par mettre en doute l'existence du feu central. Selon lui, il n'y a aucune raison de penser que les matières les plus lourdes se sont nécessairement dirigées vers le centre; la force centrifuge a pu suffire à les maintenir à la surface. Et il est vrai que cette hypothèse pourrait être appuyée par d'excellents arguments empruntés à des savants authentiques. Stanislas Meunier compare la terre aux anciens boulets sphériques en fonte, qui comportaient tous une chambre intérieure. Beaucoup d'astronomes pensent que la lune est complètement creuse, presque pareille à une bulle de savon. Les fameuses rainures que l'on observe à sa surface seraient des craquelures an-

1. Aux éditions de la Nef. Cette firme n'a eu qu'une existence éphémère, et il est assez difficile de se procurer actuellement le volume en question, lequel ne semble guère avoir attiré l'attention. C'est pourquoi, malgré son caractère récent, j'en parle assez longuement.

nonçant une dislocation prochaine, et les nombreux astéroïdes que l'on observe dans les environs de Mars ou de la Terre seraient les débris d'une ancienne planète ayant déjà subi ce même sort.

Jean Duval ne développe pas tous ces arguments et insiste surtout sur ce fait que l'élévation de température n'est pas constante : « Si la température s'élève de un degré pour quarante mètres au voisinage de la surface, elle ne s'élève plus que de un degré pour soixante mètres un peu plus bas, ce qui autorise à supposer qu'à une certaine profondeur la température se fixera à une valeur constante » (p. 17). Les héros du roman s'embarquent donc sur une espèce de foret automobile, décrit d'une manière plus détaillée que dans les romans précédents. La machine en question pesant plusieurs tonnes, et d'une force de 3 à 4,000 chevaux, avance de 1,000 mètres par jour. La force motrice est fournie par le magnétisme terrestre, capté par « un anneau collecteur de lignes de force ». L'appareil est muni d'une couronne dentée perforatrice avec circuit refroidisseur. Au rebours de ce qui se passait dans l'appareil d'Edgar Rice Burroughs, où la terre aspirée passait par une chambre périphérique avant d'être évacuée, elle passe ici par un conduit central. La machine, sur laquelle on nous donne encore d'autres détails, s'enfonce ainsi dans la terre qu'elle mange, digère et rejette derrière elle comme un gigantesque lombric. Il traverse parfois des couches d'une température élevée, allant jusqu'à 250°, mais, d'après la théorie de l'auteur, ce sont là des accidents locaux produits par la friction des couches glissant les unes sur les autres. La température retombe à 45°, et un jour la couronne dentée ne mord plus que le vide. Les voyageurs aperçoivent par leur hublot un monde éclairé par une lumière bleuâtre.

Les conditions de la vie dans ce nouveau monde sont décrites avec une exactitude minutieuse et un peu plate. Il y a une atmosphère, dont on donne la composition. L'attraction centrale est presque compensée par celle de l'écorce (moins épaisse que l'écorce de Rice Burroughs), de sorte que les explorateurs dont le poids est réduit presque à rien peuvent nager dans l'atmosphère comme nous nageons dans l'eau. Mais pour explorer plus commodément la surface corticale, ils

se fabriquent des chaussures-aimants, qui leur permettent de marcher normalement. Ils rencontrent des lianes, des plantes épineuses, une espèce de mille-pattes gros comme un lapin, et un oiseau bleuâtre à bec tubulaire et dont les ailes battent à l'envers. Le monde intérieur comporte, au lieu de soleil, comme dans Burroughs, une mer centrale globulaire, habitée par des monstres qu'on ne fait qu'entrevoir. Dans cette mer tombent, ou plutôt vers cette mer montent, tous les objets et déchets qui se détachent de l'écorce, et pour aller l'explorer les voyageurs n'ont qu'à se laisser monter tout doucement; ils peuvent même dormir pendant le voyage. De retour à l'écorce, ils courent de grands dangers à cause de fourmis géantes qui sont les rois de la création dans cet univers. Ils réussissent à retourner leur appareil et à repartir vers la surface de la terre, mais au cours de ce voyage de retour ils s'aperçoivent qu'ils ont vieilli de trente ans; leur cheveux sont blancs, leurs membres débiles; la cause en est l'excès d'ozone de l'atmosphère intérieure qui les a fait vivre d'une vie accélérée, ultra-rapide. D'ailleurs le foret automobile vient aboutir au fond de la mer. Dans leurs efforts pour regagner l'air libre, ils périssent tous sauf le plus jeune, qui n'en a pas moins soixante-dix ans, et a tout juste la force de raconter son histoire avant de mourir de vieillesse.

Très soigneusement étudié au point de vue scientifique, ce récit manque un peu de vie. L'auteur n'avance pas une affirmation sans chercher à la justifier par des arguments souvent ingénieux, et il a bien compris ce que l'anthropocentrisme, dans des récits de ce genre, a de naïf et de peu vraisemblable : pas d'hommes de l'âge de pierre, ni de labyrinthodons, ni d'iguanodons : il s'efforce d'imaginer des êtres entièrement inédits, comme il est probable qu'on en trouverait dans un monde inédit. Mais le style est d'un écolier, tous les personnages falots et sans caractère; les descriptions consciencieuses et détaillées, mais sans chaleur : on passe en revue pédestrement, les uns après les autres : une plante, un oiseau, un quadrupède, un monstre; c'est de l'herborisation ou de la nomenclature, ce n'est plus de la littérature. J.-H. Rosny avait une autre façon d'évoquer, en quelques lignes, le grouillement de ses vampires blancs.

*
* *

Les critiques même que nous adressons au dernier échantillon de notre série nous indiquent que l'on peut se placer à deux points de vue pour juger les ouvrages de ce genre. Nous aurons donc à formuler une double conclusion. Au terme de cette brève revue des voyages au centre de la terre — brève autant qu'incomplète, car il est fatal que certains ouvrages nous aient échappé[1] — nous pouvons nous demander ce que vaut la science et ce que vaut la littérature contenues l'une et l'autre dans la littérature scientifique. Nos auteurs, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ont-ils réussi à emprunter à la science autre chose que des détails sans portée, à enrichir la littérature d'autre chose que de fantaisies puériles; ont-ils rendu service à l'une ou à l'autre ou desservi l'une et l'autre?

En ce qui concerne le point de vue scientifique, sans vouloir entamer ici une discussion qui excéderait ma compétence, je ne puis m'empêcher de remarquer que tous nos auteurs de voyages intra-terrestres, sans exception, font beaucoup trop bon marché d'un facteur dont l'importance est pourtant capitale : c'est la pression. Ils triomphent, et triomphent aisément, au sujet de l'accroissement de température, dont la constance, en effet, n'est nullement prouvée, mais il est difficile de concevoir comment la pression cesserait de croître à mesure qu'on enfonce dans la terre, quelle que soit d'ailleurs la nature des substances que l'on pourrait traverser : eau, roches, air minéral, gaz, ou liquide, les diverses couches doivent toujours peser les unes sur les autres, et l'on ne voit pas ce qui pourrait les soustraire à cette nécessité. En tout cas, on ne le voit certainement pas dans les récits de nos auteurs. Jules Verne fait allusion à un phénomène inexpliqué; Jean Duval note que la pression redevient normale sans fournir aucune explication. Edgar Rice Burroughs n'a même pas l'air de soupçonner la difficulté, et le C[t] de Wailly ne note l'aug-

1. Il faut noter cependant que j'ai délibérément écarté tous les récits où il s'agissait de cités souterraines, mais logées à une profondeur insignifiante, comme *Kowa la mystérieuse* de Charles Foley.

mentation de pression que lorsqu'elle peut lui être utile pour justifier les ailes de ses subterraqués :

> Santix remarque combien ces ailes sont peu développées par rapport au volume du corps. Il a tout juste le temps de songer que la chose s'explique par la plus grande densité de l'air due à une pression bien plus considérable qu'à la surface de la terre...
>
> (*Le Monde de l'abîme*, ch. VIII.)

Si Santix était moins occupé, il devrait se demander comment cette pression, qui facilite le jeu des ailes de ses Houvhouviens, n'est cependant pas assez forte pour troubler le jeu de ses poumons à lui Santix? Car enfin, les quelques observations que nous pouvons faire dans le champ bien limité de ce monde sublunaire montrent que des variations de pression relativement faibles suffisent à amener les troubles les plus graves. Que l'on veuille bien réfléchir que les scaphandriers sont horriblement gênés à quelques dizaines de mètres de profondeur, que les quatre kilomètres du Mont-Blanc suffisent à placer l'ascensionniste dans une atmosphère difficile à respirer. On ne conçoit pas comment des hommes pourraient vivre, même dans un sous-marin, au fond de la fosse du Tuscarora. Or, la fosse du Tuscarora, c'est encore la surface de la terre. Que serait une atmosphère située à trente, à soixante, à cent kilomètres et davantage de profondeur? Est-ce qu'elle n'aplatirait pas les poumons comme une feuille d'étain?

En tout cas, l'existence d'humanités souterraines ou de brontosaures subcorticaux paraît être une hypothèse à rejeter. Ces animaux gigantesques étaient des animaux de surface, et l'on ne voit pas ce qu'ils feraient dans les profondeurs. La faune abyssale, s'il y en avait une, ne serait-elle pas au contraire compacte et rapetissée, de même que les poissons des grands fonds sont comme aplatis par la pression? Mais même ces analogies ne sauraient nous mener bien loin, et les dernières théories ne semblent pas favorables aux hypothèses romanesques. Si j'ai bien compris le sens des notes présentées par M. L. de Launay à l'Académie des sciences (20 et 27 décembre 1926), l'éminent géologue semble nous suggérer que la nature des corps dépendrait de leur position sur le rayon

de la sphère terrestre. Les corps les plus lourds (uranium, radium, etc.) auraient leur place naturelle près du centre; arrachés par quelque accident de cette place et amenés à la surface, ils tendraient à se désintégrer en corps plus légers, et ce serait là la cause de la radio-activité. En corollaire, il s'ensuivrait, bien que cela ne soit pas vérifiable, que des corps de surface, placés à une certaine profondeur, tendraient à se transformer en corps lourds. Ainsi, au lieu que dans les anciennes théories on admettait que les métaux lourds tendaient vers le centre parce qu'ils étaient lourds, nous devrions admettre que les corps lourds sont tels parce qu'ils sont près du centre. La nature des corps serait subordonnée à leur position et non pas leur position à leur nature. Dans cette hypothèse, on voit que si jamais des humains pouvaient s'enfoncer profondément dans les entrailles de la terre, le moins qui pourrait leur arriver serait de voir leurs corps transformés en momies de plomb, de radium ou d'uranium, si toutefois la forme de ces corps n'était pas totalement anéantie au cours de la transformation.

Que deviennent, dans ces conditions, nos univers souterrains? Il semble bien qu'il faut renoncer à les imaginer — ou les imaginer d'une manière toute différente. Nous logeons dans une petite zone intermédiaire, une pellicule sphérique d'épaisseur négligeable, où se sont accumulés des résidus très divers d'origine, et c'est peut-être cette diversité qui a permis l'éclosion de ce que nous appelons la vie, et qui est un ensemble d'équilibres instables. Notre biosphère est une frontière, et ce peut être la cause de sa richesse. Mais il peut très bien y avoir beaucoup plus de stabilité de chaque côté de cette frontière, et par conséquent pas de vie. Pas de vie du moins sous les formes que nous connaissons. Car il peut exister des phénomènes d'instabilité résultant de causes à nous inconnues.

Mais ces spéculations, quelle que soit l'apparente gaucherie que leur confèrent la maladresse et l'ignorance de celui qui écrit ces lignes, nous fournissent peut-être une réponse aux questions que nous posions tout à l'heure. Nous voyons que les œuvres du genre qui nous occupe, même imparfaites, même manquées, peuvent avoir leur utilité. Elles

peuvent donner lieu de s'exercer à l'imagination non seulement du profane, mais peut-être aussi du savant, en l'obligeant à préciser sa représentation du monde et à faire la critique de certaines hypothèses. Après avoir lu tous ces voyages au centre de la terre, nous demeurons fortement pénétrés de cette idée, nullement nouvelle, mais sur laquelle notre attention ne s'appesantit guère en temps ordinaire, que notre expérience verticale est extrêmement limitée. Tout le monde connaît l'hypothèse célèbre de Poincaré imaginant des êtres infiniment plats qui vivraient sur une surface courbe. Leur géométrie serait évidemment très particulière. Et pourtant, dans un sens nous sommes très semblables à de pareils êtres. Nous ne pouvons jamais nous éloigner du niveau de la mer que d'une distance infime. S'il nous était loisible de nous en écarter davantage, de voyager plus loin, en dessus comme en dessous de la zone pélagique, qui sait quelles surprises nous attendraient. Il ne nous est point permis, et nous sommes prisonniers de la biosphère, mais on aime toujours à sortir d'une prison, ne fût-ce qu'en rêve, et c'est pourquoi il faut être reconnaissant aux esprits aventureux qui s'efforcent de prêter des ailes à notre rêve.

Doublement reconnaissant, puisqu'ils font à la fois réfléchir le savant et rêver le profane; et du coup les voilà réintégrés dans la littérature, dont on a voulu parfois les faire sortir. Il est bien vrai que beaucoup de récits de ce genre sont médiocres, mais est-ce que cette médiocrité témoigne seulement de la témérité des auteurs ou d'un vice radical du genre?

Je crois que l'examen des quelques œuvres analysées ci-dessus montre surtout que le roman scientifique est quelque chose de plus difficile que ce qu'un vain peuple pense. Il exige un assemblage rare de qualités, presque contradictoires : d'une part une culture scientifique étendue, à la fois sûre et précise, à la fois technique et pénétrée de philosophie, chose de plus en plus exceptionnelle dans notre âge de spécialisation à outrance; d'autre part une imagination riche, colorée et puissante, capable de mettre en œuvre les données fournies par la science, et tous les dons littéraires susceptibles de conférer au récit l'attrait et la vraisemblance nécessaires à toute œuvre viable. C'est-à-dire qu'il faut avoir tous

les dons d'un grand écrivain et encore quelque chose de plus. C'est pourquoi il faut être indulgent à ceux qui ne réussissent qu'à moitié.

En fait, on ne trouve pour ainsi dire nulle part toutes ces qualités réunies. Dans la série qui fait l'objet de la présente étude, le récit de J.-H. Rosny, le plus réussi, n'est qu'une brève nouvelle. Là, nous avons affaire à un véritable écrivain, mais le lien avec les hypothèses scientifiques est très ténu, et l'on nous fait tout au plus entrevoir le chemin du centre de la terre. Tout à l'opposé nous trouvons le récit de J. Duval, minutieusement construit et ingénieusement agencé : remarquons que c'est le seul qui réussisse à nous conduire véritablement au centre de la terre; tous les autres ne nous décrivaient que des poches intra-terrestres de dimensions plus ou moins grandes; mais au point de vue littéraire il en est resté à un stade enfantin et scolaire. Concluons que peut-être toutes ces œuvres ne sont que des esquisses et que le genre lui-même est encore dans l'enfance. Bien qu'il ait attiré l'attention de plusieurs écrivains d'un très haut mérite, comme Poe, Wells, Rosny, et produit des efforts honorables, comme ceux de Jules Verne, ce ne serait pas trop de tout l'effort d'un génie pour faire voir tout ce dont ce genre est susceptible. Il se peut que longtemps encore il végète, abandonné aux mains de simples ouvriers littéraires ou d'amateurs; ce n'est point une preuve d'irrémédiable déchéance, cela prouve seulement que si n'importe quel adolescent bien doué peut, au sortir du collège, griffonner deux cents pages d'effusions sentimentables susceptibles d'attirer l'attention sur lui, il faut une préparation plus longue et plus ardue pour reprendre les sujets de Jules Verne en faisant autre chose que de le démarquer. Tout n'est pas dit encore, et il se peut que nous vivions assez longtemps pour lire les livres du voyageur imaginatif qui saura sans heurts et sans à-coups nous emmener à sa suite dans les espaces éthérés, ou au centre de la terre.

Régis Messac.

LE PREMIER SÉJOUR A ROME

D'IBSEN ET DE BJÖRNSON

L'illustre sculpteur danois Thorvaldsen a toujours célébré l'anniversaire de sa première arrivée à Rome comme étant celui de sa naissance artistique. Pour bien d'autres aussi, un séjour dans la Ville Éternelle a eu une importance pareille. Et plus ils venaient de loin et avaient une tradition artistique différente, plus l'impression était forte. L'influence que le séjour à Rome a eue sur nos artistes tiendra toujours une certaine place dans l'histoire de l'art et de la littérature scandinaves; elle s'est fait sentir tout spécialement sur Björnson et sur Ibsen.

Dans la génération précédente, imbue de romantisme, ceux qui ont vu Rome prirent un intérêt particulier à la couleur locale romaine, à la vie richement colorée du peuple italien. Sous le règne des principes réalistes, au contraire, une visite en Italie n'était plus regardée comme nécessaire pour un artiste du Nord. Mais Ibsen et Björnson appartenaient à la génération qui devait former la transition de la période romantique à celle du réalisme; pour eux et pour leurs contemporains, la théorie de l'art pour l'art, et toutes sortes de discussions esthétiques ont joué un très grand rôle et, dans leur génération, une longue série d'écrivains et d'artistes scandinaves est allée en Italie (entre 1850 et 1870) pour y chercher, parmi tous les trésors d'art de l'Antiquité et de la Renaissance, à débrouiller ses idées sur le caractère du beau et sur les lois de l'art.

« L'Italie est un sanatorium pour des Germains aux cheveux hérissés et aux esprits confus » — écrivait en 1865 Björnstjerne Björnson à Henrik Ibsen — « et si tu reviens sans être devenu un peu classique, un peu moraliste, mais gai et fort

tout de même, si tu reviens sans t'être développé dans le sens du général, éloigné de toute singularité, de toute envie de te rendre intéressant, alors tu auras fait un voyage inutile, bien que je n'ose pas croire, d'autre part, que tout cela passera brusquement dans ta tête comme une conversion, même si tu as l'église de Saint-Pierre pour fonts baptismaux. »

Quand Björnson lui adressait cet avertissement, Ibsen n'avait encore vécu que quelques mois à Rome, tandis que l'auteur de la lettre, peu d'années auparavant, y était resté à peu près deux ans (de 1860 à 1862). Les mots que j'ai cités donneront une idée générale de ce que Björnson avait senti et appris sous le ciel italien, mais on pourra le constater de plus près : car pendant ses premiers mois à Rome il écrivit assidûment des lettres qui racontent en détail ses impressions successives.

Une semaine après son arrivée à Rome, il écrit à sa femme : « Je suis encore comme un homme couché à terre, accablé d'impressions. A cet égard, ces premiers jours me sont une souffrance; de tous côtés des choses inconnues, de tous côtés quelqu'un qui veut me montrer quelque chose de nouveau. Mais j'ai peur chaque fois que je vais voir quelque chose de nouveau et éprouver toujours de nouvelles admirations, avant d'en avoir fini avec la dernière. Il est si terrible d'être, pendant des mois, entouré de choses qu'on ne connaît pas. »

Björnson admet, cependant, que Rome, plus qu'aucune autre des villes qu'il avait vues, pourra reposer l'esprit. « Chaque œuvre d'art ici — dit-il — paraît petite et naturelle. Car les proportions sont partout si bien observées qu'il n'y a aucune partie qui crie : je suis grande; mais le tout attire l'œil à la fois et de tous les côtés, de sorte qu'on n'y est pas accablé ni étourdi, mais comme enveloppé. »

C'est sur la place Saint-Pierre et devant l'église qu'il fut initié à une nouvelle conception d'art. Il s'était attendu à une impression forte et imposante, et au premier moment il se sentit plutôt désappointé; mais au fur et à mesure il commença à comprendre la construction harmonieuse de la place. « Toute âme laborieuse sera ici grandement rassurée, dit-il, tandis que c'est écrasant pour le bel esprit déchiré, qui ne cherche que le triomphe. »

Il y a toujours des hommes qui s'intéressent plus à une ébauche qui donne des espérances qu'à une œuvre d'art achevée et parfaite. En Norvège, Björnson avait vécu dans un milieu où l'on se livrait de bon cœur à l'enthousiasme pour un fragment demi-génial, pour un début artistique qui avait l'air de promettre; à Copenhague, cependant, avant son départ pour Rome, il s'était trouvé quelque temps dans un cercle d'amis qui adoraient Raphaël. Ce n'était pas, pourtant, des tableaux de Raphaël que le jeune poète norvégien devait recueillir la plus riche instruction. L'art de Michel-Ange le saisit plus fortement. Son imagination fut mise en train dans la chapelle Sixtine, dont il a entretenu ses auditeurs dans une conférence célèbre, mais aujourd'hui perdue; le point culminant, nous dit-on, c'était la description du Jérémie de Michel-Ange, ainsi rendue de mémoire par un de ses auditeurs : « Comme une montagne au-dessus d'un paysage, il est assis, méditant pendant des milliers d'années — Jérémie, le prophète. Savez-vous ce que c'est qu'un prophète? Le savez-vous réellement? Figurons-nous le petit enfant nouveau-né, figurons-nous comment il commence à grandir, de jour en jour, de mois en mois; il *grandit* d'année en année, *grandit* jusqu'à ce qu'il devienne un homme. Mais alors, figurons-nous qu'il *continue à grandir*, CONTINUE A GRANDIR, CONTINUE A GRANDIR — voilà le prophète! »

Quelque temps après, Björnson a formulé son programme dans la chanson qui dit : « La mission du poète est celle d'un prophète. » Lui-même il sent qu'à Rome il continuait à grandir.

Mais il était moins un écrivain coloriste qu'un créateur plastique de figures humaines; ainsi il est tout naturel qu'il portât moins d'intérêt à la peinture — sauf celle de Michel-Ange, qui était en elle-même plutôt plastique — qu'aux œuvres d'architecture et de sculpture. Il se mit à étudier l'architecture et à en prendre des leçons : « Sûrement j'arriverai — dit-il — à y faire de magnifiques découvertes sur les caractères du beau. On y retrouve ses propres manières de voir, mais sous d'autres lois, et par là avec une plus grande clarté. »

La sérénité de la sculpture grecque le saisit, et il désirait pouvoir « s'enfoncer dans l'antiquité »; ses études dans les

musées furent complétées par des lectures de tragédies d'Euripide et de Sophocle; mais il dit un jour : « Ici je vais lire Goethe; sans doute, il est l'homme qui pourrait prêcher à une telle place. »

Il est évident que Goethe a bien « prêché » pour Björnson; à côté de toutes ses impressions d'architecture et de sculpture à Rome, c'est aussi la lecture de Goethe qui a aidé Björnson à gagner une conscience artistique plus sûre, et qui a préparé la plus riche période lyrique, peut-être, de toute sa vie.

Entre les petites poésies que Björnson a écrites pendant son premier séjour à Rome, on ne trouvera, pourtant, aucune imitation de Goethe. De même il n'y a qu'un seul poème (*Le Monte Pincio*) et une partie du poème sur P. A. Munch qui traitent un sujet directement romain. La plupart de ses poésies de Rome — comme celles de Goethe — contiennent des idées générales ou personnelles; mais quelques-unes — les plus importantes — ont emprunté leurs thèmes à l'histoire norvégienne. Un des bijoux de notre poésie est une *Romance*, où Björnson dans cinq petites strophes évoque l'image de la splendeur du temps des Sagas, le souvenir de la mort tragique du roi-héros Olav Trygvason, et le silence mélancolique des sombres siècles qui suivirent — tout un tableau de notre histoire nationale pendant huit cents ans, accompagné par un refrain, qui retentit comme de grandes vagues sur les côtes norvégiennes. Le style y est serein, simple, avec peu d'images, peu d'adjectifs, mais les mots sont choisis de sorte que leur timbre donne à chaque strophe une musique différente. Dans le refrain, changeant de sentiment de strophe en strophe, il y a sans doute une résonance de l'impression faite sur le poète par la musique sacrée de Palestrina, où les motifs musicaux revenaient et revenaient toujours avec un timbre nouveau. La romance fut écrite un jour que Björnson et sa famille se rendaient en voiture d'Ariccia à Rome; il faisait chaud, son petit garçon s'endormit, sa femme aussi, le cocher peu après, et enfin les mulets firent de même. Björnson, seul, veillait, et alors, dans la campagne romaine illimitée comme la mer, son imagination devient créatrice. Il écrit :

De larges voiles vont sur la mer du Nord.
Haut sur le gaillard dans le matin se dresse

Erling Skjalgssön de Sole,
Guettant vers le Danemark par delà la mer.

« J'ose dire — a-t-il raconté plus tard — que je n'aurais jamais pu écrire mes petites poésies et chansons de ce temps-là (par exemple « De larges voiles »), si je n'avais pas vu les deux statues des Dioscures sur la place du Quirinal à Rome. » La connexion entre les statues et ce poème paraît étrange. Mais Björnson lui-même a expliqué comment les Dioscures l'avaient impressionné : « La puissance de l'homme sur le cheval, exprimée d'une manière visible et plastique, tout simplement en faisant l'homme plus grand que le cheval : quel exemple instructif pour tout artiste créateur ! » Voyez maintenant le commencement du poème :

De larges voiles vont sur la mer du Nord.
Haut sur le gaillard dans le matin se dresse
Erling Skjalgssön de Sole.

N'est-ce pas que l'homme est ici plus grand que les voiles et les navires?

Cependant, ce ne sont pas les petites chansons qui forment le seul ou le plus beau résultat du premier séjour que Björnson a fait à Rome. « Quand on a abreuvé son âme, à longs et calmes traits, à cette source de beauté — dit-il dans une lettre de ce temps-là — il en résulte une facilité à traiter nos vieux sujets et nos vieilles pensées, de sorte qu'on les voit pour la première fois sans ces taches nébuleuses où l'on craignait ou soupçonnait des figures étranges. » Son drame sur le roi Sverre fut tout changé sous le ciel italien et « devant le calme de l'antiquité » ; mais dans cette pièce Björnson restait encore un chercheur qui se hasarde sur une nouvelle voie ; ce n'est que dans son ouvrage suivant, la trilogie dramatique de Sigurd Slembe, le chef-d'œuvre de sa jeunesse, que les différentes impressions rassemblées à Rome se sont unies, pour l'aider à développer toutes ses propres qualités, comme psychologue, poète et homme de théâtre.

Rome étant encore la ville papale, il y avait vu les cérémonies catholiques, les moines, les processions ; sa conception du moyen âge catholique en Norvège en est empreinte. Par la vie à Rome, où il avait rencontré P. A. Munch — le plus

grand historien que la Norvège ait produit — Björnson a appris, mieux qu'auparavant, l'importance d'un correct coloris historique dans des drames qui traitent du passé. Sigurd Slembe était un prétendant à la couronne norvégienne au XII^e siècle, et, dans la première partie de sa trilogie, Björnson avait montré le conflit psychologique sur un fond historique richement coloré — on y sentait un souffle du temps des croisades. Mais la forme y était encore l'ancienne : le *blank verse* de Shakespeare, de Schiller, d'Oehlenschläger. Pendant l'été de 1861, à Ariccia, près de Rome, Björnson a subi, cependant, une crise de fermentation, causée par toutes les impressions et les études d'art de l'hiver précédent. Dans une série de lettres, il discute alors le problème de la forme d'une tragédie historique ; il explique ses études, ses principes de composition et de style.

Sa personnalité expansive, son génie abondant lui avaient causé bien des difficultés, quand il se mêlait à toutes sortes de choses, à la politique, à l'enseignement, à la religion, aux affaires de théâtre et à combien d'autres questions. C'est par suite de beaucoup d'expériences amères qu'il a tant de fois choisi le problème de la maîtrise sur soi comme sujet de ses œuvres de jeunesse. En Italie, cependant, il comprit qu'à cette question personnelle de la maîtrise sur soi répond une question artistique : celle de la maîtrise de la forme. Autrefois il avait souvent écrit ses œuvres spontanément, aux moments d'inspiration. Maintenant la composition stricte, les justes proportions, la logique intérieure d'une œuvre d'art lui paraissent tellement essentielles qu'au commencement parfois il a peur d'exagérer en ce sens. Dans une lettre d'Ariccia, où il parle de la deuxième partie de *Sigurd Slembe* — écrite en prose et, à certains égards, comme un drame bourgeois réaliste, mais de caractère historique — il dit que bien des fois il a lui fallu s'arrêter et se demander : « Est-ce que c'est de mathématiques que je m'occupe en ce moment, ou bien est-ce que j'ai réussi à en faire de la poésie? — Oui, Dieu soit loué, je l'ai fait ; mais souvent il faut que je sois sorti de la scène particulière pour le voir ; car la teneur de la réplique n'en est que rarement imprégnée ; son rapport avec la situation l'est, au contraire, avec une force à laquelle il s'agit de donner l'ac-

cent juste, afin qu'elle ne soit pas sentie comme sonnant d'elle-même, ce dont je suis partout tenté. »

Quand Björnson, à l'âge de trente ans, eut fini sa grande trilogie et revint dans sa patrie après son voyage d'Italie, le Storting lui vota un traitement de poète, et *Sigurd Slembe* fut tout de suite reconnu comme une œuvre classique dans la littérature norvégienne. Björnson lui-même était devenu à Rome un classique, non pas qu'il eût subi une conversion en Italie : ses points de vue y furent éclaircis mais non changés ; le fond national et le ton personnel de sa poésie ne furent pas altérés. Mais son développement artistique avait été accéléré et enrichi à Rome, et il s'est trouvé conforme à l'âme de l'art classique. Dans ses principes et dans sa pensée, il était, pour ainsi dire, anti-romantique, un apôtre de l'humanité, un poète qui préférait la terre au ciel, la vie aux songes, qui aimait la réalité et les hommes, mais qui détestait les théoriciens, les individualistes et tout ce qui est « au-dessus de la force humaine ». « Ce n'est point le singulier qui est le grand — dit-il à Ibsen — bien que ce soit le plus brillant ; c'est le commun qui est le grand, la présentation poétique des sentiments et des pensées qui trouvent leur écho chez des millions d'hommes. »

Tout conscient de l'importance que le séjour à Rome avait eue pour lui-même, Björnson, peu d'années après, fit tout son possible pour aider son ami, Henrik Ibsen, alors pauvre et malheureux, à faire un voyage en Italie. Björnson avait quitté la Norvège en 1860, à peine à l'âge de vingt-huit ans, après une affaire politique où il avait éprouvé la perte brusque et pénible d'une popularité jusque-là presque toujours croissante ; sur le moment il en souffrit durement, mais bientôt il avait regagné son courage et sa foi dans ses propres forces et dans son avenir. Ibsen, cependant, n'a fait le voyage que dans sa trente-septième année, après une période de pauvreté et une série de déceptions littéraires et théâtrales, où il avait quelquefois presque perdu toute confiance en soi et en ses dons poétiques ; quand, en 1864, il vit la Norvège s'abstenir de prendre part à la guerre dano-allemande, sa foi nationale aussi fut ébranlée. Son amertume ne s'évanouit que très lentement, et il n'a jamais eu l'ouverte et joyeuse réceptivité de

Björnson. A peu près quatre mois après son arrivée à Rome, Ibsen écrit à son ami qu'il se trouve bien content d'avoir quitté sa patrie pour vivre quelque temps dans ce milieu romain, si riche d'impressions de beauté; mais il ne peut pas encore s'accorder avec l'antiquité, dont il ne comprend pas la connexion avec notre temps; il y regrette l'absence de l'illusion, et surtout de l'expression individuelle, non seulement dans les œuvres d'art, mais encore chez les artistes. La sculpture grecque lui paraît une production d'une époque, non de personnalités particulières, et ce n'est qu'elles qui pourraient l'intéresser profondément. « Je comprends mieux, dit-il, Michel-Ange, le Bernin et son école; ces gaillards-là avaient le courage de faire quelquefois une folie. » Il préfère aussi l'architecture gothique à celle de style classique, et s'est trouvé tout ravi de la cathédrale de Milan : « l'homme qui a pu concevoir le plan d'une œuvre comme celle-ci, l'idée aurait pu lui venir de faire, à ses heures disponibles, une lune et de la jeter dans l'espace! »

Björnson, dans ses lettres, essaya en vain de l'instruire et de le rendre « un peu classique ». Mais ce n'est qu'après longtemps qu'Ibsen commença à voir, par éclairs, le beau dans des sculptures antiques. Dans des lettres de sa deuxième année à Rome, il parle de temps en temps de la joie qu'il éprouve dans cette nature italienne, si pleine d'harmonie de formes et de couleurs, et il dit qu'il se sent peu à peu capable de jouir mieux qu'auparavant des belles statues grecques. « Mais, s'il me fallait maintenant indiquer en quoi le plus essentiel profit de mon voyage consiste — écrit-il à Björnson — alors je dirais qu'il consiste en ce que j'ai expulsé de moi-même l'esthétique, isolée et prétendant à valoir en soi-même, qui me dominait autrefois. L'esthétique dans ce sens-là me semble à présent aussi funeste pour la poésie que la théologie l'est pour la religion. »

Björnson gardait, et à juste titre, un doute et se demandait si la guérison serait complète; pourtant il est évident qu'en somme Ibsen avait raison : son esthéticisme n'aurait jamais plus la même force ou le même caractère qu'au temps de la *Comédie de l'amour*, qui fut écrite quelques années avant son départ pour Rome. On ne peut pas nier que l'esthétique du

grand critique et écrivain danois J. L. Heiberg soit devenue à la fin une sorte de théologie poétique, pleine de dogmes et de doctrines. Björnson n'en fut que relativement peu influencé, mais Ibsen en avait été pénétré ; donc il était bien naturel que Björnson à Rome cherchât les lois de l'art, tandis qu'Ibsen désirait être délivré de toutes les règles dont il s'était senti lié. Autrefois la forme de ses œuvres dramatiques avait été régulière et strictement correcte ; ce n'est point le cas dans les deux chefs-d'œuvre qu'il a écrits pendant ce premier séjour en Italie, *Brand* et *Peer Gynt;* l'un, *Brand*, finit par un acte d'une largeur démesurée, et l'autre, *Peer Gynt*, contient des scènes qui — d'après l'auteur même — sont insérées par caprice. Quand un critique danois jugea *Peer Gynt* contraire aux règles poétiques, Ibsen déclara fièrement qu'alors c'était à la poésie à se régler sur son œuvre ! L'art qu'il vit à Rome lui avait donné un courage que d'abord il ne possédait pas, et ce furent toujours Michel-Ange, le Bernin et son école qui l'intéressèrent le plus. Après avoir quitté Rome, Ibsen écrit en 1869 à Georg Brandes :

Bien sûr que je m'incline devant les lois de la beauté ; mais de ses modes je ne me soucie pas. Vous citez Michel-Ange. A mon avis nul n'a plus que lui péché contre la mode ; et pourtant, tout ce qu'il a fait est beau, car cela a du caractère. L'art de Raphaël ne m'a, en réalité, jamais enthousiasmé. Ses figures datent d'avant le péché originel. D'ailleurs, l'habitant du Midi a une autre esthétique que nous. Lui, il veut le beau quant à la forme ; pour nous, même ce qui n'est pas beau en sa forme peut l'être par la vérité qui s'y trouve contenue.

Un ami danois de Brandes, le grand historien d'art Julius Lange, s'irrita de voir dans les œuvres d'Ibsen de ce temps-là « une excessive contention morale », et il écrivit dans une lettre : « Si cet homme-là n'avait pas, en quelque sorte, le diable au corps, il serait beaucoup mieux qu'il n'est. Si je devais le guérir, j'ordonnerais de la littérature grecque et de l'art grec d'abord à petites doses, afin qu'il ne les crache pas, puis à doses plus fortes, jusqu'à ce que son sens de la forme et de la mesure se soit redressé. »

Un tel traitement n'aurait probablement pas obtenu un

succès immédiat. Ibsen, qui s'était mêlé du métier de peintre pendant une série d'années et qui s'intéressait toujours à l'art en général et aux théories d'art, sur lesquelles volontiers il ouvrait la discussion, n'avait que peu d'expérience en fait d'arts, et n'a jamais, en Italie, essayé de développer son goût par des études systématiques. Pourtant, les statues grecques l'ont aidé, peu à peu, à se faire une idée de l'impérissable dans la beauté, mais ce n'est qu'après son établissement en Allemagne que ses impressions de Rome et de l'art antique se sont montrées vraiment fécondes; alors seulement il a pu écrire : *Empereur et Galiléen*, qu'il a lui-même toujours considéré comme son œuvre principale, et dont il avait fait des plans pendant son premier séjour à Rome. Dans ce grand drame, comme plus tard dans les *Revenants* et dans *Hedda Gabler*, qui veut « mourir en beauté », avec « du pampre aux cheveux », comme la statue (au Vatican) qu'on appelle la Muse tragique, on aperçoit comment ce poète aux principes austères et ascétiques a quelquefois profondément regretté la joie de vivre, le culte de la beauté et tout ce monde ensoleillé et sans souci qu'était, d'après ce qu'il s'imaginait, l'antiquité païenne. Certes, l'on se rappelle l'idée qu'exprime Maximos sur les trois royaumes, dont le troisième, le futur, est « le royaume qui doit être fondé à la fois sur l'arbre de la connaissance et sur celui de la croix, parce qu'il les hait et les aime toutes les deux et que les sources de sa vie sont dans le paradis d'Adam et sur le Golgotha ». Il est évident qu'Ibsen, pour cette idée, a subi l'influence, au moins par des voies indirectes, du néoplatonisme et de la philosophie de Hegel; mais de telles pensées sont rendues vivantes par ses impressions d'art à Rome, par sa perception du contraste entre la religion sévère, qu'il connaissait par son enfance, et la manière de regarder la vie dans l'antiquité.

La seule impression d'art à Rome qui ait produit son effet sur Ibsen sur-le-champ, fut celle des œuvres de Michel-Ange; en compensation, elle a été extrêmement importante. Ibsen était une personnalité du même genre que Michel-Ange — un individualiste solitaire, impassible et intégral, entêté et singulier, un homme et un artiste qui est *lui-même*, sans égards et jusqu'au bout. Pour caractériser Michel-Ange, Georg Bran-

des a cité un poème d'Ibsen, le *Mineur*, qui a pourtant son origine bien des années avant son voyage à Rome. Mais c'est sous l'inspiration directe de Michel-Ange que fut écrit le grand poème dramatique, *Brand*, l'œuvre qui fonda la célébrité d'Ibsen et ouvrit son influence. De mois en mois il avait lutté avec son sujet sans obtenir un résultat satisfaisant, mais alors — écrit-il à Björnson — « je suis entré un jour dans l'église Saint-Pierre, et là, tout d'un coup, il m'est venu une forme forte et claire pour ce que j'avais dans l'âme ». Il est bien caractéristique que cette œuvre soit née sous la coupole construite par Michel-Ange; l'affinité d'esprit est évidente. Le rôle que jouent dans ce grandiose poème dramatique la peinture et l'architecture est bien digne d'attention. Contre le bailli, qui veut bâtir des maisons pratiques et ordinaires, Brand se fait constructeur d'une nouvelle église, grande comme celles des pays méridionaux. Et, dans sa première conversation avec le peintre Einar, Brand parle avec mépris du vieux Dieu, qu'on pourrait peindre en calotte et la tête chauve :

> Ce Dieu-là n'est pas le mien ;
> Le mien est une tempête, où le tien n'est qu'un souffle.

Dans ce Dieu de Brand, un juge jeune comme Hercule, on reconnaîtra aisément le Dieu que Michel-Ange a créé dans la chapelle Sixtine : — le dieu-créateur, qui est une tempête, et le juge herculéen dans le tableau du Jugement dernier. Brand annonce sa religion sévère avec une passion apparentée à celle de Michel-Ange; — le grand Italien n'aurait pas besoin d'avoir honte de son successeur norvégien.

Il serait possible d'approfondir ces études sur l'importance qu'ont eue sur Ibsen et Björnson les impressions d'art et de vie reçues à Rome. Plusieurs fois les deux grands Norvégiens y sont revenus — Björnson écrivit en Italie, à côté de beaucoup d'autres œuvres, les deux pièces de théâtre, *Une faillite* et le *Rédacteur*, qui inaugurèrent (1874) le drame bourgeois du Nord, un genre où Björnson devait avoir comme successeurs et Ibsen et Strindberg. Ibsen a écrit en Italie la *Maison de poupée* et les *Revenants*, les deux drames où il est parvenu à fixer sa forme dramatique nouvelle, bientôt devenue clas-

sique pour le théâtre moderne. La différence est grande entre ses principes esthétiques du temps des « caprices » de *Peer Gynt* et ceux de quatorze à quinze ans après, quand il forma la construction inflexiblement logique des *Revenants*. Mais ce sont là des questions jusqu'ici peu étudiées. Les *Revenants* d'Ibsen, tout comme *Au delà des forces* de Björnson, ont été comparés aux tragédies attiques : on a montré des ressemblances, et dans la forme et dans les pensées qui y sont exprimées, entre ces deux tragédies modernes et les œuvres dramatiques de Sophocle et Euripide. S'il y a aussi des influences directes de la littérature et de l'art de l'antiquité, c'est une autre question, dont aujourd'hui je ne m'occuperai pas. Mon but n'était que de montrer dans les grandes lignes comment ces Dioscures de la littérature norvégienne moderne ont réagi envers l'art classique et de donner deux exemples que je crois significatifs de l'influence des arts sur la poésie.

Francis Bull.

NOTES ET DOCUMENTS

LE « CONTE DE LA FEMME DE BATH » EN FRANÇAIS AU XVIII^e SIÈCLE

Au temps du roi Arthur, les prières et les exorcismes des prêtres n'avaient pas encore chassé de Bretagne les fées et les lutins, et leurs sermons n'avaient pas détruit la foi que le peuple naïf gardait en la féerie.

Or, il arriva un jour qu'un chevalier jeune et vigoureux rencontra une jolie paysanne et la viola. Le pays, tout indigné, se mit à sa poursuite et le ramena devant le bon roi qui le condamna à mourir. La reine Geneviève et les dames de la cour, cependant, touchées de compassion, intervinrent en sa faveur et Arthur consentit qu'elles fissent du chevalier ce que bon leur semblerait. Geneviève lui accorda une année de grâce, lui promettant la vie sauve si dans ce délai il pouvait trouver une réponse satisfaisante à la question suivante : Quelle est la chose que les femmes aiment le mieux? Le chevalier accepta les conditions, nomma des garants et partit.

Bien qu'il questionne tous ceux qu'il rencontre, mais surtout les femmes, filles ou mariées, il ne reçoit pas de réponse qui lui plaise; toutes lui répondent selon leurs préférences individuelles et refusent de répondre pour le sexe. Il y en avait qui allèrent jusqu'à dire que la joie des femmes est d'être réputée discrète, mais l'histoire du roi Midas, trahi par sa femme, est là pour leur donner le démenti.

Le délai prévu étant presque expiré, le chevalier, en désespoir de cause, tourna bride pour retourner se présenter devant la reine; mais en passant près d'un bois, il aperçut une troupe de femmes qui dansaient en rond. Il s'élança vers elles pour poser une dernière fois la question : en un clin d'œil toutes disparurent, laissant à leur place une vieille des plus

laides et des plus dégoûtantes. Celle-ci, voyant à la mine du chevalier qu'il avait quelque chagrin, le salua et le pria de lui dire ses maux. Il consentit et, son récit terminé, elle l'assura qu'elle pouvait fournir la réponse requise mais posa une condition : le chevalier devrait faire la première chose qu'elle lui demanderait.

D'humeur à tout oser, le jeune homme promet, remonte à cheval, prend la vieille en croupe et repart pour la cour. Arrivé là, le chevalier fait bravement sa réponse — les femmes aiment avant tout à commander — réponse que la reine accepte en lui faisant grâce entière. Mais voilà que la vieille demande au preux de tenir parole en l'épousant, la cour l'appuie et le malheureux est forcé de prendre la décrépite pour femme.

Triste et découragé, il se cacha jusqu'à la nuit et alors, s'étant couché, encourut par sa froideur les reproches de la nouvelle-mariée qui répondit à ses accusations de laideur, de pauvreté et de roture par de longs discours moraux qu'elle termina en lui proposant un choix : Qu'est-ce qu'il préférerait, d'une femme jeune et belle qui pourrait très bien le tromper, ou d'une vieille qui lui serait toujours fidèle? Le chevalier, excédé, voulut bien lui laisser le choix, à elle qui était si sage. Sur ce : « Me voilà maîtresse! s'écria la vieille, vous m'aurez et belle et fidèle. Tournez-vous seulement et regardez! »

C'est là le fameux *Conte de la Femme de Bath*, premier ouvrage de Chaucer qui trouva des lecteurs français.

I. — Les diverses versions françaises

Le nom de Chaucer fut connu en France dès la première édition du *Dictionnaire* de Moréri, en 1674. Mentionné à diverses reprises par les journalistes, les biographes, les compilateurs d'anthologies[1], il ne fut d'abord qu'un simple nom auquel s'attachèrent les observations d'écrivains anglais plus ou moins dignes de foi, jusqu'à ce que l'abbé Yart revînt à lui en 1753 dans les additions qu'il fit à son *Idée de la poésie anglaise*. Dans le tome VII de cet ouvrage, à la suite de quelques

1. Pour la liste complète, voir Caroline Spurgeon, *Chaucer devant la critique*. Paris, 1911.

notes critiques, se trouve une version de *Palémon et Arcite* (*The Knight's Tale*), version difficile à classer puisque Yart, justifiant ses coupures par l'impiété, la prolixité, etc., de Chaucer, réduit son original des quatre cinquièmes. Ce fut pourtant un commencement et, au mois de mai 1755, le *Journal étranger*, rédigé à ce moment par Prévost, reprit le bon travail de Yart en offrant à ses lecteurs un très petit passage extrait du *Pardoner's Tale*, donné sans doute comme illustration d'une manière satirique ayant des rapports avec la manière française. Deux ans plus tard[1], le *Journal étranger*, pour lors sous la direction de Deleyre, publia pour la première fois un conte complet de Chaucer, ce fut celui qui forme le sujet de cette étude, le *Conte de la Femme de Bath*. Le traducteur, peut-être Deleyre, peut-être M^{me} Belot, ne prétendit pas avoir travaillé sur l'original de Chaucer mais sur le remaniement exécuté par Dryden, posant par là la règle à tous les traducteurs d'alors. On dut attendre en effet encore une centaine d'années un écrivain[2] qui se rapportât à Chaucer lui-même.

En 1763, c'est Voltaire qui s'occupait de ce conte, toujours d'après la version de Dryden dont il avait étudié probablement les ouvrages au cours de son exil trente ans auparavant. L'ayant remanié à sa façon, il le fit paraître d'abord séparément sous le titre de *Ce qui plaît aux Dames, conte*[3], et ensuite parmi ses *Contes de Guillaume Vadé* en 1763. Le succès de ce conte, qui avait beaucoup de Voltaire et fort peu de Chaucer, excita et la haine et l'admiration, le premier de ces sentiments trouvant son expression inévitable dans les feuilles de Fréron. L'*Année littéraire* de janvier 1764 contient une nouvelle traduction, toujours sur la version de Dryden, du *Conte de la Femme de Bath*. L'auteur de cette nouvelle traduction n'est pas nommé par Fréron qui ne la revendique pas et dont les connaissances de l'anglais n'étaient en effet pas assez étendues pour lui permettre de faire un travail aussi bon.

Favart, auteur de comédies, de vaudevilles, etc., pourvoyait

1. Juin 1757.
2. Le chevalier de Chatelain.
3. Par M. de V..., à Lutèce, chez Jean Robert, dit Marton. 1764.

à ce moment aux besoins toujours pressants du théâtre italien : il trouva dans le conte de Voltaire un sujet qui chatouillerait parfaitement le goût parisien pour la pseudo-pastorale mêlée de féerie et assaisonnée de suggestions grivoises. Il y mit la main et acheva au cours de l'année une comédie en quatre actes, mêlée d'ariettes, intitulée *la Fée Urgèle*, ou *Ce qui plaît aux Dames*, présentée à Fontainebleau, le 26 octobre 1765, et à Paris, le mois de décembre suivant.

Reste à mentionner la version contenue dans les *Nuits anglaises*, curieuse compilation de choses anglaises — traductions, anecdotes, faits divers, critiques, médisances, tous plagiats — publiée par Contant d'Orville en quatre parties en 1770. D'Orville — inutile de dire qu'il tait ce fait — reproduit mot à mot la version du *Journal étranger* sous le titre de *la Femme de Bath, conte de Chaucer, remanié par Dryden.*

Les traducteurs ou adapteurs français du *Conte de la Femme de Bath* ont cela en commun, qu'ils partent tous de Dryden, non de Chaucer lui-même. La version du *Journal étranger* faite, à ce qu'il paraît, sans autre but que de faire connaître la manière de Chaucer en France, se groupe avec celles de l'*Année littéraire* et des *Nuits anglaises* sous la rubrique « traductions ». Le conte de Voltaire et la pièce de Favart se mettent ensemble sous la rubrique « remaniements ».

II. — Les diverses versions françaises

Le « *Journal étranger* »

Il est curieux de constater que la version du *Journal étranger* qui fut publiée dans le seul but de mettre les Français en état d'apprécier le conte en vers de Dryden ou de Chaucer est très incomplète. Vu la très large liberté qu'un traducteur de 1750 croyait légitime de s'accorder, il est probable que l'auteur de la version en question se serait indigné du reproche d'infidélité ou d'insuffisance, et il faut en vérité accorder que de temps en temps il réussit à faire passer en français les pensées de l'auteur original avec une réelle correction. Quant aux modifications apportées au texte anglais de Dryden, il les au-

rait expliquées sans doute par la nécessité de se conformer aux exigences du bon goût français. Bon nombre de ses coupures ou de ses changements sont en effet ainsi explicables. Il reconnaît justement que Dryden est parfois verbeux et même confus et se croit le droit de le corriger. Seulement il est porté à préférer le moyen le plus facile de rectifier les passages obscurs, c'est de les omettre tout à fait. C'est ainsi qu'il allège de toute la métaphore du feu le discours de la vieille contre la fausse noblesse. Ce n'est pas là peut-être une grande perte mais, malgré la confusion dans laquelle Dryden l'a enveloppé, faute de savoir être simple, l'argument de Chaucer n'est pas difficile à débrouiller et mérite par sa naïveté même une place dans une adaptation moderne du conte. En effet, l'apparente disparate entre le sujet du discours de la vieille et l'illustration dont elle se sert pour le faire ressortir, prête à l'expression un certain piquant que nous préférerions garder aujourd'hui à la traduction d'un ancien conte. On n'a pas de difficulté cependant, se rappelant la rigueur avec laquelle le goût d'alors réprouvait la moindre obscurité, à pardonner à l'écrivain du *Journal étranger* son excès de zèle, zèle qui ne lui fit pas défaut un instant, car il paraît avoir été tout aussi attentif à rayer des mots ou des phrases qui lui paraissaient superflus qu'à supprimer un passage d'une trentaine de vers comme celui que nous venons de signaler.

Malheureusement ses coupures ne sont pas toujours aussi pardonnables. Ce ne peut être une simple coïncidence que les vers omis soient souvent un peu difficiles à comprendre, non parce que Dryden s'est mal exprimé, mais parce qu'il s'est servi d'un ordre qui n'est pas celui de la prose ordinaire, ou de mots et d'expressions qui étaient déjà un peu surannées en 1750. Il s'exprimait volontiers dans le langage de convention des vers mais n'en était point esclave : au contraire, il avait un fonds de vigueur naturelle lui fournissant à l'occasion des expressions énergiques, savoureuses et qui n'étaient pas celles de l'anglais courant. Ces expressions pouvaient facilement dérouter un étranger qui n'avait pas l'habitude de sa manière. Nous sommes forcés de conclure que le traducteur employé par le *Journal étranger* n'était pas à la hauteur de sa

tâche et la vérité de cette conclusion est rendue plus probable par d'indéniables erreurs qui défigurent son travail. En voici des exemples. Dryden dit (vers 14) :

> More solemnly they kept their Sabbaths here,

(c'est-à-dire, plus solennellement en Bretagne qu'ailleurs). Le *Journal étranger* traduit :

> Les sabbaths devinrent de jour en jour plus solennels.

Au vers 125, on trouve :

> One was for *Wealth*, another was for Place.

Le *Journal étranger* parle de *santé* (-health) dont l'auteur anglais ne parle point et qui aurait été sans à-propos. Les vers 136-137 sont :

> One thought the sexes prime Felicity
> Was from the bonds of Wedlock to be free.

Le français porte : « Les femmes mariées (souhaitaient) d'être délivrées du leur » (de leur mari). Le traducteur fait dire au chevalier dans sa dernière réplique à la vieille : « Vous connaissez mieux que personne la valeur du bien et du mal. » Dans l'original cette réplique est beaucoup plus à propos :

> ... For well you understand
> The *future* good and ill *on either hand* (513-514).

L'écrivain français avait ou mal lu ou mal compris son auteur.

Il ne paraît pas non plus avoir eu en affection le pittoresque verbal, à la différence de Chaucer qui l'avait à un degré peu ordinaire et qui ne fut pas mal servi par Dryden à cet égard. Cet élément de pittoresque est partout présent dans le *Conte de la Femme de Bath* mais il y a deux passages où l'auteur anglais s'est mis visiblement en frais de peindre, d'abord la scène des fêtes nocturnes des fées et des lutins, puis celle du bois où les fées apparaissent en dansant et puis disparaissent en laissant la vieille à leur place. Le premier tableau souffre un peu sous la plume de l'adapteur français, devenant

sec et raide, mais c'est le second qui perd le plus. « Un heureux hasard le conduisit dans une forêt dont la sombre horreur inspirait l'effroi. Au clair de la lune il aperçut *une troupe agréable de femmes* qui se tenaient par la main pour danser en rond. Le chevalier s'avança vers elles... mais ces femmes à sa vue s'enfuirent *avec une légèreté surprenante*. Il ne resta qu'une vieille sorcière *d'une laideur extrême*. Elle était auprès d'un chêne, appuyée sur un bâton et à demi courbée par la faix des ans ». Le *Journal étranger* non seulement réduit de la moitié la description contenue dans l'original mais il remplace par les locutions plates que nous avons soulignées des expressions pleines de vie et de mouvement. Se charger de traduire du Chaucer est la dernière chose à essayer pour qui est aussi dénué du sens du pittoresque.

La liste des omissions et des déformations commises par cet écrivain n'est pas encore épuisée : les plus intéressantes sont encore à signaler. Ce sont celles qui ne s'expliquent ni par l'incompétence du traducteur ni par les exigences du bon goût littéraire mais par quelque sentiment de bienséance morale, politique ou autre. Dryden, ayant à parler de la cour du roi Arthur, en prend prétexte pour satiriser celle de Charles II et de son successeur, et ne craint point d'employer pour cela le mot juste, qu'il soit élégant on non. Le *Journal étranger*, bien qu'en traduisant exactement il eût pu tout mettre sur le compte de l'auteur anglais, manqua de courage et raya tout ce qui lui semblait être d'une application trop directe à la cour de Louis XV, et les expressions tranchantes de Dryden s'émoussèrent en « la cour... n'était pas, comme elle est aujourd'hui le séjour de la corruption : la pudeur et la chasteté s'y conservaient aussi pures que dans les monastères ; on n'y connaissait d'autres chaînes que celles du sacrement. Les poètes alors, pour réussir sur la scène, n'avaient pas besoin d'y introduire la licence ».

Voilà une délicatesse qui s'explique du moins : est-ce que cela peut se dire de la suivante? Dryden, fidèle à son original, parle deux fois de Jésus-Christ, la première fois c'est au commencement du long discours de la vieille sur la noblesse :

> The King of Heav'n was in a manger laid ;

And took his birth from but an humble maid;
Then what can Birth or mortal Men bestow,
Since floods no higher than their fountains flow[1]

La deuxième mention est semblable. La vieille défend la pauvreté :

If Poverty be my upbraided crime,
And you believe in Heav'n, there was a time,
When he, the great controller of our Fate,
Deign'd to be man and lived in low estate :
Which He who had the World at his dispose,
If Poverty were Vice, wou'd never choose[2].

L'écrivain français supprime les références au Sauveur et, ce qui rend l'omission moins explicable, en même temps qu'il la proclame voulue, c'est que, dans le premier cas, il garde la traduction des vers 388-389 : « Depuis quand les torrents veulent-ils remonter plus haut que leur source? » question qui manque d'application si la référence à Jésus-Christ est omise. Quelle en est l'explication? Il nous semble que la question est à poser puisque l'écrivain du *Journal étranger* ne fut pas le seul à garder cette réserve : Fréron, ou celui qu'il employa, exclut également le nom de Jésus-Christ de la version qu'il publia dans l'*Année littéraire* et que nous discutons ci-dessous. On était encore loin de cet état d'esprit qui exclut toute mention de la divinité par principe de libre-pensée intransigeante, et en tout cas Fréron était ennemi déclaré des libres-penseurs. L'explication est peut-être simplement que pour les Français il n'était pas convenable de parler de telles choses dans un conte — l'art d'alors était rempli de telles pruderies — avec cette considération en sus que les bons catholiques n'aimaient pas à citer les hérétiques quand ils parlaient religion[3].

Cette première version du *Conte de la Femme de Bath* se termine sur une erreur, celle qui démontre le mieux l'incom-

1. Vers 386-389.
2. Vers 459-464.
3. Dryden était catholique depuis une quinzaine d'années, au moment où il écrivait ce *Conte*, mais l'écrivain français ne s'en doutait probablement pas.

pétence du traducteur. Le chevalier s'étant enfin soumis, Dryden fait crier à la vieille :

> The matrimonial victory is mine
> Which having fairly won I will resign[1].

Le *Journal étranger* le traduit : « Je triomphe puisque j'ai gagné votre cœur », ce qui n'a pas le sens commun, d'abord parce que ce n'est pas vrai, puis parce qu'en le disant l'auteur laisse clairement voir qu'il a complètement manqué le plaisant de l'histoire, à savoir que le chevalier doit faire expérience dans sa vie de la vérité qu'il vient d'annoncer à la cour de la reine.

Nous avons trouvé beaucoup à redire et nous aurions encore beau jeu à citer des expressions savoureuses et fortes remplacées par des locutions conventionnelles, de beaux vers transformés en paraphrases prosaïques, mais nous ne voulons pas diminuer plus encore le mérite du traducteur. Une chose du moins reste acquise à l'écrivain médiocre et anonyme du *Journal étranger* : l'honneur d'avoir rendu le conte tel qu'il l'avait reçu quant à son intrigue et à ses personnages. S'il en ôte quelque chose comme expression, comme pittoresque, comme sel, du moins il n'ajoute rien, il ne change rien d'essentiel, il permet au lecteur français de se faire une idée un peu exacte du genre de plaisanterie dont on s'amusait en Angleterre au XIVe siècle.

L'« Année littéraire »

La version de *Ce qui plaît aux Dames* qui parut dans les *Contes de Guillaume Vadé*, était accompagnée d'une note qui en disait la source anglaise; celle de 1763, la subreptice, ne portait point cette indication. Cela permit à Fréron de faire précéder la traduction du *Conte de la Femme de Bath*[2] par son accusation coutumière de plagiat inavoué. Le journaliste avait trouvé jusqu'à la source de la description de Marton et des détails de sa chute dans une estampe publiée quelques années auparavant. On ne s'attendrait pas à reconnaître des qualités

1. Vers 521-522.
2. *Année littéraire*, janvier 1764.

à un ouvrage qui décèle un tel empressement dans l'animosité, mais Fréron a l'habitude de tromper l'attente et sa traduction, qui qu'en fût l'auteur, reproduit l'original anglais avec une exactitude passable. Il omet entièrement l'introduction qui, traitant tout simplement des fées au temps d'Arthur, lui semble probablement avoir peu d'utilité pour le conte qui la suit. Il se permet également deux autres coupures considérables, à savoir, les vers 137 à 200 et 400 à 440, pour des raisons qu'il trouvait sans doute toutes suffisantes. La première de ces coupures comprend l'histoire du secret du roi Midas, histoire sans rapport avec le conte en question, tandis que le reste de ce passage et tout le deuxième ne consistent qu'en arguments diffus et obscurs qui ne font que ralentir l'action. Le bon goût et la nécessité de ménager ses feuilles engagèrent le journaliste à dégager le conte du poids de ces trois passages superflus et il ne se douta point de ce que sa version pourrait ne pas donner une notion complète de l'ancienne manière anglaise de raconter. On peut lui en vouloir d'avoir sacrifié la jolie introduction, mais le reste se pardonne sans peine.

A part ces omissions considérables, le traducteur a eu évidemment l'intention de rester absolument fidèle à son original. Il est vrai qu'il s'accorde le droit de supprimer les redites et le remplissage, et de changer les comparaisons rudes ou grossières dont le goût français timoré pourrait avoir peur[1], mais il exerce cette prérogative beaucoup moins librement que la plupart de ses contemporains. Il ne bronche pas même devant la satire des cours[2]. Généralement il se met tout simplement à transposer l'anglais mot par mot et phrase par phrase en sa propre langue, de telle façon qu'il réussit, sinon à écrire un français impeccable, du moins à garder le goût de l'original. Celui qui connaît son Chaucer et son Dryden reconnaît dans le travail de l'écrivain anonyme de l'*Année littéraire* quelque chose de l'allure, du ton, du sel caractéristiques de ces auteurs, et le lecteur de 1764, s'il n'alla pas, comme Fréron voulut qu'il allât, jusqu'au point de voir des infériori-

1. Voir les vers 80-81, 86-91, 255-260, 307-310, 483-486.
2. Vers 61-68.

tés dans Voltaire, du moins put-il se faire quelque idée de l'espace qui séparait les manières française et anglaise de raconter une histoire. On pourrait se demander, en effet, si, vu la grandeur de cet espace et la peine que Fréron se donnait pour faire juger Voltaire comme inférieur, les contemporains ne prenaient pas la traduction pour fausse, pour un tour joué par le « folliculaire » infatigable. C'est dommage que Fréron ait manqué si complètement d'autorité sur les gens de goût.

Les « Nuits anglaises »

Puisque Contant d'Orville se contenta de reproduire le texte du *Journal étranger*, les changements qu'il y introduisit se restreignant en effet à quelques légères substitutions telles que de « point » à « pas », nous n'avons aucune observation critique à faire sur cette traduction.

« Ce qui plaît aux Dames » de Voltaire

Voltaire travaillait au conte de Dryden vers la fin de 1763. Ce ne fut, à ce qu'il dit, qu'une bagatelle qu'il faisait pour se distraire d'occupations sérieuses et pour amuser des amis. Il tenait cependant beaucoup à ses bagatelles et c'est à trois personnes du moins[1] qu'il écrivit au commencement de décembre 1763 pour annoncer « un conte à dormir debout ». M^{me} du Deffand et Damilaville reçurent chacun un exemplaire manuscrit, peut-être d'autres personnes encore, et le conte de *Ce qui plaît aux Dames* parut en librairie, au grand étonnement, naturellement, de l'auteur, juste à la fin de 1763 ou au commencement de janvier 1764. Cette première impression porte la curieuse légende : « Conte par M. de V... à Lutèce, chez Jean Robert, dit Marton, 1764. » La date fut une anticipation car déjà à ce même mois de janvier Fréron était en train de préparer ses sarcasmes, et dans une lettre datée le 1er janvier, Voltaire dit avoir reçu un exemplaire de son ouvrage imprimé. Comme toujours, Voltaire se fâcha d'une édition non autorisée qui contenait de grossières erreurs, et demanda avec instances à ses amis de nier qu'il en fût l'auteur, le niant lui-

1. M^{me} du Deffand, Damilaville et le président Hénault.

même dans ses lettres à plusieurs correspondants[1]. Il voulut le faire comprendre dans les *Contes de Guillaume Vadé*, qui parurent au cours des mois suivants, et insista pour qu'on maintînt sur l'auteur la tromperie qui ne trompait personne. L'éditeur, Cramer, fit paraître la collection comme suite des Œuvres complètes de M. de V..., qui se fâcha — ce qui était d'ailleurs parfaitement dans les règles — encore de plus belle et exigea qu'on rayât cette indication. Le volume parut enfin selon les vouloirs de l'auteur.

Nous nous permettons de résumer *Ce qui plaît aux Dames*. Un chevalier du roi Dagobert revient de Rome où il a été en pèlerinage. Arrivé à Charenton, il rencontre Marton, jolie paysanne de vertu facile que la promesse de vingt écus dédommage de la perte de son honneur. Mais un moine vole le coursier du chevalier et l'argent qu'il porte. Marton s'en va se plaindre à Dagobert qui la renvoie à sa reine Berthe. Depuis ce point jusqu'à la justification du chevalier le conte suit celui de Dryden. La vieille fait sa réclamation devant la cour : c'est là aussi qu'elle parle contre la fausse noblesse et en faveur de la pauvreté et de la laideur. Robert est forcé d'épouser la vieille qui demande à être ramenée avec lui sur son cheval jusqu'à sa chaumière où les noces doivent se célébrer. En route, elle amuse le chevalier par sa conversation spirituelle et fait passer de même l'heure du frugal repas qu'elle prépare. La fin du conte, jusqu'à l'heureuse transformation de la vieille, est la même que celle de Dryden avec la délicatesse en moins et l'indécence en plus. A la transformation de la vieille, Voltaire ajoute celle de la chaumière en palais, éclairé de flambeaux, et il identifie l'héroïne avec la fée Urgèle.

Il est inutile de faire la comparaison avec le texte de Dryden que Voltaire n'a pas voulu traduire, mais nous tenons à essayer une explication des divergences qu'il s'est permises à l'égard de certaines parties essentielles de l'histoire.

D'abord, il n'a pas le sentiment de la féerie. Il appela plusieurs fois *Ce qui plaît aux Dames* un « conte de ma mère l'Oie », c'est-à-dire, bon à faire rire les enfants. La féerie n'avait pour lui qu'une seule autre fonction, celle de lui four-

1. Le président de Ruffey, 8 janvier 1764; M. Gui Duchesne, 1er janvier 1764.

nir des coups de théâtre. Le changement d'aspect imprimé par lui à la féerie du conte de Chaucer est intéressant à étudier. Chaucer n'avait pas inventé son histoire : au contraire, il n'avait fait que remanier un groupe de contes d'origine galloise qui ont trait à la « Loathly Lady ». Ces contes, récités depuis longtemps à la cour anglo-normande, durent avoir beaucoup perdu de leur mysticisme celtique : Chaucer, esprit très positif qui tenait beaucoup plus du latin que du gallois, ne parlait de cette féerie que pour s'en moquer et n'était pas pour en exagérer l'élément dans ses remaniements. La *Femme de Bath* la traite, en effet, de vieillerie à laquelle on ne croit plus. Chaucer garde cependant, malgré qu'il en ait, assez de cet élément de vraie féerie, non pour jeter sur ce conte le charme indicible de l'original gallois, mais du moins pour créer une certaine atmosphère et pour éloigner ce monde réel dont le contact aurait été une souillure. Ainsi il prépare l'esprit de ses lecteurs par un assez long discours préliminaire sur les fées et les lutins, mais à la fin de son conte, ayant, comme les enfants, rendu le bonheur à son héros, il refuse de satisfaire notre curiosité sur sa vie ultérieure et laisse tout dans le vague. Le procédé de Voltaire est l'inverse de celui-ci. Lui commence par prendre comme époque le règne d'un roi qui passe pour authentique et ne dit mot de fées. Au cours de l'action, nulle atmosphère de féerie pour adoucir ce qu'il y a de dur, nul essai d'éloignement : un réalisme parfait, mais, l'histoire s'étant acheminée à son vilain dénoûment, voilà que la vieille se change en jeune fille, en fée, en reine, la chaumière en palais, le grabat en lit magnifique, etc, etc; bref, de la féerie de théâtre.

Chaucer, nous l'avons déjà dit, avait le caractère latin en partage : en effet, on reconnaît en lui des éléments importants de l'esprit gaulois. C'est-à-dire qu'il était très réaliste et qu'il ne péchait pas par excès de délicatesse. Il ne manquait pourtant pas de goût et il n'est que juste d'admirer l'habileté avec laquelle il surmonte les difficultés d'une histoire qui commence par un viol et se termine d'une façon qui promet d'être révoltante et ne l'est pas entre les mains de Chaucer. S'emparant de l'attention du lecteur, il la dirige constamment sur le plaisant, le joli ou le merveilleux et ne lui permet jamais

d'errer sur les choses défendues. Exagérerait-on en disant que le *Conte de la Femme de Bath* est remarquable de délicatesse?

Voyons un peu ce que Voltaire en fait. Il change tout à fait gratuitement l'honnête paysanne en prostituée et garde le mauvais ton ainsi fixé, par ses descriptions des charmes physiques des femmes et des fées, descriptions qui n'ont aucun à-propos. Arrivé à la fin il tombe et se vautre — il est impossible de préciser, chacun doit lire pour juger — dans le défaut que Chaucer avait si sagement évité. Sous cet aspect du moins le conte de Voltaire est fort désagréable et fort inférieur à celui de Chaucer et de Dryden. Lui-même paraît l'avoir senti, car dans sa lettre du 1er janvier 1764 à d'Alembert il en offre des demi-excuses. « Elle (Catherine Vadé, c'est-à-dire Voltaire) craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt, comparable au chapitre des torche-culs de Gargantua. Ce sont de petits amusements qu'il faut permettre aux sages. » Peut-être fut-il sincère après tout, cette fois, en demandant l'anonymat, car lui, qui n'avait cependant pas l'odorat fort bon, dut sentir que des « petites fleurs » dont il parlait à d'Argental dans sa lettre du 4 janvier[1], celle-ci du moins n'avait pas une odeur agréable.

Le détail assez important du vol fait par un moine de Saint-Denis est du cru de Voltaire : l'addition n'est cependant pas entièrement gratuite. Elle résulte, nous semble-t-il, de la plaisanterie que l'auteur voulut faire aux dépens de Marton. Cette notion satirique, que toute femme a son prix, lui plut tant qu'il y revint trois fois mais l'intrigue s'en trouva compliquée. Il fallait expliquer comment Robert vint à manquer à sa parole, entendu qu'un chevalier ne pouvait pas faire une promesse qu'il se savait incapable de remplir. Alors, comment faire disparaître les vingt écus? Voilà justement l'utilité du vol. Or, si le conte de Dryden ne contenait pas cet épisode il contenait du moins une pointe de satire contre les moines[2]. Voltaire ne manqua pas de profiter de l'occasion pour sur-

1. « Je suis bien fâché qu'on ait imprimé *Ce qui plaît aux Dames* : c'est faner de petites fleurs qui ne sont agréables que quand on ne les vend pas au marché. »

2. Vers 34 à 45.

monter les difficultés soulevées par sa plaisanterie contre les femmes tout en en faisant une contre les moines.

Les autres modifications importantes introduites par Voltaire dans le conte de Dryden sont : (*a*) La vieille adresse ses discours contre l'orgueil et en faveur de la pauvreté, non au chevalier après leur mariage mais aux dames de la cour au moment où on a sommé le chevalier à tenir parole. (*b*) La vieille trompe l'ennui du trajet vers sa chaumière par des histoires. (*c*) Ils soupent. (*d*) Les époux couchés, Voltaire prête à la vieille le langage de la passion, à la différence de Dryden qui, d'après Chaucer, lui fait tenir des discours philosophiques. Il n'est pas besoin de forcer les choses pour trouver l'explication de ces changements dans les considérations suivantes.

Jusqu'à quel degré les contes de Chaucer sont-ils dramatiques? La question a été longtemps débattue. Que l'on compare le *Conte de la Femme de Bath* à *Ce qui plaît aux Dames*, on trouvera la solution du problème, du moins en ce qui concerne ce conte en particulier. A notre avis, Voltaire transforma la version anglaise tout simplement parce qu'elle ne satisfaisait pas sa soif du dramatique. En tant qu'artiste littéraire il était avant tout dramaturge; en outre, il hérita, comme conteur, des anciens auteurs de fableaux et de contes du moyen âge, lesquels fableaux et contes contenaient une vigoureuse sève dramatique. Dans le passage anglais qu'il adaptait, Voltaire trouva un long bavardage de vieille femme, les moyens usités étant ceux de la narration pure. L'auteur s'intéresse à chaque personnage comme individu, voyant sa figure, esquissant son caractère, surtout précisant ses paroles, mais ne considérant qu'en dernier lieu ses réactions sur les autres personnages. Dryden emploie quarante-cinq vers pour parler des fées sous le règne d'Arthur : quinze lui suffisent à faire rencontrer le chevalier et la paysanne, et à faire amener prisonnier à la cour le ravisseur de celle-ci. Il trouve de la place pour l'histoire, en cinquante vers, du roi Midas, histoire qui n'a aucun rapport avec l'action, et, entre les noces du héros et le dénoûment de ses difficultés, intercale plus de cent cinquante vers de discours, à peu près le tiers du poème.

Quand Voltaire prend ce conte, il se met à en disposer les

divers éléments selon les nécessités de la composition dramatique. Dans sa version les incidents se partagent en trois groupes, l'action se divise en trois étapes distinctes, entre lesquels groupes et étapes s'observe un équilibre passable. La première étape se termine à la condamnation du chevalier, la deuxième à sa justification, la troisième à la transformation de la vieille. C'est déjà l'esquisse d'une comédie en trois actes. Voltaire reconnut que la première partie du conte anglais ne demandait qu'un peu de développement dans le sens de l'action pour faire un premier acte passable, mais la deuxième était d'une exiguïté tout à fait disproportionnée par rapport à l'énorme troisième partie. A cela s'ajoutèrent les exigences de son esprit réaliste. Ce n'est pas au lit qu'une femme, qui vient de se marier par amour, se perd en discours moraux et philosophiques : le moment pour cela est celui où son sort dépend du verdict d'une cour de femmes qu'il faut intéresser et émouvoir : c'est là, en effet, et le moment et le lieu. Il les transporte, ces discours, de la troisième partie où il les a trouvés, à la deuxième. De même, il fournit à la vieille pour la nuit de ses noces des paroles qui, pour n'être pas très délicates, n'en sont pas moins convenables au point de vue dramatique et réaliste. Son troisième acte ainsi constitué ne consisterait pourtant que du moment critique de la transformation : il faut l'amener un peu plus doucement. C'est ce que fait Voltaire en ajoutant la scène du souper. Le « coup de théâtre » qui termine le conte a déjà été mentionné.

Reste le trajet à cheval au cours duquel la mariée s'épuise d'esprit. Cette addition n'est pas dramatique mais elle est due justement à la forme quasi dramatique que le reste du conte prenait sous la plume de Voltaire. L'auteur avait disposé ses matières en trois groupes qui seraient les trois actes si l'on avait affaire à une comédie, et qui dit actes dit aussi entr'actes. Mais la pièce reste nominalement un conte qui n'admet pas d'entr'actes. C'est-à-dire qu'il fallait remplir la lacune entre le deuxième et le troisième groupe[1], remplissage qui prit la forme du voyage dont il est question.

1. Il n'y a pas de lacune entre les premier et second groupes : il y a pour la remplir les aventures de Robert à la recherche de la réponse à la question posée par Berthe.

En accommodant le *Conte de la Femme de Bath* à son propre goût, Voltaire le faisait entrer dans la vieille tradition française du conte libre. Il réduisit au minimum l'élément surnaturel et développa les éléments réalistes dont le voisinage était fatal pour le mystique. La satire, déjà présente dans l'œuvre de Chaucer et légèrement augmentée par Dryden, se trouve très développée sous la plume de Voltaire qui, en ajoutant la grossièreté et les mauvaises équivoques, acheva une composition qui lui aurait assuré au XIV^e siècle un auditoire sympathique et ne lui en donna pas un fort hostile au XVIII^e. Avec cela il est curieux de constater que ce fut ce même réalisme cru qui motiva le seul changement opérant dans un sens favorable à la vieille légende. Incapable de laisser le chevalier dans le sein du bonheur sans en dire ni le comment ni le pourquoi, Voltaire l'expliqua en identifiant la vieille avec la fée Urgèle, en quoi il faisait un pas en arrière vers une des formes primitives de la légende. Selon cette forme, une fée trame tout pour mettre à l'épreuve un chevalier favori dont elle veut être la maîtresse. C'est en effet une variante de l'histoire de la fée-maîtresse.

« *La Fée Urgèle* »

De beaucoup la plus intéressante version française du *Conte de la Femme de Bath* est la comédie mêlée d'ariettes écrite par Favart. L'auteur ne prétendit pas savoir l'anglais et avoua avoir construit sa pièce sur le conte de Voltaire : ainsi l'appela-t-il *la Fée Urgèle* ou *Ce qui plaît aux Dames*. Nous avons vu comment l'instinct de Voltaire le porta à introduire des éléments dramatiques dans son conte : ce fut à Favart de les développer. Il rencontra une difficulté. Le conte de Chaucer avait un grand défaut que tous ses traducteurs et remanieurs avaient laissé subsister : c'était de partager les sympathies. Le chevalier nous est présenté sous un jour qui nous le rend dès l'abord antipathique, il ne fait jusqu'à la fin rien qui mérite notre estime; cependant, voilà le héros. D'autre part nous nous intéressons vivement à la petite paysanne qu'il ruine si légèrement et dont il n'est plus question, tandis que nous devons aimer comme héroïne une vieille laide. Tout

comme il y a partage de sympathie, il y a partage d'action. L'outrage commis par Robert et son mariage sont deux épisodes qui n'ont de lien que le personnage du chevalier. Favart s'efforce de faire disparaître ces défauts en apportant à l'histoire les modifications indiquées dans l'analyse suivante :

Une fée aime le chevalier, décide de s'en faire aimer et de mettre à l'épreuve la constance de son amant. Travestie en bergère, elle va au-devant du chevalier qui s'en éprend et lui vole un baiser. La fausse bergère s'en plaint à la reine Berthe et de là les incidents se suivent à peu près comme dans le conte de Voltaire. Enfin on voit les deux époux ensemble dans la chaumière. La vieille fait grand étalage de cajolerie et d'arguments pour gagner la complaisance de Robert qui s'y refuse constamment, le souvenir de Marton étant trop frais dans son cœur. A la fin, la vieille, se laissant tomber sur son grabat, jure qu'elle meurt puisque son mari n'abandonnera jamais Marton. Touché et pénitent, le chevalier promet tout, la transformation a lieu et la pièce se termine.

Marton, la vieille et Urgèle étant la même personne, et les péripéties de l'action n'étant que des parties d'un complot tramé par elle, il est évident que le problème est résolu. Mais l'unité d'action ainsi atteinte est-elle aussi réelle qu'elle le paraît? Jugée par rapport à l'auteur, oui, évidemment : mais l'identité de la vieille n'est pas révélée avant la fin du dernier acte et ainsi, par rapport au spectateur, l'action reste double et énigmatique. Rien n'empêche le spectateur, il est vrai, de résoudre pour lui-même la question d'identité en observant les indices qui paraissent de temps en temps au cours de la représentation, mais cela suggère un peu la transformation de la comédie en devinette. Ce que Favart pouvait certainement se dire, c'est qu'en laissant subsister l'énigme, il intriguait le spectateur d'une façon agréable et que le dénoûment suffisait pleinement pour remplir son attente et le dédommager de la déception. Car, à notre avis, on a exagéré l'importance de ce problème d'unité d'action tel qu'il s'est présenté à l'esprit de l'auteur. M. Font[1] croit que « c'est surtout à garder l'unité d'action que s'applique Favart », mais enfin, pour quelle rai-

1. Auguste Font, *Favart, l'Opéra-Comique et la Comédie-Vaudeville aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1894, in-8°.

son s'y appliquerait-il si fortement? Ce n'est pas de tragédie ou de haute comédie qu'il s'agit; tout bonnement de comédie à ariettes qui ne demandait pas une charpente parfaite selon les règles. En faisant de Marton et de la vieille la Fée Urgèle travestie, il eut la conscience nette, bien que la situation ne s'éclaircît pas avant la fin de la pièce.

L'unité que Favart s'est sérieusement occupé de restaurer est celle de sympathie, et le moyen suggéré par Voltaire lui étant défendu, il réussit par le simple changement de la paysanne en fée éprise. Robert, victime d'un piège et coupable tout au plus du vol d'un baiser — symbole d'offense plus sérieuse peut-être, mais on n'est pas obligé de regarder au delà du symbole, — ce Robert reste sympathique, le devient davantage à mesure que la pièce avance, par sa constance envers Marton et son désir de garder une conduite parfaite envers la vieille. Robert redevient héros en effet aux dépens de Marton qui, d'abord, étant sorcière, doit être en état de sauvegarder elle-même ses intérêts et qui, s'étant faite deux sans avertir personne, doit se résigner à voir découper en deux l'intérêt qu'on lui témoigne. L'unité de sentiment se crée, comme de juste, autour de Robert.

Ces problèmes d'unité n'étaient pas les seuls que Favart avaient à résoudre. Dans le *Ce qui plaît aux Dames* de Voltaire il n'y a à proprement parler que deux personnages qui comptent, le chevalier et la vieille. Une comédie à deux personnes est possible, certes, mais il faudrait plus de génie que n'en possédait Favart pour en faire autre chose qu'un dialogue. C'est ce qu'il ne manqua point de voir. Ici aussi nous devons différer d'opinion avec le critique déjà cité quand il dit : « Préoccupé de resserrer l'intrigue, il écarte les personnages peu utiles et s'efforce d'obtenir la plus forte intensité d'action avec le plus petit nombre d'acteurs. » Dans le conte de Voltaire, les personnages importants sont Robert, Marton et la vieille qui est aussi Urgèle. Comme personnages accessoires il y a le moine, Dagobert et Berthe. Dans la pièce de Favart il y a les mêmes avec, en plus, la Hire, Robinette, Thérèse, Denise et l'avocate générale de la cour d'amour. Il est vrai que Marton, la vieille et Urgèle ne sont qu'une, mais, comme il a été dit, sur la scène elles paraissent être deux,

tout comme chez Voltaire. Par conséquent, non seulement Favart ne réduit pas le nombre des personnes mais il l'augmente de deux personnages importants et de trois autres, sans compter la foule de conseillères, l'huissière et trois bergers qui ont procès. Tout cela est si naturel et si nécessaire[1] que nous n'y voyons aucun besoin ni d'explication ni d'excuse.

Ce qui nous intéresse dans cette augmentation des personnages c'est que Favart, écrivain de comédies bouffes, ne peut imaginer d'autre moyen que celui de Corneille, de Racine, de tel autre dramaturge classique : il donne à l'héroïne une confidente et au héros un ami-valet. Son objet était double. Robert et Marton n'étaient pas des personnages en qui il pouvait incorporer les éléments de farce que demandait la scène pour laquelle il écrivait. La Hire, le valet (Favart l'appelle *écuyer* mais il est clair qu'il ne savait pas ce que c'était) est admirablement choisi pour cela. Surtout il fait la satire de son maître, soit en tournant les choses d'une façon comique, soit en faisant en valet ce que Robert fait en maître. Il fait valoir les élément comiques de la pièce par sa gaîté et par ses commentaires sur les discours et les paroles des autres, commentaires qui sortent d'un robuste sens commun et d'un fonds d'esprit gaulois. Et naturellement il fait ressortir le caractère de son maître.

Le rôle de Robinette, compagne d'Urgèle, est beaucoup moins important. Il est d'abord de recevoir les confidences de la fée-bergère, puis d'être la partenaire de la Hire, surtout dans la scène V du premier acte, nouvelle version de la scène traditionnelle où les valets sont l'écho de leurs maîtres. Elle paraît à la scène VI du premier acte pour porter témoignage contre le chevalier et puis il n'en est plus parlé.

Voici le résumé de la pièce de Favart :

LA FÉE URGÈLE

Les personnages.

Robert, un chevalier. La reine Berthe.

1. Il y avait les chansons que l'on n'aurait pas voulu confier à deux personnes seulement.

La Hire, son écuyer.	Thérèse, bergère.
La Fée Urgèle.	Denise, villageoise.
Robinette, sa confidente.	L'avocate générale de la cour d'amour.

Bergers, bergères, huissières, etc.

Acte I. Lieu : un bois.

Scène I. — La fée Urgèle, déguisée, ainsi que sa confidente Robinette, en bergère entre en scène. Elle explique qu'elle est éprise de certain chevalier et s'est ainsi déguisée dans l'espoir d'attirer son attention, de gagner son cœur et ensuite de mettre sa constance à l'épreuve. Elles le voient qui approche avec son écuyer La Hire.

Scène II. — Les bergères se cachent. Robert et La Hire entrent, et Robert dit son intention de rester là quelque temps pour se reposer.

Scènes III et IV, les mêmes. — Ils causent. Robert chante la vie de chevalier errant, son écuyer en fait la satire. A la fin Robert dit avoir vu une villageoise qui lui a plu et qu'il veut revoir.

Scène V, les mêmes, Marton, Robinette. — Marton, portant des fleurs qu'elle va vendre au marché voisin, s'avance en chantant. Robert et La Hire écoutent. Marton parle de ses fiançailles, sur quoi Robert l'accoste, lui parle de son fiancé, promet de lui acheter vingt écus toutes ses fleurs et finit par lui voler un baiser. A ce moment son cheval s'enfuit, emportant la valise avec les vingt écus et le chevalier et son écuyer partent à sa poursuite. On entend les cors de la partie de chasse de la reine Berthe.

Scène VI, Marton, Robinette, la reine Berthe, le grand veneur et d'autres. — Marton se plaint à la reine de la conduite de Robert. Berthe lui promet satisfaction et envoie son grand veneur à sa recherche.

Acte II. Même lieu.

Scène I, La Hire. — Il raconte la reprise du cheval.

Scène II, Robert, La Hire. — Le chevalier attristé raconte la façon dont il a été pris par les gens de la reine, son procès et sa condamnation.

Scène III, les mêmes, Denise, villageoise. — Les villageoises s'approchent en dansant; Robert fait à Denise la fameuse question mais ne reçoit qu'une mauvaise réponse et la troupe de jeunes filles s'en va, laissant une petite vieille.

Scène IV, Robert, la vieille. — La vieille interroge Robert sur les causes de sa mauvaise mine et, les ayant apprises, s'offre à lui

fournir la réponse requise à condition qu'il s'engage à faire la première chose qu'elle lui demandera. Robert consent et tous les deux s'en vont à la cour de Berthe.

Acte III. La cour d'Amour.

Scène I, la reine, les dames de la cour, les conseillères, huissières, etc. — On procède aux formalités de l'inauguration de la cour.

Scènes II et III, les mêmes, bergers, bergères. — Jugement de deux amoureux.

Scène IV, les mêmes. — La vieille réclame que le chevalier tienne sa promesse et demande qu'il l'épouse. La cour somme Robert de tenir parole.

Acte IV. La chaumière de la vieille.

Scène I, Robert, La Hire. — La Hire essaye de consoler son maître.

Scène II, les mêmes, la vieille.

Scènes III et IV, Robert, la vieille. — Ils soupent. Robert s'obstine à se taire et la vieille lui fait le sermon. Elle avance des arguments en faveur de la vieillesse contre l'amour volage des jeunes, mais le chevalier tient bon, affirmant toujours sa fidélité à Marton. Sur ce, la vieille va se jeter sur son lit en disant qu'elle veut mourir s'il ne lui donne pas sa foi. Rempli de pitié et de remords, Robert se jette à genoux devant elle en l'implorant de vivre pour lui.

Scène V, les mêmes, les nymphes de la cour d'Urgèle. — Un coup de tonnerre transforme la vieille en Marton et la chaumière en palais.

La Fée Urgèle de Favart est du XVIII^e^ siècle pur : langage, sentiment, galanterie, comique, pseudo-féerie, tout est de l'époque et cependant en accommodant *Ce qui plaît aux Dames* pour la scène, Favart acheva par pur hasard le procédé commencé par Voltaire quand il identifia la vieille avec Urgèle. Les contes primitifs sur ce motif sont, paraît-il[1], en deux groupes : (*a*) Une belle pucelle, changée en vieille laide par un parent sorcier, est libérée de son sort par le contact personnel avec un chevalier. *La Belle au bois dormant* appartiendrait à ce groupe. (*b*) Une fée, éprise d'un chevalier, le met à l'épreuve en se changeant en vieille, et devient sa maîtresse sous certaines conditions fixes. Au temps de Chaucer déjà ces contes avaient perdu leur signification primitive,

1. Maynadier, *The Wife of Bath's Tale* (Grimm Library).

même pour Chaucer. L'épisode par lequel son conte s'ouvre manque de rapport avec ce qui suit et n'est pas susceptible d'interprétation. De même son dénoûment, tout magique qu'il est, manque absolument de tous les détails qui caractérisent celui des histoires de fées-maîtresses. Favart, en identifiant la fée, non seulement avec la vieille, à l'exemple de Voltaire, mais avec Marton la lésée, reconstitue dans ses parties essentielles le type de ces histoires. Cet effet, dû au fournisseur très pratique du théâtre italien au milieu du peu mystique XVIIIe siècle, a quelque chose d'ironique : « And so the whirligig of Time brings in his revenges. »

Conclusion

En voyant cinq versions de ce conte de Chaucer — chiffre que les recherches pourront augmenter — nous avons d'abord été porté à y reconnaître l'indice d'une vogue considérable au XVIIIe siècle, vogue dont il faudrait trouver l'explication dans quelque mouvement de médiévalisme. Il n'en est rien. Les témoignages sont multiples. D'abord, aucun écrivain sur cette matière au XVIIIe siècle ne se rapporte à Chaucer : tous se contentent de suivre Dryden. Puis il est évident, par la nature des modifications qu'ils se permettent, que nul d'entre eux n'a fait même les premiers pas vers l'appréciation d'autre valeur que celle du conte libre. Au XVIIIe siècle, rien ne se faisait, en matière d'art, sans force théories, force propagande, force débats. Nulle poussière de controverse ne s'est soulevée autour de Chaucer comme autour de Shakespeare et de tant d'autres auteurs étrangers. Quelques notices dans les livres de référence, quelques observations de temps en temps dans les revues littéraires, c'est à peu près tout. Il est vrai que les Sainte-Palaye donnaient l'initiative à des travaux précieux, mais pour le gros du monde le moyen âge n'avait mieux à faire qu'à sommeiller doucement dans sa « barbarie ». L'explication de ces cinq versions du *Conte de la Femme de Bath* est plus simple. Otons de ce nombre celles qui durent leur apparition à Voltaire, le chiffre se réduit à un. Si Voltaire ne s'était pas saisi du conte de Dryden pour en faire son *Ce qui plaît aux Dames*, Fréron ne lui eût pas répondu, Favart ne l'eût pas adapté au théâtre et Contant d'Orville eût trouvé pro-

bablement la version du *Journal étranger* trop peu importante pour mériter une place dans sa compilation. Reste ladite unique version, qui n'eut pas de suite dans le *Journal étranger*, même sous Suard. Celui-ci n'aurait certainement pas négligé ce qui faisait ou pouvait faire rage. Non : si agréable qu'il fût de constater un « moment » chaucerien aux environs de 1766, il faut, à l'examen du *Conte de la Femme de Bath* en français, se résigner à n'y voir encore une fois qu'un hommage à la toute-puissance de l'influence de Voltaire.

Alfred C. HUNTER.

MÉRIMÉE ET GOGOL

On prépare en ce moment une édition définitive des œuvres de Mérimée.

Je crois devoir appeler l'attention du futur éditeur de Matteo Falcone sur le fait suivant. Le regretté Ernest Dupuy (*les Grands Maîtres de la littérature russe au XIXe siècle*. Paris, 1891, p. 47), voyait dans le dénoûment de « Matteo Falcone » « une invention dérobée à Gogol », et accusait Mérimée « d'un larcin littéraire ». L'erreur se trouve répétée dans la traduction du même livre (London, John and Robert Maxwell, 1886) par Nathan Haskell Dole, de Philadelphie.

Or, Ernest Dupuy, faute d'y avoir regardé d'assez près ou d'avoir consulté « ses amis russes », a commis une erreur; l'impitoyable chronologie nous apprend que « Matteo Falcone » est de 1829. Or, « Tarass Boulba » a paru, pour la première fois, dans le recueil qui contenait « Mirgorod » (1835). De plus « Matteo Falcone » fut traduit deux fois, en prose et en vers. En 1908 a paru à Kiev une brochure de F. Tchoudakov (*Otnochénié tvortchestva N. V. Gogolia K Zapadno — Evropëiskim literaturam. — Des rapports de N. V. Gogol avec les littératures étrangères;* voir, en particulier, la page 90.) De plus on trouve dans les œuvres complètes de Gogol un article intitulé : *O pérévodé Merime — Sur une traduction de Mérimée.*

Il faut donc oublier l'erreur de E. Dupuy et restituer à Mérimée tout le mérite du dénoûment de *Tarass Boulba.*

E. DUCHESNE.

LETTRES INÉDITES DE M^{me} ACKERMANN

PENDANT SES SÉJOURS EN ALLEMAGNE ET EN ANGLETERRE

Mortes ou vivantes, les langues passionnaient M^{me} Ackermann et elle se serait malaisément résignée à ne pas lire dans le texte Eschyle, Goethe, Schelling ou Leopardi. Pour mieux connaître les langues vivantes, elle voyageait. De là les séjours qu'elle fit en Allemagne, en Angleterre, en Italie. Nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui les lettres qu'elle envoya d'Allemagne ou d'Angleterre à sa sœur M^{me} Fabrègue et aussi à une vieille amie de sa famille, M^{me} Lanvin.

Particulièrement intéressante, la Correspondance d'Allemagne éclaire un certain nombre de questions obscures.

Et d'abord à quelle époque, M^{me} Ackermann, qui parlait l'allemand comme sa langue maternelle et connaissait à fond la philosophie allemande, commença-t-elle à étudier cette philosophie? — On serait tenté de répondre : pendant son long séjour en Allemagne. Mais d'une part elle a toujours dit et imprimé que son pessimisme, qui date de son enfance, n'eut pas besoin de Schopenhauer; et d'autre part, M. Fabrègue, son neveu, m'a toujours dit et écrit qu'elle fit son éducation philosophique, après son veuvage, pendant les vingt années de solitude qu'elle passa dans ses montagnes niçoises à La Lanterne. Le témoignage de la tante et du neveu semblerait indiquer qu'elle se préoccupa tardivement de philosophie allemande et après son retour en France.

La Correspondance confirme cette impression. Aucun philosophe n'est cité. Du jour où elle rencontre Paul Ackermann, elle cause avec son Français « cinq heures par jour, terme moyen » (lettre à sa sœur M^{me} Girard, citée par M^{lle} Read dans sa préface aux *Pensées d'une solitaire*). Que restait-il pour les Allemands? Une fois mariée, elle dépouille pour le dictionnaire que préparait son mari les vieux textes français, comme elle l'écrivit à Sainte-Beuve (Sainte-Beuve, *P.-J. Proudhon*, 1872, p. 237). Bref, ce qu'elle rapporta surtout de Berlin, ce fut le goût de notre vieille langue, ainsi qu'en témoignent ses *Contes*, son premier ouvrage.

A lire les lettres envoyées de Berlin, elle ne se présente nullement, à l'approche de la trentaine, comme une cérébrale, éprise de la seule philosophie. Certes, elle ne fut jamais pédante; elle sut tou-

jours s'instruire, penser même, sans éprouver le besoin de le dire; et encore dit-elle que, si elle part pour Berlin en 1839, c'est pour changer « d'air intellectuel », et que son mari et elle furent compagnons d'étude. Évidemment, pendant cette période, elle ne fut pas fermée à la vie de l'esprit. Prétendre plus, et attribuer à Berlin l'éveil de sa curiosité philosophique serait téméraire.

Du moins paraît-elle détachée de toute idée religieuse. La mort de sa mère, la mort de son mari ne lui inspirent ni prière ni blasphème. Quand Paul Ackermann est mortellement atteint, elle écrit bien : « Plût à Dieu qu'au printemps mon pauvre Paul... », mais on craindrait de donner trop d'importance à une expression toute faite. Celle qui dans son *Journal*, ses *Poèmes*, accusera sans cesse Dieu, ici ne l'accuse ni ne l'implore, elle n'en parle pas.

De quoi parle-t-elle donc? — De ses sentiments. Cette vie sentimentale que plus tard, pour mieux manifester sa vie intellectuelle, elle eût voulu rayer de son œuvre et même de son autobiographie, dans sa correspondance apparaît seule.

Chez Louise Ackermann, qui s'appelait avant son mariage Victorine Choquet, la correspondance révèle une sensibilité très vive que froisse l'indifférence d'une mère et qui s'émeut à l'excès d'une démarche un peu prompte de Stanislas Julien, quand le savant craignit de perdre ses livres. La sensibilité de Victorine se replia sur elle-même; mais ce n'est pas par misanthropie. Elle ne crut jamais qu'au mal abstrait; et, avec une naïveté touchante, dans sa vieillesse, elle ne mettait en doute la bonté d'aucun de ses amis; elle était devenue presque incapable de prononcer un nom, sans dire : « le bon Monsieur... », « la bonne Madame... », c'était presque un tic, dont l'origine remonterait assez haut; car, dès 1841, nous la surprenons écrivant « le bon Monsieur Lanvin », « le bon Monsieur Julien ». Dans les discussions de famille, c'était elle qui affirmait « la beauté et la délicatesse des sentiments chez les hommes. » La sensibilité qui n'aurait demandé qu'à s'épanouir, comme l'attesteraient les Lettres à Mme Fabrègue, à Mme Lanvin, ne s'épanouissait pas, parce que la jeune fille se croyait laide et incapable d'exciter un amour sincère. C'est pourquoi elle s'enfonçait résolument dans le célibat, mais non sans tristesse. Plus que de la nécessité d'un changement d'air intellectuel, avant les deux départs pour Berlin, ses lettres témoignent du découragement d'une fille vieillissante. Rencontre-t-elle Paul Ackermann, elle s'anime, rit, met tout le monde « en train de gaîté ». Elle est bien un peu effrayée de n'avoir que de l'amitié pour répondre à tant d'amour; elle se décida néanmoins au mariage et avoue bientôt qu'il n'y a rien de meilleur qu'une union comme la sienne.

Comment nous apparaît donc à cette époque Louise Ackermann ? — Une jeune femme qu'attriste le célibat, qu'enchante le mariage, et que surprend en plein bonheur la mort de l'époux.

Quel fut Paul Ackermann ? — Pour le savoir, indépendamment de ses nombreux ouvrages, il y a deux sources principales, la Correspondance que nous publions aujourd'hui, et la Correspondance de Proudhon.

La Correspondance de Proudhon est pour le moment introuvable. Nous l'avons vue entre les mains de notre père; mais quand nous voulûmes la consulter à notre tour en 1904, elle avait disparu. Cependant on la connaît par Sainte-Beuve à qui M^me^ Ackermann l'avait communiquée, comme l'indique la lettre inédite suivante : « Ce 10 août 1865... J'ai trouvé dans les lettres de Proudhon à M. Ackermann bien des choses intéressantes et qui marquent la première note dominante de ce vigoureux esprit. J'ai retrouvé dans les archives de l'Institut le mémoire manuscrit de Proudhon qui a obtenu une mention pour le prix Volney. Il y avait non seulement sympathie morale et compatriotisme, mais aussi communauté et analogie d'études grammaticales entre M. Ackermann et lui. Je vous garde bien précieusement, Madame, ce curieux cahier de Lettres, jusqu'à ce que mon esprit un peu fatigué pour le moment, m'ait permis d'exécuter le travail. Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments bien reconnaissants et respectueux. — Sainte-Beuve. »

L'étude de Sainte-Beuve publiée sous ce titre : *P.-J. Proudhon. Sa vie et sa correspondance* (*1838-1848*), Paris, Michel-Lévy, 1872, s'appuie surtout sur les lettres que Proudhon adressa à Paul Ackermann jusqu'à la mort de ce dernier, survenu en 1846. Aussi M. Jean Bourdeau renvoie-t-il au livre de Sainte-Beuve les lecteurs curieux de connaître Paul Ackermann (*Débats*, 17 août 1890).

Ils s'en feront une image plus flatteuse que celle que nous trouvons dans l'article humoristique de M. André Thérive (*Revue de Paris*, 1^er^ mai 1927). Il ranime « l'ombre misérable et falote de M. Ackermann » (p. 165), qui apparaît comme un « homme assez gaillard » (p. 148) et un « raté » (p. 152).

Or, Proudhon écrit à Paul Ackermann, fiancé : « Avouez que vous êtes un peu taquin, personnel, ponctuel comme un maître d'étude [et non d'école comme transcrit M. Thérive], parfois violent et absolu. Ah ! mon ami, que vous aurez à faire pour être longtemps aimable et heureux ! Croyez-vous donc qu'une femme, une maîtresse, une épouse soit un ami; que la loyauté, la probité la plus parfaite, des mœurs pures, l'amour du travail et de la gloire, les sentiments les plus généreux puissent longtemps balancer auprès d'elle les

petits défauts que nous, hommes, n'apercevons seulement pas » (lettre du 25 novembre 1843, publiée par la *Nouvelle Revue* le 1er février 1898) — les petits défauts sont compensés par de solides qualités. M. Thérive[1] ne cite que les petits défauts (p. 147). Proudhon admire non seulement la vie de Paul Ackermann, « si réglée et si sage » (Sainte-Beuve, *P.-J. Proudhon*, p. 269), mais sa générosité : « Vous êtes jusqu'à présent le seul que je vois se passionner pour la justice et la vertu et s'enflammer du zèle de l'humanité » (lettre du 16 septembre 1838; Id., *ibid.*, p. 35). Il envie même parfois ses préoccupations d'artiste : « Vous, vous irez loin, vous avez la manie de l'art » (lettre du 4 novembre 1839 ; Id., *ibid.*, p. 51). Évidemment, Paul Ackermann n'est point un homme de génie; mais, comme l'écrit Sainte-Beuve, c'est un « grammairien et littérateur distingué » (Id., *ibid.*, p. 31).

Les lettres de Mme Ackermann confirment le témoignage de Sainte-Beuve et de Proudhon. Elle trouve en Paul Ackermann un jeune homme sage, passionné, séduisant, d'une bonté et d'une loyauté parfaite, et aussi un savant dont elle admire l'érudition. « Sur quoi, conclut M. Thérive, l'on peut supposer, ou bien qu'il l'avait très réellement charmée, ou bien qu'elle voulait justifier sa décision, bien faite pour étonner » (p. 147). L'estime de Mme Ackermann pour son mari ne s'étant jamais démentie, il est difficile de la réduire à une attitude. Ces lettres rendront quelque couleur aux traits effacés de Paul Ackermann.

Ainsi la Correspondance d'Allemagne est utile pour nous faire mieux connaître Paul et Louise Ackermann, pour révéler les origines sentimentales d'un pessimisme dont le poète ne voulut montrer plus tard que la face philosophique; pour épargner peut-être quelque bévue à ceux qui voudraient à toute force que Mme Ackermann se fût germanisée en Allemagne. Elle était réinstallée en France quand elle se proposa de pénétrer la pensée allemande, et elle ne s'en trouva que plus française.

La Correspondance d'Angleterre a son importance. Mme Ackermann a surmonté son chagrin de veuve; elle cherche dans une existence de plus en plus intellectuelle et dans l'étude des langues étrangères à occuper sa solitude; elle devient philosophe.

Marc Citoleux.

1. Quant aux « anciens grisements » que M. Thérive semble attribuer à Proudhon (p. 162) il faut les restituer à Paul Ackermann qui eut toujours des succès mondains. Cf. *Nouvelle Revue* du 1er février 1898. Lettre du 4 octobre 1844, p. 390.

I.

Les deux séjours à Berlin.

1839.

A Caroline [Fabrègue[1]]

Au moment de m'expatrier, j'éprouve, mon cher Caro, le vif besoin de te renouveller (*sic*) mes longs, mes derniers adieux. Tout ce que tu me dis, tout ce que je me suis dit moi-même, rien ne peut vaincre l'énergique vouloir qui m'entraîne ou plutôt me pousse vers l'Allemagne. Si je pars, ce n'est pas que je n'aie apprécié et compris ce que je laisse en France d'affections vraies, mais c'est que la volonté de ma tête est plus forte que celle de mon cœur, c'est que j'ai des désirs d'intelligence à satisfaire; c'est que dans la vie à part que je me suis faite, mon esprit éprouve le besoin d'un changement d'air intellectuel. Dans cette triste séparation c'est donc mon cœur qui est la victime et le martyre.

Ce que tu me dis d'Henri ne m'étonne pas, si tu te rappelles nos anciennes discussions tu dois savoir que quand il était question de la beauté et de la délicatesse des sentiments chez les hommes, ce n'est pas moi qui était l'incrédule. Tu as raison la bonté est contagieuse, c'est pourquoi je voudrais que vous fussiez tous les deux si admirablement bons que maman quand elle ira vous voir fût elle-même atteinte de la contagion[2]. Si sa tête est quelque peu dérangée c'est par pure affection : son amitié est de la folie, mais cette folie bien qu'elle te fasse souffrir peut se pardonner puisqu'elle tient à une pareille cause. Je t'engage quand elle ira à Clermont à paraître abattre une besogne immense, à lui donner à elle-même force ouvrage, à te lever (si toutefois tu le peux) plus tôt qu'à ton ordinaire, ce petit sacrifice de quelques unes de tes habitudes

1. M^me^ Fabrègue était la sœur cadette de M^me^ Ackermann, mais se maria avant elle. Henri Fabrègue était notaire à Clermont (Oise).

2. Allusion à l'indifférence de sa mère pour elle. M^me^ Choquet préférait ses deux autres filles. Victorine était un peu la Cendrillon de la famille, quoique l'aînée. — Cette lettre semble indiquer que M^me^ Choquet avait été très affectée par le mariage de Caroline.

lui fera plaisir; surtout dans la situation d'esprit où elle est, ayez surtout tous les deux l'air affairé.

Adieu, ma chère sœur, je ne te parle pas de la tristesse que j'éprouve en écrivant ce mot là. Mon amitié est du genre de celles qui gardent le silence. Mais je sais que tu me tiens compte de tout ce que je ne dis pas. Adieu!

Victorine [Choquet.]

Prends garde à bien conter ce dont nous sommes convenus.

A Henri [Fabrègue[1]]

L'amitié que j'ai conçue pour vous, mon cher frère, bien que de fraîche date, a déjà tous les charmes et toute la confiance d'une vieille affection. Aujourd'hui malheureusement elle ne sert qu'à augmenter la somme de mes regrets, car au moment d'un départ aussi pénible tous nos attachements nous tiraillent à la fois, et il faut, pour ainsi dire, boucher les oreilles de son cœur pour ne point entendre ce qu'ils nous disent de triste et de touchant.

Non, je ne reviendrai point sur ce départ, car il y a dans ma résolution quelque chose de fatal et d'irrésistible, il faut que je parte. Adieu donc, mon cher frère, songez quelquefois qu'il y a bien loin, dans un pays glacé et perdu une âme que votre bonheur intéresse vivement et qui vous a voué une affection sincère et toute fraternelle.

Victorine.

(Adresse :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).

22 décembre 1841.

Le plaisir de vous voir, ma chère Madame Lanvin, a agi d'une façon si salutaire sur moi que, depuis que je suis revenue de Ressons, je m'arrange un peu mieux de mon régime quasi cellulaire. Je me suis remise dans mes livres, ce que jusqu'alors je n'avais guère pu faire à cause de milles tristesses et découragements[2] qui me montaient à tout instant au cœur.

1. Victorine écrit à son beau-frère sur la seconde feuille de la lettre à sa sœur.

2. Tristesses et découragements occasionnés par la mort de sa mère.

Nous avons, mes bouquins et moi, repris nos anciennes habitudes d'amitié réciproque et de commerce journalier; ces vieux amis m'aident à vivre d'une façon tolérable, sans m'ôter toutefois le souvenir ni le regret de ce que j'ai perdu; cette pensée ne me quitte guère et se glisse tout naturellement et comme à sa place entre mon livre et moi.

C... a dit à Monsieur Fabrègue qui est allé dernièrement à Paris qu'il ne fallait pas que nous comptions sur elle pour nous loger, il est à croire qu'elle en avait bien peur, la vipère! Madame G... a été plus généreuse; elle a mis à notre disposition et avec de très pressantes instances l'appartement que la mort de son père laisse vacant; je ne sais quel vent soufflait ce jour là.

Euphrosine[1] sera forcée d'accepter cette offre en cas de mariage à Paris, et se mettra ainsi sous le patronage de son excellente famille. Quant à moi je ne veux avoir d'obligations qu'aux personnes que j'aime, et j'userai de ma liberté pour ne pas me mettre dans les griffes de la plus méchante bête de France. Si j'ai besoin d'aller à Paris, je profiterai donc de l'hospitalité que vous m'avez si amicalement offerte. Vous êtes la seule personne de qui je puisse l'accepter; notre vieille amitié me met à l'aise, et justifie le sans-gène dont j'userais en cette circonstance. Je ne prévois cependant rien qui m'appelle à Paris; je suis pourvue de livres pour plus d'un an, et ma dent à laquelle j'avais donné la permission de me faire mal depuis que j'avais un gite à lui offrir se comporte jusqu'à présent fort honnêtement. Je ne veux pourtant pas affirmer qu'avec son air de n'y pas toucher il ne lui prendra pas un beau matin la fantaisie de me tourmenter, et je sais qu'elle est personne à ne pas le faire à demi si une fois elle s'en mêle. C'est alors que j'irais vous demander un asile pour elle et pour moi. Dans tous les cas n'emportez pas de couverture. J'en apporterais une ainsi que des draps et des serviettes. J'en ai qui restent ici à se reposer dans mon armoire, et je sais qu'au départ vous allez être accablée de paquets.

Je vous envoie la quittance de votre loyer que j'avais emportée l'autre jour et oubliée étourdiment. Je voulais aussi

1. La seconde sœur de Victorine.

vous demander si dans les petits comptes que vous aviez souvent avec maman il ne restait pas d'argent à vous à la maison; j'ai comme un souvenir confus de quelque chose de semblable.

Adieu, ma chère Madame Lanvin, mes amitiés au bon Monsieur Lanvin. Je vous donne ma procuration auprès du bon Monsieur Julien[1].

Victorine Choq.[uet].

(Timbre du départ :) Clermont (Oise), 22 déc. 41 (58).
(Adresse :) Madame Lanvin. Ressons sur le matz par Compiègne.

1841.

Je vous réponds sous le coup de votre lettre, ma chère Madame Lanvin. Quoi Monsieur Julien a encore à se plaindre. Quel est ce nouveau grief? C'est ce que je voudrais bien savoir et ce que vous seriez bien bonne de me dire, car nous nous cassons la tête et ne trouvons rien. Son médecin, nous l'avons convenablement payé, nous avons eu toutes sortes d'égards pour lui. Que veut-il donc? Si j'avais dès le commencement pu prévoir que la maladie était aussi grave, comme j'aurais appelé pour les visites journalières, au lieu d'appeler seulement pour les consultations, Monsieur Andral ou Monsieur Bouillaud. Ils n'auraient pas davantage sauvé notre pauvre mère, mais nous nous serions au moins mis à l'abri du côté de notre famille. Car les C..., les M... et les G... nous ont laissé entendre assez clairement qu'un autre médecin aurait sauvé notre mère. Ainsi de tous les côtés des reproches. Mais de quelle nature peuvent être ceux de Monsieur Julien? Ce qu'il y a d'étrange en ceci, c'est que c'était moi qui croyais avoir à me plaindre et qui gardais sur le cœur quelque chose que je n'avais dit à personne, pas même à vous, ma bonne Madame Lanvin, et si je vous en parle aujourd'hui, je désire que la chose reste entre nous. Cela vous donnera la mesure de l'amitié et de l'ami. Figurez-vous que pendant tout le temps de la maladie de notre pauvre mère, Monsieur Julien a fait le malheureux et le désolé. Quand il venait, il pleurait, c'était

1. Sans doute Stanislas Julien, qui lui apprit le chinois.

une sensibilité sans fin, et nous nous estimions heureuses d'avoir un pareil ami et notre bonne mère, le voyant si touché, l'appelait son cher Monsieur Julien, et ne voulait pas le laisser partir. Après sa mort nous hésitions presque à lui envoyer un billet d'enterrement, pensant à la douleur qu'il éprouverait en lui rendant ce dernier devoir. Nous allions jusqu'à penser qu'il n'en aurait pas la force. Eh bien! Madame, il vint non triste et désolé, mais plein d'une seule pensée, de la pensée que je n'emportasse ses livres; cette idée était si forte, et cette crainte si pressante que rien ne le retint, et que dans l'église, oui, Madame, dans l'église, pendant qu'elle était encore là, il s'approcha de la mère Cotta et lui fit part de sa frayeur, en la priant de me dire de lui renvoyer ses livres au plus vite, et la mère Cotta vint me conter cela dans l'innocence de son cœur[1], et sans avoir vu l'inconvenance, dirai-je l'indécence du procédé, et moi de m'indigner et de m'en vouloir d'avoir cru avec tant de bonne foi à une amitié qui me paraissait si profonde et si bien prouvée. Je mis ce fait au nombre de mes déceptions, mais je n'en restai pas moins profondément blessée, car si vous saviez combien nos pauvres morts nous touchent et nous sont chers et combien leur manquer de respect, c'est en manquer bien plus qu'à nous mêmes. Mais en voilà assez là dessus; vous sentez tout cela comme moi.

Malgré l'envie que j'avais de ne pas quitter ma solitude cet hiver, et malgré ce que je vous avais écrit à la fin de janvier, je vois qu'il faut me résoudre à en sortir. L'état de Caroline ne lui permet pas de faire le voyage de Paris, et c'est moi qui y conduirai Euphrosine et lui ferai prendre une ou deux leçons pour ne pas lui laisser perdre les bonnes traditions musicales.

C'est elle, c'est son établissement qui me tourmente maintenant; après, quand elle sera casée, je n'aurai plus aucun soin, aucune inquiétude, je tomberai tout entière dans une sorte d'existence sans bruit, sans intérêt, dénuée de tout ce qui fait que la vie est quelque chose, quelque chose de bon

1. C'est M^me^ Ackermann qui, dans l'innocence de son cœur, ignorait, ce que savait sans doute Stanislas Julien, que, si l'on ne réclame pas immédiatement les livres prêtés à un ami mort, la famille vous répondra plus tard qu'elle s'en est débarrassée chez le bouquiniste.

ou plus souvent de mauvais, mais enfin quelque chose. J'ai beau retourner mon avenir dans tous les sens, l'envisager sous toutes ses faces, je ne lui ai pas encore découvert un côté tolérable. Qu'en ferai-je? Le ramènerai-je à Paris? Je n'en crois rien. Quand je pense qu'il faudrait vivre seule, exposée au blâme et aux propos de toute la sainte famille, j'y renonce. Le laisserai-je tranquillement s'éteindre et se perdre ici? C'est triste, mais c'est encore ce qui va le moins mal à mon goût de repos et d'oubli. Nous reparlerons de tout cela, car vous êtes ma seule et ma véritable amie, et pour moi qui ne suis pas distraite par le nombre des affections, ce n'est pas un vain titre, croyez-moi. Puisque vous êtes assez bonne pour bien vouloir vous incommoder de ma personne, j'irai vous demander asile après les jours gras. Je ne voudrais pas rencontrer le carnaval à Paris. C'est vous qui, à partir de cette époque, me direz quand je pourrai venir, vous fixerez le jour et je ne manquerai pas. J'ai peu d'espoir que ce voyage secoue la tristesse dans laquelle je suis. Cette bonne rue du Dragon et cette pauvre maison où nous avons été longtemps si heureuses et si gaies raviveront mes souvenirs et mes regrets, et revenue dans ma solitude j'aurai tout le loisir de distiller encore et de toucher tout cela pour m'en pénétrer de nouveau et m'en nourrir. Adieu, ma chère Madame Lanvin, répondez-moi, je vous en prie, à propos de Monsieur Julien. Ne me cachez rien, je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Nos amitiés au bon Monsieur Lanvin. N'a-t-il pas peur du dérangement que je vais lui causer? Caroline m'a demandé une petite place, et c'est à peine si elle l'aura.

Victorine Ch.

Pendant que je ménageais l'espace et allais rétrécissant les lignes, Caroline vous écrivait de son côté. Je ne lui ai pas dit que vous connaissiez sa position, afin de lui laisser le plaisir de vous l'annoncer. J'allais pourtant oublier de vous charger de dire bien des choses de notre part à l'excellent petit Choquet. Quelle bonne nature! Je crois que le froid avec les
le touche peu et ce n'est pas bien sûr là une cause de sa tristesse, elle vient probablement d'ailleurs[1].

1. La lettre ne porte ni timbre de la poste, ni suscription.

Berlin, 28 juin [1843].

J'arrive au grand galop, ma chère Caroline ; voilà un mois que je me débats et bataille pour m'arracher d'ici, mais il est enfin temps que cela finisse. Les Schubart, mon Français[1] emploient toutes sortes de ruses pour me retenir ; mais je vois leur malice. Je pars le 8 ou le dix au plus tard, mon loyer est payé jusqu'à cette époque. Mais je jouis maintenant de mon reste. Je ne suis qu'en parties de campagne avec une vieille dame de ma connaissance ou les Schubart. Je vais rire au théâtre, j'en rentre à 9 h du soir, je trouve en rentrant un petit cercle chez les Schubart. Nous causons et rions, comme nous rions autrefois chez les Lanvin, jusqu'à minuit. Mon Français ne quitte pas la maison ; il s'est retiré du monde, afin de se livrer tout entier au seul plaisir qu'il prétend avoir eu depuis 4 ans qu'il *se périt* ici. Ces dames sont effrayées en pensant au vide que je vais leur laisser en partant, car je les mets tous en train de gaîté.

J'ai fait toutes mes acquisitions ; rien n'est oublié. Adieu, je t'écris seulement pour que tu ne me croies pas perdue et ne me fasses pas mettre dans les petites affiches avec promesse de récompense honnête à qui retrouvera une sœur égarée sur la route de Paris à Berlin.

Ma tante a été effrayée du prix des fourrures de sorte que je reviens avec une partie de mon argent.

adieu V. C.

(Timbres de la poste :) Paris 5 juillet 43 (58) — Clermont 6 juillet 43 (58).

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).

Berlin, 18 juillet 1843.

Je ne reviens pas, ma chère Caroline, et pour cause. Je me marie. Voilà 8 jours que cette grande affaire est décidée. Je n'ai pas voulu te l'écrire de suite, afin de bien me le persuader, avant de te communiquer cette étrange résolution. Je n'épouse pas un Allemand, mais un Français, celui dont je

1. Paul Ackermann.

t'ai, je crois, déjà parlé; ce qui n'empêchera pas que je ne reste toujours ici, car il y est fixé par les travaux que le roi lui a confiés. Il édite maintenant les œuvres de Fred[eric] le Grand, ouvrage qui ne sera pas terminé avant 10 ans. A ces travaux en succéderont d'autres. Il n'a pas de fortune personnelle, mais il gagne 7.000 francs par an, ce qui est considérable ici. Nous pensons mettre 6.000 francs par an de côté, car il est au moins aussi économe que moi, et c'est un des côtés nombreux par lesquels nous nous articulons admirablement. Il aime le bouillon de veau et d'oseille, les rafraîchissants, les bains, etc., à un point qui expliquerait à lui seul notre sympathie mutuelle. Voila 8 mois que nous nous voyons tous les jours. C'est le meilleur être qu'il soit possible de trouver, c'est la probité, la bonté, la délicatesse en personne. Il n'a pas l'esprit brillant, mais un jugement sain, c'est d'ailleurs un garçon de talent et d'avenir. Il faut bien que cela soit ainsi pour que je rompe mon quasi vœu de célibat. Tu me demanderas son âge. Hélas! il n'a que 32 ans. C'est dans ce pays la différence ordinaire, mais c'est bien peu entre français. Il a heureusement l'air d'avoir 40 ans. Il paraîtrait l'aîné d'Henri, bien qu'il n'ait pas son air rébarbatif. Tu me demanderas encore s'il est joli garçon. Pas le moins du monde. Il a dans la bouche et le nez quelque chose du petit Choquet, c'est t'en dire assez. Ne vas pas penser que je suis folle. Je n'ai peut-être jamais été si raisonnable. Car enfin rester vieille fille est triste. Henri me l'a dit lui-même en mainte occasion. J'ai 29 ans; c'est un âge où il est temps de songer si c'est sérieusement qu'on a renoncé au mariage. Je trouve un homme dont les goûts, l'esprit, les travaux, le caractère répondent tout à fait aux miens. Je t'avoue cependant que je n'y aurais jamais songé si par une circonstance inexplicable, je dirai presque fabuleuse, mon pauvre garçon ne s'était pris pour moi, je ne dirai pas d'une passion mais d'un attachement tel que mon départ l'aurait tué. Ce n'est pas là de l'exagération. J'ai refusé bien longtemps d'y croire. Car il ne m'en avait jamais dit un mot, connaissant mon éloignement pour le mariage. Mais à mesure que l'époque fixée pour mon départ approchait, ses forces l'abandonnaient et la voix publique m'accusait de sa mort prochaine. J'en étais pourtant parfaitement

innocente. Il a fallu qu'on me fît voir à quel point j'étais aveugle. Des amis communs se sont mis entre nous deux. Car pour son compte il m'a dit qu'il serait plutôt mort que de dire un mot. C'est pousser la délicatesse et la discrétion un peu loin. Il avait deux motifs la crainte ou plutôt la certitude du refus et la peur qu'on ne le soupçonnât de vues intéressées. Le 1er mouvement chez lui à la nouvelle favorable a été de pleurer comme un enfant, envie qui lui reprend de temps en temps, quoique ce soit un des hommes les plus énergiques que je connusse. Tu comprendras aussi peu que moi comment ma personne a pu inspirer un tel attachement[1]. J'en suis tout ébahie. Tous les sentiments ont chez lui ce caractère. Il a perdu depuis 8 ans un ami d'enfance et ne peut encore en parler, sans que sa figure n'en soit bouleversée. C'est un cœur à la fois tendre et fort. Je t'en parle sans enthousiasme, car je suis dans un état parfaitement froid, quoique j'aie de l'amitié pour lui. J'ai oublié de te dire son nom. Il s'appelle *Paul Ackermann*. Son père était receveur à Altkirch[2], mais il est mort fort jeune, en sauvant un homme qui se noyait. Il a fait son éducation à Besançon, a vécu de 20 à 26 ans à Paris et est depuis 4 ans ici. Il y est arrivé un mois après mon propre départ. Il y est aimé et estimé de tous. Mr de Humbold le traite en fils ; c'est lui qui lui a fait avoir la place qu'il a maintenant et qui lui a promis une protection encore plus efficace. Ses mœurs, et la chose est facile à savoir à Berlin, sont exemplaires. Depuis 8 mois son unique plaisir a été de venir tous les soirs chez les Schubart où il restait jusqu'à passé minuit à causer où à lire avec moi. Ses économies jusqu'à présent ont servi à rembourser ses frais d'éducation à sa mère, qui restée veuve, et sans fortune, prit la résolution énergique de s'expatrier et d'aller faire une éducation chez un prince russe afin de procurer à ses deux fils une bonne éducation. Ainsi, ma chère Caroline, je vais donc me marier. Cela me paraît si étrange que je crois rêver. J'avais pensé d'abord à venir en France auparavant, mais un voyage de 600 lieues n'est pas une petite affaire. Ce sera toi que je chargerai de faire ce que j'y voulais arranger c'est à dire de m'expédier mon linge, ma

1. Mme Ackermann se croyait laide.
2. Chef-lieu de canton du Haut-Rhin, arr. de Mulhouse.

literie, mon argenterie, etc. Je ne pense pas pouvoir venir en France avant l'année prochaine, car les travaux de Mr Ackermann ne lui permettent pas des absences avant ce temps. Je prierai Henri de me tenir au courant de mes affaires et de m'expédier mes fonds à mesure qu'ils rentreront, car nous avons l'intention de placer notre argent ici, non que le taux de l'intérêt soit plus fort; mais les placements sont plus sûrs.

Je ne sais comment tu emballeras mon linge. Il me semble qu'il faudrait faire faire une caisse par le menuisier, parce qu'on ne peut l'expédier en ballot. Arrivé aux frontières on ne prendrait pas la peine de le recoudre et une partie courrait risque d'être perdu. Tu feras faire aussi une caisse pour mes livres, après avoir rempli la malle ferrée qui est dans ton grenier. Le meilleur commissionnaire de roulage est Marcilly, rue Grange-Batelière. Voudras-tu avoir la bonté de faire carder et mettre des toiles neuves à mes matelas, ainsi qu'un dessus de soie à l'édredon. Mes boites à ouvrage doivent être aussi emballées. Tu auras soin de mettre séparément mon nécessaire, car s'il restait dans la boite, il la rayerait. Je crois que l'argenterie peut être envoyée par la poste qui en répond. Les 300 francs du grand père serviront à me compléter une douzaine de couverts que je te prierai d'acheter, quand tu auras touché cet argent. Tu n'oublieras pas de m'envoyer une boite à couteaux, qui est dans le haut de mon armoire à livres. Si tu allais à Paris je voudrais que tu me fisses faire deux robes une de satin noir très beau, et une en belle levantine noire. En les faisant faire pour toi elles m'iront, car je suis devenue mince. Tu auras soin de les faire faire à coulisses. Je voudrais que tu m'envoyasses par la même occasion des barbes en application d'Angleterre au point, deux cols de formes différentes en même application. Je voudrais aussi deux bonnets, un en point d'Albion à 30 francs, l'autre en application d'Angleterre avec fleurs, tous les deux et longs pans de ruban sur les côtés. Il faut que la dentelle tombe très bas pour accompagner les cheveux en boucles comme je les porte maintenant. Il faut que la dentelle en tombant fasse l'effet de demi barbes. Il me faudrait aussi un bonnet en dentelle noir de même forme seulement avec rubans et jais, si l'on en porte encore; le haut de la tête pour les 3 bonnets doit être

dégarni, mais les fleurs et la dentelle forment des touffes tombantes. Pour la façon des robes, je les voudrais de formes différentes avec manches plates, garnies jusqu'au coude de biais ou autre chose. Elles devront être assez décolletées par devant, mais peu par derrière. Je t'écrirai encore à propos de tout cela. Je chargerai Henri de m'avoir tous les papiers. Mais cela n'est pas très pressé, car la chose n'aura lieu que dans le courant de septembre. Il aura aussi la bonté de m'envoyer un modèle de contrat de mariage qui constate simplement mes apports et établisse la communauté de biens, et assure l'usufruit de la totalité au dernier vivant.

A propos je n'oublierai pas non plus de t'expédier la fourrure, plus une garniture que j'envoie à mon filleul. Tu auras la bonté de tenir un compte exact de toutes les dépenses que tu feras pour moi et de les faire déduire de l'argent qu'Henri touche pour moi. Voudras-tu m'envoyer deux foulards un rouge et un cerise. Mais je te le dis encore une fois, je ne te parle de tout cela que provisoirement. J'attends ta réponse, tes conseils et tes objections à toutes ces choses.

Adieu, je t'embrasse de cœur ainsi qu'Henri et Victor[1].

Victorine.

(Adresse :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).
(Aucun cachet de la poste apparent.)

Berlin, 13 août 1843.

Ta première lettre m'a fort affligée, ma chère Caroline, je doute que tu aies plus pleuré en l'écrivant que moi en la lisant. Tu te trompes si tu crois que je suis folle. Je n'ai pas si grande envie de me marier, et ne demanderais pas mieux que de te le prouver en revenant en France. Il est vrai que j'ai une grande estime et une véritable amitié pour M. Ackermann qui est l'homme le plus excellent que j'aie jamais connu. Mais il y a loin de ces sentiments-là à de l'amour, chose qui n'est ni de mon caractère ni de mon âge. Il a une bonne position ici; il jouit de la considération générale, et je ne passe pas

1. Il s'agit de son neveu, Victor Fabrègue qui, devenu lieutenant, fut tué à Gravelotte pendant la guerre de 1870.

dans le monde berlinois pour faire un sot mariage, d'autant plus que la fortune que j'ai me permettrait même de prendre un homme sans emploi, tant les choses sont autres ici qu'en France. Mais il ne s'agit pas de cela. M. Ackermann gagne bien au dela de ce qu'il faut pour tenir une maison, et mon argent que je ne demandais à faire venir que parce que je n'avais pas été informée du placement qu'Henri avait eu la bonté de me ménager, mon argent, dis-je, pourrait rester en France, capital et intérêt. La place de M. Ackermann ne dépend ni d'un caprice ni de la vie du roi, car il a été choisi par l'Académie de Berlin, le corps scientifique le plus éminent de l'Allemagne, et le roi n'a fait qu'accepter le choix, bien que M. Schlegel, la réputation littéraire la plus grande de l'Allemagne se fût présenté pour obtenir la même place, et que le roi qui attire à lui toutes les renommées eût désiré se l'attacher ainsi. Mais il a respecté le choix de son académie. Eh bien, malgré tout cela j'aimerais cent fois mieux être à 300 lieues d'ici, je ne sais où, au diable même que de rester ici pour épouser M. Ackermann, malgré toute l'estime que j'ai pour lui. Mais il s'est attaché à moi d'une manière si vraie et si touchante, que l'idée de la peine que lui ferait une rupture, peine dont je n'ose prévoir les suites pour sa santé et sa raison, m'empêche seule de ne pas partir à l'instant. Je ne demanderais pas mieux que d'avoir un prétexte plausible pour le faire. Mon grand'père m'a fait grand plaisir en n'envoyant pas son consentement. Mais je ne me sens pas le courage de partir sans raison et en lui disant crûment la chose. Il a toujours été depuis 8 mois si parfaitement bon et si dévoué, si convenable en tous points, pas un reproche, pas l'ombre d'un défaut auquel on puisse se prendre ; rien que des qualités et de grandes vertus. Si c'était un homme ordinaire, si je pouvais avoir quelques craintes fondées sur l'avenir ; mais rien de tout cela, un homme exemplaire en toutes choses, toutes les garanties morales possibles. Il ne me retient en rien ici ; mais je sais le coup que lui porterait mon départ. A cette seule pensée, lorsque j'ai reçu ta lettre qui m'annonçait que notre grand'père ajournait son consentement, j'aurais voulu que tu eusses pu le voir. Il est devenu pâle comme un mort et a été pris d'un tremblement nerveux qu'il ne pouvait maîtriser.

C'est que, quoiqu'il soit doux comme un enfant, je le sais en état de se porter à des coups de tête. Le fond de sa nature est énergique et violent. J'aimerais mille fois mieux être l'objet d'une haine invétérée que celui d'une pareille affection. Tu vois maintenant quelle est ma position et combien je suis loin d'être folle. M. Ackermann est jeune, bien de sa personne, sans être beau garçon il a fait ici des passions à cause d'une fort belle chevelure et de beaux yeux et surtout à cause d'un air passionné qui plaît partout aux femmes. Il a une bonne position, de l'avenir, sa vie passée est connue; sa conduite est exemplaire; c'est un être d'une haute moralité; eh bien, je voudrais avoir quelque amie à qui le céder, car j'ai moins que jamais envie de me marier. Si mon grand'père pouvait me refuser son consentement! Mais malheureusement les prétextes manquent. Car j'ai une liste formidable de personnes auprès desquelles la famille pourra prendre des renseignements à Paris où il est resté 8 ans, à Strasbourg où il a étudié, à Besançon où il est connu et où il a habité. Ne vaudrait-il pas mieux que tu suggérasses au grand'père de me donner son consentement à condition que je vinsse le prendre moi-même, ou plutôt écris-moi que tu as vu le grand'père, qu'il consentira peut-être, mais que pour être sûr que ma détermination n'est pas l'effet des influences auxquelles je suis soumise ici, il voudrait avant tout me voir revenir quelque temps à Paris. Écris de façon à ce que je puisse montrer ta lettre. Ce serait là un vrai prétexte et il faudrait [s'y] rendre. Une fois en France j'aurais le temps de respirer et d'aviser à ce qu'il y aurait à faire.

Ce pauvre M. Ackermann me fait une peine horrible. Je ne sais quelle diable d'idée il a eue de s'attacher ainsi à moi. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il n'a été pris ni par la jeunesse ni par la beauté. On prétend que ce sont les femmes laides qui font les plus grandes passions, en voici la preuve[1]. Mais malheureusement je n'ai que de l'estime et de l'amitié pour répondre à un pareil amour. Adieu, ma chère sœur, je ne réponds pas à toutes tes objections. L'éloignement et la peur t'ont grossi les objets. Rien de ce qui t'effraie pour moi n'est

1. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que Mme Ackermann se croyait laide.

à craindre. M. Ackermann serait un parti convenable si seulement je n'avais pas toujours un grand éloignement pour le mariage.

Victorine.

Écris-moi bien modérément sur une feuille séparée que je puisse montrer. Exploite l'idée que je te donne et retourne là comme tu voudras. Les personnes de la liste que j'envoie qui peuvent [le] mieux renseigner sur la vie privée et la famille sont le pasteur Cuvier, Bergmann, Davernay juge de paix et Weiss; sur les capacités M^rs^ Burnouf, Guerard et S^te^ Beuve. Il suffirait d'écrire.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise). France.

(Timbres de la poste :) Berlin, 13. 8 — 4-5. — Clermont, 19 août.

Berlin, 29 décembre 1843.

Voilà une signature qui n'est pas de votre connaissance, et cependant c'est celle d'une personne que vous avez autrefois connue, mais que vous avez peut-être oubliée. Il est vrai que cette personne a subi une étrange transformation; elle s'est mariée. Oui, ma chère Madame Lanvin, je suis mariée. Comment je suis venue là serait une longue histoire. Si vous n'êtes pas bien curieuse il vous suffira de savoir que j'ai épousé un homme qui me convient à tous égards et que je suis fort heureuse. Si par hasard vous l'étiez, je vous dirais que cet homme s'est pris pour moi d'une affection si vive qu'il m'a fallu sous peine de le rendre trop malheureux consentir à l'accepter pour époux; il est vrai que cette détermination a été accompagnée de considérations qui n'ont pas mal aidée à la faire prendre. J'ai réfléchi qu'après avoir encore voyagé quelques années le sentiment de mon isolement dans la vie me viendrait avec le repos et que peut-être un jour je regretterais d'avoir rejeté une affection qui m'était si loyalement offerte; qu'aucun homme au monde ne pouvait satisfaire à un degré pareil les exigences de mon cœur et de mon esprit, qu'il avait une position honorable, des emplois scientifiques lucratifs, et enviés dans une ville de science par excellence; et qu'une trop grande ténacité à mes anciens projets de cé-

libat serait peut-être absurde en une telle circonstance. Vous croyez sans doute que mon mari est un Allemand, non, Madame, c'est un Français et des plus charmants. Je ne parle pas de l'extérieur, quoi qu'il ne soit pas mal, mais de son caractère qui est parfait et de son esprit qui est très distingué. C'est un être à la fois doux et énergique, mais surtout affectueux et d'une haute moralité. En vous parlant ainsi, vous penserez peut-être qu'il y a un peu de partialité dans mon fait, mais mon jugement n'est heureusement que celui de toutes les personnes qui ont connu *Paul Ackermann*. Nous nous sommes connus un an sans songer à rien, causant sur toutes choses et tous les jours pendant de longues heures. L'esprit a chez mon époux ouvert la porte au cœur : il l'avait ouverte si grande qu'à mesure que l'époque de mon départ approchait le pauvre garçon s'en allait dépérissant, si bien qu'il lui restait à peine assez de force pour se soutenir, et moi qui ne savais en moi rien qui justifiât un amour quelconque, j'étais loin de soupçonner la cause d'un pareil affaiblissement dans un homme jeune et fort. Notre mariage a fait une certaine sensation à Berlin où M. Ackermann est fort connu, et où en sa qualité de français il avait fait naître chez plusieurs demoiselles des inclinations dont on avait parlé. La bonne opinion que je conçus d'abord de lui sans le connaître encore est due à une circonstance de cette nature. Poursuivi par une fort belle anglaise qui s'était éprise de lui d'une violente façon, je l'avais vu l'éviter avec tous les soins imaginables, tandis que d'autres auraient profité de cette circonstance pour s'amuser. Mais mon époux est à l'endroit des mœurs d'une rigidité dont je ne croyais pas un homme capable. Parmi tant de perfections il n'a qu'un seul défaut et ce défaut est hélas incorrigible, il n'a que deux ans de plus que moi. Chez un homme d'étude et d'un caractère grave et dans un pays où les époux sont ordinairement du même âge, la chose n'entraîne pas les mêmes conséquences qu'en France. Nous sommes mariés depuis six semaines. M. Ackermann qui avant son mariage allait beaucoup dans le monde y a complètement renoncé depuis l'époque où nous avons commencé à nous connaître. Tout le temps que ses travaux lui laissaient libre, nous le passions en entretiens. Maintenant nous travaillons ensemble, et je vous assure que c'est une douce chose que de vivre d'une vie si

commune et dans un accord de pensées si parfait nous commençons à ne plus guère nous distinguer l'un de l'autre ; il y a déjà confusion à la limite ; et je suis forcée d'avouer qu'il n'y a rien de meilleur au monde qu'une union comme la nôtre basée sur l'estime mutuelle et un parfait accord dans les idées, les goûts et même les originalités. Adieu, ma bonne Madame Lanvin, j'ai bavardé si longtemps qu'il y a probablement déjà longtemps que je vous ennuie. Je serre la main au bon jaguar et vous prie de croire tous les deux à mon amitié.

V. Ackermann.

Si le service du roi de Prusse nous le permet, nous irons à Paris l'été prochain, car mon époux, quoique français, est chargé par sa majesté prussienne de travaux littéraires d'une grande importance. J'aurai, j'espère, alors le plaisir de vous présenter mon mari ; un mari et Victorine Choquet sont choses qui jurent d'être ensemble ; moi-même j'ai par une ancienne habitude encore peur à l'aspect de ces deux noms réunis, mais de fait je suis parfaitement réconciliée avec le mariage.

(Suscription :) Madame Lanvin. 21 rue du Dragon. Paris.
(Timbre de la poste :) Janvier 1844.

Berlin, 13 février 1846.

Tu m'as fait rire avec ton *fabuleux* à propos de l'enchantement où je suis encore à l'égard de mon mari. Cela me paraît à moi tout naturel ; puisque au lieu de changer en mal, comme la plupart des maris, il est toujours de plus en plus aimable, il est juste que je lui en sache gré, surtout puisque c'est une chose si rare. Je ne sais pas comment sont les autres, mais le mien est vraiment un homme étonnant ; c'est une nature si douce, si raisonnable, si affectueuse, si énergique. Je m'étais promis de ne t'en plus parler, c'est toi qui m'as remise sur ce chapitre.

Je voudrais bien savoir pour combien Henri m'a acheté de trois pour cent, puisqu'il ne m'a rien écrit sur cette valeur. Je pense qu'il n'aura pas eu d'objection à faire contre cet achat. Mes petites affaires, quelque peu importantes qu'elles soient, m'intéressent aussi vivement que si elles étaient plus considérables ; je prie Henri de me pardonner si je l'en im-

portune. De mon côté, je mets de côté tout ce que je puis; nous ne serons jamais riches, mais au moins nous serons indépendants. De plus mon mari est fort délicat. Au moment où nous n'y songerons pas, le travail peut lui devenir tout à coup impossible. C'est encore une raison qui me pousse à avancer mes affaires. J'épargne aujourd'hui, mais qui sait si je pourrai épargner demain. Paul a surtout le larynx très faible. Outre les maux de nerfs qu'il a continuellement cet hiver, il a perdu la voix pendant plusieurs semaines, et le climat de Berlin est à la fois très mauvais pour les nerfs et pour le gosier. Nous partirons donc aussitôt que nous le pourrons, mais il faut le pouvoir. Je pense que tu peux compter sur notre retour dans quinze mois. C'est un terme bien rapproché. Nous ne sommes pas allés une seule fois au spectacle cet hiver. Seulement Trautmann, qui comme tu le sais est ici, nous a pourvus de billets de concert. Ce pauvre homme n'a pas pu déclamer, et il n'a fait que dépenser son argent.

... Je n'ai jamais compris la mauvaise conduite chez les femmes; depuis que je suis mariée, je le comprends encore moins. C'est une dépravation qui m'est incompréhensible. Je dois te l'avouer, je ne songe pas autant au passé que toi. Comme je me trouve incomparablement plus heureuse que je ne l'ai jamais été, je me renferme toute dans le présent. Ma seule inquiétude est la santé de Paul. Je m'exagère peut-être aussi sa délicatesse; une des raisons qui me feront craindre toujours pour lui, c'est qu'il n'est pas naturel d'être aussi complètement bon et aimable, et que les gens excellents sont plus exposés que les autres, les méchants n'ont rien à craindre. Quoi qu'il en soit, j'espère que sa santé nous permettra bien encore un peu de séjour ici. Après cela un climat doux et du repos le rendront à une bonne santé, car il est fortement constitué d'ailleurs. En parlant de santé, sais-tu que je suis aussi inquiète de toi, le mal que tu as dans la maison avec tes enfants, les fatigues des couches et fausses-couches, nourritures, etc., jointes à tes entrailles échauffées pourraient te jouer de mauvais tours. Je prie Henri d'user de son autorité pour te forcer à te ménager.

Ne tarde pas à me répondre, ma chère Caroline, toutefois si cela ne te fatigue pas. N'oublie pas de répondre à toutes

mes questions, le 3 %... Tu me donneras aussi des nouvelles d'Euphrosine. Il m'est impossible d'obtenir une réponse d'elle. Paul remercie Henri de la peine qu'il a prise pour sa petite affaire qui est loin d'être en règle, puisqu'il a perdu la quittance qu'il avait des deux cents francs qu'il avait avancés pour les frais d'impression, mais les livres du libraire défunt doivent en faire foi. Les hommes d'étude ne sont guère propres aux affaires. Paul le sait puisqu'il m'abandonne toute la gérance de mes affaires, et, chose étonnante, il est très avide au gain; mais du moment qu'il a l'argent, il ne sait qu'en faire, c'est tout à fait le chien de chasse qui rapporte. Il défend ses intérêts avec une ténacité surprenante. Grâce à cette disposition, il a fini par obtenir ici tout ce qu'il a demandé; mémoires, rapports, rien n'est épargné. Ne pouvant obtenir du comité académique les appointements en sus d'un secrétaire, il s'est adressé au roi, qui a fait droit à sa demande. Il est vrai de dire que Paul était appuyé du ministre, auprès duquel il est en bonne odeur; précisément parce que tous les petits journaux de l'opposition s'étaient attaqués à lui, sans s'inquiéter de leurs criailleries, Paul a été droit son chemin et a obtenu ce qu'il demandait. C'est encore moins une question d'argent, qu'une question d'honneur, il n'en voulait pas avoir le démenti. Je te raconte nos affaires, mais toi tu ne me dis pas si le chemin de fer fait du bien à l'étude. Je m'intéresse toujours vivement à votre prospérité, et je m'étais imaginée que le chemin de fer devait amener du commerce, des ventes et des achats toujours favorables aux notaires. Adieu, je t'embrasse ainsi que les tiens.

V. Ackermann.

Aie la complaisance de m'envoyer les deux numéros des obligations de la ville de Paris. Je ne sais ce que j'en ai fait. Dis-moi aussi si le numéro que j'ai en entier, n'est pas encore sorti, et si j'ai enfin une action sans paraphe.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).
(Aucun timbre de la poste.)

(A suivre.)

QUO VADIS
DANS SES RAPPORTS AVEC LES LITTÉRATURES ROMANES[1]

Il y a des sujets internationaux qui, à travers les siècles, passent de littérature en littérature et dont l'examen incombe à l'histoire de la littérature comparée. Parmi ces thèmes immortels qui fournissent la matière aux littératures de toutes les nations et de tous les temps, l'époque de Néron est spécialement privilégiée. Les raisons en sont multiples; citons-en les principales : c'est une époque de grands contrastes qui offre le spectacle du conflit entre deux puissances, grande chacune mais de façon différente, l'antiquité païenne en décadence et le christianisme naissant et finalement vainqueur; c'est une époque de grand luxe et qui présente de riches valeurs esthétiques, toutes faites pour frapper l'imagination des artistes; notons enfin le nombre relativement grand de sources anciennes qui nous renseignent sur cette époque, en particulier Tacite. Le nombre des écrivains qui se sentirent attirés par l'époque du terrible César est prodigieux; ils datent du temps de Néron même (le pseudo-Sénèque) et se poursuivent jusqu'à nos jours. Rien que dans la littérature italienne nous comptons depuis le xviie siècle trente-neuf drames qui se rapportent à l'époque de Néron. Les noms de génies tels que Lope de Vega, Racine, Schiller, se trouvent liés à cet inépuisable sujet.

Parmi les manifestations récentes, c'est Henri Sienkiewicz, avec son célèbre roman *Quo Vadis* (1895), qui a atteint un des points culminants dans l'évolution de l'éternel sujet à travers les siècles.

La nature du sujet traité dans ce roman et son caractère international rendent légitime la question de savoir quels peuvent être les liens qui rattachent *Quo Vadis* à l'ensemble des œuvres traitant le même sujet, et quelles peuvent être les influences qu'exercèrent d'autres auteurs sur l'illustre romancier polonais. En effet, les grandes œuvres ne peuvent être des produits isolés, d'autre part *Quo Vadis* parut à une époque où l'on remarque dans tous les domaines de la vie intellectuelle un mouvement très prononcé qui témoigne du très vif intérêt porté à Néron et à son temps.

La question des sources de *Quo Vadis* a été posée peu après l'ap-

1. A propos de l'ouvrage : *Stosunek « Quo Vadis ? » do literatur romanskich*, Poznan, 1926, par Alphonse Bronarski.

parition des traductions italienne (1899) et française (1900) de ce roman et a été vivement discutée en France et en Italie, où *Quo Vadis* obtint d'ailleurs un triomphe presque sans précédent. Pour dissiper des erreurs qui ne manquèrent pas de surgir, Henri Sienkiewicz lui-même prit part à la discussion, en publiant une lettre dans le *Figaro* du 7 mai 1901, où, en réponse à certaines objections de Brunetière, il fit connaître quelques-unes de ses sources (Sienkiewicz cite pour la plupart seulement les noms des auteurs). C'est sur les indications mêmes de l'auteur de *Quo Vadis* que se base en grande partie le travail qui est sujet de ce compte-rendu.

Or, parmi les œuvres qu'on a mises en rapport avec *Quo Vadis*, il faut tout d'abord en écarter une qui avait passé pour avoir inspiré l'auteur polonais. Ce sont *les Martyrs* de Chateaubriand. Les analogies s'expliquent soit par la ressemblance des sujets traités, soit par une rencontre de génies, soit enfin par les affinités entre les deux époques qui virent naître ces deux œuvres. En effet, celle de Chateaubriand est l'expression de la réaction contre l'irréligiosité du XVIIIe siècle, celle de Sienkiewicz de la réaction contre le positivisme du XIXe siècle. De profondes différences séparent cependant ces deux œuvres. On les remarque dans l'intrigue, dans la forme et dans le style, et surtout dans le ton général, le pessimisme des *Martyrs* s'opposant nettement à l'optimisme profond de *Quo Vadis*.

Par contre, *Acté*, d'Alexandre Dumas père, doit être considérée comme une œuvre ayant exercé une influence sur *Quo Vadis*, bien que Sienkiewicz lui-même l'eût, en bonne foi, contesté. *Acté* est un roman historique ou plutôt pseudo-historique plein de défauts : en particulier les invraisemblances dans l'intrigue, les très nombreux anachronismes, les inexactitudes historiques, les négligences dans le style. L'influence probable sur *Quo Vadis* apparaît surtout dans deux moments de l'action de *Quo Vadis* : le séjour de Lygie au Palatin, suivi de sa fuite, soit le chapitre IX, 1er volume de *Quo Vadis*, présente des ressemblances avec les chapitres VII et VIII du roman de Dumas où est décrit le séjour d'Acté au Palatin, suivi aussi de sa fuite; les scènes de l'amphithéâtre, notamment celle du combat avec le taureau, rappellent les scènes analogues décrites par Dumas, pages 215-216 (éd. 1865). Certaines expressions communes aux passages respectifs sont comme l'écho lointain de la lecture du roman de Dumas.

Henri Sienkiewicz a beaucoup étudié les historiens français qui se sont occupés de cette époque de Néron. Il les a signalés lui-même dans sa lettre précitée, en premier lieu Renan et son *Anté-*

christ. Définir en quoi consiste l'apport de Renan dans *Quo Vadis* est parfois difficile, en raison du fait que l'historien français et le romancier polonais possédaient tous les deux une connaissance parfaite des auteurs latins qui sont à la base de l'œuvre de Renan, et que par suite Sienkiewicz a pu très bien connaître directement les détails concernant la vie romaine sous Néron sans avoir recours à Renan. L'influence de Renan est certaine dans la manière dont furent conçus, par l'auteur de *Quo Vadis*, les deux personnages : Néron et Pétrone. Quant au premier, Renan en a parlé longuement et en a tracé un portrait assez fouillé et qui, dans ses traits principaux, correspond à celui de *Quo Vadis;* quant au second, c'est surtout la sympathie avec laquelle Renan parle de Pétrone qui paraît avoir contribué à représenter ce personnage de la même manière dans *Quo Vadis;* en ce qui concerne l'origine de l'incendie de Rome, l'auteur polonais s'appropria certaines conjectures énoncées par Renan (et Allard). Les différents supplices infligés aux Chrétiens et notés par Renan d'après les auteurs classiques, ont leurs équivalents dans *Quo Vadis,* entre autres les supplices de Lygie et de Chilo. Dans la description des dernières journées de Néron, Sienkiewicz a fidèlement suivi Renan. Mais, en puisant ses renseignements dans l'œuvre de Renan, l'auteur polonais se les approprie en les prenant pour point de départ de scènes où il déploie une étonnante richesse d'invention; en se basant sur une œuvre de science il fait une œuvre d'art, et c'est là que se manifeste sa profonde originalité.

Renan a tracé surtout le portrait moral de Néron; Beulé, historien et archéologue, a tracé surtout son portrait physique dans son œuvre : *le Sang de Germanicus* (1869). Sienkiewicz a suivi Beulé dans ses descriptions. En outre, le chapitre IX, 2e volume de *Quo Vadis*, contient comme des reflets de certaines opinions de Beulé concernant le caractère moral de Néron dont Beulé prend jusqu'à un certain point la défense.

Les traces de la lecture de *la Cité antique* (1864) de Fustel de Coulanges se font remarquer dans la conception de l'idée de la « famille » et du foyer romain dans *Quo Vadis.*

Sienkiewicz a aussi étudié l'*Histoire du luxe* (1878-1880) de Henri Baudrillart. Il a puisé notamment dans le volume II, livre II, de Baudrillart des renseignements concernant le luxe sous l'Empire romain. L'influence de Baudrillart se fait remarquer surtout dans la façon dont l'auteur polonais représente la femme romaine, par exemple Chrysothémis, et dans la description de l'orgie romaine.

Pour ce qui concerne le monde chrétien, l'auteur de *Quo Vadis* a

connu et étudié l'œuvre de Paul Allard : *l'Histoire des persécutions* (1884-1890). Les vestiges de la lecture de cette œuvre se font remarquer surtout dans les scènes du martyre et de la mort de Chilo.

Parmi les historiens français que Sienkiewicz a étudiés, une large place revient à Gaston Boissier. Les œuvres suivantes de cet éminent lettré entrent en ligne de compte par rapport à *Quo Vadis* : *la Religion des Romains d'Auguste aux Antonins* (1874), *l'Opposition sous les Césars* (1875), et deux articles de moindre importance publiés dans la *Revue des Deux Mondes* (1876 et 1886).

Dans *la Religion des Romains*, Sienkiewicz a puisé des renseignements d'une part sur la religion romaine en décadence avec sa superstition et tolérance envers les divinités étrangères, et d'autre part sur l'importance de plus en plus grandissante que prirent les religions orientales qui envahirent Rome. Les remarques de Boissier concernant la secte des Cyniques ont été utilisées par Sienkiewicz dans la façon dont il a représenté Chilo Chilonides. L'auteur polonais a aussi très justement accentué l'extension à cette époque du culte de Cybèle de Pessinunte.

Quant à *l'Opposition sous les Césars*, c'est le chapitre v intitulé « Un roman de mœurs : le *Satiricon* de Pétrone », qui mérite notre attention particulière. Ici Boissier a tracé le portrait moral de Pétrone, portrait fort sympathique qui dans ses traits principaux ressemble complètement à celui de Pétrone dans le roman polonais : l'indépendance de son caractère vis-à-vis de Néron, l'originalité qu'il manifesta même dans la façon de mourir, l'incrédulité en matière religieuse, son esprit ironique, sa préciosité, etc. Étant donné l'importance de cette étude au point de vue philologique, nous pouvons conclure à une influence directe de Boissier sur Sienkiewicz.

Lorsque *Quo Vadis* parut en traduction italienne, on attira l'attention sur un roman italien complètement oublié et intitulé : *Mondo Antico*, d'Agostino della Sala Spada (1877-1878). La critique italienne fit beaucoup de bruit autour de ces deux romans, en découvrant des analogies incontestables entre les deux. Pendant que certains critiques voulaient diminuer la valeur du roman polonais, l'auteur même de *Mondo Antico* fit paraître une seconde édition de son roman, précédée d'une lettre adressée à Sienkiewicz. Si nous pouvons admettre que le roman italien a exercé une forte influence sur *Quo Vadis*, il n'en est pas moins vrai que les deux romans diffèrent très nettement par le fait que l'un d'eux est un chef-d'œuvre universellement connu, l'autre un produit littéraire de valeur artis-

tique très mince et oublié même dans sa patrie. Cela étant constaté, signalons quelques-unes des plus intéressantes analogies. Tout d'abord, le début de *Quo Vadis*, où nous avons la description de la visite de Pétrone et de Vinicius à la famille d'Aulus Plautius, rappelle de très près le chapitre intitulé : « Pomponia Grecina », qui lui aussi est un chapitre par lequel débute l'action du roman italien et où nous trouvons une situation analogue. L'intrigue des deux romans se ressemble par le fait que dans tous deux le héros est un jeune homme païen converti par l'amour conçu pour une jeune fille chrétienne. Bien des scènes et des détails qui se rattachent à l'histoire de ces deux amours reviennent dans les deux romans, *Quo Vadis* dépassant de loin au point de vue artistique le roman italien. Des réminiscences de l'histoire des amours qui unissent le héros à l'héroïne du roman italien se manifestent encore dans les pages de *Quo Vadis* où sont décrits les amours de Pétrone et d'Eunice, ce qui constitue un curieux cas de dissociation d'idées. Des traces de lecture qui présentent tous les caractères de souvenirs subconscients se retrouvent aussi dans la scène des « Torches de Néron ». Mais l'argument capital pour conclure à une influence directe exercée par *Mondo Antico* sur *Quo Vadis*, c'est la présence dans le roman italien du chapitre (ch. VIII, p. 8) intitulé : « Domine Quo Vadis ? » où l'auteur italien raconte la très célèbre légende que l'auteur polonais relate aussi, mais de façon bien supérieure, dans le chapitre XXIX, 3e volume de *Quo Vadis*. Toutefois, malgré toutes ces ressemblances, les deux romans présentent dans leur ensemble deux produits très différents. Par des invraisemblances dans le développement de l'intrigue, par ses longueurs, par son style souvent trivial et sa forme gauche, *Mondo Antico* n'a rien de commun avec *Quo Vadis*. En outre, *Quo Vadis* est un roman symbolique et réaliste, ce qui n'est pas le cas du roman italien.

Les œuvres que nous venons d'examiner sont celles dont il est question dans la lettre de Sienkiewicz. Il existe cependant encore une nouvelle française qui a exercé une forte influence sur *Quo Vadis*. C'est le *Martyre de saint Saturnin*, de Frédéric Soulié. Chilo Chilonidès, dans *Quo Vadis*, a son prototype dans un des personnages de la nouvelle de Soulié, nommé Cilo. Les ressemblances se font remarquer dans l'aspect extérieur de ces deux délateurs, et plus encore dans leurs caractères et dans les procédés appliqués par eux pour arriver aux mêmes fins. Tous les deux, par exemple, cherchant à obtenir des avantages personnels, n'hésitent pas devant le meurtre; ils se font dans ce but des complices sous couleur d'avoir à cœur la bonne fortune de ceux-ci, et portent de fausses accusa-

tions. Tous les deux sont maîtres dans la façon avec laquelle ils savent extorquer l'argent, comme récompense de services de délation rendus à de puissants personnages qu'ils sont prêts à dénoncer à leur tour lorsque l'occasion favorable se présentera; tous les deux persécutent les Chrétiens. Cependant ces deux créations sont loin de présenter au point de vue artistique la même valeur. Pendant que la psychologie de Cilo est peu compliquée, l'auteur polonais a représenté dans Chilo Chilonidès toute une évolution psychologique : Chilo devenant de délateur martyr. Les chapitres qui se rapportent à Chilo après sa transfiguration morale et qui marquent un des sommets de l'art de Sienkiewicz, n'ont aucun rapport avec la nouvelle de Soulié.

Parmi les œuvres que nous venons d'examiner, la plupart sont des œuvres romantiques. La conclusion s'impose : *Quo Vadis* est un roman qui reflète en grande partie le génie romantique. C'est de cette question du romantisme et du réalisme dans *Quo Vadis* que s'occupe l'avant-dernier chapitre de notre étude. Romantique est le genre même du roman historique; romantique est aussi l'action et l'intrigue dans *Quo Vadis*, pleine d'aventures extraordinaires ingénieusement combinées et qui se multiplient parmi de nombreux obstacles, tout comme dans les romans de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas père. Le romantisme apparaît dans la conception de certains personnages, le géant Ursus, l'intrigant Chilo et Néron le cabotin; Chilo, par exemple, grotesque au début, sublime vers la fin du roman, réalise un grand principe de l'école romantique, celui du contraste du grotesque et du sublime. Mais *Quo Vadis* présente encore une autre face, c'est le caractère réaliste. Rappelons-nous le grand nombre d'historiens qui ont servi de sources à *Quo Vadis* et dont l'étude a eu pour effet que l'époque historique a été rendue dans ce roman avec cette exactitude qui est propre aux grands maîtres du roman réaliste français. A cet égard, l'influence de Balzac et de Flaubert sur Sienkiewicz est incontestable. Avec Balzac l'auteur polonais partage de plus la force et l'énergie qui se manifestent dans les personnages de *Quo Vadis;* comme Balzac il a le don de créer des types. Mais l'art de Sienkiewicz se rapproche surtout de l'art de Flaubert. Comme Flaubert, l'auteur polonais étudie les œuvres scientifiques pour assurer à son roman le caractère de parfaite vérité; comme lui il est impersonnel et il a « le large coup d'œil où tout entre à la fois » (Faguet); comme lui encore il a le sens du pittoresque, le don de s'exprimer en termes plastiques, enfin la perfection du style. Avec Flaubert il possède l'art d'harmoniser les éléments romantiques et réalistes sans que son œuvre présente des

disparates, comme on en voit par exemple chez Balzac. L'influence directe de Flaubert sur Sienkiewicz est incontestable; on trouve notamment dans *Quo Vadis* des réminiscences de *Salammbô* dans la description du songe de Vinicius (ch. III, vol. II), qui contient des éléments des chapitres I, III et V de *Salammbô*. Le personnage de *Quo Vadis* dans lequel s'incarne le mieux l'art réaliste de Sienkiewicz, c'est Pétrone, le plus vrai et le plus « latin » de tous les personnages de *Quo Vadis*.

Ayant constaté les différentes influences exercées sur *Quo Vadis*, quelles sont les conclusions qui peuvent être tirées de l'ensemble de notre étude? C'est de cette question que traite le dernier chapitre.

1° Le sujet de *Quo Vadis* étant un sujet international et éternel, les auteurs qui le traitent subissent plus facilement que dans d'autres matières des influences diverses. Ne pouvant pas ou ne voulant pas se désintéresser des œuvres de leurs prédécesseurs, ils s'engagent dans une voie dès longtemps fréquentée, et repassant par les sillons ils s'efforcent de les creuser plus profondément encore. C'est ce qu'a fait Sienkiewicz dans *Quo Vadis*, et c'est une des raisons pour lesquelles son œuvre est originale. — 2° L'imagination des hommes est bornée, comme le prouve la psychologie, donc malgré eux les écrivains ne sont pas libres de ne pas répéter leurs prédécesseurs. Cette nécessité apparaît surtout dans un roman historique et réaliste des temps de Néron, époque si reculée de la nôtre que l'imagination la plus puissante ne suffit pas pour évoquer et ressusciter ce passé lointain. — 3° Le nombre de réminiscences dans *Quo Vadis* s'explique aussi par la mémoire phénoménale de l'auteur polonais qui, comme Flaubert, retenait facilement par cœur des passages entiers d'auteurs lus et étudiés. — 4° Les rapports qui s'établissent entre différentes œuvres ont leur profonde raison d'être sociologiques. C'est ce que nous démontre la science qui constate que l'individu dépend dans toute son activité de la société et que les œuvres, y compris les œuvres d'art, sont nécessairement grevées d'une dette que l'individu paye en contribuant au progrès universel. Or, cette dette en littérature se manifeste dans les différents emprunts (réminiscences, influences, etc.) faits par les auteurs à d'autres écrivains, sans quoi il ne pourrait y avoir de progrès, car les œuvres manqueraient de continuité.

Comment donc *Quo Vadis* pourrait-il échapper à une loi qui est commune à toutes les grandes œuvres, comme le démontre toujours mieux l'histoire de la littérature comparée au fur et à mesure qu'elle progresse? Tous les grands écrivains seraient des plagiaires si l'on

voulait juger leurs œuvres d'après cette fausse idée d'originalité que se forment parfois des juges peu éclairés en matière de critique. On a dit avec raison : « L'histoire de la littérature n'est que l'histoire des influences subies et des emprunts, disons des plagiats, réussis. »

En résumé, *Quo Vadis* est un roman très original et il présente une synthèse fort heureuse de l'esprit romantique et réaliste, national et international, qualités qui font de ce roman un livre « classique » et mettent le nom de son auteur pour toujours à côté des plus grands parmi ceux qui ont traité l'immortelle époque de Néron.

A. Bronarski.

CHRONIQUE

La *Revue de littérature comparée* a été heureuse d'inscrire au nombre de ses « amis » le balzacien américain dont elle a déjà signalé les travaux :

M. William H. Royce, à Brooklyn (New York).

Le centenaire de la naissance de Tolstoï. — On ne saurait dire que le monde occidental ait célébré d'un cœur unanime, ou même avec un ensemble passable, la date qui ramenait pour la centième fois, le 9 septembre, l'anniversaire de naissance de Tolstoï. Sans doute des raisons qui ont peu de chose à voir avec la littérature empêchèrent des commémorations officielles — sauf quand de telles consécrations faisaient elles-mêmes partie d'un programme politique. Partout ailleurs, les témoignages par lesquels se manifestèrent les dispositions européennes ou américaines à l'égard de l'auteur d'*Anna Karenine* laissent percer, en somme, un souci plus ou moins déguisé : le grand romancier mérite-t-il d'être admis dans le « Panthéon » de l'Occident malgré son impossible sociologie? Convient-il de passer condamnation sur celle-ci, et d'affirmer une adhésion unilatérale malgré tout?

Jusqu'à quel point convient-il d'aller dans ce sens, et la distinction entre un art « prestigieux » et une pensée débilitée par l'illusion utopique a-t-elle lieu d'être maintenue? On peut dire que l'Europe occidentale à peu près entière s'est trouvée placée devant ce *puzzle*. M. A. Rousseaux, dans la *Revue universelle* du 1er octobre, constate le malaise et insiste sur le désaccord. « L'énigme de Tolstoï » est le titre d'un écrit de M. M. A. Aldanoff qui a été diffusé en Allemagne. L' « Hommage à Tolstoï » qui, dans les *Nouvelles littéraires* du 1er septembre, groupa un certain nombre de témoignages, manque de netteté et enregistre à vrai dire plusieurs des discordances dont le solitaire d'Yasnaïa Polyana n'offre en rien la résolution. Chez cet évangéliste, manque d'enthousiasme pour le Christ, d'après M. Gorki; désaccord avec sa famille, selon MM. de Montherlant, Charen-

sol et Léon Treich; « vengeance de l'art », selon M. St. Zweig, et revanche de la beauté, qu'il a méprisée, sur l'écrivain dès que celui-ci veut être un « doctrinaire » au lieu de rester un souple enregistreur de la vie... Si bien qu'elle reste assez téméraire, la remarque par laquelle M. Thibaudet concluait son article sur *la Place de Tolstoï* : « L'Europe se serait dû de commémorer cette année Tolstoï avec la même ferveur que nous avons mise en France, il y a sept ans, à honorer Pascal... »

Cela ne semble guère avoir été l'avis de l'Occident. On s'y est efforcé, en conséquence, de faire une cote plus ou moins bien taillée entre les deux éléments du problème : il s'est agi en général, pour les critiques, d'équilibrer l'éloge de l'artiste et la réprobation pour le sociologue : c'est dans les réserves plus ou moins instantes apportées à l'éloge que réside le principal intérêt des articles relatifs au centenaire de Tolstoï. « Un des plus grands artistes du monde », observe le *Times literary Supplement* du 6 septembre; mais la seconde phrase demande à l'art, à l'encontre du romancier russe, « non pas d'annuler les inégalités, mais de les absorber et de les irradier, de convertir la discordance en harmonie et de déduire le mal par le bien... ».

De la même façon, divers critiques ont signalé une unité plus ou moins fâcheuse dans la mentalité tolstoïenne tout entière, une fois dépouillée de ses beautés d'expression. M. E. Le Gallo (*N. Antologia* du 1er septembre) signale « l'unité spirituelle de Tolstoï ». M. R. Recouly, qui a vu de près bien des choses moscovites, isole « du talent prodigieux qui l'enveloppe » une conception tolstoïenne qu'il trouve à la fois dans *Guerre et Paix* et dans certains dogmes de 1906, de 1916, de 1917 (*Revue de France* du 15 octobre), et M. S. Zweig, grand fournisseur d'aperçus aventureux, va jusqu'à intituler un article de la *Grande Revue* (août) *Tolstoï chrétien artificiel.* C'est à cette même disposition que se rattachent les articles de M. Paul Souday dans le *Temps* de septembre, ou la présentation de *Die literarische Welt*, et les *Deux vues sur Tolstoï* de M. Ch. Du Bos (*Rev. de Genève*, août) qui jugent Tolstoï « sans rival dans le domaine de la mort » : dès lors, qui s'étonnerait que le « vouloir-vivre » du monde en général semble se détourner, et même jusqu'à l'injustice, d'un artisan de destruction?

La plus dure peut-être de toutes ces condamnations est la conclusion d'un article de sir Galahad dans la *Deutsche Rundschau* d'octobre, puisqu'après avoir énuméré les antinomies d'un esprit « se haïssant lui-même », il cite une sentence de William Blake : « The fool shall never enter into heaven, be he ever so holy. »

A défaut du ciel, les dispensateurs de la renommée n'accordent-ils nulle part à Tolstoï sa stalle dans le temple terrestre de la gloire? Un des livres les plus significatifs de ces dernières années a rappelé à l'Occident, par la plume de M. R. Dorgelès, que la « sainteté » n'était décidément pas son fait, et qu'à introduire brusquement un idéal tout évangélique dans des sociétés fondées sur les droits de l'individu, on risquait de bouleverser les conditions mêmes de notre civilisation. Sans doute, quand l'Occident aura retrouvé sa stabilité morale, la grandeur de Tolstoï écrivain sera-t-elle proclamée sans reserve; mais il n'est pas surprenant qu'en une période d'incertitude assez générale, ses « poisons » ne soient pas vantés sans des réserves allant jusqu'à l'injustice.

Il y eut assurément, en septembre, à Jasnaya Polyana, des pèlerinages conduits par le commissaire russe de l'éducation, M. A. V. Lunarcharsky; l'inauguration solennelle d'une école de village fut un des épisodes caractéristiques d'une fête officielle. Mais on ne voit pas que des files dévotieuses d'admirateurs se soient dirigés vers le sanctuaire ce jour-là. Quelques visiteurs d'autrefois se sont contentés de se rappeler leur pèlerinage de jadis : c'est ainsi que, dans le *Monde nouveau*, Mme Claparède-Spir fait le récit d'une visite ancienne, qui s'ajoute à tous les souvenirs du même genre qu'il sera intéressant de réunir.

Commémoration surtout livresque, par conséquent, et assez tendancieuse. La revue *Europe* consacre à Tolstoï son numéro spécial du 15 juillet, avec le propos essentiel de maintenir à tout prix l'unité entre l'apôtre et l'écrivain, entre le nazaréen enthousiaste et le grand artiste. MM. R. Rolland et Alain, J.-R. Bloch et Burnet sont parmi les collaborateurs les plus notables — et les plus prévus, à vrai dire — de ce fascicule d'*Europe*. Cependant c'est des États-Unis (en raison, sans doute, de l'immunisation américaine contre le tolstoïsme intégral) que nous vient la seule tentative, semble-t-il, d'une présentation dramatique du maître : le *Tolstoï*, pièce en sept scènes, de M. H. B. Stevens (New York, 1928).

Travaux en cours. — M. L. Lemonnier s'occupe des *Picaresques espagnols et leur fortune en Angleterre*; M. A. H. West, de *l'Influence française dans la littérature burlesque de l'Angleterre aux XVIIe et XVIIIe siècles*; M. Ch. B. Qualia, de *la Fortune de la tragédie française en Espagne au XVIIIe siècle*; M. F. Holsworth, du problème de *Joseph de Maistre et l'Angleterre*; M. L. Lubowski a entrepris un travail d'ensemble sur *Tolstoï et la France*; miss M. I. Bain sur *les Enquêteurs littéraires français en Écosse*; M. G. E. Wisewell étudie *l'Américain sur la scène française*; miss G. W. Allsop, *Anatole*

France's reception and influence in America; miss V. A. Summers, *l'Orientalisme d'Alfred de Vigny;* M. Le Bidois, *Balzac aux États-Unis.*

M. E. Frederiksen prépare une thèse danoise sur *la Critique comparée dans l'histoire littéraire moderne;* il s'occupe également de *Sainte-Beuve critique comparatiste.*

L'Institut d'Études françaises de Columbia University achève d'imprimer une bibliographie complète de *The French literature of Louisiana* et une *Bibliographie des travaux publiés sur Voltaire entre 1825 et 1925.*

Autour des Universités. — M. P. Hazard passe le semestre d'hiver à l'Université Harvard, M. L. Cazamian à l'Université Columbia, M. A. Feuillerat à l'Université de Yale. Le séjour que M. F. Baldensperger devait faire à l'Université de Cracovie a été remis au printemps.

M. P. Van Tieghem a fait sur *Taine critique littéraire* deux conférences, les 6 et 7 novembre, à l'Institut des Hautes Études de Bruxelles, tandis que M. Henri Girard, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève et directeur de la « Bibliothèque romantique », a parlé à La Haye, le 15 octobre, du romantisme français. M. R. Galland a visité les universités de l'ouest de l'Angleterre et poussé jusqu'à Édimbourg; il a rendu compte de son voyage dans les *Débats* du 26 décembre.

Publications diverses. — *Les Idées vivent...* C'est le titre donné, à un recueil de seize articles, par M. Gonzague Truc (Paris, *Nouvelle Revue critique*, 1927; in-16 de 217 pages), et l'auteur justifie cette formule par l'adresse avec laquelle il manie lui-même des concepts qui sont en général de l'ordre philosophique ou métaphysique. La lutte incessante entre bergsonisme, sociologie, néo-thomisme, néo-cartésianisme, etc., se trouve éclairée par cette critique agile, experte en l'art de présenter l'abstraction même dans sa vie spirituelle. *Nationalisme, internationalisme et pensée; Occident et Orient*, sont des sujets, parmi d'autres, que M. Truc discute sous leur forme en quelque sorte algébrique, et il est intéressant, pour nous qui les avons si souvent retrouvés dans leurs incarnations les plus vivantes, celles de la littérature, de confronter ces discussions avec l'étude plus historique et concrète qui se recommande à l'humanisme des « comparatistes ».

Fondée sur la seule édition critique publiée du vivant de l'auteur en 1668, M. Th. Howard Banks Jr. nous donne (Yale University Press; London, H. Milford, Oxford University Press, 1928) une belle

présentation des *Poetical Works of sir John Denham :* poésie surtout didactique, déjà éloignée du grand élan élizabéthain, d'autant plus inclinée à adopter des formes définies telles que ce « closed couplet » pour lequel, dans le développement des mètres anglais, le poète fut parfois loué, parfois laissé de côté, et qu'il a aidé à naître plutôt encore qu'il ne lui a donné naissance. Et il va sans dire qu'à cette date, et dans les circonstances que relate l'*Introduction* de l'éditeur, l'influence française renforce ici celle de l'humanisme.

M. Frédéric Lachèvre, qui a déjà rendu de si grands services à la connaissance exacte de la littérature française du xvie et du xviie siècle, ajoute un nouveau titre à notre gratitude en publiant une *Bibliographie sommaire de l'Almanach des Muses de 1765 à 1833* (Paris, L. Giraud-Badin, 1928; in-8° de 209 pages). « Éviter aux érudits de parcourir 70 volumes en permettant de connaître en quelques instants la production intégrale des rimeurs de l'*Almanach des Muses de 1765 à 1833*, de pouvoir dater un certain nombre de leurs poésies et de faciliter la découverte de celles qu'ils ont volontairement écartées de leur œuvre... » : tel a été le dessein qui a présidé à l'élaboration de ce précieux répertoire et qui, proclamons-le hautement, se trouve réalisé. Comme les *Keepsakes* littéraires et les recueils collectifs de poésies sont annoncés comme devant avoir leur tour de nomenclature par les soins du même bibliographe, on voit quels instruments de travail M. Lachèvre va fournir à une étude plus poussée du romantisme français et de ses alentours.

La grande édition Biedermann des *Conversations de Gœthe* reste la source d'information la plus complète pour qui veut surprendre le grand écrivain dans ses confessions *verbales :* MM. P. Amann et G. Walz, en nous offrant un choix de ces entretiens (*Gœthe d'après ses contemporains*, choix de récits et de conversations. Paris, Rieder, 1928; in-8° de 263 pages), permettront à un public français de suivre cette sûre et souple sagesse dans quelques-unes de ses manifestations les plus spontanées. Le choix est bien fait, surtout du point de vue des lecteurs français, et la traduction ne fait pas trop regretter l'original. Mais « index des narrateurs » et « table analytique » n'auraient-ils pas pu être un peu plus complets?

Traduit par M. Henri Bloch, le *Dostoïevski* de M. Stefan Zweig apporte à un nouveau public des moyens de pénétrer l'œuvre d'un écrivain représentatif entre tous. C'est, d'ailleurs, moins une biographie proprement dite qu'une présentation synthétique de la misère et de la grandeur dont le *Journal d'un écrivain* et les *Frères Karamazoff* donnaient, d'autre part, la mesure. Fédor Mikhaïlovitch,

né dans un hôpital, dénué d'enfance à vrai dire, ballotté entre l'aumône et la débauche, échappant au poteau d'exécution pour être relégué dans la « maison des morts » sibérienne, ne trouvant en Occident que des raisons de regretter son Orient désordonné, divisé avec lui-même et « torturé par Dieu » jusqu'au bout, n'est cependant pas autant qu'on pourrait croire le père unique de son œuvre. Il traduit *Eugénie Grandet*, et Balzac est ainsi pour beaucoup dans sa vocation de romancier; on a vu ici même (1926, p. 638) que Bulwer Lytton peut l'avoir informé du pathétique enclos dans une perverse destinée. Tout cela demande à être mis en regard des apologies trop unilatérales. De la part de l'auteur autrichien, l'absurde est de placer des citations de Gœthe ou de Gottfried Keller en tête de chapitres particulièrement douloureux, alors que ces deux artisans de santé auraient conseillé l'un et l'autre à Dostoïevski de commencer par se guérir avant que d'écrire...

Grand voyageur, grand curieux, apportant à ses enquêtes étrangères une cordialité charmante, négligeant parfois les valeurs profondes au profit des plaisants dehors, Xavier Marmier représente un des plus sympathiques aspects de l'exotisme français. M. Camille Aymonier, dans la biographie qu'il vient de lui consacrer (*Xavier Marmier, sa vie, son œuvre;* Besançon, Édition Séquania, 1928; gr. in-16 de 180 pages), explique en somme l' « universel comparatiste » par le montagnard comtois attaché à une forme patriarcale de société et l'attrait exercé par des littératures et des civilisations qui illustraient à l'étranger la poésie du foyer, de l'intimité, de l'harmonie familiale et rustique. Et c'est là en effet, M. Aymonier se garde de le méconnaître, que réside à la fois le charme et la faiblesse d'un idéaliste de demi-sang, d'un épigone du romantisme qui ne marqua son empreinte ni dans les méthodes, ni dans les lettres, mais qui mérite d'avoir son buste dans une galerie de précurseurs.

Le centenaire de la naissance de D. G. Rossetti, qui ne pouvait être le prétexte de sonores manifestations internationales, est célébré à sa façon par une discrète publication de M. Jean Proix, *Un mysticisme esthétique* (*Cahiers de la Quinzaine*, XVIII, 14; Paris, les Artisans du Livre, 1928). L'intuition qui permet au poète d'unir le monde des sens et le monde de l'esprit, et qui confère à la *Demoiselle élue* ou à la *Maison de vie* leur étrangeté, est caractérisée dans ces cinquante pages avec beaucoup de sympathie.

L'*Originalité de Baudelaire* (Paris, Renaissance du Livre, s. d.; in-8° de 342 pages) est l'objet, de la part de M. R. Vivier, d'une étude qui utilise les travaux antérieurs, et qui y ajoute amplement, pour définir au plus juste en quoi consiste l' « impression de cohé-

rence souveraine » produite par le poète des *Fleurs du mal*. Peut-être le plan que suit M. Vivier serait-il plus efficace si les souvenirs et réminiscences apparaissaient d'abord, pour être ensuite intégrés dans la psychologie propre à Baudelaire et dans la technique de son art. Une « innutrition » fort différente de celle de Chénier, à qui ce terme a été appliqué, met le poète en possession d'une gamme fort riche d'expressions *en mineur* dont il jouera avec une virtuosité incomparable (il ne semble pas inutile de faire allusion à d'autres occultistes que le petit nombre cité, et l'intérêt porté d'autre part à Hoené Wronski par Baudelaire a son importance) : sa personnalité et l'effort conscient de son art absorbent sans effort, et jusqu'à faire illusion, une variété disparate d'éléments venus de tous les coins de l'horizon. Sur le dosage relatif de certains de ces éléments, on peut différer d'opinion avec l'auteur de ce travail, qui a fait avancer d'un si grand pas les études baudelairiennes.

Tous ceux qui jadis prirent plaisir à la fantaisie de Jerome K. Jerome dans *Three Men in a boat* trouveront un agrément tout pareil à un récit humoristique de M. Ch.-M. Chenu, *En Canoë* (Paris, Nouv. Soc. d'édition, 1928). Pour qui s'efforce de déterminer au plus juste certaines nuances d'humour, rien n'est même plus révélateur que ce récit d'une croisière sur les cours d'eau de France, avec les incidents inévitables du voyage et la contenance amusée des voyageurs, rapproché de « journaux de bord » du même genre où des situations semblables appellent un sens différent du comique.

Par ses travaux antérieurs, par sa longue pratique de l'Est et de l'Ouest américains, M. Régis Michaud était bien préparé à nous donner, « panoramique » à souhait, une *Littérature américaine* (Paris, Kra, 1928; in-16 de 275 pages). Le déblaiement opéré dans des ouvrages similaires et dans la « querelle des manuels » s'opère ici au détriment de F. Cooper et de W. Irving, pour ne rien dire de dignitaires plus anciens. C'est dans le temps présent que l'auteur est le plus à son aise : au lieu de la politesse un peu froide qui accepte certains écrivains du passé, une émotion délicate pour Robert Frost, un frémissement d'aise pour Vachel Lindsay, une sympathie non dissimulée pour Th. Dreiser ou J. B. Cabell accueillent ici ces divers maîtres de l'heure. Autant dire que l'un des mérites de cette présentation est le vivant intérêt que prend M. Michaud à tout le tumulte actuel des État-Unis, parfois au détriment de la perspective. L'héroïne de *Main Street* est beaucoup moins une Bovary qu'une Nora; la valeur de M. Mencken, sans doute exagérée, se comprend mieux si l'on se souvient de son ancêtre de Leipzig, l'atrabilaire Menckenius; et comment, p. 117, ne pas rappeler surtout Balzac pour

H. James? Parmi les nombreux accidents typographiques les plus regrettables d'un livre qui méritait plus de soin, signalons celui qui fait naître en 1809 notre contemporaine Mrs Atherton (p. 155), et l'acharnement avec lequel O. Henry est baptisé, à l'irlandaise dirait-on, O'Henry. Mais quelle commode orientation parmi les innombrables courants et contre-courants des États-Unis littéraires!

Les Vivants et les Morts. — Trop d'affinités sont plus ou moins latentes entre la littérature comparée et le folklore pour qu'il ne faille pas signaler ici le congrès par lequel, en septembre dernier, la Folk-Lore Society a célébré à Londres le cinquantenaire de sa fondation. Parmi les communications faites à ce propos, on a remarqué le nombre et la valeur de celles qui touchaient à la fois à l'histoire des religions et aux traditions populaires. La revue *Europe*, dans son numéro du 15 août, a réuni divers témoignages français en l'honneur de sir James Frazer.

Rendant compte, dans l'*Illustration* du 29 septembre, de l'inauguration du monument élevé sur la colline de Sion-Vaudémont à la mémoire de Maurice Barrès, M. Roland Engerand termine son adieu par ces mots qu'il n'est pas inutile de citer ici :

« ... Toi qui sus concilier ton ardent nationalisme avec le culte de la province natale, toi qui sus être un excellent Français sans cesser d'être un parfait Lorrain, dis-nous donc le secret, à l'heure où semble s'élargir notre conception des frontières, de savoir être un bon Européen sans cesser d'être un parfait Français... L'esprit de paix ne se créera pas par une réduction de notre respect pour le pays natal, mais par une extension de ce respect aux autres nations... »

L'inauguration à Vaucluse de la maison de Pétrarque, transformée en musée, a eu lieu le 7 octobre. MM. Hauvette et P. de Nolhac, ainsi que diverses personnalités, ont prononcé des discours et pris part à un banquet servi près de la célèbre fontaine de Vaucluse. L'après-midi, les invités ont visité Carpentras, où Pétrarque a passé son enfance, et où une exposition avait rassemblé, à la Bibliothèque municipale, des manuscrits et des éditions du poète italien.

M^lle^ Geneviève Bianquis, dont la thèse de doctorat a été signalée ici (1926, p. 719), a obtenu le premier prix décerné par la Société Nietzsche de Munich pour un travail sur l'action réciproque de *Nietzsche et la culture française*.

Une plaquette fort élégante nous met au courant des premiers vingt-cinq ans d'activité de l'*École Chateaubriand de Rome* (Roma, « L'Universale », 1928) et nous rappelle en particulier que des

cours tels que ceux de M. Arrighi sur *Lamartine et l'Italie, Voltaire et l'Italie*, etc., ont été professés grâce à cette institution.

La Poetry Society de Londres ayant mis au concours un poème en français sur Shakespeare, son prix vient d'être accordé à M. G. Lafourcade.

Le numéro 7 de la 3e année de la *Revue franco-nipponne* (mai-juin 1928) est particulièrement intéressant pour ceux qui, sans souhaiter un abandon des caractéristiques particulières à deux peuples éloignés l'un de l'autre sur tant de points, espèrent beaucoup de la pénétration réciproque des génies nationaux en matière d'art.

M. Ivan D. Chichanov, professeur à l'Université de Sofia, ancien ministre de l'Instruction publique de Bulgarie (1903-1907), est mort fin juin à Oslo, où il s'était rendu au Congrès international du Pen-Club, comme délégué de la section bulgare. Après des études universitaires à Vienne, Iena, Genève, Leipzig, M. Chichanov avait été attaché aux services du ministère de l'Instruction publique, puis nommé professeur d'histoire comparée des littératures à l'École supérieure, dès sa fondation. Membre de plusieurs académies, président de la section littéraire à l'Académie bulgare des Sciences, il avait donné, entre autres publications : *la Chanson du frère mort dans la poésie des peuples balkaniques; Études et nouvelles études sur la Renaissance bulgare; Premières traces de l'influence russe sur la littérature bulgare.*

Le poète A. Monti (1754-1828) aura sans doute sa commémoration péninsulaire avant la fin de la présente année.

Sur l'initiative de Mme Jean de Pange, descendante de l'auteur de *Corinne*, une « Société d'Études staëliennes » vient de se fonder avec un programme de nature à intéresser nos lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1928 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Baur (Fr.). De vergelijkende methode in de litteratuurwetenschap [Mélanges J. Vercoullie]. « Paginae ». Bruxelles, 1927.

[Divers.] Stoffgeschichte [et son emploi dans l'explication des auteurs] *Zs. für Deutschkunde*, 7-8).

Massey (V.). The Universities and the international mind (*Univ. of California Chronicle*, juillet).

Dimnet (E.). Intellectual Locarnos [les Universités françaises] (*Saturday Rev.*, 21 juillet).

Prezzolini (G.). L'organisation de la vie intellectuelle et les relations avec l'étranger (Chronique italienne de la *Bibliothèque univ. et Rev. de Genève*, septembre).

Hankiss (J.). Quelques moyens de collaboration en matière historique et critique (*Bulletin des Relations scientifiques de la S. D. N.* (*Institut de Coopération intellectuelle*). 2e année, n° 2 (juin).

Motifs, thèmes et types.

Trojan (F. von). Handlungs-Typen im Epos : die Homerische Ilias (« Wortkunst », N. F., 3). München, Max Hueber.

Brandl (A.). Herkules und Beowulf (Preuss. Akad. der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., XIV).

Madariaga (S. de). An admirable variety : further diversities of national character (*Atlantic Monthly*, septembre).

Krappe (A. H.). Hagen et les Ondines (*Neophilologus*, XIV, 1).

Hirschler (E.). La chanson d'Apremont [divers thèmes tradi-

tionnels] (Bibl. de l'Institut de français de l'Univ. de Budapest, 1927).

Kanner (L.). Folklore of the teeth. New York, Macmillan.

Heltzel (V. B.). Chesterfield and the anti-laughter tradition [à ajouter : Fontenelle] (*Mod. Philol.*, août).

Pidal (R. M.). El Romancero : teorias e investigaciones. Madrid, Edit. Paez.

Zolnai (B.). Balassi és a platonizmus [en Hongrie, au xvi[e] siècle] (*Minerva*, Budapest, VII, 4-7).

Styra (A.). Franziskus von Assisi in der neueren deutschen Literatur. Breslau, Borgmeyer.

Jan (Ed. von). Das literarische Bild der Jeanne d'Arc, 1429-1926 (*Beiheft 76 zur Zs. für roman. Philol.*). Halle, Niemeyer.

Crane (Cl. W.). A source for Spenser's story of Timias and Belphebe [*Violette*] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLIII, 3).

Bustico (G.). Lorenzino de' Medici sul teatro (*Nuova Antol.*, 16 juillet).

Murarasu (D.). La poésie néo-latine et la Renaissance des lettres antiques en France (1500-1549), Paris, Gamber.

Richter (E.). Ein italienischer Vorgänger Falstaffs [dans Ruzzante] (*Shakespeare Jahrb.*, LXIII, 1927).

Krappe (A. H.). *Macbeth*, V, 5, v. 23-28 [la chandelle qui s'éteint] (*Anglia*, LII, 2).

Vietor (K.). Probleme der deutschen Barockliteratur. Leipzig, Weber.

Moore (J. B.). The rôle of Gulliver (*Mod. Philology*, mai).

C[roce] (B.). Il romanzo dell' *Infortuné napolitain* (*La Critica*, 20 juillet).

Paquot (M.). Les étrangers dans le ballet de cour (*Rev. du XVI[e] siècle*, XV).

Norman (H. L.). Swindlers and rogues in French drama. Univ. of Chicago Press.

Dechamps (J.). La légende de Napoléon : Remarques sur le folklore et l'imagerie (*Rev. franco-belge*, septembre).

Baldensperger (F.). Les années 1827-1828 : la couleur locale et les droits des nationalités (*Rev. des Cours et Conférences*, 30 avril).

Wykoff (G. S.). A possible source of Browning's *Saul* (*Philol. Quart.*, juillet).

Herzfeld (G.). Werke der bildenden Kunst als Quelle von Dichtungen (*Arch.*, CLIII, 3-4).

Ostermann (W.). Das Bild des Menschen in Goethes *Wilhelm Meister*, Kellers *Grünem Heinrich* und Rollands *Jean-Christophe* [ignore l'intermédiaire de *Daniel Vlady*] (*Neue Heidelberger Jahrb.*, N. F.).

Spiero (E.). Zwei Bücher vom vergotteten Menschen [Hauptmann, Villalez] (*Arch.*, CLIV. 1-2).

Wulffen (E.). Sexualspiegel von Kunst und Verbrechen. Dresden, Aretz.

Feise (E.). Gestalt und Problem des Toren in Hofmannsthals Werk (*Germ. Rev.*, juillet).

Desaynard (J.). Le taureau dans les lettres contemporaines (*Rev. rhénane*, septembre).

Relations générales.

Magnus (L.). English Literature in its foreign relations. New York, Dutton.

Bornecque (H.) et Hengesbach (J.). Histoire de la littérature et de la pensée françaises dans leurs rapports avec la littérature allemande et l'histoire de l'art. Berlin.

Hatzfeld (H.). Wechselbeziehungen zwischen der deutschen Literatur und den übrigen europäischen Literaturen. Bielefeld, Velhagen und Klasing, 1927.

Rougier (L.). La Réforme et le capitalisme moderne [la doctrine du mercantilisme vertueux] (*Rev. de Paris*, 15 octobre).

Stansbury (M. H.). Foreign languages in the Romans d'aventure (*Philol. Quart.*, juillet).

Anagnine (A.). J. B. Bossuet e le correnti religiose e politiche del suo tempo (*Bilychnis*, octobre).

Bizzilli (P.). J.-J. Rousseau et la démocratie (*Annuaire de l'Université de Sofia*, XXIV, 4, Faculté historico-philologique) : in-

fluences de Spinoza, Hobbes, Locke sur Rousseau; de Rousseau et Hegel sur Tolstoï.

Harn (E. M.). Wieland's *Neuer Amadis* [chap. II : sources françaises, italiennes et anglaises] « Hesperia », XVII. Göttingen, Vandenhoock und Ruprecht.

Vossler (K.). Goethe und das Formgefühl der Romanen [extrait d'un discours prononcé à Weimar le 2 juin] (*Forschungen und Fortschritte*, XIV, 17, 10 juin; cf. *Jahrb. der Gœthe-Gesellschaft*, XIV).

Brauchli (J.). Der englische Schauerroman um 1800 unter Berücksichtigung der unbekannten Bücher. Ein Beitrag zur Geschichte der Volksliteratur. Diss. Zürich.

Paraf (P.). Au pays d'Hamlet et d'Andersen [avec des vues peu sûres sur les contacts du Danemark avec les courants étrangers] (*Rev. mondiale*, 15 août).

Mann (H.). Voltaire et Gœthe [confrontation au point de vue social] (*Cri des Peuples*, octobre).

Hazard (P.). Les origines du Romantisme et les influences étrangères : le Midi (*Annales de l'Université de Paris*, juillet).

Baldensperger (F.). Les influences du Nord dans le Romantisme français (*ibid.*).

Rydell (G.). Adertonhundratalets historiska Skådespel i Sverige före Strindberg [chap. II, III et IV sur les influences diverses] [Thèse]. Stockholm, Norstedt.

Van Tieghem (Ph.). Renan et les influences étrangères [sur le livre de H. Tronchon] (*Nouvelles litt.*, 1er septembre).

Andler (Ch.). Nietzsche, sa vie et sa pensée. IV : la maturité [pour Voltaire, Diderot, Darwin, l'Italie et l'Orient]. Paris, Bossard.

Bonnerot (L.). Quelques mots sur l'exotisme de Stevenson (*Rev. anglo-amér.*, juin).

Dawson (E.). Some recollections of Joseph Conrad [et la variété de sa culture] (*Fortnightly Rev.*, août).

[Divers]. Ce que les écrivains polonais doivent aux littératures étrangères : enquête (*Pologne littéraire*, 15 août-15 septembre).

Barthel (E.). De l'Alsace et des mentalités française et allemande (*Rev. mondiale*, 15 septembre).

Almuly (C.). Ce qui a été fait pour le rapprochement intellectuel franco-allemand en 1928 (*Revue Rhénane*, juillet-août).

Influences italiennes.

Schulz (E.). Immermanns Uebersetzung aus Dante (*Westfäl. Studien, A. Bömer gewidmet.* Leipzig).

Smyth (M. W.). Puritan Bunyan and catholic Dante (*Ninet. Cent.*, août).

Rozanow (M. N.). Pouchkine et Dante [en russe], extrait de la publication de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. intitulée : *Pouchkine et ses contemporains*, t. XXXVII.

Cherel (A.). Deux responsables de l'absolutisme laïque : II. Machiavel (*Revue des Jeunes*, 10-25 juin).

Levinson (R. B.). Spenser and Bruno (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XIII, 3).

Brecht (W.). Neue Literatur zum italienischen Humanismus (*D. Vierteljahrsschr. für Literaturgesch. und Geisteswiss.*, VI, 4).

Wackernagel (M.). Die italienische Renaissance in der kunstgeschichtlichen Literatur der letzten sechs Jahre (*Ibid.*).

Lemmi (C. W.). The influence of Trissino on the *Faerie Queene* (*Philol. Quart.*, juillet).

Faure (G.). Stendhal à Parme (*Le Temps*, 16 juin).

Cantoni (F.). Byron e la Guiccioli a Bologna (*Il Comune di Bologna*, avril-mai 1927).

Gay (H. N.). Mazzini e A. Gallenga apostoli dell' indipendenza italiana in Inghilterra (*Nuova Antol.*, 16 juillet).

Clarke (H. A.). Browning's Italy : a study of Italian life and art in Browning. New York, Baker and Taylor, 1927.

Anagnine (E.). J. Burckhardt e l'Italia [à propos de la biographie de C. Neumann] (*Lavoro d'Italia*, 16 février).

Influences espagnoles.

Peers (E. A.). Spanish studies in England 1920-1927 (*Mod. Languages*, juin).

Vaganay (H.). Les traductions françaises de la XII^e partie de l'*Amadis* espagnol (*Rev. hispan.*, LXXII, n° 162).

Hämel (Ad.). Spanische Literatur bis zum Ausgang des 17. Jahrhunderts im Lichte deutscher Forschung. Ein Rückblick und Ausblick (*German.-roman. Monatsschrift*, XVI).

Matulka (B.). The Cid as a courtly hero from the *Amadis* to Corneille. New York, Institute of French studies, Columbia University.

Bertrand (J. J. A.). Ch. Gottlieb von Murr [hispanisant du xviii^e^ siècle] (*Bull. hisp.*, juillet-septembre).

Torres (I.). References to Spain and the Spanish in G. Sagard's *Histoire du Canada* (*Rev. hisp.*, LXXI).

Influences françaises.

Segre (V.). Montaigne per l'anima moderna. Scritti per nozze Arnaldi. Pisa, Pacini Mariotti.

Jean-Brunhes (M.). Les vieilles chansons populaires françaises au pays de Québec (*Correspondant*, 25 octobre).

Villard (L.). Les traductions anglaises de la *Bérénice* de Racine (*Rev. de l'Univ. de Lyon*, mai).

Van Praag (St.). Een Hebreeuwsche bewerking van Racine's *Athalie* [Franco-Mendes] (*Neophilologus*, XIII, 4).

Schneider (J.). Japeta (1643). Ein Beitrag zur Geschichte des französischen Klassizismus in Deutschland. Stuttgart, Metzler, 1927.

Neumann (Fr.). Gottsched und die Leipziger Deutsche Gesellschaft (*Archiv. für Kulturgesch.*, XVIII, 2).

Goiban (H.). L'installation des Huguenots français dans la colonie du Cap (*Rev. des Sciences politiques*, juillet-septembre).

Martin (H. G.). Fénelon en Hollande. Amsterdam, H. J. Paris.

Meyer (Eug.). L'abbé de Saint-Pierre, Jean-Jacques Rousseau et Briand-Kellog (*Grande Revue*, septembre).

De Carli (A.). Riflessi francesi nell' opera di S. Bettinelli. Torino, Chiantore.

Franz (A.). Die literarischen Porträtzeichnung in Goethes *Dichtung und Wahrheit* und in Rousseaus *Confessions* (*Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwiss. und Geistesgesch.*, VI, 3).

Robanow (M.). Rousseau et Tolstoï [en russe, discours académique prononcé le 2 février] (tiré à part du compte-rendu annuel de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. pour 1927).

Napione (T.). Studi sulla fortuna di Chateaubriand nella letteratura e nell' arte italiana. Torino-Roma, etc., Paravia.

Bariska (M.). Gróf Széchenyi Istvàn és a francia irodalom [avec toute une variété d'influences]. Budapest, Bibl. de l'Institut de français de l'Université.

Rossel (V.). Un prince allemand ami de la France [Puckler-Muskau, d'après l'ouvrage d'A. Ehrhard] (*Rev. rhénane*, juin).

Berger (L.). Les œuvres hollandaises d'expression française (*Monde nouveau*, août-septembre).

Calderón (V. G.). Larra écrivain français (*Rev. hisp.*, LXXII, nº 162).

Conrad (O.). Guyau und Nietzsche (*Rev. rhénane*, juin).

Lapuya (J. L.). La Bohemia española en Paris a fines del siglo pasado. Paris, Casa ed. franco-ibero-amer., 1927.

Pitollet (C.). A propos de B. Ibañez [et de divers points relatifs à ses contacts avec la France] (*Bull. hispan.*, juillet-septembre).

Levinson (A.). Joseph Conrad est-il un écrivain français? (*Nouv. litt.*, 21 juillet).

Counson (A.). Le français et la paix (*Rev. de Droit intern. et de Législation comparée*, 1-2).

Crabitès (P.). The cultural Dominions of France [dans le Proche-Orient] (*Ninet. Cent.*, août).

Curtius (E. R.). Was wir an Frankreich lieben (*N. Schweizer Rundschau*, mars).

Chantriot (Em.). Le monde universitaire allemand et la France [relevé de sujets de cours] (*Rev. mondiale*, 15 octobre).

Influences anglaises.

Johnson (W. Branch). The English in French folklore (*Contemp. Rev.*, août).

Tronchon (H.). En guise d'introduction à une bibliographie critique de l'influence anglaise en Hongrie (*Rev. des Études hongroises*, janvier-mars).

Richter (H.). Ben Jonsons *Volpone* und sein Erneuerer St. Zweig (*Shakespeare-Jahrbuch*, LXIII, 1927).

Ullrich (H.). Deutsche Milton-Uebersetzungen vom 18 Jhdt. bis zur Gegenwart (*Euphorion*, XXIX, 3).

Lantoine (A.). Un précurseur de la franc-maçonnerie, John Toland. Paris, Nourry, 1927.

Schoener (A.). Die deutschen Mandeville-Versionen. Diss. Lund, Gleerup.

Helsztyński (S.). Pope in Poland (*Slavonic Rev.*, juin).

Mead (G. W.). Some direct influences of Lillo's *The London Merchant* in France before 1790 (*Birmingham-Southern College Bulletin*, XXI, 3, juin).

Wallas (M.). Vauvenargues and Locke (Appendice XII à : Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues. Cambridge, University Press).

Torrey (N. L.). Voltaire and Peter Annet's *Life of David* (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLIII, 3).

Meli (F.). Un idealista inglese sconosciuto in Italia. Scritti per nozze Arnaldi. Pisa, Pacini Mariotti.

Baldensperger (F.). Walter Scott et le pittoresque des mœurs (*Rev. des Cours et Conférences*, 30 juin).

Marussig (G.). Shelley e De Bosis (*N. Antol.*, 1er septembre).

Fort (L.). Comment Edmond Kean impressionna Dumas père (*Supp. litt.* du *Figaro*, 18 octobre).

Lidell (M. F.). F. Freiligrath's debt to English poets. II (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Feuillerat (A.). H. de La Morvonnais et la littérature anglaise : quelques sources du *Manoir des Dunes*. Mélanges J. Loth (*Ann. de Bretagne*).

Cor (R.). Un romancier de la vertu et un peintre du vice : Ch. Dickens et M. Proust. Paris, éd. du Capitole.

Influences helvétiques.

Bovet (E.). Le caractère vaudois [et quelques-uns de ses apports], conférence. Lausanne, impr. La Concorde.

Ernst (F.). Tolstoï's Schweizerreise (*N. Schweizer Rundschau*, septembre).

Rychner (M.). Anmerkungen : Keyserling's Kritik an der Schweiz (*Ibid.*, mars).

Ernst (F.). Zu Keyserling's Kritik an der Schweiz (*Ibid.*).

Jung (C. G.). Die Bedeutung der schweizerischen Linie im Spek-

trum Europas [trop peu informé historiquement; cf. F. Ernst] (*N. Schweizer Rundschau*, juin).

Influences néerlandaises.

Flemming (W.). Vondels Einfluss auf die Trauerspiele des Andreas Gryphius, zugleich eine methodologische Besinnung (*Neophilologus*, XIII, 4).

Influences allemandes.

Löwis of Menar (A.). Deutsche Bücher in fremdem Gervande (*Börsenbl. für den d. Buchhandel.* 18 août).

Cherel (A.). Deux responsables de l'absolutisme laïque : I. Luther (*Rev. des Jeunes*, 10 juillet 1927).

Fischer (O.). Belgie à Německo [La Belgique et l'Allemagne]. Prague, Librairie universitaire carol., 1927.

Eggli (Ed.). Schiller et le Romantisme français : Index des noms de personnes et des périodiques cités [cf. *Revue*, 1928, p. 585]. Paris, Gamber.

Lanzac de Laborie (de). Le premier voyage de M^{me} de Staël en Allemagne (1803-1804) [sur le volume du comte d'Haussonville] (*Débats*, 15 juin).

Amann (P.) et Walz (G.). Gœthe d'après ses contemporains : choix de récits et de conversations. Paris, éditions Rieder.

Schneider (F.). Goethe, Heine und Emilio Castelar (*Philol. Quart*, octobre).

Ciechanowska (Z.). K. Brodziński, premier traducteur de Goethe en Pologne [en polonais] (*Pamiętnik Literacki*, XXV, 2).

Snyder (A. D.). Coleridgeana [complète quelques points de notre publication des *Marginalia* par M. Nidecker] (*Rev. of Engl. Studies*, octobre).

Bayer (R. von). En causant avec Balzac [indice de la grande influence de Hoffmann sur celui-ci] (*Rev. rhénane*, juillet-août).

Krappe (A. H.). The sources of Pérez Galdós' *Doña Perfecta*, cap. vi [Heine ?] (*Philol. Quart.*, juillet).

Townsend (H. G.). The pragmatism of Peirce and Hegel [à propos de Royce] (*Philosophical Rev.*, juillet).

Lebert (A.). Renan et l'Allemagne (*Alsace française*, 26 août).

Bellessort (A.). Édouard Schuré [et quelques influences germaniques] (*Débats*, 19 septembre).

Rutz (W.). Christian Wagner in französischem Urteil [E. Seillière] (*Zs. für Deutschkunde*, 7, 8).

Gooch (G. P.). Lord Haldane [et l'influence allemande, à la suite d'études faites à Göttingue] (*Contemp. Rev.*, octobre).

Kayser (R.). Ein Franzose über deutsche Literatur [F. Bertaux] (*Neue Rundschau*, juillet).

Influences scandinaves.

Wright (H. G.). Was George Borrow ever in Denmark? [peut-être entre 1826 et 1829] (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Hermansson (H.). Sir Joseph Banks and Iceland (*Islandica*, XVIII). Ithaca, Cornell University Press. London, Milford.

Zucker (A. E.). The Ibsenian villain in Sudermann's *Heimat* (*German. Rev.*, juillet).

Thalmann (M.). Henrik Ibsen, ein Erlebnis der Deutschen (*Beitr. z. deutschen Literaturwissenschaft*, XXIX). Marburg. Elwert.

Influences hongroises.

Tagliavini (C.). L'influsso ungherese sull' antica lessicographia rumena (*Rev. des Études hongroises*, janvier-mars).

B. Petöfi dans la correspondance d'Amiel (*Ibid.*).

Tóth (B.). Edgar Quinet és a Magyarok (*Debreceni Szemle*, mai).

Lovás (H.). Jules Claretie és a magyar zene (*Ibid.*).

Influences lettonnes.

Wegneb (Al.). Herder und das lettische Volkslied. Langensalza, Beyer.

Influences slaves.

Chmaj. Samuel Sorbière et Wiszavaty (*Bull. de la Soc. de l'Hist. du Protestantisme français*, avril-juin).

Alexeyeff (M. P.). La Sibérie dans les romans de Defoe [en russe], Irkoutsk, édition de la section de Sibérie orientale de la société russe de géographie.

Kowalski (J.). Les cours d'Adam Mickiewicz à Lausanne (*Acad. des Sciences et Lettres de Cracovie*).

Bienstock (W.). Qui a introduit Tolstoï en France ? [simple note sur l'initiative de l'auteur] (*Merc. de France*, 15 octobre).

Rolland (R.). La réponse de l'Asie à Tolstoï (*Europe*, 15 juillet).

Bloch (J. R.). La servitude volontaire [groupe de Français soumis à Tolstoï] (*Ibid.*).

Hartwig (C.). Tolstoï, Russland und wir (*Die Hilfe*, 1er août).

Suarez (G.). Léon Tolstoï et Clemenceau (*Temps*, 14 septembre).

Picard (G.). Tolstoï vu par Barrès (*Figaro littéraire*, 22 septembre).

Bidou (H.). Tolstoï et l'esprit français (*Rev. de Paris*, 15 septembre).

Frederiksen (E.). Tolstoj og Danmark (*Tilskueren*, octobre).

Moreau-Reibel (J.). La découverte de la Pologne [à travers Reymont en particulier] (*Rev. des Jeunes*, 10-25 juin).

Levinson (A.). Conrad est-il un écrivain polonais? (*Nouv. littér.*, 4 août).

Karásek (J.). Przybyszewski et la littérature tchèque (*Pologne littér.*, 15 mai).

Influences grecques modernes.

Malakis (Em.). Chateaubriand's contribution to French philhellenism (*Mod. Philol.*, août).

Influences américaines.

Cournos (J.). Gauguin and Thoreau : a comparison (*The Bookman*, juillet).

Lewisohn (L.). America in Europe [dans : *Cities and Men*. New York, Harper, 1927].

Influences orientales.

Fletcher (H.). Milton and Rashi (*Journ. of Engl. and Germanic Philol.*, juillet).

Millás Vallicrosa (J.). Relaciones de la cultura hispano-oriental con la cultura europea (*Investigazion y Progress*, II, 3-4).

Iorga (N.). Les voyageurs français dans l'Orient européen : XIX^e siècle (*Revue des Cours et Conférences*, 15 février).

Williamson (G.). Emerson the Oriental (*Univ. of California Chronicle*, juillet).

Spire (A.). Quelques juifs et demi-juifs. 2 vol. Paris, Grasset.

Bonsirven (J.). La judaïcité vivifiée et menaçante (*Études*, 20 octobre).

Dawson (Chr.). The revolt of the East and the catholic tradition (*Dublin Review*, juillet).

Hélys (M.). Les romans chinois de Louise Jordan Miln (*Corresp.*, 25 août).

Steinilber-Oberlin. Défense de l'Asie et du boudhisme : réponse à M. Massis. Paris, édition de la *Revue franco-nipponne*.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

F. Neri. **Gli studi franco-italiani nel primo quarto del secolo XX.** Roma, Fondazione Leonardo, 1928. In-16, VIII-388 pages.

Il importe que tous les comparatistes connaissent et pratiquent le nouvel instrument de travail qui vient d'être heureusement mis à leur disposition. C'est M. Ferdinando Neri, professeur à l'Université de Turin, qui nous l'offre; écoutons-le exposer son dessein :

« L'essai bibliographique de Betz, *la Littérature comparée*, dans sa seconde édition, publiée par F. Baldensperger à Strasbourg en 1907, atteint les premières années du XX^e siècle; Jellinek en a tenté la continuation, sur le même plan, dans les *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte ;* nous devons quelques adjonctions à Northup, dans les *Modern Language Notes* de 1905 et 1906; Henri Hauvette a commencé, dans le *Bulletin italien* de 1907 et de 1908, une bibliographie spéciale, portant sur l'*Italie dans ses rapports avec les autres littératures*. Les amples recensions de P. Van Tieghem dans la *Revue de synthèse historique*, et de Paul Hazard dans la *Revue universitaire*, ont fait aux ouvrages italiens leur juste place. Aujourd'hui la *Revue de littérature comparée*, dirigée par Fernand Baldensperger et Paul Hazard, se charge de fournir une information périodique et soignée, sur la nécessité de laquelle il n'y a plus à discuter.

« Dans le volume que je publie, mon intention a été de souder, en un certain sens, l'essai de Betz avec la bibliographie de la *Revue de littérature comparée*, pour ce qui regarde les études concernant les relations littéraires franco-italiennes... »

Il faudrait n'avoir jamais, dans ses recherches, souffert de la lacune signalée par F. Neri, pour ne pas applaudir à ses intentions ; et il suffit d'avoir tant soit peu pratiqué l'ouvrage qu'il nous présente, pour applaudir aussi à sa réalisation : le fait est que ce nouvel instrument bibliographique est de premier ordre.

Le plan suivi est celui-ci : *Études générales; rapports de civilisation et d'enseignement ; Premiers siècles ; l'Italianisme au*

XVI^e siècle; le Théâtre classique; Histoire de la pensée et de la culture de la fin du XVI^e siècle à la Révolution; la Révolution française et l'époque napoléonienne; le Romantisme; le Risorgimento; Critiques et données sur l'art contemporain; Relations de voyages; Thèmes littéraires et traditions. — Est-ce la peine de dire que si le chercheur, au lieu de s'informer d'une époque ou d'un genre, s'occupe d'un auteur particulier, un index le renvoie aux noms cités? Un *Supplément* note les études qui ont paru pendant l'impression du volume et porte le point d'arrêt à la date du 21 septembre 1927.

P. HAZARD.

H. BÉDARIDA. **Parme et la France de 1748 à 1789.** Paris, Champion, 1928. In-8° de XVI-648 pages, 16 planches hors texte. (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, t. XXXV.)

Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) plaça à la tête du petit duché de Plaisance, Parme et Guastalla, Philippe, le second des enfants nés de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse. Arrière-petit-fils de Louis XIV, il avait, pour ainsi dire, rafraîchi ses origines françaises en devenant le gendre de Louis XV. Lui mort (1765), sa femme Élisabeth exerça la régence jusqu'au jour où elle remit le pouvoir à son fils, marié à une archiduchesse autrichienne.

C'est sous le gouvernement de ces princes que, pour une période de quarante et un ans, M. Henri Bédarida nous introduit à Parme. Il n'a pas voulu écrire une histoire complète, mais retracer seulement, et c'est beaucoup, la vie intellectuelle et économique de Parme, en tant que le duché entretenait avec la France des relations presque quotidiennes et ressentait ainsi les effets de l'influence française. Il consacre un premier chapitre aux années qui précédèrent immédiatement 1748. Il tire de l'oubli l'Académie des Arcades, il raconte les fastes des théâtres parmesans, il décrit l'activité scientifique et artistique du pays. Il nous montre Parme centre d'attraction et d'irradiation, où le cosmopolitisme naissant jette des racines. Nous connaissons ainsi le terrain où, avec le concours d'une dynastie nouvelle, des traditions vont se corriger ou se continuer, des germes seront semés, des récoltes ne tarderont pas à lever.

Ce sera l'œuvre tantôt inconsciente, tantôt soigneusement méditée, d'ambassadeurs souvent utiles à la France, parfois maladroits et dangereux, de gentilshommes et de dames attachés au palais du-

cal, de financiers, de commerçants, d'industriels, d'artisans français établis à Parme, de Parmesans fixés en France, de Français envoyés de Parme à Paris pour s'y perfectionner, mais le rôle incomparablement le plus considérable sera tenu par un grand homme d'État, Guillaume du Tillot.

L'union de Parme et de la France apparaît dans les rapports de tout ordre qui s'établissent entre les deux pays. Des écrivains et amateurs français sont en relations avec Parme, tels l'abbé de Mably, le comte de Caylus. De Paris et des provinces françaises arrivent des marchandises variées qui satisferont les besoins d'élégance des particuliers, la curiosité des savants, les exigences des services ducaux de la garde-robe, des bâtiments et de la bouche. L'importation des livres et des journaux est particulièrement abondante. Ils sont destinés aux princes et à la cour, à une administration désireuse de se tenir au courant des progrès de la technique agricole, commerciale, industrielle, et de ne pas ignorer les discussions récentes sur le droit et la politique. Ils prennent place aussi dans la bibliothèque publique ou sur les rayons des particuliers.

Vers ce coin de terre qui fait si bon accueil à nos compatriotes et aux produits de notre pays se tournent volontiers les yeux d'une partie du public français. Parme tient, en effet, sa place dans l'œuvre de nos historiens et de nos mémorialistes contemporains; la politique ecclésiastique du petit duché notamment est suivie et commentée avec un vif intérêt. On s'en doute : entre ce grand royaume et ce petit duché il n'y a pas échange d'influences; c'est Parme qui imite. Le progrès des mœurs et des institutions y suit, dans une large mesure, celui qui se manifeste alors en France. Les créations ou les reconstitutions parmesanes s'effectuent sur beaucoup de points suivant des modèles français : l'organisation de la cité le prouve, comme aussi le mouvement littéraire, artistique, scientifique. Quant à notre langue, elle est en honneur dans la société polie, elle corrompt le style des documents administratifs, elle compromet le purisme des écrivains, elle émaille de gallicismes les propos du peuple.

Mais un jour vient où le ministre du Tillot, maintenant comte de Felino, connaît la disgrâce. Avait-il entrepris trop de réformes à la fois? S'était-il montré trop favorable à l'immigration française? Il doit quitter l'Italie pour une retraite honorée et il meurt à Paris. Les Parmesans eux-mêmes ne vont pas tarder à reconnaître l'immensité de leurs dettes envers lui. Il avait, en même temps, servi sa propre patrie : il facilitait l'expansion française dans le duché et il collaborait ainsi à une œuvre qui s'accomplissait, d'ailleurs, dans toute l'Italie, car on pouvait alors répéter, en l'appliquant à la Péninsule, le mot de Rivarol relatif au siècle de Louis XIV : « On

ne parlait que de l'esprit et des grâces françaises; tout se faisait au nom de la France et notre réputation s'accroissait de notre réputation. »

Tel est le contenu de cet ouvrage, auquel on ne saurait refuser un premier mérite : il n'admet pas de hors-d'œuvre; toutes les pages répondent bien au titre *Parme et la France de 1748 à 1789*. Ajoutons que ce gros livre est aussi un bon livre, grâce aux qualités d'exposition et de fond qui le recommandent. Dirons-nous qu'on le lit toujours avec une égale facilité? Ce serait exagéré. Il est des chapitres, tel le premier, où l'auteur procède par accumulation de petites notices, dont chacune résume ce qu'il importe de retenir, pour le moment, sur tel Italien ou tel Français de second plan. Ce morcellement, inévitable peut-être, n'est pas sans refroidir un peu l'intérêt. On se console en se promettant de trouver là, au besoin, des détails incontestablement utiles. Mais cet espoir est bientôt teinté d'un peu de tristesse, quand on constate l'absence d'un *Index nominum et rerum*. Et pourtant où s'attendre à le trouver, sinon dans un livre de ce genre? D'autre part, le lecteur a quelquefois l'impression que le problème examiné en telle page a déjà été abordé un peu plus haut. Mais ce sont là des exceptions. M. Bédarida prend une belle revanche lorsque l'ampleur du sujet lui permet de mettre en œuvre la netteté, la concision, la fermeté qui lui sont coutumières. C'est ainsi qu'il nous trace un portrait fort expressif de Guillaume du Tillot et qu'au chapitre VII il dresse un tableau très curieux des achats faits en France par le duché de Parme. De même, il a en général été heureux dans le classement des innombrables faits retenus par lui.

Avancer qu'il y a des lacunes dans ce riche ouvrage, ce serait employer un terme dépassant notre pensée. On peut du moins supposer que les recherches, si minutieuses soient-elles, auraient pu parfois être poussées plus loin encore. Ainsi, parmi les Francais affluant à Parme, un assez grand nombre avaient fondé des familles dans le duché. M. Bédarida nous le dit et cite l'abbé Jérôme Richard. Ce voyageur publia, en 1766, une *Description historique et critique de l'Italie*, résultat d'une enquête entreprise cinq ans plus tôt. Entre autres impressions il gardait la suivante sur le petit duché : « Presque tous les Français ont épousé des Parmesanes ou ont établi leurs enfants dans les familles du pays. » Eût-il été impossible de débrouiller l'histoire si importante de ces alliances? Avec quelles familles italiennes les contractait-on? Quelle en était la fréquence? Comment tournèrent-elles? Les enfants qui en naquirent ont-ils encore des descendants? Le peu que M. Bédarida nous laisse entendre à la fin de son livre atteste l'intérêt du sujet. De même l'auteur a écrit des pages ex-

cellentes sur la langue française à Parme. N'aurait-il pas trouvé dans des inventaires, des contrats de mariage, des descriptions de fêtes nuptiales, mainte information typique sur les mots français entrant à Parme en même temps que les choses françaises? En 1883, Leone Vicchi a enrichi de renseignements comme ceux auxquels nous pensons ici son livre intitulé *Vincenzo Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830* (decennio 1781-1789, p. 49 et suiv.).

Mais, est-il besoin de le dire? ces quelques réserves n'atténuent en rien la profonde estime que doit inspirer le solide ouvrage de M. Bédarida. Ce livre a été longuement préparé. L'auteur a dépouillé en Italie divers dépôts et en particulier les archives d'État de Parme, en France les archives du ministère des Affaires étrangères, en Espagne des collections précieuses. Il multiplie les citations empruntées à des correspondances particulières, aux dépêches diplomatiques, aux rapports administratifs. Il inspire donc la confiance au lecteur qui, d'autre part, lui sait gré de lui rappeler agréablement des choses déjà plus ou moins connues et de lui en apprendre beaucoup de toutes nouvelles.

Nous noterons en particulier que la thèse de M. Bédarida apporte une confirmation et souvent un enrichissement à l'histoire extérieure d'œuvres françaises telles que les livres de Voltaire, Condillac, Caylus, les tableaux de Boucher et Fragonard, les partitions de Rameau. Les quatorze chapitres et la conclusion de *Parme et la France* devront être étudiés soigneusement par celui qui entreprendra un jour de décrire l'évolution intellectuelle de l'Italie ou, plus simplement, l'histoire des relations intellectuelles de la France et de l'Italie durant la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Dans le livre de M. Bédarida, il trouvera non seulement une mine de renseignements, mais encore des exemples à imiter, en particulier le suivant : une large place est réservée par M. Bédarida aux considérations économiques, indispensables pour éclairer l'histoire des lettres et de la langue. Puisse le futur auteur avoir aussi la bonne fortune d'orner son œuvre d'illustrations aussi gracieuses et aussi probantes que les seize planches qui embellissent *Parme et la France*!

Gabriel MAUGAIN.

E. M. BUTLER. **The Saint-Simonian Religion in Germany, A Study of the Young German Movement.** Cambridge, University Press, 1926. In-8°, XII-446 pages.

Ce livre, d'une présentation admirable, orné des portraits d'En-

fantin, de Heine, de Laube et de Charlotte Stieglitz, est extrêmement intéressant. Je regrette de le dire tout de suite : c'est autant par son insuffisance, par son manque de méthode que par ses résultats. Je crois pouvoir insister sur le problème de méthode qu'il pose, celui-ci étant le même pour toutes les investigations analogues de littérature comparée. Je regrette d'autant plus d'avoir à signaler le vice fondamental de ce livre qu'il témoigne d'une rare assiduité et d'un effort littéraire méritoire en soi. Mais peut-être avons-nous chance d'inciter de cette façon l'auteur, dont l'éruditiou et les connaissances spéciales sont hors de cause, à reprendre le sujet et à le dominer dans sa réalité vivante.

L'auteur a divisé son étude en sept parties : I. Saint-Simon et le saint-simonisme; II. Le saint-simonisme en Allemagne; III. Heine et le saint-simonisme; IV. Laube; V. Gutzkow; VI. Mundt; VII. Wienbarg. C'est-à-dire qu'il renonce à étudier le sujet dans toute son ampleur comme le promet le titre. Je ne sais si dans ce cas une pareille limitation est justifiée. En effet, les auteurs de la Jeune Allemagne étant essentiellement des journalistes, c'est-à-dire des gens que leur métier engageait à s'occuper de tous les courants d'idées qui agitaient leur époque, on s'étonnerait à juste titre qu'ils n'eussent pas mentionné le saint-simonisme. De là à conclure qu'ils sont saint-simoniens il y a un pas énorme à faire. Le problème est un problème d'opinion publique et les sources tout indiquées d'une étude sur le saint-simonisme sont les journaux, revues et pamphlets de l'époque, et non telle phrase insignifiante d'un des auteurs qu'on a faussement compris sous la dénomination « Jeune-Allemagne ». Quand un de ces auteurs parle du saint-simonisme, il n'en parle peut-être que parce qu'on en parle, parce que c'est un sujet d'actualité. Il subit peut-être le sujet sans s'y intéresser sérieusement et sans que les idées saint-simoniennes entrent pour rien dans sa vie intellectuelle et sentimentale et dans son œuvre. M. Butler commet une pétition de principe que j'appellerais désinvolte si elle n'était inconsciente : au lieu de chercher si le saint-simonisme a une réelle répercussion dans la vie et la littérature allemandes, au lieu de caractériser la nature de cette influence et d'en fixer soigneusement l'étendue et les limites, il semble admettre d'abord que cette influence a été immense et profonde, et que par suite la moindre phrase où il est seulement question de Saint-Simon et du saint-simonisme, quelle que soit d'ailleurs sa teneur, est un indice sûr du saint-simonisme de son auteur. Sous la plume de M. Butler, le saint-simonisme devient une espèce de vaste conspiration, à laquelle toute la Jeune Allemagne serait inféodée. Il s'étale dans ce livre, grâce à la complicité d'un langage fleuri à l'excès, un manque de sens cri-

tique tel que le lecteur soucieux de s'instruire, de se procurer une documentation précise, est cruellement déçu.

Les cinquante premières pages sont consacrées à un exposé du saint-simonisme qui ne donne rien de nouveau et conclut par cette phrase (p. 50) : « L'influence du saint-simonisme sur le mouvement de la Jeune Allemagne se réduit presque entièrement à la théorie de la « réhabilitation de la chair » avec son corollaire, le rapport de l'homme à la femme. Il reste à étudier comment ils interprétèrent ces idées et quelle fut l'expression littéraire qu'ils leur donnèrent. » Libre à l'auteur de limiter ainsi son sujet. Mais il aurait dû se dire qu'en dépouillant le saint-simonisme de son caractère propre il se prive de tout moyen de distinguer l'inspiration saint-simonienne de toute autre source d'inspiration. En effet, la réhabilitation de la chair est une idée tellement vague (et qui peut naître partout grâce au tempérament sensuel et désordonné de tel écrivain) qu'il devient impossible de discerner si elle est née spontanément, si elle a son origine dans la littérature nationale ou si elle est due à une inspiration étrangère. La « réhabilitation de la chair », tout comme l'idée de vertu dont elle n'est que le contre-coup, est dans la nature humaine. En effaçant (et cela pour ainsi dire méthodiquement) tout ce qui constituait la marque caractéristique, l'effigie historique du saint-simonisme, en réduisant un mouvement historique nettement caractérisé à son fonds purement humain, l'auteur va justement à l'encontre de ce qu'aurait conseillé une saine méthode. Il s'agissait de fixer nettement les traits qui constituent l'originalité de la synthèse saint-simonienne. C'eût été donner une base sûre à toute cette étude. Tel qu'il est, le livre de M. Butler nous force continuellement de nous demander si le libertinage littéraire, ou son synonyme le saint-simonisme, avait vraiment besoin de s'inspirer de l'étranger. Il y avait Heinse, le *William Lovell* de Tieck, les théories libertines du Schlegel de la *Lucinde*. Rappelons-nous que si Gutzkow réédite les lettres de Schleiermacher sur la *Lucinde*, si Laube publie les œuvres de Heinse qu'il admire, c'est qu'ils entendent renouer le fil d'une tradition nationale en secouant le joug d'une hypocrisie gênante et en prêchant une raisonnable liberté des sens. Comment M. Butler saurait-il distinguer l'influence saint-simonienne s'il a éliminé de la définition du saint-simonisme tout ce qui pouvait servir à le repérer, tout ce qui distingue cette idée française, concrète, de l'émancipation de la chair, de l'idée abstraite de cette émancipation, sans forme ni caractère, qui peut naître à tout moment dans tout pays?

Suit une liste des livres, pamphlets et articles signés sur le saint-

simonisme de 1830 à 1835. C'est peut-être ce qu'il y a de plus utile dans ce livre. Mais ce tableau est loin d'être complet. Je n'ai eu qu'à ouvrir un tome de la *Schlesische Zeitung* à l'année 1832 pour découvrir plusieurs extraits du *Berliner politisches Wochenblatt* qui ont trait à cette doctrine (sous le 16 février 1832). Il me semble qu'il s'agissait justement d'analyser minutieusement de pareils articles pour en dégager dans ses grands traits l'attitude de l'opinion publique en Allemagne à l'égard du saint-simonisme. Cela seul eût donné de la substance à cette étude. Dans ces extraits il est dit, par exemple, que le gouvernement français a rendu un grand service au saint-simonisme en le persécutant avec des armes insuffisantes, qu'il est un symptôme de la corruption des temps; que le gouvernement du juste milieu est « eine Regierung welche sich von jeder Religion und religiösen Grundlage des Staates losgesagt hat », combattant « gegen eine so tief greifende *falsche* Religion ». Il ressort clairement du tableau susdit qu'en Allemagne ce sont surtout les théologiens protestants qui s'intéressent au saint-simonisme, qui le discutent et le combattent comme on discute et combat une religion nouvelle ou un nouveau système de philosophie. Ils ont vu là une espèce de mouvement de réforme, de mouvement en faveur de la liberté religieuse et ils espéraient que la France s'acheminerait enfin vers la libération religieuse, cette France qui politiquement était depuis longtemps la Thulé des esprits libéraux. M. Butler n'a pas même vu l'aspect religieux de son problème. Ne savait-il pas que Börne a traduit Lamennais et que dans le *Zauberer* Gutzkow, qui est théologien, accorde une large place à tout le problème de la liberté religieuse, si intimement lié d'ailleurs à celui de la liberté politique? Le saint-simonisme intéresse l'Allemagne sous toutes ses faces, comme un système complet de réforme philosophique, religieuse, sociale et morale. Elle en prend et elle en laisse. En tout cas, il ne s'agit pas d'un engouement aveugle, d'une épidémie comme le werthérisme. Telle est pourtant la thèse inavouée de M. Butler.

Qu'on me permette de citer en entier une lettre sur un saint-simonien allemand, le baron von Wangenheim, que vient de publier Herbert Schiller dans son intéressant recueil *Briefe an Cotta* (*Das Zeitalter der Restauration*, 1815-1832), Cotta, 1927 (p. 104). Rien de plus différent d'un enthousiasme incapable de critique et de raisonnement. L'attitude qu'elle révèle me semble typique. La lettre est d'Eschenmayer :

Tübingen d. 4. Dez. 1831.

Die Manuskripte unsres Freundes v. Wangenheim sind schon geraume Zeit nicht mehr in meinen Händen. Schon zu Anfang Oktobers gab ich dieselben

dem Sohn Wilhelm von Wangenheim, welcher von Hobenheim nach Hause ging, nach Koburg mit. Die Manusk. enthalten teils eine Kritik über den St. Simonismus, teils Ubersetzungen St. Simonistischer Schriften. Die Kritik ist meisterhaft und deckt mit vielem Scharfsinn die Blössen dieser Lehre auf, so wie sie auch manches Gute, was diese Lehre auszeichnet, nicht verkennt. Was die St. Simonisten über die Erblichkeit der Güter sagen, will v. Wangenheim besonders würdigen. Auf dessen Aufforderung beschäftigte ich mich auch einige Zeit mit dieser Lehre und wurde zu einer Reihe von Bemerkungen veranlasst welche ich auch ihm zuschickte. Soviel ich glaube, will v. W. diese Manusk. dem Druck übergeben, was besonders in Frankreich in einer französischen Ubersetzung ein Publikum finden dürfte, wo diese Lehre täglich neuen Zuwachs gewinnt und die unevangelische Richtung derselben noch nicht gründlich aufgedeckt und widerlegt ist.

Cotta avait reçu une lettre datée du 29 septembre 1831 où Wangenheim lui offrait un ouvrage sur le saint-simonisme, avec prière de se faire envoyer deux fragments détenus par Eschenmayer. L'ouvrage en question ne devait pas paraître.

Voici quelques remarques de détail. Dans le chapitre sur Gutzkow et le saint-simonisme, l'auteur construit une courbe d'évolution. Il n'hésite pas à intituler un chapitre « Saint-Simonism prevails ». Or à la page 272 il confesse que les remarques de Gutzkow sur le saint-simonisme fournissent un résultat nettement négatif : on en vient à se demander si M. Butler se moque de ses lecteurs. On n'a qu'à lire *Philosophie der Tat und des Ereignisses* (p. 77) (*Ges. W.*, 4) pour se convaincre que Gutzkow, dans aucun sens, ne peut-être appelé saint-simoniste. Son tempérament aussi bien que ses idées s'y opposaient. S'il s'intéresse à ce mouvement, c'est surtout parce qu'il est resté longtemps sous le charme de George Sand. Quelle intéressante étude c'eût été que de préciser le rôle de G. Sand dans la diffusion de l'influence française en Allemagne! Si M. Butler essaie de nous faire voir Gutzkow (et les autres écrivains de la Jeune Allemagne) comme des renégats du saint-simonisme, c'est de la mauvaise foi de critique. La curieuse confusion de la sensualité avec le saint-simonisme fait que souvent le saint-simonisme apparaît comme une espèce de péché mignon, comme une faiblesse morale dont on aurait honte. Alors qu'on attend une histoire du lent travail des idées saint-simoniennes, M. Butler, par une interprétation purement verbale des témoignagnes pour ou contre le saint-simonisme, veut nous faire voir partout du saint-simonisme. Un exemple bien curieux de cette tendance se trouve dans le chapitre sur Laube (p. 194). Laube part pour Paris où, à en croire notre auteur, il va se jeter dans les bras paternels des saint-simonistes. Il s'arrête à Leipzig, en proie à une attaque d'hypocondrie, en juillet 1832. Voici l'explication ingénieuse de cette interruption du voyage : ce n'est pas la maladie qui empêche Laube d'aller

à Paris, mais le désir d'entrer dans les rangs des saint-simonistes est si fort qu'il tombe malade. Car les accès d'hypocondrie se produisent « on the advent of an exciting cause ». Donc, M. Butler, si j'ai bien compris, suppose que l'attrait du saint-simonisme est assez fort pour rendre malade un journaliste allemand? Cet attrait serait donc d'ordre physique : le saint-simonisme attire comme un lieu de débauche inouïe. Pour grotesque qu'une pareille conclusion paraisse, elle est dans l'esprit du livre qui est écrit sur un ton cocasse de puritain indulgent. J'ai relevé cette absurdité. On pourrait en relever facilement par tout le livre, sous mille déguisements verbeux. J'ai noté encore l'interprétation saint-simonienne des *Poeten* de Laube (p. 207 et suiv.). Je dois dire que je ne comprends pas. Il n'y a pas un seul argument qui en soit un. M. Butler prétend entre autres que Laube a voulu représenter les trois types saint-simoniens : le constant, le calme, l'inconstant, et qu'il a inventé ses personnages pour illustrer ce schéma. La société de Grünschloss est une société saint-simonienne. Seulement, au cours de son travail, cela s'embrouille. Un lamentable défaut de symétrie dans les liaisons entre hommes et femmes se fait voir (p. 217). M. Butler prend la peine de dresser le tableau des affinités telles qu'elles auraient dû se manifester « dans une société saint-simonienne bien réglée » (p. 916) et celui des attractions telles qu'elles se produisent réellement. La divergence est énorme. M. Butler prouve donc justement le contraire de ce qu'il avance, à savoir que le système des sentiments dans ce roman n'est pas un système et par conséquent n'est pas un système saint-simonien. Tout cela me semble pure fantaisie. Je regrette que le style « poétique » de ce livre ne serve qu'à faire l'obscurité là où nous cherchons la clarté. L'auteur n'aurait-il pas lu l'admirable thèse de M. Dresch, modèle de simplicité et de clarté, dans une étude extrêmement compliquée?

Rodolphe Palgen.

Otto Antscherl. **J. B. de Almeida Garrett und seine Beziehungen zur Romantik.** Heidelberg, Carl Winters Universitätbuchhandlung, 1927. In-8°, 217 pages.

M. Antscherl nous prévient, par le titre de son ouvrage, qu'il n'étudiera pas l'œuvre de Garrett en elle-même. Il ne l'examinera que dans ses rapports avec le mouvement contemporain. Ces relations d'un auteur avec son temps, on peut les concevoir de deux ma-

nières. Il subit des influences. Il réagit contre elles. Ce sont deux formes de l'imitation. Or, ce qui nous frappe chez le rénovateur du théâtre portugais, c'est précisément sa volonté bien affirmée de s'affranchir du romantisme, soit en combattant les exagérations de la doctrine, car il nous apparaît en toutes choses — l'amour excepté — comme un partisan du juste milieu, soit en opposant aux modes étrangères un nationalisme combatif. M. Antscherl cite une phrase qui prend, sous la plume de Garrett, toute la valeur d'un manifeste : *Que quanto mais nacional, mais estreme e puramente nacional é uma obra, mais agrada aos proprios estrangeiros, mais segura está de se generalizar e ser conhecida no mundo.* Lui-même conclut un chapitre sur le poète homme d'État par cette formule : « So schöpfte erauch seine politischen Ideen aus der Vergangenheit seines Volkes. » On peut regretter, en conséquence, que l'auteur se soit privé des ressources que devaient lui fournir, pour expliquer cette réaction du tempérament et de la race, non seulement la biographie du poète, mais l'étude de la société contemporaine et, d'une manière générale, de l'histoire portugaise.

Car il y avait intérêt à constater, en premier lieu, que Garrett subit l'influence des auteurs nationaux. Le modèle qu'il se propose d'atteindre, c'est la *Cantate de Didon*. Il doit vraisemblablement cette admiration pour Garção et pour l'*Arcadie* aux conseils de son maître Filinto. L'action du poète exilé n'apparaît pas seulement dans certaines attaques dirigées par le débutant contre l'Inquisition. Elle nous aide à comprendre pourquoi Garrett a résisté, dans son âge mûr, aux nouveautés révolutionnaires. C'est encore Filinto qui lui a inculqué, avec le goût des traditions populaires, la crainte du gallictsme. Nous estimons, d'autre part, que M. Antscherl aurait pu réserver une place beaucoup plus importante à Herculano. Moins doué que Garrett, il était capable d'exercer, par son prestige d'homme de science, par la fermeté de son caractère, un réel ascendant. Il venait d'acclimater le roman de Walter Scott en Portugal. Il mettait complaisamment au service de son ami, sans arrière-pensée de rivalité, une prodigieuse érudition de bibliothécaire. Enfin il s'était fait le champion de cette théorie, empruntée par l'intermédiaire de Guizot aux juristes allemands et bientôt érigée en système politique, suivant laquelle le libéralisme portugais sort du municipalisme romain.

Nous serions également tenté de faire la part plus belle aux influences anglaises. Le livre récent de M. Félix Walter prouve que Garrett a pu recevoir à Londres des leçons de patriotisme. Les œuvres de Southey et de Bowles, consacrées à des sujets portugais,

lui révélaient de nouveaux thèmes (description de Cintra, misère de Camoens). Une étude qui reste à faire est celle des revues publiées en espagnol et en portugais par les réfugiés politiques. Elle expliquerait sans doute les origines du romantisme péninsulaire. M. Antscherl a parlé en excellents termes du vampirisme, du dandysme, de l'humour. Il aurait pu insister davantage sur l'œuvre qui est à notre avis la plus riche en indications de ce genre, les *Viagens na minha terra*, Il y aurait trouvé mainte allusion à Sterne, à Addison, à Shakespeare.

La partie neuve de son travail est celle qui traite des influences françaises. Peut-être lui arrive-t-il, à l'occasion, d'en grossir artificiellement l'importance. Nous n'affirmerons pas que tous ses rapprochements soient décisifs. Il est possible que nos auteurs aient agi sur Garrett indirectement, par l'intermédiaire d'écrivains portugais qui les avaient, au préalable, assimilés. On peut soutenir, d'autre part, que certains lieux communs appartiennent à la littérature universelle. Il n'en reste pas moins, ces réserves formulées, qu'on peut constater de curieuses ressemblances entre les idées de Garrett et celles de Nodier sur le rôle, en poésie, du merveilleux, des fées, des sorcières. Il est possible que Stendhal, par son livre sur *Racine et Shakespeare* ait contribué à l'orienter vers le drame en prose : « On me dit que le vers est le beau idéal dans l'expression. Je nie cela pour la tragédie, du moins pour celle qui tire ses effets de la peinture exacte des mouvements de l'âme et des événements de la vie ». Enfin, les plaisanteries de Garrett sur le romantique poitrinaire ou l'épicier ventripotent rappellent, en plus d'un passage, la manière caricaturale et les préjugés de l'auteur des *Jeunes France*. Nous serions moins disposé que M. Antscherl à retrouver partout l'influence de Chateaubriand. La tardive religiosité d'un poète qui avait commencé par combattre les moines s'explique par d'autres causes. Au point de vue politique, cette action, qu'on nous donne comme persistante, ne rendrait compte, en réalité, ni du radicalisme de Garrett au temps de la révolution de Septembre, ni de sa conversion à la doctrine du progrès économique par les routes, les ports et les chemins de fer à l'époque de la Régénération.

L'influence française, pour être moins visible que l'influence anglaise, n'en intervient pas moins, dans la formation intellectuelle de Garrett, comme un facteur important. Nous pourrions, sur quelques points, renforcer l'argumentation de M. Anstcherl. Sans doute, l'auteur du *Portrait de Vénus* s'inspire du *Génie du Christianisme*, que d'ailleurs il cite. Mais rien n'empêche d'admettre qu'il puise, en même temps, à d'autres sources. Il pouvait connaître les poèmes en

latin de Du Fresnoy et de l'abbé de Marsy, les poèmes en français de Watelet, l'*Art de peindre*, paru en 1760, et de Lemierre, la *Peinture,* publiée en 1769 et réimprimée en 1815. Nous avons quelques raisons de supposer que l'invocation suivante lui a suggéré le titre et le sujet du *Retrato de Venus :*

Je chante l'art de peindre : ô Vénus Uranie,
Seconde mes travaux, inspire mon génie.

Le plan, à vrai dire, est différent. Watelet, peintre et poète, étudie successivement le dessin, la couleur, l'invention pittoresque, l'expression. Mais il est conduit à faire l'historique de son art. Et Garrett suit exactement le même ordre que lui pour caractériser les écoles romaine, florentine, bolonaise, vénitienne. Certains développements sur Cimabue, Jules Romain et Rubens paraissent venir, en droite ligne, des deux poètes français qui l'ont précédé.

M. Antscherl rattache à Lamartine le thème du poète persécuté. Nous croyons nécessaire de rappeler qu'il tenait une grande place dans la littérature antérieure. La légende de l'esclave javanais mendiant pour son maître figure chez les premiers biographes de Camoens. Un commentateur, Faria y Souza, lui fait un sort au XVII[e] siècle. Bientôt les Anglais s'en emparent. On la trouve dans Strangford :

Give me a little food for charity.

Bowles la reprend en 1804. Souza Botelho, treize ans plus tard, publie, chez Didot, son édition monumentale des *Lusiades*. C'est là qu'on rencontre pour la première fois l'histoire de José Indio, le prêtre espagnol qui aurait assisté Camoens à ses derniers moments. Cette biographie critique inspire à Raynouard, en 1819, son ode fameuse, deux fois traduite en portugais :

Et les cœurs les plus insensibles
Frémiront à ces mots terribles :
Faites l'aumône à Camoens.

Enfin Raynouard, à son tour, inspire Ferdinand Denis qui inspire Garrett et Castilho.

Un parallèle s'imposait entre le poème de Garrett (*Camoens*) et la nouvelle de Denis (*Camoens et José Indio*). Certes le mot de plagiat, prononcé par Castilho, est souverainement injuste. Mais l'examen des deux œuvres semblerait prouver qu'il y eut, pour le moins, imitation dissimulée. On remarque dans les scènes du débarquement, de l'église, de l'agonie du poète un certain parallélisme qui, au lieu de s'affirmer par des ressemblances évidentes, se manifeste par des

modifications introduites systématiquement. La même question de priorité se pose, en 1826, pour le *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal* et pour le *Bosquejo*. Enfin un roman sur Luiz de Souza, en deux volumes, avait précédé le drame de Garrett. M. Antscherl, qui soulève le problème, aurait pu chercher à le résoudre. Cette comparaison l'aurait conduit à des résultats positifs. Sans doute, les deux œuvres diffèrent extérieurement. Denis introduit dans la sienne de longs développements sur la magie que rien, du point de vue portugais, ne justifie. Mais il indique déjà cet amour coupable qui, chez Madalena, a précédé la disparition de D. João de Portugal. Il trace de ce dernier un portrait original et vivant dont le dramaturge paraît se souvenir. Le romancier analyse les sentiments des deux époux quand ils ont pris le parti de se retirer chacun dans un couvent. Enfin il compare les souffrances du premier et du second mari de Madalena. En admettant qu'il y ait une source commune — la biographie de Luiz de Souza qu'Alexandre Lobo venait de publier — il n'en résulte pas moins d'un examen attentif que Ferdinand Denis, en 1835, avant Garrett, avant le drame de Biester, avait découvert et utilisé les principales ressources psychologiques du sujet.

En ce qui regarde l'exposition, la méthode adoptée par M. Antscherl présente un inconvénient. Il se préoccupe, avec raison, de mettre en valeur ses propres découvertes. S'il évite de nous parler de la biographie du poète, c'est qu'il tient à ne point répéter ce qu'en ont dit Gomes de Amorim ou Theophilo Braga. Louable scrupule au point de vue scientifique. Mais il en résulte un manque de proportion. Le lecteur, non prévenu, ne comprendra pas toujours pourquoi l'auteur insiste longuement sur une simple ébauche (*Helena*) et passe rapidement sur un chef-d'œuvre (*Viagens na minha terra*). Il serait également dangereux, après tous ces rapprochements, de voir en Garrett un disciple des Français quand tous ses efforts tendent, généralement avec succès, vers l'émancipation.

Le dramaturge portugais n'est pas resté en dehors du mouvement contemporain. Mais son romantisme ne réside pas dans la doctrine. Garrett fut toujours un médiocre théoricien. Il manie difficilement les abstractions. Du reste, on ne pourrait citer aucun passage où il adhère pleinement aux principes de la nouvelle école. Romantique, il le fut néanmoins, par tempérament. L'âpre sensualité des *Feuilles tombées* et des *Fleurs sans fruits* fait inévitablement penser à Musset. Romantique, il le fut encore par son enthousiasme de folkloriste, par sa croyance au génie des peuples, à l'instinct des foules. Enfin, et c'est par là que s'affirmerait, selon nous, sa véritable originalité, il a découvert que le romantisme existait en

Portugal bien avant d'être érigé par les Français, les Anglais, les Allemands, en corps de doctrine. La *Saudade* lui apparaît, dès le XII[e] siècle, comme une anticipation sur la mélancolie d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine. En sorte que l'enquête de M. Antscherl nous conduit à cette conclusion paradoxale : aucun peuple ne s'est montré plus réfractaire que les Portugais à l'idéologie romantique; aucun, cependant, n'a été plus spontanément orienté, depuis les origines de sa littérature, vers la rêverie et l'exaltation sentimentale. Il n'est pas invraisemblable d'ailleurs que les compatriotes de Garrett, par l'intermédiaire de la *Diane* et des *Lettres de la religieuse,* aient contribué, dès l'âge précédent, au réveil de la sensibilité en Europe.

G. Le Gentil.

POUR MIEUX CONNAITRE LES MAITRES ÉTRANGERS :

Destinée à l'enseignement secondaire ou à la préparation des maîtres primaires, l'anthologie publiée par M. P. Van Tieghem ne mérite pas moins d'être signalée ici : *Les Grands Écrivains étrangers*, notices, analyses et extraits traduits (Paris, Alcan, 1928; in-8° de 354p.), offrent un choix commode, et comme une carte d'échantillons méthodique, des écrivains du dehors « qui ont exercé sur notre littérature une influence importante » ou qui « appartiennent au patrimoine commun de tous les esprits cultivés ». Sur le choix des auteurs admis dans ce Panthéon, peu de réserves à faire : un représentant du roman picaresque espagnol, cependant, y ferait figure utile, fût-ce au détriment de Tennyson; le messianisme polonais a exercé une influence qui n'a pas été uniquement historique. Peut-être aussi, pour l'édification d'un public peu familier avec les textes originaux, des approximations plus poussées de ce qui est *poésie* n'eussent-elles pas été mal venues : une *terza rima*, même par la disposition typographique, a sa valeur de suggestion. Souhaitons en tout cas une belle diffusion à cet utile recueil, et espérons que l'enseignement secondaire, à l'étranger, sache nous offrir sa contrepartie : c'est d'un tel entre-croisement, non de décisions bureaucratiques, que peut naître un nouvel humanisme.

INFLUENCES ITALIENNES SUR L'ESPAGNE :

C'est une très bonne étude que celle de John van Horne sur un point important des relations intellectuelles entre l'Italie et l'Espagne (*El Bernardo of Bernardo de Balbuena. A study of the Poem*

with particular attention to its relations to the Epics of Boiardo and Ariosto and to its significance in the Spanish Renaissance. University of Illinois Studies in language and literature, vol. XII, n° 1). Menée avec beaucoup de précision et de vigueur, elle aboutit à montrer l'influence qui part de l'Italie et s'exerce avec force sur le poème héroïque espagnol dans la pratique comme dans la théorie. Elle ne néglige pas de montrer, en même temps, les caractères spécifiques et la valeur propre du *Bernardo*, considéré comme document de la Renaissance espagnole.

UN SIÈCLE D'HISTOIRE INTELLECTUELLE :

Nos bibliographies ont déjà cité (notamment 1927, p. 372) les travaux d'un historien littéraire d'Allemagne qui se montre décidé à prendre du champ à l'égard de la documentation et à faire rentrer sa discipline dans l'histoire, plus générale, des idées. Le volume qu'il vient de publier (Herbert Cysarz, *Von Schiller zu Nietzsche.* Halle, Niemeyer, 1928; in-8° de 405 pages) pousse à l'extrême la pratique de la synthèse intelligente — à la fois séduisante et inquiétante, constructive et indémontrable. Trouverait-on, dans ce gros livre qui évoque les « problèmes principaux de l'histoire de la poésie et de la culture au dernier siècle », plus d'une douzaine de dates significatives, plus d'une demi-douzaine d' « articulations » assurées, entre des tendances qui allèrent de l'acceptation schillérienne d'une loi morale à l'angoisse nietzschéenne d'un *moi* devenu la mesure des choses ? Ou bien, si des précisions chronologiques sont alléguées, comme pour Balzac (p. 117), elles sont peu satisfaisantes, et l'indifférence à la relativité du temps ira jusqu'à voir (note de la p. 187) George Eliot « tenue en lisière par des schémas à la Taine ». A cette sorte de nivellement du temps s'ajoute une extrême confusion des valeurs. Une coquetterie périlleuse placera, par exemple, dans une note (p. 54), Balzac et Sue dans le voisinage de Péladan et Dekobra; le nom de Flaubert (p. 86) sera utilisé à propos de Jean-Paul, que tout en devrait éloigner ; Bernard Shaw (p. 96) s'étalera, après une allusion à la littérature américaine, à propos du féminisme romantique; Sinclair Lewis (p. 184) illustrera les débuts du problème du « réalisme poétique ». Mais sans doute y a-t-il là l'application d'un des dogmes essentiels de notre historien (p. 387) : « Il n'y a pas d'histoire de l'art en tant qu'art. » Des habitudes aussi opposées à celles de toute critique de valeurs aboutissent à d'évidentes méprises. C'est ainsi que, p. 75, on ne verra plus la différence qui sépare l'orientalisme de Herder de celui de Creuzer, ou que, p. 113, on fera, « de Musset et Nodier à Nerval et Aurevilly (*sic*) », la postérité essentielle de Hoffmann en France.

D'ailleurs, si le procédé employé par l'auteur donne aussi peu de sécurité à l'esprit du lecteur qu'en donnait, par exemple, Edgar Quinet au public de 1840, rien de plus acceptable que telles observations incidentes, témoignant d'une clairvoyance avisée et amusée. Les remarques sur la carrière aventureuse de Wagner (p. 250 et suiv.) ou sur le reflux inévitable de l' « inflation dostojevskienne » (p. 117) feraient grand crédit à un journaliste et à un psychologue, et le livre a le mérite d'offrir un grand nombre de ces « touches » : mais l'ambition trop prompte de synthèse n'arrive pas à les agglomérer de façon convaincante. Car cette espèce d'abolition implicite de l'élément *temps* et du *jugement de valeur* aboutirait à faire une contradiction en soi de ce titre même : *de* Schiller *à* Nietzsche, et à persuader le spectateur qu'en réalité il n'y a pas eu, de l'un à l'autre, de chemin parcouru.

LA BABEL LITTÉRAIRE DU TEMPS PRÉSENT :

Ce n'est assurément pas l'absence de curiosité qu'on reprochera à M. André Levinson, qui réunit dans un volume préfacé par M. Paul Valéry (*Croisières*. Paris, La Renaissance) « vingt études sur des écrivains étrangers de ce temps ». De Thomas Mann à Sinclair Lewis, d'Anna Akhmatova à Pirandello, d'Eugène O'Neill à Max Brod, son exploration va aux quatre points du ciel, sans autre boussole que son humeur aventureuse. Et si l'on avait objecté à un volume analogue de M. A. Bellessort qu'il cherchait un peu trop la France partout, c'est plutôt le contraire qu'il faut signaler chez un auteur qui appelle le mari de M^me^ Roland « un certain Roland de la Platière » et admet que « Racine fit œuvre immortelle en paraphrasant les tragiques grecs ». Autre chose : la typographie française s'est trouvée assez bien, au cours de quatre siècles, d'employer les *italiques* pour désigner des titres de livres, et le guillemetage ne s'impose guère. Ceci dit, c'est une plaisante Babel des lettres qu'évoque M. Levinson, avec une estimation des variétés qui, à défaut de critère esthétique ou moral, pèse, avec beaucoup de sagacité, pièces d'or, jetons et billons, et aperçoit non sans perspicacité les limites de B. Shaw, « qui n'a pu convaincre l'Angleterre », ou l'envers de la gloire de Wells qui, « préparant la voie à l' « homme nouveau », a perdu de vue l'homme tout court ».

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

LA SURVIVANCE LITTÉRAIRE

DES

« MATIÈRES » DE FRANCE ET DE BRETAGNE

AU DELA DU MOYEN AGE[1]

Il m'a toujours semblé que le plus grand intérêt qui s'attache à l'étude des œuvres poétiques consiste dans le fait suivant : la poésie, à côté des autres arts, le monumental, le plastique, le pictural et le musical, n'est que l'expression, d'une nature spéciale, de la perception esthétique générale d'une certaine époque. Sentir et faire sentir l'évolution des idées esthétiques des différentes époques, *sous telles ou telles formes poétiques ou simplement artistiques*, présente toujours, je crois, un intérêt général. C'est là qu'on trouve une des expressions les plus intimes de la vie des idées, tant du passé que de nos jours. Le sujet qui m'occupe et que je tente d'aborder ici offre vraiment des qualités particulières pour le but proposé.

Les deux thèmes en question avaient joué un rôle exceptionnel dans la littérature du moyen âge, non seulement en France, mais dans tous les pays européens. Or, ces deux thèmes, sous des aspects divers, inspirent plus, peut-être, que les autres, les poètes de la haute Renaissance et de la Renaissance catholique; ils reflètent toute l'évolution artistique, tous les changements des conceptions esthétiques de différentes époques et de différents pays. C'est que, sous un travestissement qu'il est facile de dégager, ils continuent à jouer, dans la poésie, un rôle prépondérant jusqu'au XVI^e siècle.

1. Cet article n'est qu'une ébauche d'une étude du développement esthétique, idéologique et formel à travers les siècles des deux cycles poétiques — le carlovingien et l'arthurien — de leur évolution en France et surtout de leur pérégrination et aboutissement dans les littératures européennes depuis le XII^e jusqu'au XVI^e siècle.

Il est vrai que le répertoire des douze pairs de France, autour de Roland et de Charlemagne, comme celui des champions de la Table ronde, groupés auprès d'Arthur de Bretagne, évolue, change d'aspect et de caractère; les deux cycles se confondent; les sévères et rigides figures de l'épopée héroïque s'animent des sentiments et des passions d'une épopée de l'époque de la poésie courtoise. Peu importe : ils vivent toujours dans leur donnée principale et restent dans un certain sens intacts. D'autres « thèmes » naissent et meurent, ces deux sujets seuls gardent leur continuité formelle, malgré tous les changements internes.

Et c'est justement l'étude de l'évolution de la matière de France et de Bretagne et de l'aboutissement de leur développement qui permettent mieux que toute autre matière d'observer cette succession d'idées esthétiques dans le domaine de la poésie. Cela nous ramène à la création de notre art actuel, au moment précis de la naissance des idées qui sont encore vivantes pour nous et qui animent notre vie artistique.

*
* *

Des deux thèmes qui nous intéressent, la primauté chronologique appartient sans conteste à la « matière de France », aux chansons de geste. Les vies des saints et les chansons de geste sont les premières expressions poétiques des littératures romanes. Elles apparaissent et prennent une forme définitive, les unes et les autres en France. « Une parenté, la communauté d'un même esprit les unit : les chansons de geste ne célèbrent-elles aussi des saints, ceux qui en France, surtout au temps de Charlemagne, ont travaillé par l'épée au triomphe de la chrétienté[1]? »

En effet, le plus ancien de ces poèmes, la *Chanson de Roland*, nous donne une expression déjà parfaite d'un idéal national et héroïque, valeurs éternelles d'une société féodale et aristocratique. Cette société s'était enfin cristallisée et avait acquis une conscience de soi-même, de sa valeur dans la lutte

1. Voir, pour ce développement et pour ceux qui suivront, notamment p. 212-213, E. Faral, *les Origines*, dans l'*Histoire de la littérature française illustrée*, publiée sous la direction de MM. J. Bédier et P. Hazard.

contre les infidèles, notamment dans les croisades du XI^e et du XII^e siècle. Le sentiment de l'indépendance, de la grandeur et de la force nationale de la patrie inspirait le créateur de cette œuvre. « Charlemagne à servir, l'infidèle à combattre » : c'est la formule souvent répétée qui définit les idées principales animant avec une puissance pathétique incomparable ce poème austère et plein d'héroïque fierté. Et déjà on y trouve les motifs essentiels qui caractérisent la poésie de l'époque :

1° la fidélité au suzerain;

2° la fidélité au roi;

3° la fierté et l'honneur chevaleresques.

Ces motifs sont la source de toute inspiration spirituelle et artistique. On peut dire que tout le cycle carolingien *grosso modo*[1] ne fait que développer les données qui se trouvent dans le plus parfait et le plus ancien poème : réellement, l'idée et le caractère principal de tout ce groupe restent les mêmes, quelle que soit la note secondaire, accentuée dans tel ou tel autre poème.

C'est le caractère essentiel des trois grandes *gestes* du même cycle, qui épuisent, peut-être, le genre, si l'on admet du moins la définition souvent citée de Bertrand de Bar-sur-Aube :

> N'ot que trois gestes en France la garie,
> Du roi de France est la plus seignorie,
> Et l'autre après, bien est droiz que gel die,
> Est de Doon a la barbe florie...
> La tierce geste qui molt fait a proisier,
> Fu de Garin de Monglane le fier.

Or, qu'il s'agisse du groupe de Garin de Monglane, consacré à la sanctification des soucis de la tradition familiale et féodale, à la glorification de l'idée du « lignage », ou qu'il s'agisse des poèmes groupés autour de Doon de Mayence, présentant les légendes d'orgueil et de pénitence, consacrés

1. Je laisse ici, intentionnellement, de côté les différentes *manières* de traiter le sujet et le différent degré d' « idéalisation » et de « réalisme » narratifs dans différents poèmes de ce genre. La tendance générale et la note dominante restent plus ou moins les mêmes.

à des révoltés, le caractère essentiel, les données dirigeantes, l'esprit de l'inspiration restent les mêmes, ce n'est que le développement des germes qu'on entrevoit déjà dans la *Chanson de Roland* et les autres poèmes de la « geste de Charlemagne ».

Le second genre, la « matière de Bretagne », plus connu sous le nom général de roman *courtois*, naît plus tard. Ce genre se crée dans des conditions historiques tout à fait différentes. Les formes de la vie ont beaucoup évolué; c'est le règne de la courtoisie dans une société plus raffinée. La nouvelle création poétique naît sous des influences étrangères et érudites, — des romans imités de l'antiquité, des romans d'inspiration celtique.

Il est vrai que sur le sol français toutes ces œuvres deviennent parfaitement nationales, exprimant les idées, les mœurs, les sentiments de leur époque et de leur pays. Seulement, et il ne faut jamais l'oublier, presque tous les détails concrets, les accessoires, le décor, les formes de l'imagination créatrice, tout cela est emprunté, mieux vaudrait dire *hérité*, provient de la poésie celtique, des formes imaginatives, de ces formes épiques des Celtes, dont certains érudits vont jusqu'à complètement méconnaître l'importance. Tout ce magnifique travail d'imagination, ces expéditions aux pays de la merveille, ce cadre concret et ces détails admirablement vus peuvent être facilement identifiés.

Des régions lointaines et mystérieuses, où apparaissent des palais enchantés, où fleurissent des jardins enveloppés de sortilège, des forêts sous un charme étrange, des sources d'un pouvoir surhumain, des fontaines d'oubli, des fontaines de béatitude, des vallées de deuil et de tristesse, des vallées de gaieté; une magnifique mise en scène de féerie : images fantastiques et monstrueuses, contrées inexistantes, nature animée et transformée par des forces magiques, navires mus par un pouvoir secret, coupes magiques, philtres invincibles, tables miraculeusement servies, vêtements d'une somptuosité inimaginable, courtines brodées, un monde d'êtres inexistants, aux aspects extraordinaires, guivres et griffons, nains et géants, seigneurs félons, demoiselles persécutées et charmantes des

histoires singulières : chevaliers au milieu des aventures étranges, pleines de surprise et de magie, combats contre des monstres, défis insolents de guerriers outrageux, messages de dames lointaines, prisons cruelles, intrigues amorcées et subitement interrompues, « emprises » téméraires heureusement menées à leur terme, femmes guerrières invincibles, amours de fées et de preux, enchantements de tout ordre, etc., — tout ce décor ornemental caractérise bien le genre. Si l'on fait abstraction d'un certain élément superficiel et purement livresque, grec, byzantin et oriental, on reconnaît ici les mêmes formes, la même puissance et le même rôle de l'élément merveilleux et miraculeux, introduit, dans la vie quotidienne et ordinaire, sous les mêmes images que dans un autre aboutissement du même fond légendaire. Cet autre aspect du même fond, peut-être étudié, on le sait, dans l'épopée irlandaise du cycle de Cuculin et Fergus, Concobar, Ailill, Medb, de celui de Finn et d'Ossin et dans les « imram », voyages au pays merveilleux, dont les formes assez récentes mêmes (qui nous sont parvenues) remontent, au moins partiellement, peut-être au VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Les romans français, néanmoins, s'éloignant du fond celtique par une nouvelle idéologie purement française, correspondent à des nouvelles mœurs et à un nouvel esprit, expressions d'une vie raffinée et élégante. Le caractère héroïque, guerrier, austère, patriotique et religieux des poèmes carolingiens cède la place à des sentiments courtois et personnels, — les paladins d'une volonté titanique et leur lutte héroïque pour un idéal suprême s'effacent devant l'expression des passions individuelles, intimes, ou devant le goût pour les aventures, les hauts faits au nom de l'amour, de l'amour-propre, devant les lois de la courtoisie. Même les idées religieuses, les tendances vers la réalisation de l'idéal chrétien pur et simple reçoivent un voile de mysticisme énigmatique, soumis aux règles compliquées de la doctrine d'une union parfaite avec Dieu et d'un rituel nouveau. Chrétien de Troie, le premier, donna le type et l'exemple de la réalisation de cette inspiration poétique, il en reste le modèle. — Mais déjà, avant lui, Wace utilisa une chronique latine de Gaufrei de Monmouth, dont les sources celtiques ne sont pas assez mises au

clair. Gaufrei fut le premier qui conta la série des aventures, groupées autour du roi Arthur, centre de tous les romans bretons.

Dans tous les cas, le poète français (notamment Wace) transforma profondément sa source latine, assez plate et incolore, il donna au roman toute sa couleur locale et toute sa valeur psychologique. Ce fut lui qui introduisit un nombre de traits qui donnent tout le caractère à cette première forme française des romans bretons, un particulier cachet esthétique facilement perceptible. Une étude approfondie et détaillée des traits isolés, propres à Wace, donne des résultats nets. Ces particularités sont intéressantes, comme premier essai de traiter le sujet en question avec une certaine conception poétique[1].

Il en résulte que ces traits sont multiples et divers. C'est à Wace qu'appartient :

1° tout essai de caractéristique, tout élément psychologique ;

2° tout mobile ou explication ;

3° toute description un peu poussée et concrète, l'élément pittoresque, les reflets des mœurs de l'époque ;

4° toute analyse détaillée, individualisation de ce qui se présente à la perception, de toute action ou sentiment ;

5° le souci de donner une série d'images par gradation ;

6° tout dramatisme aussi bien que le dynamisme des images ;

7° tout procédé artificiel de narration, — et la forme oratoire et la nouvelle conception historique.

Si je me suis arrêté un peu longuement et si j'insiste sur ces particularités du style de Wace, c'est qu'il présente déjà un effort conscient pour atteindre certains effets d'ordre artistique dans le traitement de la matière.

Or, les grands poètes et artistes de la Renaissance, ne firent plus tard que le suivre dans cette voie et développer ces traits, éparpillés partout chez le poète français un peu gauche et parfois maladroit. Et, il faut bien le dire, ce fut un poète d'un talent médiocre, ce qui facilite, peut-être, l'étude de ses procédés techniques.

1. Cf. mon étude dans la *Revue des Langues romanes* (janvier-avril 1926) : *Essai d'analyse des procédés littéraires de Wace.*

Wace est intéressant encore, parce qu'il présente le roman arthurien dans sa première forme en langue française.

*
* *

Tels furent, tracés tout à fait sommairement, les traits caractéristiques des deux genres français, — celui de France et celui de Bretagne. Le premier vieillit bientôt en passant par différentes transformations. Il dégénéra dès le XIIIe siècle, en s'évaporant dans le domaine des contes amusants et fantastiques et des récits invraisemblables. — Le deuxième genre a eu une vie plus longue, il eut un développement dans les romans courtois en prose.

D'autre part, les romans français des deux genres régnèrent dans les littératures européennes pendant le moyen âge et même à l'époque de la Renaissance, laissant leur empreinte profonde sur la littérature des autres pays. Dans la péninsule ibérique, en Espagne et en Portugal, les jongleurs français enseignèrent aux Espagnols l'art de la chanson de geste. Et l'expression elle-même « cantar de gesta » — indique une source française. Enfin, l'origine première du poème national espagnol *El Cantar del myo Cid* remonte peut-être à Roland. En tout cas, la plus ancienne mention qui soit faite du Cid dans la chronique latine d'Almeria rattache, de façon significative, le héros national à Olivier et à Roland. Il est évident que l'histoire des deux paladins français était déjà courante en Espagne. Et les « cantares » sur le vaillant paladin Bernaldo Carpio, rival par sa prouesse de Roland, ne sont que la réplique lointaine du poème français.

A côté de cela, le cycle breton crée une suite interminable de romans de chevalerie.

Ils débutent par le *Cavallero Cifar* et les *Amadis*, légitimes descendants de Yvain et Lancelot, de monseigneur Gauvin et Perceval, beaucoup plus extravagants seulement que leurs aïeux.

Cette série de romans est couronnée par le plus remarquable et le plus récent, le *Don Quichotte* de Cervantes.

S'il est vrai que ce dernier ridiculise la vogue d'un genre, déjà usé et dégénéré, genre monotone, prétentieux et risible

par sa forme, démodé et médiocre, — d'autre part c'est ici, c'est dans ce roman qu'on trouve l'expression particulièrement nette et tragique des vérités éternelles et sublimes, qui étaient l'essence même de l'incarnation poétique de la chevalerie, — à savoir, l'adoration presque religieuse de la beauté, la haute estime du droit et le sentiment de la justice, la défense du faible et de l'oppressé, — toutes vérités et valeurs qui ne subsistent parfois, dans notre vie quotidienne, que sous le déguisement d'un masque satirique et des formes usées et grimaçantes.

A la même époque, en Portugal, le cycle héroïque et national, l'idée de la lutte contre l'infidèle, reçoit une expression finale, colorée et forte. C'est la résonance lointaine de l'épopée héroïque, *les Lusiades*. Sous des influences étrangères, Camoëns, imbu des idées de la Renaissance antique, de la poésie ancienne, de la poésie italienne, artistique et personnelle, telle que la création d'Arioste et du Tasse, crée son poème. Cette œuvre est l'expression nationale portugaise de la même lutte séculaire de l'Occident et de l'Orient, où le poète se sert des formes prises aux romans d'aventures romanesques. Sous un travestissement historique, l'esprit, la mentalité et parfois les détails même de la « geste » courtoise surgissent. Seulement, le sujet du poème n'est pas tiré d'une matière légendaire venant d'autres pays.

La source de son inspiration, c'est l'histoire du pays natal, sa croissance et sa lutte contre les voisins; plus tard un second élément vint s'ajouter : le *motif* des navigations, de la marche victorieuse vers des nouvelles contrées, le motif de la conquête de l'Orient. Ce n'est plus la défense de la foi et du pays natal, qui accusait en somme le caractère général des anciens poèmes du genre, — le « thème » principal du poème portugais est la conquête, la domination de la foi catholique guerrière sur d'autres pays exotiques, la création d'un nouvel empire, universel, mondial et tout chrétien. La glorification d'un empire tout chrétien-catholique, sous l'égide du roi national, mystique et exalté, — Dom Sébastian, — tel est le sujet de ce poème.

En effet, la marche victorieuse des occidentaux, des champions du Christ contre l'Orient, jadis plein de menaces, cette

marche qui se reflète parallèlement dans le monde fantastique des divinités antiques, est le thème principal de cette grande épopée maritime.

La série des poèmes de la lutte douloureuse pour la foi et l'honneur national est couronnée, en Portugal, du chant majestueux, triomphant et victorieux, chant de la conquête de l'Univers par les champions portugais du Christ, qui n'ont pas eu encore, dans leur élan vers le ciel, le pressentiment de tout ce qu'il y avait d'éphémère dans leur puissance navale et mondiale.

Dans son poème, Camoëns tâche de pénétrer, à travers des faits accidentels et fortuits, dans le domaine des lois suprêmes de ce qui avait une portée universelle et éternellement grande dans l'histoire et dans le sort de sa patrie.

Tous ces chants, au premier aspect arbitrairement réunis et divers, ne forment qu'un livre, livre vivant et profond, où apparaissent et se font place, respirent et se meuvent dans un tourbillon fantastique et fantasque, parmi des figures réelles, toutes les expressions de cette civilisation contemporaine. Ce livre merveilleux a été appelé, par son auteur, poème, bien que le poète pût au même titre le considérer comme une vision prophétique du couronnement victorieux de la lutte séculaire des deux races et des deux croyances... L'auteur se sert de divers styles et formes, tantôt c'est la fine ciselure d'une gemme antique comme dans les épisodes historiques et nationaux, tantôt c'est une peinture variée et large, les descriptions épiques de la lutte et de la souffrance, ou c'est la voix douce et lyrique dans les scènes amoureuses et intimes.

Le poète donne une esquisse colorée des mœurs exotiques indoues avec la même aisance que les tableaux grandioses des nuits majestueuses et des tempêtes terrifiantes ; — et il est aussi sensible à la douleur d'une passion vivante et inassouvie qu'à des rêveries poétiques et raffinées ; — on trouve chez lui l'austérité médiévale et la fantaisie effrénée de l'Orient.

Ce livre est d'une observation minutieuse ; et il est en même temps d'une imagination débordante : livre qui répand l'héroïque, le vrai, l'intime, — où, parfois, à travers les images poétiques et les récits, se découvre subitement l'idée la plus élevée et la plus sereine, la plus sombre et la plus tragique.

*
* *

L'Italie, l'Allemagne, les pays scandinaves empruntèrent la matière des poèmes français; — jusqu'en l'Islande on chante Charlemagne et les exploits de ses pairs; et c'était en lisant le roman de Lancelot que les amants immortalisés par Dante, que Paolo et Francesca « échangeaient leurs âmes dans un baiser et apprenaient à pécher ».

En Italie, les deux genres français continuèrent longtemps à exister côte à côte : 1° les chansons de geste franco-italiennes, dégénérées et vulgarisées par les *cantastorie* populaires, et 2° les romans d'aventures, dans les milieux aristocratiques. Pulci essaya déjà de présenter le plus ancien des deux genres avec un art conscient de ses ressources.

Mais ces poèmes et romans des deux cycles reçurent une véritable réincarnation sur le sol italien beaucoup plus tard, à l'époque de la haute Renaissance. C'est ici que l'histoire héroïque des preux austères de Charlemagne et les contes romanesques pleins de sentiments courtois des chevaliers de la Table Ronde formèrent un ensemble où se fondirent les deux genres.

Sur ce terrain les héros carolingiens gardèrent leurs noms trop connus et populaires, mais perdirent leur sévérité, leur aspect guerrier et leur uniformité monotone. Ils s'assimilèrent à tous les élégants chevaliers d'Arthur, et les péripéties de leurs aventures multiples, fantastiques et variées témoignent d'une vie pleine de mystère, d'imagination et de merveille, où les passions personnelles, les sentiments d'amour et la quête de l'imprévu jouent le même rôle que chez les représentants de la société aristocratique italienne du xv^e^ et du xvi^e^ siècle. Dans l'Italie de la Renaissance, le mariage de ces deux genres littéraires divers a produit pour la première fois une nouvelle forme poétique ayant une vraie valeur artistique.

On considère Boiardo comme initiateur de cet effort, mais le but fut atteint et réalisé définitivement par l'Arioste. Car ce fut enfin dans la création d'Arioste que les anciens genres

des chansons de geste et des romans chevaleresques, d'origine étrangère, fondus sur le terrain italien, s'animèrent d'une nouvelle vie sous l'influence des passions, des idées, des sentiments, du raffinement d'un monde féerique, découvert à l'époque de la Renaissance. C'est une œuvre d'art conscient, parfaite et définitive. Ainsi se fanèrent les vieilles images traditionnelles, pareilles à ces figures un peu raides, peintes sur les vitraux des églises gothiques : un nouveau monde surgit devant nous.

Trois motifs principaux : la lutte des chrétiens contre les Maures; la démence de Roland amoureux; les hauts faits de Ruggiero et de Bradamante, groupent autour d'eux des épisodes innombrables, tantôt héroïques, tantôt idylliques, tantôt tragiques, tantôt comiques, tantôt érotiques; chacun est animé d'une vie qui n'est propre qu'à lui seul, exprime une idée particulière, est éclairé à sa manière.

Nul ne dépasse les limites d'une beauté froide comme le marbre et plastique comme lui, ne permet d'émouvoir ni par compassion ni par colère. Semblables aux broderies d'une dentelle, les images passent comme dans un caléidoscope lumineux, et chacune d'elle est expressive et nette, chacune a sa propre psychologie, bien que parfois superficielle.

Toutes ces images sont d'une précision parfaite : on peut dire que dans leurs contours la plume, presque le ciseau de l'artiste, n'a jamais fait une ligne superflue, n'a donné un trait inutile, faux ou incertain. Nous avons devant nous des figures animées, un peu froides, mais immortelles dans leur objectivité plastique. L'« art pour l'art » et le principe essentiel de la création de l'Arioste. Pour satisfaire seulement ce principe et non pas pour d'autres considérations, les Sarrasins, par exemple, d'après la loi des contrastes esthétiques, sont représentés sous des couleurs plus sombres que les chrétiens, c'est le même principe qui conduit l'artiste par telle ou telle autre voie, c'est lui qui fait souligner ou omettre tel ou tel détail, fait les descriptions laconiques et rares, fait exposer les épisodes et leur développement, en observant la suprême économie des forces dramatiques. Le sentiment n'entraîne nulle part l'auteur, il garde partout son sang-froid comme un

olympien. Toutes les images, tous les sentiments exprimés s'écartent aussitôt que l'impression purement esthétique a été produite.

Un gai sourire un peu ironique et malin, la contemplation de toute sorte d'éléments vitaux, apparaissant comme des ombres chinoises, ne quittent pas le poète. Ce sourire ne doit jamais tromper le lecteur. L'Arioste ne rit pas de son sujet, ni de ses héros; il sourit tout simplement parce qu'il ne peut faire autrement. Il sourit à la vie renaissante, à la lumière, à la perfection des belles formes plastiques qui l'entourent, à toutes les péripéties mi-héroïques et mi-comiques de son histoire. Cette humeur « souriante » remplit l'artiste, toute son œuvre est imbue d'elle, — c'est ainsi que le vin déborde d'une coupe pleine... Ce traitement purement « artistique » de sa matière prive le thème lui-même de toute importance en soi.

Après la création de l'Arioste, tout développement extérieur des cycles français devint impossible sur le sol italien.

L'épopée héroïque reçut en Italie une nouvelle transformation, mais seulement à l'époque de la Renaissance catholique. Le catholicisme enflammé, renaissant et comme épuré dans le creuset de la restauration, prépara un terrain pour l'évolution du genre. Les nouvelles exigences théorico-poétiques, les conditions historiques changées et certains faits biographiques de la vie du poète, en même temps que son tempérament artistique, permirent au Tasse de créer une nouvelle forme de poésie héroïque. Tel fut son poème sur la conquête de Jérusalem et sur la victoire définitive sur les infidèles, réalisation du rêve des héros des anciens poèmes chevaleresques français. Tous les motifs des deux anciens genres sont réunis et entièrement transformés dans cette *fusion* définitive. Le poète trouve une expression de toute la vie de la société italienne contemporaine, et il exprime poétiquement l'idée de la lutte séculaire des deux races et des deux cultures.

C'est ici qu'apparaît pour la dernière fois, peut-être, la vraie synthèse des deux genres français, transformés par un artiste conscient, trop conscient de son art, — synthèse d'après des procédés poétiques choisis arbitrairement et sciemment, — contraste frappant avec les œuvres antérieures, œuvres des trouvères français et des artistes italiens des

époques précédentes. Les procédés du Tasse dans l'élaboration de l'ancienne matière, dans la fusion et le travestissement ultime des deux genres étrangers, méritent d'être étudiés[1].

L'art du Tasse présente et résume la nouvelle forme poétique de la fin du xvi^e siècle, il exprime une manière tout à fait neuve d'envisager poétiquement la vie et les formes artistiques. Il nous donne des aperçus rétrospectifs d'une grande valeur.

Tout le caractère des changements dans la perception artistique nous pourrait être suggéré par l'étude de son art, cette branche caractéristique et notoire de l'art entier du xvi^e siècle, époque de transition et de création des conceptions modernes. La poésie du Tasse reprend les traditions chevaleresques, chrétiennes et antiques, à une époque où une grande partie de ces traditions devenaient déjà étrangères à son milieu; mais en même temps, cette œuvre contient des éléments tout à fait nouveaux. A travers le rythme majestueux de l'épopée et le répertoire des figures des héros carolingiens, animés d'une vie « romanzesque », le Tasse a su faire entendre une note lyrique et élégiaque, il a su exprimer l'émotion d'un homme moderne, il a montré à ses contemporains tout ce qu'il y a de complexe et d'énigmatique dans la psychologie humaine. C'est là que se trouve le grand mérite, la force, la vitalité et l'actualité de son poème.

L'élément plastique et musical, les images et les sentiments, l'idyllique et le pathétique, se marient dans son œuvre. La profondeur et l'intimité du sentiment donnent une élégance et un charme exceptionnels à sa poésie, aussi bien que le mouvement et la « vibration de la vie », cet « indéfini et vague », à côté de l'élément musical, purement harmonique, qui caractérise ce contemporain de Palestrina.

Notons ici-même que le changement d'idées esthétiques, dont témoigne l'art du Tasse, caractérisant le siècle, n'est pas limité par le domaine de la poésie.

Dans des écrits théoriques récents, les théoriciens d'art ont

1. J'ai consacré une série d'articles dans les *Études italiennes* (1925, n° 4, 1926, n^os 3 et 4) et dans la *Revue du XVI^e siècle* (t. XIV, 1927) à l'étude de l'art du Tasse, je ne peux donner ici qu'une caractéristique sommaire et générale.

déjà eu l'occasion de bien dégager la nouvelle conception esthétique de cette époque. Le dynamisme, le mouvement, l'apparent, le clair-obscur, l'insaisissable, le subjectif et, avant toute chose, à travers nos joies et nos tristesses, le sentiment intime — l'amour, le désespoir et la gaîté, — le rythme de la vie, — sont l'objet de l'expression de cet art nouveau. Et ce contenu remplace les anciennes conceptions claires, sculpturales, plastiques, nettes et presque ciselées dans leurs détails réels, d'une matérialité statuaire, propres à la haute Renaissance.

L'évolution de l'art d'un Brunelleschi et d'un Bramante, d'une parfaite « honnêteté » architecturale, où toutes les parties, toutes les ornementations détaillées jouent un rôle égal, l'évolution de cet art vers l'art monumental d'un Michel-Ange où l'apparent, les effets impressionnistes, les jeux de lumières et d'ombres, l'unité suprême dominant le reste, les détails, et un pathos d'expression accusent l'idée principale, — cette évolution, ce contraste peut servir d'exemple de la transformation idéologique subie par toutes les formes d'art, entre autres par la poésie à la fin du XVI^{e} siècle.

Miron Malkiel Jirmounsky.

LA SUISSE AU XVIII^e SIÈCLE :

LES LIENS SPIRITUELS ENTRE SUISSES

En Suisse, l'unité politique est de date plus récente que l'union spirituelle. Celle-ci date du XVIII^e siècle, l'autre seulement du XIX^e. Dès le XVIII^e siècle, l'élite intellectuelle en Suisse avait reconnu que jamais Suisses alémanniques et Suisses romands ne sentiraient le besoin de l'union politique, s'ils n'avaient pas d'abord pris conscience de leurs affinités spirituelles. Et, à cette tâche obscure et ingrate, les Suisses réfléchis du XVIII^e siècle s'étaient vaillamment attelés, point rebutés par les difficultés de l'entreprise. Leurs efforts sont pourtant moins estimés qu'ils ne le méritent. Nous voudrions les mettre en lumière dans cet article.

* * *

L'énorme massif des Alpes donne à la Suisse son unité géographique. Mais il est, en même temps, un obstacle naturel à son unité politique. Les eaux en coulent dans toutes les directions, et par de nombreuses vallées, dont chacune forme une manière de tout indépendant avec sa vie et ses mœurs propres; cela plus encore au moyen âge qu'aujourd'hui, les communications entre vallées étant alors moins faciles. Aussi bien un maître étranger avait pu subjuguer le pays entier; mais il n'exerçait pourtant qu'une autorité nominale sur les différentes vallées. Chacune d'entre elles jouissait en fait de l'autonomie; les habitants, assez peu nombreux, administraient directement la chose publique; et ces vallées alpestres furent le berceau de la démocratie en Europe. Un jour vint, d'ailleurs — au XIII^e siècle — où les montagnards se sentirent assez forts pour secouer le joug étranger, si léger fût-il à leurs

épaules. Ils s'unirent alors en une confédération, mais chaque membre gardait jalousement son indépendance; ils constituèrent non pas un État, mais une fédération de « cantons » égaux en droits. C'est autour du lac « des Quatre-Cantons » que se forma ce premier état démocratique; Guillaume Tell en fut le héros vivant ou bien le symbole. La liberté une fois conquise, les confédérés descendirent dans les plaines, poussés tout à la fois par la faim et par des appétits politiques. Ainsi s'agrandit la Confédération; elle comptait treize cantons à la veille de la Réforme. Mais elle changea en même temps de caractère. A l'élément rural se mêla l'élément urbain : de grosses bourgades très fières, fières du privilège de « ville libre » que mainte d'entre elles avait arraché à l'Empereur, fières de leur noblesse, qu'il s'agît d'une aristocratie de naissance ou de métier, certains métiers étant réputés nobles. D'autre part, les nouveaux venus ne furent pas tous admis dans la Confédération avec des droits égaux à ceux des membres primitifs; il y eut des cantons « demi-souverains », des « alliés », des « sujets », à côté des cantons primitifs « souverains ». Bref, la Confédération helvétique n'offrait plus, au XVI^e siècle, qu'une image déformée de la démocratie. Du même coup, la concorde et l'union intime entre ses membres avaient disparu. La « guerre de Zurich » mettait aux prises plusieurs cantons « souverains ». Les paysans de Zurich se révoltaient contre la noblesse de métier qui gouvernait la ville. Et l'étranger — la France et l'Autriche, dont naissait alors la rivalité politique — profitait des dissensions entre Confédérés. La France l'emporta d'abord, signant avec la Suisse un traité d'amitié, puis, en 1474, le premier contrat qui assurait au roi, contre d'importants subsides, un contingent de Suisses mercenaires; le « Service étranger » (*das Reislaufen*) était né; les fâcheuses conséquences s'en firent vite sentir. L'afflux de l'or français, les éloges que reçurent à mainte reprise les mercenaires suisses, les victoires que la Confédération remporta elle-même sur Louis XI et sur le Téméraire, les avances que lui faisaient les puissantes maisons d'Autriche et de France — tout contribua à griser les rudes montagnards d'Helvétie; ils se crurent riches, puissants, et les arbitres des destinées de

l'Europe. Ils se mêlèrent à la politique européenne; la confédération faillit y trouver sa fin.

Des Suisses clairvoyants tentèrent, au début du XVI^e siècle, de sauver leurs compatriotes pris de vertige. Mais, introduisant la question religieuse dans la politique, ils ne réussirent qu'à faire naître de nouvelles causes de dissentiments entre Confédérés. Ce fut le cas pour Zwingle, de Zurich. Connu surtout comme réformateur religieux, Zwingle prétendit pourtant donner d'abord à sa Réforme un caractère politique. Il avait fait lui-même du service mercenaire. Il s'opposa de toutes ses forces au renouvellement du contrat mercenaire qui liait Zurich à la France. Il préconisa le retour de la Confédération à la forme strictement démocratique. C'est plus tard seulement, en 1522, qu'il se détacha de la religion catholique et qu'il prêcha la réforme protestante. Il mourut prématurément, tombant d'ailleurs en soldat pour la double cause qu'il défendait, sans avoir fait triompher ses idées de rénovation politique ni échafaudé — ou mieux accrédité — sa doctrine protestante. C'est Calvin, l'étranger, établi à Genève, ville encore étrangère à la Confédération, qui va imposer à cette dernière une formule protestante, et rigide.

Et, aussitôt, la question religieuse de devenir une nouvelle cause de dissentiments, de luttes même, entre Suisses. Des villes comme Bâle, conquises par l'humanisme, accueillantes aux Érasme, se trouvant en relations commerciales avec l'Allemagne et les Pays-Bas, passèrent au protestantisme. Par contre, le catholicisme maintint ses positions dans les campagnes. Les paysans étaient d'esprit conservateur et, de plus, ils avaient intérêt à ne point déplaire au roi de France catholique qui recrutait les mercenaires surtout parmi eux et les payait fort bien. Protestants et catholiques en vinrent aux mains à plusieurs reprises, jusqu'au début du XVIII^e siècle; ils refusèrent de délibérer ensemble sur les affaires publiques. Il existait en fait deux confédérations suisses. En réunir les délégués autour d'une même table paraissait désormais tâche impossible. On s'émerveillera d'y parvenir en 1777, à Soleure, à la fin même du XVIII^e siècle, brusquement terminé par la Révolution française. Car cette assemblée de Soleure passa pour le fruit merveilleux des efforts longs et patients des in-

tellectuels qui avaient, depuis le début du siècle, travaillé au grand œuvre de la réconciliation morale entre Suisses, mieux encore, de la formation de liens spirituels entre eux.

A la vérité, ces hommes, fêtés par les contemporains, ne furent pas seulement des victimes de la Révolution française. Ils doivent également s'en prendre à eux-mêmes de l'oubli où les voici tombés aujourd'hui. Que n'ont-ils eu l'esprit d'écrire moins, ou bien de mourir jeunes, comme les poètes aimés des dieux! Mais Bodmer s'éteint à quatre-vingt-quatre ans, la plume à la main — et il la tenait depuis l'âge de vingt-trois ans. Breitinger est, sur ce point encore, son émule et ami. Haller écrit ses premiers vers à dix-huit ans et des romans politiques à soixante-cinq. Seul, Jean-Jacques Rousseau a fourni une courte carrière, si l'on ne considère que la période de sa brillante production. Et, pour comble d'infortune, ces écrivassiers sont fort ennuyeux : grands faiseurs de morale, voire théologiens; écrivains, non par amour de l'art, mais pour nous exposer des idées utiles et pour nous convertir à leurs vues...

* * *

Au début, entre 1710 et 1740 environ, chacun travailla isolément encore, et dans la confusion; on s'ignorait même parfois entre Genève, Lausanne, Berne et Zurich. Puis les efforts furent coordonnés; on se groupa autour de deux personnalités : Bodmer, de Zurich, illustre en Allemagne depuis la victoire littéraire qu'il a remportée sur Gottsched; Jean-Jacques Rousseau, de Genève, fêté en France. Leur gloire ranima chez maint Suisse le sentiment national. Mais parmi ces admirateurs de Bodmer et de Rousseau, il se trouva des natures ardentes et généreuses auxquelles bientôt ne suffirent point les sentiments platoniques. Ces « patriotes » — pour les désigner comme ils faisaient eux-mêmes — se groupèrent à partir de 1760 dans une société, la « Société helvétique », sans distinction d'opinions ou de confessions; ils travaillèrent à des fins pratiques; ils obtinrent des résultats appréciables, sans qu'il faille en exagérer la portée, résultats que la tourmente révolutionnaire fut près d'anéantir.

*
* *

Dans la première période, nous sommes donc obligés de faire un tour de Suisse pour étudier le mouvement des idées. Et même il nous faut sortir un instant de la Confédération; nous n'allons pas loin, il est vrai : à Genève.

Genève se trouvait dans une position délicate. Cette ville, qui pouvait avoir 10,000 habitants et n'était entourée que d'un territoire exigu, était l'objet des convoitises des deux puissants voisins, la Savoie et la France. Son habileté était parvenue à conserver cette indépendance dont elle était fière. Un traitié d'amitié la liait aux deux Confédérés les plus puissants, Zurich et Berne. Ce traité était, d'ailleurs, une arme à deux tranchants; n'autorisait-il pas les Confédérés à intervenir dans les affaires intérieures de Genève, aussi bien qu'à voler à son secours en cas de danger extérieur? Au demeurant, Genève devait son salut surtout aux rivalités entre les deux larrons voisins. Elle leur en imposait aussi parfois par l'autorité morale dont elle jouissait, elle, la cité de Calvin, la « Rome protestante ».

Mais ce titre même lui créait des obligations particulières. Elle prétendait rester fidèle à la tradition de Calvin, tout en tenant compte des changements survenus depuis la Réforme et aussi du résultat des expériences qu'elle avait pu faire. On avait substitué un gouvernement aristocratique à la constitution strictement démocratique qu'avait donnée Calvin, mais on gardait un esprit jalousement conservateur et l'on montrait à peine plus de largeur de vues que n'avait fait le rigorisme du réformateur. Aussi maint Genevois était-il contraint à l'hypocrisie et cachait publiquement son sentiment intime.

Pourtant de franches déclarations, des révoltes même, éclataient de temps à autre dans ce ciel en apparence si pur, mais chargé d'électricité. En 1734, c'étaient les « bourgeois », l'une des classes sociales privées de tout droit politique, qui montaient à l'assaut du gouvernement aristocratique, sous la conduite de De Luc; ils emportaient quelques bastions, mais non pas la place elle-même. Des pasteurs et des professeurs osaient exprimer en chaire leurs convictions. Burlamaqui,

professeur de droit, affirmait l'égalité de tous les hommes dans la société naturelle et la souveraineté de tous les citoyens dans la société politique, et c'est au milieu de ses auditeurs que grandit J.-J. Rousseau. Turretin et Vernet s'élevaient contre le rigorisme de l'orthodoxie qui brandissait sans cesse ses « Formules », ainsi que les foudres de sa censure; ils osaient professer qu'il existe une « religion naturelle » et afficher leur « indifférentisme » en matière confessionnelle; mais ils restaient Genevois et originaux malgré tout; hostiles tout à la fois à l'athéisme, au piétisme, cette religiosité que Zinzendorf essaya d'implanter à Genève et au « papisme », en bons fils spirituels de Calvin. Des savants enfin, notamment le médecin Tronchet et le naturaliste Trembley — ce dernier ayant l'honneur d'avoir signalé l'existence du « polype » dans l'échelle des êtres — fournissaient des armes aux défenseurs de l'idée de progrès, de la thèse évolutionniste, et s'en faisaient gloire.

Bref, une ville fière, parfois pudibonde et mesquine, attachée à l'esprit et même à la lettre du calvinisme, mais prenant, d'autre part, la tête du mouvement intellectuel dans le premier tiers du XVIIIe siècle, naturellement sous la direction des rois du moment, des philosophes anglais. Et à ce propos on notera les séjours que firent en Angleterre les Burlamaqui, Turretin, Vernet, Tronchin, Bonnet un peu plus tard. On reprochera, d'ailleurs, aux intellectuels genevois de ce temps de tenir en médiocre estime le sentiment en général et la littérature en particulier, qu'ils réputaient passe-temps frivole : ils étaient de « bonnes têtes », mais non des hommes.

Le pays de Vaud formait un contraste avec Genève. D'abord par le tempérament. A Lausanne, on aimait causer et s'assembler dans les salons, tandis qu'à Genève on ne se plaisait qu'à disserter. A Lausanne, la vie de société, condition, puis à son tour reflet de la littérature, était fort développée; aussi les étrangers trouvaient-ils accueillant et plaisant le milieu de Lausanne. Le pays de Vaud produit le Dezaley et le Vaudois aime le Dezaley; il est gai, jovial même; la principale fête du pays n'est-elle pas cette fête des vignerons qu'on célèbre encore avec magnificence? N'allez pas demander à ces Vaudois la gravité assez triste des Genevois. Relisez plutôt la *Nouvelle*

Héloïse et voyez quels traits Jean-Jacques donne à Claire d'Orbe, la Vaudoise.

Autant le Genevois se défie du sentiment, autant le Vaudois montre de penchant pour le mysticisme religieux. Zinzendorf qui ne réussit guère à Genève recruta des disciples en pays de Vaud ; et ce n'est pas pur hasard si le quiétisme catholique et le piétisme protestant, parents et parfois alliés, s'établirent à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle sur les deux rives du lac, l'un à Évian, l'autre à Lausanne; ils fraternisèrent souvent, voyant sans émoi une madame de Warens passer de l'un à l'autre.

Contraste aussi au point de vue politique. Genève est une république indépendante, le pays de Vaud encore un « sujet » des Excellences de Berne, et un sujet durement traité. Le Vaudois, né frondeur, se vengeait de l'oppression qu'il subissait par les saillies de sa verve, à la façon des vignerons tourangeaux de Paul-Louis Courier. Parfois aussi il se fâchait et ses colères étaient terribles; la révolte du major Davel en 1723 présage les excès que l'époque révolutionnaire commettra dans ce riant pays.

C'est pourtant un Bernois qui est, à l'époque qui nous intéresse, le meilleur truchement de l'âme vaudoise; c'est par Béat de Muralt que le pays de Vaud contribue, en ce temps-là, au mouvement intellectuel.

*
* *

Berne jouissait d'une situation privilégiée dans la Confédération, tout à la fois au spirituel et par l'influence politique. L'étendue de son territoire, la valeur et la compétence de son administration et de sa diplomatie, formées avec soin grâce au « Petit État », lui assuraient une place prépondérante. Et, d'autre part, sa position géographique en faisait, en quelque sorte, l'agent de liaison entre les Suisses romands et les Suisses alémanniques. Béat de Muralt et Haller, deux Bernois, écrivaient, le premier en français, le second en allemand; leur action commune put ainsi s'exercer sur l'ensemble des Confédérés.

Par une tendance assez rare chez les Bernois, Béat de Mu-

ralt est inféodé au piétisme, en quoi il se rapproche précisément des Vaudois[1]. Inutile, au surplus, de chercher des traits originaux dans son piétisme. Signalons seulement son mépris de la science et son hostilité pour les savants, gens qu'il tient même pour dangereux. Seule importe l'étude de la théologie; le seul objet de nos soins doit être le salut de notre âme. D'où les déclamations contre la science; on les retrouve, et violentes même, jusque dans les *Lettres sur les Anglais et les Français,* notamment dans l'édition de 1747, celle que dévora J.-J. Rousseau.

Dans ces *Lettres*, Muralt avait mis le meilleur de sa pensée et exposé sa thèse générale : thèse simple, naïvement simple. Les Suisses d'antan étaient des parangons de vertu; dans leur candeur, ils ne connaissaient que des plaisirs honnêtes, ils avaient le culte de l'indépendance; ils étaient francs dans leur langage, rudes à la bataille. Bref, tous des Guillaume Tell. Leurs descendants ne devraient songer qu'à les imiter; mais, hélas! ils ne visent qu'à singer l'étranger. Encore s'ils choisissaient leurs modèles parmi les meilleurs des étrangers! s'ils ne préféraient les Français aux Anglais! Ces derniers ont du bon sens et savent raisonner. Ils aiment la nature. Ils sont protestants et de tempérament républicain, encore qu'ils s'accommodent d'un gouvernement monarchique, plus monarchique d'apparence que de fait. Ils sont, eux, des hommes vraiment libres, s'étant affranchis du joug que les femmes font subir aux hommes en France par la vie de salon et la galanterie. Et Muralt de brosser un sombre tableau des Français, entendez surtout des courtisans qu'il avait pu observer à Versailles comme officier dans un régiment suisse : peuple mal élevé, ignorant, vaniteux, dévergondé. La vertu n'est ici de mise qu'au théâtre, dans les pièces de Corneille et de Racine. Et dire que ces Français servent de modèles aux jeunes patriciens bernois qui accourent à Versailles! Pourtant Muralt ne désespère pas de les ramener au bon sens, de les corriger de leur vice, principale cause de la décadence morale et politique qui se constate dans la Confédération.

D'abord publiées à l'insu de l'auteur, puis officiellement en

1. Cf. P.-M. Masson, *la Formation religieuse de Rousseau.* Paris, 1916.

1725, les *Lettres* eurent un grand succès. Bodmer, de Zurich, adressa ses félicitations au Bernois. Haller, compatriote de Muralt, s'en inspira et enfonça le même clou.

A. de Haller appartenait lui-même, il est vrai, à une famille patricienne. Mais il n'était pas de cette jeunesse entichée de Versailles. Ses études scientifiques, qui lui vaudront bientôt une réputation européenne, l'avaient fort élevé au-dessus des préjugés de son milieu, si fort même que l'atmosphère de Berne vint à lui peser. Ne s'est-il pas évadé de sa patrie... en attendant d'y rentrer par le chemin de Canossa? Mais où porte-t-il alors précisément ses pas? Non vers la cour de France, mais vers Gottingue, la savante petite université d'Allemagne, morne et austère. Il ne quitta pas Berne sans décocher quelques flèches de Parthe aux patriciens bernois : ses satires sur *la Corruption des mœurs* et *l'Homme du siècle*, écrites en 1732 et 1734. Ces poèmes à eux seuls ne vaudraient pourtant point à leur auteur une mention dans notre étude; nous y retrouvons les idées de Muralt exprimées en vers médiocres et mises dans la bouche de froids pantins, ces Rusticus (« l'Helvète parfait ») et ces Pomponius (« le libertin de Versailles ») dont Haller était naïvement fier.

Le poème des *Alpes* est, au contraire, une œuvre originale et fortement sentie, et qui exerça de l'influence sur les contemporains. Ici Haller parle de choses vues : il a fait un véritable voyage de découverte dans les Alpes. A peine rentré à Berne, il se met d'enthousiasme à la composition de son poème, puis, malheureusement, s'acharne quatre ans à ce travail et ne termine qu'en 1732 cette œuvre pourtant courte. Aussi sent-elle l'huile : trop de soin; trop de science aussi et trop de descriptions scientifiques avec des notes explicatives. Il y a également des banalités, notamment des complaintes sur « les neiges d'antan », sur l'âge d'or. Mais enfin une nouveauté essentielle : de toutes les forces de son âme Haller prend possession de ses Alpes, du massif montagneux qui forme le cœur de sa Suisse. Non content d'en étudier la géologie, il chante les glaciers en poète. Il hume l'âpre senteur de la gentiane. Il parle avec amour du bouton d'or et de ses vives couleurs. Il s'arrête longuement devant une cascade

mugissante. Il escalade une hauteur, tout ému à la pensée qu'il pourrait manquer le lever du soleil...

Le genre, le poème descriptif, était d'origine anglaise et Haller a dû en recueillir la tradition des Pope et des Thomson eux-mêmes, ayant fait un séjour en Angleterre, comme maint compatriote. Et pourtant, le fait d'avoir importé le genre en Suisse, d'avoir reçu le titre de « Pope allemand » que lui décerna Fréron sans sourciller, ne constituait pas à ses yeux son principal mérite. Il était surtout fier de faire connaître leur patrie aux Suisses, contribuant ainsi à former l'esprit national et l'union spirituelle entre Confédérés.

Aussi Haller fut-il plus sensible aux compliments qu'il reçut de Suisse qu'à ceux venus de Paris. L'attitude de Bodmer lui importait. Plus le tempérament, l'esprit de jalousie « cantonale », l'absence de relations personnelles semblaient éloigner le Zurichois Bodmer — un pur littérateur — du Bernois Haller — un savant — et plus les éloges que le premier décernait au second avaient de poids. Enfin on commençait donc à se sentir les coudes entre intellectuels en Suisse! Enfin la communauté des aspirations « patriotiques » rapprochait, en dépit de mainte divergence, un Bodmer et un Haller! Et voilà même que Bodmer, devant l'hostilité d'une partie de la Suisse, prenait publiquement, en 1734, la défense des *Alpes* dans l'opuscule intitulé *Caractère de la poésie allemande*.

* * *

Critique littéraire avant tout, Bodmer porta, lui, son effort sur un autre point. Il tenta de créer en Suisse un public pour les Muralt et les Haller, un public qui communiât avec eux, avec d'autres encore, dans les vues « patriotiques ». Tâche modeste en apparence, mais précise et urgente. Aussi Bodmer a-t-il, durant cette période, écrit en dialecte alémannique, non en langue littéraire. Il s'adressait à ses compatriotes, n'est-ce pas? Et comme l'élite romande entendait l'allemand, il exerça de l'influence jusqu'en Suisse romande.

Dès l'abord, il faut associer le nom de Breitinger à celui de Bodmer : tempéraments fort différents, souvent même opposés, mais formant des couleurs complémentaires. Bodmer est

un esprit vif, fougueux, mais versatile, Breitinger un esprit exact, approfondissant les questions que son ami effleure à peine, le forçant à préciser sa pensée, le modérant aussi. Breitinger retenait sûrement quiconque avait une fois pénétré dans son intimité; mais peu de gens, surtout parmi la jeunesse, le recherchaient. Bodmer était plus séduisant, en dépit de son caractère peu aimable et autoritaire; c'est vers lui que se dirigeaient les regards; c'est vers sa maison, si heureusement située au-dessus du lac, que monteront bientôt des théories de disciples.

A vingt-trois ans, Bodmer ouvre une sorte de club destiné à favoriser les « études suisses » et il lui donne un organe, la revue qu'il intitule *Discours des peintres*. De jeunes artistes réunis dans un atelier échangent des idées; l'un d'eux rédige les propos tenus : voilà la fiction dont usent Bodmer et Breitinger pour exprimer leurs théories. Le volume contient quatre-vingt-quatorze articles ou *Discours*, dont ils ont eux-mêmes écrit, séparément ou bien en collaboration, le plus grand nombre. Ils se proposent comme modèle le fameux *Spectator*, que Bodmer avait découvert en 1711, durant son séjour à Genève.

Le premier *Discours* nous fait connaître leur programme qui se rapproche fort — on pouvait s'y attendre — des idées qu'exprimaient les philosophes anglais de l'époque; on ne s'intéresse guère qu'à l'homme, « animal sociable »; on se place sur le terrain de la philosophie et de la morale pratiques; on prétend apporter le bonheur à l'individu et à l'humanité entière.

Pourtant ce programme renferme, par surcroît, des déclarations qui ne se lisaient point chez les Anglais; il nous fait connaître les desseins « patriotiques » des jeunes Zurichois. D'abord ils entreprennent une enquête sur les mœurs en Suisse. Ils s'inquiètent, en effet, de l'influence croissante des mœurs françaises : ne voit-on pas la jeunesse de Zurich s'adonner aux plaisirs du jeu, du tabac, de la danse? Ne porte-t-elle pas l'épée à la française? Quel contraste entre les Ostiaques — entendez : les étrangères à la mode — et les simples et pures Helvétiennes qu'on peut encore parfois rencontrer dans les campagnes! Et nos auteurs de reporter na-

turellement leur pensée vers l'âge d'or, vers le temps des Guillaume Tell et des Winkelried... D'ailleurs, comme ils sont jeunes, qu'ils sentent en eux la fougue réformatrice de la jeunesse, qu'ils partagent, d'autre part, avec le siècle les tendances rationalistes, ils demeurent optimistes, sont convaincus de la vertu de l'éducation, de la possibilité d'une réforme des mœurs et sont fermement décidés à y travailler, ne mettant pas en doute le succès. Et certes, c'est là un premier point, positif et exactement suisse, dans le programme des *Discours*. Mais voici le deuxième, non moins suisse : nous voulons parler de la théorie que formulent Bodmer et Breitinger sur le « devoir helvétique » et qui dépasse leurs vues, fameuses autant que banales, sur les analogies de la peinture et de la poésie.

L'idée neuve et féconde qui nous intéresse, en effet, et qu'exprime Bodmer dans une lettre de 1720, encore plus clairement que dans les *Discours*, c'est l'idée du rôle que la Suisse doit jouer comme médiateur intellectuel entre la France et l'Allemagne. N'est-ce pas là affirmer d'éclatante façon que la Suisse a sa place propre en Europe? N'est-ce pas là réveiller en chaque Suisse la fierté du nom suisse, ranimer chez les Confédérés la conscience d'une vie spirituelle commune à tous, la conscience qu'il existe une nation suisse? Dessein éminemment « patriotique » — au surplus —, et qui déborde le cadre des théories esthétiques.

Les compatriotes de Bodmer et de Breitinger étaient malheureusement peu préparés à recevoir ces idées, encore moins à assumer le noble rôle que leur réservaient les deux Zurichois. Aussi la revue des *Peintres* n'eut-elle qu'une existence éphémère : à peine deux années! Assurément les « Peintres », pédants, souvent lourds imitateurs du *Spectator*, moraliseurs incorrigibles, avaient en quelque sorte défié les dieux et provoqué eux-mêmes leur chute; mais l'indifférence de ce public dont les deux amis entreprenaient précisément l'éducation fut encore la principale cause de l'insuccès de leurs *Discours :* hélas! combien la Suisse alémannique vit mourir de jeunes revues à cette époque, et pour le même motif!

La versatilité même de son esprit rendait Bodmer moins que d'autres accessible au découragement. Nullement affecté

par l'échec de sa revue, il s'attela bientôt à d'autres besognes, non sans garder son point de direction, travaillant toujours à l'union spirituelle entre Suisses. Il se fit historien, il ramena l'attention des Suisses sur leur histoire nationale, il exposa les liens qui avaient uni les Confédérés dans le passé, se demandant pourquoi des liens analogues ne les uniraient point aujourd'hui. Il fonda une *Bibliothèque helvétique*, collection de textes en partie inédits, pour laquelle il chercha des collaborateurs aussi bien en Suisse romande qu'en Suisse alémannique.

Sa traduction de Milton, elle-même, fut avant tout le mani feste d'un « patriote ». Assurément la fameuse Préface intéresse aujourd'hui pour la seule esthétique nouvelle qu'elle renferme. Mais le traducteur et les lecteurs suisses du Milton en allemand voyaient en premier lieu dans le poème anglais l'œuvre d'un protestant et d'un républicain, très propre à contrebattre l'influence des classiques français; c'était donc encore suivre le sillage des Muralt et des Haller que de mettre les Suisses à même de lire le *Paradis perdu;* et, pour bien montrer qu'il s'adressait surtout à ses compatriotes, Bodmer avait d'abord écrit sa traduction en dialecte alémannique.

Bien qu'isolés, les efforts des Genevois, Bernois et Zurichois furent loin d'être stériles. Ils reçurent des encouragements de différentes parts. Les Suisses alémanniques furent particulièrement sensibles à ceux qui leur vinrent de Neuchâtel. Ce pays est de langue française; il avait été arbitrairement séparé de la Confédération en 1707 pour l'amour du roi de Prusse. Et voici que des Neuchâtelois proclament en 1734 dans le *Mercure suisse*, fondé deux ans auparavant, qu'il existe une nation suisse dont ils restent membres en dépit de la séparation politique. Les différences de race et de langue n'empêchent pas les Confédérés de former une seule et même nation; mais les liens nationaux sont actuellement fort relâchés; il importe de les renforcer. Pour sa part, le *Mercure suisse* y travaillera de toutes ses forces, affirme l'article de 1734; dès maintenant il ouvre un concours pour que soit composée une histoire abrégée de « l'esprit suisse ». Et le *Mercure suisse*, qui — lui — aura longue vie, ne cessera de s'intéresser aux manifestations intellectuelles qui se produiront,

aussi bien en Suisse alémannique qu'en Suisse romande, — aux travaux de Bodmer, de Haller, de Seigneux de Correvon, plus tard aux idées de J.-J. Rousseau.

La période suivante — qui va de 1740 à 1762 environ — accentua le progrès. Maintenant les bonnes volontés se groupèrent, comme la limaille de fer autour des deux pôles électriques; les deux pôles, c'étaient Bodmer et J.-J. Rousseau; leur renom fut tel en Allemagne et en France qu'il fit renaître en Suisse, dans l'élite intellectuelle, le sentiment de fierté qu'avaient autrefois éprouvé les vainqueurs du Téméraire...

*
* *

Bodmer et Breitinger n'avaient pas cessé de vivre dans l'intimité depuis leurs premières armes, depuis les *Discours des Peintres;* le second avait toutefois une vie plus effacée, professeur dévoué à ses élèves. C'est encore en commun qu'ils menèrent le combat contre Gottsched, le prince des lettres en Allemagne, et qu'ils remportèrent une victoire d'importance capitale pour notre étude.

Cette bataille littéraire ne doit point, d'ailleurs, nous faire oublier que les deux Zurichois s'étaient, dans le même temps, passionnés pour l'étude du moyen âge et qu'ils avaient tiré de leurs patientes recherches des conclusions remarquables.

En 1738, Bodmer apprend l'existence à Paris d'un manuscrit contenant des textes du *Minnesang*, la poésie lyrique en Allemagne au moyen âge. Il n'a point de repos qu'il n'ait fait venir le précieux manuscrit à Zurich. Là, Breitinger l'étudie longuement avant d'en imprimer, en 1748, des extraits assez copieux. Bodmer, cependant, consacre, entre 1743 et 1749, trois études à la « poésie souabe », celle de la brillante période littéraire à laquelle présidèrent les empereurs souabes. Témoigner une aussi vive affection pour l'époque « gothique », était déjà méritoire au XVIIIe siècle. Mais Bodmer fit mieux encore : par une hardie construction, il annexa, pour ainsi dire, la poésie souabe, que dis-je? toute la poésie allemande du Moyen âge, à la Confédération helvétique. Tant d'audace l'effraya lui-même; avant de faire connaître sa thèse au public,

il la soumit à Seigneux de Correvon, le Lausannois ami des lettres. Ce dernier approuva les idées du Zurichois : nouvelle manifestation du rapprochement intellectuel entre la Suisse romande et la Suisse alémannique.

La Suisse, déclare Bodmer, joua un rôle prépondérant en Europe, au Moyen âge. Elle en fut non seulement le centre géographique, mais aussi le centre intellectuel ; non seulement les armées impériales la traversèrent en descendant sur l'Italie, mais les civilisations germanique et latine s'y rencontrèrent et s'y mêlèrent. Premier exemple : la poésie lyrique. Et Bodmer de s'évertuer à établir les affinités du « lyrisme souabe » avec la poésie provençale. Or, remarque-t-il, cette parenté ne pourrait pas exister entre eux, si le lyrisme souabe n'avait été, en somme, l'œuvre de Suisses alémanniques, comme vient enfin de le prouver le manuscrit de Paris, collection de poésies de Hadlaub, qu'a recueillies Manesse, tous deux de Zurich ! Grande hardiesse que de réduire l'Allemagne à la Souabe, à l'Alémanie, comme dit Bodmer, puis de proclamer Zurich la capitale intellectuelle de l'Alémanie ! Donc la Suisse alémannique fut le berceau de la poésie souabe. La Suisse romande fut, d'autre part, celui de la poésie épique qui fleurit au moyen âge en Allemagne. Bodmer sent bien que l'affirmation est encore plus contestable pour le poème populaire des *Nibelungen* que pour la poésie savante ; il fait donc porter tout son effort sur le premier. Les Burgondes ne sont-ils pas les héros du poème, les Burgondes qui habitaient la Suisse romande ? L'œuvre entière ne présente-t-elle pas les caractéristiques à la fois des civilisations germanique et latine ? Aussi le cœur du Zurichois frémit-il de contentement et d'orgueil quelques années plus tard, en 1755, quand la découverte du précieux manuscrit des *Nibelungen*, dans un château de Suisse, vint apporter au moins un semblant de confirmation à sa thèse. Et peu importe ici que Bodmer ait, par un zèle intempestif, publié incontinent des extraits du poème qui prouvent son incompétence. L'essentiel est pour nous qu'en ouvrant cette voie nouvelle, il ait su donner aux Suisses la conscience de leur originalité et de leur rôle, capital à ses yeux, de médiateurs dans l'Europe spirituelle.

Que, dès lors, les Confédérés possèdent également un lan-

gage original, qu'ils songent à cultiver et à défendre leur dialecte, n'a rien d'étonnant, est même chose tout à fait naturelle. Et les deux amis de Zurich ne s'en font pas faute. Déjà les *Peintres* avaient lancé des imprécations contre les Suisses qui rougissent de leur dialecte. Maintenant Bodmer et Breitinger nous montrent ce dialecte à l'honneur : n'était-il pas tout simplement la langue littéraire du Moyen âge allemand? n'est-il pas encore simplement cette langue conservée dans sa pureté? Et ils convient les Confédérés, en 1754, à élever un monument impérissable à leur dialecte; ils rêvaient déjà d'un *Schweizerisches Idiotikon!*

A ces ardents apologistes du dialecte suisse, les adversaires font remarquer la diversité des parlers suisses; lequel adopter comme modèle? lequel fut l'allemand littéraire du Moyen âge? Les malins observent, de plus, que Bodmer et Breitinger n'enseignent point d'exemple, bien au contraire. Après avoir écrit en dialecte leurs premiers ouvrages, ils l'abandonnent maintenant pour l'allemand littéraire. Mieux encore : les voilà transcrivant leurs premiers écrits en allemand littéraire, le *Milton* d'abord, puis les *Discours* en 1746. Nécessité tactique, répliquait Bodmer. Lui et son ami étaient alors en pleine guerre contre Gottsched. Celui-ci écrivait l'allemand littéraire, était ainsi en contact avec l'élite intellectuelle de l'Allemagne entière. Devraient-ils donc, eux, les Zurichois, continuer la polémique en dialecte, en un langage que l'élite ne comprenait pas toujours? Quelles misérables chicanes, gémissait Bodmer, vaniteux et rancunier, jusqu'en 1758! Qu'il est triste de me voir « nouveau Christophe Colomb », incompris de mes compatriotes, qui méconnaissent la valeur de mes hardies explorations et de mes découvertes!

Pourtant Bodmer et Breitinger savourèrent la joie du triomphe sur un autre terrain : ils vainquirent Gottsched, le « roi de Leipsig ».

D'abord ses disciples dociles, Bodmer et Breitinger, que l'opinion publique désignera simplement par le terme de « les Suisses », avaient collaboré aux *Beiträge*, non sans marquer une indépendance croissante. L'avènement de Frédéric II rendit le conflit inévitable. Entiché de la littérature et de l'esprit français, le roi de Prusse reconnaissait, en quelque sorte,

officiellement la royauté littéraire de Gottsched, champion des classiques français. Il acheva de rendre insupportable le tyran de Leipsig. Dès 1740, les Suisses ouvrirent les hostilités en accusant Gottsched publiquement de falsifier les textes. L'autre répliqua dans son compte-rendu de l'ouvrage que Bodmer et Breitinger avaient composé sur le *Merveilleux*.

Avec quelle passion l'on suivait en Suisse les péripéties de la lutte que menèrent désormais « les Suisses » contre Gottsched! Quelle fierté l'on concevait de leurs victoires, ainsi que des hommages que venaient rendre au « patriarche » Bodmer les pèlerins d'Allemagne, les Klopstock, les Wieland et tant d'autres moins illustres! Alors on se sentait à Zurich, à Berne, à Bâle, fier d'être Suisse. Et les liens entre Confédérés étaient renforcés par les émotions et les joies communes.

Au surplus, le malin Bodmer savait soigner sa réputation et s'entendait à tirer parti de ses gens. Il avait en Allemagne un représentant en quelque sorte officiel : Sulzer, son compatriote, fort bien introduit à Berlin, parlant français aussi bien qu'allemand, se posant en Mécène, bref, ayant toutes raisons de plaire au roi de Prusse qui en avait fait un « professeur » en 1747. C'est Sulzer qui avait expédié Klopstock à Zurich aux frais de Bodmer, notez le point. Il en avait été de même pour Wieland, mais, cette fois, Sulzer avait d'abord procédé à une enquête serrée, certaines déclarations du jeune homme ne lui inspirant pas confiance. Une fois Wieland installé dans la maison même du « patriarche », ce dernier prétendit utiliser sa plume, et de toutes manières : à la fois dans la polémique contre Gottsched et pour la composition d'épopées bibliques. *Inde irae!* En outre, Bodmer s'était assuré de nombreux concours en Suisse alémannique, notamment à Saint-Gall, à Bâle, à Berne où Henzi était son correspondant fougueux et un peu compromettant. Enfin un Zurichois, l'actif pasteur L. Ustéri, était chargé des relations avec la Suisse romande : grand épistolier comme son patron, cultivant des correspondants et correspondantes tels que M^{lle} Bondeli, M^{lle} Curchod, J.-J. Rousseau, entretenant les rapports avec Seigneux de Correvon, le Lausannois que nous connaissons, homme précieux à raison de ses relations européennes.

Et ainsi, de toutes les façons, Bodmer a fortement resserré

les liens qui unissaient entre eux ses compatriotes, réveillé en eux le sentiment de « fierté nationale », acheminé les Confédérés vers l'unité spirituelle. Peut-être, cependant, J.-J. Rousseau a-t-il encore plus fait, par sa gloire et par l'éclat même de ses démêlés avec sa patrie, sans travailler directement — lui — à une tâche étroitement « patriotique ».

Avant de passer au Genevois, nous devons pourtant rappeler les noms de deux Suisses alémanniques, éclipsés par les encombrantes personnalités de Bodmer et de J.-J. Rousseau : ce sont ceux de Haller et de S. Gessner. Nous avons vu le premier partir pour Gottingue. Il y enseigna dix-huit ans avec succès; il acquit une réputation européenne; directeur des *Annales scientifiques de Gottingue*, il fut en relations avec le monde savant de toute l'Europe. Son poème des *Alpes* n'en pouvait être que plus apprécié en Allemagne, et, par ricochet, il le fut aussi en France à la suite de la traduction de 1749. Salomon Gessner, de son côté, disciple de Bodmer et de Sulzer, connut, en 1756, la gloire soudaine avec ses *Idylles*, plus renommées encore en France qu'en Allemagne, sur la recommandation de J.-J. Rousseau.

Par un hasard singulier, ce fut Haller qui, à son tour, introduisit le Genevois en Suisse alémannique; mais cette fois il s'agissait d'une recommandation à rebours. Rentré à Berne, conquis par le milieu patricien, Haller fit montre d'un zèle de néophyte en réfutant sans délai, mais aussi sans éclat, le *Discours* où J.-J. Rousseau attaquait furieusement les sciences et les arts.

*
* *

Il n'entre pas dans notre dessein de prouver qu'il existait des affinités spirituelles entre J.-J. Rousseau et sa patrie, la petite et la grande, Genève et la Confédération : le travail est fait, et bien fait[1]. Recherchant comment et en quoi le Genevois a pu contribuer au resserrement des liens spirituels entre Suisses, nous sommes cependant amenés à effleurer le sujet. Eût-il, en effet, exercé l'influence considérable que l'on sait, s'il n'avait pas partagé le tempérament et la plupart de ses

1. Cf. G. Vallete, *J.-J. Rousseau genevois*. Genève, 1910.

idées avec ses compatriotes? Et, inversement, n'a-t-on pas parfois exagéré cette influence, lui attribuant le mérite d'avoir lancé dans le grand public telle idée qui déjà circulait dans sa patrie? Assurément.

Prêcher, prétendre « instruire » le lecteur et le corriger, quel Suisse, alémannique ou non, ne le faisait? est-il besoin de rappeler les noms de Muralt, Bodmer et Lavater? Porter un vif intérêt aux affaires publiques, avoir le goût de la « politique », n'était-ce pas précisément l'une des caractéristiques des Confédérés, de ces démocrates de vieille roche? et comment les tendances générales du XVIII[e] siècle n'auraient-elles pas encore renforcé ce goût traditionnel chez ces gens fort attachés à leurs petites démocraties au milieu de l'Europe monarchique? Avoir enfin le sens religieux, le souci inné des problèmes religieux auxquels on donne de préférence des solutions spiritualistes, n'est-ce pas la tendance qui nous frappe peut-être le plus, surtout nous autres Français, quand nous cherchons à comprendre le tempérament des Suisses au XVIII[e] siècle?

Aussi constatons-nous sans surprise que ces compatriotes de Rousseau s'intéressent surtout dans ses ouvrages aux théories pédagogiques et aux idées religieuses ou politiques. Par contre, ils restent insensibles aux hymnes magnifiques que Jean-Jacques entonne en l'honneur de la nature, sur les bords du Léman ou dans la forêt de Montmorency. Rien d'étonnant à cela; rappelons-nous combien peu le chantre des *Alpes* possédait lui-même le « sentiment de la nature ». Ce n'était pas là monnaie courante en Suisse au XVIII[e] siècle. Il n'en allait pas de même des idées pédagogiques et religieuses. Ici Rousseau avait en Suisse des devanciers dont il se contentait souvent d'habiller les pensées de sa prose magnifique, subtile et ardente.

La Suisse venait de lire en allemand ou dans la traduction française donnée dès 1758 le programme de pédagogie révolutionnaire que le jeune et fougueux Wieland rédigea sous l'inspiration de Bodmer : foin de la méthode scolastique dans l'enseignement, foin de la science pédantesque et vide! Vivent les méthodes concrètes! A bas les œillères, l'enseignement borné, la discipline triste et rigide dans les col-

lèges! Laissez la saine nature agir dans l'enfant! Qu'elle en dirige, seule, l'instruction et l'éducation! Qui ne croit lire d'avance l'*Émile?* Qui ne retrouve dans ce programme le ton de l'*Émile* et les idées qu'y défend Jean-Jacques, celles-là même que défendra demain, que prétendra appliquer Pestalozzi, de Zurich?

Et Zurich avait, avant la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, également mis en circulation les doctrines religieuses chères au Genevois. Julie en mourant, le Vicaire savoyard dans son *Sermon*, tiennent à peu près le langage du théologien J. J. Zimmermann. Et bientôt parleront de même deux autres théologiens de Zurich, J. J. Hess et Lavater. D'ailleurs, les idées de ces derniers prendront corps de doctrine sous le nom de « biblicisme », cette forme originale et proprement suisse du rationalisme religieux, qui ne se contente pas de démolir, mais s'attache aussi à rebâtir, qui se hâte de rétablir sur les ruines d'un dogmatisme réputé suranné une digue contre l'athéisme. Zimmermann et les « biblicistes » ne sont pas moins que Julie et le Vicaire savoyard attachés au « christianisme », à ce qu'ils pensent être le christianisme! Ah! ils se fâchent très fort, comme le Vicaire savoyard, comme Jean-Jacques lui-même, tout ballotté qu'il est entre catholicisme et protestantisme, quand on suspecte leur « christianisme »!

Tentera-t-on cependant d'opposer Jean-Jacques à ses compatriotes en raison de tendances piétistes plus marquées chez lui? Assurément il a hanté les piétistes, surtout Muralt et Marie Huber. Assurément Julie affiche durant sa vie des sentiments dont elle fait honneur à cette dernière... Mais ne voyons-nous pas la même Julie se rétracter solennellement, à son lit de mort, de ses « erreurs piétistes » et rentrer ainsi, en quelque sorte, dans la tradition suisse? Et, en définitive, ce n'est pas la sympathie pour les doctrines, mais plutôt l'aversion pour le temps présent, le rêve chimérique d'un retour vers l'âge d'or qui attirent Jean-Jacques vers le piétisme. Et encore n'avait-il nullement le souci de situer, comme fait le piétisme, l'âge d'or aux temps de la primitive église. Il cite, remarque-t-on, deux fois Muralt dans sa Lettre à d'Alembert, mais n'eût-il pas pu citer aussi bien Haller, auteur de satires contre le temps présent, poète des *Alpes*, Haller qui

n'avait rien d'un piétiste et qui représentait simplement l'opinion moyenne en Suisse à l'époque?

Rousseau n'obéit pas moins à la tradition suisse, n'est pas moins le porte-parole de l'opinion suisse quand il expose ses théories sur l'organisation morale et politique de la cité : des conceptions protestantes, puritaines même, et franchement démocratiques. D'abord il insiste sur l'urgence de réformer les mœurs et il croit à l'efficacité des lois somptuaires à cet effet. Il approuve, par conséquent, celles qu'ont édictées les villes de la Suisse alémannique et Genève, proscrivant à peu près indistinctement tous les plaisirs, surtout la danse et le jeu, contraignant les habitants à assister au prône... Mais la « Rome protestante » avait tenu à faire encore davantage; elle avait mis son point d'honneur à ne pas laisser pénétrer dans ses murs le théâtre, réputé une école de corruption pour les mœurs. Et Jean-Jacques de défendre avec éclat contre Voltaire la thèse des puritains de Genève, et de crier haro, à l'occasion de la comédie de Molière, sur tous les plaisirs « parisiens » et sur la « vie de société »; de mettre au pilori la « Parisienne », d'exalter par contre la Vaudoise... Et assurément les souvenirs personnels — affronts reçus des Parisiennes, amour partagé pour M^me^ de Warens (on peut remarquer qu'il encense la Vaudoise, non la Genevoise) — se mêlent aux déclarations « patriotiques ». Et même la thèse n'aurait point, sans les souvenirs personnels, cette allure brillante; mais le fonds même en est rien moins qu'original : des réminiscences de Haller, des passages à peine démarqués de Muralt, des tirades qui traînaient alors un peu partout en Suisse.

Les mœurs une fois réformées, assises désormais solides, comment allons-nous édifier la cité, l'état? Qui ne sait que Jean-Jacques s'inspire sur ce point directement, ouvertement, des modèles de sa patrie, ainsi que de la Confédération helvétique? Entendez-le proclamer, avec une crânerie non exempte de coquetterie, proclamer malgré Louis XV et malgré Frédéric II, souverain de Neuchâtel, que la souveraineté appartient dans l'état, non au monarque, mais au peuple, même si le peuple estime convenable de déléguer sa souveraineté aux « meilleurs », comme fait Genève, type de « l'aris-

tocratie élective », Genève, dont Jean-Jacques approuve la constitution sans réserve, et jusque dans ses déformations. Entendez encore Rousseau affirmer, inlassable, la supériorité des petits États sur les grands, invitant d'ailleurs les petits États — et les « Cantons » suisses ne sont-ils pas des modèles de petits états? — à se liguer en une Confédération qui les rendra invulnérables. A coup sûr, la Confédération helvétique avait ses imperfections qui n'échappaient point à l'observation de Jean-Jacques; mais elle avait à ses yeux le mérite d'exister en fait, de vivre, de s'enorgueillir d'un long et honorable passé, à défaut d'un présent glorieux. Déjà l'auteur du *Contrat social* voyait par la pensée l'Europe entière confédérée à la mode helvétique... Et les Suisses de se rengorger naturellement à la lecture des éloges décernés aux paysans d'Appenzell, excellents administrateurs directs de la chose publique, et généralement aux descendants des Tell, des Winkelried et des vainqueurs de Morat. L'éclat du style, l'art de la dialectique, la fougue polémique faisaient oublier que la thèse reprenait en somme simplement les théories qu'enseignait Burlamaqui à Genève et qu'elle manquait d'originalité. Les qualités de forme étaient, d'ailleurs, propres à faire pénétrer jusque dans la masse les idées alors courantes parmi les intellectuels en Suisse, à créer une Suisse qui pût s'intéresser aux entreprises réalisatrices des « patriotes ». Aussi voyons-nous les bourgeois de Zurich, les patriciens de Berne et les Suisses alémanniques en général prendre le plus vif intérêt à l'homme, à son œuvre, à sa doctrine du « souverain » elle-même, dont ils étaient loin de soupçonner les conséquences.

Si Haller fut, en 1753, le premier à signaler Jean-Jacques à l'attention de la Suisse alémannique, et, nous l'avons vu, le fit en ennemi, Haller resta une voix isolée. Dès l'année suivante, Zurich et Berne suivaient avec une curiosité sympathique les incidents de ce séjour à Genève qui fit tout le bruit qu'avait souhaité Jean-Jacques et auquel rien ne manqua : ni cette étrange procession en bateau autour du lac, avec les De Luc, ni les cérémonies, amende honorable, abjuration solennelle du catholicisme, rentrée dans le sein du protestantisme et, par suite, réintégration dans la bourgeoisie de Ge-

nève, ni les interventions dans les luttes politiques de la cité, comme fait par exemple la dédicace « A sa patrie » du deuxième *Discours*, ni enfin — suprême effet théâtral — la dérobade finale, au moment même où ce fils prodigue semble si heureux de revenir au bercail, ce refus d'une fonction tranquille et indépendante qui l'aurait attaché à Genève, cette reprise de la vie errante... Non, rien ne manquait à ce séjour, aux faits et gestes du « citoyen de Genève », pour piquer la curiosité des Confédérés et même exciter leur sympathie. J. G. Zimmermann, de Brougg, près Zurich, fit beaucoup pour la gloire de Jean-Jacques : médecin, « philosophe » et, par surcroît, « hypocondriaque », comme l'on disait alors, ce loup alémannique était fait pour s'entendre avec le loup genevois. Dans son livre sur *la Fierté nationale*, en 1758, il sut parler avec émotion du *Discours sur l'inégalité* et en recommanda la lecture à ses compatriotes. Et la Suisse alémannique, pourtant lente à s'émouvoir, de suivre le conseil, de se mettre à lire furieusement les œuvres de Jean-Jacques dès leur apparition, comme le prouve le registre des prêts à la Bibliothèque publique de Zurich. Ces ouvrages sont tout de suite traduits en allemand, la *Lettre à d'Alembert*, par exemple, en 1761. On s'engoua de Julie, du Vicaire savoyard, des *Montagnons;* on dévora le *Contrat social*. On se prit de pitié pour la « victime » des aristocrates genevois et de Voltaire. Wegelin, de Saint-Gall, prit sa défense contre ses compatriotes dans deux petits dialogues. Les querelles genevoises suscitèrent des échanges intenses de correspondances; Bonnet, de Genève, et Haller exhalaient dans leurs lettres leur commune haine de Jean-Jacques; mais les amis du « persécuté » l'emportaient de beaucoup par le nombre et aussi par la fougue. Le plus piquant, c'est que Jean-Jacques ne soutenait guère le zèle de ses admirateurs alémanniques. Sans doute il était lui-même en correspondance avec Wegelin, J. J. Hess et L. Usteri. Mais il se plaisait à rappeler qu'il connaissait, de la Suisse alémannique, seulement le coin de Soleure et de Bienne et qu'il ne savait pas un mot d'allemand; il s'en faisait presque gloire, tout comme de l'hostilité des Bernois. Rien, cependant, ne put refroidir l'ardeur de ses amis d'Outre-Sarine. Et quand, chassé successivement de Genève, de Môtier et de

l'île Saint-Pierre, Jean-Jacques n'a plus en Suisse une pierre où poser sa tête, Usteri, le légat officiel de Bodmer, fougueux jeune homme, s'emploie à faire venir le proscrit à Zurich qui, affirmait-il, lui offrirait volontiers la bourgeoisie. Déjà il lui avait rendu visite à Môtier en 1764, Môtier, le lieu de pèlerinage, et déjà il lui avait dépeint Zurich sous les couleurs d'une nouvelle Salente ou, du moins, d'une ville toute disposée à devenir une moderne Salente — et cela, déclarait audacieusement Usteri, sous l'influence des écrits de Jean-Jacques. Zurich ne possédait-il pas un Wollmar en la personne du fameux Kleinjogg, le « paysan philosophe »? des Vicaires savoyards dans ses « biblicistes »? Zurich n'avait-il pas retrouvé les mâles vertus républicaines de ses aïeux? N'avait-il pas poursuivi de dénonciations hardies les baillis méchants et prévaricateurs, et même mis en fuite l'un d'eux, Grebel? Bref, Jean-Jacques n'avait qu'à paraître, et il ramènerait l'âge d'or sur les bords de la Limmat.

Les appels pressants d'Usteri ne se prolongent pourtant pas au delà de février 1765. Jean-Jacques y répondait fort mal, loup qui fut toujours jaloux de son indépendance et qui flairait partout le collier et la chaîne, loup qui devenait par surcroît hargneux à l'endroit de tout ce qui était Suisse. D'autre part, les *Lettres de la Montagne*, où la démagogie coule à pleins bords, appelant à l'insurrection les « représentants » genevois, inquiètent les Suisses alémanniques, au tempérament conservateur, et décillent les yeux à maint admirateur alémannique du *Contrat social*, qui s'était aveuglé sur les dangers des théories de Rousseau.

Il n'empêche qu'entre 1755 environ et 1765 Jean-Jacques contribua, lui aussi, à ranimer chez les Confédérés la flamme de la « fierté nationale », ne fût-ce qu'en leur donnant la fierté de ce glorieux compatriote. Bien que moins conscient du but national que n'était un Bodmer, bien que moins opiniâtre dans son effort, Jean-Jacques collabora avec les Suisses alémanniques à la formation d'une sorte d'âme commune à tous les Suisses.

Et son influence fut d'autant plus précieuse que cette décade — 1755-1765 — est précisément capitale pour l'histoire spirituelle de la Suisse. Le bon grain qu'ont semé les Muralt,

Haller, Bodmer, J.-J. Rousseau, lève en dépit du foisonnement de l'ivraie. Une petite phalange qui se recrute d'abord en Suisse alémannique décide de passer aux réalisations pratiques et fonde la « Société helvétique » qui doit travailler pratiquement à reformer l'union spirituelle en Suisse[1].

* * *

Ces réalisateurs sont assurément des hommes de second plan, mais leur rôle fut encore plus considérable que celui des « vedettes » dont nous venons de nous occuper. Ils étaient d'habiles vulgarisateurs et se trouvaient, par surcroît, plus près de la foule, portés par elle et s'en faisant, à leur tour, les porte-paroles. Aussi peut-on dire que la foule a confusément contribué à la fondation de la « Société helvétique ».

L'époque s'occupe avec passion de l'histoire nationale. Les collaborateurs que Bodmer avait groupés des différents points de la Suisse pour sa « Bibliothèque helvétique » et d'autres chercheurs encore continuent à publier de vieilles chroniques. Puis Tscharner ressuscite le passé en 1756 dans son *Histoire de la Confédération*, grâce à ces documents. La légende de Guillaume Tell redevient à la mode après une longue éclipse. Tell, champion de l'indépendance nationale, symbole des vertus helvétiques, est l'objet de trois publications en la seule année 1760 et J.-J. Rousseau se croit obligé de lui envoyer un coup de chapeau dans la *Nouvelle Héloïse*.

Pourtant, c'est l'année 1758 qui, dans la décade 1755-1765, mérite surtout de retenir notre attention. Elle voit paraître, outre la *Lettre à d'Alembert*, le livre de J. G. Zimmermann sur *la Fierté nationale* et les *Songes patriotiques d'un Confédéré sur un moyen de rajeunir la Confédération caduque*, manuscrit que Balthassar, de Lucerne, gardait dans son tiroir depuis quatorze ans et que publiait maintenant Iselin, de Bâle. Ainsi, de Genève, de Bâle, de Brugg, de Lucerne, bourgeois, fonctionnaires et patriciens, protestants et catholiques, tous rivalisaient de zèle.

Entre mille banalités, bonnes à répéter, d'ailleurs, pour les

1. Cf. G. de Reynold, *le Doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande*. Lausanne, 1909.

enfoncer plus sûrement dans les cerveaux suisses, J. G. Zimmermann exprime une idée alors moins répandue en Suisse, et qu'il emprunte à de nombreux prédécesseurs. Chaque nation a son tempérament, résultante de plusieurs forces, parmi lesquelles il faut citer le climat; le tempérament détermine, à son tour, la constitution politique de chaque nation. Avec son tempérament alpestre, si l'on ose dire, la Suisse ne peut avoir qu'une constitution démocratique et fédérative, comme elle la possède ou, plus exactement, comme elle l'a possédée aux temps glorieux, dans le passé. Et Zimmermann de développer ce thème avec passion et grandiloquence. Il termine par un ardent appel aux Confédérés : lisez et méditez Tscharner! Apprenez à connaître les héros nationaux et à les imiter! Les quatre éditions qui furent faites en dix années de *la Fierté nationale* disent assez qu'on apprécia l'ouvrage.

Balthassar ne connut pas une moindre fortune. Ses *Songes* eurent, d'ailleurs, la chance d'être présentés au public par Iselin, polygraphe habile et, lui-même, « patriote » du meilleur aloi, prêchant surtout la tolérance religieuse et demandant l'égalité politique : témoin deux brochures qui datent précisément de la riche année 1758. Point d'idées originales chez le Lucernois, même si l'on considère qu'il rédigea ses feuillets quatorze années auparavant, mais une âpreté et une angoisse saisissantes dans le ton et qui, au demeurant, justifient le prudent anonymat que l'auteur garde même en 1758. La ruine morale de la Confédération est consommée; demain va s'écrouler, à son tour, l'édifice politique tout vermoulu. Qu'on n'attende pas le salut de la masse, stupide ou indolente! Un seul remède, et peut-être encore arrive-t-il trop tard! Il faut effectuer une sélection de cent jeunes gens environ dans l'ensemble de la Confédération, leur assurer une commune formation intellectuelle et spirituelle, leur donnant un vif amour de la patrie et, en outre, les préparant aux fonctions administratives, puis les mettre à la tête des administrations cantonales qu'ils seront aptes à unifier et à vivifier. Donc Balthassar pose que les graves problèmes de la rénovation spirituelle et du salut politique de la Suisse se ramènent à un problème d'éducation, à l'emploi de judicieuses méthodes pédagogiques : affirmation très caractéristique du tempérament

suisse et du siècle! Question d'organisation matérielle et financière, au surplus, et le réaliste Balthassar n'a garde de négliger le point à propos du futur « Institut ». Il propose la création d'un impôt fédéral, grande innovation, complément indispensable venant s'ajouter aux subventions cantonales, témoignage aussi de l'intérêt national que présente semblable Institut et symbole de l'unité nationale trop aisément oubliée.

J. G. Zimmermann, Iselin et Balthassar furent naturellement des premiers membres de la « Société helvétique ». C'est même chez le second qu'en fut ébauché le projet en 1760. Les faits sont bien connus et nous pouvons, d'ailleurs, renvoyer le lecteur au livre de Morell[1]. On notera toutefois l'attitude boudeuse de Bodmer : ses soixante années ne comprennent plus la jeune génération qui le dépasse en audace et qui fait preuve d'esprit réaliste; et, d'autre part, son orgueil prétend imposer un directeur de son choix à l'Institut de Balthassar : et quel directeur : Wieland, l'étranger, et si suspect à maint égard! Dès 1761, la réunion de Schinznach met en rapports les promoteurs de l'entreprise, Zurichois et Bâlois, avec des Bernois protestants, avec des chanoines catholiques. En 1762, la « Société helvétique » est officiellement fondée. Le nombre de ses membres était et restera peu élevé! quinze en 1762, le double en 1765, une centaine vingt ans plus tard. A ce moment l'élément « radical » l'emportera et procédera à la « rénovation » brutale de la « Société helvétique », en chassant les « patriotes » du début qu'on réputait trop pâles. Aussi la « Société » devint-elle, à partir de 1790, un véritable « club » à la parisienne, un foyer d'agitation révolutionnaire et « helvétique » que Bonaparte s'empressa de fermer.

Quels buts la « Société helvétique » proposa-t-elle à la fièvre d'activité de ses premières années? Quels résultats obtint-elle? Avouons-le; nous éprouvons d'abord une déception à l'examen des faits; mais, à la réflexion, nous sommes plus justes à l'égard de ces jeunes patriotes.

D'influence politique ils ne pouvaient guère exercer en effet. Chaque gouvernement cantonal était jaloux de sa souveraineté

1. Morell, *Die helvetische Gesellschaft*, 1864.

et presque tous se comportaient en autocrates. Eux, les patriotes, représentaient ou plutôt aspiraient à représenter l'opinion publique; mais de quel poids était l'opinion publique au XVIIIe siècle, et surtout dans un état non centralisé? D'ailleurs ces patriotes qui feront figure de conservateurs, vers 1785, adoptaient, en 1760, l'attitude de révolutionnaires romantiques, une attitude tantôt provocatrice et tantôt mystérieuse qui suffisait à compromettre les résultats de leur action. Cachés dans les bois de Schinznach, au pied de l'antique manoir d'où partirent les Habsbourg, ils montrent le poing à l'impuissante ruine. Ils inspirent une amusante terreur à l'ambassadeur de France et aux gouvernements cantonaux, surtout aux Excellences de Berne; plusieurs d'entre ces derniers interdisent les réunions de Schinznach à leurs sujets; les « anastasies » cantonales poursuivent de leurs ciseaux les comptes-rendus des assemblées annuelles et les publications en général de la nouvelle « Société ». Celle-ci lance une revue : *le Moniteur;* pour avoir dit quelques vérités au gouvernement de Zurich, *le Moniteur* est étranglé par la censure après deux années d'existence. A Zurich même les patriotes marquent un point, il est vrai; deux d'entre eux dénoncent, nous l'avons vu, aux autorités un bailli prévaricateur, Grebel, le contraignent à prendre la fuite, obtiennent sa condamnation, ne recevant eux-mêmes qu'un blâme de pure forme. Ce succès met en goût les jeunes patriotes un peu dans tous les cantons et n'est, d'ailleurs, suivi que d'échecs. Échec également pour les Zurichois qui combattent le renouvellement des « capitulations », du contrat passé avec la France pour la formation du régiment suisse de Muralt. Et c'est en vain que la « Société helvétique » toute entière préconise, par une sorte de contre-offensive, la création d'une armée nationale et veut réserver le sang suisse à la défense de la Confédération; elle se heurte à l'opposition de Zurich et de Berne qui, tout comme Genève, possédaient des armées cantonales et en étaient fiers; il faudra la catastrophe de 1798 pour déciller les yeux aux Bernois.

Bref, la nouvelle « Société » n'a guère servi et ne pouvait guère servir utilement la cause nationale sur le terrain politique. Il n'en fut pas de même aux points de vue économique et moral : elle a contribué à répandre une idée alors neuve,

en signalant la nécessité pour la Suisse d'assurer son indépendance économique dans la mesure du possible; elle a, d'autre part, travaillé avec zèle et avec succès à l'éducation nationale. Par là furent fécondes les réunions annuelles de la « Société ». Sans doute les « gestes symboliques » n'y manquaient pas, témoin cette embrassade entre un duc de Wurtemberg (que fait ici ce féodal étranger?) et un paysan de Zurich. Ces réunions annuelles n'étaient pourtant pas de simples assemblées générales; elles se prolongeaient souvent toute une semaine; elles comportaient de véritables séances de travail, d'autant plus fructueuses qu'elles groupaient tout juste une vingtaine de jeunes activités.

Établir ou maintenir leur indépendance économique est une question vitale pour nos voisins, et une question complexe, toujours plus compliquée, jamais susceptible de recevoir une solution définitive : on l'a bien vu encore durant la grande guerre. Au XVIII^e siècle, le problème était plus simple, mais aussi très neuf; il s'agissait surtout de savoir si la Suisse mangerait à sa faim, et sans être à la merci de ses voisins; il s'agissait, par conséquent, de développer l'agriculture dans la mesure du possible, préoccupation d'ailleurs à la mode dans l'Europe entière en ce temps-là. Et les membres de la « Société helvétique » de faire force risettes aux paysans! Ils reçoivent dans une séance solennelle ce Kleinjogg que venait de découvrir le président de la « Société » lui-même. Ils répandent d'innombrables brochures destinées, les unes à flatter le paysan et à l'encourager, les autres à lui faire connaître des méthodes nouvelles de culture et des fruits nouveaux, comme la pomme de terre. Ils décochent des traits contre la manie de l'émigration chez les paysans suisses; ils les adjurent de ne point écouter les sirènes qui les attirent vers la Pologne et la Poméranie, et de rester sur le sol national. Et ces recommandations pathétiques, hélas! les événements vont en justifier le ton et le nombre : la Suisse connaîtra en 1771 une terrible famine... Qu'on ne raille pas cette « littérature »! qu'on ne demande point comment elle pouvait faire avancer la question! Secouer la torpeur et l'ignorance des masses, fournir aux intéressés des renseignements d'ordre vraiment pratique, n'était-ce donc rien? Si l'on devait adresser un re-

proche à la « Société helvétique », on critiquerait seulement sa légèreté : la crise de 1771 une fois surmontée, elle perdit de vue la question économique.

Il n'en alla pas de même pour l'éducation nationale : les membres de la « Société » montrèrent ici un zèle durable et, d'ailleurs, vif. Ils ont prôné Basedow et soutenu Pestalozzi; ils se sont intéressés également à l'enseignement secondaire et à l'enseignement primaire.

Le pédagogue allemand Basedow était une nature impulsive; après des premiers travaux déjà anciens il avait négligé les questions d'éducation; mais la lecture de l'*Émile* venait de ranimer son ardeur, d'autant plus qu'il retrouvait chez le Genevois plusieurs de ses propres idées. Ces analogies ne pouvaient que bien disposer les patriotes suisses pour Basedow. Rappelons ici simplement l'une d'elles : Basedow et Rousseau recommandent, grande nouveauté, que ne soit pas négligé le développement du corps chez l'enfant. Or, les « patriotes » étaient férus de l'idée qu'il fallait améliorer la santé publique par une hygiène meilleure et se faisaient les colporteurs des brochures de Tissot et de Rahn, leurs compatriotes de Lausanne et de Zurich... Donc, vive Basedow! Deux membres de la « Société helvétique », Iselin et Lavater, se font ses agents pour la Suisse et placent son fameux *Livre élémentaire*. On fait mieux encore : on prétend avoir en Suisse, sans retard, un pendant du *Philanthropinum* que Basedow crée à Dessau en 1774. Dès l'année suivante s'ouvre l'institution de Marschlins. Hélas! loin de connaître la gloire, elle mourra bientôt après avoir traîné une misérable existence, malgré l'assistance morale, financière et matérielle des Planta, des Salis, des Lavater.

Il n'empêche que la *Realschule* préconisée par Basedow était introduite un peu partout en Suisse vers le même temps : témoin les « réformes scolaires » accomplies à Bâle, à Berne, à Zurich et dans maint autre canton alémannique entre 1766 et 1773. Gardons-nous d'en attribuer tout le mérite à la « Société helvétique » et d'oublier que Neuchâtel, fief prussien, et Genève, République indépendante, avaient devancé de dix ans la Confédération : mais gardons-nous également de ne pas estimer à sa valeur l'action énergique des pa-

triotes, qui fut seule capable de secouer et l'opinion publique et les législateurs.

Si les membres de la « Société helvétique » avaient si fort soutenu le pédagogue allemand, que ne devaient-ils faire pour l'un d'entre eux, le Suisse Pestalozzi? Le lecteur a sans doute encore présents à l'esprit les articles que l'occasion du centenaire de sa mort a valus au « Saint-Vincent-de-Paul de l'éducation », tombé dans l'extrême oubli, après avoir connu, de son vivant, l'extrême gloire. Avec quel intérêt passionné la « Société helvétique » suivit la tentative d'école primaire gratuite pour pauvres que fit Pestalozzi à Birr! Hélas! l'établissement ferma ses portes en 1780, après sept années d'existence! En vérité, la « Société helvétique » semblait jeter un sort sur les organisations pour lesquelles elle montrait de la sympathie! Et, à coup sûr, la maladresse du zèle dont ses membres faisaient preuve n'était pas étrangère à ces échecs. Ah! les naïves vocations pédagogiques qui se découvraient au sein de la « Société »! Pestalozzi fit comme les autres. Ayant le goût de l'apostolat, la générosité, l'amour des enfants, il se crut des aptitudes pédagogiques. Et sa foi inébranlable devait lui faire renouveler l'expérience de Birr, à Stans en 1798, puis en 1818 à Yverdon où il double son établissement secondaire d'une école primaire gratuite pour pauvres, enfin à Neuhof, quand il s'y réfugie après avoir été chassé d'Yverdon. Aussi ne peut-il venir à l'esprit de personne de rendre la « Société helvétique » seule responsable de l'échec de Birr. Au surplus Pestalozzi prend une éclatante revanche dès l'année suivante, en 1781, une revanche littéraire avec son roman pédagogique *Léonard et Gertrude;* les tomes s'en succèdent, rapides, tous enlevés par le public. Qu'on le remarque bien, d'ailleurs, l'auteur déverse dans un cadre élastique, surtout vers la fin de l'ouvrage, des conceptions sociales, sinon très neuves, du moins personnelles; son porte-parole est désormais Glüphi, qui dit leurs vérités aux princes et aux classes dirigeantes, qui adhère pleinement aux idées d'humanitarisme et de fraternité universelle, qui ignore presque jusqu'aux mots de « nation » et de « tradition nationale ». Aussi les « anciens » de la « Société helvétique » ne se sentaient-ils plus, en 1784, en pleine union d'âme avec le père de Glüphi, le maître d'école

philosophe. Ils n'en restaient pas moins d'accord avec lui sur le but à atteindre, qui était l'éducation du peuple.

C'est précisément ce souci du bien-être et de l'élévation morale du peuple, cet idéal démocratique qui expliquent l'attitude des patriotes à l'égard du projet de Balthassar. On s'étonne d'abord de constater que Iselin et ses amis, l'éditeur et les admirateurs des *Songes patriotiques*, ne cherchent point à fonder l'école civique dont le Lucernois attendait le salut de sa patrie. Le livre de Balthassar fut lu et bien admiré, mais n'exerça guère d'influence. Il visait à la formation de l'élite; mais, depuis lors, J.-J. Rousseau était venu, qui parlait du peuple, de la masse et qui avait créé un puissant courant démocratique. D'ailleurs, les membres de la « Société helvétique » pouvaient se demander à quoi servirait cette élite, destinée à prendre en mains l'administration cantonale; l'inanité de leur propre action politique ne prouvait-elle point que le projet de renouveler les gouvernements cantonaux était encore chimérique? Bref, la nouvelle « Société » préféra s'atteler à des tâches plus modestes, plus précises et, par surcroît, d'allure démocratique. Elle apporta son concours au vif mouvement pour la propagation de l'instruction parmi les adultes en créant des bibliothèques publiques, en entrant dans ces sociétés savantes qui pullulent en Suisse à l'époque. Elle s'attacha à faire connaître au peuple son histoire nationale, à la faire aimer de tous les Confédérés; elle prétendit la leur enseigner... et en vers et en prose.

Le « plan de travail » proposé aux membres de la « Société helvétique » pour l'année 1764 — ces plans annuels devaient stimuler et aussi diriger le zèle des patriotes — demandait en effet que fussent composés des poèmes relatant les principaux épisodes du glorieux passé de la Confédération et Planta insistait sur les avantages de la forme poétique; le vers se fixait mieux dans les mémoires peu exercées des paysans. Moins de deux ans après, paraissaient les *Chants suisses* de Lavater, avec des refrains faciles et des notes explicatives, et même, en 1769, avec accompagnement de musique. Des passages de l'histoire de Tscharner, habilement découpés, d'ailleurs honnêtement imprimés en tête de chaque « chant ». Du mouvement et de la vigueur dans le style. Bref, une œuvre bien con-

venable, d'inspiration sûre, vraiment « utile »! En fallait-il davantage pour assurer le succès aux *Chants suisses*? pour mériter à l'auteur des remercîments publics de la « Société helvétique »? Six éditions en furent enlevées en neuf années... Et dire que l'ouvrage avait failli ne pas voir le jour! En effet, l'auteur avait dans son zèle fait suivre ses *Chants historiques* de plusieurs *Chants politiques*, pour dire quelques vérités aux gouvernements, aux patriciens, aux bourgeois... Aussi dame Anastasie avait-elle agité ses ciseaux et menacé de lacérer les beaux feuillets à peine secs!

Dix ans plus tard, la censure faisait encore des difficultés pour l'*Histoire des Suisses* de Jean de Müller, lui aussi membre de la « Société helvétique »; achevé en 1777, le premier tome ne pouvait paraître qu'en 1780. Cette fois la « Société helvétique » avait favorisé les efforts d'un savant, élevant en prose un monument à la gloire de sa patrie, s'adressant, d'ailleurs, au peuple lui-même, non pas à la seule élite. L'auteur est un personnage curieux et très représentatif de l'état d'esprit qui régnait alors en Suisse. Par son tempérament, par sa vie, par la composition même de ce premier volume, Jean de Müller témoignait l'existence de liens spirituels entre Suisses en ce temps-là, sans qu'on pût parler exactement d'unité spirituelle. De plus, son attitude à l'égard de la « Société helvétique », sa mère, si l'on ose dire, allait prouver les progrès de l'esprit démocratique, et même démagogique. Suisse alémannique, il avait achevé ses études à Genève, puis y avait professé. Il donnait à son tome premier un titre caractéristique; il n'écrivait point une histoire de la Confédération helvétique, mais une *Histoire des Suisses*, de tous les Suisses, sans oublier Genève et Neuchâtel. D'autre part, il s'était, à Genève, passionné pour la personne et pour l'œuvre de J.-J. Rousseau; il admirait peut-être encore davantage les *Lettres de la Montagne* que l'*Émile*... Il était de tendance révolutionnaire. Ce demi-Romand contribua vers 1785 à renouveler l'esprit de la « Société helvétique », y assurant la prépondérance des éléments romands, qui sont des têtes politiques bien plus que les Suisses alémanniques, suivant aussi d'un œil favorable les mouvements politiques qui avaient repris de-ci de-là, à partir de 1775. Déjà en transférant en 1780 le siège de ses assem-

blées de Schinznach à Olten, la « Société » avait manifesté son intention d'un rapprochement matériel et spirituel avec la Suisse romande. Elle tendait à passer de l'action strictement spirituelle à l'action politique.

La première génération était morte, ou bien éliminée de la « Société helvétique » vers 1785 ; la seconde, celle de Jean de Müller, la remplaçait.

La disparition de cette première génération coïncide avec la mort des protagonistes du mouvement intellectuel de tout le siècle. Entre 1776 et 1783 s'éteignent Breitinger, Haller, J.-J. Rousseau, Sulzer, Iselin, Bodmer. Gessner les suit dans la tombe en 1788. A partir de 1786, le rôle de Lavater est pratiquement terminé ; Lavater est même banni de la « Société helvétique ». J. G. Zimmermann, enfin, s'est établi en Allemagne depuis de longues années et, d'ailleurs, il sombre dans une sorte de folie.

Le XVIII^e^ siècle s'achève en fait vers 1785. Jetons donc maintenant un regard sur l'ensemble de ses tendances et de son œuvre.

*
* *

Les liens spirituels étaient désormais renoués entre tous les Confédérés et même rattachaient entre eux tous les Suisses. Ils pouvaient paraître assez solides. Que les événements de la Révolution française les aient ensuite relâchés, aient même menacé de les rompre, ne doit pas diminuer à nos yeux le mérite des patients artisans qui les surent établir au XVIII^e^ siècle.

Ce mérite apparaît en pleine lumière si l'on mesure le chemin parcouru et considère les difficultés de l'entreprise. En 1712 se terminait tout juste la nouvelle guerre civile qui avait mis aux prises les catholiques et les protestants ; elle les conduisit à instituer en fait deux Confédérations distinctes. En 1777, par contre, protestants et catholiques délibèrent des affaires helvétiques à nouveau autour du même tapis vert. Il n'avait pas fallu moins de soixante années d'efforts pour amener l'heureuse réunion de Soleure, et encore l'intervention d'un étranger, de l'ambassadeur de France, n'avait-elle pas finalement été inutile pour asseoir la tolérance religieuse en Suisse.

De même il n'existait pas d'opinion publique en Suisse, vers 1712. Des motifs généraux expliquent le fait, mais il y faut ajouter le morcellement politique et spirituel de la Suisse. Les revues littéraires n'intéressaient personne en Suisse alémannique; léthargie générale. Vers 1760, en revanche, l'opinion publique provoque la fondation de la « Société helvétique », laquelle plonge ses racines dans toute la Confédération, puis dans la Suisse entière; et l'opinion publique soutient ensuite la jeune société quand elle prépare l'assemblée de Soleure par une solennelle embrassade entre un pasteur protestant et un chanoine catholique, quand elle appuie les projets de réforme scolaire, encourage à la fois l'étude de l'histoire nationale et celle de nouveaux procédés agricoles, lance enfin des idées neuves et insiste, par exemple, sur la nécessité de créer des impôts fédéraux et une armée nationale.

Bref, la nation suisse était forgée vers 1785. Jean de Müller l'a bien marqué par le titre même qu'il donne au premier tome de son histoire nationale. Qu'est-ce donc qu'un Suisse vers cette date? Et, seconde question, peut-être encore plus intéressante, de quelle manière le Suisse collabore-t-il à la formation de l'esprit européen, au moment où la Suisse reprend sa place dans l'ordre européen? Évidemment nous devons, nous étrangers, n'établir de définitions et ne prononcer de jugements qu'avec prudence.

Deux facteurs nous semblent avoir concouru à former le « Suisse moyen », à la fin du XVIII^e siècle : l'hérédité du tempérament alpestre, lequel a déterminé l'histoire de la Confédération au Moyen âge, et l'intervention du protestantisme, dont on sait qu'elle eut jusqu'à des conséquences politiques.

Le tempérament alpestre est caractérisé par un individualisme irréductible en théorie, mais modéré en fait par un grand bon sens qui amène les individus à se grouper en cantons, puis en une fédération. Guillaume Tell, précisément remis à la mode vers 1760, et dont la statuette présidait les banquets de la « Société helvétique », haïssait les tyrans, tous les tyrans; il eût haï Gottsched, le roi de Leipsig, comme il haïssait le Habsbourg. Mais il fallait s'unir à d'autres, et donc aliéner un peu de sa liberté et de son individualisme, ne fût-ce que pour défendre plus sûrement la chère indépen-

dance. Aussi les montagnards suisses inclinaient-ils, dès le XIIIe siècle, aux solutions de « compromis » et possédaient-ils l'esprit de « médiation ».

Survient la crise religieuse du XVIe siècle. Encore par tempérament on a l'esprit religieux en Suisse. Le protestantisme prétend restaurer la foi dans la chrétienté; rien d'étonnant donc à le voir gagner la majorité des Suisses. D'ailleurs les « Réformés » suisses en arrivent assez vite à atténuer le rigorisme doctrinal du protestantisme, sans verser toutefois dans l'athéisme des rationalistes au XVIIIe siècle. Ils cherchent dans la nouvelle religion moins un credo que des directions morales; ils lui doivent surtout leur goût pour l'austérité des mœurs, leur souci d'éduquer le peuple et leur culte pour la pédagogie, enfin leur conception de l'art qui ne se justifie, selon eux, qu'à proportion de son utilité morale.

Mais dès lors la « Rome protestante », Genève, prenait une grande importance aux yeux des Confédérés. Les liens politiques qui la rattachaient à la Confédération depuis la fin du XVIe siècle pouvaient bien être lâches; il n'en allait plus de même pour les liens spirituels; ils furent renforcés par le triomphe des protestants sur les catholiques en 1712. Au surplus, Genève ne fut pas seule ainsi reliée à la vie spirituelle de la Suisse. Le pays de Vaud, sujet assez indocile de Berne, montrait une grande activité spirituelle, à la fois politique, littéraire et religieuse. Neuchâtel, enfin, manifestait son sens suisse avec fermeté et netteté, en dépit de sa séparation politique de la Confédération, peut-être même à cause d'elle. Bref, toute la Suisse romande se trouva unie en esprit à la Suisse alémannique, à la Confédération.

Et même il advint que les Romands prirent, à la fin du XVIIIe siècle, la direction de la nation suisse, cela pour des raisons assez diverses. La singulière existence et l'éclatant triomphe de J.-J. Rousseau dans toute l'Europe y furent pour beaucoup. On pourrait même attribuer au citoyen de Genève la gloire d'avoir créé le goût du tourisme; il a, en tout cas, orienté les touristes de l'Europe entière vers les rives du Léman, vers les lieux où il fait vivre sa Julie. Du même coup naquit l'alpinisme; l'ombre du Bernois auteur des *Alpes* dut en ressentir du contentement; pourtant les « alpinistes » de

toute l'Europe se groupèrent surtout autour des Genevois qui venaient de gravir le mont Blanc. Puis les salons de Lausanne brillaient d'un vif éclat vers le même temps, accueillant une société cosmopolite; M^me^ de Charrière, M^me^ Necker et sa fille en faisaient les honneurs aux Coxe, Gibbon, Ramond, Goethe. Bref, la Suisse devint à la mode, grâce au pays romand, toute la Suisse, d'ailleurs; l'Europe s'engoua tout à la fois des *Alpes*, de Lavater, le *Physiognome* de Zurich, des paysans d'Appenzell, purs démocrates, de Kleinjogg, « paysan philosophe » zurichois, tout autant que des salons de Lausanne et des clubs de Genève.

Ces derniers prenaient cependant une importance croissante et attiraient sans cesse davantage l'attention de l'Europe entière; celle-ci ne montrait-elle pas, depuis 1775 environ, un intérêt toujours plus vif pour les idées, surtout pour les idées et pour l'idéologie politiques? Or, les Genevois, hantés par le démon de la « politique », tous vraiment frères ou cousins de leur Jean-Jacques, vivaient pour l'idéologie politique. Faut-il, dès lors, s'étonner qu'ils aient, grâce à Jean-Jacques, été les pourvoyeurs de l'Europe en la matière? Ils proposèrent à l'Europe les deux principes directeurs que Jean-Jacques emprunte lui-même à la tradition suisse et aussi au modèle suisse : la souveraineté du peuple, c'est-à-dire de la collectivité des individus, et le groupement des petits états en une fédération. Grâce à son Jean-Jacques, Genève fut ainsi le trait d'union entre la Suisse et l'Europe; Genève prit le rôle de directeur spirituel en Europe et donna à la Suisse celui d'arbitre entre les différentes conceptions politiques qui se heurtaient alors en Europe.

Sans diminuer l'importance de l'action qu'exerça Rousseau, on ne doit point cependant oublier les patients efforts qu'avaient déployés les Suisses alémanniques et les résultats qu'ils obtinrent. Certes, la vanité puérile de Bodmer fait sourire, de Bodmer « découvrant » que son pays fut au Moyen âge le centre intellectuel de l'Europe, le « médiateur » entre les civilisations latine et germanique. Certes, ils sont d'assez médiocres penseurs, ces Muralt et ces Haller, tout de même que ces Burlamaqui et Bonnet, compatriotes de Jean-Jacques; et pourtant tous, nourris de la pensée anglaise, tout comme de la française

et de l'allemande, si même ils n'ont pas séjourné en Angleterre, en France ou en Allemagne, collaborent à la formation d'une pensée européenne, vers 1780, une pensée élaborée surtout par des cerveaux suisses, une pensée, encore confuse et parfois inconsciente, mais à laquelle l'énergique M^me de Staël va donner conscience et vigueur.

Et ainsi les Suisses sont devenus à la fin du XVIII^e siècle, à la veille de la Révolution française, en quelque sorte les médiateurs spirituels entre les différentes nations européennes[1] : rôle moins périlleux, mais non moins glorieux, que celui de la médiation politique à laquelle les Confédérés aspirèrent un instant, à la fin du XV^e siècle, entre les maisons d'Autriche, de Bourgogne et de France; tant les Suisses ont dans le sang ce rôle de médiateurs.

Si l'on osait généraliser, on dirait que la nation suisse a brûlé les étapes au XVIII^e siècle, plus exactement en soixante-quinze ans : partant de l'émiettement spirituel et de la léthargie, arrivant à un « nationalisme » très net et très actif, puis parvenant à l'esprit européen. Ainsi se justifierait le vers célèbre de Victor Hugo :

> La Suisse, dans l'histoire, aura le dernier mot.

En vérité, il n'était que juste de mettre en lumière le travail patient et ingrat des hommes qui, en resserrant les liens spirituels entre tous les Confédérés et en faisant entrer les Romands dans la nation suisse, ont, à la fin du siècle, assuré cette situation enviable à leur nation.

O. Guinaudeau.

1. Cf. Fritz Ernst, *la Tradition médiatrice de la Suisse aux XVIII^e et XIX^e siècles* (*Revue de littérature comparée*, octobre 1926). Il ne serait pas impossible que la tâche médiatrice de la Suisse, comprenant aussi bien l'interprétation de la France aux civilisations germaniques, eût encore une page à ajouter à celles qui résultèrent de son activité dans le passé (N. D. L. R.).

L'ORIGINE DE LA COULEUR LOCALE SCANDINAVE

DANS LE

« HAN D'ISLANDE » DE VICTOR HUGO

Il ne s'agit aucunement ici[1] des sources purement « romanesques » de *Han d'Islande*. Que Victor Hugo ait, comme en témoignent tous les journaux de l'époque et comme il le proclame lui-même (*A la Fiancée*, 16 février 1822), suivi et imité — dans les procédés surtout — Walter Scott, « ce triste romancier anglais » qu'il a été « assez malheureux pour... surpasser dans l'horrible exagération des moyens[2] »; qu'il ait emprunté à « Maturin, l'auteur très en vogue de *Bertram*, de *Melmoth* et de *Montorio* », l'idée de « l'anthropophage » buvant « dans un crâne », de « l'ours blanc », de la « morgue de Drontheim », du bourreau et des pendaisons[3]; qu'il se soit inspiré de Nodier, et que le brigand Jean Sbogar de Nodier poussant des cris « si sauvages, si douloureux, si formidables... » qu'ils ne semblent pas procéder d'une « voix humaine », dispersant à lui seul toute une foule de bandits, ne soit pas sans parenté avec Han, peu nous importe. Nous cherchons seulement ici ce qui a permis à Victor Hugo de retracer un événement historique et de transporter son lecteur dans ce milieu si mal connu de la Scandinavie. La couleur de *Han d'Islande* est-elle vraie ou artificielle? Est-elle due à des connaissances précises de l'auteur — fruit de lectures et de recherches — ou n'est-elle que la création fantaisiste d'une imagination résolue à impressionner et à dépayser le lecteur?

1. L'idée de cette étude m'a été donnée par M. Dimoff, professeur à l'École normale supérieure de Sèvres, de qui les conseils ont en outre aidé mes recherches.
2. Nodier (*Quotidienne*, 12 mai 1823).
3. A. Killen, *le Roman terrifiant*... Paris, 1924, p. 181.

Ce que Victor Hugo retrace de l'histoire de Norvège est-il conforme à ce que nous apprennent les histoires du pays? ou ne faut-il voir dans les faits évoqués que des données arbitraires de l'auteur? En un mot, quelle est — en ce qui concerne l'histoire et la géographie — la part des sources livresques et celle de l'invention? Telle est la question qui se pose. Mais une telle étude ne sera ici qu'amorcée à peine et nous nous bornerons à signaler deux ou trois sources où Victor Hugo semble avoir puisé des renseignements utiles.

* * *

Rappelons d'abord, pour mémoire, une source indirecte de couleur déjà indiquée depuis longtemps : c'est *Bardon le Roux* que, dans sa *Bio-bibliographie de V. Hugo de 1802 à 1825*, M. l'abbé Dubois cite comme source des chapitres XXXV, XXXVII et XXXIX de *Han d'Islande.*

Dans *l'Étoile* du 26 septembre 1821, Abel Hugo avait en effet publié une nouvelle, *Bardon le Roux,* à lui transmise, disait-il, par « une personne qu'un long séjour en Norvège » avait « familiarisée avec les mœurs, les coutumes et la littérature de ses habitants ». Mais après avoir lu cette anecdote, il semble difficile de parler « de couleur locale »; et, d'autre part, si Hugo a pu se souvenir des qualités du jeune Bardon [« *je cours aussi vite que le renne,* je suis rusé comme le renard, courageux comme le loup affamé par l'hiver *et je n'ai jamais reculé pour attaquer* corps à corps, armé seulement de mon couteau, *l'ours noir de Drontheim...* », § 3] dans l'éloge que fait Han de son fils mort Gill Stadt[1]; s'il a conservé au démon d'Islande la barbe rousse, signe de trahison en Norvège, il n'y a pas lieu cependant de considérer la nouvelle parue dans *l'Étoile* comme un précieux document. Certes, les descriptions des montagnes, sans être absolument identiques, peuvent paraître assez voisines dans les deux textes :

(Abel)	(Victor)
« Le chemin du défilé de Kringelen commençait : *la route*	Cependant la route qu'ils suivaient se rétrécissait de moment

1. *Han d'Islande,* édition de l'Imprimerie nationale (Ollendorf), ch. VI, 47.

(Abel)

est taillée au ciseau entre deux rocs élevés, un torrent a creusé son lit à côté et le chemin suit les sinuosités de son cours » (§ 10).

(Victor)

en moment *et semblait s'enfoncer par degrés entre deux remparts de rochers qui devenaient de plus en plus escarpés...* En effet, *on entendait déjà le bruit du torrent qui suit entre les deux montagnes tous les détours du chemin*[1]...

Mais ces montagnes n'ont aucun caractère particulièrement norvégien et Abel Hugo n'a pas eu besoin de renseignements géographiques spéciaux pour imaginer le lieu du combat.

C'est donc vers des textes plus purement « documentaires » qu'il faut diriger son attention. Nodier, dans son article de *la Quotidienne* déjà cité, reconnaît qu'une « connaissance particulière des lieux » ou « des études très bien faites » ont donné au roman une « piquante vérité de couleur locale ». Il loue la « bonne lecture de *l'Edda* et de l'histoire », l'érudition, que dénote le nouveau livre... Et, s'il faut en croire Victor Hugo, qui doit être sincère dans ses lettres à Adèle — à moins que sa subtile distinction de l'auteur et de l'homme[2] ne l'autorise à quelques arrangements lorsqu'il s'agit de choses littéraires — il passa « beaucoup de temps à amasser pour ces romans des matériaux historiques et géographiques » (*A la Fiancée*, 16 février 1822).

*
* *

D'ailleurs, si on lit attentivement *Han d'Islande*, on s'aperçoit que Victor Hugo, au cours des énumérations savantes et des remarques d'érudition baroque qu'il prête à Spiagudry, cite les noms de plusieurs auteurs — ceux dont sans doute il a consulté les œuvres — le *professeur Schœnning* qui a décrit la cathédrale de Drontheim[3] et examiné les « trois carac-

1. *Han d'Islande*, ch. XXXVII, 252.
2. *Lettres à la Fiancée*, 8 janvier 1822.
3. *Han d'Islande*, ch. I, 20.

tères runiques primitifs[1] »; « *Saemond-Sigfusson*, autrement dit le Sage[2] »; *Snorro Sturleson*[3], *Thormodus Torfeus*[4], l'évêque *Arngrium*[5] et « l'évêque *Isleif* qui a fait l'histoire d'Islande..., etc.[6] ».

Mais a-t-il vraiment lu ces ouvrages ou n'est-ce qu'un étalage d'érudition factice, destiné à égarer et à éblouir le lecteur? Il est à remarquer qu'il ne cite ces autorités qu'à propos de choses insignifiantes, pour appuyer un proverbe, souligner une observation d'ordre général, et jamais pour établir un fait particulier au Danemark ou à la Norvège. Et, si l'on pense que *l Historia rerum Norvegicarum* de Torfeus se compose de quatre énormes in-folio; que le livre de Schœnning existe, mais en danois : *Norges Riiges Historie*[7], il est permis de douter que les indications ainsi négligemment jetées soient vraiment celles de ses lectures.

* * *

A vrai dire, il est malaisé de trouver avant 1822 des récits pittoresques de voyages d'où Victor Hugo ait pu tirer des descriptions vivantes et exactes des montagnes de Norvège, du lac Sparbo, de la route de Vygla à Skongen, etc. Les voyages de Creell, de La Martinière, d'Outhier, de Léopold de Buch ne fournissent aucun renseignement dont Hugo paraisse s'être servi; et souvent ces voyageurs sont beaucoup plus préoccupés d'eux-mêmes que du pays qu'ils traversent. Cependant, le *Voyage en Norvège*[8] de J. Chr. Fabricius, traduit de l'allemand et publié à Paris en 1802, semble avoir fourni à Victor Hugo un certain nombre de renseignements géographiques et quelques détails sur la faune et la flore du pays. On peut y signaler d'abord une description de Drontheim, dont Hugo pa-

1. *Han d'Islande*, ch. XXII, 153.
2. *Ibid.*, ch. VIII, 12.
3. *Ibid.*, ch. VI, 48.
4. *Ibid.*, ch. VI, 44; ch. XLVI, 316.
5. *Ibid.*, ch. VIII, 63; ch. XIX, 139.
6. *Ibid.*, ch. I, 20; ch. XLVI, 316.
7. Par Gerhard Shöning (citée dans le *Manuel du libraire*), publiée à Soroe, 1771-1773, et Kjobenh., 1781, in-4°.
8. *Voyage en Norvège, avec des observations sur l'histoire naturelle et l'économie*, traduit de l'allemand de J. Chr. Fabricius. Paris, Levrault, 1802.

raît avoir retenu les traits principaux, comme on en peut juger en comparant les textes :

(Fabricius[1])

Drontheim est une ville considérable et commerçante; *elle est située dans une plaine peu étendue sur un golfe très vaste...*

Drontheim a trois églises dont *la cathédrale est un chef-d'œuvre de l'architecture gothique. Quoique dégradée par de fréquents incendies*, cette église fait encore voir... le goût et la richesse des décorations dont elle était ornée. On y admire principalement les morceaux de sculpture *dont le professeur Schoenning nous a communiqué une description complète...*

La ville est formée par un rempart élevé; ... *elle est dominée par plusieurs hauteurs très voisines...* La principale défense consiste en deux châteaux..., l'un nommé Christianstein... *et l'autre Munckholm sur un rocher au milieu du port, à une portée de canon de la terre...* Le port... offre un excellent mouillage... Cependant quelques écueils qui sont placés à son entrée *en rendent l'accès difficile. Les navires ne le franchissent que dans les hautes marées...*

(Hugo[2])

Drontheim offre un aspect agréable lorsqu'on y arrive par *le golfe auquel cette ville donne son nom; le port assez large, quoique les vaisseaux n'y entrent pas aisément en tout temps*, ne présentait toutefois alors que l'apparence d'un long canal bordé à droite de navires danois et norvégiens, à gauche de navires étrangers, division prescrite par les ordonnances. *On voit dans le fond la ville assise sur une plaine bien cultivée* et surmontée par les hautes aiguilles de sa cathédrale. *Cette église, un des plus beaux morceaux de l'architecture gothique, comme on en peut juger par le livre du professeur Schoenning qui la décrivit avant que de fréquents incendies ne l'eussent ravagée*, portait sur sa flèche principale la croix épiscopale, signe distinctif de la cathédrale de l'évêché luthérien de Drontheim. *Au-dessus de la ville on aperçoit dans un lointain bleuâtre les cimes blanches et grêles des monts* de Kole...

Au milieu du port, *à une portée de canon du rivage, s'élève, sur une masse de rochers battus des flots, la solitaire forteresse de Munckhölm*, sombre prison...

1. *Voyage en Norvège*, p. 225-226.
2. *Han d'Islande*, ch. II, 24.

Et quant aux détails sur l'aspect du port et l'alignement des vaisseaux que ne donne pas ici Fabricius, ils sont indiqués dans son livre, en un endroit consacré à Bergen[1] où il est dit : « Les *yatchs* (sic) *des Nordlandfahrer sont réunis en un seul endroit et occupent un des côtés du port; au côté opposé sont rangés les autres navires, de quelque nation qu'ils soient.* Cette séparation donne à l'ensemble une belle apparence... »

Fabricius note également l'existence d'une grotte voûtée, très belle[2] et spacieuse dans les environs de Walderhog, non loin de ce « grand amas de pierres... *qui, à ce que l'on prétend, cache les cendres du roi Walder*[3] ». Victor Hugo l'a-t-il trouvée trop peu pittoresque et a-t-il préféré y substituer une pure création de son esprit ou une description de « choses vues »? C'est ce qu'il est impossible de déterminer ici. Constatons seulement au passage qu'il a négligé les renseignements fournis par Fabricius.

Mais le livre de Fabricius, s'il n'est guère pittoresque, se targue d'être savant, comme on en peut juger par la quantité énorme des termes barbares et des noms latins de plantes et d'animaux qui le remplissent. Aussi ne faut-il pas s'étonner si quelques-unes des remarques scientifiques faites par le loquace Spiagudry ne sont autres que des traits rapportés par le docte allemand. Spiagudry affirme-t-il, dans sa supplique au gouverneur de Drontheim et répète-t-il à l'inattentif Ordener, en traversant le marais de Sciold, que « *le lombric marin se nourrit de sable*[4] », Fabricius avant lui s'était occupé de ces animaux et un long développement qui leur était consacré se terminait par la remarque : « Leur corps était rempli *d'un gros sable que l'on regarde comme leur nourriture*[5]. » Après Fabricius aussi sans doute, Spiagudry note en Norvège l'abondance des pleuronectes. Dit-il — ce qu'on croit une boutade ou une affirmation ridicule mise par Hugo dans la bouche du personnage pour le rendre grotesque — que « *le bruit de la population éloigne les poissons des côtes de Norvège*, en sorte que *les moyens de subsistances diminuent*

1. Fabricius, p. 348.
2. Fabricius, p. 302-305.
3. Cf. *Han d'Islande*, ch. XXIX, 208.
4. *Han d'Islande*, ch. VII, 51.
5. Fabricius, p. 246.

en proportion de l'accroissement du peuple[1] »? Fabricius envisage cette question à trois reprises[2] et on note les affirmations suivantes : « ... Le bénéfice de la pêche doit donc... *diminuer à proportion que le nombre des mains qui se le partagent augmente* »; et surtout : « *Le bruit et la rumeur qui s'augmentent en raison de cet accroissement de la population peuvent éloigner le poisson des terres* parce qu'il aime beaucoup la tranquillité et le repos[3]... »

Les explications données par Hugo, en note, sur l'eider[4], sur les chiens de mer[5], paraissent puisées à la même source. On lit en effet dans Fabricius sur l'eider : « *Les habitants eux-mêmes préparent son nid, mais en récompense ils s'approprient le duvet qu'ils y trouvent et que la mère s'est arraché...* », et, au sujet des chiens de mer : « *Ce squale est détesté des pêcheurs parce que sa présence fait déserter les poissons*[6]. » Il en est de même des remarques sur le stockfish[7], sur les mines d'argent seulement exploitées à Kongsberg[8], sur les coutumes des habitants pauvres qui « ne connaissent pas d'autre moyen de pourvoir à leur nourriture *que le misérable pain d'écorce* (rindebrod)[9]... ».

Il n'est pas jusqu'à certains renseignements historiques que ne fournisse Fabricius. Dans son livre, Spiagudry a pu s'assurer que toute la Norvège renfermait seulement « *deux comtés, Larwig et Jarlsberg, et une baronnie*[10] ». Dans son livre encore se trouve justifiée l'affirmation du concierge du Spladgest (ch. I) : « *Le roi s'est déclaré tuteur né de tous les mineurs de Norvège*. A ce titre, *il prend l'argent qui leur appartient*[11]... » Là enfin, Victor Hugo a pu puiser l'explication de cette coutume curieuse de l'Odelsrecht[12] : « *Elle consiste en ce*

1. *Han d'Islande*, ch. VII, 51.
2. Fabricius, p. 285, 315 et LI.
3. *Ibid.*, LI.
4. *Han d'Islande*, ch. VI, 46.
5. *Ibid.*, ch. XXII, 157.
6. P. 281 et 283.
7. Fabricius, LII.
8. Fabricius, LVII, et *Han*, ch. XLVI, 316.
9. *Ibid.*, XXVIII, et *Han*, ch. XII, 98.
10. *Ibid.*, LXIV, et *Han*, ch. XLVI, 316.
11. *Ibid.*, p. 378.
12. *Han*, ch. VII, 51.

que chacun, en prouvant qu'il descend en ligne directe du propriétaire d'un bien, *peut rentrer dans cette possession en rendant à l'acquéreur le prix de son acquisition. Il faut pour cela déclarer au tribunal, tous les dix ans*, que *c'est le défaut d'argent qui seul empêche de racheter sa propriété, mais qu'on s'en réserve le droit*[1]. » Ainsi Fabricius semble avoir fourni à Victor Hugo quelques détails géographiques, botaniques et même historiques. Toutefois, si Hugo a feuilleté ce livre en y prenant çà et là quelque trait amusant ou caractéristique, on ne saurait considérer l'ouvrage de l'érudit allemand comme une source fondamentale de *Han d'Islande*.

*
* *

D'une tout autre importance ont été pour Hugo les trois volumes publiés à Copenhague en 1758, et réédités à Paris par Mallet (P.-H.), professeur royal à Copenhague, professeur honoraire de l'Académie de Genève, membre de celles d'Upsal et de Lyon..., sous le titre général d'*Histoire du Danemark*[2], dont l'utilisation est bien plus indiscutable encore que celle des textes précédents. Si on lit la préface de *l'Introduction à l'Histoire de Danemark*, on y trouve cités en note, au bas de la page 48, les auteurs qu'Hugo se plaît à nommer. « Le premier historien islandais est *Isleif*, évêque de Scalholt... *Saemond le Sage* ou le savant, autre historien islandais, dont il reste quelques ouvrages, etc. *Snorro Sturleson* est, de tous les historiens, celui qui nous a laissé les ou-

1. Fabricius, LXV et LXVII.

2. Ce livre a paru d'abord à Copenhague, où il a été publié en trois parties sous les titres :

I. *Introduction à l'histoire du Danemark où l'on traite de la religion, des lois, des mœurs et des usages des anciens Danois*, in-4°, 1755, [Nationale, M. 6806].

II. *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, in-4°, 1756, [Nationale, M. 6807].

III. *Histoire du Danemark*, 3 vol. in-4°, 1758-1765-1777, [Nationale, M. 6808. Le premier tome seul existe].

Le livre a été réédité à Genève et à Paris en 1768 et 1787 sous le titre général d'*Histoire du Danemark* (9 vol. in-12). C'est à la 3e édition, « revue, corrigée et considérablement augmentée », que renvoient nos références [bibl. Mazarine, 37817].

vrages les plus utiles... On peut consulter sur le sujet des autres écrivains islandais le livre de *Torfeus* (*Series Dynastiarum ac Regum Daniae*) »; et plus loin Mallet mentionne « *Arngrimus Jonas*, auteur islandais, qui a écrit avec beaucoup de savoir sur les antiquités de sa nation[1] ». On a, dès lors, le soupçon que Hugo cite de bonne foi, sans les avoir lui-même revus, les ouvrages indiqués. La lecture de Mallet a pu le dispenser de bien des recherches ennuyeuses, et, si l'on veut acquérir immédiatement la preuve qu'il a lu Mallet, il ne faut que mettre en parallèle l'exécution de Griffenfeld, racontée par Nychol Orugix dans la tour de Vygla[2] et le même fait retracé par l'historien du Danemark[3].

Han d'Islande

Le condamné sort de sa prison, traverse la place, *monte à l'échafaud d'un pas ferme et d'un air tranquille. Je veux lui lier les cheveux; il me repousse et se rend à lui-même ce service.* Il y avait longtemps, dit-il en souriant au prince de St-André, que je ne m'étais coiffé moi-même. *Je lui offre le bandeau noir, il l'éloigne de ses yeux avec dédain*, mais sans me marquer de mépris. « Mon ami, me dit-il, voilà peut-être la première fois qu'un espace de quelques pieds rassemble les deux officiers extrêmes de l'ordre judiciaire, le chancelier et le bourreau... » Il refuse encore le coussin noir que je voulais mettre sous ses genoux, embrasse le prêtre et *s'agenouille après avoir dit d'une voix forte qu'il mourrait innocent*. Alors, *je*

Histoire de Danemark

... Le jour de l'exécution, il se rendit avec *une contenance tranquille et assurée* sur la place de la citadelle où l'échafaud était dressé. *Il lia lui-même ses cheveux, il rejeta avec dédain le bandeau dont on voulait lui couvrir les yeux et, après avoir protesté en peu de mots qu'il mourait innocent, il se mit à genoux pour recevoir le coup mortel.*

L'exécuteur ayant alors brisé

1. Mallet, t. I, et VII, p. 125.
2. *Han*, ch. XII, 101.
3. Mallet, Paris, 1788, t. IX, p. 210 et suiv.

Han d'Islande

brisai d'un coup de masse l'écusson de ses armoiries en criant comme de coutume : « Cela ne se fait pas sans une juste cause ! » Cet affront ébranla la fermeté du comte; *il pâlit* mais *il se hâta de dire : « Le roi me les a données, le roi peut me les ôter.* » Il appuya sa tête sur le billot, les yeux tournés vers l'est, et moi, *je levai mon sabre des deux mains*... Écoutez bien !... En ce moment, *un cri arrive jusqu'à moi : « Grâce au nom du roi! Grâce pour Schumacker.* » Je me retourne. *C'était un aide de camp* qui galopait vers l'échafaud en agitant un parchemin. *Le comte se relève d'un air non joyeux mais seulement satisfait. Le parchemin lui est remis. « Juste Dieu! s'écrie-t-il, la prison perpétuelle! leur grâce est plus dure que la mort!* » Il descend, abattu comme un voleur, de l'échafaud où il était monté serein. »

Histoire de Danemark

ses armoiries en prononçant, selon l'usage que « cela ne se faisait pas sans une juste cause », il parut plus sensible à cet affront qu'à la mort même et *changea de couleur.* Cependant, *il se contenta de dire : « Le roi me les a données, il peut me les ôter.* » *Au moment où l'exécuteur du roi levait le sabre, un aide de camp du roi s'écria : « Grâce de la part de S. M. pour Schumacker* », *et lui remit un papier* qui en contenait les conditions.

Griffenfeld qui s'était relevé avec un air satisfait n'eut pas plutôt lu qu'il était condamné à une prison perpétuelle qu'il retomba dans le plus grand abattement et s'écria douloureusement *que cette grâce était plus dure que la mort même*...

Il ne peut guère, après cette lecture, subsister de doute sur la connaissance qu'Hugo avait du livre de Mallet. Il n'a fait qu'ajouter quelques détails complémentaires pour donner plus de vie à sa peinture et pour approprier le récit au personnage qui le faisait. Et, quant aux précisions de dates fournies par l'auteur, à la description minutieuse des préparatifs à laquelle il s'attarde avant le récit qu'on vient de lire, il est de toute vraisemblance qu'il les a empruntées à Tycho de Hofman, *Mémoires du ci-devant grand-chancelier, comte de Griffenfeld*, publiés à Copenhague en 1746 et cités par Mallet. Il apprit dans ces *Mémoires* que le procès dura jusqu'au 5 juin et il put y lire : « M. Shack y [à la prison] étant arrivé le lendemain *vers les 5 heures du matin* pour assister à l'exécution,

on apporta sur la place un drap mortuaire et un cercueil *couvert d'une revêche noire* par dehors... *Arrivé* sur le lieu du supplice où le drap noir était étendu il ne parut point déconcerté[1]... », toutes choses concrètes, pittoresques, précises dont il s'est souvenu.

Si, convaincu par la ressemblance des textes de Hugo et de Mallet, on est tenté de lire dans *l'Histoire de Danemark* la vie entière du Grand-Chancelier déchu, on y retrouve, l'un après l'autre, tous les traits que Hugo a notés dans *Han d'Islande*, tous ceux qui se rapportent à la fois à sa vie publique et à sa vie privée. Pendant sa prospérité, alors qu'il possédait les faveurs du roi, il avait doté le Danemark d'une « noblesse titrée[2]... L'ancienne histoire de Danemark fait mention à la vérité *de la dignité de Jarl, mot qu'on rend par celui de comte, et de celle de Hersa qu'on traduit par le mot de baron;* mais ces titres... étaient tombés en désuétude... ». Il créa des titres nouveaux pour les remplacer et Hugo ne manque pas de le noter[3]. Il rétablit « l'ordre royal de Danebrog[4] » et les quelques mots que dit Hugo ne font que résumer l'histoire retracée par Mallet[5] : « On prétend que *le roi Waldemar avait déjà créé des chevaliers de Danebrog sur le champ de bataille... dans cette mémorable journée où les troupes succombant sous le nombre avaient été ralliées par l'étendard, dit Danebrog, qui leur fut envoyé du ciel et qui devint dès lors l'étendard royal, l'oriflamme du Danemark.* » Mais Jean Schumacker, pour prix de ses services, voulait des récompenses : profitant le premier des distinctions qu'il créait, il prit le titre de comte et le collier de Danebrog. Le roi, pour l'honorer, « le revêtit d'abord des marques *de l'ordre de l'Éléphant*, ensuite de l'éminente dignité de *grand-chancelier* et lui donna enfin *la terre de Tonsberg* en Norvège... L'année suivante le roi (le) nomma... président du tribunal suprême et *inspecteur de l'université*[6]... L'empereur Léopold l'éleva au rang de comte d'em-

1. Hofman, *Griffenfeld*, p. 37-38.
2. Mallet, t. IX, l. XIII, p. 155-156.
3. *Han d'Islande*, ch. XXIV, 168, note.
4. *Han d'Islande*, ch. XLVIII, 321.
5. Mallet, l. XIII, p. 59.
6. *Ibid.*, l. XIII, p. 177-178.

pire... L'électeur de Brandebourg... après la conquête de *l'île de Wollin... la lui donna en fief*[1]... ». Et c'est pourquoi Griffenfeld est si fier de rappeler ses titres à Ethel et pourquoi la liste en est si interminable lorsqu'il se nomme au moment du procès[2]. Toutefois ces titres ne pouvaient manquer de lui faire des ennemis. « La ligue puissante formée contre lui, à la tête de laquelle étaient les comtes *Guldenlew*, *d'Ahlefeld*, de Knud et le duc de Ploers, n'épargnait rien pour confirmer (le) soupçon » du roi[3]. « *Le général Arensdorf, son ennemi particulier* », se chargea donc de son arrestation[4]; et, lui déchu, sa « *place de grand-chancelier fut donnée à son plus grand ennemi le comte d'Ahlefeld...* ». Tous ces détails, Victor Hugo les recueille et en parsème son œuvre[5]. Au moment du procès, des accusations de toutes sortes s'accumulèrent sur l'ex-favori, même, affirme Hugo, celle d'avoir ambitionné le chapeau de cardinal[6]. Peut-être serait-on tenté d'attribuer ce nouveau grief à la fantaisie. On aurait tort. Louis XIV en effet donna ordre au chevalier de Terlon, qui était alors à Rome, d'écrire à Griffenfeld pour lui offrir « *de solliciter le pape de lui accorder un chapeau de cardinal et Griffenfeld fut accusé d'avoir écouté cette offre si contraire à tous ses devoirs*[7] ». Quand on en vint au jugement, « tous à la vérité prononcèrent qu'il s'était oublié et qu'il méritait une punition, mais *Wind, vice-chancelier*, *Scheef, conseiller privé*, *Winding, conseiller d'état*, *Pierre Lasson, justicier*, opinèrent que, selon les lois, il ne méritait pas de perdre la vie et prièrent le roi *de les dispenser de signer l'arrêt de sa mort, ce qui* leur fut accordé[8]... ». Victor Hugo rappelle ce fait précis, mais en attribuant à Levin de Knud la gloire d'avoir dissuadé ces juges de voter pour la peine de mort[9]. Ce fait n'est d'ailleurs pas de nature à surprendre : Hugo aimait les contrastes, et se plai-

1. Mallet, l. XIII, p. 177-178.
2. *Han*, ch. XLIII, 285.
3. Mallet, l. XIII, p. 204.
4. *Ibid.*, l. XIII, p. 202.
5. *Han*, ch. II, 25.
6. *Ibid.*, ch. IX, 69.
7. Mallet, l. XIII, p. 177-178
8. *Ibid.*, l. XIII, 209.
9. *Han*, ch. XXIV, 174.

sait à placer Levin de Knud au milieu des méchants qui entouraient Schumacker, en faisant, par avance, de ce « gentilhomme du Mecklembourg » l'éloge qu'en fera Schumacker : « *Par une modestie bien rare chez un favori,* (il) reconnaissait qu'il était peu propre aux grands emplois et *ne les ambitionnait point*[1]. » C'est sans doute pour la même raison qu'Hugo a assimilé ce Knud au lieutenant-colonel Kyhn[2] devenu commandant à Drontheim et qui, d'après Hofman, adoucit singulièrement la captivité, à Munckholm, du pauvre Schumacker.

Schumacker captif, le roi regrettait ses services passés et c'est pourquoi ses ennemis s'acharnaient à son éloignement ou à sa perte : « *Griffenfeld à lui seul en savait plus qu'eux tous* » rapporte Musdoemon à Elphège[3], ce qui n'est que la traduction plus forte, plus concise et plus rythmée d'une phrase de Mallet : « *Griffenfeld tout seul connaissait bien mieux les vrais intérêts de mes états que tous mes conseillers actuels ensemble*[4]. »

Enfin, il n'est pas jusqu'à la vie privée de Griffenfeld, à demi évoquée par Hugo, dont Mallet ne soit la source. Hofman lui indique bien la tendre affection que Griffenfeld portait à sa femme, dont la mort le laissa très abattu, et dont la perte ne peut être adoucie que par l'affection de sa fille[5] : d'où le ton attendri que prend Schumacker pour parler de sa mère à Ethel. Mais c'est dans Mallet que Hugo trouve indiqué le projet de mariage du chancelier avec la « *princesse Louise-Charlotte, fille du duc de Holstein-Augustenbourg* » ainsi que son refus dû à « *la double ivresse de l'orgueil et de l'amour*[6]... » ; et c'est par erreur qu'il fait de la « princesse de Tarente » la mère d'Ethel[7]. Lorsque Hugo représente Schumacker enfermé à Munckholm, lisant et annotant les *Vies de Plutarque*[8], c'est qu'il a lu dans Mallet : « Schumacker

1. Mallet, l. XIII, p. 150-151.
2. Hofman, *Griffenfeld*, p. 42.
3. *Han*, ch. VII, 55.
4. Mallet, l. XIII, p. 205.
5. Hofman, *Griffenfeld*, p. 18.
6. Mallet, l. XIII, p. 177, et *Han*, ch. VII, 50, et ch. XL, 271.
7. Mallet, l. XIII, p. 177 ; *Han*, ch. XXIV, 168.
8. *Han*, ch. XXIV, 170.

s'amusa... à traduire des maximes et des sentences des meilleurs livres de morale[1]... », mais qu'il a préféré un détail concret à une longue phrase abstraite. Les quelques lignes enfin qui terminent cette histoire si féconde en malheurs sont presque littéralement prises à *l'Histoire du Danemark*, où une note[2] sur l'ex-chancelier renferme l'indication suivante : « *Son corps fut transféré dans l'église de Veer, terre appartenant à son gendre en Jutlande et on lui érigea un tombeau dont l'inscription lui conserve tous ses titres.* »

A côté de Griffenfeld il faut faire une place à *Guldenlew* (Frédéric) qui administra bien sa « vice-royauté de Norvège[3] » et à un Christian Guldenlew (dont Hugo a fait Ordener) qui lui succéda dans sa charge et dont « *descendent les comtes de Danneskiold*[4] ».

Outre des documents sur le personnage central de cette histoire et sur ceux qui lui sont liés d'assez près — comme Levin de Knud ou Guldenlew —, Mallet fournit à Victor Hugo certains faits historiques indépendants, sans rapport avec la période représentée, mais qui contribuent à « corser », si l'on peut dire, un développement historique. Non seulement le texte de la loi royale de 1670 lui a donné tous les titres qu'il octroiera à Christian à la lecture du jugement[5] : « Frédéric par la grâce de Dieu *roi de Danemark et de Norvège, des Vandales et des Goths, duc de Sleswick, de Holstein, de Stormarie et de Dytmarse, comte d'Oldenbourg et de Delmenhorst, savoir faisons...*[6] » ; mais il trouve dans cette *Histoire* le récit des négociations étranges qui eurent lieu entre la Suède et le Danemark en 1676 et qu'il rappelle en note au chapitre XLIII : « Les derniers (les ministres de Suède) objectèrent aux premiers que *le roi de Dannemarc prenait dans leurs pleins pouvoirs le titre de roi des Goths,* REX GOTHORUM *et que ce mot ne devait point être écrit avec une* H *parce que alors il désignait la province de Gothie qui appartient à la Suède, au lieu qu'étant écrit simplement Gotorum sans la lettre h, il signifie*

1. Mallet, p. 207.
2. Mallet, p. 207.
3. Mallet, p. 148.
4. *Ibid.*, p. 302; *Han*, Conclusion, 344.
5. *Han d'Islande*, ch. XLVIII, 320.
6. Mallet, l. XIII, p. 84.

la Jutlande qui est au roi de Dannemarc; mais enfin... après bien des contestations... les Suédois se contentèrent [d'une] explication[1]... » Une fois encore, la note de Hugo ne fait que traduire sans grand changement l'explication de Mallet.

Non moins frappante est la similitude des deux textes en ce qui concerne l'anecdote de Borri. Il s'agit cette fois du prédécesseur de Christian, Frédéric III.

Hugo[2]	*Mallet*[3]
Frédéric III *fut la dupe de Borch ou Borrichius, chimiste danois, et surtout de Borri, charlatan milanais, qui se disait le favori de l'archange Michel. Cet imposteur*, après avoir émerveillé *de ses prétendus prodiges Strasbourg et Amsterdam,* agrandit la sphère de son ambition et la témérité de ses mensonges; après avoir trompé le peuple, il osa tromper les rois. *Il commença par la reine Christine à Hambourg et termina par le roi Frédéric à Copenhague.*	« Il eut (Frédéric) *le malheur de se laisser séduire par Borch ou Borrichius, chimiste danois,* qui avait du savoir, *mais surtout par Borri, milanais de naissance*, qui se disait alchimiste *et se vantait d'être le favori de l'archange Michel* qui lui avait appris de merveilleux secrets. *C'était l'imposteur de son siècle*, car il faut que chaque siècle en ait un... *Borri opérait des prodiges*, faisait de l'or, guérissait tous les malades qui accouraient de toutes parts *à Strasbourg et à Amsterdam* où il séjourna longtemps. *De là il vint à Hambourg où il trouva la reine Christine* qu'il encensa et persuada aussi longtemps qu'elle eut de l'argent. *Il passa ensuite au Danemark où Frédéric eut la faiblesse de l'accueillir* et le malheur de le croire et de dépenser plusieurs millions avec lui. »

Victor Hugo s'est contenté de transposer, en la rendant plus concise, la note de Mallet.

Ayant trouvé un texte aussi riche en détails précis, en faits

1. Mallet, l. XIII, p. 230.
2. *Han*, ch. XIX, 139.
3. Mallet, l. XIII, note, p. 146.

et en anecdotes historiques, Hugo ne pouvait l'abandonner sans y chercher d'autres remarques, des fragments d'histoire ou des bouts de légendes qui, éloignées chronologiquement de la période représentée et sans aucun lien apparent ou réel avec le sujet principal, serviraient à introduire dans son œuvre un peu plus de cette couleur locale qu'il chérissait déjà. C'est ainsi qu'il n'a pas manqué de faire citer par Spiagudry la légende d'après laquelle « le golfe Otte-Sund », autrefois appelé Limfiord, n'aurait pris « *le nom d'Otte-Sund qu'après qu'Othon le Roux y eût jeté sa lance*[1] »; car il avait lu dans Mallet le récit d'une expédition, au cours de laquelle Othon, après s'être avancé en Jutland, s'était vu arrêté « par les armes des Danois » ou, suivant d'autres historiens, « seulement par le golfe nommé Limfiord »; et là, rapporte Mallet, « irrité de ne pouvoir pousser plus loin ses conquêtes, il jeta... *sa lance dans la partie de ce golfe qui a toujours porté depuis ce temps-là, le nom de détroit d'Othon* (Otte-Sund)[2] ».

Dans Mallet encore, Hugo a trouvé des détails sur cet évêque de Borglum, désireux de s'enrichir, auquel *Han d'Islande* fait allusion lors de son jugement, et au sujet duquel l'auteur ajoute la note suivante : « Quelques chroniqueurs affirment qu'en 1525 *un évêque de Borglum se rendit fameux par divers brigandages. Il soudoyait des pirates, disent-ils, qui infestaient les côtes de Norvège*. Ce fait est néanmoins fort douteux[3]. » Sans doute Victor Hugo serait-il bien en peine de nommer avec précision ces chroniqueurs qu'il veut sembler connaître; et c'est Mallet qu'il faut encore appeler à la rescousse, puisqu'on y lit à la date de 1522, à propos d'une ordonnance qui bouleversait les habitants des côtes, les lignes suivantes : « Un auteur contemporain raconte que personne n'était plus dans le cas de ces pillards marins que *l'évêque de Borglum en Jutlande :* on assure qu'avant cette ordonnance *il envoyait souvent sur le rivage jusqu'à 300 hommes qui n'épargnaient pas les menaces les plus terribles pour obliger les équipages des vaisseaux, que la tempête y jetait, à souffrir*

1. *Han*, ch. VII, 51.
2. Mallet, l. III, p. 6.
3. *Han*, ch. XLV, 313.

sans résistance qu'on pillât leurs biens à leurs yeux[1]. » S'enrichissant de ce butin pris à l'aventure, Victor Hugo a continué à parcourir le livre, cueillant à droite et à gauche, au hasard de la lecture, les anecdotes les plus éloignées de nos mœurs. Pour cela, il a cherché loin des périodes civilisées, avant les règnes des Frédéric et des Christian, parmi les premiers rois de Danemark dont le nom a une résonnance bizarre et autour desquels l'imagination des premiers hommes a tissé un réseau d'aventures fantastiques ou mémorables. Il a lu, dans les premiers livres de *l'Histoire du Danemark* — peut-être seulement dans leur table des matières — le nom de ces premiers souverains du Nord, et c'est pourquoi Spiagudry, Kennybol, Norbeth ou ses compagnons jurent au nom *d'Olaüs le Saint*, parlent de *Gormon le Vieux*, *d'Ingiald* et de *Frothon*, *d'Hafdan* et de *Harald*, de *Rolf le Nain* et de *Havar le Pourfendu*. Sur ce dernier, Mallet disait seulement : « Les Islandais ne nous disent rien de ce prince si ce n'est qu'il fut nommé Havar à la main forte[2]. » Victor Hugo a-t-il transformé à son gré l'indication donnée, préférant substituer à une longue phrase d'explication une épithète concrète, concise et caractéristique? C'est une hypothèse plausible. Mais peut-être aussi, partant de quelques noms particulièrement intéressants à son avis, a-t-il cherché ailleurs, dans d'autres textes, des anecdotes qui s'y rapportent. Le livre de Mallet devait encourager dans cette voie sa curiosité naturellement en éveil, par des remarques telles que celle-ci, au sujet de Rolf le Nain : « On raconte de ce prince divers traits fabuleux ou peu importants qu'il est inutile de répéter[3]. » Or, Victor Hugo parle d'une captivité qu'il (Rolf) fit subir à son frère Joatham le Lion dans le donjon de Munckholm[4]. De même il fait allusion à des actes d'Olaüs, de Biord-le-Juste[5], de Baldan, sire de Merneugh[6], que Mallet ne semble pas avoir notés. Peut-être sont-ils inventés de toutes pièces, peut-être Hugo

1. Mallet, l. V, p. 564.
2. *Ibid.*, l. III, p. 28.
3. Mallet, in-12, l. III, p. 32.
4. *Han*, ch. III, 27.
5. *Ibid.*, ch. XXI, 149-150.
6. *Ibid.*, ch. XXII, 156.

a-t-il adapté aux noms pris à l'histoire danoise des actions empruntées ailleurs, peut-être s'est-il documenté. Sans doute, les trois procédés ont été simultanément mis en œuvre. Si la potence que le saint roi Olaüs « fit construire pour un juge qui avait fait un pacte avec un brigand[1] » paraît n'être là que pour aviver les remords naissants et les craintes du chancelier d'Ahlefeld, l'anecdote de Biord-le-Juste faisant décapiter Vellon semble assez précise pour recouvrir un fait réel. Le gendarme de Roll qui fit tomber le roi en lui baisant le pied[2] est sans doute celui dont parle Mallet puisqu'on lit au t. I, ch. I, 241 : « Le gendarme que Roll avait chargé de donner au roi les preuves de sa vassalité leva si haut et si brusquement le pied du roi qu'il le fit tomber à la renverse. » Mais que penser du combat que Victor Hugo attribue au prince Regner Lodbrog[3]? Peut-être, pour mieux l'adapter à son récit, a-t-il fondu ensemble deux faits rapportés par Mallet dans son *Introduction à l'Histoire du Danemark*[4]. On y lit en effet l'anecdote suivante : « Regner épousa une jeune bergère que le hasard lui fit apercevoir sur les côtes de Norvège... Aslanga était le nom de cette bergère, la plus belle de tout le pays... » Elle soumit le prince à plusieurs épreuves avant de lui accorder sa main, et exigea, en particulier, qu'il terminât « l'expédition pour laquelle il était sorti de son royaume ». Il partit, jurant à Aslanga qu'elle le reverrait bientôt victorieux et plus épris que jamais. Ainsi Victor Hugo peut affirmer que la bergère voulait être sûre d'épouser un vrai guerrier. Et, quant au vague laissé par Mallet autour de l'expédition du roi, il peut permettre toutes les suppositions. Hugo, on le sait, ne manque pas d'imagination et l'idée de faire lutter Lodbrog contre un brigand peut bien lui avoir été suggérée par le combat que dut livrer Regner pour obtenir sa première femme Thora — combat qui n'est pas sans rapport avec celui de Caroll Stadt contre Han[5]. De là à faire de l'ennemi de Regner, Ingolphe, ancêtre de Han, il n'y a

1. *Han*, ch. XXI, 149-150.
2. *Ibid.*, ch. XLV, 313.
3. *Han*, ch. IX, 66.
4. *Histoire du Danemark*, t. I, ch. XII, p. 299-300.
5. *Han*, ch. XVI, 124.

qu'un pas et Hugo était fort capable de le franchir. Toutefois, dans Mallet, les détails n'abondent guère sur Ingolphe. Il y est représenté comme le chef d'illustres fugitifs qui, fuyant la tyrannie de Harald aux beaux cheveux, s'embarquèrent pour chercher hors de leur pays l'indépendance et la richesse et arrivèrent « en 874 dans l'île d'Islande ». « La crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avait commis[1] » détermina, paraît-il, autant que la haine du despotisme, Ingolphe à chercher une autre terre; d'où peut-être, chez Hugo, par un procédé d'amplification naturel à son esprit, le nom d'*Ingolphe l'exterminateur*. Mallet raconte encore que, pour aborder en Islande, Ingolphe descendit sur un tronc d'arbre abandonné au gré des flots : et c'est ainsi que le jeune d'Ahlefeld représente à Ethel Han fuyant par une belle nuit et atteignant les côtes de Norvège. Il ne serait pas impossible qu'Hugo ait ainsi fondu, transformé, remanié les éléments fournis par la lecture de Mallet; toutefois on ne saurait conclure d'une façon trop absolue, car il peut exister une mine non découverte encore, où il ait puisé ses légendes sous la forme même où il les présente.

L'*Edda* enfin, si l'on en croit Nodier et Hugo lui-même, aurait fourni au jeune auteur bon nombre de récits. C'est l'*Edda* que lit Ethel à son père pour chasser les idées mélancoliques de la captivité; c'est à l'*Edda* que sont empruntées plusieurs des allusions aux héros ou aux monstres. Or Mallet, sous le titre de *Monuments de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, qui forme une transition entre l'*Introduction à l'Histoire du Danemark* et cette histoire même, a publié une traduction française de l'ancienne *Edda*, ou mieux de deux fragments des *Eddas* attribués l'un à « Soemund dit le Savant[2] », l'autre à Snorro Sturlesson quelque cent ans après. Là, Hugo a pu trouver les noms des dieux qu'invoquent ses personnages, quelques proverbes qu'ils citent avec de légères variantes : « Quand un homme allume du feu, la mort est chez lui avant qu'il ne soit éteint[3] »; quelques notions sur les antiques croyances des peuples du

1. Mallet, t. I, XI, p. 244 et suiv.
2. Mallet, l. II, *Avant-propos*, p. 28-30.
3. Mallet, in-12, l. I, VI, p. 107. Cf. *Han*, ch. VI, 44.

Nord. Si Han peut se vanter, lors de sa condamnation, d'échapper au Niffheim[1], c'est que Hugo a lu à diverses reprises, dans le même livre de Mallet, la définition de ce lieu : « le Niffheim » (les Enfers), où sont envoyés « tous ceux qui meurent de maladie ou de vieillesse[2] ». Des chapitres enfin de l'*Introduction*, bien que parcourus rapidement, ont pu donner à l'auteur de précieuses indications sur le pays, ses anciennes coutumes et ses superstitions. Ainsi le dernier chapitre qui traite des monuments druidiques n'a pas été sans fournir à Hugo des documents sur la pyramide d'Olma si bien examinée par Schœnning[3], sur les caractères runiques et leur origine[4].

Mallet reste donc, tant pour les sources historiques que pour les détails légendaires et bien des traits de couleur locale, une source importante de *Han d'Islande*.

*
* *

Il serait intéressant d'étudier de près la façon dont Victor Hugo utilise ces sources; comment, grâce à son imagination, il les développe ou les remanie. Mais ici, à cause de la nature des sources trouvées, le problème se restreint de lui-même : nous sommes en présence de détails historiques ou géographiques. Quand on a fait la part de cette couleur locale tout extérieure due à l'accumulation des noms de pays, de villages ou de fleuves, peut-être simplement relevés sur une carte détaillée de Norvège, et qu'on a écarté la série des invocations au dieu Mithra, à saint Usuph, au dieu Thor ou à saint Usbald, qui reviennent si fréquemment dans la bouche de Spiagudry ou des mineurs révoltés; quand on a observé que de simples phrases ne renfermant rien en elles-mêmes de pittoresque ou d'évocateur contribuent cependant à créer une atmosphère générale en rappelant çà et là le pays où se déroule l'action — (« l'avidité commune *aux paysans de cette pauvre Norvège* », « une couverture déchiquetée *comme les*

1. *Han*, ch. XLV, 314.
2. Mallet, *Monuments*, 16ᵉ fable (in-12, t. II).
3. *Han*, ch. XXII, 153.
4. *Ibid.*, ch. XXII, 153, et ch. XII, 88.

côtes de notre bon pays la Norvège[1] »), — il reste que Hugo a demandé aux textes consultés plus de faits précis et réels que de récits ou de descriptions. Par suite, il n'a souvent eu qu'à transcrire les événements indiqués, à recopier une note, à reprendre une citation, toutes choses qui ne demandent pas un gros effort d'imagination. Souvent, un simple mot fait allusion à une anecdote que lui-même ne saurait peut-être raconter en détail (telles l'histoire d'Aslanga la bergère ou les légendes de Ralph le Géant[2] et les lugubres traditions attachées au tombeau du roi Walder[3]) : c'est d'ailleurs là une habileté, car le lecteur crédule, entraîné par la suite du récit et frappé de l'abondance de telles allusions, peut conclure à une documentation très poussée de l'auteur. Même lorsqu'il est au courant de l'histoire, comme lorsqu'il s'agit de Griffenfeld, Hugo ménage ses effets : il ne révèle pas d'un seul coup au lecteur tous les détails historiques qu'il connaît sur son personnage. Il aurait l'air de réciter une leçon apprise et toute vie serait enlevée aux événements. Il espace ses documents, en parsème négligemment son œuvre; il semble alors se mouvoir avec une aisance extrême au milieu de cette histoire, en connaître les moindres détails; et les faits ainsi rapportés, apparaissant peu à peu au fur et à mesure que se déroule l'action principale, prennent un air de stricte vérité.

Lorsque Hugo transcrit des notes de peu d'importance ou de longueur médiocre, il le fait souvent avec exactitude, ainsi que l'on a pu s'en rendre compte au cours de l'étude précédente; il se borne à en supprimer les passages inutiles, qui n'ajoutent rien à la connaissance de l'histoire ou du pays : c'est ainsi qu'il néglige le petit développement philosophique de Mallet sur la nécessité des imposteurs dans chaque siècle, à propos de Borri[4]; la longue histoire des négociations dano-suédoises après la querelle de l'*h*[5]. Il démarque parfois les sentences historiques pour les remplacer par d'autres, plus fortes dans leur concision, plus significatives ou plus évoca-

1. *Han*, ch. XVIII, 134.
2. *Ibid.*, ch. XVIII, 132.
3. *Ibid.*, ch. XXIX, 208.
4. Cf. plus haut : *Han*, ch. XIX, 139, et Mallet, l. XIII, note, p. 146.
5. Cf. plus haut : *Han*, ch. XLVIII, et Mallet, l. XIII, p. 230.

trices par leur son et leur rythme : les regrets du roi après la disgrâce de son premier chancelier se traduisent chez Hugo par un véritable alexandrin, auquel l'opposition des deux hémistiches donne plus de vigueur et d'accent : « *Griffenfeld à lui seul en savait plus qu'à eux tous*[1]. »

Ce sont là de petites transformations. Le rôle de l'imagination de Hugo apparaît davantage lorsqu'il emprunte des scènes entières ou des descriptions; là, il peut transformer, développer, enrichir. Il se représente la scène qu'il retrace : il voit le tableau se dérouler à ses yeux; il *entend* les sons, dont les auteurs qu'il consulte ne faisaient que lui indiquer l'existence — et, grâce à cette imagination sensible si développée chez lui, grâce au goût du mot qui peint et fait image — il fait voir et entendre au lecteur les choses qu'il décrit. S'il est vrai qu'il se soit souvenu de Bardon le Roux, une simple lecture des deux textes suffira à montrer ce que les quelques lignes de *Han d'Islande* ont de plus évocateur, de plus vivant, de plus sensible.

Parfois, voulant donner une impression d'ensemble, il néglige l'ordre du texte sur lequel il a travaillé pour composer à sa guise un tableau. C'est ainsi qu'au lieu d'accumuler, à la suite, des détails sur la ville de Drontheim, comme le faisait Fabricius, il en a donné la vision[2]. Groupant dans un autre ordre les traits notés par le voyageur allemand, y ajoutant des remarques empruntées à une autre ville, il fait apparaître Drontheim à nos yeux par plans successifs, comme elle apparaîtrait aux yeux du voyageur pénétrant dans le golfe : il a remplacé par une vue d'ensemble le sec résumé documentaire. Sans rien ajouter à la matière, mais en modifiant la forme, Hugo réussit donc à animer de ternes descriptions.

Pour les récits, il en est de même, et Hugo parvient à les vivifier, tout en respectant l'ordre des moindres détails, tout en conservant des phrases entières du texte primitif. Il suffit, pour s'en rendre compte, de relire l'exécution de Griffenfeld[3] dans *l'Histoire du Danemark* et dans *Han d'Islande :* dans

1. Cf. plus haut : Mallet, l. XIII, p. 205.
2. Cf. plus haut : Fabricius, p. 225-226, et *Han*, ch. II, 24.
3. Cf. plus haut : *Han*, ch. XII, 101, et Mallet, l. IX, p. 210 et suiv.

l'une on a un récit; dans l'autre on a un tableau, une scène vécue. Hugo cependant n'a rien ajouté à ce que lui apportait Mallet. Mais il a introduit le discours direct aussi souvent qu'il le pouvait; grâce au présent de narration, il a rendu l'épisode actuel et vécu. Au lieu d'indiquer en une seule phrase toute une série d'actions successives : « il lia lui-même ses cheveux, il se mit à genoux... », Hugo les a réparties en petites phrases courtes, rapides, concrètes qui par leur accumulation donnent l'impression beaucoup plus nette des gestes exécutés. D'ailleurs, il place le récit dans la bouche d'un acteur de cette scène mémorable, qui s'y reporte par la pensée, se revoit lui-même en train d'agir et substitue ainsi la vie des souvenirs personnels à la sécheresse d'un compte-rendu indifférent, à la froideur d'un récit historique : « je veux lui lier les cheveux; il me repousse... je lui offre le bandeau noir; il l'éloigne de ses yeux avec dédain... » Grâce à cette composition à deux personnages, Hugo rend le récit dramatique et vivant. Il prend enfin, on l'a vu, à Tycho de Hofman quelques notations de détails, toutes concrètes, sur le lieu de l'exécution, le décor, et cela ne saurait nous paraître étrange de sa part. Il conserve quelques petits faits d'une minutieuse précision (sur l'heure de l'exécution par exemple) qui donnent à la scène un air de parfaite vérité, et il les complète à sa guise, y entremêlant des traits de pure invention, des paroles historiques qui n'ont sans doute jamais été prononcées, mais qui étoffent le récit et s'y incorporent si bien, qu'à moins d'avoir sous les yeux le texte original et d'établir la comparaison, on ne saurait les distinguer des faits réels. Nulle part, ni dans Mallet, ni dans Hofman, il n'était question de cette « garde-noble » qui dès huit heures « entoura l'échafaud », non plus que des « hulans de Slesvig » appelés pour contenir la foule pressée. Et c'est là une trace de cette tendance à l'amplification, à l'élargissement, à l'effet, qui ira se développant sans cesse chez Hugo.

*
* *

C'est ainsi que Hugo fait siennes les sources qu'il consulte. Il se les incorpore au point que les faits recueillis dans

ses lectures viennent sous sa plume sans effort, et, lorsqu'il semble ne faire que transcrire les matériaux apportés, il les transforme en réalité grâce à son imagination qui concrétise, dramatise et vivifie tout, en agrandissant. Voulant faire une œuvre non pas historique, ni érudite, mais dans laquelle la couleur locale soit assez puissante pour se fixer dans l'imagination du lecteur, il prend souvent ses matériaux au hasard, dans des textes très divers, que parfois il se contente de feuilleter. Il les assemble, les combine, et donne aux faits la vie, la couleur, l'accent qui leur manquaient. Ainsi *Han d'Islande*, œuvre de débutant, révèle déjà chez cet auteur si jeune, une méthode intéressante de travail et des procédés qu'il utilisera et perfectionnera dans ses œuvres postérieures.

S. Péès.

LA LÉGENDE DE NAPOLÉON

ET

LA LITTÉRATURE COMPARÉE

Le développement international de la légende napoléonienne, qui apparaît dans le folklore[1], se marque avec plus d'évidence et d'éclat dans la littérature.

N'est-elle pas symbolique, la destinée de ce poème en dix chants, composé en 1822 à l'île Maurice par H. L. Lorquet[2], réimprimé l'année d'après à Philadelphie, publié ensuite à Bruxelles par deux maisons d'édition; puis à Londres, en même temps que paraissait une traduction italienne; à l'île Maurice derechef; enfin à Paris, en 1840, chez Gaultier-Laguionie, mais aussi chez Gardembas qui attribuait l'ouvrage à Joseph Bonaparte?

Pour connaître une telle vogue, ce poème sur Napoléon aurait dû, semble-t-il, se recommander par de hautes qualités littéraires. Ces qualités lui manquaient. Nous avons devant nous une épopée à la manière pseudo-classique, qui n'est pas sans rappeler la *Henriade*, avec des invocations, des apostrophes, des périphrases et des grâces mythologiques qui font un contraste savoureux avec les réalités évoquées.

Muse, toi qui confonds la haine et l'imposture,
En versant sur l'histoire une lumière pure,

1. Voir, *passim*, la *Revue des traditions populaires*, l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, et l'enquête ouverte par *The French Quarterly* sur Napoléon en Angleterre.

2. Il n'est pas superflu de le noter ici, dans les pays qui ont cessé d'être français au cours du XIXe siècle, Napoléon a personnifié la patrie perdue et incarné l'orgueil de la race. Ainsi Lorquet a été suivi par le Louisianais Lussan. Ce disciple de Victor Hugo publiait en 1841 un volume intitulé *les Impériales*, tout entier consacré à la gloire du grand homme.

Tu le feras connaître à la postérité,
Celui que de nos jours poursuit l'iniquité.

Le reste est de la même venue. Mais, malgré son style vieillot, cette apologie de l'empereur était animée d'une sincère conviction. Il n'en fallut pas davantage pour que lui fissent un sort les lecteurs attendris de trois continents.

Des compositions en vers ou en prose ont circulé ainsi en beaucoup de pays, lorsque la légende commençait à se répandre obscurément, en dépit mais aussi à cause des proscriptions dont elle était frappée par les gouvernements. Les dangers qui menaçaient les auteurs ne servaient qu'à les rendre plus inventifs; et rien n'est curieux à observer comme le travail de taupe auquel ils se livrent, les détours et les circuits par où ils conduisent une pensée pleine d'allusions.

Il vint un temps où la légende put, libre de toute entrave, suivre son cours, et elle a fini par s'incorporer à la tradition littéraire de la plupart des peuples.

C'est pourquoi elle pourrait fournir à des recherches de littérature comparée un solide point d'appui. Il ne s'agit pas ici d'un motif plus ou moins vague, mais d'un thème précis et d'une donnée vraiment commune.

Le travail n'est guère avancé jusqu'ici, et c'est tout juste si des études comme celles de Maccunn et Bailey pour l'Angleterre, de Thiry pour la Russie, de Holzhausen pour l'Allemagne, de Pettenazzi et Muoni pour l'Italie, fourniraient la matière d'une synthèse provisoire. Ces critiques, M. Holzhausen excepté, n'ont porté leur attention que sur un petit nombre d'œuvres la plupart très connues et ne sont pas allés au delà de généralités très larges, encore que l'article de R. Thiry sur *Napoléon en Russie*[1] contînt en un ramassis suggestif beaucoup d'indications. J'en dirais autant d'un article de Saint-Mathurin sur le *Culte de Napoléon en Allemagne de 1815 à 1848*[2]; il ne dispense pas de lire les ouvrages capitaux de M. Holzhausen, mais il les résume en y ajoutant.

1. Cf. *Revue de Paris* du 15 juillet 1898.
2. *Revue des Études napoléoniennes*, janvier 1917.

En somme, même en tenant compte des résultats acquis, on peut dire que notre information reste pauvre[1].

Le livre de M. Chassé, *Napoléon par les écrivains*, est une anthologie bien faite et utile, mais quoiqu'elle soit très copieuse, elle n'est pas assez représentative[2] et nous souhaitons que l'auteur puisse la compléter.

Aussi bien est-ce en rangs serrés que se présentent à l'observateur attentif, sans parler des Français, les écrivains de toutes les nations qui ont porté, comme disait Barbey d'Aurevilly, la réverbération de Napoléon sur leur pensée.

Des Anglais — depuis Landor, Shelley, Byron, Hazlitt, en passant par Browning et Ruskin, jusqu'à Meredith qui, dans son *Ode à Napoléon*, a trouvé des formules si neuves, et, pour certaines d'entre elles, si justes; Conan Doyle, sorte d'Esparbès britannique dans *le Brigadier Gérard;* Bernard Shaw, le sarcastique auteur de *l'Homme du Destin*, cette « clownerie verbale[3] »; Thomas Hardy composant *Les Dynastes*, drame eschylien, métaphysique et panoramique, suite de tableaux offerts par toute une aube de siècle.

Des Irlandais — entre autres Charles Lever, contant avec la verve propre aux gens de sa race les aventures merveilleuses des fils d'Érin au service de la France, évoquant du même coup les grandes journées de l'Empire.

Des Russes — Pouchkine[4], Lermontov, Khomiakov, Tutchev, Dostoïevsky, Tolstoï, Mérejkovski.

Des Polonais comme Mickiewickz, dont la plus belle œuvre, *Messire Thadée*, est une épopée napoléonienne[5]; Gaszynski,

1. Il n'en est plus ainsi pour l'Italie depuis qu'a paru l'ouvrage de Mlle Dell'Isola, très documenté, et pourvu d'une bonne bibliographie.

2. M. Chassé aurait pu se souvenir qu'Anatole France est l'auteur de *la Muiron*. Nous nous permettons de lui recommander aussi une belle page de Mistral dans le *Poème du Rhône* où Apian raconte qu'il a vu passer Napoléon emmené à l'île d'Elbe.

3. H. G. Wells reprochait naguère à Shaw d'avoir adoré les faux dieux en s'inclinant devant la légende napoléonienne.

4. Son poème sur Napoléon (1821 ?) est considéré comme la plus belle pièce qu'il ait jamais écrite et comme le plus grand poème lyrique du temps. Voir *A History of Russian Literature* by Prince D. S. Mirsky, 1927.

5. Voir Stanislas Szpotanski, *Adam Mickiewickz et le romantisme*. « Quant à son côté héroïque, *Messire Thadée* est, à proprement parler, une épopée napoléonienne, l'atmosphère de pressentiment et d'attente de Napoléon, qui

l'ami de Laprade, méditant à Ajaccio sur le souvenir prestigieux de Bonaparte ; plus près de nous, Gasiorowski.

Des Suédois comme Tegnér, des Norvégiens comme Munch, Wergeland et Kielland, les Danois Baggesen, Oehlenschläger, et notre contemporain Michaëlis, l'auteur de *1812*, *L'Éternel Sommeil*.

Des Hollandais — Bilderdijk le poète ou Schimmel le dramaturge[1].

Des Belges — depuis Weustenraad et Van Hasselt jusqu'au comte Albert du Bois.

Des Allemands en troupes compactes, Gœthe, Hauff, Hebbel, Grabbe, Heine, et je ne sais combien d'autres : dès 1843, Ernst Ortlepp jugeait opportun de publier une anthologie bourrée de leurs *Chants Napoléoniens*. Tous ces écrivains sembleraient avoir préludé au mouvement qui entraîne beaucoup d'esprits dans la Nouvelle Allemagne, où l'on se passionne pour celui dont M. Emil Ludwig s'est fait le dernier biographe, pour ne pas dire l'hagiographe[2].

Des Autrichiens, Zedlitz, Grün ou Grillparzer ; des Hongrois, Fekete, Fazekas, Kazinczy, Berzsenyi, Jokai, Garay ; Italiens sans nombre[3] ; Espagnols tels que Espronceda ; le Portugais Manoel ; le Corfiote Markoras ; Américains du Nord et Sud, Occidentaux et Orientaux, prosateurs et poètes du vieux et du nouveau monde, dont l'énumération remplirait des pages.

est celle de l'œuvre entière étant renforcée, dans les deux derniers livres, de celle, très intense, de joie et d'exaltation à l'entrée de ses troupes. »

1. Celui-ci, émule de Schiller, fit jouer à Amsterdam, en 1866, une pièce sur Napoléon qui devait rivaliser avec le *Wallenstein* du poète allemand. L'ouvrage eut un succès éclatant, un des plus beaux qu'ait à enregistrer l'histoire du théâtre néerlandais au XIXe siècle. Il a été fréquemment représenté dans le Sud africain, à Stellenbosch, par exemple, en 1905 et en 1909, et il est devenu un texte classique à Pretoria comme au Cap.

2. Cf. M. Dunan, *Napoléon dans la littérature allemande contemporaine*, 1926, et Werner Hegemann, *Napoleon, oder Kniefall vor dem Heros*, 1927.

3. Voir P. Hazard, *Leopardi et Napoléon*, dans la *Revue des Études napoléoniennes*, juillet-août 1914. « On pense quelquefois au livre idéal qui contiendrait, par centaines et par centaines, les pièces qu'ont inspirées les gestes de l'Empereur. On y lirait les noms d'une foule d'auteurs obscurs ; on y lirait ceux, aussi, des plus illustres ; ceux qui le maudirent ou l'exaltèrent au moment de son triomphe... ; ceux qui entretinrent son souvenir après sa mort... Leur tradition se prolongerait bien avant dans le siècle et jusqu'à nos jours. »

On voudrait voir se multiplier les monographies comme celles de Jules Garsou sur plusieurs poètes français de l'époque romantique. Nous avons déjà de bons travaux sur divers littérateurs anglais[1], allemands et italiens ; sur *Leopardi et Napoléon*, par exemple, un article très instructif de M. Paul Hazard. Mais la plupart des écrivains que nous venons de citer mériteraient de même — avec beaucoup d'autres — une étude spéciale.

L'influence de l'empereur s'est manifestée de manières très diverses. Elle a stimulé les plus calmes ; sur quelques-uns, elle a produit l'effet d'un ébranlement de toutes les facultés et elle a troublé gravement des organisations trop sensibles. Sur certains, elle a agi comme un levain vivifiant ou une sève généreuse.

Dans sa prime jeunesse, Tomek, l'historien tchèque, se plaisait à faire des extraits de la *Vie de Napoléon* par Walter Scott : ce livre est un de ceux qui ont façonné son esprit. Il eut l'occasion de visiter le château d'Orlik appartenant à la famille Schwarzenberg. Il y contempla avec émotion des reliques napoléoniennes et un buste en marbre blanc du souverain. C'était la première fois qu'il voyait la figure de Napoléon, et cette visite, nous dit Louis Léger, laissa dans sa mémoire une trace ineffaçable.

Pareillement Grillparzer n'oublia jamais le jour où il vit le vainqueur de Wagram, debout sur le perron du palais de Schoenbrünn, assistant au défilé de son armée. Cette vision qui le fascinait le poursuivit pendant toute sa carrière de poète et de dramatiste, de quoi son œuvre porte l'éloquent témoignage.

Un Anglais, William Hazlitt, professait pour l'empereur un culte presque exclusif, au point que son caractère et sa vie même doivent s'expliquer par son napoléonisme fanatique. Tous ses biographes, à commencer par son fils, sont d'accord à ce sujet.

Le sentiment qu'il éprouvait pour Bonaparte, nous dit Talfourd, était celui d'une affection absolue, « mêlé à la circulation du sang », prenant possession de tout l'être moral et

1. Cf. P. Holzhausen, *Bonaparte, Byron und die Briten*, et A. Porta, *Napoleone, Manzoni e Byron*.

intellectuel. Le chef de la France était pour lui comme il l'avait jadis été pour Landor,

A mortal man beyond all mortal praise,

le plus étonnant exemplaire d'humanité qu'eussent produit les temps modernes, l'enfant de la Révolution pour qui Byron parfois fut trop tiède, car Hazlitt prit ombrage des infidélités du poète.

La nouvelle de Waterloo le terrassa. « Comme un amoureux », il s'était attaché à l'homme qui représentait la souveraineté du génie par opposition à la laideur et à l'ineptie des royautés héréditaires. Aussi la disgrâce et la captivité du héros furent-elles pour lui une torture. A la mort du prisonnier de Sainte-Hélène, il eut un accès de désespoir. En 1824, il se rendit en France; il n'avait plus aucune sympathie alors pour les Français « rentrés dans le vieux chenil des Bourbons ». C'est pourquoi il parle sans aménité, dans ses *Notes de voyage*, de leur caractère et de leur art.

Plus tard, se remémorant les temps les plus heureux de sa carrière, il s'écriait : « Le soleil d'Austerlitz ne s'est pas couché. Il brille ici, dans mon cœur. Et lui, le Fils de la Gloire, n'est pas mort et ne le sera jamais pour moi ». En 1829, il écrivit une *Vie de Napoléon*, ouvrage considérable, où il défend le grand homme avec fougue parfois, avec dévotion toujours, contre Walter Scott. Son épitaphe nous apprend qu'il avait assez vécu, puisqu'il avait vu la chute des Bourbons et qu'il laissait au monde un livre dont il était fier.

Le biographe et critique Augustine Birrell fait bien sentir ce qu'il y eut de pathétique dans cette existence.

Égaré, dit-il, par une idée fixe, il s'était mis à haïr tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, et ceux-là formaient la majorité en Angleterre. Il était devenu aussi irritable que Rousseau et se croyait comme lui persécuté, parce que Napoléon était la Vérité et Hazlitt son prophète. Il a vraiment éprouvé pour l'Empereur et Roi tous les transports et tous les déchirements de la passion.

Assurément le cas est rare. Peut-être relève-t-il dans une certaine mesure de la pathologie. Il en serait de même pour Manzoni s'il est vrai qu'en apprenant la mort de Napoléon, le

poète italien fut saisi d'un tremblement nerveux dont il ressentit longtemps les effets. C'est sous le coup d'une crise profonde qu'il composa l'ode du *Cinq Mai* dont le retentissement fut mondial.

Seize ans plus tôt, Bilderdijk s'était aussi rendu célèbre par son *Ode à Napoléon* toujours si admirée, objet de l'enthousiasme des critiques Busken Huet et Carel Vosmaer. Ce dernier écrit qu'à moins d'être fermé à tout sentiment poétique et sourd à toute harmonie, on ne saurait lire ce chef-d'œuvre sans être secoué d'un grand frisson, le frisson du sublime. L'éloge n'est pas hyperbolique et la composition du poète hollandais mériterait un examen détaillé auquel nous ne pouvons la soumettre ici.

Une tendance s'y fait jour qu'il est bon de noter au passage. Dès 1806, Bilderdijk est saisi de cette fièvre d'émulation qui devait plus tard en France et ailleurs faire d'illustres victimes. Il se campe en rival de Napoléon et met le poète inspiré sur le même rang que les fondateurs d'empires. A lui de réaliser dans l'ordre du rêve ce qu'ils exécutent dans le domaine de l'action. Il possède le monde, lui aussi, grâce à son imagination qui se joue de la réalité et se l'asservit. Il s'égale enfin au grand capitaine par sa promptitude à concevoir et même par son caractère héroïque qui le rend capable de briser toutes les contraintes, voire de s'avancer seul, au besoin, pour remplir la mission dont il est investi. Maître du présent, il sait lire l'avenir et il apporte aux peuples une vérité révélée.

La parenté de ces vues avec celles d'un Hugo ou d'un Vigny est évidente. Mais, à travers les strophes de Bilderdijk, elles prennent un tour particulièrement « héroïque ». Et nous assistons au soulèvement de tout l'être, à l'audacieux envol d'une pensée qui trouve pour s'exprimer une langue à sa mesure, pleine de force et de fierté.

Voilà comment s'affirmait sur une vigoureuse nature poétique l'influence du Conquérant. Aucun des poètes français qui avaient de la réputation sous l'Empire n'a eu de pareils élans. Les événements dont ils étaient témoins ne leur ont pas appris comme à Bilderdijk[1] à chanter sur un nouveau ton. Mil-

1. Celui-ci, après avoir résumé la carrière de Napoléon, s'écriait : « Voilà le digne sujet de l'ode pindarique. Devant de tels spectacles, nul poète, quel

levoye, par exemple, n'avait, comme dit Sainte-Beuve, « ravi aucune flamme de nos orages ». Là-dessus, on a reproché à Napoléon de n'avoir point suscité de poètes sous son règne. Il serait plus juste de dire que ce règne a coïncidé avec la période d'extrême déclin d'une école qui ne produisait plus que des versificateurs. Leur sécheresse d'âme les eût bien empêchés de s'élever trop haut. Napoléon a été mieux compris par les artistes. D'autre part, des littérateurs étrangers ont trouvé des figures heureuses et riches pour exprimer les émotions qu'éveillaient en eux les spectacles contemporains. A l'exemple de Bilderdijk, nous pourrions joindre ceux de Tegnér et d'Oehlenschläger.

Tegnér était, dans les dernières années du XVIII^e siècle, commis chez un riche propriétaire de mines nommé Myrhman. Et voici ce que nous dit à ce propos un de ses biographes.

« Napoléon était en Égypte; chacun le suivait avec anxiété dans les péripéties de cette expédition aventureuse. Myrhman était un de ses admirateurs les plus fervents; il avait sans cesse le nom de Bonaparte sur les lèvres; et, à entendre les conversations qui se tenaient dans sa maison, on se fût plutôt cru au milieu du camp français que dans la demeure d'un honnête et paisible propriétaire suédois.

« Tout à coup, un journal du pays annonce que Napoléon est mort en Égypte. Cette nouvelle se répète et saisit vivement l'attention publique; les commentaires les plus variés, les hypothèses les plus diverses courent les rues. Tegnér reçut le contre-coup de tous ces bruits et traduisit ses impressions en un magnifique poème lyrique qui fut vivement admiré[1]. »

Tegnér demeura fidèle à celui dont la grandeur l'enthousiasmait et qu'il continue à chanter, même en 1813, dans *le Héros*, même en 1815 dans l'*Aigle qui s'éveille*, pièce inspirée par le retour de l'île d'Elbe. Sa douleur et sa déception après ce qui suivit Waterloo éclatent dans son poème sur la *Nou-*

qu'il soit, s'il est vraiment poète, ne saurait demeurer indifférent; malgré lui, sa lyre résonne et son sein se soulève, agité de transports inconnus. »

1. N'exagérons rien toutefois et n'oublions pas que Tegnér avait alors seize ans.

velle Année 1816[1]. Et dans toute son œuvre se perçoit l'écho sonore de l'épopée impériale[2].

Jules Lefèvre-Deumier était lié avec Oehlenschläger à qui, en 1844, il offrait encore l'hospitalité à l'Abbaye du Val. Il a laissé sur le poète danois une étude critique dont nous détacherons le passage suivant.

« Oehlenschläger se trouvait à Paris durant les plus beaux jours du règne de l'Empereur pour lequel il ne cessa de professer la plus cordiale admiration...

L'éclat de la cour à cette époque, le bruit de nos victoires, l'enthousiasme qu'elles excitaient, le mouvement des idées, le travail plus sourd de la littérature, qui, comme la politique, aspirait à une renaissance, exercèrent une action électrique sur son esprit, et il se mit à l'unisson de nos gloires en composant parmi nous quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. »

La période de son plus parfait épanouissement est contemporaine de l'Empire : *Aladin* date de 1805. Il n'y a pas là un synchronisme fortuit; le poète lui-même nous invite à le croire. Ce qui a fait, dit-il, la beauté des temps napoléoniens, c'est qu'alors le génie a été tout-puissant et a prouvé son efficacité. Napoléon a enseigné à oser, et la leçon qu'il donnait a été comprise par ceux dont il a libéré le génie. C'est ainsi que le poète, tel Aladin devenu, grâce au magicien, possesseur de la lampe merveilleuse, a découvert son génie.

Entre les écrivains étrangers et français qui ont plus tard exploité la légende, on relève parfois d'intéressantes analogies. Il arrive, par exemple, qu'on pense à Stendhal ou à Hugo en lisant tel volume de prose ou de vers écrit loin de la France.

De même que Stendhal a voulu écrire une *Vie de Napoléon* — dont nous avons quelques parties d'ailleurs très dignes d'attention — de même le Norvégien Kielland a publié un

1. Cf. R. Steffen, *Svensk litteraturhistoria*. Stockholm, 1923.

2. L' « idéal héroïque » de Tegnér a été brièvement analysé par G. Brandes. Voir encore *inter alia* H. de Boor, *Schwedische Literatur*, 1924 : « Kein schwedischer Dichter hat den hellen Kriegsklang der napoleonischen Zeit so unmittelbar erfasst wie Tegnér... Das wikinghafte, um der Grösse, nicht um des Erfolges willen kämpfende, pathetische Heldenideal, das Tegnér an Napoleon gewonnen hatte, erhielt ihm in Karl XII. seine schwedische Verkörperung. »

ouvrage historique sur *les Hommes de Napoléon et ses méthodes*. Mais, comme le romancier français, il s'est fait apprécier aussi par ses récits napoléoniens. L'un de ces récits contient une évocation de la journée de Waterloo que certains critiques n'hésitent pas à mettre au-dessus même de la description de Beyle, et où ils louent la netteté du détail, la justesse des touches, la hauteur du pathétique et la qualité des raccourcis, mélange heureux de drame et de philosophie.

On doit à un Allemand, le baron von Gaudy, un volume entier de *Chants Impériaux* où chaque épisode de la vie de Napoléon est illustré par des groupes d'odes, de dithyrambes et de poèmes de grande allure. Gaudy est peut-être avec Hugo le poète qui a eu, au plus haut degré, le sentiment épique des événements qu'il glorifie. On peut lire sur son œuvre si caractéristique une longue et fort bonne étude de C. Voretzsch[1], avec celle, plus récente, de Reiske[2].

*
* *

Si les monographies étaient assez nombreuses, on en pourrait tirer un principe de classement des écrivains napoléoniens. Ceux-ci se répartiraient en collectivités distinctes suivant leurs affinités naturelles et la tradition nationale qu'ils représentent.

On puisera bien des enseignements, à cet égard, dans le livre de M^lle^ Dell' Isola, *Napoléon dans la poésie italienne à partir de 1821*, dont nous aimons toutefois moins le plan que les chapitres, nourris de faits et de pénétrants aperçus.

Pour la Pologne, M. Handelsman observe que la personne de l'Empereur y a longtemps conservé un caractère spécial, qu'elle est sans cesse présente dans la poésie et le roman polonais actuel[3], qu'elle est devenue celle d'un héros presque national. Elle a surtout pour le sentiment polonais la valeur d'un symbole. « La vie de Napoléon qui, sorti du néant, était

1. *Gaudys Kaiserlieder und die Napoleondichtung*, 1899.
2. Berlin, 1911.
3. L'origine polonaise de Joseph Conrad explique en partie le choix du sujet traité dans un de ses contes, *le Duel*, récemment traduit en français. « J'ai beaucoup entendu parler dans mon enfance, a écrit l'auteur, de la légende napoléonienne, et il me semblait que je m'y trouverais à l'aise. »

arrivé au faîte de la puissance humaine, pouvait servir de preuve à la possibilité de réaliser des choses irréalisables ». Pour un pays dont l'existence au XIX^e siècle était des plus tristes, mais qui n'a jamais perdu l'espoir de la résurrection, le récit d'une telle vie devait être par-dessus tout réconfortant. En même temps, ce récit lui rappelait l'époque héroïque d'élans et d'efforts extraordinaires qu'il avait vécue lui-même. Cette époque était aussi une interruption dans le long espace d'anéantissement qui, jusqu'à nos jours, a couvert le nom polonais. Et enfin le rôle effectif de l'Empereur avait été assez imposant pour lui attacher les âmes polonaises.

Tout cela aide à comprendre pourquoi, après Mickiewickz, toute la grande littérature polonaise hésita à traiter Napoléon en homme réel.

Le sentiment qui fait reculer les écrivains polonais devant tout réalisme est beaucoup plus complexe que celui de l'admiration. C'est celui d'un religieux respect devant les grands sentiments collectifs du passé, et notamment devant le plus grand élan d'espoir qui ait jamais, pendant le siècle de son esclavage, traversé la Pologne[1].

En ce qui concerne le groupe hongrois, notre curiosité est éveillée sans être complètement satisfaite par le livre de Kont, *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie.* Nous apprenons que la Révolution, les exploits de Bonaparte, sa marche vers la gloire, avaient excité en Fekete un enthousiasme très vif, enthousiasme qu'il exprime dans des Odes restées inédites. Kazinczy était un grand admirateur de Napoléon et « le rôle que Gœthe joua vis-à-vis du conquérant lui aurait probablement convenu ». L'Empereur était « l'idole des écrivains et de tous ceux qui veulent une Hongrie indépendante ». En revanche, les idées humanitaires de Fazekas lui avaient fait concevoir de la haine pour celui qui à ses yeux personnifiait la guerre.

Sur tous ces points, on voudrait des précisions et des remarques moins dispersées.

Suivant une remarque de R. Thiry, en Allemagne comme en France et ailleurs, la légende eut ses vogues et ses dis-

1. S. Szpotanski, *op. cit.*

grâces, ses moments d'éclipse. En Russie, comme aucune passion politique ne s'y mêlait, elle ne connut pas ces caprices. Et Napoléon a été indemne en ce pays de ce que Hegel appelait d'un terme pédant et fort, le *thersitisme,* voulant par là désigner les basses attaques des détracteurs.

R. Thiry l'a fait voir excellemment : dans la série des images qu'ont données de Napoléon les plus grands écrivains de Russie, on trouve fidèlement reflété, en ses phases essentielles, le cours de la pensée russe, depuis les romantiques jusqu'à Tolstoï. Napoléon devait attirer à lui ceux qui avaient la religion de la beauté et des personnalités extraordinaires, les Pouchkine et les Lermontov. Les romanciers de la génération suivante, ennemis de tout individualisme, n'en ont pas moins été attirés par le héros qu'ils ont abordé avec des préoccupations morales et religieuses, et qui est devenu pour eux un cas de conscience.

M. Haumant observe à son tour que l'homme du destin, debout sur les hauteurs d'Austerlitz, dans la plaine de Borodino, ou sur la falaise de Sainte-Hélène, tient à peu près autant de place dans la poésie russe que dans celle de l'Europe occidentale. C'est cet homme-là qui a, dans une large mesure, inspiré l'idéal des romantiques russes. N'est-il pas édifiant l'Eugène Oniéguine de Pouchkine qui, retiré à la campagne, a dans sa chambre, « sur un piédestal, la poupée de bronze, en petit chapeau, le front sombre, les bras croisés sur la poitrine? » Édifiants aussi les poèmes de Lermontov — auxquels miss Clarence A. Manning consacrait naguère un article dans la *Romanic Review* — ceux surtout qui ont trait à la victime des rois.

« Morne exilé, sacrifié par la trahison et l'aveugle caprice du sort, il mourut comme il avait vécu — sans ancêtres, sans postérité, conquis, mais héros!

Il était né par le jeu accidentel du destin, et il passa près de nous comme une tempête. Il était étranger au monde; tout en lui était mystérieux, le jour de son avènement comme l'heure de sa chute. »

Byronien convaincu, Lermontov se reconnaissait dans le captif de Sainte-Hélène. Il était comme lui arraché d'entre ses semblables, mais en même temps il méprisait leur société, et,

abandonné par tous, énigmatique, il demeurait un héros toujours, inflexible jusqu'au bout dans la poursuite de son idéal.

Aussi bien le culte des hommes prédestinés et des créatures d'exception est-il ce qui forme l'un des traits d'union entre les romantiques de tous les pays. L'influence de Napoléon a été l'aliment principal de ce culte et en ce sens son influence a été européenne.

Le poème du Norvégien Wergeland sur l'Empereur, paru en 1829, nous fournira un dernier exemple. Traversé d'un grand souffle métaphysique, ce poème où les symboles se pressent, emportés dans une ascension ininterrompue, est un de ceux dont l'essor est le plus soutenu et le plus majestueux, dans cette série d'œuvres scandinaves qui racontent le Triomphe du Surhumain.

On pourrait dire que Napoléon a attaché son nom à des genres aussi bien qu'à des écoles littéraires.

Il n'a pas, a-t-on remarqué, inspiré beaucoup de chefs-d'œuvre au théâtre : le modèle demeurait au-dessus des imaginations les plus fécondes, et la tragédie qu'il a jouée est de trop haut supérieure aux drames où l'on a prétendu le faire revivre[1]. Cela est vrai, mais il a fait naître une immense production dramatique où tout n'est pas à dédaigner, tant s'en faut, et dont l'ouvrage de L.-Henry Lecomte, *Napoléon et l'Empire racontés par le théâtre*, donne une idée fort incomplète puisqu'il n'énumère et ne résume que les pièces composées en France de 1797 à 1899. Ces pièces sont au nombre de 596 !

On pourrait continuer cet inventaire — ce n'est pas la matière qui manque depuis 1899[2] — et instituer dans les autres pays des enquêtes similaires. Signalons à ce propos le livre de H. Gaehtgens zu Ysentorff sur *Napoléon I im deutschen Drama* où il a étudié une soixantaine d'auteurs allemands.

Le roman se prêterait comme le drame à des dénombrements et à des analyses que l'on entreprendra sans doute un jour. Les *Bibliographies* de Lumbroso, de Davois et de Kircheisen peuvent rendre des services, mais nous n'avons pas

1. A. Lichtenberger.

2. Cf. A. de Bersaucourt, *Napoléon au théâtre* (*Revue mondiale*, 1er mars 1927). « Napoléon est passé de la scène sur l'écran, et, aujourd'hui comme hier, une même faveur s'attache à son visage légendaire. »

encore de classement descriptif des romans spécifiquement napoléoniens du type représenté en Allemagne par la nouvelle classique de Hauff, le *Portrait de l'Empereur*. Le tableau d'Ernest A. Baker, *A Guide to the best fiction in English*, passablement arbitraire, serait utile du moins pour montrer la place que tient Napoléon dans le roman anglais et américain.

Innombrables sont les thèmes lyriques, épiques, fantastiques, dont l'histoire impériale a été le point de départ.

A s'en tenir à la *Dernière Phase*, on composerait plusieurs volumes avec toutes les pages qui dénoncent l'Angleterre rendue responsable du « crime » de Sainte-Hélène : que de morceaux à recueillir depuis Edgar Quinet ou Henri Heine jusqu'à Léon Bloy[1] ! Le fantastique romantique qui s'était emparé de la légende du Petit Homme Rouge, ne manqua pas de se donner carrière aussi autour du fatal rocher. Nous aurons en Allemagne surtout le cortège des spectres, des revenants et des apparitions nocturnes. Nous verrons même croître une légende évasionniste[2] qui aura son origine dans des « confidences » de témoins, des rumeurs vagues, des intentions réelles ou supposées[3], légende qui a défrayé la littérature romanesque.

*
* *

Mais si la geste de Napoléon avait pour eux un puissant attrait, les écrivains devaient, comme on sait, compter avec la censure.

1. Les *Visitors' Books* de Sainte-Hélène avaient aussi leur éloquence. Ils portaient les signatures d'un grand nombre de voyageurs qui s'étaient arrêtés à l'île célèbre ou y étaient venus pour voir le tombeau de l'Empereur. Fréquemment ils joignaient à leur signature des « pensées », des vers même, des réflexions exprimées dans toutes les langues de l'Europe. La plupart de ces réflexions trahissent une haine passionnée de l'Angleterre.

2. Voir l'étude de L. Millanvoy sur la croyance à l'évasion et à la survie de l'Empereur dans *Seconde vie de Napoléon*. Paris, 1913.

3. Dans sa *Vie de Napoléon*, Walter Scott affirme qu'un contrebandier écossais fameux du nom de Johnstone, avait conçu le projet de délivrer l'Empereur et qu'il fit commencer à cette fin la construction d'un submersible ; mais le gouvernement britannique dont les soupçons avaient été éveillés ordonna la saisie du vaisseau auquel on travaillait dans l'un des chantiers de la Tamise.

Depuis la restauration de 1814 jusqu'à la fin de 1840, écrit M. de Rubertis[1], les gouvernements d'Italie, brûlant de haine contre l' « usurpateur », visèrent à réprimer toute glorification de Bonaparte, toute manifestation de sympathie, et même simplement toute allusion[2]. Ils auraient voulu éteindre jusqu'à son souvenir, mais n'y parvenant point, ils ordonnèrent aux censeurs et à la police d'empêcher ou de limiter la vente des images qui affluaient de l'extérieur, d'en interdire la reproduction et surtout de se montrer des plus sévères dans l'approbation des écrits inédits. Des poètes et des historiens virent leurs œuvres ou condamnées ou horriblement mutilées si bien qu'on eut recours à la ruse qui consistait à représenter le cycle napoléonien au moyen de faits et de personnages empruntés à d'autres temps.

Pindemonte et Foscolo, par exemple, figurent Bonaparte, le premier sous les traits d'Arminius, l'autre sous les traits d'Ajax dans leurs tragédies. Niccolini se montra plus hardi qu'eux en écrivant *Nabucco :* tandis que dans *Arminius* et *Ajax*, les allusions sont très voilées et limitées à deux personnages, il n'est pas dans *Nabucco* un événement ou un personnage qui ne rappellent à l'instant un acte ou un acteur du grand drame napoléonien.

Aussi cette tragédie ne put-elle être imprimée dans le pays natal de l'auteur. Elle parut pour la première fois à Londres en 1819, et la représentation en fut interdite en Toscane comme dans toute l'Italie.

Pareil sort échut au *Germanicus* d'Arnault, que la censure défendit de jouer, après les manifestions auxquelles donna lieu cette pièce où se trouvaient des allusions plus ou moins transparentes. Néanmoins la tragédie politique à tendances

1. Auteur d'articles sur *G. A. Niccolini e la Censura Toscana* et *Il « Cinque Maggio » e la Censura.*

2. Ailleurs aussi, après 1815, les pires sévérités menaçaient quiconque osait écrire ou prononcer une phrase jugée séditieuse du moment qu'elle faisait naître de l'intérêt pour celui qui agonisait ou qui était déjà mort à Sainte-Hélène. Une sorte de terreur, dit M. Laudy dans *les Lendemains de Waterloo*, semblait s'être emparée des autorités hollandaises. Les circulaires succédaient aux circulaires. Tous les étrangers étaient soumis à une étroite surveillance, exercée « avec le secret et la circonspection propres à assurer le succès des démarches ».

garda pendant toute la Restauration une faveur significative. Le 7 septembre 1822, Stendhal mandait à son ami Stritch que le *Sylla* de Jouy avait le plus grand succès, grâce à Talma imitant tous les gestes de Napoléon. Puis, parlant d'un essai qui venait d'être tenté pour acclimater le théâtre anglais à Paris, il dit que « si jamais l'on y voit Kean jouant Richard III, comme il ressemble beaucoup plus à Napoléon dans ce rôle que Talma dans Sylla, c'en est fait de la tragédie de M. de Jouy ».

Dans le *drame fataliste* des Allemands, nous trouverions aussi des figurations et des allégories caractéristiques. Qu'on se reporte à l'*Autobiographie* de Grillparzer où il montre comment, pour créer son *Ottokar*, il s'est inspiré du souvenir de l'empereur français. « J'avais lu, reconnaît-il, avec une avidité presque exclusive, tout ce qui avait été écrit sur cet homme extraordinaire, soit par lui-même, soit par les autres. »

M. Ehrhard, qui a analysé avec soin le drame de Grillparzer, remarque que le poète autrichien avait déjà fait intervenir Napoléon dans quelques autres de ses pièces comme *Spartacus*, *Alfred le Grand*, *la Toison d'or*. Mais entre Ottokar, roi de Bohême, et l'empereur, les ressemblances particulièrement nombreuses sont poursuivies jusque dans le détail. Ottokar disposant en faveur de ses proches et de ses alliés des États de ses ennemis, désirant un héritier lorsqu'il est arrivé au faîte de la puissance, vaincu dans la bataille suprême par suite de la défection d'une partie de ses troupes, fait bien songer au « personnage dont l'histoire toute récente était dans la mémoire » de l'auteur. Contre Ottokar terrassé, déchu, la reine Cunégonde se livre à une sortie violente. Elle stigmatise « l'homme qui a porté des couronnes comme si c'eût été des guirlandes de fleurs et qui, si l'une était flétrie, s'en tressait d'autres avec des fleurs fraîchement coupées dans les jardins des voisins ». Ces invectives s'adressent beaucoup moins au roi de Bohême qu'au fondateur de l'Empire entouré d'États feudataires.

Enfin, de l'aveu même du poète, la leçon du drame est celle que donne le spectacle d'une grande vie héroïque, impatiente, trop tendue et trop avide de se déployer pour fuir

l'ennui qui la ronge, privée à jamais de ce souverain bien, la sérénité de l'âme. Ottokar est comme Napoléon une de ces natures condamnées à poursuivre sans cesse d'ironiques fantômes parce qu'elles ne trouvent pas en elles-mêmes la citadelle qui devrait enfermer et abriter leur bonheur.

Mais Napoléon était-il libre dans ses desseins? Était-il maître de s'arrêter et de retarder son heure? N'était-il pas sous le coup d'un décret, l'agent d'une force qui lui ordonnait d'avancer et le poussait vers une catastrophe prévue?

Les écrits de Sainte-Hélène ont permis de répondre à ces questions en répandant l'idée d'une mission et d'une chute, fatales l'une et l'autre. Aussi bien faut-il assigner une grande importance à cette littérature de Sainte-Hélène et aux premiers Mémoires parus sur l'Empire, car leur influence que l'on n'a pas encore mesurée a été considérable. Sait-on, comme le rappelle M. Villat, que le *Mémorial* de Las Cases eut un des plus gros succès de librairie du siècle et que l'auteur y gagna deux millions? Il a eu des éditions sans nombre à partir de 1823 et, presque aussitôt publié, fut traduit en anglais, en allemand, en danois, en néerlandais, en espagnol et en italien. Il a laissé son empreinte, parfois profonde, dans l'œuvre d'écrivains français et étrangers. L'influence qu'il a eue jadis sur un Hugo, un Hazlitt, un Prati ou un von Gaudy est demeurée jusqu'à nos jours agissante[1].

On en pourrait dire autant peut-être d'un livre tel que celui de Ségur. Ce livre a eu d'innombrables lecteurs dans le monde entier et a joui d'une faveur qu'il a retrouvée même de notre temps. Objet dès son apparition de commentaires passionnés, il eut dix éditions en moins de trois ans. On en faisait la lecture en famille et s'il n'a pas « profité plus » à Napoléon « qu'une armée de cent mille hommes », suivant une expression célèbre, il a du moins fourni à la légende un aliment substantiel. Il a exercé une action certaine dont une investigation diligente permettrait de recueillir les témoignages[2]. Un travail semblable serait à faire pour des publi-

1. « Je ne passe guère de jour, déclarait Barrès en 1921, sans relire quelque page du *Mémorial* ou de la Correspondance.

2. La nécessité d'une telle enquête ressort de l'étude publiée d'abord dans la *Revue napoléonienne* par M. Victor Giraud sur *Une des sources de l'* « *Ex-*

cations comme celles d'Arnault, de Laurent de l'Ardèche, de Norvins[1], de Chambure et de tant d'autres, y compris Elsner, auteur d'une histoire de Napoléon (d'après Abel Hugo) extrêmement populaire en Allemagne vers 1835. Ce travail, il faudrait l'entreprendre aussi pour les Mémoires parus vers 1890, tels ceux de Marbot qui ont donné une si vive impulsion à la *napoléonite* dont parlait le vicomte de Vogüé.

« Je ne crois pas, écrivait Larroumet, que, même au temps où le général de Ségur racontait la retraite de Russie à ceux qui l'avaient faite, un livre militaire ait produit un tel ébranlement dans les esprits. »

*
* *

L'épopée s'est prolongée en se survivant dans les arts qui sont pour nous, au même titre que la littérature, un précieux instrument de connaissance.

Il y aurait tout d'abord une statistique à établir, semblable à celle que nous devons à Lecomte pour le théâtre. La nomenclature des œuvres artistiques se rapportant à Napoléon ou à son époque occuperait des volumes[2]. A certains moments, au cours du XIXe siècle, elles ont été fort abondantes. M. Madelin fait remarquer que de 1835 à 1841, on n'a pas représenté moins de quatre-vingt-dix-sept pièces napoléoniennes. Les expositions de peinture étaient à la même date envahies par l'épopée impériale. Parlant du Salon de 1836, Auguste

piation » et des critiques formulées au sujet de cette étude par M. L.-G. Pélissier. Au surplus, Ségur a influencé beaucoup d'autres écrivains que Chateaubriand et Hugo.

1. Le livre de Norvins a connu au moins trois fois un succès assez éclatant : à la fin de la Restauration (il parut en 1827) avec l'appui du parti libéral; au début du Second Empire lorsqu'on était tout à la résurrection du Premier; dans la dernière décade du siècle marqué par un renouveau napoléonien. Sur l'histoire de Norvins qui était l'évangile de ses douze ans, on peut lire dans *l'Ame de Napoléon* une fort belle page de Léon Bloy dont la culture chrétienne avait été « devancée ou retardée par la culture napoléonienne ».

2. Notons que l'imagerie et la caricature napoléoniennes ont leurs spécialistes, en France avec A. Dayot et J. Grand-Carteret, en Angleterre avec A. M. Broadley, en Allemagne avec Fr. Schulze. Sur l'iconographie de Napoléon, voir L. Delteil, *Manuel de l'amateur d'estampes des XIXe et XXe siècles*. « Pas d'artiste, pas d'artisan non plus, tant à l'étranger qu'en France, qui n'ait portraituré » le Consul et l'Empereur.

Barbier rapporte que la bataille est « dans tous les coins, sous tous les pinceaux, même les plus inoffensifs et les moins accoutumés à ces allures guerrières ». Même note dans l'*Artiste,* à propos du Salon de 1837 : cette fois les « peintres de genre », eux aussi, ont cherché dans leur imagination des scènes de bruit, de mouvement et de tumulte...

Napoléon, disions-nous, a été mieux compris par les artistes français de son temps que par les poètes. On a prétendu pourtant qu'il n'avait inspiré que des œuvres froides et d'un style conventionnel, comme si Géricault n'avait pas avec une fougue toute juvénile exalté l'imagination héroïque, comme s'il fallait compter pour rien l'élan, l'intensité dramatique du *Bonaparte au pont d'Arcole.* Si des œuvres doivent être appelées froides et conventionnelles, ce sont celles que composait David d'après l'antique. Mais quand il se penche sur la réalité environnante, il nous apparaît prodigieux de vie et de puissance évocatrice : le *Sacre* n'est-il pas un des chefs-d'œuvre de l'école française?

Plusieurs historiens l'ont observé, la peinture a pris, loin de se figer, un nouvel accent et s'est régénérée au contact de l'épopée. Les temps napoléoniens ont vu et rendu possibles les commencements du réalisme moderne, non sans fournir une belle matière aux partisans de la couleur et du lyrisme.

Les artistes étrangers, comme les Français, ont dû parfois à l'empereur de grandes émotions stimulatrices.

Dans la haine comme dans l'admiration, il a donné naissance à des chefs-d'œuvre. Exemple : la statue par Canova qui se trouve à Milan, au musée Brera, où Barrès reconnaissait la plus belle effigie du César français, et dont Théodore de Wyzewa louait naguère l'inspiration géniale.

Il n'y a pas jusqu'aux formes nues du tronc et des membres du héros de bronze qui, sous leur robustesse agile et légère, ne nous paraissent imprégnées d'une signification éminemment napoléonienne, nous révélant dans le corps du jeune Bonaparte un certain élément de beauté immortelle.

Conçues dans un autre esprit, fait de résistance patriotique ou de romantisme humanitaire, on peut citer les compositions de deux peintres, l'un russe, Vereshchagin, l'autre belge, Antoine Wiertz, qui ont trouvé dans l'histoire de Napoléon

des sujets à souhait pour leurs dramatiques inventions. Et les *Désastres de la Guerre* par Goya comptent parmi les pages les plus saisissantes qui soient[1].

La légende a tenté même un artiste d'aujourd'hui dont l'originalité échappe à toute définition, James Ensor, à qui l'on doit plusieurs dessins et eaux-fortes d'une saveur très particulière sur *Waterloo*, sujet dont ses compatriotes Rops et de Groux ont également tiré d'admirables lithographies.

Dans la musique aussi, l'épopée a eu de larges répercussions. Elle a « versé le souffle créateur » à des compositeurs qui furent parmi les plus grands de leur époque et de toutes les époques, puisque Beethoven est l'un d'eux.

En Italie comme en Pologne, le règne de Napoléon avait éveillé beaucoup d'aspirations et d'espérances. D'autre part, l'esprit militaire avait été relevé, l'énergie nationale retrempée, et les soldats italiens pouvaient revendiquer une part dans la gloire des armées impériales. Aussi Rossini vint-il à propos donner à l'imagination de ses auditeurs un plaisir dont elle sentait le besoin. Avant lui, comme le remarque Stendhal, « le nom de la guerre et des armes n'était employé que pour faire valoir les sacrifices faits à l'amour ». Mais « l'expression marquante » de *Tancrède*, « c'est l'ardeur chevaleresque, cette touchante et exquise folie du moyen âge qui, chez les esprits élevés, faisait une chose d'*âme* de la guerre et du danger ». Célébrer l'héroïsme au lieu de l'amour, faire appel aux sentiments d'honneur et de patriotisme, « voilà ce qu'aucun maestro italien n'aurait eu l'idée de faire avant Arcole et Lodi. Ces mots sublimes sont les premiers que Rossini avait entendu prononcer autour de son berceau ».

C'est à Beethoven toutefois qu'il faut demander la démonstration la plus décisive. Tout ce qu'il y a de triomphal et d'orageux dans son œuvre, l'éclat et le mouvement de quelques-unes de ses plus belles créations ne sont, à bien les considérer, qu'une transcription de l'histoire.

1. Voir L. Delteil, *le Peintre graveur illustré*, t. XIV. — Nous ignorons à quelle œuvre le baron Taylor fait allusion dans son *Voyage en Espagne* (1826), où il signale une esquisse de Goya représentant l'invasion de ce pays par Napoléon, sous la forme allégorique d'un aigle qui, passant par-dessus les Pyrénées, couvre de ses ailes ouvertes tous les peuples de la Péninsule fuyant éperdus devant lui. « Cette œuvre est une des compositions les plus larges et les plus sublimes que la peinture ait jamais conçues. »

Romain Rolland cite l'*Ouverture de Coriolan*, où soufflent des tempêtes; le *Quatrième quatuor*, op. 18, dont le premier morceau s'apparente étroitement à cette ouverture; la *Sonata appassionata*, op. 57, dont Bismarck disait : « Si je l'entendais souvent, je serais toujours très vaillant »; la partition d'*Egmont* et jusqu'aux concertos pour piano : le *Concerto en mi bémol*, op. 73, par exemple, où passent des armées. La fièvre de l'épopée napoléonienne s'était emparée de Beethoven. Et « qui ne sent pas comme lui cette fièvre ne comprendra qu'à demi cette musique d'actions et de triomphes impériaux ». Dixit Romain Rolland...

Albert Sorel voyait même en Beethoven l'artiste dont Napoléon a peut-être suscité, dont il semble remplir l'œuvre la plus grandiose et la plus épique. Il faut lire son analyse de la *Symphonie en ut mineur* et chercher avec lui quelle figure plane sur l'immensité de cette évocation, quelle histoire l'orchestre raconte en cette trilogie que soulève un irrésistible élan.

Il paraît que, pendant l'une des premières auditions de l'ouvrage en France, au temps de Habeneck, à cette crise de la symphonie où éclate « la fanfare définitive, la sonnerie d'immortalité[1] », un vieux soldat se leva tout à coup et s'écria : l'Empereur!

Ainsi le ton et le sens de la période impériale se retrouvent dans la musique contemporaine. Aussi bien Lesueur avait-il eu l'idée d'une musique d'État ou de gouvernement capable de rendre les grandes émotions publiques et d'exalter le sentiment national.

On peut lire à ce propos les observations d'un musicographe allemand, M. Fleischer[2]. Il montre que, depuis l'époque de Napoléon, l'opéra s'est virilisé, qu'il s'est fait provocant et agressif, qu'il s'est enveloppé ou chargé d'éléments historiques et politiques. Il a de la sorte acquis une portée toute nouvelle. N'est-ce pas l'opéra révolutionnaire d'Auber, *la Muette de Portici* qui, à Bruxelles, le 25 août 1830, donna l'exemple et le signal à la fois d'une insurrection populaire?

1. Alb. Sorel.
2. Voir *Napoleon Bonaparte's Musikpolitik*, dans la *Zeitschrift der internationalen Musikgesellschaft*, 1901-1902.

Et c'est dans ce temps-là que par la largeur de ses conceptions, l'amplitude de son essor, la richesse de ses symphonies, Berlioz s'affirmait l'émule de Victor Hugo et d'Eugène Delacroix, « complétant ainsi l'immortel trio d'artistes nés avec le siècle de l'épopée » (Albert Sorel). Tout, chez lui, est caractéristique, jusqu'à sa passion pour le gigantesque et pour les formidables armées instrumentales.

On le voit, l'histoire de la musique est révélatrice autant que celle des autres arts, et, entre les *Deux grenadiers* de Schumann et le *1812* de Tchaïkovsky, il serait possible de saisir les fils d'une tradition ininterrompue.

* * *

Nous n'avons pas cherché ici à tendre une toile de fond ni à dresser comme un tableau d'honneur des écrivains et des artistes qu'a inspirés Napoléon; notre but a été d'ouvrir des jours sur la matière qui s'offre encore aux investigations.

Quant à la signification de la légende, il faut, à notre avis, attendre, pour qu'elle se révèle pleinement, que soit terminée l'enquête internationale.

Au demeurant, nous le reconnaissons avec M. Baldensperger, il n'est pas de très grande gloire qui ne glisse de la vie à la légende, de la complexité à l'unité, du mouvement à la fixité[1]. La *renommée* a fait son œuvre pour Napoléon comme pour d'autres « héros » et d'autres « saints », simplifiant et enrichissant les données certaines de l'histoire pour aboutir au *mythe*.

Mais le nom de légende attribué par l'usage au phénomène napoléonien n'est pas entièrement adéquat à la nature du phénomène. Il semble impliquer quelque chose de fabuleux ou du moins de contraire à l'expérience. Or, au lieu d'être antagoniste de l'histoire, telle légende en est parfois l'image vraie[2] et M. Ludwig, dans son livre sur Napoléon, n'a pas imposé de grave déformation aux faits groupés par lui sous des titres qui ne mentent point.

D'autre part, le mot légende paraît singulièrement faible

1. Cf. *la Littérature*, p. 268 et suiv.
2. Cf. E. Driault, *l'Unité française*.

pour rendre l'étendue et la multiplicité des effets produits par l'histoire de Napoléon dans la littérature et dans l'art.

Bien des contradictions du moins seraient conciliées si l'on donnait à ce terme un sens dérivé de son sens étymologique, celui de « beau récit édifiant[1] ». La légende de Napoléon n'a pas été autre chose à certains égards, et l'on pourrait réciter les litanies de celui en qui l'on a vu un passant prodigieux, l'*Individu* par essence, comme l'appelle Frédéric Masson, le briseur d'idoles et le maître de l'énergie, le mendiant de l'infini et le grand réaliste épris d'*efficiency* à l'américaine, le tragique élu du destin, un génie lancé comme Mazeppa à travers le siècle, une force de la nature, un esprit souverain guidé par la passion de l'ordre commune aux véritables hommes d'action et aux véritables artistes[2].

Jules Dechamps.

1. F. Baldensperger, *op. cit.*, p. 296.
2. Voir A. Maurois, *Dialogues sur le commandement.*

NOTES ET DOCUMENTS

L'INFLUENCE

DU

DE INCANTATIONIBUS DE P. POMPONAZZI SUR LA PENSÉE FRANÇAISE (1560-1650)

Le traité de Pietro Pomponazzi intitulé : *De naturalium effectuum admirandorum causis sive de Incantationibus*, fut achevé à Bologne par le philosophe le 16 août 1520, mais il ne fut édité qu'en 1556 à Bâle par les soins du médecin Gratarolo.

L'extrême importance de ce livre n'a échappé à aucun des historiens de la philosophie[1]. On y trouve tout d'abord le premier grand effort qui ait été fait dans les temps modernes pour donner des faits miraculeux une explication rationnelle. La puissance de l'imagination sur le corps, les propriétés occultes de certains êtres, la ruse et l'habileté des prestidigitateurs y suffisent ordinairement. Pour ceux qui paraissent dépasser ce domaine, Pomponazzi imagine entre le monde terrestre et le monde sidéral des correspondances qui lui permettent d'affirmer que les intelligences astrales interviennent dans la marche du monde et que la tension de l'imagination agit jusque sur les éléments atmosphériques. Il superpose aux lois du monde sublunaire un *fatum* qui englobe la marche entière de l'univers et règle par des lois à nous inconnues mais certaines l'appa-

1. Sur le *De Incantationibus*, voir notamment : Bayle, *Dict.*, art. « Pomponace »; Brucker, *Hist. crit. philosophiae*, t. IV, p. 171-282; Fr. Fiorentino, *Pietro Pomponazzi*, ch. XIII, p. 406-427; A. H. Douglas, *The philosophy and psychology of P. Pomponazzi*, surtout le ch. XI, p. 270-303; Ern. Breil, *Die Engel-und Dämonenlehre des Pomponatius und des Cäsalpinus* (1912), p. 1-42; Ad. Franck, *Moralistes et philosophes* (1872), p. 119-126; H. Busson, *Sources et développ. du Rationalisme*, p. 43-52.

Le présent article est un fragment de la préface d'une traduction du *De Incantationibus* qui paraîtra bientôt.

rition des civilisations, des religions et des grands thaumaturges, des « fils de Dieu » qui les réalisent

Naturellement, la magie et la sorcellerie sont réduites au jeu de ces grandes lois inconnues de nous, à l'intervention de ces Intelligences astrales. Les anges et les démons que le moyen âge a fait errer à travers notre monde sont inconnus de l'aristotélisme.

Pour étudier le retentissement de ce livre en France, il ne faut pas oublier qu'il n'a pas toujours agi directement. Cardan, qui est bien plus crédule que Pomponazzi, lui a souvent emprunté et vulgarisé ses idées. Campanella[1], beaucoup moins méthodique, procède pourtant directement de lui dans son effort pour rationaliser le merveilleux et l'astrologie même. Surtout le *Daemonum investigatio* de Cesalpini (1580) n'est guère qu'un résumé du *De Incantationibus*, et le *De admirandis Naturae... arcanis* de Vanini (1616) n'en est qu'une réédition.

Il est donc très délicat de dire parfois si le *De Incantationibus* est la source immédiate d'une page donnée. Il peut y avoir un intermédiaire plus accessible. Je me suis borné autant que possible aux livres où l'influence de Pomponazzi est indiscutable.

I. Démonologie.

Le livre publié, il fut tout de suite utilisé par J. Wier (1515-1568). Né à Grave-sur-Meuse, Wier avait été élève de Cornelius Agrippa, puis avait étudié à Paris et à Orléans. Il avait même été témoin dans cette dernière ville de l'apparition simulée par les Cordeliers qui a amusé la chronique depuis Rabelais jusqu'à Voltaire[2]. C'est à Paris qu'il prit son grade de docteur. Son *De praestigiis daemonum*, publié en 1556, puis en 1564, fut traduit en français par Jacques Grévin en 1567. C'est un livre considérable et qui eut un gros succès : sept éditions latines et trois françaises avant 1583[3].

Les idées directrices du traité de Wier sont celles du *De Incantationibus*. Pour lui aussi « plusieurs choses se presentent parfois à nos yeux, lesquelles, pour sembler estre plus que naturelles, sont estimées illusions et ouvrages diaboliques : combien que pour cer-

1. Voir le beau livre que lui a consacré L. Blanchet (1920), p. 193-216.

2. Rabelais, III, 23; Wier, *Hist. des diables*, V, 26, t. II, p. 137-143; Voltaire, *Dict. phil.*, art. « Vision ».

3. Je n'ai pu me procurer la première édition et j'ai dû me contenter de celle de 1564, sur laquelle j'ai vérifié mes textes. J'ai consulté la traduction de Grévin (1567), mais je cite d'après la traduction plus complète de 1579 rééditée chez Delahaye et Lecrosnier en 1885 : *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens, sorciers*, etc., 2 vol. in-8°.

taines causes et raisons assez evidentes, nature, mere de toutes choses, les ait produites ». Ce sont les simples qui voient des miracles jusque dans les effets « de l'adresse et souplesse des mains des basteleurs et joueurs de passe-passe[1] ».

Il y a dans le livre de Wier plus de faits de magie que dans celui de Pomponazzi, Wier étant aussi friand de ces histoires que Pomponazzi en est dédaigneux. Mais Wier, malgré l'abondance et la variété de sa documentation, ne dédaigne pas la moisson de Pomponazzi. On la reconnaît dans la masse du livre. Ainsi sur les transformations magiques il reproduit, sans y rien ajouter, les histoires des compagnons d'Ulysse, de l'âne d'or d'Apulée, des compagnons de Diomède, que Pomponazzi avait été déjà commentées. L'histoire de la possédée de Mantoue et du médecin Galgarando en est aussi tirée. Il lui emprunte de même la légende des Psyles et des Marses; la critique des transmutations de sexe, celle des anneaux magiques, de l'hippomane, des miracles de Vespasien, mais en les amplifiant. Il prend de même ses citations, principalement celles des poètes. Deux fois il cite le *De Incantationibus*, notamment quand il lui emprunte l'histoire de l'illusionniste Reazio qui avoua ses ruses aux inquisiteurs, et quand il rappelle le blasphème connu du *De Incantationibus* que, si les reliques étaient des os de chiens, elles auraient la même puissance de guérir[2].

A la fin de l'ouvrage il se défend d'avoir subi son influence. On opposera sans doute à sa crédulité relative les thèses incrédules de Pomponazzi. Chrétien, il ne peut les accepter. Pomponazzi à cette date a une telle réputation d'athéisme qu'il se croit obligé de le renier. « Les peripateticiens aspres au combat reporteront incontinent aux causes naturelles tous les miracles et les prodiges qui surviennent es choses. On aura incontinent recours pour m'impugner et me vaincre au livre plein de philosophie plus cachée, lequel a esté composé par Pierre Pomponat, Mantouan, grand et insigne philosophe de son temps, et lequel il a intitulé : *Des causes des effets naturels ou des enchantemens.* » Mais il est trop chrétien pour ne pas préférer, selon l'avis de saint Paul, la foi à la philosophie. « Aussi pense-je que Pomponazzi avant mourir et rendre l'esprit s'est reconnu..., et qu'il n'est pas mort athée. Car souventesfois on a entendu de M. Helidee de Forli, jadis son disciple, qu'il estoit decedé en chrestien[3] ».

Mais Wier peut bien renier son maître, il professe tout de même

1. Wier, *Hist. des diables*, I, xviii, t. I, p. 95, 98.
2. *Hist. des diables*, V, 28; IV, 24; VI, 2; V, 39; V, 19; III, 1; I, 18; IV, 13.
3. *Hist. des diables*, VI, conclusion; II, p. 385-386. Éd. de 1564, V, epilogus, p. 550.

ses thèses essentielles. Pomponazzi avait conclu en philosophe, Wier conclut en médecin. Il devance de quatre-vingts ans Naudé en affirmant que les accidents étranges auxquels sont sujettes les femmes viennent des nerfs, de la mélancolie, de « l'estouffement de l'amary » de la « semence pourissante », toutes choses qui relèvent de la médecine ; ou même « d'une occulte raison et cause naturelle, et qui sont inconnues aux medecins[1] ».

Quant à la sorcellerie, « Aristote a bon droit escrit que les enchantements ne sont qu'inventions des femmes ». Wier n'a pas lu Aristote, mais il a copié la citation dans le *De Incantationibus*[2]. On doit donc, conclut-il, se montrer très prudent dans les procès de sorcellerie. C'est là surtout qu' « il faut que les preuves soyent plus claires que le jour ». Pour lui, il ne croit rien de tous ces contes. « Je mesprise les oracles delphiques... Le necromancien tenebreux m'estonnera en vain avec ses aparitions nocturnes, avec les esprits des morts et avec ses larves. Je ne me soucie pas aussi, si le meschant exorciste me pense faire mal par ses paroles barbares... Je n'estime pas un niquet et me moque de toutes ces liaisons. Bref, comme dit Horace,

Je me moque et me ris de ces frayeurs magiques,
De ces songes trompeurs et sorcieres iniques,
De ces esprits de nuit, des merveilles aussi
Qui sont en Thessalie...[3] »

L'incrédulité de Wier a d'autres sources : le *De subtilitate* et le *De varietate* de Cardan y sont souvent cités. Mais même, a travers Cardan, c'est Pomponazzi qui l'alimente.

Grévin en le traduisant voulait répondre à la curiosité mainte fois manifestée du duc d'Anjou et de son médecin Milet et être utile au « vulgaire » de trop facile croyance[4].

L'ouvrage de Wier fut attaqué par Éraste. Chose étonnante : Éraste qui avait étudié à Padoue, que Gratarolo dans sa préface prenait à témoin de l'orthodoxie de son maître, combat Wier et Pomponazzi. Il cite ce dernier une fois en relevant un passage du *De Incantationibus* (chap. vi), où « Pierre Pomponat, philosophe italien, est contraint de condamner la manière d'apprendre la magie et necromance, quoy qu'il fust si execrable de maintenir que c'es-

1. V, 28; II, p. 151-152.
2. *Hist. des diables*, VI, 20; *De Incantationibus*, XI, supp. VII[a], p. 206 (éd. 1556) : « Aristoteles... videtur dicere haec incantamenta esse muliercularum figmenta. »
3. Conclusion, t. II, p. 388-389; éd. de 1564, V, epilogus, p. 553.
4. Wier, trad. Grévin, dédicace du 11 avril 1567.

toyent bonnes sciences et qu'elles rendoyent nostre entendement parfait et accompli[1] ». Pour lui il réclame la mort des sorcières parce que même si elles sont incapables d'aucun mal leur profession est contraire à la religion. Notons pourtant que si le puritanisme d'Éraste l'oblige à condamner les sorcières, le *De Incantationibus* lui a au moins démontré leur innocuité.

Grévin était donc influencé par Wier et Pomponazzi. Le chef de la Pléiade, au contraire, est resté très crédule en fait de démonomanie. Je ne veux pas relever tel sonnet à Cassandre où les démons sont invités à se défier de son amie[2], ni l'ode à Denise sorcière, si vraie pourtant, ni l'exorcisme qu'il nous a décrit avec tant de verve dans la *Response*. L'*Hymne des démons* (1555) est antérieur au livre de Wier comme à celui de Pomponazzi. Il est d'une crédulité déconcertante[3]. Plus tard Ronsard a lu Cardan. Je l'avais soupçonné et M. Laumonier vient de me donner raison en signalant que Ronsard possédait un *De subtilitate* de Cardan, de l'édition de 1560. Il a pris à Cardan, outre une sorte d'averroïsme qui fait le fond du poème du *Chat*, quelques idées qui lui sont communes avec Pomponazzi.

Le pouvoir de l'imagination, par exemple, lui a fourni un sonnet de 1578[4]. Le poète a été saigné, son amie le vient voir et remarque que le sang est noir :

> « Le trop penser en vous a peu si bien mouvoir
> L'imagination, que l'ame obeyssante
> A laissé la chaleur naturelle impuissante
> De cuire, de nourrir, de faire son devoir. »

Il croit aussi à l'influence astrale. L'*Hymne des démons* (1555) contient une profession de foi à l'influence des astres sur les tempéraments. Cela était de l'astrologie la plus courante. Mais le *Discours à Chauveau* (1569) reprend cette idée d'une tout autre façon. Ronsard sait cette fois que selon Pomponazzi les peuples mêmes et les cités ont leur horoscope et leur périodes inéluctables :

> « On a pensé les flames immobiles

1. Éraste, *Premier dial.;* Wier, II, p. 416; *De astrol. divinat. epistol.* Bâle, 1580.

2. Sonnet XXXI, éd. crit. Vaganay, p. 63.

3. Sur la démonologie de Ronsard, cf. Franchet, *le Poète et son œuvre*, p. 251. Notons que Crespet invoque ces vers de Ronsard en faveur de sa démonologie (*Hayne de Satan*, I, 11, p. 166, 174 v°; I, 12, p. 191).

4. « J'avois esté saigné » (*Amours diverses*, XXXII; Vag., II, 304). Noter que le traité *De l'Imagination* de J.-F. Pic de la Mirandole a été traduit par J.-A. de Baïf en 1567 et 1577.

Du ciel garder les sceptres et les villes,
Et pour cela qu'ils regnent longuement
Quand une étoille à leur commencement
Les va guidant d'une bonne influance. »

Mais il n'ose se prononcer :

« Soit vray ou faux, mes vers n'en disent rien,
Ce n'est mon but. »

On pourrait encore rapprocher du *De Incantationibus* les innombrables pages où Ronsard (*Odes*), Pontus de Tyard (*Solitaire I*er), des Autels et du Bellay même célèbrent l'enthousiasme poétique. Ces pages ressemblent fort à celles où Pomponazzi commente les textes du *Phèdre* et de l'*Ion*, et ils procèdent certainement de la même source. Je préfère croire, pourtant, qu'ils ont lu Platon ou ses commentateurs italiens plutôt que Pomponazzi[1].

De Ronsard à Montaigne, il ne me paraît pas que l'influence des idées de Pomponazzi s'étende beaucoup. Ni P. Nodé (1578), ni P. Massé du Mans (1579), ni Molan (1585), ni l'angevin La Primaudaye ne semblent les connaître. Camerarius[2] lui-même hésite beaucoup en face du problème. Il trouve audacieux de nier les faits de magie et de sorcellerie, mais aussi on a exagéré le rôle du diable. Pour lui la nature est plus puissante qu'on ne le croit généralement et les causes naturelles peuvent expliquer bien des prétendus miracles; mais par contre il y a du merveilleux absolument surnaturel. Les prodiges, les comètes sont toujours considérés comme des présages[3].

Et pourtant ces idées faisaient leur chemin. La Primaudaye raconte avec indignation que certains impies « ne veulent croire qu'il y ait ni Dieu ni diable. Et n'y a pas longtemps, qu'estant meu propos du diable, entre un Prelat de ce royaume et quelques autres, il ne rougit pas de leur demander s'ils avoient veu quelqu'un qui lui eust vendu des lunettes, d'autant qu'il devoit estre fort vieil, depuis qu'on le disoit estre au monde[4] ».

1. Sur ce sujet, voir Franchet, *le Poète et son œuvre*, p. 24 et suiv.; H. Busson, *op. cit.*, p. 397 et suiv.; Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 339-342.

2. *De natura et effectionibus daemonum libelli duo Plutarchi.* Cum explicationibus et prœmio J. Camerarii. Préface (la traduction et l'annotation sont en réalité de A. Turnèbe).

3. Mollan, *Cartel aux judiciaires, passim.* Prodiges en 1562, 1572, 1577, 1584, 1585.

4. *Académie*, livre III, 2e journée, ch. XV (éd. de 1613, p. 450).

Voilà une plaisanterie qui aurait amusé Montaigne. Il met à part d'abord, selon sa méthode ordinaire, les possédés de l'Évangile[1]. Sur ceux-là il n'entreprend pas de raisonner. Cela n'a aucune conséquence. Mais pour les « evenemens modernes », qui conduisent au feu les accusés, on doit être plus exigeant : « A tuer les gens, il faut une clarté lumineuse et nette; et est nostre vie trop réele et essentielle pour garantir ces accidens supernaturels et fantastiques. » Naturellement il met à part le cas de « drogues et poisons ». Ces crimes, bien constatés, sont du droit commun. Cette distinction est précisément tout le résumé du *De praestigiis* de Wier.

Aux raisonnements de Wier on oppose les faits. Ce sera quelques années plus tard l'attitude de Jean Bodin. — Les faits surnaturels, répond Montaigne, ne relèvent que de la révélation. Il sera toujours plus rationnel de les nier ou de leur supposer une cause naturelle, même inconnue, que de les admettre. « Combien trouve-je plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que je ne fay qu'un homme en douze heures passe, quant et les vents, d'orient ou d'occident. Combien plus naturel que nostre entendent soit emporté de sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuiau de sa cheminée, en chair et en os, par un esprit estrangier. » Des folles! Ne le sommes-nous pas tous un peu par nature?

Mais il y a les juges! Il y a des marques! Il y a des aveux! En douter, dira plus tard Yves de Paris, « ce serait accuser les Parlemens d'injustice ou d'ignorance, d'avoir condamné des personnes comme coulpables d'un crime qui n'est pas, et qui ne se peut commettre[2] ». Montaigne a vu des sorcières emprisonnées, il a constaté sur leur corps les prétendues marques du diable, il a interrogé ces malheureuses : « En fin et en conscience, je leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la cicue. » — Mais il y a des constatations si terribles que des juges et même prévenus en ont été convaincus, des faits constatés, des aveux si complets qu'on ne sait comment les nier ni les expliquer. — On ne les explique pas : « Je les tranche souvent comme Alexandre son neud. Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut pris que d'en faire cuire un homme tout vif. »

Cette façon si simple de trancher les choses est évidemment très loin de la méthode de Pomponazzi et je ne songe pas à comparer ce chapitre au *De Incantationibus*. C'est pourtant là, à travers Wier, l'origine première de son incrédulité.

1. *Essais*, III, 11.
2. *Th. nat.*, II, p. 729.

Nous devons bien avouer que Wier et Montaigne sont des exceptions, que ceux-là mêmes (J. Bodin par exemple) chez qui on s'attendait à trouver l'esprit de Pomponazzi s'en tiennent encore au *Malleus Maleficorum*. Faute de pouvoir donner ici la liste interminable des livres que j'ai lus sur la question, je préfère n'en pas citer. Mais on reste stupéfié et humilié pour l'homme quand, après avoir parcouru tant de traités de démonologie, de manuels et de récits d'inquisiteurs, de procès-verbaux des jugements, d'histoires locales ou régionales de la sorcellerie, on songe aux milliers de sorciers et de sorcières qui ont été brûlés en cette fin du plus brillant, en ce début du plus raisonnable et du mieux équilibré de nos siècles. Et non seulement la France, l'Europe entière est prise d'une sorte d'épidémie démoniaque[1], mais ceux qui ont le plus de conscience et de lumières, les juges, des médecins même y donnent les mains. Un Ambroise Paré, un Jean Bodin, un Nicolas Remi, un Boguet, un de Lancre, nous font penser à cette fine remarque de Naudé sur l'un d'eux : « Ce premier homme de France, Jean Bodin, qui après avoir par une merveilleuse vivacité d'esprit, acompagnée d'un jugement solide, traicté toutes les choses divines, naturelles et civiles, se fust peut estre mecogneu pour homme et eût été infailliblement regardé par nous comme une Intelligence, s'il n'eût laissé des marques de son humanité dans sa demonomanie[2]. » Pauvre Bodin ! Mais que dire d'un inquisiteur comme Michaelis ? La nausée vous prend à lire les interrogatoires du malheureux Gaufridy et de Madeleine de Demandolx.

Quand ces récits ne sont pas odieux, ils sont burlesques : des magiciens qui en six heures amènent un homme de Dôle à Bordeaux (1626), un autre qui tient à son service un démon dans une fiole (1605), une jeune fille étranglée du diable « par vanité et trop grande curiosité de ses habits et collez à fraize, goderonnez à la nouvelle mode » (1582), un autre banquier du diable à Vesoul (1610), une morte qui lance des cailloux dans la fenêtre de son mari (1613), un jeune homme qui couche avec le diable déguisé sous l'apparence d'une fille de joie (1613), « effroyables pactions faites entre le diable et les prétendus invisibles » (rose-croix) (1613), un diable qui joue des tours de gamin à un vieux pasteur à Mâcon (1612) ; des

1. Aux témoignages que l'on en donne ordinairement, joignons celui de Crespet qui est moins connu. Le diable a dit par la bouche d'un démoniaque de Soissons que depuis que l'on convertit les pays barbares, 15000 démons chassés des contrées d'outre-mer ont envahi la France à la faveur de l'hérésie (Crespet, *Hayne de Satan*, I, 12, p. 194).

2. *Apologie*, VII, p. 83. Naudé ne peut se persuader que Bodin ait cru ce qu'il a écrit.

puérilités en un mot, voilà ce que l'on trouve dans ces innombrables livrets et traités qui paraissent tous les ans.

Entre tant de destinées qui furent tragiques ou ridicules émergent tout d'abord les noms de Nicole Aubry de Laon, de Marthe Brossier, de Marie de Sains de Lille, de Barbe Buvée d'Auxonne, de Denise de la Caille à Beauvais; ceux de leurs victimes Urbain Grandier de Loudun, le curé Boulé de Louviers brûlé vif avec le cadavre de son vicaire Picard; Gaufridy brûlé à Aix. Mais tous les ans des faits de ce genre colportés, déformés par la presse, mettent le public en émoi. Des procès monstrueux poussent au feu des centaines de victimes. Des épidémies collectives de possession se déclarent dans nombre de couvents : Loudun, Auxonne, Lille, Louviers, etc. La France entière, et la cour plus peut-être encore que le peuple, croit à la sorcellerie[1].

Il faut se représenter cette folie pour apprécier le courage d'un Wier ou d'un Montaigne. Ils sont isolés dans le XVI^e^ siècle. Au XVII^e^ le progrès des idées du *De Incantationibus* est aussi très lent[2].

Il y a pourtant, dès le début, un livre dont le titre rappelle une des thèses fondamentales de Pomponazzi : Jean de Montr'oeil, *Paradoxum, daemones per se non agere in res sublunares*[3]. La proposition est bien celle du *De Incantationibus*, bien que ce traité — ni aucun autre du reste — n'y soit pas nommé : les démons ne peuvent de soi agir en notre monde. Si Dieu peut leur permettre d'y intervenir, c'est absolument comme il peut faire marcher une colonne de pierre. Ils ne le peuvent non plus, à cause de la nature de notre monde. Les cieux sont de la même matière que le monde sublunaire et non faits de la quintessence; ils ne sont pas mus par les Intelligences (ici Montr'oeil se sépare de Pomponazzi), mais par leurs propres formes. Cette discussion purement scolastique n'a

1. La bibliographie du sujet est impossible à donner ici. On trouvera une abondante bibliographie dans les répertoires spéciaux de Lenglet-Dufresnoy (2 vol., 1751), Yves Plessis, Bosc, A. Caillet (3 vol.). Sur l'ensemble les livres de Français, *l'Église et la sorcellerie* (Paris, 1910), et de Delacroix, *les Procès de sorcellerie au XVII^e^ siècle* (Paris, 1896, 10^e^ édition), sont sous une apparente facilité très bien documentés. La plupart des provinces ont aussi des monographies et plusieurs des procès ont été réédités ou étudiés par des érudits : L. Batiffol, Lorédan, Tuetey, etc.

2. La Sorbonne, cependant, est méfiante. En 1533, lors de l'affaire d'Orléans, elle avait conseillé la prudence. En 1623 elle condamna vigoureusement les livres de Jean Le Normant, *Histoire véritable* et *Vocation des Magiciens*, tirés des odieuses compilations de Michaelis et de Domptius (Du Plessis d'Argentré, *Collectio judiciorum*, II, 2^e^ partie, p. 137-139).

3. Paris, 1610, in-4°.

guère d'intérêt, mais la conclusion est à remarquer. Il faut juger ces choses, dit-il au chancelier Brûlart, par raison et non par préjugé. « Pour parler librement, où avons-nous pris les notions courantes sur les démons, sinon des fadaises des vieux Pictes transmises de bouche en bouche ? Les démons, dit Cicéron, nous les connaissons sous la figure que leur ont donnée les peintres et les poètes. » Seuls les hystériques et les fous croient aux sortilèges, philtres, etc. « Ceux-là semblent avoir agi plus prudemment et avec clairvoyance qui de notre temps n'ont pas osé punir ces vieilles sorcières, soupçonnant chez elles des douleurs d'entrailles ou une tumeur à la rate. Assurément, beaucoup sont hypocondriaques et lycanthropes, mais tous sont de faux lycanthropes et de faux possédés ». S'il y a eu des possédés dans l'histoire sainte il n'en disputera point; il conteste seulement que les démons puissent, de par leur nature, tourmenter les hommes.

De Montr'oeil était médecin à Paris. Les médecins passaient déjà pour ne guère craindre le diable. L'un d'eux (Marc Duncan de Cerisante) les définissait « animal incombustibile propter religionem ». Duncan, Riolan, Guy Patin, Guill. de Baillou, Bonnet (Théophile) décrivent les maladies mentales et en éliminent l'élément surnaturel. Levinus Memnius, très chrétien pourtant, et qui admet encore la possibilité des possessions démoniaques, consacre deux chapitres de son *De occultis miraculis naturae* (II, 1-2) à montrer que les mélancoliques, frénétiques, etc., même ceux qui arrivent par la fièvre à parler des langues étrangères, sont des malades et non des possédés (1628). Simon Piètre et Marescot s'élèvent contre la prétendue possession de Marthe Brossier[1], Duncan et Quiliet contre celle de Loudun.

Théophile raille agréablement un cas de possession qu'il a trouvé à Agen (février 1620). Il est allé voir la fille, lui a parlé en latin, grec, anglais, etc., sans qu'elle y comprît rien. On sait que les possédés passaient pour comprendre les langues. Seul le curé arrivait à la faire régler ses gestes sur les siens. Aussi Théophile proteste que ce diable ne sait pas les langues et qu'il n'a pas voyagé « et, dit-il, combien qu'à chaque fois la démoniaque eut des boutades à me sauter aux yeux, je me laissay pas d'attendre la fin de son excez, scachant bien qu'à moins de se transformer en quelque chose de plus fort, de plus farouche qu'une fille, quelque diable que ce fût ne pouvoit me nuire que mal aisément ». Le résultat fut que le médecin

1. C'est à propos de celle-ci que Marescot donna cet avis demeuré célèbre : « Ficta multa, a natura plurima, a daemone nulla » (*Mascurat*, p. 310-311).

trouva dans la fille « un peu de mélancolie et beaucoup de feinte ». Mais le peuple et le curé étaient indisposés contre Théophile qui dut quitter le pays[1].

On peut lui joindre quelques autres esprits avisés. L'*Argenis*, par exemple (1621), combat l'astrologie à plusieurs reprises; l'abbé Marolles s'élève fortement contre la sorcellerie[2]; Sorel (1623) fait remarquer que la superstition des paysans est fondée « sur des accidens ordinaires et naturels, mais dont la cause est incognuë à leurs esprits simples et grossiers[3] ».

Mais le vrai disciple de Pomponazzi au XVII^e^ siècle, celui qui s'est le mieux pénétré de son esprit, et a fait le plus pour le propager, c'est Naudé. Sainte-Beuve l'avait senti dans l'article fort pénétrant qu'il lui a consacré[4]. C'est que Naudé a été à Padoue même l'élève et l'ami de Cremonini. « Ce Cremonin étoit grand personnage, un esprit vif et capable de tout, un homme deniaisé et gueri du sot, qui savoit bien la verité, mais qu'on n'ose pas dire en Italie. Tous les professeurs de ce païs-là sont gens déniaizez, d'autant qu'étant parvenus au faîte de la science, ils doivent être détrompez des erreurs vulgaires des siècles et bien connoître l'opinion d'Aristote, de l'esprit duquel ce Cremonin est un vrai tiercelet et parfait abregé. » Et il le met parmi les athées, en compagnie de Machiavel, Cardan, Pomponace et Bembo[5]. Cremonini a pour lui le grand mérite qu'au moment où l'Europe était envahie par les autres écoles philosophiques (celle de Parménide avec Telesio, le platonisme avec Patrizzi, celle de Démocrite avec Bruno) il a, lui, saisi la barque en danger de l'aristotélisme et, nouveau Persée, a délivré Andromède, c'est-à-dire la divine sagesse, des insultes des sots et des ignorants. A Cremonini il joint Liceto qui soutient dans la plus belle université du monde (Padoue) cet aristotélisme qu'y avaient déjà recueilli, mourant sous les mains barbares, Pomponazzi et Zarabella.

Padoue, où tous nos étudiants du XVI^e^ siècle sont allés chercher la vraie philosophie! Padoue que Christophe de Longueil proclamait déjà « la mère et nourrice de toutes bonnes disciplines »; Padoue dont Turnèbe disait en 1559 qu'il fallait y avoir passé pour avoir en France quelque avenir; Padoue que Montaigne tint à visiter lors de son voyage à Rome. C'est là que Naudé a laissé son cœur. Avec quel enthousiasme il décrit la ville à ses amis! Avec quelle confiance il proclame son Université le comptoir des belles-lettres, « bonarum

1. *Œuvres*, éd. 1651, p. 14-18; Lachèvre, *Procès de Théophile*, I, 49-51.
2. *Mém.*, II, 124-125.
3. *Hist. com. de Francion*, livre III, éd. de Rouen, 1641, p. 107.
4. *Portraits litt.*, II, 466-512, 522-524.
5. *Naudaeana*, p. 117.

litterarum emporium[1] ». C'est que l'esprit de Pomponazzi s'y est perpétué et le scepticisme de Naudé, fruit des leçons de Cremonini, est exactement celui du *De Incantationibus*[2].

C'est assurément Naudé qui, dans la première moitié du xvii^e siècle, a le plus fait pour tuer la démonomanie. L'*Apologie pour les grands hommes accusés de magie* (1625) marque en cette matière un effort considérable. Ce livre est avant tout une manifestation de l'esprit critique en des choses où il n'y en avait pas. Une première partie recherche les causes qui ont fait soupconner de magie les grands hommes : leur doctrine extraordinaire, leur science mathématique ou médicale, l'ignorance et surtout le manque de jugement des écrivains. Une seconde partie examine les cas particuliers. Les légendes formées autour de Cham, de Moïse, des grands hommes politiques d'Athènes et de Rome; plus récemment les prétentions de Postel, Cardan, Scaliger, Campanella, d'avoir commerce avec les démons y sont anéanties[3].

Il ne pense pas que l'existence des démons soit démontrable. Non seulement les raisons des platoniciens sont sans portée, mais les faits mêmes qu'ils invoquent il ne les acceptera que lorsqu'ils auront résisté à la critique du *De Incantationibus* de Pomponazzi[4]. Il a tracé ailleurs le portrait de son maître, et voici les jugements qu'il a portés sur lui : « Lucrèce et Pline etoient epicuriens. Pomponace etoit peripatecien tout pur. » « Personne n'a encore repris ses livres de fausseté et n'a pu renverser ses raisons[5]. »

Le *Mascurat* (1649) est plus violent et plus cinglant encore. Ce n'est pas qu'il nie tout à plat les phénomènes de la possession, mais il nie la possession elle-même. Pour ne pas prolonger inutilement ces citations, donnons seulement cette page, d'un bon sens si robuste, d'une ironie si sarcastique. Il vient de parler des sorciers qui s'en vont au sabbat au pays de Vaux en Lorraine, aux Landes dans le pays de Bordeaux, dans les campagnes du Piémont. Leur aveu même ne prouve rien, car cet aveu ne provient que de l'imagination malade du prétendu sorcier : « Quand un phrenetique crie qu'il voit des diables, des armées, des combats, des lions, des incendies, on ne luy croit point. Quand un hypochondriaque après avoir raisonné pertinemment de mille choses, caetera sanus, veut persuader qu'il

1. *Epist.*, p. 53, 58-59, 94, 97-98, 103-104, 106, 373-375, 531-553 et *passim*.
2. Naturellement, je me borne pour Naudé à ce qui, dans son œuvre, concerne les miracles et la démonologie.
3. Naudé est-il bien sincère quand il paraît s'indigner que l'on ait fait de Jésus un magicien? (*Apologie*, I, 25-26, éd. d'Amsterdam, 1712).
4. *Ibid.*, XIII, p. 238.
5. *Naudaeana*, 28, 105.

est Dieu le Père, un Ange, un Roy, le Mary de quelque princesse, un lièvre, une cruche, on se moque de luy; quand une belle et grosse fille

« Jam matura viro, jam plenis nubilis annis, »

se plaint d'avoir quelque homme noir qui la suit, de voir des diables, d'entendre du bruit à la maison, d'estre entourée de phantosmes, on dit en se mocquant d'elle que son pucelage l'estouffe; si l'on parle que des esprits, ou folets, ou serieux, reviennent dans quelque maison, on respond communement que la Maistrese ou la servante sont amoureuses; et pourquoy donc brusler une pauvre femme qui, par maladie, par sottise, par force ou autrement, confessera d'avoir été portée en moins de rien sur un bouc, sur une fourche ou sur un balet à des assemblées, tantost éloignées de cens lieuës, tantost proches de leurs villages, où elles auront fait mille extravagances pueriles, ridicules, impossibles, et qui meriteroient mieux qu'on les fît penser ou enfermer aux petites Maisons, que non pas de les exterminer comme l'on fait par le feu et la corde[1] ? »

Il fut un temps où le Parlement était assez sage pour en juger ainsi. Mais le *Malleus*, le *Formicarum Nider*, Hulric Moliter ont tellement gâté et prévenu l'esprit des juges qu'on fait mourir par centaines ces malheureux, qu'on rend déserts des pays entiers sous prétexte de les purger. Quant au peuple, il est au-dessous des bêtes. Celles-ci se conduisent par la nature; le peuple « est le theatre où les orateurs, les predicateurs, les faux prophetes, les imposteurs, les rusez politiques, les mutins, les seditieux, les depitez, les superstitieux, les ambitieux... representent leurs plus furieuses tragedies ». Sa crédulité accepte tout, témoin Postel et la mère Jeanne, David Georges, fils de Dieu; le P. Domptius annonçant que l'Antéchrist est né et qu'il a dix ans et des cornes; les charlatans qui se disent rose-croix, les fables des millénaires, sabbats de sorcières, etc... « Que la matrice tourmente quelque pauvre fille, il dira qu'elle est possedée, on croira quelque prestre ignorant ou mechant qui la fait passer pour telle. » Il est le jouet des cabalistes, alchimistes, précheurs de croisades. « Qu'on luy dise en riant qu'une cane ou un oison sont inspirés du Saint-Esprit, il le croira serieusement[2]. »

Et comme ce dédain du vulgaire est bien d'un fils de la Renaissance italienne! Combien de fois Pomponazzi au cours même du *De Incantationibus* a-t-il opposé les philosophes, les fils de Dieu, au peuple brutal; combien de fois l'a-t-il traité de « ignavum vulgus »!

1. *Mascurat*, p. 316-317.
2. *Considérations sur les coups d'Etat*, p. 236-240.

On trouvera les mêmes négations et presque le même ton chez Cyrano. Toute sa lettre *contre les sorciers* serait à citer[1]. Les sorciers avouent? « On ne doit pas croire toutes choses d'un homme, parce qu'un homme peut dire toutes choses. » On ne doit pas plus se fier aux philosophes. Platon est plus grand que Cyrano, mais les plus grands se sont trompés. « La raison seule est ma reyne, à qui je donne volontairement les mains. » « On ne doit croire d'un homme que ce qui est humain. » Pour quitter les grands principes ou plutôt les appliquer à la sorcellerie, comment croire ces faits qui toujours se passent au loin, sans témoins; comment ne pas se défier de ces témoins ignorants, épouvantés? Les démons sont donc bien niais qui laissent ainsi leurs serviteurs après avoir donné des preuves de tant de puissance. Quant aux voyages au sabbat, c'est en songe qu'ils les font, et pour les possessions les femmes seules les ont éprouvées parce qu'elles sont plus sensibles d'imagination. Qu'il y en ait eu avant la mort de Jésus-Christ, c'est possible. Depuis, la pénitente de Gaufridy, les religieuses de Loudun ou de Louviers, croire qu'elles sont endiablées parce qu'elles font des culbutes, des grimaces et des gambades, autant croire que Scaramouche est endiablé. Il relève les invraisemblances des exorcismes et conclut que toute cette magie est « la gazette des sots ou le credo de ceux qui ont trop de foi ».

Enfin, il faut faire une place à part à Guy Patin[2]. Moins savant que Naudé, il représente la bourgeoisie frondeuse du XVII^e^ siècle qui n'a pas lu Pomponazzi, car on ne le lit plus, mais qui connaît encore son nom et lit ses disciples[3]. Il ne croit pas aux possessions démoniaques. La tragédie de Loudun lui paraît « une des fourberies du Cardinal pour faire brûler un pauvre prêtre qui valait mieux que lui ». Celle de Louviers cache quelque sottise aussi, mais encore peu claire. Ces choses n'arrivent que là où il y a des moines, on ne voit rien de pareil en Angleterre ni en Allemagne (en quoi Patin est mal informé). Le meilleur auteur sur ce sujet, c'est Wier, dans l'édition latine in-4° et le dialogue de Vanini *De Demoniacis*.

Il a été mêlé à des affaires de démonologie. Ainsi en 1665 on lui a amené un jeune gentilhomme breton si possédé par la mélancolie, la fièvre, la frénésie, qu'il a eu des mouvements épileptiques. On a dû le lier. Un moine l'a cru possédé. Pour Guy Patin, il le saigne vingt-deux fois, le purge cinquante fois et le guérit. « Il y a bien

1. *Lettres diverses*, éd. de 1654, XIII; éd. Lachèvre, II, p. 211-218.
2. Sur Guy Patin, voir Bayle; Sainte-Beuve, *Lundis*, VIII; Denis, *les Libertins au XVII^e^ siècle*.
3. *Lettres*, III, 93, 301. Pomponazzi y est donné avec Cardan, Machiavel et Cremonini pour incrédule.

des gens qui crient au miracle de moindres événements ; mais la nature seule, la connaissance des maladies et l'application de bons remèdes vont bien loin[1]. » Les religieuses d'Auxonne ont une épidémie de possession (1661) et on lui demande dans le même temps un mémoire sur une prétendue possession de Dijon : « Je hais fort l'imposture... mais surtout celle qui se fait en matière de religion. Le diable n'est pas à Auxonne plus qu'ailleurs. Ceux qui se plaignent ici du cardinal Mazarin disent que le diable est au Bois de Vincennes, mais qu'il se meurt[2]. »

Il reçoit un livre de David Blondel (1649) sur les *Sibylles*. Il y est fort question de ce que les moines veulent qu'on en croie, « afin qu'ils puissent s'enrichir, et continuer de profiter de la sottise et bêtise du peuple, qui est animal « quod vult decipi » : « misérable humanité, que tu es sujette à erreurs[3]. » « Le diable est une vilaine bête noire, qui n'a point de blanc en l'œil, de la laideur duquel se servent les moines pour faire peur au monde[4]. »

Pour lui, il ne croit pas à ces « bagatelles » inventées par les législateurs anciens et modernes pour brider les méchants. Il n'a pas en vain fréquenté Naudé « qui était un homme d'esprit et un terrible puritain du péripatétisme », disciple et ami de Cremonini et qui avait demeuré treize ans en Italie, pays où l'on se déniaise vite[5].

Dans une lettre de novembre 1660, Guy Patin constate qu'on ne veut plus recevoir de procès contre les sorciers au Parlement de Paris ; « aussi n'y en a-t-il point ». « On ne croit plus ici ni aux enchantements ni aux sorciers et rarement aux possedez », dit de son côté Saint-Évremond[6]. Le milieu du XVII^e^ siècle voit en effet triompher les idées de Pomponazzi, non pas parmi le peuple ni même à la cour, mais dans la médecine et la jurisprudence[7].

II. Miracles.

C'est bien une thèse de Pomponazzi que soutient Boaistuau dès 1558 dans le *Discours de l'excellence et dignité de l'homme*, que beaucoup de miracles « sont les effaicts de la puissance de l'âme..., qui est la cause que le plus souvent le vulgaire refere beaucoup de

1. *Lettres*, III, 43-44, CCCLX.
2. *Ibid.*, II, 184-185, CCXXXVII.
3. *Ibid.*, I, 167, XXXIII.
4. Panurge le définissait déjà ainsi : « Le diantre, celuy qui n'a point de blanc en l'œil » (III, 36).
5. *Ibid.*, III, 301, CCCCCXXIV ; III, 211, CCCCLXXIII ; I, 48, CLXXXVIII.
6. *S. Evremoniana*, p. 186.
7. Voir Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXI.

choses à l'invention des esprits malins, qui toutefois se doibvent attribuer à l'homme comme son propre héritage. » C'est là, et en propres termes, l'une des thèses principales du *De Incantationibus*. Il ne faut pas s'étonner si les exemples de thaumaturgie qui l'appuient sont pris de Ficin et de Pline. Ce sont aussi les sources de Pomponazzi. Et pourtant je ne suis pas sûr que ce soit Pomponazzi qu'a lu Boaistuau. Cardan s'est déjà interposé entre eux. Dans ses *Histoires prodigieuses* (1561) il cite nommément le *De varietate* et le *De subtilitate* comme ses sources. Le livre qui fut très populaire marque encore beaucoup de crédulité. Les volcans lui paraissent avoir quelque chose de prodigieux et de prophétique. Mais Cardan lui a appris à ne pas croire aux succubes et il lui a donné l'explication d'une naissance monstrueuse. Pour les possessions diaboliques, il y croit, mais il sait que les « athéistes », les « naturalistes » et les médecins n'y voient que de la mélancolie.

Le miracle pour Montaigne est une chose très rare et que la ruse et la crédulité suffisent ordinairement à expliquer. Lui-même a été témoin d'un fait que l'on disait miraculeux. Ce n'était qu'un « batelage » et pourtant les provinces voisines commençaient à s'en émouvoir. Avec un peu de chance, c'était un miracle reconnu.

En vérité il n'y a pas de miracles au sens religieux du mot. Il n'y a que des merveilles. Montaigne s'étonne que les incrédules — et il l'a été sur ce point dans sa jeunesse — refusent de croire rien de merveilleux. Les pauvres gens qui doutent de la « puissance infinie de la nature »! Cette dernière idée est de 1595. En 1580 il parlait encore de l'infinie puissance de Dieu. Mais Pomponazzi ou ses disciples lui ont appris que la nature recèle des forces secrètes qui suffisent à rendre croyable et naturel le merveilleux même lorsqu'il est inexplicable : « Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature[1] ».

En plus des forces occultes de la nature, Pomponazzi donne encore pour cause aux miracles prétendus : l'imagination. Elle opère de deux façons. L'imagination du patient peut réaliser en lui des phénomènes psychiques ou même médicaux. Ainsi c'est elle qui produit en nous le désir, le plaisir, la crainte et la douleur. C'est elle qui imprime sur le fétus les marques des préoccupations de la mère. Mais elle peut aussi extérioriser son action et par une sorte de fluide (on disait alors : par une transmission des esprits) provoquer chez autrui des phénomènes involontaires, en particulier

1. I, 23. Tous les autres textes auxquels je fais allusion ici sont cités dans Busson, *op. cit.*, p. 444-448.

la santé ou la maladie. D'où pour un malade l'importance du caractère de son entourage ou de son médecin. Dès lors certaines guérisons dites miraculeuses ne seraient-elles pas le résultat de cette transmission des esprits?

J'ai rappelé en entier la théorie du *De Incantationibus* parce que c'est peut-être celle des idées de Pomponazzi qui a eu la fortune la plus brillante. Il ne l'a pas inventée. Elle a une origine médicale par Galien et Hippocrate; Pline y a cru. Les théologiens depuis saint Jérôme et saint Jean Chrysostome y ont recouru pour expliquer comment les brebis blanches de Jacob pouvaient, en regardant des écorces de couleur, concevoir des agneaux tachés[1]. La tradition populaire attribuait à l'imagination de la mère toutes les « marques », toutes les difformités ou particularités des enfants. Nos auteurs même les plus sérieux sont intarissables sur ce sujet. Pour ne pas encombrer cette étude signalons seulement le cas classique de l'enfant qui ressemble à un tableau de la chambre de sa mère (le cas est déjà attribué à Hippocrate) et celui-ci plus curieux : une femme a eu cinq enfants en l'absence de son mari; il renie les quatre premiers; le cinquième lui ressemble parce que la femme craignait son retour. Thomas Morus, le chancelier martyr, a chanté ce phénomène en vers latins[2]. Les philosophes en avaient recherché l'explication dans une sorte d'émission de rayons (Alkindi), ou par une transfusion des esprits (Andrea Cattaneo), ou par la domination naturelle des essences spirituelles sur la matière (Avicenne). Saint Thomas[3] avait combattu cette théorie d'Avicenne en soutenant que l'imagination pour agir doit être stimulée par une forte émotion, douleur, crainte, joie, désir.

Pour les gens du XVI^e^ siècle la source réelle de cette doctrine c'est la *Theologia platonica de immortalitate animorum* de Marsile Ficin (liv. XIII, ch. I). Marsile Ficin a été copié de trois façons différentes : en 1516 par Celius Rhodiginus (*Antiquarum lectionum* liber XX, cap. XV; éd. de 1599, p. 940-942), en 1520 par Pomponazzi dans le *De Incantationibus* (ch. III) et en 1530 par Cornelius Agrippa dans le *De occulta philosophia* (liv. I, cap. LXIII-LXV). La priorité appartient sans le moindre doute à Ficin. Il est plus délicat de décider si Celius et Pomponazzi ont chacun de leur côté copié le même modèle ou si l'un — et lequel? — s'est servi de l'autre. Lorsque parut la compilation de Rhodiginus, en 1516, il se peut que Pomponazzi eût

1. *Genèse*, XXX, 27-29. Les sources théologiques sont citées par B. Perrier, *In Genesim*, XXX, p. 844-847.
2. Cités par B. Perrier, *loc. cit.*
3. *Contra gentiles*, III, cap. 103.

déjà écrit son chapitre ou qu'il eût fait quelques leçons sur ce sujet, car l'examen du *De actione reali* nous révèle qu'il était maître de son système dès 1515. Toutefois, cette réserve faite, il faut chronologiquement donner la priorité à Rhodiginus[1]. Cornelius Agrippa vient le dernier.

Pomponazzi et Rhodiginus ont reproduit la même page de Marsile Ficin, le premier textuellement, le second en changeant quelque peu les expressions et en y intercalant deux interpolations, l'une d'une ligne, l'autre un peu plus longue. La similitude est pourtant assez parfaite pour que la source ne fasse pas le moindre doute. Mais voici qui est le curieux. Rhodiginus a fait suivre la page empruntée à Ficin d'un certain nombre d'exemples qui sont presque tous dans Pomponazzi. Il est vrai qu'ils sont de seconde main, presque tous de saint Augustin où Pomponazzi a pu les prendre aussi, s'il ne les a cueillis dans le recueil de Rhodiginus.

Quant à Agrippa il a procédé avec plus de liberté. Il a disloqué la dissertation de Ficin en dispersant en quatre chapitres (I, 57, 62, 63, 64) les quatre chapitres de son modèle (XIII, 1, 2, 3, 4). Des phrases textuelles sont restées pour témoigner de la provenance. Mais où a-t-il pris le reste? Il me paraît bien avoir utilisé Rhodiginus. Quelques rapprochements pourraient aussi faire croire à l'influence de Pomponazzi sur lui. Au moment ou Pomponazzi écrivait son livre à Bologne et où paraissait à Florence celui de Rhodiginus, Agrippa expliquait à Pavie les livres d'Hermès Trismégiste. Il n'est donc pas du tout impossible qu'il ait eu connaissance du *De Incantationibus*. Ce qui me fait hésiter, c'est, outre le manque de preuve certaine, l'esprit si différent des deux hommes et des deux livres[2].

Bientôt les vulgarisateurs s'emparent de ce thème. Messie, par exemple (1542), lui consacre toute une leçon qui me paraît inspirée de Cornelius Agrippa. Marcouville (1564) recopia presque textuellement la page de Messie sans y ajouter presque rien[3]. Pourtant il a lu aussi le *De subtilitate* de Cardan et les *Histoires prodigieuses* de Boaistuau qui venaient de paraître. Les Marses, les Psyles, les merveilles de l'esprit humain, les « miracles de nature » comme on dira

1. En fait, pourtant, Pomponazzi ne cite jamais Rhodiginus parmi ses sources, mais l'éditeur Gratarolo a mis en marge de l'édition beaucoup de renvois à Rhodiginus.

2. L. Blanchet a été moins scrupuleux et a rattaché au *De Incantationibus* la tendance d'Agrippa à éliminer le surnaturel du merveilleux. Je le croirais volontiers aussi. Mais d'abord il ne nomme jamais Pomponazzi; le *De Incantationibus* n'était pas publié et je crois qu'Agrippa procède autant d'Avicenne que de Pomponazzi (*Campanella*, p. 208 et suiv).

3. L'un et l'autre consacrent un chapitre entier au cas du fils de Crésus.

plus tard, le cas du fils de Crésus à qui il consacre un chapitre entier, il connaît tout cela. Mais il n'en cherche pas d'explication naturelle, sauf en ce qui concerne la puissance de l'imagination.

Wier, au contraire, copie Pomponazzi, et cette fois on ne peut hésiter sur la source puisqu'il a reproduit même les fautes d'impression de son modèle :

Pomponazzi (*De Incant.*, III).	Wier, III, 13 : De la fantaisie et comment elle est interessee; t. I, p. 309; éd. de 1564, II, 24, p. 197 :
Copiosissimus autem Marsilius Ficinus de his loquitur, capite primo XIII libri de *Theologia platonica :* sic enim scribit : fantasiam quatuor sequuntur *effectus*, appetitus, voluptas, metus et dolor. Hi omnes, quando vehementissimi sunt, subito corpus proprium omnino, *nunquam* alienum, afficiunt.	Item au 13ᵉ livre, ch. I, de la *Théologie platonique*, il dit qu'il y a quatre *effects* qui suivent la fantasie, l'appetit, la volonté, la crainte et la douleur. Tous ces efects estans vehemens agissent incontinent en leur propre corps, et *jamais* en celui d'autruy.

Le texte de Ficin porte *affectus* (émotions) et non *effectus* (effets). Il est surprenant surtout que Wier n'ait pas vu le second contresens qui contredit une moitié de son développement. Naturellement Ficin a écrit *non nunquam : parfois*, au lieu de *nunquam : jamais*.

Le reste de la page de Wier est une traduction partielle de celle de Pomponazzi; coupée de quelques remarques du médecin : les envies des femmes enceintes, la salive rendue amère par la vue d'une potion amère, les dents agacées par certains bruits, tout cela est traduit du *De Incantationibus*.

La Primaudaye, dans son *Académie*[1] (1580), reprend le même développement sur l'imagination des femmes enceintes. Il y ajoute un trait qui est pris encore au *De Incantationibus*, ou à Agrippa ou à Rhodiginus, que n'a pas relevé Wier, mais qui est devenu assez célèbre pour mériter d'être signalé. Pomponazzi avait dit (ch. III) : « An non saepe ex faenestris altis in terram despicientes prae formidine caligamus et contremiscimus[2]? » La Primaudaye développe cette

1. IIᵉ livre, 4ᵉ journée, éd. de Rouen, 1613, p. 166-167. Signalons aussi un chapitre sans intérêt de A. Paré (*Des monstres*, XIX, 9 (1573).

2. Agrippa (*Occ. phil.*, I, 63) : « Sic ex alto despicientes aliqui prae timore nimio contremiscunt, caligant, infirmantur, quandoque sensus amittunt. — Rhodiginus : Ex praealtis despicientes speculis, ita non nunquam caligine offendimur, ita deficiunt vires, ut metu exsuperante corruamus praecipites. »

pensée : « Nous en voyons aussi souvent plusieurs, qui ne scauroient seulement passer par dessus une planche sans tomber, à cause de l'appréhension du danger qu'ils ont en leur phantasie et imagination. » Il est remarquable que toutes les dissertations qui dérivent de Ficin placent à une *fenêtre* elevée le philosophe à qui son imagination donnera le vertige. Seul La Primaudaye y a substitué la *planche* ou la *poutre* qui rendront célèbre Montaigne et Pascal, retournant ainsi, peut-être par l'intermédiaire des Thomistes, à l'exemple primitif donné par Avicenne : « Sicut quum quis ambulans super trabem in alto positam cadet de facili quia imaginatur casum ex timore; non autem caderet si esset trabes illa posita super terram, unde casum timere non posset[1]. » Montaigne et Pascal ont repris après La Primaudaye l'exemple d'Avicenne et de saint Thomas.

Montaigne n'avait donc rien à trouver pour nous parler *de la force de l'imagination*[2]. Encore ai-je négligé une dissertation souvent citée, bien qu'elle traite du même sujet, mais avec une autre méthode, de Jean Pic de la Mirandole : *De Imaginatione* (1501). Elle est si différente des précédentes, qu'elle me paraît avoir été un peu utilisée même par ceux qui la citent (Delrio). En revanche, je serais curieux de voir la traduction qu'en a faite J.-A. de Baïf (1557, 1577) pour le cas où il y aurait ajouté quelque chose.

M. Villey retrouve à peu près tous les exemples de Montaigne dans Cornelius Agrippa, Rhodiginus et Messie[3]. En fait, le livre de Pomponazzi n'offre pas les noms de Vibius, de Cyppus, de Cossitius, de Dagobert ni de Pontano. En revanche, pour ne parler que des histoires, il en contient deux qui ont passé dans Montaigne et qui sont très rarement citées avant lui : la légende du corps naturellement parfumé d'Alexandre, que Montaigne a placée en tête du chapitre des *Senteurs* (I, 55)[4], et cette autre idée que les baisers des jeunes gens sont un remède, à propos de quoi il nous a raconté une jolie historiette. La légende d'Alexandre me paraît avoir été très peu répandue au XVI^e^ siècle. Les recueils sont si nombreux qu'il faut se garder de rien conclure avant de les avoir épuisés. Mais je n'ai trouvé nulle part cette histoire avant Montaigne, sauf chez Pomponazzi. Après lui, son ami Tabourot en tirera une petite drôlerie assez

1. *Contra gentiles*, III, cap. 103.
2. *Essais*, I, 21.
3. *R. H. L.*, 1912, p. 802-817; Montaigne, éd. de Bordeaux, vol. IV; *les Sources et l'évolution*, I, p. 178, 207.
4. Il est vrai qu'il a pu prendre cette légende dans Plutarque. Mais il l'a remarquée ailleurs puisqu'il dit : « De quoy Plutarque et autres recherchent la cause. »

peu spirituelle[1]. Tabourot connaissait Pomponazzi, comme on le verra plus loin.

Montaigne a repris ailleurs qu'au chapitre *De la force de l'imagination* des faits et des idées contenus dans le chapitre de Pomponazzi. C'est ainsi que le vertige des hauteurs lui a inspiré une page célèbre de l'*Apologie de R. Sebond*[2], l'effet irritant de certains bruits sur les dents une autre remarque voisine de la précédente. Si nous sortons de ce chapitre, on rencontre encore dans l'*Apologie de R. Sebond* deux idées au moins qui sont dans le *De Incantationibus :* la puissance de la salive humaine, très connue il est vrai et même vulgarisée; l'importance du débit pour l'orateur ou le poète, idée plus rare que Pomponazzi a longuement développée dans son traité[3].

Je n'entends pas par là soutenir que Montaigne ait lu ce livre. Mais ses idées sur les miracles en viennent très certainement, comme vient du *De Immortalitate animae* de Pomponazzi le traité de l'âme enclavé dans l'*Apologie*, sans qu'on puisse toujours retrouver les intermédiaires. Car l'essentiel, ce ne sont pas les histoires fabuleuses que se transmettaient les compilateurs, c'est la doctrine.

Ficin aurait dû logiquement aboutir à la conclusion de Pomponazzi : l'imagination peut faire des miracles. Il semble y arriver un instant; il admet que certains peuples (les femmes scythes, les Triballes) peuvent comme certains animaux (le basilic) agir sur autrui par le regard. Il croit que les grandes âmes (Apollonius de Tyane, Pythagore, Empedocle), sont les instruments de Dieu pour faire des prodiges. L'âme peut même influencer les phénomènes atmosphériques (ici il paraît rejoindre tout à fait Pomponazzi). « Par son sentiment seul, l'âme amènera les vents dans un ciel serein, les résoudra en pluie, les calmera de nouveau et refera le beau temps[4]. » Mais il ajoute ces deux mots qui changent tout : *Deo duce*, et il explique au chapitre suivant que l'âme de ces thaumaturges obtient de Dieu tout ce qu'elle veut tout simplement parce que, sachant à l'avance la volonté divine, elle l'accepte et la désire par religion.

Quant à Agrippa il ne reconnaît guère à l'imagination que le pouvoir d'influencer en bien ou en mal la santé d'autrui. Encore cette puissance de suggestion (que les médecins admettaient) est-elle subordonnée à un influx spécial des astres. Messie ne fait que

1. *Contes du sieur Gaulard*, éd. 1616, p. 24.

2. II, 12, éd. Motheau et Jouaust, IV, 148, 150. Joindre II, 2 : « Il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice; il pallit à la peur, il rougit à la honte. »

3. Il est vrai qu'elle est aussi dans Rhodiginus, XVI, 14.

4. XIII, 4.

paraphraser Agrippa sur les explications physiologiques des effets de l'imagination sur les différents sens. Mais ni lui ni même Marcouville ne paraissent se douter de l'importance de cette théorie. Signalons pourtant chez ces derniers quelques formules qui annoncent Montaigne : « Le pouvoir de l'imagination est merveilleux, laquelle fait les hommes fort malades et aucunesfois les faict devenir folz... Elle peut faire un homme malade ou le guarir... Bien souvent elle s'estend aux membres des tierces personnes... Aucuns Arabes ont estimé que l'imagination peult estre si forte, qu'elle peult rendre un homme perclus de ses membres[1]. » Ces propositions isolées peuvent paraître graves. En réalité, il ne fait que recopier ses prédécesseurs; il limite l'application de ces principes à des cas connus et classés (femmes enceintes, sorts jetés par des sorcières, contamination épidémique). Rien non plus ne permet de croire que Rhodiginus ait vu dans les faits qu'il entasse autre chose que des cas curieux.

Wier est, par scrupule religieux, très crédule, et nous avons noté qu'il se refuse à avouer ce qu'il doit à Pomponazzi. Je serais pourtant d'avis qu'il a été un intermédiaire possible entre Pomponazzi et Montaigne. La page précitée de Pomponazzi qu'il a recopiée si maladroitement n'est pas suivie des commentaires que l'on attendrait. Il s'en sert seulement pour expliquer comment les apparitions prétendues de fantômes sont des suites de la peur, comment les sorcières peuvent se tromper ou être trompées par les diables au moyen de leur imagination. Mais il a tiré ailleurs des conséquences plus hardies et qui, bien que plus hésitantes, ne diffèrent pas dans leur fonds de celles de Pomponazzi : « J'ay descouvert et aperceu que les evenemens de telles guerisons ne procedent point des characteres ni des charmes; mais que la vertu de nostre esprit est telle que, depuis qu'il s'est persuadé quelque chose honneste et qu'il a perseveré constamment en ceste persuasion, il execute puissamment la chose qu'il a commencée, pourveu que l'esprit de celuy sur lequel il agist ne luy soit repugnant et defiant[2]. »

Seul donc Pomponazzi offrait à Montaigne une doctrine assurée sur ce sujet[3]. Il l'a suivie : « Il est vray semblable que le principal credit des miracles [mot supprimé en 1595], des visions, des enchantemens, et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les ames du vulgaire,

1. J. de Marcouville, *Recueil memorable* (1564), ch. xxx, p. 82-83. Formules semblables chez Messie.
2. V, 19, t. II, p. 104.
3. Je dois pourtant signaler qu'avant lui Andrea Cattaneo, peu connu au xvi[e] siècle, a attribué la puissance des enchantements à l'imagination (*op. cit.*, « de ligationibus et incantationibus »).

plus molles. » Les médecins principalement ont besoin « que l'effect de l'imagination supplisse l'imposture de leur aposeme ».

Cette puissance de l'imagination n'a rien de surprenant, conclut Montaigne. Elle montre seulement « l'estroite couture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes. Mais c'est bien autre chose que l'imagination agisse quelque fois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autruy; et, tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle ou au mal des yeux..., pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehemence, eslance des traits qui puissent offenser l'object estrangier. »

Elle peut aussi bien être utile que nuisible. Les médecins anciens connaissaient cette recette et l'on a vu que c'est Hippocrate qu'invoque Rabelais pour justifier dans le prologue du *Quart Livre* son espoir que la lecture de son livre guérira les malades comme un médecin hilare et riant guérit par sa seule vue son client. Là-dessus s'était greffée une idée plus délicate : c'est que la seule fréquentation des gens en bon point, des jeunes gens surtout était un bon remède. Agrippa dit bien aussi que l'on peut « envoyer ou retirer certaines maladies » (I, 51), et qu'il faut fréquenter les gens heureux et fuir les malheureux. Mais il est bien moins catégorique que Pomponazzi (IV, solutio III^{a}) : « De même que l'on peut être contaminé et devenir malade par contagion[1], de même on peut par ce moyen recouvrer la santé »; (VI, sexta dubit.) : « Le corps d'Alexandre le Grand exhalait un parfum qui soutenait ses dévots, selon Plutarque », « et les baisers des jeunes gens sont un remède tempéré » selon les médecins (III, VII^{a} suppositio).

Il est étonnant que Rabelais n'ait pas tiré parti d'une si belle aubaine. Le remède devait pourtant être connu ou bien il devint vite populaire. Cardan, dès 1554, nous apprend que « le frère du roi de France souffrant d'une plaie très mauvaise et honteuse fut guéri par le souffle continu d'un enfant de douze ans. Et cela est naturel : l'esprit qui vient du cœur d'un puceau de bonne santé est pur et peut guérir les humeurs corrompues[2] ».

Montaigne a relevé le cas d'Alexandre le Grand dont nous venons de parler. Bien plus, il prétend que le médecin Simon Thomas s'essaya à le faire ainsi servir à la guérison d'un vieux pulmonique de

1. Noter que Paracelse portera plus loin encore cette théorie. Pour lui non seulement l'imagination peut rendre malade en provoquant dans le corps des réflexes nerveux, mais les maladies contagieuses mêmes, comme la peste, se propagent par l'imagination, la peur et non par l'air (*De occ. phil.*, p. 14-16; *De morbis invisib.*, p. 209-219; *Opera*, éd. 1616, t. X).

2. *De subtilitate*, XVIII, éd. de 1554, p. 733.

Toulouse : « Il luy dict que c'en estoit un [remède] de me donner occasion de me plaire en sa compagnie, et que, fichant les yeux sur la fraîcher de mon jeune visage et sa pensée sur cette allegresse et vigueur qui regorgeait de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estoy lors, son habitude s'en pourrait amender; mais il oublioit de dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi[1]. »

Cette théorie du miracle admise, Montaigne l'a creusée plus avant. L'édition de 1595, je l'ai montré ailleurs, contient des pages beaucoup plus vives et nettes sur ce sujet, mais qui ne sont pas inspirées de Pomponazzi. C'est plutôt dans le *De divinatione* de Cicéron que Montaigne, comme autrefois Rabelais, a trouvé la définition et en même temps la négation du miracle.

Si je ne craignais de trop me répéter, je devrais citer ici des pages de Bouchet. Mais nous n'en finirions jamais s'il fallait citer tout le monde. Cyrano de Bergerac pourtant doit être cité pour la crudité avec laquelle il a tiré de cette théorie, empruntée à Montaigne, ses extrêmes conséquences. Les peuples solaires où il nous promène sont ainsi faits que « leur imagination, ne rencontrant aucun obstacle dans la matière qui les compose, elle l'arrange comme elle veut, et, devenue maistresse de tout leur corps », elle le transforme à sa guise. Aussi tout est merveilleux dans les *Estats du soleil :* « Cette imagination peut produire sans miracle tous les miracles ». Et Cyrano se souvient d'en avoir lu de semblables. Il se les remémore : ce sont ceux du chapitre de Montaigne sur l'*Imagination* qu'il se récite à lui-même, et presque en entier. Nous y voyons Cippus à qui il poussa des cornes, Vitius (= Vibius) qui devint fou, « le roy Codrus, pulmonique, qui, fichant ses yeux et sa pensée sur la fraischeur d'un jeune visage qui regorgeait jusqu'à lui de l'adolescence d'un garçon..., se remit en convalescence », sans compter les femmes enceintes, ce qui est trop connu[2].

Aux *Estats de la lune* aussi (1657) fleurissent ces miracles qui sont le fruit de l'imagination : « Vous le dites, que ces gens là ont esté guéris par miracle, mais vous ne savés pas que la force de l'imagination est capable de guérir toutes les maladies à cause d'un certain bausme naturel respandu dans nos corps contenant touttes les qualitez contraires à touttes celles de chaque mal qui nous attaque, et nostre imagination, advertie par la douleur, va choisir en son lieu le remède spécificque qu'elle oppose au venin et nous guérit ». Aussi il ne faut pas croire aux miracles. Le fiévreux qui

1. I, 21.
2. *Estats du soleil*, éd. Lachèvre, p. 145.

guérit (on ne parle de miracle qu'en cas de guérison) c'est « sa fantaisie, excitée par les violens désirs de la santé, qui a faict cette opération[1] ». Pomponazzi et Vanini n'ont pas nié plus brutalement le surnaturel au nom de leur théorie[2].

Elle devenait si courante, du reste, que Pascal en a usé. Dans le brillant développement qu'il a consacré à l'imagination, on trouve des souvenirs de Montaigne et par lui du *De Incantationibus* : « Elle suspend les sens, elle les fait sentir... Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut... Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon... emportent la raison hors des gonds. » Il a même failli reproduire tout le système de Pomponazzi sans s'apercevoir qu'il détruisait ainsi tout un chapitre (et l'un des plus importants pour lui) de son *Apologie.* Il s'est aperçu à temps de cet énorme lapsus et il a rayé cette phrase déconcertante où se résumait tout le chapitre III du livre de Pomponazzi et le chapitre cité plus haut de Montaigne : « Quel pouvoir exerce-t-elle sur les âmes? Combien de maladies guéries. Combien de santés altérées[3]. »

Après tant de graves auteurs et de graves doctrines, puis-je ajouter que la théorie eut aussi vers 1630 son burlesque? Un certain Sauvage[4], célèbre pour ses moqueries, fabriqua un arrêt du Parlement de Grenoble « par lequel un enfant étoit déclaré légitime, quoique la mère confessât l'avoir conçu durant l'absence de son mari, et cela par la force de l'imagination, en songeant qu'il habitoit avec elle ». Il trouva des dupes et le Parlement de Paris même aurait demandé à celui de Grenoble des précisions sur cet arrêt. « Dans les écoles de médecine, on agita la question à savoir si la force de l'imagi-

1. *Estats de la lune,* éd. Lachèvre, p. 91-92.

2. *Ibid.*, p. 91 : « Scachez que ces noms-là diffament le nom de philosophe. Comme le Sage ne veoit rien au Monde qu'il ne conçoive ou qu'il ne juge pouvoir estre conceu, il doit abominer touttes ces expressions de miracles, de prodiges, d'événemens contre nature qu'ont inventés les stupides pour excuser les foiblesses de leur entendement. »

3. Brunsch., 82, et note 1 de la page 304, éd. *minor.* Renan, qui avait étudié Pomponazzi et son école, ne dédaigne pas l'argument : « Qui oserait dire, dit-il dans la *Vie de Jésus*, chap. XVI, que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir guérit. »

4. Tallemant, *Hist.* LXXXI, t. III, p. 93. Naturellement, c'est surtout en matière de « marques » d'enfants que la théorie alors comme aujourd'hui trouvait son application. Camerarius (*Médit. hist.*. trad. S. Goulard, 1610, III, p. 258-261) signale trois enfants extraordinaires : un « more », un frisé, un « diablotin », que son père avait engendré au retour d'une procession où il était déguisé en diable.

nation pouvoit suffire pour faire concevoir. » Ainsi du moins le raconte Tallemant.

La force de l'imagination devint si populaire que même la piété à la mode s'en prévalut. Le P. Étienne Binet recopie dans un but pieux le chapitre de Montaigne sur l'imagination sans y voir malice[1]. Le P. Yves de Paris qui, au contraire, voyait le danger de cette théorie, la relève et la combat longuement. Il signale (1635), d'après les naturalistes, « ces effets prodigieux de l'imagination qui, tenant l'empire dessus la nature, appliquant à propos l'actif au passif, peut faire en nos corps des merveilles approchantes de ce que les Démons exercent au monde[2]. » Et ailleurs il fait allusion au remède même de Pomponazzi, de Montaigne et de Paracelse : « Je tiens, dit-il, que Gorgias, Protagoras, Isocrate et autres philosophes devoient la longueur de leur vie, plustost à la bonne composition de leurs mœurs, et à leur frugalité, qu'à la hantise qu'ils avoient avec des jeunes gens dans leurs écoles[3]. »

Mais le grand Jansénius lui-même utilise ce phénomène pour expliquer la transmission du péché originel. Et en effet, si tous les auteurs sérieux — y compris Augustin — admettent que l'imagination des parents (père ou mère) peut non seulement changer la couleur de l'enfant, mais la conformation de ses membres, comment douter que la tache du péché originel puisse aussi être transmise par la génération[4] ?

Les théories du *De Incantationibus* reçurent en France au début du XVII^e^ siècle une force d'expansion considérable par le plus célèbre des disciples du philosophe padouan. C'est en France, en effet, qu'a vécu, qu'a écrit, qu'est mort, bien qu'Italien, le disciple le plus docile et le plus dévoué de Pomponazzi, celui qui devait jusqu'à La Bruyère donner son nom à l'incrédule[5]. C'est à Paris qu'il a écrit et publié son livre, c'est au maréchal de Bassompierre qu'il l'a dédié : l'homme est Vanini et le livre le *De Admirandis Naturae Reginae Deaeque Mortalium arcanis* (Paris, 1^er^ septembre 1616).

Le *De Arcanis* n'est pour une grande part que la reproduction du *De Incantationibus*. Si j'avais l'espace nécessaire pour confronter

1. *Consolation et réjouissance pour les malades*, 1620, cité par Brémond, *Human. dévot.*, p. 314, qui n'a pas vu la source.
2. *Th. nat.*, II, 2, p. 26.
3. *Th. nat.*, II, 40, p. 418.
4. *Augustinus*, II, de nat. laps., I, 19, p. 104.
5. Le *Lucile* du chapitre des *Esprits forts*. — Sur la vie de Vanini, voir Ad. Baudouin, *Histoire critique de J.-C. Vanini* (*Revue des Pyrénées*, 1904, 126 p. in-8°).

les deux textes, je pourrais très certainement retrouver dans le livre quatrième du traité de Vanini cinquante pages du livre de Pomponazzi. Cela est tout naturel. Lorsque Vanini le publia, après plusieurs années d'agitation et de courses, il n'avait que trente ans. Et depuis quatre ans il fuyait devant la justice, depuit huit ans (depuis l'âge de vingt-deux ans par conséquent) il errait à travers l'Europe. Comment aurait-il pu se faire sur un problème aussi grave un système quelque peu personnel? Il n'y a pas songé et sur la question du miracle il s'est contenté de reproduire les idées et très souvent le texte même de son maître. Voici d'abord les rapprochements les plus significatifs :

Pomponazzi (éd. de 1556).	Vanini.
Cap. III, p. 33-34.	Livre III, dial. 38, p. 236-238.
Cap. III, p. 30.	Livre III, dial. 38, p. 239.
Cap. X, p. 125 et suiv.	Livre IV, dial. 51, p. 273-274 (résumé).
	Livre IV, dial. 52, p. 385-387.
Cap. XII, ad octav., p. 298 et suiv.	Livre IV, dial. 52, p. 392 (résumé).
Cap. XII, ad octav., p. 302.	Livre IV, dial. 52, p. 390-392.
Cap. X, supp. V^a, p. 130-132.	Livre IV, dial. 53, p. 392-393 (textuel).
Cap. X, supp. V^a, p. 135-139.	Livre IV, dial. 53, p. 393-395 (résumé).
Cap. III, p. 24-30; IV, p. 47-52.	Livre IV, dial. 57, p. 430-433.

Les pages que je viens d'indiquer sont celles que Vanini a résumées ou recopiées d'une façon absolument servile. Les analyser ce serait refaire les chapitres essentiels du *De Incantationibus*. Un examen minutieux des deux textes révélerait une infinité d'autres détails communs aux deux traités. Pour nous borner à l'essentiel, Vanini a pris à Pomponazzi tout son système d'explication naturelle du miracle : l'imagination, les pouvoirs occultes des plantes et de certains hommes, les influences astrales sont les causes les plus longuement exposées. Il lui a pris aussi, sans y rien ajouter, ses hypothèses sur la nature et la cessation des oracles et sur la naissance et la mort des religions et des civilisations. Enfin, les dialogues 57 et 58 sur les guérisons miraculeuses et les résurrections de l'histoire des gentils ne sont que la transcription du chapitre VII et de pages éparses du *De Incantationibus*. Le dialogue consacré aux démoniaques (dialogue 54) n'est pas plus original, mais m'a paru moins servilement copié, bien que Garassus l'ait noté.

Les autres sources du livre sont Frascator et Cardan, ce dernier cité très fréquemment aussi et parfois assez longuement[1]. Chose curieuse, Vanini cite volontiers Cardan, mais semble chercher à cacher ce qu'il doit à Pomponazzi. Il le cite rarement, jamais lorsqu'il lui fait d'emprunts importants. Il nous dit quelque part qu'il avait cherché en vain les ouvrages du maître à la foire de Francfort, à Paris et à Lyon[2]. Serait-ce donc qu'il espérait que son plagiat passerait inaperçu? Il a bien failli réussir. De ceux qui l'ont condamné ou insulté, aucun ne s'est aperçu que les blasphèmes qu'ils lui reprochaient étaient écrits depuis quatre-vingt-dix ans et imprimés depuis soixante. Seuls plus tard Naudé et Guy Patin ont vu le plagiat.

Mais peut-être n'a-t-il pas fait tout ce calcul. Ce sans-gêne était alors courant. Çà et là il a rendu hommage à celui qui a été le vrai maître de sa pensée depuis qu'il l'eut étudié à Padoue même : « Magister meus », « divinus praeceptor meus, nostri saeculi Philosophorum princeps[3] » ; « Pierre Pomponazzi, dit-il quelque part, le philosophe le plus pénétrant, dans le corps duquel Pythagore aurait logé l'esprit d'Averroès[4] ». Et son livre est pour lui un livre d'or : « aureum opusculum[5]. »

Sa méthode même est celle de Pomponazzi. S'il expose avec complaisance les thèses irréligieuses, il se refuse toujours à en prendre la responsabilité. Ce livre où d'aucuns ont cru voir une réédition du livre mythique des *Trois imposteurs* parut avec toutes les approbations des théologiens et le privilège royal. C'est seulement un mois après sa publication, lorsqu'il fut dans toutes les mains, que l'on s'avisa de sa portée.

A défaut d'originalité, il faut lui reconnaître un pouvoir sérieux de diffusion. Les thèses de Pomponazzi, enchevêtrées selon une méthode détestable dans des chapitres qui se contredisent et se répondent alternativement selon qu'ils sont pairs ou impairs, coupés de digressions et de redites, exposées dans un latin barbare et avec les formules et l'argumentation de l'École, deviennent dans le *De Arcanis* simples, réparties en chapitres distincts (apparitions, oracles, miracles, augures, démoniaques). Elles sont soutenues avec esprit et élégance dans la forme d'un dialogue parfois spirituel entre les deux doubles de Vanini lui-même[6].

1. Par exemple (p. 297-300) trois pages du *De Immortalitate* qu'a traduites et commentées Garasse.
2. Baudouin, *op. cit.*, p. 58, 171.
3. *De Arcanis*, p. 373, 379.
4. *Amphith.*, exerc. VI.
5. *De Arcanis*, p. 373.
6. Jules-César est le vrai prénom de Vanini; Alexandre, qui s'étonne de

Mais il était trop tard pour soutenir de pareilles thèses. Le danger de l'incrédulité grandissante, la forte réaction catholique qui caractérise le début du XVII^e siècle tenaient les âmes aux aguets. Le ton persifleur du jeune abbé était beaucoup plus révélateur que la gaucherie du philosophe[1]. Pomponazzi mourut en paix et fut enterré dans une église par les soins d'un cardinal; Vanini eut la langue arrachée et fut brûlé.

Vanini avait écrit tout un dialogue pour expliquer après Pomponazzi les résurrections rapportées par la légende et les Évangiles. On sait que la question est très ancienne, que Trithème s'en préoccupait, que les miracles de Vespasien, par exemple, avaient préoccupé Wier et Montaigne, que Tiraqueau s'était demandé si la résurrection est possible aux forces naturelles. Le *Naudaeana* nous apporte sur ce sujet un fait bien curieux s'il est vrai et qui, même s'il est supposé, illustre admirablement l'étude que nous faisons de l'influence de Pomponazzi[2]. Voici cette page en entier : « Pomponace a voulu rendre une raison naturelle du miracle du Lazare ressuscité en son livre *De Incantationibus*. Un médecin de Montpellier, nommé Saporta, environ l'an 1608 fit un discours en public pour tâcher de prouver qu'en cette résurrection il n'y avait pas de miracle, s'étant fait dans le quatrième jour. Mais tout cela sont des contes « verbaque inania », ce sont de pures impiétés punissables par le feu, « flamma et ferro ». Pomponace était un athée ou du moins un libertin très dangereux parce qu'il avait de l'esprit... J'ai vu aussi en Italie un méchant livret écrit en latin fait par un médecin, intitulé *De resurrectione mortuorum naturali*, où il tâche de rendre raison naturelle de ces miracles. Mais ce sont contes, « meraeque nugae[3]. »

Cyrano a mis en scène cette idée. Dans *les Estats de la lune* son génie familier lui raconte comment les démons se rajeunissent quand ils se sentent mourir. Ainsi, lui, ce génie, se sentant à l'extrémité, s'est rendu à l'hôpital, « et dès que j'entré dans la première

tout ou admire les explications du maître, serait Vanini jeune homme (Baudouin, *op. cit.*, p. 18).

1. Garasse juge les *Dialogues* « le plus pernicieux ouvrage qui soit sorty en lumiere il y a cent ans en matiere d'atheisme » (*Doctr. cur.*, VIII, 10, p. 1015).

2. Théoph. Raynaud rapporte la même légende en précisant que Saporta a écrit et non prononcé ce blasphème; il ne donne pas le nom du livre. Saporta aurait soutenu que Lazare était seulement en léthargie, et par une punition divine il mourut lui-même ainsi peu après (*De stigmatismo sacro*, I, x, p. 125 de l'éd. des *Opera*, 1665, t. XIII).

3. *Naudaeana*, p. 95-96. Je néglige à dessein les attaques du *Baron de Fœneste* contre les miracles et les processions; elles n'ont pas de fondement philosophique.

chambre, je trouvé un jeune homme qui venoit de rendre l'esprit, je m'approché du corps, et feignant d'y avoir reconnu quelque mouvement, je protesté à tous les assistants qu'il n'estoit point mort, que sa maladie n'estoit pas dangereuse et adroitement, sans estre aperçu, je m'inspiré dedans par un souffle. Mon vieil cadavre tomba aussi tost à la renverse; moy, dans ce jeune, je me levé. On cria miracle[1] ».

L'abbé de Marolles raconte dans ses *Mémoires* qu'en 1644 on vint lui annoncer qu'une Vierge peinte, blessée par des vauriens, avait versé du sang. Tout le monde y courait. Il y alla et constata qu'il n'y avait rien, ce qui n'empêchait pas que le prétendu miracle était déjà divulgué par l'imprimerie. Gassendi, consulté sur une apparition nocturne par Louis de Valois et sa femme (1663), les invite prudemment et à plusieurs reprises à chercher d'abord une explication naturelle au phénomène qui les étonne.

Guy Patin n'était pas aussi incrédule. C'était même un croyant, et meilleur chrétien qu'il ne le dit. Pourtant il est très pénétré de l'idée des nécessités naturelles. La reine est malade et certains espèrent une guérison miraculeuse : « Mais Dieu fait ses grands miracles tout seul, encore n'arrivent-ils que rarement. Tout le monde est sujet aux loix de la nature, et grans et petits ». C'est à peine s'il croit à l'efficacité des prières. Il va prier pour la reine, mais il ajoute : « Deus est immutabilis... » ; ce qui doit arriver, ce que Dieu a ordonné, ne manquera point d'arriver. Lucrèce a dit du Dieu des épicuriens, « nec bene pro merito capitur, nec tangitur ira[2] ». Lorsque éclata le miracle, ou plutôt les nombreux miracles de la sainte Épine (1656), il fut bien embarrassé. Il n'était point janséniste; il était encore moins favorable aux jésuites. Aussi il n'approuva point le *Rabat joye*, mais il ne crut point au miracle. Il se contenta de contester la valeur des témoignages et des médecins[3].

III. La lutte.

Il ne faut pas se dissimuler que les auteurs dont nous venons de faire la revue représentent une petite minorité. Le public reste très crédule. J'ai eu la curiosité de lire le *Mercure françois*[4]. Il n'y a pas

1. *Estats de la lune*, p. 40.

2. *Lettres*, II, 373, CCCXXXVIII; III, 89, CCCXC. Il s'élève ailleurs (*Mascurat*, 430-431) contre la naïveté de Scaliger qui avait cru à des pluies de grenouilles.

3. Lettre du 7 novembre 1656 à Spon.

4. La bibliothèque Sainte-Geneviève possède aussi tout un lot de récits de

d'année de 1608 à 1630 environ où le journal ne signale des miracles ou prodiges sur terre ou dans le ciel : pluies ou suintements de sang, apparitions de fantômes, naissances d'enfants monstrueux, une résurrection à Lyon (1619), condamnés miraculeusement délivrés (1623, 1624, 1627). Le roi touche toujours les écrouelles (1627, 1628, 1633), à sa présence les miracles éclatent (Saumur, 1619) ; au besoin on lui en prête et il est obligé de s'en défendre contre les Cordeliers de Tournus[1]. On se croirait parfois retourné à certaines pages de Tite-Live : « Ce sont des effects totallement du ciel aussi bien que tant d'autres du temps de nos peres, dont la divinité s'est par apres remarquee aux evenemens[2]. »

L'Église aussi et beaucoup d'auteurs restaient hostiles au *De Incantationibus*. Le livre est mis à l'index au début du XVII^e siècle.

Louis Lavater, ministre à Zurich, l'attaqua sans le nommer dans l'appendice de son livre sur *les Apparitions des Esprits*[3] (1570).

C'est très certainement aussi Pomponazzi et son école que vise le bénédictin Léonard Vair dans son célèbre traité *Des charmes, sorcelages ou enchantemens*[4] (1579). Il s'attaque à ceux qui prétendent que le charme est l'effet de puissances occultes en l'auteur du charme ou de l'imagination de celui qui le subit. Il nie que le toucher, le regard, la voix, la suggestion, en un mot aucune force naturelle puisse produire l'enchantement. L'auteur ne nomme pas ses adversaires, mais sa thèse suffit à les désigner.

Tabourot des Accords lui-même, que l'on aurait cru plus libre d'esprit, prend parti contre Pomponazzi[5]. Il a lu les anciens auteurs de démonologies et il constate que « depuis cinq ou six ans en ça (1586) l'on a remué toutes pierres que l'on a peû pour disputer des enchantemens et sortilèges ». Il a lu Wier, Daneau, Bodin, Vair et constaté que ceux-ci parlent de ce sujet avec moins de révérence que leurs prédécesseurs. Il ne prend pas trop âprement parti, car il a vu les abus que font les charlatans de la crédulité publique. Il raille même à ce sujet. Pourtant il reste convaincu qu'il y a des diables et de vrais possédés et la seule ligne sévère de ce chapitre est pour notre auteur : « Et si quelque opiniastre

ces miracles (Z. 1097). Pour le XVI^e siècle on trouve des récits réédités dans Lenglet-Dufresnoy, *op. cit.*

1. Tallemant, *Hist.* LXXIX, t. III, 59-60.

2. Montagathe, *Uranie*, II^e livre, p. 177-178.

3. Trois livres des *Apparitions des Esprits*. Opinions des péripatéticiens; trad. fr. de 1571, p. 252-254.

4. Traduction française par Julien Baudon, Angevin. Paris, Chesneau, 1583.

5. *Bigarrures*, 4^e livre, éd. 1662, p. 495-514 : Des faux sorciers et de leurs impostures. A Pontus de Tyard.

athée, comme Pomponatius italien le vouloit desnier, il seroit aisé de le convaincre » par la jurisprudence et l'expérience. Tabourot n'aimait pas Pomponazzi. Il a composé ou recueilli sur lui une épitaphe où l'incertitude du philosophe padouan au sujet de l'immortalité de l'âme est exploitée avec autant d'injustice que de puérilité[1].

Je ne veux pas même nommer les innombrables auteurs qui croient aux miracles ou à la démonologie et qui ne l'ont pas lu. Il en est de fort importants pourtant : Crespet (1570), Claude Le Petit (1641) ne semblent pas en avoir entendu parler. Ne citons que ceux qui l'attaquent. Son plus grand adversaire à la fin du XVI^e^ siècle c'est l'Angevin Pierre Le Loyer[2]. Il va attaquer « Pierre Pomponatius, philosophe italien, l'un des premiers aristoteliciens de son siècle, chef des astrologues et des libertins ». « Ce n'est point un ennemy qui soit à mespriser[3]. » Car bien qu'il ait « l'esprit embrouillé d'opinions assez erronnées et cerebrines et aheurté tout outre à icelles[4] », bien que sa doctrine ne soit que « pure resverie d'un cerveau mal fait, bigerre et fantasque, non gouverné de raison », indigne d'une réfutation, toutefois Le Loyer lui doit courir sus « *parce qu'il a acquis vogue entre les savans*, et que ceux de son aage en avaient fait cas[5] ». Ceux qui le suivent, ce sont les pomponatistes ou encore les pomponatiens, « qui fourmillent à présent (1586) en la France plus qu'il ne seroit besoin[6] ».

Que reproche Le Loyer à Pomponazzi? Si nous négligeons les injures : « athée, impie, chef des astrologues et libertins »; les comparaisons, que l'auteur veut injurieuses, avec Alexandre d'Aphrodisée, Averroès « le père des athées, et qu'à bon droit Petrarque poète et philosophe, appelle chien enragé », Cardan, naturaliste

1. D. M.
Pomponatii Phi.
Hic sepultus jaceo. Quare? nescio, nec si scis || aut nescis, curo : si vales, bene est : vivens valui, || fortasse nunc valeo : si aut non dicere nequeo.
(*Bigarrures*, éd. de Rouen, 1625, p. 287 v°.)
Bayle (art. « Pomponace », note E) a relevé cette épitaphe dans Konig, *Biblioth.*, p. 654, sans nommer l'auteur.

2. *Livres des Spectres ou Apparitions et visions d'esprits, Anges et demons se monstrant sensiblement aux hommes*, par P. Le Loyer, conseiller au siege presidial d'Angers. A Angers, par G. Neveu, 1586. — Seconde édition, considérablement augmentée, en huit livres : *Discours des Spectres*, etc. Paris, Buon, 1605 et 1608. Sur Le Loyer, voir V. Pavie, *Le Loyer, magistrat, poète et auteur angevin* (*Mém. de la Société d'agr., sc. et arts d'Angers*, 1^re^ série, IV, 294).

3. *Discours des Spectres* (éd. 1605), VI, p. 557.

4. *Ibid.*, I, IV, p. 24.

5. *Ibid.*, VI, p. 562.

6. *Ibid.*, éd. 1586, III, IX, t. II, p. 131.

comme Averroès, Pline « aussy homme de bien que luy », il reste que l'apologiste a surtout vu dans le *De Incantationibus* les thèses d'astrologie. Il lui reproche d'enseigner que « les merveilles qui se voyent des hommes, auxquelles on ne peut assigner raison naturelle, viennent du ciel et des astres », que les apparitions en particulier sont une « imagination » qui « procède de la subtilité de la veuë, de l'odorat et de l'oüye », ou bien sont produites par les astres. Dans cette dernière catégorie il range l'apparition de saint Célestin « sur la ville de Sorgna en l'Abruzzo » qui, en effet, occupe plusieurs pages des discussions dans le *De Incantationibus*. Parmi les thèses dangereuses de ce livre, il relève encore la théorie qui assimile la prophétie à l'enthousiasme poétique, l'influence nécessitante que Pomponazzi prête aux astres. Cette théorie tend à remplacer l'idée de la Providence par celle de l'influence astrale. « Mais il ne se contente pas de cela, il fait bien pis, et ne craint de mettre par escrit que les revelations des saints prophetes, les miracles des apostres, martyrs et confesseurs ne viennent que des astres. La plume de cet impie n'espargne pas encore Jesus-Christ... Et où estoit le magistrat pour reprimer cet Athée? Ce qu'il escrit ne se peut aucunement rapporter sans horreur et abomination et doit estre ensevely sous terre ou supprimé du tout, et jetté dans le feu : et l'auteur qu'avait-il merité[1] ? »

Il y aurait encore « beaucoup de choses plus ineptes mille fois sorties de sa boutique », mais qu'il serait imprudent de révéler à ceux qui ne l'ont pas lu. Il n'insistera donc pas et tient « l'ennemy rué par terre et desconfit ». Victoire facile et fictive. Le Loyer a lu le *De Incantationibus* avec des préoccupations qui ont faussé son attaque. Préoccupé, selon le titre de son livre, d'établir la réalité des apparitions contre les « peripateticiens bastards », comme il dit, et contre Lavater et les protestants, il a négligé dans le volume de son adversaire ce qui en fait la vraie portée : le miracle, pour ne considérer que la partie la plus faible et la moins dangereuse.

C'est aussi par un aspect seulement que le médecin belge Thomas Feyens considère le *De Incantationibus;* par l'un des plus importants il est vrai : la théorie de l'imagination. Il publia en 1608 le traité *De viribus imaginationis*[2]. L'auteur a lu attentivement le *De Incantationibus*. Effets de l'imagination sur le fétus (où il joint Mon-

1. Édit. de 1605, p. 558-559. Signalons encore à la page 29 (I, 3) un passage d'Aristote (*De Animal. hist.*, X, 49) attribué à Avicenne et copié sous ce nom au *De Incantationibus* (III, 6°), et une allusion à Jacques de Forli et à Horace prise à la même source (VI, 7°).

2. *De viribus imaginationis*. Louvain, 1608, in-8° de 200 p., plus les indices et la préface. Privilège du 20 mai, préface du 4 septembre 1608.

taigne à Pomponazzi) ou sur les dents; extériorisation de ses effets, merveilles naturelles, nécessité de la confiance dans le médecin, influence astrale, autant d'idées qu'il a peut-être cueillies dans le *De Incantationibus* et qu'il utilise ou combat selon l'occasion. Feyens est si savant, du reste, et cite tant de sources antérieures en partie à Pomponazzi, que l'on se prend parfois à douter de l'originalité du *De Incantationibus*. Mais un passage entre tous l'a frappé et scandalisé. C'est la page où Pomponazzi attribue aussi à l'imagination des dévots ou à une effluve mystérieuse les guérisons opérées par les reliques.

Cette fois, le seul Pomponazzi a osé ce sacrilège, et Feyens en est si étonné qu'il y revient trois fois dans son opuscule[1]. « Pomponazzi, dit-il, a bien osé écrire dans le *De Incantationibus* que ceux qui parfois recouvrent la santé par leur dévotion aux os des saints ne l'obtiennent que par la force de leur imagination et de la confiance qu'ils y mettent, si bien que, s'ils portaient autant de dévotion à des os de chiens avec la persuasion que ce sont des os de saints, ils seraient de même guéris. » « Je lui réponds, écrit-il ailleurs, qu'il a parlé en impie, que son livre a donc été justement prohibé par le Saint-Siège et que la fausseté de sa proposition est réfutée tout au long par Barthélemy de Pise dans le prologue de son *Livre des conformités*[2]. » En effet, il faut bien croire que la théorie était connue dès avant Pomponazzi, puisque le second prologue de d'Albizzi note que les stigmates de saint François ne peuvent s'expliquer « ni par la nature, ni par artifice, ni par quelque forte ou même violente imagination[3] ». — Non, répond l'*Alcoran des Cordeliers*, mais par ruse. « Si les gueux de ce temps ne scavoyent faire le semblable par herbes et emplastres et autres drogues, on pourrait dire qu'il y auroit eu non pas du miracle, mais de l'enchantement[4] ». Je pense que le pamphlétaire protestant fait allusion ici au frère lai Jacobin de Berne que l'on rendait insensible avec des boissons et à qui l'on imprimait ensuite les stigmates à l'eau-forte[5].

Et plus loin[6] Feyens nie à nouveau que les guérisons obtenues par les reliques soient dues à la foi, ou à l'imagination, mais « à un miracle et à la grâce de Dieu qui récompense l'honneur que l'on rend à ses saints ».

Le jésuite Benoît Perrier est moins agressif et selon la coutume

1. P. 41, 98, 198.
2. P. 101.
3. *Liber conformitatum*, éd. 1510, fol. 4 v°.
4. *Alcoran des Cordeliers*, éd. 1578, p. 6.
5. Wier, *op. cit.*, III, 18, t. I, p. 386.
6. P. 198.

des apologistes de son ordre il tâche de concilier le miracle et le merveilleux naturel[1]. Il reconnaît en effet une magie naturelle, qui produit par les seules forces inconnues de la nature des effets merveilleux. Cela lui permet de se dégager des cas embarrassants qui, d'Aristote, Pline et Albert le Grand, Pomponazzi, étaient passés dans les recueils populaires : Porta, Boaistuau, Messie, etc. : l'aimant, le rémora, la sphère d'Archimède, les deux jumeaux devant qui s'ouvraient les portes, la machine d'Archimède pour traîner les navires, le pigeon d'Architas, la tête d'airain parlante d'Albert le Grand, etc.; tout cela est possible, vrai, naturel. Ce sont des « miracles de nature » dont l'autre jésuite Richeome avait fait un usage si dangereux quelques années auparavant. Perrier a lu le *De Incantationibus*. Il y a emprunté certains de ses miracles : l'histoire des deux jumeaux d'Albert le Grand, celle de l'astrologue Tarutius. Il le combat sans le nommer quand il soutient qu'on ne peut par l'astrologie connaître le futur souverain pontife. Il résume enfin son livre dans cette première conclusion : « Il n'est pas douteux qu'il existe une magie naturelle qui permet à ceux qui y sont habiles (ils sont très rares) de faire des merveilles que le vulgaire ignorant prend pour des œuvres du démon, tant parce que ces opérations sont rares que parce que leur cause est secrète et cachée. Aussi la plupart croient que ces hommes ont commerce avec les démons et usent de leurs secours. » Témoin Galien et Boèce qu'il cite. Cela est textuellement de Pomponazzi.

Mais défions-nous. Cette science peut aussi venir de Dieu (Salomon, Tobie) ou du démon (les mages de Pharaon, la plupart des magiciens modernes). Et le voilà qui après avoir tout accordé à Pomponazzi et l'avoir copié sans le nommer se retourne contre lui : « Je n'ignore pas que Pierre d'Abano, Cardan, mais surtout Pomponazzi dans son livre *Des enchantements* se sont efforcés de rapporter ces travaux des magiciens aux seules causes naturelles, à l'exclusion des démons[2]. » Il lui oppose les platoniciens. Les démons sont si subtils et si puissants! Par le seul mouvement local ils sont capables de seize catégories de prodiges. Et voilà Benoît Perrier qui reprend notre *De Incantationibus*. Tout ce qui tout à l'heure relevait des causes naturelles est maintenant œuvre du diable : les miracles de Pline et d'Albert le Grand, même les propriétés occultes des plantes; il dénonce comme vaine l'astrologie et notamment celle qui prétend

1. Bened. Pererii, *Adversus fallaces et superstitiosas artes* libri III. Lyon, 1603; — *De communibus omnium rerum naturalium principiis et affectionibus* libri XV. Paris, 1585 (privilège de 1579).

2. *Adv. fallaces...*, p. 23.

expliquer l'avenir des cités. Pomponazzi n'est plus nommé, sauf une fois. Mais c'est le *De Incantationibus* retourné à l'envers.

Théophile Raynaud applaudit avec fracas à la récente mise à l'index du *De Incantationibus*. Il le cite parfois, mais pour refuser à l'auteur même l'honnêteté. Des gens comme Pomponazzi, Pierre d'Abano ne méritent pas d'être crus sans témoins ni serments. Et du reste les faits qu'ils rapportent pour prouver que la possession démoniaque n'est que de la mélancolie peuvent aussi bien s'expliquer par la possession réelle. Ailleurs il lui reproche, ainsi qu'à Montaigne dans son chapitre *De l'imagination*, d'avoir exagéré le pouvoir de cette faculté et nié tous les deux la réalité des stigmates de saint François et de sainte Catherine. Sur la démonomanie il attaque violemment Wier, défenseur insensé des sorcières[1].

Delrio semble raisonner tout différemment, selon qu'il a devant lui un adversaire ou un ami. Il croit à la magie démoniaque, aux sorts, aux malédictions, aux incubes et succubes, au sabbat (à ce propos il attaque Montaigne). Et cet homme si crédule refuse de croire à la magie naturelle, à la puissance de la torpille, aux formules d'incantation, au pouvoir de l'homme de faire des prodiges, aux anneaux magiques. C'est que sur ces points il se heurte au livre de Pomponazzi, selon son propre aveu, et réitéré.

Il consacre par exemple un long développement à la puissance de l'imagination[2]. Avec ses prédécesseurs il accepte que chez chaque individu le corps soit soumis au pouvoir de l'imagination. Mais il n'admet pas que cette puissance s'extériorise. Il s'attaque tout spécialement à la doctrine de Pomponazzi qui enseignait (c'est sous cette forme que la thèse est posée dans le *De Actione* et reprise dans le *De Incantationibus*[3]) « que ces espèces spirituelles peuvent engendrer quelque chose de réel, à savoir ce dont elles sont les espèces, comme font les idées dans l'Intelligence divine[4] ». Il n'accepte cette puissance que lorsqu'il y a entre l'agent et le patient voisinage ou attouchement et que l'imagination est très excitée.

Ainsi, il nie la thèse essentielle du *De Incantationibus*. Il s'élève de même contre cette autre affirmation de Pomponazzi[5] que « le

1. *Th. nat.*, I, 1, p. 43; *De stigmatismo sacro*, I, xx-xi, p. 167. Autres textes dans Bayle, art. « Pomponace », note D.

2. *De praestigiis daemonum*, I, 3, p. 14-19.

3. Chap. III, 6ᵉ hypothèse.

4. P. 117. Une colonne entière de réfutation. Il faut ajouter que la question est ainsi posée chez saint Thomas également (*Contra gentiles*, III, cap. 103).

5. Plus exactement cette formule désigne l'art de saint Anselme par lequel les soldats guérissaient instantanément leurs blessures.

seul contact, la voix, le souffle, le baiser, l'application d'un linge nud puissent guérir des blessures ou des maladies et faire naturellement des choses de ce genre ». Les guérisons de Vespasien et des autres païens ne peuvent être l'œuvre que des démons. Et quant au doigt incombustible de Pyrrhus, c'est une fable incroyable. Les enfants qui ouvraient les portes par leur seule approche, c'était par une force naturelle occulte, et les « saludadores » ou « ensalmadores » espagnols ne peuvent pas être pris au sérieux. Tout cela, dit-il, est contre Pomponazzi : « Haec conclusio tota est contra Pomponatium[1]. »

On relève plusieurs autres développements dirigés contre notre auteur et des idées qui sont prises à son livre : l'affaire de Reazio, le passage de Pomponazzi sur la force de l'éloquence à propos duquel Delrio se moque du philosophe et ironise sur sa maladresse, une page contre la puissance des anneaux où Pomponazzi est encore nommé.

Arrivé à la fin du second livre, Delrio change de tactique; les livres III et IV consacrés à la magie démoniaque accordent aux démons tous les pouvoirs que les deux premiers livres ont refusés aux forces occultes naturelles et les livres V et VI sont le bréviaire des inquisiteurs. Delrio n'a d'esprit critique que contre Pomponazzi[2].

Garassus n'a pas lu Pomponazzi. Cela ne l'empêche pas de lui dire son fait à plusieurs reprises comme au maître des athées, à « un esprit meschant et enragé », « un athéiste parfait[3] ». Mais comme il a été, avec Cardan et Agrippa, résumé par Vanini, il a conscience qu'en attaquant ce dernier, c'est Pomponazzi qu'il démolira. C'est pourquoi il consacre aux miracles toute une section de la *Somme théologique*[4]. Réfutation bien embarrassée : c'est le résumé timide du livre de son confrère Richeome[5]. Il a accepté avec lui les miracles de nature, relevés chez les auteurs anciens. Mais ce sont des illusions du diable, destinées à décrire les vrais miracles ou des prodiges des magiciens. Il n'y a de vrais miracles que ceux de Jésus-Christ qu'il raconte en détail. La partie doctrinale reste donc très faible. Dans la *Doctrine curieuse* il s'élève à plusieurs reprises contre ceux qui veulent assimiler les miracles de l'Évangile et ceux de la légende

1. *De praestigiis daemonum*, p. 26-29.
2. A signaler (III, q. iv, sect. v) une dissertation pour montrer, contre Pomponazzi et Lemnius, que certaines maladies sont d'origine démoniaque, et une attaque contre Wier : « Homo fronte nulla. »
3. *Doctrine curieuse*, p. 785, 829, 849; *Somme théol.*, p. 35.
4. III, 3, p. 915-942.
5. *Trois discours... des miracles* (1597). Cf. H. Busson, *op. cit.*, p. 452-456.

païenne. Autant mettre sur le même rang les récits de la Bible et les contes des *Métamorphoses* d'Ovide[1] !

Yves de Paris, quelque rhéteur qu'il soit[2], a plus de doctrine que Garasse. Il connaît la doctrine de Pomponazzi qu'il attaque à plusieurs reprises dans sa *Théologie naturelle* (1633-1635). En ce qui concerne le *De Incantationibus*, un chapitre entier de son quatrième livre est consacré à montrer « l'avantage des miracles de Jésus-Christ sur les merveilles advenuës au temps de l'idolatrie ». Deux préoccupations dominent ce chapitre : d'abord, réfuter ceux qui « osent dire que les guérisons miraculeuses faites par Jésus-Christ provenaient de quelque vertu secrète de son corps, par un escoulement de qualités semblables à celles qui causent les sympathies », et, d'autre part, expliquer les miracles anciens par trop compromettants pour ceux de l'Évangile : « les Marsiens », Apollonius de Tyane, le doigt de pied de Pyrrhus, les miracles de Claude et de Vespasien, etc. Ce chapitre vise donc très directement les thèses du *De Incantationibus*.

Mais Yves de Paris avait subi plus qu'il ne le croyait l'influence de son adversaire. M. Brémond remarque avec raison que son auteur favori est un platonicien. Je crains même qu'à lire son apologie il ne paraisse plus platonicien que catholique. Le P. Yves croit à l'influence astrale tout comme un disciple d'Agrippa[3]. Il croit même aux formules magiques et aux caractères. Mais, pour lui, formules et caractères ont en eux une vertu réelle. Ils n'agissent pas « par la force de l'imagination, comme si l'on se pouvait donner la santé par l'extrême affection qu'on a de l'obtenir ». Sans quoi l'éloquence serait le meilleur remède et l'illusion suppléerait aux médecins[4].

Mieux que cela. Le P. Yves croit encore au microcosme, ce qui devait devenir rare vers 1636. Et son microcosme est bien celui de Pomponazzi, comme on va en juger.

En bonne logique il devrait admettre la thèse de Ficin et de Pomponazzi. Mais la logique n'est pas son fort. Voici cette page si cu-

1. Textes dans H. Busson, *ouvr. cité*, p. 621-622.

2. M. Brémond me paraît avoir considérablement surfait le P. Yves de Paris. Le P. Yves a été avocat et s'en souvient trop. Il s'écoute déclamer et se montre plus sensible à la musique de la phrase qu'à la solidité de la doctrine et à la logique de la pensée. Il y a dans sa *Théologie naturelle* beaucoup de verbiage. Il est vrai que sa phrase a du nombre et qu'il a du goût, chose introuvable chez les apologistes du temps. J'en reparlerai plus au long ailleurs, j'espère.

3. Brémond, *Human. dévot.*, p. 447 et suiv.; *Th. nat.*, I, p. 6-7, 53, 141, 163-164, 217.

4. *Th. nat.*, II, p. 745-746.

rieuse où l'on trouvera tout un aspect du *De Incantationibus* : « L'homme est un petit monde, les signes du zodiaque et les planetes ont leurs colonies dedans son corps, ils president aux parties vitales, et ils y font un autre ciel par la favorable rencontre de leurs vertus; et comme le ciel contient les perfections inferieures avec eminence, de mesme nos corps sont animez d'une chaleur plus noble que l'elementaire, et, selon l'opinion de quelques naturalistes, ils ont un baume vital, où toutes les vertus des simples, des arbres, des gommes, des mineraux, sont recueillies par extraict. De là viennent, à ce qu'ils disent, les medicaments, et ces effets prodigieux de l'imagination qui, tenant l'empire dessus la matiere, appliquant à propos l'actif au passif, peut faire en nos corps des merveilles approchantes de ce que les demons exercent au monde[1]. » Ce baume naturel! Le P. Yves se doutait-il que l'un des plus grands incrédules de son temps allait le tourner contre les miracles? Qu'on relise maintenant la page des *Estats de la lune* citée plus haut à propos de Cyrano.

Bien qu'il n'aime pas citer les raisons de ses adversaires « de peur qu'elles ne trouvent des esprits faibles, où elles soient mieux receuës que les responses », il lui arrive parfois de nommer Pomponazzi. Il nous avertit en tout cas au début de son second volume qu'il est tout entier dirigé contre le *De Anima*. On vient de voir qu'il connaît parfaitement aussi le *De Incantationibus*, jusqu'à en reprendre les expressions et en accepter les théories les plus désavantageuses pour son apologétique.

Et Pascal? Nous l'avons surpris qui, par une distraction vite réparée, se trompait de chapitre sur l'imagination et en vantait imprudemment la puissance miraculeuse. Mais pour se rendre compte de tout ce qu'il doit au livre que nous publions il faudrait étudier en détail ses pensées sur les miracles, ses *questions sur les miracles* à l'abbé de Barcos : nature du miracle, prudence que demande son examen (« Montaigne en parle comme il faut »), distinction des miracles chrétiens et des païens, valeur apologétique du miracle chez les chrétiens, chez les hérétiques, chez les gentils, miracles de Jésus-Christ et ceux de Vespasien; on voit que nous sommes en présence d'une question longtemps et minutieusement examinée. Elle était à l'ordre du jour.

On a vu plus haut que les livres de Pomponazzi étaient difficiles à trouver au début du XVIIe siècle. Silhon nous confie qu'il a cherché en vain le *De Anima*, mais il a pu lire le *De Fato*[2] (et donc le *De*

1. *Th. nat.*, II, ch. II, p. 24.
2. *Immortalité* (1634), I, 1, p. 47.

Incantationibus qui y est joint). On trouve encore mention de lui parfois en dehors même des traités où sont étudiés les miracles. Tabourot des Accords, par exemple, paraît bien l'avoir lu. Philippe Camerarius tient peut-être du *De Incantationibus* la merveille du doigt de pied incombustible et miraculeux de Pyrrhus. Ce qui le ferait croire, c'est qu'il rappelle en même temps les miracles de Vespasien qui sont dans ce même traité[1]. Le *Moyen de parvenir* fait une place à notre auteur en compagnie de Pline, Scaliger, Ramus, Muret, etc. La Mothe le Vayer l'a utilisé pour écrire son traité *Du sommeil et des songes*[2] et ses *Dialogues d'Oratius Tubero*[3]. Mais je pense qu'on ne le lisait plus. Il avait seulement pris place parmi les ancêtres des incrédules. Balzac avait dans la campagne messine un ami qui « s'y retranchoit tous les estez, contre la persécution de certains voisins, demi-sages et demi-scavans... Vous connaissez, disait-il, ces sortes de gens qui ont lu Montaigne et Charon, et qui ont ouy parler de Cardan et de Pomponace[4] ».

Il serait hors de notre cadre de continuer cette revue. La seule recherche de ce que leur doivent Bayle et Fontenelle demanderait un long article. Peut-être aussi l'étude des philosophes du XVIII^{e} siècle serait-elle plus fructueuse qu'on ne pense. Montesquieu lisait Cardan et l'a même fort bien défini. L'abbé Lenglet-Dufresnoy nous reproduit la lettre d'un médecin (Italien il est vrai) qui, en 1732, cite encore le cas de la femme du cordonnier de Padoue, dont Pomponazzi raconte la fausse possession et la guérison dans le *De Incantationibus*. Je relève enfin son nom pour servir d'enseigne à un livre contre les miracles en 1771. Mais le livre n'a plus de Pomponace que le nom, et encore au titre seul[5] Bruno et Vanini l'ont supplanté. Ce n'est même plus Bruno ni Vanini : l'ensemble du traité est d'un matérialisme simpliste et grossier que ne voudrait avouer aucun des argumentateurs élégants et subtils de la Renaissance.

Henri Busson.

1. *Méditations histor.*, trad. Goulard, t. III, liv. III, ch. II, p. 171.
2. Éd. 1654, II, p. 29.
3. Dialogue V et *passim*.
4. G. de Balzac, *Entretiens*, VII, Hist. en petit (*Œuvres*, éd. Moreau, II, p. 352). L'ami en question doit être Voiture qui était en Lorraine au service de Gaston d'Orléans.
5. *J. Brunus redivivus*, ou *Traité des erreurs populaires. Ouvrage critique, historique et philosophique, imité de Pomponace*. Première partie, M DCC LXXI, in-8° de 114 p.

UN JUGEMENT DIPLOMATIQUE INÉDIT

SUR MONTESQUIEU EN ANGLETERRE

La *Correspondance* de Montesquieu, publiée par F. Gebelin avec la collaboration d'A. Morize (Paris, 1914), a donné le texte (t. I, p. 280) de la requête par laquelle le futur auteur de *l'Esprit des lois* offrait à la diplomatie française ses services d'informateur ou de diplomate officieux. Redonnons ici le texte de cette lettre d'après son original conservé aux Archives du Ministère des Affaires étrangères (Angleterre, t. 369, fol. 180). Elle est d'une rédaction assez hâtive; l'absence de ponctuation, la répétition de la date et l'allure générale de la calligraphie ne donnent guère l'impression d'une requête tout à fait en forme.

Monseigneur 12e février 1730

Il y a deux ans que je suis dans les païs étrangers. En cas que vous me jugiés propre a y remplir quelque place honorable vous ne pouvés jetter les yeux sur personne qui ait plus d'envie de faire son devoir de servir le roy, et de meriter votre estime et votre protection. On est aisément porté Monseigneur a chercher a servir sous un ministre tel que vous. J'ay l'honneur d'estre avec toute sorte de respect

Monseigneur

Votre très humble et
très obéissant serviteur
MONTESQUIEU

A Londres ce 12 février 1730 v. s.

Si vous m'honorés d'une réponse monsieur de Broglio ou monsieur de Chamorel pourront me la remettre.

Quel qu'ait été le destinataire de cette lettre, Chauvelin, ministre des Affaires étrangères, ou le cardinal de Fleury lui-même, elle ne semble pas avoir été suivie d'une bien prompte réponse. De Paris on demanda à Londres, comme il est naturel, quelques lumières sur la façon dont s'y comportait le candidat diplomate. La réponse du comte de Broglie, ambassadeur à Londres depuis 1724, se fit attendre. Elle se trouve dans le texte d'une longue dépêche du 31 octobre 1730, quelques jours après la fameuse présentation de Mon-

tesquieu aux souverains anglais (t. 371, fol. 130). Nous modernisons quelque peu l'orthographe.

J'ai différé jusqu'apresent Monsieur à vous rendre compte de la conduite de M. le President de Montesquiou (*sic*) croyant toujours qu'il ne resterait pas longtemps en Angleterre et qu'il repasserait en France d'un jour à l'autre, n'aimant pas d'ailleurs à desservir personne ; mais comme il ne parle plus de s'en retourner quoiqu'il y ait plus d'un an passé qu'il est ici, je crois de mon devoir de vous en informer. Sur le préjugé qu'il est l'auteur des *Lettres persanes* plusieurs personnes ont été ici bien aise de le connaître, même la Reine d'Angleterre; il a de la vivacité et n'est point timide. Ses premières conversations ont beaucoup roulé sur les *Lettres persanes*, mais la Reine s'étant aperçu qu'il parlait volontiers de toutes sortes de choses elle le mit insensiblement sur la Cour et le gouvernement de France, et j'ai lieu de croire par ce qu'il m'est revenu par gens même à qui la Reine d'Angleterre l'a dit qu'il était entré très avant sur ces deux chapitres, beaucoup même au-delà de ce qu'il aurait dû, comparant l'un avec l'autre, louant avec exagération celui d'Angleterre et condamnant le nôtre. Comme je m'étais aperçu même chez moi qu'il parlait beaucoup, et qu'il disait souvent des choses qu'il aurait dû taire, je lui dis en particulier et en amitié que le moyen aux Français de réussir en Angleterre était d'écouter beaucoup et parler peu, que les Anglais aimaient fort à les faire parler dans les commencements pour s'en moquer après, que j'en avais vu plusieurs exemples depuis que j'étais ici, mais soit qu'il n'ait pas pris cet avertissement pour lui ou qu'il n'y ait pas fait d'attention, il n'en a pas fait son profit. C'est un homme fort vif qui parle beaucoup comme très informé de tout, et qui à mon sens avec de l'esprit, pour me servir d'un terme de son pays, a la tête *fort à l'Escarbillarde*, et qui, quoique peut-être sans mauvaise intention, dit beaucoup de choses qu'il ferait mieux de ne pas dire...

Il est probable que Broglie, qui avait trouvé un peu indiscret, peu de temps auparavant, le zèle de l'auteur de la *Henriade* auprès des autorités britanniques, songe en particulier à Voltaire à propos des « exemples » d'intellectuels trop prompts aux discours en pays étranger.

D'après M. Léon Clédat, consulté spécialement par M. J.-J. Jusserand sur l'expression provinciale des dernières lignes, *escarbillard* est une autre forme du méridional *escarbillat*, « éveillé », qui figure jusqu'en 1835 dans le *Dictionnaire* de l'Académie. « Avoir la tête à l'escarbillarde, c'était sans doute avoir les yeux bien ouverts, ne pas avoir de bandeau. » F. B.

UNE LETTRE INÉDITE DE SCHILLER

A SON ÉDITEUR S. L. CRUSIUS

La Bibliothèque nationale possède (Nouv. Acquis. franç. 22741, F^as^ Bixio) une lettre de Schiller qui complète celle du 29 novembre 1799, que donne, t. VII, p. 263, la grande édition Jonas de *Schillers Briefe*. On y verra que le poète avait encore dû retarder d'une semaine l'envoi du manuscrit de ses *Poésies* à l'éditeur leipzigois et que Goepferdt, l'imprimeur d'Iéna, entreprenait à la même date la composition de la deuxième partie des œuvres en prose. Le poète se sert de l'écriture gothique, sauf pour les mots *Vignette*, *Velin*, *Paquet*, *Rebellion*, etc. F. B.

Iena 6 Dec. 99

Hier erhalten Sie endlich das Mscrpt meiner Gedichte (Vorrede und einige Anmerkungen als Anhang ausgenommen, die erst wenn alles gedruckt ist nachfolgen können) Ich wünsche *deutsche* Lettern und habe darüber schon mit Göpferdt gesprochen. Eine Titel-Vignette möchte vielleicht keine unnütze Zierde seyn. Wenn Sie sich zu einer entschliessen, so wünschte ich dass H. Prof. Meier von hier die Zeichnung machte. Sie werden wohl thun, sich auf eine grosse Anzahl *guter* Exemplare sowohl aus Postpapier als Velin Papier einzurichten, wenigstens habe ich bei den 5 Almanachen, die ich herausgegeben, die Erfahrung gemacht, dass nach dergleichen Ausgaben immer starke Nachfrage war.

Die ersten Bogen Mscrpt zum zweiten Theil der Prosaischen Schriften erhält Göpferdt heute auch, weil er sich gleich daran machen will. Von beiden lasse ich mir die Revisionen nach Weimar senden, wo ich den Winter zubringe, und wohin Sie auch künftig Briefe und Paquete für mich zu addressieren belieben werden.

Von den 25 Carolins, welche Sie mir jetzo gleich auszuzahlen die Güte haben, bitte ich 84 r 23 gr. (Laubth à 1 r 13 gr.) an Herm Schwaegerchen gegen meine von ihm vorzuweisende Assignation gütigst zu bezahlen und mir dann den Rest nebst den übrig 25 Carolins aut Weihnachten zu übermachen.

Für die zweite Auflage meiner Niederl. Rebellionsgeschichte nebst Anhang wird ein Louisdor pro Bogen mir genügen, nur bitte ich dass kleineres Format und etwas kleinere Schrift dazu genommen werde.

Der ich mit aller Wertschätzung verharre.

Ihr ergebenster

SCHILLER.

NOTES SUR LES DÉBUTS

DE LA CONTROVERSE CLASSICO-ROMANTIQUE EN FRANCE

M. Jules Marsan, au tome Ier de sa *Bataille romantique*, nous a renseignés tout au long, et d'une façon excellente, sur la phase du débat dont il place les « origines » entre 1813 et 1826. Après avoir noté la part due à l'imagination lyrique de Rousseau et l'importance de Mme de Staël et de Chateaubriand, il observe fort justement que ces deux derniers auteurs « ne paraissaient pas combattre le même combat » et que ni l'un ni l'autre n'avait prétendu se renfermer dans le rôle d'un chef d'école littéraire.

En réalité, si l'on reporte plus en arrière les débuts de la controverse — et si peut-être *De la Littérature* en marque le point de départ dès 1800, c'est l'année 1804 qui fournit une date critique satisfaisante[1], avec l'année 1817 et d'importants articles des *Débats* comme

1. Quelques coups de sonde — en attendant que les thèses de M. A. Monglond nous donnent sur le détail des publications toute l'information désirable :

Feuilleton des *Débats*, 1er mai 1804, à propos des *Français en Alger*, à la Porte-Saint-Martin : « Nos mélodrames sont des tragédies anglaises, c'est-à-dire des tragédies barbares et dégénérées »; 17 juin 1804 : « Si on s'avise d'écrire les mélodrames en vers et en français, si on a l'audace de les jouer passablement, si on les accompagne d'une pompe et d'un spectacle imposants, malheur à la tragédie! »

Moniteur universel du 8 septembre et *Débats* du 13 septembre 1805, à propos du livre de Ch.-Fr.-Ph. Masson, *la Nouvelle Astrée, ou les Aventures romantiques du temps passé :* « ... Je le prie de me dire ce qu'il entend par des *aventures romantiques*. Il serait fâcheux pour un membre de l'Institut d'avoir

clôture provisoire, — on se trouve en face de deux groupes d'auteurs différents, et, par conséquent, de deux groupes fort opposés d'écrits. M[me] de Staël, Sismondi, Schlegel[1] (en dehors de Chateaubriand, peu intéressé au débat) publiaient des pages de critique à la fois remarquables pour leur valeur littéraire et leur importance polémique; en face d'eux N. Lemercier, Viollet-le-Duc et Saint-Chamans, par exemple, ou des périodiques tels que le *Mercure de France* et le *Journal des Débats*, se tenaient sur le terrain de la polémique, faisant œuvre nettement combative et se préoccupant à quelque degré des œuvres de leurs adversaires. C'est des écrits des polémistes que nous entendons nous occuper, après avoir rappelé les points de vue des novateurs.

* * *

L'horizon cosmopolite de ces derniers n'a pas besoin d'être rappelé ici. M[me] de Staël, dans son livre *De la Littérature* (1800), divisait les lettres en deux régions, Nord et Sud, ou, approximativement, romantique et classique. Comprenant mal la beauté artistique de cette dernière, elle était disposée à exalter le sentiment douloureux, la noble mélancolie, l'amère angoisse intellectuelle, les tristesses, rêveries, mélancolies et pathétiques insuffisances de technique de l'autre inspiration. Ce ne fut cependant que dans son *Allemagne*, en 1810, qu'elle poussa à l'extrême l'opposition entre Nord et Sud, proposant un idéal nouveau aux lettres françaises : le développement possible de la littérature romantique se trouvait ici conseillé par elle. Son attaque visait surtout le théâtre : recommandant l'étude de Shakespeare, puis de Goethe et de Schiller, elle faisait bon marché des « unités » pour des raisons théoriques aussi bien que pratiques. « Nous sommes en pleine insurrection », dit M. Lanson.

Trois ans plus tard, Sismondi (un peu négligemment congédié d'un signe de tête par MM. Lanson et Saintsbury) publiait sa *Littérature du Midi*. Modéré de ton en général, nulle part très offensif, cet ouvrage n'en fut pas moins rangé par les polémistes dans la même catégorie que ceux de M[me] de Staël et de Schlegel, comme un document de première importance et de tendance romantique. Cependant un lecteur impartial y trouverait difficilement une seule

mis sur le titre même de son ouvrage un mot qui n'est pas français. » Même la *Bibliothèque britannique* de Genève, en 1797, t. VI, p. 323, ne traduit *romantic character* que par *caractère romanesque*.

Le paysage seul avait annexé l'épithète *romantique*, jugée inapplicable aux personnes et à leurs actes par l'orthodoxie linguistique.

1. Aussi sont-ils englobés, par la fameuse charge xénophobe du *Nain jaune* (20 déc. 1814), dans la même accusation parodique de complot. [F. B.]

« tendance » qu'on ne dût appeler classique plutôt que romantique. Où flairait-on, alors, le danger? Dans la longueur et la complaisance avec lesquelles l'auteur citait des passages romantiques et les examinait. Des formules de convention lui servaient à révéler de nouvelles valeurs; si les préceptes étaient orthodoxes, les exemples étaient hérétiques. Il est certain qu'il ne pouvait prévoir le conflit dans lequel il était entraîné et où il devait occuper une position de si périlleux honneur que sa réserve et son amour des compromis lui auraient fait trouver peu à son goût et même, en honnête homme qu'il était, peu méritée.

Quant à A. W. Schlegel, en relation avec Sismondi, ami de M^me^ de Staël, il avait dès 1808 fait la série de conférences sur l'art et la littérature dramatiques qui, imprimées l'année suivante, furent publiées en volume en 1812 : ce fut, traduit par M^me^ Necker de Saussure, le *Cours de littérature dramatique* qui parut en décembre 1813, mais fut daté de l'année suivante comme beaucoup de livres publiés ce mois-là. L'influence de cet ouvrage fut énorme dans toute l'Europe; elle fut très grande même dans cette France qu'il attaquait. La valeur en est incontestable dans l'ensemble, malgré l'incompréhension de Corneille et de Molière, ainsi que l'oubli du drame médiéval. Cet ouvrage et celui de Sismondi furent mentionnés dans les termes significatifs que voici par Dussault, défenseur obstiné des principes et des pratiques du classicisme :

« Ainsi donc, par les manifestes réunis, positifs, bien et dûment libellés de MM. Schlegel et Sismondi, voilà la guerre civile décidément allumée dans tous les États d'Apollon! Les deux partis sont en présence... » (*Journal des Débats*, 21 mars 1814).

Moins de neuf ans auparavant, le *Mercure de France* du 16 février 1805, cité deux jours plus tard par les *Débats*, avait, par la plume de Ch. D[urdent, prétendu expert en littérature anglaise], annoncé quelles forces subversives étaient à l'œuvre, dans un compte-rendu de la traduction du *Paradise lost* par Delille. C'était inaugurer la dispute qui ne s'échauffera qu'en 1809, quand entrera en ligne le groupe d'écrivains qui, moins importants que M^me^ de Staël, Sismondi et Schlegel, ont joué un rôle plus actif dans la discussion. Ces trois derniers auteurs occupaient un plan élevé, presque tout de critique et de savoir étendu, tandis que les polémistes que nous allons citer, et qui reflétaient la pensée de gens de lettres et de journalistes plus ordinaires, révélaient les tendances de l'opinion moyenne chez les gens moyennement cultivés : pour nous qui les observons à distance, ils n'indiquent pas seulement sur quels points

la poussière du combat se levait, mais les mouvements mêmes des adversaires en bataille.

L'article cité plus haut appelle quelques remarques. Quel fut, se demande le critique, le secret de l'art des grands poètes classiques au XVII^{e} siècle? S'abandonnaient-ils à la nature, à l'inspiration, à ce *génie* dont ils étaient si richement doués? Non, ils œuvraient comme s'ils n'avaient possédé aucun génie : ils ne se permettaient pas d'être éblouis par l'éclat de la conception poétique, malgré son intensité du moment; ils attendaient que disparût l'enchantement de l'inspiration; bien plus, ils avaient l'héroïsme de répudier ces ivresses de l'imagination : ces hommes supérieurs, s'écrie le critique, acceptaient des tutelles que des médiocres prétendent rejeter! Boileau, dans son *Épître* à Racine, avait dit de même...

Et de constater avec indignation qu'une nouvelle race d'hommes a surgi, qui hait les règles anciennes et méprise l'effort : génération nouvelle, qui hausse au rang de qualités géniales des défauts de frivolité, d'insouciance et de facilité. Notre temps a besoin, non de génies ou de talents remarquables, mais de principes sévères, de morale rigoureuse, d'esprits solides et capables de tenace effort. Des hommes sérieux et faits pour éclairer la nation ont subi l'enchantement de la jeunesse au point de prendre un plaisir enfantin à des fleurs qui, produites par le printemps de l'imagination, ne sauraient supporter la critique. Cet article des débuts de 1805 a été singulièrement négligé, bien qu'il soit visiblement un coup droit à Chateaubriand et qu'il offre, dans sa tonalité générale, le commentaire éclatant du changement dans les goûts littéraires qui devait produire plus tard le romantisme de 1820 et des années suivantes.

Passons sur d'autres indices de ce changement, et arrêtons-nous au *Nouvel Art poétique* de Viollet-le-Duc[1], qui fut publié au commencement de 1809. C'est l'œuvre d'un bel esprit qui affecte de défendre la nouvelle école littéraire, mais ne la raille que plus adroitement et cruellement : l'érudition et le goût en parurent tels qu'un critique (*Débats* du 10 mars 1809, article signé H.) craignit que les objectifs visés par une attaque aussi voilée ne fussent pas aperçus et termina son compte-rendu par cette conclusion erronée : « M. Le Duc frappe toujours si juste que je suis tenté de le prendre pour un déserteur d'une coterie, pour un faux frère qui a trahi le secret, et qui révèle les mystères; il faut tout au moins que, comme Poinsinet, il ait écouté aux portes. » L'erreur prouve en tout cas la péné-

1. Bibliophile fameux, Emmanuel-Louis-Nicolas Viollet-le-Duc naquit à Paris en 1781 et mourut à Fontainebleau en 1857; il était le père du fameux architecte et archéologue. Son autre fils, Alexandre, est connu comme paysagiste.

tration déployée par l'auteur au cours de toute sa satire. Le volume renferme une préface qui est un chef-d'œuvre de sarcasme ironique, 22 pages de vers, 40 pages de notes. Après avoir mentionné Corneille, Racine et Boileau, l'auteur observe sarcastiquement que

« Ces auteurs renommés, ces poètes fameux
Sont tombés sous les coups d'un destin rigoureux;
Leurs principes, leur goût, leur ancienne méthode,
Ignorés de nos jours, ont bien passé de mode. »

Il pense que si ces poètes étaient encore lus, ils dégoûteraient ses contemporains de leurs propres vers. Sur ceux-ci, il badine plaisamment :

« Ils ne sont plus, ces temps où les fils d'Apollon,
Traçant sur le Parnasse un pénible sillon,
Faisaient de l'art d'écrire un dur apprentissage :
Les malheureux, courbés sur un long esclavage,
Par un travail sans fin achetaient à grand prix
L'honneur d'être loués par quelques beaux-esprits.
Maintenant sans travail, sans efforts et sans veilles,
Un auteur chaque jour enfante des merveilles;
Son génie inspiré, bravant d'antiques lois,
Lui dicte des écrits sans règle ni sans choix;
Sa plume ouvre au bon goût mille routes nouvelles;
Ses vers, plus qu'aux neuf Sœurs, à la mode fidèles,
Relus avec transport et partout commentés,
D'aise ou d'émotion font pâmer nos beautés. »

Il leur donne cet avis ironique :

« Pour viser à l'effet, laissez donc la pensée,
Et bravez des pédants la critique insensée. »

Après l'influence des *Poèmes gaéliques*

— « D'Ossian imitons les funèbres accords » —

celle du grand dramaturge anglais est évoquée :

« Du théâtre français agrandissez l'arène,
Aidés de Shakespeare, ensanglantez la scène,
Et pour mieux transporter un public effrayé,
Faites naître l'horreur au lieu de la pitié. »

Viollet-le-Duc a l'habileté de faire servir à l'effet satirique certains

procédés de versification : par exemple, dans l'attaque dirigée contre l'onomatopée, il s'avise des quatre vers suivants :

> « Que la phrase s'arrête ou s'avance avec peine,
> Si le reptile affreux sur la fange se traîne;
> Mais si c'était l'aspic qui fuit en frétillant,
> Votre vers doit glisser et le suivre en sifflant. »

Ne nommant personne, l'auteur courait peu de risques de se faire des ennemis. Notons que ses attaques visent les défauts littéraires de la première décade du siècle et qu'elles seraient justifiées sans que le Romantisme fût en cause. Mais, bien qu'il ne se serve pas de l'adjectif *romantique* (très connu assurément en France, mais encore médiocrement usité dans le sens d'une école littéraire[1]), il pressent le combat prochain, s'en prend à divers détails qui feront partie intégrante du mouvement romantique, et se moque en particulier des deux auteurs anglais qui hâtaient si énergiquement la révolution. Le livre eut assez de succès pour justifier une troisième édition en 1812.

La préface et les représentations du *Christophe Colomb* de N. Lemercier attirèrent une attention plus immédiate : cette « comédie historique en trois actes et en vers » fut publiée le 6 mars 1809, donc peu de temps après la satire de Viollet-le-Duc, la veille de sa production sur la scène de l'Odéon, alors connu sous le nom de Théâtre de S. M. l'Impératrice et Reine. L'auteur prévient le public que, s'il a intitulé sa pièce *comédie schakspirienne* (*sic*, mais cette désignation devait figurer ailleurs que sur le titre intérieur, lequel porte *comédie historique*), ce n'était point pour faire figure d'innovateur dramatique, mais simplement pour indiquer sa divergence à l'égard de la règle des trois Unités. Seule l'unité d'action a été maintenue par lui : le sujet rendait indispensable l'abandon des deux autres. Malgré une admiration proclamée pour *Cinna*, *Athalie*, *Tartuffe*, malgré un respect affiché pour l'opinion publique et un rappel de sa déférence antérieure aux Unités, il ouvre le feu contre la citadelle classique en disant que, sans vouloir ouvrir des voies nouvelles, il souhaite faire l'essai de toutes celles qui pourront s'of-

1. Aussi convient-il d'attribuer la plus grande importance, pour le sens nouveau que va prendre le débat, à la lettre adressée par Ch. de Villers à Millin, directeur du *Magasin encyclopédique*, et publiée dans le fascicule de septembre 1810 de ce périodique. Cf. F. Baldensperger, *Une définition de la poésie romantique par Charles de Villers* (*Rev. de philol. française et de littérature*, t. XVI, p. 115), et *le Mouvement des idées dans l'Émigration française*, t. II, p. 172. Il s'agisssait cette fois d'appeler du nom général *la Romantique* l'utilisation du médiévisme chrétien.

frir à lui. Modération plus apparente que réelle, et ses contemporains ne furent pas aveuglés par la poudre aux yeux classique dont ses tendances novatrices se voilaient. Le *Journal des Débats* s'exprime là-dessus sans ambages : « Il faut, dit le 11 mars le compte-rendu de la « première », le laisser vivre au gré de son indépendance et de son anarchie, à ses risques et périls. » Et de mettre en garde les auteurs contre la tentation d'écrire de cette façon de grandes œuvres; et d'observer que les partisans de l'auteur sont nombreux, enthousiastes sans modération; et de refuser tout mérite à des productions barbares, imitations de Shakespeare au détriment des divinités nationales. « C'est une folie de faire aujourd'hui des tragédies et des comédies à la Shakespeare; il y a trop longtemps que la mode [à la Ducis] en est passée. » La pièce, d'ailleurs, est détestable parce qu'ennuyeuse, non parce que shakespearienne. Et comme il y a eu, semble-t-il, des rixes dans la salle, l'anonyme ajoute à sa critique le 13 mai : « Laissez aux Anglais la coutume barbare de se battre dans les théâtres. » Les adversaires de Lemercier ont le dessous, mais le lendemain ils reçoivent du renfort — « et voilà la guerre allumée ». On nous dit le 17 mars que les troubles ont cessé, grâce à des « mesures de prudence » (nous dirions en anglais « la présence de la police ») : l'assistance a applaudi et sifflé, mais avec bienséance; et le critique achève sur une note digne, qui perdrait à être traduite : « Le bâton ne peut gouverner un théâtre comme il gouverne la Chine... Que ce soit la dernière fois que la jeunesse française se livre à des excès aussi funestes que ridicules... La pièce qui vient d'allumer une guerre aussi sanglante glacera tous les spectateurs après quelques représentations : bientôt elle disparaîtra pour toujours de la scène, ne laissant que le souvenir des malheurs qu'elle a causés, et la honte des exploits entrepris pour la soutenir. »

* * *

Trois ans plus tard, Viollet-Leduc (comme il signe cette fois) publie *le Retour d'Apollon, poème satirique*. Pas de préface ni de notes — en quoi il diffère du *Nouvel Art poétique;* moins de succès, semble-t-il, car il n'a pas eu de seconde édition, et — indice plus amer encore! — l'exemplaire de la Bibliothèque nationale était resté non coupé jusqu'au mois d'août 1926. Le poème comporte 700 vers, et, après un début sur la désertion d'Apollon, qui a quitté le Parnasse, annonce des nouvelles meilleures de l'an 1812 : la France a recouvré son ancienne splendeur, et le dieu songe à lui revenir. Hélas! le pays a bien changé, et le dieu, de retour sur l'Hé-

licon, trouve les Neuf Muses fort déprimées. Sous le couvert de leurs noms, Viollet-le-Duc décrit la condition des lettres françaises vers 1812. La tragédie est en mauvaise posture : chargée d'ornements inutiles, elle souffre d'intrigues obscures, d'une dignité diminuée, d'une ardeur fléchissante. La poésie épique (Calliope) s'est endormie dans une ignoble fainéantise. La comédie a perdu sa gaîté et son rire est affecté. La poésie érotique (Érato) n'est plus inspirée par l'amour; la danse a perdu toute décence; nul espoir pour la poésie lyrique ou pour la musique. Seule l'astronomie a gardé son siège au sommet de l'Hélicon. L'histoire (Clio) est tristement fatiguée de guetter révolutions et guerres; aussi mal en point que ses sœurs, elle excuse leurs erreurs. C'est elle qui, pour calmer la colère d'Apollon, retrace les infortunes de la France. La Révolution, explique-t-elle, et les difficultés qui ont suivi firent négliger l'éducation; le grec et le latin, en particulier, ont été presque oubliés, si bien que la jeune génération actuelle peut être signalée comme

« Ignorant ces beautés que jadis la sagesse
Dévoila tant de fois aux Grecs comme aux Romains. »

Clio ajoute à cette suggestion, importante à retenir pour l'histoire du romantisme français :

« Loin de rester muets, on vit des écrivains
Allumer des flambeaux dans ces nuits d'ignorance
Comme pour éclairer leur honteuse impuissance. »

Les hommes sont devenus cruels, si bien que la tragédie,

« Voulant toucher leur âme, au crime abandonnée,
Elle inonde de sang la scène consternée;
Son style, autrefois pur, sévère, harmonieux,
Devint lâche, ampoulé, froid, et sentencieux;
Et toujours l'action, à grand'peine expliquée,
De mille événements se trouve compliquée. »

La comédie n'est guère mieux traitée, et une nouvelle variété de théâtre a surgi :

« Le drame vint alors; et son style forcé,
Et ses faux sentiments, et ses trompeuses larmes,
Pour des cœurs énervés eurent encor des charmes. »

L'art de Delille est alors décrit : grand poète, celui-là, il donne de mauvais exemples. La prose poétique se montre souvent, et à cet égard Chateaubriand de son côté est un guide néfaste. A auteurs in-

dignes, public infidèle : on n'arrive plus à lui plaire; la critique est platement élogieuse... Clio cependant termine sur un mot d'espoir. Apollon répond aux Muses; avec de nombreuses références aux auteurs du passé, il parle de la guerre, de la nécessité de la littérature, et prononce de justes reproches :

« Qu'avez-vous fait pour plaire, attacher, et séduire?
Renonçant à vos droits, vous espériez instruire;
Et votre faux savoir, à tous indifférent,
Au savant inutile, ennuya l'ignorant. »

Apollon recommande l'étude d'Homère et critique sévèrement la mélancolie qui envahit la littérature française actuelle. Il prononce un aphorisme : *Plus un peuple est poli, moins il est poétique*, dont il ne nous dit pas comment on l'accordera avec un autre précepte : *Toujours la politesse.* Pour lui, la Révolution est plutôt une raison d'espérer en une renaissance :

« Pourtant nous ressentons la secousse profonde
Des révolutions qui, tourmentant le monde,
Renouvellent les mœurs et les peuples vieillis; »

non sans ajouter :

« Et dans ces tristes jours qui suivent tant de crimes,
Qui sait s'il n'en est pas d'innocentes victimes
Qui, regrettant nos chants et nos doctes leçons,
Pleurent et le Parnasse et ses riants vallons? »

Là-dessus, le chœur des Muses est exhorté à reprendre ses chants et à encourager les jeunes poètes : mais il leur est rappelé que, si elles veulent retrouver leur qualité divine, il leur faudra suivre l'avis d'Apollon, qui les quitte toutes jubilantes...

Ce poème représente une sorte d'habile commentaire classique sur l'état de la littérature française en 1812. Viollet-le-Duc a raison d'attendre un renouveau de vigueur et de charme, mais il se trompe en croyant que ces qualités résulteront d'un retour général au classicisme du XVII^e siècle.

* * *

Quatre ans encore se passent, pendant lesquels les œuvres importantes de Sismondi, de Schlegel et d'autres paraissent, et se développent les germes semés par des manifestes tels que la Préface de la traduction de *Wallenstein* par B. Constant. Les Émigrés

rentrent d'exil, souvent conquis à des formes littéraires qui, plus déférentes que le jacobinisme gréco-latin à l'héritage traditionnel de la chrétienté, leur semblent moins menaçantes pour l'ordre établi que le rêve « rationnel » du XVIII^e^ siècle.

L'opinion publique, de plus en plus intéressée aux idées nouvelles, en est détournée ironiquement par des attaques comme le fameux « Traité d'alliance » publié par le *Nain jaune* du 20 décembre 1814, qui prétend donner le pacte des « puissances romantiques » liguées contre la France et sa littérature. Et les *Débats* du 15 janvier 1815 traitent dédaigneusement le « genre romantique » de « style demi-niais et demi-barbare... »

Voici, en 1816, *l'Antiromantique, ou Examen de quelques ouvrages nouveaux :* on verra que ce sous-titre concerne en réalité quelques manifestes suspects de romantisme. Quant à l'auteur anonyme, son identité, que ne trahit guère, sur la couverture, la mention *par le vicomte de S...*, est encore assez mal connue aujourd'hui. Homme de juste milieu, Saint-Chamans est un peu « vieux jeu », et sa culture est plutôt celle de la génération antérieure que celle de ses contemporains de 1816. L'*Avertissement* nous rappelle d'ailleurs que *l'Antiromantique* a été écrit en 1814, comme une diversion aux Cent Jours et à la fièvre politique qui suivit. La *Préface* est plutôt solennelle, au point d'en paraître parodique :

« Les Muses françaises, modèle de grâce et de beauté, nobles filles des Muses grecques, et enseignant comme elles ce que peuvent ajouter à la force du génie la perfection de l'art et la délicatesse du goût, parurent avec tant d'éclat dans le siècle de Louis XIV, que l'Europe charmée s'empressa d'apporter à leurs pieds le tribut de ses hommages. Les nations du Nord surtout adorèrent ces aimables divinités, leur dressèrent des autels, et ne voulurent plus suivre d'autres lois; mais, depuis, l'inconstante Allemagne, cette mère féconde de toutes les hérésies, abandonna ce culte trop parfait pour la faiblesse humaine, et renversa les autels qu'elle venait d'élever... »

L'auteur, voltairien déterminé[1], manie l'ironie caustique avec assez de bonheur, et se garde de toute grandiloquence. Il attendait, dit-il, le champion qui repousserait « les attaques répétées de la secte germanique; mais son attente ayant été vaine (sans doute ignorait-il les deux satires de Viollet-le-Duc), il entre lui-même dans le champ clos pour défendre la France. L'*Introduction* qui suit la *Préface* fait allusion à la prétendue conversation d'un voyageur

1. Le titre même d'un pamphlet où il réitérera son attaque, *le Petit-fils de l'homme aux quarante écus* (Paris, 1823), témoignerait de ses sympathies.

venant d'Allemagne et qui citait M^{me} de Staël, Sismondi, Schlegel. Saint-Chamans termine cette entrée en matière par la révélation de son plan : il faut décider si l' « école classique » cédera le terrain à l'école romantique, « mère du drame anglais, espagnol, allemand », et si des théories en l'air, qui n'ont pas des faits à l'appui, ont plus de raison d'être en littérature, en morale et en métaphysique qu'en politique.

Il faut dire à l'éloge de Saint-Chamans qu'il reste assez d'accord avec ce plan. Les titres des chapitres sont particulièrement intéressants en eux-mêmes et pour la lumière qu'ils jettent sur le fonds du débat : I. *Définition du genre classique et du genre romantique;* II. *De la nécessité des règles littéraires;* III. *Des trois Unités;* IV. *Des théâtres anglais et allemand;* V. *Du théâtre espagnol;* VI. *Du goût et de la tragédie classique;* VII. *De la comédie;* VIII. *Du cas qu'on doit faire des savants; et de l'auteur du* Cours de littérature dramatique; IX. *De la clarté et de l'auteur du livre sur l'Allemagne;* X. *De la philosophie de Kant, et de la génération des idées;* XI. *De la morale et de l'enthousiasme;* XII. *Récapitulation.*

Saint-Chamans est à son avantage quand il s'agit de définir *classique* et *romantique :* il cite Sismondi, Schlegel, M^{me} de Staël (dont les définitions sont aisément mises par lui en contradiction avec elles-mêmes); il insinue que certains des combattants parlent comme si le Classicisme était la correction sans génie, et le Romantisme le génie incorrect, et il rappelle que c'est à des « lois » que se référait le Classicisme. Il se sert, pour le Romantisme, de l'expression *le génie barbare*, et tente naturellement de définir les deux écoles :

« La littérature classique, c'est celle où le génie se trouve uni à ce bon goût qui écarte ce qui est superflu, sépare ce qui est disparate, distingue le grand de l'exagéré et de l'ampoulé, éclaire ce qui est obscur, rejette ce qui est absurde; qui, enfin, lorsque le génie, dans sa végétation vigoureuse et prodigue, fait naître avec luxe mille et mille plantes diverses, sait arracher les mauvaises herbes et recueillir le bon grain. La littérature romantique, c'est celle qui a secoué toute espèce de frein, où le génie s'abandonne au hasard à tous ses caprices, où quelques éclairs brillent à travers un fatras obscur, où les perles sont ensevelies dans le fumier. »

Cette dernière métaphore avait déjà beaucoup servi, en particulier au sujet de Shakespeare, dans la polémique française. C'est au dramaturge anglais que s'en prend Saint-Chamans dans son chapitre *Des théâtres anglais et allemand;* il s'agit là de réfuter les vues de Schlegel sur Shakespeare, mais l'attaque contre le drame romantique devient générale : le polémiste s'occupe de pièces anglaises —

souvent sans discernement — et de leurs auteurs (parfois singulièrement dénommés : c'est ainsi que le grand contemporain de Shakespeare est appelé *Behn Johnson*), de drames allemands comme *Faust*, « ce composé d'horreurs humaines, de gaietés diaboliques et de démence poétique ». Dans le chapitre sur le drame espagnol, Schlegel est attaqué à nouveau, mais, après une dépréciation de la fécondité de Lope, c'est à Calderon que la discussion se confine. Le chapitre VIII concerne principalement Schlegel, à qui quelque intelligence est concédée; plusieurs chapitres sont attribués à Mme de Staël, avec qui l'auteur est en désaccord sur tous les sujets possibles. Ni Kant, ni l' « enthousiasme », ni l' « esprit de rêverie » propre à l'Allemagne ne sauraient lui plaire, et les 413 pages de l'ouvrage, farci de citations, sont évidemment l'une des attaques les plus consistantes qui aient précédé la « bataille romantique » proprement dite.

Le *Journal des Débats* du 22 avril 1816 en fit un long compte-rendu par la plume de l'abbé de Féletz (A.). « Il y a eu, dit-il, un caractère de ligue et de conspiration dans la guerre que les Muses germaniques déclarèrent, il y a quelques années, aux Muses françaises. Toutes les puissances de l'empire littéraire semblaient s'être coalisées... » Le critique loue Saint-Chamans de sa clairvoyance et de son goût, ainsi que de la fermeté de son style, mais il le juge un peu trop prompt à se servir du ridicule au lieu d'arguments.

On sait qu'au cours de ces années les *Débats* font volontiers la guerre à tout ce qui semble suspect de porter la livrée romantique; à côté du journal des Bertin, c'est surtout dans la presse boulevardière, mais aussi dans les périodiques soucieux de « restaurer » la monarchie intégrale, que se trouvent les attaques, obliques ou directes, les plus violentes contre le « monstre » naissant, ou importé, qu'on charge de mille maux.

Le 23 septembre 1816, *la Fille du Désert*, mélodrame sans valeur, ayant été sifflée à la Gaîté, cet échec semble au feuilletoniste une défaite romantique. « Les romantiques ont été repoussés hier avec perte au poste de la Gaîté[1]. » Diverses critiques relatives à *Marie Stuart* de Schiller ou à des pièces anglaises fourniront des rebondissements à la polémique. Le 10 mars 1817, les *Débats* observent que « la guerre entre les romantiques allemands et les classiques français est loin d'être terminée », et le 31 du même mois, à propos de *Macbeth à pied et à cheval* à la Gaîté, le feuilletoniste se demande si le mélodrame a cessé d'être romantique, puisque cette pièce a été l'apothéose de Ducis, placé entre Racine et Voltaire.

1. Tout le feuilleton du 23 septembre est plus ou moins directement consacré à la « guerre des classiques et des romantiques ».

A la même date, les *Lettres champenoises* tentaient une sorte de conciliation entre les partis : Mély-Janin estime à ce moment (1817-1819) qu'avec des concessions mutuelles rien ne serait plus facile que de s'entendre : ce qui n'empêchera pas la Société des bonnes-lettres de tracer à nouveau d'impérieuses démarcations.

Ballanche, dans son *Essai sur les institutions sociales* (1818), évoquait au chapitre IV les « changements survenus dans notre manière d'apprécier et de juger notre littérature nationale », et constatait que c'était bien « la littérature de mouvement » qu'on appelait *romantique*. Dès lors, une sorte d'alliance devenait inévitable entre la nostalgie des uns et l'ardeur des autres, l'apparente désertion des amis de l'étranger à l'égard de la tradition nationale, l'inquiétude des esprits qui, tel un Edgar Quinet dans sa solitude bressane, voulaient aller de l'avant : la « bataille romantique » s'engageait pour de bon.

Éric Partridge.

BOISSONADE ET CHATEAUBRIAND

La bibliothèque de l'Université d'Amsterdam possède parmi les manuscrits du fonds W.-J.-A. Diederichs le billet suivant de la femme de « l'Enchanteur » (cote : 41 Dv), qui complète les inédits publiés par M^lle A. Poirier dans la présente *Revue*, t. VIII, p. 704 et suiv., et auquel la lettre de Boissonade de la page 712 fait allusion. Pour compléter la série, nous croyons utile de la publier ici.

K. R. Gallas.

21 aoust 1810.

J'ai l'honneur de renvoyer à monsieur Boissonade, les livres qu'il a eu la bonté de me prêter, et de le remercier mille fois de son attention. Nous voudrions bien, M. de Chateaubriand et moi, avoir reçu monsieur Boissonade de manière à lui prouver l'extrême plaisir que nous avons eu à le voir. Nous serions trop heureux s'il avait trouvé notre solitude assez agréable, pour être tenté d'y revenir quelquefois.

C. B. d. Chateaubriand.

Je trouve le roman de lady Hamilton très heureux d'avoir été loué par monsieur Boissonade ; mais certes, il méritait de l'être.

SAINTE-BEUVE A-T-IL COLLABORÉ
A LA *GAZETTE D'AUGSBOURG?*

Dans une remarquable étude sur *Sainte-Beuve et la Revue suisse*, parue en 1919 (p. 182) dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, M. André Monglond a posé incidemment la question de savoir si Sainte-Beuve avait collaboré à la fameuse gazette allemande. Après avoir rappelé les textes qui, dans la *Correspondance avec M. et M*me *Olivier* et dans la *Revue suisse*, « laisseraient croire à cette collaboration », M. Monglond écrivait : « Sans doute, s'il en a l'occasion, M. Baldensperger pourra, mieux que nous, résoudre ce curieux problème d'histoire littéraire. » Je voudrais donner ici les renseignements que j'ai pu réunir à ce sujet et proposer la solution à laquelle mes recherches m'ont conduit.

Deux passages de la *Correspondance avec M. et M*me *Olivier* (p. 310) font allusion à cette collaboration mystérieuse de Sainte-Beuve. Je les donne d'abord, sans aucun commentaire :

1. Lettre du 28 décembre 1842 : « Voilà une singulière lettre de jour de l'an, une lettre de vrai correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. »

2. Lettre du 6 février 1843[1] : « Faites de tout ceci ce que vous

1. *Correspondance avec M. et M*me *Olivier*, p. 289. Dans la *Correspondance avec M. et M*me *Olivier*, la lettre est datée du 6 février *1842*. M. Monglond reproduit la date 1842. — Mais il faut lire *1843*. En effet, dans cette lettre, Sainte-Beuve donne des nouvelles politiques — discussion de l'Adresse, discours de Lamartine — qui ont passé, presque sans changement, dans un supplément à la *Chronique* de la *Revue suisse*, février 1843. Voici les textes :

Sainte-Beuve [*Correspondance avec M. et M*me *Olivier*, p. 287-288] : « Lamartine... a été insensé; à quoi bon ce revirement en ce moment de calme plat? où est la tempête? Au moment surtout où lui, Lamartine, est pour le droit de visite. C'est la mort du duc d'Orléans qui lui a tourné la tête. Il rêve un grand rôle et la régence, [ne serait-il pas mieux, pour le sens, de lire : *à* la régence? cf. d'ailleurs le texte correspondant de la *Chronique*] et s'y prépare. Il veut (les autres hommes politiques étant alors supposés usés) arriver comme le chef et le rallieur des générations neuves. Il se prépare à ces grandes choses. Hors de la Chambre par malheur, cela réussit assez. Voyez Lèbre : ainsi tous les jeunes gens. — ... Mais cela chez tous les autres décrie le talent, achève de faire crier au *poète* comme au *fou*... Le roi... s'étant exhalé, il paraît, contre Lamartine, en un torrent de b. et de f. qui n'étaient pas piqués des vers... »

Revue suisse [*Revue suisse*, 1843, p. 189-190] : « Le roi, dit-on, s'est exhalé en termes fort vifs contre ce discours... On se demande, sur cette conduite

voudrez, mais je vous dis mes impressions en fidèle correspondant de la *Gazette d'Augsbourg.* »

A ces deux textes, M. Monglond en a ajouté un troisième, mais où l'allusion est moins directe :

3. Lettre du 15 avril 1843[1] : « Si Olivier lit la *Gazette d'Augsbourg*, il pourra trouver d'ordinaire dans la correspondance de Paris quelques détails curieux et d'assez bonne source; j'en sais[2] l'auteur. »

Je dirai tout de suite que je n'attribue pas à ces dernières lignes de Sainte-Beuve la même valeur que M. Monglond. Sans doute, on peut y voir un aveu détourné, subtil, de collaboration à la *Gazette d'Augsbourg.* Mais il est tout aussi plausible de n'y trouver que ceci : Sainte-Beuve, qui s'est chargé de fournir à Olivier des renseignements pour sa *Chronique*, a appris que la *Gazette d'Augsbourg* publiait une piquante correspondance parisienne. Il en avertit Olivier, et lui certifie qu'il s'agit de « détails curieux et d'assez bonne source » ; il peut l'affirmer, puisqu'il « en sait l'auteur ». En somme, Sainte-Beuve fait là, le 15 avril, ce qu'il fera de nouveau le 6 juillet, lorsqu'il écrira à Olivier : « Lèbre me parlait du nouveau poème de Heine (voir les journaux allemands). Il vous faut vous jeter là-dessus dans la disette de cette rive-ci du Rhin. C'est d'Eckstein, il paraît, qui, dans la *Gazette d'Augsbourg*, a un peu tancé Quinet à l'endroit des Jésuites...[3] »

Restent les deux déclarations du 28 décembre 1842 et du 6 février 1843. Que faut-il en penser? On comprend qu'elles aient

de Lamartine, à quoi bon ce revirement en ce moment de calme plat, surtout lorsque lui, Lamartine, est pour le droit de visite? Voici l'explication, à ce qu'on assure. Il rêve un grand rôle à la régence. Il veut (les autres hommes politiques étant supposés alors usés) arriver comme le chef et le *ral-lieur* des générations neuves. Il se prépare à ces grandes choses. Hors de la Chambre cela réussit assez bien, chez les jeunes gens surtout; mais chez tous les autres, cela achève de faire crier au *poète!* »

1. *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 324.

2. Dans les perplexités où me mettait cette phrase, je me suis même demandé si le texte original ne porterait pas : « J'en *suis* l'auteur. » M. le docteur Olivier, de Genève, qui possède les manuscrits des lettres de Sainte-Beuve aux Olivier, a eu l'extrême bonté de vérifier avec moi cette leçon. C'est bien « j'en *sais* l'auteur » qu'il faut lire.

3. *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 327. On sait que Lèbre est un ami commun des Olivier et de Sainte-Beuve. Quant à ce « nouveau poème de Heine », il s'agit d'*Atta Troll.* La *Gazette d'Augsbourg* avait donné le 20 mai un article : « Heine und der Attatroll. » La *Chronique* d'août de la *Revue suisse* (1843, p. 543) attribue cet article à d'Eckstein (non sans un point d'interrogation).

éveillé la curiosité de quelques érudits, mais on reconnaîtra qu'elles ne permettent aucunement d'affirmer la réalité de la collaboration[1].

Comment résoudre le problème? — D'abord, me semble-t-il, en cherchant s'il n'y aurait pas, dans la *Gazette d'Augsbourg*, des articles qui pussent être de Sainte-Beuve. Or, précisément en cette année 1843, au mois d'août, la *Revue suisse* annonce : « La *Gazette d'Augsbourg* a publié, dans le genre des nôtres, mais avec des détails moins particuliers, d'intéressantes esquisses des salons de Paris et des célébrités qui les fréquentent : entr'autres du salon de Mme Récamier, où tout se groupe autour de M. de Châteaubriand, comme chez Mme de Castellane c'est autour de M. Molé, autour de M. Pasquier chez Mme de Boignes (*sic*), de M. Guizot chez la princesse de Lieven, etc...[2] » M. Monglond s'est demandé si ces « esquisses » ne seraient pas de la plume de Sainte-Beuve. J'en doute. En effet, au reçu de la *Revue suisse*, Sainte-Beuve, qui fréquente à cette date chez le chancelier Pasquier et surtout chez le comte Molé, prend peur. Le 14 août, il écrit à Olivier : « Cher Olivier, je vous supplie de ne jamais rien mettre sur Mme de Castellane, sur MM. Molé et Pasquier, même tiré de la *Gazette d'Augsbourg* et de ne pas les nommer ainsi dans la *Chronique*[3]. » En surprenant cette vive réaction, je ne puis m'empêcher de penser qu'il est bien peu probable que Sainte-Beuve soit l'auteur de ces deux articles de la gazette allemande. Un autre détail vient renforcer mon sentiment. Olivier, parmi ces portraits de notabilités parisiennes en avait choisi un pour le placer en tête de sa *Chronique :* « Celui de M. Sainte-Beuve, que le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* rencontre chez Mme Récamier entre Châteaubriand, Ampère et Ballanche[4]. »

1. M. Léon Séché nous paraît pour le moins imprudent lorsqu'il note, en marge de la lettre du 6 février 1843 (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 289, note 1) : « La collaboration de Sainte-Beuve à cette vénérable *Gazette* était si peu connue que c'est cette lettre qui l'a révélée à son légataire universel... »

2. *Revue suisse*, août 1843, p. 549. Ces « esquisses » se trouvent dans les nos des 13 et 19 mai de la *Gazette d'Augsbourg*, sous le titre *Pariser Salons*, et signés? Une note de la rédaction avertit : « Dass wir Pariser Eigenthümlichkeiten von einer Pariser Feder schildern lassen. »

3. *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 332.

4. Citons ce portrait en note, traduit par Olivier [*Revue suisse*, 1843, p. 549] : « Sainte-Beuve, le plus aimable causeur de la France actuelle et, dans la critique, le seul peut-être parmi nos modernes, qui réussisse à unir la fantaisie et l'individualité avec un jugement sain et du savoir. Comme poète, sa muse se plaît dans les sujets de cœur et familiers (in traulichen Kreisen). Après une conversation avec Sainte-Beuve, un ami me disait : sur le plus simple sujet, il est plein de saillie, d'*humour* et d'esprit et ressemble à ces insectes de feu qui échappent volontiers dans l'ombre à la poursuite, mais qui à chaque coup d'aile se trahissent par une étincelle. »

Sainte-Beuve, le 27 août, après un petit séjour à la campagne[1], reprend la plume pour dire à Olivier ses impressions sur la *Chronique* d'août. Il craint qu'Olivier n'ait fait une imprudence en mettant au début de la *Chronique* ce petit portrait de lui, Sainte-Beuve. « La *Chronique* est à merveille, écrit-il, mais à quoi avez-vous pensé de mettre ainsi ce portrait en tête (il est de Mme d'Agout, à coup sûr). » La parenthèse me semble apporter la preuve que Sainte-Beuve n'est pas l'auteur des articles de la *Gazette d'Augsbourg* sur les salons parisiens[2].

Serait-il l'auteur d'autres articles? Rien de plus difficile à établir. J'ai lu, dans la *Gazette d'Augsbourg* de 1843, tous les articles de critique littéraire concernant la France parus entre le 1er janvier et le 30 juin. Nulle part il ne m'a semblé reconnaître la manière de Sainte-Beuve. Cela, dira-t-on peut-être, est une impression, non pas une preuve. Je l'accorde, mais cette impression se trouve renforcée par une ou deux constatations qu'il me faut maintenant exposer.

Tout d'abord, n'oublions pas que Sainte-Beuve savait fort peu d'allemand[3]. S'il écrivait des articles pour la *Gazette d'Augsbourg*, il fallait qu'ils fussent traduits. Lorsqu'on songe au soin avec lequel Sainte-Beuve veillait à la publication de ses articles, au scrupule qu'il mettait à exprimer les plus délicates nuances de sa pensée, on a peine à croire qu'il eût laissé paraître, dans une langue étrangère, des articles dont il n'aurait pas été à même de vérifier le texte

1. Selon M. Séché (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 333, n. 1) Sainte-Beuve aurait alors passé dix jours précisément dans l'entourage de Molé, chez la belle-mère de celui-ci, Mme de la Briche.

2. Quant à savoir si ces deux articles sont réellement de Mme d'Agout, c'est une autre affaire. Mais ne suffit-il pas à notre démonstration de prouver qu'ils ne sont pas de Sainte-Beuve?

3. En 1830, il écrit à Villemain qu'il aimerait aller vivre dans une petite ville allemande, « apprendre l'allemand, l'Allemagne... » (*Livre d'Or* du centenaire de Sainte-Beuve, p. 245). En 1838, il rêve d'être en Allemagne avec Olivier et se voit « qui balbutie déjà pas mal d'allemand... » (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 97). En 1840, Reuchlin engage Sainte-Beuve à venir apprendre l'allemand (*Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1891). En 1842, à propos d'*Hermann et Dorothée*, Sainte-Beuve note « qu'il est plus court de ne pas savoir et de ne pas lire dans l'original pour admirer » (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 299). Pons, son ancien secrétaire, note : « Quant à l'allemand, des informateurs et traducteurs l'aidaient, au besoin, à en déchiffrer les textes. Il y répugnait un peu, à cause de l'obscurité du fond » (*Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 220). C'est l'un de ces informateurs, je pense, qui, en juillet 1840, lui signale dans la *Gazette d'Augsbourg* un article où il était comparé à Planche et à Janin (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 231); de même, en 1844, des articles sur Leopardi, parus dans la *Gazette d'Augsbourg* (*Portraits contemporains*, IV, p. 399, note 1).

jusque dans son moindre détail. Et si l'on admet qu'il ait envoyé et laissé traduire des articles en Allemagne, n'est-il pas surprenant que l'on ne trouve dans sa *Correspondance* aucune lettre ayant trait à leur traduction ou à leur publication[1] ?

Autre chose encore : en 1898, pour commémorer le centenaire de sa création, l'*Allgemeine Zeitung* (c'est le titre officiel de la *Gazette d'Augsbourg*) a fait paraître une monographie très détaillée, où la vie du journal est étudiée presque année après année[2]. Dans une courte préface, l'auteur de cette monographie, Ed. Heyck, note que son travail repose tout entier sur les documents conservés dans les archives de Cotta, l'éditeur de la *Gazette*. Heyck nomme plus de vingt correspondants de France à la *Gazette d'Augsbourg* dans la première partie du xixe siècle. Il ne dit rien de Sainte-Beuve. Serait-il possible, si Sainte-Beuve a vraiment collaboré à la *Gazette*, que son nom — le nom du plus grand critique français du xixe siècle — ait échappé aux recherches de Heyck?

Troisième constatation : Juste Olivier, dans ses *Souvenirs* sur Sainte-Beuve, écrit ce qui suit au sujet des *Chroniques :* « Ces chroniques, même depuis sa collaboration (celle de Sainte-Beuve), qui en fait certainement la partie la plus considérable et de beaucoup le plus grand intérêt, ne sont cependant pas d'une même plume. Elles renferment aussi des nouvelles de Suisse, d'Angleterre et d'Allemagne *qui ne venaient point de Sainte-Beuve*[3]. »

De l'ensemble des remarques que nous venons de faire, la conclusion ne se dégage-t-elle pas maintenant avec netteté? Tout concourt à nous persuader que Sainte-Beuve n'a pas collaboré à la *Gazette d'Augsbourg*. Mais alors, comment expliquer les deux passages de la *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, que j'ai reproduits en tête de cette étude? Un rapide commentaire supprimera sans peine, je crois, cette légère difficulté.

Le 28 décembre 1842, Sainte-Beuve écrit aux Olivier une fort longue lettre. C'est la réponse à celle, malheureusement perdue, où les Olivier lui avaient exposé leurs projets, au moment de reprendre la direction de la *Revue suisse*, et lui avaient demandé d'y collaborer par l'envoi — secret — de chroniques parisiennes. Sainte-Beuve félicite ses amis : « Tout cela est à merveille, écrit-il... Vous pouvez

1. J'ai consulté à ce sujet les volumineux dossiers de la collection Lovenjoul, qui contiennent les lettres reçues par Sainte-Beuve. Je n'y ai rien trouvé.

2. *Die Allgemeine Zeitung*, 1798-1898; — *Beiträge zur Geschichte der deutschen Presse*, von Ed. Heyck. München, 1898, Verlag der *Allgemeinen Zeitung*.

3. C'est moi qui souligne ce dernier membre de phrase. — *Œuvres choisies de J. Olivier*, t. I. Lausanne, Bridel, 1879, p. 88-89.

faire la meilleure revue critique... » Et, tout de suite, il envoie des renseignements sur Cousin, sur le livre récent de la princesse Belgiojoso, sur Mademoiselle Rachel, sur l'Académie, sur le prochain drame de Hugo (renseignements qu'Olivier insérera dans la *Chronique* de janvier 1843). Il termine par la phrase que nous avons citée : « Mais voilà une singulière lettre de jour de l'an, une lettre de vrai correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. » Il ne faut voir dans cette allusion à la *Gazette d'Augsbourg* qu'une simple comparaison. Sainte-Beuve, en effet, dès cette date, va tenir à l'égard de la *Revue suisse* un rôle semblable à celui des correspondants français de la *Gazette d'Augsbourg*[1].

Le 6 février 1843[2], Sainte-Beuve envoie aussi une lettre destinée à fournir la *Chronique* de nouvelles : discussion de l'Adresse, attitude de Guizot et de Lamartine. De nouveau il termine par la comparaison qu'il avait déjà employée, fin décembre : « Faites de tout ceci ce que vous voudrez, mais je vous dis mes impressions en fidèle correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. »

Ainsi toutes les suppositions que l'on a pu faire sur la collaboration de Sainte-Beuve au grand journal allemand seraient nées d'une erreur de date et de deux contresens.

Charly Guyot

Puisque M. Guyot, après M. Monglond, me demande de dire ici le résultat de l'enquête que j'avais, il y a longtemps, commencée sur le point en litige, et que les événements ne m'ont pas permis de pousser jusqu'au bout, je ne saurais mieux faire que de donner en toute simplicité l'état de ces recherches :

1° Réponse de la maison Cotta, à Stuttgart, en date du 18 mai 1905 : la comptabilité de l'*Augsburger Allgemeine Zeitung* n'a gardé

1. La preuve que Sainte-Beuve compare la *Revue suisse* à la *Gazette d'Augsbourg*, je la trouve encore dans *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 341, lettre du 12 décembre 1843. Au bout d'une année de collaboration, Sainte-Beuve, qui s'intéresse vraiment au sort de cette *Revue suisse*, où il peut s'exprimer avec liberté, étudie les possibilités d'extension de la revue : « Pouvons-nous tenir et pousser plus loin, écrit-il... L'essentiel aussi serait de trouver un libraire, un *Cotta*... » Je rappelle que Cotta était l'éditeur de la *Gazette d'Augsbourg*.

2. Tant que l'on datait cette lettre de 1842 — époque où Sainte-Beuve ne collaborait pas encore à la *Revue suisse* — on pouvait s'étonner de voir Sainte-Beuve se donner le titre de « fidèle correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* ». Mais la lettre une fois reportée à sa date exacte, 1843, l'expression devient facilement explicable. Une fois encore, il s'agit d'une simple comparaison.

trace d'aucune somme versée à Sainte-Beuve comme collaborateur; mais dans bien des cas un intermédiaire et non l'auteur est porté sur les livres. « Certaines indications permettent de conclure [pour les articles sur les *Salons parisiens* des 13 et 19 mai et 23 novembre 1843] que le peintre Bohn, qui a passé jadis de longues années à Paris..., a ainsi servi d'intermédiaire ou de traducteur pour ces articles. Une note qui s'y rattache indique aussi la comtesse d'Agoult. »

2° Lettres du vicomte Spoelberch de Lovenjoul, 22 mai 1905, et de Jules Troubat, 24 mai 1905 : scepticisme de part et d'autre.

3° Mais les dénégations plus ou moins franches du critique ne semblent pas imposer une conviction négative, et nous savons, par la *Revue suisse* elle-même, combien il aimait à garder, hors de France, un organe qui lui permît une sincérité anonyme.

4° Le fait que, le 9 mai 1843, l'*Allgemeine Zeitung* donne, dans son supplément, une information bienveillante sur la *Revue suisse*, sur *les Deux Voix* de Juste Olivier, témoigne en tout cas d'une influence plus ou moins directe de Sainte-Beuve auprès de la rédaction.

5° Les *Chroniques parisiennes* de Sainte-Beuve, dans la *Revue suisse*, parlent le 2 avril 1843 du salon de Lamartine (cf. *Allgemeine Zeitung*, 23 novembre), le 15 avril des réceptions de M^me^ Récamier (cf. *Allgemeine Zeitung*, 13 mai); le développement flatteur consacré à Sainte-Beuve lui-même, dans l'*Allgemeine Zeitung* du 13 mai, peut bien être d'autant moins inconnu de lui qu'il est un peu gêné de le trouver cité par son ami vaudois qui lit le périodique allemand.

6° Je serais tenté d'admettre que Sainte-Beuve, fort lié au printemps de 1843 avec la comtesse d'Agoult (cf. la lettre LI de la *Nouvelle Correspondance*, rapportée à cette date par M. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 673), est au courant des correspondances qui, selon l'*Allgemeine Zeitung*, proviennent d'une « plume française » et font apparaître pour la première fois le signe $\overset{*}{?}$ dans le périodique allemand. Sainte-Beuve n'en est pas l'auteur, mais « en sait l'auteur », et assez longtemps à l'avance : elles lui ont été communiquées et ont eu son approbation — ce qui est à tout le moins un lien de complicité et, sinon de paternité, du moins d'inspiration et d'insinuation lorsqu'on est un homme de l'autorité de Sainte-Beuve en 1843.

F. B.

CHRONIQUE

La littérature comparée dans l'enseignement public en France. — Contrairement à la légende d'après laquelle le Français ne voyage guère, même en esprit, ignore les langues étrangères et leurs littératures et se cantonne dans l'admiration béate de ses propres gloires littéraires, il n'est peut-être pas de pays où l'histoire comparative des littératures se soit taillée une place plus importante, surtout depuis quelques années, dans les programmes, les examens et en général dans l'enseignement public. Des innovations récentes invitent à faire le point et à dire où nous en sommes.

Dans l'enseignement des Universités, où l'ancien effort des Fauriel, des J.-J. Ampère, des Ph. Chasles, devait être repris avec de nouvelles méthodes, rappelons la création de chaires de littérature comparée, d'abord à Lyon (1895), puis à Paris (1910) et à Strasbourg (1919) ; Nancy et Grenoble ont eu de même des enseignements relatifs à cette discipline ; et ajoutons-y, au Collège de France, la transformation de la chaire de Philologie latine en chaire d'Histoire comparée des littératures méridionales et de l'Amérique latine (1925). Les Universités où existent ces chaires délivrent un « Certificat de littératures modernes comparées », à la suite d'un examen dont la modalité varie, mais qui concerne essentiellement des influences ou des voisinages de fond ou de forme entre littératures diverses. Ce Certificat, joint à deux ou trois autres, confère le grade de licencié ès lettres. Les professeurs, outre leurs cours publics et leurs conférences destinées aux étudiants qui se préparent à passer ce Certificat, réunissent souvent les travailleurs désireux de faire œuvre personnelle en conférences d'initiation, de méthodologie, de discussion ou d'examen des publications récentes.

Dans les lycées et collèges de jeunes filles, depuis 1897, les élèves de la classe la plus élevée (seize à dix-sept ans) reçoivent pendant une heure par semaine des notions de littératures étrangères suivant un programme limitatif, et d'ailleurs sujet à la critique. Comme cet enseignement est donné par les professeurs chargés de la littérature française dans la même classe, il est vraisemblable qu'on y souligne certains rapprochements qu'ont faits instinctivement les élèves, et qu'on indique les principaux points où il y a

concordance, contraste, ou influence ; donc, quelques notions essentielles de littérature comparée peuvent s'infiltrer par cette voie. Il n'en était pas de même jusqu'à cette année dans les lycées et collèges de garçons : leurs programmes ne faisaient aucune place aux littératures comparées. Mais la modification de ces programmes en 1925 a introduit dans la classe de Première (seize ans), à partir de 1928 — et, par voie de conséquence, dans la nouvelle Première des établissements féminins à partir de 1929, puisque les programmes sont assimilés en principe, et que cette assimilation s'étend chaque année à une classe supérieure, — des « Notions complémentaires de littératures étrangères enseignées dans leurs rapports avec la littérature française. » Notons qu'une bizarrerie, explicable par la surcharge de la « section » grec-latin-sciences, réserve les bienfaits de cet enseignement nettement comparatif aux élèves qui font du latin sans grec, ou des langues modernes et des sciences sans latin ; de sorte que les mieux doués pour les lettres et les mieux pourvus d'humanités en sont sevrés, ce qui est surprenant comme résultat. Notons aussi que ces débuts de la littérature comparée dans les lycées français sont modestes : une heure par semaine pendant un semestre, ou une demi-heure hebdomadaire toute l'année. Cet enseignement doit être donné par le professeur chargé de celui de la littérature française dans la même classe. L'idée des auteurs de cette innovation a été d'inviter ce professeur à éclairer l'histoire des lettres françaises en faisant connaître à ses élèves les écrivains étrangers dont l'œuvre a influé sur elles, leur a fourni des thèmes ou des modèles. Pour guider les maîtres chargés de cet enseignement nouveau, un programme en seize leçons a été tracé « à titre d'indication » ; il est acceptable dans l'ensemble, mais il aurait besoin de quelques fortes retouches, et il est curieux que pour l'établir, les chefs de l'enseignement public français ne se soient pas avisés de consulter... des comparatistes. Ces notions doivent être « appuyées sur des lectures empruntées aux traductions ». Toutes mesures trop nouvelles pour qu'on puisse déjà en apprécier les résultats. Ce qui manquera, du moins au début, ce ne sera ni la curiosité chez les élèves, ni la bonne volonté chez les maîtres, mais la compétence chez ces derniers : les « agrégés des lettres », à qui incombe cet enseignement, ne s'étant préparés, ni au cours de leurs longues études, ni par le concours difficile qu'ils ont passé avec succès, à connaître les grands écrivains étrangers. Pour les problèmes d'influence sur la littérature française, ils peuvent s'en instruire dans de nombreux ouvrages, surtout français ; ce qui leur manque, ce sont des livres de mise au point, leur facilitant la préparation de cet enseignement si nouveau pour eux. — Pour obvier à ces diffi-

cultés d'exécution, la *Société des Professeurs de français et de langues anciennes*, dans son Assemblée générale du 2 avril 1928, a entendu certains de ses membres demander que les futurs professeurs de lettres dans les lycées prennent le Certificat de littérature comparée ; d'autres proposer qu'à l'agrégation, la littérature comparée ait sa place. Signalons ces indices d'un esprit vraiment nouveau.

Dans la formation des maîtres de l'enseignement primaire, une place est également faite aux littératures étrangères ou comparées. Depuis 1905, les programmes des Écoles normales primaires comprennent des « Notions de littératures étrangères » acquises par « la lecture d'œuvres et d'extraits reliés par des analyses ». Plus significative est l'innovation que voici. Le programme du concours du Professorat dans les Écoles pratiques de commerce et d'industrie, section des lettres (français, histoire et géographie), impose aux candidats l'étude de trois « questions » d'histoire littéraire, qui sont toutes les trois, cette année, empruntées à la littérature générale ou comparée (influences anglaises et allemandes sur la littérature française ; romantisme). D'accord avec les professeurs chargés de la littérature à l'École normale supérieure d'Enseignement technique, l'examinateur chargé de la composition d'histoire littéraire en peut prendre le sujet dans une de ces questions : elle a porté au dernier concours sur les origines étrangères du romantisme français.

Ce sont là des commencements un peu timides et un peu épars ; mais ils marquent une tendance nouvelle, un élargissement de l'enseignement de la littérature, que la *Revue* se devait de signaler à ses lecteurs. P. V. T.

Travaux en cours. — M^lle^ Guillemin reprend la question de *Lord Chesterfield et ses sympathies pour la culture française;* miss S. Goulding entreprend, avec M. F. Baldensperger, une publication d'ensemble sur *Lady Bolingbroke.*

M. Las Vergnas s'occupe du *Chevalier Rutlidge*, personnalité anglo-française de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle ; M. L. D. Woodward de *Miss Williams, une Anglaise en France sous la Révolution;* M. L. A. Bisson du *Romantisme dans la littérature du Canada français;* M^lle^ Prévost de *M^me^ de Staël et les États-Unis;* M. G. Woolley de *R. Wagner et les débuts du symbolisme en France.* M. M. T. Bandy réunit les matériaux d'un travail d'ensemble sur *Baudelaire devant la critique*, dont la deuxième partie est réservée à la *critique étrangère* de 1862 à 1928.

Relevons parmi les sujets traités au 45^e^ congrès de la *Modern Language Association of America* (Toronto, 27-29 décembre) :

Ch. P. Wagrer, *James Howell and Garcia;* M. M. Cameron,

Play-acting and the theatre question in Canada under the French regime; N. Dodge, *The text of the « Gerusalemme liberata » in the versions of Carew and Fairfax;* A. R. Ridell, *Canada in the works of Voltaire;* E. E. Stoll, *Shakespeare and the moderns;* E. H. Zeydel, *Tieck and Ticknor;* F. E. Carpenter, *Emerson's use of translations from Oriental literature;* L. M. Price, *Herder's Goldsmith readings in Strasbourg, January 1771;* C. F. Schreiber, *Poe and Gœthe;* G. R. Havens, *L. B. de Muralt as a critic of English society and literature;* E. Goggio, *Cooper's Bravo in Italy;* E. V. Brewer, *The influence of J. P. Richter on G. Meredith's conception of the comic;* J. W. Eaton, *The German circle in Danemark (1750-1770) : H. W. von Gerstenberg;* A. Burkhard, *Strindberg and modern German drama;* E. H. Mensel, *Scott and L. Wackter's* Sagen der Vorzeit ; E. P. Dargan, *The present state of Balzac.*

A ces sujets de littérature comparée s'ajoutent ceux qui relèvent du folklore et de la *Stoffgeschichte* : V. B. Heltzel, *The Wildfrau story in the Renaissance;* M. W. Beckwitte, *Wandering Islands;* F. H. Reinsch, *The* Till Eulenspiegel *theme in German literature.*

Autour des Universités. — M. Valkhoff, professeur à l'Université d'Utrecht, a donné en mars, à la Sorbonne, un enseignement (cours publics et conférences fermées) relatif aux relations intellectuelles entre les Pays-Bas et la France ; M. F. Baldensperger a donné, au cours du même mois, un enseignement aux Universités d'Amsterdam, d'Utrecht et de Leyde.

M. J.-M. Carré, qui collabore aux Cours universitaires de Davos, fera cet été, aux cours de vacances de Middlebury (É.-U.), trente leçons sur *les relations littéraires entre la France et l'Europe au XIX^e siècle.*

Notre collaborateur M. Z. L. Zaleski a traité, à l'Institut d'Études slaves de Paris, l'*Aspect européen du Romantisme polonais.*

Les « Cours de haute culture » annoncés pour cet été à l'Université de Pérouse (30 juin-30 septembre) comprendront, entre autres, les cours suivants : M. Petrone, *Dante et Gœthe;* E. Grillo, *Influences italiennes en Angleterre;* N. D. Busnelli, *l'Italie dans la littérature française de la Renaissance;* T. Gerevitch, *Italie et Hongrie;* Et. Lo Gatto, *Relations entre la littérature italienne et les littératures slaves, du XVIII^e siècle à nos jours.*

Un comité s'est formé en Amérique pour publier des *Todd Memorial Volumes*, destinés à réunir environ quarante articles ayant pour auteurs des amis, collègues ou élèves de feu Henry Alfred Todd, qui enseigna longtemps les langues romanes à l'Université Columbia de

New-York. Prix des deux volumes : 10 dollars ; dernier délai de souscription : 15 avril 1929 ; secrétaire-trésorier : Dr P. Taylor, 400 West 119th Street, New-York City.

Publications récentes. — Il suffit presque de changer le millésime et le chiffre de tomaison en laissant subsister tout le reste pour signaler une fois de plus l'*Annual Bibliography of English Language and Literature*, t. VII, 1927 (ed. by D. Everett and E. Seaton. Cambridge, Bowes and Bowes, 1928). C'est encore un accroissement sensible sur l'an dernier que représentent les 3,020 numéros de cette nomenclature : en ce qui concerne, en particulier, le chapitre xiv, *Comparative Literature*, soixante titres (au lieu de trente pour 1925 et pour 1924, de vingt pour 1923) témoignent d'une curiosité croissante pour les problèmes qui nous occupent ; il y faudrait d'ailleurs ajouter nombre de mentions insérées à la suite des grands noms des lettres anglaises et américaines.

Il y a plaisir à trouver rassemblées, dans *The Oxford Book of German Verse*, les fleurs les plus bigarrées du lyrisme allemand du xii^e au xx^e siècle (Oxford, Clarendon Press, 1927). Une préface de G. Hauptmann sert de passeport au volume et lui souhaite d'être accueilli par des esprits capables, en Angleterre, de lui réserver une sympathie vivante. M. H. G. Fiedler, qui s'est chargé du choix et des notes, a indiqué discrètement des sources, des rattachements à la vie des poètes, des utilisations musicales, des jugements autorisés ; il a tenu en particulier à donner une impression fort variée de ce Parnasse composite : plus de cent poètes lyriques sont ici rassemblés ; et, pour que Lessing ait accès à cette réunion, la parabole des *Trois Anneaux* fait figure de poésie lyrique. Les amateurs de curiosités bibliographiques ne manqueront pas d'observer l'espèce de contradiction qui donne au même volume deux titres : *The Oxford Book of German Verse* à l'extérieur ; *Das Oxforder Buch deutscher Dichtung* à l'intérieur — privilège qui, à notre connaissance, n'a été revendiqué ni par *The Oxford Book of French Verse*, ni par *The Oxford Book of Scandinavian Verse*...

M. L. Rácz, professeur à Sárospatak, rousseauisant très qualifié par une série de travaux (*le Comte J. Teleki et J.-J. Rousseau. Budapesti Szemle*, 1912 ; *l'Origine du premier discours de Rousseau. Uj Elet*, 1912, etc...) vient de publier le premier volume d'un « Rousseau, sa vie, ses œuvres » (*Rousseau Élete és Müvei*. Budapest, 1929, in-12 de 298 pages), qui donne, jusqu'à la condamnation de l'*Émile*, une mise au point élégante, attentive et complète de tout ce qui a paru sur cet immense sujet. On attendra la suite avec intérêt, en souhaitant que des parties au moins de cet ouvrage soient traduites.

M. Lucien Wolff, qui a déjà tant fait pour rapprocher Keats d'un public autre que le sien, complète cette initiation nécessaire en publiant la correspondance du poète anglais (John Keats, *Correspondance inédite.* Paris, « les Cahiers libres », 1928) : « biographie psychologique », « œuvre d'art spontanée », ce recueil permettra aux lecteurs français de suivre une sensibilité créatrice dans ses mouvements. Ajoutons que, par une initiative dont il convient de le féliciter, le biographe-traducteur rend, en des vers qui sont en général de libres alexandrins ou des strophes sans trop exigeante structure, les poèmes qui viennent sous la plume de l'épistolier : même par une prose qui aurait un mérite d'exactitude supérieure, l'impression ne vaudrait pas celle que produit la restitution versifiée. A cette œuvre excellente de vulgarisation vient encore de s'ajouter (Paris, Bloud et Gay, 1929) une biographie, à la fois sobre et émue, du grand poète frémissant d'*Endymion.*

Une préface pleine de nouveauté substantielle de M. André Monglond ne se borne pas à nous présenter le *Voyage dans les Pyrénées* (raccourci de quelques chapitres, il est vrai) de Ramond de Carbonnières (Lyon, Lardanchet, 1927), mais donne réellement, sur ce précurseur trop négligé parfois, tout ce qu'il semble possible de découvrir en fait de biographie, de témoignages contemporains, d'iconographie même : les carnets de Ramond, en particulier, ont permis au biographe des touches sûres, que met en valeur la connaissance approfondie qu'il a de toute cette période préromantique. (La référence de la page lx à la baronne d'Oberkirch est moins rassurante, et le nom de « Barbla », note de la page cxlii, serait plus vraisemblablement expliqué comme diminutif de Barbe que d'Élizabeth.)

Émile Deschanel avait jadis (*Essai de critique naturelle,* 1864) fondé une tentative de critique nouvelle sur la détermination des apports physico-biologiques dans l'individualité des écrivains, et c'est une idée qui, très juste dans certaines limites, propre en tout cas à assouplir comme il convient les synthèses des sociologues comme les constructions à la Taine, se retrouve, par exemple, au livre I^er^ de la *Littérature* de F. Baldensperger. M. Charles Chassey fait de cette « histoire naturelle » le fondement de son volume *Styles et Physiologie* (Paris, Albin Michel, 1928) ; « styles physiologiques », « styles régionaux », « styles des partis politiques », « styles professionnels » se partagent diverses caractéristiques ingénieuses. Elles ont, nous l'avons dit, leurs limites, et la première idée qui viendrait à l'esprit d'un « comparatiste » serait de trouver presque identiques les médecins littéraires de France et d'Angleterre, les avocats littéraires d'Italie et d'Allemagne, les représentants divers des « plats

pays » ou des régions montagneuses de partout ; or ce serait une contre-épreuve plutôt décevante.

Même en admettant que nous soyons un peu trop près du mouvement littéraire contemporain pour bien l'envisager, et que vraiment « les arbres cachent la forêt », il faut savoir gré à M. Émile Bouvier d'être entré dans le taillis pour en rapporter, non pas des raisons de joie ou de mécontentement, mais une *Initiation à la littérature d'aujourd'hui* (Paris, « Renaissance du Livre », 1928). Sans doute l'avenir modifiera-t-il la répartition des masses, faisant à « Dada » une part moins importante, augmentant au contraire la part qui revient, dans le développement du discontinu ou le succès du coq-à-l'âne lui-même, à certaines hypothèses où sont intéressées philosophie et science ; et il existe certaine dédicace où la *Suzanne* de M. Giraudoux rend hommage à la *Bérénice* de Barrès. Même dans le « moderne », les différences sont grandes, pour ne pas dire les divergences, et M. Bouvier a raison de voir des degrés de « modernité » dans la production contemporaine. Plutôt encore que dans la complexité du moi et dans la notion de l'inconscient, la désintégration de la personnalité (aidée par des modèles dont ce fut l'heure particulière), ne serait-elle pas le plus grand commun diviseur d'une littérature qui, bien ou mal, a tenu à se montrer en toute sincérité?

On sait sous quel angle particulier M. H. de Montherlant s'est fait l'interprète brûlant de l'Espagne contemporaine. Sous un titre dont on ne contestera pas la modernité aiguë, *le Génie et les fumisteries du Divin* (Paris, Nouv. Soc. d'édition, s. d.), l'*aficiniado* des matadors donne une forme nouvelle, fort somptueuse et piaffante, à quelques-unes de ses vues. « Prendre la vie par les cornes » est à la fois une sorte de devise et une désignation synthétique de ses principaux chapitres, mais les « dictateurs » et les « danseuses espagnoles » ont leur place, au moins de biais, dans un livre qui eût sans doute surpris l'auteur de *Carmen* et amusé l'auteur du *Greco*.

Regretterons-nous que, dans la pénétrante étude qu'il consacre à *Hermann Hesse* (Frauenfeld und Leipzig, Huber, 1928), M. H. R. Schmid se serve trop volontiers d'abstractions redoutables, dès qu'il atteint des idées générales ou des caractéristiques essentielles? « Dostoievski et Nietzsche se rencontrent dans leur ambivalente (?) répudiation de la morale, qui aboutit en sa dernière conséquence à la suppression du concept de personnalité morale » : de telles formules ne sont pas rares dans ce livre où il est parlé du *surmoi* et du *non-vouloir*. Il va de soi que même le chapitre intitulé *Psychoanalyse*, qui s'efforce d'atteindre des tendances subconscientes chez le romancier helvétique, donne bien souvent d'autres noms à des

phénomènes qu'une psychologie moins « clinique » avait bien souvent caractérisés. Cette transcription peu directe d'une belle œuvre de romancier et de poète comporte d'ailleurs ses avantages : l'auteur de *Peter Camenzind* — livre bien connu en France, où il figure même à des programmes de concours universitaires — est présenté dans son incertitude et sa complexité problématiques : celles-ci l'écartent évidemment, M. H. R. Schmid tient à l'indiquer dès le début de son livre, de la tradition solide, civique, utilitaire, de l'helvétisme commun.

Albert Samain est étudié, dans la plaquette allemande de M. H. Hoesli (Strasbourg, Heitz, 1928), avec sympathie et nuance, et d'une façon qui peut le rendre cher à un nouveau public. Une timidité congénitale et une disposition innée au repliement sur soi-même préparent ici le poète d'*Aux flancs du vase* à ressentir des influences que l'auteur resserre peut-être à l'excès, en les limitant à Baudelaire, Verlaine, Hérédia et le pseudo-hellénisme (assez singulièrement séparés) : comme la qualité *musicale* de son œuvre est le thème dominant vers lequel s'achemine le critique, on s'étonnera moins de ne pas voir mettre au premier plan de ces actions subies par son rêve tout ce que la musique a offert de refuges et d'espoirs à la génération qui eut vingt ans vers 1880.

Les Vivants et les Morts. — La mort de H. Sudermann (1857-1928) n'a pas mis véritablement en deuil les lettres contemporaines : elles ont même témoigné, peut-être, à l'égard d'un dramaturge habile du tournant du XIXe siècle, une indifférence excessive : alors que les formules absolues du naturalisme de 1890 auraient risqué de rebuter les publics allemands, l'auteur de *Heimat* a eu le mérite de faire admettre une moyenne, de donner une expression acceptable à des problèmes qui fussent restés, sans lui, inexprimés. Mais il est certain que nulle révélation ne fut l'apport de cet habile manieur des ficelles dramatiques.

MM. George R. Havens et Norman L. Torrey, ayant fait une étude méthodique des livres de Voltaire conservés à la Bibliothèque publique de Leningrad, publient un rapport général fort intéressant sur leurs principales constatations dans les *Publications of the Modern Language Association of America* de décembre 1928. Sur la composition même de la bibliothèque acquise par Catherine, les dates des éditions possédées par Voltaire, les notes marginales du grand railleur, ce premier rapport donne des précisions précieuses et en laisse attendre d'autres.

La *Pologne littéraire* du 15 novembre a consacré un intéressant article à la « Bibliothèque polonaise de Paris », dont M. Z. St.

Klingsland signale l'importance pour l'histoire des idées autant que pour l'histoire elle-même : une présentation d'ensemble du « Refuge polonais » après 1830 est souhaitée, en particulier, par beaucoup de travailleurs.

La commémoration des centenaires de naissance de Lessing (1729-1781) et de Burke (1729-1797), si intéressante qu'elle ait pu être pour leurs pays respectifs, n'a pris en rien, il faut en convenir, l'ampleur d'un événement européen ou occidental. Sans doute l'œuvre critique du premier paraît-elle désormais plus historique que vivante, et l'ardeur traditionniste du second répond-elle insuffisamment à certaines tendances du temps présent.

Parmi les efforts tentés pour faire connaître l'une à l'autre l'Allemagne et la France contemporaines, il n'est que juste de mentionner ici les brochures diverses où M. H. Werneke, de Kehl (Bade) fait de son mieux en ce sens, depuis des années. Après des publications pédagogiques fort bien conçues (*In zwei Sprachen*, *Durch den Garten der französischen Literatur*, *Lektüre aus und über Frankreich* (2 fasc.), *Französisches Lesebuch der Oberstufe*, etc..., extraits traduits de Fénelon, Voltaire, Rousseau, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, Michelet, Hugo, Guyau, Maupassant, Anatole France, Loti, comme aussi de Gœthe, Heine) :

« Auf, lernt das wahre Frankreich kennen !
Gelöst ist dann das Kernproblem ! »

il a donné en 1927 un *Republikanischer Kalender*, un *Jugendkalender*, puis des *Gedichte eines Republikaners*, en plusieurs fascicules, animés d'un esprit généreux. Le tout, édité chez lui-même, à Kehl.

La *Cultura* publie un numéro spécial consacré au souvenir de son directeur, Cesare de Lollis, dont nous avons ici même déploré la perte. Signalons, parmi les articles les plus particulièrement dignes d'intéresser la littérature comparée : Ferdinando Neri, *Il critico della letteratura francese;* Angelo Monteverdi, *De Lollis e la letteratura spagnuola;* Rodolfo Bottachiari, *Gli studi di letteratura tedesca* (*la Cultura*, 1er décembre 1928, fasc. 11-12). Depuis le 1er janvier 1929, la *Cultura* est dirigée par Ferdinando Neri, professeur à l'Université de Turin, bien connu des comparatistes et notre ami.

Les disciples et les amis de Julián Ribera y Tarrago, à l'occasion de sa retraite professorale, ont réuni en deux volumes les dissertations et les opuscules du maître (Juan Ribera y Tarragó, de las R. Acad. española y de la historia, *Disertaciones y Opúsculos.* Edición colectiva que en su jubilación del professorado le ofrecen sus discípulos y amigos (1887-1927). Con una introducción de

Miguel Asín Palacios. Madrid, Imprenta de Estanislao Maestre, 1929, 2 vol. in-16). On y trouvera, outre de nombreux écrits concernant l'histoire de la littérature de l'Espagne musulmane, une étude dense de pensée sur *Lo cientifico en la historia*, qui soulève les plus importantes questions de méthode.

Léon Bazalgette (1873-1929) était surtout connu comme l'interprète passionné de *Walt Whitman* en France : une biographie du poète américain et des traductions nombreuses avaient, grâce à son effort, beaucoup fait pour que sa vraie place fût attribuée à un auteur si différent de ceux que les divers Parnasses d'Europe avaient révérés. Mais ce vaillant esprit avait aussi pris l'initiative et la direction d'une collection de « prosateurs étrangers » (Paris, Rieder), qui a présenté au public français un certain nombre d'œuvres intéressantes.

Voyageur infatigable, grand amateur de théâtre et de musique, auteur de romans et de pièces qui eurent un certain succès, parfait galant homme et cœur généreux, Henri Amic (1858-1929) avait dû à la protection de la bonne dame de Nohant une grande part de son initiation littéraire. Aussi des souvenirs sur George Sand tiennent-ils une place dans ses livres ; les plus intéressants sont *En regardant passer la vie*, *Jours passés*, où il avait mis sous forme de dialogue des impressions de voyage et d'amitié en même temps que des documents dont la chronique de notre temps pourra faire état. Il convient de noter aussi que la pièce très nuancée qu'Amic intitula *Ma sœur Almen* avait pour point de départ un drame de la vie littéraire qui a son importance : le mariage d'Ernest Renan et le déchirement qu'en éprouva sa sœur tutélaire, Henriette.

Diverses raisons d'actualité ayant ramené l'attention sur Mickiewicz, il importe de signaler ici l'importante bibliographie où M. J. Chrzanowski, dans le dernier numéro de *Slavia* (VII, 2) a condensé en polonais l'essentiel des récentes publications relatives au grand poète messianique. Cette revue s'arrête en deçà d'articles importants, comme celui qui a été, ici même, consacré par M. S. L. Zaleski à *Mickiewicz et Michelet*, mais pour les années 1922-1924, en particulier, elle permet de mettre au point l'étude de Mickiewicz et surtout de le détacher, pour la valeur propre de son « message », de l'ensemble du romantisme polonais.

NÉCROLOGIE

EDMOND ESTÈVE (1868-1928).

Le comparatisme français a perdu l'un de ses meilleurs ouvriers en Edmond Estève, enlevé en quelques jours à l'affection des siens et à l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

Son *Byron et le Romantisme français* (1907) était venu compléter de la manière la plus heureuse une série d'ouvrages qui, déterminant avec précision l'essentiel de la dette extérieure du Romantisme français, donnaient en quelque sorte à ce mouvement, fort attaqué à cette époque, un caractère moins singulier et, si l'on peut dire, quelque chose de plus rassurant et de plus humain : puisque des pays dont on ne pouvait nier ni le degré de civilisation, ni même l'attachement à la tradition gréco-latine, avaient exercé un prestige tel que celui de Byron en particulier, était-il vraiment légitime de dénoncer la part de byronisme absorbée par la France comme une perversité sans nom ? La personnalité même d'Edmond Estève, si nuancée, si pondérée, si sage, garantissait à sa façon qu'une profonde sympathie pour quelques-uns des poètes les plus aventureux du XIX^e siècle n'excluait pas des qualités dont les amis du classicisme n'avaient pas le monopole.

Estève devint presque aussitôt un spécialiste attentif d'Alfred de Vigny pour les *Poèmes antiques et modernes* (1914), pour les *Destinées* (1924), pour une biographie du poète (1923) et pour un certain nombre de comptes-rendus. Des présentations analogues lui permirent de donner un *Paul Hervieu* (1917), un *Sully-Prudhomme* (1925), un *Verhaeren* (1928) : la seule réserve d'ensemble qu'appellent ces ouvrages, c'est que, résultant tous de cours publics professés dans l'enseignement supérieur, ils témoignent d'une similitude de facture et offrent une sorte d'identité d'impression : à cet égard, ses *Études de littérature préromantique* (1923) montraient que le sens de la diversité et du mouvement restait très vif chez l'auteur.

La carrière d'Edmond Estève avait été un modèle de patiente et digne ascension. Né à Saint-Brieuc le 10 novembre 1868, licencié en droit à vingt ans, il n'avait passé qu'ensuite aux lettres (licence et agrégation). Onze ans d'enseignement dans des classes de rhéto-

rique en province, quatre années à l'Université de Poitiers et quinze années à celle de Nancy l'avaient conduit à la Sorbonne, où ses qualités et sa conscience l'avaient vite fait rechercher des étudiants : un prolongement de cette activité pédagogique lui fit passer quelques mois, en 1925, à l'Université Harvard aux États-Unis : il y publia (*Bowdoin College Bulletin*, n° 146) un *Longfellow et la France* qui le ramena à la littérature comparée, à laquelle semblaient le rendre infidèle des travaux professionnellement dirigés d'un autre côté.

Mais il avait salué avec joie l'apparition de notre revue, avait publié dans ses pages un *Byronisme de Leconte de Lisle* (1925) et dans sa « Bibliothèque » le recueil d'essais sur le Préromantisme que nous avons cité plus haut. « Quant à moi, nous écrivait-il le 26 juin 1921, après la publication de nos deux premiers numéros, je ne perds pas de vue le complément dont je vous ai parlé sur *le Byronisme en France après le romantisme*[1]. Mais je suis très pris en ce moment et j'ai besoin que vous me fassiez crédit... » « Très pris » : ce professeur dévoué n'a guère cessé de l'être, et l'a toujours été avec cette sorte d'héroïsme tacite dont l'Université a peut-être gardé le privilège par un temps fécond en devoirs esquivés et en besognes hâtives. Mais il y avait chez lui, comme chez tant des admirateurs de Vigny, ce je ne sais quoi de gentilhommerie sans phrase qui reste, dirait-on, un signe de ralliement.

F. B.

1. Une réédition du *Byron et le Romantisme français* est en cours d'impression chez l'éditeur Boivin.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1928 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Vossler (K.). Nationalliteratur und Weltliteratur (*Zeitwende*, IV).

Guehenno (J.). L'Humanité et les humanités (*Nouv. Rev. française*, 1er novembre).

Zimmern (A.). Learning and Leadership : a study of the needs and possibilities of international intellectual cooperation. Oxford University Press.

Sorani (A.). Traduzioni (*Marzocco*, 14 juin).

Motifs, thèmes et types.

Moldenhauer (G.). De los orígenes de la leyenda de « Barlaam y Josafat » en la literatura española (*Investigacion y Progresso*. Madrid, I, 1927).

Zims (W.). Der ewige Jude in der Dichtung, vornehmlich in der englischen und deutschen (*Palaestra*, CLXII). Leipzig, Mayer und Müller.

Wimberley (L. C.). Folklore in the English and Scottish ballad. Univ. of Chicago Press.

Cochin (H.). Les jardins poétiques au moyen âge et à la Renaissance (dans : *En souvenir d'Henry Cochin*. Paris, Champion).

Clark (K.). The Gothic revival. London, Constable.

Rébora (P.). I quatrocent' anni del Cortegiano (*L'Ambrosiano*, 25 avril).

Montenevosi (O.). Beatrice Cenci davanti alla giustizia dei suoi tempi e della storia. Roma, Casa editrice Optima.

Bolte (J.). Deutsche Lieder in Dänemark (*Sitzungsber. der Preuss. Akad. der Wissenschaften, Philos.-hist. Klasse*, 1927, XX).

Maury (L.). Hamlet héros méditerranéen [dans : *l'Imagination scandinave*]. Paris, Perrin.

Mc Eachran (F.). The Gentleman Ideal (*Ninet. Century*, décembre).

Schücking (L. L.). Die Familie im Puritanismus. Leipzig, Teubner.

Wade (J. O.). Middle-Class Philosophers, Middle-Class Philosophy, in the drama of the Eighteenth Century (*Modern Philology*, nov.).

Brie (F.). Imperialistische Strömungen in der englischen Literatur. Halle, Niemeyer.

Connes (G.). Quelques utopistes anglo-saxons. Leçon finale d'un cours public (*Publications de l'Université de Dijon*, I).

Fairchild (H. N.). The noble Savage. A study in romantic naturalism. New York, Columbia Univ. Press.

Gos (Ch.). Le cas Chateaubriand-Rousseau et les Alpes (*Correspondant*, 10 septembre).

Thomas (W.). Venise et son prestige dans la littérature d'outre-Manche (*Revue de l'Université de Lyon*).

Verschoor (A. D.). Die ältere deutsche Romantik und die Nationalidee. Amsterdam, Paris.

Harrold (Ch. F.). Carlyle's method in *The French Revolution* (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, décembre).

Angeli (D.). I Bonaparte a Roma (*Marzocco*, 29 juillet; article XVIII et dernier).

Desonay (F.). Le rêve hellénique et les poètes parnassiens. Paris, Champion.

Svanberg (V.). Novantiken i *Den siste Atenaren* [de V. Rydberg]. Uppsala, Sv. Litteratur-sällskapet.

Davidson (N. J.). The romance of modern travel. London, Seeley.

Denys-Perier (G.). Le Congo belge dans la littérature mondiale (*le Flambeau*, 1er octobre).

Markus (C. D.). Den tyske Kolonialroman (*Tilskueren*, juillet).

Relations générales.

Contemporary Movements in European Literature, ed. by W. Rose and J. Isaacs. London, Routledge.

Revelli (P.). Viaggiatori italiani (*I libri del Giorno*, juin).

Gigli (L.). Viaggiatori dell'Ottocento (*I libri del Giorno*, septembre).

Wolff (M. J.). Die Renaissance in der englischen Literatur. Bielefeld, Velhagen und Klasing, 1927.

Cano (J.). La poética de Luzán [influences italiennes et françaises]. Toronto, The University of Toronto Press.

Elovson (H.). Raynal och Sverige (*Samlaren*, IX).

Ottolini (A.). Introduction à l'édition des *Ultime lettere di Jacopo Ortis* [influence de la *Nouvelle Héloïse* d'abord; ensuite de *Werther*]. Milano, Cogliati, 1927.

Claps (D.). Ippolito Pindemonte (*Riv. d'Italia*, 15 octobre).

Baccelli (A.). Ippolito Pindemonte [et les influences septentrionales] (*Nuova Antol.*, 16 novembre).

Santini (E.). Le idee del Manzoni sulla tragedia e « l'Adelchi » (*Giornale storico*, octobre-décembre).

Perrochon (H.). Romantisme et Protestantisme, à propos de quelques ouvrages récents (*Revue de Théologie et de Philosophie*, XVI, n° 66).

Cajumi (A.). Spagna antiromantica (*La Cultura*, 1er octobre).

Labry (R.). Alexandre Ivanovič Herzen, 1812-1870. Essai sur la formation et le développement de ses idées. Paris, Bossard.

De Bosdari (Al.). Di alcune correnti della letteratura europea nell'ultimo trentennio (*Nuova Antol.*, 16 décembre).

Jabram-Desrivaux (L.). Thomas Hardy, européen (*Point et Virgule*, juillet).

Wolfskehl (K.). Geistige Strömungen unserer Zeit (*Europ. Revue*, août).

Viglione (F.). Genova e le relazioni letterarie fra l'Italia e l'America anglo-sassonne (*Il Comune di Genova*, 31 mai 1927).

Díaz Rodríguez (M.). Influencias literarias en la America española (*Cultura Venezolana*, 1927, X, n° 82).

Influences italiennes.

Wedkiewicz (St.). Idealy franciskánskie a Krysys t. Zw. Kultury Zachodniey Krakow.

Gargàno (G. S.). Petrarca : la sua forza di espansione nei secoli e nel mondo (*Marzocco*, 25 novembre).

Hasselkuss (H. K.). Der Petrarkismus in der Sprache der englischen Sonnettdichter der Renaissance. Diss. Münster i. W.

Wind (B. H.). Les mots italiens introduits en français au xvie siècle. Deventer, A. E. Kluwer.

Praz (M.). Machiavelli and the Elizabethans (*British Academy. Annual Italian lecture*, 1928). London, Milford.

Forsythe (R. S.). *The Merry Wives of Windsor :* two new analogues [Doni, Fortini] (*Philol. Quart.*, octobre).

Marschall (W.). Das « Sir Thomas Moore » - Manuscript und die englische commedia dell'arte (*Anglia*, LII, 3).

Natali (G.). Appunti... sulla cultura italiana nei paesi tedeschi nel secolo xviii (*Rivista d'Italia*, III).

Amfiteatroff (A.). Goldoni e la commedia russa (*Riv. d'Italia*, VI).

Alfero (G. A.). Goethe e la Sicilia (*Nuova Antologia*, 1er juin).

Goggio (E.). Benjamin Franklin and Italy (*Romanic Rev.*, octobre).

Nel centenario Montiano : I. *Vincenzo Monti e Napoleone*, Manfredi Porena. II. *Madame de Staël e Vincenzo Monti*, Luigi Rava (*Nuova Antologia*, 1er octobre).

[An.]. Commemoraciones Manzonianes (*la Revista*, janvier-juin).

D'Ovidio (F.). Il Cinque Maggio in Ispagna [*Studi manzoniani*, opere complete di F. d'O., tomo VI]. Caserta, C. Ed. Moderna.

Raymond (W. O.). Browning's first mention of the documentary sources of *The Ring und the Book* [une relation du procès F. Guidi] (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Faggi (A.). Dante Gabriele Rossetti (*Marzocco*, 27 mai).

Gargàno (G. S.). Longfellow e l'Italia (*Marzocco*, 23 septembre).

Pompeati (A.). Venezia nelle pagine di H. de Régnier (*Marzocco*, 14 juin).

Moreau (P.). Notes sur Ferdinand Brunetière et l'Italie (*Rassegna di studi francesi*, juillet-octobre).

Navarra (T.). G. Faure e le sue « Ore d'Italia » (*Rassegna di studi francesi*, novembre-décembre).

Sobre la influencia italiana en nuestra cultura [enquête] (*Nosotros*, Buenos-Ayres, nos 189-216 et 69-80).

Cecchi (Em.). Italiani tradotti in francese (*Fiera Letteraria*, 10 juin).

D[ontcher] (N.). La mutualité littéraire, Italie et Bulgarie (*La Bulgarie*, 29 novembre).

Virgilii (F.). L'espansione della cultura italiana (*Nuova Antologia*, 1er décembre).

[An.]. Cultura italiana in Finlandia (*Nuova Antologia*, 16 septembre).

Influences espagnoles.

Lopez Barrera (J.). Libros raros y curiosos. Literatura francesa hispanofoba en los siglos XVI y XVII (*Boletin de la Bibl. Menendez Pelayo*, 1927, IX, 137-143 [suite et fin]).

Croce (B.). Spanish Culture in Italy in the seventeenth Century (*Hispania*, 1927, X) [cf. *La Critica* du 20 novembre 1926].

[Id.]. Virgilio Malvezzi e i suoi pensieri politici e morali [influence de B. Gracián] (*Atti della R. Accad. di Scienze morali e politiche... di Napoli*, LII, 1).

Flaccomio (R.). La fortuna del Don Quijote in Italia nei secoli xvii e xviii e il *Don Chisciotte* di G. Meli. Palermo, Santi Andó e Figli.

Lussky (A. E.). Cervantes and Tieck's idealism (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, décembre).

D'Ovidio (F.). Manzoni e Cervantes [dans : *Studi manzoniani.* opere complete di F. d'O., tomo VI]. Caserta, Casa Ed. Moderna.

Hatzfeld (H.). Don Quijote und Madame Bovary (*Investigación y Progresso*. Madrid, 1927, III).

Del Rio (A.). Quijotismo y Cervantismo : El devenir de un símbolo (*Revista de Estudios hispanicos*, juillet-septembre).

Van Dam (A.). Étude préliminaire à l'édition de *El Castigo sin Venganza*, de Lope de Vega, IV : Traducciones y imitaciones. Groningue, P. Noordhoff.

Sarrailh (J.). Le voyage en Espagne d'Al. Dumas père (*Bulletin hispanique*, octobre-décembre).

Place (E. B.). Spanish sources of the « Diabolism » of Barbey d'Aurévilly (*Romanic Review*, octobre).

Avezou (R.). Une lettre de M. F. G. Eichoff à Villemain [excursion de Biarritz à Madrid] (*Bulletin hispanique*, 1927, XXXIX).

Pitollet (C.). A propos de Blasco Ibañez (*Bulletin hispanique*, juillet-septembre).

Acosta (J. M. de). La literatura brasileira y el movimiento hispanofilo en el Brasil (*Revista de las Españas*. Madrid, 1927, II).

Sardinha (A.). O Bresil e o hispanismo (*Nação Portuguesa*. Lisbonne, 1927, série IV; II, 7-19 et 173-185).

Artigas (M.). Aspecto del hispanismo en la Alemania actual. Madrid, Blass, 1927 [pièce].

Chabás (J.). La lengua y la cultura de España en Italia (*Revista de las Españas*. Madrid, 1927, II).

Influences françaises.

Cochin (H.). Ce que disaient d'eux-mêmes les Français au xiv^e^ siècle [d'après les Italiens] (dans : *En souvenir d'Henry Cochin.* Paris, Champion).

Ritchie (R. L. G.). Early instances of French loan-words in Scots and English (*Engl. Stud.*, LXIII, 1).

Zeitlin (J.). The development of Bacon's *Essays* — with special reference to the question of Montaigne's influence upon them (*Journ. of Engl. and Germ. Philology*, octobre).

Boegner (M.). Alexandre Vinet et Pascal (*Entretien des « Amis de Pascal »*, novembre).

Maury (L.). Nos classiques en Scandinavie [dans : *L'Imagination scandinave.* Paris, Perrin].

Rouline (P. I.). Traducteurs russes de Molière au xvii^e^ siècle [en russe] (*Izvestia* de l'Académie S. S. R. de langue et littérature russes. Leningrad, I, 1).

Jemolo (A. C.). Il giansenismo in Italia prima della Rivoluzione. Bari, Laterza.

Fermi (E.). Settecento parmense [à propos du livre de H. Bedarida] (*I libri del giorno*, décembre).

C[roce] (B.). La Trilogia d'*Adelaide di Comingio* e il signor Gualzetti (*Cultura*, 20 septembre).

Elovson (H.). Raynal og Sverige (*Samlaren*, 1928).

Nava (M. L.). P. A. Bernardoni e il melodramma [imitation des formes françaises] (*Atti e Memorie della Dep. di Storia patria per le Provincie modenesi*, serie V, fasc. 5).

Filippini (E.). Le redazioni del Sermone foscoliano contro Napoleone (*Giornale storico*, octobre-décembre).

Sourine (N.). Tyntcher et Lamartine [en russe] (*Ann. de l'Institut de l'Histoire des Arts*, fasc. III. Leningrad, 1927).

Zader (G.). L'Abate Lamennais e la fortuna delle sue opere in Italia. Parte II. Brescia, Scuola tip. Istituto Figli di Maria.

Groi (S.). La critica della letteratura francese di Vincenzo Gioberti (*Rassegna di Studi francesi*, novembre-décembre).

Weil (F.). Victor Hugo et Richard Wagner, leurs conceptions dramatiques. Zofingue, Fragier.

[Divers]. Centenario de Julio Verne [I. *Discurso del Sr. Constan-*

cio Alver. — II. *O centenario de Julio Verne.* Id. — III. *Julio Verne.* Affonso Celso] (*Revista da Academia brasileira de letras*, avril).

[DIVERS]. Julio Verne : [I. *O centenario de Julio Verne.* Medeiros e Albuquerque. — II. *Turismo interplanetario.* Affonso Celso. — III. *Julio Verne.* João Ribeira] (*Idem*, mai).

FUEUZALIDA GRANDON (A.). Giulio Verne. Su centenario (*La Informacion.* Santiago du Chili, XIII).

MARIN DEL CAMPO (R.). En el centenario de Taine. Madrid, V. Suarez.

[AN.]. Centenari de Taine (*La Revista*, janvier-juin).

MAURRAS (Ch.). L'Anglais qui a connu la France [Bodley]. Paris, « Cahiers de Paris ».

DOTTIN (P.). Un mallarméen d'outre-Manche, Arthur Ellis (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*, novembre).

FRIERSON (W. C.). Realism in the eighteen-nineties and the Maupassant school in England (*French Quart.*, mars).

MARKOVITCH (M. J.). Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï. Paris, Champion.

SALOMON (Ch.). Une source de Tolstoï : *le Père Martin* [récit édifiant de R. Sailliens] (*Monde slave*, août).

SAINT-PAUL (A.). Stefan George et le symbolisme français (*Rev. d'Allemagne*, novembre-décembre).

B. (H.). Marcel Proust et Ramon Fernandez (*Bulletin Marcel Proust*, 30 novembre).

EMIÉ (L.). Marcel Proust vu par un Allemand (*Ibid.*).

KUKI (S.). Bergson au Japon (*Nouvelles littéraires*, 15 décembre).

FOURNIER (C.). La culture française en Uruguay (*Revue de l'Alliance française*, juillet).

ROCHEBLAVE (S.). La culture française en Hongrie [quelques indices actuels] (*Revue de l'Alliance française*, octobre).

FÁBÍAN (J.). Les études françaises à l'Université de Budapest (*Revue des Études hongroises*, janvier-mars).

Influences anglaises.

FAGGI (A.). Il Foscolo e l'Amleto (*Marzocco*, 10 juin).

[ID.]. Tolstoï e Shakespeare (*Marzocco*, 9 septembre).

C[ROCE] (B.). Un viaggiatore in Italia nel settecento, apostolo dello Shakespeare [Sherlock] (*Critica*, 20 novembre).

Ibershoff (C. H.). Bodmer and Milton once more (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, décembre).

Sbhulze (H. G.). Miltons *Verlorenes Paradies* in deutschem Gewand. Diss. Bonn.

Offor (R.). A collection of books in the Library of the University of Leeds printed before the beginning of the xix century containing : *a)* Translations from English into French; *b)* Books written in French on Great Britain and on British Affairs [détails et statistique au sujet de cette importante collection] (*Proc. of the Leeds philos. Society, Literary and Historical Section*, I, vi).

Pienaar (W. J. B.). English influences in Dutch literature and Justus van Effen as intermediary. Cambridge University Press.

Teeten (L. M.). Albrecht von Haller and S. Clarke (*Journ. of Engl. and Germ. Philology*, octobre).

Havens (G. R.). Voltaire's marginal comments upon Pope's *Essay on Man* (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Ferrando (G.). L'autore del « Vicario di Wakefield ». Nel secondo centenario della nascita (*Marzocco*, 16 décembre).

Sorani (A.). Il centenario dello « Spectator » (*Marzocco*, 11 nov.)

Adams (N. B.). A note on Garcia Gutierrez and Ossian (*Philol. Quart.*, octobre).

Neri (F.). [Compte-rendu critique des récents travaux sur l'abbé Prévost et l'Angleterre; discute, entre autres, l'article de R. Elissa Rhaïs sur le sujet (*La Cultura*, 1er juin).

Rovillain (E.). L. S. Mercier et l'*Elegy* de Gray (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Momigliano (A.). La poesia dei *Sepolcri* [de Foscolo] (*Rivista d'Italia*, 15 mai).

Yvon (P.). Barbey d'Aurévilly et Horace [Walpole] « honnête homme » (*Supplément du Figaro*, 1er décembre).

Dempsey (M.). A contribution to the sources of the *Génie du christianisme*. Paris, Champion.

Popma (T.). Byron en het Byronisme in de Nederlandsche Letterkunde [thèse]. Amsterdam, Paris.

D'Ovidio (F.). Manzoni e Walter Scott [*Studi Manzoniani*, opere complete di F. d'O., t. VI]. Caserta, C. Ed. moderna.

Ferretti (L.). Carducci e la letteratura inglese. Milano, S. tip. ital. Grandi, 1927.

Richter (H.). Gandhi und Shelley, zwei Idealisten der Revolution [simple comparaison] (*Archiv*, CLIV, 3-4).

Hsin-Hai (Chang). Chinese estimation of Hardy's poetry (*Hibbert Journal*, octobre).

Influences helvétiques.

Perrochon (H.). Voltaire et Leurs Excellences de Berne (*Nouv. Semaine artistique et littéraire* [de Neuchâtel], 13 octobre).

François (A.). Jean-Jacques et Leurs Excellences. Lausanne, Spes.

Cook (T. I.). The influence of the Protestant atmosphere of Geneva on the character and writings of Rousseau (*Economica*, juin).

Schinz (A.). La pensée religieuse de J.-J. Rousseau et ses récents interprètes (*Smith College Studies in mod. Lang.*, X, 1, octobre).

Cucchetti (G.). Il rifugio di M^me^ de Staël [Coppet] (*Rivista d'Italia*, 15 février).

Maury (L.). Strindberg et la Suisse [et le livre qu'il y aurait à écrire sur ce sujet] (dans : *L'Imagination scandinave*). Paris, Perrin.

[Id.]. Amiel en Suède (*Ibid.*).

Korrodi (Ed.). Geisteserbe der Schweiz (*N. Schweizer Rundschau*, décembre).

Influences néerlandaises.

Barnown (A.). The Dutch political system [et la difficulté de le faire comprendre aux États-Unis] (*Gazette de Hollande*, 21 déc.).

Influences allemandes.

Cochin (H.). Ce que les Italiens pensaient des Allemands au xiv^e^ siècle (dans : *En souvenir d'Henry Cochin*. Paris, Champion).

Staehelin (E.). Œcolampad und Butzer in französischer Uebersetzung (*Zs. für Kirchengesch.*, XLVII, p. 157-163).

Harrold (Ch. F.). Carlyle's interpretation of Kant (*Philol. Quart.*, octobre).

Mc Kikop (A. D.). The first English translator of *Werther* — a correction [simple hommage rendu à la priorité de M. Speck pour ce détail de *Goethe en Angleterre*] (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Fubini (M.). Ugo Foscolo [le premier chapitre traite des *Ultime lettere* et de *Werther*]. Torino, Fratelli Ribet.

Schneider (F.). Goethe, Heine und Emilio Castelar (*Philol. Quart.*, octobre).

Cooper (W. A.). Translating Goethe's *Poems* (*Journ. of Engl. and Germ. Philol.*, octobre).

Wismer (E.). Der Einfluss des deutschen Romantikers Zacharias Werner in Frankreich (Die Beziehungen des Dichters zu M^me^ Staël) [thèse Neuchâtel]. Affoltern, J. Weiss.

Carré (J.-M.). L'Allemagne vue par les écrivains français du xix^e^ siècle. I (*Rev. rhénane*, novembre-décembre).

Baillot (A.). Bergson et Schopenhauer (*Merc. de France*, 15 déc.).

Schill (E.). Les traductions françaises de l'*Intermezzo* de H. Heine. Thèse de l'Univ. de Paris, Rieder, 1928.

Rosca (D. D.). L'influence de Hegel sur Taine théoricien de la connaissance et de l'art. Thèse. Paris, Gamber.

Brancour (R.). Le centenaire de Schubert [et quelques poésies] *Correspondant*, 10 novembre).

Prod'homme (J. G.). Les œuvres de Schubert en France [et aussi es adaptateurs de ses lieds] (*Merc. de France*, 15 novembre).

Wolff (M.). La genèse des *Burgraves* et *le Rhin* de V. Hugo (*Figaro*, 11 août).

Prinzhorn (H.). Nietzsche und das XX^te^ Jahrhundert. Heidelberg, Nikampmann.

Del Re (R.). L'influenza del Nietzsche e dell' ellenismo nietzschiano [dans : *L'ellenismo nell' opera artistica di G. D'Annunzio*]. Bologna, Capelli.

Wolfskehl (K.). L'importance européenne de Stefan George (*Rev. d'Allemagne*, novembre-décembre).

[An.]. French Views of Germany [divers auteurs français sur l'Allemagne, surtout économique] (*Times literary Suppl.*, 8 novembre).

Influences scandinaves.

Maury (L.). L'imagination scandinave [dans : *L'Imagination scandinave*]. Paris, Perrin.

C[roce] (B.). Il *Correggio* di Œhlenschläger e Olinta dal Borgo (*Critica*, 20 mai).

Ferlov (K.). De Kierkegaard à Bergson (*Nouvelles litt.*, 15 déc.).

Ellehange (M.). Ibsens Indflydelse paa de moderne tysk-ostrigske Dramatiker (*Tilskueren*, août).

Eklund (T.). *Lettres de Stockholm* par Aug. Strindberg [en 1886,

dans la *Revue universelle;* reproduction pleine de coquilles évidentes] (*Samlaren*, IX).

Maury (L.). Le Nord dans la littérature française [dans : *L'Imagination scandinave*]. Paris, Perrin.

Afzelius (N.). En tysk Selma Lagerlöf-monografi [Berendsohn] (*Sv. Tidskrift*, XVIII, 2).

[Divers]. O Centenario de Ibsen [I. Os conceitos philolophicos de Ibsen, Roquette Pinto. — II. Ibsen, Affonso Celso. — III. O Centenario de Ibsen, Xavier Marques] (*Revista da Academia brasileira de Letras*, Agosto).

Influences slaves.

Lednicki (V.). Pouchkine et la Pologne [avec des indications utiles sur les tendances polonophiles de l'Occident après 1830]. Paris, Leroux.

V[anderem] (F.). La traduction française de *Guerre et Paix*, [3 vol., en 1879] (*Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, 1er novembre).

Markovitch (M. J.). Tolstoï et Gandhi. Paris, Champion.

[An.]. Le centenaire de Tolstoï (*Chronique des lettres françaises*, novembre-décembre).

Nel centenario Tolstojano : I. L'unità spirituale di Leone Tolstoj, Ettore Lo Gatto. — II. La vita a Iasnaia Poliana, Arturo Lancelotti (*Nuova Antologia*, 1er septembre).

Parodi (M.). I cento anni di L. Tolstoï (*I libri del giorno*, sept.).

[An.]. Chesterton en Pologne; son emploi du temps, ses discours (*Pologne littéraire*, 15 octobre).

Wedkiewicz (St.). Z motywów polskich w publicystyce francuskiej. Krakow. Nakladem Krakowskiej Spólki Wydawniczej.

[Id.]. Fernand Baldensperger o Slowianach i Polsce (*Przeglad Wspolczesny*, octobre).

Bab (J.). Die Russen und wir (*Befreiungsschlacht*, Stuttgart).

Influences hongroises.

Poirier (J.). Une source hongroise de l'Université de France? [sur l'analogie entre la *Ratio educationis* de 1777 et la loi de 1806] (*Revue des Études hongroises*, avril-septembre).

Kastner (J.). Traductions oubliées d'Amiel [Petöfi] (*Revue des Études hongroises*, avril-septembre).

Influences américaines.

[An.]. The red man in life and literature (*Times literary Supplement*, 6 décembre).

Messac (R.). Fenimore Cooper et son influence en France [*addenda* au livre de miss Gibb] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, décembre).

Baldensperger (F.). Introduction [en anglais] à : G. Clemenceau. *American Reconstruction, 1865-1870*. New York, Mac Veagh.

Mower (E. E.). L'Europe s'américanise (*Bibl. univ. et Rev. de Genève*, février et mars).

Bauër (G.). Si l'Amérique nous influence [à propos de l'article ci-dessus] (appendice I aux *Transformations du Romantisme; 2e Cahier de la Quinzaine* de la XIXe série).

Hamsun (K.). Américanisme et progrès (*Nouvelles littéraires*, 22 décembre).

Pozner (V.). American literature in Russia (*The Bulletin* [American Women's Club of Paris], janvier).

Influences orientales.

Schaeder (H. H.). Der Orient und das griechische Erbe (*N. Schw. Rundschau*, novembre).

Asin Palacios (M.). Dante y el Islam, vol. I, serie B. Madrid, éd. Voluntad, 1927.

Gabrieli (F.). *Una Divina Commedia musulmana, l'Epistola del perdono* [ressemblances purement formelles, non par rapports démontrés] (*Bilychnis*, XVII, 2).

Beyersdorff (W.). Studien zu Ph. von Zesens biblischen Romanen *Assenat* und *Simson* (*Form und Geist*, X). Leipzig, Eichblatt.

Risbjer (E.). Kung Brahmadatta av Kasi och unge Dighavu-Kung Ring och Frithjof [influence d'une légende hindoue sur la légende utilisée par Tegnér] (*Samlaren*).

Peixoto (A.). O Haikai japonez, ou Epigramma lyrico (*Rev. da Ac. brasileira de letras*, mars).

Grasset (M.). La civilisation chinoise (*Annales de l'Université de Paris*, novembre-décembre : Les études orientales à Paris).

Rolland (R.). L'Inde en marche. Introduction à une étude sur la mystique et l'action de l'Inde vivante (*Europe*, 15 décembre).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Margaret A. CLARKE. **Heine et la monarchie de Juillet.** *Étude critique sur les « Französische Zustände », suivie d'une étude sur le saint-simonisme chez Heine.* Paris, éditions Rieder, 1927. In-8°, 274 pages.

La thèse que miss Clarke a consacrée aux chroniques adressées par Heine à la *Gazette d'Augsbourg* entre décembre 1831 et juin 1832 est la plus riche et la plus originale des récentes contributions à l'étude de l'écrivain. Journaux et revues, relations et mémoires, correspondances privées et rapports diplomatiques, la patiente érudition de l'auteur a su ne négliger aucun document essentiel. Il n'est guère de passage du texte que ne vienne éclairer d'ingénieux rapprochements avec la presse contemporaine ; des sources imprévues se révèlent, de tenaces préjugés s'effondrent. Ces rares mérites sont pourtant compromis par quelques erreurs de méthode sur lesquelles l'importance même de l'ouvrage nous invite à insister.

« Distinguer entre ce qui est sincère dans la pensée de Heine et ce qui est stratagème de journaliste ; écarter ses innombrables déclarations étrangères à sa pensée intime et nous permettre ainsi d'entrevoir ses véritables opinions... » Après avoir dans l'*Introduction* assigné ce but à son effort, miss Clarke aborde directement l'analyse des *Französische Zustände.* En quête d'une idée maîtresse, d'articulations logiques et de déductions nécessaires, elle ne découvre que réticences, équivoques et contradictions. Heine qui, pour son premier article, aiguise en pointes meurtrières les arguments les plus injurieux de l'opposition extrémiste, se mue dans les deux chroniques suivantes en « serviteur zélé de la cause ministérielle ». Ailleurs, il évite d'exposer les revendications du parti de la Propagande, non sans attaquer avec violence l'alliance anglaise. A un cinquième article, d'une âpreté inouïe, succèdent des paroles d'apaisement et une « réconciliation avec Louis-Philippe ». Périer, hier encore traîné dans la boue, reçoit un tardif hommage. L'exaltation de la souveraineté du peuple fait soudainement place à l'apologie d'un autocratisme bienfaisant. Avec une minutie un peu tracas-

sière, miss Clarke relève et souligne ces inconséquences et ces palinodies au cours des onze chapitres de son livre. A l'en croire, Heine dit *blanc*, dit *noir*, se dédit et se contredit, sans souci de la logique, sans même l'ombre d'un motif, gratuitement. Heine n'est pas sincère et nous ignorons au profit de qui il ment. Alors éclate le coup de théâtre de la Conclusion. Une série de faits qu'avait ignorés l'instruction viennent brusquement appuyer les attendus du jugement. Des complaisances suspectes pour l'Autriche sont mises en lumière. Un grave soupçon est formulé : Heine n'avait-il pas vendu sa plume à Metternich?

La méthode est tentante : prendre l'œuvre la plus lourde de contingences et la juger dans l'absolu ; aborder les hâtifs feuilletons d'un journaliste qui est un réfugié inquiet et un artiste fantasque, avec des exigences qui conviendraient à peine aux syllogismes du plus abstrait et du plus indépendant des théoriciens d'Utopie ; ignorer ses plus formelles réserves, ses protestations anticipées : — « je devais, répète-t-il, écrire sous le masque ; je manquais de recul, d'expérience politique ; mille limitations m'étaient imposées, il a fallu me faire le jésuite de la Liberté » ; — redécouvrir dans une conclusion triomphante des faits arbitrairement négligés jusqu'alors et insinuer de surcroît une fragile et inutile hypothèse.

Que Heine ait dû, en 1832, faire à l'Autriche de larges concessions personne ne le contestera et lui-même l'a indirectement avoué. Rien, au contraire, ne permet d'affirmer qu'il ait reçu le moindre subside de Metternich ou de ses ambassadeurs à Stuttgart ou Francfort, et les arguments avancés par miss Clarke nous semblent créer une présomption exactement opposée.

Une seule allégation demeure d'autant plus troublante qu'elle est plus vague. Vers 1864, la veuve du poète engagea, à l'instigation de Friedland, des négociations avec le prince de Metternich, ambassadeur à Paris, en vue de l'achat par la Burg d'une série de papiers provenant de la succession de son mari. Le fils du Grand Chancelier fit prendre et expédier à Vienne les documents. Une commission d'experts statuerait sur l'indemnité à allouer. Nous ignorons quelle fut l'issue des pourparlers, mais rien ne permet d'affirmer que, comme l'admet miss Clarke, ce *Nachlass* concernait les *Französische Zustände* ou *Lutezia*. Bien plus, il n'est pas invraisemblable d'imaginer que, l'Autriche ayant finalement renoncé à l'acquisition, c'est le même dossier que l'entreprenant Friedland offrit trois ans plus tard, contre la somme de trente mille francs, à notre ambassadeur à Vienne, qui l'écarta. Il s'agirait dans ce cas d'un libelle malveillant intitulé *Napoléon III*, de soixante-sept poèmes

contre le roi de Prusse et d'une correspondance avec Thiers, Guizot, Mignet, la princesse Belgiojoso, Michelet et Michel Chevalier. Ces manuscrits, qui présenteraient un intérêt capital pour le biographe actuel, parurent bien anodins aux gouvernements d'alors. Ils n'avaient pas pour objet les chroniques à la *Gazette d'Augsbourg*. Admettons maintenant qu'il y ait eu effectivement deux séries de documents et que, comme autorise à le penser le ton de la lettre de Mathilde Heine à Friedland, datée du 19 juin 1865, l'Autriche ait acquis en 1864 les pièces qu'on lui soumettait. Tout porte à supposer qu'ici encore étaient en question des pamphlets et des poèmes politiques plutôt que des preuves tangibles de la vénalité de Heine, preuves que les agents de l'Autriche ne multipliaient ordinairement pas, que le gouvernement de Vienne n'aurait eu cure de laisser divulguer à cette date et dont aussi bien la noirceur de *Calmonius* et la naïveté de Mathilde ne suffisaient pas à rendre vraisemblable la publication par les héritiers du disparu. Si l'on persiste, bien gratuitement, à penser que ce sont les traces d'anciennes manœuvres de corruption que Vienne voulut faire disparaître, pourquoi ne pas songer aux sollicitations dont Heine avait été l'objet de la part de Metternich entre 1832 et 1836? Au témoignage de Karpeles, qui se réfère à une tradition orale précise et digne de foi, Varnhagen von Ense, puis le prince de Pückler-Muskau auraient à plusieurs reprises transmis à l'écrivain les propositions du Chancelier. Croyant faire assez de l'annuler politiquement, il lui offrait non de vendre sa plume, mais de venir jouir à Vienne du titre, des honneurs et de la pension de Hofrat, sans aucune charge correspondante. On n'agit guère ainsi à l'égard d'un homme qui, la veille encore, était votre docile salarié. De fait, la correspondance entre Metternich et Apponyi nous révèle qu'au début de 1834, le Chancelier mentionne le poète, à côté de Börne, comme un agitateur dangereux et qu'il importe de surveiller. En décembre 1833, un rapport confidentiel de Rumpf est venu attirer son attention sur le rôle des deux écrivains dans la formation du *Deutscher Volksverein* de Paris. Or, la constitution de ce comité, si redouté de la Burg et dont Apponyi obtiendra à grand'peine la dissolution au printemps de 1834, remontait à février 1832, date à laquelle Heine collaborait encore à la *Gazette d'Augsbourg*. L'Autriche, nous assure-t-on, laissait à ses agents secrets une surprenante liberté d'action. Encore ne les armait-elle pas pour trembler ensuite dans la crainte de leurs coups !

Pour avoir voulu trop prouver, miss Clarke a compromis l'efficacité de sa démonstration. A quoi bon une hypothèse hasardeuse quand, pour peu qu'on les utilise toutes et à leur place, les données

positives suffisent à résoudre ces inquiétantes contradictions qui déconcertent le lecteur des *Französische Zustände?* Si, au lieu d'être négligées ou rejetées en conclusion, les influences multiples qui s'exercèrent sur l'écrivain avaient été indiquées à leur ordre logique, l'analyse des articles eût gagné en rigueur et en précision et l'insinuation finale eût pu être économisée.

La principale « restriction » à laquelle dut se soumettre la pensée de Heine venait bien de l'Autriche, mais très indirectement. Lorsque Cotta, inquiet de la concurrence de la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, se fut décidé, pour rehausser le prestige de la vieille *Allgemeine*, à faire appel à la collaboration du fameux auteur des *Reisebilder*, il chargea Kolb de porter ses propositions à Paris et d'instruire Heine du ton à adopter et des limites à observer. Or, plus que les rigueurs de la censure bavaroise, le prudent directeur redoutait alors l'interdiction pure et simple de sa feuille sur tout le territoire autrichien. En dépit de précautions infinies, une menace constante planait sur la *Gazette* : les visites et les placets à Metternich, les bassesses devant Pilat et Gentz n'avaient pas suffi à conjurer le danger. Ménager l'Autriche fut sans doute le chapitre essentiel que Kolb détailla à son nouveau collègue. Le tribun, l'auteur de la *Préface* à la *Lettre de Kahldorf*, ne pouvait pourtant répudier brusquement son passé. A défaut de convictions, la simple prudence, la crainte de ces réfugiés allemands agités et fanatiques qui l'entouraient, avec lesquels il n'avait pas rompu encore, lui interdisaient de passer à l'ennemi. Mais était-il question de passer à l'ennemi? Démocrates et légitimistes ne parlent-ils pas la même langue, ne sont-ils pas unis dans une commune haine du juste milieu? A la faveur de cette équivoque, Heine pourra exprimer sa désillusion réelle et cribler de traits le régime hybride de quasi-légitimité sans risquer d'attirer sur la *Gazette* les foudres de Metternich. S'il dépasse la mesure, s'il s'égare dans des polémiques personnelles, Cotta saura intervenir. A la fin de 1831, une mordante riposte à des attaques de Meyer et Wurm est écartée par la rédaction. La collaboration ne se poursuit régulièrement qu'après les articles des 13-14 décembre 1831, qu'Elster est en droit de bannir de son édition, puisqu'ils ne sont vraisemblablement pas de la plume de l'écrivain, mais auxquels l'étude de miss Clarke eût dû restituer leur rang, puisque le journaliste y avoue formellement l'expression de sa pensée, « traduite seulement dans la langue de l'*Allgemeine Zeitung* ».

De ces données se déduisent avec une rigueur surprenante la série des démarches en apparence si contradictoires de l'auteur. Son attitude dans le premier grand article recueilli est purement

négative. Il puise à pleines mains dans les journaux d'opposition, d'opposition légitimiste autant et plus que républicaine. Il élague, condense, habille les lieux communs de sa prose alerte et méchante, dresse un portrait féroce du roi des boutiquiers et de ses conseillers.

C'était, comme le prouva l'événement, jouer sans assez de prudence un jeu dangereux. Les uns s'y trompèrent, les autres firent semblant de s'y tromper. Le *Temps* crut à un carliste ; il s'indigna de constater que la censure d'outre-Rhin, si rigoureuse dès qu'il s'agissait d'un souverain étranger, tolérait tout contre un roi citoyen. Mieux renseignés, les radicaux allemands n'en affectèrent pas moins de commettre la même méprise que l'organe de la gauche dynastique. Le fils du libraire Frank fit publier dans la républicaine *Tribune* une traduction « tronquée, déformée et faussée », avec quelques mots d'introduction qui présentaient l'article comme « directement inspiré par l'Autriche ». Par son démenti, Heine devrait se ranger publiquement dans les rangs jacobins, ou il lui faudrait abdiquer son rôle de tribun. La réponse au *Temps* n'embarrasse pas l'écrivain. Dès le début du second article, il prend ironiquement bonne note de l'avis reçu et consent à renoncer à tout langage hostile au roi bourgeois, pour peu que celui-ci ne s'obstine pas à jouer au monarque absolu. Il évite ainsi de passer plus longtemps pour légitimiste, mais n'ira pas jusqu'à la profession de foi jacobine qu'escomptaient les radicaux. Si « par habileté » il ne veut pas se déclarer franchement contre eux, leur attitude aura du moins pour résultat, écrit-il à Cotta, de le « rendre encore plus modéré ». En fait, dès ce deuxième article il se désolidarise complètement des républicains et dénonce leur paradoxale alliance avec les carlistes. Or, est-il possible de garder le milieu entre le Juste-Milieu et les extrêmes, interroge miss Clarke, à qui cette position semble intenable? C'est oublier l'existence du parti du Mouvement. De ce que Heine se refuse à prendre place dans les rangs républicains, on n'est pas fondé à dénoncer « son zèle à servir la cause ministérielle ». Un nom définit son attitude : La Fayette ; La Fayette, dont il prolonge l'éloge pendant des pages et en qui Börne aussi se plaisait à voir « le seul beau caractère du temps ».

Heine ne risque, il est vrai, que de timides allusions à la politique d'intervention soutenue si énergiquement par le « Napoléon de la paix ». Pourtant l'article IV attaque avec une extrême violence la politique anglaise de Casimir Périer. Sur ces contradictions, miss Clarke raffine et subtilise, invoque la critique perfide de Börne, mais néglige de remarquer que, même si l'auteur partage toutes les vues de La Fayette, il ne saurait développer dans la *Gazette* des arguments belliqueux visant l'Autriche et la Russie. Par contre, en

reprenant, après toute l'opposition française, le procès de la politique de concessions à l'Angleterre, il complaît à Metternich qu'inquiète l'entente entre Paris et Londres.

Au fond, l'attitude de l'écrivain est parfaitement conséquente. Il attaque le gouvernement de Louis-Philippe des rangs de la gauche extrême, mais non républicaine, et ménage l'Autriche. Lorsque, au plus fort de l'épidémie de choléra, l'existence même de la monarchie de Juillet semble compromise, ses sarcasmes redoublent contre « le marais qui s'étend au milieu ». Les expéditions de Belgique, d'Ancône et de Lisbonne sont tournées en dérision : la France sacrifie l'honneur national au mirage d'une alliance anglaise ; à l'intérieur, on massacre de paisibles habitants, Louis-Philippe tend vers l'absolutisme et se révèle fils soumis de l'Église. Avec plus de force et d'esprit, Heine reprend d'ailleurs simplement les thèmes ordinaires des correspondants parisiens de l'*Allgemeine Zeitung*. Miss Clarke a elle-même établi qu'il se conforme scrupuleusement à la tradition politique du journal. Rien dans tout ceci ne permet de conclure à une action directe de la Cour d'Autriche sur sa plume.

Le septième article est marqué par un brusque changement de ton. Casimir Périer, que les précédentes chroniques vilipendaient impitoyablement, fait soudain figure de grand homme ; aux sévérités passées succède une relative indulgence pour le roi bourgeois ; les intentions pacifiques des puissances étrangères sont proclamées. La palinodie est incontestable. Heine lui-même a senti le besoin de s'en expliquer. « Mon opinion, écrit-il dans la *Remarque préliminaire* aux *Tagesberichte*, n'a jamais changé sur le détestable système où Louis-Philippe s'enlise comme dans un marais, mais, au sujet de sa personne, je ne me suis pas toujours exprimé sur le même ton. Au début, je lui étais fort hostile, parce que je le tenais pour un aristocrate ; plus tard, m'étant persuadé de la sincérité de ses sentiments bourgeois, j'ai parlé de lui en termes beaucoup meilleurs. » Où chercher la cause de ce revirement? Est-elle, comme il l'insinue, dans la détente politique qui a suivi l'épidémie de choléra, ou, comme préfère le penser miss Clarke, dans la tentative de gouvernement personnel du roi qui acculerait Heine au choix entre le Juste-Milieu et la République? Peut-être. Mais pourquoi ne pas faire avant tout état de l'explication vraiment neuve et décisive que miss Clarke a ensevelie dans sa Conclusion, sans en souligner l'intérêt. Entre le sixième et le septième article un fait nouveau est intervenu : Gentz a écrit à Cotta.

De cette lettre de Gentz, Strodtmann avait proposé une interprétation, constamment reproduite depuis, sans la moindre critique, par les biographes les plus consciencieux du poète. Metternich,

inquiet et mécontent du ton des chroniques de Heine, aurait reculé cependant devant une interdiction brutale de la *Gazette* et aurait chargé Gentz d'adresser à Cotta une lettre personnelle par laquelle il le rendrait amicalement attentif aux dangers d'une telle propagande. A la suite de cet avertissement, le prudent directeur aurait prié l'écrivain d'interrompre sa collaboration. Une difficulté que miss Clarke a eu le mérite d'apercevoir la première, au bout d'un demi-siècle, c'est que la démarche de Gentz n'a aucunement mis fin à la collaboration de Heine, qui se prolongera plusieurs mois encore et ne cessera qu'après les Décrets de la Diète. Puis comment ne pas noter les surprenantes considérations développées par l'homme d'État? Il ne pardonne pas à l'*Allgemeine* ses attaques contre le Juste-Milieu et contre la bourgeoisie. « Depuis longtemps, écrit-il en propres termes, on ne veut plus du clergé et de la noblesse ; c'en est fait d'eux : *requiescant in pace.* Mais si des hommes comme Périer et ses partisans : des fonctionnaires, des banquiers, des propriétaires fonciers et des boutiquiers sont dénigrés plus âprement encore que les princes, les comtes et les barons de naguère, qui donc finalement doit gouverner l'État? » Langage au moins étonnant sous la plume d'un confident de Metternich. Il y a plus ; peu de mois auparavant, Gentz était déjà intervenu indirectement auprès de Cotta. Par l'intermédiaire de Pilat, il s'était plaint non seulement des attaques contre Guizot, Thiers et Dupin, mais des plaidoyers en faveur du roi de Hollande et des protestations contre les travaux de la Conférence de Londres que multipliait la *Gazette.* Or, miss Clarke a facilement montré par des citations des *Mémoires* de Metternich et par des emprunts aux correspondances diplomatiques que les doctrines et l'activité du Chancelier n'offrent, comme on pouvait le prévoir, aucun point commun avec les vues développées ici par Gentz. Ce dernier déclare d'ailleurs formellement qu'il parle en son nom propre, sans être mandaté par personne, et précise que les violences contre le roi citoyen ne sauraient déplaire à Vienne ; il va jusqu'à soupçonner à l'origine de la campagne les manœuvres de l'ambassadeur d'Autriche à Stuttgart : E. Münch. Le divorce est, en effet, complet à cette date entre Metternich et celui qui, après avoir été son « bras droit », ne rend plus depuis assez longtemps que des « services de fantaisie », ou même se permet d'agir contre les intentions du maître. Les lettres à Wessenberg complètent ici utilement les indications du *Journal* de la princesse Mélanie. Dans le conflit hollando-belge, Gentz défend contre l'Empereur et Metternich le règlement négocié par Esterhazy et Wessenberg et fait allègrement litière du principe de légitimité. Le déroulement pacifique de la Révolution de 1830, une ancienne sympathie pour la branche

d'Orléans, un réveil de ses jeunes enthousiasmes libéraux et enfin le souci de conjurer une crise européenne fatale à ses hasardeuses spéculations financières l'ont conquis à la monarchie de Juillet. Dès 1831, il écrit à Rotschild son regret de ne trouver dans la foule des feuilles politiques qui se publient à Paris aucun journal vraiment ministériel ; la même année, il se déclare contre les Russes pour les Polonais et mérite de Lori Fuchs et de l'entourage du Chancelier le surnom de « révolutionnaire ». Ce n'est donc pas sur l'ordre, mais à l'insu de Metternich qu'a été écrite la lettre à Cotta.

Or, Cotta, dupe probablement de l'ancien prestige de Gentz et mal renseigné sur sa position actuelle, a tenu compte de cette lettre. Une longue réponse tente d'excuser « l'engagement » de Heine, affirme une pleine communauté de vues avec Gentz et manifeste le désir de lui donner satisfaction. Des instructions parviennent vraisemblablement aux collaborateurs de la *Gazette*, au principal incriminé surtout, et docilement Heine baisse le ton. Telle est la seule intervention précise et actuellement démontrable qui s'exerça de Vienne sur le poète. Elle jouait dans un sens diamétralement opposé aux tendances constantes de la diplomatie de Metternich. Si Heine avait été le stipendié des ambassades de Stuttgart et de Francfort ou du gouvernement autrichien, ne se serait-il pas laissé moins facilement convaincre? Il semble, au contraire, avoir cru que c'était à Metternich qu'il faisait la concession demandée. N'est-ce pas dans cette illusion que, le 22 mai 1832, il déclare à Varnhagen qu'il est maintenant sur le pied de paix avec tout ce qui existe? Ne donnait-il pas simultanément des gages de bonne volonté et à la Burg et au Comité révolutionnaire allemand de Paris?

Il est permis de juger sévèrement cette duplicité. Aux yeux des plus intransigeants, les difficultés du moment l'excusaient et la conseillaient. « Ruse contre ruse, boue contre boue, écrit Börne vers cette date ; Heine dit que la liberté doit avoir ses Jésuites. Je suis de cet avis moi aussi. » Or, miss Clarke, qui, par une surprenante gageure, s'est interdit de prendre note dans son exposé des influences qui firent dévier la plume du journaliste, se refuse à accorder la moindre bonne foi au tribun. Sa dialectique subtile et impitoyable tente d'établir que, sincère, l'opposition au gouvernement de Louis-Philippe l'eût infailliblement conduit à une formelle adhésion aux doctrines républicaines. Il ne se serait dérobé à cette nécessité que par « des sophismes, des mensonges, d'habiles falsifications de raisonnement » et par sa théorie de la monarchie populaire, « qui n'est en fin de compte qu'un autre faux-fuyant, une autre échappatoire ». L'auteur sait pourtant que la forme du gouvernement a toujours paru secondaire à Heine, que dans le passé ses violences contre la

noblesse et le clergé s'accompagnaient de ménagements pour la monarchie, que sa formation de libéral allemand lui rendait suspecte toute solution républicaine et que sa récente initiation saint-simonienne ne pouvait que confirmer ces anciennes tendances. Mais, selon elle, après la révolte du 5 juin, « il est devenu clair par les événements qu'on ne peut avoir la chose sans la forme, la démocratie sans la république ». Dès lors, Heine s'est trahi en écrivant que « la lutte pour la forme de gouvernement est une lutte vide » et en restant fidèle à un idéal de monarchie populaire condamné par les faits. Cette sévérité oublie que, sur le premier point, Heine se rencontrait avec la pure doctrine de Saint-Simon et sur le second avec nombre de libéraux français aussi hostiles au républicanisme intégral qu'à la politique ministérielle. La Fayette lui-même ne continue-t-il pas à défendre alors, après tant de désillusions, sa « combinaison de trône populaire entouré d'institutions républicaines »? (12 juillet 1832). Le poète sera-t-il seul accusé de mauvaise foi et le voulait-on plus conséquent que le « héros des deux Mondes »?

Car même dans ses écrits politiques Heine demeure avant tout un poète, un artiste. L'oublier, c'est se priver de la meilleure clé pour pénétrer son œuvre. C'est lui être moins indulgent que ses plus sévères ennemis. « Je suis persuadé qu'il a reçu de l'argent », confie Börne à Jeannette Wohl, quand paraissent les *Französische Zustände*; mais le même Börne notera finement ailleurs : « Voulez-vous savoir le secret de ses contradictions? Heine avait quelques mots sonores au bout de sa plume et ne pouvait se résigner à les réserver pour une meilleure occasion... Quand il s'agirait d'un empire, il est incapable de retenir un sourire, une moquerie, un trait d'esprit... Il ne cherche que l'expression la plus belle, la chose à exprimer lui est indifférente... » Et ce qui est vrai de son style est vrai de sa vision des choses : « Il ne convainc pas, même lorsqu'il dit la vérité, car dans la vérité il n'aime que la beauté ». Dans la république, ce que Heine déteste avant tout, c'est la caserne, le brouet spartiate, la médiocrité obligatoire, ce sont les radicaux crasseux et mal odorants des clubs où il a fréquenté. Les rajeunissements des Raspail et des Trélat, leur programme hardi de décentralisation ne suffisent pas à le conquérir ; mais que deux cents ouvriers luttent et meurent en héros au cri de « Vive la République », un enthousiasme le gagne, des larmes lui viennent aux yeux. Au gouvernement de Louis-Philippe, il reproche sa laideur, sa mesquinerie ; de tous ses vœux il appelle un dictateur, un nouveau Bonaparte. Les sympathies autrichiennes affirmées dans la Préface sont non le semi-aveu de ses

complaisances passées, mais l'expression d'une admiration réelle pour une formule politique vénérable et franche. Surtout il est préoccupé d'opposer en un diptyque outrageant l'attitude chevaleresque des absolutistes conséquents de Vienne aux trahisons successives du roi de Prusse et des souverains pseudo-libéraux d'Allemagne. Ces derniers sont les « orgueilleux protecteurs » dont il n'acceptera rien. Il ne saurait, comme le pense miss Clarke, être question de Gentz, mort alors depuis plusieurs mois. D'ailleurs, ne fallait-il pas à tout prix justifier l'Autriche pour mieux accabler la Prusse?

Avec une égale désinvolture, Heine précipitera, au mépris de l'histoire, Chateaubriand dans les bras de Marrast ; son tableau du procès des conspirateurs de février montre le chœur des républicains et des légitimistes groupé derrière les inculpés sous la direction de Fitz-James et de Cavaignac, non qu'il prétende par cette flagrante inexactitude « complaire au gouvernement français », mais parce qu'il a trouvé piquant de rapprocher deux noms qui symbolisent des programmes si inconciliables. Pour la commodité de son exposition, il écourte, supprime et déforme impudemment, attribuant au roi ce qui est le fait des ministres, condensant une polémique jusqu'à la rendre inintelligible, inventant au besoin les détails pittoresques. Car il est allé jusque-là. Il n'a pas hésité à décrire en témoin oculaire des scènes qu'il ne connaissait que par les relations des journaux ou qu'il recréait entièrement à partir de souvenirs anciens. A l'entendre, il était partout : aux Amis du Peuple le soir où la police ferma la salle, aux funérailles de Casimir Périer et de l'abbé Grégoire, aux massacres de Vaugirard pendant le choléra. Miss Clarke a montré par d'adroits recoupements sur quelles naïves supercheries reposent ces prétentions et quelles lourdes inexactitudes, quelles erreurs absolues s'abritent derrière les brillantes images de l'écrivain. Elle a multiplié les rapprochements avec la presse contemporaine et rien n'est plus curieux que de suivre l'artiste dans son labeur de création, que de le voir retourner les arguments avec dextérité, transformer les doctes narrations en parodies burlesques, tirer d'un mot banal une formule meurtrière, renouveler d'antiques métaphores, prendre son bien de toutes mains. Toutefois, il eût été utile de tenter une hiérarchie de ces « sources », de distinguer mieux les emprunts évidents des rencontres fortuites et de faire plus largement appel aux instructives variantes.

Le livre de miss Clarke a consenti à n'être qu'un réquisitoire contre le collaborateur de Cotta. Les matériaux recueillis permettaient plus et mieux. Dans ces rapides chroniques, qui ne sont qu'un de ses plus minces titres de gloire, Heine se retrouve tout

entier. Il convenait, certes, de souligner, avec la discrétion que comportent nos incertitudes, ses faiblesses, ses complaisances, sa duplicité. Mais si l'homme manque de courage et de franchise, si son recueil n'offre ni la simplicité de lignes, ni la netteté de contours des grandes œuvres politiques, le poète sauve le tribun et l'artiste le théoricien. Ne lui demandez pas un système politique précis et rigoureux : il a des sympathies et des aversions, de soudains enthousiasmes, des haines irréfléchies. Ne lui demandez pas une déposition véridique au tribunal de l'histoire : dans les événements, il ne voit que prétexte à éblouissantes images, à savantes cadences, à spirituelles saillies. Est-ce être vraiment équitable qu'expliquer par l'action d'un peu d'or autrichien cette âme riche et tourmentée?

Raymond Schiltz.

Henri Tronchon. **Ernest Renan et l'étranger.** (Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, 2e série, fasc. 4.) Paris, les Belles-Lettres, 1928. In-16 carré, 446 pages.

Ce livre, dont plusieurs revues avaient déjà publié des chapitres, procède d'un cours public que M. Tronchon a fait à l'Université de Strasbourg, en 1923-1924. Depuis, il l'a mis au point, en lui donnant une « forme en partie nouvelle » (p. 9). Le genre premier se sent encore, sinon à des tours de style parlé, du moins à des anecdotes pittoresques, qui égaient et détendent, et surtout à des transitions soignées, qui, d'une leçon (d'un chapitre) à l'autre, préparent et inclinent les esprits [1].

La disposition est claire et pratique, avec une *Note bibliographique* et un *Index* encadrant l'ouvrage. Il est vrai que la Bibliographie comprend seulement les œuvres de Renan. Or, leurs noms et leurs dates sont connus, ou faciles à trouver. Il n'en est pas de même des écrits que M. Tronchon a consultés sur Renan, et l'on regrette qu'il se soit borné à les consigner au bas des pages, le plus souvent, s'il s'agit de volumes, sans leur date, parfois avec un titre incomplet (cf. Caro, p. 32) [2]. Mais il aura craint d'alourdir.

1. Un seul emploi de *notez* et de *voyez*. — Détails amusants sur Ibn batoutah, p. 103; la beuverie au Monte Mario, p. 346; le boulanger de Tréguier, p. 379. — Quant aux fins de chapitre, voir p. 114, 204, 329, et surtout les thèmes avant-coureurs qui annoncent l'Allemagne, p. 152-153.

2. Pour l'Index, qui est si utile, ne vaut-il pas mieux imprimer en caractères différents *Taine* par exemple et *le Talmud?* Les titres pourraient être distingués par des italiques. — Ajoutez : *Psaumes* (*les*), p. 135-136.

La composition est solide et harmonieuse. Un corps de trois chapitres sur l'Allemagne est précédé et suivi de quatre chapitres. Au centre et comme à la cime du tout brille l'étude sur *Herder*, le « *Penseur-roi* ». Peut-être les chapitres VIII et X auraient-ils, eu égard à leurs rapports, pu être rapprochés, mais M. Tronchon a sans doute tenu à finir par le plus intime.

Quant au sujet, il présente le plus haut intérêt. On ne saurait guère, pour examiner la pensée renanienne, se placer à un meilleur point de vue. Non seulement à cause de l'action qu'Israël et l'Allemagne ont exercée sur elle, mais parce qu'elle a trouvé dans la variété du monde les éléments de ses comparaisons. Et son regard découvrait des analogies dans le temps aussi bien que dans l'espace. La curieuse note que M. Tronchon a consacrée au premier point (p. 147) aurait gagné, je crois, à être développée et transposée.

Il n'en a pas moins raison de présenter en Renan, dès son *Introduction*, un « comparatiste déclaré » (p. 19). Oui, Renan a vu l'intérêt des philologies, des mythologies, des religions comparées ; oui, il a, dès 1848, dit le profit qu'un philosophe doit retirer de « l'étude comparée des littératures » (p. 24, 30-31). Ne songea-t-il pas à faire une thèse sur les poésies primitives comparées, ou sur la comparaison de l'ancien génie poétique des Grecs et des Hébreux? — Seulement, quand il se propose un sujet comme celui-ci : Influence de Babylone sur l'Orient, a-t-on le droit de parler encore de « comparatisme »? L'étude des influences, pourvu qu'elles soient étrangères [1], rentre-t-elle dans ce domaine? Je le crains, l'emploi fait présentement du terme par une pléiade de travailleurs à laquelle appartient M. Tronchon n'aura même pas permis à celui-ci d'avoir, en adjugeant ces questions à sa discipline, l'ombre d'un scrupule. — Ceci dit sans le moindre dessein de ranimer une vieille discussion : simplement pour sauver l'honneur avant de succomber à cette implacable phagocytose.

Aussi bien M. Tronchon sait-il distraire notre inquiétude par la diversité du spectacle qu'il nous offre. Grand voyageur, il n'a eu qu'à évoquer ses souvenirs de Londres ou de l'Italie, pour colorer la mention des séjours que Renan y a faits. Il donne presque l'envie d'imiter ce Berthelot dont il parle joliment, quand il montre (p. 336) ce « savant lettré » faisant « sur les pas de Renan la plupart des expéditions dont Renan aura été ravi [2] ». Antiquité gréco-latine,

1. Et l'on sait ce que ce mot veut dire pour un vrai comparatiste. Un sujet le séduit-il, il déplacera les frontières de la France. Dans un livre intitulé : *Renan et l'étranger*, il consacrera trente pages à notre Bretagne. Et le lecteur ne s'en plaint pas!

2. Quelques petits détails seraient à débattre, à propos des déplacements

Orient et Chine, Allemagne et Angleterre, Italie moderne, monde celtique, avec lui nous disposons du temps et de l'espace. Une page du dernier chapitre (p. 396) passe même en revue plusieurs puissances secondaires : Pologne, Hollande (l'éloge de Spinoza a été prononcé non à Amsterdam, p. 142, mais à La Haye), Scandinavie, Suisse (la figure de Ch. Ritter aurait mérité de n'être pas négligée), Hongrie, Espagne. J'y ajouterais la Russie : Renan jeune a partagé les sentiments de ses compatriotes à l'égard de Nicolas Ier, et, dans le même temps où Vigny écrivait *Wanda*, il fulminait contre le tzar une page des *Nouveaux Cahiers* (p. 97-98). Plus tard, il n'a point perdu de vue ce réservoir de barbarie, il a prêté attention au nihilisme, etc. — Sa philosophie politique n'a pas tenu moins de compte des États-Unis. Il avait lu J. de Maistre, il vivait au siècle de Tocqueville et de Prévost-Paradol. Il s'est peut-être, à l'occasion, inspiré d'E. Poe[1]. Or, M. Tronchon n'envisage guère ce pays qu'à propos de Channing ; il note aussi, très justement, l'intérêt que Renan a pris aux phénomènes religieux dont l'Amérique a été le théâtre (p. 317). Il aurait, je crois, valu la peine de pousser l'étude davantage.

Mais ce sont là seulement de petites lacunes, et qu'on aperçoit à peine, dans la richesse d'une synthèse nouvelle dont les deux mérites principaux semblent être l'abondance de la documentation, et la valeur du classement institué entre les influences qui ont agi sur Renan.

M. Tronchon a lu à peu près tout Renan, même l'*Histoire des langues sémitiques ;* il nomme la *Mission de Phénicie*[2]. Il a comparé un passage de l'*Avenir de la science* avec le texte de l'article où ce passage, quarante ans auparavant, avait paru (p. 213 et n. 1). Son manuscrit achevé et livré, il est resté aux aguets des publications nouvelles, *Correspondance*, *Voyages*, *Lettres au docteur Gaillardot ;* il a trouvé moyen de leur emprunter de curieux détails[3]. Il a consulté à la Nationale le Catalogue du *Z. Renan* (p. 214). — Quant à la littérature sur Renan, il en fait passer sous nos yeux d'abondants

de Renan. Est-il vrai, par exemple, que le Mont Cassin soit « plus bas que Naples » (p. 345-346)? Est-ce seulement sa mauvaise santé qui empêcha Renan de continuer sa cure à Ischia (p. 334)? N'y eut-il pas, en 1883, un tremblement de terre qu'il allègue quelque part? Les voyages en Orient ne sont pas non plus très bien spécifiés, p. 144.

1. *To Helen*, sur « la Psyché qui revient de la Terre sainte » (cité par Baudelaire dans un article sur Gautier, mars 1859), et cf. *Quest. cont.*, p. 469 (décembre 1859).

2. P. 96, 160, 201 (sans référence, il est vrai, sauf pour le premier lieu).

3. Sur un sujet de tableau que Renan suggère à Ary Scheffer (p. 146); sur les relations de Renan avec Grant Duff (p. 329).

spécimens. Nos mœurs veulent que nous ne nous attachions pas constamment aux grands hommes : la mort, l'érection d'une statue, un centenaire, et voilà fixée pour un temps notre mobile curiosité. Ainsi les études sur Renan ont poussé surtout autour de 1892, de 1903 et de 1923. Ici et là, M. Tronchon a recueilli de belles gerbes. Il est remonté plus haut, il s'est penché sur les contemporains de Renan ; il sait qu'il y a des choses, dans un esprit, qu'on ne comprend bien que si l'on appartient ou à peu près à la même génération. Par rapport à Renan, c'est une *grâce* qui nous manque. Aussi goûtons-nous les témoignages des Janet, des Caro, des Renouvier et surtout de ce Scherer qu'on oublie trop. Pourquoi n'avoir pas interrogé Sainte-Beuve ? Ses articles de juin 1862 sont essentiels. On les dirait presque dictés par Renan lui-même au cours d'une *interview*, en sorte qu'ils nous offrent des *souvenirs de jeunesse* avant la lettre.

Mais ces noms ne donneraient pas une idée juste de la variété des auteurs que M. Tronchon a consultés, depuis des histoires de la littérature comme celle de Petit de Julleville (p. 299, cf. ibid. Pellissier) jusqu'à un philosophe comme L. Brunschvicg (p. 414), un romancier comme N. Ségur (p. 253, 406, etc.). A côté d'A. Gide, voici O. Wilde (p. 411), et ceci nous avertit de la part que M. Tronchon a faite aux étrangers. En attendant qu'on puisse écrire un *Renan à l'étranger*, il était bon de donner çà et là des coups de sonde. C'est ainsi que M. Tronchon a ramené dans notre jour des dissertations allemandes qui ne sont pas sans mérite, et qu'il a rendu à W. Küchler un juste hommage. L'Angleterre et l'Amérique, l'Italie, l'Espagne même lui ont pareillement dit leur mot[1]. Bref, et pour reprendre une expression connue, M. Tronchon apparaît comme le « rapporteur de l'humanité » sur Renan.

Et je sais bien que cette abondance de témoins offre certains inconvénients. Avec Renan, écrit M. Tronchon, « il faut, sur nombre de points, s'avouer non-spécialiste » (p. 35). D'accord. Pourtant, on a l'impression que M. Tronchon s'est trop souvent tu au profit d'un Hello, d'un abbé Denis ou d'un Lionnet. Sa modestie nous a privé d'un jugement autorisé sur des questions où il se contente d'introduire les avocats du pour ou du contre (sa définition si fouillée de l'ironie renanienne (p. 432) nous fait d'autant plus regretter son habituelle discrétion). En second lieu, ces opinions, d'origines si diverses, auraient demandé à être un peu classées (ainsi p. 414, n. 1). — N'importe. Telles qu'il nous les présente, leur polyphonie

1. P. Michaëlis et R. Krüger ; Lotheissen, Mahrenholtz. — Sidney Low, Saintsbury, F. Espinasse, Brauer (pourquoi pas l'excellent F. L. Mott ?) — E. Panzacchi, Negri, P. Gener (p. 192, sur Renan et Voltaire).

ne tarde pas à plaire. L'oreille y discerne la douce voix adorante de M^me^ Darmesteter, le ton rogue de Brunetière et, par instant, les basses injures issues de Pujo ou de Drumont. Et, d'un bout à l'autre du livre, ce chœur se poursuit autour du souriant immortel.

Et puis nous y apprenons tant de choses ! Il est toujours nécessaire, mais parfois rebutant, de consulter les prédécesseurs et de composer son bagage, quand on n'a d'yeux que pour l'horizon. M. Tronchon nous dispense de cette peine. Désormais, grâce à son livre, nous aurons sous la main toutes sortes d'appréciations et de renseignements qui méritaient d'être recueillis dans les écrits suscités depuis environ quatre-vingts ans par l'œuvre renanienne. Et comme l'éditeur a le coup d'œil très juste, les formules qu'il a retenues sont expressives et dignes d'être réintroduites dans le courant. S'il est vrai qu'un des mérites d'une édition comme celle des *Méditations* est de reproduire la suite des jugements dont elles ont été l'objet, la note où M. Tronchon résume la « presse » de la *Vie de Jésus* (p. 146) a bien son prix. Et le procédé garde sa valeur quand on l'applique à un trait discuté de la nature de Renan, comme son dilettantisme, ou son ironie. S'agit-il de son physique, l'on nous met sous les yeux une série de passages où divers auteurs le décrivent : manière d'iconographie qui ne remplace pas l'autre, mais la commente heureusement. (Important problème : Renan avait-il les yeux *gris*, *ut* p. 406, ou *bleus*, *ut* p. 407? — D'un gris bleu sans doute, ou gris ou bleus selon les heures !)

Si amusant et instructif que soit ce défilé de témoins, ce qui compte avant tout dans *Renan et l'Étranger*, c'est le rapprochement des divers génies avec lesquels celui de Renan a eu commerce, et la désignation motivée de ceux dont l'action a été la plus constante ou la plus profonde. Jusqu'à présent, l'on n'avait guère consacré de monographies qu'aux rapports de Renan avec l'Allemagne et avec Israël, et qu'à l'élément celtique dans sa personne ou dans son œuvre. L'Orient non hébraïque avait moins attiré, et, quant à l'Italie, on s'occupait surtout du séjour que l'auteur de *Patrice* y avait fait en 1849-1850. Or, M. Tronchon a complété ces esquisses, et il a écrit deux chapitres absolument neufs sur l'Antiquité gréco-latine et sur l'Angleterre. J'indiquerai, en commençant par ceux-ci, quelques-unes des réflexions qu'appellent ces études magistrales.

Peut-être, dans la première, mettrais-je un point d'interrogation en face d'une phrase comme celle-ci : « De Rome vraiment rien n'a séduit ou conquis Renan, littérature, philologie, philosophie, religion, histoire même » (p. 46). L'assertion paraît excessive, appliquée à celui qui a dit : « Toute victoire de Rome est une victoire de la

raison », et qui a tant admiré les Antonins (M. Tronchon lui-même écrit deux pages fort bonnes sur Marc-Aurèle, p. 75-76). — Quant à l'Angleterre, la part que Renan lui a faite dans ses études et ses sympathies paraît assez faible à M. Tronchon, qui s'en montre déçu et se console malaisément de voir que Renan a préféré l'Allemagne à l'Angleterre : ah ! s'il avait mieux connu la seconde, comme elle aurait corrigé son jugement sur la première (p. 328-329) ! Laissons cela. Ce n'est pas la faute du correspondant de Max Müller si l'exégèse anglaise était, sauf exception, de second ordre, au point que les « excellents esprits » de l'Asiatic Society finissent par faire quelque figure[1]. D'ailleurs, à supposer que le résultat de ce chapitre soit négatif, ce serait un enseignement comme un autre : nous saurions qu'il existe une lacune dans l'humanisme de Renan. — Mais M. Tronchon ne va pas jusque-là, et il a raison. En littérature, Renan a dû lire plus ou moins Shakespeare[2], Ossian, Milton (ce dernier surtout, je crois). En philosophie, son opinion sur l'École écossaise a suivi une courbe que M. Tronchon retrace avec bonheur. J'aurais peut-être, à la page 322, insisté davantage. Certes, les Écossais ont assez tôt cessé de suffire à Renan. Pourtant, c'est d'eux et de Bacon qu'il tient sa *méthode* : collection des faits, comparaison, induction, il ne cessa d'appliquer à l'humanité ces procédés des sciences de la nature, pour lesquels il avait opté, en secouant l'odieuse scolastique. Sur Darwin et son influence, très supérieure à celle de Spencer, si même celle-ci s'est jamais exercée, cf. p. 327. J'aime aussi la manière dont M. Tronchon pose et résout la question du silence de Renan à l'égard de Newman (p. 319).

Dans l'étude sur l'Italie, dont quelques pages se rencontrent avec les articles contemporains d'A. Lefranc, M. Tronchon incline peut-être trop à se borner aux grandes lignes : lui qui raconte si finement ailleurs l'évolution du philhellénisme de Renan (p. 64 *et circa*) n'aurait-il pu tenir plus de compte des vicissitudes de l'histoire italienne, et mieux montrer dans quelle mesure elles ont modifié ou nuancé les jugements de Renan? A-t-il aussi suffisamment indiqué l'intérêt archéologique que cette terre et ses ruines avaient pour l'historien des *Origines chrétiennes?* Page 364, le mysticisme janséniste ou kantien a-t-il vraiment du rapport avec « la leçon de l'Italie

1. La longue sévérité de Renan à leur endroit surprend M. Tronchon (p. 309-310). Peut-être a-t-elle son origine dans l'abus que faisaient de leur autorité les apologistes catholiques : Renan en aura gardé quelque mauvaise humeur.

2. A propos de *Caliban*, M. Tronchon rapporte ailleurs (p. 254) l'opinion de deux Allemands sur l'origine du nom d'Impéria. Ils le tirent des *Contes drôlatiques* de Balzac? Ne peut-on penser aussi à *Émaux et Camées* (p. 15)?

moderne »? Si la dévotion méridionale rendait Dieu sensible, n'était-ce pas aux sens plus qu'au cœur? Mais le chapitre est si lumineux et si vivant que ces questions s'évanouissent sitôt formées.

J'ai hâte, d'ailleurs, d'arriver à l'Allemagne. Ici, la suite des réactions de Renan a été observée avec une attention aiguë. M. Tronchon fait admirablement voir qu'avant la grande désillusion de 1870, Renan, une fois, deux fois, a émis sur le compte de l'Allemagne des réserves qui contrastaient avec son enthousiasme ordinaire; que l'effet de ces « reprises » a dû être d'atténuer la brutalité du coup final. Il faut lire ce chapitre VII, notamment la section II (encore que je me refuse à déclarer l'Allemagne responsable de tous les néologismes que M. Tronchon a relevés sous la plume du jeune Renan, et dont il dresse (p. 276) une liste amusante. Ne l'oublions pas, au séminaire le latin était au moins aussi courant que le français, et ce sont des latinismes qu'*odorer*, *prémettre*, etc. ; *missrepresentation* vient, je crois, de J. de Maistre). Il faut lire aussi l'important chapitre V : M. Tronchon y reprend une vieille question, et il en traite de nouvelles.

La première, c'est celle des influences philosophiques : question toujours renaissante, qu'il faudra bien classer un jour. M. Tronchon est un de ceux qui y auront le plus aidé. Il assure que ni Fichte, ni Hegel, ni Schelling, ni même Schopenhauer, ni Hartmann n'ont agi autant qu'on l'a prétendu. Et c'est aussi mon avis, bien que Renan ait lu l'*Esthétique*. Bon passage sur Leibnitz (p. 170), qu'on néglige trop : Renan a, je pense, lu les *Nouveaux Essais*. Trois noms seulement, en définitive, seraient à retenir : les humanistes Herder et Gœthe, et Kant pour la morale : « Le point de départ de Renan, c'est le point d'arrivée de Kant ; mais... il l'a trouvé à la base de sa vie, dans l'impossibilité de vouloir autre chose que le bien[1] » (J. Darmesteter, cité par M. Tronchon, p. 172), etc. — Tout cela, sans doute, avait été pressenti et insinué, mais jamais exposé d'ensemble ni avec une telle autorité.

L'heureuse formule que l'auteur adopte page 186 (des « obscures clartés » qui venaient d'Allemagne, Renan « en transmit peut-être plus encore qu'il n'en garda ») s'applique-t-elle aussi aux autres domaines? M. Tronchon se l'est demandé. Il s'est rendu compte qu'à demeurer dans celui de la philosophie on se condamne à ne pas voir peut-être l'essentiel de ce que Renan doit à l'Allemagne. Aussi consacre-t-il plusieurs sections à la langue allemande, que Renan a apprise en autodidacte, M. Tronchon nous dit avec quels

1. Il n'est pas tout à fait exact d'écrire que l'admiration de Renan pour Kant n'a pas « varié ni défailli » (p. 192). Cf. notre *Renan*, p. 334, n. 1.

livres et quels auxiliaires intermittents ; à la littérature, à la philosophie, à l'exégèse et à la théologie. Dans ces dernières disciplines, l'auteur de *Renan et l'étranger* n'a fait, il n'a pu faire que des travaux d'approche. Tels quels, ils accoutument le lecteur à se mouvoir dans l'ordre d'idées qui a été vraiment la spécialité de Renan ; ils mettent sous ses yeux des noms trop dédaignés jusqu'ici (joindre à Hug, p. 199, au moins pour les années de jeunesse, l'Autrichien Jahn). En outre, l'ambition de Renan ressort bien de ces pages : là où les Allemands ont échoué, réussir par les dons français : tact et mesure, et sentiment de la vie. M. Tronchon eût pu ajouter à quel point ce fut, de la part de Renan et de son temps, une illusion. N'en déplaise à M. d'Hulst (p. 168), la vraie méthode n'est pas, en ces matières, de se tenir dans un « juste milieu » ; elle n'est pas non plus d'aller en Orient. Entre la *Vie de Jésus* de Renan et celle de Strauss, l'artiste n'hésite pas, mais le savant non plus[1].

Dans tous ces chapitres, M. Tronchon s'efforce d'embrasser dans le minimum de pages les principaux aspects d'une civilisation : littérature, pensée, art, histoire, etc. Ce n'est pas un mince mérite que d'avoir dominé tant d'éléments, et d'avoir su presque toujours, par une sorte de compromis entre la chronologie et la logique, observer la perspective générale. Ces citations de Renan, pourvues chacune de sa référence (voici donc Renan traité comme un ancien, et ses phrases *localisées*, elles qui souvent flottent dans la mémoire), constituent une sorte d'index analytique animé, à la fois précis et vivant. L'ensemble remplit l'annonce de la page 36 de l'*Introduction*, où l'auteur fait le bilan de son travail, en tours de phrase qui piquent la curiosité. C'est après avoir lu le volume qu'il faut revenir à la page : les allusions s'éclairent, et l'on ne perd plus rien de ce bouquet intellectuel.

Est-ce à dire qu'il ne reste pas un peu de vague dans ces tableaux? Si, et c'est inévitable, quand des monographies ne les ont pas préparés. M. Tronchon le sait, et il a accepté délibérément cette condition, qui pèse sur nous tous. Il a, sauf exception, renoncé à la recherche poussée de ce que j'appellerais l'*intermédiaire* (J. de Maistre, pour l'épigraphe empruntée aux *Métamorphoses*, et pour le principe

1. Voir d'intéressantes citations de Scherer (p. 144, n. 1) sur le « recours au paysage » ; p. 165, sur Renan et Baur. — Sur la portée de l'érudition dont témoignent les préfaces de Renan, cf. p. 166, mais aussi notre *Renan et Strasbourg*, p. 156-157. — Sur D. Strauss, je profite de l'occasion pour indiquer que la citation des *Dialogues*, p. 58, est empruntée aux *Essais d'Histoire religieuse et Mélanges littéraires*, 1872, p. 370, note. Renan avait mis une Préface à ce livre.

de Newton, que M. Tronchon allègue respectivement dans la section sur l'Antiquité latine et dans le chapitre de l'*Esprit anglais*, p. 48, 308 ; — Cousin et quelques autres, qui furent pour Renan comme la monnaie de Hégel) — et l'*influence implicite* (croirait-on, par exemple, que la phrase des *Dialogues* (p. 134) : « Se promener dans la variété de ses pensées », procède de Milton?) On ne peut demander à l'auteur d'une synthèse comme *Renan et l'étranger* de telles précisions [1], dont on est parfois redevable à un hasard de lecture. Mais on lui est d'autant plus reconnaissant d'avoir, selon sa promesse (p. 35), écrit sur Herder une cinquantaine de pages (p. 205-259), qu'il faut compléter par plusieurs développements dispersés.

Ici, en effet, trouvailles (comme celle du livre où Renan a fait connaissance avec Herder, p. 231-232), rapprochements ingénieux, et que seul M. Tronchon pouvait instituer, augmentent notre désir de lire la suite de sa thèse. Tout n'emporte pas la conviction, mais c'est toujours présenté avec infiniment de tact ; et le dernier mot de l'auteur serait sans doute que même l'influence de Herder a été moins forte qu'il ne l'aurait cru : « leçon complémentaire », « appoint, mais appoint seulement » (p. 225, 246, n. 1), ces conclusions sont assez significatives. Je le crois aussi, on ne saurait trop exagérer cette prudence. S'il se peut que Herder soit pour quelque chose dans l'opinion de Renan sur les rapports de la Chine et de l'Égypte, sur le caractère de l'Assyrie (p. 92, 94), il est d'autres idées dont je rapporterais l'origine à Adelung (cf. p. 234), ou pour lesquelles je rappellerais l'influence première des leçons de Lehir (sur la chanson de Lémek, p. 209, ou la richesse de l'hébreu en termes à sens matériel, p. 212). De même, l'on résiste un peu à croire que le morceau du Papillon doive tant à un passage des *Idées* (p. 251-252) : Renan n'avait-il pas écrit, dès le Petit Séminaire, des vers latins sur ce sujet, et Lamartine, composé une pièce célèbre des *Nouvelles Méditations* (« Naître avec le printemps, mourir avec les roses »)?

Aussi bien n'est-ce pas M. Tronchon qui refuserait à la France sa part d'influence. Au contraire, un des enseignements de *Renan et l'étranger* est d'avoir montré combien Renan « est resté lié, plus qu'on n'a cru souvent, à quelques-uns de ses maîtres français,

1. Pourtant il s'en préoccupe, prononçant (p. 321) le nom de De Gérando, celui d'Ozanam (p. 349) (Renan doit à cet égard plus à la thèse d'Ozanam qu'à son enseignement). Quant à Mme de Staël, M. Tronchon consacre d'excellentes pages, qu'on pourrait encore allonger, à l'influence du livre *De d'Allemagne* (p. 267-270, et aussi p. 219. Ne pas faire intervenir, p. 255, la phrase de Mme de Staël sur le levier : son idée n'est pas du tout celle de Renan).

même discutables » (p. 36). Qu'il faille restituer à Leroux bien des choses, qu'on aurait cru prises au delà du Rhin ; que des *minores* comme Bautain, que J. de Maistre, Jouffroy (p. 56), Burnouf (p. 85) doivent être pris en considération quand il s'agit d'étudier Renan, rien de plus juste. La place d'A. Comte (p. 238) serait plus en retrait (nuancer en conséquence l'opinion de Mahrenholtz, p. 186)[1]. Rapprochements heureux avec Leconte de Lisle (p. 60), et surtout avec Quinet, dont *Allemagne et Italie* paraît bien, en effet, avoir inspiré la dernière phrase de la *Prière sur l'Acropole* (p. 58). Enfin, M. Tronchon ouvre sur les relations de Renan et de Taine un jour curieux : à voir ces réserves intimes, ces petites rosseries de l'un sur le compte de l'autre (p. 125, 162), cet absolu contraste de certains de leurs jugements littéraires (p. 299-300) — si absolu qu'on dirait un parti pris de contredire — (la Grèce seule, semble-t-il, les a bien mis d'accord), on se demande si leur amitié n'a pas été surtout officielle.

Ce n'est pas tout : comme il l'annonce dans son *Introduction*, M. Tronchon « pose bien des problèmes » (p. 35). Ici, c'est le sujet d'une petite étude dont il rassemble les éléments (il faudrait y joindre telle lettre de Saint-Nicolas) : la mer dans l'œuvre de Renan (p. 375-376). Là, ce sont des voies qu'il ouvre aux travailleurs : « [Sur Shakespeare et Renan]. La recherche aurait de quoi tenter un homme de goût » (p. 304). — « Ce serait toute une étude, intéressante et délicate, de faire le départ entre l'étranger et la France dans la notion d'humanité » (p. 242). — « Il faudra conter un jour cette histoire : la postérité littéraire de *De l'Allemagne* en France[2]. »

Ainsi, à la différence de tant d'autres, le livre de M. Tronchon donne plus qu'il ne promet. Eh bien ! Il augmente nos exigences. Nous aimerions y trouver par-ci par-là quelques allusions propres à créer, autour des idées de Renan, un peu d'atmosphère. Deux ou trois fois, M. Tronchon prend ce soin : il précise le sens qu'avait à telle date le mot *esthétique* (p. 356) ; il rappelle, à propos de Grimm,

1. Sur J. de Maistre et Bacon, excellent passage p. 324-325. Mais ce n'est pas à de Maistre que s'applique la citation des *Cahiers* (p. 51). — Sur Ballanche, p. 248 (Renan ne lui devrait-il pas le nom de Carmenta?) — Sur Béranger, p. 217, n. 1. Notez que Renan a commencé par le goûter (*Avenir*, p. 15). — Sur Proudhon, Fourier, cf. p. 237-239. Ajoutez Enfantin, cf. d'ailleurs p. 51, n. 1. — Enfin sur Bossuet, p. 397, etc., et Diderot d'après Renouvier, p. 226, n. 1.

2. M. Tronchon ajoute : « Ou les responsabilités d'une femme de génie. » Ne peut-on prendre un autre style? Admettons que le tableau de M^me^ de Staël, dès 1810-1814, n'ait pas été de tous points fidèle. Mais enfin est-ce de sa faute, si les Français de 1850 ont été assez étourdis pour ne pas reviser un jugement qui datait de près d'un demi-siècle?

Michelet (p. 199), etc. Mais, justement, l'auteur de la *Bible de l'humanité*, et Taine, et bien d'autres, n'auraient-ils pas pu être nommés dans la section consacrée à l'Inde? En vingt lignes, au risque de sacrifier ailleurs une opinion de Gerbet, M. Tronchon eût indiqué l'intérêt que le XIX[e] siècle porta à ce pays. Quelle était vers 1845 la fortune de l'École écossaise en France? Quelle image les maîtres et les contemporains de Renan se sont-ils faite de Spinoza, — ou de ce saint François d'Assise que Michelet jugeait bien un peu à la manière de Scherer (voir, p. 362, l'opinion de ce dernier)? Était-il interdit de comparer l'Italie que Renan a vue et celle qu'ont vue nos romantiques? Ah certes ! ce n'était pas un touriste ordinaire, le voyageur — j'allais dire le pèlerin — que M. Tronchon nous montre, tel qu'il s'est dépeint lui-même, « gravissant à pied l'illustre montagne [d'Assise], ne portant avec lui que ses papiers toujours suspendus à son cou, et lisant le XI[e] chant du Paradis, le poème de ce lieu » (p. 342). Dans les pages bretonnes de Renan, je trouve aussi beaucoup de *littérature*, plus en tout cas qu'on ne l'a dit. Chateaubriand et Michelet[1] ont déjà passé par là. M. Tronchon n'aurait-il pu souligner ce caractère?

Il a préféré toucher, en divers endroits, la vie de Renan ; ce faisant, comme dans le reste, il a suivi ce conseil du maître, qu'il reproduit page 386 : « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. » On ne le lui reprochera pas : cette sympathie nous a valu une œuvre éminente et qui nous manquait. Elle l'inspire heureusement encore, quand il défend Renan contre Brunetière (p. 79-80) ou quand il redit les soupirs nostalgiques du jeune Breton (lire en particulier le passage sur l'hirondelle, p. 372). L'effet est plus discutable, lorsque M. Tronchon s'attache à certains « points névralgiques », où lui, si réservé dans le jugement des idées, il s'affirme et combat. Je vise non la crise de conscience, traitée avec une juste sobriété (p. 263-264), mais la conduite sentimentale (envers Henriette, p. 98-100), politique (p. 332), et tout bonnement pratique (p. 372-373, 383) de Renan. — Mais si même l'auteur me paraît, une ou deux fois, forcer la note ou fausser la nuance[2], si je persiste à croire,

1. Par exemple l'anecdote des pistoles rougies qu'on jette à la canaille (*Souvenirs d'Enfance*) se lit déjà dans les *Mémoires d'outre-tombe*. — Dans *Essais de Morale*, p. 376, l'enfer de Dante, évoqué à propos de la Bretagne, ne détone-t-il pas un peu?

2. Ainsi il est difficile de trouver un ton d' « humilité apaisée » (p. 381) dans le morceau si brillant qui termine la *Préface* des *Essais de Morale*. Le « bonheur de l'esprit », que le jeune Renan a acheté assez cher, était-il vraiment « délicat, pâle, secret » (p. 402)? Je le vois plus coloré, j'y vois plus de fougue et un ambitieux espoir.

tout en l'admirant beaucoup, que Renan n'a pas été impeccable, je me garderai bien de troubler avec ces querelles de biographes cet Abrégé du voyage que M. Tronchon nous fait faire dans l'Intelligence de son héros.

Jean Pommier.

LES FAUSSES IDENTITÉS ENTRE VOCABULAIRES :

La question des traductions est si souvent impliquée dans les recherches de littérature comparée que nous signalons avec reconnaissance un livre tel que le lexique publié par MM. M. Koessler et J. Derocquigny sous ce titre humoristique : *les Faux Amis ou les Trahisons du vocabulaire anglais* (Paris, Vuibert, 1928; 389 pages). Pourquoi des identités verbales apparentes comportent-elles d'aussi grandes différences de sens, en français et en anglais, que *gentil* et *gentle* ou *genteel*, que *librairie* et *library*, que *jaquette* et *jacket*, etc., etc.? Les références données par les auteurs de cet utile ouvrage y ajoutent un intérêt philologique évident. Quant à son opportunité pratique, qu'il nous soit permis de rappeler qu'une mission française aux États-Unis se voyait obligée, en 1918, de dactylographier un « Vocabulaire franco-anglais » qui est, à sa façon, un des points de départ du présent dictionnaire, et que M. Charles A. Downer, ayant préparé des *Pitfalls in the French vocabulary*, publiait une longue liste, le 1er décembre 1924, dans le supplément du *Petit Journal, revue* (américaine) *de la Presse française*. Ce sont là des antécédents qu'on a plaisir à citer : ils montrent en effet des initiatives agissantes et réelles en face des « vœux » exprimés par des commissions ou des comités, comme ceux qu'allègue, dans une lettre peu utilement insérée par les auteurs, un mathématicien éminent.

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

NAVARIN

POÉSIE ET LIBERTÉ : UN SIÈCLE DE PHILHELLÉNISME[1]

Si la valeur morale des générations se mesure à la qualité de leurs souvenirs, la conscience humaine a réalisé, depuis la guerre qui a tué la guerre, des progrès merveilleux. Les quarante républiques du globe, sensibles à la dignité du génie, commémorent les grands hommes et les grandes œuvres. Et le centenaire de Pasteur, le centenaire de Berthelot, le centenaire de Navarin, ont manifesté la gratitude de la démocratie universelle pour ses bienfaiteurs, ses éclaireurs et ses libérateurs.

La république hellénique et la république française se sont montrées particulièrement attentives au centième anniversaire de la victoire de Navarin (20 octobre 1827), libératrice de la patrie à laquelle Français, Anglais et Russes devaient les enseignements d'Archimède et ceux de saint Paul, la physique et l'Évangile. La victoire de l'artillerie sur le cimeterre, de la croix sur le croissant, était celle de la raison sur le fanatisme et de l'électeur blanc sur l'eunuque noir. La liberté avait, en cours de route, mobilisé les chrétiens, les poètes et les artistes.

Pour l'Hellade comme pour l'Italie, pour la jeune Amérique comme pour l'antique Égypte et pour la Belgique, la régénération sociale est due à la philosophie du XVIII^e^ siècle.

La république française, comme Hercule, étouffait des monstres dès son berceau. Le 19 novembre 1792, l'an I^er^ de la république, après avoir entendu l'abbé Grégoire, Anacharsis Cloots, Larévellière-Lépeaux, la Convention nationale déclare au nom de la nation française qu'elle accordera frater-

1. Discours prononcé au palais des Académies à Bruxelles à l'occasion du centenaire de Navarin.

nité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté, et elle ordonne aux généraux de la république française de faire imprimer et proclamer ce décret en diverses langues, dans toutes les contrées qu'ils parcourront avec les armées de la république. Cette résolution magnanime a imprimé aux idées, aux armes et aux lois, un mouvement qui ne s'arrêtera qu'avec l'espèce humaine. Elle a rendu aux vieilles nations lettrées le don de jeunesse héroïque et glorieuse.

Comment la république française n'aurait-elle pas mis au premier rang des peuples à délivrer celui[1] dont l'entretenaient Homère et Plutarque, *Télémaque* et *Anacharsis*, le théâtre de Racine et celui de Voltaire?

Quand Bonaparte appelle à la liberté les descendants des Brutus et des Scipions, il songe aussi aux descendants des Spartiates. Son maître et ami Volney n'avait-il pas, dès 1788, recommandé le partage de l'empire turc[2] et la libération de la Grèce? Au frontispice du livre de Volney (*Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*), on voyait deux héroïnes adossées à la sphère : à gauche, l'Amérique armée sous le drapeau étoilé; à droite, la Grèce aux mains enchaînées, près de l'épitaphe spartiate : *Passant, va dire à Sparte*... — « O Providence! s'écriera Pouqueville — la Grèce et l'Amérique, asservies au XV^e siècle, se retrouvent au commencement du XIX^e en présence de leurs dévastateurs! »

Le philosophe et précepteur de la république française, Condorcet, ami et biographe de Turgot, de Voltaire, de Franklin et de l'esprit humain, veut que la civilisation fasse disparaître la guerre et l'esclavage, et délivre des brigands turcs la terre à laquelle l'humanité doit ses sciences, ses arts, sa

1. La première édition du *Dictionnaire* de l'Académie (1694) disait, à l'article *CITÉ*, § *civiliser :* « Le commerce des Grecs a civilisé les Barbares. » En 1750, le discours du jeune prieur Turgot à la Sorbonne expose que par la religion catholique, le génie qui distinguait la Grèce et Rome d'avec les barbares vit encore dans l'Europe. Napoléon considère le christianisme comme la revanche des écoles d'Athènes.

2. Dans la guerre russo-turque, les vœux des philosophes français et ceux des chrétiens opprimés étaient pour la grande Catherine, à qui les délégués grecs disaient (1790) : « Nous n'avons jamais demandé, nous ne te demandons pas tes trésors; envoie-nous seulement *de la poudre et des balles* » (Paparrigopoulo, *Histoire de la civilisation hellénique*, Hachette, 1878, p. 441).

morale. Le matelot, qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie à des théories mathématiques nées dans l'école de Platon; ainsi, notre subsistance même se rattache à la victoire de Salamine, sans laquelle les ténèbres du despotisme oriental auraient envahi toute la terre.

Le vainqueur de Lodi, d'Arcole et de Rivoli entre en rapports avec les chefs des mécontents dans les Balkans. Il écrit au Directoire, le 8 prairial an V : « Il nous faudrait les décrets de la Convention relatifs aux pays réunis »; et le 10 thermidor : « Je fais jeter un pont sur l'Isonzo. Si vous voulez me faire passer quatre nouvelles demi-brigades avec 3,000 hommes de cavalerie, je vous promets d'être dans Vienne aux vendanges, de me réunir sur le Danube avec l'armée du Rhin et de faire boire du vin de Tokai aux paysans hongrois. Nos troupes sont arrivées à Corfou et y ont été reçues avec le plus grand plaisir. L'on se souvient encore en Albanie et en Grèce de Sparte et d'Athènes. J'ai déjà quelque correspondance avec les principaux chefs du pays, et *la Grèce pourrait peut-être renaître de ses cendres*. Les députés suisses sont venus me trouver, nous nous sommes quittés bons amis. Quant à l'armée d'Italie, je vous promets qu'elle est digne de la république ». Au général Gentili, qu'il avait envoyé à Corfou, il mandait, le 7 prairial : « Vous aurez soin de faire l'impossible pour nous captiver les peuples. Le citoyen Arnault, homme de lettres distingué, suivra l'expédition. Il observera ces îles, vous aidera dans la confection des manifestes »; le 20 brumaire an V : « Faites faire des descriptions géographiques de toute cette partie si intéressante aujourd'hui pour nous, depuis l'Albanie jusqu'à la Morée; et faites en sorte d'être bien instruit de toutes les intrigues qui divisent ces peuples. Il est nécessaire, citoyen général, que vous caressiez toutes les peuplades qui environnent Prevesa, et en général celles qui touchent nos possessions et qui paraissent déjà si bien disposées en notre faveur. »

Rhigas adapte la *Marseillaise* à l'Hellade qu'il veut délivrer. Il montre par ses poèmes, qui volent de bouche en bouche, que la veine des Tyrtées n'est pas épuisée[1].

1. Au moment de mourir, Rhigas disait : « Ma mort ne m'afflige pas. La se-

Malheureusement, Rome et Athènes n'avaient plus de républicain que les statues; les sbires du *Kaiser* viennois livrèrent Rhigas aux bourreaux turcs. Mais, jusqu'à Navarin,

> De Riga massacré l'hymne s'est entendu
>
> (Vigny, *Héléna*).

La république des îles Ioniennes fut plus précaire et moins féconde que la république Cisalpine. Mais la question grecque était posée, et elle ne pouvait plus disparaître de l'ordre du jour européen.

Avec le commandement de l'armée d'Italie, Bonaparte avait pris la direction des nations et des Muses. Nourri de Voltaire et de Rousseau, persuadé du caractère antisocial du christianisme, il veut d'abord supprimer la papauté. Fontanes l'engage à faire flotter le drapeau tricolore sur le Vatican et sur le sérail de Stamboul.

En l'an de grâce 1797, trois auteurs novices, un maître d'école, un soldat et un prêtre, écrivaient leurs réflexions sur la religion. Chateaubriand, émigré, devenu instituteur dans un village du Suffolk, publiait à Londres un *Essai sur les révolutions* qu'il terminait par la fameuse question : « Le christianisme tombe de jour en jour. Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme? » Le général Bonaparte écrivait à son frère, le citoyen Joseph Bonaparte, ambassadeur à Rome : « Si le pape était mort, vous devez faire tout ce qu'il vous est possible pour qu'on n'en nomme pas un autre et qu'il y ait une révolution. » L'évêque d'Imola, Chiaramonti, mandait : « Oui, mes très chers frères, *siate buoni cristiani, e sarete ottimi democrati.* Les vertus morales rendent bons démocrates. Les premiers chrétiens étaient animés de l'esprit de démocratie. Dieu favorisa les travaux de Caton d'Utique et des illustres républicains de Rome. » — Ces trois auteurs changèrent vite de style.

En 1803, Bonaparte, devenu premier consul, envoyait Chateaubriand comme secrétaire de légation auprès de Chiara-

mence de la liberté est jetée; elle produira un jour du fruit en abondance » (J. Emerson et Pecchio, *Tableau de la Grèce en 1825,* trad. J. Cohen, P., Eymery, 1826, p. 444).

monti devenu le pape Pie VII. Comme il exilait en même temps M^me^ de Staël, il révélait l'Italie aux deux premiers écrivains de la république, et il suscitait Eudore et Corinne, la Grèce chrétienne et l'Italie libérale.

Dans les ruines du Colisée, Chateaubriand médite sur la succession des empires, et conçoit le projet d'un roman historique, *Les Martyrs ou le triomphe de la religion chrétienne.*

Pour l'écrire, pour connaître le milieu gréco-romain de la lutte entre les dieux homériques et le dieu inconnu, il part en 1806 pour Athènes et Jérusalem.

Fauvel, consul de France à Athènes, avait fait de sa maison un musée. Il montra la ville à Chateaubriand, qui lui était recommandé par Choiseul et Talleyrand.

René vit du haut de l'Acropole le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette. « Athènes, l'Acropole et les débris du Parthénon se coloraient des plus belles teintes de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre. Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater, au théâtre de Bacchus, les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais, hélas! aucun son ne frappait notre oreille! A peine quelques cris, échappés à une populace esclave, sortaient par intervalle de ces murs qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre ». D'un négociant français, Chateaubriand apprend les dernières nouvelles : « On ne savait pas si on obtiendrait justice du pacha de Négrepont, qui menaçait de lever une contribution à Athènes. Cependant on pouvait tout espérer du chef des eunuques noirs, propriétaire d'Athènes, qui certainement avait auprès de Sa Hautesse plus de crédit que le pacha. » Et Chateaubriand s'écrie : « O Solon! ô Thémistocle! Le chef des eunuques noirs, propriétaire d'Athènes, et toutes les autres villes de la Grèce enviant cet insigne bonheur aux Athéniens! »

L'eunuque noir remplaçant Périclès, les castrats de la chapelle Sixtine dans la ville des Scipions, les Cosaques et les

hulans qui traînaient des Bourbons dans leurs fourgons, semblaient livrer l'Europe aux puissances de la nuit.

Mais les Barbares n'avaient pas tous les mêmes fétiches ; le czar orthodoxe et le sultan ne pouvaient collaborer à une œuvre durable ; et l'amour de la gloire et de la liberté renaissait chez des écoliers de France et d'Angleterre.

Les défaites de Leipzig et de Waterloo, en donnant aux Français des âmes de vaincus, leur avaient fait plus vivement sentir la défaite des Grecs et des Romains. Napoléon se compare successivement à Thémistocle, à Codrus, à Prométhée. Il demande quel libérateur de la Grèce inscrira son nom à la suite d'Homère et d'Épaminondas. Dès les premiers temps de la Révolution, les défilés de l'Argonne étaient les Thermopyles de la France, et la dernière strophe de la *Marseillaise* était tirée du chant spartiate rapporté par Plutarque. Après 1815, l'amertume de la bonne cause vaincue s'exprime en formules plus ou moins helléniques, depuis les *Messéniennes* de Casimir Delavigne jusqu'aux *Iambes* de Barbier et à la *Némésis* de Barthélemy. A la suite de Byron, les romantiques écoutent les rumeurs insurrectionnelles qui viennent des pays consacrés par la gloire. Byron avait quitté son pays pour l'Italie, où sa maîtresse, la Guiccioli, le conduisit au tombeau de Dante, lui fit relire *Corinne* et lui fit composer son poème dantesque pour la libération de l'Italie. Byron pense, comme Chateaubriand, que la gloire est encore la moins vaine des vanités. Or, la meilleure manière d'acquérir la gloire est de fonder la liberté chez soi si l'on est né dans un pays asservi, chez les peuples conquis, si l'on est né dans un pays libre. Il se dévoue donc à l'Hellade comme Lafayette s'est dévoué à l'Amérique. Sa mort à Missolonghi vaut une flotte pour les Grecs. Lamartine écrit un *Dernier chant du pèlerinage de Harold*, où le libérateur dit aux Grecs :

> Je ne suis qu'un barbare étranger sur vos bords,
> Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
> Vous dont le monde entier, en comptant les aïeux,
> Ne nomme que des rois, des héros et des dieux !
> Mais partout où le temps fait luire leur mémoire,
> Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,

Où la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur.

Shelley, en dédiant son drame *Hellas* à Alexandre Mavrocordato, disait : « L'apathie des maîtres du monde civilisé devant la résurrection de cette nation, à laquelle ils doivent leur civilisation, est inexplicable pour un simple spectateur des comédies mortelles. Nous sommes tous Grecs. Nos lois, notre littérature, notre religion, nos arts, ont leur racine en Grèce. Sans la Grèce, Rome n'eût pas été l'éducatrice, la conquérante, la métropole de nos ancêtres ; et peut-être serions-nous arrivés à la misérable stagnation sociale de la Chine ou du Japon. » C'est précisément au temps des Ypsilanti et des Mavrocordato, des Canaris et des Botzaris, des Byron et des Shelley, que les Français exhument les poésies d'André Chénier, le dernier des Grecs parmi les poètes d'Occident. Ils y trouvaient non seulement la nostalgie de la Grèce deux fois maternelle, mais encore une interprétation hellénique de l'histoire moderne et de la Révolution. S'adressant à Charlotte Corday, André Chénier s'écriait :

La Grèce, ô vierge illustre, admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami;
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Chateaubriand, à la Chambre des pairs, dans la presse et au comité philhellène, plaide éloquemment la cause de l'indépendance hellénique, qui est celle de la poésie, du christianisme, de la liberté, de l'humanité.

Chateaubriand savait mieux que personne les obstacles et les objections que rencontrait la libération des Grecs. Le czar Alexandre n'avait-il pas laissé entendre à Vérone qu'il avait abandonné les Grecs parce qu'il avait cru discerner dans leur mouvement un principe contraire à la légitimité? La légitimité, c'est-à-dire la légitime possession des bestiaux héritables d'Europe par quelques familles vomies par les invasions barbares, était affirmée sérieusement par les chancelleries.

C'était le droit héréditaire des Turcs à vendre les Grecs à cent francs par tête.

L'auteur du *Génie du christianisme* écrivait en 1825 : « En attendant que les cabinets se réveillent, nous, simples particuliers, nous n'avons aucune raison pour séparer la justice et l'humanité de la politique, formons des vœux pour nos frères en religion. Que tous ceux dont le cœur palpite au nom de la Grèce; que tous ceux qui apprécient à sa juste valeur le grand nom de chrétien; que tous ceux qui estiment le courage, qui aiment la liberté, détestent l'oppression et ont pitié du malheur, que tous ceux-là s'empressent de soutenir une cause que la civilisation ne peut abandonner sans une lâche ingratitude : la foi de nos pères et la reconnaissance du genre humain doivent prendre sous leur protection la mission de saint Paul et les ruines d'Athènes. Nous avons ouvert un asile aux deux enfants de Canaris; leur mère a été massacrée; leur père qui, décidé à mourir pour la patrie, les regarde déjà comme orphelins, sera-t-il abandonné par nous? Ce sont les orphelins de la Grèce qui implorent eux-mêmes aujourd'hui à nos foyers notre piété nationale : qui mieux que des Français peut sentir la sympathie de la gloire et du malheur?... La postérité pourra-t-elle jamais croire que le monde chrétien, à l'époque de sa plus grande civilisation, a laissé des vaisseaux sous pavillons chrétiens transporter des hordes de mahométans des ports de l'Afrique à ceux de l'Europe pour égorger des chrétiens? Une flotte de plus de cent navires, nolisés par de prétendus disciples de l'Évangile, vient de traverser la Méditerranée, amenant à Ibrahim les disciples du Coran qui vont achever de ravager la Morée. Sait-on bien ce que c'est, pour les Osmanlis, que le droit de conquête, et de conquête sur un peuple qu'ils regardent comme des esclaves révoltés? Ce droit, c'est le massacre des vieillards et des hommes en état de porter les armes, l'esclavage des femmes, la prostitution des enfants suivie de la circoncision forcée et de la prise du turban... L'incrédulité s'enquerra de ce que notre foi a fait pour la Grèce, comme la révolution demande à votre royalisme quelle chaumière il a rebâtie dans la Vendée... Ce sang chrétien retombera tôt ou tard sur la Chrétienté. Que la France réfléchisse : elle a laissé partager la Pologne, qui servait de

barrière aux peuples du Nord, et les Cosaques ont campé dans la cour du Louvre. »

Benjamin Constant et Bonald, l'industriel Ternaux et le général Sebastiani, Lafayette et Chateaubriand, Fauriel et Pouqueville, Lacretelle et Villemain, et, à l'étranger et jusqu'en Amérique, des hommes de tous les partis intervenaient en faveur des Grecs. « Si la philanthropie élève la voix en faveur de l'humanité, si le monde savant comme le monde politique aspirent à voir renaître la mère des sciences et des lois, la religion demande aussi ses autels dans la cité où saint Paul prêcha le Dieu inconnu » (Chateaubriand).

Les cabinets européens restaient les complices des crimes ottomans, parce qu'ils étaient en proie à une double erreur : la légitimité et le *statu quo*. Metternich ne voulait toucher ni à une dynastie, fût-elle une dynastie de massacreurs de chrétiens, ni à un abus, fût-il de nature à déshonorer les monarchies. Or, la plus stérile des utopies est de croire à la possibilité de fixer les superstitions et les routines; le monde moral comme le monde physique est en perpétuel devenir; et il voue au néant les fous, qui, tournant le dos à l'avenir, se cramponnent à leur enfance. Metternich, Wellington et tous les partisans du Grand Turc retardaient d'un siècle sur la littérature et même sur les beaux-arts.

Car les arts mêmes intervenaient en faveur de leur première patrie.

Après Homère, après saint Paul, Phidias devenait ambassadeur des Grecs en Hespérie.

Elgin en ramenant à Londres les marbres du Parthénon, Marcellus et Dumont d'Urville en procurant à Paris la Vénus de Milo, mettaient sous les yeux des Anglais et des Français les monuments du génie hellénique.

Les musées devenaient des foyers philhellènes, et prolongeaient la leçon des humanités. Alfred de Musset, visiteur assidu du Louvre, s'écriera :

> Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
> De mes vœux insensés éternelle patrie,
> J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
> Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.
> Je suis un citoyen de tes siècles antiques;

Mon âme, avec l'abeille, erre sous tes portiques.
La langue de ton peuple, ô Grèce! peut mourir;
Nous pouvons oublier le nom de tes montagnes;
Mais qu'en fouillant le sein de tes blondes campagnes
Nos regards tout à coup viennent à découvrir
Quelque dieu de tes bois, quelque Vénus perdue...
La langue que parlait le cœur de Phidias
Sera toujours vivante et toujours entendue;
Les marbres l'ont apprise, et ne l'oublieront pas.

Dès 1824, *le Massacre de Chio* de Delacroix avait été la révélation de la peinture romantique et du martyre de l'Hellade. Il avait rempli d'admiration et de pitié les yeux et les cœurs.

Victor Hugo va voir, dans l'atelier de David d'Angers, la statue de marbre blanc destinée au mausolée de Marc Botzaris, « le Léonidas de la Grèce moderne ».

La XVIII[e] des *Orientales* dit le vœu de l'Enfant grec :

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil...
. . . .
— Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux...
Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Il fallait des armes. La science française en fournit à l'indépendance hellénique comme elle en avait fourni aux soldats de l'an II.

La IV[e] des *Orientales*, intitulée *Enthousiasme*, et ornée d'une épigraphe d'André Chénier, s'écrie :

En Grèce! en Grèce! adieu vous tous! il faut partir!
Qu'enfin après le sang de ce peuple martyr,
Le sang vil des bourreaux ruisselle!
En Grèce, ô mes amis! vengeance! liberté!
. . . .
Des armes! des chevaux! un navire à Toulon!
. . . .
Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué!
Toi qui fus seul au poste où les rois ont manqué!

Chef des hordes disciplinées,
Parmi les Grecs nouveaux ombre d'un vieux Romain,
Simple et brave soldat qui dans ta rude main
D'un peuple as pris les destinées !

Fabvier sortait de l'École polytechnique, que la Convention avait fondée pour défendre la république française, et que le czar Alexandre considérait comme l'œuvre la plus remarquable de l'esprit humain. Entré à l'École polytechnique en l'an XI, Fabvier avait fait les guerres de l'Empire et conspiré sous la Restauration.

Il rejoint lord Byron à Malte et débarque en Grèce en décembre 1823. Il avait passé plus d'un an à étudier la langue et l'esprit des insurgés. Il se rend en Messénie et donne aux paysans des conseils pour combattre les Turcs de Modon et de Coron. Navarin était à peu près abandonné. Il le mit en état de défense. « Quelques affaires heureuses que je dirigeai — dit-il — me mirent en confiance. Je reconnus bientôt tout ce qu'il y avait de bon chez ce peuple, et qu'il fallait, pour le diriger, ou une grande position avec de grands talents, ou partir d'aussi bas, en donnant l'exemple de toutes les privations, de tous les dévouements. Je ne pouvais m'arrêter qu'à cette seconde marche; je m'y livrai entièrement et avec assez de succès pour qu'au bout d'un an mon crédit fût au plus haut degré. »

La mission de Fabvier, malgré la déception finale, avait augmenté la confiance des Grecs en eux-mêmes et la confiance des Français dans l'avenir de l'hellénisme. Fabvier avait campé dans Athènes. La république grecque a consacré récemment à Fabvier un timbre-poste commémoratif, comme la France pour Pasteur et l'Italie pour Volta.

Mais, dans l'Hellespont comme dans l'Atlantique,

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il fallait vaincre l'Islam dans cette Méditerranée que se disputaient depuis plus de mille ans la Croix et le Croissant.

Dès le 23 octobre 1825, Chateaubriand notait : « On nous dit que les flottes russes vont venir à leur tour dans la Méditerranée juger des coups et assister à la lutte de quelques

chrétiens, abandonnés par la Chrétienté entière, contre un peuple de barbares qui a menacé le monde chrétien et qui fait encore peser son joug sur une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Le spectacle est digne, en effet, de l'admiration des hommes; mais nous plaindrions les spectateurs qui pourraient en être les témoins sans en partager l'honneur et les périls. »

Deux ans plus tard, cette humiliation fut épargnée aux flottes russe, anglaise et française, par miracle, à Navarin.

Henri de Rigny, qui commandait l'escadre du Levant, était l'ami de Fabvier, Lorrain comme lui, et comme lui vétéran des guerres de l'Empire. Tous deux valaient mieux que leurs faibles et séniles gouvernants. « Entre nous deux — écrivait Rigny à Fabvier — vous pouvez nous expliquer en quelque langue que vous voudrez. Mais vous connaissez ma position vis-à-vis de mes officiers et je ne puis que vous engager à des ménagements; sans cela je serais compromis sans avantage pour personne. Disposez, mon cher Fabvier, de mes services. Tout à vous » (mai 1825).

La flotte russe commandée par Heyden, la flotte anglaise commandée par Codrington, la flotte française commandée par Rigny étant réunies, les trois chefs écrivirent le 17 octobre 1827 à Ibrahim Pacha : « De nombreux détachements de votre armée parcourent la partie occidentale de la Morée, dévastent, détruisent, brûlent, arrachent les arbres, les vignes; ils se hâtent enfin de faire de cette contrée un véritable désert. Une violation aussi étrange de vos engagements vous place hors la loi des nations. » On le lui fit bien voir trois jours plus tard en détruisant sa flotte.

La V^{e} des *Orientales* (Navarin) s'adresse à Canaris comme Henri IV à Crillon : « On s'est battu sans toi! »

Console-toi! la Grèce est libre,
Entre les bourreaux, les mourants,
L'Europe a remis l'équilibre;
Console-toi! plus de tyrans!
La France combat; le sort change.
Souffre que sa main qui vous venge
Du moins te dérobe en échange
Une feuille de ton laurier.

Grèce de Byron et d'Homère,
Toi, notre sœur, toi, notre mère,
Chantez! . . . .
Le vieux colosse turc sur l'Orient retombe,
La Grèce est libre, et dans la tombe,
Byron applaudit Navarin.

La poésie avait été plus forte que les chancelleries.

Le nom de Navarin (dû à des Navarais du temps des Croisades) a été donné, par des admirateurs de la victoire de 1827, à des points géographiques dans la Terre de Feu, au nord-est de la Sibérie, au sud de l'Océanie[1]. Ainsi, la renaissance hellénique retentissait jusqu'aux extrémités de la terre émergée — la toponymie en fait foi — parce que la cause de l'Hellade était la cause du genre humain. Français, Anglais, Russes et Grecs se sont retrouvés côte à côte dans la dernière guerre, qui, en détruisant les califats de Turquie, d'Autriche et d'Allemagne, a détruit la guerre même, et rendu possibles les amphictyonies des cinq continents.

Aujourd'hui que la T. S. F., l'avion et le film réduisent les cinq parties du monde à l'unité de temps, à l'unité de lieu, à l'unité d'action, le centenaire de Navarin, comme celui de Pasteur et celui de Berthelot, permet un examen de conscience du genre humain. Aux vainqueurs de 1827 on peut appliquer les paroles de M. Potez à propos des défenseurs de Liége :

Soldats de Marathon, marins de Salamine,
Levez-vous du linceul de pourpre où vous dormez!
C'est une barbarie encor qu'on extermine;
C'est pour le genre humain que ceux-là sont armés.

Entre les héros de Plutarque et les libérateurs du Nouveau Monde, entre le Midi et le Nord, entre l'antiquité et l'avenir, la littérature française a été la harpe éolienne aux quatre vents de l'esprit. La langue de la *Déclaration des droits de l'homme* et de l'*Exposition du système du monde* a été la plus rapide messagère des fururitions sociales et des inventions immortelles. « O littérature française! s'écriait Carducci, toi

1. Le nom d'Ypsilanti a été donné à une ville du Michigan.

qui as libéré le genre humain et transfiguré l'univers, malheureux qui te méconnaît, misérable qui te renie! » Et Costis Palamas parle à la France (1914) comme Renan, cinquante ans plus tôt, à Pallas Athéné : « Mon cœur vole vers toi, ô France! Après le lait de ma mère divine, c'est toi qui as été la manne de mon désert, l'éducatrice de mon esprit, ma seconde mère. Je n'ai jamais foulé ton sol visité par le monde entier, je ne me suis jamais baigné dans les eaux de ta Seine; mais ta vision a été le rayonnement de ma poésie, ô ma seconde mère! C'est dans ta coupe d'or que, de leurs mains sacrées, Dante et Shakespeare m'ont versé le vin généreux qui exalta mon cœur. Non, tu n'es pas destinée au ver du tombeau; tes dieux vivent et tu vis avec eux, Hypatie : comme la gloire, puisse aussi la victoire être avec toi, ô grande République! »

Le vœu exprimé dans la langue de Platon a été exaucé. La grande république survit aux eunuques noirs, aux Césars du Danube et de la Sprée, et elle a mis dans les mots grecs, dans l'atome et la cosmogonie comme dans la politique et la poésie, dans le mètre comme dans la biologie, des pensées qui font de la conscience humaine une réalité permanente, chaque jour plus haute et plus belle.

Le vieux Chateaubriand désenchanté disait : « La Grèce est devenue libre du joug de l'Islamisme; mais, au lieu d'une république fédérative, comme je le désirais, une monarchie bavaroise s'est établie à Athènes. Or, comme les rois n'ont pas de mémoire, moi qui avais quelque peu servi la cause des Argiens, je n'ai plus entendu parler d'eux que dans Homère. La Grèce ignore mon nom autant et plus qu'au jour où je pleurais sur ses débris en traversant ses déserts. » L'Hellénie non encore royale avait été plus reconnaissante. Parmi quelques enfants que le comité faisait élever se trouvait le jeune Canaris : son père, digne des marins de Mycale, lui écrivit un billet que l'enfant traduisit en français sur le papier blanc qui restait au bas du billet. Voici cette traduction :

Mon cher enfant,

Aucun des Grecs n'a eu le même bonheur que toi : celui d'être choisi par la société bienfaisante qui s'intéresse à nous pour ap-

prendre les devoirs de l'homme. Moi, je t'ai fait naître; mais ces personnes recommandables te donneront une éducation qui rend véritablement homme. Sois bien docile aux conseils de ces nouveaux pères, si tu veux faire la consolation de celui qui t'a donné le jour. Porte-toi bien.

Ton père,

C. Canaris.

De Napoli de Romanie, le 5 septembre 1825.

J'ai conservé le double texte comme la récompense du comité grec.

La Grèce républicaine avait témoigné ses regrets particuliers lorsque je sortis du ministère.

Les écrits de Chateaubriand ont survécu à son ministère, et la Grèce républicaine aux dynasties bavaroises.

La raison finit par avoir raison.

Albert Counson.

LE

PERSONNAGE DU QUAKER

SUR LA SCÈNE FRANÇAISE

Quand la Comédie-Française, en 1927, a repris *Chatterton* dans son répertoire à l'occasion du centenaire du Romantisme, nous avons été frappés de nouveau par la dignité du Quaker, le confident sympathique du malheureux poète et de la douce Kitty Bell. Où Alfred de Vigny a-t-il pris ce caractère? Non pas dans la réalité, car il est peu probable que Vigny ait vu de vrais quakers pendant son voyage en Angleterre. M. Baldensperger a suggéré[1] que la lecture d'un article de Philarète Chasles[2] pouvait avoir inspiré Vigny. Il est bien possible que l'auteur ait tiré quelques idées de cet article, surtout du passage où il signale que les réalités anglaises d'aujourd'hui offrent une certaine apparence antique : « Tel Quaker de la Cité est le sosie de Guillaume Penn. » Cela donnait un modèle possible pour le Quaker, mais cela n'explique pas l'existence du Quaker dans la pièce : ne serait-il pas beaucoup plus naturel que dans une famille puritaine pieuse, le confident fût le pasteur? Je verrais plutôt l'origine du personnage dans un type traditionnel de quaker que nous trouvons dans le théâtre français, et précisément avec toutes les qualités du Quaker de *Chatterton*.

D'ailleurs, tous les personnages de la pièce de Vigny portent bien la marque de l'époque romantique ; c'est une des faiblesses de la pièce qui nous empêche, à nous modernes, de pleurer de bon cœur sur le sort pathétique de Chatterton et de Kitty Bell. Le poète n'est-il pas n'importe quel écrivain de l'époque, mé-

1. Alfred de Vigny, *Œuvres : théâtre*, notes de F. Baldensperger. Paris, 1927.

2. *Scènes d'un village maritime en Angleterre* (*Revue de Paris*, oct. 1829).

prisé par les gens pratiques, orgueilleux et renfermé, replié sur lui-même à un degré presque pathologique? Kitty Bell, douce, sensible, vertueuse, trop délicate pour ce monde, rappelle un type de femme que nous avons vu cent fois depuis Julie jusqu'à telle jeune fille de Balzac. John Bell est le commerçant brutal, égoïste, aveugle aux souffrances des nobles esprits qui l'entourent. Talbot est un jeune lord, c'est tout dire : qui connaît un peu la littérature dramatique depuis le XVIIIe siècle pourrait décrire Talbot sans avoir lu *Chatterton*, uniquement d'après l'idée traditionnelle qu'on se fait d'un lord anglais. Le pouvoir temporel est représenté par le lord-maire Beckford. C'est l'homme de bon sens qui veut transformer en gens pratiques tous les poètes rêveurs. C'est le père de Julie, c'est le mari de la Charlotte de Werther : c'est la société. Parmi tous ces personnages plus ou moins traditionnels, le Quaker serait-il le seul dessiné d'aprés un modèle vivant? C'est peu probable. Il est fait, lui aussi, selon une idée reçue. La mise en scène, comme le dit M. Citoleux[1], peut être tirée du *Philosophe* de Rembrandt qui se trouve au Louvre et l'idée d'une famille puritaine peut être empruntée à l'article de Philarète Chasles dont parle M. Baldensperger. A tout cela s'ajoute une donnée biographique de détail, car le vrai Chatterton parle dans une lettre d'une rencontre avec un quaker[2]. Mais cela n'empêche pas le Quaker d'être un type littéraire.

S'il n'est pas tiré de la vie, il n'est pas non plus tiré de la littérature anglaise. En Angleterre, le quaker est toujours représenté sous la forme d'une caricature. Tous ses traits, au lieu de faire ressortir sa supériorité par rapport à l'humanité moyenne, sont exagérés de façon à le rendre ridicule[3]. En France, par une suite de circonstances que j'ai l'intention d'étudier ailleurs, les traits du quaker sont également exagérés, mais idéalisés plutôt que ridiculisés. Dans cet article, je ne prétends que tracer le portrait du quaker tel qu'on le voit au

1. Citoleux, *Alfred de Vigny, persistances classiques et affinités étrangères.* Paris, 1924.

2. Baldensperger, *op. cit.*

3. Par exemple : a) *A Pleasant discourse of a young Gentlewoman to her husband the Quaker.* London, 1670; — b) *The Quaker's answer to the Quaker's wedding.* London, 1671; — c) *The Quakers Opera.* London, 1728; — d) Diodin, *The Quaker.* London, 1730.

théâtre. Les nombreux livres de voyages, de polémique, de philosophie où il est question du quaker pendant tout le xviii^e^ siècle ont certainement contribué aussi à créer un type de quaker légendaire. Que ce type de quaker soit passé dans l'esprit de Vigny, c'est bien probable. La popularité de *l'Histoire philosophique des deux Indes*, de Raynal[1], qui donne une place importante aux quakers, s'est imposée à la plupart des romantiques. Comme Chateaubriand[2], ils étaient tous plus ou moins « pleins de leur Raynal ». Toutefois, pour Vigny cette influence est difficile à préciser[3]. Je ne veux pas même prétendre que Vigny ait imité tel ou tel Quaker de ses prédécesseurs, mais ainsi que tout Français sur la scène anglaise est un petit homme à barbe pointue qui s'agite beaucoup et fait des gestes, le Quaker représentait sur la scène française la bonté, la simplicité, la générosité et une piété infinie pour la faiblesse humaine. Le Quaker de *Chatterton* descend en ligne directe du Quaker de *la Jeune Indienne*.

Quand Chamfort, en 1764, dans *la Jeune Indienne*, a mis un quaker pour la première fois au premier plan dans une œuvre dramatique, la légende de ce qu'un quaker doit être était déjà bien établie. Ce n'est pas le lieu de montrer ici combien d'écrivains avaient décrit la secte intéressante des Quakers, ni de commenter les pages de Voltaire qui viennent à l'esprit de tout le monde à ce sujet[4]. Les critiques de *la Jeune Indienne* eux-mêmes montrent assez que le caractère d'un quaker doit être représenté d'une certaine façon pour être accepté comme vrai par un public français. Bachaumont[5], le jour même de la première représentation, le 30 avril 1764, trouva que « le Quaker, le principal personnage, n'est qu'une très faible et très mesquine copie du Freeport de *l'Écossaise* » (Voltaire, d'ailleurs, n'a jamais donné son Freeport pour un Quaker). Grimm, le 1^er^ mai, se montre un peu dur : « Le rôle du Quaker est très bien imaginé, et opposé avec esprit à celui de la petite sauvage ;

1. Première édition, 1770.
2. *Essai historique sur les révolutions*, éd. Garnier. Paris, 1861, ch. xxxiii, vol. I, p. 362, note.
3. Cependant *la Sauvage* porte des marques de l'influence de Raynal.
4. Surtout les *Lettres philosophiques*, 1734.
5. Bachaumont, Louis Petit, etc., *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*. Londres, 1777-1789.

il pouvait être très piquant et ne l'est point, parce que la force manque encore à l'enfant qui nous a donné cette pièce. Les quakers tutoient tout le monde, mais ils n'exigent pas qu'on les tutoie; ils laissent à chacun ses usages et se contentent de trouver ridicule celui de parler à une seule personne comme à plusieurs. Cependant, toute la Quakrerie (*sic*) de Mowbray consiste à se formaliser de ces misères, comme s'il était quaker pour la première fois de sa vie au commencement de la pièce. » Dans *l'Avant-Coureur* du 7 mai, nous trouvons un long compte-rendu, plein de citations extraites surtout des discours du *Quaker;* l'auteur se sent dans l'obligation de faire ressortir le mauvais côté de la pièce : « La scène où le Quakre ne veut pas que Belton lui parle par *vous* a séduit, dit-il, mais il est assez singulier qu'un Anglais qui sçait les différens usages de son pays ait oublié ces mêmes usages et qu'il ne sache pas la manière dont les Quakres veulent être traités. Au reste, cette scène est tirée mot pour mot de la conversation de M. de Voltaire avec un Quakre, conversation que tout le monde a lue dans ses mélanges de philosophie ». Le *Mercure de France*, au mois de juin, donne aussi un compte-rendu détaillé de la pièce et en signale le très grand succès. Le critique a trouvé, lui aussi, la première scène très comique. « Mowbrai trouve mauvais que Belton le salue, qu'il n'ait pas son chapeau sur la tête ainsi que lui, et qu'il l'appelle *Monsieur*. Il n'est pas deux personnes, dit-il, ainsi il veut qu'on lui parle au singulier et qu'on le tutoie. On reproche au Quakre Mowbrai, dit encore le critique du *Mercure*, de ressembler aux autres Quakres ou aux Anglois de mêmes mœurs et de même caractère que ceux de cette secte et qu'on a déjà vus sur notre scène. Singulier reproche!... Que seroit-ce qu'un personnage annoncé pour être d'une secte où les principes et les actions qui en résultent sont connus pour être communs à tous ceux qui la professent et cependant ne ressembleroit à aucun d'eux? Tant de Gascons qui ont été vus et revus dans nos Comédies sont-ils donc d'un comique bien plus agréable à l'esprit et bien plus variés que l'aspérité vertueuse d'un honnête Quakre qui contraste avec les mœurs d'une société plus polie, mais plus vicieuse, et souvent plus soumise à l'erreur par la force de l'habitude ou par celle des préjugés? » Si le Quaker n'était pas en 1764 un per-

sonnage de théâtre aussi légendaire que le Gascon, il était en bonne voie de le devenir.

Les critiques de *la Jeune Indienne* avaient un peu raison. Mowbray, le quaker, gardien de la morale publique, renonce à marier sa fille Arabelle à l'aimable Belton pour que celui-ci épouse la jeune sauvage qu'il devait épouser pour plus d'un motif. Dans son désir un peu froid de maintenir les bonnes mœurs, il ne consulte pas les affections de sa fille, ni les intérêts de Belton. Ce sont seulement les droits de la jeune Indienne qu'il trouve importants. Il faut donc se rendre compte que cette haute austérité perd un peu de sa dignité quand le Quaker se permet des réflexions puériles sur le port du chapeau, les salutations et le tutoiement. Mais il fallait qu'il parlât ainsi. Autrement, on l'aurait pris pour n'importe quel puritain. Et au XVIIIe siècle, les puritains étaient pour les Français des gens peu intéressants, tandis que les quakers étaient de leur part l'objet d'une curiosité extrême. Le critique de *l'Avant-Coureur* nous apprend que la scène où le Quaker fait ces réflexions avait beaucoup séduit le public, bien qu'elle eût sa source dans l'article si connu de Voltaire. Voltaire lui-même trouvait le tutoiement assez ridicule : pour lui, en effet, le « vous » de politesse que l'usage a imposé ne doit pas être changé pour une mince question de pure logique[1]. Mais les Français après Voltaire changeront de point de vue et prendront le tutoiement de plus en plus au sérieux. La curiosité amusée, éveillée à l'égard du tutoiement par *les Lettres anglaises* de Voltaire et la scène de *la Jeune Indienne*, amènera la conviction que le tutoiement est vraiment logique, et puis que c'est un symbole de l'égalité : cette idée se trouvera dans plusieurs pièces de théâtre de la Révolution, notamment *les Tu et les Toi* de Dorvigny[2], et *Allons, ça va, ou le Quaker en France*[3], où le Quaker apporte aux paysans la foi dans l'égalité.

En 1751, La Place a achevé la traduction du *Tom Jones* de Fielding. La popularité de ce roman fut extrême, malgré les défauts de la traduction, mais ce ne fut qu'en 1767 que les éditions de cet ouvrage commencèrent à se multiplier. Or, en 1765 fut jouée devant le roi une comédie d'Antoine Poinsinet

1. *Corr. Moland*, vol. XXXIII, p. 379. Voltaire à Vernet.
2. Paris, an II; 2e édition, an III.
3. De Beffroi de Reigny. Paris, an II.

intitulée *Tom Jones*, avec musique de Philidor. Selon Grimm, qui montre, il faut le reconnaître, une méchanceté particulière pour Poinsinet, cette pièce tomba à la première représentation et se releva à la deuxième, où elle reçut autant d'applaudissements qu'elle avait reçu de coups de sifflet le premier soir. Quoi qu'il en soit, *Tom Jones* eut un grand nombre de représentations, donna lieu à beaucoup d'éditions et fut traduit en hollandais et en allemand. Dans le roman de Fielding, Tom Jones, le vagabond déshérité, rencontre un jour un quaker. C'est un incident sans importance et le quaker n'est pas caractérisé particulièrement. Mais l'auteur de la comédie avait besoin d'un personnage central qui, étant le confident de tout le monde, ramènerait dans les limites du théâtre l'histoire décousue de *Tom Jones*. Pour effectuer la réconciliation nécessaire au dénouement, il fallait un homme de caractère élevé, capable de comprendre les méprises et de se faire respecter par le fougueux Western. Un an après le succès de *la Jeune Indienne*, quoi de plus naturel que de choisir un quaker pour ce rôle? Ce sera Dowling, l'intendant d'Alworthy, au premier plan, très noble dans sa qualité de Quaker. Cette fois ce sont les femmes qui nous présentent le Quaker et qui décrivent ses façons particulières d'agir.

Acte I, scène I.

(Sophie et Honora font des réflexions sur Tom Jones.)

HONORA.

J'ai déjà fait une remarque.

SOPHIE.

Quelle est-elle ?

HONORA.

Ce grave Dowlin, ce Quaker qui est comme l'intendant de M. Alworthy; lui qui tutoie tout le monde, ne salue personne, dont l'abord est si brusque, le ton si dur, l'esprit si fier, voyez quand il parle de Monsieur Jones, il y met des égards...

Acte I, scène V.

WESTERN (à Alworthy).

Eh! j'aperçois l'ami Dowling. Tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service; j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

. . . .

C'est Dowling qui domine la grande scène de reconnaissance, mais il interrompt le drame pour corriger son maître :

Acte III, scène x.

Alworthy (à Dowling).

Combien j'étais trompé ! Mais j'atteste le ciel...

Dowling.

Point de serments ! Répare ta conduite...

Et enfin c'est le Quaker qui a la dernière parole et nous laisse très impressionnés par sa bonté un peu excessive :

Alworthy.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, sois certain...

Dowling.

Arrête ! Point de bienfaits ; j'ai fait ce que j'ai dû. Ma récompense est dans mon cœur.

Quand on réfléchit qu'Alworthy n'a rien offert encore, le Quaker paraît un peu prompt à refuser ses bienfaits. Qu'aurait pensé de ce Quaker onctueux le pauvre Fielding, qui détestait la morale raisonneuse et qui nous fait aimer son Tom malgré ses faiblesses et ses infidélités ! Il n'en est pas moins présenté avec une bonne foi évidente par l'auteur comique français. Le « bon Quaker » : les deux mots ne feront bientôt qu'un. Déjà il n'est presque plus un homme, mais une idée.

Entre 1765 et 1784, il y a un nombre de plus en plus grand de livres en français où il est question de quakers. Surtout, on remarque la popularité extraordinaire de *l'Histoire philosophique* de Raynal[1], la condamnation du livre et *la Réponse à la censure* de la Faculté de théologie[2], où Raynal paraît croire que c'est son enthousiasme pour les quakers qui a fait brûler son livre. Mais le Quaker ne paraît plus sur la scène qu'avec une comédie très légère, *le Rival par amitié*, ou *Frontin Quakre*, par M^me^ de F...[3]. Cette fois, ce n'est pas un quaker moralisant, mais un domestique qui veut devenir quaker. Il

1. Voir ci-dessus, p. 434.
2. Londres, 1782.
3. Représentée à l'Ambigu comique, mai 1784. Par M^me^ Claret de Fleurieu, depuis M^me^ Salverte (cat. de Soleinne).

semble que l'auteur n'ait pas eu d'autre motif pour faire de Frontin un quaker que le désir de faire partager au domestique de Dorval l'anglomanie de son maître. Dorval est tellement épris de littérature anglaise qu'il veut épouser une lady savante. Vindsor, un véritable Anglais, blâme son anglomanie et lui fait comprendre qu'il est pour lui plus naturel de se marier avec une Française de sa connaissance, Lucile. Il arrive à ce résultat par le moyen classique qui consiste à faire semblant de courtiser lui-même la dame. Il reproche d'autre part au valet Frontin d'avoir par jeu imité un personnage aussi digne qu'un Quaker. Pourtant Frontin paraît plus ou moins sincère.

VINDSOR.

Pourquoi cet air sauvage,
Et ce chapeau grotesque et ce brusque langage ?
Je devine, crois-moi, ton petit stratagème.
Va, tu n'es qu'un fripon.

FRONTIN.

Frère, fripon toi-même.
Apprends que parmi nous l'austère probité
Est un devoir facile et toujours respecté.

VINDSOR.

Les Quakers comme toi le sont pour leurs affaires,
Et les tiennes, un jour, par cent coups d'étrivière
Pourraient se terminer.

FRONTIN.

Ah ! cette objection
Est de poids et mérite un peu d'attention.

Après une petite scène avec Finette (la servante de Lucile), dans laquelle Frontin nous montre « comme un Quaker arrange une suivante », Dorval entre :

FINETTE.

Et vous nommez cela, Monsieur, un...

DORVAL.

Un Trembleur,
Un Quaker, si tu veux ; en un mot un penseur
Que la vertu brûle de mille flammes.

Un vrai sage, un homme de bien
Qui n'aime ni le jeu, ni le vin, ni les femmes.

Cette comédie fut jouée en 1784 au théâtre de l'Ambigu, reprise en 1785 et jouée encore les années suivantes, car on la voit souvent signalée dans le *Journal de Paris* et le *Mercure de France*. Le sujet est sans doute banal, et Frontin n'est que l'image d'un Quaker; cependant la pièce nous laisse sous la même impression du « bon Quaker », un vrai sage, un homme de bien.

Entre 1784 et 1788 le Quaker jouit d'une popularité plus grande qu'à toute époque antérieure. La Révolution d'Amérique et la part que la France avait eue à son succès avait créé un public qui lisait avec intérêt tout ce qui avait quelque rapport avec la nouvelle république. Quatre ouvrages bien écrits et très lus donnaient une place prépondérante aux Quakers : les *Lettres d'un Cultivateur* de Crèvecœur (1784), le *Voyage en Amérique* de Chastellux (1785), l'*Examen critique des voyages de Chastellux*, par Brissot de Warville (1786), et en 1788 les *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis* de Mazzei. Ces ouvrages furent d'autant plus remarqués que leurs auteurs avaient vécu en Amérique et qu'ils n'étaient pas d'accord sur ce qu'ils avaient vu, surtout au sujet des Quakers. Chacun consacrait à l'analyse de l'esprit de cette secte un nombre de pages disproportionné avec le reste de l'ouvrage. Crèvecœur et Brissot leur donnent un degré de perfection surhumaine. Chastellux et Mazzei les traitent d'hypocrites et de Jésuites, expliquant leur vertu apparente par les motifs les plus bas. Il est évident que les derniers voyageurs, qui s'étaient fait une grande idée des Quakers, ont eu, arrivés en Amérique, une déception qui se voit dans l'amertume de certaines de leurs critiques.

Malgré ces divergences relatives à la vertu des descendants de Penn, le « bon Quaker » allait toujours son chemin. En 1785, ce fut *l'Ode à une jeune Quakeresse* de Castéra[1], poème très libre de pensée et de sentiment, où le poète ne réussit pourtant pas à entamer la vertu de la Quakeresse. En 1786, le Quaker reparaît sur la scène dans *la Veuve Anglaise*, par

1. *Odes*. Amsterdam et Paris, 1785.

L. F. Faur. Cette pièce n'a jamais été imprimée et je n'ai pas réussi à en découvrir le manuscrit, mais les revues témoignent qu'elle jouit d'une certaine popularité, et Faur, l'auteur d'*Amélie et Montrose*, était un poète considéré. Grimm nous racontera l'intrigue fantastique de cette pièce[1]. Il fallait bien considérer le Quaker comme un prodige de vertu pour ne pas rire du sacrifice extraordinaire que Grimm accepte sans commentaire. « Revers, l'amant d'une certaine jeune veuve, a perdu la nuit précédente, à un bal masqué, vingt mille livres sterling qui composaient toute sa fortune. Cet événement, au lieu de l'éclairer sur le danger du choix qu'elle a fait, l'y attache plus fortement encore. Elle lui envoie, pour le consoler, le billet que voici : « Je promets de donner au porteur ma fortune et ma main ». Grâce à la discrétion du valet chargé du message, l'oncle de la veuve intercepte la lettre, s'empare de ce singulier titre et le remet à un quaker de ses amis, à qui il destinait depuis longtemps sa nièce. Le quaker fait semblant de consentir à le faire valoir, mais, après avoir inquiété nos deux amants d'une manière assez gaie, il finit non seulement par rendre le billet, mais comme il découvre aussi que c'est lui qui a gagné les vingt mille livres au jeune homme, il oblige la veuve à les reprendre, et détermine l'oncle à l'unir de bonne grâce à son jeune rival. » Grimm trouve le billet au porteur assez invraisemblable, mais le quaker « bien soutenu ». Cette bonté un peu extravagante paraissait assez naturelle de la part d'un quaker. On pourrait se demander comment un vertueux quaker arriva à gagner 20,000 livres dans un bal masqué, mais il ne faut pas être trop exigeant, puisque, aux yeux de l'auteur comme du critique, cela ne diminuait en rien sa vertu. On ne nous dit pas si le quaker attachait autant d'importance au tutoiement que celui de Chamfort. Il a de la bonté; c'est le principal.

L'année suivante, 1787, a vu paraître une assez mauvaise pièce, *les Torts apparents*, ou *la Famille américaine*, par Gorgy[2]. Elle n'est ni originale ni bien écrite; mais par cela même

1. *Correspondance littéraire*, éd. Garnier. Paris, 1878, déc. 1786, vol. XIII, p. 238.

2. Pourtant Gorgy a été comparé à Goethe par Ch. Nodier dans *Mélanges de littérature et de critique*. Paris, 1820.

elle a quelque importance au point de vue où nous nous plaçons dans cette étude, car elle présente un mélange d'éléments empruntés aux pièces que nous venons d'étudier. La scène est en Amérique. Un homme veut que sa nièce épouse un Quaker. La nièce en question aime un Français. Le Quaker s'impose à tous par sa supériorité morale. Il est le premier à voir la fausseté d'un certain Bleak, sorte de Tartuffe qui est admiré par tous les autres. La première scène de *la Jeune Indienne* se répète, quand le Quaker en entrant tutoie tout de suite le domestique en le blâmant pour ses révérences. La pièce, certes, est bien mauvaise, mais ce sont les pièces de ce genre qui contribuent à maintenir les légendes littéraires. Ce n'est pas Rostand qui a créé le Gascon, mais mille petites comédies oubliées. De telles comédies préparent un personnage qui trouve un jour ou l'autre son expression parfaite dans l'œuvre d'un artiste. Ainsi les Faur et les Gorgy font vivre devant le public le bon, l'honnête Quaker, qui attend Alfred de Vigny pour devenir le prototype du sage.

Le catalogue de la collection Soleinne signale *les Solitaires Anglais* ou *les Quakers*, par Boursault-Malherbe, qui reste jusqu'à présent introuvable; mais le « Cousin Jacques » de la Révolution — Beffroi de Reigny, pour lui donner son vrai nom — écrivain très fertile et très populaire, nous a laissé un Quaker dans une pièce de l'an II, *Allons, ça va*, ou *le Quaker en France*. Certaines particularités du Quaker sont celles qui ont été mentionnées chaque fois que son nom paraît; le tutoiement, l'honnêteté, la vertu austère; car ce qui a séduit les Français, c'est que le Quaker est un modèle de bonnes mœurs dans la vie privée. Le Quaker considéré comme citoyen avait moins attiré les regards, malgré la perfection tant vantée du gouvernement de la Pensylvanie. Avec la Révolution, on cherchait un citoyen modèle : on se souvint du Quaker, mais celui-ci avait un grand défaut, son refus de participer à la guerre, même la plus juste. Les Quakers auraient trouvé beaucoup d'adhérents et peut-être auraient pu former une secte importante en France pendant la Révolution sans cette théorie dangereuse pour un gouvernement révolutionnaire entouré d'ennemis. Beffroi de Reigny a amené son Quaker en France

pour prêcher la liberté, l'égalité et la fraternité, mais il a déformé son caractère en apportant des tempéraments à cette dernière idée. Il nous le dit lui-même dans son *Avant-Propos*. « Un journaliste m'a reproché de paraître trop ardemment, dans ma pièce, désirer la paix. J'aimerais autant qu'il eût trouvé la pièce contre-révolutionnaire ; à coup sûr il ne l'a pas vue, ou ne l'a pas saisie; non seulement il n'y est question nulle part de demander la paix, mais j'ai même dénaturé le caractère du Quaker à tel point qu'il prêche à chaque pas la guerre, la destruction des tyrans et l'enthousiasme nécessaire pour chasser l'ennemi. Et voilà comme on nous juge ! » Et le Quaker, en parlant de la guerre, dit :

C'est malheureux, sans doute !
Personne plus que moi ne déteste le sang;
La tendre humanité, c'est ma Foi. Mais écoute :
Si nous laissons toujours ces esclaves du rang,
Ces ambitieux qu'on renomme,
Triompher sans relâche, attenter à nos droits,
Quel frein connaîtront-ils en nous dictant les lois ?

Naturellement, le Quaker porte un grand chapeau, tutoie tout le monde et appelle tout le monde frère. Il n'est nullement ennemi de la gaieté, il rit facilement, il boit volontiers, sans jamais aller à l'excès. Il est d'un optimisme un peu facile :

Ne pense pas, te dis-je, en me voyant rêveur
Que je sois en tous tems en proie à la douleur ;
Tout n'est pas sombre et noir aux yeux d'un moraliste,
Il tient dans la balance avec un poids égal
Tout ce qui le console et tout ce qui l'attriste,
Il sait que, si le mal existe,
Le bien existe aussi pour compenser le mal.

Ce bon Quaker a quitté les États-Unis parce que l'or et le luxe commencent déjà à y corrompre tout et à détruire l'équilibre de l'égalité. Il a plus d'espoir en la France, qui est à l'aurore de la liberté. La pièce finit par une fête où le Quaker, que nous savons être l'ennemi de la guerre et de la musique, chante sur l'air de la *Marseillaise* quatre stances enflammées sur la liberté et l'égalité. Tout à la fin se place un petit inci-

dent destiné à nous éclairer sur le but de l'auteur ; un nouveau venu entre. Un des paysans lui dit :

C'Monsieur-là, c'est un Crouacre...

L'autre :

Un Quaker! Eh bien! tant mieux.
Ce sont là nos amis; prêchant l'Indépendance (*a*),
L'Égalité, les Loix, ils sont faits pour la France.

Le Quaker n'a pas été représenté seulement sur la scène française. En 1770, le Révérend Antoine Jerocado, professeur de philosophie au Collège royal de Rome, a écrit *Pulcinella da Quacquero*, où les splendeurs de la colonie des Quakers en Pensylvanie furent peintes sous des couleurs si brillantes que l'auteur perdit sa situation à cause de ses doctrines dangereuses. En 1786 parut une quakeresse italienne, *la Quakera spiritosa*. Cette fois, le costume seul distingue les quakers des autres personnages, tous banals, amoureux et jaloux. En 1781, nous trouvons *la Indiana* en espagnol, de Cruz Cano y Olmedilla, imitation plus ou moins fidèle de *la Jeune Indienne*. Kotzebue a mis *Die Quäker* en allemand. Le livre de Kotzebue a pénétré jusqu'en Russie par une traduction (Moscou, 1817). Donc, ce n'est pas simplement une vogue limitée à Paris que cette vogue du Quaker. Bruno Bauer, bon hégélien, qui constate une forte influence des quakers en Allemagne, croit que c'est par la France que l'Allemagne les a connus, et non pas directement. C'est une question que je n'entreprendrai pas de régler ici, mais l'existence même de cette opinion est assez significative. Ce serait sans doute exagérer que de prétendre que le Quaker fictif des Français — il n'y avait presque pas de quakers véritables parmi eux — eût plus d'influence que le véritable quaker anglais ou américain, mais au moins celui-là ne restait-il pas inconnu.

On ne sera pas étonné de constater que Scribe s'est emparé du Quaker dans une de ses pièces. Le 28 mars 1831, on joua de lui *le Quaker et la Danseuse*, d'une intrigue aussi com-

a) *Note de l'auteur*. — Il y avait *tolérance* parce qu'un Quaker ne peut prêcher que cela, mais, encore une fois, les dangers de la Patrie ne permettent plus d'idées tolérantes.

pliquée que peu intéressante. Le Quaker Morton possède toutes les qualités de ses prédécesseurs. Il tutoie lord Darsie, tous les hommes sont ses frères, il se fâche quand le domestique l'appelle « votre honneur », il proteste contre la guerre, il est d'une générosité inimaginable. Il dit : « les passions ne peuvent rien sur moi, parce que je suis quaker ». Il a triomphé même de l'amour, et il garde sa tranquillité philosophique quand il croit son amour pour la danseuse sans espoir. La petite partie organisée pour le rendre ridicule manque complètement, parce que la noblesse de son caractère triomphe de cette sorte de mesquinerie. Une nouveauté seulement apparaît chez le Quaker de Scribe. Il tient ses principes de Ben Johnson, « son maître »! Mais, Ben Johnson, ou Guillaume Benn; à quoi bon faire des distinctions? Tous deux sont Anglais, tous deux portent des noms connus. Tout de même, certains Quakers seraient assez étonnés d'avoir Ben Johnson pour ancêtre spirituel.

1831 : nous sommes presque à l'époque de Chatterton, et nous voyons que le Quaker au théâtre est loin d'être mort. Sans doute, je ne prétends pas que Vigny ait connu toutes les comédies que je viens de mentionner. Mais quand il cherchait un sage Anglais, un philosophe humanitaire, il avait à sa portée un type connu. Il n'avait qu'à le dessiner à larges traits, et il pouvait penser que le public l'accepterait comme vrai. Même Gustave Planche, le critique le plus dur pour la pièce, trouve le Quaker admirable. Il est lui-même plein de l'idée préconçue qu'on se faisait de cette secte et en parle avec enthousiasme[1]. « Entre Chatterton et Kitty Bell, le sage mûri par l'expérience et les années. Affilié à la secte la plus pure de la république universelle du Christ, à la secte des Quakers, le docteur est indulgent aux douleurs qu'il ne partage pas. Il n'a pas subi les passions, mais il les connaît, comme un matelot connaît les voiles de son navire. Son front se dépouille, mais il n'a pas de rides; ses cheveux blanchissent, mais son corps n'est pas courbé. Les feuilles tombent, et l'arbre est debout. Calme et stoïque pour les maux qui n'atteignent que lui, il n'imite pas la sagesse égoïste des vieillards usés dans le plaisir.

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1835.

Il ne prescrit à personne la sécurité qu'il s'est faite... Écoutez-le, car il sait mieux que vous quel abri convient à votre faiblesse. Laissez-vous guider par lui, et vous marcherez sûrement. »

Malgré tout le respect dû à une secte d'idéalistes qui a lutté et qui lutte encore pour la justice et la paix, il faut reconnaître que ce n'est pas là un caractère tiré de la vie. C'est un surhomme, un prêtre sans église, consacré par Dieu directement. Sa grandeur d'âme lui donne le droit de s'offrir comme confesseur à Kitty Bell (acte II, sc. IV). Sa pitié est infinie et universelle :

Acte I, scène II.

(A John Bell.) Mais ce n'est pas ta faute; tu agis fort bien selon ce que tu as trouvé autour de toi... je ne t'en veux pas du tout.

Acte I, scène V.

(A Chatterton.) Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure... La maladie de l'humanité est incurable.

Seul le côté de la vie représenté par les lords attire son mépris :

Acte II, scène IV.

Que le ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs et qu'on appelle les hommes aimables!

N'oublions pas non plus que c'est Vigny qui parle; Vigny, qui n'était pas sans avoir un peu de l'austérité de son Quaker, et dont le pessimisme était plus philosophique que la mélancolie vaporeuse de beaucoup de ses contemporains. Mais la sympathie naturelle qu'il pouvait ressentir pour les vrais Quakers ne l'a pas empêché de peindre dans sa pièce le « bon Quaker », si souvent réprésenté avant lui, et de puiser dans une tradition littéraire déjà longue les éléments essentiels de son personnage.

E. PHILIPS.

L' « AME SENSIBLE », LE « GÉNIE FRANÇAIS »

ET

LES DÉBUTS DE KOTZEBUE EN FRANCE

L'accueil que le grand public parisien de la fin du Directoire fit aux drames bourgeois de Kotzebue offre à l'étude un cas de « succès » parmi les plus caractérisés que l'on puisse souhaiter en littérature comparée : il présente un double aspect, littéraire autant que moral. A première vue, l'étude en peut paraître oiseuse et les résultats indifférents, tant les données du problème sont pauvres à tous égards : d'un côté, l'indiscutable médiocrité de cette forme de théâtre[1]; de l'autre, un milieu dénué de ces ressorts puissants que sont les appétits intellectuels non satisfaits, vivant sur un fonds d'émotions épuisées à force d'avoir servi et que le drame de Kotzebue, tel qu'il fut rendu par ses adaptateurs français, vient à la fois solliciter et combler. De cette rencontre un succès facile devait naître, dont le seul bienfait pour la littérature française pourrait bien n'avoir été que négatif, en ce sens qu'en exagérant jusqu'à la caricature les tendances émotives de l' « âme sensible », il en aggrava le dépérissement, comme ces joies artificielles qui précipitent la fin du patient.

Il se trouve cependant que l'explication de ce succès jette une certaine lumière sur cette étape du classicisme *préromantisé* qui précède de quelques mois le premier grand livre de Mme de Staël, et de peu d'années celui de Chateaubriand. Située à ce point mort de la littérature française, l'intervention de Kotzebue ne saurait être négligeable et bénéficie indirec-

1. Bien que Mme de Staël, encore mal informée des valeurs allemandes, ait (*De la Littérature*, I, 17, note) considéré le théâtre de Kotzebue comme digne d'étude, au même titre que les « tragédies » de Schiller, etc. Dans *De l'Allemagne*, II, 25, elle portera sur Kotzebue un jugement très indulgent.

tement d'un intérêt qu'elle eût probablement moins mérité à un autre moment de l'histoire littéraire. C'est, en effet, à titre de pierre de touche pour les vagues survivances du classicisme et les indices d'un premier romantisme caricatural, que les débuts de Kotzebue en France vont être considérés ici d'un peu près.

Le succès qui couronna ces débuts a-t-il dépassé les bornes d'une simple fortune littéraire pour atteindre à l'*influence*? Dans la mesure où les déductions sont légitimes au domaine où nous nous trouvons, on peut affirmer qu'il y a, de part et d'autre, trop d'analogie dans les tendances, trop de relâchement et d'arbitraire dans le fond et trop peu de ces désaccords passionnés qui conduisent aux batailles des idées et des formes, qu'en un mot le drame de Kotzebue est mal situé par rapport au milieu français de 1799, pour qu'à lui seul il ait pu amener un renouvellement quelconque dans sa littérature d'adoption. Et nous n'avons pas à envisager ici le cas où, conjuguée à de véritables influences, l'intervention de Kotzebue en France aura contribué, pour sa modeste part, à l'acheminement des esprits vers le romantisme.

* * *

Lorsque, à la fin de 1798, *Misanthropie et Repentir* triomphe sur la scène de l'Odéon, le « président » August von Kotzebue a trente-sept ans, un passé riche d'aventures et de scandales et, à son actif, une œuvre déjà abondante. Secrétaire du Théâtre impérial de Vienne, il vient de se brouiller avec Catherine II, de perdre sa magistrature à Reval, en pays balte, et se trouve à la veille d'un scandale retentissant que provoqueront bientôt ses attaques contre la *Lucinde* de Frédéric Schlegel et contre le jeune romantisme allemand[1]. Un an plus tard, son retour imprudent en Russie lui vaudra la colère ombrageuse de Paul I^er^ et un bref exil en Sibérie. Son œuvre se compose, en 1798, d'un certain nombre de drames et de tragédies éprises de moyen âge, d'horizons exotiques, de conflits violents où les préjugés moraux, sociaux et de race se

1. Voir sa « comédie philosophique » en un acte en prose : *Der hyperboraeische Esel.*

trouvent honnis à souhait[1]. Il n'est pas encore entré dans la carrière du drame historique, dont il chérira par-dessus tout les réalisations dans son œuvre. Seuls les cinq actes en prose du *Graf von Burgund* annoncent, dès 1797, les dispositions un peu ambitieuses de notre auteur pour un genre qu'illustraient les grands maîtres de l'époque. Les deux comédies philosophiques qu'il aura fait jouer avant la fin du siècle et qui prêchent le culte exclusif de la nature et de l'instinct et affirment l'égalité absolue des races et des classes[2], de même qu'une comédie politique, *Der weibliche Jakobiner-Klubb*, inspirée, en 1791, par les événements de France, mais qui tourne vite à la farce, font à peine pressentir les dons d'observation comique qui par la suite vaudront à Kotzebue, dans la comédie de mœurs, d'assez justes suffrages.

Le succès de ces productions n'est rien à côté de celui que devaient remporter ses drames bourgeois. Ils étaient toute une pléiade en Allemagne, vers la fin du XVIIIe siècle, à cultiver ce genre fécond en grosses émotions qui, sorti pour une part des doctrines de Diderot[3], y avait acquis depuis Lessing ses lettres de naturalisation, ayant même tenté les débuts de Goethe et de Schiller. Iffland notamment, avec le tragique bénin de ses prêches dialogués, s'en était fait une spécialité qui lui rapportait profit et honneurs. Kotzebue emboîta le pas avec une clairvoyante promptitude et débuta dans le genre dès 1788, en s'attaquant, comme il a été justement remarqué, au thème le plus fécond qui soit en fait de tragique bourgeois, à l'adultère. Ce furent les cinq actes de *Menschenhass und Reue*, la merveilleuse trouvaille que l'engouement populaire consacra du premier coup et pour longtemps. Ce drame n'en est malheureusement pas meilleur. Trompé par la belle Eulalie, son épouse, le baron Meinau se réfugie dans la solitude où il lit Zimmermann, exhale sa haine de l'humanité et pratique, néanmoins, la bienfaisance. A la faveur de circons-

1. *Adelheid von Wulfingen. Ein Denkmal der Barbarei des XIII-ten Jahrh.* (impr. en 1788); — *Die Sonnenjungfrau* (joué à Reval, en 1789); — *Die Spanier in Peru oder Rolla's Tod* (impr. en 1795); — *Graf Benjowsky* (impr. en 1795); — *La Peyrouse* (impr. en 1797); — *Die Negersklaven* (impr. en 1795).

2. *Die Indianer in England* (impr. en 1790); — *Bruder Moritz der Sonderling*, 1791.

3. Cf. G. Lanson, *Esquisse d'une histoire de la tragédie française*. Paris, Champion, 1927, p. 157.

tances copieusement ridicules, il y rencontre son épouse repentante. La réconciliation qui s'opère entre eux signifie l'abdication de la raison devant le sentiment. Car tout le drame est construit sur un parti pris d'émotion où la plupart des détails aboutissent, à tort et à travers. Dès lors, l'effort que l'on surprend par endroits, chez Kotzebue, de faire vrai et de saisir la vie dans sa complexité contradictoire demeure vain et n'en est même que plus fâcheux. Aucune nécessité, en effet, n'y relie la crise passionnelle au cadre bourgeois et comique où Kotzebue l'a voulu placer, *disjecta membra*. D'autre part, Meinau hait l'humanité, *mais* comble de ses bienfaits le vieux Tobie ; Eulalie a failli, *mais* elle reste vertueuse, presque pure. Or, loin de valoir aux deux héros un caractère plus complexe et plus vrai, ces contradictions à programme n'y sont qu'une feinte, susceptible tout au plus d'accroître le potentiel émotif de la bonté et de la vertu. Et ce ne sont certes pas les quelques touches préromantiques, ni les vagues déclarations en faveur de l'égalité des classes qui suppléeront, dans *Misanthropie*, à l'absence de toute action et à la parfaite nullité de l'intrigue.

Joué à Reval, en 1790, *Das Kind der Liebe* suit la même recette d'émotion bourgeoise agrémentée de comique, mais aggravée d'une thèse sociale aussi violente que dépourvue d'autorité. Le baron de Wildenhain y est amené à épouser une mendiante qu'il avait séduite, il est vrai, lorsqu'elle ne l'était pas. A son tour, la fille du baron, l'ingénue Malchen, y épouse un brave pasteur, un peu éberlué à l'idée de cette mésalliance. Quant au fils naturel, il hésite, à l'occasion, entre l'art du mendiant et celui du bandit, mais pratique les deux avec beaucoup de noblesse. Le vertueux séducteur, l'agréable bandit !

Quelque inoffensifs qu'ils nous apparaissent aujourd'hui, les thèmes de ces deux drames ne laissèrent pas à l'époque d'inquiéter une partie de l'opinion et, par contre-coup, Kotzebue lui-même. On cria à l'immoralité à propos du pardon final accordé à la repentante Eulalie[1] et, représenté à Vienne,

1. Cf., entre autres, le *Journal analytique et critique* (6 octobre 1790) de Schink, paraissant à Hambourg. Des extraits de l'article, fort bon d'ailleurs, de Schink furent insérés, en traduction, à la fin de la *Première livraison du Théâtre complet de Kotzebue*, an VII.

l'Enfant de l'Amour dut subir des modifications importantes[1]. Il fallait trouver mieux et encore plus facile, un thème bénin qui sécrétât sans arrière-pensée une émotion pour ainsi dire à l'état pur. C'est le cas de *Versöhnung oder Brüderzwist* qui parut en 1798. Là, quelques comparses à part, tout le monde est bon, comme dans une joute de vertu. Aucun n'a tort des deux adversaires mis en présence, deux frères, Philippe et Franz, désunis par un long procès dont l'enjeu est un minuscule jardin de famille. Si bien que l'intrigue de cette rapsodie est réduite à un pur simulacre et que, si elle finit par la réconciliation des deux frères ennemis, c'est parce que l'ingénue Lottchen, la fille de Philippe, et le brave Dr Bluhm s'y emploient à fond. Ils s'épouseront, pour leur peine, à la fin de la pièce[2].

Ce sont pourtant là les trois productions qui, ayant déjà imposé Kotzebue au public européen, se feront adapter et représenter à Paris dans le courant de l'an VII[3].

Malgré sa gloire populaire, Kotzebue se tient, dès cette époque, en marge de la véritable littérature allemande. Les représentants de celle-ci le considèrent avec réserve, hostilité ou mépris. Si, à l'occasion, Schiller flatte en lui le secrétaire tout-puissant du Théâtre impérial de Vienne[4], si Goethe lui-même, obligé de veiller à la prospérité de la scène de Weimar, y fait maintes fois jouer du Kotzebue et rend, dans certains de ses jugements allusifs, hommage au talent du faiseur à l'inépuisable faconde[5], la qualité proprement artistique de son théâtre n'y est pour rien. Et lorsque, en 1800, A. W. Schlegel entreprend la parodie[6] des drames lar-

1. Cf. la thèse de Ch. Rabany sur *Kotzebue. Sa vie et son temps. Ses œuvres dramatiques,* 1893, p. 29.

2. Il s'en faut, on le voit, que les facultés créatrices de Kotzebue soient illimitées. Car Lottchen n'est qu'une nouvelle incarnation de la Malchen de tout à l'heure et le Dr Bluhm une simple réplique du Pasteur, sans compter que ces masques pourraient encore se réclamer, à divers titres, de tel personnage de *Menschenhass und Reue.*

3. La plupart des autres drames bourgeois de Kotzebue parus avant la fin du siècle seront traduits en français après l'an VII. Cf. Rabany, *ouvr. cité,* Bibliographie.

4. *Idem,* p. 53.

5. Voir Gerhard Stenger, *Goethe und August von Kotzebue* (thèse de Breslau), 1910, p. 2-5, 9-10. C'est la deuxième partie d'un travail plus ample sur le même sujet.

6. Sous la forme d'un drame burlesque, *la Délivrance de Kotzebue,* dans

moyants de Kotzebue, on peut être assuré que, par-dessus leurs dissensions, les protagonistes du romantisme allemand sont unanimes à mépriser une littérature inférieure à la fois comme fond et comme expression et qui signifie la négation même de leurs tendances esthétiques et philosophiques. Point n'est besoin, en effet, d'un effort d'art bien pénible pour tirer un honnête drame de la seule matière accessible à Kotzebue, de cette vie de famille correctement cordiale, avec son concours de sentiments primaires et de vertus bourgeoises, fondée sur l'évidence empiriste du bon sens, régie par une morale pratique mal dégrossie et s'appuyant, en guise d'idéal, sur l'apparat d'idées sociales que lui prête la philosophie des « lumières ». Il suffit d'en accuser tel relief et d'en précipiter les événements pour les rendre plus susceptibles d'agir sur les glandes lacrymales des spectateurs. Car, pour Kotzebue, l'art n'est que le prolongement de la vie et non pas son élaboration savante[1].

Certains initiés, comme le Danois Ch.-Fr. Cramer, établi éditeur à Paris, ou Boettiger, correspondant du *Magasin encyclopédique*, ont beau affirmer devant le public parisien l'infériorité de l'art kotzebuesque[2], ou, comme cet Allemand qui se cache derrière le pseudonyme ambitieux de Friedrich Dummenhasser, lui préférer simplement Iffland et ses « trente ouvrages, honneur de notre théâtre[3] ». Le public français préfère suivre ce capitaine « à la 14[e] légère », lequel, vivant

Ehrenpforte und Triumphbogen für den Theaterpresidenten Kotzebue. L'*Athenaeum* des Schlegel publiait, en même temps, une annonce sarcastique ainsi conçue : *Kotzebue in England*, oder die Auferweckung der schlummernden Plattheit, eine weinerliche Posse in 5 Aufzügen nebst einem Prolog gesprochen von W. Shakespeare, etc. Cf. l'édition partielle de l'*Athenaeum* publiée par Fritz Baader, 1905, p. 249.

1. C'est d'ailleurs le jugement de G. de Humboldt sur *Misanthropie et Repentir* qu'il vient de voir représenter à Paris. Cf. sa lettre du 26 avril 1799 à Schiller, dans *Neue Briefe...*, publiée par F. C. Ebrard, 1911, p. 252.

2. Dans un discours qu'il lut au Lycée, en floréal an VII (cf. Edm. Eggli, *Schiller*, 1927, I, p. 187), Cramer parle du succès à Paris d'un drame allemand de « troisième rang », allusion transparente à *Misanthropie*. Dans une lettre sur la *Foire de Leipsic* (*Mag. encycl.*, 4[e] année, t. III, an VII, p. 509), Boettiger juge l'*Étourdi* (*Der Wildfang*) de Kotzebue comme « une farce au-dessous de la critique ».

3. Sur la littérature allemande, *Décade phil.*, 30 prairial an IX. Delagrave, capitaine à la 14[e] légère, répond à Dummenhasser dans la *Décade* du 30 messidor.

à Belfort, assez près de l'Allemagne, sait bien que, malgré la « cabale » formée contre l' « audacieuse liberté » de Kotzebue, « le public allemand n'en cite pas moins le nom avec enthousiasme ». Or, ce brave capitaine, assez naïf pour admirer dans le théâtre de Kotzebue « tant de hardiesse et de vérité », n'est que l'expression en quelque sorte impersonnelle de l'immense public qui, en France comme dans le reste de l'Europe, consacre par d'abondantes larmes, dans *Misanthropie et Repentir*, la tendre reprise d'une vie conjugale fâcheusement interrompue, et, dans *Réconciliation*, la non moins tendre revanche de l'affection fraternelle.

I

Malgré quelques essais sans lendemain, l'œuvre et jusqu'au nom de Kotzebue sont encore inconnus en décembre 1798, lors du triomphe à Paris de *Misanthropie et Repentir*[1]. Paru en 1789, ce drame devait cependant, dès l'année suivante, attirer l'attention d'une M^{me} de Rome qui venait justement de donner, avec *Adelheid de Wulfingen*, la première traduction française d'après Kotzebue. A l'occasion de son premier voyage à Paris, celui-ci recevait sa traductrice, le 22 décembre 1790, et s'entretenait avec elle au sujet de *Misanthropie et Repentir*. « Une femme adultère! — se serait écriée M^{me} de Rome — cela ne se fait pas! Il faut qu'elle ne soit qu'imprudente[2]! » Le reste de la conversation permet de voir comment une Parisienne entendait, en 1790, l'adaptation du fameux drame et les libertés qu'elle comptait prendre avec son mo-

1. On avait déjà donné, à cette date, une traduction d'*Adelheid von Wulfingen*, trois traductions d'après *Der weibliche Jakobiner-Klubb*, deux autres (dont une par L. Bursay) d'après *Die Indianer in England*. Cf. Rabany, *ouvr. cité*, p. 456, 458, 460. Dues en partie à des émigrés et imprimées en Allemagne, ces traductions (on en trouve quelques-unes à la bibl. de l'Arsenal, fonds Rondel) manquèrent de notoriété. Les *Indiens en Angleterre* de Bursay, impr. à Bruxelles en 1792 (103 p., in-8°) furent donnés au théâtre de cette ville, le 14 mai de la même année (cf. Frédéric Faber, *Hist. du théâtre français en Belgique*, t. II, 1879, p. 131) et seront repris le 9 mars 1795, à Hambourg. Cf. Baldensperger, *Mouv. des idées dans l'émigration française*, 1924, I, 200.

2. En français, dans le texte de Kotzebue. Cette conversation est rapportée dans *Meine Flucht nach Paris im Winter 1790*, trad. par Rabany dans la *Nouv. Revue rétrospective*, 1894.

dèle. Laissée à sa seule inspiration, M^me^ de Rôme aurait, en effet, supprimé le rôle bouffon de Bittermann et conservé, par contre, celui de la soubrette vaniteuse, seul personnage dont Kotzebue reconnût lui-même l'inutilité. De plus, la Française reprochait au dramaturge de ne pas avoir mis assez de confidents dans son drame et se promettait de combler cette lacune en élevant le petit Pierre à la dignité de confident général et en faisant de son rôle ainsi compris le « pivot de l'intrigue » ! Il est intéressant de confronter les préjugés dramatiques de M^me^ de Rome, en 1790, avec ceux qui guideront la plume de Julie Molé huit ans plus tard. En réduisant, plus délibérément que ne le fera celle-ci, la faute d'Eulalie à une simple imprudence, en admettant sans discussion la soubrette, laquelle devait soulever, sous le Directoire, l'indignation unanime des connaisseurs, en conférant enfin au petit Pierre une importance dans l'intrigue que personne ne songerait à lui accorder en 1799, M^me^ de Rome eût donné de *Menschenhass und Reue* une manière de réplique ancien régime, avec soubrette et confident, légère et gentille, assez différente de ce que sera la version qui fera pleurer tout Paris. Quant à l'original allemand, écoutons Kotzebue : « En vérité, il ne restera plus rien de *Misanthropie et Repentir*... S'il faut tant de changements pour plaire au public français, j'aime beaucoup mieux lui rester inconnu. » M^me^ de Rome se le tint pour dit.

Il fallut que l'Émigration intervînt pour que prît corps ce projet sans lendemain. Dès 1792, Fauvelet de Bourrienne, ancien camarade de Bonaparte à Brienne et son futur secrétaire, faisait imprimer à Varsovie la première traduction française de *Misanthropie et Repentir*. Avant d'entreprendre la version de cet « excellent ouvrage », Bourrienne eut l'occasion d'en mesurer l'excellence en le voyant exciter, à la représentation, les pleurs d'une sienne « chère amie ». C'est à celle-ci qu'il offrira, comme de juste, l' « hommage public » de son ouvrage[1]. Mais, à cette tendre idée, une intention plus prosaïque s'était jointe pour décider notre traducteur impro-

1. Préface de *l'Inconnu*. Drame en cinq actes et en prose. Traduit librement d'une pièce allemande intitulée..., par L. A. F. de B. A. Varsovie, chez Baccigalupi, 1792, 191 p.

visé à se mettre au travail. Il comptait bien, en effet, s'exercer sur le dos de Kotzebue « dans la langue des Gessner, des Gellert et des Wieland », comme il l'avoue honnêtement. Voilà une modestie bien placée! Car l'humble fidélité qu'il met à rendre l'original est le fruit de sa maladresse, certes, mais aussi de ses préoccupations didactiques. Nullement ridicule d'ailleurs et, quoi qu'on en pense à Paris sept ans plus tard[1], relativement correcte, la traduction de Bourrienne reste sans intérêt littéraire. Napoléon, du moins, aura fait connaissance, à travers elle[2], avec ce Kotzebue contre lequel il aura tant à fulminer par la suite.

Cependant il s'en est fallu de peu que l'*Inconnu* de Bourrienne ne provoquât, dès l'an IV, l'introduction de Kotzebue en France. Car un exemplaire en tomba, selon toute vraisemblance, entre les mains d'un jeune auteur, Antoine-François Rigaud, et servit à celui-ci pour la composition d'un nouvel *Inconnu*, « comédie en cinq actes et en vers », cette fois. Lu, le 2 vendémiaire de l'an IV, devant les artistes du théâtre Feydeau, l'ouvrage de Rigaud se vit accepter par eux. « Je me rappelle même avec plaisir — affirmera notre auteur, dans une « réclamation » acrimonieuse — les larmes qu'il a fait répandre à la citoyenne Contat. » Malgré ces belles prémisses, et par suite de plusieurs changements dans la direction du théâtre, l'*Inconnu* ne fut pas représenté à cette date et ne le sera, de même qu'imprimé[3], qu'en 1799, à la suite du succès de l'adaptation Molé. Or, il est clair que Rigaud, qui ignore visiblement l'allemand, rime son *Inconnu* sur la prose de Bourrienne. Car il n'a que mépris pour la prose et, en la versifiant, entend faire mieux que « d'élaguer les trivialités allemandes » tout simplement. Le voilà donc en train d'accumuler poncifs sur poncifs dans le moule de l'alexandrin. Pour

1. Voir l'avertissement de Weiss et Jauffret (en tête de leur *Première livraison du Th. de Kotzebue*) qui affirment, en outre, qu'il ne se vendit à Paris que peu d'exemplaires de cette traduction.

2. Bourrienne la lui fera lire en Italie. Cf. Baldensperger, *ouvr. cité*, I, 200.

3. A Paris, chez Laurens jeune, VIII-99 p. Pour la « réclamation » dont nous parlons, voir la *Préface* de cet ouvrage. Sur sa représentation, le 12 fructidor an VII, au théâtre des Jeunes Artistes, cf. *Mercure*, 15 fruct. Rabany, *ouvr. cité*, p. 457, parle à tort d'une « imitation en un acte et en vers » du drame de Kotzebue et que Rigaud aurait publiée la même année.

que celui-ci naisse armé de pied en cap, il suffit parfois, et Rigaud n'y manque jamais, de supprimer ou de modifier tel mot dans la prose de Bourrienne. Mais le vrai bonheur, c'est un alexandrin tout fait, enchâssé, comme par miracle, dans le texte en prose ; on s'en empare alors sans tarder : « Qu'a-t-il à se mêler de votre bienfaisance? », écrivait Bourrienne[1], le plus prosaïquement du monde. Pour que ce fragment de prose soit promu à la dignité de la rime, il n'y a qu'à bien l'aligner et qu'à faire, dans la mesure du possible, converger vers lui le sens des vers qui le précèdent et le suivent. Par ailleurs, et à seule fin de conserver du texte de Bourrienne telles expressions caractéristiques qui, s'incrustant dans la pâte molle de l'alexandrin, constitueront comme l'ossature de la traduction de Rigaud, celui-ci fait, au besoin, un vers de plus et qui ne dit rien[2]. Chez les deux auteurs, les indications scéniques sont rédigées dans une forme à peu près identique. Enfin, certains personnages que Bourrienne s'était donné la peine de rebaptiser conservent, chez Rigaud, les mêmes noms et prénoms[3]. Il n'y a point jusqu'à la destinée de ces deux ouvrages qui n'ait été la même : ils marquent, quant à la carrière française de Kotzebue, une manière de faux départ.

Cependant, il était toujours réservé à l'Émigration de prendre l'initiative qui devait préparer le triomphe de Kotzebue à Paris. Le 3 mai 1793[4], la troupe du Théâtre français de Bruxelles mettait en scène une version du drame de Kotzebue, due à l'acteur L. Bursay qui tenait lui-même, à la représentation, le rôle de Meinau[5]. De Beaunoir, qui y assistait, exprima son enthousiasme par un impromptu où se trouve définie l'attitude de la critique européenne à l'endroit de *Misanthropie :*

Je vous avois promis de juger cet ouvrage,

1. P. 11. Cet « alexandrin » se trouve chez Rigaud, p. 7.

2. Comparer notamment le dialogue de François, dans Bourrienne, p. 9-10, et dans Rigaud, p. 6.

3. Eulalie s'appelle Éléonore La Tour chez Bourrienne, Léonore Latour chez Rigaud. Chez les deux, Bittermann, c'est Bertrand, et Peters, Blaise.

4. F. Faber, *ouvr. cité*, II, p. 143.

5. Considéré, sans doute, comme un « rôle de caractère » et rentrant ainsi dans les attributions de Bursay. Cf. *Id.*, II, 103, 117.

Et je l'examinois avec tranquillité :
Mais les pleurs sur mes yeux jettent un doux nuage.
Et mon jugement est porté[1].

Restée manuscrite, la traduction de Bursay sera reprise six ans plus tard, le 15 août 1799[2], à Hambourg, par la troupe d'Aurore Bursay, celle-ci y jouant elle-même, « avec noblesse et dignité », le rôle de la comtesse[3]. Mais, entre temps, une destinée plus glorieuse avait échu au travail du comédien : une actrice parisienne, connue sous le nom de Julie Molé, en avait fait l'acquisition et, l'ayant remanié à son idée, le faisait triompher à Paris. Sur ce qu'était le manuscrit de Bursay, nous sommes instruits jusqu'à un certain point par la *Préface* de l'adaptation Molé : Bursay se serait bien gardé d'adapter, et s'en était tenu au rôle d'un traducteur[4] assez respectueux, semble-t-il, du texte original pour qu'à travers la réplique remaniée à fond qu'en donne Julie Molé nous puissions encore reconnaître, comme c'est bien le cas, ce même original dans la plupart de ses détails. Il n'avait pas reculé devant les écarts bouffons du drame allemand, puisque Julie Molé en parle avec horreur. Sur un seul point Bursay a dû se montrer circonspect, comme semble l'indiquer l'examen comparé du texte allemand et de l'adaptation Molé. Peu de traces, en effet, se retrouvent, dans cette adaptation, des déclamations dont abonde le drame allemand contre les privilèges et les préjugés nobiliaires et en faveur de l'égalité des états. Lorsque, par exemple, Kotzebue (II, 4) fait affirmer à Eulalie que, pour

1. F. Faber, *ouvr. cité*, II, 144. Adressé à l'éditeur bruxellois de Boubers, cet impromptu fut inséré dans le *Magasin historique* de Bruxelles.

2. Le compte-rendu que donna de cette représentation le *Spectateur du Nord*, d'août 1799, parle, en effet, du « jeudi 15 de ce mois ». Vérification faite, il s'agit bien du mois d'août.

3. Sur le théâtre français de Hambourg et sur Aurore Bursay qui le dirigeait depuis 1795, M. Baldensperger, *ouvr. cité*, I, 194, 198, donne quelques indications bibliographiques. L'acteur Bursay était mort avant décembre 1798. Cf. la *Préface* de Rigaud. Quérard et la *Nouv. biogr. gén.* ont donc tort de le faire mourir en 1802.

4. Voir les idées de Bursay sur la traduction dans sa *Préface* aux *Indiens en Angleterre*. Le compte-rendu cité du *Spectateur du Nord* discute certains passages du texte qui servit à la représentation de *Misanthropie* à Hambourg. Mais il est impossible d'en tirer une conclusion quant à l'état primitif du ms. acquis par Julie Molé.

peu qu'il ait du cœur, un roturier est plus digne d'estime « qu'un fou dont le nom aurait trois siècles d'âge », Julie Molé écarte cette leçon de morale révolutionnaire, bien qu'elle en conserve le contexte[1]. Mais est-ce bien Julie Molé qui refuse de faire sienne la profession de foi si délibérément démocratique de Kotzebue? Il est, au contraire, plus probable que ces modifications viennent de Bursay, lequel, vraisemblablement royaliste[2] lui-même d'opinion, était, de plus, tenu à une stricte observance des dogmes nobiliaires, par égard pour le parterre d'émigrés dont il recherchait les applaudissements.

Le « fond » du drame allemand saisit aussitôt Julie Molé[3] d'une « sorte d'enthousiasme » (*Préface*) qui, mieux que celui qu'avaient éprouvé Bourrienne et Rigaud, augurait bien du succès de cette pièce à Paris : à force de sonder le goût de son public, l'actrice de l'Odéon en avait épousé l'âme. Aussi, une fois en possession du manuscrit de Bursay, s'empressa-t-elle de prendre l'avis de ses collègues, lesquels la chargèrent aussitôt de la « refonte de l'ouvrage ». Car il s'agissait bien d'une refonte d'où seule la trame de l'action devait sortir à peu près indemne. Pour tout le reste, les préventions de l'adaptatrice sont aux aguets et — qu'elles prennent à leur compte la teneur du manuscrit de Bursay ou que, le plus souvent, elles y opèrent de nouveaux changements — obéissent aux exigences d'un idéal dramatique et moral aussi niais que significatif et que nous aurons à préciser par la suite. On conçoit qu'en voyant jouer cette version à Paris, en 1804, Kotzebue ait jugé *un peu* exagéré le zèle de Julie Molé à corriger son ouvrage[4]!

1. Molé, p. 44. — Comp. encore IV, 2 du texte allemand, où il est question de la « maîtresse d'un prince », avec Molé, p. 91 : « la favorite... d'un homme en place. » — Comp. surtout III, 5 du texte allemand avec Molé, p. 65-67, où le souci éclate qu'a eu l'auteur français de modérer la violence révolutionnaire du langage de Kotzebue.

2. Sa veuve se verra reprocher, en 1799, à Hambourg, la couleur trop royaliste de son répertoire. Cf. Baldensperger, *ouvr. cité*, I, 200.

3. Elle s'appelait en réalité Julie Delavigne et n'était ni la femme, ni la sœur, comme elle est, tour à tour, considérée par les journaux de l'époque, mais simplement l'amie du comédien Molé, mort en 1801. Quant à celui-ci, connu aussi sous le nom de Dalainville, il est le frère aîné du célèbre Molé (François-René). Cf. Henry Lyonnet, *Dictionnaire des comédiens français*, 1904, t. I; — F. Faber, *ouvr. cité*, II, 174, confond les deux Molé.

4. « Ein wenig verbaalhornt hat » (d'après Sachs-Villatte *verballhornen* =

La version Molé passa à l'Odéon le 7 nivôse de l'an VII (27 décembre 1798), avec Saint-Fal et la citoyenne Simon dans les deux principaux rôles et Julie Molé elle-même dans celui de la comtesse. Le beau triomphe, au milieu des larmes et de l'enthousiasme! La presse, depuis les frivoles *Petites Affiches* jusqu'à la sévère *Décade philosophique* et au savant *Magasin encyclopédique*, s'en donna à cœur joie. Seul le *Publiciste* de Suard[1] garde un silence qui pourrait bien signifier le mépris de ce journaliste, plus à même que ses confrères de juger des choses d'Allemagne, à l'endroit du drame kotzebuesque. Mais qu'à cela ne tienne! Le reste de la presse y voit le plus beau succès au théâtre depuis *l'Eugénie* de Beaumarchais[2] et c'est avec une malveillance manifeste que Pixérécourt parlera d'un « succès qui a tenu primitivement à ce que *Misanthropie et Repentir* a été joué pour la première fois pour ainsi dire en impromptu et comme incognito... et devant un public peu nombreux[3]. » Le public y afflue, au contraire, et les places sont prises d'assaut. Si bien que, six mois plus tard, un journaliste pouvait écrire : « Nous connaissons différentes personnes qui ont assisté régulièrement aux cinquante représentations du drame intitulé *M. et R.* et y ont éprouvé chaque fois un plaisir toujours nouveau. *Ab uno disce omnes*[4]. » Cependant, ce qu'applaudissent les Parisiens, c'est la *Misanthropie* de Julie Molé. On sait bien qu'il s'agit d'un drame allemand, mais on ne s'avise pas encore de l'envisager avec cette circonspection que l'on mettait d'ordinaire dans l'examen des productions étrangères. Le nom de Kotzebue est d'ailleurs à peine prononcé et aussi mal orthographié que possible[5]. Il

gâter en voulant corriger, corriger maladroitement). *Erinnerungen aus Paris*, etc., p. 539. Toutes les citations que nous donnerons plus loin d'après la traduction de cet ouvrage par Pixérécourt (*Souvenirs de Paris en 1804*, 2 vol., 1805) ont été vérifiées sur le texte allemand.

1. Absent de France depuis le 18 fructidor, Suard se trouve en ce moment à Tubingue qu'il quittera, en mars 1799, pour Anspach (cf. une note de Paul Ustéri et Eugène Ritter dans *Revue d'hist. litt. de la France*, 1905, p. 498). Raison de plus pour qu'il sût à quoi s'en tenir sur le génie de Kotzebue!

2. *Journal de Paris*, 9 nivôse an VII. — Porel et Monval, *l'Odéon*, 1876, I, 176, y verront le succès « le plus retentissant depuis la Révolution ».

3. *Ouvr. cité*, note de Pixérécourt, II, 275.

4. *Mercure de France*, 20 messidor an VII, p. 128, note.

5. Il fallut l'intervention d'un Allemand pour que la *Décade* (30 nivôse) réparât la confusion qu'elle avait faite entre *Koseluck*, musicien, et le drama-

est donc faux d'écrire, comme le fera Pixérécourt six ans plus tard et à seule fin d'humilier la superbe de Kotzebue, que « cette pièce a été jugée comme production étrangère, et... dès lors on s'est montré plus indulgent... Le public et les journaux ont dit : *Ce n'est pas mal pour un drame allemand*[1] ».

Les représentations de *Misanthropie et Repentir* se succédèrent à de brefs intervalles sur la scène de l'Odéon jusqu'au 18 mars 1799, où ce théâtre fut détruit par un incendie. Depuis, errant de scène en scène, les sociétaires de l'Odéon[2] n'oublient pas leur grand succès de nivôse et le font souvent ressusciter sur les tréteaux de fortune où ils échouent successivement. Il y eut ainsi « beaucoup de monde » à la reprise de *Misanthropie*, en mai[3], au théâtre Favart, consacré d'ordinaire aux spectacles d'opéra-comique. Après quoi, la troupe de l'Odéon perd quelques-uns de ses membres et c'est avec de nouveaux acteurs dans les deux principaux rôles que nous la voyons reprendre, fin juin, le drame de Kotzebue, dans la salle de la Cité-Variétés, à la suite d'un arrangement avec les propriétaires de ce théâtre[4]. Or, cette reprise coïncide avec, environ, la cinquantième représentation du drame allemand[5] et cela dans l'espace de six mois et malgré les conditions défavorables que valut aux acteurs la destruction de leur théâtre[6]. D'autres manifestations viennent confirmer ce suc-

maturge Kotzebue. Le *Mercure* (30 pluviôse) parle du « président de Kostbuch ».

1. *Ouvr. cité,* note de Pixérécourt, II, 275.

2. Cf., sur leur odyssée, Porel et Monval, *ouvr. cité*, I, 187 et suiv.

3. Le 26 floréal, exactement. Cf. *Mercure de France* du 30 floréal an VII. La dernière représentation de ce drame au théâtre Favart eut lieu le 5 prairial (*Id.*, 10 prairial).

4. Cette nouvelle reprise eut lieu le 11 messidor, cf. *Id.*, 20 messidor an VII.

5. C'est du moins le chiffre donné par le *Mercure* du 20 messidor, p. 128, note. Le *Journal de Paris* du 13 messidor parle de cinquante et une représentations.

6. Un an plus tard, en septembre 1800, nouvelle reprise de « cet ouvrage, toujours vivement critiqué, mais partout honoré d'un grand succès » (*Décade*, 20 fructidor an VIII). — En 1804, Kotzebue nous assure qu'il lui arrive de voir jouer son drame jusqu'à trois fois dans le même jour et sur des scènes différentes (*Souvenirs*, etc., II, 261, 294). — Si bien que Pixérécourt, qui a tout intérêt à rabaisser la gloire de Kotzebue, établit (II, 294, note) lui-même, en 1805, un total d'environ 172 représentations. — Pour les diffé-

cès populaire. Les « abonnés » envoient des lettres à leurs journaux. On parle des effets salutaires ou détestables du drame allemand sur les époux et les fiancés — divorces, ruptures, raccommodements. Créatrice du rôle d'Eulalie, Julie Simon se voit adresser des stances élogieuses[1]. Un anonyme arrange le drame de Kotzebue sous forme de roman[2], et l'on met en vente une *Romance de Misanthropie et Repentir* « avec musique et accompagnement de Forte-Piano[3] ». Mais, parmi ces marques de la faveur populaire, il en est une qui ne trompe jamais : les meilleurs vaudevillistes de l'époque — un Longchamps, un Jouy, un Joseph Aude — s'empressèrent de traiter à leur manière le sujet de *Misanthropie*. Pas moins de cinq parodies vinrent ainsi, dans l'espace d'un mois et demi, railler, avec plus ou moins d'esprit et de succès, la misanthropie de Meinau, le repentir éploré d'Eulalie, l'évanouissement des « belles » du parterre et spéculer sur les conséquences morales de ce spectacle[4]. Des critiques souvent piquantes contre

rentes reprises de *Misanthropie* à travers le siècle dernier, cf. Rabany, *ouvr. cité*, 184. — La représentation de la version Pagès à l'Odéon, en 1901, fut précédée d'une conférence par Henry Fouquier (*Revue des Cours et Conférences*, 18 avril 1901), où l'on relève quelques inexactitudes et beaucoup de fatras.

1. *Journal de Paris*, 14 pluviôse, d'après le *Courrier des spectacles* de la veille.

2. Indiqué par Rabany, *ouvr. cité*, 457. — Il s'agit, sans doute, du volume in-18, avec figures, chez André, qu'annonce le *Journal de Paris* du 21 floréal an VII.

3. Paroles de Charbonneau, musique de Lintant. Cf. annonce dans le *Journal de Paris* du 25 thermidor. — Les auteurs de la parodie *Comment faire ?* plaisantent, sans doute, lorsqu'ils écrivent (p. 31) de la pièce allemande :

« Je sais qu'on la met en gavotte
Pour les chevaux de Franconi. »

4. a) *Comment faire ? où les Épreuves de Misantropie* (sic) *et Repentir...*, par Dejouy et Lonchamps, 48 p. in-8°. Repr. au Vaudeville, le 26 ventôse ; — b) *les Jugements précipités, ou les suites de Misanthropie et Repentir.* Au théâtre du Jardin-Égalité, le 5 germinal (par Ségur jeune, d'après le répertoire du fonds Rondel). N'ayant pas eu de succès, cette parodie ne fut pas imprimée. Cf. *Mercure de France*, 10 germinal ; — c) *A tout péché miséricorde*, par Chazet et Mautort. Au Vaudeville, le 22 germinal. Non imprimée. Le public accueillit assez mal cette parodie, différemment jugée par le *Mercure* et la *Décade* du 30 germinal. Un couplet renfermant une attaque contre la *Guerre des Dieux* de Parny y fut l'occasion d'un petit scandale ; — d) *la Veille des Noces, ou l'après-souper de Misanthropie et Repentir*, comédie en un acte en vers, par Dorvo..., 40 p. in-8°. Au théâtre de Molière, le 26 germinal. Futilité plate, mais qui eut du succès. Cf. *Mercure* du 30 germinal ; — e) *Cadet Roussel mi-*

tel épisode du drame s'insinuent, dans ces parodies, entre deux couplets ou deux traits d'esprit boulevardier. Le public y afflue et, sur nouveaux frais, la presse revient au drame allemand.

Cependant ceux qui l'ont vu à la scène veulent le savourer à loisir dans le texte : aussi, dès le 30 ventôse, la *Décade* peut-elle annoncer que l'ouvrage de la comédienne est en vente chez tous les libraires de Paris[1]. Encore Julie Molé s'est-elle vue devancer par un contrefacteur, lequel, plus d'un mois avant la mise en vente de l'édition originale, répandait un texte établi, vraisemblablement, au théâtre même, sous la dictée des acteurs. Confusions, méprises et omissions y abondent, que seule une mauvaise audition peut expliquer. Aucune indication scénique n'y figure et, par une transcription phonétique fautive, le nom de Meinau y reçoit l'orthographe inattendue de *Mello*. Indignée, Julie Molé s'éleva contre ce « tissu d'inepties et de monstruosités » qui ne s'en faisait pas moins passer pour la pièce donnée à l'Odéon, et dénonça le contrefacteur à la « vindicte publique[2] ».

Le public pourra donc lire la pièce qu'il vient d'applaudir à l'Odéon, mais il n'en sera pas plus avancé quant à la connaissance de l'original. Un professeur d'allemand au Lycée, Mathias Weiss, entreprend de combler cette lacune. Il voit

santrope (sic) *et Manon repentante*. Folie en un acte; repr. sur le théâtre du Jardin-Égalité, le 4 floréal, 60 p. in-8° (par Aug. Hapdé, Joseph Aude et J. Flan, d'après Goizet). Aux trois premières représentations, on se battit pour les places. Cf. *Mercure*, 10 floréal.

1. *Misantropie* (sic) *et Repentir*, drame en cinq actes, en prose, du théâtre allemand de Kotz-Buë, traduit par Bursay, et arrangé à l'usage de la scène française, par la Cit. Molé... Paris, an VII, XI-123 p. in-8°. On en donna, la même année, au moins deux autres éditions : l'une de 74 p. in-8°, l'autre, portant la mention trompeuse *corrigée et augmentée*, de 63 p. in-8°. Aucun changement dans le texte. La *Préface* n'y figure plus. — Dans l'*Extrait d'une lettre de Weimar* (1er janvier 1800) par Boettiger (*Mag. encycl.*, 5e année, t. V), on lit : « M. Kotzebue s'est engagé par contrat formel (?), avec la Cenne Molé; et un Français appelé du Van (sans doute Duvau), professeur dans l'Institut de M. Mounier, au Belvédère, s'occupe de traduire ici les nouvelles pièces de cet auteur dramatique. »

2. *Journal de Paris*, 17 pluviôse. Le libraire Cholet se plaint à son tour contre les fraudeurs et donne les caractéristiques de la véritable édition qu'il est en train d'imprimer. Cf. *Mercure de France*, 20 ventôse. — Le fonds Rondel conserve deux éditions de ce texte frauduleux : l'une de 79 p. in-8°, l'autre de 51 p. in-8°. Les deux portent la mention : chez l'auteur, rue Saint-André, n° 30, an VII.

grand, car il envisage un *Théâtre complet de Kotzebue* en six volumes et douze livraisons et s'est assuré, pour accélérer la besogne, le concours de Louis-François Jauffret. La première livraison de ce *Théâtre complet* contiendra, comme de juste, une traduction de *Misanthropie et Repentir*[1], et sera mise en vente dans le courant de germinal, c'est-à-dire quelques dix ou quinze jours après la version Molé. A peu près inexistant, jusqu'à cette date, pour le public et pour la presse, qui ne s'occupent que de l'adaptation jouée à l'Odéon, Kotzebue s'offre tout d'un coup à leur jugement, avec sa rudesse allemande et son gros rire coupé de larmes que Weiss et Jauffret s'efforcent, d'ailleurs sans grand succès, de faire passer dans leur traduction. Et lorsque, quinze jours plus tard, Weiss à lui seul donnera une nouvelle traduction du même drame, texte allemand en regard, prétendue littérale cette fois et qui, à peu de chose près, l'est réellement[2], les lecteurs seront enfin à même de se former une idée juste du véritable caractère de l'auteur allemand. Or, contre le vrai Kotzebue, une levée de boucliers s'opère dans la presse. L'opinion française n'en veut manifestement pas et s'en tient au Kotzebue travesti par Julie Molé, comme seul acceptable pour le « génie français ».

Mais il ne fallait point oublier que Kotzebue n'était pas que l'auteur de *Misanthropie*. Un de ses drames les plus récents, *Die Versöhnung oder Brüderzwist*, fut appelé à renouveler le succès de *Misanthropie*. Le 11 thermidor (29 juillet), le Théâtre-Français donnait, en effet, une première représentation des *Deux Frères*, drame en quatre actes, c'est-à-dire avec un acte de moins que l'original. On nomma les auteurs : Weiss et Jauffret, que nous avons déjà rencontrés, et Joseph Patrat, auteur comique assez notoire que les deux premiers s'étaient adjoints pour les besoins de l'adaptation à la scène. Kotzebue raconte, en 1804, que, lors de la première représentation, une cabale avait essayé de compromettre le succès

1. Paris, chez Koenig, etc., an VII, VIII-213 p. in-8°. Figure aux Annonces de la *Décade* du 20 germinal qui reproduit, dans cette même livraison, la *Préface* mise en tête de l'ouvrage et tirée de celle qui précédait, en 1798, *Das Kind der Liebe*. Le prospectus de la collection avait paru le 20 ventôse, dans la *Décade* et le *Mercure de France*.

2. Chez Koenig, etc., an VII, VIII-295 p. in-8°. La *Décade* annonce cette traduction dans sa livraison du 30 prairial.

de cette pièce. Il n'en est guère question dans la presse du temps, laquelle, pour sa part, fit un excellent accueil à la nouvelle production pseudo-kotzebuesque. Un mois plus tard, celle-ci paraissait dans les vitrines des libraires[1]. Mais déjà, à ce moment, ayant bousculé l'ordre des livraisons de leur *Théâtre complet*, Weiss et Jauffret venaient de mettre en vente, à eux deux, une traduction en cinq actes de ce même drame, dont, en dépit des promesses de leur Prospectus, ils respectaient assez peu les particularités stylistiques[2].

Fin thermidor, un troisième drame de Kotzebue vint briguer, en vain cette fois, les suffrages des Parisiens, au Théâtre de la Cité. Ce fut *l'Enfant de l'Amour*, en trois actes et en prose, réplique expéditive des cinq actes que comportait *Das Kind der Liebe*. Comme on se garda bien d'imprimer une pièce sifflée[3], nous ne saurions dire ce qui a pu exciter ici la

1. *Les Deux Frères*, comédie en quatre actes en prose, traduite de Kotzebue et arrangée pour la scène française par..., 103 p. in-8°, an VII. Il en existe (fonds Rondel) une autre édition, de la même année, en 52 p. in-8°. Avant de passer à Paris, cette pièce avait remporté de grands succès à Bordeaux, à Rouen, à Nantes. Cf. *Décade* et *Mercure* du 20 thermidor. Le *Mag. encycl.* (5e année, t. II) fut seul à la condamner. Au dire de Kotzebue, cette version du *Versöhnung* était, en 1804, la « pièce favorite » (Lieblingstück) des Parisiens. Cf. Pixérécourt, *trad. citée*, II, 219, qui ajoute en note : « Quelle modestie! » La même adaptation sera plusieurs fois rééditée, après l'an VII, et souvent reprise au théâtre. On la donnait encore, le 16 mars 1879, avec une conférence insignifiante (ms. fonds Rondel) par Jules de Marthold.

2. *La Réconciliation ou les Deux Frères...*, chez Koenig, etc. Continue la pagination de la première livraison du *Théâtre complet* [v]+218-406 p. in-8°. Cette traduction est jugée, comparativement avec la version arrangée pour le théâtre, par le *Mercure* du 20 fructidor. — La bibl. de l'Arsenal conserve le ms. d'une autre traduction, anonyme, du même drame : *la Réconciliation*, drame en cinq actes, 1799, 206 p. in-4°. D'une fidélité servile, cette traduction n'est pas exempte de contre-sens, ni d'interprétations fausses du texte allemand. *Ein Apotheker-Bursche* y devient *Bursch Appothicaire!*

3. Il est vraisemblable que Rabany se trompe (*ouvr. cité*, p. 459) en faisant remonter au 3 fructidor an III la représentation de l'*Enfant de l'Amour*. Une première traduction française de ce drame avait paru à la Haye, chez Van Cleef, en 1794, VIII-114 p. in-8°. L'intéressant *Avis au lecteur* de cet ouvrage l'attribue à une femme. Le *Mag. encycl.* (1re année, t. IV) l'apprécie favorablement. L'*Enfant de l'Amour* que l'on trouve dans le *Supplément au Théâtre choisi de Kotzebue* (Marseille, 1820) par J[auffret], b[ibliothécaire] de M[arseille], et W[eiss], lesquels ont renoncé à leurs beaux projets de *Théâtre complet*, est tiré « en partie » de celui de la Haye. C'est Jauffret lui-même qui l'avoue, dans une *Introduction*, où il va jusqu'à introduire un passage de l'*Avis au lecteur* de 1794. Entre temps, Caigniez avait fait jouer et publié (1813) un autre *Enfant de l'Amour*, mélodrame avec musique de Lanusse. La

révolte du public et de la presse. Il est cependant probable que, malgré les précautions des adaptateurs, *l'Enfant de l'Amour*, exagérant jusqu'à l'invraisemblance la formule du drame bourgeois et la haussant jusqu'à la thèse, passa la mesure de la tolérance française. Avec cette chute, la série est close des triomphes qui marquèrent les débuts de Kotzebue en France[1]. Mais sa notoriété y est d'ores et déjà solidement établie par l'immense retentissement de *Misanthropie* et des *Deux Frères* qui resteront longtemps au répertoire des théâtres parisiens et, sans doute, provinciaux[2].

Bref, dans l'espace de huit mois, depuis nivôse jusqu'en thermidor de l'an VII, le public français aura connu Kotzebue dans trois de ses drames bourgeois, copieusement traduits, adaptés, représentés, parodiés et commentés à perte de vue par la plupart des journaux de l'époque[3]. A lui seul, *Misanthropie et Repentir* aura fourni, pendant ces huit mois, environ cinquante représentations, une adaptation en prose rééditée par trois fois, deux éditions frauduleuses de cette même adaptation, une adaptation en vers, deux traductions, cinq

« tragédie burlesque » en un acte en vers qui porte le même titre et que J. A. Jacquelin avait fait représenter, le 12 ventôse an VII, au Théâtre des Jeunes-Artistes, n'a rien à voir avec *Das Kind der Liebe*.

1. Dans une lettre du 4 juillet 1799 (autographiée dans le *Supplément* de 1820), Kotzebue annonce aux éditeurs parisiens de son *Théâtre complet* qu'il est disposé à leur concéder la traduction de huit mss., dont il s'engagerait à ne pas faire imprimer l'original avant deux ans : « Si vous souhaiteriez (*sic*) peut être (!) vous en servir pour une traduction avant ce terme, vous n'auriez qu'à me marquer vos intentions et l'honoraire que les circonstances vous permettront de m'accorder. »

2. Ajoutons que deux des « petits romans » de Kotzebue furent également traduits avant la fin de l'an VII : *la Gageure dangereuse* (*Die gefährliche Wette*), imitée de l'allemand par M***. Paris, 1798, chez Forget, 1 vol. in-12. Cf. annonce dans la *Décade* du 10 ventôse an VI et notice favorable dans le *Journal de Paris* du 13 messidor an VI ; — *Die Geschichte meines Vaters oder wie es zuging dass ich geboren wurde*, « petit roman en 12 chapitres », se vit traduire deux fois dans le courant de l'an VII : à Hambourg, par un émigré qui signe M. D. L. d'A. (d'Antilly, selon la supposition de M. Baldensperger, *ouvr. cité*, I, 201) et à Paris, par Muller. Cf., sur ces deux traductions, un long compte-rendu par M., dans la *Décade* du 20 floréal an VII.

3. Th. Süpfle, *Gesch. des deutschen Kultureinfl. auf Frankreich*, t. II, 1re partie (1886), p. 77, consacre au succès de Kotzebue en France une page complètement fausse. Il reprendra la question dans *Beiträge zur Gesch. der deutschen Litt. in England* (*Z. für vergl. L. Gesch.*, 1893, p. 319-324). Mieux informé, ce dernier article n'en contient pas moins quelques erreurs de détail.

parodies, nombre d'articles critiques et de fréquentes interventions contradictoires dues aux éternels « abonnés », sans parler des divers échos, allusions, informations qui entretiennent, jour après jour, la ferveur du public à l'endroit de la miraculeuse trouvaille de l'Allemand. Cependant, tout ce monde qui se mêle de parler Kotzebue est, en même temps que fort nombreux, fort divers. Il se compose de gens dont l'éducation, la formation intellectuelle, la profession, la condition sociale et jusqu'au tempérament diffèrent profondément, représentant ainsi des milieux parfaitement distincts. Or, qu'il s'agisse d'une Julie Molé, actrice et femme « sensible », d'un Mathias Weiss, professeur d'allemand au Lycée[1], d'un Jauffret, auteur de « touchantes » *Idylles* pour les enfants, ami de Florian, futur éditeur de l'abbé Pluche et qui jouit de la confiance des « pères de famille[2] », d'un Joseph Patrat ou d'un Longchamps, vaudevillistes frondeurs et boulevardiers, d'un Villeterque, membre associé de l'Institut, moraliste, idéologue et futur traducteur de Godwin, d'un Deguerle, traducteur de Pétrone, ami de Fontanes et futur professeur d'éloquence à la Sorbonne, d'un Arnault, dramaturge déjà illustre à qui son enthousiasme pour *Misanthropie et Repentir* n'inspire pas moins de trente longues pages[3], d'un critique professionnel comme La Chabeaussière, auteur des comptes-rendus dramatiques (signés L. C.) de *la Décade* et que nous verrons aux prises avec Arnault au sujet de la légitimité du genre drame, ou de tel « abonné » à la physionomie mal définie — ils affirment tous, quelles que soient leurs variations dans le détail, le même attachement à certaines convenances morales, dramatiques et stylistiques. Et, s'ils exaltent Kotzebue, c'est dans la mesure où son drame répond à ces convenances idéales qui se ramènent à deux notions fondamentales : l' « âme sensible », en tant qu'expression psychologique et

1. Spécialisé dans les traductions de l'allemand à visées didactiques, véritable émule, en cela, d'Antoine Boulard, et à la même époque.

2. 1770-1840. Voir sa biobibliographie par Robert Reboul, 1869. — Secrétaire perpétuel de la « Société des observateurs de l'homme », Jauffret passe pour un des fondateurs de l'anthropologie. Cf. Dr Georges Hervé, *Bulletin de la Soc. d'Anthropologie*, 1909.

3. *Veillées des Muses*, floréal-prairial an VII. — Il reviendra à Kotzebue, dans la même publication (fructidor an VII), à propos du *Pizzaro* (*Rollas Tod oder die Spanier in Peru*) de Sheridan.

sociale d'une « nature » classique mâtinée de préromantisme et modelée provisoirement par les contingences post-révolutionnaires, et le « génie français » où apparaissent, atténuées et caricaturales, la plupart des préventions du vieux goût classique et qui s'oppose violemment aux assauts du « génie allemand », représenté typiquement, à en croire les critiques de l'époque, par un certain aspect de Kotzebue qu'ils sont unanimes à repousser.

II

Lorsque Julie Molé salua dans *Misanthropie et Repentir* « une des productions qui [lui avaient] fait répandre le plus de larmes », son enthousiasme n'alla point à l'œuvre dramatique, à ses yeux défectueuse au plus haut degré, mais au « fond » de cette œuvre, aux virtualités psychologiques et morales qu'elle renfermait. Elle songea aussitôt à partager son émotion avec le public français des âmes sensibles, car elle se serait reprochée de « dérober à [ses] compatriotes... des jouissances qu'ils peuvent apprécier mieux que tous les peuples de l'univers » (*Préface*). Or, à cette date, l'âme sensible avait déjà capitalisé plus d'un demi-siècle[1] d'apitoiements, de soupirs et de larmes, depuis Richardson et la *Nouvelle Héloïse* jusqu'aux derniers romans importés d'Angleterre et d'Allemagne, sans compter la médiocre production indigène qui essayait de leur faire concurrence. Au moment où elle accueille triomphalement le drame de Kotzebue et, bien que parvenue, ou peu s'en fallait, au bout de sa longue carrière, *l'âme sensible* exerce un empire absolu sur les esprits et semble avoir atteint à la parfaite conscience d'elle-même, un peu au détriment de la spontanéité qu'elle tenait de sa nature. C'est, en effet, un véritable organisme qui tente de s'adapter aux exigences de la vie contemporaine et qui réagit avec précision et selon des prescriptions rigoureuses à l'endroit des principaux événements de la vie. Sûr symptôme d'une fin prochaine que cette rigidité de l'âme sensible qui tourne au mécanisme !

1. Voir les travaux de M. Van Tieghem, notamment son essai de synthèse : *Quelques aspects de la sensibilité préromantique dans le roman européen au XVIII[e] siècle* (*Edda*, XXVI, 2, 1927).

Loin de l'avoir conjurée ou retardée, la Révolution semble, au contraire, avoir précipité cette fin. Nous y assistons à travers les adaptations françaises de Kotzebue et les diverses manifestations contemporaines, littéraires et autres.

A la base de l'âme sensible du Directoire, le même *distinguo* arbitraire réside qu'y avait introduit Jean-Jacques entre la raison et le cœur, avec proclamation de la supériorité de fait et de droit de ce dernier. Le sentiment est toujours censé digne d'être considéré en lui-même. Nous aurons donc des romans qui en diront « les malheurs et les délices[1] » et d'autres qui retraceront « l'histoire véritable du cœur humain », comme l'a fait excellemment tel roman traduit de l'allemand ou de l'anglais[2].

Le cœur humain a ses crises qui sont des passions. Le citoyen F. Pagès écrira donc, dans le goût de Rousseau et de Senancour, *le Délire des passions*[3], et il y aura lieu aussi de reconstituer, dans un « langage passionné », « la naissance, les progrès, le développement, l'explosion, les combats d'une grande passion[4] ». Or, ce penchant à envisager l'âme à travers le prisme unique du sentiment et qu'avec infiniment plus de lucidité M^me^ de Staël viendra bientôt justifier dans sa *Littérature* et réaliser dans *Delphine*, Kotzebue ne fait que le flatter. Les héros de ses drames ne sont qu'élan immodéré du cœur, dédaigneux de toute contrainte et de toute convention. « Un fou sensible vaut mieux qu'un sage froid comme la glace », déclare Kotzebue avec l'assentiment de ses traducteurs français, ou bien : « La chimère que nous appelons honneur n'est que dans notre tête et non point dans notre cœur », ce qui montre bien que, d'après lui et ses traducteurs, le cœur

1. Sous-titre d'*Adélaïde de Clarencé* par F. Vernes. Andrieux juge favorablement cet ouvrage dans la *Décade* du 30 thermidor an IV.

2. Annonces (*Décade*, 26 messidor an V) de *Claire et Clairaut*, traduit de l'allemand (de Lafontaine) par Ch.-Fr. Cramer, et de *Margareta, comtesse de Rainsford, ou l'intérieur d'une famille*, trad. de l'anglais par Alexandrine de Guibert. Sur *Claire et Clairaut*, cf. un compte-rendu de Helen Maria Williams, *Décade*, 10 thermidor an V.

3. Cf. notice laudative de ce « roman » dans le *Mercure français*, 30 pluviôse an VII.

4. Notice signée M. sur *Claire d'Albe* de M^me^ Cottin. *Décade*, 10 thermidor an VII.

est le foyer le plus intime de notre être, où la tête compte, en somme, pour peu de chose[1].

Une fois établie cette domination arbitraire du sentiment sur la raison, il faut bien assurer le fonctionnement du premier au détriment de la seconde. On mettra donc à la portée du sentiment un objet bien fait pour le tenir en haleine : la vie étant un mélange de joie et de peine, il n'y a qu'à négliger la joie et qu'à y ménager la place la plus belle à la souffrance, au malheur. Le malheur, voilà le grand mot! Il est partout et, s'il vient à faire défaut, on l'invente. Le souvenir de la Terreur fut, sans doute, pour beaucoup dans cette opération arbitraire qui, sous le Directoire, réduisit le monde et la vie à leur seul aspect tragique. Mais ce souvenir, combien poignant en lui-même, s'affadit dès qu'il se manifeste dans des actes ou dans des vers. Le Directoire institua une fête du Malheur qui, à en juger par certain *Hymne* destiné à y être dit ou chanté, devait être tout aussi ridicule, dans sa solennité à l'antique, que celle de la vieillesse[2] ou de la raison :

Quelle simple et touchante fête
Aujourd'hui frappe nos regards!

. . . .

Un peuple libre, un peuple juste,
Que n'éblouit point sa grandeur,
Vient remplir un devoir auguste :
La France honore le malheur.

. . . .

Les Français auront pour égide
Des cœurs trempés par le malheur[3].

Un membre influent du Conseil des Cinq-Cents, Félix Faulcon, réunit diverses traductions du latin, de l'italien, de l'anglais et de l'espagnol sous le titre touchant *Fruit de la solitude et du malheur* (an IV). Mme de Staël publie (1795) une *Épître au malheur* composée « sous la tyrannie sanglante qui

1. *Menschenhass.*, I, 2, et V, 8. — Julie Molé, p. 4 et 116.

2. Voir dans le *Mag. encycl.* (2e année, t. III, an V) l'impayable récit d'une de ces fêtes en l'honneur de la vieillesse.

3. Hymne pour la fête du malheur, célébrée à Péronne, le 20 ventôse an III (*Alm. des Muses* pour 1796).

a déchiré la France[1] » et, dans son livre de *l'Influence des passions* (1796), écrit d'ailleurs à seule fin « de combattre le malheur sous toutes ses formes », emploie un chapitre spécial à démontrer *Que personne à l'avance ne redoute assez le malheur,* en attendant qu'elle en esquisse, dans son futur grand livre, l'évolution à travers les âges et les riches virtualités poétiques. Aucune surprise donc, en France, lorsque, sur la scène de l'Odéon, Meinau, Eulalie, le vieux Tobie se mettent à raconter leurs malheurs que, chose remarquable, les traducteurs français s'étaient appliqués à rendre plus explicites et plus touchants. Ne vont-ils pas jusqu'à substituer leur obsession à l'idée et au texte allemands? Réfléchissant sur la misanthropie de son maître, Franz en conclut que Meinau n'était pas né pour cela — « Seine Mutter hat ihn nicht dazu geboren » (I, 3). Ce n'était pas assez touchant, sans compter que la vulgarité de l'expression allemande y était insupportable. Aussi Julie Molé (p. 7) *traduira*-t-elle tranquillement : « C'est, sans doute, l'effet du malheur. » De même, jugeant que le monologue, bien triste pourtant, d'Eulalie ne l'était pas assez chez Kotzebue (I, 8), Julie Molé (p. 24) traduit l'interjection « denn ach! » par « Malheureuse Eulalie! », interpellation que, dans un élan de pitié pour ses propres malheurs, celle-ci s'adresse à elle-même.

Il y a cependant le malheur que l'on subit et celui que subissent les autres. Le sentiment réagira d'une manière précise dans chacun de ces deux cas. De nombreuses manifestations viennent attester le goût ostentatoire de l'âme sensible pour les vertus de la compassion, de la consolation[2], du dé-

1. A l'époque même où le couple infortuné de *Misanthropie* se lamentait sur la scène de l'Odéon, J.-M. Pochon publiait, dans le *Mercure français* (30 frimaire an VII), une *Épître sur le malheur*, avec ce sous-titre : « L'auteur essaie de peindre l'homme que la fortune opprime alors qu'il est isolé et abandonné à lui-même. » C'est exactement le cas de Meinau et d'Eulalie. Mais Pochon corrige les rigueurs du sort par le stoïcisme.

2. Dans un compte-rendu enthousiaste sur *Émilie et Alphonse* de M^me^ de Flahaut, le *Publiciste* du 18 nivôse an VII pouvait écrire : « Nous le répéterons avec l'auteur, il n'est personne qui, dans la situation la plus infortunée, ne puisse encore secourir le malheur ou recevoir des consolations... ne fût-ce qu'en offrant un cœur sensible qui écoute et réponde : « Vous êtes à plaindre et je vous plains. » — En 1798, une collection avait vu le jour sous ce titre : *Des Consolations, ou Recueil choisi de tous ce que la raison et la religion*

vouement, de la fidélité, de la bienfaisance, de la générosité, de la bonté en un mot. Il faut lire, par exemple dans le *Mercure français* (30 nivôse an VII), le récit du *Dévouement d'un chien* qui refuse de quitter l'endroit de la Seine glacée où avait disparu son maître : « Le trottoir du Pont-Neuf et ceux des quais adjacents étaient couverts de *spectateurs qui s'attendrissaient à la vue de cette constante fidélité.* » Or, cette foule de *spectateurs* attendris, dans la vie, au spectacle de la « constante fidélité », applaudit, en même temps, à l'Odéon, aux vertus éplorées que pratique ce monde essentiellement bon qu'est le monde kotzebuesque. La comtesse compatit aux malheurs d'Eulalie, même lorsqu'elle la sait coupable, et, refoulant la répulsion que lui dicte sa raison, laisse agir son sentiment : « Mais elle est malheureuse... », à la grande satisfaction des traducteurs français qui suivent ici Kotzebue (III, 7), et sans doute du public.

Et la bienfaisance[1] ! Le vieux Tobie en sait quelque chose sur qui s'accumulent, sous forme notamment de bourses bien garnies, les bienfaits à la fois d'Eulalie et de Meinau. Et que dire du D^r^ Bluhm qui, dans *Versöhnung*, se dévoue tout le long de la pièce, paye les factures en cachette et opère la ré-

peuvent offrir de consolations aux malheureux, chez Le Clerc. C'était une compilation en quinze volumes in-8°, où les philosophes et les poètes gréco-romains voisinaient avec Confucius, les Indiens, les Persans, les Arabes, les Turcs... Ces « consolations » sont réunies autour des principaux événements malheureux qui peuvent frapper quelqu'un : la perte d'un fils, d'une fille, d'un petit-fils, d'un époux; la perte des richesses, de la santé, etc. Des gravures par Gaucher et des estampes y sont appelées à illustrer ces divers malheurs. Rendant compte avec éloges de cet ouvrage (*Mag. encycl.*, 4^e^ année, t. I), E. B. reproche toutefois au compilateur de ne pas avoir mis à contribution les écrivains anglais et allemands.

1. M^me^ de Staël clôt son livre *De l'Influence des passions* (1796) par un chapitre *De la bienfaisance.*

« Bienfaisance, ô fille du ciel!
Permets qu'une muse vestale
Te voue une lyre morale
Et la suspende à ton autel »,

écrivait Saint-Ange, professeur d'éloquence aux écoles centrales et traducteur des *Métamorphoses*, dans une *Ode à la bienfaisance*, fort goûtée à l'époque (*Mag. encycl.*, 3^e^ année, t. V, an V). — Dans le même périodique (2^e^ année, t. III) avait paru *Milon, ou la Bienfaisance*, idylle imitée de Gessner par Constance Pipelet (repr. dans l'*Alm. des Muses* pour 1797) et où la bienfaisance s'étend aux choses de la nature.

conciliation des deux frères? Il est vrai que la présence d'une charmante Lottchen pouvait servir d'aiguillon à sa générosité d'âme sensible. Les adaptateurs français de cette pièce s'en rendirent bien compte qui, pour conserver tout son éclat à la bonté du Dr Bluhm, supprimèrent son mariage avec Lottchen et le firent ainsi agir avec un parfait désintéressement. Il éclate ici que, bien qu'âme sensible, Kotzebue ne l'est pas assez aux yeux des Français, à qui toute occasion semble bonne pour introduire, dans leurs versions, quelque touchant ressort en dépit du texte allemand. Le vieux Tobie ne s'avise-t-il pas de parler, chez Julie Molé, de « l'être bienfaisant, si semblable à la divinité[1] »? Ce zèle, qui d'ailleurs mène infailliblement à la rhétorique et même au ridicule[2], constitue, pour la qualité de l'âme sensible à la fin du Directoire, un diagnostic assez fâcheux. On peut soupçonner celle-ci d'être bienfaisante pour l'amour du geste et de la grandiloquence, travers déjà sensible chez Kotzebue et qu'aggravent les amplifications déclamatoires de ses traducteurs. Car, enfin, toute cette bienfaisance, discrète en principe, s'étale finalement au grand jour, à la grande confusion apparente des bienfaiteurs, lesquels n'en tirent pas moins quelque agrément inavoué. Cette Eulalie qui « lutte contre l'embarras d'une âme noble, surprise dans l'exercice d'une bonne action », n'est-elle pas la même qui, tout à l'heure, contemplait avec tant de complaisance son malheur et allait, chez Julie Molé, jusqu'à s'interpeller de bonne foi « Malheureuse Eulalie! »? Certains parodistes de *Misanthropie* se rendirent bien compte de ce qu'il y avait d'ostentatoire dans cette étrange pratique de la bienfaisance[3], dont Al.-Louis de Villeterque, un des observateurs les

1. P. 22. Le texte allemand, I, 7, ne permettait ni de près, ni de loin, une telle interprétation.

2. Pour se rendre au château, Meinau se contente, chez Kotzebue (IV, 2), de changer de costume. Julie Molé (p. 95) juge superflus ces soins vestimentaires. Meinau, qui vient de sauver la vie au comte, n'est-il déjà assez « paré de [sa] noble bienfaisance »? Ce qui suit, ces « expressions de la reconnaissance », ces « tendres soins de l'amitié », etc., est de l'invention de Julie Molé.

3. Voir, dans *Cadet Roussel misantrope et Manon repentante*, p. 24, une réplique malicieuse de la scène où, pour faire discrètement l'aumône à Tobie, Meinau fait sortir son serviteur Franz.

plus avertis de l'époque, pouvait écrire, en plein triomphe parisien de *Misanthropie :*

Il n'est que trop vrai qu'il faut plaire pour réclamer la bienfaisance. Il faut parler à nos sens, nous émouvoir ou nous étonner; *il faut que le malheur soit un spectacle*... Faut-il toujours voiler la misère qui rebute, pour arriver à la compassion qui console? Et qu'est-ce donc que la pitié qui semble redouter les malheureux? La pitié! elle est dans tous les cœurs; mais *nous prenons tellement l'habitude de l'environner d'illusions, de romans, d'effets dramatiques, de mots touchants et de beaux discours que nous finissons par désirer qu'elle rêve toujours et non pas qu'elle agisse*... Et Villeterque de conclure, désabusé : « Apprenons à être bienfaisants en nous amusant de la bienfaisance. Que sait-on? Il faut peut-être que cette vertu soit longtemps un plaisir pour devenir une habitude[1]. »

L'âme sensible de 1799 a donc besoin, pour s'émouvoir, d'un certain décor. La misère muette et rebutante, celle que l'on pourrait secourir sans spectacle et sans gloire, n'est pas de son goût. Et c'est là justement une des raisons qui ont dû faire tomber le troisième drame de Kotzebue introduit à Paris, *l'Enfant de l'amour*. Le critique du *Journal de Paris* (28 thermidor), oubliant la leçon de Villeterque, remarquait à propos de cette chute : « Le public n'a sous les yeux que la misère ignoble et maladroitement présentée dès la première scène, et avant que le cœur puisse s'y intéresser. » Voilà qui est clairement dit! Sur la scène, comme dans la vie, il faut offrir à l'âme sensible une misère *adroitement* présentée, pour qu'elle daigne s'y intéresser... D'ordinaire, Kotzebue sait s'y prendre. Voyez l'éloquent vieux Tobie, comme il parle en termes choisis de sa maladie, de son fils et de son chien, comme il invoque à point nommé la Divinité, le soleil et le reste! Sans compter que, malgré la défense expresse de ses bienfaiteurs, il ira partout claironnant leurs vertus! La même attitude théâtrale enveloppée de rhétorique est à noter dans la pratique des autres vertus de l'âme sensible, de la généro-

1. *De la bienfaisance* (*Journal de Paris*, 14 germinal an VII), avec, en tête, cet aphorisme significatif de Pope : « L'analyse éclaire la raison, et détruit le sentiment. »

sité[1] par exemple. D'autre part, l'objet de la consolation, de la bienfaisance et de la générosité de l'âme sensible ne saurait être qu'une autre âme sensible qui en contracte une dette de reconnaissance éternelle qu'elle se plaît à exprimer, à tort et à travers, en termes vibrants. C'est ainsi que font les personnages de Kotzebue — moins bien cependant que leur réplique française. Car, aux manifestations allemandes de la reconnaissance, Julie Molé et les autres traducteurs en ajoutent de plus bruyantes encore[2].

Cette même morale qui enjoint à l'âme sensible de soulager le malheur d'autrui, lui recommande toutes les autres vertus sociales. Il s'agit pour la France du Directoire et pour ses dirigeants, les Idéologues, de favoriser le mariage[3], de consolider les bases de cette cellule sociale par excellence qu'est la famille, d'encourager l'amitié[4] et d'ériger au rang de vertu les sentiments et les affections qui naissent naturellement de toutes ces relations[5]. On aboutit ainsi à la création d'un type idéal de sociabilité, d'un « modèle » de vertu bougeoise que, sous peine de cesser d'être elle-même, l'âme sensible se doit d'incarner, non sans l'avoir détaché de ses origines trop visiblement utilitaires, pour en faire une nécessité impérieuse de sa propre nature, une tendance spontanée de ses sentiments les plus intimes. Il est, en outre, curieux d'observer que ce « modèle de vertu » s'accommode mieux d'une belle enveloppe féminine que d'un corps mâle, ce qui montre qu'en l'atténuant de grâces et de beauté délicate, l'âme sensible prenait inconsciemment sa revanche sur la tâche sévère que lui avaient

1. Cf. la joute de générosité entre Eulalie et Meinau, dans la scène finale de *Misanthropie*. Molé traduit fidèlement les passages les plus poignants de cette scène, p. 118.

2. Cf. notamment Julie Molé, p. 82 et 108.

3. Dans son *Hymne à l'hymen*, pour la célébration des mariages républicains (*Journal de Paris*, 28 ventôse an VII), Ginguené loue les bienfaits du mariage, exalte la maternité, flétrit l'adultère et conclut par cet « oracle » :

« Sans l'Hymen, point de mœurs publiques
Et sans mœurs point de liberté. »

4. Cf., par exemple, l'*Épître à l'amitié* par Ducis, dans *Veillées des Muses*, brumaire an VII. Dans *De l'Influence des passions*, M^{me} de Staël avait consacré un chapitre spécial à l'amitié. Les effusions d'amitié abondent dans les drames de Kotzebue.

5. A la clôture des cours du Lycée républicain (29 messidor an VII), Moreau Saint-Méry lit un discours sur l'amour paternel et la piété filiale.

infligée les Idéologues. Les héroïnes « modèle » pullulent, en effet, dans la littérature du Directoire et, appelées le plus souvent d'Allemagne, comme *Élise*, ou d'Angleterre, comme *Mathilde*, elles s'y font applaudir d'enthousiasme[1], tant il est vrai qu'on ne demande à l'étranger que les produits littéraires susceptibles de satisfaire aux exigences indigènes. Or, l'Eulalie de Kotzebue est de la famille anglo-germanique des Élise et des Mathilde. En dépit de son égarement passager, on devine en elle une épouse modèle et, à coup sûr, une fille modèle et une mère modèle. Si le drame de Kotzebue fit pleurer à Paris tant de belles dames, c'est que justement la crise tragique qui en fait le fond est une crise de la vertu. Eulalie n'est-elle pas, par sa faute, lésée dans sa dignité de « modèle[2] »? Ce n'est pas le cas de la Lottchen des *Deux Frères*, autre modèle de vertu, bien que partiel. Car, excellente fille, elle n'a pas encore eu l'occasion de montrer ses vertus d'épouse et de mère. Kotzebue vint donc prêter main-forte à l'action que l'âme sensible, enrégimentée au service de la propagande idéologique, poursuit à sa façon, et un peu à son insu, en faveur de la solidarité sociale.

Cependant des soucis autrement pressants assaillent l'âme sensible. Celle-ci, en effet, ne s'attarde qu'accidentellement au milieu de la société, n'ayant que trop à faire pour régler dans l'isolement sa propre existence bouleversée par le malheur. Car toute sa psychologie s'organise autour de ce même événement, capital à l'en croire, du malheur qu'elle soulageait à sa manière chez les autres et qu'il s'agit maintenant de combattre ou tout au moins de neutraliser chez soi-même. Elle recherche à cet effet la solitude champêtre. Non pas précisément pour y goûter le pittoresque de la nature. Il serait prématuré

1. Cf. compte-rendu de V. Boisjolin (*Décade*, 20 nivôse an VII) sur *Élise ou le Modèle des femmes*, roman moral traduit de l'allemand par S.-H. Castel : « On voit que [ce roman] n'a pour objet que de présenter dans Élise le modèle d'une sœur, d'une amie, d'une épouse, d'une mère. Aussi n'y trouvera-t-on que le développement des charmes de ces sentimens si purs... » Dans *Mathilde*, l'héroïne d'un drame de Monvel tiré d'un roman de Mrs. Inchbald, L. C. reconnaît (*Décade*, 20 messidor an VII) « un ange, un modèle de vertu, de douceur, de tendresse filiale et de résignation ».

2. « Ah! que la vertu outragée se venge cruellement! » s'exclame Kotzebue par la voix de Julie Molé (p. 77), qui arbore cette exclamation en épigraphe.

d'en demander à l'âme sensible la vision colorée et directe dont, à l'époque, seuls quelques rares audacieux, tel Mercier, peuvent se louer, au grand scandale de leurs lecteurs[1]. L'âme sensible n'agrée la nature que parce que, docile, celle-ci se prête à ses desseins d'expansion et emprunte volontiers sa propre figure. Si, isolée dans la nature, l'âme sensible en exalte les « délices » et les « charmes », ce sont ses propres délices, ses propres charmes[2] dont elle jouit, en se repliant sur elle-même par un phénomène de narcissisme très caractérisé. Elle s'y recueille, médite, rêve languissamment, pleure avec ravissement, savoure une mélancolie toute préromantique et, de toutes ces manifestations destinées à combattre le souvenir d'un malheur qui n'en était que le prétexte, retire une incomparable volupté. Dans son poème de la *Mélancolie*[3], Legouvé réunit la plupart de ces caractéristiques de l'âme sensible :

> L'homme sensible et tendre, à la vive allégresse
> Préfère la langueur d'une douce tristesse.

Il la demande à la peinture et surtout à la poésie et au théâtre, où

> Chacun chérit les traits dont il se sent blessé.
> . . . .
> Quel est, en le lisant, l'ouvrage qu'on admire ?
> L'ouvrage où l'écrivain s'attendrit et soupire.

A ce compte, tout y passe pêle-mêle — Émilie, Orosmane, Phèdre, Didon, l'Iliade,

> Les plaintes de Tancrède, et les feux d'Herminie ;
> Héloïse, Werther, Paul et sa Virginie
> . . . .
> Et sur la page humide une larme est tombée.
> Douce larme du cœur, trouble du sentiment,
> . . . .
> Heureux qui te connaît, malheureux qui t'ignore !

1. Voir *Des Gazons*, par Reicrem [Mercier] (*Journal de Paris*, 15 et 17 germinal an VII), et l'indignation d'un abonné, le 1er floréal.
2. *Délices de la solitude*, par A.-J. Canolle. Poitiers, an III, avec cette étrange épigraphe : « Tout est âme dans la nature ; la loi du plaisir régit l'univers. » Cf. notice dans le *Mag. encycl.*, 1re année, t. VI, p. 141.
3. *Veillées des Muses*, fructidor an VI.

Cependant, rien ne favorise mieux les ébats raffinés de l'âme sensible que la solitude dans la nature :

... Et qu'un saule pleureur, par un penchant heureux
Dans ces flots murmurans trempe ses longs cheveux,
Nous ressentons alors, dans notre âme amollie,
Toute la volupté de la mélancolie.
Cette onde gémissante, et ce bel arbre en pleurs,
Nous semblent deux amis touchés de nos malheurs.
Nous leur disons nos maux, nos souvenirs, nos craintes;
. . . .
Nous trouvons un bonheur à gémir avec eux.

Voici enfin le portrait allégorique de la Mélancolie, transposition littéraire de quelque mièvre statuette style Directoire :

Voilà donc tes bienfaits, tendre Mélancolie!
Par toi de l'Univers la scène est embellie :
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs;
Et nos affections sont presque des plaisirs.
Ah! si l'art à nos yeux veut tracer ton image,
Il doit peindre une Vierge, assise sous l'ombrage,
Qui rêveuse, et livrée à de vagues regrets,
Nourrit, au bruit des flots, un chagrin plein d'attraits,
Laisse voir, en ouvrant ses paupières timides,
Des pleurs voluptueux dans ses regards humides,
Et se plaît aux soupirs qui soulèvent son sein,
Un cyprès devant elle, et Werther à la main.

Poussées à leurs conséquences extrêmes, les manifestations de cette nature qui, chez Legouvé, sait déjà gémir et pleurer, deviendront la chose romantique par excellence. La principale conquête du romantisme, ce sera, en effet, l'instauration d'une manière de *monisme* poétique, image suprême d'un monde réduit à l'unité métaphorique par la fusion parfaite d'une âme riche de tourments subtils et spontanés avec une nature riche de tons et de lignes. Rien de tel encore chez Legouvé, chez qui l'élément psychique n'est que *l'âme sensible* simpliste, conventionnelle et théâtrale, et l'élément physique un pauvre décor incolore et étriqué. Entre ces deux éléments également éloignés de leurs pendants romantiques, point de fusion, mais simplement l'expansion de l'âme sensible dans

la nature, ou l'annexion de celle-ci par celle-là, procédé qui, en dépit de quelques rudiments de métaphore, aboutit d'ordinaire à cette superposition d'images qu'est l'allégorie. Et encore ce prélude romantique que l'on surprend chez Legouvé n'est-il qu'exceptionnel sous le Directoire. La plupart des versificateurs de l'époque exaltent cette même âme sensible avec moins d'habileté et plus de ridicule. Voici, en 1797, *le Temple de la Sensibilité*, fragment d'un poème en quatre chants sur le même sujet[1], où, dans un décor féerique de fleurs et de parfums,

> ... Par mille ruisseaux serpentant sous les fleurs,
> Coule un fluide pur; ce fluide est nos pleurs.

Sur un « trône de fleurs » apppараît au poète la déesse Sensibilité, représentante, avec la Mélancolie de Legouvé, d'un même Olympe de pacotille :

> Aussi belle, aussi fraîche, on connaît la déesse,
> A cet œil demi-clos où se peint la tendresse.
> L'air pensif, une main sur son cœur agité,
> Elle jette autour d'elle un regard de bonté...

A ses pieds se tiennent les vertus, la pitié, l'honneur, la modestie, la sympathie, le pressentiment, mais aussi le *désir* et même le *Plaisir*, qui rôdent oisivement dans l'empire de la Sensibilité :

> Mais ce dernier enfant dont je suis idolâtre
> Quel est-il? O combien je voudrois le saisir!
> Je l'arrête; il m'échappe; hélas, c'est le Plaisir.

Il n'y a pas un trait, dans ces divers comportements de l'âme sensible, qui ne convienne aux personnages de Kotzebue, notamment à son Eulalie. On dirait qu'attifée par ses parrains français, celle-ci sort du même moule que la Vierge Mélancolie ou la déesse Sensibilité : même tristesse languissante, même manière voluptueuse de goûter « les charmes de

1. Par Saint-Cyr, *Alm. des Muses* pour 1797. Un fragment du 1er chant de ce *Poème sur la sensibilité* avait déjà paru dans *Veillées des Muses*, ventôse an VI.

la douce mélancolie », comme le veut expressément Julie Molé en interprétant sans discrétion le texte allemand[1], mêmes larmes faciles, mêmes doux regrets, même douce résignation[2], même recherche, enfin, de la solitude champêtre — et tout cela pour réagir contre le même ennemi, le malheur. Mieux que chez Legouvé, la nature n'est, chez le Kotzebue francisé, qu'un cadre élégant et qu'un prétexte à « ravissements » éloquents[3]. L'Allemand a beau faire allusion simplement aux « beautés de la nature », car, partageant le goût théâtral de l'âme sensible, Julie Molé traduit cela par « le spectacle de la nature *embellie*[4] ». Ainsi traité, le sentiment de la nature se ratatine, chez Julie Molé, à la mesure d'une idylle et d'une bucolique dans la tradition antiquisante des Gessner et des Dellile[5], en dépit de Kotzebue, lequel y mettait du moins une certaine rudesse d'expression. Voici, en effet, la transposition élégante que donne Julie Molé de ce passage de la pièce allemande où, racontant l'emploi qu'elle fait à la campagne d'une journée d'été, Eulalie ne recule pas devant les gros détails de la vie rustique :

Lorsqu'à la fraîcheur d'ûn beau matin je me lève pour jouir de la vue du soleil levant, je ne me lasse point d'admirer l'agissante activité des travaux rustiques. Le bétail quitte son étable, le laboureur se rend aux champs, etc.[6].

1. P. 24. Le texte allemand, I, 8, ne porte, à cet endroit, que le mot *Einsamkeit*, sans qualificatif.
2. Mme de Staël fera bientôt (*De la Littérature*, I, 4) l'éloge de la « résignation sensible », apanage, à l'en croire, des peuples nordiques.
3. *Menschenhass*, III, 5; Julie Molé, p. 64.
4. *Menschenhass*, IV, 2. Julie Molé, p. 88. Il va de soi que celle-ci conserve, dans son adaptation (p. 50), les ruines, l'hermitage, le pont chinois, tout l'attirail préromantique qu'avait prévu Kotzebue lui-même et qui est destiné justement à aménager la nature, à l'embellir.
5. On traduit encore Gessner, sur nouveaux frais, dans tous les recueils du temps et, quant à Delille, c'est le « Virgile français », ce qui se passe de commentaires. La *Décade* du 10 nivôse an VII annonce le *Berger arcadien, ou Premiers accens d'une flûte champêtre*, par Ch.-P.; Sélis venait d'adresser à l'Institut une lettre sur le *genre idylle*, sur les *Idylles* de Théocrite et leur traduction par Gail.
6. *Menschenhass*, II, 2; Julie Molé, p. 39. Traduisant en vers, Rigaud (p. 33) n'en est que plus tenté, dans ce passage, de décalquer Delille :

« Quelquefois, quand le jour vient à peine éclore,
Je me rends dans les champs pour *saluer l'aurore*... »

Déjà médiocrement vivants chez Kotzebue lui-même, les paysans ne seront, chez Julie Molé, que « des physionomies riantes qui respirent à la fois la santé, le plaisir et l'innocence » (p. 40), c'est-à-dire de fades entités conventionnelles, propres à égayer le chemin de retour vers la nature primitive que, désabusée de la société, l'âme sensible se propose de suivre. Car, nulle part mieux qu'à la campagne, on ne peut

Opposer, en plongeant dans l'abîme de l'être,
A l'homme tel qu'il est, l'homme tel qu'il dût être,

proclamait, à l'époque, un vague nourrisson des muses[1], pour ne citer qu'un exemple entre mille.

L'origine est très diverse des traits qui se réunissent momentanément dans la physionomie composite de l'âme sensible, telle qu'elle vient d'être esquissée. Il est évident, tout d'abord, que celle-ci prolonge l'état d'âme préromantique, dont elle tient la conception rousseauiste d'une nature foncièrement pure et bonne, l'identification de cette nature avec le sentiment, l'ensemble de ses gestes, de ses attitudes, de ses illusions : le goût des larmes, le penchant à la mélancolie et aux rêveries vagues dans la solitude champêtre, le regret d'un passé triste adouci par le souvenir. Legouvé invoquait Héloïse[2] et imaginait sa Vierge Mélancolie :

Un cyprès devant elle, et Werther à la main.

Par ailleurs, Ossian, Gessner, Young sont sur toutes les lèvres et reviennent infailliblement sous toutes les plumes. Traversée par les événements de la Terreur, cette âme préromantique devait, théoriquement, en sortir purifiée, élargie,

1. Coriolis, *Paris et la campagne* (*Veillées des Muses*, brumaire an VII). Cette caricature du rousseauisme s'étale dans maint passage de Kotzebue et de ses traducteurs français. Cf. *Menschenhass*, IV, 3-4, où le bon sauvage est à l'honneur. D'ailleurs, ce bon sauvage, généreux, sage, sachant mille choses utiles, fait toujours rage vers la fin du Directoire. Cf. *Anecdote indienne*, par D. F. D. (*Journal de Paris*, 6 pluviôse an VII).

2. Que d'ailleurs, à cette époque, le premier rimeur venu se doit de rencontrer dans son chemin :

« Sous ce feuillage épais voyez errer Julie »,

invitait Saint-Cyr, *poème cité*.

plus spontanée et plus sincère, puisque fondée désormais sur une réalité suffisamment tragique pour soutenir son évolution poétique. De fait, l'origine est indiscutablement révolutionnaire du culte que le Directoire voua au « Malheur » et dont jamais le préromantisme n'avait à ce point éprouvé la hantise. Tous les écrits de M^{me} de Staël, jusqu'à *Delphine* inclusivement, en portent l'irréfutable témoignage. Or, il advint ceci d'imprévu dans cette rencontre de la vie et de la littérature que, loin d'envahir elle-même la littérature et de la modeler, ce fut la vie qui en fut rétrospectivement envahie et modelée. Il y a là un phénomène dont il faut chercher l'explication dans l'intensité même des souffrances que la Révolution fit subir à cette génération. Dès qu'elle en fut délivrée, celle-ci n'eut qu'un désir : oublier au plus vite et par tous les moyens. On se mit donc en devoir d'enguirlander le « malheur » révolutionnaire avec des fleurs de rhétorique et d'en atténuer ainsi la trop poignante et encore trop proche réalité. L'équivoque ridicule de l'âme sensible vient justement, en partie, de cette confrontation de la littérature avec la Terreur et de sa volonté obscure de refouler l'atroce souvenir de celle-ci, de l'apprivoiser en le dénaturant par la littérature. Le préromantisme était là pour faire les frais de cet enterrement d'une réalité pénible et s'en acquitta à merveille, bien qu'à ses dépens. Car, pour suffire à la tâche, il se délaya, se compliqua de grimaces et sombra finalement dans l'âme sensible.

A celle-ci, en effet, la Révolution légua une immense lassitude, détente explicable après tant de violentes commotions, mais qui ne fit qu'aggraver ce que son fonds préromantique comportait déjà de passivité et de relâchement. Voyez, chez Legouvé, cette « langueur d'une douce tristesse », cette « âme amollie », qui conviennent si fort à sa Vierge Mélancolie. Par ailleurs, que reste-t-il du souvenir de Julie, sinon sa « molle langueur[1] » ? Ossian n'offre plus qu'un prétexte aux « délassements des âmes sensibles dans les beautés de la nature[2] ». Tout se brouille dans le demi-jour tiède où vivote l'âme sensible. L'époque pour laquelle Fénelon est un « vertueux et

1. Cf. Saint-Cyr, *poème cité.*
2. C'est le sous-titre des *Poèmes d'Ossian*, trad. nouvelle par Hill, an IV.

sentimental philosophe[1] » et qui, par l'organe de M^me^ de Staël, proclamera bientôt le portrait idéal du « philosophe sensible », confond dans une sensibilité amorphe et, à seule fin de se garantir contre tout effort intellectuel, les contours de toutes les catégories psychiques et de toutes les disciplines. Quant à l'action, l'âme sensible se garde bien d'agir autrement que par des paroles. Aussi réserve-t-elle le meilleur de son temps aux confessions, aux épanchements[2], tout comme dans les drames de Kotzebue, où les héros se laissent aller nonchalamment à un dénouement qu'ils n'auront contribué à amener que par le chassé-croisé de leurs épanchements. Et il est clair qu'on ne s'épanchera pas en froides et sobres paroles. On y mettra au contraire de l'éloquence, voire du pathétique[3], car il en faut « en tout genre de poésie », aussi bien, sans doute, que dans la vie. Grâce à cette passivité verbeuse et pathétique, l'âme sensible coule des jours veloutés et doux. Ne s'avise-t-on pas d'admirer les platitudes de Ducray-Duminil, ces *Cinquante francs de Jeannette*, par exemple, roman qui rappelle les « charmantes productions de Berquin », à cause uniquement des « impressions douces et sentimentales qu'il laisse dans l'âme de tous ses lecteurs[4] »? On s'attendrit pareillement devant les diverses *douceurs* dont abonde *Misanthropie*, avec sa douce mélancolie, son doux repentir, ses doux

1. *Prospectus des Œuvres choisies* de Fénelon (*Mercure français*, 10 prairial an VI).

2. On en rencontre d'innombrables dans cette pauvre littérature de convention qui, souvent d'importation étrangère, s'épanouit sous le Directoire. Le *Journal de Paris* du 23 pluviôse an VII annonce, par exemple, les *Épanchements de l'imagination et de l'amitié;* lettres du D^r^ Langhorne, trad. de l'anglais par Imbert de B., in-18 de 173 p.

3. M^me^ de Staël fera de l'éloquence la clef de voûte du style républicain et; en attendant, ses amis les idéologues savent s'en servir à tout propos. A la reprise du *Charles IX* de M.-J. Chénier, la *Décade*, 30 nivôse an VII, constate que « par son éloquence sensible et vertueuse », l'Hôpital, un des personnages de cette tragédie, inspire « un enthousiasme universel ». A la reprise du *Fénelon* du même auteur, le *Mercure français*, 20 messidor an VI, applaudissait déjà à la « douce éloqueuce du philosophe ». Au début de l'an VII, Leblanc lit à l'Institut un discours en vers sur *la nécessité du dramatique et du pathétique en tout genre de poésie*, qu'il avait fait paraître, dans une brochure de 16 pages, dès 1783.

4. *Journal de Paris*, 18 floréal an VII. C'est un sujet riche en situations « dignes d'être mises en scène », nous y assure F. P. Le *Publiciste*, 16 prairial an VII, admire pareillement la « douceur inaltérable » de *Clémence de Villefort*, par l'auteur de *Marie de Sainclair* [M^ise^ de Blainville].

regrets, ses doux souvenirs, ses douces vertus — tout l'attirail, enfin, d'une âme sensible qui n'a pas réussi à prendre contact avec les rudes réalités de la vie. A son tour, le drame des *Deux Frères* respire une « sensibilité douce »[1] à laquelle personne ne résiste en France, en 1799.

Or, dans la pratique de la bienfaisance et des autres vertus, comme dans la recherche de la solitude champêtre, au milieu de ses « langueurs », de sa lassitude et de ses malheurs, l'âme sensible vise manifestement à la jouissance. Mieux qu'un simple héritage préromantique, il faut peut-être voir, dans l'intensité autant que dans la qualité spéciale de cette jouissance, une nouvelle réaction contre les privations et les angoisses de la Terreur. Les délices et les charmes que l'âme sensible découvre dans le malheur ne sont qu'une forme de cette fringale de plaisir qui, au sortir de la Terreur, faisait affluer les rescapés de la guillotine au « bal des victimes », où, au milieu de chairs dénudées et d'attitudes lubriques, on singeait, non sans une pointe de sadisme, le geste du bourreau. Legouvé fait verser à sa Mélancolie « des pleurs voluptueux », et le Temple de la Sensibilité n'abritait-il pas, tout à l'heure, un hôte un peu imprévu, le Plaisir? Si fort était, sous le Directoire, le goût de ce plaisir équivoque des larmes que Roederer essaye de l'expliquer physiologiquement[2]. Il existe, d'autre part, de cette curieuse perversion de l'âme sensible un témoignage entre tous précieux, celui de Sophie Grouchy, veuve de Condorcet, dans ses *Lettres sur la Sympathie*[3], qui firent un certain bruit en 1798 :

... Pères, mères, instituteurs, vous avez presque entre vos mains

1. *Journal de Paris*, 13 thermidor an VII.

2. Dans son important essai *Sur le principe de la tragédie* (*Veillées des Muses*, thermidor an VII, p. 159) : « ... Demandez au physiologiste d'où vient le plaisir des larmes? Il vous dira : c'est l'effet d'une légère convulsion produite par l'opposition d'idées heureuses et de sentiments pénibles dont les unes contractent, tandis que les autres dilatent... »

3. Au t. II de sa trad. d'Adam Smith, *la Théorie des sentiments moraux*, an VI, p. 366, 383-384. Cf. compte-rendu de Roederer, *Journal de Paris*, 21 messidor an VI. Dans son essai *De la souffrance et de la consolation* (*Veillées des Muses*, nivôse an VI), Eusèbe Salverte débutait ainsi : « ... La sensibilité morale étant la plus profonde inspiration de la nature, les souffrances dont elle est la source ont (comme les jouissances) une grande influence sur le bien-être... »

la destinée de la génération qui vous suivra ! Ah ! que vous êtes coupables, si vous laissez avorter, dans vos enfants, ces précieux germes de sensibilité qui *n'attendent pour se développer que la vue de la douleur*, que l'exemple de la compassion, qu'une main éclairée qui les échauffe et les remue ! (lettre I).

Le cœur humain est, en quelque sorte, porté vers ce qui l'agite et le remue : il sent que ces émotions étrangères le distrairont des impressions habituelles qui lui sont pénibles ou insipides ; qu'*elles le sauveront de l'ennui*... ; qu'en le rendant plus flexible, elles... augmenteront, par là, *un des moyens les plus féconds de ses jouissances.* L'émotion semble donc convenir à l'âme, comme l'exercice au corps... Il faut observer qu'à l'exception d'un petit nombre de circonstances, *ces émotions pénibles que nous recherchons sont mêlées de quelques plaisirs et que l'impression de ces plaisirs surpasse, ou du moins efface celle de la douleur*... (lettre II).

Augmenter sa capacité d'émotion, tout comme on développe ses muscles, et pour des raisons analogues de sécurité et de satisfaction personnelles, quel aveu ! Il y a lieu non seulement de s'immuniser contre l'atteinte trop vive du malheur, mais d'exploiter celui-ci au profit de plaisirs raffinés, rendus plus âpres par la présence constante d'un relent de douleur. Pour que le secret de cette jouissance de choix ne se perde, les professionnels de l'émotion se chargent d'en instruire la sensibilité des jeunes générations.

Des plaisirs plus légers vinrent seconder cette réaction de l'âme sensible contre le souvenir de la Terreur. Le goût ancien régime d'une vie facile et futile bénéficie en effet, sous le Directoire, d'un renouveau d'actualité :

Une des obligations que les lettres auront à la Révolution, se flattait, un an avant le Directoire, le *Journal de Paris*[1], c'est qu'elle bannira de notre poésie le persiflage, le papillotage, en un mot l'espèce de mauvais goût qui tient à la corruption. Déjà l'on commence à s'en apercevoir : car ces gentillesses grimacières deviennent tous les jours plus rares. La grande et belle poésie, le ton franc et naturel prendront leur place.

1. 1er brumaire an III. Dans la 2e préface de ses *Voleurs* (19 pluviôse an III), Creuzé de Lesser exprime, avec plus de force, la même idée : « Nos âmes, trempées par le malheur, sont devenues capables de fortes émotions, etc. » Voir Edmond Eggli, *Schiller*, 1927, I, 165.

Constatation prématurée et pronostic hasardeux, puisque, cinq ans plus tard, Mme de Staël déplorera encore la persistance de ce même état de choses et fera des vœux ardents pour sa déchéance[1]. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le ton de l'ancien régime se greffe sur l'âme sensible même, exagérant ce qu'il y avait déjà en elle de dilettantisme et d'artifice. On découvre ainsi, avec surprise, dans les adaptations françaises des drames de Kotzebue et dans certaines parodies de *Misanthropie,* une âme sensible galante et distinguée, mondaine et spirituelle[2]. Voilà pourquoi le public parisien afflue aussi bien à *Misanthropie* qu'à ses parodies, à *Comment faire?* qui en est la réplique souriante et futile, à *Cadet Roussel misantrope,* qui en est la contre-partie grotesque et faubourienne. « Maudit feu de l'Odéon, s'écriait un humoriste travesti en cocher de fiacre, quand les Français étoient là-haut, on étoit sûr de charger pour *Misanthropie et Repentir,* et de ramener ceux qui arrivoient trop tard à *Comment faire*[3]*?* » L'excès même qui accompagne les réactions du public à l'endroit de l'infortune d'Eulalie et de Meinau, toutes ces pâmoisons, trop fréquentes pour que la mode ne s'y fût pas mêlée et dont nous aurons à reparler, montrent bien que, chez l'âme sensible, l'émotion intense est constamment disposée à tourner au badinage sentimental et souvent à la grimace. Observateur intelligent de la vie parisienne à cette époque, Guillaume de Humboldt ne manqua pas de noter, dans sa lettre, déjà mentionnée, à Schiller, cette double attitude de l'âme sensible.

A ce préromantisme décoloré par les dures épreuves de la Révolution, sombrant dans la nonchalance et dans la caricature et s'épuisant à la recherche de troubles jouissances, une

1. On admire toujours les « bouts rimés du cit. Thirion qui sont simples et naïfs » (*Mercure français,* 10 frimaire an VII), et des ouvrages comme la *Petite Bibliothèque d'un homme de goût,* ou le répertoire amusant, contenant un choix de poésies, de chansons, de contes, de bons mots, d'anecdotes curieuses, de charades, d'énigmes, etc., sont encore d'un usage courant. Cf. *Journal de Paris,* 10 pluviôse an VII.

2. Julie Molé, notamment, veille, dans son adaptation, à ce que l'attitude des hommes vis-à-vis des dames soit toujours galante. Ce souci l'oblige parfois à fausser l'original. Comp. *Menschenhass,* IV, 9, et Molé, p. 100-101.

3. *La Vie d'un fiacre,* par Piémouillé (*Journal de Paris,* 23 germinal an VII).

aventure encore plus étrange devait arriver. Après avoir traversé la Terreur, il rencontra la réaction contre la Terreur : l'Idéologie vint, en effet, prêter à l'âme sensible une nouvelle raison d'être qui ne fera qu'en accroître la confusion. Ce qui frappe dans les réactions de l'âme sensible à l'endroit du malheur d'autrui et dans ses velléités à incarner cet idéal de sociabilité qu'est le « modèle de vertu », c'est justement la précision que ces velléités mettent à se manifester, mais sans aucun imprévu. On y reconnaît sans peine la doctrine de solidarité sociale que les idéologues s'efforçaient de répandre dans le public, à l'effet de réduire au plus vite les désordres anarchiques de la Terreur. Pour donner plus de poids à cette morale sociale, ils la déclarèrent fondée sur la nature, autant dire sur le sentiment, sur l'instinct. L'âme sensible s'empressa d'épouser ce programme et de souscrire par avance aux dithyrambes que lui consacrera Mme de Staël[1]. Or, avouant comme un effet de sa propre nature ce qui n'était, en somme, qu'un mot d'ordre, prétendant chérir et appliquer spontanément la morale sociale qu'on venait de lui imposer, l'âme sensible fut la victime d'une étrange méprise où il faut voir une des sources de ce qui, aujourd'hui, nous semble ridicule dans ses manifestations vertueuses, de ce qu'il y a d'emprunté et de gauche dans son attitude à l'endroit du malheur. A l'inévitable défaut de spontanéité dans l'application de cette morale, l'âme sensible supplée par un excès d'amplifications éloquentes et d'affirmations de principe, de même que par la transformation du malheur en spectacle et de la bienfaisance en action glorieuse — autant de vicissitudes que rencontre le code de lois idéologique en train d'être assimilé par l'âme sensible et de devenir pour celle-ci un sentiment spontané. L'âme préromantique se flattait déjà d'être bonne, pure, vertueuse. L'âme sensible fait plus et mieux : elle *s'enivre* de la vertu et lui ajoute une nuance équivoque et piquante[2]. Il lui a

1. *De la littérature*, fin du *Discours préliminaire* : « ... Tout notre être moral s'enivre du bonheur et de l'orgueil de la vertu. »

2. « Durch die vielfachen Revolutions-Greuel, die Tugend ihnen ganz pikant geworden ist », observait déjà le baron von Brinkman, successeur du baron de Staël, en qualité de chargé d'affaires de Suède à Paris, dans une lettre à A.-W. Schlegel, où il rendait compte du succès de *Misanthropie* à Paris. Un fragment de cette lettre fut inséré au t. II, p. 321 de l'*Athenaeum* et recueilli par erreur dans les *Œuvres* de Schlegel (éd. Böcking, t. XII,

fallu, pour en arriver là, la réalité mal comprise de la Révolution et la leçon mal assimilée des Idéologues.

L'emprise de l'Idéologie sur l'âme sensible apparaît encore plus profonde lorsqu'on examine la conception que celle-ci se fait de la société où elle prodigue avec tant d'émotion théâtrale ses trésors de bonté et de vertu. C'est une société construite, à son image, par la réunion arbitraire de certaines conventions et qui mène une existence toute d'émotion et d'attendrissement. Pour aboutir à cette idylle bourgeoise, seul genre de vie sociale où elle se complût, l'âme sensible a dû opérer un véritable filtrage des faits et gestes quotidiens qu'elle n'en prétend pas moins observer sur le vif, illusion riche de conséquences ridicules et dont la responsabilité incombe, en grande partie, à la doctrine empirique tant prônée à l'époque par les Idéologues.

Le produit psychologique de cette mixture de tendances ne pouvait être que superficiel, faux, non viable. L'âme sensible oscille, en effet, dans chacun de ses gestes, entre la thèse et l'antithèse. Il y a, chez elle, entre l'intention et l'acte, un inévitable écart qui engendre une pénible impression de faux et d'insincérité. Le chemin entre le principe et sa mise en œuvre abonde, pour l'âme sensible, en embûches et obstacles. A chaque fois, elle part fièrement à la conquête d'un château fort qui se trouve être un château de cartes. Sous le couvert d'un pessimisme niais qui lui sert en quelque sorte d'alibi, elle pourchasse des satisfactions équivoques et des plaisirs raffinés. Se prétendant bienfaisante et activement vertueuse, elle croupit dans la passivité et le verbiage. Respectueuse, en principe, de la réalité intégrale, elle l'affadit dès qu'elle y touche, dénature rétrospectivement la tragédie révolutionnaire, introduit dans la vie quotidienne ses propres conventions et son parti pris d'émotion, réduit la nature inanimée à un simple décor de théâtre. L'âme sensible marque l'échec de la tentative que la Révolution et l'Idéologie imposèrent à l'état d'âme préromantique de s'accorder avec les réalités courantes de la vie. Le fond de sa psychologie, c'est le défaut de toute

p. 53). Sur la part de la Révolution dans le succès parisien de *Misanthropie*, voir aussi E. M. Arndt, *Reisen durch ein Teil Deutschlands*, etc..., t. IV, rapporté et discuté par Süpfle, dans son article déjà cité sur la littérature allemande en Angleterre, p. 320-321.

conviction profonde, le dilettantisme. Dès lors, l'immense succès français des drames kotzebuesques n'a plus de quoi étonner. Déjà faux à souhait dans le texte original, puisque la duplicité bien connue du caractère de Kotzebue[1] s'y traduit en affectation de bonté et en étalage de sensibilité, rendus encore plus faux par les partis pris de leurs adaptateurs français, les drames de Kotzebue s'épanouissent, en France, dans un milieu d'âmes sensibles dilettantes et composites, orientées, en théorie, vers les horizons profonds du sentiment, mais, en réalité, incertaines, fuyantes, relâchées. Ayant accueilli triomphalement le « fond » larmoyant de ces drames, l'âme sensible, et cela achèvera de nous la peindre, n'en acceptera la forme littéraire que travestie au point d'être rendue méconnaissable.

III

Il s'agit, en effet, pour l'âme sensible de se prononcer sur la légitimité du genre « drame » qui, depuis Diderot jusqu'à Beaumarchais, à Mercier et à Monvel, donne l'assaut aux cadres classiques de l'art du théâtre. La discussion reprend de plus belle pendant l'an VII, alimentée, entre autres, par les adaptations de Kotzebue. D'apparence irréductible, deux opinions extrêmes se dressent l'une contre l'autre : d'un côté, le respect intégral de la tradition, telle que Racine, Voltaire et Molière l'ont à jamais fixée, et dont il est inutile de faire revivre ici les arguments, toujours les mêmes ; de l'autre, le libéralisme intégral condamnant les vieux dogmes et affectant de ne considérer, dans l'exhibition théâtrale, que son résultat émotif et pittoresque. Le type de ce libéralisme intégral nous est fourni par l'attitude du *Journal de Paris* (1er jour compl. an VII) à l'endroit du *Don Carlos* de Lezay-Marnésia :

On comparera Schiller à nos poètes tragiques; on le comparera à

1. Lorsque, en 1788, Kotzebue composa, en moins d'un mois, *Menschenhass und Reue*, il était atteint d'une « fièvre lente », se bourrait de drogues, etc. Cf. son *Vorbericht*, en tête de *Das Kind der Liebe*. Il s'est peint lui-même dans le noble Meinau, mais en était un peu différent en réalité, s'il faut en croire ses biographes. Car, ayant refusé, *par excès de sensibilité*, d'assister à l'agonie de sa première femme, il serait allé aussitôt se consoler à Mayence, où l'attendait une certaine « divine Lotte ». Cf. Rabany, *ouvr. cité*, p. 35-36.

Shakespeare. Il faut le comparer à la nature. Voyez-vous la cour de Philippe II, ses mœurs, son langage, ses passions, ses crimes? Voilà toute la question... Celui-ci est original en poésie comme en peinture, qui a copié la nature sans imiter personne.

La Décade elle-même semble se rallier à cette attitude hardie, lorsqu'elle affirme (20 fructidor an VIII), par exemple, à propos du succès persistant de *Misanthropie*, qu' « au théâtre... savoir toucher, c'est savoir plaire », ou lorsque, renonçant à raisonner ses plaisirs, elle écrit (20 thermidor an VII) à propos des *Deux Frères* : « Est-ce un drame, est-ce une comédie que cette nouveauté? On y rit et on y verse de douces larmes; mais laissons à d'autres à démêler la question. » Le *Magasin encyclopédique* ne peut s'empêcher de « rendre justice » à *Misanthropie*, malgré son aversion déclarée contre le genre drame[1]. De son côté, *le Mercure français* (30 pluviôse an VII) proclame que « tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux » et, ratifiant le succès de *Misanthropie*, ose écrire : « N'appelons pas à l'esprit du jugement du cœur, ne soumettons pas le mouvement de l'âme aux règles de l'art, et trop heureux qu'on ait pu nous l'arracher, n'étouffons pas le cri de la nature. »

Cependant, ces deux attitudes extrêmes ne reflètent nullement le véritable esprit de l'époque. Embarrassé et confus, le compromis intervient là où, théoriquement, seule la lutte à outrance semblait possible. Pour commencer, les mêmes journaux embrassent successivement les deux attitudes et l'incertitude du goût public se fait jour à travers celle de la critique. *Une journée du jeune Néron*, pièce « héroïco-burlesque » qui n'est que la transposition sur le plan antique des deux *Henri IV* de Shakespeare[2] et où Laya représentait le prince romain ivre et détroussant les passants dans la rue, révolte le public à la première représentation, obtient un peu de succès à la deuxième et un très grand à la troisième. Et le *Journal de Paris* obéit docilement aux mouvements de l'opinion : un

1. 4e année, t. V, p. 262-265. Dans le *Courrier des spectacles* (8 nivôse an VII), Le Pan adopte la même attitude. Par la suite, le *Mag. encycl.* (5e année, t. II et III) fulminera contre les deux autres drames de Kotzebue représentés à Paris en 1799.

2. Cf. *Mag. encycl.*, 4e année, t. VI, an VII, p. 252.

premier jugement sévère y fait place à une véritable apologie, due à un abonné qui parle sans broncher d'un « genre nouveau » : « Eh! pourquoi ce genre, s'il amuse, seroit-il contraire au goût?... Les étrangers entendent mieux que nous l'intérêt de leurs amusemens. Ils adoptent tous les genres[1]. » Ce n'est pas tout à fait l'avis de la *Décade*, malgré les jugements contraires qui, par moments, peuvent lui échapper. Un genre nouveau? Soit, mais à aucun prix un genre bâtard, comme seraient le drame usant de la « terreur », moyen tragique par excellence, ou la tragédie en prose[2]. Même porté à la concession, le langage de la *Décade*, comme celui de la plupart des journaux de l'époque, reste imprégné du dogmatisme des genres. C'est dans les cadres mêmes de ce dogmatisme que le compromis se glisse qui montre combien la décomposition du classicisme est avancée. Rien de plus instructif, à cet égard, que la polémique qui mit aux prises, au sujet du drame, Arnault et La Chabeaussière. Pour mieux préserver les genres classiques contre l'atteinte de la corruption, Arnault s'avise de réglementer le drame[3] et d'en faire un genre à part, appelé à exploiter une matière que renient au même titre la tragédie et la comédie. Or, se gardant bien de s'enrichir des dépouilles de celles-ci, monstruosité que jamais « les lois du goût » ne permettraient en France, obligé de se tenir sagement dans les limites étroites d'un domaine qu'Arnault s'ingénie vainement à lui circonscrire rigoureusement et tombant, surtout lorsqu'il vient de l'étranger, sous la coupe de règles strictes[4], ce nouveau genre fait, chez son apologiste d'occasion, figure de parent pauvre. Car, enfin, « ja-

1. *Journal de Paris*, 29 pluviôse, 1er et 4 ventôse an VII. Entre temps (2 ventôse), le même journal trouvait le moyen d'applaudir au « mérite modeste » de Petitot, auteur très orthodoxe de la tragédie *Laurent de Médicis*, que le public venait d'accueillir sans enthousiasme.

2. Compte-rendu sur *Falkland*, de Laya, 20 prairial an VI. Voir, d'autre part, dans son essai *Sur le principe de la tragédie* (*Veillées des Muses*, thermidor an VII), la répugnance de Roederer contre la « tragédie bourgeoise ». On connaît l'orthodoxie de Mme de Staël à cette époque. Cf. *De la Littérature*, II, 17.

3. *Essai sur le drame* (*Veillées des Muses*, germinal an VII).

4. « Le drame a longtemps manqué à notre scène... En nous appropriant et *en régularisant les beautés* que [les théâtres étrangers] devaient au mélange des genres, le drame nous a donné leur tragédie; mais le goût ne les a pas encore enrichis de la nôtre... » (*Ibid.*, p. 68).

mais un drame ne deviendra un ouvrage classique »[1], entendez immortel, à l'égard des genres traditionnels. La piètre apologie du drame! Il n'en fallut pas plus, cependant, pour alarmer La Chabeaussière[2], critique dramatique de la *Décade* et poète notoire à l'époque. Celui-ci conteste la légitimité du drame en tant que genre et se met en devoir de dilater imprudemment la tragédie jusqu'à lui faire absorber le drame, sans nullement s'apercevoir qu'il vient ainsi de prononcer la sentence de mort du genre même dont il se promettait d'augmenter l'éclat. Point n'est besoin, en effet, selon lui, de recourir au drame pour mettre en scène le bourgeois ou l'artisan. Pour peu qu'ils soient jetés dans des situations fortes, ceux-ci peuvent fort bien figurer dans la tragédie même. Et, d'ailleurs, si l'humilité de leur rang vous offusquait, libre à vous d'en faire de hauts personnages! On ne peut plus mal comprendre le principe du théâtre classique, ni les revendications des temps nouveaux. Mais qu'un classique impénitent comme La Chabeaussière ait dû, sans s'en apercevoir, compter avec ces revendications, quelle leçon! C'est au point de se demander lequel mérite le mieux des dogmes classiques, d'Arnault qui, pour les sauvegarder, ménage à côté d'eux une humble place au drame, ou de La Chabeaussière qui, dans sa haine aveugle contre toute innovation, préfère les altérer.

Même compromis tacite dans le dialogue que Deguerle, critique du *Mercure de France* non restauré, prétend avoir surpris entre deux habitués du théâtre et où s'affrontent, outrées, la plupart des idées que l'on invoque, à l'époque, pour et contre le drame[3]. Dans ce dialogue, le partisan à tous crins des dogmes, autre La Chabeaussière, à peine plus ridicule que le véritable, ignore délibérément tout ce qui n'est pas tragédie ou comédie, fulmine contre le « genre bâtard » qu'est le drame et doute que « votre Allemand Kotzebue » ait jamais lu Aristote (qu'il est convaincu, finalement, de citer lui-même

1. G. de Humboldt qui, sans nommer Arnault, fait visiblement allusion à son *Essai*, rapporte ce passage et quelques autres du même écrit, dans sa lettre, déjà citée, à Schiller.

2. Cf. sa lettre à Arnault, *Veillées des Muses*, thermidor an VII.

3. Ce dialogue forme la conclusion d'un long article sur les *Deux Frères* (*Mercure de France*, 20 thermidor an VII).

sur parole!), mais reconnaît d'avoir, tour à tour, pleuré et ri au spectacle des *Deux Frères*. Voilà donc un classique par point d'honneur qui, dans la pratique, ne peut s'empêcher de prendre plaisir au drame. Son interlocuteur, porte-parole de Deguerle, excipe de la même formule, dont il suffit de renverser les termes. Car, s'il nie l'infaillibilité d'Aristote, s'il prêche la nécessité de s'ouvrir aux innovations où nous convient la « nature » et le « génie », il n'en approuve pas moins, devant le fait, les modifications qu'au nom de la « vivacité française » et contre le « flegme allemand », les adaptateurs ont fait subir au drame de Kotzebue. Il est donc permis de conclure que tous ces débats autour du drame ne sont, sous le Directoire, que batailles de mots et que, devant le fait, partisans des dogmes et militants du libéralisme se rencontrent sur le terrain d'un genre mixte, qui, incapable de concilier la théorie et la pratique, n'est que le reflet des incertitudes de l'âme sensible. Enclos le plus strictement possible dans les formes techniques et expressives de la tradition, ce genre accepte néanmoins d'abaisser jusqu'au bourgeois les sentiments et le rang de ses personnages, tout en ayant soin de leur laisser dans le cœur et dans le ton un reste de la vieille noblesse théâtrale. De ce compromis nécessairement provisoire, puisque lié aux destinées instables de l'âme sensible, l'aspect que les adaptateurs français ont fait revêtir aux deux drames à succès de Kotzebue nous offre un exemple frappant.

Et d'abord, l'unité de ton, dont les Français de l'an VII continuent d'accepter l'autorité absolue[1] et qui préside manifestement à la métamorphose des drames de Kotzebue. Théorie et pratique se contredisent ici, outrageusement, chez l'âme sensible. Car enfin, celle-ci ne cesse de revendiquer la

1. Dans *Melpomène et Thalie*, poème allégorique en deux chants, lu à l'Institut, le 15 nivôse an VII, Collin d'Harleville parle encore du « barbare et sublime » Shakespeare,

« S'élevant jusqu'aux nues, se traînant dans la fange... »

La *Décade* insérait, le 30 nivôse, une *Epître à Legouvé*, que Ducis venait pareillement de lire à l'Institut, sur ce thème : « On ne doit pas mêler l'horrible au gracieux dans les arts. » Il est vraisemblable, d'autre part, qu'en condamnant le détestable défaut que les Allemands ont pris aux Anglais de mélanger le vulgaire et l'héroïque, M^{me} de Staël (*De la Littérature*, I, 17) se souviendra des récents débats suscités en France par les drames de Kotzebue.

totalité de la vie réelle, qu'elle prétend observer empiriquement dans ses moindres détails et chérir telle quelle. Or, par un premier filtrage, l'âme sensible ne retient de cet ensemble théorique que son aspect quotidien et familier. C'est là la « nature », opposée au surnaturel des diableries et des sortilèges, à l'outrance des tueries et des noirceurs qui révoltaient déjà, en 1797, l'idéologue-dramaturge Andrieux dans *le Moine* que l'on venait de traduire[1]. L'observation de cette « nature » rend possible la « peinture vraie et variée des différentes scènes de la société[2] » : « un mariage arrêté... un homme obscur et médiocre; une femme légère et coquette; un serviteur fidèle[3]... » Suivi à la lettre, ce programme mènerait au réalisme et à l'étude psychologique. Mais voilà qu'un deuxième filtrage vient rétrécir encore cette prétendue « peinture vraie et variée », laquelle n'intéresse, sous le Directoire, que dans la mesure où elle implique le sentiment et déclanche l'émotion. C'est ainsi que, dans l'opéra du *Général suédois* de Monvel, *le Journal de Paris*[4] admire fort la scène du « vieux fauteuil » de famille, devant lequel le héros se laisse aller au souvenir ému de son père. Et si l'on accepte les drames de Kotzebue c'est en tant que meublés de « vieux fauteuils », emblèmes d'une « vérité » et d'une « simplicité » que la presse parisienne est unanime à y louer. Le drame de *Misanthropie* n'offre-t-il pas partout « le véritable langage du sentiment », tout n'y est-il pas « simple comme la nature[5] », et n'y reconnaît-on

1. *Décade*, 20 floréal an V.

2. Notice sur *Cinthelia, ou une sur dix mille*, traduit de l'anglais de Georges Walker, par P. L. Lebas (*Mercure français*, 30 brumaire an VII).

3. De ce fonds vulgaire, on tire, avec du talent, un excellent roman, assure le *Publiciste*, 24 brumaire an VII, à propos *Des Contradictions, ou ce qui peut en arriver*, roman [par M^{lle} de Meulan] : « Cette heureuse simplicité paraîtra fade peut-être à ceux que les nouveaux romans anglais ont habitué à se promener dans les tombeaux... Mais ceux qui ne confondent point la peur avec la terreur, le gigantesque avec le grand, et le fracas avec l'effet, en sauront gré à l'auteur. Peut-être penseront-ils qu'il a fallu plus d'*imagination* pour tirer d'un fonds simple des incidens nombreux et variés, que pour évoquer des fantômes...; plus de *talent* pour faire ressortir des personnages ordinaires... Ils aimeront à suivre le héros dans l'examen qu'il fait de ses pensées, de ses sentimens, de ses désirs... » M^{me} de Staël tiendra bientôt, avec plus de force, un langage analogue.

4. 6 prairial an VII. Cet opéra est tiré des *Soirées de la chaumière* de Ducray-Duminil.

5. *Journal de Paris*, 9 nivôse an VII. Le critique y oppose ce drame au genre « noir ».

pas « un homme..., une femme[1] » ? C'est à partir de ce moment que se manifeste l'incompatibilité entre l'âme sensible et le drame allemand de Kotzebue, ou même le drame tout court. Car cette nature si simple que les Français y applaudissent n'est telle qu'en dépit de Kotzebue, lequel avait mis dans son texte infiniment plus de variété, de grosse vérité et de bonne humeur que n'en ont pu accepter ses adaptateurs. Dans sa *Misanthropie*, Julie Molé supprime le rôle entier de la soubrette impertinente, la presque totalité du rôle bouffon de l'intendant Bittermann et des niaiseries de son fils Peters, plus de la moitié du rôle bon enfant du comte, et fait sauter, par la même occasion, des fragments de scène, ou des scènes tout entières[2]. Des cinq actes que comportait *Die Versöhnung*, Weiss, Jauffret et Patrat en tirent, à leur tour, seulement quatre. Ils écartent le personnage narquois et facétieux du savetier Traugott et celui du comte Sonnenstern qui poursuivait Lottchen de ses assiduités malhonnêtes. Devenu Raffer, l'avocat Eyterborn perd beaucoup de sa canaillerie haute en couleur, tout comme la fausse dévote Frau Griessgram. La cordialité bourrue de Hans Buller (domestique du capitaine) s'y voit réduite à des proportions congrues. De ce fait, *les Deux Frères* se présentent comme un assemblage de ficelles mal dissimulées par les lieux communs de sensibilité et de morale que seuls ont conservés et exagérés les adaptateurs.

Dans toutes ces suppressions brutales, l'âme sensible manifeste sa volonté de rétrécir, en la décolorant, la vision de la « nature » et de ramener ainsi les drames allemands à une certaine unité de ton. Le style des adaptateurs français[3] le montre bien d'où se sont évanouis toute plaisanterie un peu grosse, toute répartie familière, tout détail d'un réalisme un peu cru et même toute caractéristique concrète des individus et des objets, tout ce qui enfin, chez Kotzebue, prêtait à la vie quotidienne et à la psychologie des personnages un semblant de diversité authentique. Ainsi, les nota-

1. *Courrier des spectacles*, 8 nivôse an VII.
2. II, 8, 11, 12; III, 2, 9; IV, 5, 6, 7; V, 1, 2.
3. Cousu de clichés et dénué de tout accent personnel, ce style n'en est que plus représentatif d'une époque dont il exagère les tendances jusqu'à la caricature.

tions ayant trait à la couleur des choses[1], aux bruits de la nature, à toutes les sensations directes, et qui abondent chez Kotzebue, seront ou écartées sans plus, ou interprétées abstraitement par les adaptateurs. Le « sage froid comme la glace » de la *Misanthropie* allemande (I, 2) deviendra, dans les trois versions françaises de ce drame, un « sage indifférent ». Par un procédé d'abstraction analogue, tout cas d'espèce s'englobe, chez les Français, dans la catégorie générale et perd, du coup, tout contact avec la réalité directement perçue par les sens. Est-il question, chez Kotzebue, de chien, de serin, de papillons, tout cela fond, chez Julie Molé, dans la « créature vivante ». Weiss lui-même, qui s'applique à traduire littéralement, se gardera bien de traduire *Kanarienvogel* autrement que par « oiseau » et réduira le *wilde braune Hengst* aux proportions anodines d'un vulgaire « cheval[2] ». Dans le même ordre d'idées, le « mendiant » devient, chez Weiss, « un infortuné », et chez J. Molé « celui qui a tout perdu »... Dans les trois versions françaises de *Misanthropie*, la « rougeole » et la « petite vérole » se contenteront d'être des « maladies de l'enfance[3] ». Le fromage, auquel Franz (IV, 1) adresse — Du guter Käse! — une véritable invocation, cède la place, chez J. Molé (p. 83), à cette transposition élégante : « Ici, l'appétit et le repos de l'âme assaisonnent un repas frugal... » Traduire « fromage » et « pain bis » par « repas frugal », quelle leçon de « simplicité » ! C'est au point de croire que le fromage n'est point dans la nature et même qu'on n'y boit, ni ne mange, car Julie Molé écarte systématiquement tous les copieux détails allemands sur la mangeaille et la beuverie[4].

Avec ce tour d'esprit, il n'est pas étonnant que les adaptateurs français de Kotzebue n'aient rien compris au langage

1. Un exemple typique : au début de *Misanthropie*, Peters s'extasie devant le papillon qu'il vient d'attraper : « Ey, der ist gewaltig schön, roth und blau und gelb. » « Oh! qu'il est joli » se contente de dire Julie Molé.

2. *Menschenhass*, I, 5, 10; Julie Molé, p. 16; Weiss, p. 25, 45. — Le plus souvent, Julie Molé supprime tout simplement les détails réalistes et les cas d'espèce. Elle trouve, sans doute, indécent de parler « tonte de moutons » et « œufs de la grosse poule », comme dans le texte allemand, I, 10.

3. *Menschenhass*, V, 7; II, 7; Weiss, p. 255, 97; Julie Molé, p. 112, 51; Weiss-Jauffret, p. 73.

4. Elle supprime notamment V, 2, où Bittermann fait miroiter devant les yeux du Comte un menu aussi abondant que choisi.

imagé de celui-ci. Ils y proscrivent à tour de bras toute figure de style et de pensée. Il n'y a jusqu'à l'innocente métonymie qui ne leur pèse. Mais rien ne leur répugne autant que la métaphore. Si, pour Kotzebue, « l'espérance est la nourrice de la vie », elle n'en sera, pour Weiss, que « le soutien » et, pour Julie Molé, que le « charme » (*Menschenhass*, I, 6)! Dans *Die Versöhnung* (II, 4), le capitaine parle du Dr Bluhm comme d'un homme qui, « semblable à l'aiguille magnétique, se tourne toujours vers le pôle de la vertu ». Ce n'est pas du goût des auteurs des *Deux Frères*, ni de ceux de *la Réconciliation* qui interprètent cette image précieuse d'une manière à la fois abstraite, déclamatoire et fausse : « Le docteur est mon ami : je ne souffrirai pas qu'on attaque son honneur ». Il faut cependant en arriver à ces enchaînements de métaphores que sont l'image, le symbole et l'allégorie, pour que le conflit apparaisse aigu entre Kotzebue et les Français[1]. De ces modes d'expression, d'ailleurs aussi grotesques, chez Kotzebue, qu'abondants, les traducteurs français ne sauraient retenir que le sens général et abstrait. « Les méchants, écrivait ridiculement Kotzebue, ont beau souffler sur un miroir, tôt ou tard la main chaude de l'amour effacera l'haleine empoisonnée et le miroir reflétera derechef l'image fraternelle ». Weiss, Jauffret et Patrat traduiront cette allégorie par... des points de suspension : « mais des méchans, par leur souffle empoisonné[2]... » L'incompétence des Français de cette époque à manier l'image poétique les fait sombrer, lorsqu'ils s'y acharnent, dans un ridicule autrement caractérisé que celui de Kotzebue[3].

1. Arnault (*Veillées des Muses*, prairial an VII, p. 308) impute à Kotzebue ses « métaphores prolongées ». Et il parle de la trad. de *Misanthropie* par Weiss et Jauffret. Que serait-ce s'il connaissait le texte allemand!

2. *Die Versöhnung*, V, 7; *les Deux Frères*, p. 88. Plus de « miroir » non plus, dans la *Réconciliation* (p. 392), donc plus de métaphore. Même remarque à propos du texte allemand, II, 4; IV, 1; V, 7, comparé aux *Deux Frères*, p. 34, 59, 63, 88.

3. Fausse interprétation de l'image : le soleil matinal *se mirait* (*sich spiegelte*) dans les larmes de l'Eulalie allemande (I, 8); il ne fait que les *éclairer*, chez Weiss, p. 30. Julie Molé s'en passe. Image ridicule : Julie Molé (p. 42) fait dire au vieux Tobie, qui espère vivre jusqu'au mariage de son fils : « Peut-être aurai-je encore la douceur de tenir sur mes genoux les fruits de leur tendresse. » Dans le texte allemand (II, 3), Tobie parle simplement de ses neveux.

Dans tout cela, la pratique contredit visiblement la théorie. Ayant revendiqué l'ensemble de l'existence et du monde, les Français du Directoire n'en retiennent, en fait, qu'une vision globale, distribuée dans des larges compartiments où il n'y a de place pour aucun détail coloré ou caractéristique. Ainsi traitée, la vie familière se dépouille de son langage naturellement négligé, mais expressif et direct[1]. Partout, le langage de l'honnête homme prend sa revanche sur une liberté toute théorique et impose, avec ses tours abstraits et ses clichés surannés[2], son goût de la noblesse, de la distinction polie, des manières distantes et décentes[3]. Le plus beau de l'affaire, c'est que certains jugèrent insuffisant le zèle que les adaptateurs avaient mis à ramener au niveau unique des convenances la nature et le langage de Kotzebue. « J'ai vu, affirme Deguerle, à propos des *Deux Frères*, des rigoristes trouver que le tableau n'est pas encore suffisamment adouci[4] ». A part ces ri-

1. Dans *Menschenhass* (II, 10), l'Inconnu nage « comme un canard » et attrape le Comte, sur le point de se noyer, « par les cheveux ». Julie Molé supprime le « canard » et fait attraper le Comte « par le bras »! Dans la traduction « littérale » du même drame, par Weiss, *eine hochgetragene Nase* (I, 8) = *l'air fier* et *auf den Hals kommen* (IV, 6) = *importuner*. Kotzebue exprime souvent les sentiments violents à coups de « Potz Element » ou « Zum Henker! » et invoque à tout propos le diable. Les Français, bien entendu, n'en feront rien.

2. L'usage classique du superlatif est cher aux adaptateurs de Kotzebue. « Ein guter Herr » (I, 3) donne, chez Julie Molé, « le meilleur des humains ». Le Major dit à Eulalie (V, 4) : « Lassen Sie uns gemeinschaftlich auf Mittel denken, Sie mit Ihrem Gemahl anszusöhnen », tandis que chez Julie Molé : « Cherchons les moyens de vous rendre *au meilleur* des hommes, *au plus estimable* des époux. » Cette phrase si simple : « Sie haben mir also gar keinen Auftrag zu ertheilen? » (*ibid.*), sent la perruque, chez Julie Molé : « Vous n'avez rien à permettre au zèle qui m'anime? » Et ce sera encore pire chez Rigaud (*passim*).

3. On continue à réunir, dans des ouvrages destinés à la formation du style et de la parole, des exemples tirés des « bons auteurs ». Voir, sur un *Recueil des règles et d'exemples*, etc., *Décade*, 10 prairial an VI. Cependant, le sujet est significatif que la Classe de littérature et beaux-arts de l'Institut proposait pour son prix de l'an VII : « Examiner ce que la langue française a gagné en clarté et en élégance, et ce qu'elle peut avoir perdu en naïveté et en énergie, depuis Amyot jusqu'à nos jours. » *Mercure français*, 30 nivôse an VII.

4. « Ils me permettront, ajoute Deguerle, de ne point partager leurs scrupules; en dégrossissant les traits d'un modèle, il ne faut pas le rendre imperceptible à force de finesse; et la science du costume doit conserver, avant tout, la physionomie du pays » (*Mercure de France*, 20 thermidor an VII).

goristes, lesquels assimilent *les Deux Frères* à la « monstruosité décrite par Horace au commencement de l'Art poétique » et qui croient y entendre réciter à la fois *la Pipe cassée*, *les Idylles* de Gessner et *les Psaumes* de David[1], la presse félicite les adaptateurs de leur goût plein de tact et se contente d'accabler la « monstruosité » de l'original, dont les « brusqueries... naturelles, peut-être, à quelques Pandours hongrois » seraient impardonnables même « à nos marins » et constitueraient un véritable scandale « aux yeux, comme aux oreilles de nos belles[2] ». De là, il n'y a qu'un pas jusqu'à conclure, avec orgueil, que « nous sommes encore riches par comparaison[3] ».

Les Français du Directoire ne veulent donc guère du principe « vitaliste » du drame, de cet ensemble contradictoire de la vie qui en est l'apanage et où la gaieté voisine avec le pathétique, le débraillé familier avec le pittoresque et l'évocation réaliste. La vie largement déployée sur la scène à seule fin de satisfaire au goût d'une vision intégrale des choses ne leur est pas encore accessible. En dépit de leurs affirmations de principe, le monde où ils feront évoluer le drame est un monde abstrait, dénué de toutes les caractériques vivifiantes de la réalité, déformé par des conventions strictes, ramené à l'unité de ton : or, en imposant malencontreusement celle-ci au drame, les Français de l'an VII oublient précisément de s'expliquer sur la nature et la qualité de ce ton qu'ils se contentent de réclamer unique. Quel est-il, ce ton? Ni plus, ni moins que l'expression de l'âme sensible, avec toutes les incertitudes et toutes les incompatibilités que nous lui avons vu réunir momentanément. Éprise, en effet, de sensibilité, de passion, de pathétique, l'âme sensible s'ingénie naïvement à en concilier l'expression nécessairement abrupte et colorée avec une vision systématique du monde et de la vie, vision que prétend traduire la phrase oratoire, symétrique et correcte, le style uni et terne. D'où, dans l'intimité de l'âme sensible, toute une série de conflits entre la théorie et la pratique, entre

1. Éraste, *Journal de Paris*, 17 thermidor. Et il ignore l'original allemand!
2. Deguerle, *art. cité*.
3. *Mercure de France*, 20 fructidor an VII. Devant la chute de l'*Enfant de l'Amour*, dont les adaptateurs n'avaient pas assez nivelé la diversité de ton, la *Décade*, désabusée, écrit (30 thermidor) : « Drames allemands et romans anglais finiront par dégoûter tout à fait du théâtre et de la lecture. »

le but et les moyens. L'unité de ton que l'âme sensible impose au drame n'est qu'une de ces incompatibilités, et non la moins ridicule. Et si l'on veut un exemple de la manière dont l'âme sensible déforme en conséquence la « nature » kotzebuesque, il faut se rapporter à la transposition que les sieurs Weiss, Jauffret et Patrat font de la petite fête de famille des *Deux Frères*. Kotzebue écrivait : « ... sie [les enfants] dann glatt gekämmt, in ihren Sonntagskleidern hereintreten... » Or, nos adaptateurs estiment qu'être bien ou mal peigné ne fait rien à l'affaire, et qu'en fait d'habits dominicaux il y a mieux : « ils entrent parés, moins encore de leurs habits de fête, que des grâces de leur âge... » Et ils ajoutent de leur cru :

> Le père, attendri, les prend sur ses genoux, les presse entre ses bras, *reçoit avec transport leurs caresses innocentes*, et les couvre des plus doux baisers, tandis que... cette tendre mère... *jouit de ce spectacle enchanteur*, *s'admire dans son ouvrage et verse des pleurs délicieux*[1].

Voilà le ton que l'âme sensible entend faire régner dans le drame. La sensibilité bourgeoise[2] qui en fait le fond se fige dans des attitudes conventionnelles et bienséantes et s'exprime par les clichés étroits de la rhétorique classique. Cependant, ce ton n'est déjà plus classique, puisque ni la tragédie, ni la comédie ne sauraient s'en accommoder : il reflète simplement la nature composite de l'âme sensible. Un déplacement de valeurs s'est donc opéré dans le contenu de ce principe essentiel du théâtre classique qu'est l'unité de ton, laquelle n'en continue pas moins d'imposer, à une matière nouvelle, ses vieilles exigences formelles.

1. *Die Versöhnung*, II, 6; *les Deux Frères*, p. 47-48.
2. Lorsqu'une simple larme de joie — *eine Freudenthräne* — devient « verser des pleurs délicieux », il faut convenir qu'à ce point de vue de l'émotion bourgeoise, la situation reste en France, après et malgré Kotzebue, ce qu'elle était quatre ans auparavant, au moment où Roederer, dans un compte-rendu (*Journal de Paris*, 13 germinal an III) sur les *Souffrances maternelles, ou Histoire de M^me^ Haller* écrite par elle-même et traduite de l'allemand par le traducteur d'*Evelina*, opposait à la « frivolité » de la vie française où « la vanité est toujours de moitié », la sensibilité « plus concentrée » des Allemands et des Anglais, lesquels savent tirer des jouissances plus nombreuses des « accidents de la vie privée », car « ils semblent avoir au fond de leur âme des sources plus vives et plus abondantes de chaleur et d'existence ».

Le vieux dogme de la morale au théâtre subit, par les soins de l'âme sensible, un sort analogue à celui de l'unité de ton. La morale dramatique, sous le Directoire, diffère, en effet, de la morale classique exactement dans la mesure où l'âme sensible s'éloigne elle-même de l'âme classique. Toute en déclamations et en gestes, l'âme sensible ne conçoit pas que la morale dramatique se contente d'évoluer abstraitement sur la scène : elle la fait descendre dans la salle, voire dans la rue. On veut en contempler les effets immédiats et particuliers, la voir pénétrer les consciences et modeler jusqu'aux gestes et à l'attitude des gens. Les salles de *Misanthropie* présentaient, de ce fait, une étrange physionomie. Chacun y était tenu de pleurer ou de rire, selon qu'il approuvait ou désapprouvait la donnée morale du drame. A *Misanthropie*, comme à ses parodies, le parterre se partage en deux camps[1], qui s'agitent et s'invectivent. Les larmes surtout y étaient de rigueur — les larmes et les pâmoisons plus ou moins réelles. Si bien que certains parodistes du drame allemand redoutaient plaisamment :

Qu'un jour acteurs et spectateurs,
Auteurs, moucheurs, ouvreurs, souffleurs,
Ne se pâment ensemble[2].

Rendant compte, dans sa lettre pleine de sarcasmes à A.-W. Schlegel, du « succès écœurant » de *Misanthropie* à Paris, le baron von Brinkman parle des « convulsions violentes » des spectateurs et qui lui semblaient relever de la médecine. Les effets du drame allemand se font sentir jusque dans la vie privée de ses spectateurs. Les journaux accueillent des lettres et des informations selon lesquelles tel mari ou tel fiancé auraient abandonné leur épouse ou leur promise qui s'étaient permises de rire, ou simplement de ne pas pleurer au repentir d'Eulalie. La fantaisie aidant, on imagine facilement, dans des nouvelles lettres, le cas contraire[3]. Julie Molé

1. Cf. la lettre citée (26 avril 1799) de W. von Humboldt à Schiller. Les auteurs de la parodie *Comment faire?* supposent que ce drame « nous a été envoyé tout exprès d'Allemagne pour allumer chez nous la guerre civile ».
2. *Comment faire?*, p. 29.
3. *Courrier des spectacles* des 7 et 9 nivôse; *Journal de Paris* des 14 et 17 pluviôse; *Mercure de France* du 20 pluviôse, etc.

se voit rendre grâces par une jeune épouse que le repentir d'Eulalie avait empêchée de justesse de sombrer dans l'adultère[1]. Les parodistes s'en mêlent pour exploiter, dans des intrigues compliquées et puériles, les effets réels ou présumés du drame allemand sur la société parisienne[2]. A les en croire, *Misanthropie et Repentir* doit jouer, pour ceux qui sont en mal de mariage, le rôle d'une pierre de touche, et la sagesse veut « qu'il ne se marie plus un homme à Paris, sans y mener sa future la veille[3] ».

A côté de ces diverses manifestations où, comme il sied à un public d'âmes sensibles, l'affectation se mêle à haute dose, les discussions sérieuses abondent autour de la qualité morale des drames de Kotzebue. Celle des *Deux Frères* est au-dessus de toute chicane. Quant à *Misanthropie*, les avis sont très partagés et il serait vain de ressusciter ici cette querelle entre critiques, parodistes et représentants anonymes du public. Il est cependant à remarquer que, dans toutes ces discussions, le conflit moral de *Misanthropie* finit par être détaché de l'affabulation dramatique, pour se voir intégrer délibérément dans la vie et servir ainsi de point de départ aux questions les plus imprévues que se posent à l'envi des moralistes plus ou moins improvisés. Que vaut-il mieux d'une innocence sans éclat, ou d'une vertu à grand fracas[4]? Les larmes annoncent-elles nécessairement une belle âme et, pour être gaies, les mœurs seraient-elles moins pures[5]? « Une femme infidèle peut-elle expier sa faute par un sincère repentir? Un époux outragé peut-il user d'indulgence sans compromettre son honneur[6] »? Un moraliste de profession, Villeterque, dans le

1. *Journal de Paris*, 26 pluviôse.
2. Cf. *la Veille des Noces* et *Comment faire?*
3. A quoi un autre personnage de *Comment faire?* réplique : « Oui, mais pas le lendemain » (fin).
4. Brinkman, *lettre citée*, rapporte le mot d'un Parisien qui préférerait toujours « une femme innocente à une femme convulsivement vertueuse » (en français dans le texte).
5. « Je ne sais trop si les mœurs se trouveraient plus mal des ris de Georges Dandin que des pleurs de Monsieur Meinau », dit un des personnages de *Comment faire?* qui s'empresse de mettre cette réflexion en couplets :

« J'ai vu pleurer l'hypocrisie
Et j'ai vu rire la candeur, etc. »

6. Arnault, *Veillées des Muses*, floréal an VII, p. 173.

Journal de Paris du 25 ventôse, débat gravement la question de savoir si la rigueur excessive ou la tolérance hypocrite seraient plus profitables aux mœurs que le pardon sincère d'une première faute ou qu'une indulgente franchise. Et lorsque, faisant allusion à un certain mot du drame allemand, il assure que « l'effet prodigieux de ce mot annonce une nouvelle page dans l'histoire des mœurs », il faut reconnaître que, classique en tant que principe, la morale dramatique cesse, en fait, de l'être sous le Directoire, puisqu'elle prend le parti de déserter la scène, où elle ne faisait que les frais d'altiers débats abstraits, et de se mêler indiscrètement à la vie quotidienne. « Resserrer les liens des affections naturelles et sociales, par le tableau varié de ces affections, est la loi fondamentale du théâtre » — déclare un « vieil amateur[1] », d'accord, en cela, avec l'unanimité des lettrés et du public. Et c'est justement cette confusion entre théâtre moral et théâtre tout court qui explique, en partie, la crise que celui-ci traverse sous le Directoire.

Déjà sensible dans le vain souci d'imposer l'unité de ton et la morale, l'attachement des Français du Directoire aux traditions classiques éclate lorsqu'on envisage, non plus la matière du drame, mais ses procédés techniques et sa forme proprement dite. Ici, d'ailleurs, il n'est plus question de simples réminiscences, mais de ce qu'il y a de permanent dans la psychologie française, avec son besoin de rapidité, d'explicite et logique clarté. Les Français du Directoire ne conçoivent pas, en effet, que cette « vie » qu'ils acceptent théoriquement de porter sur la scène, entraîne, dès qu'elle y évolue, un certain nombre d'innovations techniques que le théâtre clas-

1. *Journal de Paris*, 20 ventôse an VII. Roederer l'avait déjà dit dans son essai déjà cité sur la *Tragédie*, et dans les mêmes termes. Il n'y a jusqu'aux vaudevillistes qui ne sachent, l'an VII, que « le spectacle est l'école des mœurs » (*la Veille des Noces*, p. 40). De semblables témoignages abondent à cette époque. « C'est à nos mœurs que je voulais donner, à elles seules », déclare Lezay-Marnésia en traduisant *Don Carlos*. Cf. Baldensperger, dans *Studien zur vergl. Lit.*, 1905, p. 176, et la lettre de Lezay à Schiller, publiée par Edm. Eggli, *Schiller*, I, 216. Il serait d'ailleurs fastidieux d'énumérer ici toute la littérature, connue en grande partie, qui, depuis les débuts du Directoire jusqu'à l'*Essai philosophique* de P. Chaussard (an VI) et jusqu'à *De la Littérature*, proclame l'influence souveraine du théâtre sur les mœurs, sur la liberté, etc.

sique n'admettait guère. Car, le principe « vitaliste » une fois admis dans le drame, il faudrait se résigner à voir adopter à celui-ci une action complètement différente de celle mathématiquement réglée d'acte en acte par le chronomètre classique, une action qui refléterait la marche capricieuse de la vie, avec ses temps d'arrêt et ses rebondissements. Or, envers et contre toutes les déclarations de principe auxquelles ils souscrivent par ailleurs, les Français du Directoire n'entendent pas se laisser aller au fil de la vie, mais bien la régir comme par le passé.

La première conséquence de cet état d'esprit, c'est l'aspiration des traducteurs à rétablir, dans les drames de Kotzebue, l'unité d'action et de donner à cette action le maximum de rapidité. Car, en élaguant les drames de l'Allemand, ils ont fait d'une pierre deux coups : ils y ont introduit l'unité de ton et en ont allégé l'action[1]. Julie Molé, par exemple, y met beaucoup de zèle, moins cependant que ne l'eussent désiré les parodistes, lesquels, même dans son adaptation, discernent des épisodes inutiles qu'ils couvrent de ridicule[2]. Il en sera de même de l'adaptation des *Deux Frères*, à laquelle on reprochera une « action languissante » et, à plus forte raison, de celle de *l'Enfant de l'Amour*[3]. On est donc unanime à exiger, dans le drame, une action fortement concentrée entre les mains des protagonistes et qui, foudroyante et directe, renouvelle les rigueurs du classique *festina ad eventum*. Or, cette action unique et rapide est tenue de satisfaire, en même temps, à deux exigences également pressantes et dont les adaptateurs de Kotzebue sont incapables de résoudre l'incompatibilité : il s'agit, d'un côté, de ménager l'intêret et, de l'autre, de préparer le dénouement et de satisfaire au besoin de clarté et de précision explicite. Si bien que, mieux que chez Kotzebue, tout s'explique chez ses adaptateurs, et du

1. Le *Mercure* du 30 germinal félicite Julie Molé d'avoir su donner « plus de rapidité » à son adaptation. Dorvo, dans sa *Veille des Noces*, p. 4, en fait autant et raille l' « in-folio » original. Rigaud travaille dans le même sens que Julie Molé, mais avec plus d'indiscrétion encore. Cf. la *Préface* de son *Inconnu*.

2. Dans *Cadet Roussel misantrope*, p. 22, l'éloquence superflue du vieux Tobie est agréablement tournée à la caricature.

3. *Journal de Paris*, 13, 17, 28 thermidor.

premier coup. Une lutte s'engage, chez eux, entre l'intérêt et la clarté et, le plus souvent, c'est la clarté qui triomphe aux dépens de l'intérêt. Dans les *Deux Frères*, au lieu de laisser l'intrigue se nouer, comme chez Kotzebue, par des révélations successives et indirectes, Weiss, Jauffret et Patrat nous la servent toute faite, dès I, 1, où, s'inspirant des I, 7 et II, 3 du texte allemand, ils font monologuer leur procureur Raffer sur ses desseins ténébreux, sur ses complices et ses adversaires[1]. Il en résulte un exposé qui n'a plus rien de théâtral, mais où la clarté trouve entièrement son compte[2].

L'unité de lieu bénéficie de la même sollicitude. Il y a, dans *Menschenhass und Reue*, au moins deux décors différents[3] et qui y amènent cinq changements dont trois au milieu de l'acte (I, 8; IV, 5; V, 5). Julie Molé est bien forcée d'adopter les deux décors, mais elle s'arrange pour que ceux-ci n'amènent, dans sa version, que deux changements et qui coïncident avec la coupe des actes. Le seul acte II se passe, chez elle, dans un « salon du château », tandis que les quatre autres se déroulent dans le même décor champêtre qu'elle décrit dès le début avec le plus grand soin, de sorte que rien n'y est laissé au hasard, comme chez Kotzebue. Sa préoccupation est donc visible de ramasser autant que possible l'action dans un décor unique, ce qui lui vaut les félicitations de la critique[4]. Le même souci détermine les auteurs des *Deux Frères* à opérer seulement deux changements de décor, contre cinq chez Kotzebue, lequel en prescrivait même un au milieu de l'acte V[5]. Ajoutons que, par un heureux hasard, l'unité de temps se trouvait respectée chez Kotzebue lui-même, car ni *Misan-*

1. Pour préparer le dénouement et le précipiter, les adaptateurs introduisent, au début de l'acte III de la même pièce, une lettre perdue qui n'existe pas chez Kotzebue : l'intérêt disparaît du même coup. La *Préface* de l'*Inconnu* montre tout le mal que s'est donné Rigaud pour tenir en éveil la curiosité du spectateur : il modifie la condition de plusieurs personnages, réduit de moitié les aveux d'Eulalie, etc.

2. La précision aussi. Même « amélioré » par Julie Molé, *Misanthropie* en manquait. Peu satisfaits de la précision avec laquelle y est fixé l'âge d'Eulalie, les auteurs de *Cadet Roussel misantrope* (p. 48) attribuent à leur Eulalie à eux (Manon) « entre seize et vingt-huit ans » !

3. Car il semble bien que le troisième (sc. v de l'acte V) est le même, dans l'intention de Kotzebue, que celui de l'acte I.

4. Cf. *Mercure de France*, 30 germinal.

5. Ce qui fait pousser les hauts cris au *Mercure* du 20 fructidor.

thropie, ni *les Deux Frères* ne semblent excéder les vingt-quatre heures réglementaires. En faveur de cet attachement des Français du Directoire aux règles classiques, on pourrait peut-être tirer un nouvel argument du fait que, dans les versions françaises des drames en question, les scènes sont contournées plus nettement que chez Kotzebue et que jamais un personnage n'y entre, ni ne sort au milieu de la même scène[1].

Cependant, pour les Français de l'an VII, la grande affaire en fait de théâtre, c'est bien la vraisemblance ! Sur ce point, leurs exigences sont aussi rigoureuses que leur savoir-faire est insuffisant. Les données, les situations, la psychologie des personnages, tout leur sert de prétexte à exercer contre Kotzebue leur critique pointilleuse. Qu'avec toutes ses vertus Eulalie ait pu défaillir un instant, qu'elle ait pu se relever ensuite par le repentir et que son mari ait cédé si vite à sa passion, quelle suite d'invraisemblances ! Les parodistes en relèvent maintes autres, même dans la version Molé que seule ils ont connue. Ainsi, il n'est pas vraisemblable que le misanthrope, que nous voyons à chaque instant faire des largesses, ait refusé à sa femme un luxe raisonnable, ni que le major se soit épris si vite de M^me^ Miller, ni que tout le monde soit convaincu de la sincérité du repentir d'Eulalie, ni, enfin, que le misanthrope se soit trouvé « tout exprès », lui qui fuyait la société, au bord de l'étang où le comte venait de tomber, et que le pont chinois s'écroule « tout exprès » :

> Qui paraît si solide et qui soudain se casse,
> Afin que Meinau sauve un homme qui le passe[2]...

Que Meinau et Eulalie vivent à deux pas l'un de l'autre sans se rencontrer avant le dénouement, ne paraît pas vraisemblable non plus à nos parodistes[3]. Des reproches analogues seront faits à la version française des *Deux Frères*. Il n'est

1. Comp. V, 3 de *Menschenhass* avec Julie Molé, p. 104, qui en détache le monologue du Major et en fait une scène à part.

2. Cf., pour tout cela, le *Mercure* du 30 germinal; *Comment faire ?*, p. 37, 43; *la Veille des Noces*, p. 20; *Cadet Roussel*, p. 31-32, 35, 37, 6, et *Préface* de Rigaud.

3. Cette objection fournit aux auteurs de la parodie *A tout péché miséricorde* quelques scènes amusantes où « Arlequin et M^me^ Dubelair vont et viennent sans se rencontrer » (*Journal de Paris*, 24 germinal).

pas vraisemblable, pour les Français du Directoire, qu'un receveur des finances soit pauvre, ni qu'un capitaine de vaisseau soit riche (*Décade*, 20 thermidor)! Quant au troisième drame de Kotzebue, *l'Enfant de l'Amour*, sa chute est due, entre autres, à ce qu'il est plein de « suppositions forcées et hors de toute vraisemblance » (*Journal de Paris*, 28 thermidor). Ce souci ombrageux de la vraisemblance, dont le cas de Kotzebue n'est qu'un exemple entre mille[1], montre bien que, malgré leur adhésion au principe du genre « drame », les Français du Directoire restent lucides, raisonneurs, ennemis de l'imprévu. Dans un genre incertain et louvoyant comme la vie même, ils refusent de se laisser aller au fil des innombrables possibilités psychologiques qui s'offrent à eux, entendent rester maîtres de l'événement et évoluer dans un monde parfaitement défini à l'avance, où les actes et les réactions de l'âme s'opèrent dans des conditions de probabilité uniques et où les caractères se rapprochent des « types » traditionnels.

Même contradiction dans le jeu des acteurs. Pour se rendre compte de l'étrange façon dont Kotzebue fut compris en France, il importe de comparer les rares indications scéniques de l'original avec celles qui hérissent prolixement les adaptations françaises. Julie Molé, par exemple, indique que le jeune Pierre doit quitter la scène « en sautillant », qu'en rencontrant l'Inconnu, le Major l'amène sur la scène « en le serrant dans ses bras », etc., — choses qui visent à donner du mouvement au jeu de scène et que n'avait guère prévues Kotzebue. Il en est de même du jeu de physionomie, de l'attitude et du ton que l'acteur doit adopter en débitant son rôle. Chez Julie Molé, Eulalie doit s'exprimer, tour à tour, « avec beaucoup d'expression », avec « douceur », avec « un serrement de cœur », « comme entraînée involontairement par les idées qui lui viennent », « avec le cri du désespoir », « avec un sombre égarement et montrant son cœur »... Meinau dira

1. Laya, par exemple, prend soin de doter son drame *Falkland*, tiré du *Caleb* de Godwin, des « ressorts vraisemblants » qui faisaient défaut au roman anglais. Caleb devient ainsi, chez Laya, le fils des Hawkins injustement condamnés à la place de lord Falkland, ce qui justifierait son insistance à pénétrer le secret de celui-ci. Cf. *Décade*, 20 prairial an VI.

son rôle « du ton le plus sombre », « avec le rire le plus amer », « avec une fausse légèreté »... Le serviteur François s'exprimera, lui-même, tantôt « avec sensibilité », tantôt « avec un sentiment douloureux[1] ». Il faut en conclure que, d'accord en cela avec les exigences de l'âme sensible, le jeu des acteurs tend, sous le Directoire, à traduire une émotion plus ou moins réelle par une mimique exagérément vivace et par des gestes excessifs. Il est facile d'imaginer ce qu'il y avait de superficiel et de faux dans l'émotion que dégageait la « voix triste et plaintive[2] » de Saint-Fal-Meinau. En 1804, Kotzebue, éberlué, put voir au Théâtre-Français un Meinau qui, interprété par le même acteur, « se saisissait souvent la poitrine avec tant de force, qu'on était tenté de croire à chaque instant qu'il allait s'élancer dans le parterre[3] ». Mais rien n'égale en ridicule le jeu auquel étaient astreints les acteurs dans la scène finale des *Deux Frères* :

Au moment où les deux frères s'embrassent, le docteur s'appuie contre la charmille, la *main droite sur son cœur;* Anne s'assied sur le banc et se couvre le visage avec son mouchoir; Philippe et le capitaine se tiennent embrassés; Charlotte avance près des rampes, *se jette à genoux, les bras élevés au ciel*, et semble le remercier de cette heureuse réunion; Buller entre par le fond, et pour que les ronces ne l'empêchent pas de voir ce tableau, *il met le pied sur la racine du poirier et se tient à une branche.*

L'embrassade des deux frères à part, aucun détail de ce ridicule tableau vivant n'est prescrit dans le modèle allemand. L'impression de ridicule et de faux qu'on en retire s'explique par une duplicité analogue à celle qui réside à la base de l'âme sensible : la recherche de l'émotion et de son expression s'y voit contrecarrée par une certaine rigidité qui n'est que la persistance, sous le Directoire, des manières et des conventions classiques, lesquelles s'acharnent à ennoblir jusqu'aux drames de Kotzebue[4].

1. La presque totalité de ces recommandations sont entièrement inventées par Julie Molé, *passim.*
2. *Anecdote*, en vers, sur *Misanthropie*, par un abonné (*Journal de Paris*, 4 ventôse).
3. *Souvenirs de Paris*, trad. Pixérécourt, II, p. 228.
4. Tellement, qu'un critique de l'époque pouvait noter, à la représentation

Or, l'étude impartiale que G. de Humboldt fit à Paris, en 1799, du jeu des acteurs français comparativement à celui des Allemands[1] vient prêter une application beaucoup plus générale aux observations que nous venons de faire à propos des drames de Kotzebue. L'acteur français, constate Humboldt, veut que son jeu soit beau en lui-même, indépendamment de sa signification strictement dramatique, et accumule en conséquence, dans sa diction, dans ses gestes et dans son attitude, le plus grand nombre possible d'effets musicaux, mimiques, plastiques et pittoresques. Ce jeu nécessairement maniéré vise, en outre, à l'expression. Qu'exprimera-t-il? Non pas le *caractère intégral* d'un personnage, mais sa *passion*, et, même celle-ci, dans ses manifestations extérieures et physiques, plutôt que dans son être intime. L'acteur français compose non pas un personnage idéal, comme il conviendrait à l'art, mais simplement une imitation servile et outrée de la vulgaire réalité, ce qui le mène facilement à des grimaces inesthétiques dont les plus grands, Talma lui-même, ne sont pas toujours exempts. Cependant, ce jeu n'en reste pas moins dominé par les souvenirs classiques. Car Humboldt le juge, malgré tout, comme impropre au drame, où l'acteur français — un Molé, un Monvel, une Contat — passe, tour à tour, du jeu tragique au jeu comique, qu'il ne parvient jamais à fondre dans l'unité et l'harmonie. Sans compter que ce même acteur mettra dans son jeu des gestes appris, des « tirades de gestes » et des attitudes stéréotypées.

On surprend donc, dans le jeu des acteurs français à la fin du Directoire, deux tendances contradictoires qui sont, en somme, celles de l'âme sensible. Ici encore, chez ces gens de formation classique, le goût de l'émotion et de son expression violente s'allie aux formes rigides de la tradition et aboutit à des

de l'*Enfant de l'Amour*, « le contraste des scènes basses... avec le ton de déclamation et de noblesse que le malheureux acteur est *obligé* d'employer » (*Journal de Paris*, 28 thermidor an VII).

1. Cf. sa longue lettre du 18 août 1799 à Goethe qui en fit paraître l'essentiel dans les *Propyläen*, III, 1, sous le titre : *Uber die gegenwärtige französische tragische Bühne*. Le *Spectateur du Nord* (mars 1800) donna de cette étude une traduction incomplète qui n'est souvent qu'un résumé, d'ailleurs correct. Le texte intégral de cette lettre parut dans *Goethe's Briefw. mit den Gebrüdern von Humboldt*, publié par F. Th. Bratanek. Leipzig, 1876, p. 83 et suiv.

produits hybrides et caricaturaux[1]. Le jeu de l'acteur reflète fidèlement, sous le Directoire, les principales caractéristiques de l'âme sensible, à qui il s'efforce, par-dessus tous les autres soucis de son art, de plaire[2].

L'idéal dramatique qui réagit ainsi à l'endroit de Kotzebue et, le plus souvent, contre lui, enveloppe dans ses prescriptions rigoureuses à la fois la forme et le fond du drame. Il impose maladroitement aux modèles les règles du théâtre classique — les trois unités, le principe d'une vraisemblance pointilleuse, une action dépouillée et rapide qui ménage l'intérêt tout en préparant le dénouement. Quant au fond du drame, il est soumis aux rigueurs du goût, lequel, chargé *d'imiter la nature*, se place à l'intersection de la vie et de l'art et veille à la transposition de l'une dans l'autre selon les exigences de l'unité de ton et de la morale. Or, simple reflet des tendances contemporaines réunies momentanément dans l'ensemble composite de l'âme sensible, le ton n'est plus classique auquel les adaptateurs français s'ingénient à ramener les drames de Kotzebue. La morale du drame ne l'est pas plus qui, se détachant de la fable dramatique, descend dans la rue et prétend influer sur les petits détails de la vie courante. Le goût Directoire n'est donc que le fantôme encore vénéré du goût classique.

On s'est souvent demandé à quel point et dans quel sens la crise révolutionnaire avait influé sur l'état d'âme et sur l'idéal littéraire des générations qui l'ont subie. La qualité spéciale

1. La recherche maladroite de la couleur locale dans le costume prouve que, dès qu'ils sortaient de la tradition, les acteurs du Directoire risquaient de tomber dans la caricature. Brinkman, *lettre citée*, raille, en 1799, l'étrange costume dont s'affublait Saint-Fal et qu'en 1804 Kotzebue décrit sensiblement dans les mêmes termes : « Il porte un habit bleu foncé à l'ancienne mode, avec des boutons jaunes, des culottes noires et des bottes qui montent au-dessus du genou. Lorsque je témoignai mon étonnement en voyant ce costume bizarre, on me dit qu'il était allemand... » (*Souvenirs*, II, p. 228). Cela, au Théâtre-Français; au théâtre de la Cité, Meinau portait un costume identique (*Ibid.*, p. 261).

2. Humboldt voit (*lettre citée*, à Goethe) dans cette extrême complaisance des acteurs pour le public une des particularités remarquables de la scène française et qui la distingue de l'allemande. Il va même jusqu'à affirmer que les défauts des acteurs français sont les défauts des dramaturges, des philosophes, de la nation toute entière!

de l'âme sensible et du goût Directoire fournissent quelques indications qui ne manquent peut-être pas d'intérêt. C'est la Terreur, en effet, qui exagéra jusqu'à la grimace certaines tendances de l'état d'âme préromantique — la hantise du malheur, principalement, et la recherche de jouissances molles et troubles — et qui, marquant celui-ci de stigmates non douteux, l'achemine vers la formule composite et paradoxale de l'âme sensible. D'autre part, à la base de l'âme sensible et du goût Directoire une morale pratique rudimentaire s'est glissée, une morale familiale et sociale dénuée de toute aptitude à la spéculation, de tout fondement proprement philosophique, et qui se contente de réglementer les faits et gestes quotidiens. Nous sommes en face d'une véritable législation du sentiment et de la vertu, d'un code à la fois strict et arbitraire où, chargés de reconstruire l'État et de reconstituer la solidarité sociale, les Idéologues virent le remède souverain aux maux de l'époque et qu'ils essayèrent d'imposer aux esprits par tous les moyens de propagande. Le plus curieux parmi ces moyens fut leur tentative de fonder dans l'absolu cette morale essentiellement relative, puisque liée aux contingences, et d'en faire, non pas une nécessité de l'heure, mais une manifestation impérieuse et spontanée de la *nature* elle-même. Les journaux du Directoire sont unanimes à proclamer l'identité parfaite entre la nature et la morale, identité dont, sans se soucier de l'étayer d'arguments autres que ceux de sa foi enthousiaste, M^me^ de Staël, écho fidèle de l'époque, fera la clef de voûte de toutes ses conceptions politiques, philosophiques et littéraires[1].

Or, le paradoxe idéologique d'une morale pratique fondée contradictoirement dans l'absolu de la nature, ne pouvait qu'engendrer des paradoxes. C'en est un que l'âme sensible qui, enrégimentée par l'Idéologie, se manifeste à coups d'antithèses et d'incompatibilités génératrices d'insincérité et de ridicule. C'en est un autre que le goût Directoire, lequel,

1. « La morale doit être placée au-dessus du calcul. La morale est la nature des choses dans l'ordre intellectuel... » Loin d'être simplement un des éléments du « calcul », c'est-à-dire de la raison, la morale en est la « règle éternelle », la « base inébranlable », le « législateur suprême », car « l'impulsion de la vertu doit partir de plus haut que le raisonnement » (*De la Littérature*, II, 6).

abandonnant sa belle sérénité classique, condescend à des besognes utilitaires dont le rendait inapte le désintéressement souverain qu'il tenait de la tradition. Il existe de ce goût idéologique une définition entre toutes précieuse parce qu'elle joint l'exemple au précepte et que, arraché pour un instant à ses études d'économie, son auteur exprime sans ambages et sans fard une conception que d'autres mettent plus de précautions oratoires à dévoiler[1]. « Le goût, proclamait Dupont de Nemours, est un sentiment vif et éclairé de ce qui est beau, convenable et honnête » — éclairé, puisque « susceptible de se perfectionner, de s'améliorer, de s'épurer[2] » — et il ajoutait :

> Dans toutes les matières de Littérature, la connaissance et l'amour du beau et de l'honnête sont la base et la règle du goût. Il veut que la vertu soit peinte avec intérêt et avec chaleur, le plaisir avec sensibilité et avec grâce, le vice avec mépris, le crime avec horreur; et il s'indigne dès qu'on manque à cette convenance fondée sur notre nature et sur notre intérêt.

On savait déjà le goût fondé sur la nature et M^me^ de Staël exprimera avec force ce même aphorisme, quelques mois plus tard[3]. Ce qui, au contraire, est neuf dans la définition par Dupont de cette nature que le goût ne fait que transposer dans l'art, c'est justement la manière dont elle absorbe, dans sa substance absolue, donc nécessairement idéale et abstraite, de simples préceptes de bonne conduite sociale[4]. A cette conception du goût fondé sur la morale, M^me^ de Staël viendra

1. *Du goût*, par Dupont de Nemours; *Décade*, 20 fructidor an VII. Dupont avait lu cet essai à la Classe des sciences morales de l'Institut, dont il était membre.

2. Voltaire (t. VII de l'*Encyclopédie*, 1757, et *Dict. phil.*) y voyait simplement « le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts » et, faisant de ce sentiment un « discernement prompt... et qui prévient... la réflexion », laissait de côté son aspect perfectible.

3. « Le meilleur goût en tout genre, proclamait déjà Voltaire (*ibid.*), est d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force et de grâce. » « Le bon goût, dira M^me^ de Staël (*De la Littérature*, I, 12), ne doit être que l'observation raisonnée de la nature. »

4. M^me^ de Staël ira encore plus loin dans ce sens lorsque, définissant le comique républicain, elle affirmera (*Ibid.*, II, 5) que « ce qui est désirable aujourd'hui, c'est de consacrer l'esprit à tout rétablir dans le sens vrai de la nature, à montrer réunis ensemble le vice et la stupidité, le génie et la vertu ».

donner du relief, tout comme on l'a vu faire à la notion de nature, et, après des déclarations exaltées qui pourraient faire illusion sur la qualité du but escompté[1], elle finira par reconnaître « le principe de l'utilité » (II, 5) au fond de sa théorie du goût et rejoindra ainsi Dupont de Nemours, lequel avouait les convenances morales de l'art fondées sur la nature, mais aussi sur « notre intérêt ».

A ce goût rétréci, simple instrument de propagande idéologique, la poésie de Gessner et la peinture de Greuze conviennent souverainement. Dupont reconnaît, en effet, un goût parfait dans le tableau du « bon père de famille » et dans celui de l'Accordée de village qui représentent avec émotion divers aspects de l'honnêteté bourgeoise[2].

Mais le tableau du mauvais père, abandonné au lit de la mort par ses enfants, quoique plein d'expression, est d'un goût très faux et détestablement mauvais, parce qu'*on ne doit pas supposer qu'un père ait jamais pu être assez méchant* pour mériter cette horreur et cet abandon, et encore parce que, l'eût-il mérité, ses enfants n'en seraient pas moins coupables en se le permettant.

On ne doit pas supposer!... Il est impossible de mieux dévoiler ce que ce goût réglé à coups d'impératifs catégoriques par la morale idéologique contenait d'arbitraire et de servile! Et lorsque, ayant établi que, dans l'architecture, « le convenable est la règle du goût[3] », Dupont affirme que « dans les lettres, le convenable, c'est l'honnête; et l'honnête veut que ce qui est louable soit loué...; que ce qui est blâmable soit blâmé... », il faut convenir que le dogme classique du goût n'est plus, sous le Directoire, qu'une étiquette distinguée,

1. « Étudier l'art d'émouvoir les hommes, c'est approfondir les secrets de la vertu » et « la critique littéraire est bien souvent un traité de morale » (*Ibid.*, *Discours préliminaire*). Rien ne favorise mieux « l'exaltation poétique » que « l'amour de la vertu », cette « inépuisable source », seule capable de « féconder tous les arts, toutes les productions de l'esprit » (II, 5).

2. « Dans celui de la Lecture sacrée, le jeune enfant qui n'écoute pas, mais qui regarde attentivement courir une mouche, n'est point de mauvais goût; il rend avec naïveté l'effet du petit ennui qu'on devrait épargner à l'enfance. » Voilà le dogme du goût appelé à justifier les griefs de l'Idéologie contre la religion révélée!

3. Dupont applique cet aphorisme au portail de Saint-Gervais par Desbrosses et à celui de Saint-Sulpice par Servandoni, qu'il déclare, tous deux, de mauvais goût.

appelée à couvrir de son autorité traditionnelle l'action d'une morale pratique qui n'a plus rien à voir avec le jeu désintéressé de l'art. Car, pour caractériser la littérature du Directoire, il ne suffit pas de lui attribuer la volonté d'exercer sur le public une influence morale qu'à peu d'exceptions près la littérature s'est de tout temps flattée d'exercer. L'exemple de Dupont de Nemours ou telle affirmation d'Andrieux[1] montrent que, pour leurs contemporains, la morale pratique aspirait à devenir mieux qu'un accessoire, mieux qu'une manière d'effet second de l'art : elle tendait à s'insinuer jusque dans les principes générateurs de celui-ci, à y jouer le rôle d'une fatalité inéluctable. Tentative vouée à l'échec et qui échoua en effet, mais non sans avoir désorganisé le dogme du goût. Et si, tout comme l'âme sensible, la littérature du Directoire nous semble artificielle et marquée au coin de l'insincérité, ceci vient précisément du fait que les littérateurs de l'époque se réclament d'un goût hybride et arbitraire qu'ils ne parviennent pas, et pour cause, à s'assimiler intimement.

« On aimera peut-être — écrivaient deux des traducteurs de Kotzebue, en tête de leur traduction prétendue littérale[2] — à comparer le génie des deux nations, en lisant la traduction originale de *Misanthropie*, après en avoir lu ou vu la traduction libre ». En attendant que la réaction se fasse sentir, sous le Consulat et l'Empire, contre l'invasion de la littérature anglo-germanique, le besoin se manifeste, sous le Directoire, de préciser ce spécifique national qu'est le génie français et de l'opposer aux caractéristiques des Allemands et des Anglais[3]. « On appelle *génie d'une nation*, écrivait Voltaire[4], le caractère, les mœurs, les talents principaux, les vices

1. « Il y a entre le bon goût et les bonnes mœurs plus d'analogie qu'on ne pense... » (*Mercure français*, 20 frimaire an VII, p. 82).

2. Weiss et Jauffret, 1re livraison du *Théâtre complet de Kotzebue*. Même distinction entre le génie allemand et le génie français dans la *Préface* du *Don Carlos* de Lezay-Marnésia (1799). Cf. Edm. Eggli, *ouvr. cité*, I, 222. Mais, en déclarant adapter sa traduction au génie français, Lezay songe surtout aux lois de la langue et du style.

3. La *Décade* du 10 brumaire an VII annonce « comme une nouveauté » le cours de littérature que Mercier va ouvrir au Lycée républicain et ajoute que « la comparaison de notre littérature avec celle de nos voisins l'occupera essentiellement ».

4. *Questions sur l'Encyclopédie*, 1771 ; recueilli dans le *Dict. phil.*

même qui distinguent un peuple d'un autre ». Sous le Directoire, le « génie français » serait, par conséquent, l'expression abstraite de la *nature*, telle que celle-ci se manifestait par l'âme sensible dans l'ordre de la vie, dans l'ordre artistique par le goût. Vues de près, ces trois notions semblent se plier aux exigences du moment et obéir, notamment, à la consigne idéologique. Il y a donc lieu de se demander à quel point l'idée de permanence est justifiée qu'implique ce « génie français » dont, sous le Directoire, on brandit encore l'étendard avec tant de conviction et de fierté. Or, bien qu'en partie renouvelé ou altéré, le contenu de la notion de *nature* et de ses corollaires directoriaux de l'âme sensible et du goût n'en aspire pas moins à se faire passer pour absolu et immuable, et à s'ériger en dogme. Lorsque, en 1799, dans sa lettre, déjà citée, à Schiller, G. de Humboldt taxe de subjectifs la sensibilité et l'esprit français, il faut entendre justement cette tendance caractéristique de la psychologie française à schématiser une matière essentiellement informe et instable, à lui faire épouser le contour de compartiments stricts, à la traduire dans des formes, qui, rigoureusement identiques à elles-mêmes et susceptibles d'être désignées par des signes, se laissent facilement manier et favorisent les opérations de l'esprit. Subjectivisme? Ce terme vague dit trop, ou trop peu. Il vaux mieux parler de logique et de rationalisme. Ainsi comprise, la permanence est réelle que les gens du Directoire se plaisent à découvrir dans le « génie français ».

B. Munteano.

L'EXOTISME HINDOU
CHEZ THÉOPHILE GAUTIER

On sait l'attrait qu'eut l'Orient, tout l'Orient, pour Th. Gautier. Ses voyages lui permirent de connaître sur les lieux l'Orient méditerranéen. Il fut moins heureux à l'égard de l'Extrême-Orient. Il ne connut, entre autres, les mondes chinois et indien que par leurs importations de produits et d'indigènes. Son imagination, nourrie par la lecture, l'aida à tromper la nostalgie de ces « pays du bleu ». Une Inde de fantaisie figure dans *Fortunio* (1837). En 1838, une troupe de bayadères, danseuses et musiciens, visita Paris. Le critique de *la Presse* rédigea trois feuilletons enthousiastes et débordant d'une admiration sincère, encore qu'un peu naïve, pour la beauté singulière et la grâce troublante des *devadasis*. De l'étoile Amani il cisela de sa plume une délicieuse statuette, et il garda du modèle, ennobli par l'œuvre d'art, un souvenir aussi durable que précieux. Dix ans plus tard, l'occasion se présenta enfin, pour le descripteur, de peindre quelques tableaux de la contrée titanique et monstrueuse, fabuleuse et magnifique, impossible et éblouissante. Si outrées qu'elles soient, ces hyperboles caractériseront toujours sa conception de l'Inde.

A la suite de la gageure faite avec Girardin, directeur de *la Presse*, de produire, pour ce journal, un « feuilleton-roman » qui « ne finirait pas », le bon Théo s'évertua à rivaliser d'excentricités et de coups de théâtre avec le fournisseur en pied de « la presse à quarante francs », Eug. Sue. Au douzième feuilleton, il s'arrêta. Il avait gagné le pari. Mais Girardin n'en voulut pas davantage, donnant pour raison que « l'abonné, gêné par le style, ne s'amusait pas franchement[1] ».

1. Ém. Bergerat, *Th. Gautier*, VI[e] entretien.

J. Méry, Eug. Sue avaient introduit le monde indien dans leurs romans populaires[1]. Th. Gautier crut donc le moment venu de donner libre cours à sa fantaisie exotique et il épiça son récit d'un épisode indien. Ajoutons que dans l'été de 1845, il avait vu à Marseille son ami Méry qui « lui décrit la Chine mieux que sir Henry Pottinger, et l'Inde mieux que William Bentinck ou lord Elphinstone[2] ». Est-il improbable que la vision particulière d'une Inde prodigieuse apparut au milieu des « bombes, fusées et bouquets d'esprit » que prodigua l'illustre et exubérant méridional durant les six jours que le voyageur passa « dans les Capoues de sa conversation[3] »? Assurément non. Tout de même, l'Inde de Méry n'est pas l'Inde de Gautier. Si Méry est « le seul homme au monde qui puisse se reconnaître dans cette formidable théogonie indienne », sans doute parce que, « dans une existence antérieure, il a dû être pandit ou brahme », ses romans n'en font guère foi. L'Inde qu'on y trouve est celle de la chasse au tigre et à l'éléphant, des combats entre l'astucieux félin et l'intelligent pachyderme, de l'homme désarmé, de la femme paralysée par la peur, servant de pâture au roi de la jungle. C'est le pays des étrangleurs, les Togues, de leurs crimes, de leurs vengeances et de la poursuite sans trêve, sinon sans merci, dont les accablèrent les soldats anglais. C'est une Inde de ruse, de violence et de sang. Et on peut en dire autant de celle d'Eug. Sue.

Or, l'Inde de Gautier est tout autre. C'est une Inde constellée, conçue sous le signe des *Mille et une Nuits*. C'est par excellence le pays des traditions millénaires, des légendes nébuleuses, des mystères insondables, d'une magnificence féerique, d'une richesse fabuleuse, à la flore et à la faune antédiluviennes. Berceau de la sagesse divine et humaine, c'est la patrie de la poésie théosophique, philosophique et

1. La trilogie de Méry — *Héva* (1843); *la Floride* (1845), dont l'action ne se passe pas en Amérique, mais en Afrique, et où l'Inde transparaît; *la Guerre du Nizam* (1846) — a l'Inde pour théâtre et met en scène des Hindous. Des Hindous figurent dans le *Juif errant* (1844-1845).

2. Administrateurs qui se distinguèrent particulièrement par la compréhension du caractère des populations avec lesquelles ils traitèrent ou qu'ils furent chargés de gouverner. Le dernier est en outre l'auteur d'une *Histoire de l'Inde* encore fort estimée.

3. *Loin de Paris*, p. 14-15 (1846). Cf. aussi *Art dram. Fr.*, VI, 21 mai 1850.

sensuelle, de l'art monstrueux et symbolique. En présence de cette énormité, il faut admirer en bloc et « comme une brute ». Pour tout dire, ce qu'il révérait dans Hugo, c'était précisément ce que le poète a de titanique, d'excessif, de prodigieux — bref ce qu'il a de primitif, par conséquent d'hindou. Cette image lui est d'autant plus chère qu'elle sert de refuge à son rêve, lorsque, dégoûté de la civilisation occidentale, asphyxié par son gaz, il veut respirer en plein soleil.

Cette préoccupation se trahit dans ses feuilletons par des allusions, images et comparaisons qu'on ne trouverait pas, à coup sûr, sous la plume d'un journaliste dont les choses de l'Inde seraient le moindre des soucis[1]. Elle se traduit par des développements d'un sens incontestable. Encore qu'en 1844 le ballet du *Dieu et la Bayadère* ne soit plus une nouveauté, il profite du succès de la Taglioni pour s'étendre sur la légende hindoue, et l'absence notoire de toute poésie chez Scribe, le librettiste, provoque une explosion admirative pour le génie universel de Gœthe, soit pour le don qu'a le poète allemand de vivre l'Inde :

La ballade de Goethe... est un chef-d'œuvre de poésie; on la dirait écrite par un brahme dans les grottes d'Éléphanta ou dans la grande pagode de Jaggernaut, tant ce puissant génie avait la faculté de l'assimilation. Jamais dieu hindou à tête d'éléphant et à bras sextuples ne posséda à ce degré le don de l'*avatar*. Sa fantaisie souveraine a parcouru tous les temps et tous les pays... Il est bien entendu que M. Scribe, au lieu de traiter ce sujet comme un drame sacré, comme une espèce d'*auto sacramental* hindou, en a fait quelque chose qui ressemble fort à un opéra-comique... Partout, dans son livret, perce une certaine ironie, et l'on voit qu'il n'ajoute pas une foi bien entière au *tritvam* mystique composé de Brahma, de Shiva

1. Entre autres : *Mathilde*, le roman d'Eug. Sue, est un « mahabarata romanesque » (*Art dr. Fr.*, 5 oct. 1842). Le major Palmer, dans une pièce de L. Gozlan, est bien « l'aventurier qui a erré quinze ans dans les forêts de l'Inde, qui a plongé son bras dans la gueule du tigre, qui a enlevé aux nababs des femmes bien vite rendues, qui s'est agenouillé devant les monstrueuses statues de Wishnou et que rien ne peut plus étonner » (*Ibid.*, 9 janv. 1843). Guanhumara (des *Burgraves*), « effrayante pour les tigres eux-mêmes, a cueilli dans les forêts monstrueuses de l'Inde les herbes qui donnent la vie ou la mort » (*Ibid.*, 13 mars 1843). A propos du public de Berlin qui ne trouve pas bizarre qu'on représente une comédie de Plaute en latin, « *la Vasantasena* du roi Soudraka, récitée en sanscrit, y obtiendrait beaucoup de succès » (*Ibid.*, 28 mai 1844).

et de Wishnou. Il est probable qu'il révoque en doute les neuf transformations de ce dernier, et n'a pas d'opinion arrêtée sur les cosmogonies du Shastah et du Baghavadam : peut-être ignore-t-il que le dieu qui paraît dans sa pièce n'est pas Brahma, mais bien Shiva sous le nom de Mahadeva, qui est une de ses nombreuses désignations, car on l'appelle aussi Iswara, Rudra, Hora, Shambu, etc. Mais laissons là toute cette pédanterie hindoue[1]...

M[lle] Taglioni, « si peu hindoue », lui rappellera Amani, l'humble mais véritable bayadère, et il rompra une troisième lance en son honneur[2].

Dans son mouvement d'humeur contre le chef reconnu des « charpentiers et carcassiers » dramatiques et « sa blanche et rose » interprète, le poète critique met le doigt sur la condition essentielle faute de quoi il est impossible d'apprécier une conception pareille à celle qu'il se fait de l'Inde. Cette condition, c'est la conviction de l'artiste, avec sa candeur et son sérieux. Du moment que le sourire de la suffisance incrédule plisse le coin des lèvres, les entassements hyperboliques d'une imagination exaltée s'écroulent et il ne reste que des débris burlesques. Le moindre souffle de scepticisme ironique renverse les fragiles châteaux de cartes édifiés par le désir, le rêve et la fantaisie. Le grand art lui-même, d'ailleurs, n'a pas de pire ennemi. Cet « amant de la forme et de la réalisation visible des choses[3] » s'indigne de la maladresse et de l'ineptie des gâcheurs du boulevard.

Après le ballet, la pièce à grand spectacle. A propos d'une représentation du Cirque-Olympique, *les Éléphants de la*

1. *Art dr. Fr.*, III, p. 215, 10 juin 1844. Le *tritvam* est la triade du brahmanisme (cf. *pantchatouam*), dont l'ordre de création est Brahma, Wishnou et Shiva. Les neuf transformations de Wishnou sont les plus connus des *avatars* ou incarnations. Le *Shastah*, dont Voltaire fait le plus grand éloge, n'est autre que les *Lois de Manou*. Le *Bhagavadam* est un livre inspiré, du même rang que les *Puranas*, et considéré comme en étant le dix-huitième et dernier. Une traduction française en avait paru en 1788. Quant aux six noms donnés au troisième terme de la Trinité, Th. Gautier les a lus réunis comme suit : Siva, Isa ou Iswara, Rudra, Hara, Sambhu, Mahadeva ou Mahesa, les plus communes des mille appellations du dieu de la destruction, p. 9 de l'*Hindu Pantheon*, ouvrage anglais de Edward Moor, 1810, dont on verra que les planches ont été grandement mises à contribution par l'écrivain. Les transcriptions sont anglaises, cela va sans dire.

2. *Art dr. Fr.*, III, p. 216, 10 juin 1844.

3. Il se définit ainsi lui-même (*Art dr. Fr.*, I, p. 187).

Pagode, dont l'action a lieu dans l'Inde, le journaliste se plaint que cette Inde ressemble si peu à celle qu'il imagine et il en fait un grief au directeur, « homme habile qui a manqué là une occasion de mettre en scène une de ces grandes épopées hindoues dont l'auteur d'*Héva*[1] possède le secret, et d'écrire un mahabarata de décorations dont la lecture eût duré deux cents représentations ». Et ainsi que cela lui arrive souvent, en présence d'un sujet défiguré, incompris ou gâté par l'auteur, il esquisse de sa plume alerte et fougueuse le plan de la pièce à faire, pardon! du décor à brosser :

Le Cirque eût pu faire des prodiges avec l'Inde. Quels motifs splendides pour les brosses du décorateur n'eussent pas fourni les illustrations de Daniell[2]! Il fallait nous faire voir ces pagodes taillées dans des montagnes et soutenues par des bottes de colonnes; ces escaliers de terrasses et ces superpositions de tours de Babel que Dieu a oublié d'abattre; ces bas-reliefs mystérieux où se déroulent en strophes de granit les poèmes des cosmogonies et des avatars; ces idoles aux bras de polype, à la trompe d'éléphant, aux jambes cerclées de bracelets, abîmées dans la contemplation du lotus mystique; la statue tricéphale de Brahma, de Vichnou et de Shiva; tout ce peuple de divinités hideuses, tortillées comme des racines de mandragore[3], pleines d'excroissances et de ramifications inventées par le symbolisme effréné de l'Inde; ces forêts inextricables, ces jungles où le baobab, jaune encore du limon des déluges, étend dans l'ombre ses branches grosses comme des troncs de cèdre millénaire, où les mangliers entre-croisent leurs arcades infinies, où les lianes géantes ourdissent leurs filets à mailles flexibles, où des fleurs de cinq mètres recueillent la rosée dans leur urne colossale[4]; ces fleuves s'épanchant comme des mers où viennent se baigner les théories de brahmines et les multitudes en pélerinage!...

1. On a vu que ce roman de Méry est de 1843. Épopée : c'est beaucoup dire. Gautier se souvenait plus des entretiens qu'il venait d'avoir avec l'auteur, lors de son passage à Marseille, que de son roman.

2. *Oriental Scenery*, or *Views in Hindostan*. Londres, 1795 et 1808. Trois grands albums in-fol. contenant vingt-quatre vues en couleurs, dessinées et gravées par Th. Daniell.

3. « Cette racine monstrueuse aux pivots tortillés comme des jambes, aux rugosités difformes, présentant de vagues apparences humaines » (*Art dr. Fr.*, III, p. 280, 21 oct. 1844). Cf. *M^lle de Maupin*, p. 270.

4. Nous craignons fort que cette fleur de cinq mètres ne soit l'*Arnoldii Rafflesia* qui ne croît pas dans l'Inde, mais à Sumatra. Elle n'a rien d'enchanteur, les pétales en étant brunâtres, rugueux et coriaces et l'odeur repoussante. C'est un parasite.

N'y avait-il pas là tout un monde à représenter? Et cela pouvait se réaliser. Les documents sont nombreux; les Anglais ont fait sur l'Inde des publications éblouissantes; il ne s'agissait, pour ainsi dire, que de copier. Quels prodiges eussent accomplis avec un pareil thème MM. Séchan, Diéterle et Despléchin[1]!

Il n'avait pas tort : les planches coloriées des albums de Daniell auraient fourni tous les documents nécessaires. Lui-même sut s'en inspirer et il n'en a pas exagéré certains effets[2].

Ce paragraphe évocateur, enclavé dans le compte-rendu du médiocre spectacle offert dans un théâtre aussi peu littéraire que le Cirque-Olympique, est d'une importance capitale pour l'étude qui nous occupe. C'est le tableau de l'Inde, telle qu'il se la figure, la contrée lointaine et archaïque, titanique et monstrueuse, fabuleuse et magnifique. Comme il s'agit d'un décor, ce tableau est fait à traits amples et puissants, à touches larges et tranchées. Il contient les aspects les plus saillants des œuvres de la nature et de l'homme. D'une part, l'architecture et la sculpture; d'autre part, la végétation bizarre, étrange et luxuriante; le tout mystérieux et gigantesque, obscur, difforme et touffu, en accord avec la religion qui en est à la fois l'émanation et le principe, le fruit et la semence.

Les années n'atténueront pas le charme d'une illusion qui lui est si chère; elles ne feront, au contraire, que l'accentuer.

1. *Art dr. Fr.*, IV, p. 174, 15 déc. 1845. Les publications anglaises auxquelles il est fait allusion sont, outre les albums de Daniell, celles de William Hodgen, *A dissertation on the prototype of architecture Hindoo, Moorish and Gothic*, gr. in-fol., 16 pl., 2 pl. gravées. Texte anglais avec trad. franç. en regard, 1787; Robert Home, *Select Views in Mysore*, in-fol., 48 pl., 1794; R. H. Colebrook, *Twelve Views of places in Mysore*, gr. in-fol., 12 pl., 1794; Hunter, *Picturesque Scenery in Mysore*, gr. in-fol., 68 pl., 1805. Les titres sont abrégés. Séchan, Diéterle et Despléchin étaient les peintres en décors de l'Opéra. Gautier parle souvent d'eux avec éloge.

2. Nous avons remarqué les seize étages de la grande pagode de Tangore, la douzaine d'étages en gradins du temple hindou à Madura, la vue de Bénarès avec des escaliers descendant au fleuve, dans le Ier album. Les planches du IIe, qui contient les antiquités, sont particulièrement impressionnantes : rocs sculptés en forme de châsses et entrée d'un temple creusé dans la roche vive avec bas-reliefs à Mavalipuram; temple souterrain à Salsette avec un beau portique vu de face et de côté; entrée d'une cave à Éléphanta avec végétation qui surplombe et intérieur avec un bassin d'où émergent deux piliers en ruine. Dessins et couleurs dans le goût romantique.

Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de lire les trois articles qu'il consacre à la section indienne de l'Exposition universelle de Londres en 1851, où il y avait certes autre chose. Il sait le plus grand gré aux Anglais d'avoir fait venir l'Inde à lui qui ne pouvait aller à l'Inde. Comme un enfant que sa convoitise aveugle à tout ce qui n'est pas le but de son désir, « il est passé sans un regard à travers ce troupeau de monstres de cuivre et d'acier » que sont les machines qui ont fait la prospérité de l'Angleterre au milieu du siècle. S'il daigne y prêter quelque attention, elle est rapide, et on dirait que c'est comme une sorte de repoussoir pour mieux jouir « des temps et des pays barbares où persiste l'individualité locale de l'homme ».

Aussi l'on comprendra, dit-il, cet enivrement, cette infatuation que nous cause l'idée seule de l'Inde. Depuis notre enfance, nous avons regardé avec une curiosité avide et superstitieuse toutes les gravures, tous les dessins, tous les recueils qui se rapportent à cette mystérieuse contrée où ont pris naissance, à des époques qui se perdent dans la nuit des temps et qui déconcertent toute chronologie, les théogonies, les civilisations, les sciences, les arts, les langues dont les nôtres ne sont que des effluves et des dégénérescences. Quand l'Égypte commençait, l'Inde était déjà vieille. La Grèce n'avait encore pour habitants que des sauvages tatoués comme les Ioways et les Mohicans; ceux qui furent les Athéniens étaient cannibales. Là, bien avant le déluge, bien avant les règnes fabuleux de Chronos et de Xixuthros, quand la terre, jeune encore, s'épanchait en créations dithyrambiques et monstrueuses... régnait, dans une nature d'une exubérance folle, un panthéisme effréné. Onze millions de dieux fourmillaient à travers les inextricables enlacements des forêts vierges, effrayants et difformes, comme toutes ces races d'animaux disparus dont l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, le chameau, l'hippopotame, le crocodile sont les avortons, etc.[1].

Nous citons ces passages significatifs, tirés de ses feuilletons datant de quelques années avant et après l'épisode indien de *Partie carrée,* pour qu'on se rende compte de l'état d'esprit dans lequel il se trouvait lorsqu'il le composa. L'Inde, d'ail-

1. *L'Or.*, I, p. 307. L'antiquité de l'Inde, berceau de la civilisation, maîtresse des nations, est un point sur lequel insiste Voltaire, qui paraît bien en avoir répandu la notion. Voir aussi Bernardin de Saint-Pierre.

leurs, ne cessa pas de le préoccuper, puisqu'on la retrouve, à près de dix ans de là, dans *Avatar* (1856).

*
* *

Dans l'ensemble, ce gros roman de *Partie carrée*[1] jure, à coup sûr, avec *Spirite* et *le Capitaine Fracasse*, mais dans le détail de l'épisode indien il contient des pages ne déshonorant pas la plume qui traça *Une Nuit de Cléopâtre* et *le Roi Candaule*. Ce sont celles-là qui gênaient l'abonné. Affranchi de toute préoccupation autre que d'intéresser, émouvoir et amuser un public bon enfant, le rêveur lâcha la bride à sa fantaisie. Il se dédommagea des vulgarités de toutes sortes, requises par le genre, en enfourchant joyeusement le cheval enchanté dont le sabot d'or crève les nuées du pays fabuleux, l'Inde des rajahs, des mounis et des apsaras.

Un vieux brahme gymnosophiste, Dakcha, veut délivrer son pays du joug des Anglais. Il organise la révolte et lui donne pour chef le comte de Volmerange, fils d'un gentilhomme français et d'une Indienne de descendance royale. Le cœur du comte, ulcéré par un chagrin récent, est une proie facile pour la séduisante Priyamvada, sa cousine, que le brahme a amenée de l'Inde dans ce dessein. L'entreprise échoue et le vieil ascète, attribuant la défaite à sa sensualité, se plonge dans de plus pénibles austérités[2].

Si ces pages d'exotisme délassèrent l'écrivain des sombres machinations que le feuilleton-roman lui imposait, l'Inde entrait facilement dans ce genre de production. Par son antiquité et son éloignement, par le vague mystère de richesses qui l'entourait, par les échos confus de son histoire semi-fabuleuse, l'Inde offrait un fonds d'émotions fortes et de sensations violentes. Mais nous croyons que ce fut surtout le pittoresque, l'étrange et le splendide qui séduisirent Th. Gautier. Ils favorisaient plus d'une échappée vers l'oasis de la poésie.

1. Il porta aussi les titres de : *les Deux Étoiles* et *la Belle Jenny*. Nous le désignons par celui qui lui est resté.

2. Dans l'édition de la bibliothèque Charpentier, qui est celle dont nous nous sommes servi, l'épisode indien couvre une cinquantaine de pages : de 177 à 209, de 251 à 267, de 295 à 297 et la p. 326.

Cette partie du programme fut plus et mieux remplie que la première.

N'étant pas « un blagueur littéraire », le consciencieux descripteur se documenta sur l'Inde avec autant de minutie, sinon d'étendue, qu'il l'avait fait pour la Chine, deux ans auparavant, lorsqu'il écrivit *le Pavillon sur l'eau*[1]. Ici encore, ce ne fut pas dans des relations de voyage, des ouvrages de géographie et d'histoire qu'il chercha son bien, mais dans des œuvres de littérature et d'art. Pourquoi? Afin de se munir de « ces mille détails de la vie intime des peuples que passent régulièrement sous silence les voyageurs, plus occupés d'un caillou ou d'un insecte que d'un bracelet ou d'un parfum[2]. »

Aussi est-ce dans le drame de Calidasa, *la Reconnaissance de Sacountala*, que Th. Gautier alla se saturer des choses de l'Inde. La gracieuse pastorale indienne avait été traduite de l'original en français, pour la première fois, par Chézy[3]. Sortie des presses de l'Imprimerie royale en 1830, l'édition renfermait des notes nombreuses, pleines d'éclaircissements et de renseignements particuliers, présentés avec une certaine recherche de style et de beauté par un savant qui se piquait apparemment d'être fin lettré. Elles ne faisaient pas que d'expliquer le texte, elles en exprimaient le suc d'art et de poésie. Ceci était bien fait pour attirer et retenir l'œil myope d'un graveur en pierre fine tel que le futur auteur d'*Émaux et Camées*. Car ce ne fut pas seulement le dramaturge, mais copieusement son annotateur qui fut mis en coupe réglée par un emprunteur insatiable du petit fait curieux.

La pièce fournit au romancier les noms de tous ses personnages hindous. Au vieux brahme, il donna le nom de Dakcha, qui est celui d'un des Pradjâpati ou maîtres des créatures. Pour sa jeune Indienne, il choisit celui d'une des deux compagnes de Sacountala, Priyamvada. Enfin, les trois Hindous, Sarngrava, Saradouata et Canoua, chargés de mettre à

1. Voir notre article sur cette nouvelle dans *Modern Philology*, XIII, nov. 1915 et mars 1916.

2. *Bayad.*, p. 28.

3. Cette traduction avait été précédée de celle de Bruguière de Sorsum (1803), faite sur la traduction anglaise de W. Jones (1789), qui rendait la pensée plus que les mots. Cf. sur ce traducteur F. Baldensperger, *Alfred de Vigny*.

exécution les plans de Dakcha, sont, les deux premiers, des jeunes brahmanes, élèves du troisième, lui-même saint personnage et père adoptif de Sacountala.

L'intrigue a aussi bénéficié de certains traits dont on distingue l'origine dans le drame. Priyamvada, amenée en Europe pour captiver Volmerange, hérite du rôle des apsaras, ou nymphes de la cour d'Indra, dont la principale fonction est de descendre ici-bas, sur l'ordre du dieu, pour faire succomber à leurs charmes les vertueux anachorètes qui, sans leur chute ainsi consommée, s'égaleraient bientôt aux dieux. De son côté, Volmerange, choisi pour chef, destiné à la domination universelle, « espoir de tout un peuple », rappelle ce fils de Douchmanta, destiné, lui aussi, à porter le sceptre de l'univers. Le contraste présenté par le vieux brahme desséché et la voluptueuse Priyamvada existe de même entre la belle Sacountala et l'anachorète Canoua, son précepteur ou gourou et père d'adoption. Ce contraste est souligné par l'auteur, qui voit dans le vieillard et la jeune fille « la personnification de la poésie à côté de la personnification du fanatisme[1] ».

Il en est de même de certaines croyances indiennes telles que la vie antérieure, la métempsycose, les mérites des ascètes les égalant aux dieux, choses qui seront signalées en leur lieu pour plus de commodité.

Examinons maintenant dans le détail le parti que Th. Gautier a su tirer de ses emprunts et ce qu'il y a ajouté des connaissances acquises précédemment de diverses façons.

Le brahme habite à Londres une maison aménagée, décorée et meublée à l'indienne, par une imagination encore pleine de l'*Eldorado*, moins les trucs. Si nous sommes toujours dans le monde des merveilles, nous ne sommes plus dans celui de la fantaisie, et l' « Eldorado » est ici dédoublé. La palais ne fait plus un avec la serre[2], mais elle n'est pas plus petite pour cela : « La cage de cristal d'une serre immense tenait sous

1. *Partie carrée*, p. 195. Bernardin de Saint-Pierre avait fait un rapprochement analogue : « Les bayadères de l'Inde, si voluptueuses, et ses pénitents si austères, ne sont-ils pas de la même nation et souvent de la même famille ? » (*Étude sept.*).

2. La représentation sensible qu'il se fait du bonheur est la première épreuve du palais (voir *Mlle de Maupin*, p. 222). Il y a fondu la serre (voir n. 1, p. 12).

cloche une vraie forêt vierge[1] », dont l'amateur de plantes se plaît à énumérer les noms exotiques. Au rebours de son ami Méry qui, dans ses romans de pince-sans-rire, affectait de trouver des paysages tout uniment européens là où la tradition place le Paradis terrestre, Th. Gautier, lui, est bien résolu à y voir une végétation étrange et superbe, terrifiante et délicieuse[2] :

Les lataniers, les bambous, les tulipiers, les jamroses, les lianes, les passiflores, les pamplemousses, les raquettes s'y épanouissaient avec une violence toute tropicale, brandissant les dards, les coutelas, les griffes de leurs feuillages monstrueux et féroces, faisant éclater leurs calices comme des bombes de parfums et de couleurs, et palpiter les pétales de leurs fleurs comme les ailes des papillons de Cachemire[3].

Une forêt vierge! C'est peut-être, comme dans *Fortunio* (p. 139), beaucoup exiger des sept ou huit végétaux indiqués! La bonne volonté est aussi nécessaire pour y trouver un arsenal si redoutable[4].

1. « L'*Eldorado* (qui contenait aussi « une forêt vierge ») est une serre immense, un palais sous cloche, avec « une atmosphère de cristal ». Cette serre, et par suite celle de Londres, n'est pas étrangère « au grand pavillon des plantes tropicales » du Jardin des Plantes, dont la chaleur tiède et l'air « saturé de parfums âcrement sauvages... aussi violents que des poisons » avaient transporté le frileux visiteur aux îles de la Sonde (*la Presse*, 12 mai 1837). Tout ceci reparaît quasi textuellement dans la description de l'*Eldorado* (*Fortunio*, p. 139 et 141).

2. On a vu qu'il reprochait aux peintres en décor du Cirque de ne pas s'inspirer des planches de Th. Daniell et autres. Voir plus haut le passage cité, p. 519.

3. En germe dans « des satins noirs avec des fleurs chimériques, ayant pour pistils des aigrettes de paon et pour pétales des ailes de papillon » (*Fortunio*, p. 146). Il dira plus tard : « Le royaume de Cachemire où vole le grand papillon bleu » (*l'Inde*, 7 sept. 1851 ; *l'Or.*, I, p. 327).

4. Tout au plus n'y a-t-il que les raquettes qui soient armées de la sorte, et encore. Les *dards* et les *griffes*, passe pour les aiguillons, dont les articles des oponces sont garnis, mais les *coutelas ?* On croirait qu'il a en vue l'aloès, et cela se pourrait bien. Il le vit dans le midi de l'Espagne et dit heureusement qu'il brandit ses « sabres épineux », agite ses « coutelas azurés », ouvre son « éventail de lames ». Ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs, dans le même *Voyage en Espagne*, d'écrire : « Des raquettes gigantesques, des nopals monstrueux hérissent ces pentes... de leurs palettes et de leurs *lances* » (p. 237). Les nopals n'étant autres que les raquettes, il faut en conclure qu'ici et là (dans *Partie carrée*) Gautier a eu une distraction. C'est l'inconvénient des matrices dans lesquelles il coule ses visions analogues.

Quant à l'image du feu d'artifice, elle peut convenir à la rigueur aux fleurs

Une autre forêt, mais celle-ci à ciel ouvert, offre des essences nouvelles :

Un étrange paysage se massait obscurément (il fait nuit) et prenait dans l'ombre des formes encore plus bizarres. Des caroubiers, des figuiers, des banians, des baobabs contemporains de la création[1], des mangliers, des palmiers enchevêtraient leurs branches[2]...

Bref, la flore de l'Inde est plus remarquable par le nombre et la qualité des épithètes que par la diversité des espèces et leurs particularités.

Une chambre ne renferme en fait d'objet vraiment caractéristique qu'une « idole de la Trimourti[3] mystique représentant Brahma, Wishnou et Shiva ».

Tout l'effet est réservé à une vaste salle « meublée avec une extrême magnificence, rappelant les fabuleuses splendeurs des contes orientaux, plus riche et plus splendide » qu'aucune des palais d'Haïderabad ou de Bénarès. Bien que l'Inde ne soit pas, en réalité, aussi magnifique que l'auteur se l'imaginait, ou aimait à se l'imaginer, n'est-ce pas beaucoup dire pour ce qui suit? C'est un plafond découpé et fouillé « comme la voûte d'une forêt », tel que celui de l'appartement souterrain dans sa *Mille et deuxième Nuit*[4], tel que ceux qu'il avait admirés à l'Alhambra[5]. Ce plafond est soutenu par « de légères colonnes

des tulipiers, des jamboisiers, des passiflores et des raquettes, et c'est une utilisation du « gigantesque laurier-rose » du *Voyage en Espagne* (p. 235) : « C'était comme une explosion de fleurs, comme le bouquet d'un feu d'artifice végétal ; une fraîcheur splendide et vigoureuse, presque bruyante. » Cf. *Ibid.*, p. 344.

1. « Le baobab, jaune encore du limon des déluges » (*Art dr. Fr.*, IV, p. 174).

2. Comparée à la connaissance que Gautier possédait de la flore européenne (voir par exemple *Avatar*, p. 29), sa connaissance de la flore indienne est assez limitée. Il se peut qu'il y ait ici une virgule de trop et qu'il faille lire : des figuiers des banians.

3. Mot rare. On le trouve avec cette transcription dans *l'Hindu Pantheon*, pl. 81 et 82, où Gautier le lut.

4. 1842. *Romans et Contes*, p. 344. Pour la transition, voir *Voyage en Espagne* : « Il vous semble plutôt marcher dans une forêt plafonnée que dans un édifice (p. 311) », dit-il de la mosquée de Cordoue.

5. *Voyage en Espagne*, p. 223 et 229. Gautier, amateur de tout travail d'art, affectionne ces voûtes et plafonds. Il les compare d'ordinaire aux « gâteaux d'une ruche », aux « stalactites d'une grotte ». Ici, c'est à « la voûte d'une forêt », image plus vague, laissant davantage à l'imagination. On peut en voir l'origine dans la conception qu'il a de l'Inde, pays d'une végétation luxu-

de marbre blanc, entourées d'un cep de vigne, dont les feuilles étaient figurées par des semences d'émeraudes et les grappes par des grenats », motif de décoration déjà observé en même place dans l'Eldorado[1]. L'ameublement est composé de portières de « damas broché d'or », d'un tapis pareil à un châle de cachemire, d'un divan faisant le tour de la salle couvert « d'une de ces étoffes merveilleuses où l'Inde semble attacher avec de la soie les nuances brillantes de son ciel et de ses fleurs[2] », peinture préférable aux plus ambitieuses épithètes.

Voici maintenant un travail d'art d'un caractère plus déterminé :

Sur les murailles courait une frise contenant les principaux mystères de la théogonie indienne; on y voyait taillé tout un monde de dieux à trompe d'éléphant, à bras de polype, tenant à la main des lotus, des sceptres, des fléaux; des monstres, moitié hommes, moitié animaux, aux membres feuillus et contournés, symboles mystérieux de profondes pensées cosmogoniques[3]. Malgré leur roideur hiératique[4] et la naïveté enfantine de leur exécution, ces sculptures avaient une vie étrange[5]; les complications de leurs enlacements les

riante et millénaire. Voir plus bas ce que nous disons de la propriété de ses images.

1. La cour en est encadrée « de colonnes torses de marbre blanc... aux fûts dorés, entourés d'un cep de vigne aussi doré, avec des grappes en prisme de rubis » (p. 139). Cette décoration orne les palais du Grand-Mogol. Cf. Vianey, *les Sources de Leconte de Lisle*, p. 82.

2. Le rapprochement des nuances du ciel et des fleurs de l'Inde pourrait être dû au passage de *Rec. Sac.* indiqué n. 2, p. 36.

3. Dans le palais de Candaule on voit des « piliers trapus... dont le chapiteau était composé de quatre têtes de taureaux affrontés et reliées entre elles par des nœuds de serpents qui semblaient vouloir les dévorer, obscur emblème cosmogonique... » (p. 383). « Sa révolte gigantesque (à Typhon) a un caractère mystérieux et cosmogonique, effrayant comme ces bas-reliefs, dans les cavernes d'Ellora, qui font allusion à des événements dont on a perdu la mémoire et le sens symbolique, mais qu'on pressent avoir été terribles » (*les Grot.*, *Scarron*, p. 358).

4. Il remarquait d'autre part : « La civilisation, née dans l'Inde, se manifesta d'abord par un symbolisme monstrueux et multiple, qui ensuite affecta une raideur hiératique » (*Plastique de la civilisvtion*, dans *l'Événement*, 8 août 1848).

5. « Ces personnages, à la chevelure tressée en cordelettes, à la barbe tournée en spirale, aux yeux obliques, à l'attitude anguleuse, aux gestes gênés et contraints, semblaient avoir une espèce de vie factice due aux rayons du soleil couchant et à la couleur rougeâtre dont le temps revêt les marbres dans les climats chauds » (*Ibid.*, p. 384).

faisaient fourmiller à l'œil et leur donnaient comme une espèce de mouvement immobile (p. 181).

La première partie n'est autre qu'une reprise du passage d'un feuilleton cité plus haut : « ces bas-reliefs mystérieux... » (p. 5-6).

Le bas-relief généalogique de Candaule, une fois arrangé et composé, demeure, sous une forme pour ainsi dire définitive, dans la mémoire de l'écrivain. Il y reste gravé aussi fermement que dans l'architrave où il est sculpté, et la frise indienne est conçue et exécutée selon ce modèle[1]. Dans le premier cas, le mouvement est donné par la couleur, dans le second par l'enchevêtrement des formes. Mais ce n'est pas tout. L'artiste n'a pas oublié la source de la « vie factice » du bas-relief hellénique, et il va doter non seulement le bas-relief indien, mais toute la salle, à laquelle celui-ci prête tant de caractère, d'un surcroît de vie étrange, par les jeux de la lumière et l'effet des odeurs.

Un jour doux et laiteux, tamisé par des vitres dépolies[2], versait à ces magnificences asiatiques des lueurs vagues, estompées encore par un imperceptible nuage de fumée bleuâtre provenant des parfums brûlés sur les cassolettes aux quatre coins de la salle et donnait à cette salle, déjà surprenante par elle-même, un aspect tout à fait féerique. Derrière cette gaze vaporeuse, les ors, les grenats, les cristaux, les saillies des sculptures avaient des phosphorescences et des illuminations subites de l'effet le plus bizarre. Un morceau de bas-relief frisé par la lumière semblait se mettre en marche, une colonne pivoter sur elle-même et se tordre en spirale[3], et, soit que les aromes des fleurs exotiques, jaillissant des grands vases, eussent un effet vertigineux, soit que les parfums de cassolettes continssent quelques-unes de ces préparations enivrantes dont l'Inde a l'habitude et le secret[4], au bout de quelques minutes tout prenait,

1. Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus.
2. Cf. *la Mille et deuxième Nuit*, p. 344.
3. Cf. *Une nuit de Cléopâtre*, p. 358.
4. Gautier avait le goût des parfums violents, naturels ou artificiels. Déjà, dans *M^{lle} de Maupin*, p. 147, d'Albert écrit : « J'aime les larges fleurs et les cassolettes. » Dans *Fortunio*, p. 141, on lit : « Du large calice des grandes fleurs indiennes, etc. » (voir n. 3, p. 41). Ces larges fleurs se localisent en celles de Java : description d'un décor de son ballet de *Giselle* (*Art dr. Fr.*, II, p. 138) et compte-rendu des *Mille et une Nuits* (*Ibid.*, p. 336). On les retrouve dans *Avatar*, p. 48.

dans cette salle fouillée en pagode, la physionomie indécise et changeante des objets entrevus dans le rêve[1] (p. 182-183).

C'est donc moins pour les objets eux-mêmes, architecture, décoration, ameublement, que par la lumière-éclat, phosphorescence, transparence, et les odeurs, dues à la nature ou à l'artifice, que « l'aspect féerique » et la « splendeur fabuleuse » sont obtenus.

Avant de faire connaissance avec les occupants de la maison indienne de Londres, passons dans la presqu'île du Gange, avec l'espoir de nous y trouver dans un milieu plus typique. Quel aspect du pays allons-nous contempler? L'un des plus tentants, des plus mystérieux. C'est, « par une nuit sans lune, à quelque distance d'Arungabad, le long du Godaveri » (dans le nord-est des États du Nizam), une antique pagode à demi ruinée, abandonnée et que « la verdure si vivace, si touffue et si luxuriante de l'Inde » envahit de toutes parts. Elle « noyait peu à peu le monument et faisait de la pyramide une colline ».

L'idée première paraît empruntée à Méry, qui fait allusion au vieux temple de Mawalibouram, aujourd'hui « colline formée avec les ruines des Sept Pagodes[2] ». L'effet est celui d'une apparition nocturne.

Vaguement entrevue dans l'ombre avec son profil ébréché et sa chevelure de broussailles, la pagode ruinée avait un aspect formidable et monstrueux : ce temple du dieu de la destruction (Siva)[3], détruit lui-même, disait dans son silence des choses éloquemment sinistres.

C'est la manière de Hugo, et, en effet, il semble que la pièce XIII des *Rayons et les Ombres*, où un temple souterrain indien est pris comme symbole du Destin, n'y soit pas étrangère[4]. Pas plus que celui de Hugo, le temple de Gautier ne

1. Tout ce morceau n'est autre que la vision par laquelle il représente le rêve des poètes dans *M^lle de Maupin* (p. 66), mais particularisée, localisée, en Égypte, dans *une Nuit de Cléopâtre* (p. 358), ici, dans un milieu indien. Le patron était fait, il taille sur lui.

2. Dans *la Floride* (1845), au ch. x, où une colline rocheuse ressemble à ce temple. Voir un article de Th. Pavie, *Revue des Deux Mondes*, I, 552.

3. Dans les trois manifestations de Dieu (Brahm), Brahma est le créateur; Vichnou, le conservateur; Siva, le destructeur.

4. Les temples de Siva, à Éléphanta, sont dans le même état. Voir Daniell,

présente à l'extérieur aucun trait spécial à l'architecture du pays. Si l'on ne nous disait qu'ils sont hindous, rien ne l'indiquerait. Tous deux sont des édifices fantastiques, les *rêves de granit*, les *monuments constellés*[1] d'un monde fabuleux.

Dans sa disposition intérieure, le temple rappelle celui de Bisma-Kourm[2].

Au fond d'une vaste salle soutenue par des colonnes trapues, cerclées de bracelets de granit, et portant, comme des femmes, de triples rangs de perles sculptées, et coiffées, pour chapiteaux, de quatre têtes d'éléphants[3], s'élevait, dans une niche encadrée d'une riche bordure d'arabesques, la statue du dieu Shiva, idole très ancienne que ses formes archaïques rendaient encore plus terrible. Sa figure respirait la colère et la vengeance. Deux de ses quatre bras agitaient le fouet et le trident, et un collier de têtes de morts lui descendait sur la poitrine[4]. A côté de lui, Durga, sa hideuse épouse, roulait ses yeux louches, faisait grincer ses dents d'hippopotame, crispait ses mains griffues, et, tordant son corps ceint de serpents, écrasait le monstre de Mahishasura, qui tâchait de l'envelopper dans ses immondes replis[5].

Vues de l'Inde, II. Cela n'empêche pas que l'hugolâtre se souvienne du maître. L'influence sera évidente dans le premier article sur l'Inde, p. 308.

1. Dans le sens d'édifiés sous le signe d'une constellation. Sur l'idée qu'il se fait des temples de l'Inde, voir *Voyage en Espagne*, p. 328.

2. Pl. 24 du vol. de *l'Inde*, dans *l'Univers*.

3. Ce chapiteau à quatre têtes d'éléphant n'est pas si commun qu'on pourrait le croire. Nous sommes tenté d'y voir une *indianisation* du chapiteau composé « de quatre têtes de taureaux affrontés » du palais de Candaule (voir plus haut, n. 1, p. 14). Pourtant, dans le 2e vol. de Daniell, *Vues de l'Inde*, lequel renferme les antiquités, il y a une vue d'intérieur de temple où se voient des colonnes octogonales à chapiteau carré surmonté d'éléphants, à base en forme d'urne pansue sur piédestal carré en gradins. Dans une autre planche, Jagannatha Sabha, est une terrasse en retrait, creusée dans la roche, dont le plafond est supporté par quatre piliers trapus à bracelets et cannelures. Parmi les nombreux albums feuilletés, aucune illustration ne représente exactement la colonne décrite par Gautier — et il s'en trouve où des styles de colonnes sont rassemblés. — La sienne semble donc formée d'éléments divers vus çà et là.

4. Dans *l'Hindu Pantheon*, publication anglaise d'Edward Moor (1810), dont on verra plus loin que les planches ont fourni maintes indications à l'auteur, on remarque (pl. 13) une représentation de Siva portant ces deux attributs. La planche 17 le représente assis, avec un long collier de têtes de morts lui tombant jusqu'à mi-corps.

5. Le dieu Siva, dans son rôle de destructeur, accompagné de son épouse Parvati qui, sous la forme de Durga, est victorieuse du vice, fait le sujet de plusieurs bas-reliefs. Il n'y a rien d'assez particulier dans le tableau de Gau-

Dans la décoration intérieure de la pagode, par contre, les détails sont si précis qu'il faut citer : « Encastrées dans les murailles, grimaçaient une foule d'images effroyables symbolisant la lutte ou la destruction. » Ceci n'est pas évident dans les dessins où l'on va voir que la documentation a été prise. Cette idée appartient à l'auteur et il a choisi les effigies qui, pour une raison ou pour une autre, se prêtaient à son dessein. Le rôle destructeur du dieu la lui suggère. « Ici, le monstrueux Nana-Pralaya (*sic*), à la tête bestiale, avalait une ville dans sa gueule énorme[1] ; là, Arddha-Nari, avec son chapelet de crânes et de chaînes, agitait férocement son glaive[2] ; plus loin, Maha-Kali tenait une tête coupée à chacune de ses quatre mains[3] ; Mahadeva, à qui un fleuve sort du cerveau et dont les bracelets sont faits de vipères, luttait avec le difforme Tripurasura[4] ; Garuda faisait palpiter ses ailes, aiguisait son bec de perroquet et ses serres d'aigle[5]. »

tier pour identifier celui qu'il a eu en vue, en admettant qu'il en ait eu un. Mahishasura étant un buffle, il lui serait difficile d'envelopper son ennemie dans ses *replis*, immondes ou non ! La cause de cette erreur de la part de l'écrivain est qu'il a pris, pour l'adversaire de Durga, des attributs de la déesse telle qu'elle est représentée dans la planche 27, où des serpents najas lui entourent la ceinture et lui pendent aux oreilles. Les planches 33, 34 et 35 montrent très distinctement comment Durga triomphe de Mahishasura. Elle a abattu la tête du buffle d'un revers de son glaive et ensuite elle perce d'un coup de son trident une forme d'homme émergeant du cou béant. La comparaison des dents de Durga avec celles d'un hippopotame n'est pas heureuse, ce pachyderme n'habitant aucun des fleuves de l'Inde. Voir n. 22, p. 22.

1. La planche 10 (*op. cit.*) représente très distinctement ce personnage se livrant à ce singulier repas. Il faut Maha-Pralaya. Les quelques fautes de transcription, relevées çà et là, ne doivent pas être imputées à l'auteur indistinctement. L'édition de *Partie carrée* que nous avons sous les yeux est une réimpression ne faisant pas l'effet d'être fort soignée.

2. Arddha-Nari, nom que portent Siva et Parvati, lorsqu'ils sont conjoints (pl. 7 et 24). Dans les deux représentations de la seconde planche, la double divinité, dont le côté droit du corps est Siva et le côté gauche Parvati, porte un collier composé de crânes à droite et de chaînons à gauche. Un des quatre bras brandit un glaive comme attribut.

3. Maha-Kali (pl. 29) tient deux têtes coupées par la base du cou et les deux autres par les cheveux, une à chaque main.

4. Fusion de la planche 17, où Mahadeva est représenté avec le fleuve (le Gange) qui lui sort en jet du sommet de la tête et ses bracelets de serpents, et de la planche 14, où il écrase du pied droit, comme en dansant, une sorte de nain, Tripurasura.

5. Garuda (pl. 10) paraît, en effet, muni d'un bec de perroquet ; mais c'est un bec d'aigle, cette divinité étant à moitié homme, à moitié aigle.

Maha-Kali est une autre forme, comme Durga, de Parvati. Garuda est le fils de celle-ci et de Siva. Ces « images effroyables » se rapportent donc toutes à Siva, bien que Gautier, on s'en aperçoit à certains indices, n'ait pas su ce qu'elles signifiaient. Le texte expliquant les planches de *l'Hindu Pantheon* est en anglais et il n'a pas eu le loisir ou l'occasion de se renseigner. Au point de vue littéraire, la chose n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est l'effet d'effroi qu'il a voulu en tirer, et en cela il a réussi.

Pour encourager les conjurés à faire le sacrifice de leur vie à la cause patriotique qu'ils servent, l'un des brahmes présents à leur réunion secrète les exhorte en ces termes :

Vous retournerez doucement dans le *Pantchatouam*. Les *éléments* reprendront, sans vous faire souffrir, les parcelles qui vous composent, et, après s'être épurée dans les corps charmants, votre âme, *jugée digne de Moucti, s'absorbera dans la divinité.*

Ceci provient d'une note de Chézy au mot *Éther*[1] :

Les Indiens regardent tout corps doué de vie comme formé de la réunion des cinq éléments, réunion qu'ils désignent sous le nom abstrait de *pantchatouam*... Pour dire qu'un homme est mort, ils emploient ces expressions : « Il est retourné dans les cinq éléments... » Au moment de la dissolution du corps, l'âme, si elle est pure, se réunit à la grande âme universelle, ou bien elle est condamnée à subir un certain nombre de transmigrations diverses (dans un animal, une plante ou même un minéral) jusqu'à ce que, purgée de toutes ses souillures, elle soit jugée digne du *Moucti*, de l'absorption dans la divinité.

Les formes d'existences expiatoires sont moins attrayantes que le poète ne l'imagine !

Faisons maintenant connaissance avec les personnages.

Grand, maigre, aussi sec, jaune et antique qu'une momie[2], Dakcha ne paraît plus vivre que par le regard. « On eût dit un dévot sortant de la caverne d'Éléphanta ou de la pagode

1. *Rec. Sac.*, n. 1. Dans cette citation de *Partie carrée*, comme dans celles qui suivent, les mots en italiques se retrouvent dans les sources.

2. « C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les brames de l'Inde » (*Paul et Virginie*, I, p. 547, édit. Ledentu).

de Jaggernaut[1], pour la solennité de la promenade du char aux roues sanglantes ». Ce vieillard à figure « antédiluvienne », aux mains « pareilles à celles d'un orang-outan », digne « des pinceaux de la fantaisie nocturne », porte un costume indien qui n'a rien de particulier et qu'on pouvait voir dans tous les bals masqués. La seule chose digne d'attention, ce sont « deux lignes blanches faites avec de la poussière consacrée sur son front fauve[2] ».

Le vieil Indien se fait connaître à celui qu'il est venu chercher en Europe, Volmerange, pour faire de lui le chef militaire de la rébellion. Dans le portrait qu'il trace de lui-même, nous omettrons les banalités des lieux communs de l'Inde et les invraisemblances ne portant pas l'empreinte authentique de

1. Il a dit mot pour mot la même chose de Goethe (voir p. 517). Les célèbres temples d'Éléphanta deviendront sous sa plume un des lieux communs de l'Inde merveilleuse. Ces temples, étant abandonnés depuis plus de 300 ans, sont un anachronisme. Ils figurent dans le second album de Daniell consacré aux antiquités. Il semble que « la caverne d'Éléphanta » soit mise ici pour balancer « la pagode de Jaggernaut » dans un de ces groupes binaires, procédés familiers à l'écrivain. Quant à Jaggernaut, le nom de ce temple fameux a été écrit de bien des façons, et par Gautier lui-même. Ici, la transcription est anglaise (cf. *Fortunio*, p. 60). Comme il se fait une idée tout à fait exagérée de la hauteur de ce temple, il se pourrait qu'il l'ait surtout connu par Bernardin de Saint-Pierre (*op. cit.*, I, p. 574 a). De même pour le char (*Ibid.*) dont Voltaire parle aussi (*Essai sur les mœurs*, CLVII), et que Gautier emploie de manière assez curieuse, pour ne pas dire masochique, dans son *Candaule*, p. 380.

2. « Ramalingam a trois barres blanches au-dessus des yeux. » Les autres hommes « une petite tache d'un jaune vif et grande comme un pain à cacheter » (*Bayad.*, p. 39). La différence entre le nombre des barres rayant le front du musicien et du brahme n'est pas faite dans l'intention de montrer une connaissance spéciale de ces signes. Fort importants pour les Indiens, ils sont très divers et ont chacun leur signification. L'auteur considère uniquement leur valeur descriptive et ornementale. S'il avait voulu qu'ils eussent leur valeur distinctive, il aurait fallu indiquer, en plus de leurs forme, nombre et couleur, leur place respective et leur direction. Il y a lieu de s'étonner de l'indifférence de l'auteur en pareille matière, lui qui avait un goût si marqué et pour la minutie érudite et pour le symbolisme occulte, d'autant plus qu'il avait sous les yeux de quoi amplement satisfaire sa curiosité à cet égard. En effet, l'ouvrage dont les planches lui ont beaucoup servi, l'*Hindu Pantheon*, en contient une où une centaine de ces signes sont représentés. Leur explication étant en anglais, sa recherche a pu en être découragée. En fait d'exemple de minutie érudite, nous signalerons l'*Hortus Malabaricus* (*Fortunio*, p. 44), attribué par lui au « docteur Rumphius », en réalité de Van Rheede. Mais Rumphius est l'auteur d'un *Herbarium amboinense*. Voir Brunet, *Manuel du libraire*, 1820, nos 3781 et 3785*. Le souci littéraire explique le changement.

l'outrance indienne[1]. Pour apprécier l'importance des pratiques ascétiques du brahme, il faut savoir que par elles la créature peut atteindre un degré spirituel si élevé qu'elle en arrive à imposer sa volonté aux dieux. Voici donc ce qu'a fait Dakcha :

« Je me suis voué, pendant trente ans, aux plus *effroyables austérités*[2]... J'ai voulu détruire cette chair infirme pour que l'âme dégagée pût remonter à la source des choses et lire dans la pensée des dieux[3]... La pluie a fait ruisseler ses torrents glacés et le soleil ses torrents de feu sur mon corps *immobile*[4] dans *la position* la plus *gênante*. Mes *ongles* ont, en poussant, *percé* mes mains *fermées*[5]... hideux, souillé de *poussière*[6]... les *termites* bâtissaient leur cité à côté de moi[7]; les *oiseaux*

1. Telles que : « Les hippopotames cuirassés de fange venaient se frotter à moi comme à un tronc d'arbre; le tigre aiguisait ses griffes sur mes côtes, me prenant pour une roche... Le tonnerre m'est tombé une fois dessus sans pouvoir interrompre mes prières » (p. 194). La première épreuve est certes la plus inouïe, l'hippopotame n'étant trouvé dans l'Inde qu'à l'état fossile. L'erreur ne fait pas de doute. Gautier, qui se piquait de connaissances zoologiques, croyait qu'il y avait des hippopotames en Asie. Voir *Poésies diverses*, I, la pièce intitulée « l'Hippopotame », et *Art dr. Fr.*, 23 oct. 1843. Victor Hugo pourrait bien y être pour quelque chose. Dans *Nourmahal la Rousse*, des *Orientales*, ne place-t-il pas le tigre et l'hippopotame dans le même hallier? Les deux autres épreuves sont, d'ailleurs, dans le goût du maître.

2. *Partie carrée*, p. 193 et suiv. « Vénération à l'être capable de se livrer à d'aussi effroyables austérités » (*Rec. Sac.*, p. 163).

3. Les mounis sont des « personnages pieux et instruits, qui, par la contemplation solitaire des vérités divines et de sévères mortifications, cherchent à dompter leurs sens et à se rapprocher de l'essence de Brahma » (*op. cit.*, n. 39). Cela suffit. Toutefois, Voltaire a écrit du même sujet en des termes de nature à frapper un esprit tel que celui de Gautier (*Essai sur les mœurs*, XVII, *le Matricha Machom*).

4. « Fixant dans une immobilité parfaite le disque radieux du soleil » (*op. cit.*, p. 163). Le passage pourtant rappelle mieux les deux vers de *Malédiction* des *Orientales*, XXV :

« Que sur ses membres nus tombe un soleil de flamme
Ou la pluie à ruisseaux. »

5. Cette mortification est assez connue. Sonnerat, dont l'ouvrage avait servi à Delavigne pour son *Paria*, la décrit ainsi : « D'autres font vœu de rester toute leur vie dans une posture gênante, telle que de tenir les poings toujours fermés, et les ongles, qu'ils ne coupent jamais, leur percent les mains, par succession de temps » (*Voyage aux Indes*, II, p. 58). La planche 31 (*Hindu Pantheon*) représente plusieurs dévots dans des postures de pénitence. Dans une d'elles, les doigts ont très visiblement percé la paume.

6. « L'enduit de terre et de poussière dont il était entièrement revêtu » (*Rec. Sac.*, n. 164).

7. « Le corps déjà à moitié plongé dans un monticule de sable que les termites amoncellent sans crainte autour de lui » (*Rec. Sac.*, n. 164).

du ciel faisaient leur *nid* dans mes *cheveux* hérissés en broussaille[1]...; les enfants cherchaient à m'arracher les yeux en les voyant luire comme des morceaux de cristal dans ce tas de fange inerte[2]... La jeunesse de l'âme[3], amenée à la surface, voilait momentanément la décrépitude du corps[4]. » Enfin, pour Priyamvada, « Dakcha était un *gourou*, un *être divin*[5] ». C'est « le *mouni* Dakcha[6] ».

A son tour, Dakcha encourage les conjurés par les révélations qui lui viennent des dieux :

Brahma me montre l'avenir. Le dieu de la guerre, dans son dernier avatar, a pris la forme humaine, et il va venir à notre secours du côté de l'Occident, monté sur un aigle divin, beaucoup plus grand et plus fort que l'oiseau Garuda, qui tient la foudre dans ses serres et de son bec d'acier achève les bataillons qu'a renversés le vent de ses ailes[7].

Ce qui précède est inspiré par un passage du drame indien :

Grâce au don de prescience que lui ont acquis ses mérites per-

1. « Recélant parmi ses cheveux relevés en partie en un énorme faisceau, sur le sommet de sa tête... une foule d'oiseaux, qui... y ont construit leurs nids comme dans un arbre touffu » (*op. cit.*, p. 163).

2. Il dit ailleurs de Dakcha : Ses prunelles, seuls points vivants dans sa face morte, étincelaient de jeunesse. » « Un jour, une jeune fille folâtre, s'approchant par curiosité de ce monceau de sable et y découvrant deux trous d'où semblait jaillir quelque chose de brillant, y enfonce imprudemment deux petits bâtons pointus et aveugle notre saint ermite; car ces points lumineux n'étaient autre chose que l'éclat surnaturel des yeux du reclus, placés à ces ouvertures » (*op. cit.*, n. 164). Chézy ajoute qu'il a écrit cette note de mémoire, ayant lu cela dans « je ne sais quel vieux recueil ». Ce pourrait bien être le Maha-Bharata. On y trouve un richi qui devint une fourmilière, et les deux lueurs qui luisent à travers le monticule sont percées par la belle Sukanya, fille du roi. Voir Vianey, *les Sources de Leconte de Lisle*, p. 1.

3. L'auteur exprime encore la substance des notes 2 et 4 en disant que « ses yeux étincelaient d'enthousiasme », qu'ils étaient « flamboyants », que « l'âge n'en avait pas amorti une seule étincelle ».

4. « Sous cette apparence d'une patience à toute épreuve, les saints ermites recèlent une énergie dévorante » (*Rec. Sac.*, p. 37).

5. « Vénérable Gourou, toi que je respecte à l'égal des dieux » (*op. cit.*, p. 30). En note : « *Gourou*, tel est le nom qu'on donne au brahmane, qui est le père spirituel d'un enfant régénéré... Tel est le respect qu'on doit à son gourou, qu'il faut le regarder comme une divinité tutélaire dont on doit recevoir son salut. »

6. « *Mouni*, nom général donné à tous les personnages pieux et instruits » (*op. cit.*, n. 39).

7. Les matamores « renversaient les escadrons au vent de leur tueuse (rapière) » (*Grotesques, Cyrano de Bergerac*, p. 195). Aussi *Scarron*, p. 36 h.

sonnels, toute cette scène — la reconnaissance de Sacountala par le roi Douchmanta — sera sans doute connue du saint Mouni (Canoua), comme si elle s'était passée sous ses yeux. — Sache que cet enfant — le fils né des amours du roi et de Sacountala — est destiné à se rendre un jour, par sa valeur, maître du monde entier. Oui, quelques années encore, et, porté sur un char si rapide que, volant sur les mers, il toucherait à peine la sommité de leurs flots, ce héros invincible conquerra les sept îles dont se compose la terre (*Rec. Sac.*, p. 182).

A ce point, le romancier a amalgamé des éléments d'origines fort différentes. On sait que la junte dont Dakcha était l'un des membres s'était organisée dans le but de délivrer Napoléon de Sainte-Hélène. Comme c'était une tradition en Orient que le Libérateur, partout et toujours anxieusement attendu par l'humanité souffrante, viendrait de l'Occident[1], Dakcha fait servir à son dessein la délivrance du grand capitaine prisonnier. Dans la croyance du brahme, ce mortel ne peut être que l'incarnation dernière du dieu préservateur, Vichnou[2]. Au char de la pièce indienne est naturellement substituée l'aigle impériale. N'était-il pas entré, d'ailleurs, dans les vastes projets de l'Empereur de faire la conquête de l'Asie[3]?

Et Dakcha achève son discours par ces paroles : « Ce dieu tirera sept flèches[4] sur les Anglais, qui fuiront épouvantés, et nous deviendrons maîtres des *sept douipas dont se compose le monde*, comme on le voit au saint livre des *Pouranas*[5]. »

Dans un combat avec les Anglais, les rebelles sont défaits.

Quant à Dakcha, il tenait à la main une touffe de la *sainte plante cousa* qu'il *froissait entre ses doigts* en murmurant l'*ineffable monosyllabe* « *om* »[6]. — Il se dit : « Cette affaire a manqué parce que j'ai

1. « C'est, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et chez les Chinois que le sage viendrait de l'Occident » (Voltaire, *Essai*, ch. *Des Indes*).
2. Le mot *avatar* signifie « descente dans un mortel », incarnation.
3. *Partie carrée*, p. 319.
4. L'un des attributs de Vichnou est une flèche flamboyante. La planche 10 (*Hindu Pantheon*) le représente avec un arc à l'une de ses quatre mains et à une autre une flèche dont l'un des bouts est armé d'un croissant.
5. « Selon la géographie fabuleuse des *Pouranas*, la terre est partagée en sept grands continents (ou plutôt îles, *douipas*) » (*Reg. Sac.*, n. 184).
6. « *Cousa*, graminée... considérée par les Indiens comme plante sacrée par excellence... le saint brahmane doit la froisser religieusement entre ses mains, tout en méditant profondément sur l'ineffable monosyllabe *om* » (*Rec. Sac.*,

été trop sensuel... Il reprit le cours de ses austérités : il a inventé une position effroyablement gênante[1]... ce n'est plus avec trois crochets passés sous les muscles du dos qu'il se fait donner l'estrapade[2], c'est avec cinq... cinq est un nombre plus mystérieux[3]... Il pense qu'il obtiendra du ciel la faveur de mourir en tenant la queue d'une vache[4]. » Il continuera d'intriguer contre les Anglais « tout en restant assis sur sa peau de gazelle entre quatre réchauds[5] ».

n. 11). Pour l'explication de *om*, voir aussi n. 4, p. 5. Celle donnée par le *Journal asiatique* est plus complète (2e série, 7, 1831).

1. La planche 31 (*Hindu Pantheon*) représente, on l'a vu, plusieurs poses ascétiques. En outre, dans *Voyage pittoresque en Asie et en Afrique*, par J.-B. Eyriès (1839), ouvrage populaire, p. 260, Gautier put lire que l'évêque anglican de Calcutta, Héber, vit dans les rues de Bénarès « des religieux mendiants de toutes les sectes du brahmanisme, offrant toutes les difformités imaginables... des membres tordus et des attitudes dégoûtantes ou hideuses de pénitence ». Il se peut que Gautier ait feuilleté cette collection de voyages. Les renseignements spéciaux contenus dans la note suivante nous invitent à le supposer.

2. « L'épreuve du *chiddi mahry* se pratique dans un quartier où sont dressés les mâts pour la suspension des dévots. Ce mât soutient une traverse à l'une des extrémités de laquelle pend une poulie où l'on passe une corde supportant des crochets. La victime couronnée de fleurs fut amenée, sans résistance apparente, au pied de la traverse; les crochets furent alors enfoncés dans les muscles de ses flancs, ce qu'il endura sans sourciller, et une large bande de toile fut attachée autour de sa taille, pour empêcher que les crochets ne fussent arrachés par le poids du corps. En cet état, le patient fut élevé en l'air et on le fit tourner, d'abord doucement, puis graduellement, avec une vitesse extrême. Au bout de quelques minutes, on voulut le descendre; mais il fit signe de continuer » (Eyriès, *op. cit.*, p. 268). La planche 34, 4, représente fidèlement cette épreuve. Il suffit que Gautier ait vu cette planche à cette place ou dans le volume de *l'Inde*, publié en 1845 dans *l'Univers*.

3. Le nombre cinq est fréquemment trouvé dans la mythologie indienne : les Pandavas, le Pantchatouam, le Pantchatantra, les cinq dards-fleurs de Cama, les cinq têtes de Siva, etc.

4. « Pourquoi tenir en mourant une vache par la queue? » se demande Voltaire. « Simple superstition, car dans le *Cormo-Veidam* je n'ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui sanctifie les Indiens à la mort » (*Dieu et les hommes*, ch. VI).

5. Seconde mention de cette mortification citée par Priyamvada, p. 52. Source exacte inconnue. On lit dans Sonnerat (*op. cit.*, II, p. 59) : quelques pénitents « pour avoir plus de mérite se tiennent un pied en l'air et ne s'appuient de l'autre que sur l'orteil, ayant de plus les deux bras élevés; ils sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu et contemplent le soleil avec des yeux immobiles ». Et dans Eug. Burnouf (*Introd. hist. du buddhisme indien*) : des brahmanes, parvenus au rang de richis, se livrent à de rudes pénitences... « Quelques-uns assis en plein soleil, au milieu de quatre brasiers ardents ». De toutes les pénitences indiquées par Gautier, celle-ci l'a le plus frappé. Il la cite deux fois dans *Avatar* (p. 9 et 40) et y fait allusion dans une lettre à Feydeau, sans date (E. Feydeau, *Th. Gautier*, p. 175). Son goût

D'autres ascètes jouent le rôle de figurants. Ils n'ont rien de particulier, si ce n'est que « le *cordon brahmanique* qui pendait à leur cou indiquait leur *caste*[1]; quelques-uns, plus austères, le portaient en *peau de serpent*[2] ».

D'une façon générale, en résumé, Dakcha est tiré des ascètes de la pastorale indienne. D'autre part, la silhouette du musicien Ramalingam, de la troupe des bayadères, « pas très vieux, mais qui le paraissait », a dû se détacher sur le fond des souvenirs du feuilletoniste, à côté d'Amani, dont la figure fournira plusieurs traits à Priyamvada. Le rôle joué par le vieil Indien dérive des faits et événements auxquels il est mêlé. De la caste des brahmes, il est par définition conservateur des traditions religieuses et politiques de son pays. Il est plus une condition qu'un caractère ou un personnage original. Dépositaire des sciences les plus élevées, les plus abstruses, selon l'idée que l'écrivain se faisait de ces choses, Dakcha ne paraît guère en tirer parti. A la suite de l'effroyable appareil d'austérités auxquelles il s'est astreint, on s'attendrait à ce que le jeu des correspondances occultes, acquises de la sorte, fût mis en œuvre, de poignante façon, par un auteur que le fantastique ne laissait pas indifférent. Il y avait là un vaste domaine plein de surprises et gros d'émotions qui aurait singulièrement plu aux lecteurs du *Juif errant*. Une vision prophétique non réalisée, c'est tout. Espérons que ses cinq crochets lui vaudront, tout au moins, plus d'imaginative. De fait, il paraît plus heureux dans la pratique que dans la mystique, puisque ses croyances bizarres ne l'empêchent pas d'être « un très profond philosophe, un diplomate impénétrable, un politique de première force, de soulever des provinces, de creuser

pour la chaleur la lui faisait sans doute regarder comme particulièrement efficace pour arriver à la connaissance des vérités occultes. Nous ne savons d'où vient la peau de gazelle. Elle est complètement absente des planches de l'*Hindu Pantheon*. Par contre, Mahadeva y figure assis sur une peau de tigre (pl. 17, 18 et 24). Celle-ci est indiquée une seule fois dans *Partie carrée*, p. 254 : « Des êtres bizarres et fantastiques (évidemment des ascètes) se tenaient accroupis sur des peaux de tigre ou de gazelle. »

1. « On distingue les kchatryas (membres de la deuxième caste, les guerriers) à leur ceinture... et à leur cordon qui est de laine, tandis que les brahmanes le portent de coton » (*Rec. Sac.*, n. 23).

2. « Un pieux solitaire portant, au lieu du cordon brahmanique, la peau hideuse d'un énorme serpent » (*op. cit.*, p. 163).

des étages d'intrigues souterraines ». Son énergie est plus fructueuse que sa contemplation. Il faudra attendre qu'il reparaisse dans son avatar, le docteur Cherbonneau, pour qu'il donne ce que le lecteur est en droit d'attendre de lui.

Dakcha a fait enlever Volmerange à la vie londonienne au moyen d'un puissant narcotique, et le comte se réveille Indien, dans un milieu indien, en présence d'un vieux brahme et d'une jeune Indienne de la plus grande beauté. Alors, ses souvenirs d'enfance lui reviennent en foule :

> Il voyait, comme dans un mirage, s'élever à l'horizon les cimes neigeuses de l'Himalaya[1]... l'*asoca* épanouir ses *fleurs orangées*[2] et *le Malini* bercer dans ses eaux bleues des *couples de cygnes* en amour[3]. Toute la poésie du passé renaissait dans cette rétrospection évocatrice[4].

En plus des choses qui l'entourent, au nombre desquelles sont « les parfums de la *madhavi*[5] », la figure, le teint, la pose de l'Indienne n'étaient pas inconnus à Volmerange, « quoiqu'il fût sûr de la voir pour la première fois. Où s'étaient-ils rencontrés? dans le monde des rêves, ou dans quelque incarnation antérieure?... Pourtant un essaim confus de pensées bourdonnait autour de sa tête, et il lui semblait avoir vécu longtemps avec celle qu'il regardait depuis quelques minutes à peine[6] ». Priyamvada s'étant fait reconnaître pour la petite

1. Lieu commun. Notons cependant que la célèbre chaîne est mentionnée dans la *Rec. Sac.* : « Un pic éblouissant de l'Himalaya » (p. 142).

2. « *Asoca*, arbre aux fleurs d'une couleur orangée » (*op. cit.*, n. 125). Dans *Fortunio*, on trouve déjà des « angsoka à fleurs jaunes » (p. 139). Bien que ce soit la seule plante au nom exotique et rare qui figure dans l' « Eldorado », il préfère la leçon de Chézy à celle dont il s'était servi.

3. « Le Malinî... sillonné par des couples de cygnes éclatants de blancheur » (*op. cit.*, p. 142).

4. Dans la pièce indienne, le paysage qui fait le fond du portrait de Sacountala, peint de mémoire par le roi amoureux, évoque le passé. Cf., dans *Fortunio*, le pauvre diable de fils de rajah, devenu marchand ambulant dans son exil, pense « aux rives verdoyantes de l'Hoogly (embouchure occidentale du Gange), à la grande pagode de Jaggernaut (lieu commun), aux danses des nibiaderi (autre lieu commun racheté par le mot du cru) » (p. 60).

5. « Madhavî, cette jolie plante fait les délices de Sacountala » (n. 28). Voir aussi p. 90-91.

6. Par l'effet de l'imprécation d'un brahme irascible, le roi Douchmanta, ayant perdu le souvenir de Sacountala qui l'aime et qu'il aime, s'écrie en entendant une chanson : « Chose étonnante! je n'eus pas plus tôt entendu ce

fille avec qui il avait joué, enfant, dans l'Inde, il lui dit : « Ah ! c'est toi à qui je donnais pour jouer de petits éléphants d'ivoire, des tigres de bois sculpté et des paons de *terre* cuite *peints* de mille *couleurs*[1]. »

Par sa mère, le comte est « le descendant des rois de la *dynastie lunaire*[2] ». La jeune fille s'étonne qu'il ait pu rencontrer des cruelles, lui « dont la beauté éclatante surpasse celle de *Chandra* lorsqu'il parcourt le ciel sur son char d'*argent*[3] », et que les *apsaras* seraient heureuses de servir à genoux[4].

Volmerange est présenté aux chefs hindous en ces termes : « Celui-ci est *Barahta* (*sic*), *qui descend de Douchmanta*[5], le roi très glorieux et très célèbre, le dominateur et le dompteur[6],

chant qu'une mélancolie profonde s'est emparée de mes esprits, comme si j'avais à regretter un objet chéri dont je serais séparé, quoique cependant il n'en soit rien. Pourquoi donc cette vague inquiétude, qui, à la vue de certains objets, à l'audition de certains sons, vient nous saisir au sein même du bonheur? Ne serait-elle pas due à la réminiscence de sensations analogues que nous aurions éprouvées dans quelqu'une de nos naissances précédentes, et qui se réveilleraient tout à coup comme par un instinct subit? » (p. 103). L'écrivain comptait déjà celle-ci au nombre de ses connaissances orientales. En effet, dans *le Pavillon sur l'eau*, la notion d'une existence antérieure est introduite, mais dans une circonstance différente. Un jeune homme refuse des partis qu'on lui offre, ayant dans sa pensée comme une image antérieure de femme aimée. Là, comme ici, il y a une source, mais qui ne suggère nullement l'emploi délicat qu'en fit Gautier. Remarquer que *Affinités secrètes, madrigal panthéiste*, parut en janvier 1849.

1. Dans les éléphants d'ivoire, on reconnaît un bibelot fort répandu. Les tigres de bois le sont certainement moins, s'ils existent. Les paons sont plus littéraires. Parmi les jouets du fils du roi et de Sacountala se trouve « un paon moulé en terre, parfaitement coloré » (p. 167). En outre, dans la planche 56 (*Hindu Pantheon*), représentant la nourrice de Crishna allaitant l'enfant, on voit, sur un plateau, une vingtaine de petits animaux (éléphant, cheval, lion, chien, bœuf, etc.) pouvant passer pour des jouets.

2. « *Pourou*, ce prince fut roi, et le sixième de la dynastie lunaire » (*Rec. Sac.*, n. 6). Voir aussi *Partie carrée*, p. 193.

3. « *Tchandra* ou la lune (Lunus) » et « ses rayons argentés » (*op. cit.*, p. 174 et n. 174). Il a choisi la transcription (Chandra) de l'*Hindu Pantheon*, planche 31, où ce dieu est représenté dans son char traîné par une antilope et portant son croissant, qui est d'argent, non le char.

4. Pour les apsaras, voir plus bas, p. 32, n. 3.

5. « Les Indiens comptent dans la suite de leurs rois plusieurs princes du nom de Bharata, mais le plus célèbre de tous est celui-ci, fils de Douchmanta » (*Rec. Sac.*, n. 185).

6. « Tu vois le Roi de la terre, le grand Douchmanta, ce héros immortel qui vient d'exterminer ses implacables ennemis... Comme tous ses traits respirent la grandeur » (*op. cit.*, n. 177).

qui vivait familièrement avec *Aditi* et *Casyapa*[1]. » La bonne mine du comte, rehaussée par la beauté de son costume de chef mahratte, arrache à l'assistance ce cri d'admiration : « Il a l'air d'un *Pradjati* (*sic*), d'une des *dix premières créatures* sorties des mains de *Brahma*[2]. » Après la défaite, Volmerange s'enfuit et trouve un refuge chez un pêcheur. Épuisé, il s'assoit sur *un banc recouvert de saptaparna*[3].

Volmerange est un jeune premier insignifiant dans son rôle hindou. Comme amant et comme chef, il est façonné à grand renfort d'emprunts. Il porte un costume de guerrier mahratte qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est son bouclier de cuir d'hippopotame, objet de provenance africaine dont l'importation n'est ni nécessaire ni explicable, attendu qu'il y a dans l'Inde des boucliers de cuir de rhinocéros tout aussi résistants !

La jeune Hindoue est de beaucoup plus intéressante que ses deux compagnons, à cause du soin avec lequel elle est dépeinte et du luxe de documentation dont elle fait l'objet.

Une jeune fille d'une beauté inouïe[4] et revêtue d'un riche costume indien[5] fit son apparition dans la chambre — où Dakcha avait à dessein placé Volmerange — apparition est le mot, car on l'eût plutôt prise pour une *apsara descendue de la cour d'Indra* que pour une simple mortelle[6]. Son teint, singulier dans nos idées européennes, avait l'éclat de l'or; cette nuance ambrée, semblable à celle que le

1. (*A Douchmanta*) : « Prince, le grand Casyapa ét sa divine épouse, ces augustes ancêtres des dieux, laissent tomber sur vous des regards où se peint l'affection paternelle la plus pure; vous pouvez avec confiance vous avancer vers eux » (*op. cit.*, p. 178). « Le grand Casyapa vit dans la retraite avec la déesse Aditi » (*op. cit.*, n. 163).

2. « *Prajâvati*, titre que l'on donne à dix personnages divins qui furent la première création de Brahmâ » (*op. cit.*, n. 163).

3. « Daignez vous reposer à l'ombre sur ce siège recouvert de saptaparna d'une admirable fraîcheur » (*op. cit.*, p. 19).

4. Le roi Douchmanta ne tarit pas d'éloges sur la beauté de Sacountala : « Beauté parfaite, beauté qui, sans aucun art, ravit à l'instant tous les cœurs... formes ravissantes... la plus belle des femmes .. enchanteresse au regard fascinant, etc. » (*Rec. Sac.*, p. 12, 13, 141, 174).

5. Sur son costume, voir p. 44.

6. « Les Apsarâs ou nymphes attachées à la cour d'Indra, et dont le principal rôle est de descendre parfois sur la terre, conformément aux ordres de ce dieu, pour chercher à séduire par leurs charmes les vertueux anachorètes » (*op. cit.*, n. 30).

temps a donnée aux chairs peintes par Titien[1], n'empêchait pas, pourtant, les roses de la fraîcheur de s'épanouir sur les joues de la jeune fille[2]; ses yeux, coupés en amande et surmontés de sourcils si nets qu'on eût pu les croire tracés à l'encre de Chine[3], s'allongeaient vers les tempes, agrandis par une *ligne* de *surmé*[4] partie des paupières frangées d'un rideau de cils bleus; les deux prunelles de ces yeux brillaient d'un *éclat velouté* et semblaient deux étoiles noires sur un ciel d'argent[5]. Le nez mince, finement coupé[6], aux narines avivées de rose[7], portait à sa racine un léger tatouage fait avec la *teinture de gorotchana*[8], et, à sa cloison, un anneau d'or

1. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il s'écarte à cet égard du type authentique fourni par Amani, la bayadère. La peau de celle-ci ressemble « à un bronze florentin; une nuance olivâtre et dorée à la fois, très chaude et très douce, qui n'a aucun rapport avec le noir des nègres et le brun des mulâtres; une nuance fauve comme l'or, et qui rappelle certains tons du pelage des biches ou des panthères » (*Bayad.*, p. 32). Elle était sans doute trop « cuivrée » pour son goût, puisqu'il revient à la blancheur blonde de Soudja-Sari, sa Javanaise de *Fortunio*, dont « certaines transparences d'ambre pourraient donner une idée », et à celle de sa Cléopâtre.

2. Il dira encore : « Le feu de la prière glissait des teintes pourprées sous l'ambre jaune de sa peau » (p. 205).

3. Il préfère décrire les sourcils par un cliché que de s'inspirer de ces lignes de Chézy : « Ces sourcils délicats qui, dans leur gracieuse sinuosité, recèlent les plus aimables agaceries » (p. 140), dit le roi amoureux. Fauche traduit littéralement : « Son visage... où la liane des sourcils s'embellit de son badinage. » Cf. *Pavillon sur l'eau*, où il s'est servi de l'image d'un auteur chinois : « Les sourcils de feuilles de saule. » Voir notre article, section 43.

4. Rien sur la forme des yeux d'Amani. Ceux de Soudja-Sari sont « légèrement relevés vers les tempes ». Ceux de Sacountala ont de « longues paupières » (p. 140). « Le collyre (le surmeh des Persans), poudre noire extrêmement fine... que les femmes asiatiques posent par coquetterie sur le bord de leurs paupières, au moyen d'un léger pinceau dont elles prolongent le trait un peu au delà de l'angle extérieur de l'œil. » Gautier écrit ce mot *surmeth* (1845 et 1854), et *surmeh* (1855 et 1877), et *surmé* (1850). Il ne figure pas dans Littré.

5. Les yeux d'Amani ont « un éclat onctueux et velouté » et semblent « deux soleils de jais roulant sur des cieux de cristal » (p. 34). Dans *Mardoche*, Musset avait dit des yeux de Rosine « deux étoiles d'ébène sur des cieux de cristal ».

6. Son nez fin et mince » (Soudja-Sari).

7. « Un nez... coupé de narines roses et palpitantes » (Cléopâtre). « Ces jolies narines si finement coupées et nuancées de tons roses, comme la nacre des coquillages poussés par la mer sur les rives de Chypre » (Nyssia). « ... Jolies narines finement coupées, roses comme des coquillages de la mer du Sud » (Louise Guérin, *Croix de Berny*).

8. « *Gorotchana :* teinture d'un jaune brillant, employée particulièrement à tracer sur leur front la marque distinctive de la secte à laquelle les Indiens sont attachés » (*Rec. Sac.*, n. 76). La couleur n'est pas indiquée, tandis qu'Amani porte une ligne jaune tracée au pinceau. « Tatouage » est inexact.

étoilé de diamants[1], qui laissait scintiller à travers son cercle des perles d'un orient parfait, serties dans *un sourire vermeil comme le fruit du jujubier*[2]. Ces diamants et ces perles, confondant leurs éclairs, donnaient à ce teint un peu fauve la lumière dont il eût peut-être manqué sans cela[3]. Les joues lisses, onctueuses comme l'ivoire[4], s'unissaient au menton par des lignes d'une netteté idéale[5]. Le roi Douchmanta lui-même, ce Raphaël indien, n'aurait pu reproduire avec son gracieux pinceau toute la finesse de ces *contours*[6]. *Derrière les oreilles*, petites et bordées d'un ourlet de nacre comme un coquillage de Ceylan[7], *un tendre rameau de siricha*, attaché à un nœud de *filigrane, laissait pendre avec grâce sur la joue délicate de la jeune fille la houppe soyeuse et parfumée de ses fleurs*[8].

1. Dakcha en portait un de « brillants ».

2. « Ces lèvres... fraîches et vermeilles comme le fruit du jujubier et qui, à travers leur divin sourire, laissent jaillir l'éclair de ses dents éblouissantes » (*Rec. Sac.*, p. 140). La bouche de Soudja-Sari est « épanouie et rouge comme une fleur de cactus » (p. 145). Cf. celle de Cléopâtre et de Nyssia, qui, bien que fort sensuelle, n'éveille pas d'image. Pour Amani, « son sourire était charmant, surtout lorsqu'elle n'avait pas séparé par des raies d'indigo ses admirables dents blanches...; la bouche, petite, était un peu plus épanouie qu'une bouche européenne ». D'autre part, une jeune Espagnole a « une bouche africaine épanouie et vermeille comme un bel œillet » (Voir *Voyage en Espagne*, p. 201).

3. Sacountala ne porte pas un anneau dans le nez; du moins Calidasa n'en dit rien. La déesse Parvati est fréquemment représentée dans l'*Hindu Pantheon* avec un anneau dans la narine gauche. Ici, cet ornement est un souvenir d'Amani » dont la narine gauche percée, ainsi que la cloison nasale, donne passage à un anneau d'argent enrichi de pierreries, qui retombe sur la lèvre inférieure » (p. 35).

4. « Au toucher, cette peau est plus soyeuse qu'un papier de riz » (Amani). « Sa peau, mate et pulpeuse comme une feuille de camélia, semblait plus douce au toucher que la membrane intérieure d'un œuf » (Soudja-Sari). Cf. la peau de Carl. Grisi, *Souv. th., art. crit.*, p. 97.

5. « Ce contour me semble manquer de pureté », dit le roi du portrait qu'il a fait de mémoire de Sacountala (p. 142). De même que le roi, Gautier était très sensible à la pureté de contour du visage. Chez les Sévillanes, il observe que « malheureusement le menton termine quelquefois par une courbe trop brusque un ovale divinement commencé » (*Voyage en Espagne*, p. 321).

6. A la vue du portrait que le roi a fait de celle qu'il aime, l'apsara Mikaresi, invisible, s'écrie : « O merveilleux talent du roi pour le dessin! » (p. 142). Le roi n'a fait que le dessin. Il a laissé à un peintre le soin de disposer les couleurs sous sa direction.

7. « Ses oreilles nacrées enroulées finement » (Soudja-Sari). « Une oreille... plus délicatement enroulée que la coquille d'où sortit Vénus » (Cléopâtre). Voir plus haut ce qu'il a dit des narines (n. 2, p. 34).

8. Amani porte autour du cou « cinq ou six rangs de filigrane d'or » (p. 36). « Un tendre rameau de siricha placé derrière son oreille, et laissant pendre avec grâce sur sa joue délicate la houppe soyeuse et parfumée de ses fleurs » (*Rec. Sac.*, p. 143).

Ses cheveux, dont la raie était marquée par une ligne de carmin[1], se divisaient en *bandeaux* pour se réunir sur la nuque en *tresses mêlées de fils d'or*[2], des plaques de *pierreries ressortaient* sur ce fond d'un *noir bleuâtre*[3]. Sa *gorge, contenue* dans une *étroite brassière* de soie cramoisie *surchargée* de tant d'*ornements* que l'étoffe disparaissait presque[4], *était séparée par un nœud formé de filaments de lotus, qui brillaient* comme des fils d'argent ou *des rayons de lune tissés*[5].

1. Nous ne savons d'où cela vient. Il se peut qu'Amani ou l'une de ses compagnes ait eu cette enluminure.

2. La chevelure d'Amani est « séparée en bandeaux et les tresses en sont entremêlées de filets d'or et de houppes de soie » (p. 34-35). Les cheveux de Soudja-Sari « étaient divisés en quatre tresses mêlées de fils d'or » (p. 148).

3. « Amani a les cheveux d'un noir bleuâtre » faisant « ressortir l'éclat papillotant du clinquant et des verroteries dont ils sont ornés » (p. 33-34). Cf. « la pénombre bleuâtre » chez Soudja-Sari (p. 145 et 148).

4. « Une petite brassière... enferme et contient la gorge » ... les paillettes, les clinquants, les verroteries, les agréments d'or et d'argent (dont la brassière est couverte) forment les arabesques les plus capricieuses et les plus élégantes « (*Bayad.*, p. 37). Soudja-Sari portait « une espèce de veste ou de brassière très étroite... qui dessinait avec grâce les contours vifs et hardis de sa gorge ronde... Cette veste était d'une étoffe d'or avec des ramages et des fleurs en pierreries » (p. 147). Dans sa jeunesse, Fortunio avait regardé « danser les bibiaderi avec... leurs seins enfermés dans des étuis de bois de senteur » (p. 112). Ceci est tiré d'un passage de l'*Hist. phil. et pol.* de Raynal, reproduit par Chaussard dans *Fêtes et court. de la Grèce*, où l'on apprend que ces danseuses prennent le plus grand soin de leur gorge : « Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvements du corps... Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillants... Ce voile qui couvre le sein n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations ; il n'ôte rien à la volupté. » La rustique Sacountala elle-même ne dédaignait pas ce corset : « Quoique formé de petits nœuds très serrés, ce tissu d'écorce jeté négligemment (?) sur ses belles épaules, et voilant à peine le double contour de son sein élevé, ne peut dérober l'éclat de ses formes ravissantes : telle la fleur à demi voilée par les feuilles jaunissantes de son calice flétri. » Il ne s'agit pas d'une sorte de châle, placé là par modestie, comme tend à le faire croire la version mignarde de Chézy, mais bien d'un vêtement dont l'office est celui d'un corset, ainsi qu'il appert de la version de Fauche : « Ce valkala au tissu délié, qui, jeté à l'endroit des épaules, emprisonne l'ampleur de ses deux seins, il empêche son corps adolescent d'acquérir en eux son opulente beauté : c'est comme une fleur captive au sein des feuilles pâlissantes » (p. 66). Ces sources et rapprochements sont nécessaires pour comprendre l'emploi que Gautier a fait des uns et des autres.

5. « J'aurais dû disposer entre ses deux seins un nœud formé des filaments flexibles du lotus, dont la fraîcheur et l'éclat le disputassent aux rayons adoucis de la lune d'automne » (*Rec. Sac.*, p. 145). Cf. « une de ces étoffes mer-

Ses *bras fins, arrondis, flexibles comme des lianes*[1], étaient serrés *près de l'épaule* par des bracelets en forme de serpents pareils à ceux du dieu Mahadeva, et au poignet par un quintuple rang de perles[2]. *Ses mains*, d'une *petitesse* enfantine[3], avaient la paume et les *ongles teints en rouge*[4], et des anneaux de brillants scintillaient à leurs phalanges[5]; un cercle d'or constellé d'améthystes et de grenats emprisonnait sa taille souple[6], nue du corset à la hanche, suivant la mode orientale[7], et fixait les plis d'un pantalon d'étoffe bariolée[8] qui, arrêté aux chevilles[9], laissait voir, jaillissant d'un amas de bracelets de perles[10] et de *cercles* d'or ornés de petites *clo-*

veilleuses où l'Inde semble attacher avec de la soie les nuances brillantes de son ciel et de ses fleurs » (*Partie carrée*, p. 182).

1. « Les bras délicatement arrondis, semblables dans leur souplesse à deux tendres lianes » (*Rec. Sac.*, p. 141).

2. Dans la planche 17 (*Hindu Pantheon*) ou 10 (*l'Inde*, dans *l'Univers*), qui représente Mahadeva et Parvati, le dieu porte aux bras, près de l'épaule, et aux poignets de gros bracelets en forme de serpents. Aux poignets, son épouse porte des bracelets qui semblent bien être composés de multiples rangs de perles. De même, les femmes figurant dans les planches suivantes. La Javanaise porte des bracelets aux mêmes endroits (p. 148).

3. Il a dit d'Amani : « Ses mains et ses pieds sont d'une petitesse et d'une distinction extrêmes » (p. 33). Il en avait dit autant de Soudja-Sari (p. 145).

4. « Ses jolis doigts que colore le plus vif incarnat » (*Rec. Sac.*, p. 143). Un article indispensable à la toilette des femmes asiatiques est « une espèce de couleur vermeille (le hinna des Arabes)... dont elles se teignent les ongles et les doigts, tant des mains que des pieds, ayant ceux-ci presque toujours découverts » (*op. cit.*, n. 57). Dans la pièce indienne il n'est rien dit de la paume. Mais Sonnerat le dit expressément (*op. cit.*, I, p. 52) : « Elles teignent aussi en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion des feuilles de mindi. » « Le *mindi* des Indiens, ajoute Sonini, est l'arbrisseau que les Arabes nomment *henne.* »

5. Ni Soudja-Sari, ni Amani, ni Sacountala, ni les compagnes de celle-ci ne portent de bagues aux mains. Il en souligne l'absence chez Amani : « ... car c'est aux pieds que les Indiennes portent leurs bagues » (p. 36). — Dans la planche 17 (*Hindu Pantheon*), Parvati en porte à tous les doigts (exemple de l'influence de l'image). Sonnerat (*op. cit.*, I, p. 51) confirme la chose : « Leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues. »

6. Dans les descriptions de Soudji-Sari et d'Amani, l'écrivain s'étend avec quelque complaisance sur cette solution de continuité (*Fortunio*, p. 147-148; *Bayad.*, p. 33 et 37-38).

7. Le pantalon d'Amani est retenu par une simple courroie de cuir.

8. « Un pantalon à bandes noires, sur un fond d'or fauve » (Soudja-Sari). « Un pantalon rayé d'or » (Amani, 2e feuilleton). Chez celle-ci, c'est l'écharpe entourant les hanches qui est d'étoffe bariolée.

9. Même détail indiqué dans le costume de la bayadère et de la Javanaise.

10. Rien de tel chez Amani ou Soudja-Sari. Les déesses Lakshmi et Parvati, notamment celle-ci (pl. 22, *Hindu Pantheon*), ont la cheville jusqu'au cou-de-pied couverte d'un « amas de bracelets ».

chettes[1], deux *pieds mignons* aux talons polis, aux doigts chargés de bagues[2] et *colorés en rose* par le henné[3], comme les joues d'une vierge qui rougit de pudeur. Une écharpe nuancée d'autant de couleurs que l'arc-en-ciel ou la queue du paon qui sert de monture à Saravasti (*sic*)[4], et dont les bouts passaient sous la ceinture d'or, jouait à plis caressants autour de ce corps onduleux et mince[5] comme une tige de palmier. Sur la poitrine ruisselait, *avec un frisson métallique*, une cascade de *colliers*, perles de toutes couleurs, chaînons bruissants, *boules dorées*[6], fleurs de lotus réunies en chapelet, tout ce que la coquetterie indienne peut inventer de splendide et de suave; des *marques mystérieuses* faites avec la *poudre de santal se dessinaient* vaguement à la base du cou[7] parmi cet éclat phosphorescent, et, pour que rien ne manquât à la localité du costume, la jeune fille exhalait autour d'elle un faible et délicieux *parfum d'ousira*[8]. Ni *Parvati, la femme de Mahadeva*, ni *Miskaresi*, ni

1. Amani n'avait que de « grands anneaux (qui) résonnent au-dessus de ses chevilles » (p. 35), Soudja-Sari qu'un « cercle d'or » (p. 148). Mais, dans *Fortunio*, il parle des « bibiaderi avec leurs petits pieds chargés de clochettes d'or » (p. 112). Le pantalon de Nyssia « se fermait au-dessus des chevilles par des cercles ornés de clochettes d'or et d'argent » (p. 374).

2. « Un pied mignon, tout étincelant de diamants et de perles, légèrement coloré de rose » (*Rec. Sac.*, n. 57). Amani n'a que des « bagues d'argent » (p. 36). Soudja-Sari « un anneau de brillants à chaque orteil » (p. 148).

3. Voir page précédente, n. 5.

4. *Saraswati* chevauche un paon dans la planche 45 de l'*Hindu Pantheon*. Exemple d'une image surannée rajeunie par son accolement à une image neuve dans un groupe binaire.

5. « Une grande écharpe d'étoffe bariolée, dont les bouts pendent par devant et ballonnent sur le ventre, complète ce costume » (*Bayad.*, p. 38). Pour Soudja-Sari, « un grand pagne de mousseline des Indes, avec un semis de petits bouquets d'or, négligemment roulé autour de son corps, estompait de sa blanche vapeur ce que ce costume aurait pu avoir de trop éclatant et de trop précis » (p. 148). Il dit de Nyssia : « Sa taille était entourée de la hanche jusqu'aux reins par une ceinture faite d'une étoffe étroite, bigarrée de zébrures et de ramages qui formaient des symétries et des dessins, suivant qu'ils se trouvaient rapprochés par l'arrangement des plis que les filles de l'Inde savent seules disposer » (p. 374).

6. « Des colliers de boules d'or et d'argent, découpées à jour, entouraient son cou... et descendaient sur sa poitrine avec un frisson métallique » (Nyssia, p. 373).

7. « N'a-t-il pas tracé sur ma poitrine ce signe sacré avec la précieuse poudre du santal? » (*Rec. Sac.*, p. 160). « Signes symboliques que les sectaires de Vichnou et ceux de Siva sont dans l'usage de tracer sur leur front avec de la poudre de santal mêlée d'ocre » (n. 152).

8. « Ce baume rafraîchissant d'ousîra » (*Rec. Sac.*, p. 49). « Racine d'une odeur extrêmement agréable » (n. 45). Après leur danse, les bayadères se retirent en laissant derrière elles « un doux parfum d'ambre et de santal »

Menaca n'égalaient en beauté la jeune Indienne[1]... Elle vint jusqu'au divan avec des ondulations[2] alanguies pleines d'une chaste volupté, appuyant un peu le *talon comme Sacountala sur le sable* du *sentier* fleuri[3], et, quand elle fut parvenue en face de Volmerange, elle s'agenouilla et se tint dans la même attitude de contemplation respectueuse que *Laksmi* admirant *Wishnou* couché dans sa feuille de *lotus* et *flottant sur l'infini*, à l'ombre de son *dais de serpents*[4]... Priyamvada se groupe aux pieds de son amant « avec la grâce d'une gazelle familière[5] »... et noue « ses bras autour du corps de Volme-

(*Bayad.*, p. 35). Raynal (*op. cit.*, II, p. 31) note les odeurs dont elles sont parfumées.

1. Parvatî, femme de Siva ou Mahadeva, figure dans plusieurs planches de l'*Hindu Pantheon* (2, 17, 18 notamment) sous la forme d'une belle femme. Confirmé par *l'Inde*, dans *l'Univers* (p. 191-192). Miskaresi et son amie Menacâ, mère de Sacountala, sont toutes deux des apsaras, donc belles par définition. Plus loin (p. 255), il dira que Priyamvada est « aussi belle que Sacountala ou Wasatensena (*sic*) ». Vasantasena est la courtisane amoureuse du drame indien, *le Chariot d'enfant* (voir *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, traduit de l'anglais de Wilson par Langlois, 2 vol., 1828), adapté à la scène française par deux amis de Gautier, Méry et Gérard de Nerval, et représenté à l'Odéon en 1850. Si l'écrivain a lu le drame du roi Soudraka, il ne lui a rien emprunté. Le nom de cette Musidora exotique l'aura frappé, car il la nomme déjà dans *Fortunio* (p. 157) et dans un de ses feuilletons (28 mai 1844). Il reparlera d'elle en 1871 (*Acrobates indiens*).

2. Il avait remarqué dans Amani « des ondulations de hanches extraordinaires » (p. 42). « Les deux almées (*sic*) s'avancèrent en se balançant sur leurs hanches » (*Fortunio*, p. 151).

3. « Je distingue à merveille, sur le sable fin dont est couvert le petit sentier, la trace récente de ses pas, de ce pied charmant qui s'y est moulé dans toute sa perfection » (*Rec. Sac.*, p. 52). A cela une note (39) qui informe à mots couverts le lecteur que c'est des attraits de la Vénus Callipyge, possédés par Sacountala, qu'il s'agit ici. « Remarquez, dit le savant éditeur, la perspicacité de Douchmanta, qui, à la seule inspection de l'empreinte d'un pied sur le sable, empreinte plus profondément marquée au talon qu'à la pointe, par l'effet du poids des charmes dont nous parlons, reconnut sur-le-champ quelle belle avait passé par là. » Dans Soudja-Sari, il mentionne « la largeur des hanches » et « les reins souples et cambrés » (p. 145 et 148).

4. « C'est du sein d'un lotus, crû du nombril de Vichnou durant le sommeil prolongé de ce dieu sur l'immensité des eaux, que Brahma prit naissance, et c'est cette fleur qui sert également de trône à Vichnou et à la belle Lakchmi, sa compagne, ainsi qu'on les voit groupés d'une manière voluptueuse sur les plus anciens monuments » (*Rec. Sac.*, n. 16). « Le dieu Vichnou, pendant son sommeil, est étendu sur ce serpent (Secha), qui lui sert de couche, et dont les têtes, en se dressant au-dessus de lui, forment une espèce de dais » (n. 92). La planche 7 (*Hindu Pantheon*) est la représentation exacte du contenu de ces deux notes (planche 8 de *l'Inde*, dans *l'Univers*).

5. Des gazelles familières viennent à l'ermitage de Sacountala (acte IV). Dans le second feuilleton des *Bayadères*, il constate que le mouvement des danseuses ressemble à « des tressaillements de gazelles effarées ».

range, comme une *jolie malica en fleur* qui s'élance au tronc d'un *amra*[1] ». La parole seconde le geste : « Là (dans l'Inde), sous un climat de feu, on respire des brises chargées d'*enivrants parfums;* les *fleurs géantes* ouvrent leurs *calices* comme des *urnes*[2]; le lotus s'étale langoureusement sur les *tirthas consacrés*[3]; dans les forêts et dans les prés croissent les *cinq fleurs* dont *Cama, le dieu de l'amour, arme les pointes de ses flèches : le tchampaca, l'amra, le kesara, le ketaca et le bilva,* qui toutes allument au *cœur* un feu différent, mais d'une *ardeur* égale[4]; *les chants plaintifs des cokilas*[5] et des *tchavatracas* (*sic*) se répondent *d'une rive à l'autre*[6]...; là, une femme aime au delà du trépas et sa flamme ne peut s'éteindre que dans les cendres du bûcher[7]... (Surprenant le couple enlacé, Dakcha se dit) : « Il paraît que Priyamvada et Volmerange veulent *s'unir selon le*

1. « Sacountala, vois comme cette jolie mâlicâ... a choisi pour son époux ce bel amra qu'elle entoure de ses rameaux en fleurs » (p. 14). « Ainsi que cette jolie mâlicâ est unie à ce bel amra, que ne puis-je de même être unie à un époux digne de moi? » (p. 15). Cf. *M^lle de Maupin*, p. 337.

2. « Du large calice des grandes fleurs indiennes, urnes et cassolettes naturelles, s'élevaient des senteurs sauvages et pénétrantes, des parfums âcres et violents, capables d'enivrer comme le vin ou l'opium » (*Fortunio*, p. 141). Ceci inspiré par : « Je me suis senti enveloppé tout d'un coup, comme par le baiser d'une bouche tiède, d'une atmosphère chaude et humide, saturée de parfums âcrement sauvages, de parfums aussi violents que des poisons, de je ne sais quelles senteurs de forêts vierges et de jungle, rappelant Java, Sumatra, Batavia, les îles de la Sonde et tous ces climats voluptueusement mortels » (*la Presse*, 12 mai 1837). Voir p. 12, n. 1, et p. 16, n. 5.

3. « *Somatirtha.* Les Tirthas... espèces de grands étangs » (*Rec. Sac.*, n. 8). « ... de l'eau puisée à nos tirthas consacrés » (n. 30).

4. « *Cama*, nom de l'amour indien » (n. 115). « Ses flèches composées de fleurs au nombre de cinq. » « C'est lui qui arme de cinq fleurs la pointe de ses traits... qui blessent par tous les sens le cœur, où ils portent le délire. » « Le *tchampaca*, le chaud *amra*, le desséchant *kesara*, le brûlant *ketaca*, et l'éclatant *bilva* qui verse dans les veines une ardeur dévorante » (n. 47).

5. « Serait-ce la voix touchante du *cokila?* » (p. 89). La beauté du « cokila est dans le charme de sa voix » (n. 85).

6. « Écoutez, voici le *tchacravâca* qui appelle sa compagne, signe que la nuit va répandre ses ombres » (p. 71). « Oiseaux aquatiques comparables à notre tourterelle pour leur affection mutuelle et condamnés, au dire des Indiens, à une séparation nocturne en expiation de quelque offense; au coucher du soleil on voit ces oiseaux errant tristement sur les bords opposés de quelque rivière, le mâle d'un côté, la femelle de l'autre, passer la nuit entière à gémir » (n. 64). Voir aussi p. 93 et n. 87.

7. Sans doute, il y eut des veuves qui firent avec ou par amour le sacrifice de leur vie à l'époux défunt, profitant d'un usage pour montrer leur attachement. Mais, dans la majorité des cas, c'est par coutume ou superstition que es veuves se livraient au *sati.* Voltaire le dit formellement, et il est dans le vrai (*Essai,* ch. CLVII).

mode Gandharva, un mode très respectable que *Manou admet parmi ses lois*[1]. »

(Par l'art magique de l'Indienne, le comte a découvert l'identité de celui qui lui a ravi son honneur et elle l'excite à la vengeance) : « Sois terrible comme *Durga* plongeant son trident au cœur du vice[2], féroce comme *Narshinga*, *l'homme-lion*, déchirant les entrailles d'*Hyranyacasipu*[3]. »

(Dans la pagode ruinée, Priyamvada rejoint les conspirateurs. Ici encore, l'écrivain se souvient de *Sacountala*.) « C'était une jeune fille aussi belle que Sacountala ou Wasatensena[4]; un *voile transparent* cachait à demi son riche costume, dont on voyait sous la gaze pétiller les broderies et les paillettes[5]. » (Pendant le combat décisif, Priyamvada, couchée dans le palanquin sanglé au dos d'un éléphant, s'est assoupie sur la poitrine de Volmerange, beaucoup plus grand qu'elle), « comme ces mignonnes statues de déesse que les

1. Le roi Douchmanta, se faisant passer pour un voyageur, s'est épris à première vue de Sacountala. Pour la faire céder à ses caresses, il lui dit : « Combien de jeunes filles d'ermites ont fait choix d'un époux selon le mode usité parmi les Gandharvas » (p. 65). « Les Gandharvas sont des génies des deux sexes. La manière dont ils sont censés s'unir entre eux a fait donner le nom de *gandharva*... à un mode de mariage contracté ici-bas d'une manière analogue, et qui fait partie des huit indiqués par Manou dans ses lois. Ce mode consiste simplement dans le consentement réciproque des deux parties contractantes » (n. 58).

2. Les planches 33, 34 et 35 (*Hindu Pantheon*) représentent Durga tuant de son trident Mahishasura ou le vice personnifié (en anglais : *vice personified*, facile à comprendre). Alors, on ne s'explique pas comment l'écrivain a commis l'inadvertance signalée dans la note 4 de la planche 18, puisque dans ces planches il est de toute évidence que la victime est un être humain sorti du buffle décapité. La confusion ne se comprend que si l'on suppose que Gautier s'est souvenu de la figure effrayante de Durga, dans la planche 27, indépendamment du sujet et de la légende de la planche 35, dans laquelle la déesse n'a pas l'air si rébarbatif.

3. « L'Homme-lion, en sanscrit Nara-sinha » (*Rec. Sac.*, n. 155). Mais l'action et la transcription indiquent une fois de plus *l'Hindu Pantheon* comme origine. En effet, la planche 50 représente Narsingha, homme à tête de lion, sortant d'une colonne fendue en deux et tenant en travers sur ses genoux le corps renversé d'Hyranyacasipu, dont le ventre ouvert et montrant les entrailles est déchiré par les mains griffues de Narsingha.

4. Voir n. 1, p. 32, et n. 1, p. 40.

5. Sacountala, élevée par un rustique anachorète, est vêtue d'une étoffe grossière. Près de se rendre à la cour, pour s'y faire reconnaître comme épouse par le roi, un prodige a lieu : « Tout à coup, aux branches d'un arbre, flotte un voile céleste du lin le plus fin. » Et les nymphes apportent, à travers le feuillage, des joyaux de toutes sortes. Les compagnes de Sacountala lui disent alors : « Te voilà parfaitement parée, il ne te manque plus que de jeter sur tes épaules ce voile mystérieux » (p. 86).

dieux tiennent dans leurs bras, comme Parvati sur le sein de Mahadeva, Lakshmi sur celui de Wishnou et Sarawasti (*sic*) contre le cœur de Brahma[1]. »

En résumé, Priyamvada, visage, corps et costume, est faite de Sacountala et de la bayadère Amani, avec des détails empruntés à la Javanaise de *Fortunio*[2] et aux illustrations de l'*Hindu Pantheon*, sans compter des réminiscences de *Cléopâtre* et de *Nyssia*. Et, de même que pour Dakcha et Volmerange, ce sont les notes, autant que le texte, de la pastorale indienne, qui ont renseigné l'auteur sur les minuties qu'il affectionnait[3].

Ce tableau des éléments divers, qui sont entrés dans la composition de l'Indienne, une fois dressé, quel parti l'écrivain a-t-il su en tirer? Le portrait est assez original et soigné pour mériter qu'on s'y arrête. Dans le groupe des femmes exotiques que Th. Gautier s'est plu à peindre, Priyamvada peut certes tenir sa place à côté de Cléopâtre et de Nyssia.

Le portrait physique de Priyamvada a été conçu et exécuté autrement que ceux de la Javanaise et de la bayadère. Toutes deux sont faites d'abord dans le nu, puis reprises habillées. Ici comme là, le peintre commence par la tête traitée avec minutie[4]. Le corps vient ensuite, mais cette fois avec son vêtement et sa parure. On remarque moins d'indications spécifiques et complaisantes sur les attraits sensuels de sa personne. Il omet, entre autres, l'effet de la brassière sur lequel il s'arrête chez la Javanaise et la danseuse et les

1. Ces trois groupes, avec les proportions indiquées, sont exactement représentés dans la planche 23 (*Hindu Pantheon*).

2. J'ignore la provenance de la Javanaise. S'il faut en croire l'écrivain, elle est la fille de son intuition. Il s'en vantera, l'année suivante, quand l'occasion se sera présentée pour lui de voir une Indienne authentique, Amani (*Bayad.*, p. 32). Pour le tempérament, le caractère et l'allure, Soudja-Sari nous paraît venir en droite ligne des femmes de Java, telles que les conçoit Balzac dans son voyage imaginaire. Ce n'est pas le seul emprunt que Gautier a fait au grand conteur. Le costume fut sans doute composé d'après des illustrations. Au physique, Soudja-Sari est une sœur de Rosette (*M*[lle] *de Maupin*, p. 74).

3. Il fit la même chose pour *le Pavillon sur l'eau*.

4. Même procédé pour Cléopâtre (p. 348). Nyssia n'est pas faite d'abord dans le nu, mais vêtue, et pour cause, puisque le point important de l'histoire est qu'elle se dévêtisse.

remarques concernant la vigueur du corps conférée à Soudja-Sari et observée dans Amani[1]. Il tait la raison qui fait que l'Indienne appuie le talon en marchant. Moins bizarre et sauvage[2], Priyamvada n'a pas les oreilles lacérées[3], les gencives et les dents teintes, les mains et les bras peints de zébrures. Si elle porte des signes symboliques au front et à a poitrine, ils sont diversement estompés. Enfin, l'écrivain insiste sur ce que les gestes, poses et mouvements de la jeune fille ont de virginal et de chaste.

Dans l'ensemble, le costume est le même pour les trois femmes. Mais les ornements de Priyamvada ne sont pas exclusivement dus à l'industrie humaine. Aux pierres et métaux précieux viennent s'ajouter les fleurs de la coquetterie rustique de Sacountala. Le « suave » s'unit au « splendide ». Ce portrait est brossé plus rapidement que les deux autres. Le pinceau s'attarde moins aux détails précieux.

Toutefois, il en est un qu'on ne peut passer sous silence, car il découvre l'art fin et consommé auquel l'œuvre de Th. Gautier doit des morceaux si achevés. Plus aryenne qu'asiatique, il est pourtant un ornement d'Amani dont Priyamvada a hérité, et c'est l'anneau nasal. Bien que l'artiste, épris de couleur locale, ait été prêt à accepter sans sourciller, chez la bayadère, ce bijou effrontément exotique, il concède que cela « contrarie un peu nos idées en matière d'élégance », et que, « au premier abord, cet ornement semble d'un goût barbare ». « Mais, ajoute-t-il, l'on s'y accoutume bien vite et l'on finit par y trouver une grâce dépravée et piquante. » Priyamvada n'était pas tenue de porter ce bijou. Plus d'un

1. On sait combien il la prise chez la femme.

2. La nature des images témoigne également de cette intention. Et, à cet égard, ce qu'il a omis est aussi instructif que ce qu'il a mis. Un coup d'œil jeté sur les passages indiqués ci-après convaincra que Priyamvada a été « désauvagée » : n. 1, p. 33 (peau d'Amani); n. 5, p. 34 (bouche de Soudja-Sari); p. 38 (pieds de Priyamvada); n. 1, p. 41 (gazelle). Le corps de la Javanaise et de la bayadère est apprécié en termes assez vifs, à la manière d'un amateur goûtant la pureté de race d'un bel animal. Dans la plupart des cas, et il est regrettable que ce ne soit pas dans tous, Gautier a l'image facile, ingénieuse et frappante. Il l'a aussi convenable, appropriée au lieu, au temps et aux circonstances. Elle a du tact et sait son monde. Cf. *Pavillon sur l'eau*, notre art., p. 163, n. 4.

3. Celles de Nyssia sont pourtant percées sur l'ourlet.

visage féminin de l'*Hindu Pantheon* n'en est pas orné. Il n'en est fait nulle mention dans *Sacountala*. Mais l'anneau nasal était une touche de couleur locale bien trop expressive et caractéristique pour ne pas être appliquée lorsqu'une si belle occasion se présentait! Toutefois la prudence s'imposait. Si l'auteur fut soutenu dans sa tentative par des souvenirs de lecture, l'un d'eux lui soufflait aussi des tempéraments[1]. En conséquence, pour estomper la vigueur du trait, il s'y prit d'une façon analogue à celle qui lui avait réussi dans le portrait d'Amani. « Au milieu de ces figures bistrées, écrivait-il, cet anneau écaillé de vives paillettes de lumière produit un bon effet; il éclaire la physionomie et tempère un peu l'éclat diamanté du regard, qui, sans cela, tournerait peut-être au farouche, en ressortant avec trop de vivacité d'une face uniformément sombre. » Dans Priyamvada, la singularité de l'anneau est également atténuée, mais d'une autre façon, car il ne joue pas tout à fait le même rôle. Cela tient à ce que les yeux de Priyamvada diffèrent de ceux d'Amani par « un éclat velouté », et que sa bouche n'est pas déparée par des « gencives teintes en bleu » et des « dents séparées par des traits noirs ». Les dents de Priyamvada sont blanches et éclatantes à l'égal des dents de Sacountala, et pareillement brillent entre des lèvres « vermeilles comme le fruit du jujubier ». En conséquence, « à travers le cercle de l'anneau d'or étoilé de diamants, scintillent des perles d'un orient parfait, serties dans un sourire vermeil[2], de sorte qu'ici la bizarrerie de l'ornement s'efface, l'éclat de celui-ci s'unissant au rayonnement de la bouche ». Et alors, « ces diamants et ces perles, confondant leurs éclairs, donnaient à ce teint un peu fauve la lumière dont il eût peut-être manqué sans cela ». Dans Amani, l'anneau atténue les yeux et seul éclaire le teint; dans Priyamvada,

1. « Les bayadères attachent même des bijoux à leurs narines, et des voyageurs attestent que cette parure, qui choque au premier coup d'œil, est d'un agrément qui plaît et relève tous les autres par le charme de la symétrie, et d'un effet inexplicable, mais sensible avec le temps » (Raynal, *Hist. phil. et pol.* La Haye, 1777, II, p. 31). Dans l'*Itinéraire*, Chateaubriand dit des femmes d'Athènes : « Comme j'avais vu des femmes avec des perles au nez, et que les Iroquois trouvaient cela très galant, et que j'étais tenté moi-même d'aimer cette mode, il ne faut pas disputer des goûts. »

2. Voir aussi p. 209-210 de *Partie carrée*.

il est atténué par l'éclat de la bouche et avec elle éclaire le teint.

Poursuivons la comparaison des trois femmes afin de préciser les différences. Soudja-Sari est petite, bien prise et rondelette, toute sensuelle. Amani est mignonne, svelte et élancée, et d'une grâce voluptueuse. Priyamvada lui ressemble, mais est moins sauvage et plus idéale. Chez les Indiennes, tête et visage sont nettement tracés; chez la Javanaise, ils restent assez vagues.

Pour Amani, pas ou peu de couleurs, mais des traits, des lignes, des formes et de l'éclat. Pas une pierre n'est désignée par son nom. La danseuse peut à la rigueur se réduire à une statuette chryséléphantine[1]. La nature vivante a naturellement fourni les reliefs et les retraits. C'est de la ronde bosse.

Soudja-Sari a des couleurs avec leurs contrastes et leurs nuances. Par contre, peu d'éclat, de reflets et de transparence. Le coloris est plutôt plat. Lignes et formes sont bien marquées.

Dans Priyamvada, la couleur est présente, le carmin surtout. Cela n'empêche pas que la ligne et la forme, avec l'éclat, dominent décidément. Malgré le soin de la documentation, le peintre se montre plus préoccupé de faire aimable et joli que vrai et pittoresque. L'éclat est moins abondant toutefois que dans Amani et la transparence fait totalement défaut. Cependant l'éclat reste, dans l'intention de l'auteur, l'effet visuel dominant que doit produire l'Indienne. Il la résume tout entière dans ces termes : « un foyer de lumière, un éclat éblouissant[2] ».

1. D'après les descriptions de la troupe faites dans les feuilles de l'époque, comparées avec celle de Gautier, il ressort que celui-ci a fait d'Amani un portrait dans le sens que nous indiquons. Le jaune de l'or et l'ivoire bruni suffiraient à traduire sa description.

2. Il n'est pas sans intérêt de comparer ces trois femmes exotiques avec deux autres datant de la même période et prises de l'antiquité orientale, Cléopâtre et Nyssia. Chose digne de remarque, à propos d'Amani, ni dans l'une ni dans l'autre, et bien que les deux reines, magnifiquement parées, soient peintes exposées à la lumière implacable du soleil d'Égypte et de Lydie, on n'est frappé par l'éclat. Dans le costume de Cléopâtre (1838), dominent les lignes et les formes, à l'exclusion des couleurs et de l'éclat. Dans celui de Nyssia (1844), un peu de couleur et quelque éclat viennent rehausser ce que la ligne et la forme peuvent avoir de trop sévère. Malgré tout le

Dans les trois portraits, la qualité de la substance, les effets de pression, le plus ou moins d'acuité des arêtes, tiennent une place telle qu'on doit l'attendre d'un artiste qui fut plus sculpteur que peintre et plus ciseleur que sculpteur.

Parmi les séductions de Priyamvada, il en est une qui lui est tout à fait particulière. C'est la pureté mélodieuse de sa voix ajoutée à la sonorité harmonieuse de la langue qu'elle parle, l'indoustani. On ne peut qu'être frappé par le nombre de mots indiens euphoniques employés, soit dans la description de la jeune fille, soit dans ce qui se rapporte à elle, soit enfin dans ses propos. De la totalité des vocables exotiques, semés tout le long de l'épisode, la moitié est écrite à son sujet ou prononcée par elle[1]. Encore que, du trio, le personnage féminin soit le plus longuement dessiné, cette abondance ne tient pas à cette partialité. C'est à dessein sur Priyamvada que l'effet des sons est concentré, c'est elle qui, en plus de la large touche de couleur locale introduite par sa troublante figure, fait retentir la note de « musique locale ». Aucune autre orientale n'est dotée du charme de la voix.

Il n'était guère besoin que l'écrivain soulignât son intention. Il le fait pourtant et en appuyant. Pour Volmerange, déshabitué d'entendre la langue de son enfance, « cet idiome indoustani plein de voyelles et doux comme de la musique » est « un murmure mélodieusement rythmé » sur les lèvres de sa cousine. Il dit et répète son nom caressant de Priyamvada et en mentionne la signification[2]. Dans le dialogue qui a lieu entre

charme dont l'écrivain les a douées, il a cru devoir leur conférer une certaine noblesse d'attitude et de pose, qualité obtenue par la sobriété des effets, seuls sensibles à l'œil.

1. Ce vocabulaire, noms propres et communs, comprend quatre-vingt-huit mots, dont plusieurs sont répétés. De ce nombre, vingt-deux, plus six répétitions, se rapportent à Priyamvada. Elle en prononce en outre vingt-cinq.

2. Non pas animé, comme on pourrait le supposer, du même mouvement qu'Octave de Saville murmurant « en façon de litanies d'amour » le nom de Prascovie Labinska (*Avatar*, p. 22), mais dans l'effort fait pour rassembler ses souvenirs d'enfance. C'est ainsi qu'il se rappelle les jouets (voir plus haut, p. 30, n. 2). Priyamvada signifie « dont les paroles sont remplies de tant de douceurs » (*Rec. Sac.*, p. 14), « mot, ajoute Chézy en note (19), qui serait parfaitement rendu par le μελέφθογγος des Grecs ». Et c'est, en effet, le mot grec que traduit ainsi le comte : « Celle dont le langage a la douceur du miel. » On comprendra qu'il ne s'agit pas ici du son de la voix de la compagne de Sacountala, mais des choses aimables qu'elle sait dire. Il n'est pas impos-

eux, elle parle d'une « voix musicale et caressante », « pleine de roucoulements mélodieux » et qui « se fond dans une intonation plus moelleuse encore ». Et cette voix égrène les syllabes mélodieuses et sonores des mots indiens. Ce sont d'abord ceux qui particularisent les détails du costume et de la parure, détails désignés par des termes généraux dans la description de la Javanaise et de la bayadère/La démarche, les poses, les gestes sont rendus au moyen de comparaisons tirées de la nature ou de la mythologie du pays. Son discours abonde en noms de plantes et d'oiseaux dans leurs formes locales. La plupart de ces mots s'expliquent d'eux-mêmes. D'autres ne se comprennent qu'éclairés par la source. Cette pénombre fait partie de l'exotisme[1].

Quant à la connaissance que l'écrivain avait des sons de l'idiome original, rappelons qu'il avait entendu chanter les membres de la troupe d'Amani et qu'il l'avait fait elle-même jaser[2].

Si les yeux et le regard constituent la grande séduction de Soudja-Sari (« œil plein de langueur », *Fort.*, p. 121) et de Nyssia, les poses et les mouvements celle d'Amani, la voix demeure le charme particulier de Priyamvada.

Un autre attrait, à rattacher au précédent, pour un amateur d'exotisme, c'est le bruit que fait l'Indienne en se déplaçant. Son entrée est annoncée par « un frisson de clochettes[3] ». Sur sa poitrine, ses colliers ruissellent « avec un frisson métallique » ; là, frémissent les « colliers d'or », « bruissent les chaînes », « s'entre-choquent les perles soulevées par sa res-

sible que l'agrément du discours chez le personnage ait suggéré à Gautier l'agrément de l'organe pour son héroïne. La mélodie du nom, pourtant, a pu suffire. C'est peut-être à l'instar de l'Indienne que la Lithuanienne possède « une voix céleste qui fait de chaque idiome une musique ineffable » (*Avatar*, p. 20).

1. Elle n'est pas attribuable à la hâte ou à la négligence; elle est voulue. Elle est aussi présente dans des œuvres composées avec loisir et recueillement. Elle a un double but, croyons-nous. Elle sert, d'une part, à introduire le prestige de l'inconnu et du mystère goûté des délicats, et, d'autre part, à intriguer le bourgeois ou à étonner le populaire. Gautier a fait de même dans *le Pavillon sur l'eau* (voir notre article).

2. Il note « son grasseyant murmure, tout alangui de terminaisons en *a* et de voyelles enfantines » (*Bayad.*, p. 44).

3. « Les bibiaderi avec leurs petits pieds chargés de clochettes d'or » (*Fortunio*, p. 112). » Derrière la porte, on entendait babiller les clochettes au pied des danseuses » (*Bayad.*, p. 30; aussi p. 42).

piration saccadée ». « En marchant, les anneaux de ses bras et de ses jambes » teintent et sonnent.

Bref, l'Hindoue, plus que toute autre, réunit au physique tout ce qui entre dans la composition de la beauté[1].

A la différence de ses deux prototypes, Priyamvada ne fait pas l'objet d'un portrait tout extérieur. Elle joue un rôle. Si bref et simple qu'il soit, ce rôle suppose un caractère. Si Dakcha nous initie à l'Inde mystérieuse, sa pupille nous révèle l'Inde poétique[2]. La part qui lui est assignée dans le roman est toute de charme et de séduction. Il lui faut captiver un jeune et beau parent, à moitié Européen, l'attirer dans la péninsule et lui faire prendre conscience d'une mission divine par une union à la fois physique et mystique. C'est uniquement dans ce but que la jeune femme est conçue. Elle est là pour plaire et toucher. Dans sa jeune poitrine bat un cœur naïf, pur et vierge comme le corps charmant qu'il anime, se livrant avec lui, en toute bonne foi, à l'homme aimé par devoir et ensuite par inclination. Priyamvada est l'Inde ancienne et illustre, demeurée jeune et exempte de souillure, à l'instar de sa nature luxuriante que n'a pas épuisée ni dévastée l'exploitation européenne. Son amour compatissant et ardent[3], sa fidélité servile et son dévouement à celui qu'elle confond si candidement avec la cause qu'elle sert, sa résignation, sa douceur, n'est-ce pas là tout Sacountala, amante et épouse de Douchmanta?

Après la revue de tous ces emprunts, une question se pose : dans cet unique épisode indien, n'y a-t-il rien d'autre? Oui, certes, il y a autre chose, mais cet autre élément, par l'intérêt sinon par l'authenticité, est loin d'égaler ce qui a été présenté. Ce qui reste est composé de matières soit à demi indiennes, soit vaguement orientales. Enfin, il y a des éléments absolument imaginaires ou même insipides[4].

1. *Mlle de Maupin*, p. 147.

2. *Partie carrée*, p. 189 : « La poésie mystérieuse de l'Inde semblait personnifiée, etc. »

3. Non plus que Sacountala, Priyamvada n'a pas honte de faire des avances par le geste ou la parole. « Une déclaration d'amour de la part d'une femme est dans les mœurs de l'Orient » (Hip. Fauche, *Œuvres de Kalidasa*, II, p. 116).

4. Telles sont les exagérations déjà signalées.

Au nombre des matières à demi indiennes, il faut compter l'expérience d'hydromancie grâce à laquelle Priyamvada découvre l'identité d'un coupable. Volmerange a épousé une jeune fille qu'il aimait passionnément, sans savoir qu'elle avait été séduite auparavant. Ayant appris l'affront quand il était trop tard, il s'est vengé de celle qui avait abusé de son amour et de sa confiance, mais n'a pu châtier le séducteur, ne sachant qui il était. C'est lui que l'Indienne va désigner par sa magie. A cet effet, elle se sert d'un bassin rempli d'eau. Cela classe l'expérience dans la partie de l'hydromancie appelée « lécanomancie » ou divination par un vase plein de liquide où l'on voit apparaître des images.

Écoutez-moi, dit Priyamvada pensive; vous autres Européens, qui vous fiez à vos sciences factices inventées d'hier[1], vous ne vivez plus dans le commerce de la nature, vous avez brisé les liens qui rattachent l'homme aux puissances occultes de la création[2]. L'Inde est le pays des traditions et des mystères, et l'on y sait encore plus d'un vieux secret autrefois communiqué par les dieux qui confondrait d'étonnement vos sages incrédules. Priyamvada n'est qu'une simple jeune fille que les orgueilleuses ladies traiteraient comme une sauvage bonne à égayer une soirée; mais j'ai entendu plus d'une fois les brahmes, assis sur une peau de gazelle entre les quatre réchauds mystiques, parler de ce qui se pouvait et de ce qui ne se pouvait pas. Eh bien, je vais vous faire découvrir le coupable, fût-il caché à l'autre bout de la terre.

1. On connaît la méfiance de l'écrivain à l'égard des sciences exactes, son mépris pour la civilisation occidentale basée sur leurs applications et sa pitié pour la matière forcée de se plier à leurs exigences.

2. M^me de Staël a résumé les *lumières* et les *vues* qu'on avait de son temps sur ce sujet, au moment du rationalisme déclinant : « Il y a eu peut-être dans l'antiquité des rapports plus intimes entre l'homme et la nature qu'il n'en existe de nos jours. Les mystères d'Éleusis, le culte des Égyptiens, le système des émanations, chez les Indiens, l'adoration des éléments et du soleil, chez les Persans, l'harmonie des nombres, qui fonda la doctrine de Pythagore, sont des traces d'un attrait singulier qui réunissait l'homme avec l'univers. » « Schubert croit qu'il a existé des époques où l'homme avait un sentiment si vif et si délicat des phénomènes existants, qu'il devinait, par ses propres impressions, les secrets les plus cachés de la nature. Ces facultés primitives se sont émoussées, et c'est souvent l'irritabilité maladive des nerfs qui, en affaiblissant la puissance du raisonnement, rend à l'homme l'instinct qu'il devait jadis à la plénitude même de ses forces » (*De l'Allemagne*, XI, p. 309 et p. 509).

Après avoir rempli un vase du Japon avec de l'eau puisée dans une buire... fermée avec soin :

Ceci, dit la jeune Indienne, est l'eau mystérieuse qui est descendue du ciel sur la montagne Chimavontam, et coule du mufle de la vache sacrée conduite dans ses détours par le vieux Bagireta; c'est l'eau sainte du fleuve qu'on appelait autrefois Chlialoros (*sic*), et que maintenant on nomme le Gange. Je l'ai recueillie en me penchant de l'escalier de marbre de la pagode de Bénarès et avec les formalités voulues; elle a donc toutes ses vertus divines, et le succès de notre expérience est infaillible[1].

Les cosmogonies ne s'accordent nullement sur l'origine du Gange, et chaque mythe a ses variantes. Nous n'avons pu trouver la source directe de ce passage, mais voici le mythe auquel il est fait ici allusion :

Un grand rocher qu'il [le Bhaghirati, bras d'une des sources du Gange] entoure offre une ressemblance grossière avec le corps et la bouche d'une vache. L'imagination, ayant attaché l'idée de l'objet qu'elle croyait voir à un creux qui se trouve à une extrémité de ce rocher, l'a nommé *gaou-mokhi*, la bouche de la vache, qui, selon la croyance populaire, vomit l'eau du fleuve sacré... Suivant la mythologie des Hindous, Ganga est fille d'Himavati [le *Chimavontam* du texte], la grande montagne... La dénomination de Ganga vient de ce que le fleuve traverse la terre (Gang); celle de Bhaghirati, de ce que le roi Bhaghirata, Hindou très pieux, pratiquait ses dévotions sur un rocher au milieu des eaux à Gangautri[2].

Priyamvada, il faut en convenir, est instruite dans le *folklore* de son pays et même un peu pédante[3]. Poursuivons l'expérience :

Maintenant, dit-elle à Volmerange, penchez votre visage sur cette

1. L'hydromancie ou pégomancie utilise les eaux courantes, fontaines ou fleuves; à certaines de celles-ci on donnait des propriétés quasi magiques. Pour tout ce qui concerne la divination par l'eau, voir *la Grande Encyclopédie*. Tout le monde sait que le Gange est le fleuve sacré de l'Inde et que ses eaux lavent de toute souillure. Ganga, le Gange personnifié, est la déesse de la pureté. Une eau provenant de ce fleuve est donc tout indiquée.
2. Eyriès, *Voyage pittoresque en Asie et en Afrique*, p. 244.
3. Nous ignorons la provenance de ce *Chlialoros*. Une édition belge du roman portant la date de 1849 et le titre des *Deux Étoiles* donne *Chliaros*, qui signifie « tiède » (?). Cette édition, que nous avons en notre possession, n'est

coupe et plongez votre regard dans l'eau qu'elle contient avec toute la fixité dont vous serez capable, pendant que je vais prononcer les paroles magiques et faire appel aux puissances mystérieuses[1].

Pendant qu'elle récite à demi-voix, dans une langue inconnue à Volmerange, des formules d'incantation, celui-ci « vit se répandre tout à coup dans la limpidité de l'eau un nuage laiteux, comme si une fumée montait du fond ». — « C'est l'Esprit qui trouble l'eau », dit Priyamvada[2].

Trois cercles colorés se forment successivement, « un pour Brahma, un pour Wishnou, un pour Shiva », puis au centre « Volmerange vit apparaître, dans les profondeurs d'un immense lointain, un point qui s'approchait avec rapidité, se dessinant de plus en plus nettement... La figure évoquée prenait plus de précision, ébauchée sous l'eau par un pinceau mystérieux; un éclair traversa la coupe et Volmerange reconnut, à n'en pouvoir douter, la tête pâle et fine de Xavier ou Dolfos, un des membres de la junte[3] ».

Si l'on avait affaire à un autre sujet et à un autre écrivain, il serait peut-être oiseux de s'étendre aussi longuement sur une puérile expérience de magie. Mais il s'agit de Th. Gautier et d'une scène hindoue, d'un milieu où les sciences occultes sont on ne peut plus à leur place et d'un esprit qui les prit toujours fort au sérieux. La magie jouera de nouveau son rôle dans *Avatar*, et sous une forme, il faut s'en louer, plus foncièrement, sinon plus exactement hindoue[4].

pas mentionnée par Lovenjoul. Celui-ci déclare (*Histoire des Œuvres de Th. Gautier*, I, n° 399) que le roman parut en librairie en 1851 (daté 1852) et que c'est alors qu'il porta le titre de *Partie carrée*. On verra que Priyamvada sait aussi qu'Adam fut enterré dans l'île de Serendib (nom arabe de Ceylan) (p. 207).

1. L'eau prophétique dont le vase est rempli, selon Psellus (*op. cit.*), ne diffère point par essence des autres eaux analogues, mais les cérémonies et les incantations que l'on accomplit au-dessus du vase qui la renferme la rendent susceptible de recevoir le souffle prophétique.

2. Cette force divine, continue Psellus, sort du sein de la terre et n'est qu'une action partielle... que complète une évocation.

3. La divination par l'eau, ajoute l'ouvrage cité, est assez intéressante par les théories théogoniques auxquelles elle se rattache. L'eau est envisagée comme le principe générateur, par suite comme le principe de l'intelligence et le véhicule de la révélation. Ces conceptions se retrouvent chez presque toutes les populations. Elles ont été celles des Chaldéens, des Égyptiens et des Indiens.

4. L'échange et la substitution des personnalités d'Olaf, d'Octave et du doc-

A demi hindoues ou vaguement orientales sont encore les punitions infligées aux épouses adultères. Ayant appris du comte qu'il avait jeté dans la Tamise sa jeune femme coupable, Priyamvada estime que c'est un châtiment bien doux :

Dans mon pays, dit-elle, le pied de l'éléphant se fût posé sur cette poitrine menteuse et y eût lentement écrasé le cœur de la perfide, ou bien le tigre eût déchiré comme un voile de gaze ce corps souillé d'un autre amour, à moins que le maître n'eût préféré enfermer la criminelle dans un sac avec un nid de cobras-capellos.

Nous n'avons rien trouvé de pareil dans les coutumes du pays. Ce sont des utilisations de connaissances orientales sans doute exactes dans leur emploi original, mais bien faussées dans leur application seconde. Cela sent fort son « érudition succursale[1] ».

L'Inde sans éléphants ne serait pas l'Inde. Aussi ces intéressants animaux jouent-ils un bout de rôle dans cette histoire. Gautier partageait la haute admiration de son ami Méry pour le pachyderme dont l'intelligence fait l'objet de récits surprenants. Nos trois personnages s'éloignent du temple de Siva à dos d'éléphant. Leur monture rejoint une troupe de ses congénères.

De temps à autre, il tendait sa trompe et brisait une liane ou une branche qui eût gêné le passage, ou bien, si le chemin était trop étroit, il appuyait sa forte épaule contre le tronc d'arbre qui l'obstruait et frayait la route[2]; d'autres fois, il couchait sous ses pieds les bambous, qui cassaient avec un bruit sec ou ployaient comme l'herbe[3]... Rangés en cercle, cinquante éléphants... se tenaient

teur fantastique tiennent à la transmigration des âmes, si le moyen employé ressort du mesmérisme et si les lueurs bleuâtres, apparences des âmes, peuvent avoir été suggérées par la féerie des *Mille et une Nuits* (*Art dr. Fr.*, II, p. 336).

1. « Morsures de tigre, enlacements de boa, pieds d'éléphant posés sur une poitrine qui craque et s'aplatit » (*M^lle de Maupin*, p. 199). « Il a fait enfermer sa sultane favorite (pour adultère) dans un sac de cuir avec deux chats » (*la Mille et deuxième Nuit*, p. 336).

2. Ici, l'écrivain utilise des souvenirs de « Béhémot » dans sa pièce *Qui sera roi?* (datée de 1838, *Poésies complètes*, I, p. 321) : « Quand devant moi je trouve un arbre je le casse. »

3. « A travers les bambous, je folâtre et je passe
Comme un faon dans les blés » (*Id.*).

immobiles, graves et pensifs comme Ganesa, le dieu de la sagesse[1].

Les éléphants... s'élancèrent dans tous les sens... foulant aux pieds les ennemis qu'ils rencontraient[2]... les balles pétillaient sur *leur* cuir, comme les grains de grêle[3].

Sauf l'allusion à Ganesa, ces éléphants et leurs harnais sont assez quelconques; ils sont conduits par des cornacs, portent un palanquin ou une tour sur le dos et ont « leurs défenses armées de cercles de fer pour ne pas se rompre dans les chocs ». C'est le Béhémot de 1838.

Il y a encore à regretter quelques taches ici et là qui déparent un tableau en maint endroit si réussi. Outre le pédantisme tout à fait incongru de Priyamvada, Dakcha parle parfois un langage qui sied peu à un brahme et à un ascète. Ne dit-il pas que « né riche, il a vécu comme le plus pauvre paria » et qu'il a « si durement traité son misérable corps qu'il ressemble à ces momies desséchées depuis quarante siècles dans les syringes de l'Égypte »? Jamais de telles comparaisons ne se présenteraient à l'esprit d'un mouni. Il y a une incommensurable différence entre le paria dont l'infamie fait horreur à un brahme et le membre de cette caste dont le dénûment et la nudité inspirent à tout Indien le plus profond respect. Et que vient faire ici la momie et toute son antiquité? Toutes deux sont bien disparates. Un fanatique tel que Dakcha se soucie aussi peu des momies de l'Égypte que de celles du Pérou, son ambition terrestre étant que son corps à lui soit brûlé en cérémonie au bord du Gange et que la cendre en soit répandue sur les eaux sacrées du fleuve.

Ces comparaisons invraisemblables sont rachetées par d'autres tout à fait appropriées et à leur place. Nous avons eu l'occasion de constater que Th. Gautier a l'image facile, gracieuse, vigoureuse et frappante, et aussi convenable au pays,

1. Gautier connut cette divinité par Méry. Voir ce qu'il dit des éléphants dans son feuilleton du 15 décembre 1845 (*Art. dr. Fr.*, IV). Le beau frontispice de l'*Hindu Pantheon* représente le dieu de la prudence et du jugement sous la forme d'un homme trapu à tête d'éléphant.

2. « Comme un mortier sanglant, je vais gâchant les corps » (*Béhémot*).

3. « Les flèches font sur moi le pétillement grêle
Que par un jour d'hiver font les grains de la grêle
Sur les tuiles d'un toit » (*Id.*).

au temps et aux circonstances[1]. De là notre sévérité. Aux comparaisons et images mentionnées plus haut[2], ajoutons le « corps onduleux et mince » de Priyamvada comparé à « une tige de palmier », arbre dont il a dit : « ce tronc écaillé, mince comme s'il était serré dans un corset, rappelle si bien la taille d'une jeune fille ; son port est si majestueux, si élégant[3] » !

La conclusion qui s'impose, c'est que le pittoresque épisode hindou de ce gros roman est fait presque en entier d'emprunts et d'utilisations. Les emprunts, très nombreux, proviennent en majeure partie d'une œuvre d'imagination, poétique et gracieuse, traduite mot à mot pour ainsi dire, en tout cas dans l'intention évidente de faire passer en français les beautés de l'original et les traits propres à l'imagination hindoue. Parfois, le traducteur a même un peu forcé la note. Sa grâce légèrement mièvre transparaît dans le style du romancier et, en certains endroits, de façon peu littérale. Son érudition, qui s'épanche dans de copieuses notes, a été mise à contribution autant que la traduction même de la pastorale. L'image a renforcé les textes dans les illustrations de l'*Hindu Pantheon*[4].

Comme il fallait s'y attendre, les utilisations sont tirées pour la plupart de *Fortunio* et du premier article sur les *Bayadères*. Soudja-Sari et Amani prêtent leur costume à Priyamvada. La chose lue et la chose vue se mêlent donc intimement dans « le monde visible » de Gautier, comme dans les écrits d'exotisme américain de Chateaubriand[5]. A un moindre degré, mais ici encore comme l'auteur d'*Atala*, Gautier ne fait pas fi d'un texte pour point de départ. Il arrive

1. Voir notre article sur *le Pavillon sur l'eau*, p. 163-165.

2. Noter encore celles des bras d'Amani dansant (*Bayad.*, p. 43), et de la danseuse espagnole (*Voyage en Espagne*, p. 286).

3. *Voyage en Espagne*, p. 344. Pour saisir toute la valeur de la comparaison, il est même indispensable de la compléter par ce qui suit : « J'ai toujours beaucoup aimé les palmiers et n'ai jamais pu en voir un sans me sentir transporté dans un monde poétique et patriarcal, au milieu des féeries de l'Orient et des magnificences de la Bible » (*Ibid.*, p. 324). Cf. Bernardin de Saint-Pierre, proportions du palmier et de l'homme et ressemblance de la colonne ionienne à une jeune fille (*Harmonies*, p. 67 a).

4. Gautier se souviendra encore de ces illustrations dans un passage du *Voyage en Italie*, p. 111.

5. G. Chinard, *l'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, p. 243. Voir aussi cet ouvrage pour l'observation suivante.

parfois que c'est moins l'idée que l'expression qui reparaît. Gautier a tout un jeu de moules ou de matrices dans lesquels il coule et recoule ses descriptions, en particulier ses images. Fréquemment cela va jusqu'au cliché, personnel sans doute, mais cliché cependant.

Chaque fois qu'il nous a paru nécessaire, nous avons fait des rapprochements pour présenter les phases ou les étapes d'une image ou d'une idée. En quelques cas, ces rapprochements s'éclairent l'un l'autre. Ce n'est pas trop de dire qu'on ne peut guère comprendre la valeur de certaines images ou comparaisons sans savoir l'idée que l'auteur y attache dans d'autres passages où paraissent des éléments indispensables ou insoupçonnés. Nous résumons, tout cela ayant été noté en son lieu.

*
* *

Cette longue revue des emprunts et utilisations une fois faite, n'est-il pas permis de se demander pourquoi un écrivain dont la plume courait avec tant d'aisance et de sûreté a pris un tel soin de se documenter pour un ouvrage du genre de *Partie carrée?* S'il tenait à introduire l'Inde, il semble que le bagage de connaissances générales qu'il possédait sur ce pays eût été suffisant pour satisfaire les plus exigeants des abonnés. Ce qu'en contenait *Fortunio*, les articles sur les *Bayadères* et quelques feuilletons dramatiques, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait? Évidemment, Th. Gautier ne le crut pas. Fut-ce par amour-propre, par égard pour sa dignité d'homme de lettres et d'homme de style, ou bien pour rendre attrayante et profitable une besogne foncièrement ingrate? Il est malaisé d'opter pour l'une de ces raisons aux dépens des autres. Ces divers motifs entrèrent sans doute dans sa détermination.

Ce dont nous pouvons être certain, c'est que ce ne fut pas pour faciliter sa tâche et bourrer de matière sa copie. Il agit cette fois comme il l'avait fait deux ans auparavant pour le *Pavillon sur l'eau.* S'il faut trouver une excuse à ce que quelques-uns pourront appeler des larcins, on l'aura dans le souci qu'il avait de faire exact. « Je ne suis pas un blagueur littéraire », écrivait-il à Henry Berthoud en lui demandant des

ouvrages d'information sur la Chine. Il ne voulut pas l'être davantage à l'égard de l'Inde. Dans le roman, comme dans le conte, Gautier a si bien fondu ses emprunts de toute sorte, les a si heureusement amalgamés à son plan général, qu'il n'est pas aisé de discerner la diversité de leurs origines. Nous en savons quelque chose.

Les plus grands maîtres ne se sont pas fait faute de prendre leur bien où ils le trouvaient. Gautier ne fait pas exception. En lui, l'amateur de pittoresque recherchait la couleur locale et le descripteur une matière réelle et vraie dont l'artiste saurait discerner la beauté. Notre tâche a été de trouver la glaise à laquelle le poète a insufflé la vie.

Henri DAVID.

NOTES ET DOCUMENTS

AN EARLY INFLUENCE ON THE POETRY OF GRAY

I

Two of Gray's early letters to his friend Warton present the rather unfamiliar name of Gresset, a French poet. In a letter dated June, 5, 1748, Gray writes as follows : « My own readings have been cruelly interrupted. What I have been highly pleased with is the new comedy from Paris by Gresset — « Le Méchant » — one of the very best dramas I ever met with. If you have it not, buy his works altogether in two little volumes. They are collected by the Dutch booksellers, and consequently there is some trash; but then there are the Vert-vert, the epistle to P. Bougeant, the Chartreuse, that to his sister, an ode on his country, and another on Mediocrity[1]. » On Aug. 19, Gray again mentions Gresset : « I am glad you have had any pleasure in Gresset : he seems to me a truly elegant and charming writer... There are two noble verses, which as they are in the middle of an Ode to the King, may perhaps have escaped you.

« Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sçait parler des rois. »

which is very true, and should have been a hint to himself not to write odes to the king at all[2]. »

Jean-Baptiste Gresset, the subject of Gray's admiration, was born at Amiens in 1709, became a protegé of the Jesuits, and remained all his life a graceful poetaster and student. Like Gray, who never strayed far from the academic towers of Cambridge, Gresset seems to have clung to the Jesuit fathers. Once, indeed, he was disowned by them, on account of a frivolous and impudent poem

1. *Letters of Thomas Gray*, ed. Tovey, I, 176-178.
2. *Ibid.*, p. 190-191.

which he wrote, called *Vert-vert*. But Gresset seemed lost outside the confines of the Jesuit walls. We are amazed to find him suing to return. The diffident, cloisterlike quality of Gray's temperament finds an echo in those actions, — finds in this man, for whom seclusion exerted so enduring a charm, a kindred spirit.

It was just this note of retirement, of quiet melancholy, in the verses of Gresset that no doubt appealed to Gray. While it is true that a refined sense of melancholy was the urge of the century, both Gresset and Gray evince a predilection altogether instinctive and unassumed in this regard. It is what constitutes their essential rapport as poets[1].

In the interesting letter of June 5th already mentioned, Gray indicates how unprofitable he finds the « Bontés et Politesses » of urbane society. He quotes from Gresset's *La Chartreuse* the lines,

« Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté »,

in order to support his contention that reflexion offers a necessary escape from worldly activities. Was it not most natural that Gray also should try his hand at a poem of like tenor when he found himself at the Grande Chartreuse in 1741 ? As a matter of fact, he did write such a poem, the admirable *Alcaic Ode*, entered on the leaves of the album there, in Latin. The following is a translation of one stanza[2],

« At least, O Father, ere the close of life,
Vouchsafe, I pray thee, some sequestered glen,
And there seclude me, rescued from the strife
Of vulgar tumults and the cares of men. »

One can easily see how close in spirit this poem is to the *Elegy*, written nine years later. But the *Alcaic Ode* itself derives most clearly, it seems to me, from *La Chartreuse* of Gresset. In that poem, Gresset retires to an « ivory tower » of his own, where he meditates, and is visited by the spirits of great literary men in tableau, somewhat like the procession of poets in Gray's ode, *The Progress of Poesy*, for which, perhaps, it may have served as a model. « What cavern even », says Gresset, « is unpleasing,

« Lorsqu'on y vit sans spectateur

1. Gresset is not discussed in Amy L. Reed, *The Background of Gray's Elegy*, 1924.
2. Trans. by R. E. E. Warburton, *Notes and Queries*, 6th. series, VII, 445.

Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire. »

Further on, he asks the reader to judge if this solitude is not the most desirable happiness possible.

« Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude? »

Thus, Gresset's poem constitutes a kind of prototype for the ideas of melancholy and solitude so eminent in the great *Elegy* itself. How intimately connected the two poets are in their temperament, in their pensive bent toward solitude and melancholy, can be seen by considering the following passages, placed in juxtaposition.

Elegy, 181-184 :

Far from the madding crowd's ignoble [strife,
Their sober wishes never learned to [stray;
Along the cool sequestered vale of life
They kept the noiseless tenor of their [way.

La Chartreuse, 475-479 :

Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu...

Sur l'Amour de la Patrie, 1-4 :

Dans cet asile solitaire,
Suis-mois, viens charmer ma lan- [gueur,
Muse, unique depositaire
Des ennuis secrets de mon cœur.

It is the monotone of the thought, the somberness of the phrases, which should be noted in these excerpts, rather than any literal analogy. But the thought of the two poets continues to run in the same channels :

Elegy, 125-126 :

Here rests his bead upon the lap of [Earth
A Youth, to Fortune and to Fame [unknown.

Sur la Mediocrité, 73-75 :

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les [grands noms.

Both poets agree that only in a contemplation of truth can one

find perennial contentment, from which derives that voluptuous hesitancy of mind and spirit known to mortals as Melancholy.

Elegy, 127-128 :

Fair Science frowned not on his hum-
[ble birth
And Melancholy marked him for her
[own.

Ibid., 129-130 :

Large was his bounty, and his soul
[sincere,
Heaven did a recompence as largely
[send...

Sur la Mediocrité, 70-72 :

Par sa douce melancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses
[plaisirs.

Half intelluctual, half cynical, both poets stand to one side and view the transitoriness of life :

On the Spring, 32-40 :

Such is the race of Man!
And they that creep, and they that fly
Shall end where they began.
Alike the Busy and the Gay
But flutter thro life's little day,
In fortune's varying colours drest.

La Chartreuse, 466-471 :

Des mortels j'ai vu les chimeres,
Sur leurs fortunes mensongeres
J'ai vu régner la folle erreur :
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque du bonheur.

But there are closer analogies between the two poets. One of Gresset's best known poems, *Vert-vert,* concerns an unfortunate parrot whose journey from one convent to the other so widens his vocabulary that he falls into instant disrepute on his arrival.

« Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs »,

sings Gresset playfully at the beginning. As a companion piece to this, we have the delightful persiflage of Gray's *Ode on the Death of a Favourite Cat*, whose highly developed esthetic sense proved only too fatal. It is seldom that we find an animal thus raised to the unwonted dignity of a requiem, or celebrated in verse with just the same delicate raillery[1]. Yet this treatment, so reminiscent in many respects of Gresset's poem on the parrot, was not without its subsequent evolution. In a sense, the mordant poems of Blake on the

1. Goldsmith's *Ode on the Death of a Mad Dog* is later.

tiger and the lamb represent a consummation of this vein : only the raillery has somehow changed to an ominous naïveté, and the subject itself becomes a symbol fraught with profound spiritual meaning. Two centuries are epitomized in each.

II

There are several considerations of analogy more specific in their character, which assume an added significance in the light of what has already been presented. *The Ode on the Death of a Favourite Cat* was written by Gray in a stanza form, the rhyme scheme (*a a b c c b*) of which is that of Gresset's ode *Sur la Mediocrité*. Gray has only varied the length of his lines. Gray's antiquarian interests were doubtless sufficient to explain his familiarity with so common a rhyme scheme in early English. But Gresset's use of the form may have been more immediately instrumental in causing Gray to appropriate it. Indeed, it is not unlikely that Gray learned a number of metrical tricks from Gresset, who evinces a metrical ingenuity and independence rather remarkable for a French poet of the eighteenth century. In this respect, Gresset's *Épître à ma Sœur*, which was an undoubted favourite with Gray, exhibits an altogether admirable gradation of the individual line, and a nuance in rhythm unique for an age and a nation obsessed with the couplet. These again are qualities for which Gray himself was eminent amidst the couplet's all-pervading monotony.

Even the famous *Eton College Ode* follows a rhyme scheme used by Gresset in many of his poems. The plan is thus : *a b a b c c d e e d*. Gresset's *Au roi*, *Sur l'Amour de la Patrie*, *Sur l'Ingratitude* are all written in this stanza form, — poems which Gray must have known well, and one of which he actually mentions as a favourite. Again, Gray has only varied the length of several of the lines, otherwise reproducing the stanza exactly as we have it in Gresset. Even the fact that this rhyme order met favour among the troubadours of Richard the Lion Hearted's court in random pieces — verse forms introduced from the blithe court which they had left over the gray channel in France — would not reduce these similarities between the two poets to mere coincidences. The antiquarian in Gray might have rendered him susceptible to the troubadours' fugitive graces; it is the immediate practice of the favourite Gresset, however, so authentically of the eighteenth century, so ready at hand, which would be more likely to influence him in matters of verse presentation. The whole spirit of his poetry, vibrant and in consonance with every accent of the century, enforces that conclusion.

When such patent similarities as these are considered in juxtaposition, one is not so ready to affirm that the *Elegy* reflects a purely English literary background. Taken singly, the similarities might seem to be fortuitous enough; together, they indicate a definitive influence, a period during which Gray imbibed what was original and salutary in an admitted favourite.

There is still another characteristic of Gray's poetic style which appears to owe something to Gresset, — the pointed, epigrammatic line epitomizing the preceding stanzas, with which so many of the odes conclude. In his ode *On the Spring*, for instance, we have this :

« Thy sun is set, thy spring is gone —
We frolick, while 'tis May. »

The ending of the *Eton College Ode* is proverbial :

« No more; where ignorance is bliss,
'Tis folly to be wise. »

Or consider these two lines from *The Progress of Poesy* and the *Elegy* :

« Beneath the Good how far — but far above the Great.
The bosom of his Father and his God. »

Now, a perusal of Gresset's poems affords several examples of just the same stylistic device. It is more distinctive than the ordinary « strong ending », for which any author might strive, — more compact, more rhetorically succinct; and not every poem by Gray and Gresset, effective enough at the end, involves its use. But the concluding lines of *La Chartreuse* illustrate the method :

« Jusqu'à ce moment où le Parque
Emporte dans le même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs. »

La Mediocrité likewise has a crystallized ending in the same manner :

« Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs. »

So, too, has *A Virgile :*

« Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs. »

The paradoxical quality of the last recalls to mind the ending of the *Eton College Ode*.

This little analogy is admissible only as a kind of afterthought to what has preceded it; and, indeed, it is pertinent merely with regard to that. The rapport between the two poets may or may not extend quite so far as I have indicated. But such an interesting use of the epigram is by no means a commonplace in the literature of either nation : that it should confront us in the poetry of these two men, in whom already, as we have seen, there was a community of temperament and artistic ideals, is in itself significant[1]. It is possible, of course, that Gray ranged further afield than Gresset, and absorbed these characteristics from Greek or Latin or English models, consciously or unconsciously; but that he read Gresset assiduously in his youth and persisted in forgetting all that he read there is not very likely.

III

There is just one more point that I wish to make. I present it with some hesitancy, in the fear of attributing to Gresset, and even to Gray himself, a significance which neither of them actually possessed. Gray, it is admitted, epitomizes the pure classical strain of the eighteenth century; but most critics stop there, unaware, it would seem, of certain pulses and vibrations alien to the temper of the classical age itself. For the sake of convenience, although there are traces in other poems as well, let us consider the *Ode to Vicissitude*, a piece unfinished at his death, and containing some of his finest work. As I run my eye along the page, the passages that stand out are these :

« But chief, the Sky-lark warbles high
His trembling thrilling ecstasy;
And, lessening from the dazzled sight,
Melts into air and liquid light.

. . . .

Yesterday the sullen year
    Saw the snowy whirlwind fly;
Mute was the music of the air,
    The herd stood drooping by.

. . . .

1. There is an isolated example of this in Dryden's *Alexander's Feast* :

« He raised a mortal to the skies;
She drew an angel down. »

The meanest flowret of the vale,
The simplest note thate swells the gale,
The common sun, the air, the skies... »

To me such passages as these do not speak of the eighteenth century at all; they are instinct with a new rythm, a more vital accent. The skylark that

« Melts into air and liquid light »;

and the contemplation of Nature, even to

« The meanest flowret of the vale »,

looks forward rather than backward. It is the romanticism of Wordsworth.

Gray himself declared[1] that this remarkable fragment was inspired by Gresset's *Épître à ma Sœur*, — that, more especially, the whole poem was founded on the line,

« Tout s'émousse dans l'habitude. »

That, indeed, is the idea of Gresset's poem also. Gresset has recovered from a long illness; the world is new and fresh to him; each detail of nature is revealed with a wondrous beauty to his eye, long dulled by habit to the charming vista, and his heart is filled with ardor and love :

« Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon âme, trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir »,

There follows a passage after this, which almost exactly parallels the stanza in Gray's poem, in which he speaks of the « meanest flowret of the vale ». I give them both below :

Les plus simples objets, le chant d'une [fauvette,	See the Wretch, that long has tost
Le matin d'un beau jour, la verdure [des bois,	On the thorny bed of Pain,
La fraîcheur d'une violette,	At length repair his vigour lost,
Mille spectacles qu'autrefois	And breathe and walk again :
On voyait avec nonchalance	The meanest flowret of the vale,

1. On the authority of Mason. *Memoirs of Gray*, Mason, notes, 82. See also *Gray's Letters*, ed. Tovey, I, 177, n. 2.

Transportent aujourd'hui, présentent [des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude.

The simplest note that swells the [gale,
The common Sun, the air, the skies,
To him are opening Paradise.

For the nonce, as Arnold would say, Gresset was looking directly at the object, contemplating with pleasure the simplest things of nature. He was a man, too, not a rhetorician, — a man attempting to interpret himself and his emotions with relation to the beauty of the world. Is not that essentially the bent of the great Romantic poets, who followed both Gray and Gresset?

One can easily be deceived into overestimating the importance of one poet with relation to another. Gray sang of Solitude and Melancholy, couched his poems in a freer metrical form than was usual in his age, and evolved a distinctive style, probably from an intuitive urge and perception lodged deeply within his own poetical nature. Yet a poet can not remain wholly unaffected by his reading, nor can he entirely escape, even in the maturity and sophistication of his later years, the enthusiasms of his youth. Gray admired Gresset in early age; he continued to admire him, and from that admiration derived a keener susceptibility, such as was destined to bring literature to new attainments during the following century. Certainly, one would think, Gresset deserves more attention than he has usually received, in a consideration of the influences contributing to the exquisite poetry of Gray.

Roy Fothergill.

UN INCIDENT THEATRAL FRANCO-ANGLAIS

AU XVIIIe SIÈCLE

D'APRÈS UN TÉMOIGNAGE DIPLOMATIQUE

On sait qu'à la fin de la session de 1737 fut passé au Parlement britannique le « Playhouse bill », par lequel le gouvernement de Robert Walpole, tenant à mettre une sourdine aux attaques croissantes dont il était l'objet sur certaines scènes, remettait au lord chambellan le soin d'autoriser les représentations théâtrales[1]. Ce

1. Cf. W. L. Cross, *History of Henry Fielding*. New Haven, 1918, t. I, p. 232. Sur les conditions de la scène, cf. A. Thaler, *Shakesper to Sheridan*. Cambridge and New York, 1922, p. 199.

« licensing act », de fait, fermait le plus grand nombre des scènes londoniennes, ne laissait subsister que Drury Lane et Covent-Garden, en attribuant au seul lord chambellan le droit d'autoriser éventuellement d'autres représentations. Cette mesure, vivement attaquée par des adversaires tels que Chesterfield, limitait les droits de la critique publique, augmentait les privilèges de la couronne, et avait par surcroît l'inconvénient de mettre sur le pavé un certain nombre de comédiens britanniques. On a même pu dire que, sans une aussi brusque suppression, un auteur tel que Fielding aurait peut-être persisté dans sa carrière dramatique : et, avec l'aide d'un acteur de la valeur de Garrick, qui sait s'il n'aurait pu faire luire d'un nouvel éclat une période de la comédie anglaise qui, au contraire, s'est trouvée d'avance obscurcie? Son « Little Theatre » est ici en cause.

L'affaire suivante, qui met en mouvement les plumes diplomatiques françaises[1], montre bien quelles étaient les dispositions du remuant public londonien en face de préférences aristocratiques restées fidèles à la comédie française et aux acteurs d'Outre-Manche.

Sans doute parce que, chargé le 5 novembre 1736 d'une ambassade en Angleterre, le comte de Cambris (1668-1760) n'était arrivé à Londres que le 13 septembre 1737 et avait ainsi vu coïncider le début de sa mission avec la première application de cette mesure, l'ambassadeur de France s'étend tout au long sur un incident qui tient à la fois au théâtre et aux relations franco-britanniques. Le comte de Cambris mande, en effet, à son gouvernement, le 23 octobre 1738, les nouvelles suivantes :

Quoique l'événement qui sera, Monsieur, le sujet de cette lettre ne soit pas extrêmement important par lui-même, je ne laisse cependant pas que de vous en informer, à cause des suites qu'il pourra avoir, et pour prévenir les nouvelles que vous en recevrez sans doute d'ailleurs.

Il y a environ cinq ou six mois qu'un comédien français nommé Le Sage[2] arriva à Londres, et vint me prier de lui procurer la permission d'y amener une troupe, je lui dis que mon pouvoir en ce pays étant fort borné il fallait qu'il s'adressât au Duc de Grafton, grand chambellan, qui a seul le

1. Affaires étrangères, t. 399, fol. 224. Cf. W. L. Cross, *ouvr. cité*, p. 234.

2. On peut se demander s'il ne s'agirait point là du plus jeune fils d'A. R. Lesage, duquel les biographes de l'auteur de *Gil Blas* ne savent rien, sinon qu'il s'était fait comédien comme son frère aîné, mort à cette date. La tentative des auteurs français suivait de près — ceci est à noter — la publication du *Théâtre de la Foire* de Lesage (10 volumes en 1737).

droit d'accorder cette licence, ajoutant que j'en parlerais moi-même à ce Mylord. La chose, effectivement, ne fit aucune difficulté, et le Duc de Grafton après en avoir eu l'ordre du Roi d'Angleterre fit expédier la permission. En conséquence toute la troupe débarqua ici, il y a quinze jours, et ayant pris les ordres nécessaires de Sa M^{té} Brit^{e} et du Chambellan, elle ouvrit son théâtre lundi dernier; mais, malgré son privilège et les précautions qu'elle avait prises d'avoir un détachement de gardes et des juges de paix, il lui fut impossible de représenter. La Populace, animée par une cabale puissante, ayant enfoncé les portes et s'étant emparée de la plus grande partie des places, a fait un tel bruit par ses sifflements et par ses cris que les comédiens ont été obligés de baisser la toile après la fin du premier acte dont on n'a pas même entendu un mot.

Je me trouvai à cette scène avec Mad^{e} de Cambris, M^{r} et Mad^{e} de Steinbergh, et généralement tous les ministres étrangers et leurs épouses, de même que plusieurs autres personnes de distinction du pays, mais, lorsque je commençai à m'apercevoir de l'opiniâtreté de cette cabale, j'engageai toute ma compagnie à nous retirer, ce que nous fîmes; mais à peine fûmes-[nous] sortis que la basse Populace environna les dehors de la maison qui fait face sur deux rues, et elle n'a cessé d'y jeter des pierres que lorsqu'elle a eu cassé les lanternes et les vitres, et démoli entièrement les façades, et ceux qui étaient dans la salle rompirent les lustres et jetèrent des pierres et des couteaux sur les acteurs. La garde et les juges de paix non seulement n'ont pu empêcher ce désordre; mais même il ne leur a pas été possible d'arrêter aucun des séditieux, ne l'osant faire à cause que le petit peuple était trop échauffé.

Je me serais bien donné de garde de vous faire ce long détail, si je ne prévoyais que ce tumulte pourra avoir des suites fort sérieuses; on ne saurait douter que ce ne soit un complot prémédité et concerté par des gens fort en crédit dans le parti opposé à la Cour, et voici quel en est le prétexte.

Il y a environ dix-huit mois que le Parlement passa un bill, par lequel il supprima tous les théâtres d'Angletere, les restreignant aux deux salles de Drury Lane et de Covent-Garden à Londres, et ordonna que nulle troupe dorénavant ne pour-

rait jouer qu'avec l'ordre du Roi et la permission du chambellan. Le bill fut exécuté à la rigueur, et au grand contentement du Roi et du Ministère, qui, quelque temps auparavant, avaient été indignement joués sur des théâtres soutenus par l'opposition. Les gens du parti contraire ont voulu empêcher que le Roi fît usage de son droit, et ils ont pour cela insinué au Peuple qu'il était injurieux à la Nation qu'on donnât à des Étrangers une permission que l'on refusait à des Anglais de même profession, que l'inexercice de leurs talents fesait mourir de faim, et c'est ce qui a occasionné cette émeute.

Je ne sais point encore quel parti le Roi prendra dans cette occasion; il est certain que son autorité y est extrêmement blessée et que, comme c'est la première fois qu'il se sert de sa prérogative à cet égard, il paraît qu'il est d'une conséquence extrême de ne point mollir, d'autant plus qu'il n'est point ici question d'une innovation et que le privilège du Roi est fondé sur une loi passée par le Parlement, et qu'il doit par conséquent avoir toute sa force. Nous en serons mieux instruits dans quelques jours. Au surplus j'aurai l'honneur de vous dire que le Roi se fesait un plaisir infini de venir à cette Comédie dès que le Deuil serait fini[1], qu'il avait réservé sur le répertoire des comédiens une trentaine de pièces qu'il voulait voir jouer, que toute la famille royale se disposait à s'y amuser beaucoup pendant l'hiver, et qu'enfin je ne doute point que la connaissance qu'on en a eue devant le Public n'ait beaucoup contribué au complot que l'on en a fait d'en empêcher les représentations.

Comme cette affaire ne me regarde en rien, je ne m'en mêlerai en nulle façon, ni n'en parlerai; mais j'aurai attention de savoir le parti que le Roi prendra pour vous le mander.

De cette neutralité attentive, le gouvernement français félicite l'ambassadeur le 30 octobre; le ministre se déclare fort intéressé par

... le détail d'une aventure fort extraordinaire et dont je crois qu'on ne trouverait point d'exemple chez aucune autre nation; il est cependant bien difficile qu'elle puisse rester sans suites, et vous penserez bien que nous intéressant autant que nous

1. Il s'agit du deuil officiel consécutif à la mort de la reine.

faisons au personnel du Roi d'Angleterre nous ne sommes pas peu impatients d'apprendre que cette affaire ait été apaisée; en attendant, il n'y a qu'approbation à donner à la conduite neutre que vous y avez tenue, il convenait effectivement que vous n'y prissiez aucune part comme vous avez très effectivement fait.

Une traduction du *Common Sense* du samedi 21 octobre 1738 est transmise à Paris, contenant un rapport assez tendancieux sur les troubles de ce même mois. Le 6 novembre, l'ambassadeur y joint le commentaire suivant :

Le Common Sense dont je joins ici la traduction confirme l'opinion où j'ai toujours été que ce n'était point aux comédiens français personnellement que la Nation veut du mal; mais qu'elle ne saurait souffrir l'acte du Parlement qui en restreignant les Théâtres lui fait craindre qu'il ne soit le présage de la suppression de la liberté de la Presse, quoique cependant le Chevalier Walpole à qui l'on en faisait l'objection, lorsque cet acte fut porté au Parlement, donna sa parole d'honneur de n'y point toucher tant qu'il serait en place.

et, en post-scriptum :

Je viens d'apprendre que M. le Duc de Cumberland[1] fut hier à la Comédie pour la première fois depuis la mort de la Reine, et comme il n'arriva qu'une demi-heure après le temps où l'on commence ordinairement, le Peuple dès qu'il parut voulut empêcher les comédiens de jouer, et lorsque la toile fut levée on siffla et on hua pendant plus de demie-heure, sans que la présence du Prince pût imposer silence, et ce ne fut qu'après bien du bruit que la pièce commença.

Le ministre Amelot trouve-t-il que son représentant à Londres s'étend bien complaisamment sur des affaires n'ayant avec la diplomatie qu'un lointain rapport? Sa réponse du 14 novembre évoque nombre de difficultés en cours, mais ne contient aucune allusion à l'incident des comédiens français. Ceux-ci semblent primer, pour le comte de Cambris, l'affaire de Clèves et de Juliers, ou la ratification espagnole des négociations en cours. Car c'est lui qui reprend

1. C'est le second fils de Georges II (1721-1765).

l'offensive[1] : peut-être ce militaire s'intéresse-t-il au roman comique, si malencontreusement interrompu, de ses compatriotes :

Londres, 13 novembre 1738.

Les comédiens français sont encore ici, la Cour les a absolument abandonnés, on m'a dit cependant que quelques Seigneurs projetaient de faire entre eux une espèce de collecte pour les renvoyer. J'ai su que le Roi d'Angleterre avait été extrêmement piqué du peu de respect que le Peuple avait marqué pour ses ordres ou pour son autorité à ce sujet, mais qu'on lui avait fait entendre qu'il fallait ménager la Nation, et ne point augmenter ses murmures pour une troupe de Comédiens étrangers, et qu'en cette occasion il était essentiel que Sa Majesté se relâchât un peu de son privilège; pour moi je crains que cette complaisance ou plutôt cette mollesse n'ait quelque jour des suites fâcheuses. Si, pour plaire à un peuple toujours inquiet et mutiné, le Roi d'Angleterre ne soutient pas avec fermeté les droits que la Nation lui a concédés, que fera-t-il dans de certains cas où l'on pourra le taxer d'envahir des Privilèges contraires à la liberté et à l'Esprit de cette Nation? Je ne puis que penser qu'on a fait faire à ce Prince une démarche préjudiciable à ses véritables intérêts.

La conclusion financière de l'aventure est fournie par une lettre d'Amelot. Celui-ci mande à l'ambassadeur[2], le 25 décembre 1738, que la *Gazette d'Amsterdam* du 28 novembre (article de Londres) suppose malicieusement qu'il s'est fait chez un ministre étranger une collecte se montant à cent guinées en faveur des comédiens français en détresse à Londres. Cambris riposte qu'il faudrait « réprimer l'insolence du gazetier hollandais, mais ce n'est guère facile ». Quant au « tumulte » d'octobre-novembre, Cambris signale, chemin faisant, d'autres troubles, l'un entre autres qui de nouveau mit en cause, au théâtre, le duc de Cumberland et les quatre princesses ses sœurs : si bien qu'on est assez d'accord avec l'ambassadeur pour admettre que la xénophobie de la « populace » londonienne était faite de mauvaise humeur antidynastique plutôt que de gallophobie littéraire.

F. B.

1. T. 399, fol. 257.
2. T. 401, fol. 104.

LETTRES INÉDITES DE M^{me} ACKERMANN

PENDANT SES SÉJOURS EN ALLEMAGNE ET EN ANGLETERRE[1]

I.

Les séjours à Berlin (suite et fin).

24 février 1846.

Ma chère Caroline, je suis dans la plus inexprimable douleur, mon pauvre mari est perdu, presque sans espoir. Jeudi dernier il a été pris subitement par une hémorragie par la bouche qu'on ne peut pas arrêter. J'étais trop heureuse. Tu comprends que je ne puis pas être menacée d'un si grand malheur sans t'en faire part. Car si tu m'aimes un peu, il est impossible que tu ne partages pas mon chagrin. Voilà quatre nuits que je le veille, le couvrant de cinq minutes en cinq minutes d'eau glacée sur la poitrine et de sinapismes aux pieds, il a été saigné deux fois, mais rien n'y fait. S'il en réchappe, attends toi à nous voir revenir au plus tôt. Nous quitterons cet affreux climat. Ainsi, chère sœur, avant qu'il soit peu, tu me verras ou seule ou avec un pauvre mari arraché à la mort. Je l'emmènerais en Italie, en quelque lieu où le climat bien doux rétablisse sa poitrine. Mais c'est un rêve que ce projet, il est plus probable que je n'aurai pas ce bonheur. Sa triste position émeut tous ceux qui le connaissent. La maison ne désemplit pas de gens qui viennent s'informer. Le prince et la princesse de Prusse surtout envoient 3 fois par jour; ils ont envoyé leur propre médecin pour leur rendre compte de son état. La princesse a offert son appui pour toutes les boissons. Enfin tout le monde fait ce qu'on peut et c'est en vain.

Adieu, chère sœur, prends part à ma douleur; il ne peut pas y en avoir de plus grande. Je n'ose penser à la profondeur du malheur qui m'attend.

Vict. ACKERMANN.

1. Suite et fin. Voir *Revue* de janvier 1929.

Fais part de mon chagrin à Euphrosine. Plût à Dieu qu'au printemps mon pauvre Paul puisse aller le voir.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise), France. Dép[t] de l'Oise.

(Cachets de la poste :) Berlin. 24. 2 — Clermont (Oise), 4 mars (58).

Mars 46.

D'après la lettre que je t'ai écrite, ma chère Caroline, tu as dû juger quelles étaient mes inquiétudes; elles n'étaient pas exagérées. Mon pauvre mari vit encore; on est parvenu à arrêter le sang; mais un poumon est fort endommagé, et il est impossible qu'il supporte plus longtemps le climat de Berlin. Il n'avait jamais éprouvé ni toux ni douleur de poitrine, et cependant il était fort malade. Les médecins lui ordonnent le traitement au petit lait en Suisse ou dans le Jura, et l'hiver, Nice. J'ai déjà écrit à sa famille pour qu'elle ait à nous chercher dans le Jura une vallée favorable, et l'hiver je l'emmènerai à Nice. Aussitôt que ses forces le lui permettront, nous partons. Dès que je l'aurai installé dans son pays j'irai faire une petite excursion à Clermont pour vous revoir tous et régler mes petites affaires. Je prie Henri de tenir à ma disposition le peu de fonds qu'il a peut-être encore à moi, non placés. J'en pourrais avoir besoin. Heureusement qu'il n'y a dans ce qui est ordonné à Paul rien au delà de mes moyens. Je vais m'occuper de mettre ici mes affaires en ordre, afin de partir au premier jour. Rien ne me coûtera pourvu que je sauve mon pauvre mari. C'est un être si bon et si parfait que je ne me consolerais jamais si j'avais le malheur de le perdre.

Adieu ma chère Caroline, je t'embrasse toi et les tiens.

V. Ackermann.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).

(Timbre de la poste :) Paris, 10 mars 46.

Pont-de-Roide, 1[er] juin.

Je suis arrivée d'hier, ma chère Caroline, nous étions partis le 16 de Berlin. Le voyage s'est bien passé. Nous en avons

fait une partie en chemin de fer dans un coupé particulier de première classe où nous avions toute la commodité possible. Le reste qui était environ de 120 lieues nous l'avons fait dans une voiture de louage dont on relayait les chevaux de 15 lieues en 15 lieues. Grâce à ces précautions, Paul est arrivé en meilleur état qu'il n'était parti. Toutes les connaissances de Berlin criaient à l'imprudence de s'embarquer avec un homme qui n'avait pas encore la force de se tenir debout; mais d'un autre côté le médecin disait qu'il fallait partir, que le malade s'épuisait dans son lit, qu'il fallait un autre air. J'étais dans une horrible inquiétude. Je me figurais avec un mari malade dans une auberge, mourant peut-être en route. Si je m'étais écoutée, je ne serais pas partie. Mais Paul ne tenait plus d'impatience. Le premier jour en arrivant au premier hôtel, il fut pris de la fièvre, et je pensai être obligée de rester là, mais le lendemain il allait mieux, et ainsi petit à petit il gagna assez en force pour voyager jusqu'à 15 heures par jour. Nous avons fait malgré les circonstances on peut dire un joli voyage. Il gelait pour ainsi dire encore le 16 mai à Berlin; de plus il faisait un ouragan de vent du nord. Mais dès le lendemain un temps magnifique qui n'a pas cessé. Nous avons traversé à petites journées le pays le plus pittoresque de l'Allemagne dans la plus belle saison. Nous avons voyagé par des montagnes pendant plus de dix jours et nous y sommes encore. Pont-de-Roide est dans la partie la plus riante du Jura, mais encaissé dans des montagnes vertes et surmontées de rochers à pic. Tu ne peux rien t'imaginer de plus délicieux. Nous y avons un petit appartement chez le percepteur où nous sommes très bien. Le laitage est parfait; le petit lait, au lieu d'être sur comme partout, est doux et parfumé. Je n'ose encore rien dire sur l'état de Paul. Je crains encore autant pour lui que j'espère. Il ne peut être en aucun lieu du monde où l'air soit plus pur et le lait meilleur. S'il se portait bien rien ne nous manquerait. Nous serions si heureux dans un si beau pays. Au moins j'aurai fait tout ce qu'il est possible de faire. J'attends avec la plus grande impatience les résultats du traitement, mais il est encore bien malade. Chose extraordinaire, sa maigreur a diminué en route. J'ai vu sa mère une demi-heure en passant à Montbéliard. Nous ne nous sommes pas

dit trois mots. Mais elle n'en a pas dit davantage à son fils, c'est son habitude. Le frère de Paul et sa sœur sont aussi parlants, de sorte que quand ces trois personnes sont ensemble la conversation est peu animée.

5 juin.

J'ai interrompu ma lettre, parce que j'ai été moi-même prise par la fièvre pendant deux jours. Mais c'est tout à fait passé. Pour Paul il ne va pas bien, il est extrêmement agité et oppressé. Je ne sais, je n'ose entrevoir comment cela finira. Je suis tout à fait hors de moi d'inquiétude ; c'est une chose horrible de passer ainsi continuellement de l'espoir à la crainte. Je ne sais que penser, mais il me semble que sa maladie est une maladie de poitrine qui traîne et contre laquelle résistent encore la force et la jeunesse.

Adieu, ma chère Caroline, je t'embrasse toi et les tiens.

Victorine Ackermann.

Madame Ackermann chez M. Viate, percepteur à Pont-de-Roide. Doubs.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).

(Timbre de la poste :) Pont-de-Roide, 6 juin 46 (24). — Paris, 8 juin.

Montbéliard, 26 juillet.

L'affreux malheur que j'appréhendais est arrivé, ma chère Caroline ; mon pauvre mari, mon excellent Paul est mort ce matin entre six et sept heures du matin. Quoique prévue, c'est pour moi une inexprimable douleur. Il était depuis deux mois très faible, mais son état n'avait pas empiré, lorsque jeudi dernier il fut pris d'une grande agitation. Effrayée je ne voulus pas le laisser dans un village, loin des siens et des secours. Je fis retenir un logement à Montbéliard, et samedi matin, une voiture de poste et son médecin vinrent le chercher pour le transporter à Montbéliard. Dès ce moment je vis au progrès du mal que c'était fini. En effet le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, il s'est éteint sans douleur, sans avoir connu son état. Sa mère et sa tante ne l'ont pas quitté ; mais lui, entre elles, ne voyait que moi. Jusqu'au dernier moment il est resté

le même, et lorsque, la force lui manquant pour parler depuis un jour, mais lui voyant remuer les lèvres, je lui demandais ce qu'il voulait, il retrouva tout d'un coup la voix et me répondit très distinctement, je veux t'embrasser, et il me tendit les bras autant que sa force le lui permettait. Ce furent là ses dernières paroles et sa dernière manifestation de vie.

C'est bien plus qu'un mari que j'ai perdu, c'est le meilleur des amis, mon compagnon d'études. Tu comprends que je vais partir le plus tôt que je pourrai; mais, comme il me manque de l'argent pour les dépenses que je fais ici, car je n'ai rien épargné, je prie Henri de m'envoyer le plus tôt possible une traite de mille francs, afin que je puisse solder mes comptes. J'ai bien en portefeuille une traite de dix-huit cents dix francs que le roi de Prusse nous a envoyée il y a quelques jours, mais Paul n'a pu la signer. Je prie Henri de m'indiquer les formalités qu'il y a à remplir pour me mettre en ordre avec le testament de Paul et régler les choses avec ma belle-mère qui m'a dit que, s'il fallait signer un abandon de la succession de son fils en ma faveur, elle le ferait. Dites-moi ce qu'il y a à faire.

Je ne t'en écris pas davantage. Adieu. Je vous embrasse tous.

V. Ackermann.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).

(Timbres de la poste :) Montbéliard, 27 juillet 46 (24); Paris, 29 juillet 46; ... de l'Oise, 30 juillet.

II.

Le séjour à Painswick.

Painswick, 4 juillet [1850].

Je n'ai pu t'écrire, ma chère Caroline, qu'après mon arrivée à ma destination, n'ayant eu jusque là pas la moitié d'une minute à moi. Pour que tu en sois plus certaine, je vais te faire la relation de mon voyage qui a été comme sur des roulettes. Je suis arrivée à Dunkerque à 9 h. 1/4 du soir, il faisait encore jour. J'y ai couché, mais le lendemain je me suis levée avec le

jour et j'ai vu la ville. Le bateau n'est parti qu'à six heures. Pendant les deux premières heures de traversée, je me suis sentie fort à mon aise, mais tout à coup il m'est venu une affreuse envie de vomir, et je l'ai satisfaite à plusieurs reprises. Comme je n'avais pas mangé, j'ai rendu une grande quantité de bile, ce qui probablement m'aura fait beaucoup de bien. Nous sommes arrivés à Londres à 6 h. du soir par un beau temps, mais un grand vent qui avait rendu la mer fort houleuse. Je me suis rendue à l'hôtel et couchée immédiatement. Le lendemain ma première course fut d'aller à la grande poste, où je trouvais la lettre d'Henri qui m'attendait; et de là j'allai chez le facteur indiqué qui me paya en bel et bon or. Libre du soin de songer à changer mon argent, je me mis à arpenter la ville en tous sens à pied, en fiacre, en omnibus, et je le fis pendant trois jours, de sorte qu'à l'extérieur au moins je crois connaître un peu Londres. Au bout de trois jours j'avoue que j'en avais une indigestion. Alors je pris le chemin de fer qui me mena à ma destination où je me trouve à présent, c'est-à-dire à 102 milles de Londres et près de Bristol. J'ai fait le plus charmant voyage qu'il soit possible de faire, rencontrant partout des gens charmants. Je fis connaissance sur le bateau avec une dame qui menait son fils à Londres dans une pension pour lui faire apprendre l'anglais. Nous avons pris nos fiacres ensemble, ce qui a diminué les frais d'autant. De plus je voyageais avec un train de plaisir. Cette dame apprenant que le chef de l'institution était en vacance et absent pour 15 jours s'est jointe à l'excursion et d'après ce qu'elle m'a dit, au bout de trois jours, elle était dans l'enchantement de ce qu'elle voyait et de la conscience du chef de l'expédition. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour l'argent qu'on donne il ne serait pas possible de voir seul tout ce qu'il nous fait voir, car toute exhibition est affreusement chère à Londres. Pour le reste à l'exception des voitures de place, ce n'est pas exorbitant. J'ai pris pour les hôtels tous les renseignements dont vous et vos amis pourraient avoir besoin. Je dois dire que je ne m'attendais pas à trouver les anglais aussi aimables. Pas une seule personne à laquelle je me suis adressée dont je n'aie été enchantée; il n'y a pas jusqu'aux gens du peuple dans la rue à qui je demandais mon chemin qui n'aient mis la plus grande complaisance à me renseigner. Je ne crois pas

qu'à Paris j'aurais trouvé la même politesse et la même prévenance. Je me suis admirablement tirée d'affaire, et ne me suis pas égarée en chemin de fer, ce qui aurait pu arriver, attendu que la ligne que je suivais était une ligne à embranchements nombreux. Je suis pour le moment dans un délicieux pays accidenté et vert. La maison est une ancienne habitation royale où il a été tenu des parlements. C'est une construction du 14[e] siècle. Sur ces fenêtres faites toutes de pierre on a laissé courir des lierres et des rosiers grimpants, de sorte que cela forme un délicieux aspect. L'œil s'étend de là sur des prairies anglaises et des vallons. C'est véritablement une charmante habitation d'été, mais je crois que l'hiver cela doit être fort triste. J'ai trouvé des personnes charmantes qui m'ont reçue avec toute espèce de prévenances et d'attention. Personne ne sait le français de sorte que je suis dans mon élément. Je suis fort contente d'être entrée à Londres par la Tamise. C'est une chose bien curieuse que ces rives à fleur d'eau couvertes de constructions sales et noires qui ont l'air de sortir de l'eau. Je ne croyais pas à Londres un aspect aussi triste; on dirait une ville en deuil. Bâties en briques, les maisons deviennent bientôt toutes noires. Il n'y a de vie que dans les rues principales où se porte toute la circulation et dans la cité où l'on peut dire que c'est une procession d'omnibus sur deux files; aussi ne peut-on traverser les rues qu'à grand peine. Pour les rues éloignées de ce grand mouvement, c'est à peine si l'on voit ça et là une personne sur les trottoirs. Ce sont [de] toutes petites maisons de 2 à 3 fenêtres de face à 3 étages, très propres bien que sombres, mais dont on dirait que les habitants sont morts. Ce qu'il y a d'incomparable ce sont les squares, c'est une disposition dont on ne peut se figurer la beauté, dans les quartiers où il sont rapprochés les uns des autres. Mais ce qui manque complètement à Londres ce sont des quais. Dans une rue seulement on peut dire que les boutiques sont plus belles qu'à Paris. Ce qu'il y a de certain c'est que les femmes y circulent aussi librement qu'ailleurs et que personne ne prend garde à elles. En somme on peut dire que Londres est quelque chose de très beau et de très laid; mais ce qui frappe surtout c'est son immensité. Paris, auprès, est une petite ville, mais comme elle paraît gaie! Je ne m'étonne pas que les anglais s'y plaisent ni qu'ils

prennent le spleen chez eux dans cet air moitié fumée, moitié brouillard. Il n'a pas plu pendant que j'y étais, mais le temps était froid et brumeux.

Tu ne te plaindras pas que je ne te donne pas de détails, mais je veux que tu te figures un peu les pays que j'ai vus. Pour l'Angleterre que j'ai traversée dans sa largeur ce sont des grandes prairies entourées de haies où il y a par intervalle des rangées ou des bouquets d'ormes et où paissent des bêtes magnifiques.

Tu diras à Henri que je ne saurais trop le remercier de l'exactitude qu'il a mise à m'écrire. Je te prie de faire compliment à M. Souplet de son correspondant qui a été on ne peut plus aimable. Tout facteur qu'il est il a l'air d'un gentleman. Je le prie aussi d'attendre pour m'envoyer de l'argent que je lui en demande. Quant à son or je n'en ai pas eu besoin et j'ai encore de l'argent français pour le retour.

Si vous connaissiez quelqu'un qui voulût faire partie d'un train de plaisir, vous feriez bien de lui recommander celui qui descend à Londres au Prince de Galles et qui a pour chef un bordelais nommé M. Darson. Il y a une concurrence, mais je doute qu'elle satisfasse aussi bien ses actionnaires.

Mon adresse est Madame Ackermann Painswick.
The Court House.
Gloucestershire.

Tu me garderas la lettre de M^me^ Massin[1], si tu la reçois; pour à présent elle serait sans objet. Adieu je vous fais à tous mes amitiés.

L. V. A.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont (Oise).
(Timbre de la poste :) Clermont, 6 juillet 50.

Painswick, 5 août 1850.

J'ai reçu ta lettre hier, ma chère Caroline, au moment où je commençais à m'impatienter de ne recevoir aucune nouvelle.

1. Mme Ackermann était apparentée aux familles Barbet et Massin; leur nom doit sa célébrité à une pension dont les élèves suivaient les cours du lycée Charlemagne. Les neveux de Mme Ackermann furent élevés à la pension Barbet-Massin.

Je suis parfaitement bien ici chez de bonnes et aimables gens; mais je ne pense pas y rester au-delà de la fin de septembre; tu me parles d'un voyage que tu projettes à cette époque à Paris; tu serais bien aimable si tu m'attendais pour le faire. Je partirais d'ici du vingt au vingt-cinq et je serai à la fin du mois prochain à Clermont. J'aurai fait en Angleterre ce que j'y voulais faire c'est-à-dire compléter ma connaissance de l'anglais. Quant à Londres 3 à 4 jours de courses intrépides me suffiront pour achever de le connaître à peu près comme je connais Paris, et j'avoue que mon ambition ne va pas au-delà. Pendant les 3 jours que j'y ai déjà passés j'ai arpenté cette ville d'une telle manière que je connais toutes les rues principales et surtout tous les beaux quartiers, jardins, édifices. Je voudrais voir maintenant les affreux quartiers que je n'ai vus que de la Tamise. J'ai fait la connaissance d'une famille qui demeure à Londres qui veulent à toute force que j'aille passer 15 jours chez eux. Je n'userai pas de cette offre aimable, mais je me ferai accompagner d'une des dames pour les achats dont tu m'as chargées. J'ai déjà à mon premier passage été voir les boutiques de samovars et de pots à chocolat. Si tu veux quelque chose de bien monté sur une balançoire il te faudra mettre 75 francs à peu près. Les petits sont beaucoup meilleur marché. Quant aux pots à chocolat ils sont tous en fayence épaisse d'un lilas ou d'un jaune faux avec un couvercle en métal et ne sont pas fort chers; tu me diras si c'est cela que tu veux.

Quant à la robe j'ai vu l'étalage d'une immense quantité de boutiques, mais pas l'ombre d'une mousseline ressemblant à la robe célèbre. Peut-être n'en fait-on plus. Je crois que tu feras bien si tu as quelque reste de cette robe de m'en envoyer dans une lettre un échantillon grand comme une pièce de dix sous afin de faciliter mes recherches. Dans tous les cas il faudrait la faire faire en jupon ou en robe, car il me serait impossible de la passer autrement. Je viens de me faire faire six grandes chemises de nuit; elles me reviennent à 3 francs pièce avec la façon. Le calicot n'est pas fin mais extrêmement fort, n'ayant pas été blanchi par des procédés chimiques mais sur le gazon. Je te prie de m'écrire du 15 au vingt du mois prochain et non plus tard sur les explications que je te demande, car il faut que ta lettre me trouve encore ici.

Tu dis que Madame Lanvin a envie de te venir voir. Si tu avais l'amabilité d'attendre pour l'inviter que je sois à Clermont, cela m'éviterait un voyage à Plissons que je lui ai promis et dont je me verrais libérée, la voyant chez toi. D'ailleurs je l'accaparerais à mon profit, et tu n'aurais pas à t'en occuper.

Je me porte fort bien, le pays que j'habite étant extrêmement sain et recommandé aux malades. La petite [ville] est située au penchant d'une montagne d'où l'on découvre la vue la plus étendue que j'ai jamais vue, c'est-à-dire 16 comtés. L'Angleterre n'en ayant que 44, c'est le tiers du royaume qu'on a sous ses yeux. J'ai été à Gloucester où j'ai vu le plus beau cloître qu'il y ait au monde et les tombeaux des divers rois d'Angleterre, entre autres celui d'un frère de Jean sans Terre et celui d'Édouard deux, père des enfants d'Édouard. J'ai l'occasion de parcourir le pays avec ces dames qui ont un poney et un tilbury et sont toujours en course. Le pays est admirable, mais le climat affreux. Quand on a eu une belle demi journée, on est sûr d'avoir du brouillard le lendemain; ce qui n'empêche pas la moisson d'être superbe. Je n'ai jamais vu d'aussi beau grain. Les arbres dans ce pays sont tellement touffus que bien qu'ils soient à quelque distance les uns des autres on ne voit pas plus clair dans un bois en plein jour que dans une cave.

Je suis étouffée de pouding. Les dames anglaises ne sont occupées qu'à se bourrer du matin au soir; elles ont perpétuellement peur de tomber en syncope. Aussi leur existence n'est-elle qu'une longue suite d'indigestions. Cet état de choses exige l'usage fréquent de pillules et de poudres purgatives et apéritives, car l'estomac le mieux constitué n'aurait jamais la force de digérer ce qu'elles engloutissent à intervalles fort rapprochés. Je les laisse à leur thé, à leur poivre et leur gingembre et m'administre des pots de petit lait, ce qui les étonne fort.

Tu peux compter sur moi pour la fin du mois prochain, parce que je veux encore trouver quelques figues en arrivant à Nice et ne suis pas tentée de me morfondre ici. J'ai de plus peur d'une grosse mer si la saison était trop avancée.

Adieu, ma chère Caroline, ne me réponds pas trop tard. J'attends ta lettre vers le vingt. N'ayant pas dit combien de

temps je comptais rester ici, elle me servira de prétexte pour annoncer que des affaires me rappellent au plus vite.

L. V. A.

Tu diras à Henri que je n'ai pas besoin d'argent, en ayant plus qu'il ne m'en faut pour mes achats et mon retour.

J'ai déjà jeté mon dévolu sur quelques jolis très petits joujoux que j'ai vus dans le bazar le plus fréquenté de Londres. Je te prie de dire cela à Jules.

Je prie Henri d'avoir la complaisance de remettre à Franck, la première fois qu'il ira à Paris, la petite note ci-incluse.

(Suscription :) Madame Fabrègue. Clermont-Oise. Dép[t] de l'Oise. France.

(Timbres anglais :) 7 au 1850. Gloucester Au 6. 1850. — Painswick Au 6. 1850 A.

(Timbre français :) Clermont de l'Oise, 8 août 50.

Publié par Marc Citoleux.

CHRONIQUE

Le bilan des commémorations récentes du romantisme. — Une première série de « centenaires » romantiques français ont été célébrés en 1927-1928 : il est possible désormais de faire le point et d'examiner à nouveau, comme on l'a tenté ici en janvier 1927 (*Revue*, t. VII, p. 179), les survivances, transformations et déchets que ne manquent pas d'accuser tant d'occasions d'eulogie ou de critique. Sans doute le romantisme d'après 1830 aura-t-il son tour; il est assez différent de celui de 1827-1828 pour mériter d'en être distingué par l'histoire littéraire : pour le grand public et pour l'actualité, il va sans dire que l'ère romantique se présente avec des variétés moins nettes.

Que cette époque des lettres soit décidément incorporée à la tradition la plus avouable, voilà qui ne pourrait plus faire doute. Des œuvres qui ont, avec éclat, témoigné de l'inquiétude et de la générosité, des forces d'espoir et même d'utopie qui font partie de l'esprit français, ne sauraient être exclues d'une série nationale qui traverse tant de siècles. Quant à l'indiscipline dont on accuse les facultés les plus fécondes des romantiques, fantaisie excessive, émotion débridée, égotisme indiscret, il serait peu équitable d'y voir l'amère spécialité d'une époque particulièrement néfaste. A cet égard, d'anciennes vitupérations, à peine reprises *sotto voce* par quelques polémistes, ont beaucoup perdu de leur violence. Irait-on même jusqu'à exagérer la part de classicisme, ou tout au moins de déférence rationnelle et de sagesse relative dans des œuvres qui ne pouvaient pas, en effet, se libérer de toutes les entraves? Il y aurait une erreur d'optique à atténuer ainsi les différences entre l'inspiration romantique et la construction classique, de même qu'on n'augmenterait pas sans danger le « préromantisme » du XVIIIe siècle, puisque le « romantisme de toujours » y est tenu en respect par tant d'autres forces qui, plus tard, devront céder du terrain.

Quoi qu'il en soit, le troisième et dernier volume de l'*Histoire du Romantisme en France* de M. Maurice Souriau (t. II, succédant à un tome I en 2 vol. Paris, Éditions Spes) conclut bien que c'est là « une des bonnes incarnations du génie français. Immortel, il vit

dans les œuvres de ses poètes; il vivra dans l'âme de notre race ». Mais, intitulant ce volume *la Décadence du romantisme*, M. Souriau admet du même coup que des caractéristiques antérieures, *qui s'effacent en grande partie*, ne sauraient être déniées à ce qui représente l'âge romantique intégral. On en fait parfois trop bon marché et, par exemple, M. Daniel Mornet, dans des articles surtout bibliographiques donnés aux *Nouvelles littéraires*, pouvait laisser croire à l'excès que toutes les modalités romantiques étaient déjà présentes au xviii^e siècle, alors qu'il manquait une foi et un programme à ces tendances. Il va dans ce sens moins loin dans le chapitre, consacré à cette question, du volume où se trouvent réunies les conférences de Sorbonne de l'hiver 1927-1928 (*le Romantisme et les Lettres*. Paris, Éditions Montaigne). Et M. A. Monglond se contente d'intituler *le Préromantisme* l'œuvre importante sur laquelle nous reviendrons.

Le grand public s'est surtout intéressé, cela va sans dire, aux aspects plaisants, ou anecdotiques, ou scandaleux, de la période en question. Mais rien ne serait plus facile que de réunir, à propos de la Renaissance, ou du xvii^e ou du xviii^e siècle, des *ana* aussi pittoresques ou scabreux que ceux qui se sont multipliés au sujet des modes, ou des danses, ou des auberges, ou des causes célèbres, ou même des « Muses », d'une époque effervescente entre toutes, mais nullement spécialisée à cet égard. Tout ce qu'on peut observer, c'est que des personnages de premier plan sont plus aisément en cause, s'agissant de ces années truculentes, et qu'ainsi l'*aventure* semble davantage le fait de chacun : or nul n'ignore que, pour la moyenne française, ce fut au contraire une période bourgeoise et rassise que celle qui vit tant de singularités pittoresques chez les artistes et les gens de lettres. Le public actuel a été intéressé par ce romantisme anecdotique, et c'est déjà quelque chose.

Mais l'essentiel, quand la littérature est en cause, est que son domaine s'agrandisse, ou s'affermisse, ou se précise, grâce à cette attention générale : or c'est justement l'indice d'une acceptation complète de l'effort romantique français que le succès des publications s'y rattachant. D'abord en ce qui concerne les auteurs réputés jusque-là de second plan : non que les Ph. O'Neddy ou les Al. Bertrand aient chance de conquérir une place éminente; mais de délicieux romantiques tels que le « fol » *Gérard de Nerval* sont aujourd'hui l'objet réitéré d'éditions comme celle qui se poursuit par les soins de M. A. Marie et de ses collaborateurs (Champion), ou d'études que ne rebute plus l'illogisme apparent d'une œuvre dominée par l'instabilité psychologique, la manie circulante, etc. A l'op-

posé, un romantique par persuasion, tel que l'auteur de *Clara Gazul,* est mis en pleine valeur : la continuation du précis et sûr *Prosper Mérimée* de M. Pierre Trahard (Champion) suit de 1834 à 1835 un lettré malin qui, devenu essentiellement inspecteur des monuments historiques et grand voyageur, restera un homme d'esprit. Lui aussi a vu se multiplier des rééditions de son œuvre, comme celle que vient de nous donner M. Pierre Martino (*Théâtre de Clara Gazul,* Éditions Fernand Roches).

Parmi les maîtres du chœur, on ne saurait dire que *Lamartine* ait dû précisément aux commémorations romantiques une reprise de publications importantes : c'est que le poète des *Méditations* est trop incorporé à la plus grande tradition poétique pour avoir besoin de prétextes de renouveau; l'édition critique dont M. G. Lanson a donné les premiers volumes n'a qu'à se poursuivre, et des études biographiques telles que le charmant raccourci de M. P. Hazard (Plon) qu'à se multiplier et à se répandre.

Ce sont les trois romantiques qui avaient, si l'on peut dire, « le plus d'avenir dans l'esprit », *Stendhal* pour la soumission au réel psycho-physiologique, *Balzac* pour l'interprétation totale du monde des énergies modernes, *Vigny* pour la persistance des idées pures, qui bénéficient surtout des invites suscitées par de multiples centenaires. Il est piquant de penser que, tous trois assez négligés par Sainte-Beuve, ce sont eux qui sont aujourd'hui au premier plan des approfondissements réels et des plus patientes investigations : car on s'épuiserait à citer tous les ouvrages dont ils viennent d'être l'objet ou de fournir la matière et le texte. Le *Delacroix* de M. Gillot prouve une « survie » semblable pour ce grand artiste.

En somme, c'est Victor Hugo — trop annexé par la politique, dans le passé « démocratique » du pays comme dans les célébrations officielles d'aujourd'hui — qui a le moins bénéficié, pour la connaissance authentique de son œuvre, des occasions offertes en des fêtes qui furent parfois dominées par lui. En dehors de la belle présentation, par M. M. Levaillant, de la *Tristesse d'Olympio* et de la reproduction photographique d'*Hernani*, ce sont surtout des portraits biographiques (A. Le Breton, P. de Lacretelle, R. Escholier, L. Guimbaud, etc.) qui ont rapproché du grand public ce Titan qui a « absorbé » notre Romantisme. Les éditions dues à MM. Lanson, Vianey ou Berret datent d'auparavant, et il est assez significatif que sa correspondance, ou le journal d'exil, soient plutôt attendus et souhaités que réellement en voie de publication.

Et les contacts vivants entre le romantisme et la littérature actuelle? Certains d'entre eux sont signalés par M. Jean Thomas

(*Quelques aspects du romantisme contemporain*, Paris, « Les Belles-Lettres »), mais surtout par une interprétation réduite du mouvement d'il y a un siècle; ailleurs M. Gérard Bauër (*les Métamorphoses du Romantisme;* Paris, *Cahiers de la Quinzaine*) retrouve sans difficulté l'inquiétude lamartinienne (bien dépourvue de sentimentalité!) chez un voyageur passionné tel que M. P. Morand; ou bien c'est le *Vigny* de M. R. de Traz qui se termine sur un chapitre « Vigny et nous » : car on sent qu'en général une époque incertaine comme la nôtre se retrouve sans peine chez des auteurs impatients des anciennes tutelles.

La reprise de la « Bibliothèque romantique » de M. Henri Girard (cette fois chez P. Masson) garantirait à elle seule que cet intérêt actuel pour une époque émouvante du passé littéraire n'est pas épuisé. Morbidesse? Malaise? Énergie désordonnée? Il est prématuré de le dire; mais si l'on mettait aujourd'hui dans la balance, pour faire une juste pesée, des arguments comme ceux qui ont été rassemblés *pour et contre le Romantisme* (Paris, Les Belles-Lettres), on trouverait sans doute que le fléau penche aujourd'hui en faveur d'une époque assez dépréciée il y a vingt ans.

Travaux en cours. — *L'influence littéraire de Luther en France*, étudiée par M. Moore, ne tardera guère à faire l'objet d'un volume. M. Pierre Isoré a déposé comme sujet de thèse pour le doctorat ès-lettres *le Roman social aux États-Unis depuis 1880*, tandis que M. E. L. Tinker s'occupe de *la Littérature française en Louisiane*. M. Varney entreprend une thèse sur *Linguet et l'Espagne*. Mlle Maria Peralta achève, en vue du doctorat, l'*Araucana* en France. Miss Phillips retracera la carrière et l'œuvre de *Philarète Chasles*.

Autour des Universités. — C'est M. E. Allison Peers, professeur d'espagnol à l'Université de Liverpool, qui sera « visiting professor of modern Comparative Literature » à l'Université Columbia pendant l'année 1929-1930.

M. Fr. Gundolf a fait à Amsterdam une conférence sur *Lessing*.

M. J.-M. Carré est parti pour Middelbury College, qui devient un centre de plus en plus important d'études françaises aux États-Unis.

M. F. Baldensperger, hôte de Cracovie durant le mois de mai, a pris *Balzac* et *Vigny* comme sujets de ses cours. Signalons à ce propos que M. Franck L. Schoell a fait à Lyon, le 10 mars, sous les auspices de l'Alliance française, une conférence sur *la Culture française en Pologne*.

L' « Association Chema Israël » a organisé à Paris des conférences

« d'éducation et de propagande religieuses » où M. Albert Cahen a parlé le 17 février de *Voltaire et « les Lettres de quelques Juifs »*.

M. H. L. Mencken, le critique « radical » de la société américaine dont nous avons rappelé les origines (t. IX, p. 177), a fait don à la Bibliothèque de l'Université de Leipzig de sa collection ibsénienne, comprenant un millier de volumes, parmi lesquels les traductions anglaises qu'il a faites lui-même de deux drames d'Ibsen.

Sous l'inspiration de M. N. Serban, professeur de littérature française à l'Université d'Iassy, le cercle des étudiants de français Jules Michelet a décidé la publication d'une revue mensuelle.

Le *Centre international de synthèse* a tenu, du 20 au 25 mai, une *Semaine de synthèse :* dans l'éparpillement toujours croissant des disciplines, on voit l'opportunité d'un tel effort. Parmi les travaux, qui ont consisté en exposés suivis de discussion, mentionnons l'étude du concept de civilisation, par MM. L. Febvre, M. Mauss, A. Niceforo; l'étude du concept d'évolution, par MM. M. Caullery, P. Rivet et Guyenot; l'histoire du mot *Kultur* et son évolution, par Ch. Andler.

Publications récentes. — C'est une heureuse coïncidence qui nous permet de signaler ici côte à côte deux bibliographies, l'une française et l'autre américaine, consacrées à des auteurs aussi différents que Boileau et que Balzac, initiateurs l'un et l'autre dans des sens qu'on pourrait dire opposés, puisque l'un de ces maîtres est, en quelque sorte, « restrictif » et l'autre « dynamique ». Des travaux comme ceux que nous avons la satisfaction d'annoncer, outre qu'ils permettent de jalonner avec sécurité une œuvre et son retentissement, ont aussi l'avantage de susciter à coup sûr de nouvelles études portant, loin des médiocres redites, sur des aspects insoupçonnés d'une grande initiative de l'esprit :

M. Émile Magne a donné un titre suffisamment explicite à sa *Bibliographie générale des Œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux et de Gilles et Jacques Boileau, suivie des Luttes de Boileau* (Paris, Giraud-Badin, 1929; 2 vol. in-8° de 350 et 423 pages) : il s'agissait, de fait, de réunir tout ce qui, en matière de typographie, de bibliophilie, et même en fait d'autographes, concerne Nicolas et ses deux frères — ceux-ci considérés comme ses associés dans une lutte incessante contre des adversaires qu'il serait imprudent de classer d'une façon trop systématique. L'étranger, en particulier la Hollande, tient une grande place dans la fortune faite à ce grand honnête homme avant l'époque où la littérature scolaire lui assura un retour de gloire. Ajoutons à ce propos un couplet rapporté à la date du 22 mars 1679 par un Anglais habitant Paris (*Report on the MSS.*

of the Earl of Egmont, t. II, Dublin, 1909, p. 80) et qui doit peut-être quelque chose au virelai connu de l'abbé Perrin :

« Boileau, cet auteur satirique,
Grâce à la vertu du bâton
A changé de note et de ton.
Ce remède, quand on l'applique,
Mille fois mieux qu'une réplique
Range la rime à la raison. »

A Balzac Bibliography, compiled by W. H. Royce : *Writings relative to the Life and Works of H. de Balzac* (The University of Chicago Press, 1929; in-8° de 464 pages), se présente assez différemment : il était sans doute impossible, dans l'état actuel des recherches balzaciennes, de mettre un ordre logique, ou géographique, ou chronologique, dans l'admirable assemblage de matériaux réunis par les soins de l'auteur. Une division a prévalu — *livres; périodiques* — qui enchantera les bibliographes de la stricte observance; dans l'intérieur de ces deux « parties » s'offre la suite alphabétique des noms d'auteurs, avec l'interruption qu'on devine pour les anonymes, heureusement ordonnés d'après les initiales des périodiques. Comme il est pratiquement impossible d'être complet dans une telle matière, nous ne réclamerons qu'en faveur d'un seul oublié — et d'un Américain, R. W. Emerson, dont le *Journal* pouvait être cité pour janvier 1840 et août 1842; et nous féliciterons les balzaciens du monde entier de posséder un instrument de travail qui complète à merveille d'autres répertoires concernant le grand romancier.

C'est passer du complexe au simple, et de l'extension dans le temps et l'espace à la restriction chronologique, que de retrouver l'année 1927 de *The Year's Work in English Studies*, tome VIII, édité par MM. F. S. Boas et C. H. Herford (Oxford University Press; London, H. Milford, 1929 ; in-8° de 386 pages). La belle activité qui règne dans le champ des études anglaises se manifeste aux quelques centaines de titres nomenclaturés, avec des analyses sommaires, dans les treize chapitres du précieux répertoire. Tout au plus regrettera-t-on quelques coquilles — dont la *Revue de littérature comparée* est précisément victime aux pages 4 et 369, et trouvera-t-on une certaine disproportion entre les analyses plus étendues accordées aux récits de voyage et aux biographies, et les sommaires plus rétrécis consacrés à des sujets où les idées sont en cause.

Le second volume des *Poetical Works of William Alexander, earl of Stirling*, dans l'édition procurée par MM. L. E. Kastner et

H. Charlton B. (Manchester University Press, 1929), est attribué aux œuvres non dramatiques, et l'on y trouvera, outre une substantielle Introduction et la description des diverses éditions, des poèmes tels que *Doomes-Day* et *Aurora*, qui illustrent le passage poétique du paganisme au « biblisme » si caractéristique du Parnasse anglais du XVII^e siècle.

L'*American Bibliography for 1928* (Publications of the Modern Language Association of America, vol. XLIV, March 1929), faite avec un soin et une précision qui la recommandent, ne contient pas encore de rubrique consacrée à la littérature comparée. Et pourtant nombre de travaux, parmi ceux que l'on trouve rangés sous les rubriques nationales, montrent le vif intérêt que prennent les États-Unis à l'étude des relations littéraires entre les peuples.

Si l' « inspiration hébraïque », en littérature, avait dû se plier en général à des formes étrangères, on peut dire que, depuis la guerre, une sorte de « sionisme intellectuel » n'a pas laissé de prendre, dans la plupart des pays d'Occident, un cours que ne contrarient plus guère l'esthétique des génies nationaux, ni de vives réactions du goût. Il sera curieux de dégager, le moment venu, les dominantes de cette littérature, que semblent caractériser une sorte de violence et de recherche des contrastes, de sensualité déclarée, et, pour ce qui est de la forme, de juxtaposition plus que de composition organique. M. André Spire aura été, avec M. Edmond Fleg, un des représentants évidents de cet esprit israélite. Ses *Poèmes de Loire* (Paris, Grasset, 1929) viennent d'ajouter une note, parfois un peu grinçante, de spontanéité aux témoignages critiques apportés par ses volumes, *Juifs et Demi-Juifs*.

Les Vivants et les Morts. — *A la recherche de l'esprit européen :* ce fut le sujet d'une causerie faite à Paris par M. F. Baldensperger, le 29 janvier, sous les auspices de la Société d'Études staëliennes. D'autre part, M. St. Zweig a fait à La Haye, le 20 mars, sous la présidence du général Kalff, une conférence sur *l'idée européenne dans la littérature*. Il suffira, si cette conférence est publiée, de comparer les noms invoqués ou négligés par le poète autrichien pour saisir les différences qui peuvent s'autoriser du terme même d'*Europe*.

Edouard Schuré (1841-1929) aura laissé, dans l'histoire des idées modernes, une trace plus secrète qu'éblouissante. Ce grand « initié » — pour lui appliquer le titre qu'il donnait à un de ses livres les plus significatifs — voyait dans la vie de l'âme, telle qu'elle anime religions, messages religieux, grandes existences, le résultat de la transmission sacrée d'une flamme merveilleuse. En ce qui concerne

les relations spirituelles de la France et de l'Allemagne, l'*Histoire du Lied* (1868), la précoce adhésion de Schuré au drame musical de Wagner, l'espoir de trouver dans le *celtisme* la formule d'accord entre génie allemand et génie français, seront inscrits à l'actif de ce ferme Alsacien; mais on ne voit guère que, beau-frère du compositeur Victor Nessler, ayant eu outre-Rhin des relations assez proches, l'auteur du *Théâtre de l'âme* ait exercé une influence concordante.

J. Brander Matthews (1852-1929), qui a collaboré à notre périodique, faisait à l'Université Columbia de New-York le lien entre l'enseignement supérieur et le théâtre actif, de même qu'il avait servi en Amérique de truchement à la dramaturgie des Dumas fils et des Augier. Cet homme d'esprit devait une bonne partie de sa formation à la France d'après 1871; il avait gardé une souplesse charmante qui le laissait infiniment curieux de toutes les nouveautés de valeur.

R. Foulché-Delbosc, directeur de la *Revue hispanique* et l'un des maîtres contemporains des études espagnoles, est mort à Paris le 3 juin.

Il y eut un siècle, en mai, que Washington Irving arrivait à Grenade et y passait deux mois : les admirateurs de l'auteur de la *Conquest of Granada* ont tenu à célébrer sur place ce centenaire important.

Une commémoration en l'honneur de Henri Heine a groupé, sur la tombe du poète allemand au cimetière Montmartre, un petit nombre de fidèles.

Le 6 juin, dans l'*Aula* de l'Université de Turin, a été remise la somme de 38,714 lire, résultant de la souscription « Fondazione Farinelli » pour une bourse d'études.

Nous insérons l'avis suivant :

La nouvelle maison d'édition « Les Lettres françaises » fonde un prix annuel de 10,000 francs, qui sera décerné pour la première fois le 15 octobre prochain au roman jugé le plus représentatif des lettres françaises de notre époque, par un jury composé d'éminentes personnalités littéraires, et choisi par lui parmi les manuscrits (œuvres n'ayant jamais été imprimées) qui seront envoyés.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1929 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Katann (O.). Zur Methode der Literaturgeschichte (*Der Gral*, 4 janvier).

Maury (L.). La survie des grands hommes (*Rev. bleue*, 5 janvier).

Baldensperger (F.), trad. M. Beaufils. Ist die Literatur der Ausdruck der Gesellschaft? (*D. Vierteljahrsschrift für Geistesgesch. und Literaturwiss.*, VII, 1).

Masur (G.). Geschehen und Geschichte [caractéristique pour la crise de l'historicisme en Allemagne] (*Archiv für Kulturgesch.*, XIX, 2).

Berl (Em.). Premier Pamphlet. Les Littérateurs et la Révolution (I) [à propos de J. Benda; peu informé, mais intéressante idéologie] (*Europe*, 15 janvier).

Gourfinkel (N.). Les nouvelles méthodes d'histoire littéraire en Russie [« formalisme » parfois comparatif] (*Monde slave*, février).

Van Tieghem (Ph.). Coopération internationale en histoire littéraire (*Nouv. litt.*, 23 mars).

Pagano (A.). Il concetto di latinità (*Augustea*, 31 mars).

Bruno (F.). Concetto di europeismo (*Ibid.*, 15 avril).

Gargáno (G. S.). Definizioni e valutazioni di poesia popolare (*Marzocco*, 5 mai).

Fidao-Justiniani (J. E.). Qu'est-ce qu'un classique? (Les Cahiers de la Nouvelle Journée, XIV. Bloud et Gay).

Zimmern (A.). L'enseignement universitaire et la coopération internationale (*l'Esprit international*, avril).

Motifs, thèmes et types.

Guiette (R.). Les types populaires (*Rev. générale*, 15 janvier).

Blunden (Edm.). Nature in literature. London, Hogarth Press.

Moldenhauer (G.). Die Legende von Barlaam und Josaphat auf der iberischen Halbinsel. Untersuchungen und Texte (*Romanische Arbeiten*, XIII; Halle, Max Niemeyer).

Eckhardt (A.). Sicambria, capitale légendaire des Français en Hongrie (*Revue des Études hongroises*, nos 2-3, 1928).

Mazzoni (G.). Una leggenda germanica ed un episodio dantesco (*Studi medievali*, 1928).

Morawski (J.). La parabole de la chandelle dans la littérature médiévale (*Archiv. roman.*, octobre-décembre 1928).

Prinsen (J.). Een Spransch motief in Nederlandsche omgeving [Trijutje Cornelis] (*Neophilologus*, XIV, 2).

Peirec (H. J.). Aspectos de la personalidad del Rey español en la literatura hispano-arabiga (*Smith College Studies in mod. Lang.*, X, 2).

Cirot (G.). Gloses sur les « Maris jaloux », de Cervantes (*Bulletin hispanique*, XXXI, 1).

[Id.]. A propos de la Nouvelle de l'Abencerage (*Ibid.*, XXXI, 2).

[Id.]. « El Celoso extremeño » et l'Histoire de Floire et de Blanchefleur (*Ibid.*, id.).

Stockmann (A.). Die dichterischen Gestaltungen der Faustsage (*Stimmen der Zeit*, mars).

Gottschalk (W.). Die humoristische Gestalt in der französischen Literatur. Heidelberg, Winter, 1928.

Volbeda (R.). Over de Shylockfigur. I (*Neophilologus*, XIV, 2).

Wimberly (L. C.). Folklore in the English and Scottish ballads. Chicago University Press.

Bützler (J.). Geschichte der rheinischen Sage und die Romantik in ihrem Einfluss auf deren Wiederbelebung. Elberfeld, Martini, 1928.

Krappe (A. H.). The Celtic provenance of the *Lay de Tydorel* (*Mod. Lang. Notes*, avril).

Lesser (E.). Queen Elizabeth and Essex in English and foreign drama (*Times liter. Suppl.*, 24 janvier).

Wilhelm (J.). Viktor Hugo und die Antike (*D. Vierteljahrsschrift für Literaturwiss. u. Geistesgeschichte*, 1).

Kappstein (Th.). Le Christ dans la littérature d'aujourd'hui (*Rev. rhénane*, janvier).

Schmidlin (A.). Das Elsass im Drama (*Jahrb. der Elsass-Lothr. Wiss. Gesch.*, I, 1928).

Grenzmann (W.). Die Jungfrau von Orleans in der Dichtung. Berlin, De Gruyter.

Thomson (G. Malcolm). The re-discovery of Scotland. London, Kegan Paul.

Flashar (D.). Goethes Mignongestalt. Berlin, Ebering.

Segré (C.). L'Evelyn a Venezia (1645-1646) (*Nuova Antologia*, 16 février).

Nolhac (P. de). Venise au temps d'Alfred de Musset (*Correspondant*, 25 mai).

Viatte (Aug.). Un précurseur de Jules Verne [*Voyage au centre de la terre* de J. de Saint-Albin; cf. *Revue de littérature comparée*, octobre 1928] (*Figaro litt.*, 19 janvier).

Dr. Diaconide. La poésie sociale en Hollande (*Monde*, avril).

Eliot (T. S.). Sherlock Holmes and his times (*New Criterion*, avril).

Morienval (J.). Le bilan des types littéraires (*Correspondant*, 25 février).

Broche (G. E.). Pages françaises sur Gênes la Superbe. Paris, Section génoise de l'Alliance française, 1928.

Relations générales.

Farinelli (A.). Italia e Spagna. 2 vol. Torino, Bocca.

Carrington Lancaster (H.). A history of French dramatic literature in the seventeenth century. Part I : The Pre-Classical Period, 1610-1634. Baltimore, The Johns Hopkins Press; et Paris, les Presses universitaires, 2 vol. in-8°.

Croce (B.). Storia della età barocca in Italia. Bari, Laterza.

Michels (W.). Barockstil bei Shakespeare und Calderon. Diss. Frankfurt, 1928.

Grierson (H. J. C.). Cross-currents in English literature of the seventeenth century. London, Chatto and Windus.

Dodds (M.). Les récits de voyages, sources de l'*Esprit des lois* de Montesquieu. Thèse. Paris, Champion.

Pottle (F. A.). La querelle Rousseau-Hume (*Annales J.-J. Rousseau*, XVII, 1926. Genève, Jullien).

Angeli (D.). Storia di trent' anni [les étrangers à Rome à la fin du xviii^e siècle] (*Marzocco*, 10 et 31 mars; 14 et 28 avril).

Francke (K.). Weltbürgertum in der deutschen Literatur von Herder bis Nietzsche. Berlin, Weidmann.

Larg (D. G.). H. C. Robinson and Madame de Staël (*Rev. of Engl. Studies*, janvier).

Counson (A.). France-Amérique. Du baptême de Saint-Dié au pacte de Paris (*Mercure*, 15 février).

Strich (F.). Goethe und Byron (*Die Horen*, V, 3 et 4).

Bianchi (D.). Ugo Foscolo e le traduzioni (*Giornale storico*, janvier-mars).

Körner (J.). Johann Nicolas Böhl von Faber und A. W. Schlegel (*Die neueren Sprachen*, 1).

Elkington (M. E.). Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration. Th. Paris, Champion, *Bibl. de la Revue de littérature comparée*, t. LVI.

Drago (L.). Storia delle tragedie Manzoniane. I. La riforma drammatica del Manzoni. II. Genesi del *Conte di Carmagnola* (*La Rassegna*, février-avril).

Giani (R.). L'estetica nei *Pensieri* di G. Leopardi, 2ª Edizione. Torino, Bocca (Letterature moderne, studi diretti da Arturo Farinelli, t. XIX).

Seidel (W.). Exotismus in der deutschen Literatur (*Monatshefte für Literatur*, février).

Bieber (H.). Der Kampf um die Tradition. Die deutsche Dichtung im europäischen Geistesleben 1830-80. Stuttgart, Metzler.

Palfrey (T. R.). Un inédit de Balzac [le prospectus de l'*Europe littéraire*, avec ses vues sur l'entente intellectuelle] (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Klein (K. K.). Rumänisch-deutsche Literaturbeziehungen. Heidelberg, Winter.

Omodeo (A.). Primato francese e iniziativa italiana (*La Critica*, 20 mai).

Honegger (H.). Zur Vorgeschichte der deutsch-französischen Wiederannäherungsbestrebungen (*Das neue Europa*, 9-10, 1928).

Clement (F.). Deutschland-Frankreich seit hundert Jahren (*Die liter. Welt*, février).

Influences italiennes.

Cohen (J. L.). Dante in de Nederlandsche Letterkunde. Haarlem, Tjeenk Willink.

Praz (M.). Una versione inglese di Dante [note sur la trad. de Dante par Laurence Binyon. London, Benn, 1928] (*La Cultura*, février).

Toynbee (Paget). Some mistranslations of Dante (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Lemni (C. W.). The influence of Boccaccio on Hawes's *Pastime and Pleasure* (*Rev. of Engl. Studies*, avril).

Yates (F. A.). John Florio at the French Embassy [avec Michel de Castelnau, 1585] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Caillet (R.) et Mme P. Geoffroy. Le souvenir de Pétrarque à Carpentras. Carpentras, Batailler, 1928).

Ortiz (R.). Commemorazione del Petrarca all' Accademia Rumena (*Roma*, octobre-décembre 1928.

Ford (J. D. N.). Plot, Tale, and Episode in *Don Quixote* [influences italiennes]. « Mélanges offerts à M. Alfred Jeanroy. » Paris, Droz, 1928.

Praz (M.). Un machiavellico inglese : Sir Walter Raleigh (*La Cultura*, 1er janvier).

Bosco (U.). Madonna Ambruogia e Monna Belcolore (*Ibid.*).

Radu (G.). Goldoni in Rômania (*Ibid.*).

Dahmen (H.). E. T. A. Hoffmann und Carlo Gozzi (*Hochland*, XXVI, 4).

Mc Mahan (A. B.). Con Byron in Italia. Traduzione dall' inglese di Anna Odierno, con illustrazioni fuori testo. Bari, Laterza.

Pratesi (L.). L'Italianità nei canti di Elisabetta Barrett Browning. Rocca San Casciano, 1928.

Giordani Orsini (G. N.). John Addington Symonds e Francesco De Sanctis (*La Cultura*, 1er juillet 1928).

Faure (G.). Pellegrinaggi romani (*Nuova Antologia*, 1er février).

Picco (F.). Pierre de Nolhac, I suoi studi franco italiani (*La Rassegna*, février-avril).

Gelosi (G.). Paul Heyses Uebersetzungsthätigkeit und ihre Bedeutung für sein eigenes dichterisches Schaffen [traductions de l'italien] (*D. Vierteljahrsschrift für Literaturwiss. und Geistesgeschichte*, VII, 1).

Influences espagnoles et portugaises.

Eguía (C.). Sur J. F. Yela Utrilla : Literatura española comparada con la extranjera (*Razón y Fe*, 84, 1928).

Millás Vallicrosa (J.). Relaciones de la cultura hispano-oriental con la cultura europea (*Investigación y Progreso*, II, 18, 1928).

Michaud (G. L.). The Spanish sources of certain Sixteenth-Century French writers (*Mod. L. N.*, XLIII, 1928).

Lopez Barrera (J.). La influencia española en Francia en el siglo XVII. Notas y apuntes (*El Instituto*, I, 1928).

Hainsworth (G.). Les *Nouvelles exemplaires* de Cervantes en Italie (*Bulletin hispanique*, XXXI, 2).

Stahl (R.). Die Verdeutschungen der *Lettres portugaises*. Ein Beitrag zum Thema Rilke (*Rev. rhén.*, avril).

Torraca (F.). G. Leopardi e la letteratura spagnuola [combat la thèse de R. Ortiz, qui concluait à une influence espagnole considérable] (réimpression, dans les *Scritti vari di F. Torraca*. Milano, Soc. ed. Dante Alighieri, 1928).

Acosta (J. M. de). El movimiento hispanofilo en los paéses escandinavos (*Revista de las Españas*, III, 1928).

Eguía Ruiz (C.). Modernos hispanistas fuera de España (*Razón y Fe*, 83, 1928).

Eguía Ruiz (C.). El hispanismo literario francés en nuestros días (*Razón y Fe*, 84, 1928).

De Madariaga (S.). The aim of Spanish in a modern University [discours inaugural pour la chaire Alphonse XIII, à Oxford] (*Revista de estudios hispanicos*, janvier-mars).

Influences françaises.

Hauvette (H.). Ce que Dante a connu de la littérature française (*Rev. des cours et conf.*, 30 mai).

Brown (H.). Ben Jonson et Rabelais (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Ward (H. G.). J. Du Bellay and sir Th. Browne (*Rev. of Engl. Studies*, janvier).

Eckhardt (S.). Magyar Humanisták Párisban [humanistes hongrois à Paris au xvi^e siècle] (*Minerva*, Budapest, VIII, 1-3).

Merlino (C. P.). The French studies of Mario Equicola (1470-1525). University of California Publications in modern philology, vol. XIV, n° 1.

Ustick (W. L.). The courtier and the bookseller : some vagaries of seventeen-century publications [le livre II de Du Refuge, *Traité de la Cour*, en Angleterre] (*Rev. of Engl. Studies*, avril).

Landré (L.). Une traduction anglaise inédite du *Lutrin* [par Leigh Hunt, dans le *Tatler* en 1830] (*Rev. anglo-améric.*, avril).

Parfitt (G. E.). L'influence française dans les œuvres de Fielding et dans le théâtre anglais contemporain de ses comédies. Th. Paris, les Presses modernes, 1928.

Minnigerode (M.). Jefferson, friend of France, 1793. New York, Putnam.

Gerock (J. E.). Goethe en France [en 1792, dans *la Campagne de France;* cf. F. Baldensperger, *Goethe et la guerre actuelle*, *Edda*, 1917] (*Alsace française*, 21 avril).

Morandi (C.). Pietro Verri e la Rivoluzione francese (*Archivio storico lombardo*, LX, fasc. 4).

Spadoni (G.). Luigi Godard e l'Arcadia giacobina e napoleonica. Macerata, 1928 (Extrait du *Fascicolo commemorativo pel II centenario della morte di G. M. Crescimbeni*).

Guidi (A.). Sul discorso del Dègola nell'abjura di Enrichetta Manzoni-Blondel (*Nuova Antologia*, 16 janvier).

Sourine (N.). Lamartine en russe [en cette langue] (Русская поэзия XIX Века, « Academia », Leningrad).

Sorrentino (A.). Cultura e poesia di G. Leopardi [influences françaises]. Città di Castello, Casa d. Il Solco, 1928.

Rutra (A. E.). Zola und Deutschland (*Rev. rhénane*, avril).

Cook (H. L.). French sources of Wilde's *Picture of Dorian Gray* (*Romanic Rev.*, janvier).

Kröger (G. P.). Rilke und die französische Literatur (*N. Schweizer Rundschau*, janvier).

Seillière (E.). La France jugée par un étranger de marque [Keyserling] (*Figaro*, 11 avril).

Narsy (R.). Un Suédois ami de la France : Erik Sjoestedt (*Revue de l'Alliance française*, avril).

Curtius (E. R.). L'idée de civilisation dans la conscience française. Traduit de l'allemand par Henri Jourdan. Publications de la conciliation internationale, Bulletin n° 1.

Influences anglaises.

Brown (H.). A philosopher's tragedy. Shakespeare and Spinoza (*Hibbert Journal*, janvier).

Popovič (V.). Shakespeare in Serbia. Oxford University Press.

Böhtlingk (A.). Gundolfs *Shakespeare in deutscher Sprache*. Ein Vademecum. Karlsruhe, Müller.

Pienaar (W. J. B.). English influences in Dutch literature and Justus Van Effen as intermediary. Cambridge University Press.

Sigerist (H. E.). William Harvey's Stellung in der europäischen Geschichte (*Archiv. für Kulturgesch.*, XIX, 1, 1928).

Kies (P. P.). Lessings early study of English drama (*Journ. of Engl. and German. Philology*, janvier).

Sóriga (R.). Ugo Foscolo e il suo amico anglo-italo Augusto Bozzi Granville. Milano, Cordani, 1928 (*La Lombardia nel Risorgimento italiano*, n° 1, 1928).

[An.]. The bi-centenary of Burke [et l'essentiel de son action] (*Times liter. Supplement*, 10 janvier).

Windakiewicz (St.). Brytanomanja Mickiewicza [Byron en particulier] (*Przeglad Wspólczesny*, avril).

Batault (G.). Défense du poète : Shelley; simples remarques à propos de biographie [contre la déformation de Shelley par A. Maurois] (*Merc. de France*, 15 janvier).

[An.]. Keats in France [à propos de Wolff et d'Erlande] (*Times liter. Supplement*, 18 avril).

Freissler (E. W.). Joseph Conrad in Deutschland (*Neue Rundschau*, janvier).

Cammaerts (Em.). A foreign view of modern English literature (*Edinb. Rev.*, janvier).

Influences helvétiques.

Korrodi (Ed.). Das Geisteserbe der Schweiz. Zurich-Erlenbach, Hent.

Gallas (K. R.). La condamnation de *l'Émile* en Hollande (*Annales J.-J. Rousseau*, XVII, 1926).

[Id.]. Autour de M. M. Rey et de Rousseau (*Ibid.*).

Strobel (A.). Die Pädagogik Schleiermachers und Rousseaus. München, 1928.

Wright (E. H.). The meaning of Rousseau [et sa pensée posthume]. Oxford University Press.

Ernst (F.). Tolstoï und Rousseau [sur le livre de Markovitch] (*N. Zürcher Ztg*, 31 mars).

Rácz (L.). Rousseau dans la littérature hongroise (*Annales J.-J. Rousseau*, XVII, 1926).

Jorga (N.). Rousseau et les Roumains (*Ibid.*).

De Salis (J. R.). Sismondi et son temps (*Rev. de Genève*, janvier).

Moreau (P.). Les romantiques français et la Suisse (*Revue de l'Université de Lyon*, février).

Influences néerlandaises.

Van Hinte (J.). Nederlanders in Amerika. Groningen, Noordhoff.

Barnouw (A. J.). The Dutch in America [compte-rendu du précédent] (*Gazette de Hollande*, 19 avril).

Flemming (W.). Vondels Einfluss auf die Trauerspiele des Andreas Gryphius (*Neophilologus*, XIV, 2).

Slochower (H.). Spinoza und Nietzsche (*Geisteskultur*, p. 16, 1928).

Brummel (L.). Van Effens spectatorische geschriften in hun verband met de Duitsche (*De nieuwe Taalgids*, XXII, 1928).

Influences allemandes.

Gide (A.). Der Einfluss Deutschlands auf Frankreich (*Die liter. Welt*, février).

Van Dam (A.). Lope de Vega y el aleman (*Rev. di filol. esp.*, XV, 4).

Requadt (P.). Lessing, Schlegel, Kierkegaard (*N. Schweizer Rundschau*, février).

Welldon (Bishop). The Bible and German criticism (*Engl. Rev.*, février).

Eaton (J. W.). The German influence in Danish literature in the eighteenth century. Cambridge University Press.

Pf. (L.). Lessing und das Elsass (*Elsass-Land*, février).

Sondheim (M.). *Werther* und der Weltschmerz in Frankreich. Frankfurt a. M., Privatdruck der Fr. Ges. der Goethe-Freunde.

Borghese (G. A.). L'attualità del Werther (*Riv. d'Italia*, 15 décembre 1928).

Lasserre (P.). Faust en France. Paris, Calmann-Lévy.

Nicoll (Allardyce). Faust on the English stage (*Das Buch der Goethe-Lessing Jahres 1929;* Braunschweig, Vieweg).

Hinz (S. M.). Goethe's lyric poems in English translation after 1860 (*Univ. of Wisconsin Studies in Language and Literature*, n° 26).

Morley (E. J.). Crabb Robinson in Germany 1800-1805; extracts from his correspondence. Oxford University Press.

Pange (Mme J. de). Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne. Paris, Malfère.

Fédoroff (A.). Heine en russe [en cette langue] (Русская Поэзия XIX Века, « Academia », Leningrad).

Dumesnil (R.). Deux des maîtres de Flaubert : Balzac et Goethe. Dans : *En marge de Flaubert;* chap. III. Librairie de France, 1928.

Baillot (A.). Anatole France et Schopenhauer (*Revue mondiale*, 1er mai).

Mândrescü (S. C.). Rumänien und die deutsche Kultur (*Klingsor*, VI, 1).

Petzold (G. von). John Davidson und sein geistiges Werden unter dem Einfluss Nietzsches. Leipzig, Tauchnitz, 1928.

Kahn (G.). Jules Laforgue in Deutschland [le début de son séjour] (*Rev. rhénane*, mars).

Carré (J.-M.). L'Allemagne vue par les écrivains français du XIXe siècle. II (*Rev. rhénane*, janvier).

Baader (H.). Organische Kunstauffassung im modernen Frankreich

[P. Claudel] und ihre Beziehungen zur deutschen Literatur (*Germ.-Roman. Monatsschrift*, juillet-août 1928).

Sieburg (Fr.). Jean Giraudoux, *Siegfried* et l'Allemagne (*Europe nouvelle*, 12 janvier).

Bertaux (F.). Livres allemands à traduire (*Die liter. Welt*, février).

Löwis of Menar (A. von). Translations into German [les publications les plus récentes] (*Times liter. Suppl.*, 18 avril).

Influences scandinaves.

Silvestre de Sacy (S.). Balzac et le « Livre mystique » [peu informé sur Swedenborg] (*Rev. des Cours et Conf.*, 1er et 15 avril).

Burkhard (A.). The genealogical novel in Scandinavia [à propos d'un article de A. E. Zucker sur les *Buddenbrooks* de Th. Mann, et d'une influence scandinave sur cet auteur] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLIV, 1, mars).

Influences slaves.

Koczorowski (St. P.). Adam Mickiewicz et la pensée française, 1830-1923 : témoignages des écrivains français. Paris, Gebethner et Wolff.

Baldensperger (F.). Alfred de Vigny a Polska (*Przeglad Wspólczesny*, avril).

Kridl (M.). Mickiewicz et la France (*Pologne littéraire*, 15 avril).

Maver (G.). Mickiewicz in Italia (*Ibid.*).

Lednicki (W.). Mickiewicz and England (*Ibid.*).

Pierre (A.). Mickiewicz et la France (*Nouv. litt.*, 27 avril).

Rechzeh (G.). Grillparzer und die Slaven. Diss. München; Weimar, Duncker.

Tesnière (L.). Compte-rendu de la traduction de Tolstoï, *Comment l'amour est mort...* par H. J. Sikorski (*Bull. de la Fac. des lettres de Strasbourg*, 1er avril).

Perrier (M.). André Towianski et son influence sur Mickiewicz [discussion de son rôle européen] (*Merc. de France*, 1er mai).

Influences américaines : États-Unis.

Martin-Chauffier (L.). Chateaubriand en Amérique (*Notre Temps*, 1er mai).

Cazenave (M.). Les émigrés bonapartistes de 1815 aux États-Unis (*Rev. d'hist. diplom.*, janvier-mars).

Meyer (H.). Nord-Amerika im Urteil des deutschen Schrifttums bis zur Mitte des 19. Jhdts. Hamburg, Friederichsen.

Morize (A.). Le *Bourriquot* de Tartarin [et *la Prairie* de Cooper] (*Mod. Lang. Notes*, avril).

Lemonnier (L.). L'influence d'Edgar Poe sur Verlaine et Rambaud (*Figaro littéraire*, 19 janvier).

Sorani (A.). La fortuna del Poe in Francia [à propos des thèses de Léon Lemonnier] (*Marzocco*, 10 mars).

Bab (J.). Walt Whitman und die Botschaft Amerikas (dans : *Befreiungsschlacht*). Stuttgart, Engelhorn, 1928.

Russell (B.). Wird Europa amerikanisiert werden? (*N. Schw. Rundschau*, avril).

Influence de l'Amérique du Sud.

Rice (W. F.). Introduction à la traduction de l'*Ariel*, de José Enrique Rodó. The University of Chicago Press.

Influences orientales.

F. de Castro y E. F. Alvarez. El Salterio de David en la cultura española. Madrid, Imp. Helénica, 1928.

Ciafardini (E.). Saul nel primo libro dei Re e nella tragedia dell' Alfieri. Caserta, Casa Ed. Moderna, 1928.

Lancaster (H. C.). A note on *Hernani*, IV, 1 [influence possible de la Bible sur un détail d'Hernani] (*Mod. Lang. Notes*, nov. 1928).

Friedländer (F.). Jüdische Freunde deutscher Dichter im 19. Jahrh. (*Der Morgen*, IV).

Rolland (R.). Un héros de l'Inde nouvelle : Vivekananda [avec un développement peu informé sur Emerson et les « infiltrations » hindoues] (*Europe*, 15 avril).

Gillouin (R.). Le Problème de l'Occident [et de sa défense contre l'Orient; opposé aux thèses de H. Massis] (*Nouv. Rev. française*, 1er mars et 1er avril).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Gabriel Maugain. **Ronsard en Italie.** Paris, les Belles-Lettres, 1926. 1 vol. in-12, 344 pages (*Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, deuxième série, fascicule 2).

Il est toujours intéressant de suivre les vicissitudes de la réputation d'un écrivain, d'abord dans son propre pays[1], ce qui est une des tâches de l'histoire littéraire nationale, ensuite dans les pays étrangers, ce qui est du ressort de la littérature comparée, et cette *fortuna di*, comme s'expriment les Italiens, est souvent bien différente dans l'un et dans les autres et, en tout cas, rarement synchronique, quand ce ne serait que par le retard apporté par l'éloignement des lieux et des langues à la connaissance d'un écrivain. Le cas de Ronsard dans les lettres italiennes qu'a étudié avec tant de soin Gabriel Maugain va nous en apporter une preuve des plus curieuses. En effet, c'est précisément au moment où la réputation de Ronsard achève de s'effondrer sous les attaques de Boileau qu'elle va connaître une sorte de résurrection au delà des monts, dans les milieux bolonais, pour des raisons auxquelles nous reviendrons. Mais le moment capital et, si l'on va au fond des choses, à vrai dire unique, de l'influence de Ronsard est celle qu'il exerça vers 1580, précisément à une époque où son étoile pâlit déjà à la cour devant celle de Desportes, sur un jeune homme remarquablement doué pour la poésie, Gabriello Chiabrera, et l'on ne s'étonne pas de ce que près du tiers du volume de Maugain (p. 113 à 200) lui soit consacré. L'auteur des *Maniere dé versi toscani* (Gênes, 1599) est, en effet, considéré par les Italiens eux-mêmes comme le fondateur du lyrisme italien moderne et il est remarquable qu'il se soit inspiré de notre Ronsard; si l'on songe que celui-ci, par l'intermédiaire de van der Noot et van der Does, renouvelle aussi jusqu'à la forme de la littérature néerlandaise, on serait porté à répéter cette phrase

1. On sait que *l'Influence de Ronsard sur la poésie française* (*1500-1585*) a été étudiée dans une thèse de Sorbonne, tout à fait exhaustive, par Marcel Raymond. Paris, Champion, 1927, 2 vol. in-8°.

de P. de Nolhac[1] : « Ronsard est, à certains égards, le père de tout le lyrisme moderne », et nous serions tentés d'en concevoir un excessif orgueil, si ne nous revenait aussitôt en mémoire l'immense action exercée sur le grand Vendômois par Pétrarque, par les Pétrarquistes et par les néo-latins d'Italie.

La dette de Chiabrera à l'égard de l'auteur des *Odes* et des *Amours* a été reconnue et établie par Carducci d'abord et, avec plus de précision, antérieurement à l'étude analysée ici, par un savant italien connu, Ferd. Neri, dans son livre *Il Chiabrera e la Pleiade francese* (Turin, Bocca, 1920, in-16). L'accord des deux écoles est un contrôle utile pour l'une et pour l'autre en même temps qu'une garantie de sécurité et de certitude. Par contre, cette dette, qui est immense, comme nous l'allons voir, n'a nullement été proclamée par celui qui l'a contractée. A cette époque où l'imitation des anciens est considérée comme le plus sacré des devoirs poétiques, l'imitation des modernes n'est point tenue pour un plagiat, surtout lorsque la différence des langues garantit ce minimum d'originalité que constitue l'effort de transposition. L'italien n'a pas d'*e* muet, mais il a des syllabes atones. L'alternance des rimes masculines et féminines préconisée et pratiquée, sinon commandée, par le Français, sera donc remplacée par celle des *tronche* ou oxytons et des *piane* ou paroxytons, des *sdrucciole* ou proparoxytons, comme dans la demi-strophe que voici où celles-ci alternent avec celles-là :

Aurette non volarono
Si fresche in su l'april,
Nè rivi mormorarono
Mai di suon si gentil.

Avoir modifié jusqu'à la métrique des langues étrangères, au début du moyen âge et au XVI[e] siècle, voilà qui me paraît le témoignage le plus probant et le plus éclatant de l'influence exercée par notre littérature hors de nos frontières.

Dans le cas de Chiabrera, elle ne s'arrête pas à l'alternance des rimes et à l'adoption de mètres pairs, elle va jusqu'à l'introduction de l'ode légère, hétérométrique et d'inspiration amoureuse et bachique, propre à être « mesurée à la lyre », comme s'exprime Ronsard, et à être chantée. Il en résultera que Chiabrera sera le grand fournisseur des musiciens : Caccini (les *Belle rose porporine*, que nos dames chantent encore, sont de lui), Monteverde et Peri avec lequel il donna, le 9 octobre 1600, le troisième en date des opéras

1. *Revue de France*, 1[er] janvier 1923, p. 95; cité dans mon *Ronsard, sa vie et son œuvre*. Paris, Boivin, 1924, in-12, p. 288, n. 2.

italiens (les deux premiers étant *la Dafne* et *l'Euridice* de Rinuccini, respectivement 21 janvier 1599 et 6 octobre 1600).

Comme il faut s'y attendre, son *Ditirambo* est imité du *Folastrissime voyage d'Hercueil* et ses odes encomiastiques de celles de Ronsard.

En présence de ce cas, presque un « cas limite », on peut faire bon marché de Del Bene, au reste à demi Français, de Sperone Speroni, tard converti dans l'extrême vieillesse, de Cebà et du jésuite Possevino, qui s'effare devant les audaces des *Folastries* et autres *Gayetez*.

A vrai dire, on pourrait presque achever le livre par ce chapitre, car si, comme nous le disions en commençant, la fortune de Ronsard a connu à Bologne, vers 1680, après un assoupissement de presque un siècle, auprès des Manfredi, des Martelli, des Orsi, une faveur inattendue, cela tient d'une part à la réaction qui s'y fit jour contre le classicisme français, d'autre part à un retour offensif du Pétrarquisme, dont Ronsard était considéré comme un disciple, et à un regain de renommée de Chiabrera lui-même, qu'on jugeait apparenté à Ronsard, sans voir qu'il y avait filiation de celui-là à celui-ci.

Et puis c'est tout. Le reste, ce sont appréciations plus ou moins justes, plus ou moins injustes, suivant les temps, d'historiens des littératures et de critiques qui chaussent les sandales de Sainte-Beuve ou refusent de le suivre dans son effort de réhabilitation. Le plus franc témoignage est celui d'Addamiano, dont nous reparlerons ici; mais je crois qu'il faut écarter ces témoignages-là ou les mettre au moins résolument à part. Connaissance n'est pas influence — surtout pas la connaissance d'érudits, de savants, de critiques (à moins que celui-ci ne soit en même temps poète comme Carducci). Le processus est autre et il n'y a vraiment influence (et il n'est pas même besoin, pour qu'il y en ait, de contact livresque précis) que quand il y a *transposition d'art*. G. Maugain aurait dû faire plus nettement cette distinction dans ce livre d'une large et sûre information, qui a le mérite d'épuiser la question de l'influence de Ronsard sur cette poésie italienne, à laquelle ce dernier devait lui-même le meilleur de ses inspirations. Ainsi, par ce libre-échange spirituel, les trésors vont et viennent par deçà et par delà les monts, les dettes se payent, sans cesse grossies par les ans d'intérêts accumulés.

Gustave Cohen.

Voici quelques observations de détail :

P. 85, 1er alinéa. C'était le lieu de mentionner les plagiats (le mot n'est pas trop fort) de Du Bellay à l'égard de Sperone Speroni, établis par P. Vil-

Auguste Viatte. **Les sources occultes du romantisme-illuminisme-théosophie, 1770-1820.** Paris, librairie ancienne Honoré Champion, 1928. 2 vol. in-8°. (*Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée »*, t. 46-47).

Qu'est-ce au juste que M. Auguste Viatte a voulu faire dans cet important ouvrage? Son premier volume est consacré au Préromantisme de la fin du xviii^e siècle, l'autre à la génération de l'Empire. Étudier l'influence sur le Romantisme des « illuminés » et des « théosophes », et cela du point de vue de l'histoire littéraire. Il n'entend point « ajouter un chapitre nouveau à l'histoire de la philosophie » et se garde de chercher à préciser la valeur théorique des idées dont il veut seulement décrire l'aspect, l'évolution, la diffusion dans le public et surtout l'influence sur la littérature.

Pendant la période qu'envisagent ces deux volumes, il n'y a guère que deux grands écrivains, Joseph de Maistre et M^{me} de Staël, avec lesquels ces doctrines affleurent nettement dans les lettres. M. Viatte se promet de poursuivre ses recherches en ce sens, de les étendre

ley, *les Sources italiennes de la Deffense et Illustration de la langue françoise*. Paris, Champion, 1908, in-12.

P. 137, n. 4. Ses idées sur la légitimité et la nécessité de l'amour charnel, Ronsard avait pu les emprunter aussi à *la Rose par Meun décritte*, un des livres favoris de sa jeunesse.

P. 156. On ne distingue pas assez nettement *le Folastrissime voyage d'Hercueil* de 1549 et *les Dithyrambes à la Pompe du Bouc* de 1553; ces derniers, au reste, n'ont pas d'importance ici.

P. 190. Sur les *Épitaphes* de Ronsard, il y a une thèse de M^{lle} de Schweinitz, 1925.

P. 205. J'ai rencontré ce Magalotti auprès de *Saint-Évremond en Hollande* (cf. *Revue de littérature comparée*, 1925-28).

P. 207, 1^{re} ligne. Gassendi. Il vaut mieux écrire Gassend.

P. 208, n. 3. Qui est la M^{me} Du Deffand qui reçoit une lettre de Redi en 1664?

P. 219, n. 1. Il est bon d'ajouter Guez de B.

P. 229, n. 2. La citation est inutile, puisqu'elle figure en haut de la page.

P. 291, n. 2. La source de cette diatribe du Piémontais Botero (1540-1617) contre Rabelais est visible, c'est le *Theotimus* de « l'enragé Putherbe », à savoir Puits-Herbault, moine de Fontevrault. Cf. J. Plattard, *Vie de Rabelais*, Paris, 1928, p. 200-201.

Et voici le défilé des fautes d'impression non relevées dans l'errata :

P. 11, l. 7 : *auturs*, lire : *auteurs*. — P. 52, l. 8 : *1666 ou 1667*, lire : *1566 ou 1567*. — P. 63, l. 6 du bas : *augmntées;* l. 4 du bas : *dernièrs*, lire : *dernières*. — P. 78, n. 2 : *le P. Labbé*, corriger en *Labbe* (cette faute est très répandue). — P. 95, l. 2 du bas : *Petraque*. — P. 97, n. 1 : *ma*, lire : *una*. — P. 118, n. 1, l. 4 : *nomini*, lire : *uomini*. — P. 119, l. 5 : *Monteverdi*, lire : *Monteverde*. — P. 213, l. 2 du bas : *Dthyrambe*.

aux plus grands écrivains du XIX[e] siècle. Pour l'instant, sa thèse nous présente la foule bigarrée des « martinésistes», des martinistes, des swedenborgiens, des francs-maçons mystiques, des néo-quiétistes, des penseurs souvent profonds et des charlatans pittoresques, qui constituent une ambiance trop vaguement connue, dont on n'a pas assez montré l'importance et précisé l'intérêt.

Le livre de M. Viatte comble, en effet, une lacune grave. J'ai montré moi-même, il y a quelques années, qu'on ne pouvait bien comprendre Joseph de Maistre sans tenir compte des influences théosophiques subies par lui et j'ai publié des textes inédits qui ne laissent aucun doute sur l'ampleur de cette empreinte, aussi bien que sur son rôle dans la franc-maçonnerie écossaise mystique. Les influences occultes sur M[me] de Staël sont peut-être moins visibles et M. Viatte les a très subtilement soulignées après avoir tracé le tableau nuancé de l'immense mouvement occultiste de l'époque.

Ce n'était pas travail facile. Le terrain était presque vierge et fort touffu. L'auteur a pénétré hardiment dans cette forêt si dense aux fleurs luxuriantes, aux arbres géants pleins de plantes parasites, aux lianes serpentines qui enserrent des troncs dont quelques-uns, en apparence solides, mais intérieurement pourris, tombent en poussière dès qu'on appuie dessus, tandis que d'autres, sans prestige, sont d'un beau bois dur. Les méprises étaient faciles, mais M. Viatte, s'il ne réussit pas toujours à ordonner parfaitement un sujet si complexe, s'il ne nous donne pas toujours une idée absolument nette des distinctions à faire, a su éviter les erreurs dans lesquelles étaient tombés presque tous ceux qui avaient effleuré ce domaine avant lui. Il s'est frayé un chemin à la hache à travers le fourré, traçant des routes dans toutes les directions, et il a rapporté de cette exploration difficile une riche moisson de documents inédits, d'échantillons curieux, de tableaux passionnants et d'aperçus originaux.

La récolte est si abondante qu'il est impossible de donner en quelques pages autre chose qu'une idée des terrains décrits et des horizons nouveaux découverts. Jusqu'ici que d'erreurs avaient été commises par les rares auteurs qui s'étaient plus ou moins occupés de ces questions ! Ad. Franck avait eu le mérite, il y a un demi-siècle, de s'aventurer dans ce domaine et d'en pressentir l'intérêt ; mais il n'aboutissait guère qu'à « des exposés partiellement vrais, dont toutes les phrases ont besoin de corrections ou d'additions ». D'autres, depuis, ont commis les confusions les plus étranges, les erreurs les plus regrettables et les généralisations les plus fantaisistes. L'on devine, d'autre part, quelles approximations ont pu engendrer les polémiques sur le sujet brûlant de la franc-maçon-

nerie. Tel confond le jacobin Charles de Hesse avec le prince Charles de Hesse, général danois ; tel autre fait rencontrer Saint-Martin et Bœhme à Strasbourg en 1790 ! On a accueilli les yeux fermés toutes les accusations de Barruel et les extravagances de Louis Blanc, qui veulent tous deux, mais dans un esprit bien différent, que les francs-maçons soient les auteurs directs de la Révolution française. Joseph de Maistre avait une opinion très précise sur ce point (comme le prouvent ses *Mémoires au duc de Brunswick* et *à Vignet des Étoles*), mais plus nuancée et très différente de celle d'un ouvrage récent qui, dit M. A. Viatte, « ingurgite tous les contes : l'existence de la maçonnerie dès le IIIe siècle, la présence de Saint-Martin et de Cagliostro à Wilhemsbad, la suppression prétendue, par les éditeurs, de telle anecdote de Mirabeau, que chacun peut retrouver dans sa *Monarchie prussienne* », qui dédouble Martines de Pasqually en « Paschales et Martines, chefs des martinistes », mais, en revanche, confond l'écrivain La Harpe avec le révolutionnaire suisse du même nom.

Disons tout de suite qu'il n'y a aucun rapport entre la théosophie dont parlent J. de Maistre, Saint-Martin le « Philosophe Inconnu », Willermoz, Eckartshausen, Fabre d'Olivet, Ballanche, etc., et l'école d'Annie Besant. Le mot *illuminisme* prête aussi à confusion : Maistre ne le prend au péjoratif que lorsqu'il s'agit de visionnaires excentriques, ou bien de sociétés secrètes purement politiques et nettement révolutionnaires, comme celle des Illuminés bavarois de Weishaupt, qui n'ont de mystique que ce nom, à la mode alors. Il a toujours distingué soigneusement la maçonnerie ordinaire, qu'il jugeait anodine, ces illuminés révolutionnaires bavarois et les martinistes, « chrétiens exaltés ». Ces derniers étaient d'ailleurs en général conservateurs, comme Tamara, le « Sénateur » des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Le récent travail de M. F. Vermale, *Joseph de Maistre émigré* (Chambéry, Dardel), donne d'intéressants détails sur leur attitude en Russie. Grand profès, chevalier bienfaisant de la Cité sainte, Maistre appartenait à leurs plus hauts grades ; et c'est à ce titre qu'il rédigea le *Mémoire au duc de Brunswick*, plan de réforme de la maçonnerie écossaise dont il voulait faire l'instrument de la réunion des églises chrétiennes et des recherches mystiques du christianisme transcendant.

M. Viatte a bien montré l'évolution de la pensée maistrienne à cet égard. Après un instant de méfiance entre 1800 et 1810, l'auteur des *Soirées* dose dans ce dernier ouvrage le pour et le contre, et cette mise au point fait la part belle à la théosophie. Orthodoxe catholique, il n'a jamais cessé de l'être ; mais il a acquis dans la

fréquentation des martinistes une foule d'idées dont il a « fait son profit ».

Maistre est d'ailleurs un partisan de l'Orient, de l'intuition. Il préfère la science antique et asiatique « au génie ergoteur de l'Europe », et il aime en Platon le plus oriental, le moins grec des Grecs.

A côté d'un Joseph de Maistre théosophe et catholique, à côté d'un Saint-Martin prônant la voie « centrale », « intime », redoutant les magies et les loges, à côté d'un Willermoz, âme de la maçonnerie martiniste, mystique, que de variétés dans l'illuminisme de cette époque ! Certaines dépassent les bornes imaginables du pittoresque ou de l'absurdité : l'auteur les décrit d'autant plus longuement que ce qu'il apporte est plus nouveau. De là peut-être une certaine difficulté pour le lecteur à faire le point.

M. Viatte est surtout frappé de ce fait que cet épanouissement des sectes et des idées mystiques et théosophiques a lieu au moment où les doctrines athées et matérialistes sont parvenues à leur apogée. Il y voit donc une protestation de l'invincible besoin de croire. « Cet élan mystique, dit-il, que canalisent en temps normal les disciples de la théologie, revêt un caractère plus impérieusement individualiste aux âges d'incrédulité. » C'est vrai ; mais l'on peut dire aussi que l'excès du dogmatisme aboutit au même résultat. M. Viatte remarque lui-même que le XVII^{e} siècle, né d'un effort vers l'équilibre, ayant donné satisfaction à la fois au cœur et à l'esprit, aux sens et à l'intelligence, « le classicisme devait périr de l'excès même de son principe. A force d'épurer, de rogner, de raccourcir, de ne chercher nulle part que la clarté et l'élégance, on livre la langue aux grammairiens et la pensée aux encyclopédistes... Combien gracieuse cette société, mais combien superficielle !... La religion, trop solennelle pour esquiver les épigrammes de Voltaire, se réduit à de vaines habitudes et devient la proie des abbés de cour... C'est alors que, dans son effort pour retrouver la splendeur et la profondeur de la vie, l'homme rejette ces rubriques désormais inconsistantes... Au mépris des règles, il embrasse le romantisme, par delà les dogmes il s'imprégnera de religiosité. »

Bossuet n'a-t-il pas une certaine responsabilité à cet égard? La querelle du Quiétisme, la « déroute des mystiques », comme dit M. l'abbé Bremond, à la fin du siècle de Louis XIV, n'auraient-elles pas eu pour résultat d'appauvrir le catholicisme, de rejeter de son sein comme suspectes les tendances mystiques, les meilleures en même temps que les dangereuses? Chassées de l'orthodoxie, il est naturel qu'elles se soient épanouies dans l'illuminisme plus ou moins indépendant de Rome.

La chose était inévitable et elle fut, en même temps qu'un effet,

un remède. Comme écrivait Joseph de Maistre, les théosophes de l'époque avaient le mérite de maintenir « la fibre religieuse de l'homme dans toute sa fraîcheur ». Ils travaillaient, d'autre part, à l'union des Églises chrétiennes, sympathisant avec les rites et les mystiques catholiques. Cela n'est pas une imagination de l'auteur du *Pape*, mais une réalité, comme le montrent la correspondance de Willermoz et de Turkeim et l'attitude des piétistes allemands[1].

Émile Dermenghem.

DEUTSCHE DANTE-GESELLSCHAFT :

La *Deutsche Dante-Gesellschaft* fut fondée à Dresde lors du sixième centenaire de la naissance de Dante (1865), un an après la fondation de la Société Shakespeare allemande, alors que la Société italienne créée dans le même but ne voyait le jour qu'en 1888. Elle publia quatre volumes entre 1867 et 1877, sous la direction de spécialistes comme Witte et Scartazzini. C'est en vain que Scartazzini et F. X. Krauss s'efforcèrent depuis lors de mettre sur pied de nouvelles publications. Peu de temps avant la guerre seulement, Hugo Daffner réussit à réorganiser la Société qui fit paraître un volume en 1920. D'autres publications suivirent en 1921, 1923-1925.

La Société a repris tout récemment encore une nouvelle vigueur. Son président depuis 1927 est Walter Götz, de Leipzig, et le directeur du *Dante-Jahrbuch*, Friedrich Schneider, professeur à l'Université d'Iéna, bien connu pour ses ouvrages sur la littérature et l'histoire du moyen âge, en particulier pour sa magistrale étude sur l'empereur Henri VII. La Société se réunira tous les ans à Weimar en septembre : date choisie en l'honneur de l'anniversaire de la mort du poète.

La Société vient de publier son dixième volume (premier volume de la nouvelle série), dont la présentation et la typographie sont un

1. Un travail d'une telle ampleur ne saurait être exempt d'erreurs d'interprétation et de fautes matérielles. C'est ainsi que le mathématicien Hoené Wronski, en dépit de surenchères déconcertantes, a toujours protesté du caractère rationnel et logique de ses propositions, ou que les « compensations » d'Azaïs ont toujours paru procéder, non d'une vue illuministe, mais d'un terre à terre sans horizon. On peut même se demander, à voir les hommes de science comme Bonnet, A.-M. Ampère, Dupont de Nemours, Cuvier et Vauquelin séduits par des théories de ce genre, si une sorte de spiritualisme scientifique n'était pas inclus dans des données qui furent, à tout prendre, profitables à notre connaissance du monde. « Il y a des temps d'évidence et des temps d'obscurité », disent les mystiques.

modèle. Il contient neuf grands articles (p. 1-192) et des Mélanges (p. 193-226). L'un des articles est une étude sur le plus ancien texte de la *Divine Comédie* (F. Schmidt-Knatz); d'autres reprennent les questions discutées, et on peut dire éternelles, concernant Dante et son œuvre : la famille de Béatrice (Robert Davidsohn), la première vision de la *Vita Nuova* (Karl Federn), l'attribution à Dante du poème du *Fiore* (Alfred Bassermann), l'identification de Matelda (Ferdinand Koenen). Le volume renferme encore d'intéressantes explications de texte : « Sur l'unité poétique de l'Enfer » (Arthur Franz), « Sur la composition de la Monarchie » (Wolfram von den Steinen), et des recherches sur l'influence de la *Divine Comédie :* ce que lui doivent le chroniqueur Villani (Ernst Mehl) et les tableaux mythologiques du Quattrocento (Paul Schubring). Ce dernier article est accompagné de huit belles planches hors texte.

Les « Mélanges » se composent de commentaires sur divers passages de Dante, de recherches de sources, ou proposent une heureuse solution aux irritantes petites énigmes que l'on rencontre en lisant la *Divine Comédie.* Ils se terminent sur un compte-rendu, dû à F. Schneider, des divers travaux sur Dante dans tous les pays.

On ne peut que féliciter la *Deutsche Dante-Gesellschaft* de sa belle entreprise, et souhaiter une suite prochaine à ce recueil destiné à rendre les plus grands services non seulement aux spécialistes de Dante, mais encore à tout le monde intellectuel.

Jeanne Ancelet-Hustache.

LES CONTES DE FÉES A LA FIN DU XVII^e^ SIÈCLE :

Même si la biographie individuelle ou le folklore trouvent en défaut M^lle^ L. El. Storer pour sa présentation de la *Mode des contes de fées* (1685-1700) (Paris, Champion, 1928, in-8° de 290 p.), son livre remplit à merveille son dessein : un « épisode littéraire de la fin du xvii^e^ siècle », imprévu pour tous ceux qui imaginent le classicisme comme un nivellement total de la fantaisie française, est rapporté par elle avec intelligence et agrément. Quant aux recherches qu'elle a faites, elles lui ont permis de mettre ou de ramener au jour bien des œuvres dédaignées, en un genre où les imaginations féminines se donnèrent libre cours. Et l'un des *desiderata* bibliographiques dont on peut lui tenir rigueur concerne, du point de vue de la littérature comparée, cette *Blaue Bibliothek* qui, de 1790 à 1800, faisait passer en allemand, par les soins de Bertuch et d'autres, des « Ammen-Märchen » que certains prétendront bientôt surprendre sur les lèvres des filandières et qui provenaient, en réalité, de l'inépuisable *Cabinet des fées...*

LE PRÉSIDENT DE BROSSES ET L'ITALIE :

Les *Lettres du Président de Brosses à Ch.-C. Loppin de Gemeaux, publiées pour la première fois avec une introduction et des notes par Yvonne Bezard,* chez Firmin Didot, ne sont pas seulement indispensables à qui veut connaître le caractère de l'aimable et vert Président de Brosses, en le montrant dans son intimité de tous les jours : elles achèvent de nous renseigner sur la véritable physionomie des *Lettres d'Italie.* Déjà M[lle] Bezard, dans toute une série de publications justement remarquées, nous avait montré la part d'artifice que contenaient ces lettres en apparence spontanées et naturelles : nous voyons ici, dans le détail de la correspondance, comment le voyageur n'a pas écrit en Italie le tiers de son voyage. Les lettres du 11 et du 28 mai 1744 sont particulièrement significatives à ce sujet. Une lettre de Rome, datée du 29 octobre 1739, et qui n'a jamais été comprise dans le recueil des lettres, nous montre aussi comment ce narrateur avait à se repentir quelquefois de son excès d'esprit, trop librement exercé sur des amis très chers, compagnons de son voyage. Dans l'ensemble, ces Lettres inédites constituent un document capital à verser au dossier du Président.

LA FORTUNE DE CHATEAUBRIAND EN ITALIE :

Aucun peuple, plus que la France, n'étudie l'influence des étrangers illustres sur l'évolution de sa pensée. Aussi devons-nous des grâces toutes particulières aux étrangers qui, par réciprocité, étudient l'influence des grands écrivains français sur leur pays. Et lorsque ces études sont bonnes, tout est pour le mieux. C'est le cas du livre que Teresio Napione (Fr. Leone delle Scuole cristiane) consacre à l'auteur du *Génie du Christianisme : Studi sulla fortuna di Chateaubriand nella letteratura e nell'arte di italiana;* Torino, Paravia, 1928, in-8°. Sans doute aimerait-on une composition plus organique; sans doute voudrait-on plus de rigueur dans les conclusions de l'enquête : essentiellement différente des formes du catholicisme italien, catholicisme libéral de Manzoni, catholicisme national de Gioberti, catholicisme dit moderniste de Fogazzaro, la pensée de Chateaubriand semble avoir agi en diffusion, non pas en profondeur; et l'on pourrait discuter sur la fortume finale de l'auteur : « Fortuna non grandissima, forse neppur grande in sento assoluto, ma certo più che mediocre » : si l'action n'a été ni *grandissima,* ni même *grande,* comment serait-elle *più che mediocre?* Reste toujours que le livre est très bien informé, fort intelligent, et qu'il apporte beaucoup de nouveautés. Des différents essais qui le com-

posent (*l'Italia nel Génie du Christianisme e il Génie du Christianisme in Italia, varia fortuna; la nuova Apologetica nella Letteratura sacra; Riflessi di Chateaubriand nella letteratura profana; da Manzoni a d'Annunzio; Atala nel deserto dell'Esotismo italiano; René e il mal del secolo tra Romantici vecchi e nuovi; Chateaubriand ed il teatro; l'Opera di Chateaubriand nell'arte figurativa italiana*), certains sont curieux, d'autres profonds : il n'en est aucun qui soit indigne d'intérêt. A propos d'*Atala*, l'auteur pose la question de l'exotisme italien; à propos de *René*, celle du caractère spécifique du romantisme : ces essais-là vont très loin. L'étude de Chateaubriand au théâtre est piquante; et c'est une heureuse idée que celle d'avoir non seulement signalé, mais mis sous nos yeux les œuvres d'art inspirées par les diverses œuvres du plus grand artiste que nous ayons jamais eu en littérature. L'auteur joint à un grand amour de son sujet une érudition très précise et très étendue; c'est une bonne condition pour réussir : et il a, en effet, fort bien réussi.

LA POÉSIE FRANÇAISE ET L'INDUSTRIE :

Quels furent, de 1830 à 1870, les contacts les plus féconds entre la poésie française et les nouveautés mécaniques apportées par le progrès des sciences appliquées? M. E. M. GRANT fournit une réponse satisfaisante à cette question (*French Poetry and modern Industry*. Harvard University Press, 1928; in-8° de 218 pages). Sans distinguer toujours entre métaphores et idées (car le *Paris* de Vigny porte sur autre chose que le bouillonnement des énergies mécaniques), l'auteur trace une démarcation assez sûre, après les premiers contacts, entre l'appréciation du mouvement accéléré et la déploration de certains enlaidissements dans la poésie française. S'il cherchait bien, il trouverait à modifier ou à ajouter à des relevés déjà impressionnants : J. Soulary, par exemple, a commencé avant les *Éphémères* à stigmatiser le chemin de fer, alors que Méry, dans le *Voleur* du 5 octobre 1837, s'écriait en vers : « Que Fulton soit béni! » Enfin il faudrait rappeler une remarque souvent faite : la locomotion *aérienne* a bénéficié auprès des poètes d'une bienveillance admirative qu'ils refusaient souvent à des formes *terrestres* de traction.

Le gérant : É. CHAMPION.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

PATRIOTISME ET LITTÉRATURE[1]

« Art has no nations... »
(Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*.)

Quand le jeune Martin Chuzzlewit et Marc Tapley débarquèrent à New-York, ils rencontrèrent des types odieux ou ridicules dont la description, aujourd'hui encore, irrite les Américains; et certains des compatriotes de Jefferson Brick refusent de pardonner à Dickens sa malveillance apparente pour un pays qui avait non seulement admiré son art, mais gonflé son portefeuille. Cependant, quand nous rencontrons les Quilp, les Silas Wegg ou les Squeers — pour ne parler que de quelques-uns de ses personnages antipathiques qui sont Anglais — nous n'accusons pas Dickens de trahison; nous ne mettons pas en doute son patriotisme parce qu'il n'a pas entouré d'une auréole tous ses personnages anglais.

Les Américains non plus n'attendent pas de leurs auteurs qu'ils fassent des anges de leurs compatriotes. Même ceux qui écrivent pour les magazines hebdomadaires ont le droit de susciter des coquins — de noirs personnages qui font mieux ressortir les héros — et ces coquins ne sont pas tous des étrangers. Mais quand Washington est représenté comme un homme ordinaire, lorsqu'on révèle, même dans un roman, la vie privée d'un de leurs présidents, les Américains frémissent; ils aiment à penser que leurs hommes d'État, quels qu'ils soient, peuvent se comparer à la reine Victoria, telle que le public se la représente, et ils préfèrent laisser dans l'oubli leurs Willis Markham, plutôt que de les connaître tels qu'ils sont[2].

1. Je tiens à exprimer ma vive reconnaissance à mon collègue M. Vincent Guilloton, qui m'a aidé à traduire cet article en français.

2. Samuel Hopkins Adams, dans *Revelry* (1926), prétend s'inspirer de la vie du président Harding. Il donne dans son roman le nom de Willis Markham au chef de l'État.

Il est quelquefois difficile de tracer une ligne très nette entre la nature humaine en général et un aspect de la nature humaine particulier à une certaine nation. Notre attention est attirée vers ce problème quand nous avons des raisons de croire qu'un auteur a des intentions de propagande, et certaine propagande est très subtile. Si un écrivain français quelconque écrivait un livre où le personnage odieux serait Américain, il n'y aurait rien à dire; mais si, dans une série de romans de ce même auteur, tous les coquins étaient Américains, et si l'on ne trouvait aucun Américain honnête pour faire contrepoids, on serait en droit de conclure à un préjugé antiaméricain. Chaucer n'est pas moins Anglais parce que certains de ses immortels pèlerins sont imparfaits — ou humains si l'on préfère — et l'on ne saurait contester le rude patriotisme de Shakespeare à cause du roi Jean, de Richard III ou de Falstaff. Il y a des scélérats dans l'histoire de l'Amérique — on songe à Benedict Arnold, à Aaron Burr, peut-être à Ben Butler[1] — mais il se trouvera toujours des auteurs pour en faire des héros; la plupart des gredins célèbres en Amérique sont des traîtres ou des politiciens véreux — comme le « Boss » Tweed, dont personne n'a déploré la perte — mais le côté humain de leur personnalité a un grand intérêt, et les Américains pensent que c'est un devoir patriotique de le mettre en relief. Qui peut rester insensible aux qualités humaines de Jethro Bass[2], tel que le peint Winston Churchill? On peut se demander si Marlowe ou les spectateurs des drames élisabéthains se rendaient compte que le docteur Faustus était Allemand : c'est son humanité qui les intéressait. Il y a des pièces antisémitiques, mais *le Marchand de Venise* n'est pas de ce nombre.

Le dessein patriotique est plus évident dans *Friar Bacon and Friar Bungay* — surtout dans la scène IX, où Vander-

1. Benedict Arnold (1741-1801), général pendant la Révolution américaine, échappa quand sa trahison fut découverte et devint général dans l'armée anglaise; la fin de sa vie se passa à Londres. Aaron Burr (1756-1836), politicien américain, fut accusé de trahison en 1807, mais acquitté. Benjamin Franklin Butler (1818-1893), avocat, politicien et général américain, fut gouverneur militaire de la Nouvelle-Orléans en 1862, pendant la guerre de Sécession, et s'y montra excessivement sévère.

2. Principal personnage de *Coniston* (1906), dont le prototype était Ruel Durkee, célèbre *boss* politique du New Hampshire. Né à Saint-Louis en 1871, le romancier Churchill habite l'État de New Hampshire.

mast défait Bungay dans un concours d'adresse, pour être à son tour vaincu par le grand Bacon,

> Whose frown doth act more than thy magic can,

comme dit Hercule au magicien allemand. « Eh bien, Vandermast! as-tu trouvé un rival digne de toi? » demande le roi d'Angleterre satisfait, et l'empereur d'Allemagne, surpris, ajoute : « Eh quoi, Vandermast! as-tu donc trouvé ton maître? » A la fin de la pièce, Greene met dans la bouche du frère Bacon un compliment à la reine Élisabeth d'un tour gracieux et poétique dans lequel s'exprime ce nouveau sentiment d'orgueil du souverain et de la patrie qui est au fond du patriotisme élisabéthain. Rien ici de commun avec l'analyse d'une civilisation telle qu'on la trouve dans un poème comme le *Good Morning, America*, de Sandburg. L'adulation pour Élisabeth exprimée par des écrivains comme Lyly et Spenser est une autre forme de patriotisme — même ici on peut sentir, sous l'amour de la reine, l'amour de la patrie. Aujourd'hui, le patriotisme des Anglais combine ces deux éléments.

On ne trouve nulle part une plus belle expression de l'amour ou de l'orgueil patriotique que dans *Henry V :* le héros de cette pièce est une idole nationale dont le retentissement est tel qu'au début de la guerre mondiale ses discours éloquents contribuèrent à stimuler la ferveur patriotique, à hâter les engagements volontaires avant le vote du service obligatoire en Angleterre[1]. On n'a pas besoin d'être Anglais pour vibrer aux premiers mots qu'il adresse à ses soldats :

> If we are marked to die, we are enow
> To do our country loss; and if to live,
> The fewer men the greater share of honour.

Le discours devant Harfleur, aussi, avec sa péroraison :

> The game's afoot!
> Follow your spirit, and upon this charge
> Cry, « God for Harry! England and Saint George! »

1. La glorification de l'Empire britannique par Kipling est un des exemples les plus frappants aujourd'hui de ce « patriotisme pratique », qui ressemble parfois à de la propagande.

émeut quiconque aime son pays, comme les vers d'amour d'un poète trouvent un écho dans le cœur de tous les amants. C'est notre patriotisme aussi qui vibre au sonnet de Brooke :

> If I should die, think only this of me :
> That there's some corner of a foreign field
> That is forever England. There shall be
> In that rich earth a richer dust concealed;
> A dust whom England bore, shaped, made aware,
> Gave, once, her flowers to love, her ways to roam,
> A body of England's, breathing English air,
> Washed by the rivers, blessed by suns of home...

Les leçons des tragédies historiques ne sont pas moins des contributions à la littérature patriotique, parce qu'un puissant drame sur un héros américain — Abraham Lincoln — a été écrit par un Anglais. C'est une Anglaise qui a glorifié les « Pilgrim Fathers », dans un poème plus connu sans doute en Amérique qu'en Angleterre; mais dans aucune de ces œuvres la nationalité des héros n'est au premier plan, car c'est plutôt la grandeur et l'humanité de Lincoln, la farouche indépendance, le courage et la foi profonde des pionniers d'une nouvelle civilisation qui sont mis en relief.

Depuis *Beowulf* et *la Chanson de Roland* — depuis *l'Iliade* même — il y a toujours eu une littérature pour exprimer l'orgueil qu'inspirent les héros de la tribu ou de la nation, pour chanter leurs hauts faits, leurs exploits contre l'ennemi, leur générosité et leur courage. Depuis l'apparition de la conscience nationale, on a entendu s'exprimer lyriquement l'amour du poète pour son pays natal, sa joie de combattre pour lui, sa fierté d'être libre et sa haine de l'oppression ou de la tyrannie. Pour être sentimentale, cette expression n'en est pas moins sincère, et l'émotion qu'elle traduit est réelle, et typique, autant que personnelle. Même un Turc peut admirer Botzaris et sympathiser avec lui.

C'est à mi-chemin entre l'épopée et le drame historique qu'on peut placer un ouvrage comme le poème de Benét, *John Brown's Body*. Écrite sans préjugé, et présentant la guerre de Sécession du point de vue des Nordistes aussi bien que des Sudistes, cette œuvre devrait beaucoup contribuer à rappro-

cher les deux factions et à défaire le mal fait par Mrs Beecher-Stowe; mais le but du poète n'est pas la propagande. On pourrait peut-être appeler cet ouvrage un roman historique en vers; et quand la littérature, en provoquant l'orgueil du passé, stimule les efforts de l'avenir, elle est un puissant agent de patriotisme pratique. C'est un agent de cette sorte, secondé par l'inspiration venant d'une entreprise commune, que constituèrent les *pageants* de M. Louis Parker et ses nombreuses imitations de chaque côté de l'Atlantique; comme nous l'avons montré ailleurs, ce sont les répliques modernes des drames historiques de l'époque élisabéthaine.

Le premier livre qui vient à l'esprit dans une étude sur le patriotisme et la littérature — du moins à l'esprit d'un Américain — est sans doute *la Case de l'oncle Tom*. Évidemment, Mrs Stowe pensait accomplir un acte patriotique en écrivant ce roman; quoi que le Sud ait pu en penser en tant qu'œuvre d'art, les nombreuses traductions qui en ont été faites montrent que la propagande (à laquelle les étrangers ne pouvaient s'intéresser comme les Américains) est, après tout, moins importante que le récit. Cette œuvre est plus vivante que le *Peculiar* (aujourd'hui oublié) d'Epes Sargent, sans doute parce que la propagande est plus voilée — mais le livre de Mrs Beecher-Stowe ne montre pas dans la peinture de la civilisation du Nord ou du Sud la profonde sympathie que nous sentons dans un roman comme *Red Rock* de Thomas Nelson Page, où même un Nordiste peut goûter le tableau des États du Sud d'autrefois et déplorer leur destruction.

Chez certains écrivains, la question de nationalité n'entre pas en jeu; nous nous intéressons seulement aux qualités humaines, à l'humanité foncière de leurs créations[1]. Ce n'est

1. « The error of our advocates of nationality [in literature] lies in their assigning geographical limits to the poet's range of historical characters as well as to his natural scenery. There is no time or place in human nature, and Prometheus, Coriolanus, Tasso and Tell are ours if we can use them, as truly as Washington or Daniel Boone. Let an American author make a living character, even if it be antediluvian, and nationality will take care of itself » (James Russell Lowell, *Nationality in Literature*).

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'étudiant en littérature comparée ne doit pas prêcher le nationalisme en littérature. Il peut toutefois marquer les influences nationales lorsqu'elles franchissent les frontières.

que superficiellement que nous pensons à Tess, ou à Becky Sharp, comme à des Anglaises; Jim Hawkins, Tom Sawyer et Tom Bailey représentant le petit garçon de tous les pays. Qu'est-il besoin de frontières? Il y a des auteurs dont le but principal est de rapprocher les nations — Pierre de Coulevain, par exemple, ou Washington Irving dans certaines de ses œuvres. *L'Ile inconnue* s'efforcera d'expliquer l'Angleterre aux Français bien avant 1914; et l'on ne saurait nier l'utilité internationale d'un livre comme *Bracebridge Hall*[1]. Dans bien des cas, ce résultat est plutôt accidentel que l'effet d'une intention bien définie, comme dans le poème de Benét, et la valeur artistique de l'œuvre est généralement en raison inverse du désir de propagande. Même quand celle-ci est morale comme dans *Die Waffen nieder* (cet éloquent plaidoyer pour la paix), ou dans les nombreux « Sunday School books » comme *The Wide Wide World* ou *Little Lord Fauntleroy*[2], la leçon d'internationalisme est subordonnée à la leçon morale que l'auteur veut enseigner.

Il est plus rare, heureusement, de trouver un auteur qui lie son dessein de moraliser à une attaque directe contre une nation étrangère. Il y a bien longtemps que Roger Ascham attaqua l'Anglais italianisé, et l'on voit le préjugé religieux

1. L'essai de W. Irving sur *John Bull*, dans le *Sketch Book*, reste une interprétation sympathique et vraie du caractère national anglais. Dans *Nil nisi bonum*, M. Roundabout (Thackeray) rend hommage à Irving : « The first Ambassador whom the New World of Letters sent to the Old. » « His books are read by millions of his countrymen, whom he has taught to love England, and why to love her. It would have been easy to speak otherwise than he did : to inflame national rancours, which, at the time when he first became known as a public writer, war had just renewed : to cry down the old civilisation at the expense of the new : to point out our faults, arrogance, shortcomings, and give the republic to infer how much she was the parent state's superior. There are writers enough in the United States, honest and otherwise, who preach that kind of doctrine. But the good Irving, the peaceful, the friendly, had no place for bitterness in his heart, and no scheme but kindness. Received in England with extraordinary tenderness and friendship... he was a messenger of good-will and peace between his country and ours. »

2. *The Wide Wide World* (1850), le roman américain le plus populaire après l'*Uncle Tom's Cabin*, est l'œuvre de Susan Warner (pseudonyme : Elizabeth Wetherell), 1819-1855. — *Little Lord Fauntleroy* (1886) est de Mrs Frances Hodgson Burnett (1849-1924). Née à Manchester (Angleterre), Mrs Burnett est venue en Amérique en 1865, et elle a commencé sa carrière littéraire en 1867; elle est connue comme romancière anglo-américaine.

se mêler au patriotisme naissant dans un passage comme le suivant, extrait du *Schoolmaster :*

He that by living and travelling in Italy bringeth home into England out of Italy the religion, the learning, the policy, the experience, the manners of Italy; that is to say, for religion, papistry or worse; for learning, less commonly, than they carried out with them ; for policy, a factious heart, a discoursing head, a mind to meddle in all men's matters; for experience, plenty of new mischiefs never known in England before; for manners, variety of vanities and change of filthy living. These be the enchantmens of Circe, brought out of Italy to mar men's manners in England...

Ascham trouve un écho au XVII[e] siècle dans l'essai *Of Affectation,* attribué à Lord Chandos ou à Gilbert Cavendish; mais ici c'est le voyageur affecté que l'on critique, non parce qu'il voyage, mais parce qu'il est affecté. En lisant cet essai, on se demande s'il est possible de jamais être sincèrement et profondément cosmopolite, et s'il est désirable de vouloir dissimuler ses caractéristiques nationales. L'expérience qu'Ascham a de l'Italie rappelle celle de certains critiques internationaux d'aujourd'hui — si on peut les appeler « critiques ». — « Je suis allé, dit-il, moi-même une fois en Italie, mais je remercie le ciel de n'y avoir séjourné que neuf jours. » Ascham n'est pas seulement un écrivain patriote, c'est aussi un propagandiste, et son œuvre a les défauts qui résultent naturellement d'un point de vue étroit.

Dans aucune grande littérature les personnages ne sont absolument indépendants de leur milieu, et ceci conduit souvent les auteurs à marquer non seulement les pays, mais les époques[1]. La Rome du premier siècle, la France du moyen âge, l'Angleterre du XVIII[e] siècle, l'Amérique des pionniers, tous ces pays fournissent un décor pour les héros et les traîtres de romans. Mais les grandes créations sont celles qui captivent le lecteur indépendamment des accidents de temps et de lieu.

1. « Nationality and locality are not distinguished from one another; and were this jumble fairly cleared up, it would appear that there was a still farther confounding of truth to nature with fidelity of local coloring. Mere nationality is no more nor less than so much provincialism, and will be found but a treacherous antiseptic for any poem... Literature survives, not because of its nationality, but in spite of it » (Lowell, *op. cit.*).

Roméo appartient à l'Italie du XVIe siècle, mais il est aussi de tous les temps, et son histoire est l'expression puissante d'une tragédie de jeunesse et d'amour[1]. Othello, sans doute, vivait à Venise, mais il est pour nous un mari jaloux; et bien que Iago soit originaire de la même ville, nous n'accusons pas Shakespeare de faire une distinction désobligeante pour les Vénitiens. Au vrai, quand il situe ses pièces loin de l'Angleterre, c'est d'ordinaire pour les placer dans des pays imaginaires, auxquels il donne, il est vrai, des noms géographiques, mais qui ne sont ni la Venise, ni la Vérone, ni la Vienne — ni même la Bohême — que nous trouvons sur les cartes.

Stevenson nous conduit à Londres, en Écosse, et dans les mers du Sud, mais ses personnages ne sont d'aucune nation et d'aucun siècle, et nous pouvons tous trouver en nous-mêmes un Jekyll et un Hyde. Thackeray traverse l'Atlantique pour terminer l'histoire de Henry Esmond, mais ses Virginiens sont encore des colons anglais, et cette traversée n'implique aucune critique internationale. Même dans un essai comme *The Mississippi Bubble*, il reste humain plutôt que national dans ses commentaires[2]; et quand Kipling veut régénérer un fils de millionnaire américain, c'est à un pêcheur américain qu'il confie cette mission. Il n'est pas question ici d'attaquer une nation amie.

C'est surtout la satire qui blesse l'orgueil patriotique. L'Italie aurait pu se récrier contre une critique comme celle d'Ascham, dont les coups ne semblent pas avoir fait cesser l'amitié des Anglais pour les Italiens. Il est rare de rencontrer un camouflet international de cette force. Les Américains

1. Lowell, dans l'essai cité plus haut, croit que nous ne pouvons considérer Shakespeare comme Anglais que par un accident de naissance. « He has chosen foreign subjetcs for the greatest of his dramas, as if to show that genius is cosmopolitan. » Si la nature humaine est en dehors du temps et de l'espace, il n'y a pas d'autre progrès que le progrès matériel, et les problèmes de la tragédie grecque ont leur application dans la vie moderne.

On peut penser que la comédie — intimement liée qu'elle est aux mœurs et peut-être aux règles de conduite qui changent avec les époques — dépend plus des accidents de temps et de lieu que la tragédie, qui est fondée sur l'éthique et qui a, par conséquent, un intérêt universel. Il y a pourtant des Européens qui ne voient rien de tragique dans une pièce comme *The Nigger* de Sheldon.

2. Il devient nationaliste et patriote au sens le plus étroit quand il fait la leçon à l'Amérique dans son essai *On Half a Loaf*.

peuvent s'irriter de créations comme Babbitt ou Elmer Gantry[1], mais les histoires de Sinclair Lewis ne risquent pas d'entraîner de complications internationales; elles pourraient tout au plus créer dans l'esprit de l'étranger des tableaux peu flatteurs de la vie américaine. Ceux qui redoutent cette éventualité oublient que personne ne juge le XVIIIe siècle anglais d'après Lilliput et que l'étranger instruit (le seul dont l'opinion compte) sait toujours distinguer la satire. Il existe beaucoup de portraits sympathiques d'hommes du Centre-Ouest pour faire équilibre à Babbitt : *The Man from Home*[2] et *The Hoosier Schoolmaster*[3] peuvent servir d'antidote à *Elmer Gantry*, et Booth Tarkington a essayé de montrer les qualités héroïques du ploutocrate, tout en choisissant une étrangère pour les signaler. Bien qu'il n'existe dans la satire de Sinclair Lewis aucune animosité contre une région particulière des États-Unis (il ne prétend pas que Babbitt se rencontre exclusivement à Zénith), il y a lieu de croire que les Américains se refuseront à considérer comme grande une littérature qui les présente sous un jour défavorable. Une littérature qui flatte est, sinon plus grande, du moins plus populaire.

Toute satire renferme une part d'invective aussi bien que de burlesque; et certains satiriques ont la naïveté de croire qu'ils corrigeront les mœurs qu'ils critiquent. Qui sait? Dickens avait peut-être un pareil dessein lorsqu'il décrivait les États-Unis tels qu'ils apparurent au jeune Martin Chuzzlewit. A coup sûr ses *American Notes* présentèrent la vérité comme il la voyait; le livre n'est pas satirique et toutes ses pages ne sont pas des critiques : cependant beaucoup d'Américains furent aussi irrités par cette œuvre que par le ro-

1. Personnages de roman de Sinclair Lewis (né en 1885) ridiculisant la vie américaine contemporaine. Le nom de Babbitt symbolise aujourd'hui le *business man* américain; des critiques « supérieurs » ont même forgé le mot « Babbittry » pour exprimer la conception de la vie du héros de Lewis.

2. Cette pièce (1906) fut écrite par Booth Tarkington et Harry Leon Wilson; l'acteur William Hodge « s'y tailla un grand succès » (les critiques parlèrent d'une « shrewd interpretation of human nature ». Cette comédie aurait été écrite dans une intention satirique; mais le personnage principal fut si bien dessiné qu'il conquit la sympathie des auditoires américains.

3. *The Hoosier Schoolmaster* (1871), d'Edward Eggleston (1837-1902), auteur et prédicateur américain, né dans l'État d'Indiana, dont les habitants sont appelés les « Hoosiers ».

man[1]. De nos jours, ils reconnaissent que les manières du pays étaient probablement assez rudes vers 1840 (le nombre de ceux qui se rappellent cette époque a d'ailleurs bien diminué) et que Dickens ne fit que relater ce qu'il avait vu; mais il existe encore des Américains qui considèrent comme une insulte toutes les remarques peu flatteuses faites par un étranger, et comme un mensonge toute vérité venant d'un de leurs compatriotes. Un Dickens peut dessiner un Stiggins ou un Chadband, et un Sinclair Lewis peut créer un Elmer Gantry : mais aussitôt que Lewis dessine un Stiggins, ou Dickens un Gantry commencent des complications internationales.

Beaucoup de gens semblent croire que le patriotisme ne saurait regarder la vérité en face, mais qu'il consiste à répéter *ad nauseam* que notre pays est le meilleur pays possible, que ses défauts sont microscopiques tandis que ses qualités sont innombrables comme les astres du ciel. Et beaucoup ne veulent pas d'une littérature qui fait au moins un effort pour regarder la vérité en face. La satire, il est vrai, va souvent trop loin, et se jette autant dans l'exagération que la littérature de « Sunday School », où les bons sont toujours récompensés et les méchants punis, ou que la littérature de « Pollyanna[2] » qui en est sortie. En va-t-il de même dans le royaume des Muses que dans les États-Unis? N'y a-t-il de choix qu'entre l'optimisme romantique des « humides » et les invectives maussades des « secs? » N'y a-t-il pas de moyen terme pour les Américains ou pour les poètes? Le réalisme doit-il toujours être désagréable, et l'agréable ne peut-il jamais être vrai?

Il y a des écrivains régionalistes — comme Bret Harte, Sarah Orne Jewett, Joseph Lincoln, et Mary Wilkins Freeman[3] — qui semblent frayer la voie à une représentation

1. Dans *Ravenshoe*, Henry Kingsley (lui-même journaliste) dit ce qu'il pense du journalisme à la Jefferson Brick, en proposant de parier un torchon sale contre le *New York Herald*, — « which is pretty even betting ». *Ravenshoe* fut écrit en 1862, à peu près vingt ans après *Martin Chuzzlewit*, qui suivit les *American Notes* (1842) à un an de distance.

2. En 1913, Mrs Eleanor (Hodgman) Porter publia *Pollyanna*, qui donna naissance à une école littéraire d'un optimisme débordant.

3. Bret Harte (1839-1902), Sarah Orne Jewett (1849-1909), Joseph Crosby Lincoln (1870-1800), Mary Wilkins Freeman (1862-1800). Je ne veux pas dire que ces écrivains sont d'un mérite égal, mais leur point de vue est plus limité que celui des auteurs mentionnés plus bas.

réelle de la vie, bien qu'ils étudient l'Ouest à l'époque des pionniers, ou la Nouvelle-Angleterre. Et il y a des écrivains comme Edith Wharton, Dorothy Canfield Fisher, Winston Churchill, Willa Cather et Owen Wister — pour n'en citer que quelques-uns — dont le point de vue, tout en restant américain, est plus large. Avec les premiers, nous nous intéressons au milieu plutôt qu'aux personnages ; avec les autres, le milieu national a moins d'importance.

Quand la génération nouvelle se moque de la génération précédente, celle-ci sait bien que ce ridicule est immérité, et personne n'est sérieusement troublé. Car le rire, pour blesser, doit venir de quelqu'un que nous considérons, bon gré mal gré, comme notre supérieur, et ce rire doit être sardonique plutôt qu'homérique. Il nous est égal de servir d'amusement à un primitif ou à un sauvage ; et si Dickens réussit à soulever la colère des Américains, c'est peut-être parce que le pays souffrait alors de ce qu'on appelle aujourd'hui un « complexe d'infériorité ». Les Américains n'admettront peut-être jamais la supériorité d'un étranger — ils ne la croient sans doute pas possible — mais quand des remarques peu flatteuses blessent, la raison n'en est pas difficile à trouver. Si ces remarques ne sont pas fondées, il y a encore moins lieu de s'en inquiéter — sauf si l'on est assez peu sûr de soi pour supposer que les autres ne remarquent pas leur fausseté.

Un nouvel esprit nationaliste se montre dans le drame — particulièrement dans celui de l'Irlande et de l'Amérique. On a même vu récemment des auditoires prendre en mauvaise part les satires des auteurs de leur propre pays. Il suffit de rappeler la réception faite à Dublin au *Baladin du Monde occidental* — les échauffourées qui trouvèrent un écho amusant en Amérique quand la « Abbey Theatre Company » présenta *Synge* au public d'outre-Atlantique : quel effet de telles satires auraient produit si elles avaient été écrites par des étrangers, nous laissons au lecteur le soin de l'imaginer. Peut-être la susceptibilité particulière des Irlandais et des Américains — quand il s'agit de patriotisme — est-elle due à l'exubérance de la jeunesse ; peut-être est-elle due à une autre cause à laquelle nous avons déjà fait allusion.

L'essai est peut-être un terrain plus fécond d'expression

patriotique que le drame ou le roman. L'essai à ses débuts exprimait la personnalité de l'écrivain, mais discutait aussi des questions morales, et le patriotisme est un aspect de la morale. Swift flagellait non seulement son pays, mais toute l'humanité avec une telle vigueur que son lecteur doit souvent le prendre « cum grano salis » ; Goldsmith critiquait les institutions de son pays par la bouche d'un voyageur chinois — il montrait l'Angleterre vue par les yeux d'un citoyen du monde — mais il était plus mesuré. Les mœurs et les coutumes des Anglais avaient été aimablement satirisées par Addison, Steele et le docteur Johnson (une satire mordante risque d'irriter le lecteur, faisant ainsi manquer son but à l'essayiste) ; mais même quand l'esprit de parti est à son comble, une satire venant d'un compatriote ne blesse pas comme le ferait une critique étrangère. Quand l'essai se développa, on écrivit des récits de voyage — des aventures et des commentaires surtout personnels — et c'est à ce genre d'essai qu'appartiennent les *American Notes* de Dickens.

Souvent l'étranger peut voir les choses plus objectivement que l'indigène, comme le montrent les remarques de Sam Slick[1]. *La France d'aujourd'hui*, de Barett Wendell, suscita dans ce pays un enthousiasme que les remarques d'un Français n'auraient pu éveiller. *Les États-Unis d'aujourd'hui*, de M. André Siegfried, sont une analyse remarquable de la civilisation américaine ; c'est dans cette catégorie qu'il faut aussi ranger l'attachante étude de M. Paul Hazard sur *l'Italie vivante*. *A Frenchman in America*, de Max O'Rell, est plutôt un récit — et un récit très amusant — qu'un commentaire, mais il décrit l'Amérique des « gay nineties » et jette avec bonne humeur quelque lumière sur la psychologie américaine.

Car il y a une psychologie nationale aussi bien qu'une psychologie individuelle ou universelle, et c'est pour cela que le sujet qui nous occupe intéresse l'étudiant en littérature comparée[2]. La littérature comparée est plus que la recherche de

1. Horloger yankee ambulant, qui figure vers 1835 dans divers ouvrages de T. C. Haliburton (1796-1865), lequel plus tard se servit de ce nom comme pseudonyme. Haliburton venait de la Nouvelle-Écosse et passa les dernières années de sa vie en Angleterre.

2. « The assumption that a literature, because of its being German, French, or English, possesses certain distinctive qualities is absolutely es-

passages semblables dans les œuvres d'auteurs que sépare une frontière politique; si important qu'il soit de connaître l'influence de Molière et d'Ibsen sur le théâtre anglais, ou pourquoi Shakespeare a été si longtemps regardé en France comme un barbare, il est plus essentiel d'étudier la psychologie d'une nation dans sa littérature et d'en noter l'influence sur d'autres psychologies nationales. S'il n'existait pas de psychologie nationale, il n'y aurait pas de littérature comparée possible, aucune conclusion du particulier à l'universel[1]. Notre milieu, ce n'est pas seulement notre village, c'est aussi notre pays et notre époque; et quand la littérature dépasse notre village, elle intéresse l'étudiant en littérature comparée.

Quand on critique un type national, le chauvin et le « jingo » se mettent à crier. Les compliments venant d'un étranger montrent sa perspicacité, mais quand il nous « pèse dans sa balance » — si juste qu'elle soit — « et nous trouve légers », nous sommes bien près de le considérer comme stupide, sinon méchant. Les Américains regardent avec une grande placidité l'Anglais, le Français ou l'Italien qui critique son propre pays — très probablement ils partagent son opinion — mais ils s'échauffent quand un Américain fait des commentaires défavorables à l'Amérique ou à certains aspects de leur civi-

sential for our method. Therefore, the further assumption must be made that the various racial, political, social, psychological, and linguistic facts which go to the making of a nation go in a different, but anologous fashion, to the making of the literature produced by that nation. Gaston Paris asserts that only in literature is the national life and its spirit made articulate » (O. J. Campbell, « What is Comparative Literature? » in *Essays in Memory of Barrett Wendell*, p. 27).

Je ne suis pas sûr que nous puissions être complètement d'accord avec M. Campbell (*op. cit.*, p. 36) quand il dit : « The English nation, and the French nation, as these terms are used in literary inquiry, signify not political unities so much as societies bound together by custom and tradition. » C'est souvent le cas, mais souvent aussi — entre certaines sections des États-Unis, par exemple — le lien politique est le seul trait d'union.

« There are undoubtedly national, as truly as family, idiosyncracies... It may not be fanciful to seek in climate, and its resultant effects upon art, the remote cause of that fate-element which entered so largely into the Greek drama... That Art in America will be modified by circumstances, we have no doubt » (Lowell, *op. cit.*).

1. Les études de littérature comparée deviendront encore plus importantes quand les nations essayeront de comprendre non seulement leur politique, mais leur civilisation respectives. Elles devraient devenir un puissant agent de paix.

lisation. Il est intéressant de comparer l'idéal exprimé par l'autocrate et le professeur aux déjeuners de Boston il y a soixante-dix ans[1] avec celui que professe la majorité de ses compatriotes dans cette année de grâce 1929. Une étude des raisons de ce changement serait sans doute fructueuse; *The Mauve Decade*[2] en éclaire peut-être quelques-unes.

Si un essai renferme quelque « tendance », elle doit s'exprimer délicatement; une collection de commentaires sur l'Amérique contemporaine, comme *Show Window*[3], amusera même ceux qui ne peuvent accepter les idées de l'auteur. Le fondamentaliste et le prohibitionniste qui ne partagent pas les opinions de M. Davis attribueront sans doute leur désaccord au fait que l'auteur a étudié à l'étranger, et cela suffit à expliquer le « complexe d'infériorité » dans lequel est enracinée leur dissatisfaction, laquelle (si elle existe) est attribuable aussi peut-être au fait qu'ils n'entendent pas la plaisanterie.

Cette dernière remarque nous conduit à la cause la plus générale de susceptibilité patriotique : à savoir que le patriotisme et un « sense of humour » sont incompatibles. Un « sense of humour » peut se définir en dernière analyse comme un sens de la proportion. On peut avoir un « sense of humour » et être amoureux, mais, comme l'a fait remarquer M. Neilson, on ne montre pas d'humour aux moments les plus romantiques de sa vie[4]. On peut avoir un « sense of humour » et être un ardent patriote, mais le sentiment le plus fort l'emportera sur l'autre à un moment donné. Des émotions comme le patriotisme et l'amour, qui sont en réalité des manifestations de la même impulsion, doivent, à certains moments, fausser

1. *The Autocrat of the Breakfast-Table* et *The Professor at the Breakfast-Table*, par Oliver Wendell Holmes (1809-1894), séries d'essais parus en 1857 et 1858 dans l'*Atlantic Monthly* (Boston), publication alors nouvelle. L'américanisme de Holmes est étudié dans le *Harvard Graduates' Magazine* de juin 1928, dans un article intitulé « The Patriotism of the Autocrat ».

2. *The Mauve Decade* (1926), série d'articles par Thomas Beer où il analyse l'Amérique de 1890-1900.

3. *Show Window* (1927), collection d'essais et esquisses par Elmer Davis, où il satirise l'Amérique moderne.

4. « If it is difficult, as the philosophers have always said, to be in love and to be wise, it is still more difficult to be a romantic lover and retain a sense of humor » (William A. Neilson, *Essentials of Poetry* (1912), p. 263) (voir dans le chapitre VIII une discussion sur *humor* et *poetry*).

notre sens de la proportion; et c'est à ces moments-là que nous pouvons le moins compter sur notre jugement. Quand nous idolâtrons un héros national, ou la dame de notre choix, nous n'aimons pas qu'on nous fasse remarquer leurs imperfections, même si nous soupçonnons vaguement celles-ci; notre femme, notre mère, notre patrie, sont trop près de nous pour que nous les observions à travers les yeux des étrangers. On peut même aller plus loin et penser que peu de gens sont sincères quand ils citent les vers célèbres de Burns : on peut douter qu'ils désirent vraiment « se voir comme les autres les voient ». Nous avons tissé autour de nous, de notre famille et de notre patrie une toile de sympathie si ténue et si délicate que nous souffrons quand un écrivain la perce avec ses critiques même bien intentionnés — et certainement il y a des écrivains dont les critiques ne sont pas aussi bien intentionnées que nous le souhaiterions. Nous pouvons plus facilement pardonner sa franchise à un membre de notre famille que des vérités dites par un étranger; si nous devons être disséqués par quelqu'un, nous préférons que ce soit par l'un d'entre nous, et il nous déplaît que l'opération soit publique et que des étrangers puissent y assister.

La nationalité de leur personnage est la dernière chose qui importe aux grands écrivains[1]. Nous nous occupons aussi peu du drapeau auquel ils ont juré fidélité, que de l'église qu'ils fréquentent, ou de la famille à laquelle ils appartiennent. Nous admirons ou méprisons le personnage, non parce qu'il s'appelle Cheeryble ou Chuzzlewit, non comme anglican, « dissenter » ou catholique, non comme Américain, Anglais ou Français, mais comme individu. Si, comme on l'a dit, la littérature au sens large du mot peut se définir comme l'expression juste d'une émotion pure et caractéristique, elle n'a guère à se préoccuper des frontières politiques ou des particularités nationales; mais une grande partie de la littérature

1. « No great poet has ever sung but the whole human race has been, sooner or later, the wiser and better for it » (Lowell, *op. cit.*). Dans le même essai il écrit : « We [Americans] are still requested by critics, both native and foreign, to produce a national literature, as if it were some school exercise in composition to be handed in by a certain day... Nationality is not a thing to be won by the sword. »

est intimement liée à un milieu qui est national, et quand ce milieu est transporté au delà des frontières par un auteur ou par un critique, il devient un objet d'intérêt pour la littérature comparée.

On ne peut aimer toute l'humanité, et on ne peut nous demander d'aimer tous nos compatriotes; mais il faut être particulièrement prudent quand on franchit les frontières. Il est insensé, évidemment, de juger une nation sur quelques individus, mais c'est seulement en connaissant les individus que nous pouvons apprendre à connaître la nation. Nous avons peut-être tort de supposer que l'Amérique est plus sensible à la satire que d'autres pays; mais, si elle l'est, on peut sans doute en trouver l'explication dans le titre donné à la traduction anglaise du livre de M. Siegfried signalé plus haut : *Ameca comes of Age* — l'Amérique atteint sa majorité[1]. Mais elle arrive à sa majorité, et pendant cette période elle est d'une sensibilité romantique. En vieillissant, elle acquerra ce « sense of humour » qui est un sentiment de la proportion, et elle sera capable d'apprécier la satire — même dirigée avec bonne humeur contre elle.

Robert Withington.

1. Lowell croit que l'Amérique en tant que nation n'a jamais eu de vraie jeunesse. « But we, who never had any proper youth as a nation, never had our mythic period either. We had no cradle and no nursery to be haunted with such bugaboos. One great element of external and immediate influence is therefore wanting to our poets » (Lowell, *op. cit.*). Mais l'Amérique a hérité des mythes d'Europe que lui ont apportés ses immigrants.

LE RÔLE DE BOAISTUAU

DANS LE DÉVELOPPEMENT DE LA LÉGENDE DE « ROMÉO ET JULIETTE »

Des *XVIII Histoires extraictes des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue françoise* (1559) par Pierre Boaistuau et François de Belle-Forest[1], c'est surtout la troisième qui a fait fortune. Le titre en est *Histoire de deux amans dont l'un mourut de venin, l'autre de tristesse*[2], et le remanieur français suit d'assez près la fameuse *novella* de Bandello sur *Roméo et Juliette*.

En ce qui concerne cette nouvelle, l'opinion critique sur l'originalité de Boaistuau a oscillé d'une manière violente. D'abord on a voulu trouver dans la rédaction française des preuves indiscutables que l'auteur ne faisait que suivre Luigi da Porto, presque à l'exclusion de Bandello. En 1913, le regretté René Sturel s'est opposé vigoureusement à cette théorie[3]. Il n'admet que quelques légères analogies, et insiste sur l'originalité de Boaistuau. Selon lui, Boaistuau aurait inventé non seulement la fameuse scène de l'apothicaire de Mantoue, mais aussi l'exposé que fait le Frère Laurens aux magistrats[4]. Bien mieux, il aurait fait preuve d'analyse psychologique en introduisant le retour que fait Juliette sur elle-même dans la

1. *XVIII Histoires extraictes des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue françoise...* Les six premières par Pierre Boisteau, surnommé Launay, natif de Bretaigne. Les douze suivans par Franc. de Belle Forest, Comingeois. Lyon (1578).

2. *Ibid.*, feuillets 37 *v*° à 77 *r*°.

3. René Sturel, *Bandello en France au XVI*e *siècle* (*Bulletin italien*, 1913, t. XIII, p. 210-227 et 331-347).

4. *Ibid.*, p. 337.

scène où elle commence par adresser au souvenir de son mari de violents reproches et finit par condamner sa propre injustice[1].

Contre cette haute appréciation de l'originalité de Boaistuau, un revirement se manifeste déjà. M. H. Hauvette a démontré que le véritable créateur de la scène de l'apothicaire est Adrien Sevin, auteur d'une version de *Roméo et Juliette* où les noms propres sont soi-disant grécisés[2]. En ce qui concerne l'analyse psychologique, M. Hauvette garde un silence éloquent envers Boaistuau, fait remarquer que c'est Sevin qui introduit l'idée du *pundonor :* Sevin fait de l'héroïne Burglipha une espèce de Chimène, qui est obligée de détester son amant Halquadrich, parce qu'il a tué Bruhachin, frère de Burglipha[3]. Elle commence par appeler son amant le plus grand traître du monde. Grâce à l'intervention du messager Bostruch, elle finit par s'accorder parfaitement avec Halquadrich, « oubliant l'homicide en son frère ».

Il reste à ajouter quelques mots à l'excellent article de M. Hauvette et à rouvrir la question des obligations littéraires de Boaistuau envers Luigi da Porto.

M. Hauvette, en discutant le point d'honneur de Burglipha, se contente de faire remarquer que Sevin est un devancier de Corneille[4]. Il aurait pu faire remarquer aussi, s'il l'avait voulu, que Sevin, par cette même idée du *pundonor*, est le modèle direct de Boaistuau et, par là, de Shakespeare. Comme on l'a déjà indiqué chez Boaistuau, Juliette, quand on lui fait part de la mort de Thibault, maudit d'abord par devoir Romeo, à cause de son « acte si lasche et vituperable ». Quelques instants plus tard, faisant un retour sur elle-même, elle maudit sa « langue meurtrière » qui trouve à redire à Romeo, « duquel chacun approuve l'innocence[5] ».

1. René Sturel, *Bandello en France...* (*Bulletin italien*, 1913, t. XIII, p. 338).

2. H. Hauvette, *Une variante française de la légende de « Roméo et Juliette »*, dans la *Revue de littérature comparée*, I, 3 (1921), p. 329-337. Voir Adrien Sevin, *le Philocope de messire Iehan Boccace, Florentin.* Paris (1542), feuillets III-V.

3. « Et pareillement povez penser le martire de Burglipha, de veoir pour elle son cher frère mort, et son amy pour tel meffaict fuytif, dont il convenoit le prendre en mortelle hayne... » (A. Sevin, *op, cit.*, feuillet III *v°*).

4. H. Hauvette, *op. cit.*, p. 334.

5. Boistuau, *op. cit.*, feuillets 53-54.

Il est vrai que, chez les auteurs italiens, on trouve le récit d'un retour sur elle-même fait par Giulietta. L'occasion en est tout autre cependant : Giulietta, qui vient de rencontrer Romeo pour la première fois, hésite d'abord, mais finit par décider de l'épouser. Nulle part on ne trouve chez les auteurs italiens l'idée d'une Chimène qui déteste son amant par devoir familial. Luigi da Porto passe même sous silence la douleur qu'éprouve Giulietta à la mort de Tebaldo. La *Clizia* de Boldieri[1], un des successeurs de Luigi da Porto, fait plus attention à la psychologie féminine. Là, en effet, Giulietta regrette l'absence de Romeo, plutôt que la mort de Tebaldo. Pour détourner les soupçons de sa mère, elle *fait semblant* de pleurer son cousin[2]. Bandello, qui imite *Clizia* à maintes reprises, conserve l'épisode des fausses larmes. Dans sa version, la mère de Giulietta est persuadée que sa fille regrette éperdument Tebaldo[3], et personne ne se doute de son mariage avec Romeo.

Évidemment c'est à Sevin, et non aux auteurs italiens, que Boaistuau a emprunté le motif du *pundonor*. Mais si Boaistuau a beaucoup emprunté à Sevin, il en est de même en ce qui concerne Luigi da Porto. Pour bien comprendre cette obligation, il faut passer en revue quelques changements que Bandello a apportés au texte de Luigi da Porto.

On se souvient que, dans la version de Luigi, les relations entre Fra Lorenzo et Romeo apparaissent plutôt sinistres. A vrai dire, le pauvre prêtre se trouve à la merci du jeune homme, à qui il a révélé sottement des secrets compromettants, — secrets qu'il n'a réussi à cacher à d'autres personnes que par le mensonge[4]. Grâce à cette intimité pernicieuse, Fra

1. *L'Infelice amore de' due fedelissimi amanti Giulia e Romeo scritto in ottava rima da Clitia nobile veronese ad Ardeo suo.* Venise, 1553; réimprimé par A. Torri, *Giulietta e Romeo*. Pisa, 1831.

2. « Ma perchè il sempre lagrimar scemava
Più a Giulia la beltà di giorno in giorno,
Che del morto cugino si scusava
Vedersi ognora il tristo spirto intorno;... »
(Clizia, édition Torri, II, 41).

3. « La madre veggendo il pianger de la figliuola, più e più volte le dimandò la cagione de quella sua mala contentezza e che cosa si sentisse, dicendole che oggimai era tempo di por fine a tante lagrime e che pur troppo la morte del suo cugino pianto aveva » (Matteo Bandello, *le Novelle*, éd. Gioachino Brognoligo. Bari, 1910, II, p. 386).

4. « ... ed a lui il suo cuore, che a tutti gli altri fingendo teneva celato,

Lorenzo exécute volontiers tous les ordres de Romeo, et naturellement ne recule pas devant un mariage fort peu régulier[1]. Chez Luigi da Porto, on ne trouve ni les témoins, ni l'anneau nuptial qu'introduit *Clizia*.

Luigi da Porto fait inventer à son prêtre d'autres mensonges à l'occasion de son arrestation dans le tombeau des Cappelletti. A tout prendre, il joue là un rôle peu digne. La famille du Podestà le soupçonne tantôt de sortilège[2], tantôt de profanation des tombeaux. On l'arrête, et on l'oblige à avouer publiquement ses mensonges[3], en présence de Bartolomeo della Scala. Fra Lorenzo se défend assez maladroitement de l'accusation d'avoir voulu dépouiller les morts, en protestant que l'habit des Capucins lui a toujours suffi comme vêtement. Il s'excuse du peu de vraisemblance de ses arguments en alléguant ses bonnes intentions.

Passons maintenant à Bandello, en n'oubliant pas que ce *novelliere* était lui-même membre de l'ordre des Dominicains. Était-ce pour cela qu'il voulait mettre Fra Lorenzo — une manière de confrère — sous un jour plus favorable? Quoi qu'il en soit, voici le fait : tandis que Bandello répète, tout en les délayant, presque tous les détails qu'il trouve chez Luigi da Porto, il se met à les ignorer quand il s'agit du Frère Laurens. Il se tait absolument sur l'étrange intimité qui aurait existé entre Romeo et Fra Lorenzo. Pour lui, leurs relations ne différeraient nullement de celles qui existaient entre Fra Lorenzo et beaucoup d'autres gentilshommes du pays[4]. Quand les sergents de la cour surprennent Fra Lorenzo à la tombe de famille des Cappelletti, rien n'indique, dans le texte, qu'ils

nudo scoperto aveva... » (*Romeo e Giulietta*, éd. Cino Chiarini. Florence, 1906, p. 12).

1. « Il frate di ciò contento fu, si perchè a Romeo niuna cosa avrebbe potuto senza suo gran danno negare » (*Ibid.*).

2. « Che fate qui, domini, a quest'ora? Fareste forse qualche malìa sopra questo sepolcro? » (*Ibid.*, p. 37).

3. « Perdonatemi, signor mio, se a voi la bugia di quel che mi richiedete, io dissi... (*Ibid.*, p. 39).

4. « Aveva tra gli altri amici che in Verona il favorivano, il padre di Romeo, ch'era gentiluomo di gran credito ed in buona stima appo tutti, il quale portava ferma opinione esso frate esser santissimo. Romeo medesimamente molto l'amava ed era dal frate sommamente amato, conoscendolo giovine prudente ed animoso » (Bandello, *op. cit.*, II, p. 379).

aient manqué de respect pour sa sainte qualité. On ne parle pas de nécromancie. On ne l'accuse pas de dépouiller les morts. Naturellement Bartolomeo della Scala se renseigne sur l'affaire. Mais on ne sait qui la lui raconte[1], et certainement il ne s'agit pas d'un interrogatoire public et humiliant pour Fra Lorenzo.

Comme on le voit, Boaistuau n'a fait que restaurer le Fra Lorenzo de Luigi da Porto, en négligeant totalement les transformations effectuées par Bandello. Chez Boaistuau, on retrouve la « particulière amitié » qui avait donné un certain cachet aux relations entre le premier Romeo et le premier Fra Lorenzo[2]. Chez Boaistuau il s'agit aussi de secrets, communiqués cette fois par Romeo, mais sans doute compromettants pour le Frère Laurens. On retrouve de même les soupçons qu'éveille le Frère Laurens lorsqu'on l'arrête au tombeau. D'accord avec Luigi da Porto, Boaistuau répète qu'il s'agit d'œuvre de nécromanciens[3] et de profanation de tombeaux. On rencontre aussi chez Boaistuau la pénible confession publique que doit faire le Frère Laurens devant Barthélemy de l'Escale. De son propre aveu, le Frère Laurens aurait menti. C'est-à-dire qu'il avoue, avec beaucoup de vague, qu'il a « eslargi sa conscience »[4]. Comme dans la version de Luigi da Porto, il s'excuse sur l'excellence de ses intentions.

Il faut se rappeler maintenant que René Sturel, tout en refusant d'admettre l'importance de l'influence de Luigi da Porto sur Boaistuau, a déjà admis quelques légères analogies entre ces deux auteurs. Prises à part, ces analogies ont peu d'importance. Mais, étant donné que Boaistuau a rétabli complètement le caractère du Frère Laurens, selon la conception

1. « Il signor Bartolomeo, fattosi minutamente conta tutta l'istoria dei dui amanti, essendo già venuta l'alba, si levò e volle veder i duo cadaveri » (*Ibid.*, II, p. 407-408).

2. « Le ieune Rhomeo (comme avons ià dit) des son ieune eage avoit tousiours eu ie ne scay quelle particuliere amitié avecques Frere Laurens, et luy communiquoit ses secrets » (Boaistuau, *op. cit.*, feuillet 47 *v*°).

3. « ... Les gardes de la ville passoient fortuitement par là auprès, lesquels advisans la clarté en ce tombeau, soupçonnerent incontinent que ce estoient Nicromanciens qui avoient ouvert ce sepulchre, pour abuser des corps morts, et s'en aider en leur art » (*Ibid.*, feuillet 73 *r*°).

4. *Ibid.*, feuillet 75 *v*°.

de Luigi da Porto, il faut accorder une tout autre signification aux parallèles cités par Sturel. Que « chez Luigi, comme chez Boaistuau », Romeo « se rende directement à Saint-François en quittant Juliette », ou bien que Boaistuau suive Luigi da Porto en omettant les « lettres écrites par Romeo exilé à Juliette », — voilà de petits faits qui deviennent maintenant significatifs. C'est la preuve que Boaistuau a eu sous les yeux, à tout moment, non seulement Bandello, mais aussi Luigi da Porto.

En ce qui concerne l'histoire de *Roméo et Juliette*, la véritable originalité de Baoistuau consiste presque exclusivement en petits détails quelque peu naïfs qu'il a ajoutés aux récits italiens. Par exemple, il raconte que Romeo, après avoir appris la nouvelle de l'enterrement de Juliette, se lave la figure, « de peur qu'on cogneust son dueil[1] ». Il nous garantit que Juliette, qui reçoit Romeo pour la première fois, « pour toute pareure seulement de son couvrechef s'estoit coiffee de nuict, laquelle incontinent qu'elle l'apperceut se brancha à son col[2] ». Voilà de vrais échantillons de la plus pure originalité de Boaistuau. Quant aux changements essentiels qu'on a apportés à l'œuvre de Bandello, il faut les trouver ailleurs. Qu'il nous soit permis de les énumérer à nouveau : pour l'épisode célèbre de l'apothicaire, il faut remonter à Adrien Sevin, comme l'a très bien démontré M. Hauvette. C'est chez Sevin aussi qu'on trouve l'idée de l'honneur cornélien de l'héroïne. Luigi da Porto (en continuant la tradition de Boccace[3] et de Masuccio[4]) a fourni le modèle du prêtre assez sinistre qui maintient des relations suspectes avec Romeo. C'est Luigi da Porto qui parle le premier d'un Frère Laurens qui ment à toute occasion et qu'on soupçonne d'être un peu nécromancien.

Une seule fois, Boaistuau ne suit pas l'exemple de ses prédécesseurs. Luigi da Porto, en imitant la version ovidienne de *Pyrame et Thisbé*, avait fait mourir les amants en même

1. Boaistuau, *op. cit.*, feuillet 68 *r*°.
2. *Ibid.*, feuillet 48 *v*°.
3. Voir *Il Decameron di Messer Giovanni Boccaccio*, édition Pietro Fanfani. Florence, 1904, I, p. 277, etc. (III, VIII).
4. *Il Novellino di Masuccio Salernitano*, édition Luigi Settembrini. Naples, 1874, p. 359, etc.

temps[1]. Boaistuau aime mieux que Romeo trouve Juliette déjà morte. Voilà la seule retouche vraiment originale de Boaistuau — retouche malheureuse, nous semble-t-il.

Olin H. Moore.

1. « O Romeo! vedi la tua carissima Giulietta, che ti prega che la miri! perchè non rispondi, almeno a lei, nel cui grembo ti giaci? Romeo al caro nome della sua donna alzò alquanto i languidi occhi dalla vicina morte gravati, e, vedutala, li rinchiuse; e poco dappoi tutto tacendosi, fatto un breve sospiro, si morì » (Luigi da Porto, *op. cit.*, p. 35) :

« Pyrame, clamavit, qui te mihi casus ademit?
Pyrame, responde : tua te carissima Thisbe
Nominat; exaudi, vultusque attolle iacentes!
Ad nomen Thisbes oculas iam morte gravatos
Pyramus erexit, visaque recondidit illa. »

(Ovide, *Métamorphoses*, IV, v. 142-146).

LES

AMITIÉS FRANÇAISES DE HUME

ET LE MOUVEMENT DES IDÉES

C'est un fait bien connu de l'histoire des idées que le grand mouvement des « lumières » qui prit naissance en Angleterre, se diffusa largement en France dans tous les milieux intellectuels et poussa enfin vers l'Allemagne sa dernière vague. Un même courant circule alors à travers toute l'Europe occidentale, réalisant une unité spirituelle comparable à celle de la Renaissance, de l'Humanisme et, plus tard, du Romantisme. En présence d'un mouvement qui déborde de la sorte les cadres nationaux, l'historien s'intéresse particulièrement aux phénomènes d'échange et d'action réciproque, s'attache volontiers aux points de rencontre et aux zones de contact et apporte à l'étude des conditions du transfert une attention toute spéciale. Un vaste champ d'investigations s'est ouvert ainsi au comparatisme, dont le rôle est d'approfondir le processus de déformation et d'adaptation, d'assimilation et d'absorption, qui préside au passage des idées d'un milieu dans un autre.

La plus ample perspective sur le mouvement philosophique du XVIIIe siècle se trouve, sans nul doute, au point où les forces, se détachant de leur base originelle, pénètrent sur un sol relativement neuf, s'y propagent et s'y implantent, c'est-à-dire au lieu où vient confluer dans la vie spirituelle de France un courant spécifiquement anglais. Si, négligeant toutes les individualités de moindre importance, nous ne nous attachons qu'aux deux grandes figures de Montesquieu et de Voltaire, ce processus d'assimilation de pensées et de conceptions étrangères est bien près de se dérouler dans sa pureté origi-

nelle. Il y a des cas de transmission directe, de recours aux sources premières : durant leur séjour en Angleterre, les deux écrivains entrent en contact immédiat avec l'âme étrangère. Nous nous trouvons au lieu de naissance du mouvement philosophique français, au point où la puissance créatrice des idées se communique directement à ceux qui les propageront par la suite : la semence confiée à une terre féconde et accueillante ne tardera pas, sous un nouveau climat, à s'épanouir en belles et riches moissons[1].

A un stade plus avancé le rapport devient moins simple. Le phénomène ne se ramène plus à une simple assimilation, mais nous sommes en présence d'un processus infiniment complexe d'actions réciproques, d'un véritable va-et-vient, d'un mutuel enrichissement des deux pensées. Plus de partie uniquement donnante et de partie uniquement prenante, mais un perpétuel échange, un incessant mouvement de pendule : telles apparaissent à une phase postérieure, après le milieu du siècle, les relations entre les deux pays. A son tour, l'Angleterre subit, sous leur forme nouvelle, l'effet de notions en partie venues d'elle.

Nulle figure de philosophe ne me semble, mieux que celle de David Hume, propre à illustrer ce double courant d'influences. Sa position n'est pas aussi facile à déterminer que celle d'un Locke, d'un Voltaire ou d'un Leibniz. Il est un des derniers grands représentants d'un courant décroissant. Trois facteurs essentiels me semblent le situer historiquement. En premier lieu, sa pensée pousse de solides racines dans la tradition nationale. Il marque le couronnement, il est comme le dernier chaînon de la philosophie anglaise classique, de cet empirisme si spécifiquement britannique, qui, inauguré par Bacon, trouve en lui un terme provisoire. Toutefois cette école qui, pour l'histoire des *problèmes*, constitue un tout relativement fermé, apparaît à l'histoire générale des *idées*

1. Nous négligeons à dessein ici les facteurs nationaux qui contribuèrent en France à préparer le terrain au mouvement philosophique; comme nous nous en tenons aux lignes essentielles, l'impulsion reçue d'Angleterre apparaît décisive. Il n'en est pas moins intéressant de constater combien, avant même de fouler le sol anglais, Voltaire s'était déjà intéressé à la vie et à la pensée anglaises. Cf. F. Baldensperger, *Voltaire anglophile avant son séjour d'Angleterre*, dans la présente revue, janvier 1929.

comme une multiplicité complexe, fortement différenciée suivant le courant d'ensemble où baigne chacun de ses représentants particuliers. Le second facteur caractéristique de sa physionomie intellectuelle est constitué par le choc en retour des formes spécifiquement françaises du mouvement sur son esprit toujours ouvert aux idées du temps. Cette circonstance enrichit sa personnalité de l'important apport d'une autre culture et lui donne, au regard de ses compatriotes moins affranchis des liens nationaux, cette empreinte toute particulière d'urbanité et de cosmopolitisme qui le désigne comme porte-parole des influences extérieures. Comme Rousseau en France, il est en Angleterre, par son étroit contact avec la pensée française, le représentant le plus marquant du cosmopolitisme littéraire.

Le troisième aspect de son être me semble conditionné par ces facteurs irrationnels du *devenir* historique, d'où fait constamment irruption une nouvelle énergie spirituelle. En lui s'amorce déjà le processus de dissociation interne du système désormais fixé des « lumières » ; de nouvelles forces se font jour, annonçant toutes les tendances destinées à recueillir l'héritage de l'antérieur et qui ne tarderont pas à prendre corps dans le *Sturm und Drang*, le Classicisme allemand, la Révolution française, le Romantisme, etc. Quelles que puissent être entre Rousseau, Lessing, Kant et Hume les différences individuelles, un trait se révèle ici qui leur est commun à tous : tous quatre ils s'arrachent au sol philosophique où primitivement ils étaient enracinés. Ces forces qui, dans l'œuvre de Hume, présagent l'avenir, ont les unes un caractère négatif : tel ce léger scepticisme de l'homme du monde qui, remuant sans trêve le sol durci de la tradition, le rend susceptible d'une semence nouvelle; les autres ont un caractère positif : sa foi en la toute-puissance de la raison est ébranlée et, par réaction, il attribue une valeur plus grande au sentiment et même aux facteurs irrationnels de la vie; le scepticisme a ruiné en lui le rationalisme déiste, il en vient à une vue vraiment historique de faits de civilisation tels qu'État, société, économie politique, religion.

L'enquête suivante se propose d'apporter les éléments biographiques et historiques propres à jeter quelque lumière sur

le second des facteurs indiqués, lequel en effet joua dans la formation des idées de Hume un rôle essentiel. Nous voulons, tout en étudiant les contacts extrêmement féconds de Hume avec la culture française, nous attacher au rayonnement de son activité créatrice en France et livrer ainsi une contribution à l'histoire des « lumières », et plus spécialement de l'actif échange qui, au milieu du XVIIIe siècle, fut pour les deux grandes nations occidentales une source de progrès et d'enrichissement réciproque.

I. — Premier séjour de Hume en France (1734-1737)

Parmi les multiples influences qu'accueillit l'esprit ouvert du jeune penseur, les œuvres des écrivains et des philosophes français auraient droit à une place beaucoup plus importante qu'on ne l'a admis jusqu'ici. Une lettre de mars 1732, connue depuis peu, témoigne que, de bonne heure, il s'occupa d'un ouvrage de Pierre Bayle, vraisemblablement du *Dictionnaire historique et critique*, et qu'ainsi remonte loin sa prise de contact avec ce premier grand représentant du mouvement philosophique français, qui joua sans aucun doute un rôle essentiel dans le développement intellectuel du jeune homme[1].

Cette hypothèse reçoit une notable confirmation du fait que quelques années plus tard (1737 ou 1738) Hume fait connaissance de Pierre Desmaizeaux, huguenot établi à Londres, auquel est adressée une lettre en date du 6 avril 1739, qui vient seulement d'être publiée, elle aussi[2]. Desmaizeaux était entré de bonne heure en relations amicales avec Bayle dont, après son établissement en Angleterre, il édita les œuvres (1727-1731) et dont il publia la biographie à La Haye (1732) : il était donc, à cette époque, un des plus actifs zélateurs de la pensée de Bayle et nous sommes en droit d'admettre qu'il attira sur le penseur français l'attention de son jeune ami écossais, frais émoulu du rudiment philosophique, et qu'il l'initia à ses conceptions[3]. Outre Bayle, on peut établir que Hume,

1. Cf. mon édition de vingt-deux *Unveröffentlichte Briefe David Humes*, dans *Englische Studien*, t. LXIII, 1929, p. 338.
2. Cf. *Ibid.*, p. 339 et suiv.
3. Le premier, Ch. W. Hendel a dans ses remarquables *Studies in the Phi-*

dans cette première période, étudia également des ouvrages historiques français, tels que l'*Histoire de Louis XIV* de Pellisson et l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoiras — fait, ici encore, établi par une des premières lettres conservées de Hume qui doit avoir été écrite vers la même époque[1]. Il ne serait donc pas impossible de dire que, de même que Voltaire fut anglophile avant son séjour en Angleterre, Hume, dès avant son séjour en France, a été francophile[2].

Nous pouvons passer rapidement sur ce premier séjour de Hume en France au cours des années 1734-1737. L'absence quasi totale de documents laisse flotter sur ces années décisives une obscurité presque impénétrable. De cette période nous ne savons guère que ce qu'il nous apprend lui-même dans sa brève esquisse biographique :

> During my retreat in France, first at Rheims[3], but chiefly at La Flèche in Anjou, I composed my Treatise of Human Nature. After passing three years very agreeably in that country, I came over to London in 1737.

Nous ignorons tout des importantes relations personnelles qu'il put alors nouer pour l'avenir. Sa correspondance ultérieure ne mentionne que rarement ce séjour[4]. On dirait que l'insuccès complet de sa première tentative philosophique, mûrie en terre de France, lui rend pénible jusqu'à l'évocation de jours qui s'étaient si agréablement écoulés. Nous n'en devons pas moins attribuer à ce premier contact du jeune penseur avec la France une influence décisive, non seulement

losophy of Hume (Princeton, 1925) établi, en s'appuyant simplement sur la parenté des doctrines, l'influence de Bayle sur le développement de la pensée de Hume dans sa jeunesse. Son argumentation, poursuivie indépendamment des données de fait ci-dessus qu'il ignore, en reçoit aujourd'hui une confirmation décisive.

1. Cf. *Englische Studien*, *loc. cit.*, p. 339.
2. Cf. Baldensperger, *loc. cit.*
3. Il aurait pu ajouter qu'il avait, à l'aller, fait aussi un bref arrêt à Paris, recevant ainsi une première impression de la vie brillante de la capitale, où trente ans plus tard il atteindra à l'apogée de sa carrière terrestre.
4. Par exemple dans une lettre du 7 janvier 1762, où nous apprenons qu'il eut à l'occasion des échanges de vues avec les Jésuites du collège de La Flèche sur des questions religieuses (cf. Burton, *Life and Correspondence of David Hume*, 2 vol. Edinburgh, 1846, I, 57, et mon livre *David Hume, Leben und Philosophie*. Stuttgart, 1929, p. 10 et suiv.).

dans le développement de ses idées propres et la formation de sa personnalité, mais dans l'établissement de rapports avec la culture française sous ses divers aspects littéraire, politique et philosophique. N'est-ce pas déjà un fait significatif aux yeux de l'historien de la philosophie que le *Treatise of Human Nature*, non seulement la plus remarquable production philosophique de Hume, mais une des œuvres les plus considérables de toute la philosophie anglaise, soit venu à maturité sous le ciel plus clément de France! Et à quelles curieuses considérations (dont, par extraordinaire, Hume ne s'avisa jamais) pourrait induire la circonstance qu'au même lieu, un peu plus d'un siècle auparavant, la jeune intelligence de Descartes avait été formée aux sévères méthodes des Jésuites? Comme on pouvait s'y attendre, l'ouvrage ne révèle dans sa contexture que des traces négligeables de cet apport français qui deviendra patent dans la production ultérieure. La pesanteur écossaise y transpire encore toute; l'atmosphère y est confinée; il s'en dégage une impression de gaucherie et de roideur. On y devine la méditation solitaire d'une individualité séparée de l'ambiance spirituelle immédiate. Il serait donc légitime de représenter le *Treatise*, avec ses dehors âpres et raboteux, comme une œuvre procédant presque uniquement encore de l'atmosphère particulière de l'auteur, comme le produit d'une pensée indépendante et presque totalement repliée sur elle-même. La solitude de La Flèche, qu'il est significatif de lui voir rechercher alors, n'a pu réussir à l'affranchir de son moi profond.

Néanmoins, il convient de ne pas négliger que l'esprit curieux et étonnamment ouvert du jeune philosophe ne manqua pas d'accueillir et d'élaborer dès lors une bonne partie des objets de l'activité intellectuelle française qu'il ne devait mettre en œuvre que plus tard. L'âme de bonne heure tourmentée d'inquiétudes religieuses, il devait suivre l'âpre lutte entre Jésuites et Jansénistes avec un intérêt dont témoigne un assez long passage de son *Essay of Miracles*, si décrié, qui ne parut, il est vrai, que dans les *Essays* de 1748, mais n'en fut pas moins conçu, sinon écrit dès La Flèche[1]. Dans la

1. Cf. *The philosophical Works of David Hume*, éd. Green et Grose, 1874,

lettre précédemment citée de 1762, il désigne lui-même le cloître du collège des Jésuites comme le lieu qui vit naître sa sceptique argumentation sur les miracles, et un entretien avec un savant Père jésuite comme « the first hint, which suggested to me that argument which you have so strenuousy attacked »[1]. Antérieurement déjà il avait pu observer les derniers remous du mouvement janséniste quand, lors d'un bref premier passage à Paris (été de 1734), le récit des retentissants miracles survenus sur la tombe du diacre Paris captivait les esprits. Ces étranges impressions qu'il put puiser, pour ainsi dire, à la source, et dont de visibles traces se retrouvent dans son *Essai sur les miracles*, ne manquèrent pas d'ébranler violemment sa jeune imagination et de l'inciter à réfléchir sur les questions religieuses.

Nul témoignage direct ne nous révèle dans quelle mesure les grands écrivains et penseurs français des xvi^e^ et xvii^e^ siècles, Montaigne, Descartes, Arnaud, Fénelon, Pascal, Malebranche, Bayle, etc., retinrent, au cours de ce premier séjour, l'attention de Hume. Toutefois, nous ne sommes pas sans découvrir leur empreinte çà et là dans ses ouvrages et une étude systématique de cet aspect de sa filiation spirituelle multiplierait les indices[2]. Il est également impossible que le mouvement philosophique naissant ne l'ait nullement marqué. Par une rencontre unique, l'année de son passage en France (1734) est celle précisément de la publication de deux manifestations de l'esprit nouveau qui devaient exercer par la suite une influence capitale : les *Lettres philosophiques* de

t. IV, p. 101 et suiv., d'après quoi Hume connaissait les trois volumes du *Recueil des Miracles de l'abbé Paris* et l'*Histoire de Port-Royal* de Racine.

1. Cf. Burton, *loc. cit.*, I, 57.

2. Je renvoie ici encore à l'ouvrage de Hendel qui, sans épuiser la matière, n'en contient pas moins les données essentielles. Quant à Hume, il ne fournit qne peu d'indications, ne citant que rarement ses devanciers. Le *Treatise* renferme toutefois les mentions suivantes d'œuvres d'écrivains français 1) *Dictionnaire* de Bayle, dont Hume tire sa connaissance de Spinoza (I, 526); 2) *Recherche de la Vérité* de Malebranche (I, 452, 531), qu'il fait suivre des mots : « and other Cartesians »; 3) la *Logique de Port-Royal* (I, 349); 4) Malezieu, *Éléments de géométrie de M. le duc de Bourgogne* (I, 337); 5) *Histoire ancienne* de Rollin (II, 203 et suiv.). Les Anglais n'étant cités que très rarement eux aussi, il est impossible de conclure, comme l'ont fait Grose et d'autres (cf. *The philos. Works of Hume*, III, 40), que Hume n'a aucunement subi l'influence de la pensée française.

Voltaire et les *Considérations* de Montesquieu. Même dans le silence de Reims et de La Flèche ne pouvaient guère échapper à Hume ces œuvres dont la première, fruit du séjour anglais de Voltaire, devait si puissamment stimuler le mouvement de pénétration mutuelle des deux pays, cependant que l'autre découvrait ses voies à la conception future de l'histoire : de même, sans aucun doute, à celle de Hume. Aussi, bien qu'il soit impossible d'attribuer au premier séjour de Hume en France la même signification historique qu'à celui de Montesquieu ou de Voltaire en Angleterre, il ne saurait pourtant être question de considérer que ces trois années ont pu glisser sans laisser de traces sur son esprit ouvert et curieux. Il est beaucoup plus légitime d'admettre qu'il a, pendant cette période, subi de nombreuses impressions qui marquèrent non seulement sa personnalité, mais encore ses idées, bien que la démonstration soit infiniment difficile à poursuivre ici dans le détail. Il est du moins établi que sa francophilie ultérieure remonte pour l'essentiel à ce séjour dans la province française, séjour au cours duquel il entra en contact avec les gens et les choses, les us et les coutumes, qu'il apprit à connaître et à aimer[1]. Dès lors la France représente pour lui la terre privilégiée de toute culture, le foyer d'élection de la sociabilité et de l'humanité. Sans cesse, à l'avenir, il reportera vers ses rives des regards chargés de regrets et de sympathie.

II. — Relations nouées entre le premier et le second séjour

Trente ans s'écoulent entre le premier et le second séjour de Hume en France. Cet intervalle de temps nous intéresse ici à un double titre. D'abord une série d'importantes relations personnelles, dont la plupart seront poursuivies par la suite, se noue alors avec des écrivains français ; d'autre part, ses œuvres sont désormais traduites activement et ne tardent pas à se diffuser largement. C'est le moment où la pensée de

1. Hume poursuit dans la seule de ses lettres de France qui ait été jusqu'ici publiée une intéressante comparaison entre les mœurs françaises et anglaises. Cf. Burton, *loc. cit.*, I, 51-56.

Hume pénètre en France et s'y révèle féconde sous de multiples aspects et dans des domaines variés.

Ce n'est que de longues années après le premier séjour que la mention de relations nouvelles nous ramène en France. Montesquieu, déjà vieillissant, ouvre en personne la série des représentants éminents de la littérature française avec lesquels Hume va désormais entrer et demeurer en étroit contact et en actif commerce intellectuel. *L'Esprit des lois* vient de paraître. Hume lit cet important ouvrage alors qu'il est encore en mission diplomatique en Italie, durant l'automne de 1748; et c'est, suivant son expression, « avec tant de plaisir et de profit ». Un ami commun avait attiré l'attention de Montesquieu sur l'écrivain septentrional que lui apparentaient bien des traits, et c'est cette circonstance qui détermina le Français à envoyer en Écosse un exemplaire de son ouvrage. Hume marque fortement sa joie, au sujet du grand honneur qui lui est fait, dans une longue lettre du 10 avril 1749, écrite en français. Toutefois il ne se contente pas de belles paroles sur l'œuvre décisive « qui s'est attiré la plus haute estime de toutes les nations et qui sera l'admiration de tous les siècles », mais il ajoute une longue suite de remarques critiques et de compléments positifs que Montesquieu accueille avec reconnaissance. — Ceci ressort d'une remarque écrite sous sa dictée en tête de la lettre de Hume :

Elle est pleine, y lit-on, de lumière et de bon sens. Il y a quelques remarques qui pourront être utiles pour ma dernière édition de *l'Esprit des lois*, et je puis dire que, d'une infinité de papiers qui ont été écrits là-dessus, c'est peut-être celui qui a autant de sens. Je pourrai ôter quelques endroits inutiles[1].

Une comparaison entre l'édition de 1748 et les éditions postérieures établit toutefois que les réserves de Hume n'ont déterminé Montesquieu à modifier son texte qu'en un seul endroit (livre VI, fin du chapitre III). La lettre enthousiaste de Hume se termine par ces mots :

Vous voyez, Monsieur, avec quel empressement je saisis la première

1. *Correspondance de Montesquieu*, publiée par François Gébelin, 2 vol. Paris, 1914, II, 169-177.

occasion de me faire connaître à un homme dont j'admire le génie et dont j'aime et j'estime l'humanité et la grandeur d'âme. J'ai consacré ma vie à la philosophie et aux belles-lettres et cette ambition pacifique, exempte de toute espèce d'envie, me procurera, j'espère, votre indulgence favorable.

Montesquieu répond le 19 mai 1749 :

J'ai reçu, Monsieur, comme une chose très précieuse, la belle lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de mon ouvrage; elle est remplie de réflexions si judicieuses et si sensées, que je ne saurais vous dire à quel point j'en ai été charmé.

Il mentionne en termes également élogieux les œuvres de Hume qu'il a lues entre temps et qui visiblement ont excité vivement son attention[1]. Nous ne connaissons pas la réponse de Hume du 16 juillet 1749, mais la lettre de Montesquieu du 3 septembre 1749 nous apprend que Hume lui a adressé ses *Philosophical Essays concerning human Understanding*, parus l'année précédente :

J'ai reçu les exemplaires de vos beaux ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et j'ai lu avec un très grand plaisir *l'Essai sur l'esprit humain*, qui ne peut partir que d'un esprit extrêmement philosophique. Tout ceci est rempli de belles idées, et je vous remercie du plaisir que la lecture m'en a fait[2]...

Le Français pressent qu'un peu de son esprit propre anime l'œuvre du jeune écrivain; la serviabilité naturelle de ce dernier trouve à son tour à s'employer lors d'une édition de *l'Esprit des lois* publiée à Édimbourg en 1750.

Après une interruption de quatre ans, la correspondance se ranime une fois encore. Entre temps avaient paru (1752) les *Political Discourses*, premier écrit qui devait vraiment vulgariser en France la réputation de Hume. Il ne tarde pas à l'envoyer aussi à son ami français. Une assez longue dissertation, *Of the Populousness of ancient Nations*, y figure, qui ne fut pas sans attirer particulièrement l'attention de Montesquieu, mais n'obtint pas sans doute son entière adhésion. Elle suscita une

1. *Correspondance de Montesquieu*, II, 118, et Burton, *loc. cit.*, I, 456 et suiv.
2. *Ibid.*, II, 222, et Burton, I, 457.

réfutation de Robert Wallace, éditée en 1752 sous le titre : *A Dissertation on the Numbers of Mankind in ancient and modern times.* Montesquieu se préoccupe de voir traduire en français les deux traités et confie la tâche à un certain M. de Joncourt. Cette affaire constitue l'objet des deux dernières lettres échangées entre Hume et Montesquieu en juin et juillet 1753[1]. La mort de Montesquieu, en 1755, mit fin aux relations personnelles. Un jugement porté sensiblement plus tard par Hume sur *l'Esprit des lois* peut encore trouver place ici :

Though the *Esprit des lois* be considerably sunk in vogue, and will probably still sink farther, it maintains a high reputation, and probably will never be totally neglected. It has considerable merit, notwithstanding the glare of its pointed wit, and notwithstanding its false refinements and its rash and crude positions[2].

Mon dessein n'est pas de rechercher ici dans quelle mesure les conceptions politiques, juridiques, historiques et économiques de Hume s'apparentent à celles de Montesquieu. Il existe, me semble-t-il cependant, de décisives concordances, peu étudiées encore, et qui portent moins sur des points particuliers que sur l'attitude d'ensemble des deux écrivains en présence des phénomènes politiques, historiques et sociaux. Bien que des influences communes expliquent largement, et peut-être même pour l'essentiel, leur parenté spirituelle, l'action directe du plus âgé sur le plus jeune ne saurait être négligée, d'autant que nous savons que Hume a étudié avec soin et connu à fond l'œuvre du Français. Les contemporains eurent d'ailleurs le sentiment très net de cette filiation et considérèrent en quelque sorte Hume comme l'héritier spirituel de Montesquieu, ainsi que l'atteste ce remarquable fragment d'une lettre écrite par Le Blanc en 1757 :

Lui [Duclos] et moi nous sommes convenus vingt fois qu'il était

1. Cf. *Correspondance de Montesquieu*, II, 466-469 et 479, et Burton, I, 457 et suiv. Cf. aussi la lettre de Montesquieu à l'abbé Le Blanc du 13 septembre 1754, se rapportant au même sujet (*Ibid.*, II, 537 et suiv.). La traduction de l'écrit de Wallace fut réalisée, non celle de la dissertation de Hume. Son titre est *Essai sur la différence de nombre des hommes dans les temps anciens et modernes*, traduit par M. de Joncourt. Londres (Paris), 1754.

2. D'une lettre de Hume au Dr Blair du 1er avril 1767. Cf. Burton, II, 387.

heureux pour notre siècle qu'au moment où, sur les côtes méridionales nous avons perdu un des astres les plus brillants qui aient éclairé les lettres, il en ait paru dans le Nord un autre non moins lumineux et dont l'utilité se reconnaît à proportion que ses lumières se répandent de plus en plus. Vous êtes le seul dans l'Europe qui pourrait remplacer M. le président de Montesquieu[1].

Il ne me semble pas douteux qu'il y a là non un simple compliment, mais la conscience, plus intuitive que réfléchie, d'un rapport effectif. Pourtant, à ma connaissance, jamais encore on n'a tenté de mieux éclairer ce rapport.

Le commerce épistolaire de Hume avec la France se poursuivra désormais sans interruption. Ce sont plutôt d'abord des lettres d'affaires que lui dicte son vif souci de faciliter, par des traductions appropriées, la pénétration de ses ouvrages outre-Manche. Ainsi nous le trouvons, à partir de 1754, en active correspondance avec l'abbé Jean-Bernard Le Blanc, dont les *Lettres d'un Français concernant le gouvernement, la politique et les mœurs des Anglais et des Français* (3 vol., 1745), fort répandues alors, constituent un chaînon qui a tenu sa place dans la série des tentatives de rapprochement intellectuel renouvelées sans cesse entre les deux pays, depuis le début du siècle, par les Béat de Muralt, les Voltaire, les Prévost et dont les *Lettres philosophiques* sont le monument capital[2].

Le Blanc a, visiblement de sa propre initiative, traduit les *Political Discourses* de Hume; il envoie à l'auteur un exemplaire et se recommande à lui dans une lettre amicale. Il est surprenant de constater la faveur avec laquelle le public français a accueilli l'ouvrage dès son apparition :

... cette traduction, grâce à l'excellence de l'original, se débite ici comme un roman; c'est tout dire, notre goût pour les futilités vous est connu; il vous était réservé de nous y faire renoncer, pour nous occuper des matières les plus dignes d'exercer les esprits rai-

1. Cf. *Englische Studien, loc. cit.*, p. 347; l'original se trouve dans le fonds Hume à Édimbourg.

2. Cf. Texte, *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire* (1895), p. 43-89; George R. Havens, *The abbé Prévost and Shakespeare*, dans *Modern Philology*, août 1919, p. 177-198, et *The abbé Le Blanc and English Literature*, *Ibid.*, décembre 1920, p. 423-441.

sonnables. Le libraire m'avertit qu'il sera bientôt temps de penser à la seconde édition[1].

Ce succès prometteur d'un auteur étranger, à peine connu jusqu'à cette date, montre à quel point le sol était alors prêt en France à accueillir la pensée de Hume. De fait, une seconde édition de la traduction de Le Blanc parut à Dresde dès l'année suivante (1755)[2]. Peu avant (1754) avait paru à Amsterdam, par les soins d'E. Mauvillon et sans que Hume le sût, une traduction française du même ouvrage : la première version française d'une œuvre de Hume dont nous ayons connaissance. Il est donc légitime de dire que les *Political Discourses*, ce petit recueil de douze essais touchant surtout l'économie politique, préparèrent réellement les voies à la pénétration des idées de Hume en France. Ils fondent sa réputation de grand économiste. Bien plus, ils exercent une forte action sur la curiosité, sans cesse croissante après le milieu du siècle, des écrivains français pour les questions et problèmes économiques et donnent au développement de ce mouvement d'intérêt une vigoureuse impulsion. Ici encore il est difficile de déterminer avec précision dans quelle mesure les vues de Hume marquèrent les doctrines physiocratiques d'un Quesnay, d'un Mirabeau, d'un Turgot. Il me semble cependant hors de doute que leur influence se traduisit en mainte direction, plus négative peut-être que positive[3]. Une première confirmation réside, nous le verrons, dans l'établissement de relations personnelles et d'un actif commerce d'idées

1. Lettre du 25 août 1754. Cf. Burton, I, 458.

2. Même au regard de nos exigences actuelles, l'édition de Le Blanc peut être considérée comme un modèle. Elle comporte une assez longue préface qui souligne l'importance de l'ouvrage de Hume et le situe dans le mouvement économique du temps. Parmi les précurseurs de Hume, Le Blanc insiste sur Melon, dont l'*Essai politique sur le commerce* a d'après lui fortement marqué Hume; il le prouve d'ailleurs assez souvent dans ses riches et excellentes remarques. Deux suppléments livrent une analyse critique de quelques œuvres anglaises sur le commerce et une liste des ouvrages d'économie parus en français au cours des deux dernières années, liste qui témoigne du vif intérêt que l'on porte à cette science au cours de la seconde moitié du siècle.

3. Cf. le travail d'ensemble de G. Weulersse, *le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770*, 2 vol. Paris, 1910, et spécialement I, 32 et suiv. L'importance de Hume ne me semble pas toutefois suffisamment marquée, les indications de la page 35 sont inexactes et incomplètes.

entre Hume et quelques-uns de ces auteurs (Mirabeau, Turgot, Morellet).

Pour en revenir à la correspondance de Hume avec l'abbé Le Blanc, de nouvelles lettres du Français corroborent la puissance de pénétration et l'immense influence des *Political Discourses* :

J'ai encore à vous apprendre que le succès de vos *Discours politiques* ne fait qu'augmenter tous les jours, et que tout retentit de vos éloges. Nos ministres même n'en sont pas moins satisfaits que le public. Mr le comte d'Argenson, Mr le maréchal de Noailles, en un mot tous ceux qui ont ici part au gouvernement ont parlé de votre ouvrage, comme d'un des meilleurs qui aient jamais été faits sur ces matières[1].

Il ne s'agissait pas d'un succès passager, mais d'une imprégnation profonde et durable, ainsi qu'il ressort de cette communication de l'abbé à Hume :

Je vous avais annoncé que vos *Discours politiques* feraient parmi nous le même effet que *l'Esprit des lois*. L'événement m'a justifié, non seulement ils jouissent parmi nous de cette haute réputation qu'ils méritent, mais ils ont donné lieu à un grand nombre d'autres ouvrages plus ou moins estimables et qui la plupart n'ont d'original que la forme[2].

Parmi ceux-ci, Le Blanc cite l'important ouvrage du comte de Mirabeau : *l'Ami des hommes*.

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps à cette instructive correspondance[3]. Notre Écossais est pénétré de re-

1. Lettre du 1er octobre 1754. Cf. Burton, I, 460.
2. Lettre de l'été de 1757. Cf. Burton, I, 460 et suiv.
3. Par malheur, ces documents si importants pour l'étude des relations de Hume avec la France ont été dispersés à tous vents et sont difficilement abordables. On les trouvera dans les recueils suivants : six lettres de Hume dans mes *Unveröffentlichte Briefe David Humes* des *Englische Studien*, p. 341-359 (l'original au British Museum); deux lettres de Hume dans Burton, I, 406 et suiv., et II, 347 et suiv. (d'abord éditées par Brougham, l'original est perdu); une lettre de Hume récemment découverte à Nantes et encore inédite; une lettre de Hume découverte par Eckstein à Vienne et publiée dans les *Englische Studien*, t. LXII, p. 461 et suiv.; cinq lettres de Le Blanc publiées partiellement par Burton (I, 458-462, original dans le fonds Hume de la Royal Society of Edinburgh; quelques compléments figurent dans les remarques de mon édition).

connaissance pour le signalé service que lui a rendu l'abbé et il y revient sans cesse. Quel contraste entre l'accueil froid et souvent hostile qu'ont reçu ses œuvres dans sa patrie et le chaleureux enthousiasme des Français ! D'un seul coup, il voit son cercle d'action s'élargir à l'infini ; des idées que son propre pays contestait si âprement se trouvent consacrées par la nation qui marche en tête de la civilisation ; de plus en plus son nom prend une signification européenne. Il convient de ne pas oublier que c'est aux Français qu'il le doit. Hume en avait nettement conscience ; tant alors que dans la suite il a prodigué marques d'admiration et hommages à la grande nation voisine.

La version, bientôt très populaire, des *Political Discourses* par Le Blanc avait frayé la voie ; les traductions des autres ouvrages se succèdent rapidement à présent et contribuent à accroître la gloire et l'influence de l'auteur. Passons rapidement en revue les éditions françaises de son œuvre à partir de cette date[1]. Hume donna en 1758 une édition complète de ses ouvrages (à l'exception du *Treatise* et des livres historiques) sous le titre : *Essays and Treatises on several subjects*. Sur la base de cette édition anglaise ne tarde pas à paraître à Amsterdam une édition française en cinq volumes (1758-1760)[2] ; une deuxième édition de cette version en cinq volumes est publiée, également à Amsterdam, en 1759-1764. Elle est rééditée une troisième fois, en sept volumes (1788). — Les traductions sont de J.-B. Mérian, J.-B.-R. Robinet et M^lle^ de la Chaux. De nouvelles éditions des *Essais sur le commerce, le luxe, l'argent...* (c'est-à-dire des *Discours politiques*) paraissent à Amsterdam en 1766, à Paris et Lyon en 1767. — J.-A. Jullien des Boulmiers donna un choix sous le titre : *Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques* de M. Hume. Londres (Paris), 1767. En 1770 parut *le Génie de Hume, ou analyse de ses ouvrages...* Les *Dialogues concerning natural Religion*, posthumes, parurent presque simultanément dans la version française et dans l'original anglais (1779 l'un et l'autre).

Il est étrange de noter que l'œuvre philosophique essen-

1. Le relevé suivant ne prétend nullement être complet.
2. *Œuvres philosophiques de Mr. David Hume.*

tielle de Hume, le *Treatise of Human Nature*, ne fut traduite en français qu'une seule fois, et seulement en 1878, cent quarante ans après son apparition, par Renouvier et Pillon. Encore cette édition ne renferme-t-elle que la première partie, concernant l'entendement, si bien que, même à l'heure actuelle, les deuxième et troisième parties portant sur les passions et la morale ne peuvent être consultées en français[1].

Passons enfin à l'œuvre historique qui, avec les *Political Discourses*, a surtout contribué à répandre en France le nom de Hume. Le premier volume venait d'être terminé, mais n'avait pas encore paru, quand Hume suggéra l'idée de le traduire à l'abbé Le Blanc, qui ne fit aucune difficulté pour accepter[2]. Hume expédia à Paris, au fur et à mesure du tirage, des feuilles d'imprimerie, mais Le Blanc semble n'avoir poussé que fort péniblement sa traduction. Trois ans après il dut même, au désespoir de Hume, renoncer définitivement à son projet, non sans confier toutefois la poursuite de l'entreprise à un ami[3]. Il nous faut admettre que l'ami en question était probablement l'abbé Prévost. Longtemps auparavant il était allé deux fois en Angleterre; ses traductions avaient déjà popularisé les romans de Richardson et quantité d'autres œuvres anglaises. Son zèle infatigable contribua au premier chef à propager la littérature et à ouvrir les voies à l'esprit anglais en France[4]. Nul n'était plus indiqué pour prendre en main la nouvelle publication. Hume lui fit parvenir, d'abord par l'intermédiaire de Le Blanc, puis par Helvétius, les dernières épreuves de son ouvrage historique, sans entrer aussitôt en contact direct avec lui. Les deux premiers tomes sont prêts au début de 1759[5], mais la publication fut

1. Je renvoie pour plus de détails à ma *Bibliographie der Hume-Literatur*, dans les *Literarische Berichte aus dem Gebiete der Philosophie*, 1928, fasc. 15-16, p. 39-50, et à l'appendice B de l'édition complète des *Letters of David Hume*, de J. Y. F. Greig, qui va paraître dans quelque temps.

2. Cf. *Englische Studien*, *loc. cit.*, p. 343 et suiv.

3. Lettre de Le Blanc à Hume de l'été de 1757 (Burton, I, 460) et réponse de Hume du 22 juillet 1757. Cf. *Englische Studien*, p. 355.

4. Cf. G. R. Havens, *The abbé Prévost and English Literature*, Princeton, 1921; du même, *The abbé Prévost and Shakespeare* (*Modern Philology*, août 1919, p. 177-198), et Texte, *loc. cit.*, p. 53-67.

5. Lettre d'Helvétius à Hume du 1er avril 1759. Cf. *Letters of eminent persons addressed to David Hume*, éd. Burton, 1849, p. 8. De plus amples ren-

différée jusqu'à l'année suivante, Hume continuant à envoyer des compléments et appendices. L'*Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre* finit par paraître à Londres[1] en 1760 et connut aussitôt un grand succès. Des lettres s'échangent maintenant directement entre Hume et Prévost, dont seule une lettre de Prévost, du 18 mars 1760, nous a été conservée[2].

A la mort de Prévost, Mme Octavie Belot poursuivit le travail. Ayant perdu de bonne heure son mari, avocat au Parlement, elle avait connu la gêne et, comme Prévost, s'était vue obligée de gagner son pain avec sa plume; comme lui encore elle admirait la littérature anglaise et contribua, elle aussi, par une série de traductions, à faire connaître en France les écrivains d'outre-Manche. Nous lui devons, entre autres, l'édition française du *Rasselas* de Samuel Johnson, d'un recueil intitulé *Mélange de littérature anglaise* (6 vol., 1759) et enfin de la plus grande partie de l'œuvre historique de Hume, dont l'*Histoire de la maison de Tudor* parut en 1763 et l'*Histoire de la maison de Plantagenet* en 1765, l'une et l'autre à Amsterdam. Avec cette traductrice aussi, Hume entra en rapports personnels au cours d'un séjour postérieur à Paris, et, comme pour Le Blanc, s'établirent des rapports d'amitié. Les rencontres étaient fréquentes et Hume a surveillé lui-même la traduction de son œuvre. Mme Belot, personnalité appréciée dans les milieux littéraires, était alors secrétaire du président de Meinières, avec qui elle contracta plus tard un second mariage. A différentes reprises la police française mit des traverses à la publication, d'où un dépit et des désillusions dont la correspondance garde la trace[3]. La version de Mme Belot ne

seignements se trouvent dans les lettres de Hume à Robertson des 12 mars et 22 mai 1753. Cf. Burton, II, 52 et suiv. et 54 et suiv.

1. La publication à Paris se heurta sans nul doute à des résistances de la censure.

2. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 292 et suiv. La date donnée par Burton : 18 mars 1769, est évidemment fausse; je corrige 1769 en 1760 (Prévost mourut dès 1763).

3. Cf. *Englische Studien*, p. 359-361, où j'ai publié deux lettres de Hume à Mme Belot. Une autre lettre assez longue de Hume à Mme Belot (du 25 juillet 1766) a été publiée par A. Schinz dans les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. XVII (1926), p. 36-41, où il est question de la querelle avec Rousseau.

put assurément rivaliser en aisance ni en fidélité avec celle de l'abbé Prévost. La *Correspondance* de Grimm en fit une critique peu amène : l'entreprise, y lisons-nous, surpassait de beaucoup les forces d'une femme; de graves contresens sont soulignés et le style déclaré « lourd, froid et lâche »[1]. Pour Hume, qui possédait trop peu la langue française pour juger avec compétence, il s'en montra très satisfait et recommanda Mme Belot à son ami Robertson comme traductrice de son *Histoire de Charles-Quint*. Le projet échoua; ce fut même Suard qui, par la suite, vraisemblablement cette fois encore sur la recommandation de Hume, entreprit le travail[2].

L'œuvre historique de Hume, avec sa haute tenue littéraire, l'allure aisée du récit, la présentation directe et vivante des époques et des personnages disparus, l'esprit d'indépendance et de liberté, l'unité du plan d'ensemble et la philosophie de l'histoire qui y est impliquée, possédait toutes les qualités requises pour satisfaire l'esprit du temps et le goût français, obtenir aussitôt droit de cité et enthousiaste accueil dans les cercles cultivés. Demandons-nous quel fut le jugement porté par le plus grand historien français d'alors, par Voltaire, et cherchons à préciser rapidement ce que fut son attitude à l'égard de celui qu'on a appelé parfois le Voltaire anglais. Il n'est pas surprenant que Voltaire ait aperçu une parenté d'esprit et une communauté d'aspirations chez ce jeune champion d'une cause pour laquelle lui-même avait le premier mené la lutte, à la tête de sa génération. Une longue appréciaton qu'il consacra en 1764 à l'*Histoire d'Angleterre* s'ouvre par cette phrase :

> On ne peut rien ajouter à la célébrité de cette *Histoire*, la meilleure peut-être qui soit écrite en aucune langue,

qui caractérise excellemment l'originalité féconde de la tentative de Hume sur le terrain d'une conception philosophique de l'histoire.

1. Cf. *Correspondance littéraire*, éd. M. Tourneux, 16 vol., Paris, 1877-1882, t. V, p. 245, et t. VI, p. 252 et suiv.
2. Lettre de Hume à Robertson du 1er décembre 1763. Cf. Burton, II, 176 et suiv. Sur Mme Belot, cf. aussi A. Schinz, *la Querelle Rousseau-Hume*, dans les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. XVII (1926), p. 13-46.

M. Hume, proclame un autre passage du compte-rendu, ne paraît ni parlementaire, ni royaliste, ni anglican, ni presbytérien ; on ne découvre en lui que l'homme équitable. Plus loin il appelle Hume

> un esprit supérieur à sa matière, qui parle des faiblesses, des erreurs et des barbaries comme un médecin parle des maladies épidémiques[1].

Ailleurs encore il souligne en termes particulièrement élogieux que Hume s'est entendu à « écrire l'histoire en philosophe »[2]. Il a suivi la seule bonne méthode en ne se contentant pas de rassembler des faits, mais en montrant le progrès de l'esprit humain[3].

Mais n'est-ce pas précisément là le but de Voltaire historien : suivre dans l'histoire de la civilisation humaine, dans son développement vers un idéal de liberté et d'humanité, la marche ascendante de l'esprit humain? La même intention philosophique, issue des idées nouvelles, pénètre l'œuvre historique des deux écrivains. Comment, dès lors, n'être pas tenté de faire de Hume l'élève de Voltaire et de placer son histoire sous l'influence immédiate du grand maître, d'autant que le chef-d'œuvre historique de Voltaire, *le Siècle de Louis XIV*, venait précisément de paraître quand Hume commença à Édimbourg ses propres recherches? Cette opinion répandue est formellement réfutée par un témoignage, tout récemment exhumé, de Hume lui-même. Dans une lettre du 5 novembre 1755 à l'abbé Le Blanc se trouve le décisif passage suivant :

> If you have got more than one copy of my History, and have any correspondence with M. Voltaire, I would consider it as a singular favour, that you would transmit it to him, along with my compliments. In this coutry they call me his pupil, and think that my History is an imitation of his *Siècle de Louis XIV*. This opinion flatters very much my vanity; but the truth is, that my History was

1. Cf. *Œuvres complètes de Voltaire*. Paris, 1877 et suiv., t. XXV, p. 169 et suiv.
2. *Ibid.*, t. XIV, p. 120.
3. *Ibid.*, t. XXIV, p. 548.

planned and in a great measure composed, before the appearence of that agreable work[1].

Il est vrai que, touchant les dates, Hume est en défaut : le *Siècle de Louis XIV* a vu le jour dès 1751, cependant que sa propre activité historique ne commence qu'avec 1752 et que le premier tome de son histoire ne fut publié qu'à la fin de 1754. Mais ceci compte peu au regard d'une déposition directe d'après laquelle les travaux historiques de Voltaire lui demeurèrent inconnus au moins jusqu'à l'achèvement de son premier volume. Nous n'avons pas la moindre raison de mettre en doute la validité de cette déclaration : d'autant plus remarquable apparaît le fait que la conception historique des deux œuvres et l'esprit philosophique qui les anime coïncident pour l'essentiel, preuve décisive que les deux historiens procèdent du même milieu spirituel et ont pris l'un et l'autre leurs armes à l'arsenal de la Philosophie. Cette identité du point de départ explique suffisamment qu'en dépit d'une indépendance réciproque certaine les deux écrivains suivent les même voies, poursuivent le même but.

Leurs similitudes reposant sur l'orientation délibérément philosophique qu'ils donnent tous deux à l'histoire, nous pouvons nous attendre à ce que Voltaire n'ait pas moins apprécié en Hume le philosophe que l'historien.

« J'aime bien autant encore la philosophie de M. Hume que ses ouvrages historiques », écrira-t-il plus tard à M^me^ du Deffand[2]. Même note dans la citation précédemment rapportée, où il félicite Hume d'avoir écrit l'histoire en philosophe, et dans ses constantes protestations que, seul, peut être un véritable historien celui que n'aveugle aucun préjugé de parti, mais qui garde devant les événements cette liberté d'esprit qui est l'apanage du philosophe[3]. En ce sens il ne pouvait

1. Cf. *Englische Studien, loc. cit.*, p. 352 et suiv.

2. Cf. *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, éd. M. de Lescure, 2 vol. Paris, 1865, t. I, lettre 173.

3. C'est une des correspondantes françaises de Hume qui a trouvé la formule la plus heureuse et la plus frappante pour caractériser la tendance philosophique de Hume historien. M^me^ Dupré de Saint-Maur lui écrit : « J'ai trouvé dans votre histoire un traité de philosophie appliqué à des faits bien intéressants » (lettre inédite du 22 juillet 1757 ; original dans le fonds Hume à Édimbourg).

manquer d'apercevoir en Hume, et en Hume seul parmi ses contemporains, un historien selon son cœur.

Dans ces circonstances, on doit regretter que leurs voies ne se soient jamais croisées; jamais ils ne se rencontrèrent personnellement et il n'y a que bien peu de traces d'une correspondance entre eux. De sa lointaine résidence d'Edimbourg, Hume suivait avec un vif intérêt la carrière de l'illustre écrivain. Les bruits d'une entrée au cloître de Voltaire étaient parvenus jusqu'en Écosse et trouvent un écho dans la correspondance avec Le Blanc :

We have strange stories with regard to Voltaire. It is pretended, that that sprightly, agreeable, libertine Wit has at last thrown himself into a Convent, has recanted all his heresies, and is doing voluntary penance for his past transgressions. But this I have a great difficulty to believe. It is probably the invention of the bigots, in order to throw a ridicule on him and other Freethinkers. I should be sorry, if this last accident should so crush his spirits as to disqualify him from any farther productions, or even damp the boldness and freedom of his reasonings, or more properly speaking, of his decisions. He has the art of couching his determinations in such lively terms, that they often carry conviction, as much as if they were supported by the strongest arguments[1].

Le bruit se rapporte au séjour de plusieurs semaines que Voltaire fit au cours de l'été 1754 à l'abbaye de Senones. Rien ne caractérise mieux le critique de la foi aux miracles que le doute souriant avec lequel il accueille l'étrange nouvelle, que la pénétration avec laquelle il démêle la vérité. Une si radicale palinodie ressemblerait trop à un miracle pour que Hume fût un seul instant tenté d'y ajouter foi.

Quand, de longues années après, notre Écossais, devenu secrétaire d'ambassade à la cour de France, entra en relations étroites avec les sommités intellectuelles et les puissances mondaines de la capitale, la grande figure du philosophe solitaire de Ferney exerça sur lui un attrait tout spécial et le désir s'éveilla en lui d'aller en personne lui porter hommage :

When I arrived here, all M. Voltaire's friends told me of the

1. Lettre à Le Blanc du 24 octobre 1754. Cf. *Englische Studien, loc. cit.*, p. 349.

regard he always expressed for me; that some advances on my part were due to his age, and would be well taken. I accordingly wrote him a letter, in which I expressed the esteem which is undoubtedly due to his talents; and among other things I said, that if I were not confined to Paris by public business, I should have a great ambition to pay him a visit at Geneva. This is the foundation of the report you mention; but I am absolutely confined to Paris and the court, and cannot on any account leave them so much as for three days[1].

Peut-être Voltaire prit-il la chose trop au pied de la lettre et annonça-t-il à ses amis une visite imminente de Hume, ainsi qu'il semble ressortir d'une lettre à M^{me} du Deffand : « Pour M. Hume, c'est tout autre chose : vous n'avez qu'à me l'envoyer, je lui parlerai, et surtout je l'écouterai[2]. »

Plusieurs autres passages pouvaient résonner flatteusement aux oreilles de Hume : on ne manqua pas de lui en donner connaissance lors de sa plus proche visite au salon de la marquise, où sa personnalité fêtée le rendait toujours bienvenu :

Je charmerai ce soir M. Hume, en lui lisant votre lettre. Vous êtes content de ses ouvrages, vous le seriez de sa personne; il est gai, simple et bon[3].

Il est probable que les choses en restèrent à la lettre d'hommage de Hume que nous n'avons pas conservée. Du moins ses papiers ne livrent-ils aucune trace de correspondance avec Voltaire et, comme Hume conservait soigneusement tous les messages de ses amis français, on n'est guère fondé à penser que Voltaire lui ait jamais écrit personnellement. Pour la même raison, il est peu vraisemblable que la lettre à Hume en date du 24 octobre 1766, où Voltaire prend parti dans les démêlés avec Rousseau, ait été directement expédiée. C'était bien plutôt une de ces nombreuses lettres ouvertes que Voltaire avait coutume de livrer à l'impression sans toujours les faire tenir personnellement à leurs destinataires. Elle parut en novembre de la même année dans la brochure connue : *le Docteur Pansophe, ou Lettre de M. de Voltaire...* Voltaire saisissait avec joie le prétexte du conflit entre Rousseau et Hume

1. Lettre au colonel Edmonstoune du 9 janvier 1764. Cf. Burton, II, 184.
2. Cf. *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, *loc. cit.*, t. I, lettre 173.
3. La marquise du Deffand à Voltaire (*Ibid.*, t. I, p. 305).

pour soulager sa bile en répandant les coutumiers sarcasmes sur sa malheureuse victime. Son intervention dans cette détestable affaire devait naturellement contribuer à incliner la balance en faveur de Hume.

Tous les propos du vieillard de Ferney sur le penseur écossais témoignent de la haute estime où il tient sa pensée. Nous nous contenterons d'emprunter le suivant à la lettre d'un gentilhomme espagnol qui avait, en février 1765, rendu visite à Voltaire :

Monsieur de Voltaire est plein de vous, mon cher philosophe, il vous appelle son saint David[1].

Remontons une fois de plus aux années qui suivirent 1750. Un esprit beaucoup moins brillant que Voltaire, Duclos, subit un bref instant le rayonnement de Hume. Ici encore c'est l'abbé Le Blanc qui noue les premiers liens :

Vous pouvez compter encore au rang de vos admirateurs un des hommes de lettres de ce pays-ci du premier mérite. C'est M. Du Clos, Historiographe de France et Secrétaire perpétuel de l'Académie française; je vous ai déjà parlé de lui dans les lettres que probablement vous n'avez pas reçues : il est jaloux que vous soyez instruit de la vénération qu'il a pour vous et de l'estime singulière qu'il fait de vos ouvrages. Indépendamment de l'amitié qui nous lie, je puis vous assurer qu'il mérite d'avoir part à la vôtre, et vous connaissez trop bien notre Littérature pour ignorer le rang qu'il y tient[2].

A quoi Hume répond :

The good opinion of M. Du Clos is an honour, which I highly value. That gentleman's performances are well known to me; and as they appeared always to give proofs of the man of sense and virtue, as well as of the elegant writer, I cannot but receive a great pleasure from his approbation. I should not despair of being able to cultivate in person the friendship of a man whom I so much value, would our sovereigns but agree to make peace together. I have had an intention of making a journey to Paris; and I shall then be beholden to you for introducing me to the acquaintance of M. Du

1. D'une lettre inédite dont l'original figure dans le fonds Hume à Édimbourg.

2. Passage inédit de la lettre de Le Blanc (été 1757), donnée partiellement seulement par Burton (I, 460) (original à Édimbourg).

Clos. Meanwhile, I beg of you to make him my compliments and to assure him of my esteem and respect[1].

C'est entre les caractères et les attitudes morales qu'existait cette fois l'affinité et c'est la large réputation d' « honnêteté » de Duclos qui dut conquérir Hume. Naturellement la nature passionnée du Français ne comportait ni l'égalité d'âme ni la souveraine bonté de l'Écossais, dont l'humeur plus placide et plus modérée réalisait sans heurt un équilibre pour lequel, lui, devait constamment lutter. Néanmoins les deux tempéraments présentaient tant de traits communs que d'authentiques liens d'amitié purent se nouer quand, quelques années plus tard, Hume rencontra l'homme que dès longtemps il estimait[2]. Une communauté de doctrine sur quelques-uns des problèmes centraux de la philosophie morale (ainsi leur commune aversion contre les morales de l'égoïsme, ou le fondement affectif que l'un et l'autre attribuent à l'action morale) se manifeste dans leurs deux ouvrages publiés la même année (1751), les *Considérations sur les mœurs de ce siècle* de Duclos et l'*Enquiry concerning the Principles of Morals* de Hume.

Un autre rayonnement de l'esprit de Hume, sur lequel Le Blanc nous renseigne, nous conduit à Maupertuis, alors président de l'Académie de Berlin. Bien que de treize ans plus âgé que Hume, le savant mathématicien, au cours de cette dernière période de son activité, s'informe attentivement de celles des doctrines proprement philosophiques du jeune penseur qui touchent aux fondements empiriques des propositions mathématiques ainsi qu'à certains problèmes d'épistémologie et de psychologie. Il est permis de compter Maupertuis parmi les premiers penseurs étrangers qui aient été décisivement marqués par la philosophie théorique de Hume. Comme son activité s'exerçait en Allemagne et qu'il publiait ses écrits dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, il a sans aucun doute dirigé sur Hume l'attention des philosophes allemands, et il n'est pas interdit de penser que c'est par ce

1. Cf. *Englische Studien*, p. 356.
2. Il compte Duclos au nombre des plus intimes de ses amis parisiens. Cf. lettre de Hume à Dr Blair, s. d., Burton, II, 181.

canal que Kant entendit tout d'abord mentionner l'Écossais. Ce n'est pas le lieu d'approfondir ici les rapports objectifs et systématiques entre les deux doctrines, d'autant qu'ils n'ont encore donné lieu à aucune étude d'ensemble[1]. Nous voudrions seulement produire un témoignage direct de l'actif intérêt que portait Maupertuis à l'œuvre de Hume et de l'estime en laquelle il tenait le grand penseur écossais. Dans une lettre à Le Blanc, à l'occasion de l'envoi de l'édition française des *Political Discourses*, Maupertuis marque son étonnement :

Comment est-il possible qu'un tel homme ne soit pas plus connu ici et ne soit pas l'admiration de l'Europe[2] ?

et, dans une lettre postérieure au même, il s'exprime en ces termes :

C'est assurément un des plus grands esprits que je connaisse. Je crois vous avoir dit que je m'étais fait traduire ici ses *Essais philosophiques* qui m'ont charmé : mais quelques morceaux que j'ai déjà vus de ses *Essais politiques et moraux* me charment encore davantage. Et un Irlandais, homme de lettres, M. Grierson, qui est ici, me dit qu'il y a de lui des *Principes de morale* supérieurs encore. Que c'est dommage que tous ces ouvrages n'aient pas un traducteur tel que vous[3] !

Maupertuis a-t-il également connu, comme l'admet Cassirer[4], le *Treatise of human Nature?* Ce fragment autoriserait à en douter, car il n'eût guère manqué d'y citer l'ouvrage. Le *Treatise* mourut à peine sorti des presses et il est fort douteux qu'aucun exemplaire de cette publication avortée soit alors parvenu en France ou en Allemagne.

Le Blanc communiqua le passage cité à son ami. A quoi Hume répondait le 5 novembre 1755 :

I have never in my life received greater satisfaction, than by the passages of M. Maupertuis' letters, which you have been so good to transmit to me. You observe well, it is *laudari a laudato*. I have

1. Il y aurait là, me semble-t-il, une utile et intéressante contribution apporter à l'étude des relations franco-anglo-germaniques.
2. Lettre inédite de Berlin, 28 février 1755 (original à Édimbourg).
3. Lettre inédite du 30 août 1755 (original à Édimbourg).
4. Cf. Ernst Cassirer, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, 3e éd., 1922, t. II, p. 424.

long been a great admirer of M. Maupertuis. He is the only great geometer in the world, who ever was a man of eloquence and fine imagination. Not to mention his talents of a profound metaphysician, and as I hear of an accomplished gentleman and a man of worth. To be known to such a man is a farther obligation, which I owe you[1].

La mort de Maupertuis vint, peu d'années après, mettre fin à ces relations. Il semble que, dans le processus de filiation, Hume, bien que le plus jeune, ait été essentiellement partie donnante, tandis que Maupertuis ne faisait guère que recevoir.

Dans le cercle des écrivains parisiens, Le Blanc attira enfin l'attention de Hume sur le marquis Victor de Mirabeau, l'auteur de l'*Ami des Hommes* et de la *Philosophie rurale*. Dans les essais des *Political Discourses*, Hume avait abordé les problèmes économiques sans les approfondir systématiquement, comme feront bientôt Quesnay et plus tard Adam Smith : sur le ton léger de l'homme du monde il avait plutôt répandu à profusion les suggestions les plus variées. Même en France où, à partir du milieu du siècle, ces questions deviennent sans cesse plus brûlantes, ses idées ont trouvé un sol favorable. Un des premiers qui les aient accueillies et discutées fut le marquis de Mirabeau, dont l'*Ami des hommes ou Traité de la population* (1756) connut immédiatement un vif succès. Peut-être la dissertation de Hume *Of the Populousness of ancient Nations* a-t-elle suscité directement cet ouvrage.

Les systèmes économiques anglais et français de la seconde moitié du XVIIIe siècle procèdent d'une situation économique radicalement différente en deçà et au delà de la Manche ; ici le commerce et l'industrie prennent une extension sans cesse croissante, là l'activité est encore presque purement agraire. Ce contraste éclate dans les observations critiques de Mirabeau à Hume. En dépit de fortes divergences de vues, l'estime réciproque des adversaires rend d'ailleurs la polémique loyale et courtoise. C'est ainsi que le marquis désigne son adversaire comme

l'un des plus respectables écrivains politiques que nous connaissions,

1. Cf. *Englische Studien*, p. 353.

tant par son érudition également saine et profonde que par la sagesse de ses raisonnements et une modestie bien rare en ce temps-ci[1]...

Les points contestés proviennent principalement de la conception du luxe, où Mirabeau se refuse absolument à voir un facteur économique, tandis que Hume en fait un principe positif essentiel, et surtout de la primauté accordée par le Français à l'agriculture et par l'Anglais au commerce et à l'industrie.

Mirabeau engage les rapports personnels en envoyant son livre à Hume par l'intermédiaire de Le Blanc. Une lettre simultanée de ce dernier vante, non sans quelque exagération, les mérites de l'auteur[2]. Hume est extrêmement impatient de lire le livre et espère en tirer des lumières nouvelles :

> For I am far from positive in any of my opinions; and M. le Marquis de Mirabeau may very probably persuade me to change my sentiments in all the points, that are controverted between us[3].

En dépit de cette allure nonchalante et exagérément modeste, il pense un moment réfuter publiquement les objections de Mirabeau au cas où les arguments de celui-ci ne le convaincraient pas; Le Blanc le confirme dans cette idée et s'offre comme traducteur. Mais, peu enclin à tout ce qui est querelle d'écrivains, Hume ne tarde pas à abandonner le projet. Ainsi l'assaut n'appelle aucune riposte de sa part et les relations amicales se poursuivent. Dans une des deux lettres de Mirabeau à Hume, qui seules ont été conservées (2 août 1763), figure un débordant panégyrique de l'homme « qui fait le lustre et l'honneur de son pays » et du grand historien que Mirabeau célèbre à l'égal d'un Thucydide et d'un Tacite[4]. Quand Hume vint à Paris, peu de semaines après, il entra en contact personnel avec Mirabeau et discuta ardemment avec lui de questions économiques. Nous avons un écho de ces rencontres dans une lettre postérieure de Mirabeau à Rousseau où

1. Cf. *l'Ami des hommes*, éd. M. Rouxel. Paris, 1883, p. 14.
2. Cf. Burton, I, 461.
3. Cf. *Englische Studien*, p. 356 et suiv.
4. Cf. *Letters of eminent persons*, *loc. cit.*, p. 22-24.

il trouve les termes les plus justes pour traduire l'impression produite sur lui par la personne de l'écrivain :

Il n'est certainement point chaud, mais il est bonhomme, aimable, facile. Il aime le monde, parce qu'il a semé pour recueillir et que les hommages de la postérité sont une récolte bien froide; le monde l'aime aussi, parce qu'il a le fumet du bien-être reposé, de la réputation faite et prise en jouissance, qu'il aime à rire, qu'il n'est pas malin ni dupe, qu'il a l'extérieur lourd et l'esprit accort et fin.

La suite est également très caractéristique et, pour persuader Rousseau que son adversaire est entièrement dépourvu de malice, il ajoute :

Je vous jure que c'est un homme superficiel, et qui ne doit fâcher, je ne dis pas vous ni moi, mais pas même un poulet, à moins qu'il ne lui tombe bouilli dans la bouche avec sauce au beurre[1].

Les derniers rapports importants noués par Hume dans les dix années qui suivent 1750 concernent Helvétius. Le livre *De l'Esprit* avait paru en 1758, soulevant un scandale; l'année suivante il fut brûlé par arrêt du Parlement. Dans sa détresse, l'auteur tourne les yeux vers l'Angleterre, terre de la liberté, d'où il espère du secours. Au début de 1759, au plus fort de la tempête déchaînée autour de lui, les premières lettres se

1. Lettre du 27 octobre 1766. Cf. Streckeisen-Moultou, *Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, 1865, t. II, p. 319 et suiv. D'autre part, un témoignage direct sur leurs rapports personnels à Paris nous est fourni par une lettre de Mirabeau à Hume que nous publions ici pour la première fois :

« Ce 22 mars 1764.

« M. Hume n'a rien a gagner a causer avec M. de Mirabeau, mais ce dernier auroit beaucoup a gagner a converser avec M. Hume et il pense fréquemment que quand la mor [*sic*] les separera il aura grand regret a en avoir manqué les occasions. En conséquence il demande a M. Hume deux choses, l'une de luy faire l'heure et le jour ou il le trouveroit chez luy, car il ne scauroit gueres converser en cercle; l'autre c'est de vouloir bien, malgré tout ennuy, lire ce livre cy joint avec attention et luy en dire son avis en homme franc, malgré tous les vices d'une impression fautive et devenue presque inintelligible par les fautes; l'indulgence de M. Hume y suppléra.

« M. Hume est prié de garder le secret le plus absolu sur celuy de qui il tient ce livre.

« M. de Mirabeau peut disposer de toutes ces heures pour se trouver au rendez-vous, a la réserve de celles depuis dix heures du matin jusques à une heure, temps ou la promenade lui est ordonnee. »

succèdent. Il y a aussi échange des productions intellectuelles : Helvétius ne peut présenter que son compromettant premier-né, cependant que Hume, avec son empressement coutumier en pareil cas, dirige aussitôt ses œuvres complètes vers la France. A la même date, Helvétius adresse à son nouvel ami une proposition des plus concrètes. Nous la trouvons mentionnée dans une lettre de Hume à Robertson :

He [Helvétius] is a very fine genius, and has the character of a very worthy man. My name is mentioned several times in his works with marks of esteem : and he has made me an offer, if I would translate his work into English, to translate anew all my philosophical writings into French[1].

Hume, d'abord enthousiasmé par une offre si brillante, expédie immédiatement les dernières éditions de tous ses ouvrages à son futur traducteur. Toutefois, après plus attentif examen de la question, il en vient à penser qu'il ne saurait s'astreindre au travail requis parce qu'il en est au beau milieu du dernier tome de son histoire et a peut-être d'autres raisons plus décisives de rejeter la séduisante proposition :

I have got a good reason or pretence for excusing me to Monsieur Helvétius, with regard to the translating his work[2].

Plus tard, il n'en sera plus question. Il semble qu'une étude plus approfondie de l'ouvrage d'Helvétius ait fortement refroidi son premier enthousiasme. Sans doute il recommandera encore ce livre à son intime ami, Adam Smith, mais non à cause de la philosophie qu'il renferme : « which I do not highly value », mais « for its agreeable composition[3] ». Comment, d'ailleurs, en irait-il autrement, si l'on songe aux vues radicalement opposées des deux écrivains sur des points essentiels de morale? Si donc Hume a écarté la proposition d'Helvétius, force nous est d'admettre que la raison profonde en est qu'il ne voulait pas associer son nom aux destinées d'une œuvre dont il réprouvait la plupart des tendances.

L'opposition des doctrines ne devait pourtant pas, et c'est

1. Lettre du 12 mars 1759. Cf. Burton, II, 52.
2. *Ibid.*, p. 53.
3. Lettre à Adam Smith du 12 avril 1759. Cf. Burton, II, 57.

une preuve de la largeur de vues et du libéralisme de Hume, nuire aux bons rapports des personnes. La correspondance, dont nous ne possédons malheureusement que les lettres d'Helvétius[1], se poursuit, bien qu'avec des interruptions, jusqu'en 1767 et constitue un témoignage irrécusable de haute estime et de sentiments amicaux. Au cours de son séjour à Paris, Hume fréquente le brillant salon de M^me^ Helvétius, rue Sainte-Anne, et y rencontre les figures les plus illustres de la société parisienne; il est une manière de membre étranger des « États généraux de l'esprit humain » qui chaque mardi se rassemblent ici à dîner[2].

Jetons un dernier regard sur les lettres d'Helvétius. Non seulement elles éclairent la question des relations personnelles, mais leur importance philosophique est grande. Le livre *De l'Esprit* avait suscité une émotion considérable. Non seulement les Jésuites engagèrent une lutte acharnée, mais le Parlement et l'Université donnèrent également l'assaut. Et dans le camp des philosophes le renfort apporté par l'ouvrage était reçu sans véritable satisfaction : tout y était poussé à de si extrêmes conséquences que les idées nouvelles en semblaient compromises. Ainsi Diderot, dans ses *Considérations sur le livre « De l'Esprit » de M. Helvétius*, prit-il publiquement position contre lui. Les premières avances d'Helvétius furent donc le résultat d'une mûre préméditation et d'un calcul d'intérêt. Rien ne pouvait mieux servir sa réputation compromise que l'accueil enthousiaste que ne manquerait pas, pensait-il, de rencontrer outre-Manche une traduction an-

1. Ce n'est pas seulement le cas pour Helvétius, mais pour la plupart des personnages éminents de France avec qui on peut trouver que Hume fut en correspondance ou dont nous possédons les lettres à Hume. Il ne semble pas que les Français aient conservé les lettres de leur illustre contemporain avec autant de soin que Hume faisait les leurs. Je serais reconnaissant aux chercheurs français qui me mettraient sur la trace de lettres négligées, publiées ou inédites, de Hume, se trouvant en France. Il s'agirait avant tout des destinataires suivants, à qui Hume a sûrement adressé des lettres, sans que celles-ci soient connues : Helvétius, d'Alembert, M^lle^ de Lespinasse, Malesherbes, d'Holbach, Diderot, M^me^ Geoffrin, Hénault, Prévost, Buffon, Crébillon fils, M^me^ Le Page du Boccage, M^me^ Riccoboni, le président de Brosse, M^me^ Dupré de Saint-Maur. Une édition complète de la correspondance de Hume où seraient recueillies ces lettres est préparée actuellement par J. Y. T. Greig, de Newcastle, et paraîtra dans un ou deux ans.

2. Cf. A. Guillois, *le Salon de M^me^ Helvétius*. Paris, 1894, p. 13 et suiv.

glaise de son livre, ou que le choix flatteur d'une académie de là-bas :

Je désirerais fort d'être agrégé à la Société royale de Londres. Vous sentez qu'en butte comme je le suis à la haine des bigots, il me serait fort agréable, surtout dans ce moment-ci, d'être admis dans un corps aussi respectable. Cependant ne tentez rien que vous ne soyez sûr du succès ; une tentative vaine donnerait à mes ennemis trop d'avantage sur moi[1]...

Nous ignorons les démarches entreprises par Hume en cette occurrence, mais la lettre suivante d'Helvétius nous apprend que ses « marques de bonté » n'ont eu aucun résultat positif. Helvétius abandonna donc son plan[2].

Même en faisant la part des flatteries qu'il renferme, l'éloge d'Helvétius est une confirmation de la haute estime en laquelle les cercles littéraires français tenaient Hume à cette date. Les esprits éclairés voyaient en lui un homme de progrès, un champion de leurs propres idées ; ils le considéraient comme des leurs. Helvétius exprime en ces termes cette opinion déjà fort répandue alors :

Si toutes les nations ont pour Monsieur Hume la plus haute estime, c'est que ses ouvrages sont un bienfait pour l'humanité, et que chaque nation a intérêt d'estimer celui qui l'éclaire[3].

Cette adoption n'alla pas sans rendre ses écrits suspects à la partie adverse ; elle amena des difficultés avec la censure, des interdictions. C'est ainsi que la plupart des éditions françaises durent paraître en Hollande ou en Angleterre et que les traducteurs de l'œuvre historique se virent contraints d'atténuer ou de supprimer les passages qui auraient choqué des oreilles françaises. La préface de l'éditeur inconnu des *Essais philosophiques sur l'entendement humain*, parus à Amsterdam en 1758, est très significative à cet égard. Il mentionne les graves scrupules qui pouvaient dissuader de présenter au public français ce dangereux ouvrage et le fait, en conséquence,

1. Lettre du 1er avril 1759 à Hume. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 9.
2. Lettre du 12 juillet 1759 (*Ibid.*, p. 10).
3. *Ibid.*, p. 8.

précéder de longues considérations critiques destinées à fournir au lecteur l'indispensable antidote :

Ce précis... nous paraît... un préparatif convenable à la lecture des *Essais philosophiques*, et un préservatif suffisant contre ce qu'ils peuvent renfermer de dangereux[1].

Semblablement Helvétius constate qu'il eût aimé citer Hume beaucoup plus fréquemment « si la sévérité du censeur le lui eût permis[2] ». De fait, nous ne trouvons mentionné Hume qu'à trois ou quatre reprises, bien qu'Helvétius prodigue par ailleurs les mentions et que, par exemple, les noms de Locke et d'autres écrivains anglais reviennent fréquemment. Il lui faut même limiter le nombre de ses lettres en Angleterre, car la police le surveille visiblement :

D'ailleurs, je ne pourrais à présent, sans être suspect, écrire trop souvent en Angleterre[3].

L'œuvre historique plonge le Français dans un vrai ravissement. Comme Voltaire, il se sent surtout attiré par l'esprit philosophique qui y règne :

L'esprit philosophique et impartial qui l'a écrit, les réflections (*sic*) profondes de morale et de philosophie dont elle est semée, tout m'en a paru admirable.

Avec une fougue toute française, il tente de déterminer l'Écossais à écrire une histoire de l'Église :

C'est donc au nom de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie et de la postérité que je vous conjure de faire cette histoire. Songez qu'il n'y a que vous en état de l'écrire. Qu'il se passera bien des siècles avant qu'il naisse un Monsieur Hume, et que c'est un bienfait que vous devez à l'univers présent et à venir[4].

Même après que Hume eut quitté Paris, ils demeurent liés. Helvétius salue en termes chaleureux la nomination de Hume

1. Cf. l'édition française de 1758 des *Essais philosophiques*, préface, p. LXIII et suiv.
2. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 7.
3. *Ibid.*, p. 12.
4. Lettre du 2 juin 1763 (*Ibid.*, p. 13).

comme sous-secrétaire d'État et l'invite cordialement à sa campagne de Voré dans le Perche, en ajoutant plaisamment :

Si vous ne venez pas, j'irai vous chercher à Londres, car je ne suis pas comme Rousseau, et l'attraction de la terre Britannique agit puissamment sur moi[1].

Dans ses conceptions philosophiques, Helvétius est sans aucun doute l'élève de Hume et il lui doit beaucoup sur plus d'un point essentiel. Une phrase telle que : « L'esprit n'est qu'un assemblage de pensées », reflète et reprend la doctrine de Hume sur le moi considéré comme lien entre les idées. Les fondements de sa morale ne procèdent pas moins de Hume, mais Helvétius a poussé l'utilitarisme de Hume à ses conséquences extrêmes et en a tiré des conclusions qui cessent d'être conciliables avec la doctrine du maître. Alors que Hume, dans la suite de son œuvre, s'éloigne de plus en plus de certaines conclusions égoïstes de sa première période et finit par devenir l'éloquent avocat d'une morale altruiste, Helvétius a, sur ce point capital, creusé le fossé et donné à la doctrine de son maître une orientation que celui-ci ne pouvait approuver. Les lettres nous éclairent également sur cette circonstance :

En vous lisant je découvre avec grand plaisir et grande estime pour moi, que je me suis plus souvent rencontré avec vous que je n'avais osé m'en flatter[2].

Mais en même temps les différences se manifestent : Helvétius défendant contre une objection de Hume sa théorie de l'intérêt personnel en élargit la signification au point d'en faire le fondement de toute activité morale. Hume, qui de plus en plus mettait au centre de son éthique la sympathie et la bienveillance et cherchait à démontrer l'existence de sentiments et de démarches indépendants de tout intérêt personnel, ne pouvait le suivre sur ce terrain. La divergence de vues subsista et aussi l'accueil très froid réservé aux idées du dis-

1. Lettre du 28 juin 1767 (*Ibid.*, p. 14 et suiv.).
2. *Ibid.*, p. 11.

ciple, sans que cependant la cordialité des relations personnelles en fût affectée.

Les dix années qui suivent 1750 ont donc été décisives dans le progressif enracinement de la pensée de Hume en France. Les affinités de cette pensée avec les idées maîtresses de la philosophie française lui permirent de s'implanter tout naturellement. Dans la majorité des cas, ses enseignements furent simplement absorbés et incorporés à la pensée nationale. La réaction de défense ne l'emporta qu'en ce qui concerne ses conceptions économiques. Vers 1760, la réputation de Hume comme l'un des premiers esprits du temps est solidement établie dans la capitale. Le *Mercure de France*, en décembre 1759 et janvier 1760, cite d'autorité ses jugements sur ses compatriotes. Il est en relations d'amitié avec une série de contemporains notoires. Presque partout il est honoré, apprécié et illustre. Nous ne recueillons qu'accidentellement des jugements critiques ou défavorables.

Tel il nous apparaît dans l'un des plus fidèles miroirs des idées du temps, dans la *Correspondance* de Grimm, à laquelle nous empruntons pour finir quelques citations caractéristiques. La première mention, d'octobre 1754, est encore très réservée :

Il sera bon de faire quelques observations sur cet homme aujourd'hui très célèbre en Angleterre. Malgré le bruit qu'il fait dans sa patrie et la réputation qu'il commence à avoir en France, il ne paraît pas être un homme de la première force; son style, autant qu'il est permis aux étrangers d'en juger, paraît plat, il ne devient supportable que par les choses. Je me trompe, ou ses compatriotes doivent lui reprocher son goût décidé pour les Français, et ceux-ci n'en doivent pas être trop flattés, parce qu'il ne les voit pas par les côtés les plus estimables[1].

Une appréciation postérieure, de janvier 1759, rend beaucoup mieux justice à la position de Hume dans le mouvement d'idées du siècle :

David Hume est aujourd'hui un des meilleurs esprits d'Angleterre, et, comme les philosophes appartiennent moins à leur patrie qu'à

1. Cf. *Correspondance littéraire, loc. cit.*, t. II, p. 415.

l'univers, qu'ils éclairent, on peut compter celui que je viens de nommer dans le petit nombre de ceux qui par leurs lumières et par leurs travaux ont mérité du genre humain... Il est philosophe sans faste, sans appareil, sans morgue, sans orgueil. Simple et sans art, il a l'air plutôt de s'instruire que de vouloir éclairer les autres... Le principal mérite de ses ouvrages consiste dans la clarté et dans la justesse. Il a des idées; il sait envisager les objets les plus connus d'une manière neuve; son défaut est d'être diffus... Les ouvrages de M. Hume acquièrent de la célébrité en France, à mesure qu'on les traduit[1].

La publication de ses œuvres ou de leur traduction française est chaque fois commentée et les critiques ne lui sont pas ménagées. L'estime va surtout à son œuvre historique. Comme avaient fait Voltaire, Le Blanc, Helvétius, on souligne ici son caractère philosophique :

Il a eu aussi un très grand succès en France. Il n'appartient qu'aux philosophes de bien écrire l'histoire[2].

Ce qui confère à ces citations leur valeur spéciale, c'est qu'elles nous renseignent avec quelque objectivité et sans considérations de personne sur l'accueil fait par les milieux cultivés de France à l'œuvre de Hume, sur son succès progressif et sa diffusion croissante.

III. — Le séjour a Paris (1763-1766)

Quand, en octobre 1763, David Hume foula le sol de la capitale, son arrivée ressemblait à l'entrée d'un souverain dans une ville conquise. Nous avons, au cours du précédent chapitre, marqué les différents moments de la campagne préparatoire et montré la pénétration en France de ses œuvres et de ses idées. Ses écrits, à cette date presque tous traduits en français, très répandus et très appréciés, s'étaient déjà incorporés au mouvement général des idées et de la littérature, dont ils constituaient une manière de pièce maîtresse. Plus intimement unis que ceux de tout autre écrivain étranger au grand courant de pensée nationale, ils avaient presque cessé

1. *Correspondance littéraire*, t. IV, p. 69 et suiv. et 152.
2. *Ibid.*, t. IV, p. 247 (juin 1760).

d'être considérés comme un apport de l'extérieur. L'action littéraire de Hume était sans nul doute alors beaucoup plus large, plus profonde et plus féconde en deçà qu'au delà du Détroit.

Le penseur écossais jouait donc déjà un rôle éminent dans la vie spirituelle du pays quand il pénétra à Paris. Pourtant ce fait ne saurait suffire à expliquer l'exceptionnel succès de ses années parisiennes. D'autres facteurs intervenaient, dont nous allons tenter de dégager les principaux :

C'était d'abord la circonstance qu'il ne venait pas en France comme simple particulier, mais avec le titre d'attaché auprès de l'ambassadeur d'Angleterre dont la mission, extrêmement importante, était de renouer avec la France des relations diplomatiques que la guerre avait interrompues pendant de longues années. Son activité en tant que secrétaire d'ambassade le mettait officiellement en contact avec les milieux de la diplomatie, du gouvernement et de la cour et, du même coup, lui permettait des rapports de société avec des cercles qui lui seraient autrement demeurés fermés. Ainsi la position officielle que lui avait value le hasard plus encore que sa volonté contribuait au premier chef à le mettre en relief dans les plus hautes classes sociales et l'entourait, à d'autres égards encore, du nimbe particulier qu'accompagne naturellement une haute situation.

A quoi s'ajoutait la gloire dont l'écrivain jouissait à Paris en tant qu'écrivain et la considération sociale attachée à ce titre, qui rejaillissait automatiquement sur quiconque avait fait preuve de mérites littéraires. Hume lui-même remarqua immédiatement cette attitude toute particulière des Français à l'égard de l'homme de lettres et souligna la différence dans une lettre à son ami Blair :

There is a very remarkable difference between London and Paris... If a man have the misfortune, in the former place, to attach himself to letters, even if he succeeds, I know not with whom he is to live, nor how he is to pass his time in a suitable society. The little company, there, that is worth conversing with, are cold and unsociable or are warmed only by faction and cabal; so that a man, who plays no part in public affairs, becomes altogether insignificant and if he is not rich, he becomes even contemptible... But in Paris, a man that distinguishes himself in letters, meets immediately with regard and

attention. I found, immediately on my landing here, the effects of this disposition[1].

Il convient de chercher une autre raison dans le culte presque aveugle, la curiosité, les applaudissements et les coups d'encensoir qui accueillaient alors tout ce qui venait d'outre-Manche. On pourrait appeler ce temps l'ère de l'anglomanie et, lors de l'arrivée de Hume, l'engouement battait justement son plein ; nulle réflexion critique, nulle considération raisonnable n'étaient capables de l'endiguer. La guerre coloniale, qui avait pour plusieurs années interrompu toute relation entre les deux pays, avait été accompagnée d'une dangereuse extension du mouvement qui, maintenant que la paix était conclue, menaçait de tout envahir. Dès 1757 avait paru une brochure intitulée *Préservatif contre l'anglomanie*, et Lord Charlemont, qui séjournait précisément alors à Paris, attribuait à cet « emballement » des Français l'enthousiaste accueil fait à Hume :

Free thinking and English frocks were the fashion, and the Anglomanie was the *ton du pays*[2].

Encore que, dans le cas de Hume, l'engouement ne se fût pas égaré sur un objet indigne, il n'en revêtait pas moins, bien souvent, des formes excessives qui durent plus d'une fois l'importuner lui-même et qui s'accordaient mal avec sa calme dignité. On le mit fréquemment en posture ridicule ; des marques d'honneur tournèrent trop souvent, faute de mesure, au grotesque et à la dérision[3].

Dès lors qu'il s'agissait d'une véritable épidémie de mode dont il devait, de gré ou de force, être la victime, nous comprenons mieux l'ampleur et la durée de l'enthousiasme qui se déchaîna. Il est rare que l'on puisse soumettre ces phénomènes, qui relèvent de la psychologie collective, à des calculs rationnels ; ce sont bien plutôt des impondérables qui en dé-

1. Lettre à Blair du 6 avril 1765. Cf. Burton, II, 268.

2. Cf. Hardy, *Memoirs of James Caulfield, Earl of Charlemont*, 1807, t. I, p. 233 et suiv.

3. On en trouvera un exemple dans les *Memoirs and Correspondence of Madame d'Epinay*, translated by J. H. Freese. London, 1897, t. III, p. 295 et suiv.

cident. Le facteur psychique importe surtout; la contagion entraîne irrésistiblement des groupes étendus. Ce fut le cas pour Hume : une fois qu'il eut été désigné comme vedette et hissé en fétiche sur le pavois, il n'y eut plus de cesse. La « mode de Hume » se répandit comme une traînée de poudre, gagnant presque sans exceptions la cour et le gouvernement, les milieux littéraires et les salons, et spécialement le monde féminin[1]. Sans doute l'enthousiasme se maintint-il jusqu'à la fin, mais celui qui en était l'objet dut, avec un sûr instinct, pressentir les bornes de cet engouement et préféra, dès que s'offrit une occasion favorable, se dérober aux retours capricieux de la mode. Il a une fois exprimé fort nettement ce sentiment :

I am determined to abandon the fine folks, before they abandon me[2].

Le même instinct lui fait plus tard écarter les prières et les offres alléchantes de ses amis : il refusa de paraître une fois encore sur la scène où il avait connu un triomphe si démesuré, et d'ailleurs si peu justifié par ses allures apparentes. Car Hume n'était rien moins qu'homme du monde accompli, qu'agréable et séduisant causeur. Il n'était nullement doué de cet « esprit » si spécifiquement français dont étincelait son entourage. Ni son extérieur assez gauche, ni son élocution embarrassée, où l'âpre accent écossais défigurait les douces sonorités françaises, n'étaient en harmonie avec l'élégance aisée et la grâce facile des salons et de la cour. Il ne pouvait pas davantage accorder son esprit au ton frivole, à la vivacité et à la mobilité bouillonnantes des cercles littéraires. Nous trouvons chez les contemporains de multiples témoignages directs de ces dissonances. C'est ainsi que l'un des meilleurs indices de la vie intellectuelle du temps, la *Correspondance littéraire*, note en janvier 1766, peu avant le départ de Hume :

M. Hume doit aimer la France, il y a reçu l'accueil le plus distingué et le plus flatteur... Ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que toutes les jolies femmes se le sont arraché, et que le gros philosophe

1. Charlemont parle d'une « madness for Hume ». Cf. Hardy, *loc. cit.*, I, 233 et suiv. Déjà un an plus tôt Laurence Sterne, l'auteur de *Tristram Shandy*, avait été fêté par la société parisienne avec un enthousiasme aussi débordant qu'aujourd'hui Hume.

2. Cf. Burton, II, 181.

écossais s'est plu dans leur société[1]. C'est un excellent homme que David Hume; il est naturellement serein, il entend finement, il dit quelquefois avec sel, quoiqu'il parle peu; mais il est lourd, il n'a ni chaleur, ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. O que nous sommes un drôle de peuple[2]!

Lord Charlemont, son compatriote, s'étonne de son extraordinaire succès parmi les femmes du monde :

Hume's fashion at Paris was truly ridiculous and nothing ever marked, in a more striking manner, the whimsical genius of the French. No man from his manners was surely less formed for French society than Hume.

Sa conversation ne pouvait charmer ni les hommes ni les femmes :

Yet no lady's toilette was complete without Hume's attendance. At the Opera, his broad unmeaning face was usually seen entre deux jolis minois[3].

M^me^ d'Épinay rapporte à son tour une fort réjouissante histoire sur

le célèbre David Hume, grand et gros historiographe d'Angleterre, connu et estimé par ses écrits, [qui] n'a pas autant de talent pour ce genre d'amusements auquel toutes nos jolies femmes l'avaient décidé propre.

Mais il s'est très bien acclimaté, encore qu'aux dépens de sa gravité philosophique :

Il n'y avait aucune manie dominante dans ce pays lorsqu'il y est arrivé; on l'a regardé comme une trouvaille dans cette circonstance, et l'effervescence de nos jeunes têtes s'est tournée de son côté. Toutes les jolies femmes s'en sont emparées[4]...

1. Mme de Verdelin écrit pareillement à Rousseau le 18 avril 1765 : « M. Hume est la coqueluche des jolies femmes, c'est pourquoi vraisemblablement il ne fait pas cet effet-là chez moi. » Cf. Streckeisen-Moultou, *Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, 1865, t. II, p. 534.

2. Cf. *Correspondance littéraire, loc. cit.*, t. VI, p. 458.

3. Cf. Hardy, *loc. cit.*, p. 233 et suiv.

4. Cf. *Mémoires et correspondance de Madame d'Épinay*, t. III, p. 284; cité d'après Burton, II, 224.

Horace Walpole, parfait homme du monde, mentionne également un véritable engouement pour Hume. Il fréquentait beaucoup, lui aussi, la société parisienne, où on ne lui ménageait guère plus l'encens qu'à Hume, ce qui ne l'empêche pas d'être fort jaloux des lauriers de son rival. D'où ses méchancetés et moqueries nombreuses sur son compatriote :

> Mr. Hume is fashion itself, although his French is almost as unintelligible as his English... Mr. Hume, who is the only thing in the world that they believe implicitly, which they must do, for I defy them to understand any language he speaks... Mr. Hume, that is the Mode[1].

Pourtant ni la réputation littéraire qui le précédait, ni sa situation en vue, ni son prestige d'écrivain, ni l'anglomanie, ni la mode, ni son caractère n'auraient suffi à déchaîner cette tempête d'enthousiasme si d'influents amis n'étaient intervenus en sa faveur en public et dans le particulier, lui aplanissant les voies du succès et de la gloire. En dehors de ceux dont nous nous sommes précédemment occupés, de Le Blanc, de Prévost, de Duclos, de Mirabeau et surtout d'Helvétius, qui tous jouèrent plus ou moins un rôle en cette circonstance, Hume me semble redevable en toute première ligne du brillant accueil que lui fit Paris à l'affectueux penchant d'une grande dame. La comtesse de Boufflers, une de ces spirituelles et charmantes figures féminines comme seuls en pouvaient produire un pays et un temps éminemment sociables, éblouie par la réputation croissante de Hume et conquise par une lecture approfondie de ses ouvrages, avait, en 1761, engagé par une longue lettre enthousiaste des relations directes avec l'écrivain. Des rapports amicaux se nouèrent et se précisèrent peu à peu, où le cœur devait revendiquer progressivement plus de place encore que l'esprit et que seule put interrompre la mort de Hume. Une abondante correspondance, dont la plus grande partie nous a été conservée, est un admirable témoignage sur ce magnifique commerce entre deux êtres d'élite[2].

1. Cf. *The Letters of Horace Walpole*, éd. Mrs Paget Toynbee, 16 vol., Oxford, 1903-1905, VI, 298, 332, 295.

2. Environ quarante lettres de Hume à la comtesse ont été conservées et

Il n'est pas exagéré d'attribuer à la comtesse un rôle important de médiatrice entre les pensées anglaise et française. Sainte-Beuve, dont la délicate faculté de sympathie a su nous rendre étonnamment proche cette belle âme, la dépeint comme

la plus ouverte et la plus accueillante pour le mérite des étrangers célèbres; elle est leur introductrice empressée et intelligente; elle les pilote, elle les patronne, elle se lie étroitement avec eux, elle parle leur langue et va ensuite les visiter dans leur patrie; c'est la plus hospitalière et la plus voyageuse de nos femmes d'esprit d'alors... Ainsi, M^me^ de Boufflers fut la première grande dame de la société qui alla inaugurer en personne ce goût de l'Angleterre et de sa constitution, de ses usages et de ses modes, qui devient bientôt une manie chez plusieurs, mais qui chez elle n'était encore qu'une curiosité éclairée[1].

De fait, après la conclusion de la paix de 1763, elle s'était rendue en Angleterre, où son arrivée fit sensation dans la société et où le charme de sa personne et l'enjouement de sa conversation triomphèrent de la froideur et de la réserve anglaises. Ce voyage a eu son importance dans l'établissement de relations amicales entre les deux pays, encore que le dessein véritable de la comtesse, qui était de faire directement connaissance avec son ami vénéré, n'eût pas abouti. Lord Elibank, personnage qui tenait de près à Hume et accompagna M^me^ de Boufflers au cours de ce voyage, écrit à ce sujet :

I assure you... that her only errand to England... was the hopes of meeting you at London. You cannot in decency neglect the opportunity of gratifying this flattering curiosity, perhaps passion, of the most amiable of God's creation[2].

Hume n'aurait pu trouver dans la capitale française de plus

forment l'essentiel de la *Private Correspondence of David Hume with several distinguished persons between the years 1761 and 1776* (London, 1820); les lettres de la comtesse se trouvent partie dans la Biographie de Burton, partie parmi les *Letters of eminent persons*, p. 222-251, et partie, inédites, dans le fonds Hume à Édimbourg.

1. *La Comtesse de Boufflers* (cf. *Nouveaux Lundis*, t. IV, 1877, p. 161-236).

2. Lettre à Hume du 11 mai 1763 (cf. *Letters of eminent persons*, p. 44) et la lettre de Hume à M^me^ de Boufflers du 3 juillet 1763 (cf. *Private Correspondence, loc. cit.*, p. 67-70).

compétente ni de plus active propagandiste pour sa personne et pour son œuvre que la « divine comtesse », à qui une culture profonde et raffinée jointe à une maîtrise parfaite de la langue anglaise permettait de s'intéresser au travail intellectuel de son ami et de s'initier avec succès au contenu de ses ouvrages :

Vous êtes mon maître de philosophie et de morale; et je vous ai dit souvent que si j'avais sur ces matières des idées un peu plus justes et un peu plus élevées que la plupart, je vous aurais l'obligation de les avoir développées[1].

Elle était une des femmes les plus réputées et les plus appréciées de la société parisienne et entretenait de nombreuses relations avec un cercle étendu de connaissances. C'était donc pour elle un jeu de procurer à son ami accès partout et de le mettre en contact avec les milieux et les personnages les plus variés :

Je vous offre un logement, peu commode à la vérité, mais c'est tout ce que je possède en ce genre. Si vous l'acceptez, vous me ferez une faveur infinie; si vous le refusez, vous m'affligerez sans me désobliger. Toutes les fois que vous me ferez la grâce de venir chez moi..., vous n'y trouverez que les gens qui vous plairont, et ayant moi-même des connaissances dans tous les ordres, je vous procurerai celles qui pourront vous convenir davantage[2].

L'arrivée de Hume à Paris resserra les liens entre la comtesse et son ami le philosophe. Celui-ci ne pouvait, il est vrai, prétendre à régner sur un cœur qu'une dévorante passion enchaînait au prince de Conti. Mais tant de sincère enthousiasme pour le penseur trouvait place en ce cœur, que la comtesse put attirer celui-ci dans son intimité, et elle lui prodigua assez de grâce et d'esprit pour qu'il se contentât du modeste rôle d'ami, de conseiller, de directeur de conscience. Les lettres de Paris nous révèlent cependant que la position ambiguë de la comtesse ne fut pas sans donner lieu parfois à des impatiences et à des mouvements d'humeur du côté de Hume, sans que toutefois l'harmonie de leurs relations en fût

1. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 223.
2. Lettre du 12 juillet 1761 (*Ibid.*, p. 223).

jamais sérieusement menacée. Quels que fussent l'attrait et le penchant réciproque, Hume, qui avait passé la cinquantaine et ne brûlait plus des ardeurs indomptables de la jeunesse, veilla soigneusement à ne pas s'abandonner à une passion naissante pour cette créature d'élite :

Common sense requires that I should keep at a distance from all attachments that can imply passion. But it must surely be the height of folly, to lay myself at the mercy of a person whose situation seems calculated to inspire doubt, and who, being so little at her own disposal, could not be able, even if willing, to seek such remedies as might appease that tormenting sentiment[1].

L'ardeur contenue qui perce dans ces lignes nous révèle combien il fut pénible au penseur de renoncer à la satisfaction des aspirations secrètes de son cœur ; il en fit librement le sacrifice au lien plus fort de son amie et du prince. Qu'il ait su poursuivre néanmoins un commerce d'amitié, qu'aux heures critiques et troubles que ne tarda pas à réserver à la comtesse sa passion pour Conti, il ait su se montrer pour elle le plus désintéressé des conseillers et le plus affectueux consolateur, voilà qui témoigne de la grandeur d'âme de ce vrai sage[2].

L'étrange liaison du « gros philosophe écossais » et de la « divine comtesse » ne pouvait manquer d'alimenter de nombreux commérages de salons et de donner prétexte à maint propos léger. « On le dit amoureux fou de M^{me} de Boufflers », écrit à Rousseau M^{me} de Verdelin[3]. Qu'il s'agisse de tout autre chose que d'un caprice, c'est ce que ne pouvait comprendre le monde. Pour la comtesse, elle avait tellement foi en son ami, était si persuadée de sa profonde loyauté, qu'elle ne se laissa ébranler ni par les propos acérés de son entourage, ni par les traverses de l'existence. La liaison avec M^{me} de Boufflers jette sur les abords de la vieillesse de Hume un doux éclat de courtoisie noble et chevaleresque ; le penseur austère

1. Lettre de Hume à la comtesse du 14 juillet 1764. Cf. *Private Correspondence*, p. 87.

2. Cf. les belles lettres de Hume des 28 novembre et 10 décembre 1764 (*Private Correspondence*, p. 112-119).

3. Lettre à Rousseau du 27 avril 1766. Cf. Streckeisen-Moultou, *loc. cit.*, t. II, p. 564 et suiv.

et un peu âpre paie, bien que tardivement, son tribut à l'éternel féminin. Qu'un être si pétri de charmes et de grâce se soit trouvé alors sur son chemin, il le doit à la bonne étoile qui l'accompagna pendant la plus grande partie de sa carrière.

Un tableau tant soit peu exact et fidèle du monde bariolé où se meut alors Hume nous mènerait trop loin. Partout il est le bienvenu, l'hôte désiré. Tous les loisirs que lui laisse son activité officielle de secrétaire d'ambassade sont engloutis par le tourbillon d'obligations mondaines dans lequel il se voit brusquement entraîné. Bien peu d'heures de méditation lui sont accordées pour se replier sur lui-même, se concentrer, reprendre haleine après l'avalanche d'impressions reçues. Sa pensée nostalgique va alors vers son foyer, vers la lointaine capitale écossaise. Lui qui aimait par-dessus tout demeurer spectateur de la vie et des choses, le voici brusquement acteur à son tour : la vague, il est vrai, l'a emporté — bien plus qu'il n'est parti spontanément. Tout le lustre et l'éclat de la capitale française défilent maintenant à ses yeux étonnés ; c'est comme un Panthéon où il peut saluer, groupées en un même point, toutes les grandeurs du domaine de l'esprit et se mêler à elles, comme leur égal. Si nous faisons abstraction de ses relations avec la cour, la noblesse, le gouvernement et les diplomates, il n'est guère d'écrivain réputé, séjournant alors à Paris, avec qui il ne soit entré en contact plus ou moins étroit, guère de reine de l'opinion qui ne lui ait apporté son hommage. C'est vraiment un échange d'idées et d'opinions extrêmement actif et varié, où chacun donne et reçoit avec joie.

Aucun des salons connus, aucun de ces lieux de rassemblement de tout ce qui est éminent par le talent et l'esprit, où ne fréquente notre philosophe. Il est l'hôte assidu et fêté aussi bien de M^{me} Geoffrin que de la marquise du Deffand et, après la rupture, de M^{lle} de Lespinasse ; il a ses allées et venues dans l'accueillante demeure de M^{me} Helvétius et participe aux réunions du baron d'Holbach. Et on le rencontre également en des lieux moins distingués.

Contentons-nous de quelques aperçus sur la fréquentation des salons et ses relations avec des hôtesses plus ou moins illustres. La moins intéressante n'est pas cette spirituelle Ge-

nevième de Malboissière qui, dès novembre 1763, est ravie de le voir fidèle à d'anciens amis et, dès janvier 1764, se met à traduire l'essai *On the rise and progress of the Arts and Sciences*[1]. Il se présente peu après son arrivée à Mme Geoffrin, muni d'une lettre de recommandation de Lady Hervey, et il n'est pas douteux qu'il fut dès lors le plus souvent des fameux mercredis de la rue Saint-Honoré et se mêla aux hôtes de marque qui étaient l'ornement du salon. Entre la maîtresse de maison et son hôte écossais ne tarda pas à s'établir un lien délicat fondé sur une vive sympathie et traduit en affectueuses taquineries. Nous avons conservé six délicieux billets de la main de Mme Geoffrin; leur ton est charmant, souvent badin, entièrement affranchi des vaines formules d'admiration, de toute contrainte mondaine, admirable d'aisance et de simplicité familière. Ainsi il lui envoie un jour, pour lui manifester sa reconnaissance, toutes ses œuvres, somptueusement reliées. Mais elle, qui doit sa culture bien moins aux livres qu'à la vie de société, lui reproche en termes plaisants cette « drôlerie » qui a occasionné une vraie révolution dans sa chétive bibliothèque : elle veut voir dans ce « fatal présent » plus une « méchanceté » qu'une « galanterie ». Le grave Hume se voit dépouillé de son pesant manteau de philosophe. Elle l'appelle « son gros drôle » ou « son gros coquin ». Elle-même n'est plus pour lui une grande dame, mais une amie au cœur de mère. Après son départ, elle le regrette beaucoup et lui fait tenir par un ami quelques lignes simples et émues, « un petit mot pour mon gros drôle. Et ce petit mot est que je l'aime bien, et que j'ai beaucoup d'impatience de le revoir ».

Une autre lettre s'en prend à la paresse de Hume et aux pauvres prétextes dont il s'excuse; elle exprime pour finir son désir de le revoir :

J'attends avec impatience que mon gros drôle vienne habiter notre plaine. Mon Dieu! que j'aurai de plaisir de le revoir.

Quand presque tout espoir de retour s'est évanoui, elle vou-

1. Voir les *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand*, publ. par Albert de Luppé. Paris, 1924, p. 54 et suiv. Pour les traductions dues à cette jeune fille, voir l'appendice, p. 347 et 348.

drait paraître fâchée : « Gros coquin que vous êtes ! — voilà donc comme vous nous avez trompés ! » Mais son vrai sentiment perce dans un soupir : « Je voudrais bien pouvoir vous oublier, mais je ne puis[1]. »

Les rapports avec la marquise du Deffand n'ont pas cette belle simplicité de lignes. Pendant la première année de son séjour, Hume fréquentait assidûment son salon, où il était reçu et fêté avec le même empressement chaleureux que partout ailleurs[2]. Plus tard la marquise se vantera d'avoir la première reconnu ses mérites et de l'avoir comblé d'honneurs et d'attentions[3]. De fait, elle commença par priser très fort son commerce et ses manières, comme nous l'avons vu par sa lettre à Voltaire du 25 juin 1764 (*supra*, p. 665). Puis vint la brouille avec M^lle^ de Lespinasse et la sécession de quelques-uns des hôtes les plus brillants de son salon. Hume joua-t-il un rôle direct dans cet exode ? Nous l'ignorons. Nous pouvons en tout cas présumer qu'il fut transfuge d'intention, bien qu'il ne rompît pas extérieurement avec la marquise et continuât à fréquenter son salon. Plus tard le refroidissement devint visible : la sympathie et l'estime firent place à de l'humeur et à des tensions[4]. C'est ce qui explique le ton hostile et méprisant de tant de passages des lettres de M^me^ du Deffand à Horace Walpole vers 1766 :

> Qu'est-ce que fait et qu'est-ce que dit le Paysan du Danube ?... Notre Paysan devient déjà celui de tout le monde ; on rit des succès qu'il a eus... Je n'estime guère le Paysan.

Ces allusions peu flatteuses à la fable de La Fontaine, ou

1. Les lettres de M^me^ Geoffrin à Hume se trouvent dans les *Letters of eminent persons*, p. 287-291.

2. Ceci, ainsi que les rapports de Hume avec la comtesse de Choiseul, ressort de quelques lettres inédites et d'invitation qui se trouvent dans le fonds Hume à Édimbourg.

3. Lettre à Hume du 13 août 1766 (cf. *Letters of eminent persons*, p. 199 et suiv.), attribuée à tort par Burton à M^lle^ de Lespinasse, et lettre à Crawfurd du 29 juin 1766 (cf. marquis de Ségur, *Julie de Lespinasse*, Paris, 1906, p. 236).

4. Cf. également la lettre de M^me^ de Verdelin à Rousseau du 27 avril 1766 : « M. Walpole est l'ami de M^me^ du Deffand, qui n'est pas à présent celle de M. Hume qu'elle charge de ridicule parce qu'il n'a pas été son complaisant, et ce Walpole lui est tout dévoué » (Streckeisen-Moultou, *loc. cit.*, t. II, p. 563).

le vocable plus bénin de « David », désignent désormais Hume dans sa correspondance avec Walpole. La marquise n'est nullement ravie quand se répand le bruit du retour de l'Écossais à Paris. Il faut voir dans la remarque suivante une pointe acérée sur son amitié avec M^me^ de Boufflers : « ... Il sera installé de nouveau dans la dignité de grand prêtre ou de suisse de sa charmante déesse. » Elle consigne avec un visible plaisir les sorties de l'ambassadeur d'Angleterre contre « la grossièreté de Hume, son peu d'usage du monde, le peu de connaissance qu'il a des hommes, son incapacité pour les affaires », et rapporte du duc de Choiseul qu'il n'a pas une haute opinion de David.

Le bruit d'un retour de Hume, répandu à plusieurs reprises, la jette chaque fois dans des transes :

> L'arrivée de M. Hume me paraît un de ces remèdes qu'on donne à l'agonie; ce n'est pas parce qu'il arrive trop tard, mais c'est parce qu'il prouve qu'on ne sait plus à quel saint se vouer.

Quand ils se révèlent définitivement faux, elle exulte :

> Je suis ravie que David ne nous revienne point; il fortifierait le culte des faux dieux.

Et, quelques mois plus tard :

> Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre que David Hume va en Écosse. Je suis bien aise que vous ne soyez plus à portée de le voir, et moi ravie de l'assurance de ne le voir jamais. Vous me demandez ce qu'il m'a fait! Il m'a déplu. Haïssant les idoles, je déteste leurs prêtres et leurs adorateurs.

Ici encore, une plaisanterie sur M^me^ de Boufflers, « l'Idole du Temple », et sur le rôle singulier de servant en second dont devait se contenter Hume auprès du prince de Conti. Bien des années après, reprenant l'*Histoire d'Angleterre*, elle laisse échapper ce jugement sévère : « ... mais il m'ennuie; je n'aime que les anecdotes. » A quel point le refroidissement qui s'est produit entre temps trouble ici sa sérénité, c'est ce qu'établit cette citation empruntée à une lettre antérieure à Voltaire : « J'ai été très contente de l'histoire des Stuarts;

elle est un peu fatigante, mais il y a des morceaux sublimes[1]. »

On peut se demander si ces pointes et ces moqueries, qui n'étaient pas destinées à être entendues de Hume et étaient en circulation derrière son dos, sont jamais parvenues aux oreilles du philosophe. Les relations officielles n'en furent pas autrement altérées. Hume apprit toutefois le changement d'opinion de la marquise par une lettre à un ami commun où figurent ces lignes :

Les charmes et les agréments qu'il a trouvés ailleurs l'ont emporté, et m'ont laissée dans la classe des simples connaissances. Vous savez si j'en suis fâchée, si je ne sens pas tout son mérite, si je n'en suis pas touchée, et si je n'aurais pas été fort aise d'être du nombre de ses amis[2].

Sur quoi Hume tenta, par une lettre amicale du 13 août 1766, de rétablir l'harmonie. Il écrit :

Non ! Madame, ce ne fut qu'avec un déplaisir mortel que je perdis le moindre terrain auprès de vous, et que je me vis réduit à changer le titre de votre ami, pour celui d'être simplement une de vos connaissances. Vous savez que j'ai fait tous mes efforts pour résister au courant qui m'entraînait. Je vous ai même tendu la main, en vous appelant à mon secours. Combien de fois vous ai-je dit que j'étais prêt à épouser les affections de mon amie, mais que j'avais de la répugnance à adopter ses animosités ? Je vous conjure, ma chère Dame, de peser encore une fois ces sentiments dans les balances de votre jugement exquis et de l'usage ordinaire du monde ; et quand même elles ne pencheraient pas du côté qui me serait le plus favorable, que le désir ardent que j'ai de recouvrer votre amitié l'emporte... Assurez de mon souvenir votre *ancien et féal ami ;* titre que j'ambitionne et que je ne désespère pas, un jour ou l'autre, de posséder[3].

1. Les citations sont empruntées à la *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, éd. M. de Lescure, 2 vol. Paris, 1865, ainsi qu'aux *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole*, éd. Mrs Paget Toynbee, 3 vol. London, 1912, I, 7, 9, 30, 101, 232 et suiv., 244, 512, 603 ; II, 493.

2. Lettre à Crawford (ou Crawfurd) du 29 juin 1765. Cf. Ségur, *Julie de Lespinasse*, p. 236.

3. Lettre de Hume à Mme du Deffand du 5 août 1766, publiée par Dr Paget Toynbee dans le *Times literary Supplement* du 3 juin 1920 (l'original qui appartenait alors à la Waller Collection of Mss. est aujourd'hui perdu).

La réponse de la marquise, bien que très courtoise, trahit toute son amertume sur la défection de son ancien ami et sur ses relations avec le camp adverse :

J'ai désiré très sincèrement d'être votre amie. Je m'étais flattée d'y avoir réussi, et c'est avec beaucoup de chagrin que je me suis aperçue que je m'étais trompée... J'ignore si l'usage autorise ou tolère les liaisons de nos amis avec nos ennemis.

Elle conclut en ces termes :

Vous voyez, Monsieur, que je désire de vous revoir : c'est vous dire ce que je pense pour vous. Je crois, ainsi que vous, qu'il arrivera un jour qui détruira tout ce qui s'oppose à notre union. Je le désire, je l'espère, et j'aurai bien du plaisir à pouvoir aimer ce que j'estime et admire[1].

Bien que toutes les allusions ne soient pas, dans ces lettres, parfaitement transparentes, il n'en est pas moins clair qu'il faut, du côté de la marquise, chercher la cause profonde du dissentiment dans des intrigues de coteries où Hume fut mêlé contre son gré et sans effective responsabilité. Diverses circonstances vinrent nourrir le dépit de M[me] du Deffand. Ce fut en premier lieu l'intimité de Hume avec M[me] de Boufflers, avec laquelle elle s'était brouillée à mort, d'abord parce qu'elle était demeurée neutre dans la lutte entre elle et M[lle] de Lespinasse, puis parce qu'elle avait fait à son ami Guibert des avances auxquelles avait répondu ce dernier. Une femme passionnément éprise ne pouvait pardonner cette offense et devait tout naturellement reporter un peu de sa haine sur l'ami de celle qui lui avait manqué. Puis intervint Walpole, l'ami cher à son cœur, qui jalousait le succès parisien de Hume et nourrissait pour lui fort peu de sympathie, en dépit de rapports extérieurement courtois. Bien des passages désobligeants sur Hume se rencontrent dans sa volumineuse correspondance, et ses traits et moqueries continuels ne manquèrent pas de stimuler le mécontentement de la marquise contre son compatriote.

1. *Letters of eminent persons*, p. 199 et suiv. Burton a attribué à tort cette lettre à M[lle] de Lespinasse. Il n'est cependant pas douteux qu'elle est de M[me] du Deffand et constitue une réponse précise à la lettre de Hume du 5 août 1766.

Un troisième et dernier motif fut enfin la rupture avec M^lle^ de Lespinasse, qui se produisit au temps du séjour de Hume à Paris (1764). En cette occasion, Hume ne traça pas entre les deux parties en présence la démarcation nette qu'exigeait, de ceux qui prétendaient conserver sa faveur, l'impérieuse marquise. Au contraire, il noua avec d'Alembert et M^lle^ de Lespinasse d'étroits rapports, motivant ainsi son amertume et blessant sa susceptibilité féminine. A leur tour, d'ailleurs, ses nouveaux amis eussent préféré le voir rompre totalement avec M^me^ du Deffand. Après qu'il eut quitté Paris, sans cesse ils renouvelèrent leurs efforts pour le dresser contre sa bienfaitrice passée. De part et d'autre on travaillait donc à briser les liens : Walpole agissait contre Hume, et d'Alembert, l'allié de M^lle^ de Lespinasse, contre M^me^ du Deffand. Ce dernier exhala sa haine dans ces lignes venimeuses adressées à Hume :

A l'égard de ma voisine la Vipère (car c'est ainsi que je l'appelle), je persiste aussi à dire que c'est une carogne, qui vous flagorne aujourd'hui, non par amitié pour vous, mais uniquement par haine pour Rousseau. Vous êtes la dupe de sa plate fausseté ; mais croyez qu'elle vous hait — premièrement, parce qu'elle hait tout le monde, et surtout les gens de mérite ; secondement, parce qu'elle sait que vous aimez des gens qu'elle n'aime pas et qui, à la vérité, lui rendent bien, ou plutôt qui lui donnent en mépris la monnaie de sa haine[1].

Et, quelque temps après :

A l'égard de la Vipère ma voisine, je persiste à vous dire que c'est ce que nous appelons en grec une b... Je la plaindrais pour tout volontiers d'être aveugle, en considération qu'elle sera muette. Votre excessive bonté pour elle me fait souvenir d'un roi de Sparte à qui on vantait la bonté de quelqu'un. « Comment peut-il être bon, disait-il, s'il n'est pas terrible aux méchants[2] ! »

Ainsi, des deux côtés, on empoisonnait l'atmosphère ; sa droiture même laissait le « bon David » fort démuni devant les tortueuses intrigues qui le saisissaient dans leurs replis.

1. Lettre de d'Alembert à Hume du 1^er^ septembre 1766. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 201.

2. Lettre du 6 octobre 1766 (*Ibid.*, p. 203).

Notons pour finir, à l'honneur de la marquise, que, quand la mort menaça Hume, elle oublia toutes ces mesquines querelles qui appartenaient depuis longtemps au passé et fut profondément secouée par l'émouvante lettre d'adieux écrite à la comtesse de Boufflers, cinq jours avant sa disparition. Un fragment d'une lettre à Walpole nous l'apprend :

> L'Idole me donna à lire avant-hier une lettre de M. Hume, à l'occasion de la mort du prince [Conti] : il lui disait adieu, comme n'ayant plus que quelques jours à vivre. Cette lettre m'a paru de la plus grande beauté; je lui en ai demandé une copie, et je l'aurai[1].

Sur cette belle note d'apaisement prennent fin les rapports entre le penseur écossais et la grande dame adulée[2].

C'est dans le salon de Saint-Joseph que Hume rencontra d'abord M^{lle} de Lespinasse, et il était sans aucun doute du nombre de ceux qui arrivaient avant l'heure dite pour jouir du brillant talent de conversation et du spirituel bavardage de « Mademoiselle ». Sans doute l'enchanteresse l'avait-elle dès lors subjugué par son charme singulier. Nous pouvons, en outre, admettre qu'après la rupture entre la marquise et sa lectrice Hume assista et peut-être participa à la fameuse séparation, si bien qu'on pourrait en quelque manière le compter au nombre des fondateurs de ce salon nouveau qui devait exercer tant d'influence et rassembler les meilleures têtes philosophiques. En ce lieu où l'admiration pour l'Angleterre s'unissait à l'esprit de liberté et de progrès et où les étrangers trouvaient le meilleur accueil, il s'est sûrement senti plus à son aise que partout ailleurs — parmi les d'Alembert, les Turgot, les Suard, les Morellet, les Marmontel, les Duclos. De tout ceci nous n'avons pas de preuves directes, mais la mauvaise humeur que lui témoignera plus tard M^{me} du Deffand permet de conclure que c'est essentiellement là le motif de sa disgrâce. Dans quelle mesure « Mademoiselle » s'arro-

1. Lettre à Walpole du 7 septembre 1776. Cf. *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, éd. Lescure, II, 570; la lettre d'adieux de Hume à M^{me} de Boufflers se trouve dans Burton, II, 513.

2. Une étude de D^{r} Paget Toynbee sur les rapports de Hume et de M^{me} du Deffand doit bientôt paraître dans la *Modern Language Review*.

geait-elle à son tour sur lui un droit exclusif et le voyait-elle de mauvais œil continuer à rendre visite à la marquise, nous pouvons tout au plus l'induire de quelques lettres postérieures.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Hume est entré très avant dans la familiarité de M^lle^ de Lespinasse et a été témoin des relations intimes qui, peu après la brouille, se nouent entre elle et d'Alembert. Ainsi il exprime tout haut, dans une lettre à Gilbert Elliot, ce qui était encore dans le Paris d'alors secret bien gardé ou mystère plus ou moins public, nommant M^lle^ de Lespinasse « mistress » de d'Alembert « one of the most sensible women in Paris[1] ».

Après le retour de Hume dans sa patrie, les rapports amicaux durent plusieurs années encore, sans doute jusqu'à la mort des deux correspondants, qui eut lieu la même année. Les lettres sont ordinairement de la main de d'Alembert; il est rare que M^lle^ de Lespinasse prenne elle-même la plume; trois fois ils écrivent en commun; toujours nous sentons la présence immédiate de l'amie. Avec quel intérêt ils suivent la carrière et la destinée de l'ami lointain, avec quel regret sincère ils appellent son retour, de quels bons conseils ils l'assistent! En 1767, quand, pour avoir accepté un sous-secrétariat d'État, Hume est de nouveau enchaîné à sa patrie, ils formulent en plaisantant le vœu de le voir peu glorieusement destitué, pour qu'il leur soit rendu bientôt[2]. Dans le conflit avec Rousseau, ils se mettent délibérément de son côté, en dépit de leurs sympathies pour Jean-Jacques et, dans cette affaire si pénible pour Hume, ils se révèlent bons et loyaux amis. Une autre fois « Mademoiselle », désireuse de se perfectionner dans la langue anglaise, a besoin de livres

> qui m'intéressent, écrit-elle, par le fond des choses et par la netteté du style; je n'en connais point de plus propre à cet objet que le *recueil complet* de vos ouvrages[3].

Hume doit donc lui procurer ses œuvres complètes. Il lui envoie les six tomes de son *Histoire* et croit avoir assez fait.

1. Lettre à Elliot du 22 septembre 1764. Cf. Burton, II, 237.
2. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 209 et 212.
3. *Ibid.*, p. 208. Cette lettre est de la main de d'Alembert, mais signée « L'Espinasse ».

Mais « Mademoiselle » réclame en outre la dernière édition des œuvres philosophiques.

Elle a déjà votre *Histoire*, mais, comme dit le proverbe, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre[1].

Les rapports se poursuivent donc également sur le plan intellectuel. Dans une lettre de 1773 se trouve la simple phrase : « Nous parlons souvent de vous l'un et l'autre[2]. »

Plaçons ici l'étude des rapports avec d'Alembert. Nulle de ses relations parisiennes n'a tenu de plus près au cœur du philosophe ; il fut pour lui l'ami le plus fidèle et le plus cher, le conseiller le plus désintéressé dans les cas difficiles, l'associé constant de ses joies et de ses peines. C'est dans le salon de la marquise du Deffand qu'ils se sont vraisemblablement rencontrés ; dans l'actif cercle philosophique de M^{lle} de Lespinasse, leur amitié s'est approfondie et enrichie et, après que d'Alembert fut venu s'installer dans la demeure de sa bien-aimée, ils ont goûté sans doute les heures les plus exquises dans la société de leur amie commune. Leurs deux esprits de même qualité, leurs tempéraments analogues et leurs aspirations concordantes les rapprochaient irrésistiblement. Peut-être leurs chemins se sont-ils croisés trop tard pour que l'échange fût réellement fécond. Hume était alors trop formé et trop fermé, manquait trop de l'enthousiasme philosophique de sa jeunesse, pour recevoir encore de son cadet de fécondes impulsions. Il est surprenant de constater combien les sujets philosophiques et scientifiques tiennent peu de place dans les lettres de d'Alembert à Hume, et de combien l'emportent les questions personnelles. Pourtant tous deux sortent du même tronc, tous deux représentent l'empirisme classique et, en ce sens, leurs doctrines présentent une infinité de traits communs. Peut-être pourrait-on

1. *Letters of eminent persons*, p. 215.

2. *Ibid.*, p. 217. Les rapports de Hume avec M^{lle} de Lespinasse ont déjà été étudiés par Ségur dans son livre *Julie de Lespinasse*. Paris, 1906, p. 232-256. Ses sources sont les mêmes que celles de la présente étude ; il y aurait lieu toutefois de procéder à quelques rectifications, en tenant compte du fait que les deux lettres attribuées par Burton dans les *Letters of eminent persons* à M^{lle} de Lespinasse sont sûrement de la marquise du Deffand. Il s'agit des deux lettres données dans Burton sous les n^{os} 1 et 7, p. 178 et 199 et suiv. Ici non plus nulle trace des réponses de Hume.

exprimer ainsi leur parenté : d'Alembert est un Hume enrichi par l'apport d'une culture mathématique ; sur tous les points où il le dépasse, c'est qu'il a cet esprit mathématique créateur qui manque à Hume. Hume est plus préoccupé de l'aspect humain des problèmes, plus imprégné d'histoire et de sciences sociales. Les fondements méthodiques de leur pensée sont les mêmes, mais leur origine et leur orientation scientifiques sont autres, ce qui conditionne les différences essentielles. Il n'existe encore nulle étude détaillée sur leur parenté philosophique, non plus que sur les influences qui purent se produire de l'un à l'autre et nous en sommes donc réduits à ces indications sommaires. Cependant, comme pour Montesquieu, Helvétius et Maupertuis, une monographie répondrait ici à un pressant besoin.

Leurs rapports personnels furent, nous l'avons dit, extrêmement cordiaux et étroits. Sur la période parisienne, nous savons seulement que fut, à un moment donné, projeté un voyage en Italie qui ne se réalisa pas[1]. Pour la suite, ne trouvons-nous pas la plus belle preuve de la constance de leurs relations dans le fait que, même sur son lit de mort, Hume n'oublie pas son ami et lui laisse par son testament un legs de deux cents livres sterling? Il fut la seule de ses relations françaises à qui échut cette suprême attention. Mais c'est dans les lettres de d'Alembert, si cordiales, si chaleureuses et si vibrantes, que leurs affinités spirituelles trouvent la plus admirable expression. « Mon cher ami » ou « mon cher et illustre ami », débutent-elles, unissant l'affection et l'admiration. Et les fins de lettres sont du même ton :

Je serais toujours, absent comme présent, *tuus ex animo*, ... je vous embrasse de tout mon cœur, ... *vale, et me ama*, ... *Vale*, *salutem, et nos ama*, *quemadmodum te a nobis amari scis* (formule finale d'une des dernières).

Ou enfin, avec une allusion à l'affaire Rousseau :

Adieu, mon cher ami, Dieu vous préserve de maladie, de chagrin, et des bêtes féroces à figure humaine, indignes de votre pitié et de vos bienfaits.

1. Cf. la lettre de Hume à Blair du 6 avril 1765 (Burton, II, 270).

Leur contenu traite essentiellement de questions personnelles, révélant combien, chez ces hommes, l'aspect purement humain l'emportait sur les préoccupations philosophiques, littéraires ou scientifiques. D'Alembert tient Hume au courant de ce qui se passe à Paris, lui parle de leurs amis communs, de l'élue de son cœur, lui donne des indications précises en vue de la rédaction du pamphlet contre Rousseau — cette pénible affaire n'est pas sans prendre trop de place dans les lettres de 1766 — le renseigne sur l'affaire La Barre, sur La Chalotais, sur la tempête déchaînée par le *Bélisaire* de Marmontel, fait appel pour quelque sujet à son obligeance toujours active, lui envoie la dernière édition de ses œuvres. Ou bien il tente de le secouer de la léthargie intellectuelle où il s'enfonce toujours davantage :

> Il me semble que vous voilà dévoué pour jamais au repos et, qui pis est, à la paresse, ce qui fâche beaucoup ceux qui voudraient vous lire encore... Voilà, mon cher ami, le triste sort de cette *poor lady* qu'on appelle Philosophie. Ceux qui voudraient écrire pour elle ne l'osent — ceux qui le pourraient, comme vous, aiment mieux dormir et digérer, et peut-être prennent le bon parti.

Il demeure inconsolable que Hume n'ait pas donné à l'humanité une histoire de l'Église, « que vous seul peut-être en Europe êtes en état de faire ».

Puis ce sont des plaintes sans cesse renouvelées au sujet de l' « inquisition littéraire » qui, d'année en année, pèse plus lourdement en France sur les esprits libres. Sous le coup de la mort de son ami, il écrit enfin au frère du défunt ces belles paroles :

> Je conserverai toujours au fond de mon cœur le souvenir de ce digne ami et du touchant témoignage qu'il m'a donné de ses sentiments[1], et si mon nom était aussi sûr que le sien de passer à la postérité, je désirerais surtout que cette circonstance de ma vie ne lui fût pas inconnue, comme étant des événements les plus honorables à ma mémoire[2].

Hume fut aussi en étroits rapports avec l'autre grand en-

1. Allusion au legs de Hume.
2. Les lettres de d'Alembert se trouvent dans les *Letters of eminent persons*, p. 178-219.

cyclopédiste, avec Diderot. On a, non sans quelque raison, nommé Diderot « le plus anglais des Français » et, de fait, sa pensée plonge de profondes racines dans l'activité intellectuelle anglaise. Il possédait parfaitement la langue de la nation voisine; il traduisit ou utilisa plusieurs ouvrages anglais; il était pénétré des idées nouvelles d'origine anglaise; il aimait fréquenter les insulaires les plus éminents et comptait Hume, Wilkes et Garrick au nombre de ses intimes[1]. Au point de vue philosophique, moral et esthétique, il se rattachait à Shaftesbury, dont il paraphrasa librement les idées dans un de ses écrits. L'influence qu'exercèrent sur lui les rapports personnels avec Hume n'a pas été jusqu'ici bien dégagée. M. Cru admet que les nombreuses coïncidences entre les deux pensées doivent être rapportées à une dette commune envers Shaftesbury et non à une influence immédiate[2]. Ceci ne pourrait guère concerner que les théories de philosophie morale, pour lesquelles Hume a beaucoup emprunté à Shaftesbury. Il nous est impossible de nous attarder à cette question : nous partageons pour l'essentiel l'avis de M. L. Cru, car la philosophie de Hume fut, nous semble-t-il, trop tardivement connue en France pour marquer très profondément le développement de la pensée de Diderot. En effet, le chef-d'œuvre philosophique de Hume, son *Treatise of Human Nature*, qui seul pourrait être invoqué ici, avait été en son temps un véritable avortement et doit être complètement négligé.

Dès 1759, la *Correspondance littéraire* institue entre les deux penseurs un intéressant parallèle :

> Le philosophe anglais est un sage paisible et aimable qui a l'air de s'occuper de la vérité pour son amusement... M. Hume est comparable à un ruisseau clair et limpide qui coule toujours également et paisiblement, et M. Diderot à un torrent dont l'effort impétueux et rapide renverse tout ce qu'on voudrait opposer à son passage[3].

Cette opposition est donc très exacte et montre que dès lors on commençait à avoir, en dépit de tous les contrastes, le sentiment d'une parenté profonde.

1. Cf. sur cette question l'ouvrage de R. Loyalty Cru, *Diderot as a Disciple of English Thought*. New-York, 1913.
2. *Ibid.*, p. 137 et suiv.
3. Cf. *Correspondance littéraire, loc. cit.*, t. IV, p. 69 et suiv.

Quand Hume arriva à Paris, il n'était plus pour Diderot un étranger. Nous pouvons admettre que le Français connaissait ses ouvrages, d'autant plus qu'il avait mis la dernière main à la traduction française de l'*Inquiry concerning the Principles of Morals*[1]. Le contact personnel fit naître des sentiments de véritable amitié : Hume comptait Diderot parmi les connaissances parisiennnes « whose persons and conversation I like best »[2]. C'est Diderot qui est à la source de l'anecdote connue qui, feinte ou non, cache une profonde vérité : comme Hume, dans une réunion, contestait au baron d'Holbach l'existence d'un véritable athée, on lui révéla à sa stupeur que dix-huit échantillons étaient assis à la même table que lui[3]. C'est Diderot encore qui nous apprend que le Dauphin, avant sa mort, lut sur son lit de souffrance les ouvrages philosophiques de Hume et en tira une grande consolation[4].

Toute l'intimité et la cordialité de leurs rapports ressort une fois de plus de trois lettres postérieures de Diderot, empruntées aux papiers laissés par Hume. Toutes les trois font appel à l'aide fraternelle de Hume, ici en faveur d'une famille dans la gêne qui gagne l'Angleterre, là en faveur d'une connaissance qu'il recommande chaudement à ses bons soins. Si occasionnelle que puisse être cette correspondance, elle n'en témoigne pas moins que Diderot se savait au delà de la Manche un ami rempli des mêmes sentiments de fraternité généreuse, auquel il pouvait avoir recours chaque fois qu'une affaire lui tenait à cœur. Les sentiments d'humanité profonde qui émanent de ces lettres témoignent à la fois de la noblesse de celui qui les a écrites et de celui à qui elles ont été adressées. Détachons-en quelques passages caractéristiques :

Très aimé et très honoré David, vous savez bien qu'il n'y a aucune

1. Cf. Loyalty Cru, *loc. cit.*, p. 104 et suiv. A notre connaissance la traduction de cet ouvrage n'était pourtant pas de M^lle^ de la Chaux, mais de Robinet.

2. Lettre à Blair. Cf. Burton, II, 181.

3. Diderot raconte cette charmante historiette à son amie, M^lle^ Volland, dans une lettre du 6 octobre 1765 (cf. *Mémoires, Correspondance et Ouvrages inédits de Diderot*, 2^e^ éd. Paris, 1834, t. II, p. 283); elle est rapportée sous une forme quelque peu différente, mais également attribuée à Diderot, dans les *Memoirs of Romilly*, 2^e^ éd., 1840, t. I, 179. Cf. Burton, II, 220.

4. Également par une lettre à M^lle^ Voland, *loc. cit.*, II, 326 (cf. également Burton, II, 286). D'autres mentions de Hume se trouvent dans ces lettres.

loi civile ni religieuse qui ait rompu ni pu rompre le lien de fraternité que nature a établi entre tous les hommes. Vous savez aussi que ce lien nous attache encore d'une manière plus indispensable et plus sacrée aux malheureux qu'aux autres... Comme vous n'êtes pas moins excellent homme qu'excellent auteur, vous penserez avec moi, qui n'ai que la moitié de ce mérite, qu'après tout, le soir, quand on se retire et qu'on cause avec soi, on est encore plus content d'une bonne action que d'une belle page. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

L'amour serviable et secourable enserre tous les hommes d'un lien fraternel, déborde les étroites frontières des nations et prend les proportions sublimes d'un cosmopolitisme moral. Dans cette noble aspiration, les meilleurs esprits d'alors se tendent par-dessus les frontières une main fraternelle :

Mon cher David, vous êtes de toutes les nations, et vous ne demanderez jamais au malheureux son extrait baptistaire. Je me flatte d'être, comme vous, citoyen de la grande ville du monde.

De fait, Hume, un jour qu'on lui reprochait de manquer de patriotisme par excès de francophilie, s'appela lui-même « a citizen of the world[1] ». Avec un charmant humour, qui dévoile toute la familiarité de leurs rapports, Diderot promet à son ami une récompense peu banale pour son zèle en faveur de ses protégés dans le besoin :

Si vous revenez jamais parmi nous, je vous présenterai à Mme Diderot qui joindra ses remerciements aux miens, et qui vous baisera sur vos deux larges joues Bernardines[2].

Comme d'Alembert, Diderot s'efforce de le tirer de la torpeur intellectuelle où il s'enlise, de l'inciter à reprendre sa production d'écrivain, d'autant que la stérile lutte avec Rousseau a déjà gâché un temps précieux :

Revenez, revenez vite, mon cher philosophe, à vos livres, à vos occupations. Je vous aime bien mieux le fouet à la main, faisant justice de tous les célèbres brigands qui ont troublé votre contrée,

1. Cf. Burton, II, 238.

2. Ailleurs il écrit semblablement : « Votre face ronde et riante de Bernardin ».

brisant une statue, en élevant une autre, qu'exposé à partager les forfaits des rois et de leurs ministres. Continuez votre histoire... Sondez les replis du cœur humain en moraliste; examinez les ressorts déliés de son entendement en subtil métaphysicien; faites tout ce qu'il vous plaît; quelque chose que vous fassiez, vous servirez votre espèce en général...

De même dans une autre lettre :

N'allez pas étayer votre paresse de cette maxime : nous n'aurions plus rien de vous, et ce serait grand dommage. Les bonnes têtes sont si rares, qu'il n'est pas permis à celles qui sont bonnes d'être oisives.

Pitoyable sort que celui de la « poor lady », de la philosophie! Les plaintes de Diderot rejoignent ici celles de d'Alembert :

Ah, mon cher philosophe! pleurons et gémissons sur le sort de la philosophie. Nous prêchons la sagesse à des sourds, et nous sommes encore bien loin du siècle de la raison[1].

Turgot, leur compagnon de lutte dans le combat pour la liberté, le progrès et le droit, philosophe, historien, économiste, administrateur et homme d'État également éminent, fut après d'Alembert et Diderot l'ami le plus intime de Hume. Cette amitié encore était née dans les salons parisiens, où pourtant Turgot ne faisait, lors du séjour de Hume à Paris, que de rares apparitions quand les responsabilités de sa charge en Limousin lui permettaient une visite à Paris. Une curiosité commune pour les problèmes économiques devait, au cours de ces rencontres, donner lieu à d'actifs échanges de vues. Turgot, qui tentait à cette date de faire passer dans la pratique les préceptes des physiocrates, trouvait en Hume un penseur du premier mérite, plein d'idées neuves, bien que ne concordant nullement avec les siennes propres. Ses traductions d'une partie de l'*Histoire des Stuarts* et de quelques essais économiques empruntés aux *Political Discourses* prouvent l'intérêt qu'il portait aux travaux littéraires de Hume[2]. Nous

1. Les lettres de Diderot à Hume sont imprimées dans les *Letters of eminent persons*, p. 280-287, et dans un texte corrigé dans Loyalty Cru, *loc. cit.*, p. 464-472.

2. D'après Gustave Schelle, *Œuvres de Turgot et documents le concernant.*

ignorons dans quelle mesure il s'était initié à sa philosophie. En fait, leur attitude fondamentale offre de grandes similitudes. Tous deux se rattachent, ainsi que d'Alembert, au grand courant de pensée positive, à l'origine duquel on les place souvent. Il semble toutefois que les ouvrages philosophiques de Hume aient été trop tardivement connus en France pour avoir pu essentiellement modifier la théorie positive de la connaissance telle que la développe Turgot, par exemple dans l'article « Existence » de l'*Encyclopédie*. Par contre, Turgot connaissait bien le système de Berkeley, le prédécesseur immédiat de Hume, dont pourtant il écarta la métaphysique spiritualiste en lui reprochant d'être illusoire[1].

Ici encore la correspondance échangée après le retour de Hume en Angleterre, au cours des années 1766-1768, constitue la source privilégiée pour l'étude de leurs relations. Par bonheur, quelques lettres de Hume nous ont été aussi conservées[2]. Nous ne trouvons plus cette fois la même cordialité, le même laisser aller familier qu'avec d'Alembert et Diderot, mais une amitié virile, une grande loyauté, un louable effort pour se comprendre en dépit de divergences nombreuses. Le ton est par suite légèrement plus froid, plus réservé.

Deux thèmes seulement font, à vrai dire, les frais de l'échange de vues : d'abord la polémique avec Rousseau, qui sévit alors violemment et fait pour un temps perdre à l'Écossais son calme, sa maîtrise de soi-même, sa belle égalité d'humeur ; puis une commune curiosité pour les problèmes économiques dont la discussion est sans cesse reprise. Sur les deux points les opinions sont souvent fort divergentes et elles sont

5 vol. Paris, 1913-1923, t. I, p. 27, qui emprunte cette indication aux *Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de Turgot* de Dupont de Nemours (cf. *Œuvres de Turgot*, 1808-1811, t. I, p. 15 et suiv.). J'ignore si cette traduction vit jamais le jour.

1. Cf. *Œuvres de Turgot*, 1808-1811, t. III, p. 136-154, et l'article « Existence » de l'*Encyclopédie*.

2. Les lettres de Turgot se trouvent dans les *Letters of eminent persons*, p. 130-164 ; l'une d'elles est encore inédite (du 11 mai 1768, l'original dans le fonds Hume à Édimbourg). Des lettres de Hume ont été récemment retrouvées dans la bibliothèque de Caen et au château de Lantheuil en Normandie. J'en dois la communication à l'obligeance de J. Y. T. Greig de Newcastle, qui les publiera dans sa correspondance générale de Hume, dont il faut espérer la publication prochaine.

soutenues de part et d'autre, non sans bien de l'âpreté et de l'opiniâtreté. Un interminable et fastidieux débat s'engage sur la détestable affaire Rousseau, qui échauffait alors les esprits à un point que nous pouvons difficilement concevoir aujourd'hui. Turgot qui, en sa qualité d'adepte enthousiaste des idées de Rousseau, avait un penchant pour la personne du Genevois sans être en rapports directs avec lui, tente de peser avec une objectivité glaciale les torts réciproques et de se représenter par un effort de sympathie l'état psychique de Rousseau. Hume, au contraire, dont éclate l'incompréhension en présence d'un cas psychologique aussi particulier que celui de Rousseau, ne veut voir dans cette malheureuse victime de son propre délire, qui est venue si intempestivement l'arracher à son calme stoïque et à sa vie paisible, que le plus noir des malfaiteurs, le plus fou des fous — ou un mélange des deux. Il reconnaît bien quelque méthode dans cette folie, mais non pas sa nécessité fatale. Faut-il nous étonner si des attitudes si différentes excluaient l'accord et si, plus se prolongeait et s'amplifiait le débat épistolaire, plus augmentaient les dissonances? Sans doute, Turgot pesa trop prudemment; il ne sut pas trouver le ton juste en présence de Hume profondément blessé, qui souffrait cruellement dans le sentiment de son innocence, qui dans l'affaire était partie, non témoin, et qui avait besoin de consolations et de sympathie plus que de considérations objectives. Il s'attira de Hume le reproche d'être « l'ami par trop zélé de cet homme » et se fit dire :

I cannot forbear wondering at your great partiality in favour of Rousseau[1].

D'autre part, cependant, Turgot pouvait s'élever à bon droit contre l'aveuglement de Hume qui, dans sa haine contre la personne de Rousseau, tentait de ravaler également son œuvre :

You know, that I always esteemed his writings for their eloquence alone and that I looked on them at the bottom as full of extrava-

1. Lettre non datée de Hume, de septembre 1766; l'original dans les mss. de Lantheuil.

gance and of sophistry... whose general tendency is surely rather to do hurt than service to mankind[1].

Turgot trouve ici de courageuses paroles de protestation, qu'il accompagne d'une équitable appréciation de l'importance littéraire de Rousseau :

Il s'en faut bien que je les juge, comme vous, nuisibles à l'intérêt du genre humain; je crois, au contraire, que c'est un des auteurs qui ont le mieux servi les mœurs et l'humanité... C'est en suivant sa route que l'on arrivera au but qui est de rapprocher les hommes de l'égalité, de la justice et du bonheur.

Il caractérise l'*Émile* et le *Contrat social* en termes excellents :

Malgré ces défauts, combien de vérités utiles dans *Émile*, combien la marche qu'il prescrit à l'éducation est puisée dans la nature, que d'observations fines et neuves sur les développements successifs de l'esprit et du cœur humain... Et compterons-nous pour rien le *Contrat social?* A la vérité ce livre se réduit à la distinction précise du souverain et du gouvernement; mais cette distinction présente une vérité bien lumineuse et qui me paraît fixer à jamais les idées sur l'inaliénabilité de la souveraineté du peuple dans quelque gouvernement que ce soit.

Non content d'apporter aux vues de Rousseau une adhésion enthousiaste, il va jusqu'à penser qu'on doit continuer dans la voie qu'il a tracée : « Mais je me garderai bien de vous dire sur cela mes idées, car vous me jugeriez peut-être encore plus fou que Rousseau[2]. »

Pourtant, de toute l'injustice, l'aigreur et la haine secrétées par l'affaire Rousseau, voire de son bref égarement personnel, la franche humanité de Hume finit par avoir raison. Lorsqu'il apprend que ses incessantes pérégrinations ramènent Rousseau en France, qu'il imagine les dangers qui guettent le pauvre persécuté, il oublie noblement toute rancune et, par

1. Lettre non datée de Hume, de septembre 1766; l'original dans les mss. de Lantheuil.

2. Lettre à Turgot du 25 mars 1767. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 150 et suiv.

exprès, supplie Turgot de tout faire pour assurer sa sécurité et lui procurer un abri tranquille et retiré[1]. M^{lle} de Lespinasse traduit en mots heureux son admiration pour ce geste magnifique :

J'ai vu, Monsieur, la lettre pleine d'humanité que vous avez écrite à M. Turgot en faveur du malheureux Rousseau; je vous y ai bien reconnu, et ce nouveau trait de bonté, bien digne de vous, met le comble à tous les autres[2].

Et Turgot s'emploie tout entier à remplir ce noble vœu[3]...

Nous aussi nous sommes, comme écrivait un jour Hume, « heartily tired of this subject » : nous le quittons donc sans regret. Tout autre est le ton des discussions économiques qui sans cesse reviennent dans les lettres. Il y est question de l'imposition des terres, des prix et de leur rapport avec l'impôt foncier, de finances et de salaires, etc. L'attitude radicalement différente des deux écrivains rendait tout accord impossible et, malgré un louable effort d'intelligence mutuelle, les arguments manquent infailliblement leur but : « Je suis toujours fâché de ne me pas trouver du même avis que vous[4]. » Et Hume : « I find I must still have the misfortune to differ from you[5]. » C'est également en vain que Turgot tenta de déterminer Hume à traiter le sujet d'un concours académique, par lui proposé, sur les impôts indirects. Il fut aussi impuissant que Diderot et d'Alembert à le secouer de son apathie[6].

Ce singulier état d'inertie et de relâchement intellectuels qui obscurcit les dix dernières années de la vie de Hume apparaît aussi dans le pessimisme avec lequel il considère

1. Lettre non datée de mai 1767; l'original dans les mss. de Lantheuil.

2. M^{lle} de Lespinasse à Hume, dans une lettre du 8 juin 1767. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 208.

3. Lettre à Hume du 1er juin 1767. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 158-161.

4. Turgot à Hume, dans une lettre du 7 septembre 1766. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 148.

5. Lettre du 5 août 1766 (mss. de Lantheuil).

6. Peut-être son insuccès fut-il dû également à ce que la constante répugnance de Hume pour toute polémique le dissuada de soumettre à une discussion publique son point de vue entièrement opposé à celui de Turgot. Cf. un passage de la lettre du 5 août 1766 (mss. Lantheuil).

alors le train des choses, la politique surtout, et prend position sur la question du progrès humain :

I know you are one of those, who entertain the agreeable and laudable, if not too sanguine hope, that human society is capable of perpetual progress towards perfection, that the increase of knowledge will still prove favourable to good government, and that since the discovery of printing we need no longer dread the usual returns of barbarism and ignorance. Pray, do not the late events in this country appear a little contrary to your system?

Suivent des plaintes sur la difficile situation politique de l'Angleterre, qui ne proviendrait, d'après lui, que de l'excès et de l'abus de la liberté populaire[1]. Turgot s'en tient, au contraire, à la fois au progrès et aux aspirations de liberté, pour lesquelles Hume, lui aussi, avait lutté naguère. Dans ce qui donne matière aux sombres considérations de son ami, il ne veut voir que de « petits désordres » qui ne tarderont pas à disparaître :

Faudrait-il accuser la lumière et la liberté, qui nous feront passer par ces désordres pour amener un état plus heureux? Non, sans doute. Elles feront du mal en passant à la bonne heure; mais en feront-elles plus que la tyrannie et la superstition qui voudraient les étouffer, et qui s'y efforcent vainement par des voies qui, quand les choses sont à un certain point, sont ou totalement inutiles ou atroces, et souvent l'un et l'autre? Vous ne le pensez, sans doute, pas plus que moi[2].

C'est ainsi qu'il tente de ranimer la foi chancelante de son ami dans les grandes idées qui donnaient naguère un sens et un but à sa vie.

Toute l'opposition dans la situation politique des deux pays se reflète enfin dans l'espèce si différente d'activité pratique à laquelle sont astreints les deux hommes, et dans l'attitude qu'elle suggère à chacun. Pour Hume, les obligations du sous-secrétariat d'État ne constituent guère qu'un repos, agréable encore que non souhaité, après l'exténuante activité littéraire, les luttes et la fièvre des précédentes années. Rien d'étonnant

1. Hume à Turgot, du 16 juin 1768, original dans la bibliothèque de Caen.
2. Lettre à Hume du 3 juillet 1768. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 164.

donc si ses fonctions ne le retiennent que de dix heures à trois heures et s'il trouve ensuite le loisir d'ouvrir un livre, d'écrire une lettre ou de recevoir un ami[1] :

After the course of hard study in which I have been engaged, business is rather a relaxation than a labour to me[2].

Il en va tout autrement pour Turgot. Les fatigues et les responsabilités de l'œuvre de réforme à laquelle il s'est attelé de tout l'enthousiasme de son âme, dans sa Généralité si délabrée du Limousin, éveillent souvent en lui la nostalgie des tranquilles heures d'études dans le silence du cabinet :

Votre passion pour les lettres est un amour usé par la jouissance, et les affaires sont un goût nouveau. Moi, au contraire, je suis plus que rassasié des affaires et je n'ai jamais pu me livrer en liberté à mon goût pour les lettres.

Il note ensuite les extraordinaires difficultés de l'administration intérieure en France, au prix desquelles la situation paraît en Angleterre calme et limpide :

Au reste — et les lettres et les affaires sont des moyens — le but est le bonheur[3].

La paisible activité de Hume dans un bureau à Londres, la lutte acharnée de Turgot à Limoges, dans la décrépitude de l'ancien régime : n'est-ce pas là le contraste entre deux mondes dont l'un a déjà acquis la liberté et la stabilité politique, pour lesquelles l'autre va seulement engager la lutte, entre une société repue et satisfaite et une société en proie aux menaces d'une éruption qui risque sans cesse de tout engloutir ?

Nous revenons une fois encore à l'affaire Rousseau. Dans la « conjuration » contre Jean-Jacques, l'un des principaux acteurs était le baron d'Holbach, avec lequel Hume entretint également d'actives relations. Elles avaient été engagées, peu avant son arrivée à Paris, par des lettres et par l'échange des

1. Hume à Blair, du 1er avril 1767. Cf. Burton, II, 384 et suiv.
2. Hume à Turgot, mai 1767 (non datée ; mss. Lantheuil).
3. Turgot à Hume, du 1er juin 1767. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 160.

œuvres. Dans une de ses lettres, d'Holbach accable l'Écossais de compliments :

The reading of your valuable works has not only inspired me with the strongest admiration for your genius and amiable parts, but gave me the highest idea of your person, and the strongest desire of getting acquainted with one of the greatest philosophers of any age, and of the best friend to mankind[1].

Le souhait ne devait pas tarder à se réaliser, et nous savons déjà par l'histoire racontée par Diderot (cf. p. 700) que Hume fréquenta beaucoup l'accueillante demeure du baron et y rencontra les plus libres esprits de France. Sans doute nul autre salon ne permettait-il un échange de vues si débridé, si peu contraint; nulle part ailleurs un ton si léger et si abandonné ne régnait. Combien Hume convenait peu à ce milieu relâché, où les idées philosophiques étaient poussées à leurs conclusions les plus radicales et les plus dangereuses, combien de fois il dut sembler tombé d'un autre monde, c'est ce dont témoigne l'anecdote caractéristique de Diderot. Il était surtout incapable de renier ses origines écossaises et calvinistes, lorsque de ses propres conceptions l'on tentait de tirer les conséquences extrêmes que lui-même n'approuvait plus. Ce fait dut se produire fréquemment à Paris et spécialement chez d'Holbach.

Le commerce amical n'en fut pas autrement affecté. Hume s'acclimata jusqu'à un certain point et apprit à hurler avec les loups, quelles que demeurassent ses répugnances intimes. Quand l'imagination maladive de Rousseau répandit contre lui son venin, il eut l'étrange idée de mettre, avant tout autre ami parisien, le baron d'Holbach dans la confidence : c'était pourtant l'homme dont il savait qu'il comptait parmi les ennemis de Rousseau et ne manquerait pas d'exploiter plus que de raison une occasion si propice. Holbach prit soin, en effet, de semer à travers Paris la nouvelle de la querelle comme une traînée de poudre et donna d'un coup à tous les détails la plus large publicité. Les amis plus proches de Hume, surtout la comtesse de Boufflers et Turgot, en furent justement indi-

1. D'Holbach à Hume, du 23 août 1763. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 252.

gnés, et c'est là peut-être la seule tache qui gâte la conduite de Hume en cette affaire. Tant que sévit la polémique, la maison de d'Holbach fut, pour ainsi dire, le quartier général de Hume à Paris. D'ici partaient tous les fils, ici les dernières nouvelles étaient rassemblées, les décisions prises, les conseils prodigués à Hume. Aussi les lettres du baron à Hume sont-elles presque uniquement remplies des échos de cette détestable querelle[1].

Touchant d'Holbach, il convient de remarquer enfin un fait auquel on n'a pas pris garde jusqu'ici : il a traduit en français et publié dès 1770, dans un *Recueil philosophique ou Mélange de pièces sur la religion et la morale*, les deux fameux essais de Hume sur *l'Immortalité de l'âme* et sur *le Suicide*[2]. On sait que Hume voulait faire paraître en 1757 ces deux essais, réunis avec d'autres dissertations, mais avait au dernier moment renoncé à une publication qu'il jugeait dangereuse. Il les fit donc retrancher des exemplaires déjà terminés et remplacer par deux autres traités. Par la suite, il se préoccupa anxieusement de les empêcher de voir le jour, mais une indiscrétion de l'éditeur n'en mit pas moins quelques exemplaires en circulation. Les essais ne parurent qu'après la mort de Hume, dans un tirage frauduleux en 1777, puis en 1784. La manière dont d'Holbach se les procura reste des plus mystérieuses. S'il m'est permis de risquer une conjecture, je verrais volontiers dans John Wilkes l'intermédiaire. Il était très lié avec d'Holbach et a passé quelque temps à Paris (vers 1763); d'autre part, il est prouvé qu'il était possesseur d'un des exemplaires originaux des *Four Dissertations*[3]. Il est, en outre, surprenant de constater que Hume a totalement ignoré la traduction de d'Holbach, qui fut faite en sous main. Une lettre à Strahan nous renseigne à cet égard; il s'y montre très préoccupé d'em-

1. Reproduit dans les *Letters of eminent persons*, p. 252-263.

2. Édité par Naigeon; les essais figurent au t. II, p. 34-70. D'Holbach n'est pas donné comme traducteur. Mon attribution se fonde sur : 1° Quérard, *la France littéraire*, t. IV, p. 166 (Paris, 1830), et 2° Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, 1925, n° 11170. Une traduction postérieure en français de l'*Essai sur le suicide* donne l'œuvre comme « pas encore publiée », en dépit de deux éditions de langue anglaise (1777 et 1784) et d'une édition de langue française (ci-dessus mentionnée, 1770).

3. Cf. la lettre de Hume à Andrew Millar du 23 avril 1764 et la réponse de Millar du 5 juin 1764 (Burton, II, 202).

pêcher à tout prix une édition anglaise des essais qui avait été annoncée[1]. S'il avait eu connaissance de l'édition française, pouvait-il ne pas la mentionner, et se serait-il à ce point inquiété d'arrêter l'édition anglaise, s'il avait su que déjà les essais étaient publiés, fût-ce en français? Il n'y a pas lieu non plus de repousser l'hypothèse suivant laquelle Hume lui-même aurait un jour donné à lire au baron un écrit dont le contenu répondait si bien au ton des conversations habituelles de son salon. Celui-ci en aurait fait exécuter une copie et, après son départ, l'aurait traduit et publié à son insu. Ces questions demeurent très obscures et l'on peut se demander si elles seront jamais tirées au clair.

Nous sommes loin d'avoir épuisé le problème des relations de Hume avec les grands représentants de la pensée française au XVIIIe siècle, mais une étude exhaustive déborderait le cadre de cet article. Il conviendrait alors de consacrer un chapitre spécial à l'étrange jeu d'attraction et de répulsion qui caractérise ses mémorables rapports avec Rousseau. Nous pouvons nous dérober à cette tâche, puisque nous n'avons rien d'essentiellement nouveau à apporter et qu'elle a été par ailleurs assumée très suffisamment[2]. C'est un des thèmes les plus fréquemment repris de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

Nous ne pouvons pas non plus nous attacher aux ramifications secondaires de la pensée de Hume en France. Parmi ceux qui ont été plus spécialement liés avec lui, outre d'Alembert, Diderot, Duclos et Helvétius, il mentionne encore Buffon, Marmontel et le vieux président Hénault, auquel il donne une mention toute spéciale[3]. Mais il a été également en rapports plus ou moins étroits avec Crébillon fils, Morellet, Suard, Malesherbes, le président de Brosses, La Condamine, Raynal, Trudaine de Montigny, etc., avec des dames de la société ou des femmes de lettres, telles que la marquise de Barbantane, Mme d'Houdetot, Mme Dupré de Saint-Maur, Mme Le

1. Cf. *Letters of David Hume to William Strahan*, éd. G. Birkbeck Hill. Oxford, 1888, p. 230 et suiv.

2. Presque toute la documentation se trouve dans Burton, II, 293-381. Cf. en outre Courtois, *le Séjour de Rousseau en Angleterre* (*Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. VI. Genève, 1910, p. 1-133).

3. Lettre à Blair. Cf. Burton, II, 181.

Page du Boccage, Mme Riccoboni, Mme de Verdelin, etc. Du plus grand nombre, des lettres ont été trouvées dans ses papiers et publiées, pour la plupart, dans les *Letters of eminent persons* de Burton[1]. La correspondance avec la marquise de Barbantane, femme du ministre de France à Florence et amie intime de la comtesse de Boufflers, nous est entièrement parvenue[2].

Nous avons vu comment, au cours des dix années qui suivent 1750, l'œuvre de Hume a pénétré en France par de nombreux canaux et est venue s'unir en l'enrichissant au courant général de la pensée française. Ce processus d'assimilation est loin d'avoir été suffisamment exploré dans le détail. Nous ne pouvions qu'indiquer ici les voies d'accès principales, dans l'espoir de provoquer de nouvelles enquêtes. Il nous semble hors de doute que la pensée de Hume fut un important ferment lors de la deuxième phase du mouvement philosophique : et ceci presque dans tous les domaines auxquels il s'appliqua, en épistémologie et en psychologie, en morale et en philosophie des religions, en politique et en économie, sans oublier l'histoire. Les dix années qui suivent 1760 voient croître sa réputation, s'amplifier et s'approfondir en tous sens son action, et il n'est pas exagéré de dire que Hume fut pendant cette période le plus puissant facteur littéraire qui ait, du dehors, marqué l'esprit français. En tout cas, on ne peut lui comparer que l'empirisme de Locke, que la vague de sensibilité qui avait déferlé avec les romans de Richardson, le « maniérisme » de Sterne, enfin la prodigieuse influence d'Young et d'Ossian. Sa venue personnelle à Paris n'a guère que la portée d'un hasard favorable, et la vague de gloire qu'il soulève est essen-

1. C'est, par exemple, le cas pour Malesherbes, de Brosses, Hénault, La Condamine, Mme Le Page du Boccage, Mme Riccoboni, Buffon, Crébillon fils, Morellet et Suard ; d'autres sont encore inédites, comme celles de Trudaine de Montigny, neuf lettres de Mme Dupré de Saint-Maur (entre 1757 et 1775) et deux petits billets de Mme d'Houdetot. Des lettres de Hume à quelques-uns de ces correspondants se trouvent dans la Biographie de Burton. L'édition d'ensemble de la Correspondance, préparée par J. Y. T. Greig, mettra heureusement un terme à cette confusion.

2. Les lettres de Hume sont imprimées dans la *Private Correspondence*, celles de la marquise se trouvent dans le fonds Hume de Édimbourg et sont encore inédites.

tiellement le résultat et en un certain sens la conclusion de son activité littéraire antérieure. Elle intéresse l'histoire des idées dans la mesure où, par un étroit contact et un incessant échange avec des écrivains que lui apparentait leur tour d'esprit, elle a renforcé et accéléré un mouvement déjà commencé. Au point de vue biographique, les années de Paris marquent l'apogée de sa carrière. Après cette ascension météorique, il est rendu à sa patrie, mais il conservera toute sa vie la nostalgie de la terre de prédilection de toute culture. Les relations personnelles se poursuivent, nous l'avons vu, et, pour certaines, seront continuées jusqu'à ses dernières années[1]. La correspondance avec ses amis parisiens garde vivant le souvenir du passé : c'est le dernier signe de son union intime avec le pays étranger qui lui a tant donné, en même temps que le symbole de la reconnaissance de cette nation pour ce qu'elle a reçu de lui.

Rudolf Mertz.

Traduit de l'allemand par R. Schiltz.

1. Il ne reçoit que rarement des visites de ses amis parisiens, de Suard par exemple qui, peu avant la mort de Hume, lui écrit encore : « J'emporte avec plaisir d'Angleterre le souvenir d'avoir vu et embrassé le bon et grand David Hume, et l'espérance de le revoir encore » (lettre du 28 mai 1776. Cf. *Letters of eminent persons*, p. 312 et suiv.).

HISTOIRE D'UN CONTRÔLEUR GÉNÉRAL
D'UN INTENDANT
ET DE DEUX JEUNES CHINOIS

Dans son étude sur *les Premiers échanges de civilisation entre l'Extrême-Orient et l'Occident*[1], M. Souéo Gotô a parlé de la curiosité admirative que les penseurs français du XVIII^e siècle témoignaient aux mœurs et institutions chinoises. S'appuyant sur une anecdote rapportée par Grimm[2], il montre « Louis XV lui-même conquis, au moins pour un moment, aux principes de la politique chinoise ».

I

Dans cette lettre, qui est d'ailleurs postérieure de plus de dix ans à la mort de Louis XV (elle date de décembre 1785), Grimm donne un renseignement précieux d'où il semble ressortir que les paroles prêtées à Louis XV étaient tout autre chose qu'une royale boutade. Bertin, qui fut contrôleur général de 1759 à 1763, aurait en effet dit au roi qu'il fallait « inoculer aux Français l'esprit chinois ». Et, pour satisfaire aux vœux paternels de Sa Majesté, il aurait trouvé un moyen original : « On fit venir à grands frais, poursuit Grimm, de jeunes lettrés de la Chine; on les instruisit avec beaucoup de soin dans notre langue et dans nos sciences; on les renvoya ensuite à Pékin, et c'est des Mémoires de ces nouveaux missionnaires qu'on a formé le recueil dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici le dixième volume. »

Car — ce que M. Gotô a omis de nous rappeler — le texte

1. *Revue* de juillet-septembre et octobre-décembre 1928.
2. T. XIV, p. 286-288 de l'éd. Tourneux.

de Grimm débute par l'annonce du tome X des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois par les missionnaires de Pékin*, qui venait de paraître à Paris, chez Nyon. Grimm présente ce volume en disant : « Nous savions depuis longtemps que c'était aux soins de M. Bertin que l'on devait la publication de cet ouvrage ; mais ce que nous avions ignoré jusqu'ici, c'est le motif qui l'avait engagé à s'en occuper. » Et c'est alors seulement qu'intervient le passage cité par M. Gotô.

Nous étonnerons-nous de voir Bertin en cette affaire?

Si nous nous reportons au tome I^er^ des *Mémoires*, qui avait paru également chez Nyon en 1776, nous constatons que le premier de ces « Mémoires » est précisément dédié à « Mgr Bertin, ministre et secrétaire d'État ». Nous savons par ailleurs que Bertin avait, conformément au goût régnant, constitué un « cabinet » chinois d'une rare valeur. Plus tard, lorsqu'il eut émigré, la Commission temporaire des Arts fut chargée de rechercher les pièces de ce cabinet, de les inventorier, de les rassembler et de les conserver pour le compte de l'État. Les procès-verbaux de cette commission[1] regorgent de mentions relatives à ce cabinet : c'est d'abord la découverte de volumes ou rouleaux peints ou gravés ayant trait à la Chine ; c'est ensuite[2] « dix-sept tableaux chinois provenant du mobilier de l'émigré Bertin », et qui devront être déposés au Cabinet des Estampes. Le 29 germinal an II, on dresse l'inventaire de cent soixante et un articles du cabinet Bertin (cent soixante et un, c'est un petit musée chinois) déposés rue de Beaune[3], au dépôt de Nesle. Plus tard[4], le procès-verbal signale avec admiration « les objets du cabinet Bertin, formant la précieuse collection de la Chine », alors déposés à « la maison de Nesle ». Mais on signale que cette « précieuse » collection a été en partie dilapidée[5]. Les commissaires ne s'en tiennent pas là. Ils supposent que l'amateur émigré avait aussi des chinoiseries dans ses maisons des champs, car ils ordonnent de faire

1. *Procès-verbaux de la Commission temporaire des Arts*, publ. par Louis Tuetey, t. I, p. 54. *Ibid.*, p. 60.
2. *Ibid.*, p. 87.
3. *Ibid.*, p. 91, 102, 109, 123, 127.
4. *Ibid.*, p. 144.
5. *Ibid.*, p. 350, 370.

rechercher les objets du cabinet Bertin qui se trouveraient dans les districts de Mussidan et de Périgueux[1].

Bertin était donc connu pour s'intéresser à l'Extrême-Orient. Parmi les sinophiles français du XVIII^e siècle, il était au premier rang. Possesseur de ce cabinet célèbre de curiosités chinoises dans lequel il y avait des manuscrits, on le voit très bien commander et recevoir des mémoires sur les antiquités chinoises. On le voit très bien aussi proposer à Louis XV une création qui fait penser par avance à nos modernes Instituts d'études chinoises. Car le goût pour les « magots » n'allait guère sans la sympathie pour la Chine elle-même.

Jusqu'où poussa-t-on ce projet? M. Gotô se le demande, et répond d'une façon dubitative : « On voudrait être sûr que l'historiette de Grimm n'est pas une fiction. »

Mais non, ce n'est pas une fiction. Pour s'en convaincre, M. Gotô n'aurait eu qu'à s'en rapporter à lui-même, à sa propre étude, au premier article qu'il avait publié dans cette *Revue*. Que disait-il, à la page 411? Il signalait, sous l'empereur Kien-long, « deux jeunes Chinois, Kao[2]-Lei-si et Yang-Tö-mong », qui seraient venus en France pour étudier la théologie et les sciences. « Ils appartenaient tous deux à la Compagnie de Jésus » — assertion qui reste à vérifier; — « le premier avait dix-neuf ans, l'autre dix-huit. Arrivés à Paris, ils se mirent à étudier le français et le latin, les humanités et la philosophie. »

Qu'étaient ces deux jeunes gens? La préface du tome Ier des *Mémoires* plus haut cités nous le fait savoir. M. Gotô n'a pas négligé de la lire, et il l'a résumée en disant : « L'origine de cette publication se rattache au voyage des deux Chinois Kao et Yang en France. Elle avait primitivement pour objet de répondre au questionnaire préparé par les savants français et remis aux deux Chinois avant leur retour au pays natal. » Il termine même par le renseignement : « Le premier volume contient, en effet, un *Essai sur l'antiquité des Chinois* dû à Kao. »

Il est curieux que, si bien au fait de cette préface, M. Gotô n'ait pas songé à se demander s'il y avait un rapport entre ces

1. *Procès-verbaux de la Commission temporaire des Arts*, t. II, p. 106, 170.
2. Nous verrons si ce nom est bien exact.

deux Chinois très réels, notamment entre l'auteur d'un *Essai* dédié à Bertin et les Chinois que le même Bertin, si nous en croyons Grimm, aurait proposé au roi de faire venir.

Ceux-là, il est vrai, on n'eut pas la peine de les faire venir, car ils étaient déjà en France. Lisons en effet de plus près la préface, dont M. Gotô a tiré l'essentiel de son exposé :

Le recueil des *Mémoires de la Chine* qu'on présente au public... est le fruit d'une correspondance qu'on entretient depuis dix ans avec les missionnaires de la Chine, et avec deux Chinois que l'envie de se rendre utiles à leur patrie en fit sortir à l'âge de dix-neuf ans[1] pour apprendre en France les langues et les sciences de l'Europe.

Ces deux jeunes gens étaient dans une maison de la Société de Jésus, sans doute parce que les missionnaires les avaient pris en Chine pour les faire venir en France, et vraisemblablement avec l'espoir de les agréger plus tard à leur ordre. C'est ce qui arriva au moins avec l'un d'entre eux. Mais rien ne nous permet d'affirmer qu'à la date où nous les rencontrons pour la première fois ils fussent déjà reçus dans la compagnie. Nous sommes même portés à croire qu'ils n'en faisaient pas partie, puisqu'ils ne furent nullement inquiétés, au contraire, lorsque celle-ci fut supprimée par Choiseul. Ils furent recueillis par le supérieur de Saint-Lazare (poursuit notre précieux texte),

en attendant qu'on eût rendu compte au Roi de leur situation. S. M. leur accorda une pension qui leur fournit les moyens de continuer leurs études ; elles se trouvèrent finies au commencement de 1764.

Passage capital et vraiment révélateur. Cette phrase : « S. M. leur accorda une pension qui leur fournit les moyens de continuer leurs études », Grimm ne l'a-t-il pas inexactement traduite, parce qu'il écrivait vingt ans et plus après l'événement, en disant : « On fit venir à grands frais de jeunes lettrés de la Chine » ? Encore une fois on n'eut pas à les faire venir, parce qu'on les avait sous la main. En 1764, désireux de revoir leur patrie, ils avaient obtenu leur passage sur les

1. D'où M. Gotô tient-il que l'un d'eux n'en avait que dix-huit ? A-t-il des sources chinoises ?

vaisseaux de la Compagnie des Indes. Mais — n'oublions pas que leur protecteur Bertin était toujours au contrôle général, —

> mais il parut que ce serait rendre service à l'État que de prolonger le séjour de ces étrangers en France... afin que, de retour à la Chine, ils pussent comparer ceux [les arts] qui fleurissent dans cet Empire[1], en observer les différences avec les nôtres, et entretenir avec nous une correspondance qui deviendrait avantageuse réciproquement aux deux nations.

C'est alors (M. Gotô l'a dit en résumant très exactement cette partie de la préface) qu'ils reçurent les leçons de deux membres de l'Académie des sciences, Brisson pour la physique et l'histoire naturelle, Cadet pour la chimie. Étonnant leurs maîtres par leurs progrès et leur habileté, ils apprirent la gravure; on les fit voyager à Lyon, en Dauphiné, à Saint-Étienne; ils s'exercèrent à l'art typographique sur une petite imprimerie portative, présent de Louis XV. Enfin, avant leur départ, « on leur remit des mémoires et des questions sur tous les objets dont on désirait avoir des éclaircissements ».

Continuant leur récit, les éditeurs des *Mémoires* nous les montrent s'embarquant à Lorient en décembre 1765. Nous verrons tout à l'heure que cette date ne saurait être exacte, qu'il faut lire : 1766. Quoi qu'il en soit,

> arrivés à la Chine, ils y ont été accueillis par nos missionnaires et ils n'ont pas manqué, depuis 1766, une seule année sans envoyer quelques Mémoires pour servir de réponse à ceux qu'on leur avait remis, ou aux questions dont on peut dire qu'on les avait accablés.

On nous cite en particulier un *Art militaire des Chinois*, paru chez Didot en 1772, un *Traité de la conservation des grains*, sixième partie d'un *Traité de mouture économique* qui venait de paraître chez Simon au moment même où s'écrivait la préface des *Mémoires*. Et celle-ci expliquait que l'on avait voulu réunir sous un même titre « les mémoires que l'on a » et ceux qui arriveraient, soit de nos deux Chinois, soit des missionnaires français. Elle annonçait, pour les prochains volumes, des études « sur la petite vérole, sur quelques parties

1. Entendez : « comparer avec nos arts... »

de la police chinoise, sur les Arts utiles, sur les objets d'histoire naturelle, comme les abeilles, les vers à soie de diverses espèces, sur le bambou, le cotonnier, etc..., des notices sur les pierres rares, etc. ».

Il s'en faut que les dix volumes de la collection nous fournissent toutes ces belles choses et qu'en particulier ils fassent aussi large la place des deux Chinois pour qui Bertin avait obtenu les faveurs royales. En particulier, ce tome dixième, qui avait servi d'occasion à Grimm pour conter son anecdote, ne contient rien qu'on puisse attribuer aux deux pensionnaires de Louis XV, mais seulement quatre vies de Chinois célèbres des XIe et XIIe siècles, une lettre du P. Amiot sur l'administration de l'empereur Kien-Long, et des *Pensées, Maximes et Proverbes* traduits par « M. Cibot, missionnaire de Péking ». Heureusement, ce tome Xe contient une fable qui, sous le nom de Ko (et non pas KAO), nous renvoie au premier, où se trouve l'*Essai sur l'antiquité des Chinois*, lequel est signé : « Ko, *Jés.*[1] ». A la date de 1776, celui que nous appellerons désormais Ko est entré dans la Société reconstituée. Il dédie, nous le rappelons, son *Essai* à Bertin, qui n'est plus contrôleur général, et nous voyons, par cette dédicace, qu'il avait déjà envoyé des travaux au ministre, puisqu'il lui écrit :

Ce n'est plus aujourd'hui une simple traduction que je prends la liberté d'offrir à Votre Grandeur. Ses désirs, que je ne pouvais ignorer, m'ont entraîné dans une nouvelle carrière.

II

Aucun doute — nous ne croyons pas nous abuser en l'affirmant — ne saurait maintenant subsister sur l'identité entre les Chinois de Bertin, ces Chinois hypothétiques signalés par Grimm, et les Ko et Yang très authentiques dont nous parlent les Pères Jésuites. Mais cette identité apparaîtra plus évidente encore sous la plume d'un témoin de la plus haute valeur. Car l'épisode des deux jeunes Chinois de 1763-1766 se rattache à la genèse d'une des œuvres les plus considérables de notre littérature économique, à savoir les *Réflexions sur la formation*

1. Il ne figure pas dans la *Bibliothèque* de Sommervogel.

et la distribution des richesses. C'est à ce titre que, dès longtemps, Ko et Yang avaient attiré mon attention.

M. Gotô n'a pas manqué, hâtons-nous de le dire, de signaler ces relations entre les Ko et Yang et l'illustre intendant du Limousin : « Ils étaient, a-t-il écrit, sur le point de partir quand Turgot leur adressa un questionnaire en cinquante-quatre points touchant l'économie, l'industrie et l'histoire de la Chine. Pour diriger leur enquête, il composa à leur intention son fameux ouvrage. »

Ces lignes sont l'exactitude même. Mais, puisque l'occasion nous en est fournie, pénétrons un peu plus avant — cela en vaut la peine — dans l'histoire de cet ouvrage, à qui la rigueur du plan, la profondeur de la pensée, la vigoureuse netteté du style auraient assuré une place d'honneur dans l'histoire de la littérature proprement dite si la nature du sujet n'avait rebuté la critique, trop encline à ne considérer comme littéraires que les œuvres d'imagination. Il n'a paru qu'en 1769-1770 dans les *Éphémérides du citoyen*, et en 1770 en tirage à part[1]. Mais il était écrit dès novembre 1766.

Cet ouvrage, on l'a trop souvent présenté au lecteur comme une œuvre d'abstraction pure, sortie de la pensée de Turgot à la suite de ses lectures et de ses méditations. Sous prétexte que les écrivains français du xviii[e] siècle aspirent constamment à l'universel et cherchent à établir des formules qui soient valables pour tous les hommes, on omet souvent de rechercher les points de contact entre leurs œuvres et la réalité.

Or, il est impossible de voir dans les *Réflexions sur les richesses* un traité didactique élaboré dans le silence du cabinet par un penseur solitaire lorsqu'on les lit, non plus dans les vieilles éditions de l'école économique (celle de Daire par exemple), mais bien dans l'édition de feu Gustave Schelle, où la moindre œuvre de Turgot est accompagnée et éclairée par une multitude de textes, notes et correspondances, qui en font comprendre la gestation. Pour Daire, c'était uniquement l'un des textes sacrés de la nouvelle Église. En réalité, c'est une œuvre de circonstance.

Le 9 décembre 1766, l'intendant de Limoges écrit à son

1. Voir *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, éd. G. Schelle, t. II, p. 533 et n. *a*.

fidèle Du Pont de Nemours[1] : « J'ai barbouillé beaucoup de papier depuis que je ne vous ai vu...; j'ai fait des *Questions* pour les deux Chinois dont je vous ai parlé et, pour en faire voir l'objet et le sens, je les ai fait précéder par une espèce d'esquisse de l'analyse des travaux de la société et de la distribution des richesses. »

Il n'est pas douteux que cette « espèce d'esquisse » n'est autre chose que les *Réflexions*, écrites depuis quelques jours à peine[2]. Mais, si l'on analyse de près ces quelques lignes, on voit ceci : les *Réflexions*, sous la plume et dans l'intention de leur auteur, ont été conçues en vue d'un objet défini, elles étaient destinées non au public, et à un lecteur quelconque, mais à deux Chinois; elles accompagnaient le questionnaire que Turgot avait dressé pour ces deux Chinois; elles avaient pour fin de leur faire comprendre le sens et la portée des questions, de leur permettre d'y répondre; elles doivent en être considérées comme le commentaire explicatif. Il semble que les Chinois aient dit à Turgot : « Nous ne sommes pas assez économistes pour vous répondre. » Et lui de se mettre à leur portée.

Ainsi s'établit le lien entre les célèbres *Réflexions* et les *Questions sur la Chine adressées à deux Chinois*[3]. Le questionnaire rédigé par Turgot, c'était donc un questionnaire sur l'économie chinoise; Turgot y joignait, à titre de *vade-mecum*, un exposé des principaux points de vue auxquels ses deux correspondants devaient se placer pour étudier les institutions de leur pays. Le second texte est inséparable du premier.

Quels étaient ces « deux Chinois »? Une note très explicite de Gustave Schelle nous l'apprendrait si nous ne le savions par ailleurs[4]. Elle vaut d'être citée :

Ko et Yang, jeunes Chinois de beaucoup d'esprit, que les jésuites

1. *Œuvres*, t. II, p. 519.

2. Donc les missionnaires se trompaient, dix ans plus tard, quand ils fixaient à décembre 1765 la date du départ de nos deux Chinois.

3. Publiées par Du Pont de Nemours, t. V, p. 140, et rééditées par G. Schelle (t. II. p. 523) d'après la minute conservée dans les archives de Lantheuil.

4. *Ibid.*, n. *a*. Je ne sais d'où Schelle avait tiré les éléments de cette note. Il serait intéressant de le rechercher.

avaient amenés en France et élevés. Ils retournaient à Canton[1] chargés de bienfaits et soutenus par une pension du Roi pour entretenir une correspondance suivie qui pût faire connaître la littérature et les sciences chinoises. Turgot leur donna des livres et des instruments. Il y joignit ses *Questions* et ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, qu'il composa pour eux.

Voilà qui est clair et qui nous permet encore de rejoindre le texte de Grimm. Bertin n'a pas eu besoin de faire venir Ko et Yang, parce que ces deux jeunes gens étaient déjà en France. Mais il les a fait servir à son dessein. Il a voulu, lors de leur retour en leur pays, les utiliser comme de « nouveaux missionnaires » qui aideraient la France à mieux connaître la civilisation chinoise. Turgot, subordonné direct du contrôleur général jusqu'en 1763, resté en bonnes relations avec Bertin lorsque celui-ci ne fut plus que ministre d'État chargé de l'agriculture, servait les vues de son chef en rédigeant *Questions* et *Réflexions*. Il est piquant de l'apercevoir sous la figure d'un directeur d'études des jeunes Chinois venus en France.

Les *Questions*, au nombre de cinquante-deux (et non pas cinquante-quatre), se classent sous quatre rubriques. En premier lieu : « Richesses. Distribution des terres. Cultures », problèmes qui devaient venir en tête pour un économiste encore très imprégné des doctrines physiocratiques. Au reste, ces doctrines n'étaient-elles pas en très grande partie responsables de l'engouement des Français pour l'Empire chinois, considéré comme une société qui reposait essentiellement sur l'agriculture[2]? Ensuite viennent les « Arts », c'est-à-dire, en langage du temps, les métiers et l'industrie. Puis « Histoire naturelle », c'est à savoir une série de questions sur les ressources de la Chine — ressources minérales — et aussi sur le thé. Le tout se clôt par des *Questions sur quelques points d'histoire.*

Il est visible qu'avant de poser ces questions Turgot s'était donné, par ses lectures, une érudition chinoise. Comme Voltaire, il avait étudié les *Lettres édifiantes*. Il cite (ques-

1. Je pense que Canton est cité au lieu de Pékin, parce que c'est le port d'arrivée des vaisseaux de la Compagnie des Indes.

2. Voir Weulersse, *Mouvement physiocratique*, t. I, p. 367, t. II, p. 136. A l'index de cet ouvrage, au mot *Chine*, dix-sept renvois.

tion XLVII), d'après le tome XII de ces lettres, les quatre matières décrites par P. d'Entrecolles comme servant à faire la porcelaine. Il donne même — en ajoutant la prudente formule : « si je ne me trompe » — les noms chinois de ces matières. L'un de ces noms, le *Kao-lin*, est devenu courant en français. Au reste, il avait mentionné la Chine dans ses plans juvéniles de géographie politique et d'histoire universelle, et il avait déjà écrit dans l'un d'eux[1] cette phrase qui montre depuis quand était entrée chez lui l'idée de la supériorité chinoise : « La raison et la justice, mieux écoutées, auraient tout fixé, comme cela est peu après arrivé à la Chine. »

Les questions qu'il pose en 1766 sont d'un homme singulièrement averti. Il a vu de près les cartes du P. du Halde[2]. Il connaît les noms des provinces chinoises. Ce n'est pas un simple curieux qui propose aux deux « missionnaires » de rédiger, dans leur journal de voyage, des notes sur ce modèle : « *Province de Chen-si.* — Si-ngan-fou : les rochers des environs sont de granit ou de telle autre pierre. A telle distance, du côté de l'Est, il y a une mine de plomb. » Il sait qu'il faut distinguer « les provinces du Midi » et « les provinces du Nord », que les unes sont spécialisées dans la culture du riz, tandis que les autres produisent du froment, « et peut-être aussi d'autres grains ». Mais alors une autre question se pose : « J'entends dire que les Chinois, même à Pékin, ne vivent guère que de riz et ne mangent point de pain. Que fait-on donc du froment? » Où se sert-on des bœufs, des buffles, des chevaux?

Turgot s'est renseigné sur l'administration chinoise. Il voudrait savoir à combien de taels on évalue « les appointements des principaux mandarins, d'un chef des tribunaux de Pékin, d'un *ko-lao*, d'un *tsong-tou*, d'un *fou-youen* », et ce que le tael représente, par exemple, en mesures de riz. Il sait, par les mémoires de Poivre et par ceux de l'abbé de Verthamont, « que la dîme des fruits de la terre forme le principal revenu de l'empereur de Chine »[3], et il voudrait savoir quelle est,

1. Schelle, t. I, p. 283.
2. Dont la *Description de la Chine* avait paru en 1735.
3. Encore en 1777 (lettre à Franklin; Schelle, t. V, p. 517), Turgot écrit : « La dîme des fruits... compose encore presque tout le revenu de l'Empereur

pour chaque variété de terres, la quotité de cette dîme ; elle peut varier, lui a-t-on dit, du dixième au trentième. Il voudrait savoir (et ici nous reconnaissons bien l'esprit du futur contrôleur général et ses théories sur l'impôt) si la dîme est, « de même qu'en Europe », fixée par l'usage ou inscrite dans des registres ou tableaux pour chaque district.

Il voudrait connaître le régime de la propriété, l'organisation du fermage ou du métayage, l'étendue moyenne des domaines, « la fortune des gens qu'on regarde à la Chine comme très riches », et si cette richesse, comme en France, s'emploie à l'acquisition des charges.

On voit, par ces exemples, la nature de ce questionnaire. C'est celui qu'un esprit méthodique et nourri de lectures préalables dresse pour son propre compte avant d'entreprendre un voyage en un pays peu connu, de façon à tirer des quelques semaines qu'il y passera le maximum de rendement. Seulement Turgot ne peut faire lui-même ce voyage « à la Chine ». Il délègue donc sa mission d'observateur et de collecteur de faits aux deux jeunes gens, qu'il a munis de règles et de principes, et dont il espère qu'ils pourront « parcourir les différentes provinces de la Chine ». Il leur apprend comment ils devront recueillir les échantillons minéralogiques, les classer, les étiqueter — avec un numéro qui renverrait à un mémoire où ils marqueraient le nom chinois de la pierre, le nom de la province et celui de la ville, — comment ils devront les emballer. Mêmes précautions pour la graine de thé, qu'il faudra expédier « dans du coton ou de la mousse bien sèche », en boîtes parfaitement closes.

C'est dans ces minutieuses indications qu'apparaît peut-être le mieux la valeur intellectuelle de Turgot, cet admirable souci du détail qui toujours se subordonne à quelque idée générale, cette ampleur d'horizon, cette curiosité sur tout en éveil, cette infinie richesse de connaissances, qui le poussent à se renseigner sur les Juifs, qu'on prétend « être venus à la Chine avant Jésus-Christ », à savoir s'ils ont ou n'ont pas

de la Chine ». Dès 1758 le *Journal économique* (Weulersse, *Mouvement physiocratique*, t. I, p. 336) avait préconisé « la dîme en fruits, à l'exemple de la Chine ». Nous rencontrons là une des raisons qui faisaient des physiocrates et économistes des admirateurs de la civilisation chinoise.

« tous les livres de l'Ancien Testament », à souhaiter qu'on lui procure « une copie exacte et figurée de leurs livres saints en hébreu », — qui l'amènent à demander si la langue des Miao-tsé est monosyllabique ou si c'est une langue à flexions, — si les Mantchous, depuis que leur dynastie règne à Pékin, ont commencé à prendre les mœurs chinoises, etc.

Mais Turgot n'est pas un pur savant, géographe, naturaliste, agronome, économiste, sociologue et ethnologue. Il reste un administrateur, préoccupé de développer l'économie française, et spécialement celle de la Généralité de Limoges. Il songe aux papeteries d'Angoulême quand il demande à recevoir une forme « qui sert à étendre la pâte pour faire une feuille de papier », quand il pose des questions sur l'usage que font les Chinois des fils de rotin au lieu de fils de fer, quand il désire qu'on lui procure quelques bottes de ce rotin, quelques livres de pâtes de diverses catégories, des échantillons de papier faits avec ces pâtes différentes, une pièce de l'étoffe sur laquelle on renverse la pâte du plus beau papier, des planches gravées prêtes à imprimer, etc., bref tout un musée industriel. De même, « fait-on des étoffes de laine à la Chine »? Et alors, qu'on lui envoie des échantillons de ces étoffes, et aussi des échantillons de laines brutes, de toiles de lin et de chanvre. Quand il demande des pierres à porcelaine, il ne se contente pas de simples échantillons pour un cabinet de minéralogie; il lui faut « quelques échantillons plus considérables et du poids de quelques livres ». Il voudrait donc, comme pour les pâtes à papier, faire procéder à des expériences dans sa province. Il y a chez Turgot, comme chez beaucoup de ses contemporains éclairés, un homme de laboratoire, soucieux de sciences appliquées.

Si Ko et Yang avaient pu répondre aux questions qui leur étaient posées, c'est vraiment, on le voit, une infusion d'esprit chinois — Bertin disait une inoculation — qui se serait produite dans l'esprit français : les deux civilisations auraient étroitement pris contact l'une avec l'autre et profité l'une de l'autre. On ne trouve malheureusement pas trace, dans la correspondance de Turgot, d'un échange ultérieur de lettres entre l'auteur des *Réflexions* et les deux jeunes gens qui ont eu l'honneur de voir leur nom attaché à ce chef-d'œuvre.

Cependant on peut, dans une certaine mesure, nous l'avons vu plus haut, se renseigner sur ce que sont devenus Ko et Yang. Dans la note déjà utilisée par nous, Octave Schelle nous apprend que, si « Yang mourut fort jeune », par contre « Ko correspondit avec Bertin, qui conserva cette affaire dans ses attributions ministérielles »[1].

Or, nous savons très bien, par les *Procès-verbaux de la Commission des Arts*, que Bertin continua de se passionner pour les choses de Chine. S'il y eut « un moment, comme dit Grimm, où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois », Bertin fut l'un des auteurs de cette révolution de l'esthétique française, qui correspondait à un élargissement de l'esprit français. Nous savons également qu'il reçut des lettres et des mémoires de Ko[2]. L'éditeur de Turgot nous assure que ce correspondant de l'ancien contrôleur général « vivait encore au commencement du XIXe siècle ». Ce détail et celui de la mort prématurée de Yang ne se trouvent que chez lui; ils nous permettent de supposer qu'il a eu, pour écrire son commentaire, des sources qui nous font défaut. De plus heureux chercheurs, Chinois ou Français, nous aideront peut-être à préciser sur ce point et à compléter encore ce curieux épisode des relations intellectuelles entre les deux nations.

La France y apparaît singulièrement à son avantage : en présence d'une civilisation peu connue, un Français du temps de l'*Encyclopédie* n'éprouva pas seulement le goût de l'exotisme, la passion du bibelot; au delà même de la curiosité scientifique, ils vont jusqu'à la sympathie; ils veulent pénétrer jusqu'aux assises morales de la société qui leur est ainsi révélée dans la complexité de ses institutions et de ses coutumes; à cette société, ils ont l'ambition de donner des leçons et d'elle ils veulent aussi en recevoir. Ils rêvent de la faire

1. On sait qu'après la nomination de Laverdy au contrôle général, Bertin (Weulersse, *le Mouvement physiocratique*, t. I, p. 117), « n'avait pas entièrement abandonné le pouvoir : jouissant de la faveur personnelle du roi, il gardait le titre de ministre d'État et restait chargé des affaires de l'agriculture ».

2. M. Georges Bourgin, qui a bien voulu faire pour nous la recherche aux Archives nationales, nous dit qu'il n'a rien trouvé dans les papiers du contrôle général. Mais on verra, au post-scriptum de cet article, que l'activité de Bertin s'est poursuivie jusqu'en 1790.

profiter des progrès, dont ils sont fiers, de la pensée et de la technique européennes; mais ils savent également qu'il y a, dans la civilisation traditionnelle des Chinois, des vertus et des principes dont l'Europe, à son tour, peut s'enrichir.

Ni le dédain, ni la systématique et paresseuse ignorance que donne l'orgueil d'une supériorité toujours sûre d'elle-même; au contraire, le sentiment qu'il existe, à l'extrémité du continent asiatique, une humanité sœur de la nôtre, la conscience de l'unité du genre humain — voilà ce qui anime un Bertin, curieux et attachant mélange de collectionneur et d'homme d'État, et surtout un Turgot.

Henri HAUSER.

P.-S. — M. Georges Bourgin veut bien me communiquer un très intéressant document, récemment versé aux Archives nationales : un mémoire adressé, le 10 septembre 1790, au Comité des Finances, et qui « expose nos relations littéraires avec la Chine », relations « qui ont deux objets d'utilité, le commerce et les sciences ». On y rappelle l'initiative de Louis XV, les soins qu'il prit, lors de la suppression des Jésuites, pour sauver la Mission de Chine, à laquelle Bertin fut chargé de faire parvenir une somme de 12,000 livres. Cette subvention devint annuelle, et on y ajouta 3,000 livres « pour les gens de lettres avec lesquels M. Bertin entretenait, par ordre du Roy, une correspondance littéraire sur les arts, les sciences, le commerce, l'agriculture »; somme portée en 1780 à 4,200. Bertin a, jusqu'à ce jour, grossi ce fonds grâce à ses générosités personnelles, mais il se déclare hors d'état de continuer. On supplie donc l'Assemblée nationale de s'intéresser à cette œuvre et « d'ordonner pareillement l'expédition de l'ordonnance au porteur et le payement des 2,400 livres de pension des sieurs Ko et Yang, ... Chinois, élevés à Paris, et auxquels le Roi a accordé 1,200 livres chacun de pension ». — Il est à souhaiter que M. Bourgin publie ce très important mémoire, qui complétera heureusement ce qui précède.

EDGAR POE
ET LES
PARNASSIENS FRANÇAIS

I

On a si souvent fait allusion à l'influence d'Edgar Poe sur Baudelaire d'une part, sur les premiers symbolistes d'autre part, qu'il convient peut-être de ne pas négliger le chaînon intermédiaire et d'étudier les rapports entre Poe et les Parnassiens français.

Si Poe et Baudelaire sont restés si étroitement associés dans la mémoire des hommes, c'est bien un peu, certainement, grâce à Gautier. Dans l'article nécrologique que Gautier consacre à Baudelaire dans le *Moniteur*, il parle longuement de Poe; l'année suivante, dans son *Rapport sur le progrès des lettres*, il revient à la charge.

Mais c'est surtout par son édition des œuvres complètes de Baudelaire que Gautier a propagé la gloire de Poe. Il unit étroitement les deux hommes dans la préface, dont on ne saurait exagérer l'importance. Pendant cinquante ans, tant que dura le privilège de la maison Calmann-Lévy, les lecteurs des *Fleurs du Mal* prirent connaissance de la notice de Gautier. Il n'est pas imprudent de penser qu'elle leur donna envie de lire les œuvres de l'Américain. Et si l'on observe qu'elles occupent trois volumes sur les sept des *Œuvres complètes* de Baudelaire, on se rendra compte que Gautier a envoyé de front les deux hommes vers la gloire. Grâce à lui, l'œuvre d'Edgar Poe s'est trouvée embaumée dans celle de Baudelaire, comme un insecte étrange dans un ambre rare.

Il ne l'a point fait uniquement par piété envers Baudelaire et parce qu'il savait combien celui-ci admirait l'Américain. Il partageait lui-même cette admiration. Quelle influence Poe a

pu exercer sur ses contes fantastiques, nous le montrerons ailleurs. En tant que poète, il a adopté la doctrine esthétique de Poe.

N'avait-il pas lui-même, dans ses premières préfaces, et notamment dans celle de *Mademoiselle de Maupin*, proclamé le culte de l'art pour l'art? Les principes de sa jeunesse, il les répétait encore vingt ans plus tard, dans le manifeste qui anannonçait la publication de l'*Artiste*, et dans son poème sur l'*Art*.

Il n'avait donc point attendu Poe pour professer la doctrine et il était venu à elle pour des raisons psychologiques qui ne ressemblent guère à celles de l'Américain. Fréquentant les peintres et les sculpteurs, peintre lui-même, c'est dans la pratique des arts plastiques qu'il avait puisé sa conception de l'autonomie de l'art. Chez Poe, la même idée venait d'une aptitude constitutionnelle à la rêverie sans but et à l'extase que son esprit logique avait élaborée en système.

Comme Baudelaire, et grâce à celui-ci, Gautier fut tout de suite séduit par la doctrine de Poe : elle apportait un fondement psychologique et une rigueur formelle à ce qui n'avait jamais été pour lui qu'une manière de sentir. Et, dans la préface des *Fleurs du Mal*, il ne ménage pas son admiration. Mais il montre de la maladresse ; il ne peut que répéter sans même paraphraser, et il se contente de citer un passage qu'il croit être de Baudelaire, et que Baudelaire avait emprunté à Poe sans reconnaître expressément sa dette. Il montre ainsi son impuissance à repenser pour son propre compte l'esthétique de Poe.

II

Banville, au contraire, a su s'en inspirer, se l'assimiler, la comprendre enfin, sans la répéter servilement. Sa propre esthétique, à lui aussi, présentait des analogies avec celle de Poe. Dès 1845, il avait, en des vers qui comptent parmi ses plus beaux, décrit ainsi la poésie :

> Et captive à jamais dans le rythme inflexible,
> Elle aspire sans cesse à remonter au ciel...
> Et tâche, l'œil perdu parmi les cieux ouverts,
> D'entendre encor la voix de cet archet sonore

Qui, si loin du désert où ses chants vont éclore,
Mène, dans l'infini, le chœur de l'univers.

Pour lui donc, comme pour Poe, la poésie est, en son essence, un pur élan vers une réalité supérieure; c'est, avant tout, une musique qui doit être enfermée dans une forme impeccable.

Cette doctrine, il semble qu'elle soit d'abord, chez Banville, un héritage de la Grèce; dans ses poèmes, elle se mêle à des souvenirs de l'harmonie des sphères et à des réminiscences platoniciennes. Cette filiation apparaît non seulement dans les vers de 1845 que nous venons de citer, mais encore dans *Erinna*, qui date de 1865 :

Le rythme est tout : c'est lui qui soulève les mondes
Et les porte en chantant dans la plaine éthérée...

Mais, en 1872, lorsqu'il reprend les mêmes idées en prose, lorsqu'il tente de leur donner une forme logique dans son *Petit Traité de la poésie française*, les souvenirs de l'antiquité s'effacent devant l'influence d'Edgar Poe.

Banville ne lut sans doute jamais l'auteur américain dans le texte; il connut seulement les traductions et les préfaces de Baudelaire; mais elles suffisaient largement à lui donner une idée exacte de l'esthétique de Poe. Peut-être d'ailleurs Baudelaire, dans ses conversations avec son ami, ajouta-t-il des explications orales.

Quoi qu'il en soit, les idées de Banville s'expriment, dans son *Petit Traité*, sous une forme très voisine de celle de Poe. Celui-ci affirmait, on se le rappelle, que l'art ne doit pas enseigner une vérité sociale ou morale, et il s'élevait contre ce qu'il nommait « l'hérésie du didactique ». Banville écrit, avec la même netteté : « Le poème didactique, non seulement n'existe plus, mais encore n'exista jamais. »

Banville admet, comme Poe, que la prose peut quelquefois avoir la vérité pour objet; car il y a une différence radicale entre les vers et la prose. Banville déclare ne pas concevoir qu'il puisse exister des poèmes en prose ; et c'est si bien à l'auteur américain qu'il pense en exprimant cette idée qu'il formule ainsi la proposition réciproque : « Après Balzac et Edgar Poe, le conte en vers n'existe plus. »

Ayant donc tous deux réduit la poésie au lyrisme, Banville

et Poe se font la même idée de celui-ci. D'après eux, l'élan poétique peut dédaigner toutes les autres formes de l'activité humaine, parce qu'il les dépasse toutes. Edgar Poe a déclaré que, par la poésie, nous avons un « aperçu des joies divines et extatiques. » Banville répète : « La poésie... s'adresse à ce qu'il y a de plus noble en nous, à l'Ame, qui peut directement être en contact avec Dieu. »

La poésie n'a ici qu'une rivale, qui est la musique. Nos deux poètes ont la même opinion quant à l'alliance des deux arts divins. Edgar Poe avait dit : « Il ne peut guère y avoir de doute que, dans l'union de la poésie et de la musique au sens populaire, nous trouverons le plus vaste champ pour le développement poétique. » Banville reprend la même idée, et il ne fait pas la moindre allusion à l'harmonie des sphères; il emploie, au contraire, la forme sèche de Poe : « A proprement parler, il n'y a pas de poésie et de vers en dehors du chant. »

On ne peut pas douter de l'influence de Poe sur lui, car on retrouve un certain parallélisme d'expression. Banville écrit, par exemple : « Pour que le poème mérite son nom de poème... » Il y a là un écho de la phrase de la préface des *Nouvelles Histoires extraordinaires* : « Un poème ne mérite son titre qu'en tant que... » Et cette phrase est une traduction fidèle de Poe.

Banville n'a point seulement, sous l'influence de Poe, revêtu d'une forme froide et lucide les idées qu'il possédait. Il a imité étroitement Poe dans un passage de son *Petit Traité*. Il avait pu lire un seul morceau critique de Poe, le seul traduit par Baudelaire, la *Genèse d'un poème*. On se souvient que, dans ce morceau, Poe a prétendu reconstituer la façon dont il avait écrit son fameux poème du *Corbeau*. Or, au quatrième chapitre de son *Petit Traité*, Banville s'est livré à un travail analogue; mais, plus modeste que Poe, il a choisi comme exemple, non point un poème de lui, mais les deux vers célèbres de Racine :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée

Dans cette manière de synthèse, Banville a suivi la méthode de Poe. Celui-ci, s'il faut l'en croire, voulant écrire un poème mélancolique, ne choisit pas d'abord un sujet; il chercha un

mot, sonore et triste, pour mettre à la dernière rime de chaque strophe. Il trouva *Nevermore*, « jamais plus ». Et, autour de ce mot, il prétend reconstruire son poème, comme par une suite de raisonnements mathématiques.

Banville procède exactement de la même façon : « Je suppose que vous songez à Ariane abandonnée par Thésée... Un mot net, clair, décisif, à la fois familier et tragique, surgira dans votre pensée. » Et à partir de ce mot, « laissée », c'est-à-dire à partir de la rime finale, Banville prétend reconstituer tout le distique.

L'influence de Poe n'est pas ici discutable. Sans doute, Banville n'avait pas attendu Poe pour se rendre compte de l'excitation produite par la rime dans certains cerveaux; il lui suffisait d'observer ce qui se passait en lui. Mais, dans le passage visé, Banville s'exprime avec cette apparence de rigueur mathématique ou, si l'on préfère, avec ce charlatanisme scientifique qui est bien la marque particulière d'Edgar Poe.

Ainsi, l'Américain a agi sur le Français. Trouvant en Poe un adepte de la doctrine de l'art pour l'art, se reconnaissant des affinités avec l'artificieux versificateur du *Corbeau*, Banville a, grâce à lui, perfectionné cette théorie qui prête à la rime le premier rôle dans la genèse poétique.

Il ne s'agit point ici de rencontre accidentelle. Il y a, au fond, la même conception essentielle de la poésie. Détachée de toute pensée et de tout sentiment, elle est avant tout une musique, plus dure et plus sonore chez Banville, plus fluide chez Poe, mais obtenue, chez l'un comme chez l'autre, par des moyens conscients et ingénieux. Réduite à n'être qu'une forme et une musique, la poésie permet d'atteindre, par l'extase, à une vérité supra-terrestre. Banville et Poe représentent le lyrisme pur et éthéré, par opposition au lyrisme personnel et passionné des grands romantiques français.

Et cette analogie a ses conséquences au point de vue de l'histoire littéraire. Elle n'a échappé ni à Baudelaire ni à Mallarmé; elle explique le culte qu'ils ont eu tous les deux pour Banville et pour Poe. Ils l'ont écrit l'un et l'autre : s'ils ont aimé Banville, c'est parce qu'il ne décrit pas la vie et ses passions, mais l'enchantement d'un monde de rêve. Et c'est bien aussi pour cela qu'ils ont aimé Poe.

On a trop longtemps considéré Banville comme un amuseur,

on lui a fait une renommée équivoque, on a trop vu en lui le funambule du vers, le clown de la rime et le Pierrot du calembour. Baudelaire et Mallarmé ont admiré en lui, comme en Edgar Poe, le pur lyrique. Et, à côté de l'Américain, il faut bien le considérer, malgré ses trop voyantes erreurs, comme un des maîtres du symbolisme.

III

Parmi les poètes plus jeunes, les purs Parnassiens n'offraient guère de prise à l'influence de Poe.

Ils le connaissaient cependant, en particulier l'un des plus obscurs d'entre eux, Armand Renaud. Le personnage a joué son rôle et n'est pas indifférent. Collaborateur du *Parnasse contemporain*, il était le collègue de Verlaine à l'Hôtel-de-Ville et il fréquentait chez Nina de Villars. Il est certain que, par lui, les Parnassiens entendirent beaucoup parler de Poe. Après la mort de Baudelaire, pendant l'exil de Mallarmé en province, Armand Renaud assure, si l'on veut, l'intérim : il se fait l'interprète de Poe.

En 1864, en effet, dans la *Revue de Paris*, il consacre un long article aux poèmes de Poe, et il en traduit même quelques-uns des plus importants. Il ne voit pas en Poe l'artiste suprême et il le place sur le même rang que Longfellow. Ce qui surtout le frappe chez l'auteur du *Corbeau*, ce qui devait particulièrement peut-être frapper un Parnassien, c'est une singularité de forme :

> Edgar Poe, dans ses poésies, affectionne particulièrement les effets produits par les répétitions... Il y a beaucoup de rimes redoublées, d'assonances... Il résulte de cette agglomération de sons semblables une sorte de monotonie, mais monotonie tellement artistique qu'au lieu de causer l'ennui, cela devient quelque chose d'étrange qui fascine et qui berce... La forme matérielle de la poésie d'Edgar Poe répond précisément à la forme de ses idées ; avec d'autres poètes, ce serait puéril et prétentieux ; avec lui, c'est magique.

Ne croirait-on pas lire ici des phrases se rapportant au charme de certains poèmes de Verlaine? Et, quand on songe que celui qui les a écrites fréquentait précisément Verlaine nuit et jour, on ne peut pas ne pas penser qu'Armand Renaud

a aidé l'auteur des *Poèmes Saturniens* à saisir le secret magique de Poe.

En tout cas, il n'est pas douteux que Renaud, par son article et ses conversations, ait préparé un autre membre du cénacle, Léon Dierx, à subir l'influence de Poe.

Renaud, dans son article, avait en effet fort loué un poème en prose d'Edgar Poe, *Ombre*. Or, Dierx en a repris le thème dans *Ce soir*. Autour de lui, comme autour de Poe, des morts aimés se lèvent; ils sont là, tout proches, et ils lui inspirent à la fois de l'attirance et une terreur sacrée; c'est la Mort, comme chez Poe, qui parle avec leur voix :

Comme à travers un triple et magique bandeau, —
O nuit, ô solitude, ô silence — mon âme
A travers vous, ce soir, près du foyer sans flamme,
Regarde par delà les portes du tombeau.

Ce soir, plein de l'horreur du vaincu qu'on assaille,
Je sens les morts chéris surgir autour de moi.
Leurs yeux, comme pour lire au fond de mon effroi,
Luisent distinctement dans l'ombre qui tressaille.

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près.
Je sais qu'il me regarde et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse! Il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr, je mourrais!

Du fond d'une autre vie, une voix très lointaine
Ce soir a dit mon nom, ô terreur! Et ce bruit
Que j'écoute — ô silence, ô solitude, ô nuit —
Semble être né jadis avec la race humaine.

Ce poème est d'inspiration franchement poesque. Dans un autre morceau, qui porte précisément un titre de Poe : *Ombre*, on trouverait également des réminiscences de l'auteur américain.

Mais ce sont là de simples curiosités, plutôt que des incidents de l'histoire littéraire. Dierx paraît surtout important comme intermédiaire entre Poe et Verlaine. On se rappelle le passage où celui-ci rend hommage à Dierx, à « ces pièces où le vers revient sans monotonie, forme toute nouvelle, car Baudelaire, qui a emprunté à Edgar Poe la réitération du vers, se borne, comme son modèle, à en faire un refrain revenant à la même place, tandis que Dierx promène, en écoliers buisson-

niers, plusieurs vers dans la même pièce, comme un improvisateur au piano qui laisse errer plusieurs notes ».

Cette appréciation est injustement sévère pour Poe et pour Baudelaire, comme elle est injustement favorable à Dierx. Celui-ci, comme Poe, s'impose, dans chaque strophe, un certain nombre de répétitions à endroits fixes, et il y ajoute, absolument comme Poe dans le *Corbeau*, quelques répétitions capricieuses. Dans le *Rêve de la Mort* — titre fantastique à la manière de Poe — Dierx reprend au cinquième vers le mot qui forme rime au premier, et au sixième celui du second. Mais c'est la seule règle qu'il se donne ; quelquefois, il reprend seulement le mot de la rime et quelquefois le vers entier ; parfois aussi, et de manière imprévue, une répétition se retrouve d'une strophe à l'autre :

> *Un ange sur mon front déploya sa grande aile,*
> Une ombre *lentement* descendit sur mes *yeux*.
> Et sur chaque paupière un *doigt* impérieux
> Vint alourdir la nuit plus épaisse autour d'elle.
> *Un ange lentement déploya sa grande aile*
> Et sous ses *doigts* de plomb s'enfoncèrent mes *yeux*.
> Puis tout s'évanouit, douleur, efforts, mémoire,
> *Et je sentis flotter ma forme devant moi.*
> Et mes pensers de même, ou de honte ou de gloire,
> S'échappaient de mon corps pêle-mêle et sans loi.
>
> *Une forme flottait qui semblait mon image...*

Absolument comme dans le *Corbeau*, toutes ces répétitions se meuvent capricieusement, certes, mais dans un cadre régulier très défini : elles ne peuvent jamais descendre au-dessous du minimum que s'est fixé le poète dès le début.

Une certaine impression d'effroi et de mystère dans quelques poèmes, une manière artificieuse d'enchevêtrer les répétitions, c'est tout ce que Dierx doit à Poe. Peu de chose en somme, s'il n'avait transmis à Verlaine cette monotonie voulue où s'amollissait la dureté parnassienne.

IV

La dette de Leconte de Lisle est plus mince encore, et on pourrait la passer sous silence si elle ne montrait que Poe a

hanté tous les poètes qui ont suivi Baudelaire, même ceux qui ne lui ressemblaient en rien.

Leconte de Lisle a écrit un poème qui s'appelle *le Corbeau*, et son oiseau ressemble fort à celui de l'Américain. Les épithètes sont identiques. *Ungainly*, c'est bien « gauche et lourd » ; *gaunt*, « d'une maigreur affreuse » ; *shorn*, « tout déplumé » ; *his fiery eyes*, « ses yeux flambaient ».

Dans l'un et l'autre cas, ce corbeau, fort âgé, est un envoyé de Satan ; il apparaît à un solitaire, poète ou moine, qu'obsède une unique pensée, et il répond si bien à la préoccupation de l'homme qu'il apparaît bientôt comme un symbole.

Ici s'arrête la ressemblance, qui est tout extérieure. Il n'y a pas de rapports profonds entre le farouche rapace du Carnage et le morne oiseau du Regret. Poe et Leconte de Lisle restent entièrement distincts. Sans doute tous deux ont, à leur manière, réalisé l'union de la science et de la poésie. Mais l'un s'est tourné vers les mathématiques, l'autre vers l'histoire. L'art de Poe est musical, il veut évoquer des visions imprécises comme celles du rêve ; l'art de Leconte de Lisle est pictural ; il veut reconstituer, avec une précision objective, les époques disparues. La poésie de l'un est éclairée par un astre doux et mélancolique qui lui verse la lumière de l'au-delà ; sur la poésie de l'autre tombe brutalement le lourd soleil de midi.

En somme, les rapports entre Poe et les Parnassiens français se réduisaient à deux points : même conception de l'autonomie de l'art, même curiosité artificieuse de la forme. Poe leur a apporté un emploi assoupli de la répétition ; il leur a surtout fourni une esthétique lucide. Dans la mesure où il a agi sur les Parnassiens orthodoxes, il les a détournés des tendances propres à l'école. Dans le bronze de la strophe, il a provoqué comme une fêlure. Dans une doctrine plastique qui voulait reproduire la matière, il introduisait un élément musical et immatériel. Il a été, sans aucun doute, et pour une part modeste, l'un des éléments qui ont désagrégé le Parnasse.

Léon Lemonnier.

NOTES ET DOCUMENTS

DUE LETTERE INEDITE

DI GIAMBATTISTA VICO A GIOVANNI LECLERC

Circa la metà del 1720 il Vico pubblicava il primo libro del *Diritto universale* (il *De uno universi iuris principio et fine uno*), a cui, l'anno dopo, seguiva il secondo (il *De constantia iurisprudentis*). L'opera ebbe a Napoli pochissima risonanza; e, se qualche amico dell'autore, prima ancora che la si finisse di stampare, ne tessé lodi tanto rimbombanti quanto generiche (pubblicate dal Vico medesimo in calce al secondo libro), i più la tacciarono di oscurità o di fantasiosità, quando a dirittura non insinuassero, con un sorriso di maligna compassione, che l'essersi troppo logorato in meditazioni astruse avesse fatto venire il povero Vico *in furore e matto D'uom che si saggio era stimato prima.*

Quanto codeste censure amareggiassero l'ipersensibile filosofo si scorge dall'*Autobiografia,* da cui si rileva altresì l'ansia con cui egli attendeva il giudizio di Giovanni Leclerc, al quale, come già nel 1710 un esemplare del *De antiquissima Italorum sapientia* (donato poi dal Leclerc a Enrico Brenckmann, e ora serbato nella Biblioteca Vittorio Emanuele di Roma), non aveva mancato, nei primi giorni del 1722, d'inviare il suo nuovo lavoro. Per contrario, era fin qui affatto ignoto che il Vico accompagnasse l'invio con una trepidante lettera, che giaceva inedita e sconosciuta ad Amsterdam fra le carte del Leclerc, tra le quali, insieme con l'altra di cui si discorrerà or ora, l'ha ritrovata il Baldensperger, che, con insigne cortesia, ha voluto concedere a me l'onore e la gioia d'essere, dell'una e dell'altra lettera, editore e illustratore. Ecco il testo della prima :

Il più forte, anzi l'unico stimolo, che mi ha portato a meditare questi Libri, è stata la Fama di Vostra Signoria Illustrissima sparsa per tutta Europa, che la celebra Prencipe de' Letterati di nostra età; e in conseguenza mi ha acceso di farmi

alcun merito, quantunque picciolo, di venire alla vostra cognizione, e godere della vostra riputatissima Padronanza : e poiché egli va così, che proponendosi un grande essemplo, possa alcun fare qualche cosa mediocre, se questa mia debolissima fatica contiene alcuna cosa, che meriti qualche lode, ella essendo da Vostra Signoria Illustrissima provenuta, ragion vuole che a Lei stessa ritorni. Il Reverendissimo Padre Tomaso Alfani, nostro chiarissimo Letterato, che gode la vostra corrispondenza, mi ha dato una nobile [*occasione*[1]] di dedicare la mia servitù all'Eccellentissimo Signor Conte Wildenstein e di priegarlo che di Lovanio, ove si porta agli studi, generosamente mi favorisse usar bontà, fargli ricapitare in vostro potere, e così il pregio, che l'opera non ha in se stessa, il riceva dalla chiarezza del Personaggio dal quale verrà nelle vostre pregiatissime mani. Ora, quanto io devo temere del vostro da per tutta Europa riverito giudizio, tanto confido nella vostra somma umanità a compatirne gli errori, nati dalla mia debolezza dell'ingegno, scarsezza di erudizione, e finalmente dall'avversa Fortuna, che non mai mi ha conceduto un poco di agio necessario per la meditazione. Priegola dunque umilmente, che voglia gradire nel picciolo e rozzo dono l'animo di uno, che facendole profonda riverenza, con tutto ossequio si dichiara e rassegna, ecc.

Napoli, 9 gennaio 1722.

La lettera non ha bisogno di lungo commento. Del giovane conte di Wildenstein, della sua dimora a Napoli nel 1721-1722, dei suoi rapporti con l'Alfani e col Vico (che forse gli fu precettore) e della sua iscrizione all'Università di Lovanio non s'hanno altre notizie che queste fornite dall'epistola vichiana. Quanto al domenicano Tommaso Alfani da Salerno (1679-1742), di cui restano alcune lettere al Vico, relative sopra tutto alla seconda *Scienza nuova* (1730), basterà rimandare alle copiose notizie bio-bibliografiche, raccolte primamente dal Mazzuchelli negli *Scrittori d'Italia*, ampliate indi dal D'Afflitto negli *Scrittori napoletani* e passate per ultimo nelle note del Villarosa all'*Autobiografia* del Vico. E finalmente, circa l' « avversa fortuna », che non aveva concesso mai al poverissimo Vico « un poco d'agio necessario alla meditazione », chi non sa che, obe-

1. Questa o altra parola analoga fu saltata dal Vico per distrazione.

rato tutto il giorno da lezioni private, oltre quelle ufficiali di rettorica, che recitava tre volte la settimana all'Università, era costretto a meditare e lavorare soltanto in pochi ritagli di tempo, e sovente « tra gli strepiti domestici e la conversazion degli amici »?

Piuttosto, mette conto d'aggiungere che, circa l'agosto 1722, il Wildenstein fece recapitare i due volumi vichiani al Leclerc, che allora si trovava a Utrecht e che li portò con sé ad Amsterdam, salvo poi a non poterli, nemmeno colà, leggere con l'attenzione che avrebbe bramata, ma a doverli invece sfogliare « festinante oculo ». Vero è anche che codesta occhiata, frettolosa che fosse, bastò a fargli scorgere (e per un lettore non ostile o non prevenuto non ci voleva molto) che l'opera conteneva « multa et egregia, tum philosophica tum etiam philologica, quae mihi occasionem praebebunt ostendendi nostris septentrionalibus eruditis acumen atque eruditionem non minus apud Italos inveniri quam apud ipsos; imo vero doctiora et acutiora dici ab Italis, quam quae a frigidiorum orarum incolis expectari queant ». E codesto appunto egli scrisse, l'8 settembre 1722, al Vico, al quale, per chiarire meglio il proprio pensiero, prometteva esplicitamente di scrivere, tornato che fosse a Utrecht, una recensione dell'opera e d'inserirla nella seconda parte del XVII volume della *Bibliothèque ancienne et moderne*.

Quale e quanta gioia quella del Vico allorché il gran cancelliere del Regno di Napoli, Marino Caracciolo principe d'Avellino (a cui forse l'aveva recata dall'Olanda il suo secondogenito, Ambrogio, che un documento mostra dimorante abitualmente a Vienna e viaggiante spesso per l'Europa) gli consegnò la lettera del Leclerc! Già prima di inserirla nell'*Autobiografia* (1725), e poi ancora di porla in principio della terza *Scienza nuova* (1744), la diffuse manoscritta, fin dal 1723, per tutta Napoli, raggiungendo, a suo dire, l'effetto di « rallegrare i valenti uomini che avevano giudicato a pro dell'opera » sua, e, naturalmente, di arrecar dispetto « a coloro che ne avevano sentito il contrario ». I quali ultimi (continua egli a raccontare) « si lusingavano che questo era un privato complimento del Clerico; ma, quando egli ne darebbe il giudizio pubblico nella *Biblioteca*, allora ne giudicherebbe conforme ad essoloro pareva di giustizia, dicendo essere impossibile che, con l'occasione di quest'opera del Vico, volesse il Clerico cantar la palinodia di quello che egli, presso a cinquant'anni, ha sempre detto : che in Italia non si lavoravano opere le quali, per ingegno e per dottrina, potessero stare a petto a quelle che uscissero da oltremonti ». Senonché anche codesta aspettativa maligna fu pienamente delusa, giacché, quando, nella seconda metà del 1723, giunse a Napoli il tanto sospirato XVIII volume della

Bibliothèque, contenente (parte II, p. 417-33) la promessa recensione, tutti poterono vedere che il giudizio altamente laudativo dato già dal Leclerc nella sua lettera, anziché attenuato, era ancora più accentuato.

E, si noti, con quella cortese recensione, il Leclerc rese allo sventuratissimo Vico un servigio del quale era ben lontano dal sospettare l'importanza. Senza dubbio, nemmeno lui, filologo dottissimo, ma mero filologo, comprese mai quale rivoluzione il filosofo napoletano, con quei due suoi volumi, avesse già compiuta nel campo di tutte le scienze morali (gnoseologia, estetica, logica, etica, teoria della storiografia, filosofia del diritto e teoria della politica) e a quali maravigliose « discoverte » fosse già pervenuto nella storia civile e letteraria sopra tutto di Grecia e di Roma. Pure, quelle paginette di lode, generica sì ma sincera, ebbero lo stesso effetto che, su una grave e ribelle malattia, una medicina potente e tempestiva, giacché valsero a trarre il Vico dalla cupa disperazione nella quale lo aveva prostrato l'infortunio universitario del marzo-giugno 1723 (la « riprovazione » a pieni voti nel concorso alla cattedra di « diritto civile della mattina »), a ridargli la quasi perduta fiducia nel suo genio e a fargli riprendere l'aspro cammino, che doveva condurlo, nel 1725, alla prima *Scienza nuova* e, nel 1730, alle sublimi vette della seconda.

Si spiega pertanto la riconoscenza grande che l'allora oscuro maestro di rettorica napoletano nutrì tutta la sua vita verso il così rinomato erudito ginevrino, e di cui ribocca già la magniloquente lettera di ringraziamento, scritta questa volta in latino, e inviata al Leclerc il 17 ottobre 1723, insieme con le *Notae* al *Diritto universale*. Peccato che il Leclerc — meno fortunato di noi, che conosciamo quella lettera attraverso una copia intercalata dal Vico medesimo al rifacimento dell'*Autobiografia* (1731) — non la ricevesse mai (ad Amsterdam, per lo meno, c'è), quantunque chi gliela aveva scritta l'avesse affidata a un vascello olandese, che, approdato a Napoli, era ripartito per Amsterdam! Nel qual mancato recapito, e nel conseguente silenzio di colui al quale la lettera era destinata, è da rinvenire il motivo della maggiore circospezione adoprata dal Vico, allorché, pubblicata nell'ottobre 1725 la prima *Scienza nuova*, aveva tanto maggior desiderio che quel libricciuolo capitasse nelle mani del Leclerc, in quanto nella prima delle due *Tavole* con cui l'opera si chiude (quella delle « tradizioni volgari ») egli non aveva mancato di citare la recensione della *Bibliothèque* e di trascriverne il brano più significativo.

Per fortuna, tra la fine del 1724 e i principii del 1725 era stato a

Napoli l'ebreo livornese Giuseppe Athias, discendente da un ramo degli Athias di Cordova che alla metà del Seicento era emigrato ad Amsterdam, e, sembra, nipote *ex filio* di quel Joseph ben Abraham Athias (morto ad Amsterdam il 12 maggio 1700), che s'era reso celebre tra i cultori di filologia biblica per la sua bellissima edizione amstelodamense del testo ebraico del Vecchio Testamento. Molte le cortesie che Giuseppe Athias iuniore — che, del resto, già pel passato era stato in amichevole carteggio con Antonio Magliabechi e altri letterati toscani — ricevé da quelli napoletani, tra i quali, com'egli stesso ricorda, chi con lui si mostrò più cordiale e affettuoso fu precisamente l'ultracattolico ma tollerantissimo Vico. Tra i due, anzi, si stabilì un'amicizia così familiare che, il 3 novembre 1725, il Vico non ebbe ritegno d'inviare all'Athias, tornato da poco a Livorno da un suo viaggio in Francia, una cassetta contenente, oltre quello destinato all'Athias medesimo, cinque esemplari della prima *Scienza nuova* con quattro lettere accompagnatorie, pregandolo di far recapitare gli uni e le altro ai destinatari rispettivi : Giuseppe Averani (Pisa), Anton Maria Salvini (Firenze), Isacco Newton (Londra) e precisamente Giovanni Leclerc (Amsterdam), a cui erano destinati due esemplari dell'opera, che il Vico, sembra, raccomandò all'Athias di spedire con particolare cura. Con quanta puntualità l'Athias eseguisse la commissione vien detto da lui medesimo nella lettera di riposta (Livorno, 25 febbraio 1726), serbata autografa tra le poche carte vichiane superstiti e inserita parzialmente dal Vico stesso nell'*Aggiunta all'Autobiografia* (1731). Purtroppo finora non son venute fuori né la lettera all'Averani, né quella al Salvini (tra i carteggi salviniani, custoditi nella Marucelliana di Firenze, non c'è), né l'altra al Newton (che qualche studioso italiano dimorante a Londra dovrebbe pur ricercare tra le carte newtoniane). E altresì dispersa si riteneva, e la riteneva in qualche modo il Vico medesimo, la lettera al Leclerc, che, per contrario, giunta a destinazione, giaceva ignorata, con l'altra trascritta di sopra, ad Amsterdam, ove, come s'è detto, l'ha ritrovata il Baldensperger. La si legga con particolare attenzione, giacché, oltre che più lunga, è, assai più dell'altra, bella e importante.

Napoli, 3 novembre 1725.

La risposta pienissima di degnazione, rendutami tre anni fa per mano del Signor Principe d'Avellino, con la quale Vostra Signoria Illustrissima mi accusava la ricevuta de'i due miei libri *De uno universi iuris principio, et fine* et *De constantia iurisprudentis*, che io per lo Signor Conte Wildenstein

l'aveva dentro l'istesso anno inviati; ed il luminoso luogo che Ella favorì l'anno appresso dar loro nella sua immortale *Biblioteca*, sono stati come due mantici, onde io formassi il getto di quest'altra opera, la quale pieno di riverenza e rispetto, presentemente l'invio. Questa, a dir vero, è unicamente figliuola della vostra Generosità, la quale va sempre di seguito alla grandezza di stato di chi la usa, siccome con meco la usaste voi, che per la vostra stupenda Erudizione ed ammirabil sapienza siete da per tutto riverito Principe de' dotti uomini del nostro secolo. Io pure apertamente in questo Libro il professo col Mondo, particolarmente nell'*Indice delle volgari tradizioni*, ove, perché facesse meno a me d'invidia il vostro chiarissimo nome appo i meno dotti, e appo gl'intendenti la vostra autorità più di peso, vi cito senza alcun titolo o lode, riferendo una particella del vostro giudizio dato di quell'opera antecedente, per dimostrare in effetto, che egli mi ha dato tutto il valore di meditare ne' *Principii* di questa Scienza. Tanta è la ragione de' miei debiti con la vostra altezza d'animo usata verso di me! Questo sì, ch'io pregio di porre a conto di soddisfazione quantunque menoma al moltissimo, che vi debbo, di aver dimostro a Roma che un vostro giudizio mi ha servito di fondamento a lavorare quest'opera, che il cardinal Fabroni tra gli altri pubblicamente dice, aver bisognato alla Cristiana Religione incontro le massime della civiltà di Tomasso Obbes, e contro la pratica de' governi di Baile, che vorrebbe senza Religioni poter reggere le nazioni. Laonde rendo infinite grazie a Vostra Signoria Illustrissima di cotanti benefizi fattimi : che nel valicare quest'oceano, Ella mi ha servito di tramontana; perdendomi spesse volte di animo, Ella mi ha spirato il vento favorevole a seguitare il cammino; e nelle tempeste della contraria fortuna e della corruzione del secolo, Ella mi difenda di Porto.

Oltre al suo accompagno un altro esemplare, il quale è indirizzato alla vostra celebre Università di Utrecht; chè io non dubito punto, che vi anderà con tutto il corteggio, se'l vi condurrà Vostra Signoria Illustrissima, che è di lei il sommo ornamento : et umilissimamente inchinandola, mi confermo di Vostra Signoria Illustrissima, a cui riverentemente soggiugno, che voglia indirizzare la risposta, di che mi degnerà,

al signor Giuseppe Atias in Livorno, uomo conosciuto in codeste vostre parti per la sua lezion Biblica.

Dopo quanto s'è detto, basterà aggiungere per commento due sole cose. La prima, che, probabilmente, il Vico teneva il giudizio del cardinal Fabroni (relativo, forse, più al *Diritto universale* che alla *Scienza nuova*) da quel grandissimo « seccatore » (come, salvo il Vico, lo chiamavano tutti i suoi conoscenti) ch'era l'abate, poi monsignore Giuseppe Luigi Esperti da Barletta, che si trovava allora a Roma e del quale il filosofo napoletano soleva avvalersi per inviare esemplari delle sue opere a parecchi cardinali (Corsini, Davia, Cienfuegos, Polignac, ecc.). La seconda, che il Vico medesimo informa che « neppure di questa » terza lettera al Leclerc « ebbe riscontro alcuno, forse perché il signor Clerico o fusse morto o per la vecchiezza avesse rinnonziato alle lettere e alle corrispondenze letterarie ». Delle quali due ipotesi è vera la seconda, giacché, morto quasi ottantenne nel 1736, il Leclerc trascorse gli ultimi suoi anni in un compiuto ottundimento mentale[1].

Fausto Nicolini.

1. Fonte precipua delle notizie qui raccolte è il volume : Giambattista Vico, *Autobiografia, carteggio e poesie varie* a cura di Benedetto Croce (Bari, Laterza, 1911), di cui è in corso di stampa la seconda edizione accresciuta, a cura di B. Croce e F. Nicolini. — Sul principe di Avellino, cf., tra gli altri, N. Cortese, in *Storia dell'Università di Napoli* (Napoli, Ricciardi, 1925), p. 359 : su suo figlio Ambrogio, Archivio di Stato di Firenze, *Mediceo*, filza 4138, avviso da Napoli del 15 febbraio 1729. — Sulla recensione del Leclerc e sulla traduzione italiana che ne compì lo stesso Vico (che la diffuse a Napoli manoscritta e la inserì poi nell'*Autobiografia*), cf. F. Nicolini, *Per una nuova edizione dell'Autobiografia di Giambattista Vico* (Napoli, 1928, estratto dagli *Atti della R. Accademia delle Scienze morali e politiche di Napoli*), p. 14-6. — Circa il concorso universitario del 1723, alle notizie già raccolte dal Croce (*I due concorsi universitari di G. B. Vico*, in *Critica*, VI, 1908, p. 306-10), è da aggiungere l'altra che ora trovo in una lettera inedita dell' economista Bartolomeo Intieri a monsignor Celestino Galiani (Napoli, 14 aprile 1739), nella quale è detto esplicitamente che la nomina alla cattedra di « diritto civile della mattina » di Domenico Gentile (l'emulo del Vico) fu dovuta alla « violenza usata *tunc temporis* dal cardinal d'Althann », ch'era allora viceré di Napoli (Società napoletana di storia patria, *Archivio galianeo*, cod. segnato XXXI, A. 7, fol. 38). — Sui vari Athias, che sono un visibilio, vedere la *Jewish Encyclopaedia*, ai nomi : una biografia di Giuseppe iuniore dà il Pera nei *Ricordi e biografie livornesi* (Livorno, Vigo, 1878). Erroneamente il Vico, così nelle lettere al Leclerc come nell'*Autobiografia*, attribuisce a Giuseppe iuniore l'edizione ebraica del Vecchio Testamento, che invece fu curata e stampata da Giuseppe seniore, che era altresì tipografo.

A PROPOS DES *LETTRES* DE MURALT
SUR LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS

I. — L'indication d'un diplomate français en Angleterre

On accuse parfois les diplomates de rester, non seulement étrangers au pays où ils résident, mais indifférents aux témoignages de clairvoyance et aux efforts d'interprétation d'intellectuels avisés. On verra, par le détail suivant, emprunté à la Correspondance d'Angleterre aux archives du ministère des Affaires étrangères (vol. 354, fol. 72), que ce reproche ne pouvait être fait au représentant de la France auprès de la cour de Saint-James, un peu avant la venue de Voltaire en Angleterre. Chammorel, chargé d'affaires durant de longues années, écrit à la date du 20/31 janvier 1726, au duc de Bourbon (?), en post-scriptum d'une longue dépêche où il parle, entre autres, du discours du trône qui vient d'être prononcé par le roi George Ier :

Je ne sais, Monseigneur, si vous avez un livre intitulé *Lettres sur les Anglais et les Français*, imprimé à Cologne en 1725. En cas que vous ne l'ayez point, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer si vous le trouvez bon.

Comme il ne semble pas qu'une nouvelle allusion au livre de Muralt se soit glissée dans une dépêche ultérieure, il est permis de croire que, peu de temps après sa publication en 1725 (s. l.), avant sa réimpression (Cologne, 1727), on tenait aussi bien à Paris qu'à Londres à s'éclairer des vues assez pénétrantes du gentilhomme bernois : pour avoir été rédigées aux alentours de 1700, elles n'en gardaient pas moins, en effet, une vraie actualité.

II. — Une méprise probable de Voltaire

On sait que la XIXe *Lettre philosophique* (*sur la Comédie*) débute par une référence au « sage et ingénieux M. de Muralt », à qui, non sans raison, Voltaire reproche d'avoir réduit à l'excès son appréciation de la comédie anglaise en ne nommant que Shadwell. Dans son édition, M. Lanson a signalé quelques passages où il est possible que Voltaire se soit laissé guider par ce devancier bernois — qu'il

paraît avoir, d'ailleurs, assez vite banni de son horizon, peut-être en raison de son attitude antirationaliste dans *les Lettres fanatiques* et de ses excentricités théologiques de la fin.

Il semble bien, en tout cas, qu'aussi tôt que 1741 Voltaire ne songe plus à ce devancier que pour confondre ses *Lettres* avec les siennes propres. Le fils d'un réfugié de Saintonge, César de Missy, futur chapelain de l'église française de Saint-James, alors ministre de l'église de la Savoie à Londres, érudit, bibliophile et scoliaste distingué, paraît mentionner l'œuvre de Muralt dans une lettre, que nous ne connaissons pas, adressée à l'auteur de *la Henriade*. Non sans un long retard dont il s'excuse, Voltaire répond de Bruxelles, le 18 juillet 1741 :

... Ces *Lettres sur les Français et les Anglais* dont vous me parlez furent imprimées ridiculement, toutes bouleversées et toutes tronquées. Elles ont paru dans un désordre aussi grand sous le nom de *Lettres philosophiques*, et un peu moins mal dans un Recueil de mes œuvres fait à Amsterdam sous le nom de *Mélanges de littérature et d'histoire*. Je n'ai jamais eu la satisfaction d'être bien imprimé...

Il est entendu pour Voltaire que des *Lettres anglaises* ne sauraient être autres que les siennes : quiproquo intéressant, qui lui permet de rappeler ses mécomptes de librairie et de typographie.

F. B.

L'ORIGINE DE LA COULEUR LOCALE SCANDINAVE

DANS LE

« HAN D'ISLANDE » DE VICTOR HUGO

(*Note additionnelle*)

Sous ce titre, la *Revue de littérature comparée*, avril-juin 1929, p. 261-284, a publié un article de M^lle^ S. Péès. Or, j'ai publié il y a six ans : *les Sources de « Bug-Jargal »*, avec en appendice *Quelques sources de « Han d'Islande »* (publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Bruxelles, 1923; cf. *Bibliographie* de la *Revue de littérature comparée*, avril 1924, p. 350).

Les pages 143 à 159 de mon mémoire contiennent les rapproche-

ments que je retrouve dans l'article de Mlle Péès : description de Drontheim, eider, lombric marin, chien de mer, odelsrecht, rindebrod, etc., empruntés par Victor Hugo à Fabricius; les noms propres, la bergère Aslauga, Otte-Sund, Borch, jarl, le gendarme Roll, etc., etc., jusqu'à l'exécution de Griffenfeld, empruntés par Victor Hugo à Mallet.

Voilà donc bien établies deux sources de *Han d'Islande*, puisqu'un autre chercheur les identifie après moi sans pourtant connaître mon ouvrage. J'ai un mot à ajouter aux conclusions de Mlle Péès : si l'on se reporte au mémoire susmentionné, on y verra que je relève des *lapsus* qui font penser que Victor Hugo a lu et dépouillé à la hâte un certain nombre de livres, a pris des notes, n'a pas toujours su les relire au moment de les « plaquer » dans son roman et n'a plus recouru au texte même de ses sources. (Par exemple, il écrit Allanga au lieu de Aslauga, Nysthiem au lieu de Niflheim.) Même, à un moment, il a lu si vite qu'il a confondu les enfants mineurs de Fabricius, p. 378 et p. 407, avec les ouvriers des mines (chapitre VI de *Han d'Islande*).

De quelle édition s'est servi Hugo ? Probablement de celle de 1788 : elle a les *s* longs et elle inscrit en marge, t. IX, p. 209-210, la date du 5 juin 1676, date que Hugo n'a donc pas eu à chercher dans Tycho de Hofman.

Pour finir, je rappelle que c'est à l'*Encyclopédie* (1756), t. VI, p. 229-231, article *Exécuteur*, que Hugo a emprunté les détails documentaires sur l'état de bourreau qui se trouvent au chapitre XII de *Han d'Islande*.

S. Étienne.

UN RAPPORT SECRET A METTERNICH

SUR MONTALEMBERT EN 1834

On sait que l'ardent Montalembert, après un long pèlerinage dans diverses régions de l'Allemagne, en 1833, s'était installé à Munich où il devait faire un séjour de plusieurs mois (cf. P. de Lallemand, *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger*, p. 81). C'est là qu'il rencontre Jarcke (1801-1852), qui depuis novembre 1832 a pris la succession de Gentz auprès de Metternich. Auteur d'un écrit célèbre, *Die französische Revolution*, ancien rédacteur du *Politisches Wochenblatt* contre-révolutionnaire, converti avec éclat, ce jurisconsulte réactionnaire s'inquiète des projets autant que de la per-

sonnalité du brillant Français. Montalembert voudrait réunir, pour sa biographie de *Sainte Élizabeth de Hongrie*, des documents et des impressions que la monarchie dualiste pourrait recéler pour lui. Mais dès le mois d'août 1834 le rapport ci-dessous (Chancellerie viennoise, *Frankreich, Varia 128*) a renseigné Metternich sur l'*indésirabilité* du catholique libéral : sans doute ce papier a-t-il eu quelque effet sur les voyages mêmes de Montalembert en Europe centrale[1].

R. S.

Durchlauchtig. Hochgeborener Fürst
Gnädigster Herr!

Eurer Durchlaucht bin ich so frei, da meine Ankunft in Wien sich noch auf einige Tage verzögert hat, schriftlich auf einen Gegenstand aufmerksam zu machen, der meines Erachtens aller Vorsorge wert ist.

Der Graf Montalembert (nebst Lacordaire, der sich jedoch in neuester Zeit von La Mennais losgesagt hat, der tätigste und eifrigste Gehülfe des letztern), beabsichtigt im Laufe des September Oesterreich, und wie er mir mündlich in München sagte, insbesondere Ungarn zu bereisen.

Aus eigner Erfahrung kann ich über diesen jungen Mann wenig urteilen, da ich nur einen Abend, und noch dazu in grösserer Gesellschaft, in seiner Nähe zubrachte. Aus andern, sehr gut verlässigen Notizen über ihn, hat sich mir dagegen die Ansicht gebildet, dass sein Herumreisen in Oesterreich nichts weniger als wünschenswert sei. Ich bin sogar positiv von wohlgesinnten Männern angegangen, die K. K. Regierung vor ihm, als einem höchst gefährlichen Individuum zu wahren, welcher Pflicht ich mich hiedurch zu entledigen wünsche. Eine hiermit gleichlautende Notiz aus Berlin teilte ich Ew. Durchlaucht schon vor einigen Monaten mit.

Dass Montalembert in diesem Augenblicke ausgebildete staatsgefährliche Pläne hege und in eigentlichen für solche berechneten Umtrieben befangen sei, bezweifle ich. Gewiss scheint es dagegen, dass in diesem jungen Mann, der eine

1. Sur la chemise du dossier, ces indications : « Siehe die Depesche nach Paris v. 17 Sept. 1834, n° 9, und die Depesche nach München v. 19 August und 12 Sept. 1834 ».

interessante Persönlichkeit, mit feiner Weltbildung, vornehmer Geburt und grosser, auf einen Zweck gerichteter Energie verbindet, eine besonders gefährliche Richtung der Revolution, die mit Interessen der katholischen Kirche verzwickt, gleichsam incarnirt ist. Bei einer Heftigkeit der Einseitigkeit, die Lammenais' Vorbild weit hinter sich lässt, aber sich sehr geschikt unter der Maske einer affectirten, fast mädchenhaften Bescheidenheit zu verbergen weiss, soll sein Talent, selbst reifere und ältere Männer für seine Ansichten zu gewinnen, sie zu verwirren und wenn auch nicht zu leidenchaftlichen Jüngern seines Systems, so doch zu Gegnern der Regierungen umzuschaffen bedeutend sein. Oesterreich möchte, meines Erachtens, für Bemühungen dieser Art, in dieser verwirrten Zeit ein nur zu ergiebiger Boden sein. Mindestens läuft man Gefahr, wenn dem Grafen Montalembert ein längerer Aufenthalt gestattet wird, unwahre, verdrehte und leidenschaftlich verfasste Notizen über die österreichische Monarchie — wie es früher durch eben diese Schule in Betreff des heiligen Stuhles geschah, — in Unmasse über die Welt verbreitet zu sehen, da die Lammenaische Partei unsere Regierung vielleicht noch leidenschaftlicher hasst, als jede andre.

Ubrigens darf ich nicht verschweigen, dass Montalemberts Freunde in München behaupten : Er habe allem politischen Treiben entsagt und beschäftige sich ausschliesslich mit einer Lebensbeschreibung der h. Elisabeth. Vermutlich wird er auch über die letzere in Ungarn Nachrichten einziehen wollen. Eure Durchlaucht behalte ich mir übrigens vor, meine Ansichten über *diese* Tendenz der Zeit, welche aber diesen jungen Mann beseelt und welche ich auch *nach* der letzten Encyclike des Papstes, für nichts weniger als abgetan ersehe, noch umständlicher vorzulegen und verharre ehrerbietigst

Ew. Duchlaucht

Linz den 13ten August
1834.

Ganz gehorsamster Diener
JARCKE.

AU SUJET DES INÉDITS D'ALFRED DE VIGNY

La *Revue de littérature comparée* a publié à plusieurs reprises (1922, p. 643; 1924, p. 496; 1927, p. 158, etc.) des lettres ou billets inédits d'Alfred de Vigny, dont communication était due, en particulier, à la gracieuseté de lettrés ou de collectionneurs tels que MM. A. Chérel, K. R. Gallas ou Seymour de Ricci. Ailleurs, c'est M. J. Marsan qui profitait d'un compte-rendu (1925, p. 377) pour entr'ouvrir à notre profit ses archives romantiques et ajouter aux anciens recueils Sakellarides ou Séché.

Ainsi se complète une documentation que déjà miss D. Gunnell avait servie fort activement en ce qui concerne des correspondants comme Sutton Sharpe ou d'autres Anglais de l'un ou l'autre sexe. Mais il n'est pas douteux qu'il ne reste un grand nombre de lettres inédites de Vigny dans des collections étrangères : surtout à partir de 1847 ou 1848, le poète de *Moïse*, que seule une haineuse incompréhension transformait en l'inaccessible habitant d'une « tour d'ivoire » hors de portée, menait une correspondance d'autant plus active que lui agréaient moins les événements du jour. Des relations de famille s'ajoutaient, pour lui, à des curiosités volontiers cosmopolites, pour multiplier des échanges de vues ou des nouvelles avec bien des correspondants du dehors.

Grâce à M. Jacques Patin, le *Figaro* du samedi (*passim*, 1928-29) a publié le texte commenté de plusieurs lettres de Vigny que leurs propriétaires avaient mises à notre disposition; M. Hawkins vient d'en découvrir aux États-Unis deux autres qui s'y sont récemment ajoutées : preuve que les collections étrangères sont loin d'avoir livré leurs secrets.

Sera-t-il permis de donner ici quelques indications qui pourraient aider des bonnes volontés hors de France, en particulier, à s'orienter utilement? Outre-Manche, d'abord : Young, l'acteur anglais, n'a pas moins que son camarade Macready reçu les demandes de conseils du traducteur d'*Othello ;* et nous savons que Vigny est allé faire visite à Carlyle. Sa correspondance fait mention de beaucoup d'autres noms britanniques que ceux de Mrs Austin, de Mr et Mrs Grote, ou de lady Blessington. Sans parler de la famille anglaise de sa femme, ces Bunbury qui n'étaient qu'à demi satisfaits de ce poète français allié à leur sang, il est certain que des occasions de correspondance éventuelle se sont souvent offertes aux sympathies britanniques de Vigny.

Il convient d'y ajouter, plus épisodiques, moins persévérants, divers contacts avec les milieux de la Jeune Italie (A. Ghiglione en particulier) ; des relations avec la Russie quasi-officielle des Pozzo di Borgo, des Meyendorff, des Mestcherski et des Labensky, corrigée par la Pologne exilée des Mickiewicz; avec le Danemark des Andersen et sans doute l'Allemagne des Gutzkow et des G. Herwegh ; les États-Unis, représentés sur le tard par la fille du général Lee, l'avaient été auparavant par certaines relations de Tocqueville, et aussi par ces mystérieuses M^lles^ Du Pret, de Boston, dont il n'a pas été possible de retrouver la trace.

A ces destinataires « de base » s'ajoutent actuellement les détenteurs possibles de documents, lettres, fragments manuscrits, et surtout *disjecta membra* du *Journal d'un Poète,* que le hasard des ventes, l'éparpillement des enchères ou des héritages peuvent avoir fait échouer en des mains fort éloignées de celles des premiers possesseurs. Il y a vingt ans, le regretté P. M. Masson avait fait précéder son *Éloge d'Alfred de Vigny* d'un rappel bibliographique sommaire : il va de soi qu'aujourd'hui l'on aperçoit mieux, avec l'importance plus grande d'une édition aussi complète que possible, la nécessité de multiplier des avis comme celui-ci.

F. B.

NOTE
SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE
EN NORVÈGE

Il n'est pas toujours aisé de tracer, ou même d'esquisser, la courbe de l'influence exercée par la littérature française en Norvège depuis cinquante ans. Faut-il s'y risquer ? En gros, on pourrait dire qu'après avoir culminé vers 1880, la courbe a baissé d'une façon lente, mais continue jusqu'en 1914. Avec des irrégularités, certes, avec une foule d'exceptions individuelles, avec une persistance presque grandissante d'admiration pour les géants Hugo et Balzac. Mais ni la gloire d'Anatole France ni celle de Barrès n'ont réussi un instant à créer, même chez les artistes, un mouvement de curiosité comparable à la fièvre, à la passion qui accueillaient les œuvres du réalisme et du naturalisme. Qu'on songe à Hamsun : l'intérêt, les modèles étaient ailleurs.

Plus exactement, l'influence se manifestait en d'autres domaines, suivait d'autres pentes. Le fait durable, et qui toujours dure, c'est Paris devenant la capitale des arts plastiques, c'est Montmartre, puis Montparnasse, détrônant les ateliers de Munich. Les écrivains norvégiens, à la fin du siècle, reprennent le chemin de l'Italie. Les artistes, à quelques exceptions près, viennent aux bords de la Seine chercher des leçons, un stimulant, ou entendre la voix de leur propre génie. Avec eux, un écrivain qu'on ne peut négliger quand il s'agit de peser les échanges spirituels qui se sont faits de la Seine aux fjords, dramaturge plein de nerf, journaliste supérieur, bref, hardi, amoral, Gunnar Heiberg[1], a vingt fois opposé la liberté de l'esprit français à la réserve du puritanisme nordique[2].

La guerre est venue et il est inutile de dire le renversement des valeurs internationales qui en est résulté. Politiquement et moralement, le résultat était assez clair. En art, et spécialement en littérature, les choses sont allées plus lentement. C'est la musique qui, la première, a passé avec honneur la frontière du Nord — et nous pouvons dire qu'il était grand temps. Il traîne encore des préjugés et des ignorances; mais Debussy a triomphé et la porte reste grande ouverte aux chefs-d'œuvre si variés de la musique française contemporaine. Ensuite, et seulement ensuite, sont venues les œuvres littéraires.

Mais avant d'aller plus loin, pour voir un peu plus clair dans un sujet tout proche encore et confus, prenons quelques précautions.

* * *

D'abord, lorsqu'il s'agit des traductions de livres français, il ne faut pas accorder une valeur décisive aux bibliographies norvégiennes, ni s'étonner de certaines lacunes. Sans doute, la Norvège est devenue indépendante en matière d'édition et possède deux maisons puissantes. Mais les maisons danoises et suédoises sont plus puissantes encore et on pourrait citer telle œuvre importante qui n'est accessible aux lecteurs norvégiens que par les éditions Bonnier (Stockholm). Ces traductions n'atteignent pas le grand public norvégien, mais pour le public lettré le résultat est le même.

Ensuite, il faut considérer à part la littérature théâtrale. C'est un

1. Mort le 22 février 1929.

2. Il serait tout à fait injuste d'oublier le rôle de G. Brandes, très lu en Norvège, interprète souvent partial de la vie et de l'art français, souvent aussi très pénétrant, surtout après les longues conversations qu'il avait à Carlsbad avec Clemenceau.

fait qu'on est partout aux aguets de la pièce qui fera sensation et qui remplira la caisse. Les œuvres théâtrales passent très vite la frontière; elles ont à ce point de vue un avantage très marqué sur les autres œuvres littéraires. Or, le souci de la caisse étant prédominant dans les théâtres norvégiens depuis quelque temps, ce sont les pièces à succès que l'on a importées, comme *Maître Bolbec et son mari*. On a fait à Lenormand un succès d'estime. On n'a connu Claudel, et assez mal, que par une troupe française. On a voulu ignorer l'exemple excellent de discipline et de respect que donnait J. Copeau, — et pourtant il y a peu d'endroits où il eût été plus utile qu'au Théâtre national d'Oslo, si magnifiquement équipé par ailleurs.

Quant à notre littérature d'essais, Maurois excepté, elle est à peu près inconnue en Norvège, ou n'est suivie que par quelques spécialistes ou curieux. Les revues[1], certains journaux aussi, comme le *Dagbladet* d'Oslo, en ce moment, remédient quelquefois à cette lacune. On pourrait signaler le vif intérêt provoqué par un compte-rendu détaillé du *Stupide XIXe siècle* de Léon Daudet, où tant de remarques pénétrantes se mêlent aux bouffonneries d'une parade de foire.

Il faut d'ailleurs constater, avec un regret, que les discussions d'idées ne passionnent guère le public norvégien. Jadis Taine et Renan étaient cités presque journellement. La période héroïque des années 1870-1880, qui fournit la matière de tant de chefs-d'œuvre, n'est plus qu'un souvenir, ou si l'on en parle encore c'est pour en rougir comme d'un péché de jeunesse. Depuis, les nécessités matérielles se sont fait durement sentir. Des générations « américanisées » se sont succédé, et, comme en Amérique, les femmes, le plus souvent, ont hérité des curiosités intellectuelles de leurs aïeux, sans peut-être les pousser aussi loin. Il en résulte que le véhicule des sentiments français — on n'ose dire de la pensée française — est avant tout le roman.

Naturellement, on ne s'arrêtera pas ici aux traductions d'œuvres du genre *Madone des sleeping*, où la littérature n'a rien à voir. Pareillement, il y aura toujours en Norvège, comme ailleurs, un public pour certains livres « piquants » ou scandaleux, dont il est inutile de citer les noms. Je ne mettrai certes pas les œuvres de Carco dans cette catégorie; mais la curiosité du lecteur norvégien pour telle traduction n'est peut-être pas uniquement artistique.

Enfin, diverses manifestations sont plus difficiles à classer. Il y a les cas individuels, lorsque, par exemple, un excellent poète, Wil-

1. Rappelons les services rendus par la revue *Atlantis*, publiée en norvégien par les soins de la Société « Norvège-France ».

denvey, traduit un recueil de vers de Paul Géraldy. Il y a les vieilles admirations persistantes, celle du critique Carl Naerup, fidèle à notre XIXe siècle, jusqu'à Verlaine inclus, — ou de l'étonnant doyen de la presse norvégienne, Olav Thommesen, vigile de la flamme hugotique, qui continue à traduire Victor Hugo (*Nogle Vers*, 1918; journal *Tidens Tegn*, passim). Il y a, bien entendu, les snobs littéraires : à la fin du XIXe siècle, des héros de romans norvégiens citaient des strophes entières de Baudelaire; aujourd'hui ils citent Proust. Et, puisqu'il est question d'imitation et d'influences, il est certain que Estaunié, Gide, Proust et Duhamel sont les auteurs auxquels les artistes prêtent le plus d'attention. Seul Johan Bojer redit son admiration pour son maître, Maupassant. Un cas plus significatif — parce qu'il est un très grand auteur et que son influence sur les jeunes ne cessait de grandir — est celui de Hans E. Kinck : en même temps qu'il étudiait en d'admirables pages les grands indépendants de l'art français, depuis Villon et Callot, il ne cessait de proclamer le génie de Barrès et de voir en lui l'incarnation de « la conscience française ».

* * *

Depuis la guerre, toutefois, des efforts moins dispersés ont appelé l'attention du public norvégien sur la littérature française contemporaine. Un renouveau de popularité a enhardi les éditeurs; l'un d'eux s'est même risqué à donner une série de traductions. Bien qu'il ne se soit pas borné aux œuvres d'aujourd'hui, il faut citer à une place d'honneur les anthologies du goût le plus sûr publiées par M. Reidar Œksnevad sous ces titres : *Sagesse française; — Idées et paradoxes français; — Idées françaises sur la vie et l'art; — Lettres d'amour*, etc. (Steenske forlag). En même temps apparaissait à la librairie Erichsen une collection qui comprend, entre autres, *A l'ombre de la croix*, des frères Tharaud; *l'Homme traqué*, de F. Carco; *Civilisation*, de G. Duhamel. Mais l'effort de traduction le plus soutenu et le plus heureux est celui de Lorentz Eckhoff. S'il m'est permis d'apporter un souvenir personnel, je puis témoigner de la surprise admirative que causa, dès 1917, sa traduction de *Colette Baudoche*. D'autres traductions suivirent et je citerai au moins celle qui fut une une révélation pour les lettrés : *la Porte étroite*, de Gide, encore inconnu. Entre temps, Lorentz Eckhoff avait soutenu son excellente thèse sur *Verlaine et le symbolisme*. La littérature française contemporaine, longtemps absente de l'Université d'Oslo, y faisait une rentrée brillante. L'auteur vient de couronner cet effort

de dix ans par un livre, le meilleur qu'il ait écrit, et qui n'a recueilli que des éloges dans le Nord : *les Maîtres de la littérature française contemporaine* (Aschehoug, Oslo). Il faut s'y arrêter un instant.

*
* *

Il se compose de six études consacrées à A. France, Barrès, Gide, Valéry Maurras et Proust. Choix excellent, de réalisation difficile, si l'on en juge par les livres honorables, mais sans talent, qui ont paru récemment en Suède et en Danemark sur le même sujet. On se perd dans l'analyse des œuvres ou bien on s'imagine expliquer l'auteur par le milieu. De l'histoire, Lorentz Eckhoff retient ce qui est nécessaire pour orienter son lecteur, situer France, Barrès ou Maurras. Sur les hommes et les livres, son savoir minutieux, puisé aux meilleures sources, reste caché. Ce sont les substructions de l'édifice. Ses études sont des portraits, réduits à l'essentiel, poussés en profondeur. Un travail de critique et de poète. Une étude patiente et une divination, qui aboutissent, dans chaque cas, à nous faire percevoir comme la respiration de l'auteur, le rythme de sa vie, nous ouvrir les perspectives de sa vie intérieure. L'exemple d'une telle méthode ne semble pas inutile dans le Nord.

On voudrait insister sur les pages consacrées à France et plus encore à l'analyse du génie de Barrès, dont la richesse n'avait pas encore été montrée aussi clairement au public scandinave. Mais la brillante réussite de Lorentz Eckhoff apparaîtra mieux dans ces sujets plus neufs et plus ardus que lui offraient un Gide et un Valéry. Ici, soit qu'il se place d'emblée au milieu de l'œuvre, soit qu'il attaque l'œuvre par le dehors et peu à peu, de cercle en cercle, pénètre jusqu'au centre : il sait, à force d'intelligente sympathie, avec quelques citations heureuses, recréer la « stemning » propre de l'auteur et ouvrir son secret. Je citerais volontiers comme un modèle l'essai consacré à Gide; en quelques pages, il nous conduit dans les méandres de cette nature si étrangement riche et fuyante, qui embrasse tout, s'exalte à toutes les fortes choses, et aussitôt se dégage et s'évade, esprit libre et sans pente, semeur d'inquiétudes, ferment puissant et parfois dangereux. C'est un chapitre magistral.

L'esprit souple et pénétrant de Lorentz Eckhoff est aussi capable de réactions vigoureuses, encore que discrètement indiquées. On lui sait gré, dans l'étude sur Maurras, de la sympathie avec laquelle il explique des thèses si pleines de scandale pour des lecteurs norvégiens, et des questions précises (p. 183) par lesquelles il marque

les limites de son auteur. Le puissant contraste de cette doctrine avec l'individualisme nordique amorce une joute d'idées que le lecteur pourra continuer à son gré.

Les félicitations unanimes des critiques invitent M. Lorentz Eckhoff à ne pas s'en tenir là. Il se meut avec une aisance si naturelle dans le domaine des lettres françaises contemporaines qu'il n'y éprouvera aucun embarras. Au moment où ils croient constater en France un réveil de l'activité créatrice, les écrivains du Nord les plus curieux et avec eux l'élite des étudiants et des maîtres ne pourront trouver de meilleur guide[1].

*
* *

Si incomplète que soit cette revue, il semble qu'on puisse en dégager quelques tendances et entrevoir les raisons qui ramènent aux sources françaises des lecteurs et des écrivains norvégiens. Deux au moins. D'abord, les motifs qui ont fait d'Ibsen et de Björnson, vers la vingt-cinquième année, les élèves des dramaturges français, y compris Scribe, n'ont rien perdu de leur force. Les artistes norvégiens se tournent vers un pays de vieille et vigoureuse tradition artistique, de clarté et de travail, pour apprendre à éviter le défaut des longues œuvres — Sigrid Undset n'en est pas exempte — et à dire beaucoup en peu de mots. Cet art, on sait qu'Ibsen l'a porté à la perfection. Et ils recourent aussi aux modèles français pour s'affranchir des poncifs littéraires, briser les vieux moules, trouver une expression neuve à leurs rêves et à leurs nostalgies. J'emprunte à une lettre inédite de Kinck cet hommage rendu en français à l'originalité de Barrès romancier :

« Avant cette invasion (l'invasion du roman russe), la technique du roman français était déjà, partiellement, en métamorphose. Chez un écrivain comme Barrès, toute la charpente fut à dessein et de propos délibéré mise en démolition. Nous avions beau hocher la tête en face de ses romans demi-philosophiques et obscurs, il nous sem-

1. Pour la littérature classique, l'Université d'Oslo possède maintenant un autre guide, du mérite le plus distingué. M. Peter Rokseth vient, en effet, de soutenir brillamment sa thèse de doctorat sur le sujet suivant : *Den franske tragedie : I : Den franske tragedie-form; Corneille*. Un second volume sera consacré à Racine. Ce n'est pas ici le lieu d'en rendre compte, mais on peut au moins signaler la solidité de la partie historique, la brillante réussite des chapitres où il définit le génie lyrique de Corneille et les pages intéressantes où il oppose aux insuffisances de la méthode historique la nécessité d'une méthode esthétique. M. Rokseth a un vigoureux talent de critique philosophe.

blait pourtant que nous comprenions ses raisons : qu'en France la dissolution de la technique était, de temps en temps, nécessaire, comme ailleurs, et que Barrès, désespéré, essayait d'en briser les lois stériles. Une lutte que Proust continue dans ses parallèles et ses vastes associations qui arrêtent si souvent la marche du roman... Chez Barrès, le contenu, trop riche, brisa le roman. Nous croyons comprendre aussi une autre raison des expériences de l'auteur français : la langue française elle-même, limpide et concise, gêna toujours cet effort de clair-obscur et de vague qu'il désirait[1]... »

Et voici la seconde raison. Car c'est peut-être en Norvège qu'on a protesté le plus vivement contre cette opinion que la littérature française est brillante, mais sans profondeur, claire, et sans force, riche de style et pauvre de passions ou de pensées fortes. C'est précisément la richesse psychologique des œuvres contemporaines qui, je l'ai constaté, a séduit des lecteurs norvégiens qui ont pris en mains le livre de Lorentz Eckhoff. C'est le souffle, le lyrisme, « les poumons puissants » (Kinck) de Hugo et de Balzac qui leur font, en Norvège, une rayonnante jeunesse et ont arraché à l'ignorant Ibsen cet aveu : « Je ne croyais pas Victor Hugo si grand ! » Qu'il y ait une vigueur de pensée, une hardiesse, une fièvre française de recherche et de renouvellement, c'est ce qu'après une éclipse on pense de nouveau dans le Nord, en répétant et en appliquant aux meilleures œuvres françaises d'aujourd'hui ces mots de Hugo :

« L'art, c'est la pensée humaine,
Qui va brisant toute chaîne... »

Jean LESCOFFIER.

1. Écrit en novembre 1924.

CHRONIQUE

La réintégration de la littérature polonaise dans l'ensemble occidental. — Venant après le transfert des cendres de Slowacki en Pologne, les fêtes qui, au printemps dernier, ont marqué l'inauguration du monument de Mickiewicz à Paris sont un indice parmi d'autres d'une réalité trop importante pour n'être pas signalée ici : le retour de la littérature polonaise dans l'ensemble des lettres occidentales. Singulier enrichissement, qui récupère à la fois un passé mieux compris, une tradition continue, et un présent copieux. Sans doute, le succès récent de l'œuvre de Sienkiewicz ou des *Paysans* de Reymont hors de leurs frontières linguistiques, témoignait d'une persistance que la politique n'avait pas étouffée : il n'en reste pas moins que les littératures européennes accueillent décidément dans leur ronde une sœur qui n'y parut longtemps que sous une figure, pathétique sans doute, mais incertaine, d'exilée. De cette « réintégration », il n'est pas douteux que les symptômes ne doivent devenir de plus en plus nombreux.

C'est le passé, ici encore, qui aide à faire au présent plus large mesure. Le Collège de France a rendu hommage, par la bouche de M. A. Mazon, à Mickiewicz, qui fit partie, glorieusement, de son personnel enseignant. « L'influence de cet homme nous apparaît de plus en plus grande », a pu dire un orateur aussi qualifié, « à mesure que nous connaisons mieux l'époque qui a précédé 1848 » : à l'histoire littéraire de justifier cette opinion, et même de l'étendre à d'autres noms représentatifs et à d'autres pays. En tout cas, ce n'est pas ici, où M. S. Zaleski publiait son important article sur *Mickiewicz, Michelet et la Pologne* (juillet 1928), qu'on serait surpris de se trouver en face d'influences négligées ailleurs : la communication faite par le même auteur au Congrès de Bruxelles en 1923 sur *le Rayonnement de la Pologne en France après 1830* pourrait être complétée par des études analogues pour l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre.

C'est autour de Mickiewicz, d'ailleurs, que s'est cristallisée une partie des curiosités relatives à la légitimité de la Pologne littéraire : M. S. P. Koczorowski rappelle combien furent proches *Adam Mic-*

kiewicz et la pensée française à partir de 1830 (Paris, Gebethner et Wolff). Mais sur un terrain plus vaste, et qui représente une continuité nationale, de nombreuses publications, qui ne sont pas uniquement le résultat des circonstances, permettront aux lecteurs occidentaux de s'initier à ce que fut, pendant un demi-siècle, le romantisme polonais. Les *Poésies* de l'auteur des *Aïeux* ont été, en traduction, mises à la portée de nouveaux publics : nouveauté relative s'il s'agit de certains pays, révélation presque absolue si d'autres milieux sont aujourd'hui en jeu. Une littérature passionnée, aristocratique, « messianique » au sens à la fois catholique et national du mot, avait chance de ne séduire qu'à demi un public tel que celui de l'Angleterre « libérale » : alors que la Germanie contemporaine du Refuge polonais avait fait écho — et pas seulement pour les poètes de la « Jeune Allemagne » — aux doléances d'une littérature soudain « dénationalisée », il est certain que les lecteurs britanniques entraient mal dans le jeu. Les difficultés que M. W. Lednicki signale, au sujet de la notion de slavisme en général (*Poland and the Slavophil Idea*, dans la *Slavonic Review*), se posaient même à propos de la seule Pologne et de l'esprit d'un peuple qui ne voulait pas mourir : qui sait, à cet égard, si la disparition de Joseph Conrad n'est pas doublement regrettable? Aujourd'hui des essais de synthèse aussi sobres et compréhensifs que les deux volumes de M. R. Dyboski, *Periods of Polish literary History* et *Modern Polish Literature*, rendraient peu excusable une ignorance systématique de grands et vivants ensembles littéraires. Aux États-Unis, une revue comme *Poland* fait beaucoup pour maintenir un contact qui, depuis Kosziusko et Niemcewicz, n'a jamais été rompu, et un ouvrage comme celui qui a été récemment consacré aux relations de la Pologne et des États-Unis par M. Fisher, de l'Université Leland Stanford, contribue à enraciner, dans une tradition qui remonte loin, des affinités qui s'exercent d'ailleurs dans le plan économique en même temps que dans l'art où triomphe un Paderewski.

On a pu s'étonner que, de tous les pays occidentaux, l'Italie ait été la première à comprendre l'importance de ce fait dans son ampleur, à la sanctionner par l'institution d'une chaire de littérature polonaise à l'Université de Rome; on a pu alléguer des raisons toutes politiques à cette rapidité de décision. Mais n'y a-t-il pas là un fait que prépare le passé, et oublierait-on ce que Mazzini écrivait à Daniel Stern, que « depuis la mort de Goethe et de Byron, les poètes polonais représentaient la seule poésie spontanée, vivante, *respirant l'action* », qu'il lui fût donné de connaître? Démarcation significative, et sans doute opérante à nouveau de nos jours : le concept tout intellectualiste de la poésie, tel que l'Occident semble

le favoriser aujourd'hui, peut avoir à s'armer contre un certain desséchement par un nouveau contact avec une littérature pour laquelle, depuis longtemps, le contact avec le peuple a été primordial.

Ajoutons qu'une revue d'actualité comme la *Pologne littéraire* semble excellemment faite pour établir des jonctions nouvelles entre l'effort intellectuel de ce pays rénové et celui du reste de l'Europe, et qu'un pays, doté par un effort tel que celui de M. Boy Zelewski, de traductions variées, se trouve naturellement au diapason des littératures auxquelles le destin a laissé leur continuité d'expression.

Publications récentes. — *La Tragédie religieuse en France : les débuts (1514-1573)* de M. Raymond Lebègue (Paris, Champion) permet de restreindre et de préciser, plutôt que d'étendre et de généraliser, ce qu'on savait d'un genre assez particulier de théâtre. Succédant aux mystères, miracles et moralités, se servant du latin en « faisant collaborer Sénèque avec le Christ », ou de la Bible soit hébreu soit en traduction littérale, ces pièces eurent surtout des huguenots pour auteurs : la vraie communication avec l'étranger se faisait en somme par le sujet et l'intention; les « comédies sacrées » des pays germaniques elles-mêmes ne semblent pas avoir beaucoup agi sur le développement du genre, et sauf dans le cas de Buchanan, cosmopolite par définition, c'est plutôt une sorte de nationalisme religieux qu'on observerait dans un genre qui n'était d'ailleurs appelé qu'à une floraison limitée et précaire.

« Tout le reste est silence... » On imaginerait assez bien ce propos du prince Hamlet servant d'épigraphe à un livre des plus ingénieux que M. Alwin Thaler vient de consacrer à *Shakespeare's Silences* (Cambridge, Harvard University Press, 1929). Mais c'est avant tout des silences dramatiques, de la « technique du silence » chez le grand manieur de verbe, qu'il s'agit dans la première partie d'un volume assez composite (complété, en effet, par d'intéressantes études étrangères à son titre, *Shakespeare et sir Th. Browne*, *l'Élément shakespearien dans Milton*, *Milton au théâtre*). La part d' « action », ou tout au moins d'efficacité psychologique, qui revient à des scènes muettes, ou à une réticence douloureuse comme celle de Cordelia, ou à un obstiné mutisme comme celui de Hamlet, est mise en valeur par l'auteur avec beaucoup de finesse. Son sujet est de ceux qui mériteraient d'être transposés dans d'autres littératures et tentés à propos de « silences » qui, ailleurs, ont eu leur importance : qu'on se rappelle par exemple le monologue muet du mari, dans la *Francillon* de Dumas fils.

S'il est difficile de définir au plus juste le genre musical impliqué dans ce titre, *The Elizabethan Jig*, étudié en détail par M. Ch. R. Bas-

KERWILL (The University of Chicago Press), il n'est pas contestable que ces airs à danser, de caractère populaire, tiennent une grande place dans l'Angleterre du XVI^e siècle : d'où le sort distingué qui leur fut fait sur la scène elle-même. La riche moisson qu'apporte l'auteur intéresse le « song drama » et le *Singspiel* à leur tour, et l'on pourrait pour l'Est et le Nord de la France poursuivre certainement les indications relatives au « branle » lui-même.

« Chaque langue, disaient déjà les adversaires de Rivarol, est claire pour celui dont elle est l'idiome naturel. » Cependant le fait que le français a bénéficié d'une réputation particulière justifie l'étude consacrée par M. D. MORNET à *l'Histoire de la clarté française* (Paris, Payot). La « ferveur rationaliste » qu'on discerne surtout entre 1680 et 1750 était-elle surtout une exigence *de société*, cette tendance à l'*intelligibilité* qui reste, en effet, un mérite évident des lettres françaises ? Elle coïncide bien avec une entente de la vie de société, de ses agréments et de ses exigences, qui rendait fort attrayante la civilisation dont Paris avait pris la tête. Mais pour ce qui est de la littérature et de la science, il serait bien intéressant qu'on nous donnât, de Ronsard à Marcel Proust et de Maurice Scève à Mallarmé et au delà, une histoire de l'*obscurité* reprochée à la plupart des initiatives. Ni la *Phèdre* de Racine n'y manquerait, avec ses discours « auxquels personne n'entend rien », ni le *vague* de Chateaubriand, ni l'*absurde* de Victor Hugo, etc., etc. Et si l'on croit qu'il y a partie liée, en toute sécurité, entre l' « esprit scientifique » et la clarté, que l'on se reporte à la conversation de Goethe avec Eckermann, le 20 juin 1831, où la fatalité d'une langue trop « convenue » est signalée comme un obstacle à l'expression des théories de Geoffroy Saint-Hilaire.

Une sorte de bio-bibliographie du fameux confident de Johnson nous est offerte par M. F. A. POTTLE sous ce titre un peu trompeur, *The literary career of James Boswell, Esq.*, que précise aussitôt ce juste sous-titre : *Being the bibliographical materials for a life of Boswell* (Oxford, Clarendon Press, 1929 ; in-8° de 335 p.). Documentation excellente, analyses et fac-similés fort utiles, à travers quoi le lecteur peut aisément faire passer le fil d'une biographie authentique.

On lira avec plaisir le pittoresque volume où M. F. RIBADEAU-DUMAS a rassemblé, en un *Carrefour de Visages* (Nouv. Soc. d'édition), des auteurs « modernes » sinon authentiquement jeunes, représentatifs en tout cas des tendances les plus actuelles dans les lettres françaises. « Les Princes », « les Fauves », « les Délicats », « les Poètes », « les Indépendants », « les Voyageurs », se répartissent,

non sans quelques possibilités de chassés-croisés, une trentaine d'écrivains, et, pour la plupart, des portraits excellemment stylisés achèvent la présentation. De l'ironie sans méchanceté se glisse parfois dans l'éloge; la vie triomphe en tout cas dans ces sortes d'interviews, comme dans le programme de ces auteurs représentatifs de l'après-guerre. Rien à ce propos ne serait plus significatif qu'un rapprochement de ce recueil avec ceux qui ont accompagné d'autres générations, *la Littérature de tout-à-l'heure* de Ch. Morice, ou *les Nuits, les Ennuis et les Ames...* de E. Lajeunesse.

Autour des Universités. — M. F. Baldensperger a été désigné comme membre du « Board of Electors » de la chaire Maréchal Foch à l'Université d'Oxford.

Notre collaborateur, M. J. J. A. Bertrand, a donné à l'Université de Barcelone un cours sur la littérature comparée de l'Espagne. Il y considérait les divers points de vue auxquels on peut se placer pour saisir quatre différents rapports qui unissent l'étranger à l'Espagne, et l'Espagne à l'étranger : *les Grands thèmes espagnols hors d'Espagne* comme le Cid, Don Juan, Don Quichotte; *les Hispanophiles étrangers; les Voyageurs étrangers en Espagne; les Grands écrivains étrangers en Espagne.*

M. A. Feuillerat, nommé « director of studies in French » à la « Graduate School » de l'Université Yale, semble avoir fait, d'emblée, une place à la littérature comparée dans son plan de réorganisation.

La « Fondation » A. Farinelli, destinée à aider des étudiants dignes de secours, se monte désormais à un capital de 50,000 lires.

M. J.-M. Carré va occuper la chaire de littérature française de l'Université du Caire.

M. K. R. Gallas a fait le 11 juin, à la « Société Jean-Jacques Rousseau » à Genève, une conférence sur *Rousseau et la Hollande.*

Travaux en cours. — M. M. Drucker a entrepris une étude dont la carence était singulière : *le Séjour en France des exilés anglais de 1649 et ses aspects littéraires.* Notons à ce sujet qu'une étude du *Refuge polonais en Occident après 1830*, laquelle reste à faire, commence à se dessiner dans divers travaux fragmentaires. Inversement, M^{lle} J. Ropelewska a entrepris de présenter l'initiative (qui ne fut pas uniquement matérielle et pratique) de *Ph. de Girard en Pologne après 1815.*

M. N. L. Torrey va imprimer *Voltaire and the English Deists* dans une nouvelle collection de la Yale University.

M. F. J. Crowley reprend la question de *Mme de Staël et A. W. Schlegel*, tandis que M. V. L. Leathers s'occupe de *l'Espagne dans H. de Balzac*, M. M Baym des *Débuts du roman réaliste français aux États-Unis*, et M. M. Ellehauge de *l'Influence des lettres françaises sur Bernard Shaw*.

Relevons, parmi les mémoires de diplômes d'études supérieures soutenus à la Sorbonne en juin, les sujets suivants :

Mlle Marcou, *la Réaction contre l'italianisme en France au XVIe siècle;* MM. Audibert, *l'Influence d'Antonio Perez sur la littérature française au début du XVIIe siècle;* Paye, *le Voyage de Victor Hugo en Espagne en 1842 et son influence sur l'œuvre du poète.*

Mlle Galland, *French history reflected in the « Chronicle Plays » of the Jacobean period;* Mlle Gosselin, *la Poésie sépulcrale en Angleterre : premières influences en France et en Italie;* Mlle Vallentin, *l'Exotisme de Conrad;* M. Mossé, *les Coloniaux et la vie coloniale dans l'œuvre de Kipling;* Mlle Pichot, *l'Égypte et le Proche-Orient dans la littérature anglaise contemporaine;* M. Salvan, *« Main Street » de S. Lewis et « Mme Bovary » : un parallèle.*

MM. Euget, *Nietzsche et La Rochefoucauld;* Isler, *les Théories de Jean-Paul sur l'éducation comparées à celles de J.-J. Rousseau;* Mlle Remond, *Börne et la France.*

Les Vivants et les Morts. — Le n° du 15 juin de la revue mensuelle *Europe* est consacré à la mémoire de Léon Bazalgette (cf. *Revue*, t. IX, p. 380) et, par conséquent, à diverses questions de littérature étrangère et de relations internationales : Whitman et Thoreau, en particulier, avec les « messages » qu'interprétait ce commentateur français, se trouvent là au tout premier plan.

La mort tragique de Hugo von Hofmannsthal (1874-1929), le parfait artiste qui a jeté tant d'éclat sur les lettres autrichiennes, met véritablement en deuil la littérature européenne, et surtout cette zone un peu trouble du cosmopolitisme raffiné, un peu décadent, qui se donne parfois pour l'Europe réelle. On se rendra compte que ce délicat styliste, auteur d'un *Hugo*, d'un *Balzac*, d'une *Électre*, parmi beaucoup d'œuvres raffinées, fut hanté par l'idéal de la force parce qu'il était un faible, attiré par les apparences de la classicité parce qu'il manquait de certitude intérieure. Un détail qu'aucun de ses biographes n'a rapporté, et qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler ici, c'est la mission de propagande dont l'infortuné Viennois fut chargé en Suède pendant l'hiver 1916-17 et qui lui faisait répéter une pénétrante conférence sur *Schicksal und Freiheit* qui sonnait comme un glas...

Puisque les anniversaires sont à la mode, nous nous en voudrions de laisser passer sans les signaler les vingt-cinq années d'existence d'une de nos aînées, la *Revue germanique*. Il y a, en effet, un quart de siècle que les Universités de Lille, de Nancy et de Lyon, avec la collaboration de la « Société des langues et littératures modernes », décidèrent de publier en commun un périodique « qui centraliserait les publications concernant les pays du Nord actuellement éparpillées dans une foule de revues générales ou de recueils scolaires ou pédagogiques » : ainsi s'exprimait le premier prospectus qui, en mars 1904, faisait le rappel des bonnes volontés. Le titre envisagé était alors *Revue anglo-germanique*, et son abandon pour une autre formule fut jugé regrettable par certains observateurs fort qualifiés.

Quoi qu'il en soit, et surtout depuis que *la Revue anglo-américaine* a opéré, à cet égard, une sécession assez désirable, nous ne pouvons que souhaiter, dans l'ordre de recherches qui est le sien, une prospérité continue à un périodique qui a traversé déjà bien des vicissitudes, et que M. F. Piquet, en particulier, a dirigé avec une constance digne de tous les éloges. Nos bibliographies ont toujours signalé ceux de ses travaux qui intéressaient notre propre champ de recherches (sans qu'on puisse dire qu'un traitement identique nous soit toujours échu) : le domaine proprement « germanique » est assez vaste pour fournir matière à des études que le « comparatisme » aurait surtout pour mission de mettre à l'épreuve dans un plan plus généralement humain.

Le souvenir de Pierre de Bouchaud, lettré délicat et parfait ami de la plus noble Italie, a été commémoré par un numéro spécial de la *Rassegna di studi francese*, auquel des collaborateurs italiens et français ont apporté leur contribution.

La mort de J. Kallenbach, recteur de l'Université de Cracovie et ancien professeur à l'Université de Fribourg-en-Suisse, prive les études d'histoire littéraire d'un homme dont les publications avaient beaucoup fait pour rapprocher de l'Ouest européen le passé et le présent de son pays.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1929 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Grabowski (T.). Wstęp do nauki literatury [en particulier le ch. vii]. Lwów, Jakubowski, 1927.

Carré (J. M.). Les problèmes d'influence en littérature comparée [analyse de trois conférences] (*Davoser Revue*, 15 mai).

Tronchon (H.). Littérature et nationalité [analyse d'un cours] (*Ibid.*).

Van Tieghem (P.). Influences et simultanéités en histoire littéraire (*Romanic Rev.*, avril).

Bull (F.). Litteraturforsknings Prinsipper (*Edda*, XXIX, 1).

Van Tieghem (P.). Essai [de littérature générale] sur le Romantisme européen (*Bibl. univ. et Rev. de Genève*, juillet).

Vossler (K.). La literatura universal i les Literatures nacionals. Conferencia llegida a L' « Ateneu Barcelonés » el 8 d'abril de 1929 (*La Revista*, janvier-juin).

Calza (A.). Il buon Europeo... che non c'è (*Nuova Antologia*, 1er août).

Tissi (S.). La psicanalisi, scienza dell' io e del mistero ; problema psichico, con Saggi di analisi psichica su drammi di Pirandello, Ibsen, Shakespeare, Tolstoï e Shaw. Milano, Hoepli.

Motifs, thèmes et types.

Parsons (A. E.). The Trojan legend in England, I (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Magnino (B.). Oreste nella poesia tragica (*Atene e Roma*, IX, fasc. 2-3).

Broderius (J. R.). German folk-songs in Sweden (*Philol. Quart.*, avril).

Schmidt (A. F.). Bogomilernes Betydning som Udbredere af Folkedigtning [légendes religieuses transférées par les hérétiques bogomiliens au moyen âge] (*Edda*, XXIX, 1).

Crammer-Byng (L.). Who was Merlin? (*Quart. Rev.*, avril).

Cian (V.). Per la fortuna della leggenda di Tristano e d'Isotta nell' Italia del Rinascimento (*Giornale storico*, fasc. 279, avril-juin).

Nyrop (K.). Hvad er en gentleman? (*Tilskueren*).

Bersaucourt (A. de). Jeanne d'Arc et Shakespeare (*Revue mondiale*, 15 juin).

Minervini (R.). L'agonia di Pulcinella (*Noi e il mondo*, 1928, fasc. 9).

Corsi (M.). La « soubrette » : vita, morte, e resurrezione (*Emporium*, février).

Tonelli (L.). Culto dell' eroe (*I Libri del giorno*, juillet).

Maddalena (E.). La tragedia di Gretchen (*Nuova Antologia*, 15 avril).

Flashar (D.). Bedeutung, Entwicklung und literarische Nachwirkung von Goethes Mignongestalt (*German. Studien*, LXV). Berlin, Ebering.

Draper (J. W.). The funeral Elegy and the rise of English romanticism. New York University Press.

Unger (R.). Hamann und die Empfindsamkeit (*Euphorion*, XXX, 1-2).

Decamps (J.). La légende et l'histoire de Napoléon (*The French Quarterly*, juin).

Goggio (E.). Italy and the American war of Independence (*Roman. Rev.*, janvier).

Leliwa (H. de). Klopstock républicain et le Valuspo (*Rev. rhén.*, juin).

Heidler (J. B.). The Jamaica insurrection and English men of letters (*Philol. Quart.*, avril).

Relations générales.

Ruberti (G.). L' « interessante » nella letteratura drammatica (*Nuova Antologia*, 16 juin).

Mœnius (G.). Le Germanisme contre la Romanité (*Rev. universelle*, 15 juin).

Pusino (J.). Die Kultur der Renaissance in Italien und in Russland: Versuch einer vergleichenden Analyse (*Hist. Zss.*, CXL).

Šišmanov (J.). La Renaissance en Europe occidentale et en Bulgarie (*Monde slave*, février).

Henderson (A. D.). Foreign religious influences in seventeen century Scotland (*Edinb. Rev.*, avril).

Ortolani (G.). Goldoni e la Francia (*Giornale storico*, juillet).

Pellegrini (C.). Les idées littéraires de M^me^ de Staël et le romantisme français. Ferrara, All' insegna del Libro.

Maver (G.). Alle fonti del romanticismo polacco. Roma, Istituto per l'Europa orientale.

Roe (M^me^ C.). Les véritables origines du romantisme français (*Revue d'histoire littéraire*, avril-juin).

Krial (M.). Adam Mickiewicz et la France (*Revue de l'Univ. de Bruxelles*, février-avril).

Basch (V.). Le romantisme musical (*Annales de l'Université de Paris*, mai-juin).

Rowbotham (A. H.). The literary works of count de Gobineau. Paris, Champion.

Teran (Juan-B.). La salud de la América española. Paris, Casa editorial franco-ibero-americana.

Haase (F.). Quellen der Weltanschauung L. N. Tolstojs (*Jahrb. für Kultur und Gesch. der Slaven*, IV, 2, 1928).

Sv'atopolk Mirskij (D.). Die Literatur der russischen Emigration [et ses contacts avec divers milieux intellectuels] (*Slavische Rundschau*, avril).

Brion (M.). La France et les littératures étrangères [peu renseigné pour le passé, juste pour le présent] (*N. Schweizer Rundschau*, juillet).

Influences italiennes.

Jeanroy (A.). Pere Torroella plagiaire de Boccace (dans les « Studi glottologici italiani », vol. VIII, Torino, Chiantore, 1928).

Benet (R.). Grandezza de Leonardo (*La Revista*, janvier-juin).

Wickersham-Crawford (J.-P.). Italian sources of Góngora's Poetry (*Roman. Rev.*, avril).

Fucilla (J. G.). The Spanish and Portuguese imitations from the Italian of Manuel Faria y Sousa (*Philol. Quart.*, avril).

Smith (W.). Italian actors in Elizabethan England (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Leoni (G. D.). Come il Presidente De Brosses ha scritto le sue *Lettres d'Italie* (*Archiginnasio*, septembre-décembre 1928).

Eddy (W. A.). Gullivers Travels and *Le théâtre italien* (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Daniel (V.). Une traduction inédite en grec moderne de Goldoni. La question du *Prodigo*. Th. Paris, Hachette, 1928.

Benedetti (L. F.). Un giudizio inedito di Xavier de Maistre sul Trattato della Pittura del Cennini (*Il Vasari*, II).

Quintavalle (A.). Due traduzioni del Cinque Maggio (*Nuova Antologia*, 1er juin).

Pellegrini (C.). I romantici francesi e l'Italia (*Civiltà moderna*, juin-juillet).

Maver (G.). Leopardi presso i Croati e i Serbi (*Piccola Bibl. Slava*, Roma).

Lograsso (A. H.). Piero Maroncelli in America (*Rassegna storica del Risorgimento*, 1928, fasc. 4).

Bottacchiari (R.). Heine e l'Italia (*La Cultura*, août).

Dubray (M.). A. Dumas e le « Impressioni di Viaggio in Italia ». Un romanziere fra i Garibaldini (*Cultura moderna*, 1928, nos 4 et 9).

Anagnine (E.). Federico Nietzsche e l'Italia (*Nuova Antologia*, 1er juin).

Pourtalès (G. de). Nietzsche en Italie (*Revue de Paris*, 15 septembre).

Carrère (J.). Mistral et l'Italie (*Le Temps*, 5 août).

Isopescu (C.). L'Italia e le origini della nuova letteratura romena (*Giornale di politica e di letteratura*, mars).

Picco (F.). Pierre de Nolhac e i suoi studi franco-italiani (*La Rassegna*, février-avril).

Fiumi (L.). Gli italianisti di Francia. Eruditi e storici dell'arte (*La Nuova Italia*, 13 août).

Influences espagnoles.

Hainsworth (G.). Les *Nouvelles exemplaires* de Cervantes en Italie (*Bull. espagnol*, avril-juin).

Fucilla (J. G.). The Italian imitations of J. de Heredia (*Mod. Lang. Notes*, mai).

Jasinski (R.). *L'España* de Th. Gautier. Édition critique. Paris, Vuibert.

Garcia Calderon (V.). L'espagnolisme de Montherlant (*Nouvelles littéraires*, 31 août).

Rychner (M.). Frankreich entdeckt Ortega (*N. Schweiz. Rundschau*, mai).

Influences portugaises.

De Campos (Ag.). Baudelaire et Lisbonne (*Figaro*, 3 mai).

Influences françaises.

Hauvette (H.). La France et la Provence dans l'œuvre de Dante (*Revue des cours et conférences*, 5, 15 février et suivants).

Zech (P.). François Villon und seine deutschen Uebersetzer (*Rev. rhén.*, juin).

Segré (C.). Il Petrarca a Montpellier (*Nuova Antologia*, 16 juillet).

Merlino (C. P.). The French Studies of Marco Equicola [1470 à 1525] (*University of California Publications in Modern Philology*, vol. XIV, p. 1-22).

Deschamps (G.). La fête de Descartes à Franeker en Frise (*Revue de l'Alliance française*, juillet).

Gnecco (G.). Il Palaprat nell' opera di Stefano de' Franchi (*Giornale storico e letterario della Liguria*, juillet-décembre 1928).

Van Allen Caulfeild (R.). The French Literature of Louisiana. Institute of French Studies, Columbia University.

Blanchard (R.). The French source of two early English feminine tracts [de 1696 et de 1705] (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Rovillain (E. E.). Jon. Swift and T. S. Gueulette [*Les Mille et un quarts d'heure*] (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Ferrarotti (F.). Saggio critico sulle prime quattro tragedie di V. Alfieri. Trento, G. Seiser.

Drogoszewski (A.). Czy *Sybilla* de [Woronicz] jest echem *Ruin* Volneya? (*Pamietnik Literacki*, n° 1).

Hawkins (R. L.). Bernardin de Saint-Pierre and Peale's Philadelphia Museum (*Roman. Rev.*, janvier).

Smit (J.). Bilderdijk et la France. Th. Amsterdam, H. J. Paris.

Morandi (C.). Pietro Verri e la Rivoluzione francese (*Archivio storico lombardo*, février).

Ottolini (A.). Milano e la seconda Repubblica cisalpina. Milano, Famiglia Meneghina.

Levinson (A.). Autour des *Frères Karamasoff* : Dostojewski et George Sand [*Mauprat*] (*Nouv. litt.*, 13 juillet).

Chesnier du Chesne (A.). Les Voyages de Walter Scott en France (*Correspondant*, 25 août).

Pellegrini (C.). G. Pascoli e L. Bouilhet. A proposito del *Fanum Apollinis* (*Atene e Roma*, IX, 2-3).

Seillière (E.). La France jugée par un étranger de marque (*Rev. rhén.*, juin).

Schoell (F. L.). Le français aux États-Unis (*Rev. des Deux Mondes*, 15 juin).

Influences anglaises.

Odložilik (O.). Wycliffe' s influence in central Europe (*Slavonic Rev.*, mars).

Haraszti (Z.). Shakespeare in Hungary. His plays on the stage and his influence in literature and life. Boston, Trustees of the Public Library.

Faggi (A.). Edizioni italane di Shakespeare (*Marzocco*, 1er septembre).

Windakiewicz (St.). Fredro i Szekspir (*Pamietnik Literacki*, XXV, 1928).

Offor (R.). A collection of Books in the Library of the University of Leeds printed before the beginning of the nineteenth century containing (*a*) Translations from English into French; (*b*) Books written in French on Great Britain and on British Affairs [suite; cf. *R. L. C.*, p. 390] (*Proceed. of the Leeds Philosophical Society, Literary and historical section*, II, 2).

Goulding (S.). Eighteenth-century French taste and *The Beggar's Opera* (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Schinz (A.). Rousseau et les Anglais (dans : *la Pensée de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Alcan).

Price (L. M.). Goldsmith, Sesenheim, and Goethe (*Germanic Rev.*, juillet).

Parrel (C. de). Burke et Calonne (*French Quart.*, mars).

Schults (U.). Het Byronianisme in Nederland. Utrecht, Beijers.

Beck (R.). G. Brynjúlfsson an Icelandic imitator of *Childe Harold's Pilgrimage* (*Journ. of Engl. and Germ. Phil.*, avril).

La Cécilia (J.). Wordsworth et Aug. Comte [quelques coïncidences curieuses] (*Figaro*, 25 mai).

Taylor (A. C.). Carlyle : sa première fortune littéraire en France (1825-1865). Paris, Champion.

Bandy (W. T.). Baudelaire's Knowledge of English (*This Quarter*, septembre).

Influences helvétiques.

Schinz (A.). Rousseau et les Suisses (dans : *la Pensée de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Alcan).

Perrochon (H.). Gibbon et Suzanne Curchod (*Gazette de Lausanne*, 30 juin).

Kohler (P.). L'esprit de Coppet (dans : *Mme de Staël au château de Coppet*. Lausanne. Éd. Spes).

Traz (R. de). L'esprit de Genève. Paris, Grasset.

Influences allemandes.

Mazzucchetti (L.). Traduction de Thomas Mann, Discorso intorno a Lessing [en commémoration] (*Il convegno*, janvier-février).

Raventos (M.). Lessing (1729-1929). Faules de Lessing [traduction de fables de Lessing, pour célébrer son centenaire] (*La Revista*, janvier-juin).

Faggi (A.). Le regole e l'arte. A proposito del centenario del Lessing (*Marzocco*, 23 juin).

Morley (E. J.). Crabb Robinson in Germany, 1800-1805. Extracts from his Correspondence. Oxford University Press.

Fischer (O.). En traduisant *Faust* [en tchèque] (*Europe centrale*, 26 janvier).

Rhyme (O. P.). Browning and Gœthe (*Mod. Lang. Notes*, mai).

Ludwig (A.). Hoffmann und Dumas (*Arch.*, nouv. série, LV, 1-2)

Leopold (W.). Th. Carlyle and Franz Horn (*Journ. of Engl. and Germ. Phil.*, avril).

Laziczius (J. von). Fr. Hegels Einfluss auf V. Belinskij (*Zs. fur slav. Philol.*, V, 3-4).

Leuchs (A. H.). The early German theatre in New York, 1840-1872. New York, Columbia Univ. Press, 1928.

Pierhal (A.). Sur la composition wagnérienne de l'œuvre de Proust (*Bibl. univ. et Rev. de Genève,* juin).

Bianquis (G.). Nietzsche en France : l'influence de Nietzsche sur la pensée française. Paris, Alcan.

Bianquis (G.). Impérialisme et socialisme nietzschéens [et leur influence en France : fragment de l'étude citée plus haut] (*Europe,* 15 juin).

Influences slaves.

Unbegaun (B.). Slavonic Studies in France (*Slavonic Rev.*, mars).

Nunziante (F.). Gli Italiani in Russia durante il secolo xviii (*Nuova Antologia,* 16 juillet).

Mazon (A.). Adam Mickiewicz. Conférence faite à la Sorbonne le 27 avril 1929. Paris, Association France-Pologne.

Montfort (H. de). Mickiewicz en France avant 1830 (*Rev. bleue,* 18 mai).

Lednicki (W.). Poland and the Slavophil idea (*Slavonic Rev.*, juin 1928).

Hazard (P.). Préface au Panorama de la littérature russe contemporaine, par V. Pozner. Paris, Kra.

Vogt (W. de). Les écrivains russes en France : Marc Aldanov (*Figaro,* 18 mai).

Influences roumaines.

Rascou (J.). Un roman français oublié relatif aux Roumains (*Gallia,* juin).

Influences américaines.

Bosset (G. C.). Fenimore Cooper et le roman d'aventure en France vers 1830. Paris, Vrin.

Lemonnier (L.). Edgar Poe et le théâtre de mystère et de terreur (*Grande Revue*, mai).

[Id.]. L'influence d'Edgar Poe sur quelques poètes symbolistes et décadents (*Mercure*, 15 juin).

[Id.]. Paul Valéry et Edgar Poe (*Nouvelles littéraires*, 24 août).

Fernandat (R.). Paul Valéry et les *Marginalia* de Poe (*Muse franç.*, 10 juillet).

Influences orientales.

Palencia (A. G.). Historia de la Literatura arábigo-española. Barcelona, édit. Labor.

Thonet (J. M. H.). Étude sur Edward Fitz Gerald et la littérature persane, d'après les sources originales (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége, fascicule 41).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Eduard von Jan. **Das literarische Bild der Jeanne d'Arc (1429-1926)** (76es *Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie*). Halle, Max Niemeyer, 1928. In-8°, 199 pages.

Il y a presque exactement un quart de siècle, en 1903 ou 1904, que M. Benedetto Croce démontrait dans la *Critica*, à propos de certaine *Sophronisbe*, l'*irréalité foncière* des sujets qui supposent la soi-disant permanence d'une « figure » à travers des variations littéraires qui s'en trouveraient éclairées; on n'y voit pas qu'au fond le « modèle » change autant que ses interprétations. L'adhésion que l'auteur de ces lignes crut devoir donner aux vues du critique napolitain ne tarda guère (*Revue germanique*, 1906, p. 682; 1908, p. 600), et l'on sait avec quelle prudence on a tenu, ici même, à se garder des pièges de la *Stoffgeschichte*. Ce n'est donc nullement pour l'estimable travail d'un collègue de Wurzbourg, c'est pour l'illustration malheureuse d'un procédé qui donne de médiocres résultats qu'on se voit obligé de scruter de près un ouvrage qui annonce (p. xi) un « ordre historique » en sa matière et s'entoure de diverses précautions de méthode.

Et d'abord : à juste raison, M. von Jan revendique le droit de n'être pas complet, puisqu'il y aurait « de l'utopie » à prétendre faire une place à toutes les œuvres qui ont célébré la paysanne lorraine, l'héroïne d'Orléans, la martyre de Rouen. Encore est-il permis de regretter que des bibliographies *toutes faites*, celle du catalogue de Soleinne, celle du British Museum, ne lui aient pas fourni certains *addenda :* le portefeuille 3169 du premier en matière dramatique, l'article « Jeanne d'Arc » du second pour des utilisations étrangères ajoutaient à eux seuls bien des unités intéressantes à sa revue — et du même coup affermissaient l'espèce de moyenne documentaire qu'il est fort légitime de demander au monde occidental, au sujet d'un personnage caractéristique (même si l'on admet, encore une fois, que les *filiations*, les *évolutions* organiques, les variations significatives sont bien mal établies par des « témoins » qui sont rarement identiques à eux-mêmes, au fond, dans la suite des

âges). Une fille des champs appelée à conduire des armées, une simple croyante donnant du courage à des professionnels de la guerre et du gouvernement : rien de plus révélateur — en dehors de toute historicité — que l'attitude des publics et de leurs porte-parole à l'égard d'un paradoxe de cet ordre.

Dirons-nous que les résultats obtenus soient de nature à faire passer sur les défauts de méthode inhérents à ce type d'ouvrages ? Une stricte division en « siècles » est, en somme, le seul cadre auquel l'auteur soit parvenu, après avoir extrait, de ces témoignages répartis sur tant d'années, leur soi-disant raison d'être intérieure : mais est-il possible d'admettre qu'en effet le coup de couperet d'un millésime marque des divisions auxquelles se soumettrait ainsi une mouvante matière ? et que — selon l'espèce de résumé qui figure en épilogue à la suite de chaque tableau séculaire — le XVI^e siècle (Shakespeare excepté) réduit la pucelle d'Orléans à la figure convenue d'une *egregia bellatrix;* le XVII^e tâche de donner à l'héroïne une certaine complexité « tragique »; le XVIII^e voit le rationalisme faire bon marché de l'héroïne et de la sainte, sauf, épisodiquement, en Espagne; le XIX^e se rapproche d'une conception médiévale du personnage ? On ne voit pas, pour ce qui est de ce dernier siècle, que l'interprétation démocratique et nationale de Jeanne d'Arc soit suffisamment marquée.

Tout cela est trop rigide [1], ne distingue pas assez entre les ambitions littéraires de poètes asservis à un idéal traditionnel et l'interprétation plus souple que l'image de Jeanne d'Arc trouve parfaitement dans le même temps, mais à l'écart des conventions épiques ou tragiques. A l'heure où l'image de Judith oblitère celle de la bonne Lorraine pour les érudits, des chansons populaires et des légendes locales peuvent très bien conserver d'elle un souvenir moins artificiel. Avec M^me Galien, auteur en 1737 d'une *Apologie des Dames appuyée sur l'histoire*, le XVIII^e siècle n'était pas uniquement complice de la fameuse polissonnerie de Voltaire, etc., etc.

En somme, un répertoire assez commode de faits nombreux, entre

1. Et parfois trop peu renseigné. L'abbé V. Dufour a publié (Orléans, 1879) un fragment d'une *Jeanne d'Arc* écrite par Eust. de Knobelsdorf, Prussien gallophile de la fin du règne de François I^er. A côté de l'intéressante note de la page 146 sur les interprétations scientifiques de Jeanne d'Arc « hallucinée », quelques indications n'auraient pas nui sur les « fausses Jeanne d'Arc », surtout la dame des Armoises qui alimente toute une littérature et fournit le touchant témoignage d'une foi inébranlable. La plus amusante des erreurs — parmi beaucoup de fautes d'impression — qui déparent l'appareil érudit de l'ouvrage se trouve p. 73, note 1, où « Trévou et son *Année littéraire* » sont mis à côté de l'abbé Prévost avec le *Pour et Contre*.

lesquels une méthode contestable — nous nous permettons d'y revenir — établit des relations assez peu sûres, que bien d'autres faits trop aisément pourraient infirmer.

F. Baldensperger.

Violet M. Jeffery. **John Lyly and the Italian Renaissance.** Paris, Champion, 1929 (*Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée »*, tome LIII).

La plupart des critiques récents avaient ou nié ou réduit à peu la dette de Lyly envers l'Italie. Miss Jeffery entreprend de montrer que cette dette est beaucoup plus considérable qu'on ne l'a admis jusqu'ici.

Elle établit d'abord que le fameux *Euphues*, à moitié traité didactique et à moitié roman, suit le patron de maint ouvrage de la Renaissance italienne, comme le *Cortegiano* de Castiglione, l'*Asolani* de Bembo, le *Filocolo* de Boccace. Non seulement il leur ressemble par le cadre, mais les questions qui y sont discutées sont juste celles qu'on voit agitées dans ces œuvres et dans beaucoup d'autres semblables. Même attitude envers l'amour, la femme et la beauté. Même manière de juger l'amité, la magie, etc. Et l'analogie n'est pas lointaine ou vague, mais si frappante qu'en plus d'un endroit on a l'impression d'une imitation directe. En fait il n'y a pas une dissertation morale dans *Euphues* qui n'ait son précédent dans quelque ouvrage italien.

L'influence de l'Italie se révèle encore à la reproduction précise des coutumes italiennes; ce qui ne se peut expliquer — puisque Lyly ne semble pas avoir voyagé — que par ses lectures.

Ici, notons que miss Jeffery, en signalant les emprunts faits par Lyly pour ses descriptions de Naples à son compatriote Jerome Turler, auteur de *The Traveiler*, 1575, affaiblit son argumentation. Elle ne dit rien non plus du fait que Lyly semble s'être servi de Naples comme d'un déguisement pour attaquer la corruption de Londres, tout comme Athènes cache sa critique d'Oxford. Ses compatriotes l'ont compris ainsi, et c'est pour calmer leurs récriminations qu'il a fait suivre son premier *Euphues* d'un second, tout consacré à la glorification de l'Angleterre.

Le trait le plus saisissant du Naples de Lyly c'est l'ivrognerie et la goinfrerie. « Heere mayst thou see that which I sigh to see : dronken sottes wallowing in every house, in every chamber, yea, in

every channel. Heere mayst thou beholde that which I cannot without blushing beholde, nor without blubbering utter : those whose bellyes be their Gods, who offer their goodes as sacrifice to their guttes : who sleepe with meate in their mouthes, with sinne in their heartes, and with shame in their houses... » Viennent ensuite d'autres débauches communes sans doute à Naples et à Londres, mais la première note évoque plutôt le bord de la Tamise que le pied du Vésuve.

Miss Jeffery examine ensuite le théâtre de Lyly, ses pastorales et ses pièces mythologiques, où elle relève des emprunts fort plausibles faits par l'auteur anglais à ses prédécesseurs d'Italie. Le plus frappant et, je crois, le plus neuf de ces rapprochements est celui du *Midas* de Lyly avec le *Mida* de Hieronimo Zoppio, publié en 1573. Il semble bien que Lyly ait complété et modifié la donnée des *Métamorphoses* en s'inspirant de Zoppio. Mêmes changements, et des ressemblances de détail frappantes.

Pour ce qui est de l'euphuïsme proprement dit, c'est-à-dire du style si particulier de Lyly, miss Jeffery réclame pour les modèles italiens ce qui a été surtout et presque exclusivement attribué aux modèles espagnols. Boccace et Bembo lui paraissent avoir fourni tout autant d'éléments à l'euphuïsme que Guevara. Mais si elle établit l'existence d'un style artificiel chez les prosateurs d'Italie, elle ne cite aucun passage décisif où se trouve juste la manière spéciale, si reconnaissable et individuelle, de l'auteur anglais. Ce qu'on peut lui accorder — et ce que nul, d'ailleurs, n'a contesté — c'est que dans toute l'Europe de la Renaissance se rencontrent les traits communs d'une prose symétrique, balancée et antithétique.

Du reste, miss Jeffery dans sa conclusion laisse une juste part au talent propre de Lyly. Son dessein n'est pas de le diminuer; elle veut seulement prouver qu'il est allé droit aux textes italiens sans passer par des intermédiaires français, qu'il n'a pas échappé à la séduction de la littérature italienne plus que les autres Anglais de son temps, et que, s'il a parfois suivi Ascham en dénonçant l'immoralité transalpine, il s'est largement inspiré des livres d'Italie. Son argumentation, étayée sur beaucoup de savoir, fortifiée de rapprochements nombreux et souvent convaincants, bien conduite et toujours lucide dans l'expression, lui gagnera pour l'ensemble de sa thèse l'adhésion du lecteur.

Émile Legouis.

Wilhelm Bœhm. **Hölderlin**; Erster Band. Halle, Niemeyer, 1928. In-8°, VIII et 502 p.

Le vaste et solide travail de M. Bœhm est à coup sûr l'un des ouvrages les plus importants qu'ait produits la riche littérature qui a foisonné ces derniers temps autour de Hölderlin. Il ne rentre ni dans le genre des « biographies romancées » ni dans celui des audacieuses synthèses. L'auteur estime qu'il est à l'heure présente « plus important d'interpréter pas à pas l'œuvre de Hölderlin et même d'en préciser le contenu que de favoriser par la stylisation et la synthèse l'éclosion des légendes ». Son livre représente un loyal et patient effort de compréhension analytique. Il affronte délibérément le risque de paraître aride au dilettante et malaisé à suivre au débutant. Il fournit en revanche une foule d'indications utiles à celui qui cherche à comprendre dans sa complexité et sa difficulté le « cas Hölderlin ». Poète, humaniste, philosophe, l'auteur d'*Hypérion*, d'*Empédocle* et des *Hymnes* n'est pas un écrivain dont on puisse s'approcher sans préparation. Sa poésie est lourde de pensée. Parti de la théologie, enivré de beauté grecque, camarade d'études de Hegel et de Schelling, en contact personnel avec Schiller, Fichte, Niethammer et nombre de représentants du Sturm und Drang, de l'idéalisme critique ou du romantisme naissant, il a cherché, par la confrontation de Kant et de Platon, à dégager sa vision personnelle de la vie et de la destinée. Nul ne peut goûter pleinement Hölderlin s'il ne se donne pas la peine de le suivre aussi dans son effort passionné pour prendre conscience *en philosophe* du mystère des choses, pour se rendre un compte exact de ce qui le rapproche ou le différencie de toute cette pléiade d'esprits puissants et originaux au milieu desquels il se développe. Situer avec précision Hölderlin dans l'évolution de la pensée allemande à la limite du XVIII^e et du XIX^e siècle exige une connaissance approfondie d'un mouvement d'idées extraordinairement riche et touffu, complexe et nuancé. Le grand et solide mérite du livre de M. Bœhm c'est que, par ses analyses minutieuses et détaillées, il nous aide à reconstituer autant que faire se peut la pensée de Hölderlin, à en discerner les éléments multiples, à la confronter avec celle de ses maîtres et de ses contemporains, à la comprendre dans son essence permanente comme dans sa mobilité. La définition et l'analyse de l'esthéticisme hölderlinien soit à l'époque de sa formation à Tübingen (livre I, chap. IV et VI), soit au moment où, à Weltershausen et Francfort, il arrive à la pleine conscience de lui-même (livre II, chap. IV) est un travail important, parfois ardu, en tous les cas nécessaire, et dont l'utilité sera

certainement appréciée de tous ceux qui ont cherché à pénétrer plus avant dans l'intimité spirituelle de Hölderlin.

Le comparatiste sera tout spécialement intéressé pas les pages que M. Bœhm consacre à l'hellénisme de Hölderlin, et il se trouvera, je crois, amené sur ce point à rectifier assez notablement l'opinion courante. On a représenté en général ces derniers temps Hölderlin comme évoluant du christianisme piétiste vers un hellénisme intransigeant pour se tourner finalement vers un « occidentalisme » où se fond en une harmonieuse synthèse l'hellénisme et le germanisme, le christianisme et le paganisme, Jésus et Dionysos. M. Bœhm montre de façon convaincante ce qu'a d'un peu artificiel cette conception trop « évolutionniste » et combien l'unité de la pensée de Hölderlin reste profonde en dépit de ses variations apparentes. Il expose comment, chez lui, *la même foi* dans la révélation le conduit de la piété enfantine jusqu'à un culte de la beauté hautement conscient et fondé sur des concepts élaborés avec soin, auquel il n'est jamais devenu infidèle. Entre la religion et la philosophie, il y a, pour Hölderlin, peu de différence au point de vue du *contenu*, mais seulement au point de vue du *mode d'expression*. L'une et l'autre sont originairement une confession individuelle qui s'efforce vers une valeur universelle et s'extériorise sous la forme de symboles ou de mythes, soit par les formes variées du culte, soit par les concepts abstraits de la philosophie. Et la poésie elle aussi est issue des mêmes profondeurs vitales que la religion et la philosophie : elle aussi est à l'origine un sentiment individuel qui tend à l'universalisme et s'épanouit en mythe au fur et à mesure que se développe dans l'individu la conscience du bien qui l'unit à la communauté. Tous ces éléments — ferveur de la vie individuelle et instinct de la vie collective, conscience du moi, de la patrie, de l'humanité, aptitude au symbolisme cultuel, philosophique ou politique — coexistent chez Hölderlin dès le début de sa vie consciente et ne cessent jamais d'être vivantes en lui. Il peut être, selon les circonstances, plutôt philosophe ou plutôt poète, il peut user tantôt du mythe antique, tantôt du mythe chrétien ou germanique : son être profond n'est pas atteint par ces variations. A aucun moment il n'a été un pur Grec; jamais il ne s'est détaché de la religion chrétienne; et toujours aussi, en dépit des déceptions que lui apporte la vie, il a gardé au fond du cœur l'amour de la collectivité allemande. — Le livre de M. Bœhm nous montre les transitions insensibles qui lient les unes aux autres les phases successives de la courte vie de son héros et insiste sur l'unité fondamentale de cette attirante figure. — Son beau travail sera accueilli avec une déférente reconnaissance par le public de plus en plus

nombreux qui s'intéresse à Hölderlin. Exprimons en terminant l'espoir que M. Bœhm tiendra sa promesse de ne pas nous faire attendre trop longtemps le second volume qui achèvera son œuvre.

Henri LICHTENBERGER.

Raoul LABRY. **Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) : essai sur la formation et le développement de ses idées.** Paris, Bossard, 1928, 433 pages (ouvrage publié sous le patronage de l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris).

Ce livre a le mérite de procéder d'un long tête-à-tête de l'auteur avec l'œuvre d'Alexandre Herzen, telle qu'elle nous est laborieusement présentée dans les vingt-deux volumes de l'édition de Lemke. Il a du même coup l'inconvénient de limiter notre vision à un drame intellectuel qui se joue comme en dehors du monde extérieur. Ce drame n'est pas, à ce qu'il me paraît, le plus saisissant ni le plus réel de tous ceux que Herzen a vécu au cours de son existence de révolté tant dans la Russie de Nicolas que dans l'Europe en mal de révolution. Mais il est évoqué avec tant de vigueur logique qu'il projette une vive lumière sur les étapes de la pensée de Herzen : avec Schelling, Fourier, Hegel, Proudhon, nous touchons la part de chaque doctrine dans cette intelligence si mobile et si ardente qu'elle nous semble souvent dominée par la sensibilité toute pure. Sans doute M. Labry prend-il parfois un peu trop au sérieux les préoccupations de doctrinaire qu'il impute à Herzen : bien des lecteurs, cependant, tout en s'en tenant à une image plus capricieuse et plus inconsistante de cette grande figure, lui sauront gré de leur avoir fait apercevoir et comprendre un Herzen logicien à qui ils reconnaîtront, malgré eux, quelque réalité... Il est fâcheux que ce livre personnel et riche de contenu, et qui mérite d'être lu par quiconque s'intéresse à l'histoire des idées politiques et sociales de 1840 à 1860, soit desservi par certains défauts extérieurs dont l'imprimeur porte la responsabilité plus encore que l'auteur. La bibliographie est sommaire; les notes sont rares et souvent trop brèves; un bon index termine le volume.

André MAZON.

13,212 PROVERBES :

Tel est le chiffre auquel arrive le recueil publié par Auguste ARTHABER, *Dizionario completo di proverbi e modi proverbiali italiani, latini, francesi, spagnoli tedeschi, inglesi, e greci antichi, con relativi indici sistematico-alfabetici*. Milano, Hœpli, 1929, 892 p. in-16). L'épigraphe est empruntée à Tommaseo : « Si l'on pouvait recueillir et ordonner sous un certain nombre de chapitres les proverbes de tout peuple et de toute époque, avec les différences qu'ils comportent dans leur expression, dans leurs images et dans leurs idées, on aurait le livre qui serait, après la Bible, le plus lourd de pensée. » Peut-être : il est certain, en tout cas, que le psychologue et le comparatiste trouvent intérêt à étudier le recueil qui leur est ici présenté, même s'il ne contient qu'une partie de tous les proverbes du monde. Chose inattendue, les différences nationales, si frappantes qu'elles soient, n'en sont pas le caractère le plus marqué : mais tout au contraire, la ressemblance que présentent les expressions multiples de la sagesse des nations :

« ... On constate que la plèbe de Rome ou d'Athènes est identique à celle de Paris, de Londres, ou de Berlin; et que tel ou tel proverbe, qui à première vue semble un produit des temps modernes, ou, au moins, semble appartenir exclusivement à telle langue, remonte en réalité à des origines beaucoup plus lointaines, et se trouve être l'écho fidèle d'un seul et même concept, commun à beaucoup d'autres peuples; concept qui, sous une forme quelquefois différente, quelquefois identique, s'est conservé immuable à travers la lente évolution des siècles... »

PÉTRARQUE; MACHIAVEL :

Sous la direction de M. Abel Rey, professeur à la Sorbonne, la librairie Alcan inaugure une collection de *Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne* : heureuse initiative, qui donnera au public français l'occasion de mieux connaître des auteurs étrangers souvent essentiels. Les œuvres publiées jusqu'ici sont le le *Prince*, de Machiavel, traduit par Colonna d'Istria, avec une introduction par Paul Hazard; et *Sur ma propre ignorance et celle de beaucoup d'autres*, de Pétrarque; traduction de Juliette Bertrand, préface de Pierre de Nolhac.

FAUST EN FRANCE ET AUTRES ÉTUDES :

Titre un peu décevant d'un recueil où M. Pierre LASSERRE réunit dix-sept articles variés (Paris, Calman-Lévy, 1929). Dédaignant ce

qu'il appelle une « simple curiosité d'histoire littéraire », et aussi l' « infertile matière » des traductions ou adaptations de *Faust* en France, l'auteur prenait texte d'une déformation odéonienne de l'œuvre pour nous rappeler, non seulement la difficulté d'un *Faust* sur la scène française, mais les antinomies intérieures de ce célèbre poème. Et d'ailleurs, par une nécessité qu'on a plaisir à constater, les quarante pages de l'article contiennent tout de même une dizaine de pages qui rappellent les diverses interprétations les plus significatives dont le chef-d'œuvre de Gœthe a été l'objet : revanche de l'histoire des idées et de ses méthodes sur le subjectivisme intellectuel (faut-il dire : romantique ?) dont semblait se réclamer à l'excès un ancien adversaire du romantisme.

FOGAZZARO :

M. Piero Nardi vient de publier un ouvrage qui va remettre en jeu toutes les questions relatives à Fogazzaro (Piero Nardi, *Fogazzaro. Su documenti inediti.* Vicenza, Ermes Jacchia, 1929, in-16). Tandis que M. Gallarati Scotti avait écrit l'histoire d'une âme, nous avons ici l'histoire d'une œuvre dans ses rapports avec la vie, dans son élaboration, dans ses retouches. Le critique, en effet, a pu consulter la bibliothèque, les lettres intimes, les manuscrits de Fogazzaro; il publie non seulement des fragments de la correspondance, mais des pages, des chapitres entiers qui appartiennent à de premières rédactions, et que personne ne connaissait jusqu'ici. Pour ce qui concerne les influences étrangères, comme pour tout ce qui touche l'homme et l'artiste, les documents révélés par M. Piero Nardi sont essentiels. Ils contribueront au réveil d'intérêt que l'on constate à l'heure actuelle, en Italie, au sujet de l'auteur de *Piccolo Mondo antico.*

DISSONANCES ANGLO-AMÉRICAINES :

Il ne s'agit ici que d'un roman, et du roman d'un débutant, avec ses gaucheries et ses inadvertances (la plus apparente est bien un compte d'années qui amène l'héroïne jusqu'à l'année 1932 ou 1933). Mais cette *Joan Kennedy* de M. H. Channon (London, Methuen, 1929), Anglaise « moyenne » transplantée aux États-Unis et qui s'y trouve malheureuse, tendrait à corriger les vues suivant lesquelles « le sang est toujours plus épais que l'eau »; en tout cas les dissonances ne se résolvent guère. Pauvre Jeanne Kennedy ! un Américain de l'escadrille Lafayette l'intéresse un moment à l'ambulance du front où elle le soigne, la retrouve après un épisode douloureux et l'épouse de haute lutte : quelques années plus tard il l'emmène dans sa cité

natale, un El Dorado qui suggère Chicago. C'est là que, malgré la formule « same religion, same blood, same language » une sensibilité cultivée à l'anglaise est déconcertée par mille détails, mais surtout par la bonhomie bruyante du milieu et par un « sense of humor » parfaitement différent, par une indifférence générale aux nuances convenues. Si bien qu'un dénouement tout indiqué semble préparé par l'auteur : divorce après dix ans, remariage avec un compatriote. M. Channon, par un redoublement de cruauté, prive son héroïne de cette issue, et ainsi se trouve aggravé le problème central qui donne son intérêt à ce roman : dans quelle mesure « la tranquillité, la dignité de la vie rurale anglaise » ont-elles créé une disposition d'esprit qui ne s'accommode pas aux commodités urbaines et au manque de moelleux des États-Unis?

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND.

BALDENSPERGER (F.). Voltaire anglophile avant son séjour d'Angleterre 25
BULL (F.). Le premier séjour à Rome d'Ibsen et de Björnson . 105
COUNSON (A.). Navarin : poésie et liberté; un siècle de philhellénisme 417
DAVID (H.). L'exotisme hindou chez Théophile Gautier . . . 515
DECHAMPS (J.). La légende de Napoléon et la littérature comparée 285
DURRY (M.-J.). L' « Académie celtique » et la chanson populaire. 62
GUINAUDEAU (O.). La Suisse au XVIII^e siècle : les liens spirituels entre Suisses. 223
HAUSER (H.). Histoire d'un contrôleur général, d'un intendant et de deux jeunes Chinois. 724
JIRMOUNSKY (M. M.). La survivance littéraire des matières de France et de Bretagne au delà du moyen âge . . . 209
KOSZUL (A.). Les relations entre l'Alsace et l'Angleterre au XVI^e siècle. 5
LEMONNIER (L.). Edgar Poe et les premiers Parnassiens français. 728
METZ (R.), trad. R. SCHILTZ. Les amitiés françaises de Hume et le mouvement des idées 644
MESSAC (R.). Voyages modernes au centre de la terre . . . 74
MOORE (O. H.). Le rôle de Boaistuau dans le développement de la légende de Romeo et Juliette 637
MUNTEANO (B.). L' « âme sensible », le « génie français » et les débuts de Kotzebue en France 447
PÉÈS (S.). L'origine de la couleur locale scandinave dans le *Han d'Islande* de Victor Hugo 261
PHILIPS (E.). Le personnage du quaker sur la scène française . 432
WITHINGTON (R.). Patriotisme et littérature 621

NOTES ET DOCUMENTS.

Ackermann (Mme) : lettres inédites, écrites pendant ses séjours en Allemagne et en Angleterre (M. Citoleux) . . 141, 579
Angleterre-France : incident théâtral à Londres en 1738 (F. B.). 573
Boissonade : billet inédit de Mme de Chateaubriand à lui adressé (K. R. Gallas) 363
Broglie (comte de) et son impression sur Montesquieu à la cour d'Angleterre (F. B.) 348
Chateaubriand : *les Martyrs* sans influence sur *Quo Vadis* de Sienkiewicz (A. Bronarski). 164
— un billet de sa femme à Boissonade, suite à la correspondance éditée par Mlle A. Poirier (K. R. Gallas) 363
Chaucer : *le Conte de la Femme de Bath* en français au xviiie siècle (A. C. Hunter) 117
Favart : *la Fée Urgèle* et *le Conte de la Femme de Bath* de Chaucer (A. C. Hunter) 136
Gazette d'Augsbourg (Sainte-Beuve y a-t-il collaboré?) (Ch. Guyot et F. B.) 364
Gogol et Mérimée (E. Duchesne) 140
Gray : l'influence de Gresset sur lui (R. Fothergill) . . . 565
Gresset : son influence sur Gray (R. Fothergill) 565
Hugo (V.). L'origine de la couleur locale scandinave dans le *Han d'Islande* : note additionnelle (S. Étienne). . . 745
Leclerc (J.) : deux lettres de Vico à lui adressées (F. Nicolini). 737
Le Sage, comédien français, empêché de jouer avec sa troupe à Londres en 1738 (F. B.). 574
Littérature française contemporaine en Norvège (J. Lescoffier) 750
Mérimée et Gogol (E. Duchesne) 140
Montaigne et Pomponazzi (H. Busson) 327
Montalembert indésirable pour la chancellerie autrichienne (R. S.). 746
Montesquieu en Angleterre : un jugement inédit de l'ambassadeur de France à Londres (F. B.) 348
Muralt (L. B. de) : les *Lettres sur les Anglais* recommandées par un diplomate (F. B.) 744

NAUDÉ et l'influence de POMPONAZZI (H. BUSSON) 318

Norvège : la littérature française contemporaine dans ce pays (J. LESCOFFIER) 750

- La couleur locale scandinave dans le *Han d'Islande* de V. Hugo : note additionnelle (S. ÉTIENNE). . 745

Pléiade (poètes de la) sous l'influence de POMPONAZZI (H. BUSSON). 312

POMPONAZZI : l'influence du *De Incantationibus* sur la pensée française (H. BUSSON) 308

RENAN : l'*Antechrist* et *Quo Vadis* de SIENKIEWICZ (A. BRONARSKI) 164

Romantisme : Notes sur les débuts de la controverse classico-romantique en France (E. PARTRIDGE) 351

SAINTE-BEUVE a-t-il collaboré à la *Gazette d'Augsbourg?* (Ch. GUYOT et F. B.) 364

SCHILLER : lettre inédite à son éditeur, S. L. CRUSIUS (F. B.) . 350

SIENKIEWICZ : *Quo Vadis* dans ses rapports avec les littératures romanes (A. BRONARSKI) 163

STERN (D.), collaboratrice à la *Gazette d'Augsbourg*, probablement au su de Sainte-Beuve 370

VANINI et POMPONAZZI (H. BUSSON). 333

VICO (J. B.) : deux lettres inédites à J. LECLERC (F. NICOLINI). 737

VIGNY (A. DE) : à propos des inédits de ce poète (F. B.) . . 749

VOLTAIRE : *Ce qui plaît aux dames* et le *Conte de la femme de Bath* de CHAUCER (A. C. HUNTER). 128

— sa méprise à propos des *Lettres* de Muralt (F. B.). 744

WIER (J.) et l'influence de POMPONAZZI (H. BUSSON) 309

CHRONIQUE.

Le centenaire de la naissance de Tolstoï, p. 171. — La littérature comparée dans l'enseignement public en France (F. V. T.), p. 371. — Le bilan des commémorations récentes du romantisme, p. 590. — La réintégration de la littérature polonaise dans l'ensemble occidental, p. 757.

Autour des Universités 174, 374, 593, 761

Publications récentes (pour le détail, voir plus loin aux *Analyses d'ouvrages*). 173, 375, 594, 759

Travaux en cours. 173, 373, 593, 761

Les Vivants et les Morts 178, 379, 596, 762

NÉCROLOGIE.

Edmond Estève (1868-1928) 381

BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

Livres et Périodiques 180, 383, 598, 764

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ANTSCHERL (O.). J. B. de Almeida Garrett und seine Beziehungen zur Romantik (G. LE GENTIL) 201
BEDARIDA (H.). Parme et la France de 1748 à 1789 (G. MAUGAIN) 193
BOEHM (W.). Hölderlin. I (H. LICHTENBERGER) 777
BUTLER (E. M.). The Saint-Simonian religion in Germany, a study of the Young German movement (R. PALGEN). . 196
CLARKE (M. A.). Heine et la monarchie de Juillet (R. SCHILTZ). 395
JAN (Ed. VON). Das literarische Bild der Jeanne d'Arc (1429-1926) (F. BALDENSPERGER) 773
JEFFERY (V. M.). John Lily and the Italian Renaissance (Em. LEGOUIS) 775
LABRY (R.). Alexandre Herzen (A. MAZON) 779
MAUGAIN (G.). Ronsard et l'Italie (G. COHEN) 610
NERI (F.). Gli studi franco-italiani nel primo quarto del secolo XX (P. HAZARD). 192
TRONCHON (H.). Ernest Renan et l'étranger (J. POMMIER) . . 405
VIATTE (A.). Les sources occultes du Romantisme : Illuminisme, Théosophie (E. DERMENGHEM) 613

ANALYSES D'OUVRAGES.

AMANN (P.) et WALZ (G.). Goethe d'après ses contemporains . 175
American Bibliography for 1928 596
ARTHABER (A.). Dizionario completo di proverbi 780
AYMONIER (C.). Xavier Marmier, sa vie, son œuvre 176
BANKS (Th. H.). *The Poetical Works of sir John Denham* . . 174
BASKERVILL (Ch. R.). The Elizabethan Jig 759

BEZARD (Y.). Introduction et notes des *Lettres du Président de Brosses à Loppin de Gemeaux* 619
BLOCH (H.). Traduction du *Dostoïevski* de St. ZWEIG 175
BOAS (F. S.) and HERFORD (C. H.). The Year's Work in English Studies, t. VIII 595
BOUVIER (Em.). Initiation à la littérature d'aujourd'hui . . . 377
CHANNON (H.). Joan Kennedy 781
CHARLTON (H.) : voir KASTNER (L. E.). 595
CHASSEY (Ch.). Styles et physiologie 376
CHENU (Ch. M.). En Canoë 177
CYSARZ (H.). Von Schiller zu Nietzsche 207
DEROCQUIGNY (J.) et KOESSLER (M.). Les faux amis, ou les trahisons du vocabulaire anglais 416
Deutsche Dante-Gesellschaft : Dante-Jahrbuch, t. X (J. ANCELET-HUSTACHE) 617
EVERETT (D.) and SEATON (E.). Annual Bibliography of English Language and Literature 375
FIEDLER (H. G.). The Oxford Book of German verse 375
GRANT (E. M.). French Poetry and modern Industry 620
HOESLI (H.). Albert Samain 378
KASTNER (L. E.) and CHARLTON (H.). Poetical Works of W. A., earl of Stirling 595
KOESSLER (M.) : voir DEROCQUIGNY. . . . .
LACHÈVRE (F.). Bibliographie sommaire de l'*Almanach des Muses* de 1765 à 1833 175
LASSERRE (P.). *Faust* en France et autres études 780
LEBÈGUE (R.). La Tragédie religieuse de la Renaissance : les débuts (1514-1573). 759
LEVINSON (A.). Croisières, préface de Paul VALÉRY 208
MAGNE (Em.). Bibliographie générale des œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux et de Gilles et Jacques Boileau . . 594
MICHAUD (R.). Panorama de la littérature américaine . . . 177
MONGLOND (R.). Édition du *Voyage dans les Pyrénées* de RAMOND DE CARBONNIÈRES 376
MONTHERLAND (H. DE). Le Génie et les fumisteries du Divin. . 377
MORNET (D.). Histoire de la clarté française 760
NAPIONE (T.). Studi sulla fortuna di Chateaubriand nella letteratura e nell' arte italiana 619

Nardi (P.). Fogazzaro 781
Pottle (F. A.). The literary career of J. Boswell 760
Proix (J.). Un mysticisme esthétique : D. G. Rossetti . . . 176
Rácz (L.). Rousseau Élete és Müvei 375
Ramond de Carbonnières. Voyage dans les Pyrénées, éd. Mon-
glond 376
Ribadeau-Dumas. Carrefour de Visages 760
Royce (W. H.). A Balzac Bibliography 595
Schmid (H. R.). Hermann Hesse 377
Seaton (E.) : voir Everrett (D.) . . . .
Spire (A.). Poèmes de Loire 596
Storer (L. El.). La mode des contes de fées (1685-1700) . . 618
Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne, publ. par A. Rey 780
Thaler (A.). Shakespere's Silences 759
Truc (G.). Les idées vivent 174
Van Horne (J.). « El Bernardo » of Bernardo de Balbuena. A study of the poem 206
Van Tieghem (P.). Les grands écrivains étrangers 206
Vivier (R.). L'originalité de Baudelaire. 176
Walz (G.) : voir Aman (P.). . . . .
Wolff (L.). Correspondance inédite de John Keats 376
Zweig (St.). Dostoïevski, trad. H. Bloch 175

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Neuvième Année. — N° 1. Janvier-Mars 1929

83
29
L 9-1-30
L.
53693

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER — PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD — PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

8° Z 21190

SOMMAIRE

		Pages
A. Koszul	*Les relations entre l'Alsace et l'Angleterre au XVI*e *siècle*	5
F. Baldensperger.	*Voltaire anglophile avant son séjour d'Angleterre*	25
M.-J. Durry . . .	L'Académie celtique *et la chanson populaire*	62
R. Messac	*Voyages modernes au centre de la terre* .	74
F. Bull.	*Le premier séjour à Rome d'Ibsen et de Björnson.*	105

Notes et documents : Le *Conte de la Femme de Bath* en français au xviii[e] siècle (A. C. Hunter). — Mérimée et Gogol (E. Duchesne). — Lettres inédites de Mme Ackermann pendant ses séjours en Allemagne et en Angleterre (M. Citoleux). — *Quo Vadis* dans ses rapports avec les littératures romanes (A. Bronarski). 117

Chronique 171

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 180

Comptes-rendus critiques : F. Neri. Gli studi franco-italiani nel primo quarto del secolo xx (P. Hazard). — H. Bédarida. Parme et la France de 1748 à 1789 (G. Maugain). — E. M. Butler. The Saint-Simonian Religion in Germany. A Study of the Young German Movement (R. Palgen). — O. Antscherl. J. B. de Almeida Garrett und seine Beziehungen zur Romantik (G. Le Gentil). — Analyses d'ouvrages 192

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (vi[e])

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **4** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/。 pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. Girard. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII^e et XVIII^e s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII^e e XVIII^e . . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au XVIII^e siècle . . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX^e siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au XVII^e et au XVIII^e siècle vus par les Français . . . . . 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au XVII^e et au XVIII^e siècle . . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX^e siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs Mary Clarke . . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . . 45 fr.

41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviiie siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Tome XLVIII

LA MODE DES CONTES DE FÉES

1685 à 1700

par **MARY ÉLISABETH STORER**

In-8o, 290 p. . . . . 40 fr.
Pour les abonnés à la *Revue* . . . . 32 fr.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIMÉE

III

PIERRE TRAHARD

Professeur à l'Université de Dijon

PROSPER MÉRIMÉE

DE 1834 A 1853

Un volume in-8o carré (14×22 cm.), de 336 pages, avec 4 phototypies hors texte.
Sur japon impérial (10 ex.). . . 250 fr. — Sur Arches (100 ex.). . . 120 fr.
Sur pur fil Lafuma (1,200 ex.). . . 75 fr.

Ce volume n'est pas vendu séparément, mais il est fourni d'office aux souscripteurs des Œuvres complètes de Mérimée

DÉJA PARU :

BIBLIOTHÈQUE MÉRIMÉE — Tomes I et II

Pierre TRAHARD. **La Jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834).** 2 volumes in-8o carré de xviii-359 et 427 pages. Sur japon impérial (10 ex.). 500 fr. Sur Arches (100 ex.) . . 240 fr. — Sur pur fil Lafuma (1,200 ex.). . 120 fr.

DÉJA PARU DANS LES

ŒUVRES COMPLÈTES DE PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

PIERRE TRAHARD et ÉDOUARD CHAMPION

Lettres à Viollet-le-Duc (documents inédits, 1839-1870), suivies des Articles du *Moniteur universel* relatifs au *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc (1854-1860). Texte établi et annoté par Pierre Trahard. Avec 5 fac-similés hors texte. In-8o de xvi-368 pages.

Théâtre de Clara Gazul, précédé des premiers Essais de Mérimée. Texte établi et annoté par Pierre Trahard. Avec 6 fac-similés hors texte. In-8o de xlviii-550 pages.

Carmen. Arsène Guillot. L'Abbé Aubain. Texte établi et annoté avec une introduction par Auguste Dupouy. Préface de Gérard d'Houville. Avec 5 fac-similés hors texte. In-8o de xliii-268 pages.

Portraits historiques et littéraires. Texte établi et annoté par Pierre Jourda. Avec 4 pages fac-similés. In-8o de xxxviii-367 pages.

Les volumes ne se vendent pas séparément

Chaque vol. : sur japon impérial (25 ex.). 250 fr. — Sur Arches (100 ex.). 120 fr.
Sur pur fil Lafuma au filigrane de Mérimée (1,100 ex.). 60 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BLAISE BRIOD

L'HOMÉRISME DE CHATEAUBRIAND

Essai sur l'influence et l'imitation

In-8° raisin de 166 pages . . . . 30 fr.

CHARLES FOURNET

LAMARTINE ET SES AMIS SUISSES

LETTRES, POÈMES, DOCUMENTS INÉDITS

AVEC UNE PRÉFACE PAR

AUGUSTE DORCHAIN

Un chapitre mal connu de la jeunesse de Lamartine. — Les Lamartine et le docteur Coindet. — Les difficultés financières de Lamartine. — Lamartine et Eynard, le sauveur des Grecs. — Le professeur Diodati. — La bohême mystique : le peintre Alméras. — Lamartine et les romantiques romands. — Appendice. — Deux poèmes inédits de Lamartine. — Documents sur les difficultés financières de Lamartine.

In-8° de 257 pages, avec 2 portraits et 2 fac-similés hors texte . . . . 20 fr.

Il a été tiré dix exemplaires sur japon à 80 fr. et quinze exemplaires sur hollande à. . . . . 50 fr.

ÉDOUARD HERRIOT

SUR L'HUMANISME SCIENTIFIQUE

Discours prononcé
à la distribution des prix du Concours général à la Sorbonne
le 12 juillet 1928

In-8° de 24 pages, sous couverture rempliée . . . . 10 fr.

JOURNAL D'UN VOYAGE A PARIS

EN SEPTEMBRE-OCTOBRE 1820

PAR **THOMAS JESSOP**

ÉDITÉ PAR SON PETIT-FILS

F. C. W. HILEY

In-12 de 120 pages sur vergé Lafuma, couverture rempliée. . . . . . 25 fr.

CHARLES NODIER

LE BIBLIOMANE

Publié avec une préface et des notes

PAR EJNAR MUNKSGAARD

AVEC VINGT-QUATRE ILLUSTRATIONS DE

MAURICE LELOIR

In-8° raisin réduit de 82 pages. Ouvrage tiré à 150 exemplaires sur Lafuma, 125 dans le commerce . . . . 100 fr.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

Neuvième Année. — N° 2. Avril-Juin 1929

DÉPOT LÉGAL Eure-et-Loir N° 209 1929

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

M. M. Jirmounsky. *La survivance littéraire des matières de France et de Bretagne au delà du moyen âge* 209

O. Guinaudeau . . *La Suisse au XVIII^e siècle : les liens spirituels entre Suisses* 223

S. Pées. . . . . . *L'origine de la couleur locale scandinave dans le* Han d'Islande *de Victor Hugo*. 261

J. Dechamps . . . *La légende de Napoléon et la littérature comparée*. 285

Notes et documents : L'influence du *De Incantationibus* de P. Pomponazzi sur la pensée française (1560-1650) (H. Busson). — Un jugement diplomatique inédit sur Montesquieu en Angleterre (F. B.). — Une lettre inédite de Schiller à son éditeur S. L. Crusius (F. B.). — Notes sur les débuts de la controverse classico-romantique en France (E. Partridge). — Boissonade et Chateaubriand (K. R. Gallas). — Sainte-Beuve a-t-il collaboré à la *Gazette d'Augsbourg?* (C. Guyot) 308

Chronique 371

Nécrologie : Edmond Estève (1868-1928) 381

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 383

Comptes-rendus critiques : M. A. Clarke. Heine et la monarchie de Juillet (R. Schiltz). — H. Tronchon. Ernest Renan et l'étranger (J. Pommier). — Analyse d'ouvrage 395

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **4** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « AMIS DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIIIe siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIXe siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle vus par les Français . . . . 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle . . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. GIBB. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. BALDENSPERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. SMITH. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. ROBERTSON . . . . 30 fr.
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. GILL-MARK. Une femme de lettres au XVIIIe siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.

42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. Reginald W. Hartland M. A. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . 40 fr.
53. Violet M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. Milan I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. Milan I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
57. David Class Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807). . . . . . 40 fr.

Le n° 56 est sous presse

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES DE GÉRARD DE NERVAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

ARISTIDE MARIE, JULES MARSAN ET ÉDOUARD CHAMPION

Édition critique et de luxe semblable à celle des

Œuvres complètes de Stendhal et de Prosper Mérimée

Il y aura 15 volumes des Œuvres complètes, plus un certain nombre de volumes d'Appendices.

VIENT DE PARAITRE :

CONTES ET NOUVELLES

Texte établi et annoté, avec une introduction

PAR JULES MARSAN

Un vol. in-8° carré (14×22 cm.) de XXIV-323 pages, avec 5 fac-similés hors texte et des vignettes dans le texte.

Sur Japon impérial (25 exemplaires numérotés) . . . . 225 fr.
Sur Arches (100 exemplaires numérotés) . . . . 80 fr.
Sur pur fil Lafuma au filigrane de Nerval (1100 exemplaires numérotés). 60 fr.

DÉJA PARUS :

Petits Châteaux de Bohême. Texte établi et annoté par Jules Marsan. Un vol. in-8° carré de XVI-310 pages, avec 4 fac-similés hors texte.

Sur Japon . . 200 fr. — Sur Arches . . 75 fr. — Sur Lafuma . . 45 fr.

Bibliographie des Œuvres de Gérard de Nerval, par Aristide Marie. Un vol. in-8° (14×22 cm.) de LXXX-282 pages, avec 37 fac-similés de titres, couvertures et manuscrits.

Sur Japon . . 225 fr. — Sur Arches . . 80 fr. — Sur Lafuma . . 60 fr.

AUDIAT (Pierre). **L'Aurélia de Gérard de Nerval.** (Bibliothèque de Gérard de Nerval. Appendice aux *Œuvres complètes.*) Un vol. in-8° de XII-131 pages.

Sur Japon . . 100 fr. — Sur Arches . . 30 fr. — Sur Lafuma . . 20 fr.

EN COURS D'IMPRESSION :

Les Illuminés. Texte établi et annoté, avec une introduction, par Aristide Marie.

EN PRÉPARATION :

Faust. Texte établi et annoté, avec une introduction par Fernand Baldensperger.

Voyage en Orient. Texte établi et annoté, avec une introduction, par Pierre Martino.

Les volumes ne se vendent pas séparément. On souscrit encore aux collections complètes des **Œuvres de Gérard de Nerval** *et de* **Prosper Mérimée.** (Prospectus sur demande.)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BLAISE BRIOD

L'HOMÉRISME DE CHATEAUBRIAND

Essai sur l'influence et l'imitation

In-8° raisin de 166 pages . . . . 30 fr.

CHARLES FOURNET

LAMARTINE ET SES AMIS SUISSES

LETTRES, POÈMES, DOCUMENTS INÉDITS

AVEC UNE PRÉFACE PAR

AUGUSTE DORCHAIN

Un chapitre mal connu de la jeunesse de Lamartine. — Les Lamartine et le docteur Coindet. — Les difficultés financières de Lamartine. — Lamartine et Eynard, le sauveur des Grecs. — Le professeur Diodati. — La bohème mystique : le peintre Alméras. — Lamartine et les romantiques romands. — Appendice. — Deux poèmes inédits de Lamartine. — Documents sur les difficultés financières de Lamartine.

In-8° de 257 pages, avec 2 portraits et 2 fac-similés hors texte . . . . 20 fr.

Il a été tiré dix exemplaires sur japon à 80 fr. et quinze exemplaires sur hollande à . . . . 50 fr.

LA LÉGENDE DE LA MORT CHEZ LES BRETONS ARMORICAINS

PAR **ANATOLE LE BRAZ**

Édition définitive et augmentée avec des notes de

GEORGES DOTTIN

2 vol. in-8° écu de 500 pages, ensemble . . . . 50 fr.

DOROTHY PAGE

EDMOND ROSTAND

ET LA

LÉGENDE NAPOLÉONIENNE DANS L'AIGLON

In-8°, 176 pages . . . . 25 fr.

MAURICE ROY

MEMBRE DE L'INSTITUT

ARTISTES ET MONUMENTS

DE LA

RENAISSANCE EN FRANCE

RECHERCHES NOUVELLES ET DOCUMENTS INÉDITS

Avec une préface de

M. PAUL VITRY

CONSERVATEUR AU MUSÉE DU LOUVRE

I. Les Jehan Cousin. — II. Le Rosso. — III. Philibert de l'Orme. — IV. Le sculpteur Pierre Bontemps. — V. L'architecte Pierre Lescot.

In-4° de 432 pages et de 64 illustrations, dont 12 hors texte . . . . . 160 fr.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

Neuvième Année. — N° 3. Juillet-Septembre 1929

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

A. COUNSON . *Navarin : poésie et liberté; un siècle de philhellénisme* 417

E. PHILIPS . . *Le personnage du quaker sur la scène française* 432

B. MUNTEANO. *L'*âme sensible, *le* génie français *et les débuts de Kotzebue en France* 447

H. DAVID . . . *L'exotisme hindou chez Théophile Gautier*. . 515

Notes et documents : An early influence on the poetry of Gray (R. FOTHERGILL). — Un incident théâtral franco-anglais au XVIIIe siècle d'après un témoignage diplomatique (F. B.). — Lettres inédites de Mme Ackermann pendant ses séjours en Allemagne et en Angleterre (*suite et fin*) (M. CITOLEUX). 565

Chronique 590

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 598

Comptes-rendus critiques : G. MAUGAIN. Ronsard et l'Italie (G. COHEN). — A. VIATTE. Les sources occultes du Romantisme : Illuminisme, théosophie (E. DERMENGHEM). — Analyses d'ouvrages . 610

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

RÉGIE DU DÉPÔT LÉGAL
B. N.
Dépôt d
B ...10. VIII.
Journaux et Revues

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **4** dollars pour l'Étranger Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/° pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. Girard. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux xvii° et xviii° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli xvii° e xviii° . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au xviii° siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du xix° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au xvii° et au xviii° siècle vus par les Français . . . . 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au xvii° et au xviii° siècle . . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au xix° siècle. 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii° siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)

44. M.-R. GARNIER. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. BEDARIDA. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. VIATTE. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. STORER. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. DEMPSEY. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. DESONAY. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. THOMPSON. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. Reginald W. HARTLAND. Walter Scott et le roman « frénétique ». . . . . . 40 fr.
53. Violet M. JEFFERY. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. Milan I. MARKOVITCH. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. Milan I. MARKOVITCH. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
56. M. E. ELKINGTON. Les relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . 30 fr.
57. David Glass LARG. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807). . . . . . 40 fr.
58. J. A. HENNING. L'Allemagne de Madame de Staël . . . . 50 fr.
60. J. SCOTT. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.

Le n° 59 est sous presse

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

OEUVRES COMPLÈTES DE GÉRARD DE NERVAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

ARISTIDE MARIE, JULES MARSAN ET ÉDOUARD CHAMPION

Édition critique et de luxe semblable à celle des

Œuvres complètes de Stendhal et de Prosper Mérimée

Il y aura 15 volumes des Œuvres complètes, plus un certain nombre de volumes d'Appendices. *Les volumes ne se vendent pas séparément.*

VIENT DE PARAITRE :

CONTES ET NOUVELLES

Texte établi et annoté, avec une introduction

PAR JULES MARSAN

Un vol. in-8° carré (14×22 cm.) de XXIV-323 pages, avec 5 fac-similés hors texte et des vignettes dans le texte.

Sur Japon impérial (25 exemplaires numérotés) . . . . 225 fr.
Sur Arches (100 exemplaires numérotés) . . . . 80 fr.
Sur pur fil Lafuma au filigrane de Nerval (1100 exemplaires numérotés). 60 fr.

DÉJA PARUS :

Petits Châteaux de Bohême. Texte établi et annoté par Jules MARSAN. Un vol. in-8° carré de XVI-310 pages, avec 4 fac-similés hors texte.

Sur Japon . . 200 fr. — Sur Arches . . 75 fr. — Sur Lafuma . . 45 fr.

Bibliographie des Œuvres de Gérard de Nerval, par Aristide MARIE. Un vol. in-8° (14×22 cm.) de LXXX-282 pages, avec 37 fac-similés de titres, couvertures et manuscrits.

Sur Japon . . 225 fr. — Sur Arches . . 80 fr. — Sur Lafuma . . 60 fr.

AUDIAT (PIERRE). **L'Aurélia de Gérard de Nerval.** (Bibliothèque de Gérard de Nerval. Appendice aux *Œuvres complètes.*) Un vol. in-8° de XII-131 pages.

Sur Japon . . 100 fr. — Sur Arches . . 30 fr. — Sur Lafuma . . 20 fr.

EN COURS D'IMPRESSION :

Les Illuminés. Texte établi et annoté, avec une introduction, par Aristide MARIE.

EN PRÉPARATION :

Faust. Texte établi et annoté, avec une introduction, par Fernand BALDENSPERGER.

Voyage en Orient. Texte établi et annoté, avec une introduction, par Pierre MARTINO.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

FRANCK L. SCHOELL

U. S. A.

DU CÔTÉ DES BLANCS ET DU CÔTÉ DES NOIRS

In-8° couronne de VI-242 pages . . . . 18 fr.

SYLVAIN LÉVI

L'INDE ET LE MONDE

In-12 de 200 pages (2e éd.) . . . . 12 fr.

RAYMOND LEBÈGUE

ANCIEN ÉLÈVE DE LA SORBONNE ET DE L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES

LA

TRAGÉDIE RELIGIEUSE

EN FRANCE

LES DÉBUTS

(1514-1573)

1 vol. in-8° raisin de XX-555 pages, 10 planches . . . . 70 fr.

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE

GEORGES DOUIN

LES PREMIÈRES FRÉGATES DE MOHAMED ALY

(1824-1827)

1926, avec 3 planches hors texte et 4 dans le texte . . . . 45 fr.

NAVARIN

(6 JUILLET-20 OCTOBRE 1827)

1927, avec 21 figures hors texte et 4 plans . . . . 90 fr.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

DÉPÔT LÉGAL
N° 447
29

Neuvième Année. — N° 4. Octobre-Décembre 1929

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

R. Withington. *Patriotisme et littérature* 621

O. H. Moore. . *Le rôle de Boaistuau dans le développement de la légende de* Roméo et Juliette. . . 637

R. Metz . . . *Les amitiés françaises de Hume et le mouvement des idées* 644

H. Hauser . . . *Histoire d'un contrôleur général, d'un intendant et de deux jeunes Chinois* 714

L. Lemonnier . *Edgar Poe et les Parnassiens français* . . 728

Notes et documents : Due lettere inedite di Giambattista Vico a Giovanni Leclerc (F. Nicolini). — A propos des *Lettres* de Muralt sur les Anglais et les Français (F. B.). — L'origine de la couleur locale scandinave dans le *Han d'Islande* de Victor Hugo (*note additionnelle*) (S. Étienne). — Un rapport secret à Metternich sur Montalembert en 1834 (R. S.). — Au sujet des inédits d'Alfred de Vigny (F. B.). — Note sur la littérature française contemporaine en Norvège (J. Lescoffier) 737

Chronique 757

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 764

Comptes-rendus critiques : E. von Jan. Das literarische Bild der Jeanne d'Arc (1429-1926) (F. Baldensperger). — V. M. Jeffery. John Lyly and the Italian Renaissance (É. Legouis). — W. Bœhm. Hölderlin (H. Lichtenberger). — R. Labry. Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) : essai sur la formation et le développement de ses idées (A. Mazon). — Analyses d'ouvrages. . . 773

Table des matières du tome IX 783

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (VI^e^)

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **4** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/o pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. Girard. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux xvii° et xviii° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli xvii° e xviii° . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au xviii° siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du xix° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au xvii° et au xviii° siècle vus par les Français . . . . 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au xvii° et au xviii° siècle. . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au xix° siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii° siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)

44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . 30 fr.
57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « détective Novel » et l'influence de la pensée scientifique (*sous presse*) . . . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

VIENT DE PARAITRE :

LUCILE ET RENÉE

DE

CHATEAUBRIAND

CHEZ LEURS SŒURS A FOUGÈRES

PAR

ÉTIENNE AUBRÉE

Secrétaire de la Société archéologique de Fougères

Un volume in-8° écu, de 160 pages sur papier couché, illustré de nombreux clichés dans le texte, couverture romantique . . . . 25 fr.

Ce charmant ouvrage apporte de nombreux documents : contrats, lettres et portraits inédits.

THE

LITERARY WORKS

OF

COUNT DE GOBINEAU

BY

ARNOLD H. ROWBOTBAM

In-8°, 170 pages, couverture rempliée . . . . 40 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

Bi / prange 2

EN SOUVENIR DE HENRY COCHIN

AVEC UNE PRÉFACE DE
PAUL HAZARD
Professeur au Collège de France

I. L'Art. — II. Pour l'Art chrétien. — III. Les aimables et doctes causeries. — IV. L'amour de l'Italie. — V. L'amour de la Flandre.

In-8° carré, VI-382 pages, et un portrait en héliogravure, couverture rempliée . . . . 35 fr.

Ces pages choisies du célèbre député du Nord évoquent toute une existence qui sut concilier le goût de l'art et le souci de la culture avec les lourdes tâches de l'action.

VIOLET M. JEFFERY

JOHN LILY AND THE ITALIAN RENAISSANCE

In-8°, raisin . . . . 30 fr.
(*Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée*, tome LIII)

WILLIAM HOBART ROYCE

A BALZAC BIBLIOGRAPHY

Writings relative to the life and works of
HONORÉ DE BALZAC

La plus importante bibliographie Balzacienne publiée jusqu'à ce jour (4010 numéros)

Fort volume in-8° de 464 pages, relié demi-toile. . . . . 125 fr.

FRANCK L. SCHOELL

U. S. A.

DU CÔTÉ DES BLANCS ET DU CÔTÉ DES NOIRS

In-8° couronne de VI-242 pages . . . . 18 fr.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU